



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

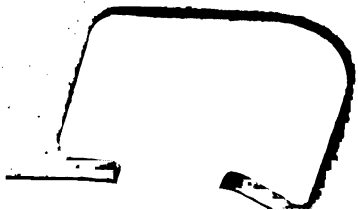
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

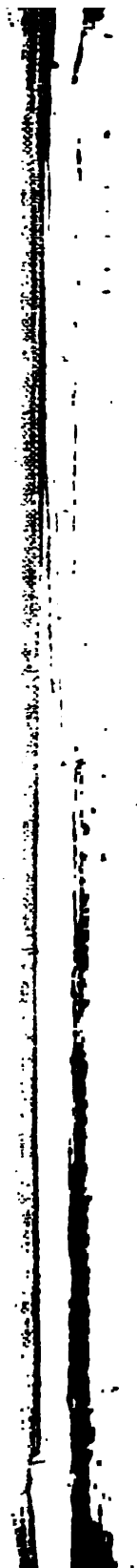
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

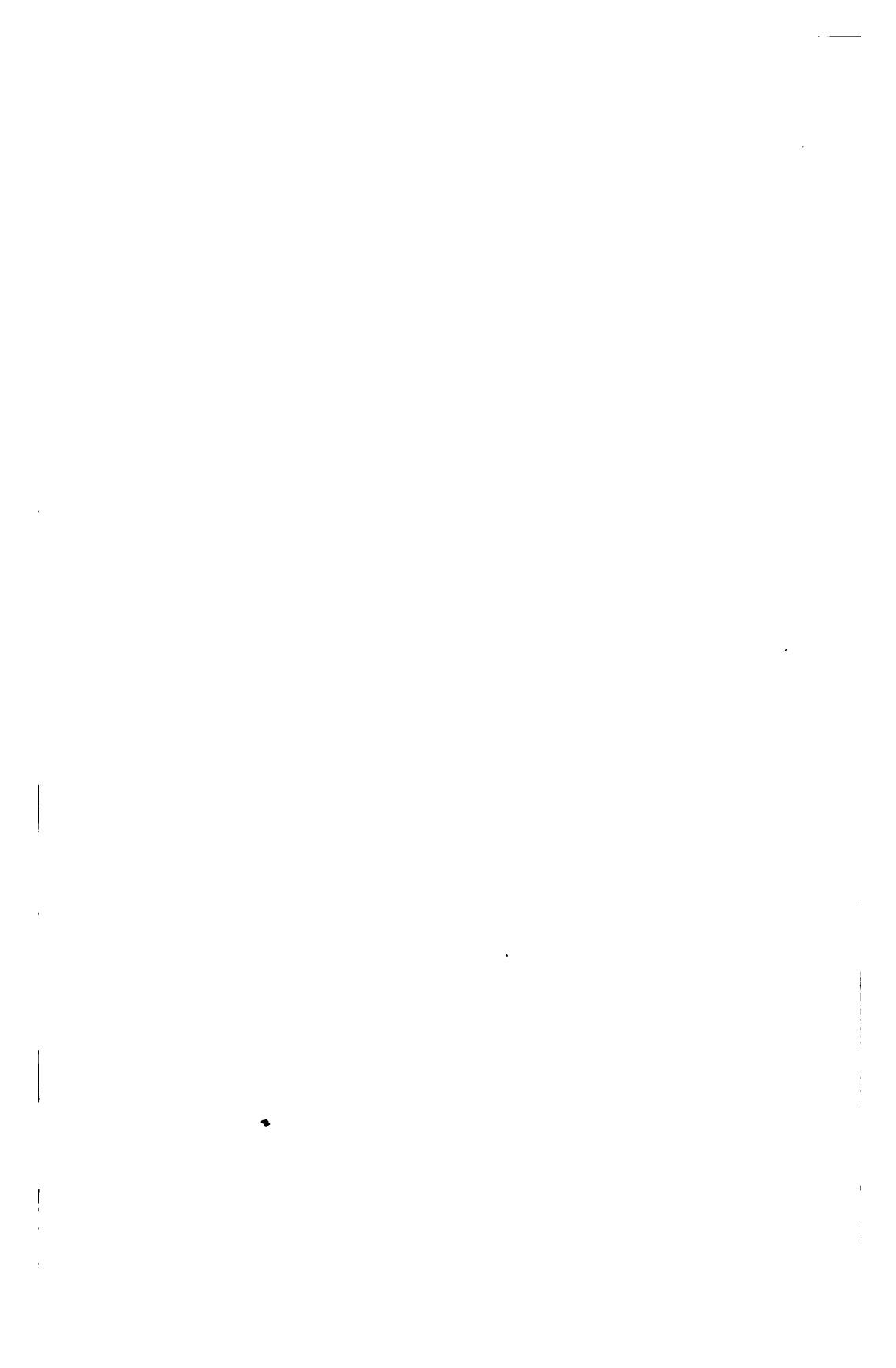
À propos du service Google Recherche de Livres

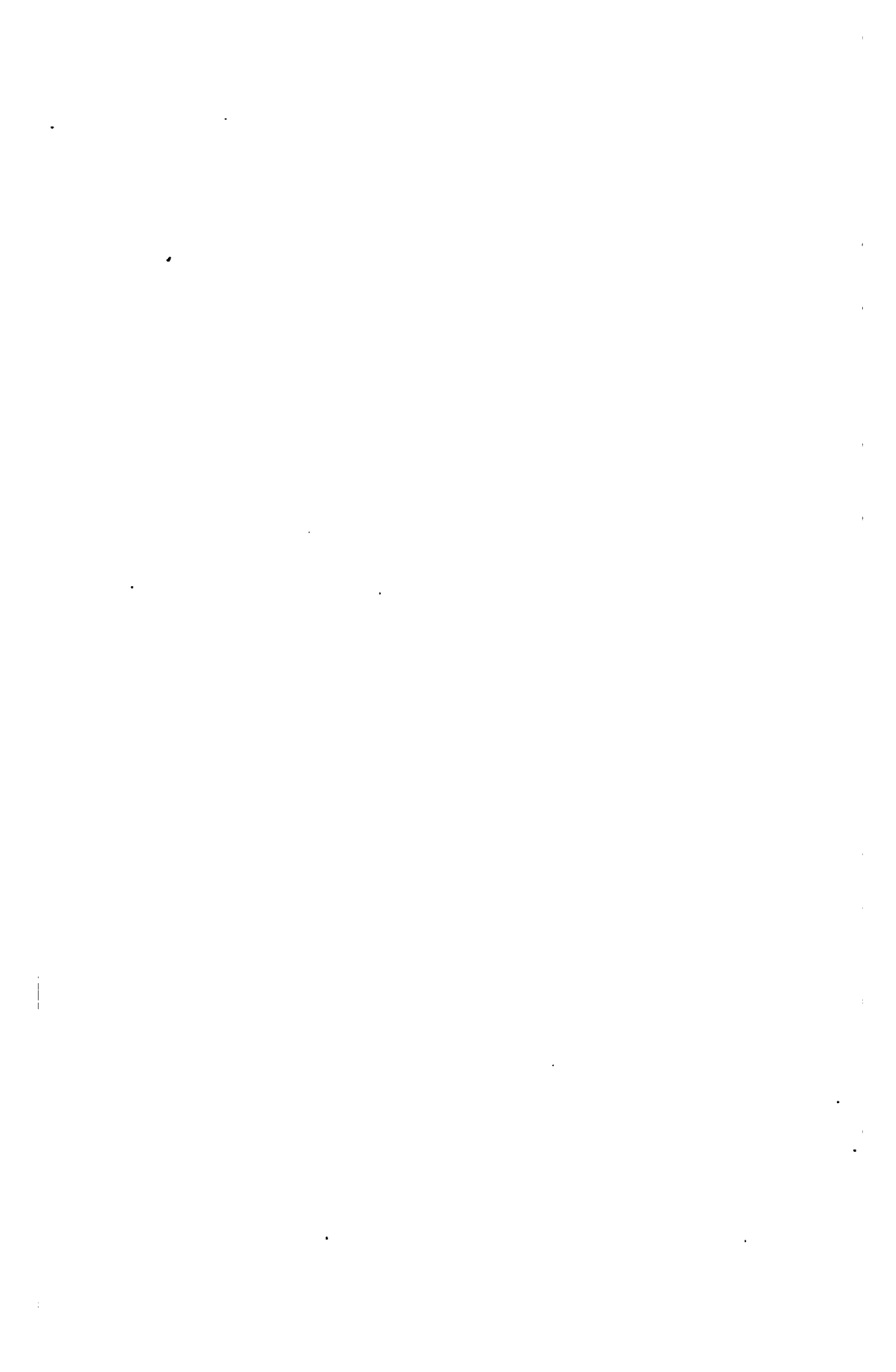
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>













THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

LAGNY. — Imprimerie de A. VARIGAULT.

L'ÉCHO
DES
FEUILLETONS

RECUEIL DE NOUVELLES
LÉGENDES, ANECDOTES, ÉPISODES, ETC.

EXTRAITS DE LA PRESSE CONTEMPORAINE

DIRECTEURS

MM. DUFOUR, BOULANGER ET LEGRAND

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

TOME DIX-NEUVIÈME

PARIS
CHEZ LES ÉDITEURS, 6, RUE DE BEAUNE

Près le Pont-Royal, (ancien Hôtel de Neale)

—
1863

3.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
60155
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.



NYU W&L
JUN 1961
V145211



Un seul voyageur poursuivait sa route. (Page 6.)

LES MYSTÈRES DE LA FAMILLE

Une large route, ci-devant royale, traversait un montueux et verdoyant paysage du département de la Haute-Vienne. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait que des collines couvertes de chênes aux teintes sombres ou de châtaigniers aux têtes arrondies comme des oliviers du Nord. Le pays entier avait ainsi l'aspect d'une vaste forêt où quelques gros rochers de porphyre rouge, quelques versants trop âpres pour recevoir des plantations, formaient de rares éclaircies. Une petite rivière, aux eaux froides et limpides, particulières à ces contrées granitiques, se frayait passage de cascates en cascates à travers les inégalités du terrain; mais c'était miracle quand elle s'étalait au soleil en nappes transparentes qui laissaient voir son lit de cailloux blancs

et de pierres moussues, habité par les écrivisses. D'ordinaire elle disparaissait dans une profusion de saules, de vergnes et d'autres arbustes aquatiques. A distance elle se traissait seulement par un murmure doux et monotone, ou par les sifflements aigus du martin-pêcheur, qui l'effleurait de son aile bleu d'aigue-marine en suivant ses gracieux méandres. Néanmoins cette campagne n'était pas déserte : çà et là surgissait au-dessus du feuillage, qui l'enveloppait comme d'un vêtement, la flèche svelte d'un clocher de village ou le toit rouge d'une ferme. Au sommet d'un monticule qui dominait tout le système de collines dont nous avons parlé, on distinguait dans l'éloignement un château considérable dont les tours terminées en pointes et les pignons aigus se découpaient d'une façon pittoresque sur l'azur du ciel.

Il était midi; un brillant soleil des premiers jours de septembre inondait de lu-

mière et de chaleur le paysage accidenté que nous venons de décrire. Cependant une brise folle soufflait par bouffées capricieuses pour rafraîchir cette atmosphère brûlante, et soulevait des flots de cette poussière impalpable dont le macadam a doté nos routes modernes. Les arbres qui bordaient la chaussée avaient une teinte aride, terne, contrastant avec la verdure fraîche des arrière-plans. Le mouvement continu qui s'opère sur les voies de communications importantes était à peu près complètement suspendu. A peine si quelque modeste piéton apparaissait de loin en loin comme un point noir sur l'immense bande grise qui traversait fièrement par le milieu ce cercle de collines et de forêts. On n'entendait plus les grelots fêlés des chevaux de roulage, ou les cris discordants du bouvier qui châtie avec sa longue aiguillade la paresse de son attelage de vaches. Tout se taisait ou se reposait, les oiseaux dans les taillis voisins, les bouviers dans leurs granges, les rouliers dans les cabarets.

Un seul voyageur à cheval poursuivait sa route, en dépit du soleil et de la poussière. C'était un jeune homme de vingt ans environ, aux membres bien proportionnés, à la figure intéressante. Il avait une redingote et un pantalon noirs; un crêpe entourait son chapeau et témoignait d'un deuil récent. Bien que ce costume fût déjà couvert d'une couche poudreuse, l'inconnu ne semblait pas venir de loin. Son bagage consistait seulement en une valise de cuir attachée avec des courroies sur la croupe du cheval, et le cheval lui-même, qu'à sa tête penchée, à ses oreilles basses, on reconnaissait de cent pas pour être de louage, n'était pas extrêmement fatigué. Or, par cette température accablante, une pareille monture n'eût pu supporter une longue traite sans donner des signes visibles d'épuisement.

A la vérité, jamais cavalier ne s'était montré plus indulgent pour une rosse de louage. Absorbé par de tristes rêveries, il semblait avoir abdiqué toute préention à diriger son cheval; il laissait, comme Hippolyte, flotter les rênes et oubliait de faire usage de la baguette de coudrier qui devait remplacer ses

éperons absents. Aussi le vicieux animal profitait-il jusqu'à l'abus de ces distractions, et se livrait-il à tous les caprices de sa malicieuse nature. Tantôt, pour éviter le soleil et les mouches, il se frottait contre les buissons épineux; tantôt il enjambait les pyramides de cailloutis disposées de distance en distance le long de la route. Parfois encore il s'arrêtait court, comme pour éprouver la patience de son maître; mais celui-ci ne songeait pas à corriger, comme il l'aurait dû. ces gentilleses du locatis: il se contentait de pousser une interjection brève et machinale. Cela suffisait pour décider la bête à prendre, pendant une minute ou deux, un petit trot coquet; puis, elle revenait à ses allures lentes et capricieuses.

On conçoit qu'avec une pareille manière de voyager l'inconnu ne fit pas beaucoup de chemin; mais sans doute il n'était pas pressé d'arriver, et d'ailleurs, plongé dans ses réflexions, il ne s'occupait pas des frasques de son cheval, au risque d'être éveillé de ses méditations en roulant dans un fossé ou bien en prenant un bain d'eau glacée dans la rivière voisine.

Mais la Providence ne lui réservait pas une disgrâce aussi complète, bien que cette inconcevable distraction dût avoir sa punition. Depuis quelques instants déjà, des sons lointains de cor, des glapissements de meute retentissaient par intervalles au milieu de cette campagne solitaire. Peu à peu ces sons devinrent plus distincts, plus rapprochés, et finirent par se faire entendre sous le couvert des châtaigniers, à très-courte distance de la route; le voyageur ne s'en émut pas et ne daigna même pas se retourner. Tout à coup, un animal d'assez forte taille s'élança du haut d'un talus par-dessus la tête du cavalier, dont le chapeau roula dans la poussière; puis il traversa la route d'un bond et disparut au milieu des taillis, de l'autre côté. Le voyageur eut à peine le temps de reconnaître la forme élégante d'un chevreuil brocard tout baigné de sueur, le bois renversé en arrière, et qui, à la suite d'une longue chasse, était évidemment sur ses fins.

Pour le coup, le jeune songeur fut bien

forcé de revenir au sentiment de la réalité. Son cheval effrayé tournait sur lui-même en lâchant des ruades dont au premier aspect il paraissait incapable. Vainement le cavalier chercha-t-il à le calmer en le flattant de la main et de la voix : le locatis, de plus en plus excité par le vacarme de la meute, devenait furieux et redoublait ses bonds. Alors le voyageur prit le parti de mettre pied à terre pour ramasser son chapeau et pour tenir par la bride sa rétive monture, qu'il ne pouvait ou ne savait maîtriser autrement.

Au même instant, les chiens, débouchant du fourré, traversèrent la route dans la direction de la bête fauve. Ils étaient une vingtaine, de couleurs bariolées qui produisaient le plus pittoresque effet dans la verdure. Quoique robustes et encore pleins d'ardeur, la plupart haletaient ; leur langue pendait sur leurs lèvres desséchées. Néanmoins, animés par le voisinage de leur proie, ils donnaient des coups de gorge formidables avec un ensemble qui devait réjouir les oreilles de leur propriétaire. Derrière eux galopèrent deux piqueurs en éclatante livrée ; ils avaient la trompe en sautoir, et sonnaient des *à-vue* et des *bien-aller*. Un cavalier en habit rouge, admirablement monté, à l'air noble, sans doute le maître de la chasse, suivait de près, franchissant avec aisance les ravins et les fossés.

Tout cela tomba comme une avalanche. Les chiens, dans leur impatience de rejoindre la piste, se ruaient à travers les jambes du pauvre locatis en poussant des hurlements frénétiques, lui glissaient sous le ventre ou s'élançaient par-dessus sa croupe, si bien qu'il était fou de frayeur et de colère. Les piqueurs jetèrent un regard de moquerie au jeune homme si cruellement embarrassé ; mais tout occupés du soin de surveiller la meute, ils ne purent s'arrêter. En revanche, le chasseur dont nous avons parlé parut vouloir retenir son beau limousin à jambes fines, et offrir poliment ses services ; mais voyant le voyageur demeurer calme au milieu de ce fracas et contenir d'une main ferme la rosse révoltée, il se contenta de porter la main à sa casquette de chasse en souriant, puis, pressant légèrement les

genoux, il partit comme le vent et disparut dans la profondeur du bois, où chiens et piqueurs venaient de s'engouffrer.

A mesure que le bruit s'éloignait, la bête de louage, dont le caractère au fond était très-peu belliqueux, retrouvait sa placidité ; ses oreilles, un moment dressées, retombaient sur ses crins ; sa tête se penchait de nouveau vers la terre. Le voyageur allait donc se remettre en selle et continuer son chemin, quand un joli cabriolet découvert, conduit par un élégant jockey, déboucha d'un chemin latéral pour rejoindre la chasse.

Dans cette voiture se trouvaient deux dames abritées sous leurs ombrelles. Elles passèrent si près du jeune inconnu qu'il lui fut facile de les voir à loisir. L'une était une femme de quarante ans environ ; mais elle conservait à cet âge, si fatal au commun des femmes, une beauté sereine et majestueuse qui pouvait exciter l'envie de bien des jeunes filles. Grâce à sa savante toilette, son léger embonpoint ne faisait qu'ajouter à la dignité de sa personne. Sa main soigneusement gantée, son pied, posé sur un coussin de tapisserie, étaient d'une petitesse aristocratique. Impossible de voir des yeux à la fois plus fiers et plus doux, un teint plus frais, plus reposé. Ninon de Lenclos elle-même n'avait jamais possédé, dans son bon temps, des bras potelés, des épaules blanches et correctes, comme les bras et les épaules que la dame inconnue laissait entrevoir sous les gazes et les dentelles de ses ajustements. Elle se distinguait surtout par un air de langueur et d'aisance répandu dans toute sa personne. Appuyée nonchalamment contre le fond ouaté de la voiture, on eût dit d'une reine blasée sur l'admiration et les hommages, affranchie des passions, des regrets, des inquiétudes, qui troublent les existences vulgaires.

Sa compagne, jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, offrait un type de beauté tout opposé. Elle avait une figure éveillée, une bouche mutine, un regard éveillé ; ses longues anglaises, d'un blond cendré, rebondissaient contre ses joues roses à chaque cahot de la voiture. Sa taille, bien serrée dans

le corsage d'une robe de taffetas gris, eût tenu, suivant l'expression vulgaire, entre dix doigts; ses mouvements avaient la grâce enjouée de ceux d'un écureuil. Néanmoins, on reconnaissait d'abord qu'elle n'était ni du rang ni même de la race de l'autre dame. Belles toutes les deux, une origine différente avait creusé comme un abîme entre elles. Tandis que l'une portait sur son front le signe d'une haute naissance, l'origine plébéienne de l'autre se traduisait dans sa vivacité, dans sa pétulance, et jusque dans le caractère provocateur de sa beauté.

Si le voyageur regarda les deux dames, les deux dames à leur tour regardèrent le voyageur. Mais ce ne fut qu'un coup d'œil froid et indifférent de la part de la plus âgée, tandis que la jeune fille, avec la charmante impertinence d'une enfant gâtée, ne se gênait pas pour inspecter cavalier et monture. A la suite de cet examen, elle se pencha vers sa compagne et lui dit à voix basse quelques mots rapides auxquels la belle inconnue répliqua seulement par un sourire d'indulgence. Mais quand la capote du cabriolet cacha les chasseresses au voyageur, celui-ci put entendre un joyeux éclat de rire, excité sans doute par sa personne et son équipage.

Il ne s'en offensa pas et attendit que la voiture eût tourné l'angle de la route. Alors il murmura d'un ton qui n'était pas exempt d'amertume :

— Ce sont des heureux de la terre... ils ont raison d'être fiers de leur bonheur... Passons !

Mais l'aventure n'était pas finie. Un grand bruit s'éleva de nouveau dans le fourré voisin : c'était un frôlement de feuilles, un cliquetis de branches, des cris, des sons de trompe à faire croire qu'une autre troupe de veneurs allait sauter sur la route.

Par un sentiment de curiosité fort explicable, le jeune voyageur devint immobile et prêta l'oreille.

— Taya ! taya ! criait une voix cadencée par le galop d'un cheval ; bellement ! bellement ! ça va, ça va, chiens ; ah ! il fuit, là, là, là !

Et le cor reprenait en sonnante toutes

sortes de fanfares de circonstance, malgré les fausses notes et les coups échappés à l'artiste dans la rapidité de sa course.

Or, cet effroyable vacarme était le fait d'une seule personne. Bientôt apparut en haut du talus, un jeune homme d'une vingtaine d'années, vêtu, comme le maître de l'équipage, d'un habit rouge à boutons d'argent ciselé, d'une culotte en peau de daim, de bottes à revers et d'une casquette de jockey. Un magnifique couteau de chasse, à poignée de bronze richement travaillée, pendait à son ceinturon de cuir verni, et le chasseur montait un magnifique cheval de race. On devinait pourtant sous ce galat attirail un veneur encore novice, qui cherchait à suppléer par un excès de mouvement et de bruit à l'expérience dont il manquait.

Cet important personnage, emporté par son cheval, plus habitué que lui sans doute à ces sortes d'exercices, allait franchir le talus du chemin, quand la vue du gouffre de huit à dix pieds de profondeur parut éveiller en lui des réflexions prudentes. Il retint sa monture de toute sa force, et la poussa, malgré la résistance du généreux animal, vers un autre point où le saut paraissait beaucoup moins périlleux pour un cavalier assez peu sûr de ses talents en équitation. Parvenu sur la route, il allait reprendre le galop, quand il aperçut le jeune voyageur qui, debout sur le bord du chemin, le considérait avec attention.

Le beau veneur s'arrêta complaisamment, et sans saluer, sans même tourner la tête, il demanda d'un ton de familiarité :

— Eh ! l'ami, n'auriez-vous pas vu passer par hasard la chasse ? de quel côté se dirigeait l'animal de meute ?

Notez que la demande était au moins inutile, car le son des trompes et les cris des chiens retentissaient à moins de cent pas de là, du côté de la petite rivière.

Au lieu de répondre, le voyageur au locatis continuait d'examiner avec un intérêt croissant le rodomont questionneur. Il semblait éprouver une grande incertitude ; une légère rougeur était venue colorer ses joues naturellement un peu pâles. Enfin, il s'a-

vança vers le cavalier et demanda d'un ton timide :

— Amédée!... Amédée Surin, est-ce bien toi?

Le chasseur tressaillit sur sa selle et se retourna.

— Gérard! s'écria-t-il.

Aussitôt, il sauta lestement à terre, et les deux jeunes gens s'embrassèrent cordialement.

— Est-ce bien toi, Gérard? reprit enfin Amédée Surin; tu vas sans doute chez nous au Prieuré?... Ma foi, nous n'espérions pas te voir si tôt. — Quoi! demanda Gérard avec un douloureux étonnement, n'ai-je pas reçu des lettres pressantes de toi, de ton père lui-même, que je ne connais pas, pour m'engager à venir? — C'est juste, c'est juste! répliqua l'étourdi; mon père me disait toujours, quand il me voyait triste et ennuyé, là-bas, à la manufacture : « Que fait donc ton ami Gérard? Pourquoi ton ami Gérard ne vient-il pas? » Mais on ne pouvait te décider à quitter la ville, malgré tes promesses; aussi, franchement, je n'y comptais plus. — Amédée, reprit Gérard avec émotion, tu connaissais la cause de ces retards... Je ne pouvais quitter un pauvre vieillard malade qui, toute ma vie, m'a prodigué les soins les plus dévoués et les plus tendres. Aujourd'hui que je l'ai perdu... — Qui donc as-tu perdu, Gérard? En effet, ces vêtements noirs, ce crêpe à ton chapeau... Soit dit sans t'offenser, mon pauvre garçon, j'é croyais que tu n'avais pas de parents dont tu dusses porter le deuil! — N'est-ce pas une raison pour moi de regretter plus vivement l'excellent homme qui m'en tenait lieu, d'honorer sa mémoire, et de donner des larmes à sa perte?

En même temps les yeux de Gérard devinrent humides et sa voix s'éteignit. Surin, dont le cœur était excellent, malgré son incurable étourderie, lui saisit la main.

— Allons, courage! mon cher Gérard, dit-il d'un ton affectueux. Ce petit vieux M. Pascal qui t'accompagnait partout quand nous étions enfants, qui venait t'attendre à la sortie du collège, qui se montrait d'une si grande indulgence pour tes espègle-

ries, était, j'en conviens, une bonne pâte d'homme; mais, après tout, tu ne tenais à lui par aucun lien de parenté : c'était une sorte de tuteur, de précepteur à qui l'on t'avait confié, et sans doute on le payait bien pour son dévouement à ta personne...; car, vois-tu, Gérard, on ne m'ôtera pas de l'idée que tes parents inconnus sont riches, haut placés.

Gérard fit un signe d'impatience, car ce sujet l'affectait péniblement.

— Allons, allons! reprit Amédée Surin d'un ton plus léger, ne parlons pas de cela. Te voilà dans le pays, mon cher Gérard, et nous chercherons à te distraire. Justement ça se trouve à merveille; les plaisirs se succèdent ici sans relâche... C'est que, mon ami, continua-t-il mystérieusement, je ne t'ai pas encore annoncé la grande nouvelle : ma sœur Louise se marie; elle épouse le baron Achille de Bermondet, un opulent gentilhomme, propriétaire de ces bois et de ce château que tu vois là-bas; une magnifique terre, une noblesse qui remonte aux croisades!.... Oui, Louise sera baronne; mon père lui donne six cent mille francs de dot; moi, j'aurai la manufacture de porcelaine du Prieuré, et je prendrai la suite des affaires; tout est déjà convenu. A la vérité, l'on n'a pas encore désigné le jour du mariage; mais aujourd'hui, sans doute, les dernières difficultés seront levées, et la nocce aura lieu prochainement. Tu verras, nous aurons des fêtes superbes!... — Des fêtes! un mariage! répéta Gérard en baissant la voix, que ferais-je au milieu de toutes ces joies, moi dont l'âme est si triste? Amédée, je devrais peut-être retourner d'où je viens! — Je voudrais bien voir cela! s'écria Surin; es-tu fou? Mais ce n'est là qu'un premier mouvement, et nous trouverons bien moyen de dompter ta sauvagerie! Craindrais-tu de n'être pas bien accueilli par ma famille, quelles que soient les circonstances? Morbleu! si quelqu'un osait te regarder de mauvais œil.... Je ne suis plus un enfant, que diable!.... Mais, encore une fois, tu n'as rien à craindre de pareil. Mon père, tout occupé de sa manufacture et de ses ouvriers, nous laisse maîtres de nos volontés, ma

sœur et moi. Il nous aime tant ! il ne nous a pas contrariés une fois en sa vie ! je t'avouerai même qu'il nous fatigue parfois à force de sollicitude et de tendresse. Juge si ce bon père pourrait te recevoir mal ! Louise est une petite folle, ne songeant qu'aux chapeaux, aux robes et aux dentelles ; un peu moqueuse, mais bonne fille au fond. Tu verras aussi mon futur beau-frère, qui vient souvent au Prieuré. C'est un gentilhomme dans toute la force du terme, brave, poli, généreux, et d'une galté, d'une galté... Enfin, il plaisante toujours ; tu l'aimeras, j'en suis sûr. Quant à sa tante, M^{me} la comtesse de Bermondet (on l'appelle madame quoique elle soit demoiselle, mais elle est chanoinesse d'un chapitre d'Allemagne) ; quant à M^{me} la comtesse de Bermondet, ajouta le jeune homme avec un gros soupir, tout ce que je puis t'en dire, Gérard, c'est que je te supplie de n'en pas devenir amoureux, car tu te préparerais de bien cuisants chagrins !

En même temps, l'écolier leva les yeux vers le ciel, et envoya jusqu'aux nuages un nouveau soupir.

— Ah ça mais ! poursuivit-il, je te parle de personnes que tu viens de voir ici tout à l'heure ; tu te trouvais certainement sur la grand' route quand la chasse l'a traversée ?

Gérard répliqua distraitemment qu'il avait vu passer, en effet, un chasseur à cheval et deux dames en voiture qui paraissaient suivre la meute.

— Ce chasseur, dit Surin avec empressement, est mon futur beau-frère, le baron ; mon costume de chasse est absolument semblable au sien. Regarde comme mon habit est élégamment coupé ! C'est Humann, le premier tailleur de Paris, qui me l'a fait. Et mon couteau de chasse ! c'est un chef-d'œuvre de ciselure ; il a coûté plus de trois cents francs. Quant au cheval, il appartient à M. de Bermondet ; mon père n'en a pas d'aussi fins. Le baron possède la plus belle écurie, le plus beau chenil du département. As-tu remarqué ses chiens ? Tous de pure race anglaise. Il n'y a pas de buisson-creux possible avec ces gaillards-là. Aussi vais-je fièrement m'amuser avec l'équipage du ba-

ron, mon beau-frère ! Je sais déjà sonner de la trompe, et je reconnais très-bien un animal par le pied. Ainsi, par exemple, nous avons lancé ce matin un chevreuil daguet dont je distinguerais la trace entre mille s'il survenait un change.

Ces choses étaient dites avec la volubilité d'un grand enfant désireux d'éblouir par l'étalage de ses connaissances et de ses richesses. Gérard n'écoutait qu'à moitié ; néanmoins il demanda d'un ton d'intérêt :

— Et depuis quand, Amédée, toi si frêle et si délicat autrefois, es-tu devenu chasseur à courre ? ne crains-tu pas que cet exercice violent ne soit préjudiciable à ta santé ?

— Que veux-tu, mon cher ? c'est très comme il faut la grande chasse, et le docteur ne me défend pas cet exercice capable de me fortifier. D'ailleurs, s'il faut le dire, Gérard, ajouta le veneur en baissant la voix avec un accent sentimental, je cherche à prendre les habitudes des gens de haute condition pour plaire à certaine dame... que j'aime plus que la vie ! — Ah ! oui, je sais, répliqua Gérard avec un sourire mélancolique, celle dont tu me parles dans chacune de tes lettres, sans vouloir pousser la confiance jusqu'au bout... Mais si je restais près de toi, tu me la montrerais ou tu me la nommerais sans doute ? — Tu l'as déjà vue, Gérard. — Et quand donc, je te prie ? — Ici, tout à l'heure... C'est l'une des dames qui suivent la chasse dans un cabriolet. — Quoi ! cette dédaigneuse jeune fille qui m'a ri si joliment au nez ? — Que dis-tu donc là, Gérard ? Cette jeune fille est ma sœur Louise ; je la devine à son impertinence. Mais il faut lui pardonner. D'abord elle ne te connaissait pas, et puis, quoique ce soit une folle, elle n'a pas de méchanceté... Non, c'est de l'autre que je te parle, c'est de la comtesse de Bermondet. — Comment ! la chanoinesse, la tante de ton futur beau-frère ? mais tu pourrais être son fils !

Amédée devint aussi rouge que son habit de chasse.

— Qu'importe, qu'importe, répliqua-t-il d'un air un peu confus ; on a seulement l'âge qu'on paraît avoir, et M^{me} de Bermondet est si belle !... Malheureusement, Gérard,

sous ces attrayants dehors, elle cache, je le crains bien, un cœur de neige et de marbre; cette femme est si chaste, si pure, que l'idée des sentiments qu'elle peut inspirer n'entre pas dans son esprit. Depuis plus de six mois, elle ne paraît pas avoir remarqué mes attentions, mes prévenances, mes regards, mes soupirs; ah! Gérard, ces hautes vertus sont parfois bien gênantes!

Cette conversation avait lieu, comme nous savons, sur le grand chemin; les deux jeunes gens, le bras passé dans la bride de leurs chevaux, semblaient oublier qu'un soleil ardent frappait sur leurs têtes. Tout à coup une fanfare vigoureuse partit du côté de la rivière.

— Ce n'est pas le moment de causer d'un pareil sujet, reprit Amédée; d'ailleurs j'entends le baron, mon beau-frère, qui sonne un défaut. Sans doute le dague se sera dérobé par quelque ruse de son métier; je veux voir comment le défaut sera relevé; je vais rejoindre la chasse... Je ne t'invite pas à m'accompagner, mon bon Gérard, ajouta-t-il avec un sourire un peu railleur, car ta pauvre rosse de louage ne pourrait nous suivre; d'ailleurs tu dois être fatigué d'avoir parcouru quatre grosses lieues. Rends-toi donc au prieuré sans retard; mon père t'accueillera bien. Le chemin n'est pas difficile. A quelques centaines de pas d'ici, tu prendras l'avenue de peupliers à gauche, et tu verras bientôt les fourneaux de la manufacture. D'ailleurs si, par impossible, tu t'égarais, demande le chemin au premier ouvrier, au premier paysan que tu rencontreras; réclame-toi de nous, et on s'empressera de te conduire à l'usine. Dame! mon garçon, ce n'est pas pour nous vanter, mais nous sommes les rois de ce pays, qui, sans nous, mourrait de faim! Tu verras, tu verras! Excuse-moi donc de te quitter; la comtesse, à qui je sers d'écuier d'honneur, pourrait s'étonner de mon absence.

Tout en parlant, il se préparait à remonter sur son cheval qui piaffait d'impatience.

— Mon cher Amédée, reprit Gérard avec embarras, plus j'y réfléchis, plus je crains d'imposer ma triste et ennuyeuse présence

à ta famille... Je crois que je ferais mieux de remettre ma visite et de revenir sur mes pas. — Que je ne t'entende plus parler de ça, Gérard! s'écria son camarade d'un ton chaleureux, ou je me fâcherai. Est-ce que le chagrin est une raison pour fuir ses amis? Au contraire, je veux te distraire, et j'y parviendrai, j'en suis convaincu. Allons, voici la trompe qui sonne de nouveau... Je te quitte, mais je ne tarderai pas à te rejoindre. On va donner sur la bête le troisième relais, ce que nous appelons en vénerie *les six chiens*, et notre dague ne pourra résister longtemps à ce renfort d'ennemis. Tout sera donc fini dans une heure ou deux, d'autant plus sûrement que la comtesse et le baron Achille doivent venir dîner au prieuré après la chasse. Ainsi, toute la famille sera réunie, et je te présenterai dans les règles. D'ici là, repose-toi et répare le désordre de ta toilette, car, tu comprends? pour paraître devant des dames, ces habits poudreux ne seraient guère convenables... S'il te manquait quelque chose, nous sommes à peu près de la même taille, ma garde-robe est à ta disposition; je veux que tu me fasses honneur, courage donc, et à bientôt.

Amédée avait enfourché sa bête, qui s'agitait et devenait de plus en plus difficile à contenir.

— Cependant, mon cher Surin, reprit Gérard, je te prie de considérer... — Rien, rien! répliqua le jeune chasseur; je n'admets pas d'excuses, et si tu me jouais un pareil tour...

Son cheval, qui partit impétueusement, l'empêcha d'achever. Tout en s'éloignant, Amédée se retourna sur la selle et fit à son camarade un signe d'affectueuse menace, puis il s'enfonça dans le bois, où ses *tayau* et ses fanfares retentirent longtemps encore après qu'il eut disparu.

Gérard restait immobile, les pieds dans la poussière.

— Il me quitte sans vouloir m'entendre, murmura-t-il; je ne puis pourtant pas accepter son invitation dans les circonstances actuelles: ce serait un supplice pour eux et pour moi.

Au lieu de poursuivre sa route vers la ma-

nufacture de M. Surin, il prit son cheval par la bride et vint l'attacher aux branches basses d'un châtaignier, sur le bord du chemin; puis il s'assit sur l'herbe et se mit à réfléchir profondément. Bientôt de grosses larmes descendirent le long de ses joues.

II.

Depuis quelques instants déjà, Gérard était assis au pied d'un arbre, dans l'attitude de l'affliction, quand un voyageur vint à passer. Ce personnage, d'un âge mûr, avait l'apparence d'un bon bourgeois campagnard. Sa figure, un peu brunie par le soleil, exprimait la franchise et la sagacité. Il était uniformément vêtu de coutil rayé; il portait de longues bottes et un chapeau gris à larges bords, doublé de drap vert pour protéger la vue. Il montait un de ces vigoureux normands dont le pas d'amble et les allures douces étaient fort recherchés autrefois des gens d'église. Tout son bagage consistait en un manteau posé sur le devant de sa selle.

Le locatis attaché sur le bord de la route attira son attention. En cherchant des yeux le maître de cet animal qui paraissait abandonné, il aperçut Gérard toujours immobile, le visage caché dans ses mains. L'inconnu fit halte et se mit à considérer avec intérêt cette figure silencieuse dont la présence en cet endroit était inexplicable. Comme elle ne bougeait pas, il demanda d'un ton d'inquiétude :

— Eh, eh ! l'ami, que faites-vous donc là ? Êtes-vous malade ? êtes-vous blessé ? vous serait-il arrivé quelque accident ?

Alors Gérard releva la tête et montra son visage inondé de larmes. Mais ne sachant ce qu'on lui voulait, il ne se pressait pas de répondre.

A la vue de ces traits fins et distingués, le questionneur éprouva quelque confusion de sa familiarité. Il porta la main à son chapeau et reprit avec une politesse brusque :

— Excusez-moi, Monsieur; voyant votre cheval seul et vous-même sans mouvement, je craignais... Je suis le médecin du pays, Monsieur, et vous comprendrez aisément

pourquoi j'ai pris la liberté de troubler vos réflexions.

Gérard exprima par un faible sourire qu'il ne conservait pas de rancune contre l'importance du docteur. Celui-ci salua de nouveau, fit un mouvement pour s'éloigner, mais il se ravisa.

— Vous n'êtes pas malade de corps, reprit-il; mais vous me paraîsez malade d'esprit.... Vous êtes bien jeune, assurément bien jeune, pour que pareille indisposition soit très-grave. Je veux donc essayer, quoique ce ne soit pas ma partie, de vous offrir quelques médicaments... je veux dire quelques consolations. Mes autres malades attendront; je me reposerai cinq minutes avec vous, si vous le permettez.

Tout en parlant, ce personnage singulier avait mis pied à terre, avait attaché son cheval à côté de celui de Gérard, et était venu s'asseoir tranquillement en face du jeune homme stupéfait. Néanmoins, il y avait tant de bonhomie dans les manières libres du campagnard, que Gérard ne songea pas à s'en offenser.

Le docteur le regarda sous le nez, sans beaucoup de cérémonie.

— Tenez, mon enfant, dit-il enfin, je devine la cause de ces larmes que je vous ai vu verser tout à l'heure. — J'en doute, Monsieur, répliqua Gérard, qui commençait à s'amuser de cette rencontre originale. — Bah ! vous croyez !... Eh bien, pour vous punir, je devinerai du premier coup. Il s'agit d'une femme, n'est-ce pas ? — Vous vous trompez, docteur. — Vraiment ? pas possible !... cependant à votre âge... mais vous me paraîsez franc et vous ne devez pas savoir mentir, même avec un fâcheux importun comme moi... Allons, j'ai fait fausse route; cela m'apprendra qu'il faut être en garde contre la présomption.

Il prit une prise de tabac et se moucha bruyamment en observant toujours Gérard du coin de l'œil. Gérard ne se montra pas blessé de cette curiosité bienveillante.

— Monsieur le docteur, reprit-il avec douceur, votre intention est bonne, et je dois vous remercier de votre intérêt pour un inconnu qui n'en est pas indigne peut-

être. Mais ne vous creusez pas la cervelle à chercher la cause de chagrins qui sont, hélas ! bien vulgaires.. Ces larmes ont pour motif la perte récente d'un vieil ami dont je porte le deuil. — Ah ! s'il s'agit de la mort, répliqua le docteur en se découvrant avec une politesse ironique et solennelle, je m'incline humblement. Elle et moi, nous avons eu plus d'une querelle ensemble, et souvent, trop souvent, elle s'est trouvée la plus forte.. Mais s'il n'y a pas moyen de faire rendre à cette vieille obstinée ce qu'elle tient une fois, vous êtes trop sage, jeune homme, pour croire qu'elle tue l'âme en même temps que le corps; vous avez la confiance, je gage, de retrouver plus tard, dans une autre vie, l'ami que vous avez perdu? — Oui, oui, monsieur le docteur, et c'est une grande consolation pour ceux qui, comme moi, n'ont pas beaucoup de personnes à chérir. — Que dites-vous donc là, jeune homme? La simple amitié peut-elle entrer en balance avec le sentiment que l'on éprouve pour un père, une mère, un frère, une sœur? et vous n'êtes pas assez avancé dans la vie pour avoir perdu tous vos proches. — Et si je n'en avais pas, docteur? — Comment, pas de parents; mais alors...

Gérard baissa la tête et rougit.

— Ah ! fit le docteur.

Il recourut encore à sa tabatière.

— Ma foi, reprit-il après une pause, je suis un malencontreux consolateur ! Il faudra que je me borne à guérir, ou tout au moins à soulager de mon mieux les maladies du corps : *ne sutor ultra crepidam*, chacun son métier. Mais, mon garçon, vous êtes étranger à ce pays, car c'est la première fois que je vous y vois. Serait-il indiscret de vous demander où vous allez? — Nullement, Monsieur. Je vais, ou plutôt j'allais au Prieuré, chez M. Surin. — M. Surin, le manufacturier?... Vous le connaissez donc? — Pas lui, mais son fils Amédée, mon camarade de collège. — Le plus vaniteux écolier de la terre entière, dit le docteur : au demeurant, un bon petit diable, et, s'il n'était pas déplorablement gâté, ainsi que son évaporée de sœur... Ne vous étonnez pas de m'entendre ainsi parler de ces enfants, reprit-il en

s'interrompant : je les ai vus naître, et depuis vingt-cinq ans je suis le médecin de la famille... Mais pourquoi dites-vous *j'allais*? Auriez-vous donc changé d'avis?

Gérard ne savait comment répondre à cette question si précise.

— Tenez, monsieur le docteur, dit-il enfin avec abandon, votre cordialité m'a séduit; je ne vous cacherai donc rien de mes petites affaires, car c'est la Providence peut-être qui m'envoie un homme de cœur et de sens pour me donner un bon conseil en ce moment.

Et il exposa brièvement les scrupules qui l'empêchaient d'accepter l'invitation d'Amédée Surin.

Le docteur écoutait avec une grande attention; il fronçait légèrement le sourcil ou souriait, selon qu'il approuvait ou désapprouvait.

— Voyons, mon enfant, dit-il en attachant sur Gérard son regard hardi, voulez-vous que je vous parle avec franchise? — Je vous le demande avec instance. — Vous faites bien, car j'aurais parlé de même sans votre permission. Vous vous attendez peut-être à ce que je vous loue beaucoup de votre délicatesse, quand vous craignez tant de troubler par votre présence la joie de deux heureuses familles... Loïn de là : je vois dans vos hésitations un effet de l'orgueil, de l'envie peut-être, dont vous subissez l'influence sans vous l'avouer. — De l'orgueil, de l'envie, docteur? — Ne vous récriez pas et laissez-moi le temps d'expliquer ma pensée. Voyons, la main sur la conscience, si vous aviez une grande fortune, un grand nom, une grande naissance, si vous jouissiez enfin de certains avantages dont vous êtes dépourvu, les scrupules qui vous arrêtent vous sembleraient-ils aussi sérieux?

Cet argument fort simple embarrassa Gérard, qui garda le silence.

— A la bonne heure ! continua le docteur campagnard, vous ne reniez pas avec hypocrisie même vos mauvais sentiments. Allons donc jusqu'au bout et retournons la question : si votre ami, au lieu d'être riche, entouré d'une famille prospère, enivré par les joies du présent, par les espérances de l'a-

venir, était comme vous, seul, abandonné, malheureux, pauvre peut-être (c'est là de ma part une supposition toute gratuite, car enfin je ne sais rien de l'état de votre fortune); mais s'il en était ainsi, n'est-il pas vrai que vous ne balanceriez pas à vous rendre auprès d'Amédée pour lui donner tous les secours, toutes les consolations qui dépendraient de vous? — Sans aucun doute, monsieur le docteur, répliqua chaleureusement Gérard. — Vous voyez donc que j'avais raison : votre orgueil seul vous empêche d'aller au Prieuré.

Cette rigoureuse logique déconcertait Gérard. Sans se prévaloir de son avantage, le docteur continua d'un ton affectueux :

— Écoutez, mon enfant; je vois dans votre âme plus clair que vous-même peut-être, et je vous montrerai vos mauvais instincts, afin de vous donner de l'horreur pour eux. Jusqu'ici, sans doute, vous n'aviez pas remarqué de différence entre la condition d'Amédée Surin et la vôtre... Vous ne voyiez en lui qu'un écolier comme vous, soumis aux mêmes exigences, aux mêmes devoirs, aux mêmes punitions. Aujourd'hui, quand vous êtes accablé de douleur, et quand vous retrouvez votre ancien camarade comblé de biens et de joie, cette inégalité vous choque; dans le farouche égoïsme de votre âme ulcérée, vous voudriez pouvoir lui dire : « Va donc être heureux plus loin ! » Encore une fois, la main sur la conscience, ai-je deviné juste?

Gérard ne put retenir un signe d'assentiment.

— Tout cela vient, continua le docteur avec une véhémence croissante, de ce que vous n'avez pas apprécié rigoureusement la portion d'avantages que l'imperfection humaine laisse aux familles et aux individus. Ainsi que le commun des hommes, vous croyez être seul à regretter, seul à désirer, seul à souffrir; vous croyez qu'en dehors de vous tout est bien-être, calme, gloire et félicité... Eh bien, mon enfant, continua le docteur en serrant la main de Gérard avec force, ayez foi dans un homme à cheveux gris, que sa profession initie au secret de bien des misères : n'enviez jamais, séduit

par les apparences, le sort de votre voisin, si malheureux que vous vous trouviez vous-même; n'enviez jamais, sans examen sérieux, même ces êtres privilégiés dont les prospérités semblent d'insolents défis jetés au vulgaire qui souffre. Ces prétendus heureux du monde sont sujets aux maladies, à la mort, aux passions plus désastreuses encore. Ces diamants qui brillent un moment se changent bientôt en misérable strass, cet or devient du clinquant terni... Et ces familles... écoutez-moi bien, jeune homme..., ces familles orgueilleuses qui se parent de leurs fils et de leurs filles comme de bijoux précieux, ces familles où le mérite d'un seul jette tant d'éclat sur l'obscurité des autres membres, elles aussi, pour la plupart, elles ont leur plaie secrète, leur cancer au sein, qu'elles s'efforcent de dissimuler sous le velours et les fleurs. Cette solidarité qu'elles invoquent dans le bien, elles la subissent dans le mal. Pour elles aussi, les larmes de la nuit silencieuse expient souvent les rires de la journée; la honte et l'ignominie derrière les rideaux expient les fronts rayonnants et les triomphes du dehors. Ainsi donc, enfant, pauvre enfant, je vous le répète, n'enviez personne; si lourd que vous semble votre fardeau, le fardeau d'un autre vous semblerait peut-être plus lourd encore!

Le docteur s'exprimait avec chaleur : son ton animé, son regard brillant, son geste énergique, témoignaient combien un pareil sujet avait occupé ses réflexions. Gérard l'écoutait d'un air de respectueuse déférence.

— Fort bien, docteur, reprit-il; mais ce sont là des généralités; il existe des exceptions pour certaines familles, pour certains individus. Ainsi, sans aller bien loin, cette élégante troupe de chasseurs qui tout à l'heure a passé près de moi, et cet étourdi d'Amédée, si fier de son bel habit de chasse, et cet opulent gentilhomme qui peut se livrer avec tant de faste à son goût favori, et cette jeune fille si moqueuse, et cette grande dame si nonchalante dans sa majestueuse beauté, dites, docteur, tous ces gens ne sont-ils pas heureux?

NEW YORK
LIBRARY
FOR LEXIS AND
LAW RESEARCH



Philippeaux del

E. Lequay sc

Fosse aux faulx de Jacques la Fais

LES MYSTÈRES DE LA FAMILLE

Un sourire amer effleura les lèvres du médecin campagnard.

— Qu'en savez-vous, mon enfant ? dit-il avec un accent mélancolique en posant la main sur l'épaule de Gérard ; avez-vous l'œil de Dieu pour lire dans les cœurs ? De votre propre aveu, vous n'avez pas vu le petit Surin depuis votre sortie du collège ; quant aux autres personnes, vous venez de les rencontrer pour la première fois. Un seul regard a donc suffi pour vous donner cette conviction bizarre ? Mais j'admets un moment avec vous, jeune homme, que les personnes dont nous parlons soient en effet aussi heureuses, *aujourd'hui*, que le comporte la faiblesse de notre nature ; pouvez-vous me répondre de *demain* ? Ce *demain* n'est-il pas toujours suspendu comme l'épée de Damoclès sur la tête du convive couronné de roses ? Vous refusez d'aller au Prieuré parce que vous redoutez de vous y trouver au milieu des plaisirs et des fêtes : et savez-vous si cette joie ne sera pas bientôt changée en deuil ? si l'orgueil de ces pompes ne deviendra pas tout à coup du déshonneur ? si les flambeaux de bal ne deviendront pas des cierges mortuaires ? Savez-vous si cet ami que vous voulez fuir parce qu'il est heureux n'aura pas besoin dans deux jours, demain, ce soir peut-être, de vos consolations, de votre dévouement, de votre pitié ?

Gérard frémit involontairement.

— Monsieur le docteur, s'écria-t-il, auriez-vous quelque raison de penser... des dangers réels, un revirement funeste menaceraient-ils ce pauvre Amédée ? Vos paroles tendraient à me faire soupçonner... — Allons donc, mon enfant, ne sommes-nous pas convenus que nous parlerions seulement de généralités ? Ces observations ne s'appliquent pas plus à la famille Surin qu'à telle autre famille dont vous pourriez me vanter la prospérité ; néanmoins, toutes sont sujettes aux mêmes lois, aux mêmes coups traitres et imprévus. Il faut si peu de temps à Dieu pour amener un orage dans un ciel serein !... Mais, ajouta le docteur en se levant et en se disposant à partir, le plaisir de moraliser avec vous m'a fait oublier mes malades, et j'en ai plus d'un à visiter avant de rentrer au logis. — Ne re-

grettez pas le temps que vous m'avez consacré, dit Gérard d'un ton cordial en se levant à son tour ; vous avez fait une bonne action. Avant cet entretien, j'étais injuste, envieux, jaloux. En arrachant d'une main ferme le voile qui me cachait ces sentiments honteux, vous m'avez inspiré le désir de les surmonter... Merci, docteur : ce bon conseil que je cherchais, je l'ai trouvé ; pour vous prouver combien je l'apprécie, je vais sur-le-champ me rendre à la manufacture de M. Surin. — Ah, ah ! dit le médecin, d'un air de satisfaction, ai-je si bien réussi ? Je ne l'espérais guère après avoir si gauchement débuté... Ma foi, mon garçon, de votre côté, vous ne me déplaitez pas ; je trouve en vous de la franchise, de la docilité, de la générosité, toutes choses que j'aime, surtout chez les jeunes gens. Si donc ma brusquerie et mes boutades ne vous ont pas trop effrayé, venez me voir quelquefois dans ma solitude, pendant votre séjour au Prieuré. — Très-volontiers, docteur, et c'est une nouvelle faveur dont je vous remercie. Cependant, ajouta-t-il en souriant, afin de me rendre à votre aimable invitation, il serait bon que je susse... — Mon nom, n'est-ce pas ? C'est juste... Vous demanderez le docteur Chardin ; tout le monde dans le pays vous indiquera ma demeure. Et vous, mon cher enfant, à votre tour ?

Gérard lui dit son nom.

— Eh bien donc, monsieur Gérard, au revoir. Je regrette de ne pas me rendre moi-même au Prieuré, car nous eussions fait route ensemble ; mais je vais d'un autre côté. — N'oubliez pas votre promesse. — Ne craignez rien à cet égard, docteur ; je n'ai pas assez souvent rencontré des hommes comme vous, pour que votre souvenir puisse s'effacer aisément de ma mémoire.

Ils se serrèrent la main, se saluèrent, et pendant que Gérard continuait sa route avec la lenteur habituelle de sa bête de louage, le docteur galopait dans une direction opposée pour rattraper le temps perdu.

Demeuré seul, Gérard ressentit un contentement intérieur qu'il n'avait pas éprouvé depuis longtemps. Cette conversation venait de dissiper les nuages que ses chagrins ré-

cents, sa position exceptionnelle, sa misanthropie, avaient amassés dans son esprit. Il voyait la vie sous un aspect moins sombre; il n'avait plus ni fiel ni colère contre ses semblables, depuis qu'il pouvait les croire malheureux comme lui. Le calme, la résignation, reentraient peu à peu dans son âme, et il s'avancait sans hésitation vers le but de son voyage.

Les bruits de la chasse s'entendaient encore par moments, mais ils paraissaient de plus en plus faibles et lointains. Gérard suivit la grande route pendant un quart d'heure environ, et atteignit enfin l'avenue de peupliers. Cette avenue, qui s'étendait à perte de vue, offrait une particularité remarquable : elle était ferrée avec des débris de ces poteries grossières qui servent à contenir les porcelaines en cuisson et qu'on appelle *gazettes* dans le pays. Cette espèce de pavé trahissait le voisinage d'une manufacture de porcelaine aussi sûrement que, dans d'autres localités, les cailloutis de mâchefer ou de scories annoncent le voisinage d'une forge ou d'un haut-fourneau.

Cependant Gérard, dans la crainte de s'égarer, eût fort désiré se renseigner sur son chemin. Malheureusement, comme nous le savons, les passants étaient rares à cette heure de la journée, et ceux qu'on avait en vue se trouvaient à de grandes distances. Dans sa perplexité, le jeune cavalier aperçut une petite maison isolée qui s'élevait à l'angle des deux routes, et qu'on reconnaissait pour un cabaret à la branche de gui flétri suspendue au-dessus de la porte. Il allait s'en approcher quand un homme, ayant l'apparence d'un ouvrier en voyage, sortit de cette maison et s'engagea d'un pas rapide dans l'avenue. Gérard se hâta de le joindre.

— Eh ! mon ami, demanda-t-il avec politesse, ne pouvez-vous me dire si c'est bien là le chemin du Prieuré ?

Le piéton le regarda de travers sans saluer.

— Tiens, répondit-il d'une voix que l'habitude de l'ivrognerie avait rendue rauque, vous allez au Prieuré, vous ? Je parie que vous connaissez le bourgeois, un nommé Surin... c'est-y pas ça ? Vous le connaissez, pas vrai?... un particulier riche à millions,

à ce qu'on dit. — Là n'est pas la question, répondit sèchement Gérard, à qui le ton de cet individu ne plaisait pas : je vous demande seulement si cette avenue conduit au Prieuré. — Vous le savez bien, répondit l'autre d'un air bourru ; on a dû vous l'indiquer comme à moi... Mais puisque vous allez à la *cassine* de ce Surin, nous marcherons de compagnie.

Gérard examina plus attentivement le personnage qui prétendait imposer ainsi sa société. C'était un grand gaillard d'une quarantaine d'années ; il avait un visage ignoble, un front bas et déprimé, des yeux noirs et vifs, une vraie figure de chenapan. Il portait, au bout d'un bâton noueux, un paquet contenant son gilet et sa veste ; il restait en bras de chemise, avec un pantalon de toile fort délabré et des souliers éculés ; une mauvaise casquette était enfoncée sur ses yeux, et au coin de sa bouche saillait faiblement un tronçon de pipe noirâtre. Cet ensemble n'avait rien qui pût prévenir favorablement Gérard.

— Mon ami, reprit-il, je suis pressé et sans doute vous ne pourriez suivre mon cheval ; adieu donc et merci de vos renseignements.

En même temps il fouetta sa monture ; mais il avait compté sans la maudite rosée, qui, moitié mauvaise volonté, moitié fatigue réelle, fit deux ou trois pas au trot et revint aussitôt à son allure ordinaire. De son côté, le voyageur déguenillé doubla le pas et il se retrouva bientôt sur la même ligne que Gérard.

— Votre cheval n'est pas des meilleurs, dit-il d'un ton railleur, et moi je me suis *conforté* d'un verre de *dur*, là-bas à ce bouchon ; comme ça, tout se compense et nous ferons route ensemble, en causant d'amitié.

Gérard était fort peu flatté de la perspective d'arriver à la fabrique avec un pareil acolyte. Mais ne pouvant s'en débarrasser, il ne crut pas devoir l'éviter avec trop d'affectation. Il se contenta de détourner la tête, sans presser davantage le locatis, et parut avoir oublié l'homme au paquet. Celui-ci régla son pas sur le pas du cheval ; on avança quelques moments en silence.

Gérard crut que sa froideur avait décou-

ragé la curiosité de son compagnon de route. Il n'en était rien. Au bout d'une cinquantaine de pas, l'importun reprit avec effronterie :

— Je gagerais deux sous contre rien du tout, bourgeois, que vous êtes un marchand de porcelaine et que vous allez chez Surin pour faire des achats?



Je ne suis pas du pays, et j'ai perdu mon livret. (Page 48.)

Gérard ne put retenir un geste d'impatience.

— Ah çà, l'ami, vous qui désirez tant connaître les autres, dit-il avec résolution, qui donc êtes-vous? — Bon! pour moi c'est pas un secret, je suis *artiss* en porcelaine et je

vais au Prieuré chercher de l'ouvrage. Sans me vanter, je suis un malin dans la partie; j'ai travaillé dernièrement à Sèvres, où j'ai gagné plus d'une bonne *roue de derrière* (pièce de cinq francs). Oui, le Parisien, comme on m'appelle, passait pour un fin ou-

vrier à la manufacture royale, et j'en remonterai facilement à ces propre-à-rien de la province; des gâcheurs! ça n'a pas d'idée, ça n'est pas des *artiss*. — Mais si vous aviez réellement des talents dans votre profession, pourquoi donc avoir quitté la manufacture de Sèvres, où, mieux que partout ailleurs, vous pouviez les utiliser? — Dame! mon petit, répliqua le Parisien avec un sourire cynique, on fait quelquefois la noce le lundi; puis, quand on est gris, on se frotte avec les amis, histoire de passer le temps... Un des contre-maîtres de Sèvres voudrait que tous les *artiss* fussent sages comme des demoiselles; ça ne m'allait pas, la moutarde m'a monté... Mais, dites donc, s'interrompit-il avec une colère menaçante, voulez-vous me confesser, vous? J'aime pas les curés, je vous en avertis!

Gérard était révolté de l'abrutissement de cet homme, et son dégoût se trahit sur son visage. Le Parisien s'en aperçut.

— Voyons! nous fâchons pas, reprit-il d'un ton moins rude; j'ai la tête près du bonnet, mais pas plus de fiel qu'un poulet... là, le cœur sur la main... Ensuite, je vais vous dire, mon petit bourgeois, vous me plaisez tout plein; vous avez une bonne figure, et bien sûr, vous ne me refusez pas un mot de recommandation pour me faire trouver de l'ouvrage à la manufacture. — Eh! mon cher, si vous avez une habileté réelle dans votre état, une recommandation serait inutile. M. Surin s'empresera de vous employer. — C'est possible. Seulement, voyez-vous bien on pourrait trouver des antichoches... Je ne suis pas du pays, et j'ai perdu mon livret; or ces bourgeois de campagne sont si bêtes... — C'est *prudents* que vous voulez dire? reprit Gérard, à qui cette circonstance ne donnait pas une estime bien haute pour sa nouvelle connaissance; mais, si vous avez perdu votre livret, il doit être facile de remédier à cet accident, et il faudra songer à vous en procurer un autre. — Bah! c'est un tas de formalités, et puis c'est du temps de perdu; j'y penserai pourtant, mais en attendant vous seriez bien gentil de me rendre service d'un rien, d'une bagatelle... histoire d'engeôler le bourgeois. Vous lui

glisseriez, par exemple, dans le tuyau de l'oreille que vous me connaissez, que je suis un bon garçon, des misères! ça suffirait pour le décider à m'occuper... Allons! vous ferez bien ça pour moi! vous êtes si mignon! vraiment on prendrait votre figure pour celle d'une demoiselle si vous l'encadriez d'affiquets et de rubans!... Que risquez-vous, puisque je suis un *artiss* de Sèvres? est-ce que vous ne me croyez pas? Dites-moi donc un peu *voir pour voir*, que vous ne me croyez pas!

Son accent devenait tour à tour cajoleur et menaçant, comme pour arracher par l'intimidation ce qu'on eût refusé peut-être à ses flatteries. Mais sous une apparence frêle, Gérard avait une âme ferme, insensible aux menaces; aucune crainte personnelle n'eût pu le décider à prendre sous sa protection cet individu suspect.

D'ailleurs, le Parisien avait mal choisi son moment pour tenter d'effrayer le jeune voyageur. Pendant cette conversation, ils avaient marché d'un bon pas, et plus ils avançaient, plus les signes du voisinage des habitations devenaient fréquents. La route était mieux entretenue, la campagne moins solitaire; on entendait le son d'une cloche, des mugissements de bestiaux. Tout à coup, les voyageurs, au détour de l'avenue, aperçurent devant eux un village que leur avaient caché jusque-là les inégalités du terrain. Ce village, assis sur le bord de la petite rivière, était dominé par des hauteurs boisées qui lui donnaient une teinte sombre. Il se composait d'une vingtaine de maisons. Au milieu s'élevait un grand et vieil édifice, flanqué de constructions plus modernes, qui semblait avoir été jadis un couvent; c'était la manufacture du Prieuré. Une multitude d'ouvriers s'agitaient dans son immense cour, dont la porte cochère était ouverte. Deux hautes cheminées de pierre surmontaient le bâtiment principal et vomissaient des flammes et de la fumée qui devalent, la nuit, s'apercevoir au loin comme des phares dans la campagne. La vue du terme de son voyage fit penser Gérard à la nécessité de se concilier la bienveillance de ses hôtes futurs. Il résolut donc de couper court aux importu-

nités du vaurion, et lui dit avec fermeté :

— Vous vous êtes trompé, mon cher ; j'en ai pas de crédit sur M. Surin, et d'ailleurs je ne saurais affirmer ce que j'ignore. Faites-vous donc valoir auprès du chef de cette usine, comme vous l'avez fait, bien gratuitement, auprès de moi ; il sera plus compétent que je ne saurais l'être pour vous apprécier... Pouvez-vous réussir !... pour moi, je vous souhaite le bonjour.

Et il piqua son cheval, qui sentant l'écurie, comme toutes les rossinantes de son espèce, se décida pour cette fois à prendre le trot. Le Parisien ne tarda pas à rester en arrière, et se répandit en injures ; mais Gérard ne l'écouta pas, et deux minutes après, il arrivait au Prieuré.

III

Les vastes constructions où M. Surin avait établi sa fabrique étaient en effet un ancien couvent d'Augustins. La Révolution ayant dispersé le petit nombre de moines qui s'y trouvaient encore en 1789, le monastère et ses dépendances étaient devenus propriété nationale. L'État vendit aisément les terres labourables ; mais les bâtiments restèrent longtemps sans trouver d'acquéreur. Cependant l'édifice contenait de magnifiques blocs de granit, du plomb, des matériaux de tous genres dont la spéculation eût pu tirer un excellent parti ; mais il était situé dans un pays presque inhabitable, peu connu, éloigné des centres de population. Devant ces difficultés locales, la bande noire elle-même, cette association de démolisseurs dont le vandalisme avare est l'origine de tant de fortunes modernes, la bande noire, disons-nous, avait reculé. Le vieil et sombre monument du xv^e siècle resta donc invendu pendant plusieurs années. Au commencement de l'Empire, il servait d'étable et de grange ; les paysans du village le louaient à prix modique pour cet usage, quand un acquéreur se présenta : c'était M. Surin, qui s'en rendit adjudicataire pour la dixième partie de sa valeur réelle.

A partir de ce moment, l'histoire du

Prieuré se confondait avec celle de son propriétaire.

M. Surin était d'une famille pauvre et obscure du pays ; dans sa jeunesse, il avait été simple ouvrier à la manufacture royale de porcelaine de Limoges, succursale de celle de Sèvres. Après la suppression de cette manufacture, il avait fait comme soldat les campagnes de la République. Rentré dans ses foyers, il résolut d'utiliser ses connaissances dans son ancien métier et d'exploiter le sol, vierge alors, de la spéculation. Une petite succession qu'il avait à recueillir lui fournit une première mise de fonds ; des personnes riches, confiantes dans l'intelligence et la probité du jeune industriel, lui vinrent en aide : de la sorte il put acquérir le couvent et y former une usine qui ne tarda pas à prendre de grands accroissements.

La situation était en ce point plus favorable au succès d'une semblable entreprise. Le Prieuré se trouvait peu distant d'une carrière de kaolin, cette précieuse terre à porcelaine découverte en Limousin, vers l'année 1768, par un pharmacien de Bordeaux nommé Villaris. Ainsi la matière première coûtait déjà moins cher que dans les établissements rivaux. Les forêts environnantes promettaient à vil prix un combustible abondant ; enfin la vie n'étant nullement chère dans cette campagne écartée, la main-d'œuvre pouvait subir des réductions considérables. Le seul désavantage sérieux de la position consistait dans la difficulté des abords. Or, on ne sait comment Surin s'y prit, quelles puissantes influences il employa, mais la route royale, qui d'abord passait fort loin de son établissement, fut conduite un jour, sous prétexte de redressement, à quelques milliers de pas du Prieuré. Alors le manufacturier n'eut plus qu'à percevoir, à peu de frais, le chemin qui reliait sa fabrique à la route principale, et il put écraser toute concurrence par la modicité du prix de ses produits. Sous l'Empire et sous la Restauration, pendant que les autres manufactures de porcelaine du département, situées pour la plupart dans des villes, fléchissaient ou succombaient devant les conditions

défavorables faites à leur industrie par l'enchérissement du kaolin, par la rareté du combustible, par l'élévation toujours croissante du prix de main-d'œuvre, Surin fournissait presque seul les marchés de la France et de l'étranger. Ses nombreux ouvriers ne pouvaient suffire aux commandes; les feux de ses fourneaux ne s'éteignaient jamais. Enfin, à l'époque où nous nous trouvons, il passait pour un des plus riches négociants de la Haute-Vienne, et on évaluait sa fortune, en terres ou en capital, à plusieurs millions.

Telle était son histoire, pour ainsi dire, publique. Sa vie privée n'offrait aucune particularité bien remarquable. Surin avait épousé fort tard une jeune personne, fille de bons bourgeois campagnards du voisinage. Malgré la disproportion des âges, cette union eût toujours été heureuse sans une maladie de langueur dont M^{me} Surin fut attequée peu de temps après la naissance de sa fille.

La pauvre jeune femme languit quelques années et finit par succomber. Les plus anciens ouvriers du Prieuré se souvenaient encore, avec admiration, de la figure maigre et pâle, mais belle et suave encore, de M^{me} Surin, quand, vers la fin de sa vie, elle traversait la fabrique, d'un pas chancelant, au milieu des respects de la foule. Cette perte avait cruellement affligé M. Surin; depuis cette époque il conservait un fond de tristesse que rien ne pouvait surmonter complètement. Toute son affection semblait s'être reportée sur ses enfants, qu'il adorait et pour lesquels il se montrait d'une incroyable faiblesse. Au milieu de ses plus graves occupations, il s'inquiétait de leurs caprices, de leurs plaisirs. Mais ces détails trouveront leur place plus tard, et nous devons revenir à Gérard, que nous avons laissé devant la porte du Prieuré.

Le jeune voyageur, en entrant dans la cour principale de la manufacture, ne put se défendre d'une véritable admiration pour le spectacle imposant qui frappa ses regards. Cette cour, de forme irrégulière, était entourée de constructions de diverses époques, depuis le pur gothique jusqu'aux murs rec-

tilignes de l'architecture contemporaine, en passant par une infinité de modifications intermédiaires. A droite s'élevait un lourd et sombre monument, avec de grandes fenêtres en ogives : c'était l'ancienne église du couvent; elle servait maintenant de magasin de bois. Les cloîtres existaient encore, mais dénaturés par des appropriations récentes; on reconnaissait pourtant leurs arceaux hardis en granit ciselé, sous le plâtre et la chaux qui les cachaient en partie. Deux bâtiments isolés contenaient les fours, et par de larges ouvertures on voyait à l'intérieur d'effrayants tourbillons de flammes monter jusqu'au toit; des hommes presque nus passaient et repassaient, comme des démons, devant cet infernal brasier. Plusieurs pavillons modernes, étalant de longues files de fenêtres régulières sur leur façade, renfermaient les ateliers et les magasins pour les marchandises. Tous ces bâtiments, vieux et nouveaux, étaient uniformément couverts d'une poudre blanchâtre, due à la poussière du kaolin qui formait comme une seconde atmosphère autour de la fabrique.

La cour présentait l'image du chaos, bien que l'ordre le plus parfait y régnât en réalité. Elle était encombrée de piles de bois qui n'avaient pu trouver place ailleurs, de poteries fraîches qui séchaient sur des planches au soleil, de chariots chargés et en chargement. Une foule d'ouvriers, saupoudrés de poussière blanche comme l'usine, s'agitaient au milieu de tout cela, tandis que par les fenêtres entr'ouvertes des ateliers, on apercevait les modeleurs, tourneurs, garnisseurs, qui travaillaient en chantant. Tout, dans cette active fourmilière, annonçait l'abondance, le bien-être et la gaieté.

Gérard chercha des yeux quelqu'un pour l'introduire et s'occuper de son cheval; mais nul ne semblait prendre garde à lui. Il se décida donc à mettre pied à terre, et il allait s'adresser à l'un des ouvriers pour s'informer du maître de l'établissement, quand un polisson débraillé, qui fouettait sa toupie dans un coin de la cour, vint lui demander avec une politesse gauche ce qu'il souhaitait. Le jeune homme nomma M. Surin.

— Est-ce pour affaire de commerce? rec-

prit le cerbère à la toupie ; dans ce cas, il faudrait vous adresser au bureau n° 3, à M. Michelet, le premier commis. — Je désire voir M. Surin personnellement. — Ah ! c'est différent, dit l'enfant avec un accroissement marqué de respect ; alors venez de ce côté.

Il prit le cheval par la bride et conduisit Gérard dans une petite cour latérale située à l'angle de la grande.

Pendant que le voyageur suivait son guide, il regarda machinalement en arrière. L'indiyidu dont il avait fait rencontre dans l'avenue du Prieuré restait debout, son paquet sur l'épaule, à la porte de la manufacture ; son attitude trahissait l'hésitation et l'embarras. Enfin, cependant, il entra d'un pas rapide, accosta le premier ouvrier qu'il aperçut, et une conversation à voix basse s'établit entre eux.

Mais cette circonstance frappa médiocrement Gérard. Ce merveilleux tableau d'une grande usine en activité, ce bruit, ce tumulte, à la suite d'un voyage solitaire, l'avaient comme étourdi. D'ailleurs, plus le moment approchait de paraître devant ce terrible M. Surin, le créateur de tous ces prodiges, l'homme dont la volonté mettait en mouvement tous ces bras, plus ses idées se troublaient. En dépit de lui-même, un léger tremblement agitait ses membres ; il sentait son cœur accélérer ses battements.

On le fit passer sous une espèce de voûte ouverte qui séparait les deux cours. Autant la première était tumultueuse, autant celle-ci paraissait calme. Le brouhaha des ouvriers et des machines n'y parvenait que comme un faible et lointain bourdonnement. Elle formait un carré parfait que flanquaient des constructions élégantes. Sablée avec soin, son centre était marqué par un gazon et par une magnifique corbeille de fleurs. Le corps de logis principal, habité par la famille Surin, présentait surtout un caractère de confort et de richesse ; il avait une toiture en ardoise, surmontée de girouettes dorées ; une légère *marquise*, peinte en coustil, couvrait le perron pour qu'on pût monter en voiture sans craindre le soleil ou la pluie ; des caisses d'orangers en fleurs étaient dis-

posées le long de la façade. Les autres bâtiments semblaient être des écuries, des remises et des serres ; une petite grille ouverte, en face du bâtiment d'habitation, permettait au regard de s'égarer dans un joli jardin que bornait la rivière. Une seconde grille, plus large, servait d'entrée particulière à l'habitation du maître et s'ouvrait sur la campagne. Enfin, cette portion du Prieuré avait l'aspect d'une opulente villa des environs de Paris.

Gérard, modeste provincial, eût fort admiré ces merveilles de luxe, mais il n'en eut pas le temps. Un domestique, revêtu d'une sorte de livrée grise fort simple, accourut au-devant de lui. Après avoir échangé quelques mots en patois du pays avec l'enfant, qui vint attacher la monture de Gérard dans un angle de la cour, cet homme invita le voyageur à le suivre. Il l'introduisit dans un beau salon au rez-de-chaussée, et sortit en annonçant qu'il allait prévenir M. Surin.

Dans ce salon encore, le pauvre Gérard eût trouvé bien des motifs d'admiration. De brillants tapis d'Aubusson couvraient le plancher ; des tentures luxueuses, des tableaux de prix, qui, disait-on, provenaient des anciens Augustins, ornaient les murs. Les meubles étaient de velours à bois doré ; des jardinières, chargées de fleurs, exhalaient des parfums délicieux. Mais, dans son émotion toujours croissante, il ne voyait rien. Ses scrupules, ses craintes lui revenaient en foule ; il avait oublié les conseils du sage docteur Chardin, et en se trouvant ainsi transporté dans un monde inconnu, sa misanthropie farouche lui présentait mille chimères. Enfin sa terreur d'enfant devint telle qu'il eut la pensée de s'enfuir. Peut-être même allait-il céder à la tentation, quand un pas furtif et rapide se fit entendre dans le corridor voisin, et quelqu'un demanda d'une voix brève :

— Eh bien ! eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

Au même instant, M. Surin entra.

Certes, à voir le chef millionnaire de la fabrique, on ne comprenait pas les appréhensions étranges de Gérard. Nul homme ne semblait moins capable d'intimider par sa dignité personnelle. M. Surin était un

petit vieillard de soixante-cinq ans environ, le dos un peu voûté, le crâne chauve, mais vert encore, actif, aux mouvements brusques. Ses traits avaient une expression naturelle de bienveillance; mais son œil gris, plein de pénétration, témoignait que cette bienveillance n'allait pas jusqu'à la faiblesse et la crédulité. Son costume était simple et négligé, ce que du reste expliquaient suffisamment ses constantes occupations à la manufacture. Des chaussons de lisière, un pantalon couleur noisette, une longue lévite bleue passablement râpée, et une petite casquette de loutre sans visière, que le bonhomme toucha légèrement en entrant, formaient un costume fort peu majestueux. D'ailleurs ses airs, son geste, son attitude, avaient quelque chose de sans façon qui devait mettre à l'aise le visiteur le plus gourmé.

Ce fut en tremblant que Gérard leva les yeux sur lui. En le trouvant si différent de ce qu'il attendait, il se sentit un peu rassuré; néanmoins, après s'être incliné profondément, il demeura confus sans pouvoir parler.

De son côté, M. Surin observait curieusement le jeune voyageur; mais cet examen ne fut pas long; le manufacturier n'était pas homme à perdre ainsi le temps.

— Bonjour, Monsieur, bonjour, dit-il de sa voix brève et caressante à la fois; excusez-moi, car je suis pressé; puis-je savoir ce qui me procure... — Monsieur, balbutia Gérard en tortillant son chapeau, je suis l'ami d'Amédée.... Je me nomme Gérard. — Gérard! s'écria M. Surin en lui tendant les bras; viens, que je t'embrasse, mon garçon?... Tu l'es donc enfin décidé à venir nous voir?... Nous avons bien souvent parlé de toi! Va, va, nous te connaissons déjà! Depuis longtemps nous te regardons tous comme notre ami.... Mais assieds-toi, mon enfant, tu dois être fatigué... Oh! comme il a chaud!... Tu vas prendre quelque chose... Assieds-toi, je le veux.

Puis courant à la fenêtre qui donnait sur la cour :

— Pierre, ena-t-il au domestique, mets le cheval à l'écurie et monte la valise dans la chambre jaune. Tu prendras soin que

cette chambre soit en ordre et que rien n'y manque.... Va, Pierre, va, mon vieux, et dépêche-toi, si c'est possible.

Cet accueil cordial et familier surprit Gérard de la part d'un riche parvenu qui voulait faire sa fille baronne. Il était interdit de cet excès de prévenance comme il l'eût été d'un excès de froideur. M. Surin revint à lui.

— Ce cher Gérard! dit-il avec affection; mais laisse-moi donc te regarder à mon aise... Un beau garçon!... Oui, vraiment, un beau garçon, quoiqu'un peu maigre, un peu pâle... Amédée a deux ans de moins que toi, mais il paraît bien plus robuste. Tu n'es pourtant pas malade, n'est-ce pas? Tu jouis d'une bonne constitution? — Grâce au ciel, Monsieur, répliqua Gérard, qui ne put s'empêcher de sourire de la singularité de cette question. — C'est comme Amédée, une santé superbe; le teint brun, beaucoup de barbe et une main qui serre comme un étau! Et ma fille, tu la verras; elle est fraîche, et jolie, et gaie, et légère!... J'ai de beaux enfants!... Cependant le docteur Chardin recommande beaucoup d'exercice, des distractions, pas de contrariétés; ça les fortifie. Aussi je ne leur refuse rien; et ils s'en donnent! Que veux-tu? depuis la mort de leur pauvre mère, mes enfants sont tout mon bonheur. Les peines ne m'ont pas manqué; j'ai commencé, comme on dit, avec rien; aujourd'hui que j'ai de la fortune, j'entends que mes enfants en profitent. Vous allez joliment vous amuser, hein? Des parties de chasse et de pêche, des promenades à pied, à cheval, en voiture! Vous n'aurez qu'à demander, mais vous vous amuserez... Oh! il faudra que vous vous amusiez *mordicus!* — Je regrette, Monsieur, dit timidement Gérard, à qui l'occasion parut favorable pour faire ses réserves, de ne pouvoir réaliser complètement vos bonnes intentions; mais, vous voyez, je suis en deuil, et, malgré moi, je crains bien... — C'est juste, c'est juste, je n'avais pas remarqué cela, moi. Pauvre enfant! ce ne peut être que le vieux brave homme dont on m'a parlé que tu regrettes ainsi, car je sais... Enfin, il faut être philosophe. Heureusement l'idée de la mort n'est pas tenace chez les jeunes gens comme chez

nous autres. Eh bien alors ce sera mon fils qui s'occupera de te distraire... Et vous aurez, pour compléter la bande joyeuse, le baron de Bermondet, un gentilhomme du voisinage, qui, l'on peut le dire maintenant, appartiendra sans doute bientôt à ma famille. Quoiqu'il soit de douze ou quinze ans plus âgé que vous, il est encore très-jeune de caractère, et il n'engendre pas la mélancolie... Mais, à propos de M. de Bermondet, reprit le manufacturier d'un ton différent, il va venir dîner avec Amédée et les dames, aussitôt qu'ils auront forcé leur chevreuil, et je ne suis pas habillé ; de plus, il faut que je termine mes comptes avec mon caissier... Excuse-moi donc, mon garçon, si je ne te tiens pas plus longtemps compagnie ; nous nous reverrons à dîner. En attendant, Pierre va te conduire à ta chambre et te fournira tout ce que tu demanderas. Ne te gêne pas ; fais comme chez toi. Donne tes ordres ; tout ici t'appartient.

L'actif vieillard serra de nouveau la main de son hôte et se préparait à sortir. Un jeune homme, ayant l'apparence d'un employé de la maison, nu-tête et la plume fichée derrière l'oreille, parut sur le seuil du salon. Derrière lui, dans l'ombre, on entrevoyait une autre personne qu'à son costume, aussi bien qu'à son air d'impudence, Gérard reconnu pour son compagnon de voyage.

— Allons ! que désirez-vous, Michelet ? demanda M. Surin avec impatience ; vous le savez, je n'aime pas qu'on vienne me relancer jusqu'ici. — Mille pardons, Monsieur, répliqua le commis ; je suis obsédé des importunités de cet homme (et il désignait le Parisien), qui prétend absolument vous parler. Vaincu par ses instances, j'ai voulu le faire attendre au bureau pendant que je viendrais vous prévenir, mais il m'a suivi, malgré moi. Comme vous avez défendu de rudoyer les ouvriers, je n'ai pas jugé convenable... — Ah ! il est hardi, celui-là ! dit M. Surin en fixant sur le Parisien un regard sévère, et de plus il ne me paraît pas trop ferré sur la politesse. — Pardon, excuse, mon bourgeois, répondit l'aventurier, qui s'approcha fièrement : c'est que, voyez-vous, je n'aime pas ces écrivassiers de commis ; je

vais toujours droit au patron... D'ailleurs, on assure que vous avez été ouvrier vous-même et que vous n'êtes pas trop dur avec les camarades qui n'ont pas réussi comme vous. — Oui, j'ai été ouvrier et j'en suis fier, dit M. Surin ; mais est-ce une raison pour... Enfin que demandes-tu ? — Je suis un *artiss* de Sèvres, mon bourgeois, et je passais pour un fin modelleur dans les ateliers du gouvernement. Je cherche de l'ouvrage ; employez-moi, vous verrez comme j'en mange. — Eh ! qu'était-il besoin de me déranger pour une semblable bagatelle ? reprit le manufacturier ; l'ouvrage ne manque pas ici ; conduisez ce gaillard aux ateliers et laissez-moi tranquille.

Il haussa les épaules et voulut s'éloigner.

— Ah ! ah ! tu l'entends ? dit le Parisien à Michelet d'un ton arrogant ; je savais bien que le bourgeois ne serait pas aussi difficile que les sainsants de ton espèce ! — Un moment, monsieur Surin, dit le commis sans s'émouvoir de ces injures ; si cet homme était en règle, je n'aurais pas cru nécessaire d'en référer à vous ; mais personne ne le connaît, et il n'a ni papiers ni livret. — Comment, pas de papiers ? s'écria M. Surin en fronçant le sourcil ; en ce cas, mon cher, j'en suis fâché, mais vous pouvez chercher ailleurs. — Vous n'aurez pas le cœur de faire ça, bourgeois, dit le Parisien d'un ton plus véhément que suppliant ; j'ai perdu mes papiers, c'est vrai ; mais puisque que je suis un *artiss* de Sèvres ça doit suffire... Et puis, écoutez, j'ai plus d'argent ; tout à l'heure, à l'auberge de la route, j'ai dépensé mes trois derniers sous à boire un demi-litre... Si vous me renvoyez, que vais-je devenir ? Faudra donc crever de faim ou se mettre voleur ? — C'est très-fâcheux, en vérité, dit M. Surin un peu touché de ces observations ; mais je ne puis vous recevoir ainsi chez moi sans quelques garanties... Si seulement vous pouviez vous recommander d'une personne du pays !

En ce moment le solliciteur avisa Gérard, spectateur muet sinon tout à fait indifférent de cette scène.

— Tenez, s'écria-t-il avec audace en tendant la main vers lui, ce jeune monsieur

pourra vous répondre de moi. — Comment! toi, Gérard? demanda M. Surin avec étonnement, tu connais ce pèlerin-là? — Je le connais pour l'avoir vu pendant un quart d'heure sur la grand'route en venant ici, répondit Gérard avec empressement, et encore un peu contre mon gré.

Le Parisien désappointé darda sur lui des regards haineux.

— Ce drôle ne me revient pas du tout, reprit M. Surin, il parle avec un aplomb... Néanmoins, Michelet, continua-t-il en se tournant vers son commis, il peut avoir dit vrai quant à l'état de sa bourse; ce serait de l'inhumanité de le renvoyer. Si nous le prenions un jour ou deux pour juger de ce qu'il sait faire? On le surveillerait avec soin, et on le recommanderait au contre-maître.

En ce moment, les cors de chasse éclatèrent à quelque distance du Prieuré, sonnant de joyeuses fanfares auxquelles se mêlaient les aboiements des chiens.

— Qu'est ceci? s'écria M. Surin; nos chasseurs rentrent-ils déjà?... Mais c'est sans doute la bête qui fait un retour de ce côté; ils vont s'éloigner et dans un instant nous ne les entendrons plus... Allons, continua-t-il en s'adressant à Michelet et à l'ouvrier, c'est entendu; nous prendrons cet homme à l'essai, et qu'il se tienne bien, car à la première algarade... Mais, sur ma parole! s'interrompit-il en courant à la fenêtre, je ne me trompais pas, ce sont eux.

En effet toute la chasse s'avancait vers la grille qui donnait sur la campagne et se préparait à pénétrer avec une pompe extraordinaire dans la cour d'honneur. Deux piqueurs à cheval ouvraient la marche et tiraient de leurs trompes des sons assourdissants que répétaient les échos sans nombre de la manufacture. Deux paysans venaient ensuite, portant sur une civière un beau chevreuil brocard, la tête pendante et le cou traversé d'une balle; derrière eux hurlait la meute déjà couplée, mais turbulente et indocile, malgré les coups de fouet des valets. Enfin, on vit paraître les chasseurs. Les dames étaient dans leur légère voiture, toutes roses encore et animées par l'exercice. A leurs côtés chevauchaient le baron Achille

de Bermondet et Amédée Surin; le premier calme et souriant, comme un homme habitué de longue date à de pareilles fêtes; l'autre, raide, gonflé d'orgueil, l'air vainqueur et le front radieux, comme un triomphateur romain montant au Capitole.

Ce fracas insolite avait mis la fabrique en émoi. La plupart des ouvriers quittèrent leurs travaux pour voir défilier ce somptueux cortège; quelques-uns se glissèrent sous la voûte et envahirent par un coin l'enceinte privilégiée de la cour d'honneur. Mais M. Surin ne remarquait pas cette infraction à la règle établie; appuyé sur Gérard, il prenait plaisir à lui montrer les détails de cette scène, sans s'apercevoir que Michelet et le Parisien lui-même se penchaient curieusement à l'autre fenêtre du salon, attirés par la nouveauté du spectacle.

— Quel vacarme infernal! disait M. Surin en se frottant les mains; sur ma parole! ils vont casser toutes les vitres du Prieuré! Hein! Gérard, as-tu jamais vu de semblables choses? Dame! mon garçon, ce sont là des plaisirs de grand seigneur que tout le monde ne peut pas se donner! mais ces messieurs de Bermondet ont toujours été magnifiques... Ah! voici Louise avec la chanoinesse. Cette belle personne si leste, si pimpante, si ricieuse, c'est ma fille! et mon Amédée, comme il est bien à cheval! comme il est fort! comme il a l'air content!... Mais les dames mettent pied à terre; nous devrions peut-être aller au-devant d'elles. — Je n'oserais me présenter ainsi. Monsieur, répliqua Gérard en se retirant précipitamment de la fenêtre; je suis encore en habit de voyage. — C'est juste, mon ami; et moi, je n'ai pu quitter encore mon costume d'atelier! M. de Bermondet et la chanoinesse, tous nobles de vieille souche qu'ils soient, m'excuseraient peut-être; mais Amédée et Louise ne me pardonneraient jamais de me montrer en chaussons de lisière et en casquette de loutre... ces enfants sont si vaniteux! Eh bien? ma foi! qu'ils s'arrangent.... Sauvons-nous; allons nous habiller... Viens Gérard, viens: je te conduirai moi-même à ta chambre.

Il prit le jeune homme par la main et l'entraîna dehors, oubliant ses occupations,

son caissier qui l'attendait, et laissant Michelet et le Parisien dans le salon.

De son côté, le commis, ébloui du brillant spectacle qu'offrait la cour, ne pouvait s'arracher à sa contemplation. Au moment où le baron de Bermondet, toujours à cheval, s'avancait en caracolant pour donner un ordre aux piqueurs, Michelet entendit le Parisien s'écrier d'un ton de stupéfaction :

— Mille tonnerres ! je n'ai pas la berlue... c'est l'*Habit noir*, je le reconnais !... Je mettrais ma main au feu que c'est l'*Habit noir* ! — De qui parlez-vous, l'ami ? dit le commis avec indignation en se retournant ; prétendriez-vous connaître aussi le baron de Bermondet, le chef de cet équipage de chasse, le gendre futur de M. Surin ? — Un baron ?... un vrai baron ? — Il est né dans le pays, où sa famille est connue de temps immémorial. — C'est que, marmota le Parisien tout pensif, comme s'il se parlait à lui-même, on en trouve de si malins... Mais du moment que c'est un vrai baron, qu'on le connaît... Bah ! je m'ai trompé ; ça ne peut pas être l'*Habit noir* ; d'ailleurs, il a un habit rouge. — Allons ! allons ! interrompit Michelet rudement, ce n'est pas ici votre place... Suivez-moi ; nous verrons si vous gagnerez votre souper. — C'est pas de refus, dit l'ouvrier avec son sourire cynique, d'autant moins que je mangerais volontiers le souper sans l'avoir gagné. — Par ici, dit le commis en l'invitant à passer le premier.

Avant de sortir, le Parisien regarda de nouveau dans la cour, et dit à demi voix en hochant la tête :

— Quelle fameuse chance tout de même si ça se trouvait être l'*Habit noir* !... Suffit, on y tiendra l'œil.

Et il consentit enfin à sortir, suivi de Michelet, qui veillait sur ses mouvements avec une défiance fort peu flatteuse.

IV.

Gérard avait été conduit dans une chambre élégante où se trouvaient réunies toutes les commodités désirables. Comme il achevait sa toilette, Amédée vint le joindre. Le

jeune Surin était encore en costume de chasse ; seulement un coup de brosse et un peu d'eau fraîche avaient fait disparaître la poussière sur son bel habit écarlate, sur ses mains et sur son visage. Il courut embrasser son ami.

— Ah ! mon cher Gérard, dit-il, tu m'as donné de grandes inquiétudes. Les dispositions où je t'ai laissé, quand nous nous sommes quittés sur la route, me troublaient la cervelle, et je n'ai pris aucun plaisir à la fin de la chasse... Mais, puisque tu t'es amendé, tout est pour le mieux. Eh bien ! comment trouves-tu mon père ? — Parfait ; il est impossible d'être meilleur et plus indulgent que M. Surin. — N'est-ce pas ? la crème des pères ! seulement il nous tourmente souvent, Louise et moi, par un excès d'affection... Mais, à propos de ma sœur, je l'ai vertement rembarée pour ses ricanements ; vous allez faire la paix ensemble. Elle est au salon, et quand tu seras prêt, nous descendrons. Les dames, M. de Bermondet, tout le monde éprouve une grande impatience de te connaître. — Amédée, répliqua Gérard avec inquiétude, ton amitié pour moi t'aura fait exagérer mon fort mince mérite, et je vais être au-dessous de la bonne opinion... — Allons donc ! j'ai dit la vérité. N'étais-tu pas le meilleur élève du collège ? n'as-tu pas des talents d'artiste pour la musique et la peinture ? n'as-tu pas une voix délicieuse ? Je ne voulais pas laisser croire que je pouvais prendre pour ami le premier venu. Mais, te voilà prêt, partons.

L'étourdi glissa son bras sous celui de Gérard et l'entraîna rapidement. Avant que le timide jeune homme eût eu le temps de se reconnaître, ils arrivèrent au salon.

On les attendait en effet. La chanoinesse, renversée dans un fauteuil, se reposait languissamment des fatigues de la promenade ; M. Surin, en habit noir et en souliers de castor, mais toujours revêtu de son pantalon noisette, qu'il n'avait pas eu le temps de changer, faisait l'aimable auprès d'elle. Louise, assise devant un guéridon en laque de Chine, avait l'air de travailler à sa broderie ; mais elle écoutait, en riant aux éclats, les plaisanteries de M. Achille de Bermondet.

det. Ce personnage, que nous avons seulement entrevu jusqu'ici, était un grand et beau garçon; ses traits fins portaient la trace de soucis ou d'agitations qui contrastaient avec son imperturbable bonne humeur. Quoiqu'il fût âgé de trente-quatre ans à peine, ses cheveux commençaient à devenir rares sur le devant de la tête, laissant à découvert un front large sur lequel coulaient quelques plis capricieux. Bref, en examinant avec soin le futur gendre de M. Surin, on eût pu ne pas attribuer sa galeté fiévreuse, son sourire continu, les mots légers, spirituels, souvent railleurs qui tombaient de sa bouche, à une satisfaction intérieure, une parfaite tranquillité d'âme.

L'entrée des deux jeunes gens excita l'attention générale. Louise cessa de rire et de broder pour observer malicieusement le nouveau venu, sur lequel M. de Bermondet promenait un regard inquisiteur. La chanoinesse elle-même souleva avec effort sa belle tête nonchalante, et un éclair brilla sous ses longues paupières aux cils noirs et veloutés.

Gérard, s'il eût été moins modeste, eût compris qu'il pouvait subir cet examen sans trop de désavantage. Un peu de toilette l'avait transformé et faisait ressortir la distinction, les grâces naturelles de sa personne. Sa petite redingote noire boutonnée sur la poitrine dessinait une taille fine et bien prise; ses cheveux blonds et soyeux s'harmonisaient avec son visage mélancolique, plein de douceur; l'émotion corrigeait par un incarnat passager la pâleur habituelle de ses traits.

Amédée entra d'un air solennel, conduisant par la main son camarade qui tremblait légèrement, et il dit avec une sorte d'emphase :

— Madame la comtesse, mon cher baron, je vous présente mon ami Gérard.

M^{me} de Bermondet sourit à Gérard d'un air bienveillant. Le baron vint lui serrer la main.

— Vous savez le proverbe, Monsieur? lui dit-il avec rondeur, les amis de nos amis... J'espère que vous voudrez bien désormais me compter parmi les vôtres. — De tout

mon cœur, Monsieur, balbutia Gérard pénétré de la franchise de cet accueil. — Les entendez-vous? s'écria de sa voix claire et argentine M^{lle} Louise Surin; mon père, madame la comtesse, entendez-vous ces messieurs? Ne dirait-on pas qu'ils sont seuls au monde, et que le reste de l'univers ne doit pas compter? Si l'on voulait pourtant... — Oh! pour toi, petite mauvaise, dit Amédée en se tournant vers sa sœur, tu vas accorder tout de suite une réparation à l'offensé.... Vous voyez, Mademoiselle, qui se permet de rire au nez de mes amis! Venge-toi, mon garçon, embrasse-la sur les deux joues; embrasse-la, te dis-je, car elle est capable de recommencer.

Et tout en riant, il poussa Gérard, gauche et embarrassé.

— Au fait, reprit Louise avec une charmante espièglerie, je dois demander pardon à M. Gérard de mes plaisanteries peu respectueuses à l'égard... de son cheval.

Et elle tendit de bonne volonté sa joue vermeille au jeune homme, qui l'effleura respectueusement de ses lèvres.

La conversation, une fois établie sur ce ton léger, devint générale. Bientôt Gérard s'aguerrit et recouvra sa présence d'esprit. Sans rechercher le dangereux honneur de tenir le haut bout de la conversation, il sut s'exprimer avec tant de convenance et de tact, qu'il se concilia tous les suffrages. Il eut même la satisfaction d'entendre la chanoinesse dire à M. Surin, au moment où l'on annonça le dîner :

— Il est vraiment fort bien ce jeune homme! De la tenue, de la modestie, des connaissances; il me rappelle..

Au milieu du bruit, Gérard ne sut pas ce qu'il rappelait à la belle comtesse de Bermondet, mais ces éloges lui chatouillèrent délicieusement le cœur : il avait deviné que cette noble personne ne les prodiguait pas.

On passa dans la salle à manger; un dîner somptueux était servi. Pendant le repas, l'entretien roula sur toutes sortes de sujets frivoles. Les jeunes gens arrangeaient des parties de chasse, de pêche, de promenades; Louise babillait à tort et à travers avec sa verve d'enfant gâté. Une fois, Gérard eut

occasion de parler vaguement de sa rencontre avec le docteur Chardin.

— Ah! vous avez vu cet original? dit le baron de Bermondet; c'est un homme de sens, quoiqu'un peu rustique... Dans ce pays, le docteur Chardin est comme le solitaire de M. d'Arincourt : il voit tout, il sait tout et il est partout, excepté dans les endroits où il est invité. Ma tante vous dira comment il sait éluder nos instances de venir au château. — En effet, dit la comtesse, M. Chardin nous vient rigueur. Malgré notre désir de les recevoir, lui, la bonne M^{me} Chardin et leur aimable fille, il est impossible de les arracher pour une demi-journée à leur triste habitation de Fontbasse. — C'est que le docteur, dit M. Surin, avant de se donner à ceux qui se portent bien, croit se devoir aux malades. — Ne me parlez pas de lui! s'écria Louise avec vivacité; c'est ma bête noire! J'aime bien sa fille Léonie, mais je ne peux lui pardonner les affreuses pilules qu'il m'oblige à prendre chaque matin, quoique je sois parfaitement portante... Que serait-ce donc si je ne l'étais pas? — Tu dis vrai, ma sœur, reprit Amédée. Le docteur vous embarrasse par la fixité de son regard; puis on ne sait jamais s'il plaisante ou s'il parle sérieusement. Il met dans l'impossibilité de se fâcher, et pourtant on voudrait le battre. Quant à moi, j'ai plus de peine encore à lui pardonner ses sarcasmes que ses pilules. — Mes enfants, dit M. Surin d'un ton grave, vous ne savez guère de qui ni de quoi vous vous plaignez. On n'apprécie bien de pareils hommes que dans les revers, car ils semblent fuir instinctivement les gens heureux pour se rapprocher de ceux qui souffrent... Puissiez-vous n'avoir jamais occasion de reconnaître par vous-mêmes la haute raison, le dévouement, le savoir du bon docteur Chardin! — Ce qui, sans doute, répliqua le baron en plaisantant, revient à ceci : ne soyez jamais malades, et vous n'aurez jamais besoin du docteur. N'est-il pas vrai, monsieur Surin?

Les jeunes gens partirent d'un éclat de rire, et le manufacturier lui-même accueilli par un sourire d'indulgence cette saillie de son gendre futur.

On changea de sujet, et le dîner finit. A mesure que le moment de se lever de table approchait, il semblait qu'un sentiment d'inquiétude et d'embarras s'emparât de certains convives. M. Surin ne prenait plus une part aussi grande à la conversation; la comtesse répondait seulement par monosyllabes. La gaieté de M. de Bermondet lui-même avait des intermittences; son front se plissait imperceptiblement, son regard cherchait avec une expression d'angoisse celui de sa tante. Les deux amis et Louise conservaient seuls leur tranquillité d'esprit au milieu de la préoccupation des grands parents.

Enfin M. Surin coupa court à ce malaise :

— Mes enfants, dit-il en plissant minutieusement sa serviette, qu'il glissa dans un rond de tapisserie, ouvrage de sa fille, je désire causer avec M^{me} la comtesse sur un sujet qui nous intéresse tous... Allez montrer le jardin à notre ami Gérard; puis vous viendrez nous rejoindre au salon pour prendre le café.

Sans doute on savait déjà l'objet de cet entretien, car Amédée se mordit les lèvres d'un air d'intelligence, tandis que Louise croyait devoir baisser les yeux. Le baron se leva brusquement.

— Eh bien, dit-il d'un ton jovial qui devait lui coûter un effort surhumain, puisque M. Surin nous envoie promener; ce que nous avons de mieux à faire est d'y aller. — Allons-y donc! dit Amédée; Gérard, donne le bras à Louise. On te doit les honneurs aujourd'hui... Mais demain peut-être se trouvera-t-il quelqu'un pour te les disputer.

Il regarda malicieusement le baron, puis il sortit avec sa sœur et Gérard.

M. de Bermondet restait en arrière et parlait bas à sa tante. Au moment de sortir à son tour, il prit la main de M. Surin, et lui dit d'un ton profondément ému :

— Je sais, mon vieil ami, que vous avez autant d'élevation dans la pensée que de bonté dans le cœur... Aussi j'espère et j'attends.

Puis se tournant vers la comtesse :

— Dites tout, ajouta-t-il d'une voix sourde.

Et il s'enfuit. Une demi-minute après, on l'entendit rire et plaisanter avec les jeunes gens dans le jardin.

Alors M. Surin offrit son bras à la chanoinesse et la conduisit au salon avec une politesse prétentieuse. Quand elle fut assise, il ferma la porte avec soin et vint prendre place devant M^{me} de Bermondet.

La comtesse n'avait plus cet air nonchaland, un peu dédaigneux que nous lui connaissons. Elle ne se renversait plus en arrière avec une grâce langoureuse; elle avait maintenant la tête droite, le teint animé, l'œil vif et mobile. La belle chatte blanche si paisible, si somnolente tout à l'heure, s'était redressée attentive, l'oreille au guet, toute prête, suivant l'occasion, à montrer ses griffes mignonnes ou à faire patte de velours.

L'industriel, de son côté, n'était plus le bonhomme causeur, bienveillant, passablement vaniteux que nous avons dépeint. Il avait pris une attitude cauteleuse, défiante, malgré cette galanterie surannée qu'il affectait. Évidemment il craignait autant la comtesse que la comtesse le craignait lui-même; mais, comme elle, il restait sur la défensive et se disposait soit à parer, soit à porter des coups quand le moment serait venu.

Tous les deux, pénétrés de la gravité de la circonstance, s'observaient sans se presser d'entamer l'entretien. Enfin, madame de Bermondet, plus calme ou plus hardie, ouvrit résolument le feu.

— Monsieur Surin, dit-elle d'une voix qui conservait ses intonations mélodieuses, vous avez désiré me parler en particulier?... — Mille pardons, madame la comtesse, riposta le manufacturier avec un empressement un peu trop marqué, c'est vous au contraire... Lors de ma dernière visite au château, ne m'avez-vous pas exprimé l'intention de me faire des communications qui, m'avez-vous dit, étaient du plus haut intérêt pour nos deux familles? — Il est vrai; mais alors ne m'avez-vous pas annoncé, de votre côté, certains aveux qui ne pouvaient être retardés davantage? Monsieur, je vous écoute. — Madame la comtesse, il serait plus convenable peut-être que vous d'abord... — Allons,

monsieur, ceci devient de l'enfantillage. Parlez, je vous en prie.

Surin, ainsi pressé, dissimula son malaise par une petite toux de commande.

— Soit, madame la comtesse, reprit-il; une chose donc a dû vous frapper comme moi: c'est que nos jeunes gens ont eu tout le loisir de se connaître, et qu'il serait temps de fixer l'époque précise où nos projets communs recevront leur accomplissement. — En effet, un plus long retard pourrait avoir des inconvénients. Eh bien! monsieur Surin, fixez vous-même le délai passé lequel les vœux de mon neveu seront comblés. — Volontiers, mais d'abord ne pourriez-vous m'expliquer les paroles au moins singulières que M. le baron a prononcées tout à l'heure en nous quittant? — Vous êtes terrible, monsieur Surin, dit la comtesse en se mordant les lèvres; mais nous ne jouerons pas plus longtemps ce jeu ridicule; j'aborderai franchement la difficulté, si pénibles que puissent être certains sujets pour une femme...

Malgré son apparente décision, une véritable anxiété se reflétait sur son visage, une sueur froide perlait sur son front. Le manufacturier vit son trouble, et revenant à ses habitudes bienveillantes, il eut pitié d'elle.

— Tenez, madame la comtesse, reprit-il avec bonhomie, vous avez à me révéler des particularités qui coûtent à votre exquise délicatesse. Je m'efforcerais donc de vous rendre la tâche plus facile, en allant au-devant de vos confidences, en comprenant à demi-mots... et pour commencer vous avez à m'apprendre quelque ancienne folie de M. le baron, n'est-il pas vrai?

La comtesse répondit affirmativement.

— Je m'en doutais; le bruit était venu jusqu'à moi que M. de Bermondet, pendant son long séjour à Paris, avait causé bien des chagrins à son digne père, mon ancien voisin... Mais, depuis ce temps, la conduite du baron est si régulière, si convenable en tous points, que ces vieux péchés doivent être effacés... Vous le voyez, je ne suis pas trop sévère, et je sais faire la part des entraînements de la jeunesse. — Achille avait raison, monsieur Surin, reprit la chanoinesse en le-

vant sur lui ses yeux humides, vous êtes le meilleur et le plus sage des hommes ! — Un moment, un moment, ma chère dame ; il est nécessaire que je sache un peu plus positivement... M. de Bermondet, au temps dont nous parlons, n'aurait-il pas, par hasard, contracté des dettes qu'il est forcé de payer aujourd'hui ? — Des dettes avaient été contractées en effet, monsieur Surin ; mais si considérables qu'elles fussent, elles ont été payées intégralement par feu mon frère, dont vous connaissez l'esprit d'ordre et la stricte économie... Non, monsieur, il n'existe aucune exagération sur la fortune de M. de Bermondet ; il est même beaucoup plus riche qu'il ne l'était lors des dernières conférences de nos notaires respectifs. Alors j'avais eu la pensée de ne lui donner par contrat que la moitié de mes biens personnels, me réservant de disposer à mon gré de l'autre moitié. Mais depuis quelques jours j'ai réfléchi : une éventualité que j'attendais, ajouta la chanoinesse avec un profond soupir, ne se réalisera sans doute jamais... J'assurerai donc après moi tout ce que je possède au baron, sauf dix mille livres de rente dont je veux pouvoir disposer suivant certains scrupules de conscience. Vous savez, Monsieur, que cette détermination de ma part augmentera de deux cent mille francs environ la fortune de nos jeunes époux.

Les yeux de M. Surin brillèrent ; un homme de finance, quelles que soient ses préoccupations, n'est jamais indifférent à de pareils arguments ; peut-être même la comtesse avait-elle compté sur cette nouvelle pour opérer une savante diversion en sa faveur.

— Vous êtes une bonne et généreuse tante ! dit le manufacturier. A votre âge, belle comme vous êtes, vous pouviez avoir la fantaisie de vous marier... Mais allons ! allons ! ne parlons pas de cela... pardonnez : je n'ai pas eu l'intention de vous offenser... Pour en revenir à votre neveu, je ne vois plus qu'un genre d'escapade qui puisse exciter ainsi ses scrupules et les vôtres. Les liaisons sont faciles là-bas, dans ce Paris corrompu, les femmes y sont bien attrayantes. C'est le pays des séductions et des naissances illicites.

La chanoinesse devint excessivement pâle et parut près de s'évanouir.

— De grâce, remettez-vous, Madame la comtesse, reprit Surin alarmé : en vérité, c'est une cruelle nécessité de causer sur de pareilles matières avec une personne aussi respectable... Eh bien, continua-t-il, pour en finir avec ce pénible sujet, je ne vous adresserai plus qu'une question. L'escapade dont il s'agit pourrait-elle avoir des suites fâcheuses pour l'avenir de nos enfants et troubler un jour le repos de leur ménage ? — Non, grâce au ciel, Monsieur, répliqua la chanoinesse d'une voix étouffée ; tout est fini, bien fini depuis longtemps. — Cela me suffit ; je n'ai pas besoin d'en demander davantage. — Ainsi donc, Monsieur, reprit M^{me} de Bermondet en se redressant avec vivacité, je puis considérer ma mission comme achevée ? Ni mon neveu ni moi, nous n'aurions à craindre vos reproches si, par impossible, le bruit d'un événement ancien arrivait un jour jusqu'à vous ?

Cette chaleur parut réveiller la défiance du père de Louise.

— Oui, sans doute, répliqua-t-il, pourvu... Au fait, il ne peut y avoir là-dessous que des peccadilles de gentilhomme ! Soit donc ! je me tiens pour suffisamment averti, et nous n'en parlerons plus.

Un soupir de satisfaction épanouit la poitrine de la noble dame ; le sourire reparut sur ses lèvres.

— Eh bien ! et vous, monsieur Surin, reprit-elle bientôt, n'avez-vous pas aussi quelque chose à m'apprendre ?

Ce retour offensif déconcerta l'honnête manufacturier.

— Oh ! moi, balbutia-t-il, ce n'est rien... une bagatelle. — Mais encore... — Un excès de scrupules m'oblige à vous parler de certaines inquiétudes conçues par le docteur Chardin sur la santé de ma fille. — La santé de votre fille ! Louise est donc malade ? — Pas le moins du monde. — Alors elle l'a été dans son enfance ? — Jamais. — Que me dites-vous donc ? Je n'y suis plus du tout. — Le fait est, madame la comtesse, que je ne sais pourquoi je vais vous parler de ces niaiseries... Le docteur n'a pas le sens commun,

malgré tout son esprit et toute sa science. Louise est fraîche comme un lis; elle a bon appétit, bon sommeil; elle est vive, légère, sémillante. M. Chardin a donc tort de craindre qu'elle puisse jamais être atteinte de la maladie de sa pauvre mère, d'autant moins que, de son propre avis, l'époque du plus grand danger est passé. — Et quelle était cette maladie? — Que sais-je! de la langueur... de la mélancolie... et puis des crises nerveuses... — Je ne craindrai jamais cette maladie pour Louise Surin, dit la comtesse d'un ton léger; elle est triste et mélancolique? On ne trouverait pas dans la France entière d'enfant plus joyeuse! Elle mettrait en gaieté l'auteur des *Nuits d'Young* lui-même! Quant aux nerfs, elle laisse ces faiblesses à de pauvres créatures telles que moi... Allons, monsieur Surin, je ne vois, dans ce que nous venons de dire, aucun motif de renoncer à nos projets. — Ni moi non plus, répliqua M. Surin d'un air satisfait; ainsi donc, Madame, j'ai votre parole... irrévocable? — Vous l'avez, dit la chanoinesse en lui tendant sa belle main. — Et moi c'est de tout cœur que j'engage la mienne! dit le manufacturier en baisant cette main avec sa galanterie d'ancien régime.

En ce moment l'un et l'autre semblaient soulagés d'un grand poids; ils étaient satisfaits, rayonnants; chacun d'eux semblait se dire dans le secret de sa pensée: « Ma foi! quel qu'il arrive, j'ai rempli mon devoir! »

— Ainsi donc, reprit Surin après une assez courte pause, il ne nous reste plus qu'à fixer l'époque de notre mariage. — C'est juste; mais sur ce point nos jeunes gens ont certainement le droit d'être consultés. Nous allons donc, si vous le voulez bien, les faire appeler, et nous conviendrons avec eux du jour de la cérémonie. — En effet, Louise doit avoir des arrangements à prendre, et M. de Bermondet lui-même... — Sonnez donc, dit la chanoinesse; ce pauvre Achille! il faut abrégé ses angoisses.

M. Surin allongea le bras vers le cordon de la sonnette, quand M^{me} de Bermondet demanda d'un air indifférent:

— A propos, Monsieur, qu'est-ce donc que

ce petit jeune homme, cet ami de votre fils, dont vous avez reçu la visite aujourd'hui? — Un charmant garçon, Madame, comme vous avez pu voir. — En effet, il n'est pas mal, et il paraît parfaitement élevé. Mais comment s'appelle-t-il? — Gérard, répondit Surin avec embarras. — Quelle est sa famille? — Sa famille! répéta le manufacturier; diable! c'est difficile à dire... Sa famille... il ne l'a pas connue. — Il était donc bien jeune quand il a perdu ses parents? — Ce n'est pas tout à fait ça, madame la comtesse, répliqua Surin de plus en plus empêtré dans ses explications; sur ma parole, on se cogne toujours où l'on a mal!... Votre qualité de demoiselle et de personne pieuse m'impose... aussi ne sais-je comment vous dire... Enfin, ce pauvre garçon est ce que l'on appelle un enfant... illégitime.

La chanoinesse devint rouge comme une pivoine et baissa les yeux.

— Bon! s'écria le digne homme exaspéré contre lui-même, voilà que je viens de lâcher encore une sottise! Aussi, madame la comtesse, c'est vous qui m'y avez poussé. Moi, je ne sais pas appeler un chat autrement qu'un chat!

M^{me} de Bermondet sourit.

— J'entends, reprit-elle; une affectation d'ignorance serait impardonnable à mon âge. Mais permettez-moi d'autres questions; ce jeune homme m'intéresse; il paraît si doux, si bon! Par qui donc a-t-il été élevé? — Par une espèce d'homme d'affaires, qui l'almaît d'une affection toute paternelle, et qu'on appelait M. Pascal. — Pascal! répéta la comtesse frappée comme d'une étincelle électrique; il devait avoir un autre nom... — Oui, oui, attendez... Je crois avoir vu ce nom dans une lettre de Gérard à mon fils... C'était Pascal... Pascal Dumont!

La comtesse ne put retenir une sorte de gémissement, et s'affaissa dans son fauteuil.

— Madame... madame la comtesse! s'écria M. Surin épouvanté, qu'avez-vous donc? — Je ne sais, murmura la chanoinesse en agitant la main comme pour l'engager à se taire; cette promenade d'aujourd'hui, le soleil, la fatigue... — Bon Dieu! mais elle,

se trouve mal !... Du secours ! Louise... Marguerite par ici, vite ! au secours !

Il tira tous les cordons des sonnettes, ouvrit la fenêtre et appela d'une voix retentissante. Les promeneurs du jardin accoururent, en même temps que les gens de service. Le baron de Bermondet, à la vue de la comtesse presque évanouie, devint aussi pâle qu'elle.

— Ah ! Monsieur, dit-il au manufacturier d'une voix sombre, je devine la vérité. Vous avez été cruel, et ma pauvre tante... — Mais non, mais non, je n'ai pas été cruel du tout... Au contraire ! répliqua Surin, qui perdait la tête. — Mon père, dit à son tour Louise d'un ton sec, vous ne savez pas comment on parle aux femmes ; vous aurez fait quelque gaucherie. — Je t'assure que non, Louise. — Notre père est si brusque ! reprit Amédée avec une colère à peine contenue ; oh ! mon Dieu ! la voir souffrir ainsi !

La comtesse rouvrit les yeux par un effort de volonté.

— Mes amis, dit-elle d'une voix faible, n'accusez pas ce bon M. Surin... Mon malaise est dû seulement aux fatigues de la journée, et peut-être à la joie de voir enfin comblés tous les vœux de mon cher Achille. — L'ai-je bien entendu, ma tante ? s'écria le baron. Quoi ! je pourrais espérer... — Tout est arrangé, mon garçon ; M. Surin te l'apprendra lui-même.

Cette nouvelle rassura les intéressés. Le manufacturier s'empressa de la confirmer en invitant les fiancés à désigner eux-mêmes le jour de la cérémonie nuptiale.

— Ah ! monsieur Surin, dit le baron à demi-voix en serrant furtivement la main de son futur beau-père, je vous avais bien jugé !

Le terme de quinze jours fut fixé. Puis la comtesse, à peu près remise de son indisposition, demanda sa voiture pour retourner chez elle.

Gérard se tenait modestement à l'écart, fort embarrassé de sa personne pendant ces arrangements d'une nature si délicate. M^{me} de Bermondet s'approcha de lui.

— Monsieur Gérard dit-elle avec un reste d'altération dans la voix, aux termes où nous en sommes avec l'excellente famille

Surin, vous lui feriez injure en tardant trop longtemps à nous rendre visite... La sauverie que l'on vous reproche ne peut aller à ce point, et jusqu'à preuve du contraire, je croirai qu'on vous a calomnié.

Gérard s'inclina.

— Madame la comtesse, dit Amédée d'un air empressé, dès demain matin, si vous le permettez, nous irons au château, Gérard et moi, nous assurer que votre fâcheuse indisposition d'aujourd'hui n'aura pas eu de suites. D'ici là, poursuivit-il en baissant la voix et en risquant un soupir, il se trouve une assez large place pour l'inquiétude et l'insomnie ! — Bien ! bien ! ce sera charmant de votre part, messieurs, dit la comtesse avec vivacité ; nous vous attendrons demain à déjeuner. Surtout, ne manquez pas, vous m'entendez ?... Je vous en voudrais beaucoup, mais beaucoup, mon cher Amédée, si vous manquez !

Et elle rejoignit les deux fiancés, qui, sous l'égide paternelle de M. Surin, se faisaient leurs adieux. Amédée était en extase : on l'avait appelé *mon cher Amédée* ; pour la première fois, on avait supprimé la froide qualification de *monsieur*. Ces légères familiarités, fort explicables par la différence des âges et la situation réciproque des deux familles, tournaient la tête au présomptueux écolier.

On accompagna M. et M^{me} de Bermondet jusqu'à la grille de la cour. La comtesse monta dans le cabriolet ; son neveu devait la suivre à cheval ; les piqueurs, qui semblaient avoir été très-hospitalièrement accueillis par les domestiques du Prieuré, comme on pouvait en juger à leurs faces vermillonnées, attendaient déjà leurs maîtres. Au moment de partir, la chanoinesse se pencha hors de la voiture.

— Amédée, dit-elle encore, n'oubliez pas votre promesse ! — Ah ! madame, s'écria le jeune homme transporté, pouvez-vous me croire capable...

Il n'eut pas le temps d'achever. La voiture s'ébranla, les piqueurs saluèrent d'une fanfare formidable les habitants du Prieuré, et la troupe partit au galop dans un nuage de poussière.

Comme on rentrait au salon, M. Surin rencontra son premier commis qui semblait vouloir lui parler.

— Eh bien, Michelet, demanda le manufacturier avec distraction, que me voulez-vous? Je ne m'occuperai pas d'affaires ce soir; je suis trop content. — Monsieur, un mot seulement au sujet de cet ouvrier qui s'est présenté ce matin... Il est fort habile, en effet, comme modeleur; mais il n'offre aucune garantie, et il m'a tout l'air d'un mauvais sujet... Je viens donc vous demander si réellement vous voulez le garder. — Pourquoi non? que craignez-vous? — Dame! Monsieur, il pourrait détourner des marchandises, déranger les ouvriers honnêtes... — Détourner des marchandises! Qu'en ferait-il dans ce pays perdu, lors même qu'il parviendrait à tromper notre surveillance? Déranger les ouvriers! Je l'en défie; je les connais: ce sont de braves gens... Non, Michelet, aujourd'hui je ne veux pas qu'il se trouve un seul malheureux au Prieuré. Gardez ce pauvre diable. Je prends tout sur moi.

Il fit pirouetter sur lui-même l'honnête commis, fort surpris de cette galeté; puis il entra dans le salon.

— Amédée! Louise! s'écria-t-il dans le délire de la joie, en tendant les bras à ses enfants, venez donc m'embrasser... je suis le plus heureux des pères! — Et moi le plus heureux des fils! dit Amédée, qui songeait à la comtesse. — Et moi, je suis heureuse de vous voir heureux l'un et l'autre! dit la future baronne en riant aux éclats.

Et pendant que M. Surin était enlacé dans les bras de son fils et de sa fille, Gérard murmurait à part avec une douce émotion:

— Monsieur Chardin se trompait... Rien n'égale la félicité de cette belle famille!

V.

Le lendemain, dans la matinée, Amédée Surin et Gérard partirent en tilbury pour se rendre au château de Bermondet. Ils suivaient un chemin tortueux et crevassé; la légère voiture se trouvait parfois mise à de

rudés épreuves. Le ciel était orageux, couvert, mais la chaleur ne semblait que plus accablante, malgré l'ombre épaisse des arbres qui bordaient la route.

Quand on fut en pleine campagne, Amédée s'empressa d'allumer un cigare pour se donner un air crâne et fanfaron, loin du regard paternel. Mais cette tentative ne fut pas heureuse: dès les premières gorgées de fumée, il se mit à tousser et à pâlir. Vainement son ami, plus raisonnable, le supplia-t-il de jeter son cigare: le vaniteux enfant n'en voulut rien faire. Seulement, par distraction sans doute, il laissa son havane s'éteindre, et ne le ralluma pas. Il se tenait presque debout dans la voiture, son chapeau sur l'oreille, et il gouvernait le cheval avec tout l'aplomb d'un lion à la mode qui va parader aux Champs-Élysées. Malheureusement ce chemin vicinal, raboteux et encaissé, n'était pas bordé d'une rangée de jolies femmes ou de badauds endimanchés pour l'admirer dans tout l'éclat de son bel équipage, de son cigare éteint et de ses gants jaunes; mais il fallait en prendre son parti.

En revanche, des houx et des aubépines fouettaient le visage des voyageurs quand ils oubliaient de se mettre en garde contre de pareils accidents; des geais, troublés dans leurs méditations au sommet des chênes, s'envolaient en poussant un cri rauque et désagréable; ou bien les piverts, qui foraient à grands coups de bec l'écorce vermoulue des châtaigniers, partaient tout à coup en faisant entendre leur sifflement aigu, signe infaillible de pluie.

Ce jour-là cependant, Amédée Surin était en humeur de causerie et d'épanchement. Il semblait gonflé de joie d'être jeune, beau, riche, de parcourir une belle campagne dans une élégante voiture, avec un bon camarade à ses côtés, de songer qu'au terme de son court voyage l'attendait une ravissante femme dont la pensée précipitait les battements de son cœur.

— Vois-tu, mon cher Gérard, disait-il en pressant le pas du cheval autant que le permettaient les orniers du chemin, pendant une partie de la nuit j'ai réfléchi sur ce que j'avais à faire... Décidément, la comtesse en

tient pour moi ; elle me mépriserait si je n'avais pas l'air de le remarquer. Aussi, je veux lui déclarer *ma flamme* aujourd'hui même si j'en trouve l'occasion. Au fait,

pourquoi pas ? Je ne suis plus un enfant, et M^{me} de Bermondet s'en est enfin aperçue. Ah ! Gérard, bien longtemps j'ai douté de l'impression que j'avais pu produire sur elle !



Eh bien, mademoiselle Léonie, ne craignes-vous rien d'aller ainsi seule ? (Page 36.)

Ces femmes sont si fines, si coquettes ! Mais maintenant je ne doute plus. As-tu vu ce regard qu'elle me lançait hier en m'appelant *son cher Amédée*, et comme elle était émue en me priant de ne pas oublier son invitation ? Elle s'est trahie cette fois ; le moment

est venu de me déclarer... Qu'en dis-tu ? Voyons, parle, quel est ton avis ? — Prends garde, Amédée, répliqua Gérard en secouant la tête ; tu pourrais te tromper ; la différence des âges entre vous est si grande, que je crains toujours... D'ailleurs, lors même que

tes suppositions se trouveraient justes M^{me} de Bermondet pourrait s'offenser de tes propos, et alors songe aux conséquences possibles d'une fausse démarche. — Tu n'as aucune poésie dans l'âme, Gérard, répliqua le jeune Surin avec dépit. Aimerais-tu jamais si l'on réfléchissait aux obstacles? Moi, je ne reculerai devant aucun. Ah! l'on ne me connaît pas encore! Où serait le mal si je voulais épouser ma divine chanoinesse? Mon père m'a promis qu'il ne me contrarierait jamais dans mon choix, et qu'il ne s'opposerait pas... — A ce que tu devinasses l'oncle de ta sœur? demanda Gérard avec malice. Ce serait un cas curieux et tout à fait nouveau. — Tiens, Gérard, je te trouve insupportable, dit Amédée d'un ton de colère en lui tournant le dos.

On continua d'avancer en silence; Gérard était pensif. A la fin, il chercha la main de son camarade, et reprit d'un ton affectueux :

— Pardonne-moi, je ne voulais pas t'affliger... mais sois raisonnable; réfléchis à l'absurdité d'un pareil projet; réfléchis surtout que si les difficultés ne t'arrêtent pas, M^{me} de Bermondet est trop judicieuse, elle est trop soumise aux convenances pour se prêter à ton désir. — Tu la juges d'après toi, dont le cœur est de glace; enfin, soit, n'en parlons plus; s'il m'est interdit de l'épouser, il ne me sera pas du moins interdit de l'aimer. — Amédée, pauvre Amédée! reprit Gérard tristement, tu te prépares, je le crains, de douloureux mécomptes!

Après une nouvelle pause, il demanda, pour changer de conversation :

— Il me semble que nous n'allons pas en droite ligne au château; il existe sans doute une route plus directe et surtout plus commode que cet affreux chemin de traverse? — En effet, répondit le jeune amoureux oubliant déjà le sujet de la querelle, mon père m'a chargé de passer à Fontbasse pour dire un mot de sa part au docteur Chardin; mais cela nous détournera peu; nous serons au château pour l'heure du déjeuner. — Quoi! s'écria Gérard avec un accent de satisfaction et de curiosité, nous allons rendre visite au digne homme dont je garde un si bon souvenir, quoique je ne l'aie vu qu'un moment?

— C'est pour cela peut-être que tu conserves de lui cet agréable souvenir. — Ah! je sais, tu n'aimes pas le docteur Chardin, répliqua Gérard avec un sourire. — Hier, n'as-tu pas entendu ce que disait de lui M^{me} de Bermondet, la politesse et la bonté même? Il est insociable, en dehors de ses fonctions de médecin; il n'a de relations intimes avec aucune des personnes honorables du pays, et il vit comme un loup dans sa solitude de Fontbasse. — Un médecin en réputation n'a pas beaucoup de temps à lui. — Oui, mais ses occupations excusent-elles son avarice sordide? Chardin jouit ici d'une réputation méritée; sa science eût pu le faire réussir dans une grande ville aussi bien que dans nos campagnes. Il est donc fort appelé chez les gens riches, à plusieurs lieues à la ronde, et, depuis plus de vingt ans qu'il exerce sa profession, il doit avoir acquis une fortune considérable. Eh bien, tu vas voir comme il est logé... Une petite maison, à peine digne d'un fermier aisé. Il n'a d'autre valet qu'un jeune paysan déguenillé qui panse son cheval et entretient son jardin; sa femme et sa fille se servent elles-mêmes et le servent. Tout ce monde-là vit largement des cadeaux en nature qu'on envoie au docteur. On ne dépense pas un sou dans la maison. Cependant Chardin ne possède pas une perche de terrain au soleil; on ne lui connaît aucune somme d'argent placée. Que fait-il donc de tout ce qu'il gagne? On en est réduit à conjecturer que le docteur est de cette espèce d'avares qui cachent leur or dans les caves, à la manière des avares de comédie. — Pourquoi ne pas supposer plutôt que cet excellent homme, qui paraît très-charitable, rend en secret aux pauvres malades ce qu'il reçoit des riches? — Chardin est charitable, je l'avoue; il fréquente les chaumières comme les châteaux, sans s'inquiéter s'il sera payé de ses médicaments et de ses visites; mais son désintéressement chez les malheureux est plus que compensé par ses exigences chez les personnes opulentes. Mon père et M^{me} de Bermondet pourraient t'en dire quelque chose; et tiens, je vais te conter une anecdote qui peint le docteur Chardin mieux que tous les discours possibles :

« Dans un canton assez éloigné d'ici réside un M. de Chamfleur, le plus riche propriétaire du département, dit-on, car on croit qu'il a deux cent mille livres de rente en propriétés. M. de Chamfleur, à force de bonne chère, avait fini par perdre complètement l'appétit. Les médicaments, l'exercice, les voyages, rien n'y faisait; M. de Chamfleur ne mangeait pas; chaque jour il allait s'affaiblissant; il dépérissait à vue d'œil. Enfin, il eut l'idée de consulter Chardin, dont on vantait partout l'habileté. Après s'être longtemps fait prier, car il ne voulait pas pour un seul négliger les autres malades, le docteur se décide à venir. Il examine M. de Chamfleur, le palpe, l'interroge et finit par lui promettre de lui rendre l'appétit. — Que me faudra-t-il faire? demanda le richard tout joyeux de cette assurance. Le docteur donna son ordonnance. Il s'agissait pour M. de Chamfleur de renoncer absolument à toute espèce de médicaments, ainsi qu'aux vins généreux, aux mets délicats dont sa table était habituellement servie. Il devait parcourir chaque jour plusieurs lieues, à pied, par le bon comme par le mauvais temps. Dès qu'il sentirait le besoin de prendre un peu de nourriture, il devait entrer chez le premier paysan venu, manger une galette de blé noir, puis arroser le tout d'un grand verre d'eau: c'était le seul repas permis à M. de Chamfleur dans une journée. Après un mois de ce régime, le docteur promettait de revenir voir son malade et juger du résultat de ses prescriptions. — Mais, je serai mort! dit le propriétaire avec effroi. — Vous n'aurez plus besoin de manger alors! répliqua le docteur avec sa brusquerie ordinaire. Et il partit.

« Le mois écoulé, il revint en effet. M. de Chamfleur avait rigoureusement suivi l'ordonnance, et mourait de faim. Chardin lui permit un petit potage et un demi-verre d'eau rouge par jour. Au bout du second mois, M. de Chamfleur mangeait comme un ogre. Il fut question de payer le docteur? — Combien? demanda le malade. — Mille écus. — Comment! mille écus pour trois visites? — Je n'en rabattrai pas un liard; tout ou rien. Adieu.

« Deux jours après, M. de Chamfleur envoyait les mille écus à Fontbasse. Voilà, mon cher Gérard, un des traits de ton ami; je pourrais en citer vingt du même genre. »

Pendant cette conversation, les voyageurs avaient atteint une lande solitaire, où deux chemins se croisaient. Une vieille croix de bois, suivant l'usage du pays, s'élevait au centre du carrefour afin d'en chasser les malins esprits qui sont réputés hanter à minuit ces sortes de lieux. Au moment où la voiture approchait de la croix, une jeune fille, vêtue simplement, y arrivait par un autre côté. Comme le Chaperon-Rouge, elle cueillait des fleurs champêtres le long du sentier; mais, plus heureuse que l'héroïne du joli conte de Perrault, elle avait, pour se défendre contre les loups, un énorme chien qui gambadait joyeusement autour d'elle.

— Pardieu! dit Amédée, à propos de Chardin, voici quelqu'un qui le touche de près: c'est Léonie. — Quoi! la fille du docteur? demanda Gérard en dardant son regard avec curiosité sur la promeneuse. — Oui, oui, je la reconnais; une assez gentille petite personne, mais d'une insignifiance... Tu vas la voir; elle n'est pas farouche comme son père.

En ce moment le tilbury se trouvait fort près de M^{lle} Chardin; au bruit des roues, elle s'était rangée sur le bord de la route. Son chien s'était arrêté de même, et montrait ses crocs d'ivoire en grondant d'une manière menaçante.

Amédée n'avait pas été juste en parlant de Léonie Chardin comme d'une *assez gentille petite personne*. C'était une charmante enfant, aux yeux bleus, aux longs cils châtain; sa physionomie exprimait un mélange de candeur et de vivacité. Un sourire continuel errait sur ses lèvres vermeilles, mais ce sourire, tout bienveillant, n'avait rien de la gaieté railleuse de Louise Surin, par exemple: la naïve enfant était trop modeste pour se croire en droit de persifler impitoyablement ceux qui l'approchaient, comme la future baronne de Bermondet. La simplicité de son costume touchait presque à la pauvreté; une robe d'un rose fané, un chapeau de paille dont les rubans flottaient

sur la poitrine, en faisaient tous les frais ; mais la paille du chapeau semblait grossière, et la robe était si courte qu'on eût dit que la jeune fille avait grandi depuis qu'elle la portait. En revanche, cette dernière circonstance permettait d'admirer deux jambes fines, dont les bas de coton écru, tricotés par M^{lle} Chardin elle-même, dessinaient gracieusement les contours, et deux pieds remarquables par leur petitesse, malgré les disgracieuses chaussures dont les avait embarrassés un cordonnier de village. Somme toute, Léonie formait un type ravissant de petite campagnarde, pleine de grâce, de naturel et de bonne humeur.

Elle regarda en souriant Amédée Surin, tandis que de la main elle flattait machinalement son fidèle garde du corps. Les deux jeunes gens la saluèrent, et quand ils furent en face d'elle, Amédée retint la bride du cheval.

— Eh bien ! mademoiselle Léonie, dit-il avec le ton familier d'une ancienne connaissance, ne craignez-vous rien d'aller ainsi seule par les chemins ! — Que pourrais-je craindre ? monsieur Amédée, répliqua gaîement la petite ; ce sont les personnes que je rencontre qui devraient avoir peur, car ce maudit Pollux paraît vouloir dévorer les passants... Tout beau, Pollux ! poursuivît-elle en s'adressant au chien qui ne cessait de gronder ; ne vois-tu pas assez souvent M. Amédée ?

Elle reprit aussitôt :

— Mon père m'a chargée de porter un médicament à la pauvre vieille Léonard, qui souffre le martyre de son bras malade. Ma commission faite, je voulais pousser jusqu'au Prieuré pour rendre visite à Louise ; mais j'ai hâte de rentrer afin d'embrasser mon père avant qu'il ne commence sa tournée... Sans doute, Messieurs, vous allez à Fontbasse ? — En effet, Mademoiselle, et si j'osais... — M'offrir à un coin dans votre voiture ? J'accepte volontiers, monsieur Amédée ; comme ça, je suis sûre d'arriver encore à temps.

Puis elle s'élança légèrement sur le marche-pied et se trouva dans le tilbury ; l'innocente enfant n'y mettait pas plus de

cérémonies que cela. Les jeunes gens s'empressèrent de lui faire place, et quoiqu'on fût un peu serré sur l'étroite banquette, M. Pollux seul, par jalousie sans doute, essaya de protester en redoublant ses grincements de dents.

On partit bon train ; la conversation se poursuivait entre Amédée et la piquante fille du docteur. Mademoiselle Léonie, par timidité sans doute, ne tournait jamais la tête du côté de Gérard ; mais celui-ci croyait respirer son haleine parfumée : parfois un cahot de la voiture poussait contre ses lèvres un des longs rubans du chapeau ou même une des boucles soyeuses de sa compagne de voyage. Aussi, malgré son délaissement, ne se plaignait-il pas de son lot, et il n'était pas pressé de voir la fin de cette promenade.

Amédée ne se gênait pas pour adresser à mademoiselle Chardin des questions passablement indiscretes. Une fois il lui dit du ton de la plaisanterie :

— En vérité, Léonie, vous devenez de jour en jour plus grande et plus jolie... Il va falloir bientôt songer à vous marier. — Me marier, monsieur Amédée, répliqua la jeune fille toute confuse ; allons donc ! est-ce qu'on parle de cela ? — Et pourquoi non, Mademoiselle ? ce ne seraient pas les amoureux qui vous manqueraient, je le gage. — Taisez-vous donc ; vous me dites des choses... Est-ce que je peux quitter mon père et ma mère qui m'aiment tant ? — Il ne serait peut-être pas nécessaire de les quitter. — Allons, allons ! vous me taquinez toujours... mais mon père vous met à la raison, vous savez ? Tenez, pour en finir, je suis décidée à ne pas me marier, et je ne me marierai jamais.

Jusque-là Gérard n'avait pris aucune part à la conversation : mais il ne put s'empêcher d'intervenir :

— Ah ! Mademoiselle, dit-il avec chaleur, cette détermination, quels qu'en soient les motifs, n'est-elle pas un peu précipitée ? Pourquoi refuseriez-vous de faire le bonheur d'un mari comme vous faites celui de vos parents ?

M^{lle} Chardin osa le regarder à la dérobée. Cette voix si mélancolique et si vibrante

l'avait profondément émue sans qu'elle sût pourquoi. Heureusement l'arrivée à Fontbasse la sauva de l'embarras de répondre.

On entra dans un hameau de quatre ou cinq maisons, qu'un pli du terrain et un bouquet de noyers empêchaient d'apercevoir de loin. Ces habitations semblaient occupées par des paysans; une seule, située en avant des autres, affectait quelques prétentions bourgeoises : elle appartenait au docteur Chardin. Comme l'avait dit Amédée, elle était exigüe, d'apparence modeste; une famille un peu nombreuse n'eût pu s'y loger : toutes ses dépendances consistaient en une écurie et un petit jardin potager. Néanmoins, elle était blanche, propre, soigneusement entretenue. On se demandait, à voir sa situation solitaire et même un peu triste, si le docteur, en venant s'établir en cet endroit, n'avait pas consulté sa misanthropie autant que les commodités d'une situation centrale.

— Nous voici chez nous, dit M^{lle} Chardin; mille grâces, Messieurs, pour votre complaisance! Nous arrivons à temps, car j'aperçois Tony qui selle le cheval dans l'écurie.

Au moment où la voiture s'arrêtait, Léonie en descendit lestement; puis elle se retourna, sourit aux visiteurs, et disparut dans l'intérieur de la maison.

Les deux jeunes gens mirent pied à terre à leur tour; une femme, pauvrement mise, mais d'un air respectable et doux, parut sur la porte.

— Entrez, Messieurs, entrez, dit M^{me} Chardin avec une politesse affectueuse; vous trouverez mon mari dans la salle... Avez-vous quelque chose de particulier à lui dire, monsieur Amédée? — Rien, Madame; rien que vous ne puissiez entendre, vous et votre charmante demoiselle, qui s'est échappée comme un oiseau. — Il faut lui pardonner, Messieurs; la chère enfant a si peu l'habitude de voir du monde!

Tout en causant, on entra dans une pièce du rez-de-chaussée qui servait de salon et de salle à manger à la famille du docteur.

L'exquise propreté de cette pièce en faisait tout l'ornement. Quelques vieilles gra-

vures, aux cadres jadis dorés, s'étaient sur les lambris en bois de châtaignier, peints en blanc. Des vases de porcelaine posés sur la cheminée contenaient des fleurs. Les meubles étaient en noyer, les chaises en paille; des rideaux de calicot flottaient aux fenêtres entr'ouvertes. Enfin l'économie la plus sévère semblait avoir dirigé l'arrangement de ce modeste intérieur.

Le docteur déjeunait à la hâte. Il avait déjà ses bottes de cheval; son chapeau gris et son manteau de drap grossier étaient déposés sur un siège. Léonie, debout, semblait lui faire le récit de sa récente promenade.

Le repas consistait en pommes de terre qui fumaient sous une serviette éclatante de blancheur, en beurre frais et en fromage de brebis. Dans un pot de faïence moussait un petit vin clair du pays, qui rappelait pour le goût le vin de Suresnes ou d'Argenteuil.

A la vue des jeunes gens, Chardin se leva, mais sans empressement exagéré.

— Bonjour, Amédée, dit-il simplement. Ah! monsieur Gérard!... C'est bien, jeune homme, je suis content de voir que vous vous souvenez de vos promesses.

Et il lui serra la main.

— Docteur, je vous devais des remerciements pour...

Des remerciements, non; que sont des remerciements? des mots... Messieurs, poursuivit-il en indiquant la table, avez-vous déjeuné? Les pommes de terre sont encore chaudes, et d'ailleurs on pourrait demander un supplément à la cuisine.

— Merci, monsieur Chardin, répondit Amédée avec empressement, nous allons déjeuner ce matin à Bermondet. — L'un n'empêcherait pas l'autre, et la piquette du docteur vous ferait trouver plus délicieux le champagne du baron... Enfin, comme vous voudrez... Mais excusez-moi, je suis pressé; avec votre permission, je vais achever mon repas.

Il se rassit et se mit à manger précipitamment. M^{me} et M^{lle} Chardin s'empressèrent d'offrir des sièges aux jeunes gens.

Au bout d'un moment, le docteur reprit, la bouche pleine :

— Que M. Gérard soit venu dans le seul but de me rendre visite, je le comprends; mais certainement Amédée Surin n'a pas fait un détour d'une demi-lieue sans autre intention que de contempler ma gracieuse mine... Ainsi donc, parle, Amédée, mon garçon; que veux-tu? que viens-tu m'annoncer? — Oh! docteur, pouvez-vous croire que je n'ai pas grand plaisir... — Au fait, te dis-je. Est-ce que ton père t'aurait expressément recommandé de passer à Fontbasse? — Eh bien! oui, docteur, et il m'a chargé... — Diable! dit M. Chardin en se levant; voyons donc cela.

Il alla prendre le pouls d'Amédée et se mit à le compulser; puis il regarda le teint et les yeux du jeune homme avec attention. Amédée voulait protester, on ne l'écoutait pas. Après un examen minutieux, Chardin se remit à table.

— Bah!... rien, dit-il. — Mais, docteur, ce n'est pas de ma santé qu'il s'agit, reprit Surin avec impatience; et si vous aviez voulu m'écouter... — De quoi s'agit-il donc? — Voici... Mon père, sachant qu'il n'avait pas de meilleur ami que vous, m'a chargé de vous annoncer le mariage prochain de ma sœur Louise avec le baron de Bermondet. — Ah! elle se marie décidément? s'écria le docteur avec une émotion singulière.

Et il ajouta presque aussitôt :

— Est-ce bien tout? — Comment, mon ami, s'écria M^{me} Chardin d'un ton de reproche, c'est ainsi que tu reçois une heureuse nouvelle qui touche nos bons voisins? — Paix! ma femme; laisse-moi donc en repos!... Je te demande, continua-t-il en se tournant vers Amédée, si c'est là tout ce que ton père t'a chargé de me dire? — Mais oui... Ah! pardon, j'oubliais... Il m'a chargé de vous annoncer encore qu'il avait suivi votre conseil et que tout allait bien. — Eh! voilà ce que je demande! s'écria Chardin. Incorrigible étourdi! c'est par là que tu devais commencer! Ainsi donc, le mariage est résolu? Ma foi, tant mieux! Après tout je me trompe peut-être, et du moment qu'on veut courir les chances...

En ce moment, il s'aperçut que Gérard avait les yeux sur lui. Ses paroles, perdues

pour Amédée, qui causait avec M^{me} et M^{lle} Chardin, avaient produit une vive impression sur l'ami d'Amédée.

— Eh mais! dit-il à demi-voix, on dirait que vous comprenez, vous? — Docteur, je puis du moins faire des suppositions. — N'en faites pas, ne soupçonnez rien, ne pensez rien, et surtout...

Il posa mystérieusement un doigt sur sa bouche, comme pour recommander la discrétion. Il reprit d'un ton amical, après un moment de silence :

— Ah! jeunes gens, quel homme accompli vous formeriez à vous deux, si l'un pouvait se corriger par l'autre! L'un trop gai, l'autre trop sombre; l'un trop léger, l'autre trop réfléchi... Mais bah! laissons cela; mes malades m'attendent, et, de votre côté, vous avez sans doute grande impatience de vous rendre au château; nous nous excuserons donc mutuellement.

Et il se leva de nouveau; les jeunes gens l'imitèrent. Pendant que sa femme et sa fille lui remettaient son calepin, sa trousse et les divers autres objets qu'il portait habituellement dans ses tournées, il dit à Gérard :

— Vous me compenserez une autre fois la brièveté de cette visite, mon enfant; vous resterez quelque temps au Prieuré, sans doute? — Tout au moins jusqu'après le mariage de ma sœur, répondit Amédée; il l'a promis. — Fort bien... alors monsieur Gérard n'oubliera pas le chemin de Fontbasse. Il sera toujours sûr de me trouver le matin ou le soir, à moins que les pleurésies et les fièvres du voisinage n'en ordonnent autrement. Quant à toi, continua-t-il en regardant Amédée, viens quand tu voudras; ce ne sera pas souvent! — En vérité, docteur, répliqua le jeune homme avec humeur, vous me traitez fort mal. Mais que je vienne ou non, nous comptons que vous et vos dames vous assisterez à toutes les fêtes du mariage. Ma sœur désire que sa chère Léonie l'accompagne à l'église, au bal, enfin qu'elle l'assiste comme demoiselle d'honneur.

Léonie rougit de plaisir; M^{me} Chardin sourit; mais le docteur fronça le sourcil.

— Veux-tu que je te dise ta pensée, ta véritable pensée ? dit-il, en regardant fixement Amédée Surin. Tu sais que l'annonce de ces fêtes, où toute la bourgeoisie du pays va se trouver, est un grand événement pour ces pauvres femmes ; tu comptes donc, en les prévenant si longtemps d'avance, qu'elles vont bien tourmenter cet avare, ce ladre, ce fesse-Mathieu de docteur Chardin, pour obtenir de lui des robes fraîches, des chapeaux neufs, que sais-je ! Voyons, n'est-ce pas cela ? — Docteur, balbutia le jeune homme avec confusion, vous allez trop loin... vous croyez toujours... — Eh bien, je te suppose plein de loyauté, malgré tes folies, reprit le docteur en posant un doigt sur le front d'Amédée ; ose affirmer que je me suis trompé, je te croirai.

Amédée se tut et baissa la tête.

— Tu es un brave garçon ! dit Chardin brusquement ; je ne t'accuse pas, je ne te reproche rien... Cette opinion, ce n'est pas la tienne seulement, c'est celle de tout le pays. Oui, Mesdames, ajouta-t-il avec ironie, voilà comme on me traite. Je suis un égoïste, un homme dur qui vous refuse le nécessaire, tandis que j'amasse des monceaux d'or dans un lieu secret, connu de moi seul... Je suis un Harpagon, un père Grandet, tout ce qu'il y a de pire parmi les avares anciens et modernes. Vous êtes mes victimes, mes souffre-douleurs ; je vous ai condamnées à l'isolement, aux privations de tous les genres. Et cette opinion, je la retrouve sous une forme railleuse ou sévère, brutale ou timide, dans la bouche de tous ceux qui m'approchent ; je la rencontre dans les châteaux comme dans les chaumières ; je la trouve auprès du lit de ces malades auxquels je consacre ma science, mes soins, mes veilles, sans autre salaire souvent que leur équivoque reconnaissance.

Sa voix s'était altérée : quelque chose de brillant comme une larme donnait un éclat insolite à son œil gris. Léonie lui jeta les bras autour du cou.

— Ah ! mon père, mon excellent père ! s'écriait-elle, si l'on savait... Vous êtes le meilleur, le plus probe, le plus généreux des hommes ! — Mon ami, disait M^{me} Char-

din, que t'importent ces propos du monde ? Toi, si ferme et si judicieux, peux-tu t'affecter de ces bruits ridicules ? Ta conscience est pure ; n'as-tu pas l'admiration, le respect, la tendresse de ta femme et de ta fille ? Que te fait le reste ? Dieu te tiendra compte de ces sottises calomnies, de cette ingratitude !

La simple et pieuse M^{me} Chardin avait ses joues inondées de larmes. Le docteur prit tour à tour les deux femmes dans ses bras et déposa de gros baisers sur leurs fronts.

— Vous avez raison, dit-il avec sa vivacité habituelle ; vous ne me reprochez rien, vous ; j'ai toujours votre estime et votre affection. Je dois me soucier fort peu de l'opinion du plus grand nombre, car elle est absurde toujours. En vérité, j'ai honte d'avoir fait une scène ridicule, que l'un de ces messieurs au moins pourra trouver fort plaisante. — Monsieur Chardin, dit Amédée blessé, j'ai pu vous donner le droit de douter de ma sagesse, mais jamais de mon cœur. — Tu te fâches ? Allons, j'ai tort... Mais en définitive, ces chères femmes-là ne perdront rien à cette discussion. Je veux qu'elles n'inspirent pas de pitié là-bas au Prieuré, et nous tâcherons que leur mise n'attire pas sur moi trop de sarcasmes et de quolibets.

— Oh ! mon Dieu ! mon ami, dit M^{me} Chardin, je suis d'un âge où la toilette est à peu près indifférente. — Et moi, dit Léonie, je prendrai ma robe de mousseline blanche que j'ai portée une seule fois. Je n'ai besoin de rien. — Il suffit ; nous causerons plus tard... Tout ceci doit avoir fort peu d'intérêt pour ces jeunes gens. Embrasse-moi, ma femme ; adieu, ma petite Léonie... Messieurs, je suis à vos ordres.

Tout le monde sortit. Le cheval normand du docteur attendait à la porte. Amédée et Gérard prirent congé des dames et se préparèrent à remonter dans leur tilbury.

Gérard s'approcha de Chardin pour lui serrer la main.

Ah ! docteur, lui dit-il à demi voix, ce que vous me distez hier de la plupart des familles peut être vrai... mais, vous du moins, vous avez trouvé d'ineffables douceurs, des joies sans nuages ! — Moi ! murmura le médecin d'une voix sourde, en poussant un

profond soupir ; moi ! l'apparence n'a jamais si cruellement menti !

VI.

En quittant Fontbasse, les jeunes gens ne paraissent pas disposés à reprendre leurs causeries amicales. Gérard était rêveur, Amédée éprouvait une sorte d'irritation nerveuse.

— Maudit homme ! dit-il enfin en coupant avec la mèche de son fouet un innocent rameau de chêne ; je ne le quitte jamais sans me mépriser moi-même... Quand je sens son regard sec tomber sur moi, quand il me parle de sa voix caustique et mordante, la tête me tourne, je balbutie, j'ai la bouche sèche, je ne sais plus ce que je dis, ce que je fais... Gérard, que penses-tu de la fascination ? — Hein !... Plait-il ? De qui parles-tu donc, Amédée ? — Ah ! tu ne m'écoutes pas... Pardieu ! de qui parlerais-je, sinon de ce satané docteur ? Il a le don particulier de me rendre stupide à sa volonté, de lire mes pensées dans mon esprit avant même qu'elles soient formées. Sur ma foi ! je crois qu'il m'ensorcelle ! — Les hommes d'une haute intelligence, répliqua Gérard avec distraction, sont souvent doués de cette faculté mystérieuse dont tu ressens les effets. Tu n'es pas seul à les éprouver en présence du docteur Chardin ; moi-même, je n'ai pu m'y soustraire complètement. Mais, d'un autre côté, mon ami, quelle élévation dans les idées de cet excellent homme ! quelle franchise, quelle loyauté dans ce caractère ! Et sa fille, Amédée ! est-il possible de voir une créature plus modeste, plus douce, plus naturellement bonne ? — Elle n'est vraiment pas mal, dit Surin. Jusqu'ici, j'avais à peine regardé cette petite ; mais ce matin, il m'a semblé qu'elle valait la peine d'être remarquée. Cependant, ajouta-t-il avec un soupir, quand on compare cette beauté grêle et bourgeoise à celle de ma divine comtesse, l'avantage n'est pas pour la fille du docteur ! — As-tu vu, poursuivit Gérard, avec quel empressement elle défendait son père contre le reproche d'avarice ? Ses narines roses se gonflaient d'in-

dignation ; ses yeux brillaient comme des saphirs. — Je n'ai jamais vu la comtesse en colère ; j'imagine qu'alors sa physionomie de reine devrait prendre un caractère tout particulier de majesté. Mais il n'est pas comme il faut de se mettre en colère, et M^{me} de Bermondet ne voudrait pas s'abaisser à de pareilles émotions. — Amédée, dit Gérard, prends garde d'en faire bientôt l'épreuve à tes dépens. — Laisse-moi, murmura-t-il ; l'amour m'inspirera.

Les recommandations de Gérard n'étaient pas inopportunes : depuis quelques instants, on apercevait le sommet des tours du château par-dessus les arbres de la forêt ; le chemin tournant tout à coup, on entra dans une large avenue de platanes, à l'extrémité de laquelle s'élevait le manoir jadis seigneurial de Bermondet.

Il restait à cette époque bien peu de choses de l'ancien édifice, qui datait du xvi^e siècle. Deux ou trois tours grises, couvertes en ardoises et surmontées de girouettes criardes ; le pigeonnier féodal, situé dans un coin de la cour, et dont les premiers habitants avaient été chassés depuis bien des années par les chouettes et les corbeaux ; quelques pans de murs noircis, c'était tout ce qu'on apercevait au premier abord. De grandes constructions modernes avaient remplacé les corps de logis primitifs et s'harmoniaient assez mal avec les teintes sombres des vieilles tourelles. L'ensemble avait cependant un caractère de grandeur qui donnait une haute idée des maîtres de cette noble habitation. La cour était vaste, fermée par une de ces magnifiques grilles de fer ouvragé en usage sous Henri IV et sous Louis XIII. Au centre s'élevait une fontaine d'eau jaillissante, d'aspect monumental.

Les deux battants de la grille, surmontés d'un écusson aux armes de Bermondet, étaient hospitalièrement ouverts ; Amédée lança la voiture à fond de train dans la cour. Au bruit des roues sur le pavé sonore, deux domestiques accoururent. Le baron parut à la porte principale.

— Vous voici donc enfin, convives discourtois et malavisés ! s'écria-t-il d'un ton

de bonne humeur en leur tendant les deux mains ; avez-vous songé, dites-moi, quand vous musiez ainsi par les chemins, que le flet de chevreuil pouvait être en charbon à votre arrivée, et que cet accident risquait de pousser au suicide la pauvre Babet, notre cuisinière ? S'il s'était agi d'un rendez-vous de chasse, vous seriez mis à l'amende au profit des piqueurs.

Les jeunes gens s'excusèrent.

— Allons, allons, ce n'est pas à moi que vous devez dire tout cela, continua M. de Bermondet en riant ; réservez vos bonnes raisons pour les faire valoir auprès de ma tante.

Il prit ses hôtes sous le bras et les conduisit triomphalement vers la maison.

— Madame la comtesse est donc entièrement remise de son indisposition d'hier ? demanda Surin. — Remise ! Jamais je ne l'ai vue si lesté et si pimpante. Elle est sur pied depuis plusieurs heures déjà, toute coiffée, tout habillée, toute prête. Elle va, elle vient, elle semble piquée de la tarentule... Je ne reconnais plus cette bonne et digne tante, si distraite parfois et si nonchalante, qu'elle sonne sa femme de chambre pour ramasser son mouchoir à ses pieds... Mais vous ne me parlez pas, mon cher Amédée, de ma belle fiancée, de votre père !

Comme Amédée répondait avec convenue à ces politesses, on entra dans le salon du château, vaste pièce à meubles gothiques, à hautes fenêtres, et sur les murs de laquelle s'étalait une suite de portraits de famille. Aussitôt la comtesse, quittant une revue de modes qu'elle parcourait distraitemment, se leva. Elle était vêtue d'un peignoir de mousseline ouvert par devant, enjolivé de rubans et de dentelles ; ses cheveux noirs, liés en bandeaux, faisaient ressortir dans l'ombre la blancheur mate de son front et de son teint. Mais cette ombre protectrice empêchait de remarquer un cerne léger autour des yeux, et je ne sais quelle émotion qui se trahissait sur son visage.

Gérard et Amédée s'inclinèrent devant elle.

— Tenez, petite tante, s'écria le baron gaiement, je vous amène les coupables pieds

et poings liés. Nos vieilles chartes nous donnent le droit de haute et basse justice : ces félons sont à votre merci.

La comtesse dit d'un ton de reproche :

— Ah ! messieurs, messieurs, vous avez donc moins de plaisir à venir ici que nous à vous y recevoir ? — Madame la comtesse, répondit Amédée, vous ne pouvez penser...

— Allons, je serai clémente, interrompit M^{me} de Bermondet. Voyez donc, Achille, comme ils ont l'air malheureux !... Eh bien ! ajouta-t-elle avec aisance, je veux vous prouver combien je désire une réconciliation complète... Amédée, faites votre paix avec la tante de votre sœur.

Et elle lui tendit sa joue.

Amédée eut un éblouissement. Il fut sur le point de tomber à la renverse sur le tapis. Son trouble menaçait de devenir très-désobligeant pour la chanoinesse, quand Gérard le poussa furtivement. Le pauvre amoureux, éperdu, chancelant, vint déposer un baiser sur les joues de M^{me} de Bermondet, sans même avoir conscience de cette action. La noble dame se retourna vers Gérard.

— Et vous, Monsieur, dit-elle avec un sourire plein de douceur, n'avez-vous donc rien à vous faire pardonner ?

Gérard s'avança respectueusement et embrassa, non sans quelque embarras, sa gracieuse hôtesse.

Il lui sembla que M^{me} de Bermondet était tremblante ; il crut même voir briller une larme dans ses yeux. Mais la chanoinesse s'éloignant aussitôt, alla se jeter sur un siège dans un demi-jour qui rendait de nouvelles observations impossibles.

Tout inexpérimenté que fût Gérard, ces signes l'avaient frappé.

— Serait-il vrai, pensa-t-il, que cette femme si raisonnable aimât cet étourdi d'Amédée ?

Achille de Bermondet n'avait rien vu.

— Pardieu ! ma chère tante, dit-il d'un ton joyeux, si vous punissez ainsi les coupables, que réservez-vous aux innocents ? Jo serais en droit de réclamer... Mais que nous veut Germain ? — Madame la comtesse est servie, dit le domestique.

Amédée s'avança pour offrir son bras à la

tout de suite, car l'oisiveté dégrade et perd les jeunes gens. Je lui chercherai quelque chose. — Votre père est un homme d'expérience et un homme de bien; Amédée, de grâce! encouragez-le à poursuivre son projet: il ferait une bonne action. Ce pauvre enfant est si digne de pitié! Je parlerai moi-même à M. Surin, je le presserai, et s'il en est besoin... N'est-ce pas, Amédée, que vous voudriez voir votre ami riche et heureux comme vous-même?

Amédée ne répondit pas. Il venait enfin de s'apercevoir que la chanoinesse ne semblait pas le moins du monde s'occuper de lui. Un affreux soupçon traversa son esprit. L'amour déçu, l'orgueil froissé, un sentiment de jalousie contre Gérard, que la noble dame voyait ce jour-là pour la seconde fois et dont elle parlait avec tant d'admiration, étreignirent son cœur, bouleversèrent son cerveau; M^{me} de Bermondet remarqua son trouble.

— Qu'avez-vous donc, mon cher Amédée? dit-elle d'un air empressé; aurais-je, à mon insu, laissé tomber une parole blessante pour vous? J'ai beau chercher... Nous n'avons parlé que de votre ami Gérard et des moyens d'améliorer sa triste condition. — Ah! Madame, il est moins à plaindre que moi. Était-ce donc pour parler de Gérard et de ses mérites que vous m'avez retenu près de vous? — Que voulez-vous dire? s'écria M^{me} de Bermondet; quel pouvait être mon but sinon... Eh bien, eh bien! qu'avez-vous? Relevez-vous... relevez-vous donc!

Amédée venait de tomber à ses pieds et sanglotait sans pouvoir parler.

M^{me} de Bermondet entrevoyait enfin la vérité; cependant elle essayait de douter encore.

— Amédée, reprit-elle d'une voix tremblante, que signifie cette posture? Elle est inconvenante..... Si les domestiques entraient... Allons, relevez-vous... je le veux!

Le jeune homme obéit en sanglotant toujours.

— Ah! madame, murmura-t-il d'une voix brisée, vous feignez de ne pas me comprendre, et pourtant... — Eh bien! non, malheureux enfant! reprit la comtesse avec

compassion, je ne m'abuserai pas sur la cause de cette scène à laquelle pourtant j'étais si loin de m'attendre... Vous m'aimez... Vous le croyez du moins! — Si je le crois, s'écria Surin avec explosion en joignant les mains; ah! madame! cet amour ne finira qu'avec ma vie! — Paix, enfant! paix, vous dis-je! ou je penserai que vous avez perdu la raison... Regardez-moi donc; j'ai quarante ans, j'ai des rides. J'étais à peu près de l'âge de votre pauvre mère quand je la vis au Prieuré pour la première fois, avant votre naissance, en vérité, je crois rêver. Mais dans quelques jours, je serai la tante de votre sœur; je serai presque une grand'mère pour ses enfants... — Ah! Madame, si vous aviez tenu compte de mes efforts pour vous plaire, de pareilles considérations ne seraient pas des obstacles... — Des obstacles? répliqua la chanoinesse avec impatience; nous sommes séparés par quelque chose de bien plus puissant... par le ridicule! Mais voyons, Amédée, continua-t-elle d'un ton différent, causons raison, comme deux amis. Qu'attendez-vous d'un pareil amour? Un mariage entre nous? Mais ce serait monstrueux! le monde n'aurait pas assez de mépris pour le jeune imprudent et pour la coquette surannée, capables d'unir leur sort au risque d'un prompt et terrible repentir.

Amédée baissa la tête.

— Ah! vous aimez Gérard! dit-il enfin. — Cet amour serait encore ridicule, mais il serait du moins innocent, répliqua la comtesse avec douceur. Il n'en est rien, Amédée; je connais votre ami seulement depuis deux jours, et je ne suis plus à l'âge des passions subites et violentes. J'ai pour Gérard cet intérêt bienveillant qu'une femme parvenue à la maturité peut sans inconvénient accorder à des enfants tels que vous et lui. Mais vous voilà, je l'espère, devenu plus calme. Tenez, vous venez d'avoir un accès de fièvre, vous avez été pris d'un de ces vertiges passagers qui montrent les personnes et les choses sous une trompeuse apparence. Maintenant, vous êtes guéri, j'en suis sûre; guéri sans danger d'une rechute... pour laquelle je devrais être sévère!

Amédée balbutia quelques paroles inintelligibles.

— Nous restons amis, n'est-il pas vrai ? interrompit l'aimable dame en lui tendant la main. Écoutez, Amédée, personne ne doit soupçonner ce qui vient de se passer ; nous serions la fable du pays. Soyez discret avec tout le monde ; de mon côté je vous promets qu'on n'apprendra jamais de ma bouche... Nous nous entendons ; laissons ce sujet ; vous me trouverez toujours indulgent et bonne, si vous vous montrez raisonnable... Allons, ajouta-t-elle d'un ton différent, ces messieurs sont déjà sans doute au pavillon du parc ; il est temps de les rejoindre. Le mouvement, le grand air, dissiperont ces fâcheuses idées.

Elle mit son chapeau, qui se trouvait sur un meuble du salon, et fit ses préparatifs de départ. Amédée restait immobile et sombre ; mais la comtesse sourit, prit le bras de son malencontreux adorateur, et ils sortirent du château.

Ils traversèrent d'abord un beau jardin d'agrément, puis, un vaste potager, et ils entrèrent dans une allée de haute futaie. A l'extrémité de cette allée, sur une hauteur d'où l'on dominait tous les alentours, s'élevait un pavillon blanc, aux encoignures de brique ; c'était là que se trouvaient Gérard et le baron de Bermondet.

Tout en marchant, la chanoinesse cherchait à faire causer Amédée sur des sujets indifférents, mais ses efforts n'avaient pas grand succès. Le jeune homme conservait son air abattu ; parfois un soupir convulsif soulevait sa poitrine ; il répondait seulement par monosyllabes, encore les plaçait-il tout de travers. L'atmosphère lourde et chargée d'électricité, le silence des bois, l'odeur enivante de la verdure et des fleurs, ne devaient pas contribuer à calmer ses esprits.

On atteignit ainsi le pavillon. Il était construit sur la limite du parc et percé de deux portes, dont l'une donnait sur la forêt. De la sorte il pouvait servir à la fois de rendez-vous de chasse et de but de promenade aux habitants du château. Au moment où M^{me} de Bermondet et son hôte approchèrent de ce bâtiment isolé, il en sortait une sorte de plé-

inement, accompagné d'un cliquetis d'épées.

— Ah ! dit la comtesse, Achille aura voulu connaître la force de M. Gérard dans l'art de l'escrime. Vous savez que le baron a fait sa salle d'armes de ce pavillon ?

Elle touchait déjà le bouton de la porte : Avant d'entrer, elle se retourna.

— Amédée, reprit-elle à voix basse, soyez homme.

Gérard et le baron se trouvaient en effet dans le pavillon. Pour passer le temps, ils avaient jeté leurs habits bas, et le visage couvert d'un masque, le fleuret à la main, ils échangeaient des tierces et des quarts avec dextérité.

— Bravo, messieurs, bravo ! s'écria M^{me} de Bermondet en paraissant tout à coup ; vous êtes de valeureux champions, et par cette chaleur accablante, la valeur a double mérite.

Ainsi surpris, Gérard laissa tomber son fleuret, arracha son masque et s'élança vers un fauteuil de canne où se trouvait son habit.

— Quoi ! vaillant chevalier, dit la comtesse d'un ton de plaisanterie, craindriez-vous donc d'être battu devant une dame ? — C'est plutôt pour ménager mon amour-propre, que M. Gérard refuse de continuer ! s'écria le baron : croiriez-vous, ma tante, que j'ai été *boutonné* huit fois contre lui cinq ? Je suis pourtant un élève de Grisier !

Comme Gérard balbutiait quelques mots de politesse, M. de Bermondet le prit par la main et l'obligea de se retourner vers la comtesse.

— Regardez-le, ma tante, continua-t-il ; maintenant qu'il est animé, M. Gérard ne vous rappelle-t-il pas les traits d'une personne que vous avez connue. Et qui donc, Achille ? demanda la chanoinesse. — Et ! parbleu ! le colonel de Versac... un des plus beaux et des plus braves officiers de son temps, ce qui ne l'a pas empêché d'être tué à je ne sais quelle bataille... Nous devons encore avoir son portrait dans un coin du château, quoique je n'aie pu le retrouver. J'étais bien jeune, presque enfant, quand le colonel venait au château ; mais, si j'ai bonne mémoire... — En vérité ? interrompit la comtesse. Quant à moi, j'ignore... je ne me souviens plus... il y a si longtemps !

Mais laissons cela, mon cher Achille. Voici la journée qui s'avance, et ce pauvre Amédée souffre d'une violente migraine, occasionnée par la fatigue et la chaleur; je suppose qu'il ne serait pas fâché de retourner au Prieuré, et nous lui donnerons congé quand il voudra. — En effet, Madame, dit Surin, qui trouva dans cette explication une excuse de taciturnité, je ne me sens pas bien... D'un autre côté, mon père et ma sœur sont sans doute très-impatients d'avoir de vos nouvelles. Avec votre permission donc, nous retournerons sans retard à la manufacture.

En conséquence de ces arrangements, on revint au château, et les deux jeunes gens partirent.

Ils suivaient maintenant la grande route, et le tilbury, qui glissait légèrement sur le sol droit et uni, ne pouvait gêner en rien une conversation confidentielle. Néanmoins ils firent la moitié du trajet sans prononcer une parole.

Enfin, Amédée releva la tête, respira bruyamment et s'écria d'un ton résolu :

— Ah bah ! au diable !... n'y pensons plus. Tu m'avais bien prévenu, mon pauvre Gérard, et ce n'est pas ta faute si j'ai reçu cette humiliante leçon ! — Elle a donc été bien sévère pour toi, cher Amédée ? demanda Gérard. — Non, non, elle s'est montrée vraiment bonne femme, je dois en convenir ; mais c'est de moi-même que je me plains, Gérard ; c'est contre moi-même que je suis furieux... Croirais-tu que je n'ai rien su dire et que je me suis mis à pleurer comme un nîgaud, sans retrouver une seule des jolies phrases que j'avais préparées à tout hasard ? Elle a dû me prendre pour un sot, pour un véritable écolier. J'étais convaincu ce matin que le docteur Chardin seul avait le pouvoir de me casser bras et jambes rien qu'en me regardant ; eh bien ! imagine-toi que la comtesse m'impose encore davantage ; je n'ai pu prononcer un seul mot qui contint une parcelle de sens commun ! — Ne te reproche pas, dit Gérard, ce qui peut-être est la cause de l'indulgence de la comtesse pour ta folle démarche : la verve éloquente d'un séducteur l'eût certainement trouvée plus sévère...

Ainsi donc, mon cher Amédée, te voilà guéri de cet amour d'insensé ? — Ma foi ! je crois que oui, Gérard. Sans doute, il ne faut jamais prendre une femme à son premier mot ; mais comment espérer qu'elle m'aimera jamais, quand j'ai la certitude qu'elle en aime un autre ? — Serait-il possible ! Et connais-tu... — Je ne sais si je dois te dire cela... mais bah ! pourquoi non ? Celui qu'aime la comtesse, c'est toi, Gérard. — Moi ! s'écria le jeune homme ébahi. — Eh ! comment expliquer autrement l'intérêt extraordinaire qu'elle te porte ? Elle ne parle plus que de toi. D'ailleurs n'as-tu pas entendu les plaisanteries du baron au sujet de ta ressemblance avec ce colonel dont le souvenir a tant ému M^{me} de Bermondet ? Tu lui rappelles peut-être les traits d'une personne qui jadis avait une grande part dans ses affections... — Assez, Amédée, assez, de grâce ! interrompit Gérard avec une sorte de honte : tu t'es mépris certainement sur les sentiments de la comtesse de Bermondet ; en douter serait lui faire injure. Quant à moi, cette idée me semble monstrueuse, et je ne sais pourquoi je me la reprocherais comme un crime ! — A ton aise, mon cher, répondit insouciamment Amédée ; quant à moi, je vais porter mon amour ailleurs, puisqu'on n'en veut pas de ce côté. Depuis ce matin, une idée m'est venue... Cette petite Léonie est vraiment ravissante ! — Quoi ! tu voudrais... — Ma foi ! c'est ce qu'on trouve de mieux dans le pays après cette fière comtesse ; je ne sais même pas si Léonie n'aurait pas l'avantage dans la comparaison. Elle est jeune, simple ; elle n'est pas gâtée par les flatteries... — Amédée, que dis-tu ? Mais tu ne l'aimes pas ? — Qui te l'a dit ?... Ah çà ! Gérard, à ton tour, en serais-tu donc amoureux ? — Moi, mon ami, répliqua Gérard, je ne peux, je ne dois aimer personne !

VII.

Huit jours s'écoulèrent sans événements importants. Au château comme à la fabrique, on s'occupait uniquement des préparatifs du prochain mariage. Les couturières et

les modistes affluaient au Prieuré; chaque jour des ballots arrivaient du chef-lieu du département ou même de Paris. M. Surin s'enquêrait des plus petits détails relatifs à cet événement, s'en remettant pour les affaires de la manufacture à ses employés et à ses commis. Cependant, jamais peut-être la direction de l'usine n'avait eu si grand besoin de sa prudence et de sa sagacité. Des symptômes alarmants se manifestaient parmi les ouvriers; on remarquait des allées et des venues, des chuchotements mystérieux; certains travailleurs montraient des vellétés d'insolence à l'égard des contre-mâtres et des surveillants. Plusieurs fois on avait essayé d'appeler l'attention de M. Surin sur le danger de cette fermentation croissante, mais il répondait avec insouciance: « Bon, bon, nous verrons cela... plus tard... après le mariage de ma fille. » Et il n'avait pas cherché la cause de cette agitation toute nouvelle au Prieuré.

Pendant ce temps Gérard vivait d'une manière très-sédentaire; soit par discrétion, soit par des motifs connus de lui seul, il s'était abstenu de multiplier ses visites au château de Bermondet et à la maison du docteur. Il laissait son ami, toujours remuant, parcourir le pays à cheval avec les dames et le baron; il préférait se promener seul dans les environs pittoresques du Prieuré, s'arrêtant de temps en temps pour lire ou pour dessiner. Souvent encore il allait trouver M. Surin dans les bureaux ou les ateliers, et l'interrogeait avec intérêt sur les divers procédés de fabrication de la porcelaine, sur la destination spéciale de chaque espèce de produit, sur les prix de vente et de revient. Il s'amusa même parfois à dessiner des modèles de vases que son hôte se proposait de faire exécuter. Ce goût précoce pour les choses sérieuses ravissait le bon manufacturier. Il répondait à toutes les questions avec une inépuisable complaisance; et une fois, à la suite de ses prolixes explications, il avait dit à Gérard en lui frappant sur l'épaule: « On peut tirer un excellent parti de toi, mon garçon. Eh bien, attends seulement que ma fille soit baronne, et nous causerons. » Le digne

homme n'avait plus qu'une pensée: l'univers eût été menacé d'un cataclysme qu'il eût craint seulement de ne pas vivre assez pour voir sa fille baronne.

Le huitième jour était un samedi, jour de paie pour les ouvriers. Aussi M. Surin avait-il travaillé jusqu'à l'heure du dîner pour vérifier les comptes de son immense personnel. Ce travail terminé, il se rendit au salon et se mit à lire le journal. Amédée était en visite chez des propriétaires du voisinage et ne devait rentrer que dans la soirée. Gérard, assis au piano, déchiffrait avec M^{lle} Louise un morceau de musique fort difficile que la future baronne désirait jouer à son fiancé. Le vacarme continu de l'instrument empêchait d'entendre une sourde rumeur qui venait de la cour voisine. Tout à coup, Michelet, nû-tête et l'air bouleversé, se précipita dans la salle.

— Eh bien, qu'y a-t-il, Michelet? demanda le manufacturier, selon sa formule habituelle; a-t-on payé les hommes? — Oui, monsieur; mais... — Mais parlez donc! — Dame! monsieur, c'est que je suis si troublé... Les ouvriers se révoltent, monsieur! — Que dites-vous? demanda M. Surin avec un sourire d'incrédulité.

Puis, s'adressant à sa fille:

— Paix! donc, Louise; paix! mon enfant... Voici de singulières nouvelles.

Le piano se tut; M^{lle} Surin, ainsi que Gérard, prêtèrent l'oreille.

— Ah ça, voyons, Michelet, reprit le manufacturier, j'ai mal entendu, sans doute. Vous prétendez que les ouvriers... — Les ouvriers, Monsieur, ont une attitude qui ne me plaît pas du tout. Pendant la paie, ils ont assailli de réclamations le caissier, M. Duvert, et comme il ne pouvait les satisfaire, ils l'ont injurié, menacé; puis ils se sont mis à causer dans la cour avec une extrême vivacité. A la suite de tous ces pourparlers, ils ont délégué trois ou quatre d'entre eux, parmi lesquels se trouve ce vaurien de Petit-Jean, le plus mauvais sujet de la fabrique, et le nouveau venu, qu'on appelle le Parisien, cet ouvrier de Sèvres que vous avez admis par bonté d'âme, malgré la perte de son livret. De pareils choix sont de mauvais au-

gure. Ces délégués se sont présentés à l'administration; j'ai tenté vainement de savoir ce qu'ils voulaient; ils m'ont répondu d'un air arrogant qu'ils ne le diraient qu'à vous. — C'est bon; j'y vais. Et vous ne devinez pas, Michelet, quel peut être l'objet de cette démarche? — Ces délégués savent que l'ouvrage presse en ce moment, que nous avons un grand nombre de commandes; ils veulent profiter de la circonstance pour faire la loi, j'imagine. — Oui-dà! murmura Surin en pinçant ses lèvres; nous allons voir cela... Venez, Michelet.

Et il se dirigeait vers la porte. Louise, qui n'avait pas perdu le moindre mot de cette conversation, le retint dans ses bras.

— Mon père, dit-elle d'un ton suppliant, de grâce! soyez prudent, ne les irritez pas; vous êtes si vil! — Allons donc, petite folle! n'ai-je pas dû bien des fois déjà repousser de pareilles prétentions? Je reviendrai tout à l'heure; occupe-toi de ton piano; je te laisse Gérard pour te tenir compagnie. — Pardon, monsieur Surin, dit Gérard avec résolution, ma présence, dans ce moment de crise, pourra vous être plus utile qu'à M^{lle} Louise. Permettez-moi donc de vous accompagner. — Oui, oui, vous avez raison! s'écria la jeune fille chaleureusement; suivez-le, ne le quittez pas. — Et quel diable de besoin veux-tu que j'aie de toi, mon garçon? dit le manufacturier avec impatience. — Je l'ignore, monsieur Surin; mais si votre fils était ici, je suis sûr qu'il ne voudrait pas vous quitter. Permettez-moi donc de le suppléer de mon mieux. — Allons, fais comme tu voudras; viens ou reste, mais dépêchons.

Et il sortit avec Michelet. Gérard, après avoir dit quelques mots rapides à Louise, afin de la rassurer, les rejoignit dans le corridor qui conduisait aux bureaux de la manufacture.

Les délégués des ouvriers se trouvaient dans une pièce du rez-de-chaussée qui s'ouvrait dans la grande cour et servait de comptoir. Ils étaient au nombre de quatre; deux appartenaient au pays et paraissaient assez inoffensifs. Assis modestement dans un coin, ils gardaient le silence. Mais Petit-Jean et surtout le Parisien avaient une attitude inso-

lente et provocatrice; ils arpentaient le bureau à grands pas, en chuchotant d'un air animé.

Nous connaissons déjà le Parisien, ce personnage sombre et audacieux que Gérard avait rencontré sur la route du Prieuré. Son camarade Petit-Jean avait un aspect non moins repoussant: c'était un drôle à cheveux rouges, de petite taille, à figure protubérante comme le museau d'un chien dogue, au front bas, aux yeux enfoncés: du reste beau parleur, et sachant passer à propos de la persuasion à la menace. Le Parisien l'avait choisi pour compagnon de bouteille, et tous les deux inspiraient aux ouvriers pacifiques un véritable sentiment de terreur. La meilleure et la plus juste cause eût été compromise par de pareils avocats.

Ces deux personnages ne firent aucune démonstration de politesse à l'arrivée de M. Surin. En revanche les autres délégués se levèrent précipitamment et ôtèrent leurs casquettes. Ce fut vers ceux-là que le manufacturier marcha d'abord.

— Ah çà! Pierre Léveillé, et toi, Jean Picot, dit-il de sa voix brève, je vous trouve donc toujours mêlés aux mauvaises affaires? Je vous ai déjà pardonné quelque chose en ce genre, et vous y revenez?

Léveillé et Picot baissèrent la tête avec embarras. Petit-Jean s'empressa d'intervenir.

— Écoutez, bourgeois, dit-il hardiment, nous sommes venus pour avoir celui de vous exposer... — Que veux-tu, toi? interrompit Surin en le toisant avec fierté; qui te parle?... Et cette casquette qu'en faisons-nous?

Il saisit la casquette de Petit-Jean et la jeta par terre. Petit-Jean devint pâle de colère, mais il alla ramasser sa coiffure en murmurant:

— Vous gardez bien la vôtre, vous! — Ah çà! bourgeois, dit le Parisien en se posant à son tour devant le patron sans toutefois se placer à portée de sa main, c'est ainsi que vous traitez les députés des ouvriers.... car nous le sommes.... députés! — Je n'ai pas affaire à toi, répliqua sèchement M. Surin; si mes ouvriers ont quelque chose à me dire, ils peuvent s'approcher librement; il n'est

pas besoin d'employer pour intermédiaires des chenapans de ton espèce ou de l'espèce de Petit-Jean. Tournez-moi donc les talons, et vite! Quant aux honnêtes gens, je vais

les voir : nous traiterons nos affaires en personne.

Et il marcha vers la porte. Les délégués, même l'insolent Petit-Jean et le farouche



Eh bien, mes enfants, exposez vos griefs; je suis là pour les réparer. (Page 50.)

Parisien, n'osèrent insister; ils suivirent en grommelant le manufacturier dans la cour.

Tous les ouvriers s'y trouvaient réunis, sauf les chauffeurs de garde qui continuaient leur rude labeur dans les fours. La plupart étaient convenablement vêtus, comme il ar-

rive après le travail, surtout la veille d'un jour de repos.

Dès que M. Surin parut, ils accoururent tous. Le manufacturier s'arrêta sur le perron avec Gérard et Michelet. En un instant, il fut entouré par une masse compacte dont

les quatre délégués formaient le premier rang. L'assemblée fit silence d'elle-même.

— Eh bien, mes enfants, quelle mouche vous a donc piqués? demanda M. Surin d'un ton affectueux; ne sommes-nous plus bons amis? Voyons, parlez sans crainte, exposez vos griefs; je suis là pour les réparer, si c'est possible... Vous m'avez envoyé, continua-t-il avec un peu de dédain, quatre délégués, parmi lesquels deux au moins sont fort peu dignes de votre confiance; je n'ai pas voulu les entendre, car... — Il nous a flanqué des claques! interrompit Petit-Jean avec violence.

Un murmure sourd s'éleva dans la foule, que les premières paroles de M. Surin avaient pourtant prévenue d'une manière favorable.

— J'ai châtié Petit-Jean, s'écria le manufacturier avec force, parce que Petit-Jean avait été grossier, et que je ne souffre pas la grossièreté... Mais finissons-en... Avez-vous réellement quelque chose à me dire? En ce cas, que l'un de vous s'avance et parle nettement. Je suis prêt à l'écouter. Je ne refuserai même pas maintenant d'entendre vos délégués, car je n'ai plus à redouter qu'on ne vous rapporte pas ou qu'on dénature mes réponses.

On se taisait. Enfin Petit-Jean s'écria :

— Pardieu! il n'est pas nécessaire de prendre des gants blancs. En deux mots, bourgeois, voici la chose : vous êtes riche à millions; la preuve, c'est que vous allez en donner un pour la dot de votre demoiselle et qu'il vous en restera pas mal encore. Peut-être direz-vous : « Cela ne te regarde pas ! » C'est vrai; mais ce qui nous regarde, c'est que nous autres, pauvres diables, nous avons sué cette fortune-là; c'est sur notre travail que vous avez gagné votre manufacture, vos terres, vos maisons, votre argent et votre or, puisque vous avez commencé par être ouvrier comme nous. Faut donc pas être trop dur, faut se montrer bon enfant; vous l'êtes de temps en temps, j'en conviens, mais faut l'être toujours... Hein! bourgeois, continua l'orateur d'un ton satisfait, vous ne rapprochez pas cette fois de vous manquer de respect! Les camarades sont là pour dire si

je ne parle pas comme quelqu'un de comme il faut qui connaît le savoir-vivre et le bon genre!

En effet, un murmure flatteur témoigna que ce morceau d'éloquence avait l'approbation de l'assemblée.

— C'est bon, c'est bon! dit M. Surin en hochant la tête, mais viens au fait; nous perdons du temps.

Petit-Jean, encouragé par la sympathie de ses camarades, reprit avec assurance :

— Les choses étant ainsi, bourgeois, comme l'ouvrage ne manque pas, comme les commandes arrivent de partout, et comme vous gagnez l'argent à ne savoir qu'en faire, on peut bien se permettre de vous demander une petite augmentation de salaire. Pourquoi ne profiterions-nous pas aussi des bonnes aubaines? Vous avez trop et nous pas assez, soit dit sans vous offenser... Ainsi donc, voici ce que nous voulons : en l'honneur du mariage de votre demoiselle, vous accorderez une augmentation de cinq sous par journée à tous les ouvriers de la fabrique, modeleurs, tourneurs, chauffeurs et journaliers; de plus.. — Ah! voyons le *de plus*, interrompit Surin d'un ton sarcastique. — De plus, continua Petit-Jean, la journée devra commencer une demi-heure plus tard le matin, et finir une demi-heure plus tôt le soir... N'est-ce pas cela, vous autres? ajouta-t-il en s'adressant aux assistants. — Oui, oui, s'écrièrent un grand nombre de voix. — Voyons, est-ce bien tout, Petit-Jean? ajouta M. Surin. N'oublies-tu rien? il ne faut pas te priver de demander. — Mais je ne vois pas... — Eh bien, j'ai quelque chose à demander aussi, moi! s'écria le Parisien en se campant effrontément au milieu du cercle : c'est d'empêcher les contre-maitres et les commis de molester les *artiss*, comme ils ne se gênent pas pour le faire. D'abord, moi, j'aime pas les commis, et s'ils m'échauffent trop la bile, je cogne... voilà.

Quelques applaudissements et des éclats de rire accueillirent la motion du Parisien. Le manufacturier conserva sa gravité.

— Voyons, c'est bien tout, n'est-ce pas? reprit-il; mais vous ne m'avez pas dit, messieurs, ce qui résulterait si je refusais de

céder à vos injonctions? — Ce qui résulterait? répondit Petit-Jean d'un ton goguenard : nous quitterions la manufacture, et nous vous laisserions seul vous dépêtrer de vos commandes. — Commencez donc par la quitter tout de suite! s'écria M. Surin d'une voix tonnante en éclatant. Parisien, Petit-Jean, sortez de chez moi sur-le-champ! je vous chasse! Mon tort est de n'avoir pas plus tôt débarrassé mes ateliers de mauvais sujets comme vous, qui corrompent les travailleurs honnêtes!... Mais amis, continuait-il en se tournant vers la foule, c'est à vous seuls que je veux répondre. Avez-vous réellement autorisé ces drôles à me présenter de pareilles propositions? Je suis riche, il est vrai; mais cette richesse, depuis trente-cinq ans, je travaille à l'acquérir; je ne consentirai pas à la compromettre, et je la compromettrais si j'acceptais le tarif qu'on veut m'imposer. La concurrence ne me permet pas de hausser le prix de mes produits; la moindre circonstance qui dérangerait l'équilibre de mes opérations commerciales me constituerait en perte. S'il en est parmi vous à qui les conditions présentes ne conviennent pas, ils peuvent aller chercher de l'ouvrage ailleurs. Ils sont payés, la porte est ouverte; qu'ils partent, je ne retiens personne de force. — Alors nous partions tous! s'écria Petit-Jean; c'est convenu. — Oui, partons et plus vite que ça! s'écria le Parisien; les flandrins qui caponneront me passeront par les mains. Adieu donc, bourgeois, continua-t-il d'un ton railleur et sinistre; vous avez des connaissances avec lesquelles je ne serais pas fâché de causer un tout petit brin; mais je les repincerai quelque part.../suffit, je m'entends... Allons, les autres, quittons cette cassine d'enfer et partons du pied gauche; en avant, marche!

Pendant que ces événements se passaient, le jour baissait rapidement. La flamme qui sortait de la cheminée des fours à porcelaine éclairait les hautes murailles et les sombres bâtiments du Prieuré; mais la cour restait dans l'ombre : on ne pouvait voir ni les mouvements des coalisés ni l'expression de leurs visages. Néanmoins, on devinait, à

la fermentation extrême qui régnait dans les groupes, combien les passions étaient vivement excitées.

M. Surin attendait avec un calme apparent, mais non sans de secrètes angoisses, le résultat de cette scène. Gérard et Michelet ne le quittaient pas, quoique un grand vide se fût formé subitement autour d'eux. Les ouvriers, réunis au milieu de la cour, continuaient à délibérer dans une confusion inexprimable.

Gérard s' alarma de l'isolement profond où se trouvait le manufacturier.

— Les laisserez-vous partir, monsieur Surin? demanda-t-il. Vous serait-il absolument impossible de les apaiser par des concessions? — Les concessions ne me sont pas permises; d'ailleurs, le danger n'est pas où tu le crois : je suis bien sûr que *tous* les ouvriers ne quitteront pas la manufacture, et cependant... Quel est votre avis, Michelet? — Que vous dirais-je, monsieur? répondit le commis tristement. Sans doute, il est de braves gens sur lesquels nous pouvons compter, mais il en est d'autres... Ça ne finira pas bien, j'en ai peur.

Comme il achevait ces mots, une grande rumeur s'éleva. La foule s'entr'ouvrit tout à coup, et deux ou trois hommes s'en dégagèrent en gesticulant.

— Allez au diable! criait Jean Lèveillé, l'un des délégués, les étrangers, ceux qui ne connaissent pas M. Surin et ne sont pas ses obligés depuis quinze ans, comme moi, peuvent partir s'ils le veulent; mais je ne bougerai pas et je travaillerai, si cela me convient. On ne me mènera pas par le bout du nez, entendez-vous? — Oui, continua Picot, avec non moins de véhémence, les Parisiens et les autres iront chercher de l'ouvrage au diable, s'ils le veulent... Mais qu'on nous laisse tranquilles, nous autres qui sommes du Prieuré, sans quoi nous taperons ferme, je vous en avertis... Allons, à moi les amis du bon papa Surin, quoiqu'il soit dur à la desserre, hâ-â-â-ou! — Hâ-â-â-ou! répétèrent un certain nombre de voix.

Et une cinquantaine d'ouvriers environ, se détachant des autres, vinrent se ranger autour de Picot et de Lèveillé.

Des menaces, des imprécations, des huées, s'élevèrent du groupe des coalisés.

— Ah! c'est comme ça, lâches! s'écria Petit-Jean en montrant le poing aux ouvriers fidèles; vous abandonnez vos camarades? — Bah! nous les avalerons d'une bouchée! dit le Parisien.

En effet, les forces des deux troupes étaient très-inégales. Le parti de M. Surin se composait de gens du pays, dont la plupart avaient contracté des obligations personnelles envers le manufacturier. L'autre, formé d'ouvriers nomades, étrangers à la localité, paraissait trois fois plus nombreux. Sans doute ils n'étaient pas tous disposés à pousser les choses jusqu'aux dernières extrémités; mais, comme il arrive d'ordinaire en pareille circonstance, les plus violents et les plus passionnés donnaient l'impulsion; les hommes paisibles pouvaient être entraînés par l'intimidation ou la contagion de l'exemple. Un conflit devenait donc imminent.

M. Surin comprit le danger; il se tourna vers Gérard et Michelet.

— Il va peut-être arriver de grands malheurs, dit-il à demi-voix; Michelet, courez à l'écurie et prenez le premier cheval qui vous tombera sous la main. Vous sortirez par la grille du pavillon sans être vu, et vous vous rendez ventre à terre à P..., la petite ville la plus voisine. Vous requerez le maire de réunir la garde nationale et les brigades de gendarmerie disponibles. Sur votre chemin donnez l'alarme; demandez secours dans les communes que vous traverserez... Moi, pendant ce temps, je tâcherai, par tous les moyens, d'éviter une lutte; mais qu'on se hâte de nous venir en aide, car Dieu sait si je pourrai longtemps contenir ces diables incarnés! — J'obéis, Monsieur, répliqua Michelet; mais, en votre qualité de maire, ne pourriez-vous donner un ordre écrit... — C'est inutile; vous êtes connu comme premier commis de la manufacture, et l'on ne doutera pas de vos paroles... D'ailleurs, le temps presse. D'un moment à l'autre, la pensée peut leur venir de fermer les portes, et nous serions complètement à leur discrétion... Partez, partez tout de suite.

Michelet allait s'éloigner.

— Un mot encore, ajouta M. Surin; Amédée ne peut tarder à rentrer; si vous le rencontrez en route, dites-lui de se rendre, soit à Fontbasse, soit à Bermondet, pour y passer la nuit. Il est si bouillant! je craindrais un coup de tête de sa part, sans compter que l'émotion, la colère... Allons, c'est tout maintenant... Partez donc! De votre diligence peut dépendre la vie d'un grand nombre de personnes!

Le commis rentra précipitamment dans la maison.

Gérard avait songé d'abord à réclamer pour lui-même cette importante mission; mais il ne voulait pas perdre de vue l'excellent homme qui, dans cet effroyable désordre, pouvait courir des dangers personnels. Il se tut donc et attendit une autre occasion de prouver son dévouement.

Cependant la querelle s'envenimait entre les deux camps. Des menaces et des défis on paraissait bien près d'en venir aux actes. Déjà même un certain nombre d'ouvriers s'étaient élancés vers un hangar voisin, qui servait d'atelier aux emballeurs, et s'étaient emparés de planches, de maillets, d'outils de menuiserie pour s'en faire des armes; d'autres, rangés autour d'un tas de pierres qu'on destinait à des réparations, menaçaient de répondre par des projectiles aux attaques de leurs ennemis.

— Essayons des bonnes paroles, murmura le manufacturier.

Et il se rapprocha de la foule, sans s'apercevoir que Gérard le suivait comme son ombre.

Ce ne fut pas sans peine que M. Surin, toujours si respecté de ses inférieurs, parvint à se faire écouter. Enfin le silence se rétablit, et il tenta de démontrer aux récalcitrants l'inutilité, le danger de pareilles manifestations. Il promit d'examiner plus tard certains griefs secondaires qui n'avaient pas été formulés par les délégués, mais qu'il savait être des causes de mécontentement pour des corps d'état spéciaux. Enfin, il déclara que si les assistants voulaient se retirer tranquillement chez eux, il oublierait le passé, sauf toutefois en ce qui concernait

les deux mauvais sujets dont il voulait débarrasser la manufacture à tout prix.

Cette allocution ne manquait pas d'habileté; malgré les interruptions fréquentes des dissidents, elle paraissait avoir produit une impression favorable. Le parti de l'ordre s'était même recruté d'un certain nombre de déserteurs. Mais Petit-Jean et le Parisien, qui n'avaient rien à perdre, puisqu'ils se trouvaient en dehors de l'amnistie, vinrent encore se mettre à la traverse d'un arrangement amiable.

— Tout ça c'est des bêtises! s'écria le Parisien; on cherche à nous amuser avec des balivernes... Le bourgeois veut-il ou ne veut-il pas accorder l'augmentation? Voilà toute l'affaire. — C'est juste, ajouta Petit-Jean son acolyte; l'augmentation!... ne sortons pas de là. Voyons, monsieur Surin, une fois, deux fois, trois fois êtes-vous décidé? — Laissez-moi du moins le temps de réfléchir, d'établir mes calculs; demain, je vous dirai... — Demain! s'écria le Parisien en ricanant; et demain, quand nous viendrons ici pour savoir la réponse, nous trouverons une légion de gendarmes et de mouchards qui nous arrêteront par douzaines... Merci, mon vieux, pas de ça! — Eh bien, laissez-moi deux heures... deux heures sont bien vite passées; mais je ne puis prendre une détermination si grave pour mes intérêts sans m'être rendu compte du résultat. — Mille tonnerres! c'est encore un piège, je le parierais! dit le Parisien.

Mais cette fois l'immense majorité n'était pas disposée à partager ces défiances. La demande de M. Surin paraissait tout à fait raisonnable et son hésitation de bon augure. La masse de ces pauvres gens égarés n'était réellement pas méchante; elle regrettait l'espèce de violence imposée au patron de la fabrique. Aussi cent voix couvrirent-elles l'exclamation du Parisien, et il fut convenu d'un commun accord que deux heures seraient laissées à M. Surin pour réfléchir à la requête de ses ouvriers.

Cette concession était une grande victoire. Le manufacturier ne pouvait espérer qu'en si peu de temps les secours attendus arrivassent au Prieuré; mais il savait com-

bien tombent vite les passions populaires, et il comptait sur ces deux heures d'attente pour apaiser les têtes les plus exaltées. Après avoir exhorté l'assemblée à la patience et à la concorde, il rentra dans la maison, en apparence pour méditer sur les prétentions des coalisés, mais en réalité pour aller rassurer Louise, livrée à des trances mortelles.

Gérard et quelques employés de l'usine restèrent en observation dans un coin de la cour, avec ordre de prévenir M. Surin au moindre incident nouveau qui viendrait à se produire. Ce n'était, en effet, qu'un moment de calme entre deux tempêtes.

VIII.

La nuit était tout à fait venue. Les ouvriers, partagés en groupes nombreux, écoutaient des orateurs au geste animé. Le plus apparent de ces groupes avait pour centre Petit-Jean et son ami le Parisien, les deux plus redoutables ennemis du bon ordre.

— Parbleu! vociférait le Parisien d'un air gouailleur, vous êtes encore de fameux ânes bâtés! On n'a que quatre mots à prononcer, et vous vous laissez piper comme des sots. Aussi, vous allez voir!... le patron va vous servir quelque plat de son métier. — Mais enfin, Parisien, demanda timidement un des assistants, on ne pouvait pas lui refuser le temps de la réflexion, à cet homme! Que fallait-il faire? — Il ne fallait pas tant écouter, mais agir. Règle générale: quand un ouvrier écoute son bourgeois, il est sûr d'être entortillé; c'est dans la nature, vu l'éloquence. Aussi, moi qui connais ça, j'écoute jamais; c'est trop chanceux. — Mais alors, quel parti prendre? demanda l'autre. — C'est bien malin! On ferme les portes et on annonce qu'on va tout casser, tout brûler, tout démolir, si le tarif n'est pas accordé. Avez-vous rien fait de cela? On entre, on sort comme on veut, et c'est très-commode pour les poltrons... Tenez, pendant que nous défendons les intérêts communs, ne voyez-vous pas ces fainéants de chauffeurs attiser leur

feu comme s'ils gagnaient quarante-cinq mille francs par journée?

En effet, dans l'intérieur des bâtiments où se trouvaient les fours, une demi-douzaine d'hommes actifs s'agitaient autour des flammes sans partager les passions de leurs camarades.

— Tenez, vous n'entendez rien aux affaires, conclut le sombre Parisien. Les maîtres sont avarés; ils ne lâchent que ce qu'on leur prend. Voyez-les quand ils sont chez eux, au coin de leur feu, les pieds sur les chéneaux : vous n'obtiendrez rien. Faites-leur peur et parlez haut : ils mettront les pouces. C'est clair comme bonjour, cela. Vous attendez la réponse de M. Surin? eh bien, attendez avec patience, vous l'aurez bientôt... et bonne, je vous le garantis!

Ces coupables incitations ne pouvaient manquer de frapper vivement les auditeurs.

— Ma foi, reprit Petit-Jean toujours en admiration devant son modèle, le Parisien a diablement raison : on se moque de nous! — Il ne faut pas le souffrir, dit un exalté; fermons les portes, et ne permettons à personne d'entrer ni de sortir que le patron n'ait accepté notre tarif! — Et empêchons les chauffeurs de travailler! dit un autre. — Mais, objecta quelqu'un du pays, si le feu se ralentit, les fournées seront perdues. — Tant mieux! répliqua Petit-Jean; le bourgeois mérite bien cette leçon... Il deviendra plus doux quand nous le mènerons un peu rondement. — A la bonne heure! s'écria le Parisien avec une joie farouche; je commence à croire que l'on ferait quelque chose de vous si vous étiez convenablement stylés... A la besogne donc, et ne musons pas tant!

Pour se rendre compte de la gravité de la détermination qui venait d'être prise, il est bon de connaître une circonstance particulière à la fabrication de la porcelaine. Ces élégantes poteries sont cuites à des températures très-élevées, mais toujours égales, dans de vastes fournaies qu'enveloppe nuit et jour une ceinture de flamme. Si la chaleur, par l'inadvertance d'un ouvrier ou par toute autre cause, s'élève ou s'abaisse subitement pendant la cuisson, ne fût-ce que d'un petit nombre de degrés, la porcelaine

entre en fusion ou se brise. Empêcher les chauffeurs de travailler jusqu'au retour de M. Surin, c'était donc sacrifier, sans profit pour personne, une immense quantité de marchandises et causer au fabricant un dommage considérable.

Gérard n'avait pas entendu les odieux conseils du Parisien; mais il vit la foule s'agiter tout à coup et s'élançant vers les fours. Il résolut de s'opposer de tout son pouvoir à cet acte d'aveugle brutalité.

Déjà bon nombre d'ouvriers, restés fidèles à M. Surin, accouraient dans le même but; mais les insurgés n'en arrachèrent pas moins les chauffeurs à leur pénible tâche. Ces pauvres gens, nus jusqu'à la ceinture, le front ruisselant de sueur, protestaient de toutes leurs forces. On ne répondit à leurs doléances que par des plaisanteries et des huées.

Gérard s'avança résolument au milieu de la foule.

— Mes amis, dit-il d'un ton ferme, songez-vous aux graves conséquences qu'aura certainement l'abandon des fours? Ne pouvez-vous attendre, pour interrompre vos travaux, que M. Surin vous ait au moins donné sa réponse? Voulût-il accepter vos conditions, cet acte de sauvagerie seul serait capable de l'en détourner... Allons, continua-t-il en s'adressant aux chauffeurs, retournez sans retard à votre poste. Voyez, voyez! la flamme s'abaisse déjà!... Dans quelques minutes, le mal sera sans remède.

Ces sages paroles pouvaient déterminer une réaction parmi ces hommes égarés, dont, comme toujours, la grande majorité était honnête. Le Parisien, le génie du mal de cette terrible soirée, se hâta d'en détruire l'effet.

— Que personne ne bouge! s'écria-t-il. Si la fournée est perdue, ce sera du travail de plus pour les ouvriers... Mais, ajouta-t-il en toisant Gérard d'un air insultant, est-ce que cela vous regarde, vous? Êtes-vous directeur, ou commis, ou simplement contre-maître, pour commander ici? Allons, mon petit, laissez-nous en paix, et ne nous échauffez pas la bile! — Je suis un ami de M. Surin, répliqua Gérard avec force, et je parle au

nom de la raison, de la justice... Allons, braves gens, poursuivit-il en s'adressant aux ouvriers dont la plupart étaient muets et découragés, vous laisserez-vous imposer la loi par deux ou trois coquins? Vous êtes les plus forts, les plus nombreux. Vous ne voudrez pas causer un grave préjudice à cet excellent patron qui, pour beaucoup d'entre vous, est un bienfaiteur et un père. — Te tairas-tu, blanc-bec! s'écria le Parisien furieux en lui portant le poing au visage; nous avons un compte à régler ensemble, et si tu ne te tais pas... — Prenez garde, mon cher enfant, dit un vieil ouvrier avec bienveillance en se penchant à l'oreille de Gérard, ils sont montés; ils ne ménagent plus rien... D'ailleurs, ajouta-t-il en soupirant, il est trop tard maintenant!

En effet, les flammes qui dominaient le toit avaient fini par disparaître; une obscurité complète régnait dans la cour.

Cependant Gérard n'allait pas en rester là, quand des cris retentirent à la porte principale de la manufacture et attirèrent l'attention générale de ce côté.

Suivant l'avis de leurs chefs, les coalisés s'étaient avancés pour fermer cette porte dont les lourds battants, par l'habitude de rester ouverts nuit et jour, ne cédaient pas facilement à leurs efforts. Néanmoins, on était sur le point d'y parvenir, lorsqu'un homme à cheval arrivant au galop se présenta pour entrer. Les insurgés ne pouvaient, à cause de l'obscurité, reconnaître les traits du cavalier; d'ailleurs, ils avaient leurs raisons pour être sur leurs gardes, et ils hésitaient à le laisser passer. Alors le nouveau venu poussa son cheval dans l'ouverture de la porte, renversa deux ou trois hommes et pénétra dans la cour en s'écriant :

— Comment! êtes-vous déjà les maîtres dans la maison de mon père? Attendez, bandits, on va vous mettre à la raison! — C'est le muscadin! s'écrièrent plusieurs voix.

Muscadin était le nom que dans la fabrique on donnait au jeune Surin.

En revenant de la maison de campagne où il avait passé la journée, le bouillant Amédée avait appris par la rumeur publique le désordre dont la manufacture était le théâ-

tre. Trop brave pour décliner sa part de péril dans ce moment de trouble, il était accouru de toute sa vitesse, et il arrivait plein de colère.

Les cris que l'on entendait étaient poussés par les malheureux qu'Amédée venait de renverser et dont l'un paraissait grièvement blessé. Les comploteurs, exaspérés de cette blâmable agression, se ruaient de toutes parts sur l'imprudent cavalier. Quelques-uns même de ceux qui jusqu'alors avaient montré de la modération devinrent furieux en voyant leurs camarades blessés. Une grêle de pierres tomba sur le cheval qui, se cabrant, renversa deux ou trois personnages encore. Amédée, de son côté, faisait siffler autour de lui sa cravache plombée, et s'écriait écumant de rage :

— Ah! misérables! vous voulez donc m'assassiner? Mais vous ne serez pas longtemps triomphants, allez! L'alarme est donnée dans le pays; le tocsin sonne à tous les clochers; les gardes nationales s'assemblent; les gardarmes sont en campagne; dans moins d'un quart d'heure vous allez être empoignés et conduits en prison, je vous le promets. — Hein! que vous disais-je? s'écria le Parisien: le vieux madré de bourgeois s'est moqué de nous.. Pendant qu'il nous leurrait de belles promesses, il envoyait chercher des secours, et nous allons être pris au traquenard. Ah ça! ne casserons-nous pas quelqu'un ou quelque chose, à cette seule fin de prouver que nous ne sommes pas des jobards? — C'est juste, on nous a trompés... Enfonçons les portes des magasins, jetons les marchandises par la fenêtre... — Et assomons le muscadin! s'écria Petit-Jean; il a renversé plusieurs des nôtres avec son damné cheval. Allons, aidez-moi donc à pincer le muscadin! — Non, mes amis! s'écria Gérard éperdu ne lui faites pas de mal! Amédée n'est pas méchant! je vous jure...

On ne l'entendit pas. Les émeutiers, irrités d'avoir été pris pour dupes, ne se connaissaient plus. Si le plus grand nombre étaient encore disposés à rétablir l'ordre, leurs efforts ne pouvaient qu'être paralysés par les tapageurs.

Une portion des coalisés, sous la conduite

du Parisien, se dirigea vers les magasins et les bureaux, afin de les saccager par représailles. Heureusement les employés de la manufacture, prévoyant le cas, venaient d'en fermer les portes, ainsi que la grille de la cour intérieure. Les assiégeants s'armèrent de grosses poutres qui se trouvaient sous un hangar, et les balançant comme des béliers, ils attaquèrent les clôtures avec un bruit semblable à celui du tonnerre.

Petit-Jean, à la tête d'une autre bande, poursuivait Amédée en l'accablant d'injures et de pierres. Le jeune homme, troublé par leurs cris menaçants, semblait pris de vertige; il enfonçait les éperons dans le ventre de son cheval, qui bondissait et se dressait sur ses pieds de derrière. Resserrés dans un cercle de plus en plus étroit, cavalier et monture tournaient sur eux-mêmes, épuisant leurs forces en mouvements rapides et désordonnés.

Cependant cette lutte inégale ne pouvait être longue. Bientôt Amédée se vit acculé contre la muraille et entouré d'ennemis. Il poussait encore son cheval sur eux pour les disperser, quand Petit-Jean bondit comme un tigre et saisit par les naseaux le pauvre animal. Celui-ci, déjà fatigué par le voyage et par ses évolutions étranges, se débattit, essaya de se dresser encore sur ses pieds de derrière, et tomba lourdement avec son cavalier, dont la jambe se trouva prise sous lui.

Les assaillants poussèrent des cris de joie et s'élançèrent pour assouvir leur haine contre Amédée. Mais, si prompts qu'ils fussent, Gérard avait eu le temps de se jeter entre eux et le malheureux enfant.

— Braves gens, s'écria-t-il d'un ton suppliant en faisant à son camarade un rempart de son corps, vous n'aurez pas l'infamie de le frapper par terre!... D'ailleurs, il est blessé peut-être, et son imprudence lui coûte cher. Aidez-moi donc à le dégager. — Otez-vous de là, répliqua Petit-Jean en portant à Surin un coup de bâton qui s'amortit sur la selle; ceci ne vous regarde pas..... Otez-vous de là, vous dis-je, ou sinon!...

Par un mouvement rapide, Gérard saisit le bâton de Petit-Jean, et, le maniant avec

une adresse qu'expliquait son habileté consommée dans l'art de l'escrime, il s'écria d'un ton énergique :

— Osez approcher pour frapper le fils de votre patron, de celui qui vous donne votre pain, et je vous fends le crâne!

Son air de résolution intimida les énergumènes pendant quelques secondes.

— Bah! dit enfin Petit-Jean avec mépris, serons-nous arrêtés par un morveux? — Il ne manque pas de courage, dit un autre; mais tant pis... Pourquoi vient-il nous empêcher de venger nos blessés!

Ils fondirent tous à la fois sur Gérard, qui se défendait avec une dextérité merveilleuse. Le mauvais bâton dont il s'était emparé semblait se multiplier dans sa main pour parer les coups qu'on lui portait; en même temps il frappait à droite et à gauche ses adversaires les plus acharnés. Néanmoins son désavantage était trop grand. Un des combattants se glissa furtivement derrière lui; un coup violent lui fut asséné sur la tête. Gérard voulut se raidir contre la douleur, mais la force lui manqua, le sang qui jaillissait avec abondance lui couvrit les yeux, et il tomba sans mouvement à côté d'Amédée, qui lui-même ne remuait plus.

Les vainqueurs, dans leur aveugle rage, allaient sans doute abuser de la victoire, quand des lumières parurent tout à coup, et de grands cris annoncèrent un nouvel événement. La grille de la cour intérieure venait de s'ouvrir; M. Surin, accompagné de sept ou huit personnes, employés et domestiques, portant des fusils et des flambeaux, parut sur le théâtre de la lutte. Les hommes armés restèrent près de la grille, leurs fusils en joue, pour empêcher d'approcher; mais Surin courut tête nue à travers la foule, en s'écriant avec un accent déchirant :

— Ne le tuez pas, mes amis; je vous en conjure, épargnez mon fils!... J'accepte votre tarif; je peux même vous promettre qu'aucun de vous ne sera poursuivi pour cette malheureuse affaire. Mais, de grâce! ne faites aucun mal à mon cher Amédée, à mon fils unique, à l'enfant chéri de sa pauvre mère!

Le retour inattendu de M. Surin et l'éclat

des lumières surprirent les coalisés; ils cessèrent leurs démonstrations menaçantes. Seulement le Parisien et une demi-douzaine de chenapans poursuivaient impassiblement leur projet d'enfoncer la porte des bureaux. Mais le père d'Amédée, dans ce moment terrible, ne songeait pas à les en empêcher; il arriva, comme par instinct, à l'endroit où le jeune homme était renversé, la jambe prise sous le corps de son cheval. Petit-Jean, encore échauffé de la lutte, barra le passage en brandissant son bâton :

— Que demandez-vous? dit-il d'un ton farouche. Votre fils, avec son infernale rosse, a fort maltraité cinq ou six personnes.... Nous voulons nous venger... Voyons, laissez-nous tranquilles; fustiez-vous le diable, nous rendrons coup pour coup! — Petit-Jean, mon garçon, écoute-moi, reprit le manufacturier d'un ton suppliant; les accidents seront réparés, les blessés seront soignés à mes frais, on les indemniserà, on paiera une pension aux familles... je vous rendrai tous riches et contents... mais laissez-moi voir mon fils, mon cher Amédée!

Cet accent de douleur et peut-être aussi ces promesses de réparation frappèrent les révoltés. Ils se mirent à chuchoter. Le père profita de ce moment d'incertitude.

— Amédée, mon enfant! reprit-il en élevant la voix, où donc es-tu? — Ici, répondit une voix faible; mais je ne puis bouger. — Quoi! serais-tu blessé? — J'espère que non, quoique je souffre horriblement de ma jambe... Mais ne vous occupez pas de moi, songez plutôt à ce pauvre Gérard; les misérables l'ont presque assommé pendant qu'il me défendait! — Ce brave enfant! s'écria le manufacturier; est-il donc avec toi? — N'ayez aucune inquiétude à mon sujet, monsieur Surin, dit Gérard qui revenait de son étourdissement et se soulevait avec effort; le coup a porté sur la tête, mais elle est dure, et ce ne sera pas mortel... Tenez, c'est fini, poursuivit-il en se relevant tout à fait et en épongeant avec son mouchoir le sang qui souillait son visage.

Il tenta de remettre Amédée sur pied; mais le corps du cheval, qui pesait de tout son poids sur la jambe du cavalier, rendait

cette entreprise inexécutable pour une seule personne. Ces efforts n'eurent d'autre résultat que d'augmenter les tortures de son ami, qui poussait de sourds gémissements. Le manufacturier voulait venir à leur secours, mais on lui barrait toujours le passage.

— Que nous promettez-vous? dit Petit-Jean d'un ton cynique. Nous vous rendrons votre fils et son camarade, sans autres avaries, si vous êtes bon enfant. — Fixez vous-même les conditions! s'écria le manufacturier; je ne marchandrai pas... Mais, je vous en supplie, hâtez-vous... Amédée souffre... sa jambe finirait peut-être par se rompre... Entendez-vous comme il se plaint? — Eh bien! voyons... D'abord, vous jurez qu'aucun de nous ne paraîtra devant la justice à cause de ce qui s'est passé? — Je le jure. — Et vous donnerez des indemnités ou des pensions aux blessés et à leurs familles? — C'est un devoir, cela, puisque mon fils est cause du mal! — Il suffit, reprit Petit-Jean. Et maintenant...

Mais tout à coup des voix effrayées s'écrièrent :

— Sauvons-nous! voici la gendarmerie!

En effet, une douzaine de gendarmes appartenant aux brigades les plus rapprochées du Prieuré venaient d'apparaître à la grille. La présence de ces soldats redoutés allait donner à la révolte un caractère nouveau. D'ailleurs, ils étaient suivis d'une bande armée de bourgeois et de paysans du voisinage qui accouraient pour rétablir l'ordre, et, sans doute, dès que l'alarme aurait eu le temps de se répandre, on allait voir toutes les populations des alentours affluer à la fabrique.

Aussi la panique s'empara-t-elle des insurgés. Ils se précipitèrent en foule vers la grande porte, qui, malgré sa pesanteur, s'ouvrit comme par enchantement. Le Parisien avait ses raisons pour ne pas se trouver en contact immédiat avec la justice; il fut donc le premier à donner le signal de la fuite, et Petit-Jean, qui se fiait médiocrement à la parole extorquée par violence à M. Surin, s'empressa de l'imiter. Au bout d'un instant, il ne resta plus dans la cour que les ouvriers les moins compromis, ceux

que leur conscience rassurait sur les suites possibles de la rébellion, et quelques blessés, incapables de fuir.

Mais M. Surin, dans ce revirement subit de fortune, ne songea qu'à secourir son fils, dont les douleurs devenaient intolérables. Avec l'aide de Gérard et de deux ou trois hommes qui proposèrent obséquieusement leurs services, il parvint enfin à dégager la jambe d'Amédée du poids énorme qui pesait sur elle. Heureusement elle n'était point fracturée, et malgré les souffrances atroces causées par une compression prolongée, le jeune imprudent put se tenir debout.

Son premier mouvement fut de se jeter dans les bras de son père; mais, se dégageant bientôt, il vint embrasser Gérard qui s'occupait de bander tant bien que mal, avec son mouchoir, son front entr'ouvert.

— Gérard, lui dit-il, je n'oublierai jamais ta conduite généreuse pendant cette affreuse soirée. Sans toi, j'eusse été tué par ces scélérats; tu m'as sauvé la vie... Remerciez-le aussi, mon père; il n'était que mon ami, maintenant il est mon frère. — Il est mon fils! s'écria M. Surin. Ah! Gérard, je t'avais bien jugé! — Pourquoi ces remerciements, Amédée? répliqua Gérard avec simplicité. N'aurais-tu pas agi de même pour moi?

En ce moment les employés et les domestiques de l'usine s'avancèrent avec des flambeaux. Quand on trouva M. Surin sain et sauf, ainsi qu'Amédée, on poussa de grands cris de joie. Les bourgeois du pays, parmi lesquels se trouvait Achille de Bermondet, qui venait d'arriver avec tous les gens du château pour secourir son futur beau-père, leur prodiguaient les témoignages de sympathie. Louise elle-même, les vêtements en désordre, perça tout en larmes le cercle qui les entourait, et se suspendit à leur cou. Gérard eut son tour dans les remerciements et les éloges; tous les hommes voulaient lui serrer la main, et M^{lle} Surin l'embrassa.

Cependant le plus grand désordre régnait dans la fabrique. Les agents de la force publique demandaient qu'on les dirigeât dans la recherche des perturbateurs; plusieurs blessés étaient gisants sur le pavé de la

cour; on réclamait à grands cris le concours de M. Surin.

— Me voici, Messieurs, je suis à vous, dit le manufacturier revenant enfin au sentiment de ses devoirs. Mon cher baron, chargez-vous de reconduire Louise; tout danger est passé maintenant; elle n'a plus qu'à se tenir tranquille dans sa chambre. Toi, mon pauvre Amédée, tu vas rentrer; car tu ne pourrais nous être d'une grande utilité. Gérard voudra bien te soutenir jusqu'à la maison. Je vous rejoindrai dans un moment: nous examinerons vos contusions et vos blessures. Ou je me trompe fort, ou c'est le docteur Chardin que j'aperçois là-bas, en train de panser un de ces malheureux; il sort de dessous terre dès qu'on peut avoir besoin de lui. Je vous l'enverrai tout à l'heure.

Et il rejoignit le brigadier de gendarmerie qui l'attendait pour prendre ses ordres. Louise s'était éloignée avec M. de Bermondet; Amédée s'appuya sur l'épaule de Gérard et se dirigea tout en boitant vers la maison.

A peine remis de cette violente secousse, il renouvelait ses remerciements à son ami d'un ton cordial et empressé. Quand ils arrivèrent dans une pièce intérieure servant de bureau particulier à M. Surin, Amédée cessa tout à coup de parler et s'arrêta.

— Qu'as-tu donc? demanda Gérard avec inquiétude; est-ce que ta jambe te fait toujours souffrir? — Non, non, ce n'est pas ma jambe... Je ne sais ce qui se passe en moi... sans doute la fatigue, l'émotion... je ne me sens pas bien.

A la lueur d'une bougie oubliée dans cette pièce solitaire, Gérard se mit à l'examiner avec anxiété. Les traits du jeune Surin s'étaient subitement décomposés; ses joues prenaient des teintes livides; il devenait méconnaissable. En même temps il éprouvait un tremblement étrange, et il chancelait.

— Amédée! s'écria Gérard épouvanté, mon pauvre Amédée, est-ce que tu te trouves mal?

Amédée ne répondit pas et tomba de sa hauteur sur le plancher. Tout son corps était agité par des tressaillements convulsifs; ses cheveux se dressaient sur sa tête;

sa poitrine haletait ; aux coins de sa bouche apparaissaient quelques flocons d'écume blanche et comme savonneuse. — Au secours ! mon Dieu ! au secours ! s'écria Gérard éperdu.

Mais aussitôt je ne sais quel horrible soupçon l'avertit qu'il devait se taire. Il cessa l'appeler et tenta de relever son malheureux camarade. Mais la crise semblait s'accroître de minute en minute ; Amédée n'avait plus aucune connaissance et les spasmes le troublaient.

Les soins d'un médecin paraissaient de la plus absolue nécessité. Gérard, presque fou de douleur, courut chercher le docteur.

On ne remarqua pas sa présence au milieu du tumulte qui régnait encore dans la cour. Chardin était en train de panser un blessé.

— Venez, lui dit Gérard à voix basse ; Amédée éprouve un mal effrayant et subit... Il paraît mourant ; venez dans le cabinet de M. Surin.

Le docteur se redressa vivement.

— Un mal effrayant et subit ! répéta-t-il ; oui, oui, les événements de cette soirée ont pu déterminer dans son organisation un dérangement fatal.

Il ajouta :

— Avertissez son père... je vous rejoins à l'instant.

Gérard aperçut M. Surin au milieu d'un groupe à quelque distance. Il alla prendre le manufacturier par la main, et l'invita tout bas à le suivre. Son air bouleversé faisait prévoir une grave nouvelle. Aussi le père d'Amédée s'excusa-t-il auprès de ses interlocuteurs et se laissa conduire vers la maison.

— Qu'est-ce donc, mon bon Gérard ? demanda-t-il avec inquiétude tout en marchant. — Préparez votre courage, monsieur Surin, répliqua Gérard d'une voix étouffée ; je crois que les plus grands malheurs de la soirée ne sont pas ceux que vous connaissez !... — Que veux-tu dire, mon garçon ? Est-ce qu'Amédée...

Gérard lui montra par un geste de désespoir le pauvre enfant étendu sur le plancher.

Surin se pencha sur son fils et le contempla d'un air farouche.

— Oui, oui, s'écria-t-il enfin d'un ton qui faisait frémir, je les reconnais ces épouvantables symptômes, qu'éprouvait aussi sa malheureuse mère !... Oh ! jusqu'ici j'avais espéré... Mon Dieu ! mon Dieu ! ne m'avez-vous donc pas assez cruellement frappé ?... — Quoi ? Monsieur, demanda Gérard glacé de terreur, ce serait... — C'est une attaque de nerfs, interrompit Surin en lui posant une main sur la bouche ; ne dis pas que c'est autre chose, Gérard. N'est-ce pas, docteur, ajouta-t-il en s'adressant à Chardin qui parut en ce moment, n'est-ce pas que c'est une attaque de nerfs ?

Le docteur ne jeta qu'un coup d'œil sur le malade, et ses traits prirent l'expression d'une triste certitude.

— Je ne m'étais pas trompé, murmura-t-il ; Gérard, monsieur Surin, aidez-moi ; nous allons le transporter dans sa chambre. — Ainsi donc, demanda le manufacturier éperdu, plus de doutes, plus d'espoir, plus rien ?

Le docteur ne répondit pas.

Surin fit entendre un sourd gémissement et s'évanouit.

— Eh bien, Gérard, dit Chardin d'un ton solennel en montrant les deux corps privés de sentiment, enverrez-vous encore le bonheur de cette famille ?

IX.

Le matin qui suivit cette nuit si pleine d'événements, le calme le plus profond régnait à la manufacture du Prieuré. Les travaux étant interrompus, on n'entendait plus dans les ateliers ce bruit imposant qui s'en élevait d'ordinaire. La cour principale restait déserte ; seulement les bottes éperonnées d'un gendarme en faction retentissaient de temps en temps sur le pavé, car la force publique avait cru nécessaire d'occuper l'usine, par crainte de quelque nouvelle tentative des coalisés.

Le jour était déjà grand quand Amédée Surin, à la suite d'un sommeil assez calme,

ouvrit les yeux et regarda curieusement autour de lui. Une demi-obscurité régnait dans sa chambre et l'empêchait de distinguer les objets. Mais, au premier mouvement qu'il avait fait, une personne assise dans l'ombre s'était levée tout à coup et s'était avancée sur la pointe du pied.

— Qui est là ? demanda le malade avec étonnement. — C'est moi, mon cher Amédée, répliqua Gérard d'un ton affectueux ; comment te trouves-tu maintenant ? — Mais pas mal, quoique un peu brisé. Ah çà, Gérard, que diable fais-tu chez moi ?

Son ami, sans répondre, ouvrit les volets et laissa pénétrer dans la chambre un éblouissant rayon de soleil. Le plus grand désordre régnait dans cette pièce, qui, nous devons le dire, ne présentait pas habituellement un aspect de régularité parfaite ; mais, en ce moment surtout, c'était une confusion de meubles et de vêtements à ne pas se reconnaître. Des sièges étaient renversés ; les habits qu'Amédée portait la veille, et qu'on avait arrachés avec effort, jonchaient le plancher. Les rideaux de l'alcôve pendaient en lambeaux. Un guéridon, sur lequel brûlait encore une veilleuse, était surchargé de fioles étiquetées, de tasses et de cuillers.

— Ai-je donc eu la fièvre ? s'écria-t-il. — Oh ! presque rien. Un accès était inévitable après cette violente attaque de nerfs qui nous a tant effrayés. — Une attaque de nerfs !... En vérité, Gérard, je ne sais trop ce qui s'est passé depuis le moment où je suis tombé dans le bureau de mon père... Gérard, continua-t-il, où donc est mon père, maintenant ? — Un magistrat vient d'arriver du chef-lieu pour commencer une enquête sur les événements d'hier, et M. Surin est allé le recevoir... — C'est bizarre ! répétait Amédée, c'est bien bizarre !... Ma pauvre mère avait aussi des attaques de nerfs ! — Hein ! qu'y a-t-il ? demanda Gérard avec inquiétude ; est-ce que tu souffres ? — Moi, pas du tout, répliqua Surin en s'efforçant de sourire ; sans cette maudite jambe que j'ai peine à remuer, je me lèverais et j'irais voir en bas ce qui se passe. — Il n'y faut pas songer pour aujourd'hui, mon garçon ; le docteur Chardin a commandé le repos le plus

absolu jusqu'à son retour. — Eh bien, alors raconte-moi les nouvelles. Maintenant, sans doute, tout est calme à la manufacture ?

Gérard lui donna les explications qu'il lui demandait. Petit-Jean, l'un des principaux meneurs, était arrêté. Un mandat d'amener était lancé contre cet insolent drôle qu'on appelait le Parisien, car on supposait qu'il avait d'anciens comptes à régler avec la justice ; mais il avait trouvé moyen de s'enfuir.

En ce moment quelqu'un frappa doucement à la porte ; Gérard s'empressa d'aller ouvrir. C'était M^{lle} Louise.

— Est-ce que tu n'es pas encore guéri ? demanda-t-elle à son frère d'un air d'anxiété. — Si fait ! rassure-toi, dit Amédée en souriant avec malice, ce ne sera pas moi qui retarderai ton mariage d'une heure. Par exemple, je doute que ma maudite jambe me permette d'ouvrir le bal avec toi. Mais ne t'inquiète pas, tu seras baronne au terme fixé par les grands parents, lors même que je devrais assister à ta noce avec deux béquilles. — Méchant ! répliqua M^{lle} Surin toute confuse, qui pense à la noce maintenant ! Rétablis-toi bien vite, et le mariage aura lieu quand il pourra.

Néanmoins, il fut facile de voir que M^{lle} Louise était soulagée d'un grand poids : sa gaieté revint tout à coup.

— Tiens, ajouta-t-elle, le docteur t'envoie ceci. Son ordonnance t'en expliquera l'usage.

En même temps, Louise tira de sa poche une fiole qu'elle remit à Gérard.

— Au diable ses drogues ! s'écria Amédée d'un ton boudeur ; jetez cela par la fenêtre, et faites-moi servir quelque chose de plus appétissant. Mais qui donc t'a remis cela, petite sœur ? — Une personne qui prend un vif intérêt à ta santé, car elle avait ses jolis yeux tout rouges en demandant de tes nouvelles... C'était Léonie. — M^{lle} Chardin ! s'écria Gérard. — Léonie ! dit le jeune Surin à son tour avec un transport de joie ; bonne et charmante enfant ! Eh bien, je prendrai cette potion. Gérard, donne-m'en une cuillerée, donne-m'en une tasse, et tout de suite ! — Mais, mon ami, tu n'y songes pas ;

e remède est destiné à panser ta jambe malade!

Louise partit d'un éclat de rire.

— Vraiment? reprit Amédée avec enthousiasme, sans se déconcerter; alors prépare-moi vite des compresses, mon bon Gérard, puisque tu veux absolument être mon garde-malade... Et tu dis donc, ma sœur, continua-t-il en s'adressant à Louise, que M^{lle} Chardin rend intérêt à moi? — Je le crois bien!... son arrivée, elle était toute tremblante, elle balbutiait; elle n'a repris un peu d'assurance qu'en acquérant la certitude de ton rochain rétablissement... Ah çà, mon frère, poursuivit-elle d'un ton railleur, j'ai remarqué depuis longtemps tes gros yeux lancés tournés vers le ciel, et tes soupirs lancés vers les nuages, et tes poses de saule pleureur; mais j'avais cru que toutes ces finesses sentimentales n'étaient pas à l'usage de... — Taisez-vous, petite fille! interrompit Amédée; il ne vous appartient pas de remarquer ces choses-là... Quand vous êtes baronne, je ne dis pas... Mais où est M^{lle} Chardin maintenant? — En bas, au salon. — Avec la permission de mon père, nous allons dîner ensemble; puis elle retournera chez moi en compagnie de son garde du corps, et son porte-respect, vous savez, ce gros vicieux chien qui la suit partout. — Comment! Louise est encore ici! s'écria le jeune Surin, et ne le disais-tu plus tôt, Louise? Je vais l'habiller, je vais descendre; je la reconduirai moi-même à Fontbasse... Allons, sauve-toi bien vite, que je m'habille!

Il voulut se soulever avec vivacité, la douleur le fit retomber en arrière.

— Coquine de jambe! murmura-t-il.

Les instances de sa sœur et de son ami le déterminèrent enfin à se tenir tranquille.

— Eh bien, alors, dit le pauvre garçon soulagé par la souffrance, Gérard me surprendra; il doit avoir besoin de respirer un peu d'air pur et de se dégourdir les jambes; je chargerai d'accompagner M^{lle} Chardin à Fontbasse. Cela te convient-il, Gérard?

Celui-ci consentit en rougissant.

Louise les observait l'un et l'autre à la dérobée et souriait avec malice. Enfin elle se leva vers son frère :

— Tu es un sot, lui dit-elle en l'embrassant.

Puis elle s'enfuit, légère comme un oiseau.

Mais Amédée ne l'avait pas écoutée. A peine eut-elle disparu, qu'il s'écria transporté :

— Félicite-moi, Gérard; je suis au comble de mes vœux... Elle m'aime, Gérard, elle m'aime! j'en suis sûr maintenant! Léonie!... divine Léonie!... Imagine-toi, mon ami, que la dernière fois que je l'ai vue, j'ai trouvé l'occasion de lui *déclarer ma flamme*. Nous étions seuls dans le jardin de Fontbasse, et je ne me suis pas montré stupide comme l'autre jour. J'étais en verve; je dis à Léonie les plus belles choses du monde. Bref, je fus content de moi. — Et... que te répondit-elle? demanda Gérard d'une voix altérée. — Pas grand'chose... Elle riait. Je me tus quand j'entendis sa mère qui venait nous joindre. Pendant le reste de ma visite, il me fut impossible de me retrouver seul avec elle; mais sa démarche actuelle, l'inquiétude que lui cause une légère indisposition qui sera finie demain, prouvent suffisamment que ma témérité ne l'a pas offensée, qu'elle partage mes sentiments, qu'elle m'aime enfin... Gérard, est-ce que cela ne te paraît pas clair comme à moi?

Ces illusions juvéniles, ces riantes espérances si naïvement exprimées navraient le cœur de Gérard. — Je ne sais que te dire, Amédée, répliqua-t-il avec embarras. — Tu connais mes projets, poursuivit l'impétueux jeune homme : pour cette fois, j'irai bon jeu bon argent, j'épouserai cette charmante fille. On a parlé d'obstacles, mais l'or de mon père les aplanira tous, j'en suis sûr. Oui, j'ai fait mes réflexions; depuis trois jours, je pense à ce mariage. J'épouserai Léonie.... Quelle ravissante petite femme j'aurai là! Elle est si gentille, si gracieuse, si bonne! Je serai bien heureux, Gérard! Oh! tu verras, tu verras!

Et comme Gérard se taisait :

— Allons, reprit le malade, va bien vite retrouver ma Léonie, et si l'occasion se présente, parle en ma faveur. Dis-lui combien je suis reconnaissant de son intérêt pour ma

santé; peins-lui mon amour dans les termes les plus chaleureux; fais enfin comme pour toi... De mon côté, je te promets de te rendre la pareille auprès de ta belle comtesse, à la première occasion. — Amédée, répliqua Gérard avec effort, je t'ai prié de ne pas prendre le nom d'une femme respectable pour sujet d'une injurieuse plaisanterie. — Mais ce n'est pas une plaisanterie; je t'affirme sérieusement que la comtesse te manifeste un bon vouloir... Allons, allons, ajouta-t-il en voyant Gérard faire un geste de mécontentement, n'en parlons plus, puisque tu te fâches, et va bien vite t'acquitter de ta commission auprès de ma chère Léonie.

Gérard s'empressa de sortir; mille sentiments tumultueux remplissaient son âme, et la force lui manquait pour les contenir plus longtemps.

Il s'arrêta dans le corridor qui précédait la chambre, afin de se calmer un peu et de donner un libre cours à ses larmes. Une personne qui s'était approchée sans bruit le pressa convulsivement dans ses bras. C'était M. Surin qui, se dérobant à ses graves occupations, accourait pour voir son fils.

— Mon bon Gérard, demanda-t-il à voix basse, est-il vrai que le cher enfant aille mieux ce matin?

Gérard répondit affirmativement.

— C'est là l'effet de cette horrible maladie; l'accès passé, il n'y paraît plus. Mais demain, dans huit jours, dans dix ans, l'accès reviendra; il reviendra pour frapper au moment le plus inattendu, tant que mon malheureux fils comptera parmi les vivants; et si Dieu lui donnait des enfants à son tour... Ah! Gérard, Gérard, je suis maudit! — Silence, Monsieur, silence, de grâce! dit Gérard; ce pauvre garçon soupçonne peut-être déjà la vérité; il questionne sur son état avec une insistance alarmante. Oh! cachons-lui ce funeste secret. — Ce secret, je le crains, ne saurait maintenant demeurer inconnu, répliqua M. Surin avec un sombre désespoir. Mais tu dois avoir vu ce matin ma bien-aimée Louise dans la chambre de son frère; paraissait-elle se douter?... — Je ne le crois pas. M^{lle} Louise, comme tous les

gens de la maison, ne juge que sur les apparences, et en voyant Amédée si calme, elle ne conserve aucune inquiétude. — Tant mieux, tant mieux! car si son imagination était frappée... O mon Dieu! épargnez du moins celle-là! C'est ma dernière consolation, ma dernière espérance.

En ce moment une voix impatiente s'éleva dans la pièce voisine.

— Ah çà, Gérard, avec qui diable chuchotes-tu donc là-bas? s'écria le malade en s'agitant sur sa couche. — Vous voyez, dit Gérard, il se défie... soyez prudent.

Et il descendit l'escalier, tandis que le manufacturier, après s'être essuyé les yeux avec grand soin, entra dans la chambre de son fils.

À l'issue du déjeuner, Gérard s'offrit de reconduire Léonie chez elle, comme Amédée l'en avait prié. M^{lle} Chardin voulait refuser, prenant pour excuse la blessure et la peine fermée de Gérard et ses fatigues récentes. Mais le jeune homme insista tant qu'elle finit par céder. Donc, après avoir pris congé de la famille Surin, elle quitta la manufacture en compagnie de Gérard et du robuste Pollux, son défenseur en titre, qui semblait fort irrité de la concurrence.

Bientôt ils s'engagèrent dans ces chemins tortueux et couverts qui conduisaient à Fontbasse. C'était une matinée d'automne fraîche et brumeuse; cependant le soleil, perçant le brouillard, faisait chatoyer des gouttes brillantes sur les feuilles jaunies par les premières approches de l'hiver. La campagne était silencieuse; on n'entendait plus d'autre bruit que les petits cris des grives dans les prunelliers ou les châtaignes déjà mûres qui, se détachant du sommet de leur arbre natal, tombaient de branche en branche sur le gazon.

Léonie était protégée contre la fraîcheur de la matinée par une mante en mérino vert dont le capuchon rabattu laissait voir sa belle tête blonde encadrée d'un petit bonnet de gaze. Gérard, en redingote noir boutonnée jusqu'au cou, s'efforçait, par un coquettement bien naturelle, de dissimuler sous son chapeau le bandage de sa blessure. Tous les deux avaient une expression de mé-

lancolie et d'embarras naïf qui témoignait d'une parité d'émotions, de caractères et d'idées.

En sortant du Prieuré, Léonie avait accépté le bras de Gérard; mais sitôt qu'on eut perdu de vue les bâtiments de la fabrique, elle se dégagèa doucement.

— Excusez-moi, Monsieur, dit-elle d'un air timide en indiquant Pollux qui ne cessait de gronder, cette maudite bête est si jalouse! Nous ne pourrons échanger une parole tant qu'elle vous verra si près de moi.

Ils se mirent donc à marcher côte à côte, le chien, apaisé par cette concession, ne grondait plus et courait en avant, non sans retourner fréquemment la tête.

L'observation de Léonie prouvait que la jeune fille était toute disposée à causer. Néanmoins, Gérard demeurait silencieux. Au bout de quelques pas, M^{lle} Chardin reprit :

— Vous ne sauriez croire, monsieur Gérard, combien tout à l'heure la gaieté de Louise me faisait mal... Elle croit son frère guéri; elle me parlait des belles robes, des diamants, des cachemires qu'on va lui donner pour son mariage. Je ne savais quelle contenance garder... Pauvre amie, elle ne doute de rien! — Quoi! Mademoiselle, demanda Gérard avec étonnement, votre père vous aurait-il dit quelle est la maladie d'Amédée? — Non, non, Monsieur, mais mon père était bien triste ce matin; il ne répondait pas à nos questions, et nous l'entendions seulement répéter : « Pauvre Surin! pauvres enfants! » Lorsqu'on est venu le chercher pour aller voir une bonne femme de Faye qui se mourait, ma mère et moi nous avons voulu lui rappeler qu'il était attendu chez M. Surin. « Eh! qu'y ferais-je? a-t-il dit d'une voix sombre, laissez-moi d'abord soigner ceux que j'ai l'espoir de guérir; j'irai plus tard au Prieuré; rien ne presse. » Puis il est parti. Quand mon père agit et parle ainsi, monsieur Gérard, c'est que son malade est perdu!

En même temps la bonne jeune fille porta son mouchoir à ses yeux. Gérard ne songea pas à la détromper, car la réalité était à

peine moins effrayante que les suppositions de Léonie.

— Peut-être l'affection du docteur pour cette famille l'aura-t-elle trompé sur la gravité du mal, répliqua-t-il les yeux baissés; quoi qu'il en soit, Mademoiselle, Amédée sachant votre obligeante démarche, m'a chargé de vous en exprimer ses remerciements. — Des remerciements! Et pourquoi donc? Nous n'avions personne ce matin pour apporter cette potion au Prieuré, car notre domestique est à la ville. Devais-je donc laisser souffrir ce pauvre Amédée? — Un motif particulier, reprit Gérard avec effort afin de remplir héroïquement sa tâche, fait qu'il attache une grande importance à cette visite. Il craignait de vous avoir offensée lors d'une conversation récente à Fontbasse, et il croit voir dans votre vif intérêt pour lui des preuves... — Des preuves de quoi? demanda Léonie en relevant la tête avec une adorable innocence. — Il supposait... il espérait... balbutia Gérard le visage inondé de sueur. — Allons, monsieur Gérard, dit M^{lle} Chardin en souriant, laissons ces enfantillages. Amédée et moi nous avons été élevés ensemble; avant son départ pour le collège, nous étions comme frère et sœur. Je puis donc lui pardonner ce que je ne pardonnerais volontiers à nul autre. Il a voulu s'amuser en m'adressant des galanteries qui, dans sa bouche, n'ont aucune importance; je serais fâchée cependant qu'on se souvint de ces propos en l'air que j'avais oubliés déjà moi-même.

Gérard écoutait, ne sachant si cette réponse était suggérée par une candeur réelle ou par cette duplicité dont la plus naïve créature féminine n'est jamais complètement dépourvue. Mais il y avait tant de naturel dans le ton de Léonie, que le doute paraissait impossible.

On fit quelques pas sans parler.

— Ainsi donc, Mademoiselle, reprit enfin Gérard, vous n'aimez pas Amédée? — Je ne l'aime pas! s'écria la jeune fille chaleureusement; pouvez-vous penser pareille chose? Moi ne pas aimer mon ami d'enfance, le frère de Louise, le fils de cet excellent M. Surin! Mais, tenez, monsieur Gérard, continua-t-elle d'un ton boudeur, vous vou-

lez vous railler de ma simplicité... De pareilles folies ne m'étonneraient pas de la part de cet étourdi ; mais vous, si raisonnable et si bon, vous dont mon père dit tant de bien, vous que tout le monde aime déjà dans le pays et que l'on cite comme modèle aux jeunes messieurs du voisinage, c'est mal de me tourmenter ainsi... c'est bien mal, je vous assure !

Et la pauvre enfant fit une petite mine comme pour retenir ses larmes.

— Pardonnez-moi, Mademoiselle, répliqua Gérard fort ému lui-même, j'accomplissais une mission dont j'avais été chargé par un ami malheureux... Je suis d'autant plus excusable que, pour la remplir, j'avais dû faire violence à des sentiments... personnels...

Il s'interrompit. Léonie le questionna du regard ; mais il baissa la tête sans rien ajouter.

Pendant cette conversation, ils étaient arrivés à la croix du carrefour où Gérard avait vu Léonie pour la première fois, quelques jours auparavant. Sur les landes plates et arides qui l'environnaient, on n'apercevait qu'une volée de corbeaux s'ébattant au soleil et poussant des croassements sinistres. Les deux jeunes gens marchaient en silence, lui tremblant et agité, elle pensive et timide. Pollux bondissait autour d'eux, le nez au vent et l'oreille dressée, comme si quelque chose eût éveillé sa défiance dans ce lieu désert.

Tout à coup Léonie s'arrêta.

— Qu'avez-vous, monsieur Gérard ? demanda-t-elle avec épouvante : d'où vient ce sang ? Grand Dieu ! votre blessure se serait-elle rouverte ?

Gérard porta la main à son visage. En effet, soit que le mouvement de la marche eût dérangé le bandeau qui ceignait sa tête, soit que l'agitation morale, en imprimant à son sang une activité nouvelle, eût détruit le travail de cicatrisation, sa blessure venait de se rouvrir ; de légers sillons rouges couvraient sur sa figure.

— Ce n'est rien, Mademoiselle, répondit-il ; ne vous effrayez pas... Si seulement j'avais un peu d'eau fraîche... — Par ici, nous trou-

verons une source, dit Léonie en indiquant un léger enfoncement couvert de joncs et de broussailles, à quelques pas du chemin : venez vite. — Quoi ! Mademoiselle, vous voulez... — Venez, venez donc !

Et, le prenant par la main, elle l'entraîna vers la source. Gérard se laissait conduire machinalement. Le soupçonneux Pollux parut d'abord prendre en mauvaise part ce changement de direction ; mais bientôt son instinct, qui touchait presque à l'intelligence, l'avertit sans doute qu'il n'avait pas sujet de s'alarmer pour sa jeune maîtresse, et tournant son attention d'un autre côté, il alla flairer d'un air inquiet les buissons environnants.

La source était une de ces petites fontaines appelées *mouillères* dans le pays, qui proviennent des infiltrations pluviales. Elle distillait à peine quelques gouttes d'eau pendant les chaleurs de l'été ; mais à cette époque avancée de la saison, le petit bassin était plein d'une eau limpide qui formait un rivelet de huit ou dix pas de longueur, absorbé bientôt par le sable de la lande.

Gérard trempa son mouchoir dans la fontaine et tenta de faire disparaître le sang qui descendait le long de ses tempes ; mais M^{lle} Chardin voulut se charger seule du pansement. Le jeune homme, après s'en être défendu, finit par se soumettre aux exigences de sa jolie sœur de charité. Il se mit à genoux sur l'herbe, afin qu'elle pût plus commodément remplir son office.

Gérard était immobile et retenait son haleine. A chaque instant, les doigts blancs et effilés de Léonie venaient effleurer son visage. Son cœur battait à soulever sa poitrine, mais il ne faisait aucun mouvement et restait muet.

Le bandeau, tout imprégné de sang, était hors de service. M^{lle} Chardin, ne sachant comment le remplacer, ôta tranquillement son léger fichu de soie et en entoura la tête de Gérard pour maintenir les compresses. Au contact de ce tissu parfumé, tiède encore, Gérard tressaillit ; il leva vers Léonie ses yeux humides en balbutiant :

— Ah ! Mademoiselle, que je suis heureux de cette blessure !

Léonie ne parut pas l'avoir entendu. Dès qu'elle eut maintenu le nouveau bandage avec des épingles tirées de sa toilette, elle reprit d'un air satisfait :

— Allons, c'est fini... Levez-vous maintenant.

Gérard n'avait pas la force d'obéir; l'émotion le suffoquait.



Ose donc dire un peu que tu n'es pas l'Habit-Noir? (Page 69.)

— Mademoiselle, dit-il d'une voix éteinte; Léonie... Ah! si vous saviez...

Et comme Léonie, ne comprenant rien à cette apparente faiblesse, lui tendait la main, Gérard, transporté, saisit cette main et la pressa contre ses lèvres.

XI.

Plus surprise qu'effrayée de ce mouvement, M^{lle} Chardin recula d'un pas; au même instant un éclat de rire ironique et saccadé, suivi presque aussitôt des aboiements furieux de Pollux, retentit derrière un bouquet de broussailles voisin de la croix.

5

Gérard se releva d'un bond. Un homme venait d'apparaître vêtu d'habits déchirés, une mauvaise casquette enfoncée sur les yeux, un gros bâton à la main. La présence de ce personnage suspect dans cet endroit solitaire était, on en conviendra, peu rassurante par elle-même; et le jeune homme n'en conçut que plus d'alarmes en reconnaissant le Parisien, cet ouvrier qui, la veille, avait été le héros d'une insurrection à la manufacture.

Léonie ne put retenir un cri perçant, et se rapprocha de Gérard pour se mettre sous sa protection. Le Parisien, sans s'émouvoir des aboiements de Pollux, se dirigea vers les deux jeunes gens en ricanant toujours.

— C'est ça, les enfants, dit-il, ne vous gênez pas... Voyez-vous ce petit monsieur avec sa figure de papier mâché, et la fillette avec son air de sainte-nitouche... Ah! c'est comme ça que vous causez quand maman est sortie?... Merci! on t'en donnera, mon gars, de jeunes poulettes à garder!

Léonie rougit malgré sa frayeur.

— Que dit cet homme? s'écria-t-elle. Monsieur Gérard, ne le laissez pas approcher... A moi, Pollux! à moi!

Gérard tira de sa poche un couteau poignard qu'il ouvrit. Non moins prompt à l'appel de sa jeune maîtresse, le chien vint se placer devant le vagabond et le força par sa contenance menaçante à s'arrêter tout à fait.

— Que nous voulez-vous? dit Gérard avec fermeté; qui vous a donné le droit de nous adresser des propos insolents? Passez votre chemin, malheureux! Allons, partez!.... Vous voyez bien que vous effrayez cette dame... Et d'ailleurs, la gendarmerie, qui vous cherche, ne saurait être bien loin d'ici. — Tiens, déjà? répliqua le Parisien en regardant vivement par-dessus son épaule. Ma foi, mon garçon, si je suis pincé, je me vengerai. J'ai mon idée sur un certain monsieur de ce pays, quoi qu'il porte la tête assez haute pour voir par-dessus les maisons... Mais rappelez votre bête, ajouta-t-il d'un ton dédaigneux en indiquant Pollux; dites-lui de se tenir tranquille. Je n'ai pas affaire à vous; j'ai d'autres chiens à fouetter pour

le moment... A revoir donc, mes petits anges, et soyez toujours bien sages; vous avez ma permission pour ça.

Il toucha son bonnet d'un air d'effronterie, tourna sur ses talons et s'éloigna d'un pas égal. Pollux voulut inquiéter sa retraite, mais le vagabond, sans se retourner, fit voltiger son gourdin avec une dextérité tellement imposante, que l'animal jugea prudent à son tour de se tenir à distance. Néanmoins il ne cessa d'aboyer que lorsqu'il eut vu le Parisien entrer et disparaître dans un taillis.

— Partons, dit Léonie encore tremblante, rendons-nous bien vite à Fontbasse. Si cet homme allait revenir! — Il ne reviendra pas, Mademoiselle, répondit Gérard en remettant son couteau dans sa poche; mais il a, je crois, des projets contre lesquels d'autres que nous auront à se tenir en garde... En rentrant au Prieuré, je prévendrai M. Surin, car c'est à lui, j'imagine, qu'en veut ce misérable. — N'importe, n'importe... de grâce, marchons vite... Je mourrais d'effroi si nous faisons encore une pareille rencontre!

Malgré les instances de son compagnon, elle doubla le pas. Ce fut seulement en apercevant de loin les premières maisons de Fontbasse qu'elle parut se rassurer un peu. — Monsieur Gérard, reprit-elle, n'allez pas plus loin... Vous voyez là-bas la maison de mon père, et à moins que vous ne consentiez à venir vous y reposer un moment...

Gérard balbutia quelques excuses.

— Adieu donc, et recevez mes remerciements pour l'appui que vous m'avez prêté; si vous m'en croyez, ne prenez pas par la lande, mais gagnez la grand' route; là, sur votre gauche; le chemin est un peu long, mais vous ne courrez plus le danger de rencontrer cet homme affreux qui m'a fait tant de peur. — Ah! Mademoiselle, s'écria Gérard avec entraînement, je ne redouterais pas mille rencontres de ce genre, au prix d'une minute semblable à celle que j'ai passée tout à l'heure à la fontaine!

Léonie ne parut pas comprendre cette allusion mieux que les autres; elle salua d'un geste amical, et dit encore en s'éloignant:

— Vous rendrez le mouchoir à mon

père... Adieu!... Ne prenez pas par la lande!

Avant de rentrer à la maison, elle se retourna plusieurs fois pour jeter un sourire à Gérard. Celui-ci restait debout à la même place.

— Je l'aime, mon Dieu! je l'aime! murmurait-il en la voyant s'éloigner.

X.

Le même jour, et à peu près à l'heure où Gérard quittait M^{lle} Chardin pour retourner au Prieuré, on achevait de déjeuner dans la vaste salle à manger du château de Bermondet. Le baron et la chanoinesse étaient seuls. Achille, soit fatigué, soit préoccupation, s'était montré soucieux pendant le repas et n'avait pas touché les mets servis devant lui. De son côté, la comtesse ne paraissait pas jouir de sa sérénité d'âme habituelle; l'œil vague et le front pensif, elle ne songeait pas à relever la conversation qui tombait à chaque instant, et de fréquents soupirs soulevaient la gaze transparente de sa blanche poitrine.

Cependant, quand le vieux domestique cérémonieux qui servait à table se fut retiré, la chanoinesse parut enfin sortir de sa rêverie.

— Mais vraiment, Achille, dit-elle en essayant minutieusement avec sa serviette de Saxe un joli couteau de dessert à manche d'émail et à lame d'or, nous voilà bien maussades l'un et l'autre... Moi, je souffre de ma migraine, et je suis excusable; mais vous, que vous est-il arrivé? Voyons, les événements de la nuit dernière menaceraient-ils votre mariage d'un nouveau retard? — J'espère que non, ma bonne tante, répliqua le baron en la remerciant de son intérêt par un sourire; les actes sont prêts, les effets de noces arriveront de Paris d'un moment à l'autre. Nous pourrions donc signer le contrat à la fin de la semaine prochaine... Mais vous savez combien d'obstacles pourraient rompre ce mariage, le terme en fût-il encore plus rapproché!

M^{lle} de Bermondet fit une petite moue de mécontentement.

— Achille, reprit-elle, vous êtes trop ingénieux à vous tourmenter. M. Surin paraît vouloir mettre en oubli ce funeste passé; que souhaitez-vous de plus? — Tenez, ma tante, s'il faut l'avouer, vos aveux n'ont pas été, je le crains, assez nets, assez précis. Je ne comprends pas que M. Surin, cet homme d'une probité sévère, se soit montré si facile. Avant de mourir, mon père m'a pardonné; vous, ma tante, vous prenez chaque jour à tâche de me relever à mes propres yeux, en me comblant d'égards et de tendresse, mais qui pourrait atteindre à la sublime indulgence d'un père, à la charité sans bornes d'une femme telle que vous? Peut-être un jour M. Surin, en apprenant la vérité dans toute sa laideur, me reprochera-t-il de l'avoir indignement trompé!... — Et que savez-vous, Achille, dit la chanoinesse avec un fin sourire, s'il ne consent pas lui-même à se laisser tromper? Il est probe; à Dieu ne plaise que j'éleve un doute à cet égard, mais il est ambitieux comme un parvenu; le désir de voir sa fille entrer dans notre famille peut l'aveugler sur beaucoup de choses. Qui sait s'il n'a pas reculé sciemment devant une explication catégorique? Il semblait avoir, comme nous, un secret de famille à révéler; qui sait si de mystérieuses compensations ne se sont pas établies dans sa tête, et s'il n'a pas jugé convenable de se montrer peu sévère pour nous afin que nous fussions moins sévères pour lui? — Il aurait des secrets aussi! Que pourrait-ce donc être, ma tante? — Il m'a semblé qu'il faisait allusion à quelque maladie héréditaire dans sa famille; mais comme Louise et son frère, que nous connaissons depuis leur enfance, ont toujours joui d'une santé parfaite, je n'ai pas cru devoir vous parler de cet excès de scrupules... Allons! mon pauvre Achille, ayez l'esprit en repos. J'en ai dit assez à M. Surin pour éveiller en lui le désir d'une révélation complète; s'il ne l'a pas exigée, c'est qu'il avait ses raisons pour cela. D'ailleurs, pourquoi vous inquiéter désormais? Qui pourrait découvrir un pareil secret dans ce pays retiré? Depuis six ans que vous habitez Bermondet, aucun de ceux qui nous approchent a-t-il eu l'ombre d'un soupçon?

Enfin, mon ami, M. Surin, quoi qu'il apprenne maintenant, ne serait plus en droit de se plaindre et de récriminer. Rassurez-vous donc; secouez cette tristesse sans sujet; redevenez vif et joyeux comme d'habitude. — Ah! ma tante, répliqua le baron en soupirant, cette gaieté, vous le savez bien, n'est que superficielle et passagère... Mais je vous remercie de vos consolantes paroles. Je me sens plus calme, j'ai meilleure foi dans l'avenir. J'aime Louise autant que je peux aimer après les agitations de ma vie passée, et cependant, ma tante, je crains fort de ne pas trouver en elle la générosité, l'élevation d'idées et de sentiments que j'admire en vous! — Prenez garde, Achille! répliqua la chanoinesse d'un ton mélancolique, peut-être aussi mon indulgence n'est-elle pas désintéressée... Eh bien, mon neveu, continua-t-elle d'un ton différent en voyant le baron se disposer à sortir, vous allez prendre l'air? Vous avez raison... la promenade dissipera les fumées noires qui troublent votre cerveau... De quel côté comptez-vous diriger votre promenade? — Je vais à la coupe du Bois-Brûlé; les ouvriers attendent ma visite ce matin... Et vous, chère tante, ne sortirez-vous pas aussi? — Je ne sais trop, répliqua la chanoinesse d'un air de réflexion. Ne pensez-vous pas, Achille, que je devrais aller moi-même au Prieuré pour avoir des nouvelles de... de ces pauvres enfants blessés? — Comme vous voudrez, ma tante; cependant... — Oui, vous avez raison, Achille, interrompit vivement M^{me} de Bermondet sans lui donner le temps d'exprimer sa pensée; cet empressement pourrait éveiller des soupçons... Je n'irai pas; j'enverrai quelqu'un. — Des soupçons? répéta le baron avec étonnement; quels soupçons pourrait exciter cette démarche toute naturelle? — Ai-je dit des soupçons? balbutia M^{me} de Bermondet en rougissant un peu; la langue m'a tourné sans doute. Enfin, je n'irai pas... Mais je ne vous retiens plus, Achille; adieu..... Soyez raisonnable, et, croyez-moi, votre pauvre tante a bien aussi ses ennuis.

Elle tendit la main au baron et regagna précipitamment sa chambre.

Un instant après, Achille de Bermondet traversait le jardin et le parc; puis, ouvrant, au moyen d'une clef qu'il portait toujours sur lui, le pavillon de chasse, il s'engagea dans la forêt.

Sa conversation avec la chanoinesse avait disposé son esprit aux idées douces; son humeur noire se dissipait; l'avenir se montrait à lui maintenant sous un riant aspect. Il se confirmait dans l'espoir qu'un voile impénétrable couvrirait à tout jamais les fautes de sa première jeunesse. Alors, que lui manquait-il? Riche, bien portant, héritier d'un nom ancien et respecté, il allait épouser une jeune fille charmante, dont la fortune, jointe à la sienne, le rendrait le plus opulent propriétaire du département. Sans doute la carrière des honneurs devait lui rester fermée, par suite de sa position exceptionnelle; mais ne trouverait-il pas à ce désavantage, qui l'inquiétait peu du reste, de larges compensations? Il aurait des haras splendides; son chenil exciterait l'envie de tous les veneurs; il ajouterait une aile à son château. Enfin, tout en marchant il rêvait d'or; et, sans qu'il s'en aperçût, il chantonnait un joyeux refrain.

Bientôt il quitta la grande allée pour prendre une route de chasse qui devait le conduire plus directement à sa destination. Cette partie de la forêt paraissait très-solitaire; mais que pouvait-il craindre sur ses propres domaines, dans un lieu que ses gardes-chasse battaient jour et nuit pour surprendre les braconniers et les voleurs de bois? D'ailleurs, le baron était robuste, adroit, et dans le jonc à pomme d'or qu'il tenait à la main se trouvait une courte épée dont il saurait faire usage en cas de nécessité.

Il atteignit un petit vallon ou plutôt un ravin qui s'enfonçait entre deux collines boisées. Quoique le soleil fût alors à son midi, la lumière et la chaleur ne pénétraient que faiblement dans ce ravin, où le brouillard, formé la nuit précédente, n'avait pu disparaître encore tout à fait. Le fond était embarrassé de rochers et d'inextricables ronces qui n'eussent pas permis de s'écarter du sentier tracé.

Un ruisseau d'eau vive se frayait passage à travers ces obstacles; mais on le voyait à peine sous les broussailles et les plantes parasites. Un petit pont délabré, rongé de mousse et de lierres, était jeté sur le courant d'eau. Le tout formait l'idéal d'un coupe-gorge.

Le baron allait franchir distraitemment le pont, quand un frôlement dans les branchages lui fit retourner la tête. Aussitôt le Parisien, avec ses vêtements délabrés et son énorme bâton, sortit du bois et vint se placer au milieu du chemin. Cette figure de bandit semblait être le complément de ce lieu sauvage et s'harmonier parfaitement avec lui.

M. de Bermondet eut un mouvement de crainte; mais cette impression dura peu; plein de confiance en lui-même, il surmonta son trouble aussitôt. S'arrêtant à quelques pas du vagabond, il dégagea le dard de sa canne, et dit avec assurance :

— Eh bien, drôle, prétendrais-tu me disputer le passage? Que demandes-tu?

Mais le Parisien ne bougeait pas et le regardait fixement.

— Oui, oui, c'est bien ça! murmura-t-il comme à lui-même.

Puis, touchant légèrement sa casquette du bout des doigts, il dit avec un mélange d'insolence et de politesse :

— Pardon, excuse, mon bourgeois; c'est à cette seule fin d'avoir un bout de conversation avec vous... On m'avait bien dit que je vous rencontrerais par ici! Je paierai quelque chose au brave garçon qui m'a si bien renseigné. — Parbleu! l'amî, reprit le baron avec un sourire méprisant, si tu veux me parler, tu choisis singulièrement le lieu! — Dame! que voulez-vous, bourgeois, on n'a pas un beau salon pour y recevoir les gens comme il faut; et m'est avis que si j'avais eu le toupet de me présenter dans le vôtre, vous m'auriez joliment secoué... hil hil hil!

Et le coquin se mit à rire en se tordant la bouche d'un air narquois.

Achille ressentait un malaise étrange, sans pouvoir se rendre compte du motif, car dans une lutte corps à corps, il se croyait sûr d'avoir l'avantage. Cependant

il fit bonne contenance, et reprit d'un ton résolu :

— Ah ça, vas-tu me retenir longtemps ici? Je n'ai rien de commun avec toi. Si tu veux me parler, viens au château demain, et je t'écouterai, pourvu que j'en aie le loisir... Maintenant, laisse-moi passer, ou j'appelle un de mes gardes-chasse; au besoin même je n'aurais besoin de personne pour te mettre à la raison.

Ces menaces et cette contenance fermes n'imposèrent nullement au Parisien, qui continua de ricaner sans changer de place.

— Ma foi, bourgeois, dit-il, si vous appelez les gardes, vous seriez plus attrapé que moi. Quant à votre dard, je m'en soucie comme de l'aiguillon d'une gûepe... Voyons, ne nous fâchons pas, que diable! nous sommes d'anciennes connaissances! — Ah ça, mon cher, vous voulez plaisanter, je crois? reprit le baron d'un ton déjà moins résolu; où donc aurais-je pu connaître un drôle de votre sorte? — Pas d'injures, ou je me mets en colère, répliqua le Parisien d'un air de fierté blessée. Voyons, la main sur le côté gauche de la veste, est-ce que tu n'es pas l'Habit-Noir? Ose donc dire un peu que tu n'es pas l'Habit-Noir?

Achille de Bermondet pâlit légèrement; néanmoins il répondit d'une voix ferme :

— Je ne vous ai jamais vu. — Oh! pour le coup, c'est trop fort! s'écria le vaurien avec indignation; renier ainsi les amis!... Quand je dis amis, c'est vrai que nous n'avons jamais été compère et compagnon ensemble: tu faisais le fier; pas moyen de manger au plat avec toi. Mais tout de même, nous nous sommes trouvés là-bas... tu sais... au Marché-aux-Veaux. — Au Marché-aux-Veaux? répéta le baron machinalement. — Eh oui! c'est ainsi que nous appelons Poissy et la grande maison où le gouvernement engraisse une bande de bons garçons... Tu ne te souviens pas de moi! On m'appelait le Parisien; j'avais le numéro 147. Les curieux m'avaient envoyé là pour quelques misères que j'avais faites à la manufacture de Sèvres... Mais, bête que je suis, ajouta le misérable en se frappant le front, j'oublie une chose: tu pouvais bien me voir en allant et venant dans

les préaux, mais tu ne savais pas mon nom ; c'est qu'on te protégeait fièrement, toi ! D'abord, tu logeais à part et tu ne descendais pas dans la cour aux mêmes heures que nous ; ensuite, tu ne portais pas l'uniforme de la maison, et c'est pour ça que nous t'appelions l'Habit-Noir. Et puis, tu n'es pas resté longtemps dans la mue ! On t'avait condamné pour trois ans, et voilà qu'au bout de deux mois on t'a fait filer... Sans te vanter, camarade, tu devais avoir dans la manche quelqu'un dont le bras était diablement long pour t'en tirer comme ça !

Le descendant de l'illustre famille de Bermondet rougissait et pâlissait tour à tour ; son visage ruisselait de sueur, ses jambes fléchissaient sous lui. Néanmoins il reprit avec effort :

— Que m'importent toutes ces infamies ! Vous me prenez pour un autre ; je suis le baron de Bermondet. — Minute ! mon vieux, ça ne prendra pas ! dit le Parisien d'un ton railleur ; d'abord, en te retrouvant là-bas à la cassine du père Surin, je m'ai dit : « Ça peut pas être l'Habit-Noir, quoiqu'il lui ressemble comme un œil à l'autre quand on n'est pas borgne. » Étant à Poissy, j'avais eu l'idée de savoir ton véritable nom ; je payai donc à boire à certain gratte-papier qui me permit de lire dans les registres d'érou : c'est une bonne précaution à prendre quand on connaît en prison quelqu'un comme il faut ; on en profite plus tard pour faire chanter les Jobards... Eh, eh, eh ! c'est une ruse de l'état !

Et il se mit à rire de nouveau.

— Donc, continua-t-il, voyant qu'ici tu passais pour un véritable baron, j'étais d'abord tout interloqué. J'avais lu sur les registres d'érou : Bernard-Louis-Achille Gonthier, et tu t'appelais maintenant baron de Bermondet ; c'était embarrassant ; et je me disais toujours : « Faut que ce ne soit pas ça ! » Mais l'autre jour, en flânant à la manufacture, j'avise par hasard une grande affiche sur laquelle on avait griffonné les noms de ceux qui se marient. Je m'approche sans penser à mal, et qu'est-ce que je vois ? l'annonce du mariage de M. Bernard-Louis-Achille Gonthier, *baron de Bermon-*

det, avec la fille au père Surin... Pour le coup, j'ai compris le tour... Mon farceur avait deux noms, un pour là-bas, l'autre pour ici, et c'était ce qui m'avait blousé... Mais t'es connu maintenant, petit ; on n'est pas si bête qu'on en a l'air, et je suis un trop vieux merle pour qu'on me prenne deux fois à la même glu !

En présence de ces explications si claires et si péremptoires, le malheureux Achille était atterré. Jamais, depuis six ans qu'il s'était confiné dans ses terres, la possibilité d'une rencontre pareille ne s'était présentée à son esprit. Il croyait toutes les précautions prises pour assurer son secret, et voilà que tout à coup s'ouvrait à ses pieds un effroyable abîme dont il n'avait pas même soupçonné l'existence. Cependant il reprit avec volubilité, comme impatient de connaître son sort :

— Eh bien, quand même je serais le malheureux dont vous parlez, qu'attendriez-vous de moi ?

Sa contenance exprimait tant de douleur, de désespoir et de honte, que le Parisien lui-même, cet habitué des prisons et des tapis-francs, ressentit une sorte de pitié.

— Voyons, te chagrine pas trop, l'Habit-Noir, dit-il avec un mélange de grossière bienveillance et de protection ; t'as eu des malheurs ; qui n'en a pas ? mais les amis ne sont pas des Turcs ; je serai pas méchant avec toi... D'autres, des pas grand'chose, des mal élevés, te demanderaient ceci, puis cela ; l'un voudrait ton château, l'autre des forêts, ou ton argenterie, ou tes écus. Moi, je suis *artiss* et bon enfant ; je te demanderai des bagatelles, presque rien : le moyen de me tirer tant seulement de la débîne où je suis tombé momentanément...

Et comme le baron se taisait toujours, attendant la conclusion de ces prémices, le Parisien reprit en s'appuyant nonchalamment sur son gourdin :

— Écoute, je te parlerai de bonne amitié... Je suis en rupture de ban, et, depuis l'affaire de Poissy, d'autres affaires me sont survenues. A vrai dire, la justice et moi nous ne nous sommes jamais beaucoup aimés, si bien que je suis obligé de me cacher

et de ne pas trop faire la roue au soleil. Ne sachant que devenir, j'ai voulu tirer parti de mon ancien état, et je suis venu demander de l'ouvrage à ce vieux bêta de Surin, qui m'en a donné, quoique je n'eusse pas de papiers. C'était à merveille; mais la poussière de la pâte à porcelaine m'offense la poitrine, et puis c'est pas amusant de travailler... Aussi j'ai tenté de manigancer quelque chose avec ces jobards d'ouvriers de la fabrique, parce que dans la bagarre j'avais l'espoir de poser la griffe sur le magot du bourgeois... Mais, bah! ces ouvriers de campagne, c'est si lourd, si bouché! Ils n'étaient pas à ma hauteur, et le coup a manqué.. Si bien que me voilà sur le pavé, sans le sou, crevant de faim, avec la perspective d'être happé par un gendarme sitôt que je monterai mon nez quelque part.

Achille se taisait toujours; mais l'expression de la terreur avait fait place sur son visage à celle d'une réflexion profonde.

— Tu vois donc ce qu'il te reste à faire en bon camarade, continua le repris de justice avec assurance; comme depuis hier je n'ai mangé que des mûres de buisson et des châtaignes crues, tu vas me conduire là-bas à ton château; tu commanderas qu'on me serve quelque chose de chaud avec un coup à boire. Ensuite tu me compteras dix mille balles, soit en or, soit en billets de banque, à ton choix, et tu me passeras un écrit par lequel tu t'engageras à me servir, ma vie durant, une rente de douze cents balles, payable où je voudrai... Tu le vois, je suis accommodant! Qu'est-ce que de pareilles misères pour un homme aussi riche que toi? Sans compter que la petite Surin, ta future, va t'apporter des millions dans son tablier. Ah! j'oubliais... Tu diras encore au père Surin, maire de la commune, de dire à ses gendarmes de me laisser tranquille, et puis... Je crois que c'est tout.

Achille frémit. Ces exigences dépassaient tout ce qu'il avait pu craindre de plus terrible. Les sommes qu'on demandait ne lui paraissent pas exorbitantes; il eût donné sa fortune entière pour acquérir une parfaite sécurité. Mais la rente viagère, condition principale de cet abominable marché, devait

le mettre pour toujours sous la dépendance du scélérat, et il redoutait plus que la mort les angoisses auxquelles, en acceptant, il serait désormais condamné.

— Et dites-moi, mon cher, reprit-il avec une colère factice qui ne pouvait tromper son interlocuteur, qu'arriverait-il si je refusais de satisfaire à vos insolentes prétentions? — Allons donc, l'Habit-Noir, tu ne serais pas niais à ce point... Tu sais bien qu'en demandant si peu, je suis généreux comme un prince et que j'y mets du mien... La petite ne te déplaît pas, mon vieux, et tu fais les yeux doux à la dot; tu t'exécutes sans marchander. — Cependant... — Préfères-tu que j'aille trouver le papa Surin et que je lui glisse dans le tuyau de l'oreille en quel endroit nous nous sommes rencontrés pour la première fois? — Il ne vous croira pas. — Et pourquoi non? Je lui dirai seulement de s'informer, et il s'informer... Un bout de lettre est bien vite écrit. Quand la réponse arrivera, tu recevras ton sac, et la petite avec son million sera pour un autre, sans compter que moi, de mon côté, j'aurai soin d'apprendre à tes amis et connaissances la cause véritable de cette brouille. Dame! tu comprends bien, mon cher Habit-Noir, si nous sommes en guerre, je te la ferai bonne! — Mais vous oubliez qu'en vous présentant chez M. Surin ou chez toute autre personne du pays, vous serez infailliblement arrêté. — On pourrait user de précautions; mais si le cas arrivait, vogue la galère!... Un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe! Je n'ai pas le sou, pas de ressources; les gendarmes vont me pourchasser comme un chien enragé; j'aime autant aller en prison de suite. En prison, le gouvernement vous nourrit; et puis, on ne fait rien tant qu'on est en prévention: ça vaut mieux que de coucher dans les bois et de vivre comme j'ai vécu depuis hier au soir... Tiens, l'Habit-Noir, j'ai pris mon parti; tâche aussi de prendre bien vite le tien, car c'est assez causé pour le quart d'heure.

Le baron se voyait perdu; il comprenait qu'en effet ce coquin ne reculerait devant aucune extrémité pour assurer le succès de son ignoble spéculation. Sans doute Achille

n'avait plus à redouter de poursuites judiciaires depuis longtemps ; néanmoins l'exécution des menaces du Parisien devait entraîner pour lui les conséquences les plus funestes. Il serait déshonoré ; ce respect séculaire que l'on avait pour son nom dans le pays s'effacerait à jamais devant la qualification flétrissante de *repris de justice*. Les os de son père tressailleraient d'horreur dans leur tombe ; sa bonne et généreuse tante mourrait de honte ; ses amis s'éloigneraient de lui ; M. Surin le repousserait avec indignation ; et Louise , cette charmante Louise , dont la gracieuse image lui souriait encore au milieu de ses souffrances de réprouvé , n'aurait plus pour lui que du dégoût et de la haine.

Pendant qu'il calculait ainsi la profondeur du gouffre où l'on voulait le pousser , une pensée infernale traversa son cerveau. Ses yeux se tournèrent tout à coup vers le Parisien , qui se dandinait avec complaisance , comme un homme sûr du filet dans lequel il vient d'enlacer sa proie ; mais cette fois son regard n'était plus abattu , morne , presque suppliant ; il était acéré , brillant comme cette épée nue qu'il tenait à la main.

— Eh bien , reprit Achille d'une voix brève et saccadée , supposons un moment que , pour imposer silence à ces propos injurieux , je puisse accepter vos conditions ; qui me garantit que d'autres individus de votre sorte , sachant la spéculation lucrative , ne viendraient pas bientôt me menacer aussi de leurs révélations ? — Oh ! pour ça , pas de danger , répliqua le Parisien avec empressement ; les autres de là-bas n'avaient pas eu l'idée de l'affaire , car certainement ils auraient tenté de me la souffler ; tu peux être tout à fait tranquille de ce côté.. Moi seul je connais ton secret. — Alors il va mourir avec toi , dit le baron d'un ton énergique ; défends-toi , scélérat !

Et , par un sentiment de loyauté qui ne l'abandonnait pas , même dans sa frénésie , il se reculait , afin de laisser à son ennemi le temps de se mettre en garde , quand il reçut un violent coup de bâton sur la tête.

Le Parisien n'était pas homme à se laisser prévenir. Devinant au geste , au regard , au

son de voix d'Achille ce qui le menaçait , il s'était empressé de frapper le premier.

Heureusement la force du coup fut amortie par l'épais chapeau de feutre que portait M. de Bermondet , et un mouvement rapide fit glisser la pesante massue le long de son épaule. Cependant le baron eut un éblouissement , il faillit tomber ; la colère , l'orgueil blessé , le sentiment de la propre défense lui rendirent sa présence d'esprit ; tandis qu'il parait avec son jonc le nouveau coup que lui portait le Parisien , il attaquait à son tour avec la courte lame dont sa main droite était armée.

La lutte fut ardente et silencieuse. Nous savons déjà qu'Achille , comme Gérard , était habile dans l'art de l'escrime ; le Parisien , de son côté , maniait le bâton avec une dextérité qui témoignait d'une grande habitude dans ce genre d'exercice. Néanmoins il eut bientôt le dessous , et le dard de son adversaire s'enfonça tout entier dans sa poitrine.

Le malfaiteur était grièvement blessé ; mais , d'une constitution vigoureuse , il ne tomba pas sur le coup. Bermondet , épouvanté déjà de sa victoire , ne songeait pas à la poursuivre , quand son adversaire , réunissant toutes ses forces , le frappa d'un coup de pointe au visage ; le sang jaillit avec abondance.

Alors Achille perdit la tête ; tous les instincts féroces qui se trouvent parfois à l'état latent dans le cœur de l'homme le plus doux , le plus civilisé , se réveillèrent en lui. Jetant ses armes , il se rua sur son ennemi , le prit corps à corps , et tâcha de le terrasser. Quoique perdant lui-même beaucoup de sang , le Parisien ne faiblissait pas ; ils parurent chercher mutuellement à s'étouffer. Enfin le Parisien devint livide , ses bras se détendirent , ses jambes fléchirent. Une rude secousse le jeta d'abord sur le chemin ; puis , glissant le long du talus raboteux contre lequel s'appuyait le petit pont , il alla rebondir contre les grosses pierres qui jonchaient le lit du ruisseau.

Dans le premier moment , Achille n'eut même pas conscience de son triomphe. La campagne tournait autour de lui , quelque chose le serrait à la gorge , sa vue se trou-

1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900



Mappoteaux del

Reze sc

Paris boulevard imp q de la Tournelle 35

LES MYSTERES DE LA FAMILLE

LES ÉVALUÉS

Le premier point à retenir est que l'évaluation est un processus continu et évolutif. Elle ne se limite pas à un simple constat de l'état des lieux, mais implique une réflexion constante sur les pratiques et les résultats. Les évalués doivent être impliqués dès le début du processus, car leur participation est essentielle pour garantir la pertinence et l'acceptation des conclusions. Cette implication passe par une communication transparente et régulière, ainsi que par la mise en place de mécanismes de concertation et de dialogue.

En outre, il est important de noter que l'évaluation doit être basée sur des critères objectifs et mesurables. Cela permet de comparer les résultats obtenus avec les objectifs initiaux et d'identifier les écarts. Cependant, il ne faut pas négliger l'aspect qualitatif de l'évaluation, qui permet de saisir les nuances et les contextes spécifiques de chaque situation. Les données quantitatives et qualitatives doivent donc être combinées pour offrir une vision complète et équilibrée de la situation.

Enfin, l'évaluation doit être vue comme un outil d'apprentissage et de progrès. Les conclusions tirées de l'évaluation doivent être utilisées pour ajuster les stratégies et les actions, et pour promouvoir une culture d'amélioration continue. Cela implique de reconnaître les succès et de célébrer les progrès réalisés, tout en identifiant les domaines où des efforts supplémentaires sont nécessaires. L'évaluation est ainsi un levier puissant pour favoriser le développement et l'innovation au sein d'une organisation.

teillage. Quelques lezarus s'eminent sur , aux côtés de P.



blait. Il tomba sur un genou ; sa main tremblante cherchait un appui dans le vidé. Au bout d'une minute, l'étourdissement cessa ; la vie reprit son cours, la pensée lui revint.

Il se souleva péniblement et promena son œil hagard autour de lui ; un profond étonnement se peignit sur son visage en ne retrouvant plus son adversaire.

Sa première pensée fut que le Parisien s'était enfui. Il se redressa sur ses pieds, comme un ressort, et saisit son épée. Un faible gémissement, qui semblait sortir de dessous terre, attira son attention. Les cheveux hérissés, les traits décomposés, il se pencha sur le parapet du pont ; alors il aperçut au-dessous de lui le corps du Parisien renversé sur le dos. La partie inférieure s'était engagée dans les orties et les ronces, mais le buste et le visage demeuraient parfaitement reconnaissables. La mauvaise veste du malfaiteur, déchirée pendant la lutte, laissait voir sa chemise inondée de sang sur la poitrine. Le visage était blême ; la bouche béante ; les yeux, à demi ouverts, avaient une fixité farouche. L'extrémité de la tête baignait dans les eaux limpides qui s'enfuyaient insouciantes à travers les menthes parfumées et les boutons d'or.

M. de Bermondet contemplait en silence cet horrible tableau. Le faible gémissement qu'il avait entendu fut suivi d'un second plus faible encore. Le cadavre eut quelques tressaillements convulsifs ; les paupières battirent, les doigts se crispèrent ; puis ces derniers indices de la vie disparurent à leur tour.

Cependant, Achille ne bougeait pas ; à son exaspération fébrile succédait une sombre torpeur. Enfin il se releva lentement et fit quelques pas en arrière, les yeux toujours tournés vers le cadavre.

— Il est mort!... murmura-t-il.

Tout à coup un soupçon affreux surgit dans son esprit : si quelqu'un avait été témoin de la lutte ? Si quelque garde, caché dans le taillis, avait entendu cette conversation, surpris ce terrible secret ? Achille se mit à parcourir d'un air égaré les alentours, sondant les cépées, écartant les touffes de feuillage. Quelques lézards s'enfuirent sur

les feuilles sèches, quelques rouges-gorges s'envolèrent dans les buissons, et ce fut tout. Il revint sur le petit pont ; sa victime semblait l'attirer par une force magnétique irrésistible. Toujours même pâleur, même immobilité, même silence ; un essaim de mouches aquatiques bourdonnait déjà sur le corps inanimé.

Alors le meurtrier fut pris d'une frayeur extraordinaire. Abandonnant sa canne et son chapeau sur le théâtre de la lutte, il s'enfuit à toutes jambes dans la direction du château. Où courait-il ? quel était son projet ? Il l'ignorait lui-même. La pensée bouillonnait dans son cerveau, ses oreilles bourdonnaient, un voile sanglant passait devant ses paupières, et il fuyait, il fuyait toujours, en proie à cette terreur folle que l'homme brave lui-même éprouvé souvent dans ses rêves, quand, poursuivi par des ennemis invisibles, il croit tomber dans le vide d'un précipice sans fond.

• XI.

Le baron atteignit en peu de minutes la cour du château de Bermondet. Quel chemin avait-il pris ? comment avait-il ouvert le pavillon de chasse, traversé le parc et le jardin ? Il ne put s'en rendre compte plus tard. Il entra dans une écurie destinée aux chevaux de main, et se mit en devoir de seller lui-même son cheval favori.

Un domestique, effrayé de son désordre, accourut et lui offrit ses services.

Achille ne parut pas avoir entendu cette demande, et continua sa besogne.

— Monsieur veut-il me permettre de harnacher son cheval ? reprit le domestique après un moment d'attente.

Même silence farouche de la part du maître, qui cependant ne repoussa pas l'aide qu'on lui proposait. Quand le cheval fut prêt, il le conduisit dans la cour.

— Monsieur le baron désire-t-il que je l'accompagne ? demanda le valet ; j'ai bridé Jacquette en deux tours de main.

Mais il semblait que la moindre parole dût coûter un cruel effort au malheureux

Bermondet. Il se tut encore et se mit en selle; puis, faisant signe au domestique stupéfait de s'écarter, il poussa son cheval vers la grille qui par hasard se trouvait ouverte.

Comme il était sur le point de la franchir, un cri perçant lui fit retourner la tête. La chanoinesse venait d'apparaître à la fenêtre de sa chambre. Voyant son neveu partir ainsi, tête nue, le visage ensanglanté, elle leva les mains au ciel et s'écria d'un ton d'angoisse :

— Achille, mon cher Achille, que vous est-il arrivé?

Le baron parut avoir un moment d'hésitation; son regard s'attendrit en se tournant vers la comtesse. Mais aussitôt le souvenir lui revint; il fit un geste de désespoir et s'élança dans l'avenue de toute la vitesse de son cheval.

— Suivez-le! dit M^{me} de Bermondet en appelant les domestiques à grands cris; que tout le monde le suive!... Allons, hâtez-vous!... Mon Dieu, que s'est-il passé? que va-t-il se passer encore?

Une minute après, tous les gens du château partaient dans diverses directions, à l'effet de retrouver leur maître qu'ils affectionnaient pour ses manières affables et sa libéralité.

Cependant le baron parcourait la campagne avec une rapidité frénétique. Il n'avait ni cravache ni éperons; mais de pareilles incitations n'étaient pas nécessaires avec sa généreuse monture. Il suffisait à la noble bête de sentir contre ses flancs musculeux les talons désarmés de son maître pour qu'elle dévorât l'espace. Elle semblait donc prise de vertige elle-même, parcourant tantôt les chemins frayés, tantôt les champs en friche et les pacages, franchissant buissons et fossés. Son cavalier ne songeait pas à la diriger; ce qu'il voulait, c'était d'aller vite, c'était de s'éloigner du théâtre de cette scène de meurtre, toujours présente à ses yeux. Cette course effrénée, ces obstacles qu'il croyait mettre entre sa victime et lui, semblaient rassurer son imagination malade, et il ne s'inquiétait pas d'atteindre un but déterminé.

Cependant, si vigoureux que fût le cheval, il ne pouvait conserver longtemps cette allure; épuisé, hors d'haleine, son ardeur ne tarda pas à diminuer. Comme Achille le pressait toujours, il gagna le grand chemin, où sa course devait rencontrer moins de difficultés. Son maître ne l'en détourna pas, car l'immobilité, le silence étaient les seules choses qu'il redoutât. Il ne voyait rien, ne sentait rien; il ne vivait plus que par la pensée et la souffrance intérieure; il avait le délire, il était fou.

Enfin les sabots du pauvre animal retentirent sur un pavé, puis il s'arrêta brusquement. Alors seulement le baron parut recouvrer l'usage de ses facultés. Il releva la tête et promena les yeux autour de lui d'un air d'étonnement. Il se trouvait dans la cour du Prieuré. Le cheval, rencontrant au milieu de sa course vagabonde le chemin qu'il parcourait le plus fréquemment, avait porté son cavalier à la manufacture, en face du pavillon habité par M. Surin et sa famille.

Achille fit un mouvement comme pour revenir sur ses pas; mais aussitôt sa volonté subit un nouveau revirement. Sautant à bas de sa monture couverte d'écume et de sueur, il dit d'une voix sourde :

— Allons, Dieu le veut... Que mon sort s'accomplisse!

Il s'avancait en chancelant vers le pavillon, quand Louise, toute joyeuse et sautillante, accourut au-devant de lui sur le perron.

— Hé quoi! c'est vous, monsieur de Bermondet? s'écria-t-elle. Vous venez voir nos pauvres malades? Vous les trouverez tous sur pied... Mais, sainte Vierge! ajouta-t-elle en l'examinant avec épouvante, dans quel état vous voici!... Du sang!... Vous êtes blessé?

Achille n'eut pas pour elle un regard de tendresse, et ne répondit pas à ses questions.

— Mademoiselle, dit-il d'un ton sombre, je veux parler à M. Surin en particulier. — En vérité, Monsieur, vous me faites trembler!... Mais, entrez, on va prévenir mon père.

En même temps elle le précéda pour le

conduire au salon. Le baron s'assit et resta le front penché, les bras pendants, dans un état de prostration complète. Louise, debout en face de lui, l'observait en silence.

— Monsieur le baron... Achille, reprit-elle d'une voix altérée et les larmes aux yeux, vous n'avez donc rien à me dire? — Rien, répondit M. de Bermondet.

En ce moment, M. Surin, qu'on avait prévenu de l'arrivée du baron, accourait avec empressement. Il fit entendre dès le seuil de la porte sa demande ordinaire :

— Eh bien, eh bien, qu'y a-t-il?

Achille resta muet.

— Mon père, dit Louise, qui contenait à peine ses sanglots, M. de Bermondet désire vous parler seul à seul... Je me retire donc.

Et elle sortit en se cachant le visage dans ses mains.

Le manufacturier ne comprenait rien à la désolation de sa fille, à l'attitude morne de son futur gendre.

— Par grâce, mon cher Bermondet, dit-il enfin, m'expliquerez-vous?... — Monsieur Surin, répliqua le baron avec effort et lentement, ce n'est plus à mon ancien ami, c'est au magistrat de cette commune que je m'adresse... Je viens me constituer prisonnier. — Prisonnier! vous? et pourquoi? — J'ai commis un meurtre.

Le digne bourgeois fit un soubresaut.

— C'est impossible! s'écria-t-il. Voyons, voyons, mon cher enfant, vous avez la tête perdue, vos idées ne sont pas nettes; remettez-vous, je vous en prie. D'où vient ce trouble? qui vous a mis dans ce déplorable état? — Je vous répète, Monsieur, que je viens me constituer prisonnier, car j'ai commis un meurtre. — Mais où? quand? de quelle manière? quelle est la victime? — Tout à l'heure, au pont de Chantelauve, dans les bois de Bermondet... La victime est un ouvrier qui s'est enfui de la manufacture à la suite de l'émeute d'hier; on l'appelait, je crois, le Parisien. — Comment! c'est le Parisien que vous avez tué! s'écria M. Surin, qui parut tout à coup soulagé d'un grand poids; attendez, attendez donc... Ce matin Gérard l'a rencontré rôdant dans les bois; le coquin avait l'air de méditer quelque mau-

vais coup, et nous pensions d'abord que c'était à moi qu'il en voulait. Ainsi donc, il est allé vous attendre au pont de Chantelauve, l'endroit le plus mal famé du canton, et il vous a fait des menaces, il vous a demandé de l'argent? — Il m'a menacé, il m'a demandé de l'argent, répéta le baron. — Alors vous vous êtes défendu, comme j'en juge à vos vêtements déchirés, à cette balafre sanglante que vous avez au visage, et vous vous êtes trouvé le plus fort?... — Je me suis trouvé le plus fort, et je l'ai tué... Il est étendu mort en bas du pont de Chantelauve... Voilà pourquoi je viens me constituer prisonnier. — Mais à quoi pensez-vous? s'écria le manufacturier. Comment! un scélérat, un voleur de profession, traqué par la justice et condamné peut-être dix fois déjà, vous tend un guet-apens, vous attaque au coin d'un bois: vous vous défendez, vous le tuez, et vous vous croyez coupable pour cela? En vérité, mon pauvre Achille, votre conscience est par trop timorée! Vous étiez dans le cas de légitime défense, et tous les juges de la cour d'assises agiraient de même en pareil cas.

Ces réflexions parurent ouvrir un nouvel horizon au malheureux Bermondet; un rayon d'espérance pénétra dans son âme, et il reprit après une pause, d'un air moins égaré :

— Je ne sais plus ce que je dis ni ce que je fais. La vue de ce cadavre sanglant... — Et voilà ce qui vous trouble à ce point! s'écria M. Surin. Quel excellent cœur vous avez, baron, et quel digne garçon vous êtes! Ce scélérat de Parisien ne doit pas plus vous laisser de regrets que le loup enragé ou le sanglier féroce contre lequel vous déchargez votre carabine dans une battue; ce sont également des bêtes malfaisantes. Néanmoins, votre déclaration m'impose la nécessité d'aller lever le corps au pont de Chantelauve et de dresser procès-verbal. Naturellement vous devez m'accompagner, et nous nous ferons suivre par deux gendarmes. Justement la brigade a pris poste ici depuis la nuit dernière, quoique nos ouvriers soient maintenant aussi doux que des moutons. En attendant, reposez-vous, mon cher

baron; remettez-vous tout à fait... Je vais vous envoyer Louise; la chère enfant est toute bouleversée, car elle ne comprend rien à ce qui se passe; un mot suffira pour faire votre paix avec elle. Peut-être aussi verrez-vous quelqu'un de nos jeunes gens, car ce pauvre Amédée n'a pu tenir au lit, et marche avec le secours d'une canne... Ah! mon cher baron, ajouta M. Surin à qui le nom de son fils venait de rappeler un cruel souvenir, nous serions trop heureux si nous n'avions jamais de chagrins plus sérieux que les vôtres!

Il soupira, puis il serra la main d'Achille et sortit brusquement.

Le baron demeura donc seul pendant quelques minutes, et cet instant de solitude lui fit grand bien. L'horreur de l'acte qu'il avait commis diminuait depuis qu'il pouvait envisager de sang-froid les causes et les conséquences. Après tout, n'avait-il pas été, comme le disait M. Surin, dans le cas de légitime défense? La mort d'un scélérat n'était-elle pas un bienfait pour les honnêtes gens? Un guet-apens n'avait-il pas été tendu? Achille n'avait-il pas été frappé le premier et par surprise? A la vérité, sa conscience lui reprochait ses intentions hostiles à l'égard du Parisien avant le commencement de la lutte; mais une sorte de fatalité, supérieure à sa volonté même, n'avait-elle pas dirigé toutes les péripéties de ce drame lugubre? Enfin, la réaction une fois commencée dans son esprit, le baron se jeta dans l'extrême opposé; il ne vit bientôt plus, dans cet événement, qu'une faveur de la Providence, qui voulait le dispenser d'une nouvelle expiation pour ses fautes de jeunesse.

Pendant qu'il se livrait à ces réflexions, quelqu'un entra doucement: c'était Louise Surin. Elle portait sur un plateau des rafraîchissements qu'elle posa devant lui.

— Louise, dit le baron, d'un ton suppliant, excuserez-vous ma singulière brusquerie de tout à l'heure? Je n'avais plus ma raison, et... — Pas d'explications, monsieur Achille, interrompit M^{lle} Surin, en lui tendant la main; mon père m'a tout appris... Je sais que ce trouble provenait d'une exquise dé-

licatesse de sentiments... Laissons cela. Puis-je avoir une autre pensée que celle du danger auquel vous venez heureusement d'échapper?

La conversation des deux fiancés était établie sur ce ton affectueux quand Gérard et Amédée entrèrent dans le salon. Amédée s'appuyait d'un côté sur une canne, de l'autre sur l'épaule de son ami, dont le front était toujours entouré d'un bandeau.

— Eh bien, mon cher Achille, dit le jeune homme galement en s'avancant vers son futur beau-frère, il paraît donc qu'il pleut des horions et des coups de massue dans ce maudit pays? Hier, c'était mon tour et celui de ce pauvre Gérard; aujourd'hui c'est le vôtre, à ce que l'on m'a dit... Mais, vous, du moins, vous êtes sûr que la main qui s'est levée sur vous ne se lèvera plus, et cela console!

Gérard s'aperçut que M. Bermondet n'était pas encore assez remis pour supporter ce ton léger sur un pareil sujet. Il se hâta de donner à la conversation une tournure plus sérieuse. Il parla de sa rencontre du matin avec le Parisien et de la frayeur qu'elle avait causée à Léonie. Achille écoutait en silence.

— Oui, oui, dit-il enfin avec effort, cet homme avait les plus mauvais desseins, et mon droit comme mon devoir était de faire ce que j'ai fait.

Louise lui présenta du madère, qu'il ne pouvait refuser de sa main et qui ramena quelque rougeur sur ses joues décolorées. Au même instant, M. Surin reentra; il était tout de noir habillé, comme il convenait aux graves fonctions qu'il allait remplir. Les gendarmes attendaient dans la cour avec deux hommes de peine, chargés de porter le corps sur une civière.

A cette nouvelle, le baron fut sur le point d'éprouver une rechute; ses joues blémirent de nouveau; mais, se raidissant contre ce reste de faiblesse, il annonça d'un ton assez calme qu'il était prêt. M^{lle} Surin désirait panser elle-même la contusion qu'il avait reçue au visage; mais il n'y voulut pas consentir, et accepta seulement un chapeau d'Amédée, car on se souvient qu'il avait laissé le sien sur le théâtre de la lutte;

puis la troupe se mit en marche pour la forêt.

Le jour baissait au moment où l'on quitta le Prieuré; la campagne se couvrait d'une brume légère. M. Surin et le baron étaient à cheval, ainsi que les deux gendarmes qui se tenaient discrètement à quelques pas. Mais, en arrière, les hommes qui portaient la civière suivaient à pied. Aussi, quoiqu'on marchât d'un bon pas, était-il nuit close quand on approcha du lieu fatal, et l'obscurité ne devait pas permettre de procéder aux investigations légales. Heureusement Surin avait prévu le cas. L'un des assistants était muni d'une botte de paille dont on fit des torches. Les deux hommes de peine précédèrent alors la troupe en agitant ces lugubres flambeaux, et l'on atteignit bientôt cette gorge solitaire où se trouvait le pont de Chantelauve.

Arrivé là, M. de Bermondet mit péniblement pied à terre et commença de nouveau le récit du tragique événement.

La canne à dard et le chapeau du baron se trouvaient encore sur le gazon, au bord du sentier, comme pièces probantes. Un des gendarmes, en abaissant sa torche, distingua les nombreuses gouttes de sang qui souillaient le sol. On pouvait même suivre de l'œil, sur le talus du pont, la trace du corps au milieu des herbes sauvages toutes froissées et brisées par sa chute.

Un homme descendit au fond du ravin avec un flambeau; mais vainement chercha-t-il le cadavre du Parisien. Dans les broussailles, dans le lit du ruisseau, sous l'arche du pont, il ne découvrit rien, quoique la torche projetât une lueur éclatante. Les traces de sang devenaient plus visibles sur les grosses pierres du ruisseau; on trouva même la mauvaise casquette du Parisien dans les branches d'un vergne; mais le corps avait disparu.

M. Surin fit part de cette circonstance au baron de Bermondet, qui, le front appuyé contre un arbre, attendait, dans un morne accablement, le résultat des recherches. Achille s'avança vers le pont et vint se placer exactement au point d'où, le meurtre commis, il avait regardé le cadavre; mais

quoiqu'un homme, tenant un flambeau, se trouvât à deux pas de l'endroit où, pour la première fois, il avait vu la figure pâle et inanimée de son adversaire, cette image effrayante, encore présente à son esprit, n'existait plus dans la réalité.

— Mon cher baron, demanda M. Surin, je ne puis douter de la vérité de votre récit; mais êtes-vous bien sûr d'avoir tué cet homme? — Serait-il donc possible, s'écria M. de Bermondet avec une véhémence extraordinaire, que je ne l'eusse pas tué? oh! Dieu m'en est témoin, au risque de ce qui pourrait arriver, je le remerciais de m'avoir épargné ce remords! — Au risque de ce qui pourrait arriver? répéta le manufacturier avec étonnement. Mais je comprends, ajouta-t-il aussitôt, vous voulez dire que le drôle, s'il en réchappe, pourrait bien, pour se venger, recommencer le coup, et je l'en croirais très-capable. Ainsi donc, vous n'êtes pas bien sûr vous-même de l'avoir frappé mortellement?

Achille réfléchit.

— J'en suis sûr, répondit-il enfin; à la vérité je n'ai vu ce malheureux que du haut du pont... mais ces convulsions, ces traits décomposés, ces yeux éteints, puis cette immobilité, cette bouche expirante, tous ces effrayants détails ne pouvaient mentir. — Comment alors expliquez-vous la subite disparition du cadavre? — Que sais-je? un passant peut-être l'aura recueilli. — Un passant! et que diable pourrait faire un passant d'une pareille.... mais on doit du respect aux morts. Seulement, baron, vous ne connaissez guère les gens du pays: si quelque passant avait aperçu le corps, au lieu d'en approcher, il serait bien vite accouru pour me prévenir. C'est un préjugé parmi ces pauvres gens, que personne ne peut toucher, hors de la présence de la justice, une personne ayant péri de mort violente, sans s'exposer à des poursuites comme auteur du meurtre; on a beau leur dire le contraire, ils n'en démordent pas, et ils se croiraient perdus s'ils agissaient différemment. — Avec votre permission, Messieurs, dit respectueusement un des gendarmes, qui paraissait avoir acquis une certaine expérience dans

ces sortes de matières, il arrive parfois que l'on confond la *petite mort* avec la grande, et que le plus fin y est pris. Monsieur le baron de Bermondet (et le militaire porta la main à son chapeau) a très-bien pu croire que le Parisien en question avait définitivement tourné de l'œil quand il n'était que pâmé; les deux choses se ressemblent à s'y méprendre. Mais plus tard, après le départ de M. le baron, le drôle a très-bien pu reprendre connaissance et se donner de l'air au plus vite.— On voit, en effet, des exemples de pareilles résurrections, répliqua le baron tout pensif; mais si tel est le cas actuel, cet homme ne peut être allé bien loin, car sa blessure paraissait dangereuse, et la perte de son sang, cette chute au fond du ravin... — Aussi serait-il possible, continua le gendarme encouragé par cette approbation, que notre gaillard se fût entraîné dans les broussailles et qu'il se fût blotti comme un lapin sous quelque cépée. Si donc M. le maire y consentait, nous pourrions battre les buissons environnants, et j'ai dans l'idée que nous trouverions quelque chose.— C'est notre devoir d'essayer de ce moyen, répliqua M. Surin. Allons, Messieurs, à l'œuvre tous et hâtons-nous, car nous ne pouvons passer ici la nuit.

Les chevaux furent attachés aux arbres voisins; on se partagea les torches qui restaient, et chacun s'éloigna lentement dans une direction différente, les yeux tournés vers la terre. L'effet de ces flammes errantes qui paraissaient et disparaissaient derrière le feuillage, éclairant la blanche densité de la brume, était pittoresque et triste. Le faible frémissement de la brise, les craquements des branches sèches sous les pieds des promeneurs, troublaient seuls le morne silence de la forêt.

Bientôt les chercheurs se réunirent de nouveau sur le pont; ils n'avaient rien trouvé. La provision de paille était épuisée, les torches allaient s'éteindre; il fallait renoncer pour le moment à ces infructueuses perquisitions. Cependant, avant de s'éloigner, tous, sur l'invitation de M. Surin, poussèrent, à la fois un grand cri.

Puis, on prêta l'oreille; on espérait en-

tendre, au milieu du calme de la nuit, une plainte, un gémissement, un soupir du blessé; mais cette attente fut vaine. Un écho lointain répéta, comme en se jouant, cette clameur subite; quelques oiseaux, réveillés en sursaut, voltigèrent avec effroi dans les branchages du taillis, et tout redevint silencieux.

— Allons! dit M. Surin, nous ne pouvons rien de plus pour ce soir. Notre coquin se sera glissé dans quelque gîte inconnu pour y mourir en paix. Demain nous ferons une battue plus complète, et sans doute nous serons plus heureux.

En même temps on se mit en marche d'un bon pas, afin d'atteindre la grande route avant que la dernière torche se fût éteinte. Le baron était toujours rêveur et se taisait; Surin causait avec les gendarmes de la disparition inconcevable du Parisien.

— Ma foi! monsieur le maire, dit l'un d'eux, puisque M. le baron de Bermondet est positivement sûr d'avoir tué le malfaiteur, une seule explication reste possible...

— Et laquelle, mon brave? — C'est que le diable s'est emparé du corps, et, pour ma part, je le lui donne volontiers.

Un éclat de rire des assistants accueillit cette boutade. On se trouva bientôt sur la limite du bois.

Le lendemain, les recherches recommencèrent activement. On fit une battue générale dans la forêt, à grand renfort de paysans et de gens de justice; mais on ne fut pas plus heureux que la veille; le Parisien avait disparu sans laisser de traces. On demeura donc convaincu qu'il n'était pas mort et qu'il avait pu s'enfuir au loin, ou que vraiment, comme l'assurait le bon gendarme, le diable, son patron, l'avait emporté.

XII.

A quelque distance de Fontbasse, au pied d'une chaîne de collines stériles, s'étendait un vaste étang dépendant des terres de Bermondet. Les étangs ne sont pas rares dans cette partie du Limousin et du Berry; on utilise ainsi des terrains incultes et de nu-

rapport. Celui dont nous parlons était un des plus remarquables de la contrée; il formait un immense lac d'un aspect imposant. Une chaussée de quarante pieds de hauteur et construite en granit contenait cette énorme masse d'eau. Quelques logettes de gardes, disséminées d'une manière pittoresque sur les coteaux, permettaient de surveiller à toute heure ce beau réservoir, et de protéger contre les maraudeurs les magnifiques poissons qu'il contenait en abondance.

La pêche de cet étang était un des divertissements que le baron voulait offrir à sa fiancée et aux bourgeois du voisinage, en attendant le jour prochain du mariage. Nous allons donc transporter le lecteur sur le bord de la Fosse-aux-Moines, comme on appelait cette belle pêcherie, trois jours environ après les événements que nous venons de raconter.

Pour les gens du canton, habitués à voir en cet endroit une paisible et brillante nappe d'eau, le paysage avait changé d'aspect. Le lac avait presque entièrement disparu; à sa place, l'œil trouvait un sol noirâtre et vaseux, des joncs, des glaïeuls penchés et flétris, des mousses aquatiques qui répandaient une odeur marécageuse en se desséchant au grand air. Depuis trois jours, en effet, de puissantes pelles de bois, qui fermaient l'entrée d'un large déversoir pratiqué dans la chaussée, avaient été levées, et les eaux, s'échappant avec un bruit sourd, roulaient comme un torrent dans une prairie basse, pour aller rejoindre la rivière voisine. Il ne restait plus au fond du bassin qu'une petite flaque d'eau, encore s'épuisait-elle de minute en minute. Dans cette mare s'agitait une si prodigieuse quantité de poissons, qu'elle semblait animée. Des carpes monstrueuses, menacées de voir l'élément natal leur manquer tout à coup, frétilaient avec inquiétude; des tanches et des brochets, surpris par la retraite rapide des eaux, sautillaient sur la vase pour atteindre au plus vite le courant, tandis qu'au contraire les anguilles, plus rusées, gagnaient la rive et se glissaient en silence dans les roseaux.

Au-dessous de la chaussée, en face du déversoir, une fosse profonde devait recevoir

le poisson dès que l'étang serait complètement à sec; un peu plus loin, des claies en branchage, appelées *ramiers*, livraient passage au courant, tout en arrêtant les fuyards à nageoires. Autour de la fosse se pressaient des gardes à la livrée de Bermondet et grand nombre de paysans qui, connaissant la libéralité du baron, étaient accourus pour avoir leur part de cette superbe proie. Sur le gazon, à quelque distance des claies, s'élevait un élégant pavillon où devaient se réunir les personnes invitées à cette solennité. Des fourneaux étaient allumés déjà pour préparer une *chaudronnée*, c'est-à-dire pour faire cuire vivants et sortant de l'eau les plus beaux poissons de l'étang. Mais les hôtes de M. Bermondet ne devaient pas être condamnés à l'ichthyophagie exclusive: de vastes tables étaient chargées de pâtés, de volailles et d'autres viandes froides; une formidable rangée de bouteilles champenoises et bordelaises promettait au festin de l'animation et de la gaieté.

Vers midi, comme l'étang allait, suivant l'expression locale, *tomber en pêche*, les invités commencèrent à paraître, les uns en voiture, les autres à cheval ou même à pied. On était à cette époque de l'année où parfois quelques derniers beaux jours viennent récréer la nature prête à prendre ses vêtements d'hiver. Le temps était doux et tiède; le soleil voguait sans nuages dans un océan bleu, dardant ses rayons encore chauds sur la campagne. Aussi les dames avaient-elles leurs toilettes légères de la belle saison, leurs écharpes éclatantes et leurs ombrelles de soie, dont les couleurs vives tranchaient d'une façon pittoresque sur la verdure déjà ternie.

Bientôt les familles Surin et Bermondet arrivèrent. Amédée, à qui sa jambe malade ne permettait pas encore d'exercices violents, était en calèche avec Louise et la comtesse. Surin, le baron et Gérard suivaient à cheval. M. de Bermondet avait un air riant et ouvert pour accueillir ses hôtes; mais tout le monde remarqua ses traits tirés, son teint maladif, ses yeux cernés, qui contrastaient avec la joie de cette fête dont il était l'instigateur et le héros.

Le docteur Chardin et sa famille arrivèrent à leur tour, mais à pied, vu la proximité de leur habitation. Léonie, en robe blanche et en chapeau de paille, paraissait toute joyeuse d'assister à cette réunion, qui rompait d'une manière agréable la monotonie de son existence. Gérard mourait d'envie de les accoster, mais il se contint, et ce fut seulement quand le docteur eut échangé quelques paroles de politesse avec les principaux personnages de l'assemblée qu'il s'avança pour le saluer.

L'accueil de M. Chardin fut glacial ; sans répondre aux compliments du jeune homme, il écarta les cheveux bouclés de Gérard pour examiner sa récente blessure.

— Allons, voilà qui va bien, dit-il sèchement ; la cicatrice est fermée, vous n'aurez plus besoin du médecin. Vous pourrez donc vous dispenser désormais de faire aussi fréquemment que par le passé le voyage de Fontbasse. D'ailleurs, vous n'êtes pas embarrassé pour vous faire panser, à ce qu'on dit... J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il tourna sur ses talons et s'éloigna rapidement.

Gérard était déconcerté. Cependant, attribuant cette boutade à quelque caprice de cet homme singulier, il joignit les dames Chardin, qui se dirigeaient seules vers la fosse aux poissons. Elles s'arrêtèrent, et la mère répondit avec sa douceur habituelle aux compliments de Gérard ; mais Léonie détourna la tête avec embarras.

— Maman, balbutia-t-elle timidement au bout de quelques minutes de conversation, M. Gérard nous excusera... mais voici que la pêche va commencer, et j'ai grande impatience de voir cette carpe monstrueuse âgée, dit-on, de cent trente ans, qui porte un anneau de cuivre à la queue ; c'est la curiosité de l'étang. Venez vite, ou nous risquons fort, au milieu de tout ce monde, de ne pouvoir approcher.

Elle fit une petite révérence, sans lever les yeux, et entraînant brusquement sa mère, qui paraissait la gronder tout bas de sa vivacité, elles se perdirent dans la foule.

Gérard ne songea pas à les suivre ; ce dernier coup l'avait accablé. Il ne pouvait

lui rester aucun doute maintenant sur l'initié du père et de la fille.

— Quel est donc mon crime ? pensait-il en se frappant le front ; Léonie aurait-elle répété ma conversation avec elle le jour où je la reconduisis à Fontbasse ? Quoi de plus innocent !... Oui, oui, ce doit être cela. M. Chardin, offensé de mes paroles, bien timides et bien vagues pourtant, aura dit à Léonie de m'éviter. Mais je compte m'en expliquer avec le docteur à la première occasion.

Comme il se livrait à ces réflexions, le froufrou d'une robe de soie se fit entendre près de lui ; se retournant avec vivacité, il vit M^{me} de Bermondet.

La chanoinesse avait cette élégance simple qui n'abandonne jamais la femme distinguée, même à la campagne. Un mantelet de taffetas se drapait sur ses épaules ; une capote de satin blanc encadrait son visage, où s'épanouissait en ce moment un sourire plein de finesse.

— Eh bien, beau rêveur, pourquoi donc rester à l'écart ? dit-elle. Pourquoi bouder ainsi tout seul ; quand on s'amuse là-bas ?

Puis, remarquant l'émotion que Gérard essayait vainement de cacher à son œil pénétrant :

— Monsieur Gérard, reprit-elle d'un ton plus sérieux, vous paraissez contrarié. Je n'ai sans doute aucun droit à votre confiance, mais mon âge, l'estime que vous m'avez inspirée, sont des titres...

Le jeune homme s'empressa de remercier la chanoinesse de cet intérêt. Rien n'était arrivé qui fût digne de l'attention de M^{me} de Bermondet. Elle le regarda d'un air de doute.

— Tenez, monsieur Gérard, reprit-elle, vous ne paraissez pas avoir grande envie de vous joindre à nos bons amis et voisins qui s'amuse à présent à nos évolutions des carpes et des brochets. Pour moi, l'odeur du poisson m'incommode, et je souffre à voir les convulsions de ces pauvres bêtes quand on les retire de l'eau. Je laisserai donc Achille faire seul les honneurs de son étang, et nous nous promènerons un moment avant le déjeuner. Le voulez-vous, mon ami ?

Et elle posa sa main admirablement gagnée sur le bras de Gérard. Celui-ci balbutia quelques mots de politesse, et tous les deux remontèrent le talus de la chaussée.

Au point culminant de cette gigantesque maçonnerie, ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine, et Gérard jeta machinalement les yeux en arrière. Dans la plaine, Léonie se



• Sa ble suie était grave, mais non no. telle. (Page 81.)

promenait avec Amédée, qui lui parlait bas avec chaleur, tandis que la bonne M^{me} Charlin s'amusait à voir frétiler les poissons dans les filets. Gérard soupira; mais tout à coup il s'aperçut que le regard de M^{me} de Bermondet suivait avec curiosité la direction de sien.

— Vous paraissez chercher quelqu'un, monsieur Gérard? lui dit la comtesse en souriant avec malice. — Pardon, pardon, Madame, répliqua le jeune homme qui rougit un peu.

Ils se mirent en marche vers une prairie solitaire émaillée de colchiques et de

parnassies, qui longeaient le lit de l'étang.

— Il ne faut pas rougir pour cela, mon enfant, reprit la comtesse, qui semblait deviner ses impressions les plus secrètes; il serait surprenant qu'à votre âge, avec l'ardente imagination que je vous suppose, vous n'eussiez pas arrêté votre attention sur quelque jeune fille du voisinage. Voyons, monsieur Gérard, continua-t-elle d'un ton encourageant, vous pouvez bien prendre pour confidente une bonne vieille femme qui n'abusera pas de vos secrets... Nommez-la-moi; je pourrai peut-être vous donner un bon conseil. — Madame la comtesse, murmura Gérard dans un mortel embarras, je vous assure... — Ah! vous ne voulez pas me dire votre secret? Soit, je le devinerai. Aussi bien nous n'avons pas un grand choix de jeunes filles pour lesquelles un garçon romanesque pourrait se monter la tête.... J'en vois deux seulement dans votre entourage; mais l'une n'est déjà plus libre, et ce serait un grand malheur si votre choix s'était fixé sur elle!

Gérard garda le silence; M^{me} de Bermondet l'observait toujours à la dérobée, mais elle ne pouvait lire sur son visage qu'une grande confusion.

Tout à coup elle s'arrêta devant une touffe de buissons épineux, cueillit une belle rose d'églantier, la dernière de la saison, qui s'épanouissait à la cime de l'arbuste. Puis, se baissant vers le gazon qu'elle foulait de son élégante bottine de satin, elle y découvrit une petite violette parfumée et la cueillit de même. Alors, tenant une fleur de chaque main, elle se retourna vers Gérard et lui dit d'un ton enjoué :

— Laquelle préférez-vous, monsieur Gérard, de cette rose si fière de ses parfums, de sa magnificence, ou de cette violette modeste qu'il faut aller chercher dans sa retraite de verdure? — La violette, Madame, répliqua Gérard sans hésitation. — A la bonne heure! je sais maintenant qui vous aimez, dit la chanoinesse en laissant tomber les deux fleurs à ses pieds.

Gérard sourit; il essaya de répondre à son tour sur le ton de l'enjouement, mais la tristesse perçait sous sa fausse gaieté.

— Ainsi donc, pauvre Gérard, vos jeunes et fraîches amours sont déjà traversées par des chagrins et des mécomptes? N'importe! il est bien que je sois prévenue... Ah! Gérard, Gérard, si votre bonheur ne dépendait que de moi!

Les suppositions et les plaisanteries d'Amédée revinrent à la mémoire de Gérard, en dépit de lui-même. Était-il donc possible que cette belle et noble femme l'aimât d'amour? Cette pensée le révoltait; mais comment expliquer autrement l'intérêt extraordinaire que lui témoignait M^{me} de Bermondet? quelle était la cause de cette préoccupation constante dont il était l'objet de sa part?

N'osant réfléchir à ce difficile problème, il marchait en silence à côté de la comtesse. Pendant quelques minutes elle parut elle-même incapable de poursuivre la conversation.

— Gérard, reprit-elle enfin, je dois vous paraître bien bizarre! Mais gardez-vous d'aucun jugement téméraire envers celle qui vous parle... Gérard, je puis vous dire dès à présent qu'un secret existe entre vous et moi. — Un secret, Madame? Ne puis-je savoir...? — Pas maintenant, répliqua la chanoinesse, qui ne chercha plus à retenir ses larmes; mais je ne compte pas vous cacher longtemps ce qu'il faut que vous sachiez... Bientôt, je vous dirai tout... Jusque-là n'ayez aucune pensée contraire à l'estime et au respect que je dois attendre de tous, que je dois attendre surtout de vous, Gérard! — Madame, s'écria chaleureusement le jeune homme frappé d'un soupçon subit, ce secret aurait-il rapport à cette famille incon nue...? — Ne m'interrogez pas, dit madame de Bermondet en cachant sa figure dans son mouchoir; ayez pitié de moi... laissez-moi le temps de me préparer à des aveux que je souhaite et qui m'épouvantent... Pas un mot de plus, Gérard, je vous en prie!

C'eût été cruauté d'insister en ce moment. Gérard prit la main de M^{me} de Bermondet et la pressa contre ses lèvres.

Ils s'étaient arrêtés dans un bouquet de bois, au revers d'un des coteaux qui dominaient la Fosse-aux-Moines. Tous les habitants du pays assistaient à la pêche. De ce côté,

la campagne était complètement déserte. Cependant, on apercevait à quelque distance les deux ou trois maisons qui formaient le hameau de Fontbasse. L'habitation du docteur, plus rapprochée que les autres, était particulièrement en vue de ce poste élevé; mais les fenêtres en étaient fermées, et, comme le village lui-même, elle semblait abandonnée à la garde de Dieu.

La comtesse parvint enfin à se calmer.

— Gérard, reprit-elle, je dois vous demander une grâce : c'est de ne pas parler à personne au monde de ce qui vient de se passer entre nous, de n'y faire aucune allusion en ma présence jusqu'à ce que je juge à propos de m'expliquer plus clairement... Me le promettez-vous? — Je sens... je devine, dit Gérard d'une voix tremblante, que la comtesse de Bermondet a droit à mon obéissance comme à mon affection. — Il suffit, noble enfant; de mon côté, je ne mettrai pas votre patience à trop longue épreuve. Eh bien, maintenant, allons rejoindre la compagnie, ajouta-t-elle en reprenant son ton enjoué avec une facilité vraiment merveilleuse après ces fortes émotions; il ne faut pas vous faire attendre pour le déjeuner, car, souvenez-vous bien de ceci, Gérard, des gens affamés ne sont jamais disposés à énumérer les mérites d'un convive en retard, quel qu'il soit.

Elle s'appuya de nouveau sur le bras de Gérard qui, beaucoup moins habile à tenir en bride ses sentiments intimes, avait peine à retrouver son calme ordinaire. On allait donc revenir sur ses pas, quand la chanoinesse étendit le bras vers le hameau de Fontbasse.

— Regardez donc, mon cher Gérard, dit-elle avec une curiosité réelle ou simulée; qu'aperçois-je donc là-bas, à la porte de M. Chardin? En vérité, si nous n'avions pas laissé le docteur en nombreuse compagnie devant la fosse aux poissons, je croirais que c'est lui-même qui vient de sortir de chez lui!

Un homme ayant le costume bien connu du médecin dans cette saison, grande redingote et feutre à larges bords, venait en effet de sortir de la maison. Après s'être un moment arrêté sur le seuil, il se dirigea vers

l'écurie voisine. Il portait sur l'épaule un paquet de forme allongée, qui semblait être un sac de voyage.

— Ce ne peut être que le docteur, répliqua Gérard avec indifférence; on sera venu le chercher pour quelque malade, et, avec son zèle ordinaire, il s'empresse de se rendre à son devoir. — Vous avez raison; cependant, M. Chardin aurait dû passer près de nous tout à l'heure pour retourner chez lui; nous sommes précisément sur le chemin de l'étang à Fontbasse. — Peut-être a-t-il passé près de nous; mais, pour ma part, je n'ai pas toujours été, je l'avoue, en état de remarquer sa présence. — Et moi de même, Gérard. Du reste, peu nous importe. M. Chardin est un homme sûr et discret; c'est la personne du monde à qui je ferais le plus volontiers une confidence, d'abord parce qu'il est plein d'honneur, ensuite parce qu'il semble avoir lui-même des secrets à cacher. — Des secrets, Madame! En effet, son genre de vie, ses paroles, sa conduite envers sa famille, présentent certaines obscurités.... Mais les personnes qui le connaissent de longue date n'ont-elles rien pu conjecturer? — On soupçonne là-dessous un grave intérêt de famille; mais, depuis vingt-cinq ans que M. Chardin habite Fontbasse, il s'est montré toujours impénétrable. Pour ma part, je ne crois pas à cette avarice sordide qu'on lui prête, à ces trésors enfouis là-bas dans les caves de sa modeste maison. Le docteur est homme de cœur et de sens, voilà le point de départ; je n'admettrai rien qui soit contraire à ce principe. — Ainsi donc, Madame, demanda Gérard timidement, vous ne savez pas, par exemple, pourquoi M^{lle} Léonie, sa fille, ne doit pas se marier? — Ah! ah! vous vous êtes donc informé de cela? dit la chanoinesse d'un ton moqueur. Ce seul mot, Gérard, m'apprendrait bien des choses si la violette ne vous avait trahi déjà. Je ne sais que répondre à votre question; seulement, je ne crois pas que les obstacles viennent directement de cette gentille personne, et c'est là l'important... Bon courage donc, Gérard, et ne désespérez jamais de rien.

Le jeune homme remercia par un regard sa gracieuse consolatrice.

Pendant cette conversation, les promeneurs avaient remonté le coteau. Parvenus au sommet, ils revirent tout à coup le lit desséché de l'étang, la chaussée colossale et la prairie basse où se faisait la pêche. Mais les invités, qui peu de moments auparavant se pressaient autour des viviers, commençaient à se disperser.

— Allons, dit la comtesse, nos bons voisins s'aperçoivent enfin que le plaisir de peser et de compter des poissons est un plaisir monotone. Rejoignons bien vite la compagnie, Gérard, ou nous risquons fort d'être déchirés à belles dents par tous ces affamés.

Cependant, avant de s'éloigner, l'un et l'autre regardèrent encore du côté de Fontbasse. Le docteur, ou le personnage qu'ils avaient pris pour lui, venait de tirer de l'écurie le cheval normand que nous connaissons, et, après l'avoir enfourché, s'enfonçait rapidement dans la partie la plus solitaire du pays.

— Le voilà parti! dit M^{me} de Bermondet, et il va d'un train à faire croire que son malade est pressé... Il n'espère pas sans doute qu'on l'attendra pour déjeuner; ainsi, mon cher Gérard, si vous m'en croyez, nous doublerons le pas. — A vos ordres, Madame; mais ne vous semble-t-il pas comme à moi...? — Quoi donc? — Rien, rien, c'est une folie, dit le jeune homme en se reprenant aussitôt: c'est sans doute une illusion causée par l'éloignement.

Peu d'instants après ils se retrouvaient sur la pelouse. Les premières personnes qu'ils aperçurent en arrivant furent Léonie et Amédée qui se promenaient à l'écart. Amédée avait un air morose et mécontent, la jeune fille un teint animé. A quelques pas derrière eux, M^{me} Chardin faisait une partie de caquetage avec une commère, et cet entretien paraissait absorber complètement l'attention des deux bonnes dames.

A la vue de Gérard et de la comtesse, Léonie ne put retenir un petit cri de surprise, tandis qu'Amédée fronçait le sourcil.

— Eh bien, qu'y a-t-il, ma belle enfant? demanda M^{me} de Bermondet; je vous produis l'effet d'une apparition! — Madame la comtesse, balbutia la jeune fille, on vous attend

depuis longtemps, on vous a cherchée partout, ainsi que M. Gérard. Mais qu'avez-vous donc? ajouta-t-elle aussitôt; on dirait que vous avez pleuré.

Et sous l'apparente naïveté de cette question perçait une pointe d'ironie.

La comtesse ne s'y trompa pas et se troubla.

— En effet, dit Amédée en lançant à Gérard un coup d'œil oblique, quelqu'un aurait-il causé du chagrin à M^{me} de Bermondet?

Mais la chanoinesse n'était pas femme à céder le terrain sans combat; le premier moment de surprise passé :

— Voilà des enfants terribles! dit-elle avec son air et son sourire de grande dame en s'essuyant le visage; ces larmes n'ont d'autre cause qu'une branche de châtaignier qui m'a fouetté le visage pendant notre promenade. Je m'en étais à peine aperçue... Je ne vous remercie pas moins de votre intérêt pour moi.

Ce fut le tour des coupables de se montrer confus. Mais la chanoinesse, trop généreuse pour abuser de ses avantages, quitta le bras de son guide et prit celui de Léonie.

On rejoignit M^{me} Chardin et sa compagne; la conversation devint générale. Amédée et Gérard restèrent en arrière. Gérard voulut soutenir son camarade, qui marchait difficilement à cause de sa foulure à la jambe; Amédée le repoussa.

— Il paraît, mon cher, lui dit-il avec ironie, que tu veux accaparer tous les cœurs féminins de la contrée; jeunes et vieilles, tout te convient. Je te félicite de tes succès; seulement je désirerais que tu ne cherchasses pas à les obtenir aux dépens de tes amis. — Que veux-tu dire? Est-ce que M^{lle} Léonie t'aurait avoué?... — Elle m'a dit nettement qu'elle ne m'aimait pas... et ce n'était pas là ce que tu m'avais annoncé l'autre jour. — En effet, mon pauvre Surin, te voyant malade, je n'avais pas osé t'enlever brusquement toute espérance. — Fort bien, mais ces ménagements ne t'ont pas empêché... Ah! Gérard, Gérard, comme tu m'as trompé! — Moi te tromper, Amédée? Dieu m'est témoin que je n'ai pas dit à M^{me} Chardin une parole qui pût trahir...

Amédée fit un signe d'insouciance affectée. En ce moment on arrivait à la tente autour de laquelle se pressaient tous les invités. Gérard, en levant les yeux, aperçut le docteur Chardin en habit noir et en cravate blanche, qui causait paisiblement avec un propriétaire du voisinage.

M^{me} de Bermondet le reconnut de même et parut partager la surprise du jeune homme. Mais sans doute elle crut que cette circonstance n'avait pas une importance réelle, ou peut-être l'affluence des personnes qui se présentaient autour d'elle pour la complimenter, détourna-t-elle son attention de cet objet; toujours est-il qu'elle ne chercha pas à se rapprocher du docteur pour lui faire part de ce qu'elle avait vu.

De son côté, Gérard avait éprouvé trop récemment les mauvaises dispositions de M. Chardin à son égard pour oser l'entretenir d'un incident sans portée peut-être, et qui résultait, selon toute apparence, de quelque méprise. Devait-il profiter d'un prétexte ridicule pour se rapprocher d'un homme qui l'évitait d'une manière si visible? Une mauvaise honte le retint donc, et il se mit à table, sans plus s'occuper d'une circonstance qui lui semblait ne pouvoir être que futile.

XIII.

Les premiers moments du déjeuner furent silencieux; les convives ne pensèrent qu'à satisfaire leur appétit, excité par l'exercice et le grand air. D'ailleurs, les principaux personnages de cette réunion n'étaient pas d'humeur joyeuse. Le baron semblait fatigué des efforts qu'il avait dû faire déjà pour recevoir ses hôtes. En dépit de lui-même, les sombres pensées qui l'accablaient depuis quelques jours se trahissaient sur son visage. La chanoinesse, malgré son calme apparent, songeait à sa dernière conversation avec Gérard. Enfin, M. Surin, qui pouvait aussi prétendre à l'honneur de tenir le dé de la conversation, demeurait silencieux. Depuis que la mystérieuse maladie de son fils s'était déclarée, il avait perdu cette activité de

l'esprit et du corps qui le caractérisait autrefois; il était soucieux, inquiet. Son front se déridait seulement quand son regard tombait sur la physionomie si fraîche et si mutine de sa fille.

En revanche, Amédée ne donnait pas en ce moment l'exemple de la mélancolie. Il était assis à côté d'une petite dame de médiocre beauté, mais fort évaporée et fort minaudière; elle s'appelait M^{me} de Lussac. C'était la femme d'un hobereau des alentours. Or, Amédée, comme le lecteur a pu déjà le remarquer, se consolait avec une extrême facilité de ses déconvenues amoureuses; repoussé par la brune et la blonde, il s'adressait, sans se décourager, à la nuance intermédiaire. Aussi se penchait-il vers sa sémillante voisine et lui débitait-il à voix basse force joyeux madrigaux qui la faisaient rire aux éclats. Enchanté de ce résultat, l'écoller redoublait d'efforts et de verve, si bien que cette partie de la table offrait l'image de la plus franche gaieté.

Cette gaieté fut communicative. A mesure que le déjeuner avançait, l'animation devenait plus grande parmi les convives. Les conversations particulières élevalent le ton. Le baron lui-même se laissait entraîner à discuter une question de vénerie avec quelques déterminés chasseurs. Les propriétaires et les petits fonctionnaires, qui composaient le reste de l'assemblée, s'échauffant sous l'influence des vins généreux qu'on versait à profusion, les plaisanteries peu délicates et le gros rire allaient leur train.

Parmi ces invités, qui se retrouvaient toujours les mêmes à toutes les assemblées, il était d'usage que les railleries se tournassent contre ce qu'on appelait la *sordide avarice* du docteur Chardin. Le docteur ne pouvait guère se dispenser d'assister à ces réunions, car un refus eût été pris en fort mauvaise part; mais il ne recevait pas à son tour; de là, le mécontentement secret de ses clients et leurs interminables sarcasmes.

Ce jour-là particulièrement, les bourgeois campagnards, la tête exaltée par l'excellent vin de l'amphitryon, se montrèrent impitoyables pour le pauvre Chardin, à qui pourtant plusieurs d'entre eux devaient la vie.

L'un assurait qu'un particulier fort connu dans la commune avait pour habitude, le soir, afin d'économiser du bois et du charbon, de faire cuire son souper au-dessus de la chandelle. Un autre prétendait qu'un *certain* cheval n'avait jamais vu ni son, ni foin dans son écurie, si bien qu'un beau jour la pauvre bête, enragée de faim, avait mangé son râtelier. Un troisième enfin, affectant un air ni ais et crédule, demandait au docteur si vraiment les écus de six francs enfouis dans la terre finissaient par s'oxyder et se réduire aux proportions d'un écu de cinq. « On a voulu sans doute se moquer de moi, continua-t-il avec une apparente simplicité; mais M. le docteur pourra certainement me renseigner à ce sujet. »

Ces plaisanteries stupides, ces absurdes lazzi étaient accueillis par de grands éclats de rire. M. Chardin, cet homme humoriste, à l'esprit satirique et mordant, supportait tout avec une bonhomie stoïque. Un sourire de profond mépris venait se jouer sur ses lèvres fines à chaque *coup de pied de l'âne* qu'il recevait de ces campagnards en belle humeur; mais il restait calme, presque nonchalant, ce qui faisait dire à l'un de ses persécuteurs, par forme de félicitation :

— Ce cher docteur, on peut lui dire ce qu'on veut; il ne se fâche pas, mais il nous attend à notre première maladie!

Pendant, si Chardin conservait son impassibilité, il n'en était pas de même de sa femme et de sa fille; toutes les deux paraissaient être au supplice. Trop modestes pour oser se mêler à la conversation, elles ne perdaient pourtant pas un mot de ces allusions blessantes dirigées contre l'homme qu'elles aimaient le plus au monde. M^{me} Chardin levait les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de l'injustice de ces attaques, tandis que Léonie, la tête penchée sur son assiette vide, avait de la peine à retenir ses sanglots.

Le déjeuner finit, et quelques convives, usant des privilèges de la campagne, se levèrent pour aller prendre l'air au dehors. Mais les adversaires de Chardin, retenus du reste par un bon nombre de bouteilles encore pleines dont la table était chargée, ne

lâchèrent pas ainsi leur victime, et plus on buvait, plus les anecdotes fantastiques, plus les moqueries de mauvais goût se succédaient avec rapidité.

Au nombre des convives se trouvait un personnage assez insignifiant, amené par M. de Lussac, le mari de la petite dame à qui Amédée *adressait ses hommages*. C'était un jeune homme long et mince, d'un blond fade, d'un costume excentrique. Français d'origine, il avait habité l'Angleterre dès sa plus tendre enfance, et voyageait, disait-on, pour une maison de commerce de Londres. On ne savait trop à quel titre il était venu passer quelques semaines au fond du Limousin, chez M. de Lussac, sinon qu'il avait connu M^{me} de Lussac à Paris, et que cette fringante personne semblait être fort de son goût.

M. Dutillet, c'était le nom de ce convive, affectait la morgue britannique, écorchant impitoyablement la langue française, cette langue de sa mère. Ses bizarreries avaient le plus grand succès parmi les bourgeois du crû; n'ayant jamais vu d'Anglais véritable, ils regardaient avec curiosité cette ridicule copie des gentlemen d'outre-Manche, et l'attention particulière dont M^{me} de Lussac honorait M. Dutillet n'avait peut-être pas d'autre cause.

Pendant le déjeuner, il avait gardé le silence, buvant et mangeant comme quatre. Il paraissait beaucoup plus occupé des agaceries mutuelles d'Amédée Surin et de la dame coquette, placés à l'autre extrémité de la table, que des plaisanteries dont on accablait à l'envi le pauvre docteur. Cependant, vers la fin du repas, il prêta l'oreille à la conversation et sembla même y prendre quelque intérêt. Tout à coup il vida son verre et demanda vivement :

— Monsieur *Chardine!* ho! qui s'appelle monsieur *Chardine* dans cette pays?—C'est moi, Monsieur, répliqua le docteur en inclinant modestement la tête. — Oh! *yes...* vous êtes monsieur *Chardine?*

Nouveau signe du docteur, qui commença pourtant à froncer le sourcil.

— Eh bien, reprit l'anglomane d'un air grossier, puisque vous êtes monsieur *Char-*

dine, je veux dire à vous un tout petit chose... c'est que vous avez un nom vilain, un nom abominable, un nom de *coquine*.... et voilà ce que j'avais à dire à vous!

Un murmure de réprobation s'éleva de toutes parts; le docteur lui-même se redressa d'un air irrité. Mais aussitôt la voix perçante de M^{me} de Lussac se fit entendre par-dessus le bruit général.

— Messieurs, messieurs! s'écria-t-elle; excusez, je vous prie, M. Dutillet... Certainement vous n'avez pas compris sa pensée. Il a quitté la France à l'âge de cinq ans, et n'est pas encore très-fort sur la langue; mais il n'a pu vouloir offenser notre cher docteur.

Ce nom de Dutillet semblait avoir frappé Chardin comme un coup de foudre; il garda le silence.

— Je remercie Miledy d'avoir parlé pour moi, reprit Dutillet avec une politesse gourmée en s'inclinant; elle savoir que je être une parfaite gentleman... Ce que je dire ne s'appliquer pas à l'honorable M. Chardine, ici présente, mais à son nom, rien qu'à son nom, car ce être celui d'une scélérat, d'une voleur, qui être cause de tous les malheurs de mon famille.

Cette explication parut satisfaire les assistants; néanmoins, M^{me} de Lussac, désirant se faire honneur de son hôte, demanda d'un air de curiosité :

— Et quel est donc, mon cher monsieur Dutillet, ce Chardin contre lequel vous paraissez si furieux? — Il être mort depuis bien longtemps, Miledy; il se punir lui-même de toutes ses crimes en se faisant sauter le cervelle d'un coup de pistolet. C'était un notaire d'Orléans à qui mistress Dutillet, ma mère, avoir confié son fortune... Ce fripon se ruiner je savoir pas comment, et se tuer; ma mère n'avoir plus rien. Alors, elle partir pour l'Angleterre, où se trouvaient ses parents, et nous y demeurer. Tout enfant que je être alors, je me rappeler qu'elle pleurer chaque fois qu'on prononcer devant elle ce nom de *Chardine*; elle être morte en maudissant le scélérat qui l'avoir ruinée. — Vous voyez, mon cher docteur, dit M^{me} de Lussac avec un sourire, que notre pauvre

ami ne manque pas de raisons pour haïr le nom que vous portez.

Chardin semblait extrêmement troublé; sa pâleur se reflétait sur le visage de sa femme et de sa fille, qui restaient haletantes, les yeux fixés sur lui.

— Monsieur Dutillet, reprit-il enfin, était bien jeune à l'époque de la catastrophe dont il parle, pour pouvoir apprécier des événements si graves; d'ailleurs, il devrait songer que les morts méritent quelque indulgence. — Une *coquine* être-t-il plus respectable mort que vivant? s'écria Dutillet avec emportement; ah! s'il exister encore, j'irais trouver lui, je foulerais lui sous mes pieds, je tuerais lui! — Cette vengeance ne serait légitime qu'autant que les torts de ce malheureux notaire d'auraient pas été réparés! — Qu'appeler-vous malheureux, quand je dis à vous que ce être une *coquine*? Je vouloir pas que vous appeler lui malheureux devant moi! Je le défends, entendez-vous? — Et moi, s'écria Chardin hors de lui, je vous défends à mon tour d'insulter la mémoire de cet homme plus malheureux que coupable, je le répète! — De quoi vous mêlez-vous? s'écria Dutillet exaspéré; de quel droit voulez-vous empêcher moi...? — Eh bien donc, puisqu'il le faut, s'écria Chardin, je dirai la vérité... Quiconque désormais oserait outrager en ma présence la mémoire d'Isidore Chardin, autrefois notaire à Orléans, deviendrait mon ennemi.. Isidore Chardin était mon père!

Deux cris partirent à la fois au milieu du profond silence de l'assemblée.

— Ah! mon ami, s'écria M^{me} Chardin tout en pleurs en courant à son mari, veille à tes paroles! — Mon père, mon père, qu'avez-vous fait? dit Léonie en se levant aussi. — Laissez-moi! reprit le docteur. Aussi bien, je suis las du ridicule et de la réprobation dont on m'accable... Messieurs, ajouta-t-il avec un sourire amer en s'adressant aux compagnards stupéfaits, vous allez connaître enfin la cause de cette avarice que vous m'avez reprochée tant de fois.

XIV.

« Mon père, je vous l'ai dit, était ce malheureux notaire qui, désespéré des pertes considérables qu'il avait faites, non par inconduite, mais par suite de circonstances fatales, se suicida pour échapper à la honte. Quand cette catastrophe arriva, j'achevais à Paris mes études médicales : j'accourus à ma ville natale ; j'entendis les plaintes et les malédictions que tant de personnes jetaient sur la tombe d'Isidore Chardin. Que pouvais-je alors ? Je ne possédais rien ; cependant je jurai de réparer ses torts, dussé-je consacrer ma vie à cette pénible tâche.

« J'avais obtenu tous mes grades ; mais je n'osais exercer ma profession dans un pays où mon nom était odieux. Je vins m'établir ici, espérant que le cruel préjugé ne m'y suivrait pas. Mon calcul s'est trouvé juste, car jamais jusqu'à présent personne autour de moi n'a soupçonné mon triste secret.

« Je me mis à l'œuvre avec ardeur et vous savez tous avec quel zèle, quel dévouement j'ai rempli les devoirs de ma profession. Mais l'isolement, le défaut d'affections, laissaient un grand vide dans mon âme ; j'eus le bonheur de trouver une compagne telle que je pouvais la désirer. Je ne lui cachai pas mes malheurs passés et mes projets ; elle me comprit, elle se soumit aux privations, elle accepta les sacrifices. Elle, et plus tard mon excellente fille, ont été pour moi des anges consolateurs ; elles m'ont relevé dans mes faiblesses, soutenu dans mes découragements. Elles me souriaient, elles me prodiguaient des témoignages de tendresse quand, les voyant se contenter d'une nourriture grossière, de vêtements indignes de leur condition, je me demandais au fond du cœur si j'avais le droit de leur imposer de pareilles souffrances, de pareilles humiliations ! »

Tout en parlant, le docteur pressait avec émotion les mains des deux pauvres femmes qui pleuraient en silence. La plupart des assistants eux-mêmes avaient les larmes aux yeux.

— « Vous comprenez maintenant, mes

bons voisins, continua le docteur avec une légère ironie, que ma maison ne regorge pas d'or et d'argent, comme on le croit, comme on le dit partout. Les apparences de misère qu'on aperçoit chez moi, ne sont que trop réelles. En revanche, un avoué d'Orléans, chargé de la liquidation des affaires de mon père, reçoit chaque année, depuis vingt-cinq ans, des sommes plus ou moins fortes, destinées à désintéresser les créanciers de la succession. Ces créanciers étaient nombreux ; mais enfin, grâce à mes efforts, grâce à la sage administration de l'honnête praticien chargé de ces intérêts, mon œuvre est sur le point d'être achevée. Toutes les dettes ont été intégralement soldées ; et quand j'aurai remis au liquidateur une somme qui se trouve en ce moment chez moi, je pourrai demander hautement la réhabilitation de mon père, exiger indulgence et pardon pour sa mémoire. »

Pendant ce récit, les femmes avaient dû recourir plus d'une fois à leurs mouchoirs, et les hommes eux-mêmes étaient émus.

M. Surin, transporté, courut embrasser le docteur.

— Je savais bien, moi, s'écria-t-il, qu'il devait y avoir une belle action derrière votre étrange conduite ! Mais pourquoi, cher docteur, avez-vous eu si peu de confiance dans vos amis ? — Il ne m'appartenait pas, dit Chardin avec simplicité, de souiller moi-même le nom que je porte ; je n'ai laissé voir la faute que lorsque j'ai pu montrer en même temps la réparation. Rien des fois, comme aujourd'hui, je me suis senti profondément blessé par des railleries, des reproches que je n'avais pas mérités ; mais le témoignage de ma conscience, l'affection et l'estime de ces deux pauvres créatures (il montrait sa femme et sa fille qui se tenaient modestement à ses côtés), me rendaient la force et le courage. Jamais peut-être ce triste secret ne se serait échappé de mes lèvres si les grossières injures adressées tout à l'heure au souvenir de mon père n'avaient poussé ma patience à bout.

Dutillet avait écouté, bouche béante, ces explications ; et, comme les convives se pressaient autour du docteur pour lui don-

ner des témoignages de sympathie, il s'écria dans son jargon britannique :

— Oh ! une moment, honorables gentlemen ; je pas comprendre du toute, du toute ce monsieur Chardine... Il disait, à moi, qu'il avoir payé les créanciers de son papa ; cependant mistress Dutillet n'avoir jamais reçu une penny pour les sommes confiées autrefois à ce Chardine. — Cela vient, Monsieur, dit le docteur, que votre mère, en quittant la France, n'avait pas indiqué le lieu de sa retraite. On l'a vainement cherchée tant à Londres que dans le reste de l'Angleterre. Aussi les sommes qui lui revenaient, plus que doublées aujourd'hui par l'accumulation des intérêts, sont-elles restées en dépôt entre les mains du liquidateur de la succession de mon père.

L'anglo-français pâlit, puis il devint rouge, comme s'il allait avoir un coup de sang.

— Que dire-vous à moi ? balbutia-t-il d'une voix étranglée ; je n'avoir pas bien entendu, sans doute ? — Je dis, répliqua le docteur posément, que M. Gaspard, homme d'affaires à Orléans, tient en dépôt une somme de quatre-vingt mille francs ou environ, revenant aux héritiers de la dame Dutillet. Allez le trouver, ou bien écrivez-lui ; cet argent vous sera remis dès que vous aurez fait constater vos droits.

Dutillet était fou de joie.

— Vous être un brave homme ! s'écria-t-il, vous être un vrai gentleman... J'aimer vous véritablement, et je vouloir embrasser vous !

Et il se rua sur le pauvre docteur, qui n'ésquiva qu'à grand'peine ses accolades.

Tous les invités entouraient les principaux acteurs de cette scène. Pendant que les uns cherchaient à calmer Dutillet, qui se livrait aux démonstrations les plus extravagantes, les autres continuaient d'adresser à M. Chardin les compliments les plus chaleureux sur un héroïsme dont ils se sentaient incapables. Gérard vint aussi serrer la main du docteur ; il ne dit rien, mais ses traits exprimaient tant d'admiration, de respect, que Chardin en fut touché. Il parut vouloir adresser un mot amical à son jeune admirateur, mais, se ravissant aussitôt, il se

contenta de saluer froidement. Gérard s'éloigna d'un air triste.

Le baron de Bermondet fut le dernier à féliciter le digne médecin de campagne de son dévouement filial ; c'est que peut-être il en sentait plus vivement que les autres toute la grandeur.

— Monsieur Chardin, dit-il d'une voix pé-né-trée, vous êtes le plus honnête homme que je connaisse... Heureux ceux qui n'ont à cacher que de pareils secrets !

Et il ne put retenir un soupir.

Ce soupir fut répété, comme par un écho, dans un angle de la tente où se trouvaient M. Surin et la comtesse.

En ce moment un petit paysan déguenillé, nu-pieds et la tête couverte d'un chapeau de paille, dont les bords semblaient avoir été rongés par les rats, se glissa parmi les invités en demandant le docteur. Madame Chardin fut la première à reconnaître Tony, son jeune valet d'écurie.

— Que veux-tu, petit drôle ? dit-elle toute honteuse de l'équipage de son unique domestique. Pour te présenter ici, n'aurais-tu pas dû mettre tes souliers et ôter ton chapeau ?

Le pauvre diable semblait interdit et ne pouvait parler ; Léonie s'en aperçut.

— Ma mère, dit-elle avec inquiétude, ne le troublez pas, ou vous ne tirerez rien de lui. Je tremble à son air qu'il n'ait à nous annoncer quelque malheur ! — Voyons, de quoi s'agit-il, Tony, demanda M. Chardin à son tour ; est-ce qu'on est venu me chercher pour un malade ? Tu sais pourtant bien que je t'avais expressément défendu de laisser la maison seule. — Oh ! maître, répliqua le petit paysan d'un air consterné, la maison n'a plus besoin d'être gardée maintenant. Il est parti ! — Qui donc est parti, imbécile ? — Bah ! vous savez bien ? le monsieur blessé que vous aviez logé dans le cabinet du jardin. Ce matin il était encore couché, mail il est guéri, faut croire, puisqu'il a décampé.

Chardin regarda sa femme et sa fille, qui semblaient frappées d'étonnement.

— Quoi ! docteur, demanda le baron de Bermondet, vous recevez des pensionnaires chez vous ? — C'était un pauvre diable que

j'avais recueilli par charité, répliqua le médecin avec embarras; enfin, ajouta-t-il d'un ton insouciant, nous en voilà débarrassés... Mais tu n'étais donc pas là, drôle, quand ce gaillard est parti? — Écoutez, maître, je vas vous dire : il m'avait remis une pièce de deux sous pour aller lui chercher du tabac chez la mère Jérôme, au Prieuré... Comme vous aviez dit de faire ce qu'il commanderait, je suis allé, moi. — Nigaud!... Mais, en effet, comment croire qu'un homme aussi malade pourrait se lever, se mettre en route sans vêtements et probablement sans ressources! — Ce ne sont pas les habits qui lui manquent, maître, ni l'argent non plus, répliqua le jeune valet en glissant son doigt dans un trou de sa veste, et puis il n'aura pas besoin de marcher. — Que veux-tu dire? s'écria Chardin en pâlisant. — Dame! Monsieur, quand je suis revenu du Prieuré, l'écurie était ouverte, et votre cheyal... — Est-il possible! — Et puis, vos habits, que j'avais mis dans votre chambre, après les avoir brossés, avaient disparu de même. — Mes habits!... Est-ce bien tout? demanda le docteur haletant. — Non, non, maître, dit l'enfant en abandonnant le trou de sa veste pour se gratter l'oreille, il reste le pire, voyez-vous... Quand je suis entré dans votre chambre, j'ai vu votre secrétaire forcé; la grosse sacoche si lourde, que nous devons demain porter à la ville, ne s'y trouvait plus.

Chardin tomba sur un siège en poussant un gémissement. Sa femme et sa fille s'abandonnèrent à la plus vive douleur.

— Mais qu'est-ce donc? demanda Surin, qui ne comprenait pas encore. — Je suis volé! s'écria le docteur avec un accent de désespoir; une somme de dix mille francs que je comptais verser demain chez le receveur général du département pour solde des dettes de mon père, vient de m'être enlevée!... Cette réhabilitation, que je croyais si prochaine, dont je me vantais hautement tout à l'heure, recule encore devant moi... Et l'auteur de ce crime est un homme que j'avais recueilli par bonté d'âme dans ma maison, à qui j'avais sauvé la vie, et plus encore peut-être!

Il se cacha le visage en sanglotant; les assistants étaient stupéfaits. Gérard fendit la foule qui se pressait autour du docteur et de sa famille.

— Monsieur Chardin, dit-il avec agitation, je regrette bien de ne pas vous avoir fait part plus tôt d'une circonstance dont le hasard m'a rendu témoin et qui confirme le rapport de votre domestique. Mais si j'ai commis une faute, je suis prêt à la réparer de tout mon pouvoir.

Il raconta ce qu'il avait vu pendant sa promenade avec la comtesse. — Et combien y a-t-il de temps de cela? demanda le docteur. — Trois heures environ. — Trois heures! Alors il est trop tard pour poursuivre ce scélérat... Quoique mon cheval n'aime guère à quitter son pas d'amble, il a pu déjà mettre une grande distance entre nous et lui... Ah! jeune homme, que n'avez-vous parlé plus tôt! — N'importe, monsieur le docteur, reprit Gérard avec impétuosité, un accident peut avoir retardé la fuite de ce misérable. Il faut battre le pays, donner l'alarme partout, courir dans toutes les directions. Pour moi, je pars à l'instant. — Oui, oui, faites cela, dit Léonie bas, d'un ton suppliant; ayez pitié de mon pauvre père!

Puis, voyant les yeux de Gérard attachés sur elle avec reconnaissance, elle rougit et se tourna toute confuse d'un autre côté.

— Monsieur Gérard a raison, dit le baron à son tour; je vais aussi monter à cheval, et je pense que tous nos bons voisins voudront nous assister dans cette recherche. Mais auparavant, docteur, quel est donc cet homme que vous aviez recueilli chez vous et qui reconnaît si mal votre hospitalité? — Eh! qui donc serait-ce, répondit Chardin avec une sorte de colère contre lui-même, sinon cet abominable chenapan dont on a tant parlé ces derniers temps, et qu'on appelle, je crois, le Parisien? — Le Parisien! s'écria-t-on de toutes parts. — Le Parisien! répéta le baron de Bermondet, qui devint livide; je ne l'ai donc pas tué? — Non, vous ne l'avez pas tué... malheureusement; croyez-vous donc que les vauriens meurent aussi facilement que les honnêtes gens? N'ont-ils pas la

vitalité du chat et de la vipère? Quand, pour votre défense, vous l'eûtes frappé de votre canne à dard, il roula dans le ravin; vous le crûtes mort, parce que ce n'est pas votre état de distinguer la mort réelle de la mort apparente. Un quart d'heure après l'événement, je traversais la forêt pour revenir à Fontbasse; j'aperçus quelque chose qui s'agitait en bas du pont de Chantelauve: c'était le Parisien qui commençait à reprendre ses sens. Je mis pied à terre et je courus à lui. Sa blessure était grave, mais non mortelle; je le pansai, puis le plaçai sur mon cheval, et je le conduisis chez moi. Je voulais, le soir même, aller faire ma déclaration à l'autorité, mais le blessé m'en dissuada. Il me dit qu'il était un pauvre ouvrier, victime d'une méprise, en danger d'être arrêté. Il me fit remarquer qu'il avait été cruellement puni de sa tentative contre M. de Bermondet; enfin, il promettait de m'expliquer plus tard la cause de ce funeste accident... Bref, je me laissai toucher, comme un niais. Un médecin doit avoir la discrétion d'un confesseur; je ne dis rien, et je recommandai le secret aux personnes de ma maison sur cette aventure. Le malade allait de mieux en mieux; cependant il affectait une extrême faiblesse, sans doute pour m'abuser plus sûrement. Les bruits absurdes que l'on a répandus sur mes grandes richesses l'auront tenté sans doute, et il a profité de notre absence pour me dépouiller.

Le baron était plongé dans une sombre rêverie.

— Il est vivant! murmura-t-il, il est vivant! — Partons, dit Gérard. — Oui, oui, partons! répétèrent plusieurs voix. — Eh bien soit, mes chers voisins, dit le docteur; après tout, le voleur n'est pas bien fort encore; le mouvement du cheval aura pu faire rouvrir sa blessure, ou tout au moins l'obliger à ralentir sa course... Tout espoir n'est peut-être pas perdu de le rattraper... Mais il faut que je cause un instant à ce sujet avec M. Surin.

Le manufacturier s'avança d'un air d'empressement, et ils se mirent à se concerter ensemble, tandis que les cavaliers, de leur côté, convenaient des diverses direc-

tions que chacun d'eux devait prendre.

Gérard était déjà sorti. Après avoir échangé quelques mots avec Amédée, qui se lamentait de ne pouvoir le suivre, il alla rejoindre son cheval sous un immense châtaignier qui servait d'écurie provisoire.

Comme il se mettait en selle, une voix douce et craintive se fit entendre près de lui.

— Gérard, disait-on, soyez prudent, ne vous exposez pas. Par grâce, mon enfant, conservez-vous précieusement... pour ceux qui vous aiment!

C'était la comtesse de Bermondet. Gérard la remercia par un sourire plein de reconnaissance, et s'empressa de partir.

XV.

Gérard avait un excellent cheval, qui ne ressemblait en rien au ridicule locatis sur lequel il avait fait son entrée au Prieuré, quelques semaines auparavant. Avec une pareille monture, il pouvait raisonnablement espérer d'atteindre bientôt le normand robuste mais un peu lourd du docteur, pour peu que le voleur eût éprouvé quelqu'un de ces accidents si fréquents en voyage. D'ailleurs le soleil était encore haut, et l'on avait devant soi quatre heures de jour: c'était plus qu'il n'en fallait, le hasard aidant, pour mener à bien l'entreprise de Gérard.

Tout en galopant, il réfléchissait sur quel point il devait diriger ses recherches. Selon toute apparence, le Parisien n'avait pas osé prendre le grand chemin, au risque de faire des rencontres fort dangereuses pour lui. Il était plus probable qu'il avait tenté de gagner par la traverse une petite ville éloignée de plusieurs lieues, où les moyens de se cacher et de mettre en sûreté les produits de son vol ne lui manqueraient pas.

Quand il arriva dans le voisinage de Fontbasse, cette opinion se trouva confirmée. Un cheval, qui semblait être parti de l'habitation du docteur, avait imprimé des traces récentes sur la terre humide; ces traces suivaient un chemin non pavé qui s'enfonçait

dans la campagne, à peu près dans la direction que supposait Gérard.

Sûr de ne pas se tromper, le jeune homme suivit cette route sans perdre de vue les traces précieuses. Souvent elles disparaissaient sur le terrain solide et sur les feuilles sèches; mais il les retrouvait bientôt, et il ne ralentissait pas sa course rapide.

Cependant, à mesure qu'il avançait, les difficultés se multipliaient. Des chemins de traverse, piétinés par les bestiaux des fermes voisines, croisaient à chaque instant sa route, et il avait souvent beaucoup de peine à reconnaître l'empreinte de pas qui lui servait de fil d'Ariane au milieu de ce labyrinthe. La campagne, de ce côté, devenait de plus en plus déserte : c'était un sol tourmenté, sablonneux, couvert de bruyères. Le cheval fatigué par des montées et des descentes continuelles, n'avait déjà plus sa première ardeur. Pour comble de malheur, Gérard atteignit un carrefour où la piste qu'il avait conduit jusque-là s'effaçait complètement. Autour de lui, le sol était rocailleux, couvert de pierres; vainement le cavalier mit-il pied à terre et chercha-t-il à reconnaître au milieu de ces cailloux mobiles une dépression, une légère indication qui servit à le guider; l'instinct merveilleux d'un Mohican eût été lui-même en défaut.

Que faire? Gérard ne connaissait pas le pays; il ne savait même pas exactement dans quelle direction se trouvait la petite ville où le voleur avait pu chercher un refuge. A la vérité, le Parisien peu familier comme lui avec ces localités perdues, avait dû se trouver comme lui dans un mortel embarras. Une vieille femme faisait paître quelques moutons chétifs au revers d'un coteau; mais elle était trop éloignée pour qu'il fût prudent d'aller lui demander, inutilement peut-être, les renseignements nécessaires. Aussi Gérard, sans perdre de temps, lança-t-il son cheval au hasard, et, comme on dit, *au petit bonheur*, dans l'embranchement de route qui se trouvait devant lui. C'était une bonne inspiration, car au bout de quelques instants il retrouva l'empreinte de pas parfaitement visible sur le sable.

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi, Gérard

conjectura qu'il devait avoir fait trois ou quatre lieues. Malgré la solitude profonde de cette campagne aride, il avait pu se procurer quelques renseignements positifs sur le personnage qu'il poursuivait. Un vieux paysan, assis devant la porte d'une ferme isolée, dit à Gérard qu'il avait vu passer une heure auparavant un cavalier dont le signalement se rapportait à celui du Parisien. Le fugitif s'était arrêté pour demander un verre d'eau-de-vie. Comme on n'avait pu le satisfaire, et pour cause, il avait continué sa route en maugréant. Une demi-lieue plus loin, Gérard aperçut une petite fille déguenillée qui faisait paître sa vache dans une lande maigre, couverte d'ajoncs. Sans doute elle n'avait pas ce droit, car, à la vue du voyageur, elle voulut s'enfuir; mais Gérard parvint à la rassurer en lui disant quelques mots caressants dans la langue du pays, qu'il parlait avec facilité. L'enfant raconta que moins d'une demi-heure auparavant elle avait vu passer un *monsieur* à cheval; le cheval, pauvre bête! était couvert de sueur et paraissait hors d'haleine. Quant au *monsieur*, il était si pâle, si pâle, que la jeune vachère, effrayée, avait couru se cacher derrière une touffe de genêts.

— Il aura trop présumé de ses forces, pensa Gérard, et sa blessure se sera rouverte comme le supposait le docteur. Quoi qu'il en soit, il est certain maintenant que je gagne du terrain sur lui; je ne peux tarder à le joindre.

Il se fit indiquer la route qu'avait suivie le Parisien, jeta quelques sous à la petite fille et repartit aussitôt.

Néanmoins, le soleil était couché; la nuit approchait, brumeuse et froide, quand il atteignit l'extrémité de cette lande inculte qu'il venait de traverser. Devant lui s'élevait une de ces hautes collines que, dans certains pays moins accidentés, on appellerait des montagnes. Au pied se trouvaient de grands rochers qui conservaient encore des vestiges d'anciennes exploitations. Sur les flancs de la colline, à peine couverte d'un gazon flétri, serpentait le chemin, dont on pouvait apercevoir les nombreuses sinuosités. Gérard pensa qu'un malade, monté sur un cheval épuisé, n'avait pu franchir aisément un pareil

obstacle. Il espérait donc les voir en train de gravir cette pente escarpée; mais le sentier était absolument désert. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait rien de vivant, et cette nature sauvage semblait prendre un caractère plus sombre et plus menaçant, à mesure que les ombres du soir descendaient sur elle.

Gérard ne se laissa pas décourager par ce désolant tableau.

— Dussé-je passer la nuit ici, dit-il, je ne reculerai pas! Sans doute, du sommet de cette hauteur je verrai mon homme de l'autre côté. Encore un effort! je suis sûr qu'il n'a pas dépassé depuis plus de cinq minutes la crête de la colline.

Et il continuait de presser sa monture. Cependant, en arrivant dans le voisinage des rochers dont nous avons parlé, il sentit la nécessité d'avancer avec plus de précautions. Le sol se hérissait de grosses pierres anguleuses; le sentier était resserré tantôt par des blocs de porphyre, dont la teinte rouge était égayée par des plaques de lichen jaune et des panaches de polypodes, tantôt par des excavations irrégulières au fond desquelles croupissait une eau verdâtre provenant des dernières pluies. Comme le voyageur se glissait avec prudence au milieu de ces difficultés, il crut entendre une sorte de piétinement à sa gauche; en même temps, il aperçut du même côté quelque chose qui se mouvait dans l'ombre.

Il fit halte et prêta l'oreille; mais le bruit avait cessé, quoique la forme inconnue continuât de se mouvoir à vingt pas de lui: on eût dit d'un animal de grande taille errant à l'aventure au pied de ces rochers stériles.

Quoique plein de courage, Gérard était de tempérament nerveux, d'imagination ardente; cette solitude profonde, cette demi-obscurité, la pensée de l'homme terrible qui s'était réfugié peut-être dans cet endroit écarté, lui firent éprouver un frémissement de crainte. Néanmoins, voulant éclaircir à tout prix ses soupçons, il marcha résolument vers l'objet mystérieux qui venait d'éveiller son attention.

C'était un cheval, sans cavalier; les san-

gles brisées, la bride pendante, il essayait de paître l'herbe fine et drue qui croissait dans les bas-fonds. Du premier coup d'œil Gérard reconnut le normand gris du docteur. Il s'attendait à voir paraître aussi le Parisien; mais le cheval était vraiment abandonné. Au bruit causé par l'approche du voyageur, il releva la tête, renifla bruyamment et vint en boitant au-devant de Gérard, comme pour se mettre sous sa protection.

Le jeune homme était frappé de surprise; sur la croupe du normand se trouvait encore la lourde sacoche volée récemment à Fontbasse. Sans hésiter, Gérard s'empressa de détacher le précieux fardeau, de le fixer solidement, au moyen de courroies, sur le devant de la selle; puis rassuré désormais sur le principal objet de son expédition, il essaya de s'expliquer cette circonstance inattendue.

Sa première pensée fut que le Parisien, l'ayant aperçu de loin, voulait acheter son salut au prix d'une restitution; incapable de se défendre, il avait sans doute abandonné le cheval et sa charge, pour se réfugier dans d'épais genêts qui couvraient une partie de la lande. Mais, à la réflexion, Gérard changea d'opinion. Comment supposer en effet qu'un voleur qui, malgré son épuisement et sa blessure, avait montré tant de constance, de courage et d'énergie dans la perpétration de son crime, eût pu renoncer volontairement à cette riche proie? D'ailleurs, l'état pitoyable du cheval indiquait une autre cause à l'événement. N'était-il pas plus probable que la pauvre bête, brisée de fatigue et pressée outre mesure, avait butté contre une pierre et s'était abattue en entraînant son cavalier? Dans ce cas, le Parisien devait être évanoui, mort peut-être, à peu de distance.

Par un sentiment d'humanité, tout naturel dans son âme généreuse, Gérard voulut porter secours au misérable qu'il supposait en détresse. Sans réfléchir qu'il était sans armes, que le Parisien, caché derrière une touffe de broussailles, guettait peut-être le moment de le frapper par surprise, il se mit en devoir de commencer ses recherches. Toutefois, il ne voulut pas se séparer du

trésor qu'il avait si miraculeusement conquis; il ne quitta pas la selle et poursuivit sa route au petit pas tandis que le pauvre normand, grâce à son instinct de domesticité, suivait par derrière.

Les investigations de Gérard ne furent pas longues. Comme il allait dépasser la dernière de ces roches abruptes qui l'entouraient, il aperçut tout à coup un corps humain étendu sans mouvement à quelques pas du sentier. Aux vêtements dont il était couvert, Gérard, malgré l'obscurité croissante, reconnut le Parisien.

Il mit pied à terre, et le bras passé dans la bride de sa monture, il approcha sans défiance. Quel fut son étonnement quand, se penchant sur le prétendu cadavre, il vit deux grands yeux brillants fixés sur lui! En même temps il entendit une respiration courte, haletante comme un râle de mourant.

Gérard fit un mouvement en arrière; mais honteux aussitôt de cette apparence de crainte vis-à-vis d'un homme évidemment incapable de nuire, il lui demanda d'une voix émue s'il pouvait le soulager en quelque chose.

Le Parisien regardait Gérard d'un air farouche.

— Ah! c'est vous, petit? dit-il enfin avec un sourire amer. Vous ne me feriez pas peur si j'étais encore sur mes pattes... Mais cette fois je crois que j'ai mon compte; laissez-moi donc crever en paix. Vous avez ce que vous voulez; vous pouvez ramener aussi ce grelin de cheval qui m'a joué de si vilains tours; filez donc, et plus vite que ça; pour moi, mon sac est fait... Je pars décidément pour le grand voyage.

Il voulut se retourner afin de ne plus voir l'importun qui troublait ses derniers instants, mais une atroce douleur l'en empêcha; il ne put retenir un sourd gémissement.

— Votre blessure se sera rouverte, reprit Gérard touché de compassion, bien que le Parisien eût mérité son sort: voulez-vous me permettre d'examiner... — Ne me touchez pas, mille tonnerres! dit le mourant avec sa rudesse ordinaire; au moindre mouvement, je sens que l'âme s'échappera par

quelque fêlure ancienne ou nouvelle... Cette dernière chute m'a rompu les reins... Je souffre la peau du diable! — Eh bien donc! que puis-je faire pour vous? — Rien... laissez-moi tranquille.

Et le malheureux fut pris aussitôt de ce hoquet sinistre qui précède la mort. Gérard, de plus en plus ému, s'agenouilla près du blessé et lui dit d'un ton solennel:

— Écoutez-moi, Parisien, vous avez mené, selon toute apparence, une vie coupable, souillée de crimes; maintenant que vous allez mourir, ne voulez-vous pas demander à Dieu pardon de vos fautes passées? Songez qu'une seule pensée de repentir sincère, les effacera toutes!

Le moribond fit entendre un effroyable blasphème et agita faiblement la main comme pour imposer silence à Gérard.

— Malheureux! quoi! pas un mot de repentir dans ce redoutable moment?... Eh bien, du moins n'avez-vous pas, avant de paraître devant votre maître et votre juge, quelque tort à réparer, quelque bonne action à faire? Cela seul suffirait peut-être pour éveiller en votre faveur la miséricorde divine!

Les traits du scélérat crispés par d'atroces douleurs se détendirent; un vague sourire agita ses lèvres bleuâtres.

— Cherchez... dans la poche de ma veste, dit-il avec effort entre deux convulsions; vous trouverez... une lettre.

Gérard s'empessa d'obéir; il retira de la poche du Parisien un papier grossier, plié sous forme de lettre, et portant une adresse en caractères d'un demi-pied. Le mourant parut satisfait.

— Vous remettrez la chose au bonhomme Surin, reprit-il en réunissant ce qui lui restait de force pour donner ces instructions; je comptais jeter cette lettre à la première poste que je rencontrerais... mais ce maudit cheval... que l'enfer me...

Une effroyable crise l'empêcha d'achever. Ses yeux hagards se tournèrent dans leurs orbites, et sa poitrine se souleva dans une dernière convulsion. Gérard contempla un instant ce visage décomposé. Aucun muscle ne remuait plus, les yeux étaient éteints. Gérard appuya sa main sur la poitrine chaude

encore; le cœur avait cessé de battre. Cette fois le Parisien était bien mort.

Alors le jeune homme ressentit un léger frisson à songer qu'il était seul avec ce cadavre, dont les ombres de la nuit semblaient faire grimacer les traits sinistres. Après s'être assuré de nouveau, malgré sa répugnance, que tous secours seraient désormais inutiles au Parisien, il se mit en devoir de retourner sur ses pas.

— Peut-être, murmura-t-il, ne devrais-je pas abandonner ce corps humain; mais il m'est impossible de le charger sur le cheval du docteur; la pauvre bête est blessée. Je préviendrai la justice et on accomplira les formalités d'usage... Je ne puis rien de plus, sinon d'implorer la clémence de Dieu pour l'âme qui comparait maintenant devant lui.

Il fit le signe de la croix, prit en main la bride du cheval malade et monta sur l'autre: puis il partit; sans retourner la tête, comme s'il eût craint d'être poursuivi.

Quand il se trouva dans la plaine, le ciel était encore clair et lumineux au-dessus de sa tête, mais la terre s'enveloppait d'ombres épaisses: la ligne de l'horizon se dessinait d'une manière nette sur les nuages rougeâtres du couchant; le chemin formait comme une raie grisâtre dans la verdure foncée des bruyères. L'esprit tout rempli d'images lugubres, Gérard croyait voir dans chaque touffe d'ajoncs ou de genévriers la figure hideuse du Parisien. Cependant, à mesure qu'il s'éloignait, le calme rentrait dans son âme, et il appréciait avec plus de sang-froid les circonstances de ce dernier événement.

La lettre dont il était porteur lui semblait surtout matière à réflexions. Que pouvait écrire le Parisien à son ancien patron? Ce n'était pas certainement pour implorer le pardon de ses fautes passées: l'endurcissement du malfaiteur, au moment de mourir, n'annonçait pas de remords, et son sourire ironique, en chargeant le brave jeune homme de cette commission suprême, trahissait un mauvais dessein. Aussi Gérard se demandait-il s'il devait ou non remettre à son adresse ce papier suspect, cause future peut-être de nouveaux malheurs.

Pendant qu'il était en proie à ces réflexions, il entendit, au milieu du silence, des pas de chevaux sur la lande.

— On me cherche, pensa-t-il, et sans doute je vais être accablé de questions... Dois-je parler de cette lettre mystérieuse? Dois-je la cacher?... Mon Dieu! conseillez-moi!

Quelques minutes après, il était rejoint par deux gendarmes et un domestique du château, qu'on avait envoyés pour l'assister et le secourir au besoin.

XVI.

Cependant, une extrême agitation régnait au château de Bermondet. Des gens à cheval allaient et venaient sans cesse dans la cour d'honneur. Le grand salon était plein de monde, mais cette pièce somptueuse présentait l'aspect d'un désordre inaccoutumé. Quelques lampes, quelques bougies, comme oubliées sur les meubles, l'éclairaient d'une manière incomplète, et les parties les plus reculées restaient dans l'ombre.

La plupart des bourgeois invités à la pêche de la Fosse-aux-Moines attendaient, malgré l'heure avancée, le résultat des recherches qui se continuaient de tous côtés. Le baron de Bermondet et Gérard n'étaient pas rentrés encore: on ne savait rien d'eux ni de leur mission. Mais à mesure que la soirée s'écoulait, l'impatience de regagner le logis l'emportait de beaucoup chez ces campagnards rangés et méthodiques, sur le désir d'apprendre des nouvelles. Les hommes bâillaient à la dérobée; les femmes avaient cessé de chuchoter, et la petite M^{me} de Lussac n'écoutait plus qu'avec distraction les agaceries d'Amédée, qui ne la quittait pas d'un instant.

La comtesse de Bermondet n'était pas plus tranquille. Le moindre bruit du dehors la faisait tressaillir. Quand elle parlait, sa voix était brève, oppressée; son sourire avait quelque chose de douloureux. Léonle Chardin, et même la riieuse Louise, semblaient éprouver, par sympathie sans doute, des impressions analogues; toutes les trois

souffraient de cette anxiété fiévreuse qui paraît être le pressentiment d'un malheur prochain et inévitable.

Le docteur Chardin restait à l'écart. Il avait écouté d'un air indifférent les consolations banales de ses clients au sujet du vol considérable dont il était victime. Il n'en fut pas de même cependant lorsque M. Surin vint prendre un siège vide à côté de lui, et dit avec cordialité :

— Allons, courage, docteur! Morbleu! plaie d'argent n'est pas mortelle, et vous savez qu'une boutonnière à la poitrine peut n'être pas aussi facile à guérir. Voyons! est-ce une misérable somme de dix mille francs qui vous tourmente pour en finir avec les mauvaises affaires de... là bas? Venez demain au Prieuré, et nous en causerons. Je vous en veux beaucoup, Chardin, de m'avoir caché si longtemps votre secret; le seul moyen d'obtenir mon pardon, c'est de venir demain chez moi. Voyons, est-ce entendu?

Le docteur lui serra la main avec énergie.

— Merci, Surin, dit-il d'une voix sourde, je n'attendais pas moins de vous, mais vous vous trompez sur la cause de l'abatement où me voyez. Le travail et l'économie me feront retrouver la somme perdue. Ce qui me préoccupe en ce moment est autrement grave et vous touche plus directement que vous ne pensez. — Moi? demanda le manufacturier étonné. — Vous êtes beaucoup d'autres personnes encore. Ah! Surin, Surin, pourquoi faut-il que vous me donniez une pareille preuve d'amitié quand je vais être forcé peut-être de vous affliger cruellement! Quoi qu'il arrive, souvenez-vous que jamais honnête homme ne s'est trouvé dans de mortels embarras comme j'en éprouve depuis trois jours, et surtout depuis quelques heures!

M. Surin, surpris et effrayé, allait demander l'explication de ces paroles; un grand bruit se fit entendre dans la cour.

— C'est Achille, sans doute! s'écria la chanoinesse toute haletante en s'élançant vers la porte, ou peut-être ce pauvre Gérard!

C'était le baron de Bermondet, couvert

de sueur et de poussière. Il se jeta dans un fauteuil et annonça d'un ton laconique qu'il avait fait plusieurs lieues au galop, sur la grand' route, sans avoir pu recueillir de renseignements relativement au voleur.

— Et Gérard? demanda la comtesse avec intérêt; n'avez-vous pas rencontré ce généreux enfant qui s'expose au danger avec tant de témérité?

Le baron n'avait pas vu Gérard.

— Allons, allons, dit alors M^{me} de Lussac en saisissant cette occasion de prendre congé, M. Gérard se retrouvera; ces beaux garçons là ne se perdent pas ainsi par les chemins comme un ruban mal attaché. Maintenant que nous avons vu M. de Bermondet rentrer sans accident, nous pouvons, je crois, nous retirer. Demain nous aurons des nouvelles plus favorables pour notre cher docteur... Mais la nuit s'avance et la route n'est pas des meilleures. Monsieur Dutillet, je compte sur vous pour conduire le cabriolet, car je connais M. de Lussac : il s'endormira dès qu'il aura mis le pied dans la voiture. Allons, adieu, madame la comtesse; adieu, messieurs; espérance pour tous!

En prononçant ces mots, il semblait qu'elle lançât une œillade assassine vers Amédée; puis elle s'appuya sur le bras de Dutillet et rejoignit un grand vieux cabriolet d'osier qui l'attendait dans la cour. Tous les voisins de campagne suivirent son exemple et prirent, les uns après les autres, le chemin de leurs demeures. Madame Chardin s'approcha de son mari qui restait pensif à l'écart :

— Mon ami, demanda-t-elle, ne ferions-nous pas bien de partir aussi? — Pas encore, ma chère, répondit le docteur d'une voix ferme en se levant brusquement, comme s'il venait de prendre une grande résolution.

Et il se rapprocha de la partie éclairée du salon.

— Je désire entretenir de choses graves les honorables familles Surin et de Bermondet, reprit-il; puisque je les trouve réunies en ce moment, je déchargerai ma conscience d'un fardeau qui lui pèse... Mais d'abord, j'ai besoin d'invoquer toute la bienveillance, toute l'indulgence même de ceux qui m'é-

coutent. Si j'interviens ainsi dans des intérêts et des sentiments qui devraient m'être étrangers, c'est que j'obéis à de pénibles mais impérieux devoirs.

Ce singulier préambule frappa de crainte la plupart des assistants.

— Comme vous nous dites cela, docteur ! répondit Surin d'une voix un peu trem-



Que la mort pourrait être douce dans ce splendide linceul de cristal. (Page 440.)

blante; parlez, mon ami. Pour ma part, je ne saurais m'offenser, quoi que vous puissiez dire! — J'y compte; mais j'ai besoin que M. de Bermondet et madame la comtesse me donnent la même assurance. — Docteur, répliqua le baron avec embarras, avant

même la révélation de ce matin, je vous regardais comme le plus honnête homme que je connusse. — Et moi, docteur, ajouta la chanoinesse, dans un cas difficile, je ne demanderais conseil à personne au monde plus volontiers qu'à vous. — Il suffit... Je suis

fier de cette estime, qui me permettra peut-être d'empêcher de grands malheurs dans l'avenir. Ce que je dois dire touche tous ceux qui sont ici... Quant à ces deux pauvres créatures, ajouta Chardin en désignant sa femme et sa fille, ne craignez pas d'indiscrétion de leur part : elles ont trop bien gardé leur secret pour ne pas garder de même celui de leurs amis.

Il s'arrêta de nouveau comme pour se recueillir.

— Voyons, au fait ! dit le manufacturier avec impatience. En vérité, vous nous brûlez à petit feu ! — M'y voici, mon cher Surin, reprit le docteur avec émotion ; c'est à vous et à M. le baron, comme chefs de vos familles respectives, que je m'adresse. Ne vous semble-t-il pas, comme à moi, que des événements survenus récemment ont rendu vos projets d'alliance impossibles ?

Quoique cette interpellation fût attendue peut-être, elle n'en produisit pas moins l'effet d'une bombe éclatant tout à coup au milieu du salon. Louise se renfonça dans son fauteuil pour cacher sa pâleur subite ; la comtesse, au contraire, distraite et préoccupée jusque là, se redressa vivement. Bermondet et Surin, stupéfaits, éperdus, frappés de mille idées contraires, gardaient le silence.

Mais Amédée ne put se contenir.

— Que dites-vous donc là, monsieur Chardin ? s'écria-t-il ; cette fois il ne s'agit pas de médecine ; malgré notre affection pour vous, il ne vous appartient pas... — Tais-toi, mon fils, tais-toi, dit le manufacturier ; si tu savais... Mais je te prie, je t'ordonne de te taire.

Amédée se rassit avec humeur. Dès que le silence fut rétabli, Chardin reprit d'une voix plus ferme :

— C'est à votre conscience, monsieur Surin, c'est à votre conscience aussi, monsieur le baron, que je m'adresse... Allons, pas d'illusions, pas de faiblesses ! Les illusions seraient funestes, les faiblesses seraient cruellement expiées ! N'est-il pas vrai que, des deux parts, certains motifs secrets s'opposent désormais au mariage projeté ?

Surin et le baron ne répondirent pas d'abord.

— Docteur, répliqua le manufacturier avec

effort, les espérances que je caressais depuis tant d'années se sont-elles donc évanouies ? Des deux malheurs que je pouvais craindre, l'un est déjà venu fondre sur moi... Mais laissez-moi croire, Chardin, oh ! laissez-moi croire que l'autre ne viendra pas !

Les sanglots lui coupèrent la parole. Tous les yeux se mouillèrent de larmes. Le docteur lui-même parut s'attendrir.

— Surin, dit-il, je ne vous tromperai pas : depuis quelques jours j'ai la certitude qu'un miracle seul pourrait empêcher le malheur dont il s'agit ; et, vous le savez, il ne faut pas attendre de miracles !

Le pauvre père s'affaissa sur lui-même en poussant un sourd gémissement.

— Monsieur le docteur, dit la comtesse, qui sentait le besoin d'intervenir dans cette scène étrange, je ne sais quelles raisons vous pouvez invoquer auprès de M. Surin pour le détourner d'un projet qui se trouvait à la convenance des deux familles... Mais si par malheur les anciens plans n'avaient pas de suite, il serait constaté, j'espère, que cette fâcheuse rupture ne vient pas de nous... — Êtes-vous bien sûre de ce que vous affirmez, Madame ? demanda Chardin froidement. Eh bien, ajouta-t-il en se tournant vers le baron, j'adjure M. de Bermondet de répondre avec la loyauté qui le distingue. Pour lui comme pour M. Surin, les circonstances n'ont-elles pas changé depuis quelques jours ?

Achille se troubla ; cependant il répondit en balbutiant :

— Je ne comprends pas, Monsieur... et à moins que vous n'ayez connaissance... de quelque fait particulier... — Il ne m'appartient pas de le révéler, mais j'ai tout lieu de croire que d'un moment à l'autre il sera divulgué.

Le baron eut comme un éblouissement et chancela.

— Chardin, s'écria le manufacturier avec chaleur, c'est trop ou trop peu ! Si vous connaissez une cause de rupture du côté de M. de Bermondet, je vous invite à vous expliquer sans détours !

— Cela m'est impossible.

Chardin disait vrai ; quand il avait recueilli

le Parisien chez lui, cet homme avait parlé vaguement de ses rapports antérieurs avec M. de Bermondet; plus tard, il s'était vanté de pouvoir empêcher d'un mot le mariage du baron et de M^{lle} Surin; plus tard encore il avait tout raconté à son sauveur; enfin, le matin même, le misérable, qui sans doute s'occupait déjà de l'exécution de son plan, avait fait demander au docteur ce qu'il fallait pour écrire, et M^{me} Chardin l'avait vu mettre dans sa poche une lettre destinée à son ancien maître. Il n'en fallait pas tant pour justifier les appréhensions du docteur.

Un grand silence régnait dans le salon; on eût cru pouvoir entendre le battement précipité des cœurs au fond des poitrines.

— Tenez, mes bons amis, mes chers voisins, reprit Chardin d'un ton entraînant, ne cherchez pas à pénétrer mutuellement vos secrets; n'entrez pas dans la voie des révélations, qui serait peut-être aussi la voie des récriminations, des haines et des colères... Vous m'avez promis une confiance entière; croyez-moi donc quand je vous dis, les larmes aux yeux et le désespoir dans le cœur, que ce mariage est impossible. Renoncez-y sans aigreur et sans fiel les uns contre les autres; renoncez-y sans arrêter votre pensée sur les obstacles qui vous séparent. On trouvera des prétextes pour colorer aux yeux du monde une rupture indépendante de votre volonté. Vos anciennes relations d'amitié ne seront pas rompues, et bientôt, trop tôt peut-être, une circonstance nouvelle expliquera tout et vous excusera tous.

Il se tut et attendit une réponse que personne ne se pressait de lui donner.

— Vous conviendrez du moins, monsieur le docteur, dit enfin la chanoinesse avec une légère ironie, que vos prétentions sont passablement exorbitantes. Il est bien dur de renoncer ainsi, sur un mot de votre bouche, à des arrangements qui devaient peut-être assurer le bonheur de plusieurs personnes.

— Madame la comtesse, répliqua Chardin avec une douceur mélancolique, en s'inclinant, quelque chose de plus puissant que moi commande ce pénible sacrifice... C'est la nécessité. — La nécessité! reprit Amédée, qui ne put résister au désir d'intervenir en-

core; où donc est-elle?... Allons, mon père, quelles que soient votre estime et votre amitié pour M. Chardin, vous ne pouvez vous en remettre à lui... — Tais-toi, mon enfant, interrompit le manufacturier d'un ton triste, mais sans colère; tu ne sais pas, mon pauvre Amédée, de quoi tu parles... Le docteur Chardin a prononcé: ta sœur et toi, vous ne vous marierez jamais! — Jamais, mon père? balbutia le jeune homme, qui vit enfin, comme à la lueur d'un éclair, des profondeurs inconnues s'ouvrir devant lui.

Le manufacturier poursuivit d'une voix brisée:

— Je ne chercherai pas à me raidir contre l'inexorable fatalité qui me frappe... Je supplie donc M. le baron de Bermondet de me rendre ma parole, comme je lui rends la sienne...

Tous les regards se tournèrent avidement vers Achille. Louise elle-même se redressa d'un air d'anxiété. Le baron paraissait bouleversé; les sentiments les plus divers se reflétaient successivement sur son visage. Tout à coup il s'élança vers sa fiancée et lui saisit la main.

— Mademoiselle, s'écria-t-il impétueusement, n'est-il pas vrai qu'en dépit des convenances de famille, en dépit de ces considérations dont on vous parle, vous ne verriez pas sans regret cette inconcevable rupture? — Achille, balbutia la jeune fille en pleurant, je ne puis... je ne sais... Mais, en effet, il me semble impossible que les choses se passent ainsi! — Eh bien, Louise, avec votre assentiment, je braverai la terre entière. Vous l'entendez, Messieurs, poursuivit-il, mademoiselle Surin, comme moi, ne croit pas avoir de raisons suffisantes pour renoncer à des projets encouragés jusqu'ici par nos deux familles.

Le manufacturier s'agita sur son siège.

— Louise est une enfant, s'écria-t-il; elle ne comprend pas... Et pourtant, mon Dieu! je ne peux lui dire, moi, quel est le malheur qui la menace!

De son côté, Chardin se rapprocha d'Achille de Bermondet.

— Monsieur, Monsieur, dit-il avec une grande énergie, est-il donc nécessaire de

vous répéter qu'il faut que ce sacrifice s'accomplisse? — Est-ce un ordre que vous me donnez, Monsieur? — C'est une prière, monsieur le baron... Mais bientôt peut-être vous recevrez en effet des ordres! — Et de qui donc, monsieur le docteur? — D'un homme qui s'arroge sur vous une autorité singulière, de ce misérable qu'on appelle le Parisien. — Le Parisien! répéta le baron atterré. — Le Parisien est mort, et il ne peut plus faire de mal, dit une voix haletante derrière eux.

En même temps une personne que l'on n'avait pas entendue venir, tant l'émotion était générale, parut au milieu de l'assemblée; elle portait une énorme sacoche qu'elle laissa tomber aux pieds de Chardin.

— C'est M. Gérard! s'écria Léonie. — Oui, c'est lui! dit la comtesse en se levant impétueusement; il est sain et sauf... il n'est point blessé! — Et j'ai réussi dans mon entreprise, poursuivit Gérard avec un sourire modeste; monsieur le docteur, voici la somme qui vous avait été dérobée par ce scélérat; vous la trouverez intacte, je pense.

Mais Chardin ne songeait pas à le remercier de cet important service.

Monsieur Gérard, demanda-t-il avidement, quelle nouvelle nous apportez-vous? Est-il bien vrai que ce malfaiteur...?

Gérard raconta comment il avait trouvé le Parisien renversé de cheval et mourant, comment il l'avait vu rendre le dernier soupir.

— Et vous êtes sûr que cette fois sa mort est bien réelle? demanda le baron frémissant de joie. — Très-sûr, monsieur le baron. — Mais il n'était pas entièrement mort lorsque vous l'avez rejoint? dit le docteur; vous avez sans doute échangé quelques paroles avec lui? — A toutes mes questions il ne répondait que par des malédictions et des blasphèmes. — Enfin, l'on a dû trouver dans ses vêtements quelques papiers?.

Gérard se troubla; néanmoins il répondit d'une voix assez ferme :

— Un des gendarmes que j'ai rencontrés sur la lande a voulu fouiller le Parisien; mais il est revenu bientôt, et il n'avait rien trouvé dans les poches du mort.

Un soupir de soulagement s'échappa de toutes les bouches, tandis que Gérard essuyait son front inondé de sueur.

— C'est inconcevable! reprit Chardin; cependant je croyais avoir la certitude... — Assez, Monsieur, dit le baron d'un air de dignité blessée, je ne dois pas supporter plus longtemps d'absurdes soupçons qui m'offensent... Et vous, monsieur Surin, continua-t-il en se tournant vers le manufacturier, excusez-moi si je persiste à réclamer la parole donnée; mais j'aime Louise de toute la force de mon âme, et je ne renoncerais pas aisément au bonheur qui m'était promis. — Et moi, répondit le pauvre père avec effort, je dois maintenant refuser mon consentement à cette alliance qui récemment encore combattait tous mes vœux... Je vous l'ai dit, ma fille ne se mariera jamais!

Louise se renversa dans son fauteuil en poussant un cri déchirant.

— Mais au moins, Monsieur, s'écria le baron hors de lui, vous me devez l'explication... — Une explication, Monsieur! dit le docteur en lui montrant M^{lle} Surin : elle est inutile... regardez!

Surin et les dames entouraient déjà la malheureuse jeune fille. Elle éprouvait des spasmes nerveux; tous ses membres se tordaient convulsivement; une légère écume commençait à se montrer aux coins de sa bouche, naguère si mutine et si fraîche. Le docteur essaya de la secourir, mais avec un découragement, un sentiment profond d'impuissance qu'expliquait suffisamment ce diagnostic redoutable.

Le baron, d'abord frappé de stupeur, voulut s'approcher de la malade. Surin le repoussa.

— Éloignez-vous, éloignez-vous, de grâce! vous qui l'aimez! dit le manufacturier d'une voix sombre; vous n'êtes pas habitué, comme je le suis, à cette horrible maladie, et vous ne pourriez voir Louise en ce moment sans perdre la raison. — Monsieur Surin, dit Achille, qui cherchait encore à se faire illusion, vous vous alarmez trop pour un évanouissement passager sans doute, pour une de ces crises nerveuses si communes chez les femmes. — Un évanouissement! une crise

nerveuse! dit Amédée avec une indicible expression d'horreur; n'est-ce pas là cette étrange maladie inconnue dont notre mère est morte? Oui, je la reconnais à ces signes effrayants, et j'ai soupçonné bien des fois...

— Non, non, mon enfant, tu te trompes; je t'assure que tu te trompes. — Mais n'ai-je pas été moi-même atteint de ce mal affreux à la suite de la révolte des ouvriers de la manufacture? reprit le malheureux jeune homme. Dites, mon père, n'étaient-ce pas les mêmes symptômes, les mêmes souffrances...? Vous ne répondez pas... Vous détournez les yeux... Oh! plus de doute, ma sœur et moi nous sommes voués désormais à l'existence la plus triste et la plus misérable... c'est... c'est l'épilepsie! — L'épilepsie! répèrent plusieurs voix.

Et, par un mouvement machinal, irrésistible, toutes les dames s'éloignèrent de la pauvre Louise; Chardin seul continua froidement à lui donner ses soins, avec l'assistance de Gérard, pour qui cette révélation n'était pas nouvelle.

Le manufacturier serrait Amédée dans ses bras et lui prodiguait les consolations, les marques de tendresse. Le pauvre enfant ne répondait pas; tout à coup Surin s'écria d'un ton déchirant :

— Au secours!... Mon fils aussi!

Gérard accourut pour l'aider à soutenir Amédée qui, succombant à sa violente émotion, venait d'être pris à son tour du mal héréditaire; mais ils furent obligés de le laisser aller sur le tapis.

Les spectateurs étaient glacés d'épouvante. Surin, à genoux entre son fils et sa fille privés de connaissance, disait, en se frappant le front :

— Voyez, voyez! fut-il jamais sur la terre un père plus à plaindre que moi!

Le docteur Chardin s'approcha de la comtesse.

— Madame, lui dit-il, ces enfants sont hors d'état d'être transportés chez eux cette nuit; permettez donc qu'on leur prépare des chambres au château. Ma femme et ma fille veilleront Louise; M. Surin et Gérard veilleront Amédée; moi, j'irai de l'un à l'autre, quoique malheureusement mes efforts doi-

vent être bien inutiles contre un mal incurable.

A peine avait-il achevé ces paroles, que M^{me} de Bermondet secouait avec une vivacité fébrile tous les cordons de sonnette. Aussitôt plusieurs domestiques parurent dans le salon. La comtesse donna des ordres qu'on s'empressa d'exécuter. Louise fut emportée dans son fauteuil; Amédée dans les bras de quatre valets, qui pouvaient à peine contenir ses mouvements désordonnés.

M. Surin et le baron accompagnèrent le triste cortège, qui montait le grand escalier. M^{me} de Bermondet allait les suivre, quand Gérard la retint doucement.

— Madame la comtesse, lui dit-il tout bas, il est urgent que je vous parle en particulier, dès que vous aurez un instant de libre. — Il suffit, Gérard; j'ai moi-même beaucoup de choses à vous dire... Aussitôt que ces pauvres enfants seront mieux, venez me trouver dans mon petit salon... Justine vous introduira.

Et elle passa rapidement pour aller rejoindre Louise, tandis que Gérard se rendait à la chambre où l'on avait transporté son ami.

XVII.

Toutes les scènes émouvantes de cette nuit fatale n'étaient pas finies.

Deux heures environ après cette catastrophe que nous venons de raconter, une tranquillité parfaite régnait dans le château. On ne voyait plus de lumières passer et repasser continuellement derrière les hautes fenêtres de la façade. A l'intérieur, on n'entendait plus les portes s'ouvrir et se refermer, des pas précipités retentir dans les corridors. Les malades, comme il arrive d'ordinaire à la suite des accès d'épilepsie, étaient tombés dans une sorte d'atonie qui bientôt avait amené le sommeil. Le docteur avait recommandé qu'on respectât religieusement ce repos réparateur; excepté les personnes qui devaient passer la nuit auprès du frère et de la sœur, en cas de rechute, tout le monde s'était retiré, si bien qu'à l'heure dont nous

parlons, la vaste et somptueuse demeure avait repris son calme habituel.

A ce moment, Gérard, laissant Amédée sous la garde de M. Surin, se dirigea vers l'appartement de la comtesse. Les fatigues de la journée l'avaient épuisé, sa démarche était faible et chancelante. Au premier coup qu'il frappa, Justine, la camériste favorite de la maîtresse du château, vint ouvrir. Elle introduisit le visiteur dans un petit salon tendu de soie bleue dont l'ameublement, de même couleur, était d'une grande élégance. Une lampe surmontée d'un globe de verre dépoli jetait une lumière égale dans cette jolie pièce, pleine de confortable et de coquetterie.

Quand Gérard entra, la comtesse vint au-devant de lui d'un air empressé. Elle avait encore ses vêtements du jour; seulement elle avait permis à Justine de relever ses beaux cheveux dérangés par ses agitations récentes, et l'on pouvait admirer dans toute leur pureté les lignes de cette figure sereine sur laquelle il semblait que la douleur n'eût jamais posé son empreinte.

— Ah! vous voici, mon enfant, dit-elle; je tremblais que vous ne pussiez vous échapper comme vous l'aviez promis... Eh bien, ces pauvres malades? — Leur accès est enfin passé, Madame; mais croyez que mon impatience égalait au moins la vôtre; ce que je dois vous apprendre est d'un si grand intérêt pour vous, pour...

Gérard s'interrompt; il venait de s'apercevoir qu'il n'était pas seul avec la chanoinesse. Dans un angle du salon, Achille était assis, le front appuyé sur sa main.

— Monsieur de Bermondet! dit-il avec un désappointement visible. — Oui, c'est ce pauvre Achille qui cherche des consolations auprès de sa seule amie, dit la comtesse en regardant le baron avec une expression d'affectueuse pitié; mais vous pouvez parler librement devant lui, Gérard, nous n'avons pas de secrets l'un pour l'autre. — Madame, répliqua le jeune homme très-embarrassé, j'avais espéré... mes révélations sont d'une nature si délicate... je vous prierais de m'accorder un autre moment pour les entendre. — Et moi, Gérard, je vous répète que vous

pouvez parler en présence de mon neveu. Asseyez-vous donc, et dites-moi bien vite ce qui vous occupe.

Gérard s'assit, de plus en plus troublé. Le baron ne paraissait pas avoir entendu cette discussion dont il était l'objet, et restait absorbé dans ses méditations.

M^{me} de Bermondet prit place à côté de Gérard.

— Eh bien, mon enfant? dit-elle avec un accent plein de douceur. — Puisque vous le voulez, Madame, j'obéirai sans réflexion, car vous ne pouvez vouloir que le bien. Sachez-le donc, Madame, je vous ai tous trompés ce soir quand j'ai dit, en présence de tant de personnes, que le Parisien ne m'avait fait aucune confidence.

Le baron releva la tête par un mouvement automatique.

— Vous, Gérard? demanda la comtesse avec étonnement; vous, si loyal et si franc? — Quoi! Madame, devais-je dire la vérité quand elle pouvait compromettre l'honneur d'une famille? — L'honneur d'une famille!

Le baron fixa sur le jeune homme ses yeux brillants de fièvre, et dit d'une voix sourde :

— Le Parisien... vous a révélé... quelque chose?

Sans oser le regarder, Gérard raconta comment le Parisien l'avait chargé d'une lettre pour M. Surin.

— Et cette lettre, demanda M. de Bermondet avec effort, vous l'avez remise à son adresse? — Non.

La tante et le neveu respirèrent plus librement.

— Eh bien, Gérard, reprit la comtesse, quelle raison aviez-vous de garder ce papier? — L'idée m'est venue qu'il pouvait contenir un piège. Ce soir, lorsque je me suis arrêté pendant cinq minutes dans un village pour faire donner l'avoine à mon cheval, j'ai regardé la lettre; elle n'était pas cachetée. Toujours en défiance contre le scélérat qui me l'avait confiée, j'ai pris le parti de l'ouvrir. — Vous l'avez lue! s'écria le baron. — Je l'ai lue. — Et c'est après cette lecture, demanda la chanoinesse, que vous avez cru devoir la retenir... — Vous jugerez, Madame, si j'ai bien ou mal fait.

Gérard tira de sa poche la lettre du Parisien et la remit à M^{me} de Bermondet. Le baron s'approcha vivement pour la lire en même temps que sa tante.

Cette lettre dont nous rectifions l'orthographe un peu risquée, était ainsi conçue :

A monsieur Surtin, directeur de la fabrique du Prieuré:

« Bourgeois,

« Je vous écris pour vous dire que votre gendre futur, tout baron qu'il est, n'a pas moins comparu devant la cour d'assises de la capitale en l'an 182..., et qu'on l'a condamné pour crime de faux à trois ans de prison. Je l'ai connu à la maison de Poissy, où nous l'appelions *l'Habit-Noir*. C'est vrai qu'il n'y est pas resté longtemps, parce qu'on l'a gracié; mais ça y est tout de même, bourgeois, et votre fameux baron ne devrait pas tant lever la crête. Peut-être, me direz-vous: « Parisien, t'es-t-un blagueur! » Dans ce cas, sauf votre respect, mon bourgeois, vous pouvez écrire soit au greffe de la maison centrale de Poissy, soit au parquet du procureur général de Paris, et vous verrez ce qu'on vous répondra.

« Je vous souhaite bien le bonjour.

« C... dit LE PARISIEN.

« P. S. Il n'est pas inutile de vous rappeler que votre futur gendre, à cause de ses protections, n'a pas été condamné sous le nom de Bermondet, mais sous celui de Gonthier. Partez de là, vous en apprendrez de belles, je vous le garantis. »

Cette lecture achevée, personne n'osait ou ne pouvait parler.

— Eh bien, Madame, dit enfin Gérard à demi-voix. — Eh bien, mon enfant, vous aviez raison, répliqua la comtesse avec explosion: vous avez sauvé l'honneur de notre famille... Vous êtes une sorte de génie bienfaisant pour tout ce qui vous approche!

Gérard ne pouvait retenir ses larmes. Enfin, il s'approcha de la cheminée et lança dans les flammes la lettre fatale, qui fut consumée en un instant.

— Merci, mon Gérard! dit la comtesse.

Puis elle l'entraîna vers le baron accablé de honte et de douleur.

— Remerciez-le donc aussi, pauvre Achille, continua-t-elle; remerciez-le, car, sans lui, votre malheur, déjà si grand, eût pu devenir plus grand encore. — C'est vrai, c'est vrai, ma tante, et cependant le poids de mes chagrins excédait déjà la mesure de mes forces. Mais que Dieu vous récompense, vous qui m'avez rendu ce service, et puissiez-vous n'avoir jamais occasion d'en réclamer de pareils! — Est-ce ainsi que vous remerciez ce généreux enfant, Achille? D'où vient cette froideur, cette réserve? Ne sauriez-vous lui tendre cordialement la main?... — Ma tante, dit le baron en détournant les yeux, votre cœur est un trésor de clémence et de bonté; mais je ne saurais attendre la même indulgence de la part de M. Gérard, qui connaît ma faute et qui doit avoir horreur d'elle et de moi! — Monsieur de Bermondet peut-il penser...? — Oh! non; non, cela n'est pas, j'en suis sûre, dit la chanoinesse avec véhémence; Achille, ce noble enfant ne vous juge pas si mal, je m'en porte garante. Gérard, ne condamnez pas mon neveu sur un seul acte d'égarement; une sorte de fatalité conduisit tout. Mon frère, qui se repentit si cruellement plus tard de son imprudence, avait envoyé son fils à Paris pour le former, comme on disait alors. Achille avait vingt ans; beau, riche, ardent, il n'était pas doué, comme vous, Gérard, d'une raison précoce. Il se livra sans mesure au plaisir; il fit des dettes, des folies. Mon frère alors comprit sa faute, il voulut rappeler son fils. Que vous dirai-je? Emporté par la fougue irrésistible de la jeunesse, Achille eut la coupable pensée d'imiter la signature du banquier de la famille; ce n'était là, suivant lui, qu'une espièglerie qu'il comptait réparer bientôt. Mais des circonstances funestes vinrent déranger ses combinaisons; les billets supposés étaient entre les mains d'un compagnon de jeu qui voulait se venger de je ne sais quelle injure. La justice fut saisie; mon malheureux frère, averti trop tard, accourut en toute hâte; les signatures furent retirées, mais un magistrat rigide crut devoir

pousser les choses à l'extrémité. Enfin, malgré les efforts, le crédit et l'or de M. de Bermondet, on ne put éviter un jugement, une condamnation; seulement on obtint que cette déplorable affaire n'aurait aucun éclat, aucune publicité, et la grâce entière du coupable fut accordée après quelques mois de captivité. Vous savez le reste. Nous vivions ici dans une complète sécurité, espérant que ce passé funeste était oublié du monde entier, quand un malfaiteur a tenté de l'exploiter. Cet homme a mis mon neveu dans la nécessité de se défendre, et le misérable, pour se venger, a trahi ce secret dont la divulgation eût eu les suites les plus affreuses. Heureusement, Gérard, la Providence, dans un but caché, vous a suscité pour nous protéger.

Gérard avait écouté d'un air attendri le récit de la comtesse. Il se tourna vers Achille, et dit avec simplicité :

— Monsieur de Bermondet, vous avez suffisamment expié un instant de vertige. Je serai toujours fier d'être votre ami.

En même temps, avec une cordialité simple et touchante, il tendit la main au baron, qui la saisit avec transport.

— Bien, bien, Gérard! s'écria la chanoinesse. — Monsieur Gérard, reprit Achille d'une voix sombre, ma tante a raison : vous êtes plein de cœur et de générosité... Mais, par cela même, vous devez comprendre la rougeur qui me monte au front en votre présence... J'avais espéré que ce terrible secret ne sortirait jamais de ma famille! — Hé! qui vous dit qu'il en soit sorti, mon cher Achille? s'écria M^{me} de Bermondet avec entraînement.

Gérard et le baron la regardèrent stupéfaits, mais ni l'un ni l'autre n'osaient la questionner. La chanoinesse, de son côté, semblait déjà se repentir de ce qu'elle avait dit. Mille sentiments contraires se disputaient son âme. Cependant elle reprit bientôt avec effort :

— Allons! il le faut!... Aucune considération ne doit plus m'arrêter... Achille, continua-t-elle, vous n'avez pas besoin de rougir désormais devant ce jeune homme, il est de votre sang, il est votre cousin... il est mon

fil? — Quoi! ma tante, serait-il possible! — Vous, vous! ma mère? s'écria Gérard en chancelant. — Moi!

La comtesse ouvrit les bras, et Gérard s'y précipita.

Il est impossible de peindre les transports de la mère et du fils pendant les premiers moments. Ce n'étaient que larmes, sanglots, mots entrecoupés. Gérard semblait écrasé sous le poids de son bonheur.

— Mon Dieu! dit-il en levant les mains au ciel, vous m'avez donné pour mère la femme que j'aurais choisie entre toutes, comme la plus digne de ma tendresse et de mon respect! — Et ce sont là, cher enfant, tous les reproches que vous m'adressez pour votre abandon depuis votre naissance! pour votre enfance privée de caresses! pour la pauvreté relative où vous avez vécu pendant que moi j'étais riche et que je jouissais de tous les avantages de la fortune! — Madame... ma bonne mère, j'en suis sûr, vous avez souffert autant que moi de cette séparation sans doute involontaire. — C'est vrai, Gérard, oh! c'est bien vrai! J'aurais donné tous ces avantages dont je te parle pour vivre près de toi, dans l'obscurité, pour prodiguer à tes premières années mes soins et mon amour! Dieu m'a refusé ce bonheur! J'étais calme et résignée en apparence; mais combien de fois, dans mes nuits sans sommeil, n'ai-je pas évoqué l'image blonde et souriante de ce petit enfant à qui je n'avais donné qu'un seul baiser et que je n'espérais plus revoir! Et quand je t'ai retrouvé chez M. Surin, Gérard, si tu savais comme mon cœur bondissait! Depuis ce moment, tu remplis ma pensée jour et nuit; au milieu des grands événements qui viennent d'agiter ma famille, c'était encore à toi, surtout à toi que je pensais. Malgré ma vigilance sur moi-même, c'est miracle que j'aie pu dompter jusqu'à ce moment les élans de mon âme, que j'aie pu retenir ces mots qui viennent malgré moi sur mes lèvres : « Gérard, je suis ta mère! »

Et la pauvre femme, folle de joie, ouvrit de nouveau les bras à son fils. Bientôt Gérard demanda timidement :

— Je crains de toucher à quelque fibre

douloureuse, ma mère, et cependant vous me pardonnerez une question bien naturelle... Vous ne m'avez pas encore parlé de...—De ton père, veux-tu dire? répliqua la comtesse avec un soupir. Mon enfant, ton père est mort peu de mois après ta naissance.

Pendant cette conversation, le baron se tenait à l'écart, attentif et muet. M^{me} de Bermondet remarqua la contenance réservée de son neveu, et parut en concevoir de vives alarmes.

— Achille, s'écria-t-elle, est-ce donc là l'accueil que mon fils devait attendre de vous? Cette froideur du chef de la famille de Bermondet est-elle un signe de réprobation contre le pauvre enfant innocent ou contre sa malheureuse mère? — Vous ne le pensez pas, ma tante, dit le baron avec empressement en venant à son tour embrasser son cousin. Lors même que Gérard, ajouta-t-il avec mélancolie, ne m'aurait pas rendu tout à l'heure un service immense, je n'aurais ni le droit ni la volonté de faire entendre ici des récriminations ou des plaintes. Non, ma tante, poursuivit-il, la cause de cette réserve que vous me reprochez est une surprise profonde. Comment! vous que je croyais si supérieure aux faiblesses vulgaires... — Achille, ne vous ai-je pas dit bien des fois que j'étais indulgente pour les autres afin qu'on fût moins sévère pour moi-même?... Mais je vous dois, à l'un et à l'autre, le simple et triste récit du seul événement de ma vie dont j'aie dû faire mystère... Gérard, Achille, mes amis, mes enfants, asseyez-vous près de moi : soyez mes juges.

Le baron prit place sur le canapé, tandis que Gérard s'asseyait sur un coussin aux pieds de sa mère, la main dans la sienne, les yeux fixés sur elle, avec une expression d'admiration et de tendresse.

— Vous m'avez parlé déjà, mon neveu, reprit-elle avec embarras, de la ressemblance singulière de Gérard avec une personne dont le portrait se trouve encore ici. — Il est vrai; ce portrait est celui du colonel de Versac, un des plus braves et des plus brillants colonels de l'armée, au commencement de la restauration. — Le colonel de Versac était

le père de Gérard, murmura la comtesse si bas qu'on l'entendait à peine.

Gérard fit un mouvement; il n'était pas insensible à l'orgueil d'apprendre qu'il était fils d'un homme brave, beau, plein de mérite. Sa mère ne parut pas remarquer cette impression.

— Vous vous souvenez, Achille, reprit-elle, des soins assidus que me rendait M. de Versac. J'avais alors dix-huit ans à peine; je sortais du couvent; privée de père et de mère, je vivais chez mon frère, veuf depuis quelques mois : c'est vous dire que j'étais sans défense contre les séductions de M. de Versac, si bien fait pour éblouir une jeune fille inexpérimentée telle que moi. D'ailleurs, rien ne pouvait éveiller ma défiance; j'étais riche, de bonne maison; mon amour-propre me disait que je possédais quelque mérite personnel. Une union entre nous eût donc été non-seulement possible, mais encore bien assortie; les convenances comme nos sympathies mutuelles semblaient la rendre facile.

La comtesse s'arrêta suffoquée; Gérard baisa tendrement les mains de sa mère. Elle reprit après une courte pause :

— Il vint une époque cependant où je dus m'adresser à l'honneur et à la loyauté de M. de Versac : j'avais droit d'exiger une réparation. Je m'en expliquai donc un jour avec le colonel; il me parut consterné, ses larmes coulèrent. Néanmoins, il refusa de répondre avec franchise et me quitta. Le lendemain matin j'appris que, prétextant un ordre pressé du ministre, il avait quitté le château; en même temps on me remit secrètement une lettre qu'il avait laissée pour moi. Alors seulement j'appris une fatale vérité : M. de Versac était marié depuis longtemps; il ne pouvait ni me donner son nom ni le donner à son enfant.

« Ah! mes amis, comment vous peindre ma douleur et mon désespoir en recevant cette terrible nouvelle! Quelle expiation! Seule, ne sachant à qui me fier, je me voyais perdue! Sans doute, je pouvais m'adresser à mon frère; il m'eût pardonné peut-être; mais, il était violent, emporté, jaloux surtout de l'honneur de son nom. Cet aveu de-

avait avoir pour résultat inévitable un duel à mort entre le colonel et lui. Or, j'aimais mon frère, et j'aimais aussi cet homme dont mon malheur était l'ouvrage. Hélas ! cet amour était ma seule excuse !

« Cependant le colonel savait mon cruel embarras ; il chercha les moyens de cacher ma honte aux yeux du monde. Il confia tout à sa mère, la marquise de Versac, alors retirée dans ses terres de Normandie, et la supplia de nous secourir. M^{me} de Versac écrivit à mon frère ; elle me demandait pour quelques mois ; puis elle vint me chercher et m'amena dans son château, vieux manoir situé sur le bord de la mer, dans une complète solitude.

« Ce fut là, Gérard, que tu reçus le jour. Le plus profond mystère couvrit ta naissance. Un médecin et un domestique de M^{me} de Versac eurent seuls connaissance de la vérité. Vainement je suppliai qu'on te laissât près de moi ; je promettais de me soumettre à toutes les précautions qu'on exigerait afin de ne pas trahir mon secret. La marquise ne voulut rien entendre : c'était une femme rigide, inflexible, esclave des convenances et des devoirs de famille. Elle m'expliqua que cet enfant, qui ne pouvait jamais être légitimé, ne devait pas me connaître ; que ce sacrifice m'était imposé rigoureusement par ma position. Elle m'assura néanmoins qu'elle et son fils veilleraient sur toi, que tu ne manquerais ni de soins ni d'affection, enfin qu'une rente suffisante serait constituée sur ta tête. Comme je souffrais, Gérard, à la pensée de ne plus te revoir ! Mais j'étais sous la dépendance de la marquise, qui croyait elle-même remplir une obligation sacrée. Malgré mes pleurs et mes cris, on t'arracha donc de mes bras et on t'envoya dans un canton éloigné. Je sus seulement que Pascal Dumont, l'homme de confiance de M^{me} de Versac, avait promis de ne plus te quitter et de te tenir lieu de père.

« Encore une fois, que pouvais-je faire ? J'avais le désespoir dans l'âme, mais il fallut me résigner. Je retournai chez mon frère, et personne ne soupçonna jamais la cause de mon voyage en Normandie. Peu de mois

après mon retour, j'appris que M. de Versac venait d'être tué dans un de ces duels si communs entre militaires au commencement de la restauration.

« Je pleurai, mes amis ; je pleurai sincèrement, car, encore aujourd'hui, je le crois plus malheureux que coupable. Bientôt je reçus une lettre de sa mère. La marquise m'annonçait, à mots couverts, que je n'eusse pas à m'inquiéter du sort de mon fils ; le colonel, avant de mourir, avait déposé chez un notaire une somme suffisante pour lui procurer une modeste aisance. Elle m'engageait à mettre en oubli cette faute de jeunesse et à me marier. Mais telle n'était pas ma pensée : je ne voulais pas tromper un honnête homme en lui cachant ma faute, et j'aurais mieux aimé mourir que de faire un pareil aveu. D'ailleurs, je ne désespérais pas de pouvoir un jour me rapprocher de mon enfant, et remplir, autant qu'il serait en moi, mes devoirs de mère, afin d'effacer le tort de sa naissance. J'écrivis en ce sens à M^{me} de Versac ; je la suppliai de me donner les renseignements les plus précis sur mon fils, sur le lieu de sa retraite actuelle, sur les moyens de l'appeler près de moi dès que les circonstances le permettraient. La marquise me fit une impitoyable réponse ; elle me dit que je ne devais pas compter sur la possibilité d'un pareil rapprochement ; que, dans mon propre intérêt, elle ne le souffrirait pas tant qu'elle aurait un souffle de vie ; qu'elle avait pris ses précautions pour rendre mes recherches inutiles ; enfin, que si je ne pouvais maintenant apprécier les motifs de sa conduite, je les comprendrais mieux plus tard, et lui saurais gré de sa fermeté. A partir de ce moment, toutes mes lettres restèrent sans réponse, et bientôt la marquise mourut elle-même en emportant mon secret. »

Cette émotion passée, sur les instances de son fils et de son neveu, la chanoinesse poursuivit ainsi :

« Je n'entrerai pas dans le détail de mes longues et secrètes recherches afin de retrouver mon pauvre enfant. J'appris seulement que Pascal Dumont avait quitté le pays avec lui ; mais où s'étaient-ils retirés ? voilà

ce que je ne pus jamais découvrir. On me disait bien que M. Dumont était un homme honnête, intelligent, religieux; qu'il remplissait avec zèle et dévouement sa mission de confiance; mais cela n'apaisait pas mes angoisses maternelles. Aussi me vouai-je sans retour à l'isolement, et je fus reçue chanoinesse dans un chapitre d'Allemagne; ce titre, en régularisant ma position dans le monde, me donnait plus d'indépendance et me permettait de continuer mes démarches avec plus de facilité.

« J'ai cherché pendant vingt ans... J'étais loin de penser, quand je consumais mes revenus à solder des émissaires dans les parties les plus ignorées de la France, que dans une ville voisine, la seule où j'avais cru des perquisitions inutiles, se trouvait précisément l'objet de tant d'inquiétudes et de désirs cachés! Encore aujourd'hui, je me demande avec étonnement, Gérard, quel motif avait déterminé Pascal Dumont à s'établir si près de ma demeure, et voici la supposition à laquelle je me suis arrêtée : cet homme s'était engagé sans doute par serment à ne te révéler jamais le secret de ta naissance; mais, après la mort du colonel et de la marquise de Versac, te voyant sans parents, sans protecteurs, qui sait s'il n'a pas espéré que le hasard pourrait te réunir à moi? Qui sait si, tout en observant religieusement sa promesse, il n'a pas cherché quelque occasion de rapprochement? Qui sait s'il n'a pas été pour quelque chose dans ta liaison avec Amédée Surin, dont la famille habitait à deux pas du château de Bermondet? »

— Oui, oui, vous avez raison, ma digne mère! s'écria Gérard comme frappé d'une lumière subite. Souvent, en effet, mon pauvre Pascal me parlait d'Amédée avec un intérêt tout particulier. Peu de temps encore avant sa mort, il me pressait d'accepter l'invitation de M. Surin. Je ne comprenais pas alors la cause de ces instances... Ah! si j'avais pu deviner qu'elles avaient pour but de me faire retrouver la meilleure des mères!

M^{me} de Bermondet le remercia par un tendre sourire.

« — Il me reste peu de choses à dire, continua-t-elle. Le jour où je te vis pour la

première fois, Gérard, ta ressemblance avec ton père me frappa; puis l'histoire de ta jeunesse que l'on me conta, surtout le nom de Pascal Dumont, ne me laissèrent aucun doute. L'ami d'Amédée Surin était bien cet enfant perdu que je cherchais depuis tant d'années. Cependant j'eus la force de dompter mon émotion, de cacher la joie qui remplissait mon cœur. Je voulais réfléchir aux moyens de me révéler à toi dans les conditions les plus favorables pour tous deux. S'il faut l'avouer, je voulais encore apprendre à te connaître.

« Juge de mon orgueil, Gérard, quand je t'ai trouvé plus accompli que je n'osais l'espérer. Il a fallu tous les graves événements qui sont venus accabler mon pauvre Achille pour contenir mes élans de tendresse; j'attendais que son bonheur fût assuré pour être heureuse à mon tour... Le ciel en a décidé différemment, et la double catastrophe de cette soirée ne m'a pas permis de garder plus longtemps le secret.

« Et maintenant, mes amis, ajouta la comtesse avec mélancolie, vous savez tout. Vous serez indulgents, j'espère, car j'ai bien durement expié ma faute... J'ai besoin qu'on me pardonne et qu'on m'aime. »

— Ah! ma mère, s'écria Gérard les yeux baignés de larmes, toute ma vie sera consacrée à vous dédommager des douleurs que je vous ai coûtées! — Pauvre tante! dit le baron à son tour, vous aviez aussi votre fardeau de peines quand tout le monde vous croyait si heureuse!... Mais avez-vous pris un parti pour l'avenir de votre fils? — Quel parti? dit M^{me} de Bermondet chaleureusement; mon devoir n'est-il pas tout tracé? J'accepterai franchement la responsabilité de ma faute; je reconnaitrai mon fils par un acte authentique; jé veux avoir le droit de me nommer sa mère. Une seule personne, ajouta-t-elle plus timidement, aurait le droit de s'opposer à cet arrangement; mais j'ose espérer... — Personne, ma tante, répliqua le baron, ne voudrait contrarier votre tendresse maternelle sur un point aussi délicat, et néanmoins, dans votre intérêt même, un peu de réflexion serait nécessaire peut-être. — Et moi, ma mère, s'écria Gérard

avec vivacité, je vous supplie de ne pas donner suite à ce projet. Quoi ! vous renoncerez sans regret à la considération, au respect, aux égards auxquels vous étiez habituée ? Vous vous exposeriez aux caquets, aux commentaires malveillants du monde, qui ne peut apprécier les excuses, les expiations du passé ! Vous braveriez les sarcasmes, les demi-sourires, les oignements d'yeux de toutes ces femmes qui maintenant s'inclinent devant vous comme devant une reine !... Non, non, cela ne sera pas ! je souffrirais trop de l'humiliation à laquelle je vous saurais condamnée. D'ailleurs, vous présumez trop de vos forces peut-être ; et si vous êtes assez généreuse en ce moment pour proposer ce sacrifice, moi je ne suis pas assez égoïste pour l'accepter ! — Cependant, Gérard, je ne puis te priver plus longtemps des avantages... — Le seul avantage auquel je tiens, c'est celui d'avoir une bonne mère qui m'aime comme je l'aime déjà moi-même ; que m'importe le reste ? Qu'ai-je besoin d'un nom retentissant, de titres et de richesses ? Je suis fait à l'obscurité, à la simplicité. Pourvu que je vous voie souvent, tous les jours, je ne souhaite plus rien, je n'ambitionne plus rien, je suis heureux. — Oh ! nous ne nous quitterons plus, Gérard ! je sens que je ne pourrais plus vivre séparée de toi. Mais peut-être, en présence du monde, je ne saurais pas me contenir ; on devinera notre secret, et ce que tu crains ne manquera pas d'arriver ! — Armez-vous de courage et de volonté, ma mère ; soyez forte contre vous-même, comme vous l'avez été jusqu'ici. J'essaierai de vous donner l'exemple. La pensée qu'un doute indiscret, un soupçon offensant dirigés contre vous me rendraient le plus malheureux des hommes suffira, j'en suis sûr, pour étouffer vos transports ! — L'entendez-vous, Achille ? dit la comtesse avec admiration en se tournant vers son neveu ; pouviez-vous espérer une pareille abnégation de ce pauvre enfant abandonné ? Mais parlez aussi, mon neveu ; vous êtes le chef de la famille, conseillez-nous ; que faut-il faire ? — Gérard a raison, ma tante, répliqua M. de Bermondet. Il a deviné juste, car vous tenez plus

que vous ne pensez à l'estime du monde, et votre sacrifice vous exposerait peut-être à bien des mécomptes dans l'avenir. — Achille, Achille, interrompit M^{me} de Bermondet avec quelque aigreur, est-ce seulement à mon intérêt et à celui de Gérard que vous songez en ce moment ? L'orgueil du nom... — Ma tante, interrompit le baron d'un air accablé, ai-je donc mérité ce reproche ? Je ne dois plus me marier, le nom de mes pères va s'éteindre, les ressorts de ma vie sont brisés, je n'ai plus d'ambition, plus d'orgueil... Que pouvez-vous craindre de moi ? — Pardonnez, Achille, dit la comtesse ; j'ai tort. Eh bien, puisque vous le voulez tous les deux, je cède... pour le moment du moins. Toutefois, Gérard, tu me permettras, j'espère, de m'occuper de ton bonheur ; je sais quels sont tes secrets désirs, je vais essayer de les réaliser.

En ce moment, la lampe semblait pâlir et les premiers rayons du jour pénétraient dans le salon. Achille en avertit la comtesse.

— Oui, oui, séparons-nous, il est temps, reprit-elle ; notre joie présente ne doit pas nous faire oublier qu'il y a dans cette maison de grandes infortunes à secourir et à consoler.

Le baron soupira profondément à ce souvenir.

— Pauvre Achille ! dit M^{me} de Bermondet, vous aussi vous avez besoin qu'on vous aime, qu'on vous encourage. Nous serons deux maintenant pour remplir cette tâche. — Alors, ma tante, vous pourrez l'un et l'autre adoucir ma blessure, mais la guérir, jamais. — Et moi, Achille, murmura la comtesse avec douleur, ne serai-je pas bien à plaindre aussi ?... Avoir un fils beau, brave, instruit, généreux, et ne pouvoir me glorifier de mon titre de mère ! être obligée de renier cet enfant chéri ! me cacher toujours pour l'embrasser ! Dieu me fait payer cher les joies qu'il me donne !

XVIII.

La rupture du mariage de M. de Bermondet avec la fille du manufacturier ne fit ni

bruit, ni scandale dans le pays; grâce à la prudence des intéressés, l'état maladif de M^{lle} Surin parut en être la cause. Ce ne fut même qu'à la longue, et par des transitions insensibles, que l'on en vint à la présenter comme définitive. L'amour-propre des deux familles n'eut donc pas à souffrir : tout fut mis sur le compte d'une aveugle nécessité.

Aussi les relations d'amitié continuèrent-elles entre l'usine et le château; seulement elles prirent un caractère différent. Plus de joyeuses cavalcades et de bruyantes réunions; plus de parties de pêche, plus de chasses à courre, au son de la trompe, dans les grands bois de châtaigniers. On se réunissait encore, soit à Bermondet, soit à la manufacture; mais tout se bornait d'ordinaire à des dîners en petit comité, à des promenades paisibles, et parfois, quand on se séparait, les yeux étaient rouges, les joues portaient des traces de larmes.

Gérard s'occupait avec ardeur des travaux de la manufacture. On le voyait sans cesse dans les ateliers et les bureaux, en compagnie de M. Surin, qui se plaisait à lui donner des explications sur la fabrication de la porcelaine ou sur le mécanisme administratif. Souvent aussi Gérard avait de longues conversations avec les ouvriers les plus habiles, afin d'acquérir des connaissances pratiques dans ce genre d'industrie. De la sorte, il fut bientôt parfaitement au courant des affaires de la fabrique, et l'on ne s'étonna pas de le voir devenir insensiblement le premier aide, le lieutenant de M. Surin, à qui le chagrin enlevait chaque jour de sa force et de son activité. Enfin Gérard, huit mois environ après les événements que nous venons de raconter, dirigeait l'usine presque seul, et jamais les affaires n'avaient été conduites avec plus de sagesse et d'intelligence.

Mais ces occupations nouvelles ne l'empêchaient pas d'aller fréquemment à Bermondet et même à Fontbassé, où ses visites étaient maintenant toujours bien reçues. La froideur que Chardin avait montrée à Gérard provenait d'un rapport mensonger fait par le Parisien au sujet de sa rencontre avec les deux jeunes gens près de la fon-

taine. Mais à la suite d'un entretien secret du docteur et de M^{me} de Bermondet, ces nuages s'étaient dissipés; maintenant le père de Léonie accueillait le visiteur comme un fils, et ce titre, disait-on, pouvait devenir une réalité dans un avenir prochain. Quoiqu'il en fût de ces bruits, Gérard n'oubliait pas auprès de M^{lle} Chardin avec quelle impatience on l'attendait au château. La comtesse eût voulu qu'il restât constamment près d'elle, et le baron lui-même trouvait de grandes consolations dans la présence de son parent. Enfin Gérard semblait être indispensable à la plupart des personnes qui l'approchaient, et M. Surin disait quelquefois, avec un sourire triste, que certainement ce jeune homme avait un charme secret pour se faire aimer.

Si le charme existait, il n'était pas toutefois d'un effet sûr et général. Le caractère si vif et si joyeux d'Amédée Surin semblait s'être aigri par la souffrance. Maintenant le pauvre malade fuyait avec affectation son ancien ami, qui ne cessait pourtant de lui prodiguer les attentions les plus délicates, les soins les plus empressés.

Le frère et la sœur avaient eu plusieurs attaques de leur terrible mal depuis la nuit funeste où le mariage avait été rompu. Aussi la crainte des accidents auxquels pouvaient être exposés ces enfants chéris faisait-elle prendre à M. Surin les plus minutieuses précautions. Ils ne restaient plus seuls ni le jour ni la nuit; un domestique de confiance couchait dans la chambre d'Amédée, une gouvernante dans celle de Louise. On ne leur permettait plus les promenades à pied, les divertissements auxquels ils se livraient autrefois avec toute l'ardeur de la jeunesse. De leur côté, ils ne paraissaient plus devant le monde qu'avec une extrême répugnance; la pensée qu'un de leurs accès pouvait les prendre au moment le plus joyeux d'une fête, les rendait timides, inquiets, et les confinait dans la solitude.

Cependant, par un contraste qui n'est pas rare dans les cas d'épilepsie, ils étaient peu changés à l'extérieur; Louise avait toujours ses yeux pétillants, sa bouche mutine, ses joues vermeilles; Amédée, son teint animé,

ses gestes rapides, sa démarche impétueuse. A les voir tous les deux, vêtus avec une extrême recherche, pleins de force et de jeunesse, on n'eût pu soupçonner la redoutable fatalité qui pesait sur eux. Mais la vérité, malgré les précautions qu'on avait prises pour la cacher au public, s'était bientôt répandue dans le voisinage. Quand le frère et la sœur, enfermés dans une berline élégante, construite exprès pour eux, sortaient pour se promener, on ne songeait pas à envier leur sort. Les plus misérables paysans les prenaient en pitié ; et souvent la bonne vieille femme en haillons qui se reposait, appuyée sur un faix de bois au bord du chemin, avait dit tristement en les voyant passer : — Pauvres enfants ! à quoi leur servent donc les millions de leur père ? Je n'en voudrais pas à ce prix !

Un matin ils montèrent en voiture pour faire leur promenade quotidienne. Comme ils n'avaient ressenti depuis quelque temps aucune atteinte de leur maladie, on avait cru devoir se relâcher un peu des précautions ordinaires ; outre le cocher, un seul domestique les accompagnait. On se trouvait au mois de juin ; un chaud soleil éclairait la campagne, resplendissant de verdure et de fleurs. Louise était en robe blanche et en chapeau de paille ; Amédée en petite redingote et en pantalon de coutil. M^{lle} Surin avait insisté d'une manière toute particulière pour qu'on se dirigeât vers la Fosse-aux-Moines : c'était du reste la promenade qu'ils préféraient l'un et l'autre, en raison de la beauté du site et de sa profonde solitude. Quand on atteignit la chaussée, le jeune Surin donna l'ordre aux gens de s'arrêter et de les attendre ; puis il mit pied à terre, et donna le bras à Louisc, qui s'abritait sous son ombrelle, ils côtoyèrent doucement à pied les rives herbeuses de l'étang.

Ce lieu pittoresque avait entièrement changé d'aspect depuis le jour de la pêche. Les vastes plaines de vase avaient disparu. Maintenant, une magnifique nappe d'eau s'étendait à leur place et réfléchissait d'une manière éblouissante les rayons du soleil. A la surface de ces eaux bleues se balançaient les larges roses blanches des nénu-

phars ; une luxuriante végétation de sagittaires aux grappes purpurines, de joncs fleuris, de plantains aquatiques, encadrait ses bords. La prairie elle-même, que traversaient les promeneurs, offrait les plus charmants détails : des orchis à la tête pyramidale, des myosotis aux fleurs de turquoises étoilées d'or, des stellaires odorantes, des véroniques éphémères émaillaient de toutes parts sa fraîche verdure. Au-dessus de cette forêt de fleurs bourdonnaient des milliers d'insectes de formes variées et de couleurs brillantes. Des libellules venues du lac traçaient de rapides sillons d'argent dans l'air parfumé ; le papillon du cresson, l'élegant piéris-aurore, voltigeait nonchalamment autour de sa plante natale, tandis que le sphinx du caille-lait effleurait avec la rapidité de la pensée les campanules pourpres dont, en passant, il dérobaient le miel.

Les deux jeunes gens laissaient errer leurs regards sur ce riche tableau de la nature, et continuaient d'avancer en silence. Tout à coup Amédée s'arrêta.

— N'est-il pas vrai, ma sœur, dit-il avec un sourire étrange, en étendant la main vers l'étang, que la mort pourrait être douce dans ce splendide linceul de cristal ? Dormir balancé dans ces eaux limpides, au milieu de ces touffes de roseaux fleuris, cela ne vaudrait-il pas mieux que de vivre... comme vivent bien des gens ? — Ne parle pas ainsi, répliqua la jeune fille en serrant convulsivement le bras d'Amédée. Oh ! tais-toi, mon frère, tu me fais peur ! Viens, viens vite...

Et elle l'entraîna rapidement.

— Petite folle, reprit Amédée, ne t'effraye donc pas comme ça ; tu sais bien que l'émotion pourrait... Voyons, calme-toi ; qu'as-tu donc compris ? Quant à moi, je pense que la vie, si triste qu'elle soit, a des charmes infinis ; ne fût-ce que pour contempler de pareilles scènes, on voudrait ne pas mourir. Voir le soleil, la campagne, les fleurs, entendre le chant des oiseaux, respirer l'air embaumé du printemps, ce sont de grandes jouissances que celles-là, et pour en avoir sa part, on supporterait bien des souffrances.

Louisc répondit seulement par une inter-

NEW YORK

STREET BANK AND
CREDIT CO.



Phlippoteaux del

LeGemsel sc

A. Beillet imp q de la Tourneille 35 Paris

LES MYSTERES DE LA FAMILLE

Section équivoque. Après un moment de si



jection équivoque. Après un moment de silence, Amédée, passant à des idées différentes, avec sa mobilité d'esprit habituelle, demanda brusquement :

— Louise, où donc était notre père ce matin, quand nous avons quitté la maison ?

— Je l'ignore; il est sorti de bonne heure avec M. Gérard. — Gérard ! toujours Gérard ! reprit Amédée avec un geste d'impatience.

— Mon Dieu ! mon frère, comme tu parais aigri contre lui !... Que t'a-t-il donc fait ? je te le demande. — A moi ? rien. S'il m'avait fait quelque chose !... — N'est-il pas toujours plein d'attentions et d'égards pour toi ? Ne te donne-t-il pas, en toute occasion, des preuves d'affection et de dévouement ? — Hé ! qui les lui demande ? Je n'attends rien de lui ni de personne. — Allons, c'est de l'injustice, Amédée ; que peux-tu reprocher à ton généreux ami ? — Mon ami !... Ne lui donne plus ce nom ! interrompit Amédée avec violence.

M^{lle} Surin regarda son frère avec inquiétude.

— Calme-toi, lui dit-elle ; et, à ton tour, souviens-toi que cette émotion pourrait te rendre malade.

Ils se remirent à marcher, en suivant la rive de l'étang.

— Amédée, reprit Louise avec embarras, je suis d'autant plus fâchée de te voir dans ces dispositions, que j'avais été chargée par notre père de te faire des communications au sujet de Gérard... — Toi, ma sœur ? Mais de quoi s'agit-il donc ? — C'est que tu deviens si déraisonnable... — Allons ! parle : ne m'attends-je pas à tout ? Quel envahissement nouveau vas-tu m'annoncer ? M. Gérard a-t-il décidé qu'il prendrait ma place dans la maison de mon père, comme il l'a déjà prise dans le cœur de tous nos amis ? Faut-il que je lui cède ma chambre au Prieuré ? A-t-il désiré d'avoir mon cheval. Je ne pense pas qu'il aspire encore à s'emparer de mon nom, ce qui serait commode pour lui qui n'en a pas ! — Amédée, maintenant c'est de la cruauté ! dit Louise les yeux pleins de larmes.

Le fougueux jeune homme parut un peu rentrer en lui-même.

— Je vais peut-être trop loin, reprit-il d'un ton sombre ; mais si tu savais, Louise, ce que j'ai par moments de haine et de colère contre les autres, contre moi-même ! Je ne suis pas encore résigné, comme toi, ma sœur ; toi, si belle, si gaie, si bien faite pour le monde, tu t'es soumise tout de suite avec une patience angélique à ton malheur ; tu me confonds avec ton calme, ton énergie. — Tu te trompes. Amédée, si tu crois que mon âme est tranquille comme mon visage ; mais n'est-ce pas notre rôle d'être bons pour les autres, nous à qui la pitié, les secours de nos proches sont désormais si nécessaires ? — Peut-être as-tu raison, Louise. Eh bien, je serai sage, je te le promets... De quoi s'agit-il ? Ne crains pas de t'expliquer.

Et, comme sa sœur paraissait embarrassée :

— Veux-tu que je te dise quelle nouvelle on t'a chargée de m'apprendre, reprit Amédée avec un trouble involontaire. Il s'agit du mariage de Gérard, n'est-ce pas ? — En effet ; mais comment peux-tu savoir... ? — C'est donc vrai ? Je prévoyais ce coup, et cependant j'en suis accablé.

Il s'assit sur le gazon et se mit à penser en silence. Louise s'assit à son tour et lui prit la main.

— Allons, mon pauvre Amédée, du courage ! dit-elle après une pause ; tu ne pouvais avoir pour Léonie Chardin une passion bien profonde ! D'ailleurs Léonie assure qu'elle t'a depuis longtemps ôté toute espérance. — Il est vrai, ma sœur ; mais je pensais que les obstacles secrets dont parlait le docteur, lorsqu'il déclarait que sa fille ne se marierait jamais... — Ces obstacles tenaient surtout à la position de M. Chardin ; ils ont disparu du jour où le docteur a révélé son secret de famille. Toute cette affaire est conduite par une femme pleine de tact et de persuasion, à laquelle on ne peut résister : Je veux parler de la comtesse de Bermondet. — Elle ! s'écria Surin avec véhémence ; elle ! patronner le mariage de Gérard et de Léonie ! Ma sœur, ma sœur, il doit exister là-dessous quelque mystère honteux. — Amédée ! — Je te dis que c'est impossible ! N'as-tu pas remarqué les attentions sans nombre,

les regards d'intelligence, les signes de secrète intimité... ou plutôt non, tu n'as rien remarqué, toi, Léonie; tu ne saurais apprécier de semblables choses; mais moi, j'ai vu de mes yeux, et je suis sûr... — Assez, mon frère, interrompit la jeune fille avec dignité; je ne peux écouter davantage des rêveries calomnieuses qui me révoltent. Partons, ajouta-t-elle en se levant; il est temps de rejoindre la voiture; un autre jour, quand tu seras moins exalté, je te ferai part de ce que je voulais te dire.

Elle allait s'éloigner quand Amédée la retint par sa robe et la força de se rasseoir.

— Allons, j'ai tort, reprit-il plus doucement; j'aurais dû penser que tu n'entendais rien à de pareilles matières, et que je parviendrais seulement à t'irriter. Voyons, chère petite, parlons d'autre chose, puisqu'il te reste quelque chose à me dire.

Louise, complètement rassurée par le calme apparent de son frère, se recueillit un instant avant de commencer sa confidence.

— Cette fois, Amédée, reprit Louise, il s'agit d'affaires. Notre père a voulu me charger du soin de t'apprendre ce qu'il faut que tu saches, car il me suppose une grande part à ta confiance. — Et il a raison, ma sœur, il a bien raison. Nous sommes l'un et l'autre une douloureuse exception dans la société; nous avons les mêmes regrets, les mêmes souffrances. Personne ne trouverait mieux que toi le chemin de mon cœur!

Louise soupira.

— Écoute-moi donc, reprit-elle. Notre père se fait vieux; après une longue carrière de travail, il trouve souvent bien lourd le fardeau des affaires. D'un autre côté, mon cher Amédée, il ne doit pas compter beaucoup sur toi; tu ne t'es jamais sérieusement occupé des intérêts de la manufacture, et maintenant c'est à peine si tu descends dans les bureaux une fois en trois jours. — Je serai plus assidu désormais, interrompit Amédée; je ne peux vivre dans cette fâcheuse oisiveté, et je veux me créer des occupations régulières; peut-être ainsi parviendrai-je à me distraire des idées qui m'assiègent! — Cette résolution est sage, Amédée; néan-

moins il ne faut pas trop présumer de tes forces, et certainement tu ne pourrais suffire seul à de semblables fatigues. On songe donc à te donner un associé habile, plein de zèle et de bonne volonté. — Et cet associé, c'est Gérard, n'est-ce pas? Je m'en doutais à voir les airs importants qu'il prend dans les ateliers. Mon père est libre de partager sa fortune avec le premier aventurier sans le sou qui s'est présenté. Quant à moi...

— Un aventurier, mon frère? Si tu m'avais permis d'achever, tu saurais que M. Gérard s'engage à verser dans la caisse commune, le jour de la signature de l'acte de l'association, une somme égale à la moitié de la valeur de la manufacture. — Que dis-tu là? D'où donc lui vient cette fortune? Il est donc riche?... Ah! c'était le seul avantage que j'eusse sur lui!

Louise n'eut pas l'air de remarquer ce sentiment égoïste d'une âme ulcérée.

— Les actes sont prêts, continua-t-elle; on pourra les signer dès qu'ils auront obtenu ton approbation. Jusqu'ici l'on n'a pas trouvé convenable de te fatiguer de ces détails, mais tu comprendras tout d'abord les avantages de cet arrangement. Aussitôt après le mariage, Gérard et Léonie viendront s'établir au Prieuré. — Jamais, repartit Amédée avec fureur en serrant les poings, jamais je n'accepterai la condition affreuse que l'on veut me faire! Il ne suffit donc pas que je sois le plus à plaindre des hommes: il me faudrait encore avoir chaque jour, à toute heure, le spectacle de cet insolent bonheur d'un autre!... A côté de ce que je suis, je verrais continuellement ce que j'aurais pu devenir!... Non, non, cela ne sera pas! Avant trois mois je serais fou. Ne me parle plus de cet odieux projet, Louise; ne m'en parle plus, ou vous me pousserez à quelque terrible extrémité!

Il était debout et gesticulait d'un air égaré. Louise se suspendit à son cou.

— Au nom de Dieu, calme-toi, mon frère. dit-elle avec épouvante, cette émotion est dangereuse pour ta santé... Calme-toi, nous parlerons à mon père, nous le ferons renoncer à ce projet. Tu sais combien il nous aime: il ne nous résistera pas! Il comptait,

par cet arrangement, nous assurer des secours et un appui quand Dieu l'appellerait à lui. S'il s'est trompé, montrons-lui son erreur, et il la reconnaîtra sans doute.

Avec ces douces paroles, elle parvint à apaiser la colère irrésolue et presque puérile de son frère. Bientôt Amédée tomba dans une profonde rêverie. La voix cares-



Marie se jeta en sanglotant sur le lit de la mourante. (Page 427.)

sante de Louise murmurait encore à son oreille, mais il n'écoutait plus.

L'endroit de la prairie où le frère et la sœur s'étaient arrêtés se trouvait voisin du bouquet de bois qui dominait Fontbasse. Un buisson de coudriers et de troènes en fleur

les abritait contre les rayons ardents du soleil. Les yeux d'Amédée se tournaient distraitement dans la direction du village, quand tout à coup il fit un mouvement de surprise. Il venait de reconnaître Gérard et la comtesse qui s'avançaient à l'ombre des

châtaigniers. M. Surin et le docteur marchaient derrière eux.

— Louise, Louise, comment sont-ils ici ? dit Amédée avec indignation. Tu m'as conduit dans un piège !... Mais cachons-nous ; peut-être retourneront-ils sur leurs pas. — Peux-tu parler ainsi, mon frère, d'une compagnie où se trouve notre excellent père ? dit Louise d'un ton de reproche. D'ailleurs ils ont vu la voiture qui nous attend sur la chaussée, et ils doivent nous voir nous-mêmes.

En effet, les promeneurs n'étaient plus qu'à quelques pas. Amédée, prenant brusquement son parti, sortit de sa cachette et vint les saluer avec une politesse glaciale.

M^{me} de Bermondet exprima sa surprise, comme si cette rencontre eût été vraiment fortuite ; mais Gérard regarda son ancien ami d'un air d'angoisse : il ne vit sur le visage d'Amédée qu'une expression dure et sèche qui le consterna.

— Il refuse, dit Louise à l'oreille de son père.

Sous prétexte que la chaleur était accablante, tout le monde prit place à l'ombre sur le gazon. La conversation fut languissante d'abord ; la comtesse en faisait les frais presque seule. Les autres assistants semblaient embarrassés, préoccupés. Au fond peut-être, M^{me} de Bermondet éprouvait-elle le même malaise, mais elle n'en laissait rien voir et s'efforçait par d'adroites séductions et des paroles caressantes d'adoucir l'esprit rebelle d'Amédée.

Enfin le manufacturier rompit la glace.

— Mon fils, dit-il d'un ton dégagé que démentait l'altération de sa voix, nous sommes entourés d'amis et rien ne s'oppose à ce que nous parlions en leur présence de nos intérêts particuliers. Tu sais quels sont les projets qui nous occupent en ce moment ? — Oui, mon père. — Eh bien, mon garçon, puis-je espérer que ces projets ne te déplaisent pas ? Tu seras après moi le chef de notre maison, et j'ai voulu te consulter sur des arrangements qui te touchent de si près. — Mon père, répliqua le jeune homme avec une ironique affectation de respect, je dois vous remercier de cet acte de déférence.

Que suis-je en effet désormais ? Dans ma situation si dépendante et si digne de pitié, de quelle importance peut être mon opinion personnelle ? — Allons, mon enfant, répliqua le manufacturier d'un air attendri, ton malheur est bien assez grand sans que tu l'exagères encore... Le docteur me permet d'espérer que ta cruelle maladie et celle de Louise perdront bientôt de leur intensité, que les accès en deviendront plus rares de jour en jour. Tu pourras alors t'occuper des affaires de la manufacture, et je ne doute pas que tu ne trouves une grande satisfaction à les voir prospérer. Je t'invite donc, mon cher Amédée, à nous faire connaître tes objections contre les plans dont t'a parlé ta sœur. — Il ne m'appartient pas d'élever aucune objection, répondit Amédée d'une voix sèche, mais si vous me demandez quelles sont mes impressions personnelles, je vous avouerai que j'éprouve une répugnance invincible contre ces arrangements. — Il me semble pourtant que les avantages sont équitablement compensés, et que toi, plus que personne, tu devrais t'applaudir... Mais quelles raisons donnes-tu de ta désapprobation ? — Aucune, mon père. — C'est que peut-être, dit le docteur d'un ton sévère, en regardant Amédée fixement, vous n'en avez ni de bonnes ni d'honorables à donner.

Amédée baissa les yeux avec obstination et ne répondit pas. Gérard dit à son tour d'une voix attendrie :

— Je ne puis croire, mon cher Amédée, que la répugnance dont tu parles provienne d'aucun sentiment d'inimitié contre moi. A la vérité, je ne sais quels nuages ont passé, depuis peu sur notre bonne et franche amitié d'enfance ; mais j'ai la conscience de ne t'avoir jamais donné de cause réelle de mécontentement ou de colère. — Amédée, votre ami vous a sauvé la vie le jour de l'émeute de la manufacture, dit la comtesse.

Le jeune Surin fronça le sourcil à cet importun souvenir.

Gérard reprit :

— Tu t'expliqueras aisément que, privé moi-même de certains avantages de la vie commune, j'aie pourtant désiré payer ma dette à la société, me créer une position,

un rang dans le monde; et grâce à la protection d'amis généreux, j'espère y réussir. Mais j'en prends à témoin le ciel, toutes les personnes qui nous entourent, ma pensée, en acceptant ces propositions d'association dont je ne suis pas l'auteur, n'était pas une pensée d'intérêt personnel : ce que je voulais surtout, c'était de vivre sans cesse près de toi et de ton aimable sœur, c'était de vous entourer de soins et de tendresse pendant la longue carrière qui s'étend encore devant nous. Une autre personne, qui vous aime d'une affection fraternelle, et moi, nous nous sommes promis de rivaliser d'efforts pour vous rendre heureux. Permettez-nous d'essayer de remplir cette tâche; notre famille sera la vôtre, nous partagerons vos joies et vos tristesses; puis, quand l'un de nous atteindra le terme de la vie, il bénira les autres d'avoir embelli ses jours, il paraîtra revivre encore dans les amis qu'il aura laissés.

Ces paroles touchèrent tous les assistants. Amédée seul restait impassible.

— Ah ! croyez-le, monsieur, s'écria la comtesse, Gérard est sincère lorsqu'il vous assure... — Je sais, répondit Amédée avec ironie, que Gérard trouvera toujours un ardent défenseur dans M^{me} de Bermondet. Mais pourquoi réclamerais-je des sacrifices ? Qu'ai-je besoin de faire peser sur d'autres la fatalité qui pèse sur moi ? Mon rôle n'est plus dans les réunions du monde, dans le commerce de l'amitié; il est dans le silence, la solitude et l'obscurité; je saurai m'y résigner. — Voulez-vous que je vous dise quel est votre rôle, moi, demanda le docteur de sa voix stridente, en se penchant vers lui; eh bien, votre rôle est celui de cet animal hargneux qui ne mange pas et qui ne veut pas que les autres mangent.

Pendant ce temps, M. Surin lui disait de l'autre côté :

— Amédée, mon enfant, serait-il donc possible que tu n'eusses pas de cœur ?

Cette parole de son père impressionna vivement le jeune homme. Il se sentait injuste et méchant, mais il ne se l'était pas encore avoué.

— Monsieur Amédée, reprit la comtesse

de sa voix caressante et persuasive, j'attache plus d'intérêt que vous ne pensez peut-être à la réussite de ces projets... Voyons, mon intervention sera-t-elle inefficace pour dissiper ces vaines préventions que vous semblez avoir conçues contre Gérard ? Sans les discuter, je vous supplie de les surmonter.. Amédée, je vous en conjure, tendez la main à ce pauvre enfant; je vous le demande pour vous, pour votre famille, pour l'amour de moi !

M^{me} de Bermondet avait tant de grâce, de sentiment, de finesse en prononçant ces paroles, qu'elle semblait irrésistible.

— Madame la comtesse, répondit Amédée avec agitation, n'invoquez pas des souvenirs... que je voudrais oublier ! Je n'ignore pas l'intérêt tout particulier que vous prenez à Gérard; il est si grand; il éclate tellement dans toutes vos actions, dans toutes vos paroles, dans tous vos regards, qu'on en cherche la cause sans la comprendre.

Ce mot presque insultant, échappé dans le paroxysme de l'exaltation, excita la réprobation générale.

— C'est toujours l'enfant gâté, l'enfant incorrigible ! disait Chardin en haussant les épaules. — Amédée, s'écriait Gérard, je puis te pardonner tes paroles amères quand elles s'adressent à moi; mais je ne souffrirai pas que tu te permettes d'outrager la meilleure et la plus digne des femmes. — Monsieur, dit Surin à son tour, avec une fermeté que son fils ne lui connaissait pas, vous allez expliquer sur-le-champ cette parole équivoque. Je vous l'ordonne !

Louise était pâle et tremblante.

— Mon père, murmura-t-elle d'un ton suppliant, ne lui parlez pas avec cette dureté. Vous savez que la moindre secousse peut déterminer une crise.. — Dussé-je le tuer, s'écria le manufacturier avec énergie, j'exige qu'il répare sa faute !... Insulter une femme honorable est une lâcheté !

Seule la comtesse restait calme. Après quelques secondes de réflexion, elle se leva, le sourire sur les lèvres, et d'un air de douce autorité :

— Mes amis, Amédée a raison... ce qui se passe autour de lui doit lui suggérer en ef-

fet d'étranges idées... Il est loyal, discret ; j'aurai toute confiance en son honneur. Prenez mon bras, Amédée, continua-t-elle d'un ton gracieux : nous allons faire quelques pas ensemble, si vous ne craignez pas trop le soleil.

Amédée, tout surpris et déjà confus, accepta, non sans embarras.

— Quoi ! madame, demanda le manufacturier, vous voulez... — Madame ! murmura Gérard en faisant à sa mère un geste mystérieux et suppliant. — Laissez, dit la comtesse, il est bon, j'en suis sûre, il appréciera mon pénible sacrifice !

Et elle s'éloigna lentement avec Amédée Surin.

M^{me} de Bermondet avait baissé son voile et elle se penchait vers le jeune Surin, qui l'écoutait en silence. Ils allèrent ainsi jusqu'à l'extrémité de la prairie, puis revinrent sur leurs pas. A mesure qu'ils avançaient, on pouvait voir qu'Amédée était fort animé : on devinait des larmes dans ses yeux. Tout à coup le jeune homme s'arrêta, s'empara de la main de M^{me} de Bermondet et la pressa respectueusement contre ses lèvres,

— Elle a réussi ! s'écria Gérard ; mais pour quoi faut-il que chacun de ses bienfaits lui coûte si cher ?

A peine achevait-il ces mots qu'Amédée accourait vers lui tout palpitant.

— Pardonne-moi, Gérard, mon bon Gérard ! s'écriait-il dans un trouble inexprimable. Je ne sais quel démon malfaisant avait corrompu mon cœur... Maintenant j'ai horreur de moi-même ; pardonne-moi donc, aime-moi ; de mon côté, j'accepterai tes bienfaits, tes sacrifices. Je verrai ton bonheur sans amertume et sans colère ; Léonie sera ma seconde sœur. Je ne me révolte plus, je ne m'indigne plus, je ne suis plus jaloux ; tu vaux mieux que moi, tu mérites toutes les prospérités ; oublie mes torts, et désormais rien ne nous divisera plus. — De tout mon cœur, répliqua Gérard en lui tendant la main, et bénie soit celle qui me fait retrouver mon ami !

Amédée se retourna vers son père.

— Et vous aussi, mon père, pardonnez-moi, reprit-il ; je ne suis pas méchant, vous

le savez, mais j'étais aveuglé, j'étais fou. Cette leçon me servira, je vous le jure !

Quelques semaines après, on célébrait au Prieuré le mariage de Gérard avec Léonie Chardin et le joyeux avènement du nouveau chef de la manufacture. Le soir, la fabrique présentait un aspect brillant et animé. D'un vaste atelier on avait fait une salle de bal, et la décoration de cette salle avait occupé les ouvriers de M. Surin pendant huit jours.

Des tapisseries précieuses, apportées du château, cachaient la nudité des murailles blanches et du carrelage de brique. Des guirlandes de feuillage, de triomphantes devises ornaient le plafond à poutres saillantes. Dix lustres de cristal, chargés de bougies, répandaient des flots de lumière sur les invités, en costume d'apparat. De joyeux quadrilles s'agitaient en cadence au son d'une musique champêtre.

C'est là que nous retrouvons tous les principaux personnages de cette histoire.

Les jeunes mariés se promenaient, calmes et souriants, à travers la foule. Léonie, avec sa robe blanche et quelques fleurs naturelles placées dans ses cheveux, était ravissante. On admirait à son col une parure d'émeraudes offerte par Dutillet. Léonie n'avait pu refuser de la porter le jour de ses noces, d'autant moins que ce collier, dont on savait l'histoire, devait rappeler la probité presque héroïque de son père. Du reste, la joie des deux époux, quoique visible pour tous, était presque timide : ils semblaient embarrassés de leur bonheur et cherchaient par leur contenance modeste à se le faire pardonner.

La comtesse de Bermondet, plus belle que jamais sous la profusion de diamants et de dentelles qui chargeaient ses bras arrondis et ses épaules éblouissantes, occupait une place d'honneur et semblait présider la fête. Mais parfois de légers nuages effleuraient ce front si pur ; ses yeux si limpides devenaient humides. Sans doute, la noble dame pensait qu'elle ne pouvait prendre trop ouvertement sa part de l'allégresse de Gérard, qu'elle ne pouvait avouer devant tout ce monde, ce fils chéri dont elle était si fière.

Néanmoins, sa tristesse contenue ne ressemblait pas au morne abattement que le baron, le coude appuyé sur le dossier d'un fauteuil, ne pouvait dissimuler tout à fait. Le pauvre Achille causait à demi-voix avec le manufacturier, qui paraissait chercher à le distraire, et qui, si l'on en jugeait à la pâleur de son visage, à ses traits fatigués, eût eu grand besoin lui-même de consolations.

Amédée et Louise étaient assis à côté de la comtesse et comme sous son aile. Ils portaient des vêtements de couleur sombre et paraissaient recueillis, mais non pas tristes. Déjà sans doute ils s'étaient familiarisés avec la terrible certitude que ce bruit, ces danses, ces plaisirs leur étaient interdits à jamais. Ils pouvaient sourire amicalement à Gérard, à sa gracieuse petite femme, qui venaient de temps en temps leur adresser une parole affectueuse.

Cependant, lorsque Louise, levant timidement la tête, apercevait l'œil mélancolique du baron attaché sur elle, un soupir furtif s'échappait de ses lèvres. Amédée, de son côté, suivait d'un regard vague des femmes belles et souriantes, emportées par le tourbillon de la valse; et une fois que l'agaçante M^{me} de Lussac passait ainsi devant lui, enlacée dans les bras du percepteur, beau garçon à lorgnon et à barbe de bouc, il murmura tout bas :

— Il n'est donc que moi qui ne pourrai jamais être aimé !

Du reste, cet air contraint des principaux personnages de la fête avait frappé les invités; mais on l'attribuait aux événements récents survenus dans la famille Surin, et on avait dépensé déjà toute sa pitié pour ces grandes infortunes. On continuait donc à danser et à rire, car le plaisir est peut-être encore plus égoïste que la douleur. Dans un intervalle de repos, Gérard s'approcha de son beau-père, qui se tenait à l'écart, re-

gardant toutes choses avec sa tranquillité railleuse.

— Gérard, mon enfant, dit le docteur à voix basse, souvenez-vous du jour où je vous rencontrai là-bas sur la grand'route, triste, découragé, importuné du bonheur des autres... Ne vous semble-t-il pas que j'avais alors une sorte d'instinct prophétique ? — Il est vrai, mon père, répliqua Gérard en soupirant, et j'ai réfléchi déjà bien des fois à cette volonté providentielle qui, tout en rendant dignes de compassion ceux qui me semblaient dignes d'envie, m'élevait au comble des félicités humaines ! — Ne vous en glorifiez pas, mon ami, car tout cela n'est qu'un accident passager, une décevante apparence. On n'envie que ce qu'on ne connaît pas; voilà pourquoi l'envie est une sottise avant d'être un vice. Chaque chose a sa plaie visible ou cachée; telle est la condition humaine. N'enviez donc personne, Gérard; aimez et plaignez tout le monde au hasard : plaignez le riche gorgé d'or, plaignez l'homme qui s'enorgueillit de sa puissance, plaignez la femme qui vit de plaisirs et de flatterie, plaignez l'adolescent plein d'ardeur, de jeunesse et de joie... Oui, plaignez-les tous, car ils appartiennent tous à l'humanité, car tous subissent une commune et inexorable loi. Gérard, continua Chardin avec véhémence, tournez vos yeux sur vous-même; qui ne croirait devoir envier votre sort ? vous êtes dans la fleur de l'âge, beau, bien portant; vous avez une femme que vous aimez et qui vous aime; vous êtes riche, vous avez des protecteurs puissants, des amis dévoués... Eh bien, Gérard, ne manque-t-il rien à votre honneur ? — Oh ! si, mon père, et vous le savez bien ! — Quoi donc, Gérard ? — La certitude que tous ceux que j'aime ne peuvent être heureux comme moi.

ÉLIE BERTHET.

UNE CHANOINESSE

DE DIX-SEPT ANS.

I.

Vers 1717, deux ans après la mort de Louis XIV, en pleine régence du duc d'Orléans, sous les règnes successifs de M^{mes} de Parabère, de Phalaris et de Sabran, s'élevait, appuyé dans toute sa longueur au couvent de la Visitation, illustré par la retraite de M^{le} de Hautefort, le vieil hôtel de Lesdiguières.

Nous disons le vieil hôtel, parce qu'il serait vieux aujourd'hui; mais, bâti qu'il avait été en 1596, il n'avait guère, vers l'époque où s'ouvre cette histoire, que cent dix-neuf à cent vingt ans, ce qui est à peine l'âge mûr pour cet édifice de granit qu'on appelle un hôtel.

Si nous ne faisons point une erreur, l'hôtel de Lesdiguières aurait été bâti, non point par le maréchal, duc et pair, gouverneur du Dauphin, dont il portait alors le nom, mais tout simplement par un riche paysan lucquois, que l'on nommait Sébastien Zamet, qui, après avoir été cordonnier sous Henri III, était devenu favori d'Henri IV, et, plus curieux de millions que de titres, signait au mariage d'une de ses filles : — Zamet, seigneur de dix-sept cent mille écus.

Nous disons qu'il n'avait pas de titres; nous nous trompons : il était cuisinier, baigneur étuviste du Béarnais, qui l'appelait Bastian.

Ce fut dans son hôtel que descendit, le

jeudi saint de l'an de grâce 1599, la belle Gabrielle d'Estrées. Il lui fit préparer un dîner des plus délicats, auquel il voulut, dit l'histoire, mettre la main lui-même.

Le lendemain, la pauvre Gabrielle était morte.

Comment l'hôtel du Lucquois Sébastien Zamet devint-il la propriété de François de Bonne, duc de Lesdiguières? c'est ce que nous n'avons aucunement l'intention de rechercher; mais à un titre quelconque il le possédait, puisque, après avoir abjuré en 1622, il mourut en 1626, léguant à ses descendants l'hôtel de Sébastien Zamet, devenu l'hôtel de Lesdiguières.

Cette magnifique résidence, dont la façade donnait sur la place de la Bastille, couvrait à cette époque, de ses bâtiments et surtout de ses jardins, tout l'espace qui s'étend du boulevard à la rue de la Cerisaie, en longeant la rue du Petit-Musc.

C'était une des plus splendides habitations qui se pût voir. Cependant, au milieu de ces magnifiques appartements dorés sous Henri IV, redorés sous Louis XIII, surdorés sous Louis XIV, existait, remarquable par sa simplicité, un petit retrait tout étonné de se trouver dans ce riche hôtel, comme les modestes entre-sois de Marie-Antoinette semblent tout effarouchés de se trouver dans le palais de Versailles.

Entrons dans ce retrait, et voyons de quoi il se compose et qui l'habite.

Après une antichambre lambrissée de chêne sculpté s'ouvrait un petit salon peint en blanc rehaussé d'or, et datant évidemment, comme ornementation, de la fin du règne de Henri IV. Des peintures, exécutées sous Louis XIII et représentant l'histoire de Psyché, surmontaient les portes. La charmante allégorie de l'âme animée par l'Amour se résumait dans un médaillon formant plafond, et offrait le groupe si connu de Psyché, une lampe à la main, s'inclinant sur son amant endormi.

La pièce qui venait après le salon était une chambre à coucher tendue d'une étoffe de l'Inde de couleur gris de lin, avec des bouquets de fleurs roses et bleues; les rideaux, les canapés et les sièges avaient la même disposition. Le plafond était resté blanc, avec quelques moulures dorées.

La chambre à coucher avait à chacune des encadrements une porte.

Une de ces portes donnait dans un cabinet de toilette, l'autre dans un petit oratoire.

Les fenêtres de ces différentes pièces s'ouvraient sur le magnifique jardin de l'hôtel, rendu plus magnifique encore par la saison de l'année où l'on se trouvait.

La soirée du 16 mai était commencée depuis deux heures.

C'était une de ces belles soirées de printemps où, à défaut de lune, les étoiles sourient à la terre d'un si doux sourire qu'elles suffisent à l'éclairer.

Ce n'est pas la nuit, c'est l'absence du jour.

A l'une des fenêtres de la chambre à coucher, une jeune fille, enveloppée d'un vêtement de deuil, plus sombre que la nuit dans laquelle elle disparaissait, d'autant mieux que la chambre était privée de toute lumière, se tenait debout, appuyée au balcon, attentive et les yeux curieusement fixés sur une fenêtre de l'aile du château placée en retour de celle où elle se trouvait.

Toute l'aile sur laquelle la jeune fille fixait les yeux était éclairée à giorno, comme on dit en Italie; ce qui redoublait les ténèbres

de l'immense portion du jardin où ne s'étendait pas la lumière. Toute cette portion formait une espèce de chaos où l'on distinguait, après un moment d'attention, les silhouettes régulières des allées et des massifs d'arbres d'un jardin taillé à la française.

A travers l'ouverture de cette fenêtre, qui semblait le cadre d'un tableau vivant, le regard plongeait dans l'intérieur d'une splendide chambre à coucher tendue de lampas rouge et or. Un lit à baldaquin de même étoffe était, selon l'ancienne coutume, placé la tête contre la muraille et les pieds en avant. Une barrière le fermait, et l'on y montait par une estrade de trois marches.

En avant de ce lit, on apercevait un homme vêtu d'une redingote de gros drap vert simple, d'un pantalon de peau enfermé du bas par de longues bottes qui montaient jusqu'au genou, la tête nue et portant contre l'habitude de l'époque des cheveux sans poudre, la taille serrée par un ceinturon soutenant une courte épée, les jambes étendues sur le coussin d'une chaise dont il éraillait l'étoffe avec un de ses éperons, le bras droit appuyé sur le dossier d'un fauteuil qu'il avait attiré à lui et auquel il imprimait distraitemment un mouvement balancé, laissant pendre sa main gauche dont il faisait claquer les doigts, écoutant avec une attention grave ce que lui disait un homme en costume de général, qui, couvert de croix et de plaques, se tenait respectueusement incliné devant lui.

Il était évident que c'était le tableau qui attirait l'attention de la jeune fille.

Comme la jeune fille d'un côté et l'homme au fauteuil de l'autre sont deux des principaux personnages du récit que nous entreprenons, nous allons essayer de les faire connaître au lecteur.

Commençons par la jeune fille.

II.

Nous avons dit qu'elle était vêtue de noir, mais nous avons oublié de dire que sur la poitrine de cette robe noir brillait, comme une pâle étoile, une croix de Malte.

Cette croix indiquait que la jeune fille était chanoinesse ou destinée à l'être.

C'était une enfant de dix-sept ans, belle de cette beauté triste et mélancolique des cœurs vides et des âmes isolées. Elle était blonde comme la Psyché du plafond et paraissait aussi jeune qu'elle.

Sa taille était admirable, et semblait plus mince et plus flexible encore emprisonnée dans sa longue robe noire à queue.

Elle était plutôt grande que petite.

Ses mains effilées semblaient modelées sur celles d'une statue grecque, et elles avaient la blancheur et la transparence du marbre.

Les pieds disparaissaient sous les longs plis de la robe, mais si par hasard ils se montraient au jour, ils complétaient merveilleusement l'ensemble de cette beauté aristocratique, à laquelle le plus sévère critique n'aurait pu reprocher que cette teinte de tristesse dont nous avons déjà parlé, et qui, près de certains cœurs, n'eût été qu'un charme de plus.

M^{lle} Marie de Champsaur était la fille naturelle du duc de Lesdiguières, plus que naturelle même, adultérine. Au moment de mourir (il y avait quatre ans que le duc était mort), il avait recommandé l'enfant à sa femme. Sa femme avait promis de s'occuper de Marie, et le duc était mort tranquille de ce côté.

Vers le commencement du dernier siècle, on se passait facilement ces sortes de choses entre époux.

La duchesse avait tenu parole.

Elle avait récompensé la femme qui avait élevé Marie; elle avait fait venir l'enfant au château et l'avait baptisé du nom de M^{lle} de Champsaur.

(Le duc était né à Saint-Bonnet de Champsaur, en Dauphiné).

Puis elle avait décidé qu'elle serait chanoinesse.

La jeune fille s'inclina sous la décision; elle n'avait pas encore treize ans, et elle sourit à la croix de Malte qu'on lui attachait sur la poitrine.

M^{lle} de Champsaur n'avait jamais connu sa mère.

La duchesse fit conduire Marie dans un petit appartement où nous la trouvons aujourd'hui, et un vieux serviteur du duc resté au service de M^{me} de Lesdiguières annonça à la jeune fille qu'il devenait son valet de chambre.

Il se nommait Bourguignon.

Le lendemain, on introduisit près de la future chanoinesse une jeune fille de son âge à peu près, nommée Victoire. Cette jeune fille était destinée à servir Marie, et la duchesse l'avait choisie de l'âge de sa pupille pour qu'elle lui fût en même temps une distraction.

Victoire était soumise à la juridiction de M^{lle} Justine, vieille fille de trente-huit à quarante ans, sèche, prude, dévote, et soumise elle-même à la haute puissance de Bourguignon.

Bourguignon était un de ces anciens serviteurs qui naissent et meurent dans la même maison, et qui y servent en même temps d'intendant et de calendrier.

Bourguignon savait la date des baptêmes, des naissances et des duels de tous les membres de la famille de Lesdiguières depuis soixante-dix ans.

Une nouvelle distraction fut, au bout de quelques jours, ajoutée à celle que Victoire était chargée de répandre sur la vie tant soit peu monotone de la pauvre Marie.

Bourguignon apporta un matin à la jeune recluse, couchée en rond sur un coussin de tapisserie, une charmante petite chienne épagneule qui reçut le même jour le nom poétique de Marphise.

Et, il faut l'avouer, cette distraction n'était point de trop dans la vie que menait la pauvre enfant.

Tous les matins, à huit heures, le chapelain disait la messe à la chapelle de l'hôtel Lesdiguières. La duchesse, qui remplissait avec une grande exactitude ses devoirs de religion, avait prévenu Marie qu'elle désirait qu'à moins de maladie, elle assistât régulièrement, tous les jours, à cette messe basse, qui, les dimanches, devenait une grand-messe.

Marie, qui était naturellement pieuse, s'é-

tait inclinée en manière d'assentiment et n'y avait jamais manqué.

Après la messe on déjeunait.

Le déjeuner, suffisant à dix personnes, attendait, dressé dans la grande salle à manger de l'hôtel. La duchesse et Marie se plaçaient en face l'une de l'autre, aux deux côtés de la table, et le déjeuner s'achevait, servi par quatre domestiques, sans que souvent la duchesse adressât une seule fois la parole à la jeune fille.

Marie sentait trop son état de dépendance vis-à-vis de la duchesse pour interrompre la première le silence, rendu plus solennel encore par les vêtements noirs des deux convives.

Depuis la mort de son mari, suivie de celle de son fils, la duchesse n'avait pas quitté le deuil.

Ce n'était point cependant que M^{me} de Lesdiguières se fût piquée d'une inviolable constance.

M^{me} de Lesdiguières avait été pendant vingt ans une femme accomplie sous tous les rapports. Comme beauté, elle l'avait disputé aux La Vallière, aux Fontanges et aux Montespan; comme grande dame, elle l'eût emporté sur toutes celles que nous venons de nommer.

Aussi avons-nous déjà dit que, lorsqu'à son tour M. de Lesdiguières avait eu une faute à avouer à sa femme, il n'avait point hésité à confier à elle-même le résultat de cette faute, et au moment de sa mort, comme un homme qui connaît ses droits, il avait chargé sa veuve de veiller, non pas au bonheur, il s'agissait bien de bonheur pour ces pauvres êtres-là ! mais à l'état social de sa fille illégitime. La duchesse s'en était chargée, et elle avait fait pour Marie, son mari mort, ce qu'elle eût fait pour Marie son mari vivant.

Peut-être était-elle maintenue par la même recommandation de son mari faite à M^{me} de Maintenon, son amie, qui s'était positivement engagée auprès du mourant à venir, et les circonstances l'exigeaient, de sa personne même, en aide à la fille de son vieil ami.

Au reste, nous le répétons, depuis la mort

de son mari et surtout depuis la mort de son fils, le jeune duc de Lesdiguières, qui en mourant emportait avec lui dans la tombe ce nom illustre, la duchesse avait vécu dans une retraite absolue et porté un deuil sévère.

Cette retraite, Marie l'avait partagée; ce deuil, Marie l'avait porté comme elle; deuil plus sombre peut-être encore que celui de la duchesse, car, en revêtant sa robe noire ornée d'une croix de Malte, Marie portait non-seulement le deuil de son père et le deuil de son frère, mais encore celui de sa liberté, de son cœur et de son bonheur, si le bonheur de ce monde est dans un amour terrestre et mondain, et non pas, comme s'efforçait de le persuader à M^{lle} de Champsaur son confesseur, dans l'amour divin et dans des espérances complètement détachées de ce monde.

Si j'avais été un narrateur plus habile que je ne suis, je n'eusse point placé cette digression immédiatement après le déjeuner de la duchesse et de M^{lle} de Champsaur, qu'en sa qualité de future chanoinesse on appelait *madame*; j'eusse suivi au contraire notre héroïne dans sa chambre, et j'eusse dit l'emploi de son temps, tout d'une traite, au lieu de faire un pas en arrière dans la vie du duc et de sa grave et sombre veuve. Il en résulte que me voilà forcé de revenir au point où j'ai ouvert une parenthèse indispensable, il est vrai, mais qui pouvait être placée en un lieu plus opportun.

Rentrée dans son appartement, M^{lle} de Champsaur y retrouvait, en distractions vivantes, Victoire et Marphise; en distractions mortes, — l'antithèse me force de m'exprimer ainsi, — ses livres de piété, ses broderies et ses pinceaux.

Ses livres de piété, depuis quatre ans Marie les avait lus et relus; elle les savait par cœur; elle n'avait qu'à les demander à sa mémoire pour que sa mémoire les lui rappelât dans leurs moindres détails. Les livres de piété lui étaient donc devenus une médiocre distraction.

Ses broderies, — Marie, toujours vêtue de noir, ne pouvait broder pour elle, — ses broderies avaient donc presque toujours un but

pieux. Elle avait commencé par couvrir la Vierge de son oratoire de robes et de voiles qui semblaient sortir d'un atelier de fées, puis elle avait fait des nappes d'autel pour la chapelle, des surplis pour le chapelain et jusqu'à des robes pour l'enfant de chœur. Mais, à tout prendre, ce travail manuel n'était qu'un travail mécanique, et, bien des fois, sans songer qu'elle s'arrêtait, Marie laissait tomber la broderie de ses mains sur ses genoux, et de ses genoux sur le parquet, tandis que, par un mouvement inverse à celui qui entraînait batiste, fil et aiguille à terre, ses yeux se fixaient sur le plafond, et que de ses yeux s'échappait sa pensée ailée, fille du ciel, qui, regardant son séjour en ce monde comme un exil, tendait toujours à remonter au ciel.

Restaient ses pinceaux. Marie avait adopté la seule branche du grand art de la peinture qu'il soit permis à une femme d'exercer. Marie peignait les fleurs; ses pinceaux étaient sa grande ressource. Marie adorait ses modèles, et comme l'hiver sa chambre était toujours pleine de fleurs, l'été elle recourait au jardin, et Victoire, quand Marie ne prenait pas cette peine elle-même, allait lui cueillir de pleines brassées d'œillets, de géraniums, de roses et de marguerites que l'artiste groupait selon son goût et copiait avec un admirable talent. L'hiver, la serre, à la grande mortification du jardinier, était mise au pillage, et, grâce à la richesse inouïe de ce paradis terrestre, où, sous l'influence d'une chaleur habilement ménagée, les plus belles fleurs tropicales s'ouvraient avec leurs parfums enivrants et leurs couleurs éclatantes, ses travaux continuaient sans interruption, tout en enrichissant l'oratoire de la Vierge d'une flore nouvelle.

Puis il y avait des moments où le réel ne suffisait plus aux aspirations de la jeune recluse et où, après avoir copié les fleurs de la terre, Marie rêvait les fleurs du ciel; alors elle n'existait plus, elle créait. Les fleurs étranges qui naissaient sous son pinceau n'appartenaient plus à aucune famille connue : c'était une suite aux splendides iris du Nil, aux magnifiques lotus du Gange; c'étaient des formes et des couleurs qui

n'existaient que dans ses rêves de jeune fille. C'était donc, soit à lire plutôt au fond de sa mémoire que dans ses livres, soit à broder, à faire de la tapisserie ou à peindre, que Marie occupait le temps qui s'écoulait entre le déjeuner et le dîner.

Le dîner était servi à midi précis, et, à midi moins cinq minutes, avec une précision presque monastique, la cloche annonçait que M^{me} de Lesdiguières venait d'être prévenue que dans cinq minutes elle pouvait se mettre à table.

Le temps était si exactement mesuré que presque toujours deux portes de la salle à manger s'ouvraient en même temps, donnant passage à M^{me} de Lesdiguières qui venait de son appartement, et à Marie qui venait du sien. Marie faisait de la porte une grande révérence à la duchesse; la duchesse répondait à cette révérence par un signe de tête qui n'était point dépourvu d'intérêt et un regard qui n'était pas dépourvu d'affection; puis, comme la chose s'était passée le matin, elle se passait à midi : toutes deux prenaient place, dînaient silencieusement en face l'une de l'autre; la duchesse se levait la première, Marie l'imitait instantanément, une nouvelle révérence et un nouveau salut étaient échangés, et chacune des deux femmes rentrait chez soi.

Alors Marie se remettait à un nouveau travail, ou reprenait le travail commencé, jusqu'à trois heures.

À trois heures, Bourguignon, en tout temps, qu'il fit beau ou qu'il plût, que le printemps sourît ou que l'hiver grondât, Bourguignon se présentait sur le seuil de la porte et demandait invariablement :

— Madame de Champsaur fera-t-elle sa promenade ?

Si la promenade n'était pas pour le moment dans les intentions de M^{me} de Champsaur, elle refusait par une négation de tête et un sourire de la bouche, ou par un *non* doux et affectueux.

Si elle acceptait, elle se levait avec ce même sourire qu'elle accompagnait d'un *oui* si amical, qu'avec ce seul monosyllabe elle réchauffait le cœur du vieillard qui s'effaçait pour la laisser passer, se mettait à sa suite,

conservant toujours entre elle et lui un espace de dix pas, et descendait avec elle dans le jardin.

Par fois, dans une des allées du jardin, Marie voyait venir la duchesse ; alors Marie s'arrêtait, se rangeait sur le côté de l'allée, attendant que la duchesse passât, puis, au moment où elle passait, lui faisait sa révérence accoutumée. Si la duchesse avait quelque chose à dire à sa jeune commensale, c'était en ce moment que ses dents se desserraient et que s'ouvraient ses lèvres minces et pâles ; elle disait ces quelques mots d'une voix lente et presque sans modulation aucune. Marie répondait quelques paroles respectueuses, et la duchesse continuait son chemin, et Marie reprenait sa promenade.

A cinq heures, Marie rentrait dans son appartement, toujours suivie par Bourguignon, et trouvait préparée par les soins de Victoire, une collation de pâtisserie et de confitures. En général, c'était Marphise qui, après avoir accompagné sa maîtresse dans sa promenade, faisait honneur à cette collation.

A huit heures, le souper était servi et s'accomplissait dans les mêmes conditions que le déjeuner et le dîner, puis Marie rentrait chez elle pour n'en plus sortir que le lendemain à l'heure de la messe.

L'hiver, Marie se remettait à un ouvrage quelconque, ou s'étendait sur un canapé et songeait jusqu'au moment où elle se mettait au lit.

L'été, elle congédiait Victoire, que la sonnette devait avertir du moment où sa maîtresse aurait besoin d'elle ; puis elle ouvrait sa fenêtre, se mettait à son balcon et, au lieu de songer, elle rêvait.

Il n'y a qu'une âme de dix-sept ans qui puisse expliquer la différence qu'il y a entre ces deux mots : *songer et rêver*.

Essayons cependant.

Dans un appartement bien chaud, bien éclairé, en face d'une cheminée qui flambe en pétillant, en comptant les rosaces du tapis ou les bouquets de la tenture, on songe.

A un balcon, en face de la nature, sous la caresse de la brise, en face du balancement et du murmure des arbres, en comp-

tant les étoiles qui éclosent dans l'éther, en suivant des yeux les nuages qui glissent au ciel, on rêve.

Donc, à son balcon, le soir, Marie rêvait. Rêvait-elle comme Juliette en attendant Roméo ?

Non ; Marie n'attendait personne, Marie n'avait jamais même songé qu'elle pût attendre quelqu'un.

Frais ou brûlant, Marie aspirait d'une haleine plus ou moins haletante le souffle de la nuit, presque également impressionnée, quoique dans un sens contraire, par les différents bruits qui arrivaient jusqu'à elle.

Jusqu'à neuf heures du soir, c'étaient ceux de la rue. Nous avons dit que l'hôtel de Lesdiguières avait sa façade sur la place de la Bastille, et dans ce quartier, à cette époque surtout, les bruits de la rue s'endormaient de bonne heure.

Ces bruits, nous devons le dire, la ramenaient complètement sur la terre.

Elle songeait alors à la cour, au luxe, à la vie extérieure, à ce qu'elle avait en passant entrevu du regard, à l'inconnu, à l'impossible, à la chose qui ne lui était pas destinée, et souvent alors une larme de regret roulait sur sa joue, tandis qu'un soupir gonflait sa poitrine.

Mais souvent aussi tout à coup, à la place des clameurs éteintes dans la rue, s'éveillaient des sons harmonieux, suaves, presque angéliques ; c'était l'orgue du couvent de la Visitation qui, pareil à un oiseau nocturne et religieux, chantait dans les ténèbres. Alors s'effeuillait dans l'esprit de Marie l'arbre des pensées terrestres ; son regard vague et indécis devenait fixe et s'enfonçait dans les sombres sérénités de l'éther. Comme l'aigle essaye de monter au soleil, colombe, elle essayait de monter à Dieu. Tant que durait le souffle de l'instrument sacré, tant que se faisaient entendre les chants des religieuses, elle planait dans les espaces infinis sur les ailes de la prière.

Puis l'orgue se taisait, les chants montaient après lui, les ailes de la colombe se repliaient doucement, et le cœur dilaté, la bouche souriante, comparant la différence des deux sensations qu'elle venait d'éprou-

ver, son regard se fixait avec une douce et sereine mélancolie sur cette croix de Malte qui lui disait : « Tu n'es que la fiancée, mais tu seras un jour l'épouse de Dieu. »

Et Marie répondait d'une voix où il y avait autant d'espérance que de résignation :

— *Domine, ecce ancilla tua!* — Seigneur, voici votre servante!

III.

Un soir qu'après avoir soupé, comme d'habitude, avec la duchesse, qui, ce jour-là, avait encore moins mangé et, s'il est possible encore, moins parlé que de coutume, Marie était assise près de sa fenêtre, n'écoutant plus les bruits de la rue qui s'étaient éteints, n'écoutant pas encore les chants de l'orgue qui n'étaient point éveillés, et qu'immobile, la jeune fille fixait les yeux sur les fenêtres de la chambre de M^{me} de Lesdiguières, les seules qui fussent faiblement éclairées au milieu de toute cette façade sombre; il lui sembla remarquer tout à coup une certaine agitation dans cette chambre, puis une lumière passer effarée devant les autres fenêtres, puis entendre frapper à sa porte, puis des pas s'approcher précipitamment de sa chambre à coucher.

Marie allait courir au-devant de ces pas lorsque la porte s'ouvrit et donna passage à M^{lle} Julienne, qui, oubliant la solennité ordinaire de sa parole et de sa démarche, annonça d'une voix dénonçant la rapidité de sa course que M^{me} la duchesse se trouvait fort mal et désirait parler à M^{me} de Champ-saur.

La chose était si extraordinaire, que Marie comprit qu'il fallait qu'en effet M^{me} de Lesdiguières fût bien malade pour qu'une pareille infraction fût faite aux règles établies dans la maison.

Aussi courut-elle plutôt qu'elle ne marcha vers l'appartement de celle qui la faisait appeler.

M^{me} de Lesdiguières était dans son lit, le visage défait, les traits abattus, adossée à ses oreillers de dentelle, et tenant à la main un crucifix. Marie s'arrêta à la porte, saisie à

la fois de respect et de crainte. La duchesse ne lui avait jamais paru si grande dame qu'à ce moment où Dieu la rappelait à lui.

La malade fixa les yeux sur elle et lui sourit. C'était le premier sourire que Marie voyait se fixer sur les lèvres de sa protectrice.

Elle tendit les deux mains vers le lit, mais sans oser faire un pas de plus.

— Approchez, mon enfant, approchez, lui dit la malade; j'ai besoin de vous voir, de causer avec vous. Asseyez-vous là, en dedans de ma balustrade. Je me suis trouvée souffrante ce matin à la suite du déjeuner depuis lors, cette souffrance a augmenté, et un pressentiment me dit que je touche enfin le but que j'ai tant désiré atteindre, et que je vais rejoindre là-haut mon mari et mon fils. — Oh! non, non, madame la duchesse! s'écria naïvement l'orpheline; non, vous ne pouvez pas cesser de vivre au moment où vous commencez à m'aimer!

La duchesse sourit imperceptiblement.

— Si je devais vivre, ma chère belle, je n'eusse au contraire point changé de sentiment à votre égard, je le crains du moins; et cette glace de mon cœur qui s'est fondue n'est pas pour moi la moindre preuve de ma délivrance. J'ai bien des torts envers vous, je veux vous en demander pardon, mon enfant, et les réparer si cela m'est possible. — Ah! Madame, s'écria Marie, vous voulez donc résumer en une minute suprême tout le bonheur qui m'a manqué? Vous des torts envers moi! Oh! je vous en prie en grâce, ne parlez point ainsi. Certes, nous avons perdu toutes deux à l'éloignement dans lequel vous m'avez tenue, vous surtout peut-être, Madame, car, n'aimant, n'ayant jamais aimé personne, toutes les forces de mon cœur se fussent concentrées sur vous. Oh! je le disais à Dieu chaque jour, ne pouvant vous le dire. Dieu m'a exaucée, mais bien tard! — Pauvre enfant! murmura la duchesse comme se parlant à elle-même; et penser qu'elle va vivre seule, qu'elle va vivre abandonnée, avec ce cœur si ardent, cette imagination si vive! Ah! mon enfant, s'il vous arrivait malheur un jour, ne rejetez point ce malheur sur l'isolement où je vous ai laissée; ayez

pitie de moi ! — Que Dieu vous bénisse comme je vous bénis, Madame ! — Oui, renvoyez-moi à Dieu, mon enfant, car Dieu seul sait ce que j'ai souffert. — Oh ! Madame, un mot de vous, et j'eusse partagé cette souffrance, et j'eusse fait tous mes efforts pour l'adoucir.

La duchesse sourit encore, mais plus tristement que les deux premières fois.

— Pour consoler d'une douleur, ma pauvre enfant, dit-elle, il faut pouvoir comprendre cette douleur, et pour comprendre, il faut avoir éprouvé. Or, vous êtes une jeune fille, vous ne pouvez comprendre les sentiments de la maternité. Vous êtes presque une enfant, vous ne pouvez concevoir les ravages que fait dans le cœur un violent amour, un amour coupable. La vie s'ouvre à peine devant vous, Marie; vous n'en connaissez que les rêves; peut-être avez-vous eu des regrets, mais à coup sûr vous n'avez pas eu de remords. Ah ! que le ciel, pauvre enfant, vous préserve des épreuves que j'ai subies, que le ciel ne vous enlève pas tout ce qui vous eût attachée à la vie, que le ciel ne vous mette pas pendant vingt ans au cœur une passion qui soit votre orgueil durant votre vie, et votre repentir à l'heure de la mort ! Enfin, que Dieu écoute la prière que je lui fais de mon lit d'agonie : soyez plus heureuse que moi, ma fille ! — Ma fille, ma fille ! oh ! Madame, répétez ce mot que je n'ai jamais entendu de personne; appelez-moi encore une fois votre fille, une seule fois, et Dieu puisse vous rendre pendant toute l'éternité le bonheur dont vous m'auriez comblée !

Et Marie se laissa tomber à genoux devant ce lit où tant de douleur allait finir; elle ouvrit à la mourante son âme innocente et froissée; elle dit tout ce qu'il y avait dans cette âme de tendresse ineffable et de dévouement sans bornes. Elle dit ce qu'elle avait enduré de tourments de ne pouvoir offrir cet amour filial à personne; elle se montra enfin telle qu'elle était, c'est-à-dire qu'elle ouvrit à la duchesse une mine inépuisable de sentiments inconnus; si bien qu'en voyant les trésors de tendresse qu'elle avait refoulés dans ce cœur, la duchesse se

sentit prise d'un regret plus triste que tous les regrets, d'un remords plus profond que tous les remords. Elle comprit quelle consolation immense elle eût trouvée dans cette orpheline si délaissée et si peu faite pour l'être. Elle sentit qu'elle avait repoussé la colombe envoyée par le ciel pour la réconcilier avec lui. Et comme en même temps elle comprit qu'il était trop tard pour reconquérir le bonheur perdu, elle baissa la tête, versa des larmes et se soumit.

— Seigneur, murmura-t-elle, vous avez été juste comme toujours en m'enlevant l'instrument de ma perte; vous avez été clément en me laissant le loisir de reconnaître mon ingratitude; vous m'avez donné tout ce que j'avais le droit de vous demander; que votre saint nom soit béni !

Elle ajouta tout bas quelques prières que Marie ne put entendre, puis baisa le crucifix, et, revenant à l'orpheline :

— Ma fille, reprit-elle tout haut, dites-moi maintenant ce que vous désirez, ce que vous avez rêvé pour votre avenir. Le mal, irréparable pour moi qui suis vieille et qui vais mourir, ne l'est pas pour vous qui êtes jeune et qui avez de longues années à vivre. — Madame, tous mes souhaits sont dépassés et au delà, car je n'ai jamais rêvé ce que Dieu m'accorde, trouver une mère ! — Une mère qui va vous être enlevée, mon enfant. Ne songez donc point à moi, songez à vous seule. Encore une fois, que désirez-vous ?

Marie ne prit même point la peine de réfléchir, et avec un léger mouvement d'épaule :

— Rien, madame, je vous assure. — Voulez-vous toujours entrer dans un chapitre ? — Si Dieu accorde votre vie à mes prières, madame, et que vous consentiez à me garder près de vous, non; mais si Dieu nous sépare, oui. — Avez-vous bien réfléchi à cela ? Est-ce une vocation ? — Une vocation, je n'oserais le dire, madame, mais à coup sûr c'est une décision. — Oui, vous êtes résignée, je comprends. — S'il y avait un mot entre celui que j'ai dit et celui que vous venez de dire, je le choisirais; ne trouvant pas le mot, je vais donc aborder la chose. Où pourrai-je être mieux que dans un chapitre ?

Vous le savez, je suis seule au monde. Hors cet instant d'abandon que le ciel m'accorde dans sa pitié, je ne me souviens point d'avoir eu une minute de bonheur dans ma vie. Vous au ciel, madame, que ferai-je seule sur la terre ?

La duchesse de Lesdiguières détacha une de ses mains jaunes et amaigries du crucifix et l'étendit sur les mains de M^{me} de Champ-saur, qui tressaillit à ce contact quasi maternel qu'elle éprouvait pour la première fois.

— Hélas ! mon enfant, dit-elle d'une voix presque tendre, vous augmentez ma douleur en me montrant l'existence que je vous ai faite. Si, au lieu de vous laisser dans l'oubli, vous eussiez tenu près de moi le rang que la charité chrétienne m'ordonnait de vous faire ; si, ayant besoin d'être beaucoup pardonnée, j'avais moi-même pardonné un peu, vous auriez aujourd'hui, sinon une famille (vous savez qu'avec le jeune duc de Lesdiguières la famille s'est éteinte), du moins des amis, des protecteurs. Vous seriez aimée non pas comme vous méritez de l'être, mais d'une affection qui du moins ne vous laisserait pas isolée. C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très-grande faute ! Ah ! je suis bien coupable ; mais écoutez-moi, Marie, je vais, autant qu'il est en mon pouvoir, essayer de réparer le mal que je vous ai fait.

La maladie dont je suis atteinte depuis longtemps, et à laquelle je succombe aujourd'hui, est mortelle ; il est possible qu'elle me laisse encore quelques jours, comme il est possible qu'elle m'emporte d'un moment à l'autre. J'ai donné ordre qu'on allât chercher mon notaire, M. Arouet, un fort honnête homme ; c'est dans ses mains que je vais déposer mon testament. Une grande partie des biens de notre maison est substituée et passée au marquis de Créquy, cousin de M. de Lesdiguières ; mais votre père vous a assuré une dot de deux cent cinquante mille livres, et, sur ma fortune particulière qui m'appartient, je compte vous laisser une somme pareille. — Madame... — Permettez que je continue ; on ne conteste pas avec un mourant, et, je vous le répète, je suis mourante. Cette somme que je vous laisse,

comme vous allez voir, ne vous engage rien. — Mais vous avez des parents, madame ! — Des neveux : ils auront chacun un million, tous mes legs de conscience fait. Ils seront donc, comme vous le voyez, assez riches pour que je puisse distraire de ma fortune la part infime que je vous destine. Ces deux sommes réunies feront de vous un parti honorable, si vous vous mariez. Si vous persistez à vous faire chanoinesse, vous garderez de cette somme ce qui vous conviendra et vous rendrez le reste à ma famille. Seulement, je vous demande une chose : c'est de ne rien décider avant votre majorité, c'est-à-dire d'ici à quatre ans. Pendant les quatre années, vous déciderez de vous-même ; mais sachez bien que mon dernier désir, sinon ma dernière volonté, ma chère enfant, c'est que je souhaite que vous me trouviez, moi morte, ce que, moi vivante, je vous ai fait perdre de joie ; c'est que je veux que votre jeunesse, qui s'est passée l'ombre de ma vie, fleurisse du moins l'ombre de mon souvenir.

Marie éclatait en sanglots et ne pouvait que redire éternellement ces mêmes paroles :

— Oh ! madame, vous ne me quitterez pas ! vous ne me quitterez pas ! il est impossible que vous me quittiez. — Je vous quitterai, ma fille, répondit solennellement la duchesse ; et ceci est une question de jours d'heures peut-être. Ne vous étonnez donc point de cette sollicitude improvisée pour vous. Au reste, ce qui se passe dans mon cœur, je vais essayer de vous l'expliquer. J'ai eu deux fils (la duchesse prononça ces paroles avec un espèce d'effort) ; l'un, que personne n'a connu, il est mort trop jeune ; l'autre, qui est celui dont vous voyez le portrait près de la cheminée. Excusez-moi, moi Dieu ! car ceci, que vous savez, vous qui lisez dans les cœurs, mais qu'elle ne sait pas elle, ceci est le grand crime de ma vie. Le premier de mes enfants m'avait rendu injuste pour le second. J'ai été longtemps à pleurer celui que j'avais perdu près de celui qui me restait. Il m'a fallu toute ma volonté de mère, secondée par la miséricorde du Seigneur, pour que j'arrivasse à faire à ce

lui qui avait survécu une part égale à celui qui était mort. Enfin, j'y suis arrivée... Eh bien ! mon enfant, c'est cette lutte qui, en occupant mon cœur dans un mystérieux combat, m'a empêchée de penser à toi. Enfin, au moment où je rendais justice à ses qualités, le fils de vingt ans est mort. Je ne t'aurais pas assez aimé, Dieu me l'a repris. Et bien, quelque chose de pareil à ce que j'ai éprouvé relativement à lui mort, je l'éprouve relativement à toi quand je vais mourir. Un remords dans la tombe doit être un autre chose qu'un remords dans la vie. J'ai eu peur, mon enfant, et je t'ai fait venir afin que tu me pardonnes ; pardonnée par toi (la duchesse tourna ses regards vers le portrait de son fils), pardonnée par lui, je me présenterai devant Dieu, sinon tranquille, du moins confiante dans sa miséricorde. As-tu entendu, chère enfant ? as-tu compris ? — Oh ! oui, oh ! oui ! s'écria l'abbé de Champsaur. — Eh bien, alors, ton pardon, ma fille !

Marie se jeta en sanglotant sur le lit de la mourante, qui, pendant ce temps, le sourire de la béatitude sur les lèvres, le rayon de l'espérance dans les yeux, répétait, les bras étendus :

— Vous le voyez, mon Dieu ! vous le voyez, elle me pardonne !

M^{lle} de Champsaur couvrait la mourante de larmes et de baisers sans trouver une parole ; son cœur trop plein l'étouffait ; elle comprenait qu'elle n'était plus la même ; une révolution s'était faite dans son existence : elle se sentait vivre.

Cette scène toute de larmes, mais de larmes bien douces, pour Marie surtout, qui, pour la première fois s'entendait appeler ma fille, qui, pour la première fois se sentait aimée ; cette scène fut interrompue par M^{lle} Julienne, qui ouvrit la porte et annonça que M. Arouet, le notaire de M^{me} la duchesse, attendait dans le salon.

La duchesse, comme si elle eût eu honte de laisser voir à un simple tabellion le degré d'attendrissement auquel se pouvait laisser aller une duchesse de Lesdiguières, donna une dernière fois son front pâli à baiser à Marie, l'invita à passer dans son ora-

toire, et, ayant fait relever ses oreillers par M^{lle} Julienne, s'étant fait mettre un peu de rouge, reçut son notaire avec cet air de condescendance hautaine qu'elle savait, mieux que personne, prendre avec la bourgeoisie ou la noblesse de robe.

— Ah ! vous voilà, mon cher monsieur Arouet ? dit-elle. Eh bien, êtes-vous plus content de M. votre fils ? — Ah ! madame la duchesse, dit le tabellion en s'inclinant jusqu'à terre, vous êtes en vérité trop bonne de vous intéresser à un pareil garnement. Quant à moi, je renonce à le ramener. Il a fini une tragédie, il commence un poème épique. Il a quitté mon nom d'Arouet et se fait appeler Voltaire.

La duchesse adressa quelques paroles de consolation au pauvre notaire ; puis, sans lui dire un mot de l'état dans lequel elle se trouvait et dont le brave tabellion n'eut pas la moindre idée, elle lui remit son testament.

A une heure du matin, M. Arouet sortit de l'hôtel de Lesdiguières ; à deux heures, la duchesse expirait entre les bras de M^{lle} de Champsaur.

A peine la duchesse fut-elle morte que M^{lle} de Champsaur fut, de son côté, emportée sans connaissance dans ses appartements. Elle ressentit le coup qu'elle venait de recevoir, avec une telle violence, que l'on craignit presque pour sa raison. Elle pleurait tout le jour, et, la nuit venue, lorsque s'approchait l'heure à laquelle M^{me} de Lesdiguières avait expiré dans ses bras, elle tombait dans des crises nerveuses et jetait des cris affreux.

C'était alors que le brave Bourguignon déployait pour sa jeune maîtresse toutes les ressources, je ne dirai pas de son zèle, mais de son dévouement. Le vieillard avait pour M^{lle} de Champsaur, nous allions dire les soins d'un père, si ces soins n'avaient point été tempérés par le profond respect qui maintenait toujours, même dans la plus complète expression de son dévouement, le vieux serviteur dans l'humble position qu'il avait pendant plus d'un demi-siècle occupée dans la famille.

Quant aux autres héritiers de la duchesse,

ils ne s'inquiétaient guère de l'orpheline, ni de sa bonne ou mauvaise santé. Au milieu des trésors de toute espèce dont ils entraient en possession, nul ne disputa donc à la jeune fille la remise des cinq cent mille francs qui lui revenaient par le double testament de M. et de M^{me} de Lesdiguières, non plus que la libre jouissance du petit coin perdu dans cet hôtel inhabité désormais, du moins jusqu'au moment où cette immense succession serait liquidée.

Marie ne quitta donc pas son appartement. Par un dernier ordre de la duchesse, on avait transporté dans la chambre à coucher de Marie le portrait en pied du jeune duc de Lesdiguières. M^{lle} de Champsaur ne sortait que pour se rendre à la chapelle, où, à la même heure, chaque matin, la messe se disait, quoique la duchesse ne fût plus là pour l'entendre. Les domestiques demeurés dans l'hôtel servaient Marie sans qu'elle le demandât, car ils continuaient d'obéir à Bourguignon ; d'ailleurs ils l'eussent fait sans ordre, car tous l'aimaient.

Enfin, les larmes se tarirent, les crises nerveuses cessèrent, et Marie se réaccoutuma à sa solitude, désormais peuplée d'un cher et doux souvenir. Elle reprit donc ses prières à la Vierge, ses rêveries au balcon de son jardin et ses longues causeries avec Marphise.

Un jour, elle était seule comme d'habitude, encore rêvant près de sa fenêtre, les yeux fixés sur le magnifique portrait du jeune duc, chef-d'œuvre de Mignard, et conversant avec le beau visage qui semblait lui sourire comme à une sœur, lorsque la porte s'ouvrit et que Bourguignon entra.

Lorsque la porte s'ouvrait, M^{lle} de Champsaur savait si bien par qui, qu'elle ne se dérangeait même pas.

Le vieux serviteur s'arrêta et regarda sa jeune maîtresse, qui, comme nous l'avons dit, regardait le portrait du duc de Lesdiguières.

La physionomie ordinairement si placide de Bourguignon devint, à cette vue, agitée et inquiète. Si la jeune fille, au lieu de rester absorbée dans sa contemplation, eût tourné les yeux de son côté, elle eût com-

pris que Bourguignon mourait d'envie de lui parler, mais que son émotion, quelque chose de plus fort peut-être, lui fermait la bouche.

Enfin il parut prendre une résolution violente, et vint se placer si près de Marie, que force fut bien à celle-ci de le voir.

A son tour elle fut un instant pareille à quelqu'un que l'on tire d'un rêve agréable et qui s'éveille à regret, puis, retrouvant la parole avant même que Bourguignon eût prononcé un seul mot :

— Eh bien, Bourguignon, lui demanda-t-elle avec le sourire dont elle avait coutume de saouer le vieillard, qu'y a-t-il, mon vieil ami ? — Il y a, répondit Bourguignon, que M^{me} la comtesse, — c'était le titre qui était joint au nom de Champsaur, — eh bien, j'en me risque!... — Risquez-vous, Bourguignon, dit Marie, l'encourageant d'un nouveau sourire. — Il y a que M^{me} la comtesse regardait souvent ce portrait. — Cela te contrarie, Bourguignon ? — Oh ! non, non, au contraire, et même si madame voulait me permettre... — Je permets. — Eh bien, alors j'e désirerais causer un peu avec madame.

Marie regarda le vieillard avec étonnement.

— C'est beaucoup de liberté, sans doute, je le sais, madame; mais il me semble qu'après que nous aurons causé, vous serez moins triste et presque heureuse. — Presque heureuse ! dit Marie avec un sourire mélancolique ; mais je le suis tout à fait heureuse, mon cher Bourguignon.

Le vieillard secoua la tête.

— Parle donc, mon pauvre Bourguignon. Pourtant j'ai peine à croire que tes paroles arrivent à me consoler de la perte de la duchesse et de celle de son fils. Pour arriver au but que tu veux atteindre, mon ami, il faudrait leur rendre la vie à tous deux. Est-ce en ton pouvoir ? — A M^{me} la duchesse, non ; mais peut-être à M. le duc. — A mon frère ? — Oui, à votre frère.

Marie regarda le vieillard avec un étonnement qui, en voyant son air assuré, dégenéra presque en terreur.

— Ah çà, Bourguignon, demanda-t-elle, deviendrais-tu fou, par hasard ? — Madame, dit Bourguignon, vous seriez bien discrète, n'est-

le pas? vous garderiez bien un secret confié à votre honneur? — Oui, Bourguignon; nous autres gentilles femmes, nous avons notre parole comme les gentilshommes, et à toi moins

qu'à personne je te permettrais d'en douter. — Je n'en doute pas, Madame; seulement je désirerais vous entendre me le dire. — Parle donc, Bourguignon; tu vois bien que tu me



Il tenait un enfant emmailloté qu'il me remit. (Page 130.)

fais mourir d'impatience! — Sur votre croix de chanoinesse et sur votre foi en Dieu, Madame, vous ne révélez à personne ce que je vais vous apprendre? — Sur ma croix et sur ma foi en Dieu, je te le jure! — Madame la comtesse, reprit Bourguignon en se

penchant vers Marie, vous vous croyez seule au monde, et vous avez encore un frère. — Moi! s'écria Marie, en devenant si pâle que Bourguignon crut qu'elle allait s'évanouir. — Calmez-vous, calmez-vous, Madame! s'écria le vieillard, car si je vous vois ainsi, je

n'aurai pas le courage d'aller plus loin. — Achève, Bourguignon, achève, au contraire. Un frère, ô mon Dieu ! un frère ! Où est-il ? qui est-il ? — Un enfant de M. le duc comme vous, comme vous élevé loin de cette maison, mais qui n'y est jamais rentré. Confié aux soins d'un ami, relégué au fond du Poitou, il est arrivé depuis deux jours seulement à Paris, avec M. le maréchal de Tessé, à la maison duquel il appartient. Il porte le nom d'une ancienne famille ; personne, pas même lui, ne se doute de sa naissance. Deux hommes seulement sur la terre connaissent à présent ce secret : son protecteur et moi. J'avais juré à mon maître, tant que vivrait M^{me} la duchesse, de ne le révéler à personne, pas même à mon confesseur. J'ai tenu mon serment, mais, M^{me} la duchesse morte, il me semble que je puis maintenant rapprocher l'un de l'autre deux orphelins, malheureux sans doute d'être isolés, et qui trouveront une consolation à se réunir. Mon maître, vécut-il encore, ne pourrait me blâmer de cette démarche que mon dévouement à lui et à sa maison m'inspire ; ne le pensez-vous pas, Madame ? — Oh ! oui, oui, je le pense ! parle vite, mon ami. — Eh bien, si vous le voulez, Madame, vous verrez aujourd'hui même, vous verrez tout à l'heure M. le chevalier de Conflans ; vous pourrez lui apprendre vous-même ce qu'il ignore, ce qu'il sera bien heureux de savoir, c'est-à-dire qu'il est le fils de M. le duc. — Et sa mère ? — Ah ! de ce côté, Madame, tout est obscur pour moi. Sa naissance fut bien secrète, car nul ne la soupçonna. Un soir, tandis que M^{me} la duchesse était malade et gardait la chambre, je reçus l'ordre de Monseigneur de me trouver, le lendemain, à quatre heures du matin, à la porte d'une maison de Saint-Gratien, où a demeuré M. le maréchal de Catinat. Monseigneur s'y trouva ; à quatre heures et demie, j'en vis sortir Monseigneur ; il tenait dans ses bras un enfant emmaillotté qu'il me remit. — Et cet enfant, c'était mon frère ? — Oui, Mademoiselle. — Était-ce avant ou après ma naissance ? — C'était avant ; M. le chevalier de Conflans a cinq ans de plus que Madame. — Continue, mon cher Bourguignon.

— Où en étais-je ? — Mon père te remit un enfant emmaillotté. — Oui, c'est cela. Je devais prendre une nourrice déjà retenu à Montmorency, puis m'en aller avec elle jusqu'à Angoulême, où demeurait l'ami de monseigneur. — Et sais-tu le nom de cet ami ? — Il s'appelait le marquis de Chantillac. Je devais le lui remettre de la part de M. le duc, lequel m'avait expressément confié qu'il était le père de l'enfant, et puis j'n'avais plus à m'occuper du reste. — Tu n'as pas revu depuis, Bourguignon ? — Une seule fois, madame, lors de la mort de mon maître. Monseigneur m'avait confié une somme de cent mille livres, avec ordre de la lui remettre sans lui dire d'où lui venait cette somme. Je n'en sais pas davantage. La seule chose que je n'ai pas pu comprendre, c'est la haine profonde que M. le duc paraissait porter au chevalier ; il ne voulait jamais le voir ni en entendre parler, et jusqu'au dernier moment, même en me remettant les cent mille livres, il ne cessa de me répéter que le chevalier n'avait droit ni au nom de Lesdiguières ni à aucun des titres de cette illustre maison, le nom fût-il éteint à perpétuité. Tout au contraire de vous, Madame, qu'il recommanda vivement à la duchesse, il défendit expressément qu'elle connût l'existence du chevalier. Aussi est-elle morte sans en avoir, selon toute probabilité, entendu jamais parler. Tout cela est un peu obscur, même pour moi ; mais je prévins les questions de Madame en lui disant du chevalier tout ce que j'en sais.

Marie devint rêveuse. — Et vraiment mon père ne l'aimait pas ? demanda-t-elle. — Oh ! pour cela, madame la comtesse, je puis vous en répondre. — Pauvre jeune homme ! Quand le verrai-je, Bourguignon ? — Je vous l'ai dit, quand vous voudrez. — Le plus vite possible ; je suis sûr qu'il est malheureux. — Je vais courir à l'hôtel du maréchal de Tessé, prévenir le chevalier de Conflans qu'il est attendu à l'hôtel de Lesdiguières. — Oh ! que j'ai hâte de le voir ! — Vous le voyez déjà, mademoiselle. — Comment cela ? — Ce portrait est sa ressemblance la plus parfaite. — Comment ! le portrait de M. de Lesdiguières ? — Oui. — Impossible ! le duc de Lesdiguières

res ressemblait d'une incroyable façon à la duchesse. — Rien d'étonnant à cela, puisque M^{me} la duchesse était sa mère. — Oui, mais, d'après votre dire même, elle était parfaitement étrangère au chevalier de Confians. — Que voulez-vous, Madame! j'ai commencé par vous dire que je m'y perdais. — Bourguignon, mon cher Bourguignon, va me chercher mon frère. Quel bonheur de le voir! Oh! comme je vais l'aimer! Crois-tu qu'il m'aimera, lui? — Eh! Madame, dit le vieux serviteur en joignant les mains, qui donc ne vous aimerait pas?

Et le vieillard sortit courant, oubliant son âge et songeant à la joie qu'il allait causer.

IV.

Marie, étourdie de bonheur, le cœur palpitant, suivit des yeux Bourguignon.

Une demi-heure s'écoula pendant laquelle M^{me} de Champsaur ne cessa d'écouter, le regard fixé sur cette porte par laquelle Bourguignon avait disparu. Au bout d'une demi-heure, un bruit de pas se fit entendre. Cette fois, le vieillard n'était pas seul.

Marie se leva pour courir au-devant du jeune homme; mais, en l'apercevant, elle s'arrêta court, jeta un cri, et, rougissant jusqu'au blanc des yeux :

— Ah! Monsieur, s'écria-t-elle, excusez-moi, c'est Bourguignon qui...

Et la parole expira sur les lèvres de Marie.

Le jeune homme, de son côté, s'arrêta sur le seuil de la porte, presque aussi interdit que M^{me} de Champsaur, et frappé d'étonnement à la vue de cette beauté à laquelle il ne s'attendait pas. Bourguignon n'avait pas pris le temps de lui rien dire, et il ne comprenait pas le but de cette entrevue.

— M^{me} la comtesse de Champsaur, dit le vieillard, vous dira ce que je n'ose vous apprendre. J'ai déjà une fois, en lui révélant un secret que peut-être je devais garder, manqué à ma parole; je ne veux pas y manquer deux fois dans la même journée; écoutez-la et croyez ce qu'elle va vous dire, car

ce qu'elle vous dira est aussi vrai que l'Évangile. — Ah! dit le jeune homme en regardant Marie en souriant, je n'en douterais jamais, la bouche d'un ange ne saurait mentir.

Marie, pendant ce temps, s'était un peu remise.

— Et d'abord, asseyez-vous, monsieur le chevalier, dit-elle, en montrant un siège au jeune homme; Bourguignon, mon vieil ami, et qui doit être le vôtre, donne une nouvelle preuve de son dévouement à notre maison en me faisant connaître un frère qui me deviendra si cher, et que j'aime déjà. — Un frère! mademoiselle, répéta le chevalier en regardant Marie d'un air étonné, je suis votre frère? — Oui, Monsieur, mon frère. Puis, souriant, Marie ajouta, avec un charme infini dans la voix et dans le regard: Seriez-vous fâché que je fusse votre sœur?

A la vue de la beauté de Marie, peut-être le chevalier avait-il espéré mieux que cela.

— Nous sommes l'un et l'autre, continua Marie, les enfants du feu duc de Lesdiguières, et vous en serez bien plus convaincu encore en jetant les yeux sur ce portrait, qui est celui du dernier duc mort à vingt ans, votre frère aussi; vous lui ressemblez étrangement.

Le chevalier suivit des yeux le geste de M^{me} de Champsaur, et tressaillit à cette ressemblance merveilleuse. Il se leva et s'approcha vivement du tableau.

— Eh quoi! demanda-t-il, c'est là le duc de Lesdiguières? — Oui, celui que nous avons perdu, le fils de ma bienfaitrice, de celle qui, à la mort de notre père, m'a donné un asile, un nom, une position.

Le jeune homme s'approcha lentement de Marie, et resta un moment devant elle occupé à la regarder.

— Madame, dit-il d'un accent qui pénétra jusqu'au fond du cœur de Marie, si vous êtes ma sœur, comme vous le dites, voulez-vous m'aimer un peu et permettre que je vous aime beaucoup? — Ah! chevalier, dit Marie en lui tendant ses deux mains que le jeune homme baisa, vous me rendrez bien heureuse en faisant comme vous me le dites. Je n'osais vous le demander, et cependant

Dieu m'est témoin que c'est mon plus ardent désir.

Bourguignon regardait les deux beaux enfants, et ne songeait pas même à essuyer les larmes qui tombaient de ses yeux sans qu'il s'en aperçût. L'affection qu'il portait à ses maîtres était l'unique sentiment de son cœur; il appartenait à cette race de serviteurs perdue aujourd'hui et qui autrefois, faisant partie de l'héritage, se substituaient avec les biens.

Les jeunes gens se tenaient par la main; Marie présenta son front au chevalier Raoul de Conflans; celui-ci effleura le beau front en soupirant. Pardonnons-lui ce soupir: Marie était bien belle, et le chevalier n'était son frère que depuis dix minutes!

Ils s'assirent l'un près de l'autre et se mirent à causer. Marie raconta sa vie d'abord si solitaire et si triste, vide dans toute sa première partie, et depuis la mort de la duchesse peuplée seulement des souvenirs que celle-ci lui avait laissés.

— J'ai été bien malheureuse, comme vous voyez, dit Marie en terminant ses confidences. Mais, ajouta-t-elle avec un sourire d'ange, tout va changer. Nous sommes deux, mon frère, et je n'aurai plus ni tristesse ni chagrin.

Puis, attachant ses beaux yeux sur Raoul.

— Et vous? demanda-t-elle. — Moi, dit le jeune homme, j'ai vécu moins isolé que vous, chère Marie. Quoique j'apprenne à l'instant même le nom de celui auquel je dois la vie, je n'étais pas seul au monde; j'avais un second père, que je demande à Dieu la permission d'aimer du même amour, le marquis de Chantillac. C'était l'ami intime, le frère d'armes du maréchal de Lesdiguières, et cette amitié, cette paternité m'expliquent tout maintenant. Cependant j'allais être bien seul, bien isolé dans cette vie, car mon protecteur est vieux et peut mourir lui aussi d'un moment à l'autre. La Providence prévient cet isolement en me faisant trouver une sœur solitaire comme moi; nous n'avons point de famille, chère Marie; aimons-nous, pauvres orphelins que nous sommes, aimons-nous pour ceux qui devraient nous aimer et qui ne sont plus,

Il y eut alors entre les deux jeunes gens un moment de religieux silence pendant lequel Marie pria.

Le jeune homme la regardait prier.

Enfin, les yeux de Marie, levés pendant quelques secondes au ciel, se reportèrent de nouveau sur son frère.

— Vous viendrez souvent me voir, n'est-ce pas? dit-elle.

Le jeune homme allait répondre affirmativement, lorsque Bourguignon le prévint.

Oh! quant à cela, non, dit-il, impossible. — Impossible! s'écrièrent ensemble les jeunes gens avec un mouvement d'effroi; impossible, Bourguignon; et pourquoi cela? — Parce qu'on le remarquerait. — Il faut donc renoncer même au bonheur de nous voir! s'écria le chevalier. — En ce cas, dit Marie tristement, autant valait, mon ami, nous laisser ignorer que nous vivions, et ce que nous étions l'un à l'autre. — Vous vous verrez quelquefois, dit Bourguignon, puis vous pourrez vous écrire. — Et puis, ajouta Marie se rattachant à cette dernière espérance, nous saurons que nous nous aimons, mon frère; c'est beaucoup, c'est tout, surtout lorsqu'on n'a rien eu de mieux jusque-là. — Hélas! murmura le chevalier, ce n'est point assez, il me semble. — Allons, allons, mes jeunes maîtres, dit Bourguignon, car je n'ai plus sous le ciel d'autres maîtres que vous, ajouta le vieillard avec un triste sourire, il faut vous séparer. — Déjà? dirent les deux voix du frère et de la sœur. — Songez que le secret est confié à votre prudence, madame la comtesse, à votre honneur, monsieur le chevalier; Victoire peut revenir d'un moment à l'autre et trouver votre frère ici. Le moyen de lui dire que le chevalier est votre frère? et s'il ne l'est pas, madame la comtesse, qui est-il? Allons, mes enfants... Oh! pardon, pardon, murmura le vieillard.

Les deux jeunes gens lui prirent les mains.

— Oui, tes enfants, mon cher Bourguignon, dit la jeune fille, tu as bien dit, et sinon tes enfants, du moins tes orphelins, qui toute leur vie te seront reconnaissants de ce que tu as fait pour eux. — Eh bien, s'il est vrai que vous êtes reconnaissants de ce

que j'ai fait pour vous, ne me faites point repentir de ma faiblesse et séparez-vous, je vous en supplie. — Adieu donc, mon frère, dit Marie tristement. — Oh ! non, pas adieu. au revoir ! s'écria le chevalier du même ton, malgré l'espoir contenu dans ses paroles. — Pensez à moi, Raoul. — Ne m'oubliez-pas, Marie. — Et revenez bientôt. — Oh ! oui, bientôt, je vous le promets.

Et regardant le vieillard avec des yeux suppliant :

— Bourguignon ne sera pas inflexible, j'en suis sûr.

Et comme si par des liens invisibles ils eussent été attachés l'un à l'autre, ils restèrent encore un instant debout, se regardant, échangeant en place de souvenirs des projets et des espérances.

Enfin, le vieux serviteur, ayant lui-même les larmes aux yeux, les sépara avec un suprême effort et emmena le chevalier.

V.

Comme l'avait dit le chevalier, Bourguignon ne fut pas inflexible : les visites de Raoul se répétèrent plus souvent que les deux jeunes gens ne l'avaient d'abord espéré eux-mêmes, et peu à peu une charmante intimité s'établit entre eux.

Un jour, Marie entendit un grand bruit dans l'hôtel. C'était chose si insolite, que l'inquiétude la prit. Elle craignit que le duc de Villeroi, auquel on parlait de l'adjuger, n'en vint prendre possession. Elle s'en voyait déjà exclue, obligée de chercher une autre retraite, séparée de son frère peut-être, devenu si nécessaire à sa vie que, quoiqu'elle eût connu depuis un mois à peine, elle semblait l'avoir toujours connu.

Elle jeta un regard de suprême regret sur sa douce cellule qu'elle craignait de quitter, sur son charmant réduit où elle avait passé des heures tristes, mais des années paisibles, et elle pria mentalement Dieu de ne pas les éloigner, lorsque la porte s'ouvrit et que Bourguignon entra tout effaré, laissant voir un air d'importance qui ne lui était pas naturel. — Ah ! mon Dieu ! mon cher Bour-

guignon, demanda Marie, dont les craintes redoublaient à cette vue, d'où vient tout ce bruit et qu'y a-t-il donc ? — Oh ! une grande nouvelle, madame la comtesse ? — Le maréchal de Villeroi serait-il arrivé, Bourguignon ? — Le maréchal de Villeroi ! il s'agit bien de lui ! fit Bourguignon d'un air dédaigneux. — Et de qui s'agit-il donc ? demanda Marie. Puis timidement elle hasarda : — Est-ce que l'on vend l'hôtel ? — Vendre l'hôtel de Lesdiguières, madame la comtesse ! s'écria Bourguignon avec un mouvement d'effroi. Si le feu duc votre père vous entendait parler ainsi, il ne vous le pardonnerait pas. C'est bien assez, c'est déjà trop, ajouta le vieux serviteur en levant les yeux au ciel, que ce Robin d'Ormesson achète une partie des jardins. Non, non, c'est un hôte qui nous arrive. — Et quel est cet hôte ? — Oh ! madame la comtesse, fit Bourguignon, je vous le donne en mille ! cherchez parmi les hôtes les plus illustres que puisse recevoir l'hôtel de Lesdiguières. — Le roi Louis XV s'ennuie-t-il de Versailles et vient-il passer quelques jours ici ? demanda en souriant Marie. — Non, madame, c'est le czar Pierre I^{er} qui s'ennuie dans sa capitale de Saint-Petersbourg et qui vient passer un mois à Paris. — Le czar à l'hôtel de Lesdiguières ! En es-tu bien sûr, Bourguignon ? — C'est un fait certain, madame la comtesse, et la preuve c'est que l'on prépare tout pour le recevoir ; les ordres sont donnés depuis une heure, et ce bruit que vous avez entendu, c'est leur mise à exécution. — Mais il n'est donc pas descendu au Louvre ? — Si fait, hier ; il y a même couché. Mais ce matin, de bonne heure, ennuyé du cérémonial, fatigué de l'étiquette, il a déclaré à M. le maréchal de Tessé, qui l'accompagnait de la part du roi et du conseil de régence, il a déclaré qu'il ne voulait point de tout cela, et qu'il allait loger à l'auberge. — A l'auberge, un czar ! — Oui, madame la comtesse, à l'auberge ; mais, après tout, il paraît que le czar Pierre n'est point un empereur comme un autre ; il a donc déclaré qu'il allait loger à l'auberge, et, comme il demandait sa voiture pour mettre ce projet à exécution, M. le maréchal de Tessé lui

a demandé dix minutes et est allé prendre les ordres du régent. Le résultat de cette démarche a été que le régent a fait offrir au czar l'hôtel de Lesdiguières, vacant, hélas ! par la mort de notre très-digne et très-honorée maîtresse. — Et le czar a accepté ? — Il eût été bien difficile. Je voudrais savoir s'il en a beaucoup dans son pays barbare de Moscou, ou dans ses marais de Pétersbourg, des hôtels comme le nôtre. — Oh ! Bourguignon, s'écria Marie avec un accent de curiosité enfantine ; que je voudrais donc voir le czar ! — Rien de plus facile, madame la comtesse. — Et par quel moyen, Bourguignon ? — Je vous cacherai au haut des degrés, à l'œil-de-bœuf d'un cabinet de garde-meubles, un instant avant l'entrée du czar. Mais si vous m'en croyez, madame la comtesse, tout en regardant vous vèllerez à ne pas vous laisser voir ; puis, rentrée dans votre appartement, vous le quitterez bien peu. — C'est inutile ce que tu me dis là, Bourguignon ; je ne le quitte jamais. — C'est vrai, mais enfin, une recommandation de plus n'est jamais inutile à propos d'un homme comme celui qui vient loger aujourd'hui dans l'hôtel, et peut-être même...

Bourguignon s'arrêta.

— Quoi, Bourguignon ? — Peut-être même feriez-vous mieux d'aller passer au couvent de la Visitation tout le temps que le czar restera à l'hôtel. — Je crois tes craintes exagérées, Bourguignon. En restant ici dans ce coin ignoré, je serai fort tranquille, je crois. Qui viendra m'y chercher, séparée que je suis des grands appartements ? Ce n'est point le même corps de logis ; il faudrait le faire exprès. — Eh ! madame est bien jeune, bien belle, et il y a, près du czar, outre sa suite moscovite, pas mal de jeunes officiers français.

La jeune fille sourit.

— Tranquillise-toi, Bourguignon, dit-elle ; on ne pense guère à moi ; nul ne me connaît, nul ne sait que j'existe. D'ailleurs, j'ai pour me défendre Victoire et Marphise, ajouta Marie en riant. — Pauvre défense ! reprit Bourguignon en hochant la tête. Mais enfin, puisque vous préférez rester ici, restez ici. — Et tu dis que le czar vient ? — Je

ne saurais trop préciser l'heure, madame la comtesse, mais à coup sûr Sa Majesté couche ce soir à l'hôtel ; on lui prépare la grande chambre de parade : et même je m'aperçois que j'ai des ordres à donner à ce sujet et que je m'oublie près de vous.

Et Bourguignon sortit ; mais avant de fermer la porte il se retourna pour dire une fois encore :

— De la prudence, madame la comtesse, je vous en supplie.

Marie, restée seule, se mit à songer. Mais il faut le dire, cette fois ses songes étaient sortis de leur cercle habituel ; son imagination venait de recevoir des paroles de Bourguignon une nourriture inaccoutumée. On s'était beaucoup occupé du czar en France, et quoique Marie fût mal placée pour apprendre les nouvelles étrangères et lire les biographies souveraines, plusieurs des anecdotes relatives à Sa Majesté russe étaient arrivées jusqu'à elle.

On comprend donc la curiosité qu'elle éprouvait pour un homme qui, au déclin du règne de Louis XIV, pendant le sommeil de Philippe V, durant la neutralité de Georges I^{er}, à part le bruit des victoires de l'empereur Charles VI sur les Turcs, occupait toutes les bouches de la renommée.

Aussi lorsque Bourguignon, pour accomplir sa promesse, revint lui dire que le czar allait faire son entrée dans l'hôtel, quoique Bourguignon renouvelât ses recommandations, la curiosité l'emporta sur la prudence. Elle mit sa coiffe, prit Marphise sous son bras, se fit accompagner de Victoire, et suivit le vieillard qui la conduisit à son observatoire.

Tous les laquais de la maison, au nombre de plus de trente, les écuyers en grande tenue, les pages revêtus de leurs splendides livrées, dépouillés de leurs insignes de deuil, formaient une haie depuis la grille d'honneur jusqu'aux premières antichambres.

Marie passa si rapidement et si bien enveloppée qu'à peine la remarqua-t-on, et que personne ne la reconnut.

Le bruit des carcasses et le cliquetis des armes annonça l'arrivée du czar.

Marie se sentit frissonner. Il en est ainsi

à l'approche de toute grandeur. Elle avança sa jolie tête à travers l'œil-de-bœuf, afin de mieux voir le czar au moment où il passait.

Mais soit hasard, soit attraction, le czar, qui avait tant de choses à voir en tournant la tête à droite et à gauche, trouva ce qu'il avait à voir insignifiant, et leva les yeux.

Son regard rencontra celui de Marie.

Marie, instinctivement, allait se rejeter en arrière, mais elle comprit ce qu'il y aurait de ridicule dans ce mouvement, qui indiquerait une surprise : elle se contenta donc de baisser les yeux et salua avec respect.

Le czar posa vivement une main sur l'épaule du prince Kourakin, et lui montra de l'autre la charmante vision qui, encadrée dans les arabesques dorées de l'œil de bœuf, venait de lui apparaître comme un portrait de Mignard ou de Rigaud.

Puis il se pencha en souriant à son oreille, et lui dit quelques mots que personne n'entendit.

Toute cette cour de jeunes officiers français et moscovites passa à sa suite, avec le bruit et la rapidité d'un torrent.

A peine le flot se fut-il écoulé que la jeune fille sentit qu'on la tirait par sa robe.

C'était Bourguignon, qui la suppliait de descendre et de rentrer chez elle.

Au moment où elle allait sortir, on entendit les pas pressés d'une personne en retard.

— Rentrez, rentrez, madame la comtesse, dit Bourguignon.

Mais Marie semblait clouée à sa place.

— Rentrez donc, au nom du ciel ! — Bourguignon, dit la jeune fille joyeuse, c'est mon frère ! — Comment, madame, votre frère ? — Oui. — En effet, j'ai entendu dire que le maréchal de Tessé avait été chargé par Son Altesse le régent de faire les honneurs de Paris au czar, et comme votre frère fait partie de la maison du maréchal, il n'est pas étonnant qu'il soit ici. Mais, ajouta-t-il, vous comprenez bien que c'est une raison de plus pour vous cacher.

Et d'un même mouvement le vieillard tira Marie en arrière, et poussa la porte juste au moment où le chevalier de Conflans passait.

Il ne vit donc pas Marie, quoiqu'il re-

gardât comme le czar, non-seulement à droite et à gauche, mais encore en haut et en bas.

Pendant ce temps, Marie toute joyeuse pressait les mains de Bourguignon.

— Mais, mon vieil ami, disait-elle, si M. de Tessé reste dans cet hôtel, mon frère y restera aussi, et si mon frère y reste, il nous sera bien plus facile de nous voir. — Sans doute, Mademoiselle, sans doute, répondait Bourguignon, inquiet de toute complication nouvelle dans une situation qui lui paraissait déjà assez compliquée. — Ah ! Bourguignon, quel bonheur, et que le czar a bien fait de venir alors !

Et la future chanoinesse rentra chez elle, remerciant Dieu, qui, à son avis, n'avait conduit Pierre I^{er} de Moscou à Paris, et du Louvre à l'hôtel de Lesdiguières, que pour lui donner à elle l'occasion de voir plus facilement ce frère qu'elle aimait, d'autant plus que c'était la seule affection qui lui fût permise au monde.

En rentrant chez M^{lle} de Champsaur, Bourguignon prit le soin lui-même de tirer les jalousies, de fermer les fenêtres et de croiser les rideaux, puis il fit promettre à Marie de ne rouvrir tout cela qu'à la nuit, et de prendre le soin, avant d'ouvrir, de transporter la lumière dans la chambre de Victoire, pour que nul ne pût s'apercevoir que l'appartement était habité.

Marie tint parole ; seulement Marie était comme les fleurs, qui ont besoin de l'air extérieur pour vivre : aussi, la nuit venue, elle tira les rideaux, ouvrit la fenêtre et repoussa ses jalousies, après avoir eu préalablement le soin de faire transporter par Victoire les bougies dans l'oratoire, dont on referma la porte.

VI.

On soupaît chez le czar, et le souper paraissait même assez avancé ; mais le czar avait refusé de se mettre à la table d'apparat, et s'était fait servir quelques rafraîchissements dans la chambre où il s'était enfermé avec Kourakin.

Ce n'était point son jour d'orgie; des intérêts graves l'occupaient en ce moment. Il en était à l'heure suprême de sa lutte contre son fils Alexis, c'est-à-dire contre la barbarie dont ce dernier était le représentant.

Au moment où le czar était parti pour la France, il avait cru laisser le czarévitz fixé par une maladie sur un lit de douleur. Il venait d'apprendre que le prince, dont il avait autorisé la sortie de prison, s'était relevé plein de santé une heure après son départ, et avait célébré ce départ par un festin.

Dans le festin, écrivait-on au czar, le czarévitz s'était vanté de n'avoir qu'un mot à dire aux archevêques, qui le rediraient aux popes, et qu'alors on verrait bien qu'il ne lui était pas aussi difficile qu'on le croyait de monter sur le trône.

Une fois sur le trône, avait-il ajouté, mon premier soin sera de brûler Pétersbourg et de couler la flotte.

Il y avait de quoi, on en conviendra, faire rêver le czar.

Brûler Pétersbourg, sa capitale européenne, conquise avec tant de peine sur les marais de la Néwa !

Couler sa flotte, l'œuvre de dix ans de travaux, la sécurité du présent, l'espérance de l'avenir !

Aussi le czar rêvait-il, comme nous l'avons dit, à demi couché dans un fauteuil, un de ses bras pendant, l'autre appuyé au dossier de la chaise, dont il éraillait le brocart avec son éperon.

Kourakin se tenait debout devant lui.

C'était ce tableau, qui ne manquait pas d'intérêt, que Marie examinait de sa chambre, à travers le cadre de la fenêtre de la chambre de Pierre I^{er}.

Combien sa curiosité et son attention eussent été plus grandes, si elle eût pu deviner quelle immense question s'agitait à cette heure entre le czar et son beau-frère !

Le czar prenait tout simplement la résolution de tuerson fils à son retour à Moscou.

Le czar écoutait les détails que lui donnait Kourakin, et que celui-ci tenait d'un courrier arrivé depuis une heure. Tout en écoutant, il buvait par gorgées une sorte de

brandevin qu'il préférait à toutes les autres boissons, et qu'il faisait presque toujours placer à sa portée, le jour comme la nuit, dans un grand vase de vermeil rapporté de Hollande.

Kourakin parlait presque sans être interrogé.

Le visage du czar, vigoureusement éclairé par une gerbe de bougies placée derrière Kourakin et par conséquent en face de lui, aurait pu servir de modèle pour une statue de l'Attention soutenue et de la Réflexion sérieuse. Sa physionomie mobile, ses traits intelligents, son regard d'aigle parlaient, bien que lui ne parlât pas.

Il était véritablement beau ainsi, il avait la beauté des hommes de génie.

Enfin Marie le vit congédier de la main Kourakin, le rappeler au moment où il touchait la porte, pour lui donner quelque ordre qui paraissait regarder les convives.

Kourakin s'inclina et sortit.

A l'instant même, et comme par enchantement, le bruit cessa dans la salle à manger; les gentilshommes qui soupaient quittèrent la table: ceux qui devaient coucher à l'hôtel remontèrent dans leurs chambres, que l'on vit successivement s'éclairer à travers les jalousies.

Les Moscovites, ignorant encore ce que c'était que des lits, se couchèrent sur les banquettes des antichambres; d'autres, qui sans doute étaient de garde et devaient veiller, se mirent à jouer sans parler haut; enfin les étrangers s'en allèrent.

Pierre, resté seul, demeura un instant dans la même attitude, puis enfin se levant, il s'approcha du lit magnifique qui lui était destiné, en toucha les rideaux, en examina les couvertures avec une sorte de mépris, et frappa dans ses mains.

Des mougiks entrèrent.

Pierre leur donna un ordre, et aussitôt on les vit sortir précipitamment et reparaitre avec un petit lit de camp fort simple, qu'ils dressèrent dans un coin de la chambre, sans être le moins du monde étonnés de cet étrange caprice.

Puis ils se retirèrent comme ils étaient venus.

Pierre se promena quelque temps encore dans sa chambre, en long et en large, puis il s'approcha de la fenêtre pour respirer.

Marie s'était retirée de la fenêtre ; mais sans refermer complètement la jalousie, elle en avait rapproché les deux battants ; puis elle était allée s'asseoir sur un fauteuil.

Victoire allait et venait dans la chambre à côté. Marie l'appela afin de lui donner quelques ordres.

Victoire entra ; elle avait en passant pris le candélabre dans l'oratoire, où elle pensa que sa maîtresse l'avait oublié, et elle le posa sur la cheminée.

Marie ne s'inquiéta point du retour de la lumière.

Elle échangea à peine quelques paroles avec Victoire ; toute son attention étant absorbée par une seule pensée, c'est que son frère bien-aimé était sous le même toit qu'elle et que, le lendemain, à moins de bien mauvaise volonté, Bourguignon pourrait le lui amener.

Victoire continua d'aller et de venir dans l'appartement, sans que le bruit qu'elle faisait tirât Marie de sa préoccupation ; le retour de la lumière redoubla même cette rêverie, en lui permettant de fixer son regard sur le portrait du duc de Lesdiguières, qui, par une conformité étrange de traits et de taille, semblait être celui du chevalier de Confians.

Tout à coup elle fut tirée de sa contemplation par un craquement qui se produisit du côté de la fenêtre et y attira ses regards comme dans un rêve ; elle vit, à travers l'entre-bâillement des jalousies, apparaître une tête avec des cheveux courts et de longues moustaches blondes ; puis, avant même qu'elle eût eu le temps de se lever, d'appeler ou de sonner, le corps auquel appartenait cette tête, soulevé par des bras nerveux, se trouva à la hauteur du balcon.

En une seconde, le balcon fut enjambé, et l'homme se trouva dans la chambre.

Marie jeta un cri d'effroi, Marie avait reconnu cet homme : c'était le czar.

Au cri de M^{lle} de Champsaur, Victoire accourut, et voyant un homme dans la chambre de sa jeune maîtresse, et celle-ci reculant

son fauteuil, tout effarée devant cet homme, elle se mit à appeler au secours.

Pierre alla à elle sans dire une parole, la prit par le bras, la mit à la porte, poussa le verrou derrière elle, prit une chaise, et vint s'asseoir près de Marie.

— Ah, ah ! dit-il, c'est vous que j'ai vue ce matin dans le corridor ; demain, je vous eusse fait chercher, mais je suis bien aise de vous retrouver ce soir.

Cette façon d'entrer en matière était si étrange pour M^{lle} de Champsaur ; elle réalisait tellement les craintes que lui avait inspirées Bourguignon, qu'elle ne sut que se laisser glisser à genoux en disant :

— Grâce ! sire, grâce ! — Ah ! vous me reconnaissez, la belle curieuse ? dit le czar ; c'est déjà bon signe. Quand je vous ai vue, de loin, ce matin, je me suis promis de vous revoir de plus près ; je vous en fais mon compliment, vous êtes fort belle.

Et il voulut lui prendre les mains pour la relever, et en la relevant rapprocher le visage de la jeune fille de ses lèvres.

Mais Marie lui échappa. Elle avait deviné son intention ; elle recula tant qu'elle rencontra la muraille, et s'y appuya pâle comme la mort.

— Oh, oh ! dit le czar, je vous fais peur, à ce qu'il paraît ? Oh ! ne craignez rien, la belle enfant, on ne vous mangera point. On vous a dit que nous étions des sauvages, mais on ne vous a pas dit, je l'espère, que nous étions des cannibales.

Et il se rapprocha de Marie.

— Oh ! sire, s'écria la jeune fille, ayez pitié de moi ! — Comment ! pitié de vous ? je ne vous comprends pas. — Sire, je vous demande en grâce de vous retirer. — Vous me demandez là justement la seule chose que je ne sois pas en disposition de faire. Demandez-moi de vous aimer : quant à cela, j'y suis tout disposé. — Sire, pour me parler de cette façon, Votre Majesté ignore sans doute qui je suis. — Vous êtes une femme, et je parle de la même façon à toutes les femmes.... quand elles sont jolies, bien entendu. — Sire, peut-être Votre Majesté me prend-elle pour une camériste ? Je suis une fille noble. — Tant mieux, quoique je ne regarde pas la

noblesse comme une chose indispensable. Et comment vous appelez-vous? — Madame de Champsaur. — Madame de Champsaur?... Vous êtes mariée? — Non, Sire, mais je suis chanoinesse, et c'est le titre qu'on donne aux chanoinesses. — Comment, chanoinesse! qu'est-ce que c'est que cela? — Chanoinesse de l'ordre de Malte, Sire. — Vous voulez dire que vous êtes religieuse? — A peu près, Sire. — Bon, je suis pape, moi, et je vous relève de vos vœux. J'ai rendu en Russie une loi qui ne permet de prononcer des vœux qu'à cinquante ans. C'est une loi très-sage.

Et le czar fit encore un pas vers la pauvre Marie, de plus en plus tremblante.

— Et que faites-vous ici? demanda-t-il. — Je suis chez moi, Sire. — Bon. Et vos parents? — Ils sont morts.

Elle allait dire : A part un frère. Elle se retint, se rappelant la recommandation suprême de Bourguignon.

— Je croyais que cet hôtel n'était pas habitée? — Personne n'y demeure, excepté moi, qui ai désiré y rester. — Qui a soin de vous? — Le chapelain et le bon Dieu. — Quel âge avez-vous? — Dix-sept ans. — Vous ne sortez point d'ici? — Jamais. — Et vous y vivez seule? — Avec ma servante et mon chien. — Je les connais tous les deux. Votre servante, je l'ai déjà mise à la porte; votre chien, je vais être obligé de le jeter par la fenêtre s'il continue de gronder comme il le fait. — Oh! Sire! — Voyez-vous, il me mordrait, votre petit chien, si l'on ne fabriquait pas mieux les bottes en Russie qu'en France.

Et, avec un mouvement d'impatience contre cette fourmi qui essayait de lui piquer le talon, le czar leva sa botte.

— Ici! Marphise, ici! dit la jeune fille.

Et se baissant, elle prit la petite chienne dans ses bras.

Et comme Marphise continuait de montrer les dents :

— Je crois, Dieu me pardonne! qu'elle me prend pour un voleur, votre Marphise, dit le czar. — Dame! Sire... — Oui, elle a l'habitude de voir entrer les gens par la porte; moi je n'ai point de parti pris et ne reconnais point, comme votre Louis XIV, l'éti-

quette des grandes et des petites entrées. Voilà : j'étouffais dans la chambre là-bas; cet idiot de Kourakin venait de me donner de mauvaises nouvelles de mon pays. Je suis descendu dans le jardin pour respirer un peu; tout en respirant j'ai vu une fenêtre où il y avait de la lumière, je m'en suis approché; j'ai regardé à travers l'intervalle des jalousies, je vous ai reconnue pour la jolie fille que j'avais vue ce matin me regardant à travers une lucarne; je me suis tout naturellement dit : Puisqu'elle me regardait, c'est qu'elle avait envie de me voir; j'ai écarté les jalousies, j'ai empoigné le balcon, j'ai sauté dans votre chambre, et me voici. Regardez-moi : je ne suis pas un Adonis, mais je ne suis pas laid non plus à faire crier les femmes et à faire aboyer les chiens.

Puis, regardant Marie avec des yeux ardents :

— Quant à vous, Madame, dit-il, vous êtes fort belle.

Marie s'inclina, mais sans répondre.

— Vous l'a-t-on dit? demanda le czar. — Jamais, Sire. — Vous n'avez donc pas d'amant?

Un nuage de flamme passa devant les yeux de la jeune fille; de pâle qu'elle était, elle devint pourpre.

— Je suis chanoinesse, Sire, dit-elle. — Il faudra, dit le czar, que je me fasse expliquer clairement ce que c'est qu'une chanoinesse.

Puis continuant :

— Il me semblait, à moi qui suis un sauvage, que lorsqu'on était jeune et belle comme vous, il n'y avait rien qui empêchât d'aimer et d'être aimée. Voyons, répondez franchement; seriez-vous bien aise que l'on vous aimât? — Je n'ai jamais songé que cela pût être. — Allons donc, vous mentez; il n'y a pas de femme de votre âge qui n'ait éprouvé de l'amour, ou qui n'ait le désir d'en inspirer.

Marie, dont les larmes étaient depuis quelques instants prêtes à couler, ne les retint point à ces paroles, qui, de la part de tout autre que cet homme extraordinaire, eussent été une insulte. Cette brusquerie ou

plutôt ce cynisme lui inspirait un sentiment indéfinissable de crainte et de répugnance, qui n'était cependant point exempt de respect : on sentait derrière cette brutalité quelque chose de rude et de fort qui ne manquait pas de grandeur.

Le czar vit ces larmes silencieuses roulant comme une cascade de diamants le long des joues de la jeune fille.

— Oh ! ne pleurez pas, dit-il, je ne veux pas vous effrayer, encore moins vous affliger. Vous me plaisez très-sérieusement. — Oh ! mon Dieu ! Sire ! — Je vous dis que vous me plaisez ; moi, je dis ce que je pense et comme je le pense, et, si vous le voulez, il n'en tiendra qu'à vous de ne pas être chanoinesse et de trouver un bon mari bien riche parmi mes boyards. — Oh ! non, non, Sire. — Vous ne le voulez pas ? Vous êtes bien difficile. Dame ! ce ne sont point des petits-maitres comme vos muguetts de cour. Ce sont de bons et francs buveurs, qui savent bien vivre, et qui vous donneront tout ce que vous souhaitez, vous recevant de ma main sur-tout. Ne refusez pas, croyez-moi, cela vaut mieux qu'un chapitre. — Sire, c'est impossible. — Alors, n'en parlons plus ; je vous placerai, vous, près de la czarine. — Mais, Sire... — Je vous demanderai au régent, au roi, au pape, s'il le faut. Vous me suivrez ; vous êtes orpheline, personne ne s'y opposera. Je vous ferai une belle fortune, vous resterez indépendante. Tenez, vous avez raison, c'est encore le meilleur parti. — Sire, je suis riche. — Si vous êtes riche, pourquoi vous faites-vous chanoinesse ? On ne se fait chanoinesse que quand on est pauvre. — C'est ma vocation, dit Marie. — Oh ! la belle vocation, une vocation de dix-sept ans ! s'écria le czar en éclatant de rire. Pas du tout, c'est convenu, je vous emmène ; je vous donne un palais et trois cents serfs. — Mais quand je vous répète, Sire, que je n'ai besoin de rien. — De mieux en mieux ! vous ne voulez rien ? me prenez-vous donc pour un autre qui ne donne rien à sa maîtresse, quand elle est orpheline sur-tout ? je suis un amoureux à ce qu'il paraît. — Votre maîtresse, Sire, votre maîtresse ! et vous osez me dire une pareille chose, à moi, la fille du duc de

Lesdiguières, la fiancée de Dieu ! — Sans doute, puisque vous êtes belle et que vous me plaisez, pourquoi ne vous le dirais-je pas ? — Victoire ! s'écria la jeune fille avec indignation en se dirigeant gravement vers la porte, Victoire !

Le czar lui barra le passage.

— Pourquoi appeler Victoire ? dit-il, à quoi bon, puisque la porte est fermée au verrou et qu'elle ne saurait entrer ? Est-ce que vous me méprisez ?

Le czar se mordit les lèvres.

— Si je croyais cela ! ajouta-t-il. — Non, non, Sire ; mais, de grâce, laissez-moi sortir ! — Non, dit le czar ; vous ne sortirez pas que vous n'ayez entendu ce que j'ai à vous dire, et que vous n'y ayez répondu. — Mon Dieu, mon Dieu ! ayez pitié de moi ! s'écria Marie ; puis, les mains jointes : Oh ! laissez-moi, laissez-moi, Sire, au nom de votre mère !

Et Marie fit un nouveau mouvement pour gagner la porte ; mais le czar, l'arrêtant par le bras :

— Restez ! dit-il en frappant du pied ; je le veux !

Marie resta debout, plus morte que vive, prête à tomber évanouie aux pieds du czar.

Pierre parut avoir pitié d'elle. Sans doute il n'avait jamais vu l'effroi si complètement peint sur un visage.

— Écoutez-moi, lui dit-il ; vous êtes une femme, je ne vous ferai donc pas de mal. Si la chose m'est arrivée quelquefois, c'est quand j'étais ivre, et je ne le suis pas. Je sais ce que je dis ; je sais à quoi je m'engage, et je m'y engage de sang-froid. Ce que je promets, je le tiendrai donc. Je puis vous faire un sort à être enviée de tous, continua le prince, auquel tout céda d'ordinaire, et qui, pour la première fois de sa vie peut-être, trouvait une résistance. Je puis vous faire la plus riche et la plus grande dame de l'Europe... après... et qui sait ? peut-être avant la czarine elle-même. Je puis faire prosterner tout l'empire devant vous ; vous donner plus de diamants, plus de perles que vous n'avez de cheveux pour les recevoir, que diable ! Je n'en ai jamais promis autant à personne, pas même à Catherine. — La

czarine, Sire, répondit Marie en relevant la tête, la czarine n'était pas...

' Elle s'arrêta court.

— N'était pas noble, c'est vrai, dit le czar, achevant la phrase de la jeune fille; mais elle valait mieux dans le bout de son petit doigt, toute servante et toute esclave qu'elle était, que bien des femmes nobles de ma connaissance. Voyons, finissons. Voulez-vous me suivre, et acceptez-vous ce que je vous propose? Répondez. — Je ne puis répondre qu'une seule chose, Sire, c'est que vous me faites peur. — Je vous fais peur? et pourquoi? Me prenez-vous pour un ogre ou pour un tyran? Je n'ai jamais été cruel dans mes amours, si ce n'est dans mes jalousies; mais quelle jalousie voulez-vous que j'éprouve contre vous; je ne vous connais que depuis un quart d'heure. Voyons, ne refusez pas les offres d'un homme qui vous aime et qui veut vous faire riche et puissante. Je n'ai jamais vu, moi, que l'on fit peur aux femmes en leur disant ce que je vous dis.

Marie revenait à elle et reprenait peu à peu ses esprits; elle reconquit sa dignité de femme, releva la tête, et, regardant le czar bien en face :

— Vous me demandez pourquoi vous me faites peur, Sire, je vais vous le dire : c'est qu'il n'est pas dans toute la France un seul gentilhomme, un seul prince, fût-ce le régent, fût-ce le roi lui-même, qui osât me parler comme vient de le faire Votre Majesté. — Vraiment? — Oui, Sire; ici, lorsqu'on veut séduire les femmes, on ne commande pas, on obéit; ici, on ne propose pas à une fille de mon nom son déshonneur; on ne lui offre pas de l'acheter, attendu que l'on sait d'avance qu'elle ne se vendra pas.

Le czar regardait M^{lle} de Champsaur et l'écoutait avec surprise. On voyait que c'était en effet la première fois qu'il se trouvait en face d'une telle dignité, qu'il entendait de semblables paroles.

Il prit un siège et, lui en montrant un autre :

— J'ai constamment voyagé pour m'instruire, dit-il; voyons ce que l'on apprend en France aux filles de qualité quand elles sont orphelines et qu'elles n'ont pas d'autres pro-

tecteurs que cette croix. — On nous apprend, sire, à obéir à Dieu, à respecter son nom et le nôtre; on nous apprend que mieux vaut mourir que de manquer à son devoir; on nous apprend que les récompenses du ciel nous attendent après celles de la terre. — Et l'on vous défend l'amour? — Oui, Sire. Le permet-on dans votre pays en dehors des saintes lois du mariage?

Le czar se mit à rire.

— Je ne sais pas ce qui est permis ou défendu en Russie, dit-il, mais ce que je sais, c'est que toutes les dames de ma cour cherchent à me plaire, c'est que celles qui y réussissent se parent de mon amour avec orgueil, et s'en vantent même devant leur mari. Mais, en France on agit à peu près de même, ce me semble. Le feu roi n'avait-il pas des maîtresses : M^{lle} de La Vallière, qui était une fille de condition; M^{me} de Montespan, qui était une grande dame? Pourquoi donc, vous seule craignez-vous si fort ce que les autres recherchent? — M^{lle} de La Vallière a expié sa faute par une longue et dure pénitence. M^{me} de Montespan a payé la sienne d'une éclatante disgrâce. Quant aux autres, c'étaient des abandonnées de Dieu! — Vous trouvez cela? — Oui, Sire. — Vous ne voulez donc pas m'aimer? — Non, Sire.

Marie était la plus innocente des créatures; mais la plus innocente des créatures, du moment où elle est femme, s'est fait une idée de l'amour à sa manière. Marie n'aimait point encore, mais elle sentait, aux fibres frémissantes de son cœur, qu'elle pouvait aimer beaucoup un jour, sans savoir si cet amour appartiendrait à Dieu ou à un homme, et la conduirait à son salut ou à sa perte.

Elle avait l'instinct du piège, l'intuition du précipice; mais elle avait aussi celui d'un dévouement et d'une tendresse sans bornes.

Jamais un homme n'avait osé lui dire ce premier mot d'amour qui fait bondir le cœur dans lequel il tombe. Le respect qu'elle inspirait, la retraite où elle était plongée, l'abandon même où elle se trouvait, eussent arrêté les plus audacieux. Elle n'avait donc fait que rêver encore, et ses rêves ne lui avaient rien offert de pareil à ce qu'elle venait d'entendre.

— Et que faudrait-il pour me faire aimer de vous ? demanda le czar. — D'abord, il ne faudrait pas être le czar Pierre, époux de l'impératrice Catherine.

Le czar sourit.

— Lorsque le czar Pierre a épousé l'impératrice Catherine, il était déjà l'époux de la czarine Eudoxie, dit-il ; passons...

Marie demeura un instant interdite.

— Votre Majesté me permet-elle de me retirer ? dit M^{lle} de Champsaur en se levant et avec une profonde révérence. — Non, pas encore ! dit le czar en la priant de se rasseoir, du regard et du geste. — Oh ! dit Marie, ce n'est point ce que j'attendais du czar Pierre ! Un héros violenter ainsi une jeune fille dont les pleurs sont la seule défense, c'est une lâcheté ! — Une lâcheté ! s'écria Pierre en se levant à son tour vivement. — Oui, Sire, une lâcheté ! Du reste, on me l'avait bien dit ; j'aurais dû croire en ce que l'on me disait ; j'aurais dû fuir, me retirer dans un couvent. J'ai cru dans la courtoisie d'un Moscovite, parce que le Moscovite était un grand homme ; c'était une erreur, et j'en suis punie. C'est bien, j'obéis, je suis la plus faible, mais demain j'aurai quitté cette maison. — Demain vous aurez quitté cette maison ? — Oui, Sire. — Et vous croyez que je le permettrai ? — Comment vous y opposeriez-vous ? — Je suis le czar. — En Moscovite, Sire ; mais ici vous êtes l'hôte du roi de France, et le premier gentilhomme français à qui je demanderai son aide m'offrira son bras gauche pour m'appuyer dessus, son bras droit pour me défendre. — Et moi je vous dis, s'écria le czar, que vous ne sortirez point, que je reste ici avec vous, que je ne vous quitte plus. — Vous vous trompez, Sire, répondit avec fermeté Marie de Champsaur. — Je ne me trompe jamais ; lorsque je veux une chose, il faut qu'elle soit. — Alors, Sire, j'appellerai au secours jusqu'à ce que l'on vienne. — Appelez, appelez qui vous voudrez, et vienne qui voudra, je vous jure que je reste si vous ne me promettez point que demain à la même heure je vous retrouverai ici. — Je pourrais vous le promettre, contrainte par la force ; vous le promettez pour que vous me laissiez libre, et, après

vous avoir fait cette promesse, ne pas tenir ma parole ; mais j'aime mieux agir loyalement : vous ne me reverrez plus, Sire ; un couvent me répondra de mon honneur. — Oh ! dit le czar avec un accent terrible, vous n'oseriez pas accomplir cette menace. Je fouillerais tous les couvents de France pour vous retrouver. Promettez donc qu'ici, demain, à la même heure, je vous reverrai ; et ce soir... eh bien, je vous obéis, je me retire. — Non, je ne veux rien promettre. — Pourquoi cela ? — Je vous l'ai dit, Sire, parce que je manquerais à ma promesse.

Le czar lâcha en russe un juron effroyable, et, sans rien dire de plus, alla se placer entre M^{lle} de Champsaur et la porte de sortie.

— Mais, Sire, s'écria la jeune fille, c'est une persécution insensée, c'est un horrible abus de la force ! Je crie, j'appelle ; il y a dans cet hôtel des gentilshommes français, je me mets sous la garde du premier venu.

Et elle alla à la fenêtre.

— Voilà la seconde fois que vous me faites la même menace. Apprenez, ma belle enfant, que je me soucie d'un de vos gentilshommes français, de deux, de trois, de quatre, comme d'un des poils de ma barbe. Je veux vous revoir demain, et je vous reverrai, sinon je ne sortirai pas d'ici, pour être sûr de vous revoir. Choisissez. — Sire, vous me faites pitié ! dit la jeune fille avec un accent de profond dédain.

La colère du czar était à son paroxysme.

Pour la première fois il sentait qu'il avait devant lui une résistance invincible ; il sentait qu'on osait le braver, et celle qui avait cette audace, c'était une enfant.

Comme s'il ne pouvait croire qu'un être isolé fût doué d'un semblable courage, il jeta un regard autour de lui pour chercher sur quel appui Marie comptait.

Ses yeux tombèrent sur le portrait du duc de Lesdiguières. Cette charmante figure sembla l'éclairer tout à coup. Marie, pensa-t-il, ne résistait ainsi que parce qu'elle aimait ce beau jeune homme dont le portrait était chez elle ; d'un geste menaçant il le montra à la comtesse.

— Vous avez un amant ? — Taisez-vous, Sire, dit Marie. — Et pourquoi me tairais-je ?

— Parce qu'aujourd'hui vous profanez jus-
qu'aux tombeaux : ce portrait est celui de
mon frère, et mon frère est mort.

Il y avait dans la jeune fille qui osait par-
ler ainsi au prince le plus absolu de la terre
tant de dignité, tant de chasteté sainte,
qu'en l'écoutant, l'homme le plus insensible
eût été touché. Le czar sentit une émotion
inconnue, quelque chose de semblable à un
remords traversa son cœur, il s'écarta pres-
que involontairement, et, avec une douceur
infinie :

— Passez, Madame, dit-il, vous êtes libre.

Marie regarda le czar avec un étonnement
profond.

— Vous êtes libre, Madame, je le répète ;
je vous quitte, puisque vous l'exigez, mais
soyez bonne, soyez généreuse ; ne vous re-
verrai-je plus ?

L'accent suppliant avec lequel le czar
prononça ces paroles pénétra jusqu'au cœur
de Marie. Elle comprit que le tigre était
dompté ; elle fut à la fois fière et heureuse.
A cet âge on est facile à attendrir, surtout
lorsqu'on a, comme la pauvre orpheline
dont nous racontons l'histoire, une de ces
natures aimantes qui vont au-devant des af-
fections ; puis, il faut le dire, rien n'est beau
aux yeux d'une femme comme un lion couché.

Marie hésita un instant ; mais bientôt,
comme si elle se fût fait un reproche de son
hésitation :

— Eh bien, oui, Sire, dit-elle, vous me re-
verrez demain. — Merci. — Mais à deux con-
ditions. — Lesquelles ? — La première, c'est
que vous serez aussi sain d'esprit qu'aujour-
d'hui. — Vous avez raison, raison toujours.
Votre main ?

Marie lui tendit la main, le czar voulut la
baiser ; mais ce fut elle qui, par un mouve-
ment plus rapide encore que celui du czar,
baisa la sienne.

Puis, s'inclinant devant le czar étonné :

— Vous êtes une Majesté, Sire, ne l'oubliez
pas.

Et comme si Marie eût été une reine, avec
une profonde révérence, elle montra la
porte à Pierre I^{er}.

— Je vous le promets. — La seconde, c'est

que vous me laisserez libre d'abrégé cette
entrevue selon qu'elle me plaira, et qu'elle
aura lieu en présence de Victoire. — Re-
fusé. — Alors, vous ne me reverrez plus ? —
— Allons ! j'y consens, puisque vous le vou-
lez. — Vous m'en donnez votre parole impé-
riale ? — Je vous la donne. — Maintenant, si
Votre Majesté veut le permettre, j'appellerai
Victoire, qui vous reconduira dans votre ap-
partement. — Et pourquoi ne sortirais-je
pas comme je suis entré ? — Du moment où
il y a une porte à cette chambre, il con-
vient que ce soit par cette porte, et recon-
duit par ma femme de chambre, qu'un
homme en sorte, surtout quand il en sort à
minuit.

Le czar sortit, précédé de la jeune ser-
vante, qui n'en revenait pas d'éclairer un
czar.

Dès que Pierre eut disparu, Marie s'élança
dans l'oratoire, et à genoux, et baisant les
pieds de la madone :

— Grâces vous soient rendues, ma sainte
Mère, dit-elle, c'est vous qui m'avez sauvée !

VII.

— Oh ! le généreux seigneur, madame la
comtesse ! s'écria Victoire en rentrant avec
une folle précipitation dans la chambre de
M^{lle} de Champsaur ; le généreux et noble
seigneur ! regardez, Madame, regardez.

Et Victoire montrait à la jeune fille un
diamant aux chatoyants reflets que le czar
avait glissé dans la main de la soubrette.

— Reviendra-t-il bientôt, Madame ; ajouta
Victoire dont le cœur débordait de joie. —
Demain, mais pour la dernière fois ; il ne
faut parler de ces visites à personne, tu
m'entends ; il faut éviter surtout d'en laisser
rien soupçonner à Bourguignon ; le bon
vieillard s'en effrayerait, et son effroi aurait
certainement pour nous des conséquences
plus dangereuses que des plaintes, des sup-
plications, des regrets ; ils m'enverraient au
couvent de la Visitation, et nous n'en sorti-
rions plus. — Je serai discrète, Madame ;
seulement, permettez-moi de vous le dire,
un si grand prince mérite plus d'égards ;

vous l'avez bien cruellement éloigné de vous. — Je le devais, Victoire; j'avais peur. Si tu savais ce qu'il m'a dit. — Eh! quoi donc, Madame: que vous étiez belle, que vous étiez charmante; il n'y a pas grand mal à cela. — Ah! Victoire, il m'a dit bien autre chose... il m'a proposé... — De vous aimer, Madame? Cette offre n'est point une offense; est-ce que toutes les grandes dames de la cour n'ont pas un amant? est-ce que M^{me} la duchesse...? — Victoire... silence. — Je ne calomnie pas M^{me} de Lesdiguières, Madame; je vous assure que... — Tu juges mal un monde que tu ne connais pas, Victoire. — Croyez bien, Madame, que les antichambres sont des miroirs qui reflètent les scènes des salons. On y apprend, on y voit tout ce qui s'y passe.

Puis Victoire, agenouillée devant M^{lle} de Champsaur ébahie, se mit à raconter à la jeune et innocente recluse la chronique scandaleuse de la cour, chronique racontée journellement et dans ses plus mystérieux détails par les laquais de grandes maisons aux gens de l'hôtel de Lesdiguières.

Marie écoute les confidences de sa camariste avec une stupéfaction qui tenait de l'effroi; elle ne pouvait croire à ce relâchement des mœurs dans une société à l'extérieur si noble, aux manières si réservées, à la conversation si aristocratiquement spirituelle. Une dernière réflexion de Victoire confondit entièrement les croyances de ce cœur naïf.

— Une femme mariée qui attire l'attention d'un roi s'en fait gloire et honneur, Madame; jugez donc quand cette femme n'a d'autre mari qu'un vain ornement, et que celui qui l'aime est un czar!

Marie posa son front rougissant dans ses mains, et renvoya Victoire.

Tout un monde nouveau se déroula devant ses yeux à moitié clos de Marie; elle se rêta une à une, en les analysant avec la constance ignorante et surprise de son cœur, les étranges paroles du czar, les révélations plus étranges encore de Victoire; elle n'ajouta qu'une foi craintive aux premières, qu'une croyance épouvantée aux secondes, et eut peur de son isolement.

Avant de se coucher, Marie pria longtemps, mais elle ne dormit pas de la nuit; l'enfant avait des pensées de jeune fille, la jeune fille interrogeait la femme.

Le lendemain, Marie se leva avec le jour, ouvrit sa fenêtre et regarda dans le jardin. Tout faisait silence dans l'hôtel.

Victoire et Bourguignon vinrent chercher la jeune fille pour la conduire à la chapelle.

— Madame la comtesse a bien dormi? demanda le vieux serviteur. — Parfaitement, Bourguignon; et toi? — Oh! moi, je n'ai pu fermer les yeux, Madame, la bacchanale de messieurs les Moscovites m'a tenu éveillé toute la nuit. Ils se sont réunis et attablés après le grand souper de cérémonie, et ils ont bu jusqu'au moment où, ne pouvant plus tenir ni les verres ni le goulot des bouteilles, ils sont tombés sous la table; ils s'y trouvent encore pêle-mêle, les uns à côté des autres. — Et le czar? — Le czar est avec ses aimables convives. Le czar aime le sommeil de l'ivresse, et il est expressément défendu de troubler ce sommeil.

Marie se sentit blessée de la conduite du czar comme d'une offense personnelle; elle prit brusquement son livre d'heures et se rendit à la chapelle.

Depuis la mort de la duchesse de Lesdiguières, la tribune n'était occupée que par M^{lle} de Champsaur et sa suivante; la jeune fille fut donc très-surprise d'y trouver un homme agenouillé, dans l'attitude de la prière, et qui ne se retourna point au bruit de son entrée. Marie pensa aussitôt que l'étranger faisait partie de la maison de M. de Créqui ou de celle du maréchal de Villeroi, envoyés à l'hôtel Lesdiguières pour faire honneur au czar, et ne s'en occupa plus. La place habituelle de Marie se trouvait assez éloignée de celle qu'occupait le jeune homme pour que M^{lle} de Champsaur ne fût pas troublée dans ses prières par un importun voisinage.

La tribune était sombre; les rideaux, fermés par ordre du craintif Bourguignon, ne permettaient ni de voir dans l'intérieur de l'église ni de plonger dans les mystérieuses ténèbres de la tribune. Quand le service divin fut achevé, l'inconnu alla se placer

près du bénitier et attendit la sortie de M^{lle} de Champsaur pour lui offrir l'eau consacrée. Marie, qui s'était aperçue de l'intention de l'étranger, termina lentement sa dernière prière, hésita à quitter son prie-Dieu ; puis enfin, attirée par un mot de Victoire, qui avait hâte de sortir, elle se leva nonchalamment, marcha vers la porte, et, les yeux baissés, accepta l'eau bénite offerte.

— Ma sœur, murmura une voix bien connue, une voix aimée.

Marie étouffa un cri de joyeuse surprise.

— Ma sœur, répéta le jeune chevalier, je viens vous prier de rentrer dans votre appartement et de ne plus en sortir. — Pas même pour venir entendre la messe ? répond la jeune fille d'un ton moitié boudeur, moitié riant. — Pour venir entendre la messe, soit, chère Marie ; mais je vous accompagnerai ici sans être vu. — Merci de cette affectueuse sollicitude, Raoul ; merci. Vous viendrez me voir ? — Je l'espère, Marie.

Le frère et la sœur échangèrent un dernier regard et un serrement de main échappé à Victoire inattentive, et se séparèrent.

Suivie de sa camériste, M^{lle} de Champsaur rentra dans son appartement.

Marie voulut reprendre le cours de ses occupations habituelles, mais elle ne put réussir à astreindre son esprit à un monotone labeur. Son imagination ne poursuivait déjà plus les fantastiques chimères du rêve ; un coin du voile qui lui cachait le monde s'était soulevé ; elle commençait à distinguer l'illusion de la réalité, le faux du vrai, le possible du merveilleux.

Assise près de sa fenêtre, un ouvrage de broderie à la main, Marie suspendait à chaque instant son travail pour porter ses regards sur les jardins, sur les fenêtres de l'hôtel, longtemps fermées et maintenant toutes ouvertes et garnies de visages inconnus.

C'était tout autour de la jeune fille, pourtant si isolée, de jeunes seigneurs aux élégants costumes, des laquais empressés se couloyant dans la rapidité du service, des chevaux piaffant d'impatience dans les cours, des carrosses roulants. Tout ce bruit, toute cette animation auxquels elle ne participait que

par la vue et peut-être aussi par le désir de s'y mêler, enchantaient et étourdisaient Marie.

Cependant, des pensées moins mondaines et peut-être plus dangereuses pour le repos de la jeune fille l'occupaient aussi. Elle se sentait entraînée vers le czar par un sentiment qu'elle ne pouvait définir. Le grandeur du héros enthousiasmait Marie et lui faisait oublier l'homme. Certaines natures sont dominées par l'imagination, surtout lorsque l'imagination, nourrie par la solitude, s'y est créé un monde à part, et l'existence isolée de Marie lui avait créé ce monde, univers fantastique peuplé de toutes les grandes figures du siècle et des héros de romans que le hasard avait fait tomber sous sa main. Pierre I^{er} avait été longtemps un des héros de M^{lle} de Champsaur : elle l'avait mis au nombre des plus admirés, des plus chers, et ne pouvait se résoudre à le chasser de ses rêves. Le Sarmate lui faisait peur, l'offensait, et cependant ne la désenchantait pas. Les femmes sont si indulgentes pour l'amour qu'elles inspirent, lors même qu'elles ne le partagent pas !

Un coup discrètement frappé à la porte annonça à M^{lle} de Champsaur la présence de Bourguignon.

— Entrez, dit-elle de sa douce voix. — Le czar est levé, Madame, c'est-à-dire relevé, ajouta le vieillard en souriant de son jeu de mots. Il ne sort point encore de sa chambre. Cependant on est dans l'attente de la visite du roi notre sire. Nous verrons donc Sa Majesté Louis XV à l'hôtel Lesdiguières. Ce sera pour notre maison un grand honneur et une grande joie. Ah ! si M. le duc et M^{me} la duchesse vivaient encore ! — Le roi va venir ? s'écria la jeune fille. — Oui, Madame, on l'attend à midi ; M. le régent a déjà vu le czar hier pendant le peu d'instants qu'il est resté au Louvre. — Ah ! Bourguignon, je voudrais bien voir le roi ! — Madame, le regard plonge d'ici dans le grand cabinet où doit avoir lieu l'entrevue des deux princes ; en soulevant un coin de vos rideaux, vous embrasserez toute la scène. — De ma fenêtre je verrai bien mal, dit la jeune fille en hochant la tête. — Comment faire alors, Ma-

dame la comtesse? — Si je me plaçais sur le passage du roi ou dans le jardin? hasarda la jeune fille. — Miséricorde! madame la comtesse, s'écria le vieux serviteur, tout le

monde vous verrait, et M. le chevalier m'a tant recommandé de ne pas vous laisser sortir! — Mais enfin, Bourguignon, je ne puis cependant pas rester enfermée dans un jour



Pierre parcourt d'abord les jardins. (Page 156.)

si heureux pour l'honneur du nom de Lesdiguières, ajouta finement la jeune fille. Regarde comme le jardin se remplit, ajouta-t-elle en soulevant les rideaux de la fenêtre; regarde, Bourguignon; voilà de belles jeunes filles, de charmantes dames qui ne sont point enfermées. — Ce sont des bourgeoises,

madame la comtesse, dit Bourguignon d'un air d'importance et en appuyant avec une gravité solennelle sur le titre pompeux de la jeune chanoinesse.

Marie fit une petite moue de mauvaise humeur et répondit :

— Mon incognito sera d'autant mieux

gardé que je serai confondue dans une foule où personne ne me cherchera. C'est bien décidé, Bourguignon, je veux voir de près Sa Majesté le roi notre sire.

La discussion dura longtemps entre le prudent serviteur et la curieuse Marie. Enfin des concessions furent accordées de part et d'autre. Bourguignon allait parcourir l'hôtel, voir ce qui s'y passait, puis son inspection minutieusement faite, il devait revenir et conduire M^{lle} de Champsaur dans l'endroit le plus convenable du jardin pour assister à l'entrée du roi sans être vue, et sans être mêlée cependant à une foule indigne de son contact.

Bourguignon ne laissa pas à Marie le temps de compter les minutes de son absence. Il reparut bientôt et annonça à la jeune fille, d'un air toujours aussi empressé que sérieusement grave, qu'un groupe de nobles dames, au nombre desquelles se trouvait M^{me} la maréchale de Matignon, attendait l'arrivée de Louis XV dans le grand salon de l'hôtel.

Seulement, madame la comtesse, ajouta le bon vieillard, je crois qu'il est nécessaire de vous parer ; ces dames sont en grande toilette, et la fille de mon noble maître doit se montrer, puisqu'il le faut, — ajouta Bourguignon avec un soupir, — dans tout l'éclat de sa beauté.

La jeune fille sourit malicieusement.

— Je vais me hâter, dit-elle. Ah ! Bourguignon, tu ne veux donc pas me soustraire à tous les regards ?

Bourguignon soupira plus tristement encore que la première fois.

Madame la comtesse veut voir le roi, dit-il, madame la comtesse verra le roi. Placée entre M^{me} de Matignon et la duchesse de Villeroi, au seuil du palais de sa noble famille, M^{lle} de Champsaur sera vue, il est vrai, mais non indiscrètement regardée. Seulement, madame, permettez à votre vieux serviteur de vous faire une dernière recommandation : n'ayez pas l'air de connaître M. le chevalier. — Sois tranquille, Bourguignon, je n'aurai des yeux que pour le roi et pour le czar.

Marie sonna pour avertir Victoire, et,

prestemment aidée par la camériste, elle présida aux soins minutieux d'une élégante toilette.

— Vous êtes belle comme un ange, madame, dit Victoire qui paraissait surprise du silence gardé par la jeune fille sur le grave événement de la veille.

M^{me} de Champsaur sourit imperceptiblement.

— J'espère ne pas faire déshonneur au chapitre, dit-elle. — Je le crois bien, madame, et quand le czar vous verra...

Un froid regard de Marie interrompit la camériste.

Quelques minutes de silence succédèrent à la réflexion hasardée de Victoire.

Marie jeta sur la glace un dernier coup d'œil, et dit sans regarder la suivante :

— Je me propose de rendre visite à M^{me} de Maintenon, et je prierai demain M. le chapelain de nous conduire à Saint-Cyr. — L'absence est un vent qui sème l'oubli, dit sentencieusement Victoire mécontente; le czar Pierre oubliera madame. — Qu'importe ! dit Marie avec fierté, mais aussi avec un mouvement d'humeur involontaire contre la prophétie et la prophétesse. — On vous attend, madame, vint dire Bourguignon. J'ai pris la liberté d'annoncer votre présence à l'entrée de notre sire à M^{me} de Villeroi.

M^{lle} de Champsaur descendit l'escalier, suivie de Bourguignon en grande livrée. La croix des chanoinesse brillait sur la poitrine de la jeune fille; son voile de dentelle noire couvrait à demi la nacre de ses belles épaules, et sa robe de brocart fourrés d'hermine, à la jupe ample et traînante, donnait à sa démarche une grâce et une noblesse qui attirèrent tous les regards.

La duchesse de Villeroi reçut M^{lle} de Champsaur avec un empressement plein de flatterie pour la beauté de la charmante jeune fille, la présenta à M^{me} de Matignon et à la maréchale de Villars comme une alliée de la famille de Lesdiguières, comme la protégée chérie de feu la duchesse, comme une enfant aimée de M^{me} de Maintenon.

Marie reçut avec un bonheur plein de reconnaissance les affectueux compliments des

nobles dames, et rougit plus d'une fois sous les ardents regards dont l'enveloppèrent les élégants seigneurs qui remplissaient le salon. Au milieu du groupe éblouissant se trouvait Raoul, et la ressemblance du chevalier avec le jeune duc de Lesdiguières attirait l'attention de tout le monde, et plus particulièrement encore celle des personnes auxquelles le jeune homme était inconnu.

— Deux jumeaux ne seraient pas plus ressemblants, dit le duc de Villerol, assez éloigné du chevalier pour n'en être pas entendu. Appartient-il... par les femmes, au duc de Lesdiguières? — On l'ignore, répondit le marquis de Coigny; il porte le nom de chevalier de Conflans. — Les Conflans ne le reconnaissent pas pour un des leurs, ajouta une voix perdue dans la foule; ce beau jeune homme est sans famille connue. — Depuis quand les orphelins portent-ils le nom des terres de messeigneurs les archevêques de Paris? demanda en souriant le duc de Roquelaura.

Sur les lèvres de ses auditeurs, le malin sourire du duc se changea en hilarité.

— Depuis qu'on les trouve dans leur patrie, dit finement le marquis de Coigny. — Monsieur de Conflans est un cavalier accompli, s'empressa d'ajouter madame de Villars en jetant sur les rieurs un regard sévère. Je connais de sa conduite des particularités qui valent tous les parchemins du monde.

La médisante conversation en resta là. Le monde est ainsi fait : le blâme et le ridicule trouvent des échos, mais il n'y en a point pour l'éloge. Dites du mal de quelqu'un, on vous écoute; dites-en du bien, comme le sujet de la causerie devient sans intérêt, on parle d'autre chose.

L'officier en vedette annonça les carrosses du roi; la foule élégante se divisa en deux groupes aux côtés de la porte. Les familles de Coigny, de Villerol et de Villars prirent place au premier rang. Marie au milieu d'elles et sous le patronage de M^{me} de Villerol. Le groupe s'était partagé ainsi afin de laisser le passage libre pour le czar, qu'on était allé prévenir, et qui devait recevoir le

roi au moment où Louis XV descendrait de carrosse.

Au moment où Louis XV entra dans la cour de l'hôtel Lesdiguières, Pierre parut à la porte du salon. Tout avait été calculé pour le cérémonial de cette solennelle entrevue. Le czar rendait juste ce qu'il devait rendre, rien de plus, rien de moins.

Pierre n'avait rien changé à son costume si simple; mais la dignité de ses manières, la majesté de sa démarche, la fierté de son regard suffisaient amplement pour le faire reconnaître.

Il salua les dames avec grâce, tressaillit imperceptiblement lorsque son œil d'aigle rencontra le doux visage de Marie, puis il salua la jeune fille, la regarda beaucoup, et avec une attention si marquée que tout le monde s'en aperçut.

On chuchota, on s'interrogea, on examina la contenance calme et digne de mademoiselle de Champsaur, car tout compte à la cour.

Le czar reçut le roi d'un air paternel et ému. Il reçut avec un affectueux sourire sur les lèvres cet adorable enfant, qui était bien la plus charmante créature de tout le royaume.

Le czar et le roi marchaient l'un auprès de l'autre, en se complimentant par un interprète, le prince Kourakin. Néanmoins, comme on le sait, Pierre parlait parfaitement la langue française. Les deux princes traversèrent sans s'arrêter la haie formée par les dames au seuil de la porte du grand salon, franchirent le salon, et se dirigèrent vers le cabinet du czar, où deux fauteuils avaient été préparés.

Le czar en offrit un au roi, et prit place sur l'autre; l'ambassadeur russe resta debout. Aucune autre personne n'assista à cette entrevue.

Le roi, qui avait six ans à peine, ne fut point intimidé par l'imposant aspect du czar; il fit son petit compliment avec une grâce parfaite, compliment auquel Pierre répondit d'un air affectueux et charmé. Puis tout à coup, et comme incapable de continuer dans les froides bornes du cérémonial une expansion de tendresse réelle, le czar

se leva, prit le jeune prince dans ses bras, et dit en l'embrassant :

— Mon Dieu! le beau garçon! Combien je serais heureux d'avoir un fils qui lui ressemblât!

L'ambassadeur traduisit au jeune roi le flatteur souhait du czar.

— Dites à Sa Majesté que je la remercie de ce souhait, répondit l'enfant qui avait rendu au czar caresses pour caresse, et que, si l'on pouvait avoir deux pères, je n'en choisirais pas d'autre que lui.

Le départ du jeune roi fut accompagné du même cérémonial qu'à son entrée, et aussitôt que les carrosses de la cour eurent disparu, le czar se retourna vers le cercle qui l'entourait, et dit au prince Kourakin de lui nommer les dames.

L'ambassadeur présenta à Pierre I^{er} M^{me} de Villars, de Matignon et de Villerol.

Le czar leur adressa quelques phrases polies, mais d'un air distrait; ses yeux brillaient d'impatience, et, sans écouter les réponses qui lui étaient faites, il se dirigea du côté où se trouvait Marie.

Le prince Kourakin, qui ne connaissait pas la jeune fille, parut un instant embarrassé, et chercha du regard quelqu'un qui pût la lui nommer.

Devant l'impatience manifeste du czar et l'hésitation du prince, Marie se sentit rougir; les souvenirs de la veille lui faisaient craindre une inconséquence de l'impétueux Sarmate.

La duchesse de Villerol comprit la cause du silence de l'ambassadeur.

— Mademoiselle de Champsaur, sire, jeune fille bien chère à notre maison; nous la considérons selon son mérite, qui est un des plus grands que l'on puisse attendre d'une si jeune dame. — Mademoiselle est charmante et mérite d'être heureuse, dit Pierre en s'inclinant.

Puis il passa.

Dès que le czar fut rentré dans ses appartements, M^{me} de Villerol prit la main de Marie et lui dit avec bonté :

Je crois, ma chère enfant, qu'il n'est pas convenable que vous restiez seule ici pendant le séjour du czar dans l'hôtel. Voulez-

vous me permettre de vous servir de mère et de vous emmener avec moi? — Je vous en prie, madame la duchesse, ne m'enlevez pas à une retraite que j'aime et que remplit le souvenir de ma bienfaitrice. J'ai renoncé au monde, et je désire passer dans la solitude les quelques mois qui me séparent de l'époque de mon entrée au chapitre. — Vous vivez dans la retraite, si cela vous est agréable, à l'hôtel de Villerol. Voulez-vous entrer dans un couvent? — Oh! non, madame. s'écria Marie, non; mais je vais aller à Saint-Cyr, et j'y resterai quelques jours. — Me le promettez-vous, Marie? — Oui, Madame.

La duchesse de Villerol embrassa la jeune fille, l'engagea à lui rendre visite, et quitta l'hôtel.

Marie rentra dans son appartement, où Victoire l'attendait.

— Eh bien, Madame? demanda la sou-brette. — Nous partons demain pour Saint-Cyr, répondit avec une douce fermeté M^{lle} de Champsaur.

VIII.

Le czar avait quitté l'hôtel quelques instants après le départ du roi, et à cinq heures du soir il n'y était pas encore rentré.

Le czar visitait Paris, où il voulait tout voir. Il entra dans les magasins, pénétrait dans les ateliers, questionnait les ouvriers, causait avec les artistes, et donnait partout des preuves de sa sagacité et de son bon goût.

Les courses aventureuses de Pierre, en laissant le champ libre à ses étranges façons d'agir, permettaient à son caractère exceptionnel de se montrer dans toute sa bizarrerie.

L'empereur sarmate ne voulait jamais perdre une seule minute dans l'attente. Si, après un ordre rapidement donné, son carrosse n'était pas aussitôt prêt, il prenait la première voiture venue, quelquefois un fiacre. Un jour même il arrêta au passage le carrosse de M^{me} de Matignon, s'installa sans façon auprès de la maréchale, et, pet

soucieux de lui plaire ou de la contrarier, il se fit conduire où il voulait promptement arriver.

Il n'était question à la cour et à la ville que des capricieuses excentricités du czar, mais son costume excitait surtout au plus haut point l'attention publique. Ce costume se composait habituellement d'un habit de bouracan, de ratine ou de gros drap, sans aucune broderie. Son large ceinturon soutenait son sabre; sa chemise, sans manchettes, ne laissait voir au cou qu'un léger liseré blanc, et une courte perruque sans poudre donnait à sa puissante tête quelque chose d'étrange.

Il commanda un jour une perruque; on la lui fit longue et frisée, suivant la mode de l'époque. Pierre en coupa les boucles. Cette perruque lui donnait une physionomie si extraordinaire, qu'il était difficile de le regarder sans rire lorsqu'on ne le connaissait pas.

Mais, en dépit de tout cela, Pierre était l'unique sujet des conversations, le point de mire de tous les regards. Les femmes lui faisaient mille coquetteries, coquetteries auxquelles il ne daignait point répondre, ou bien auxquelles il répondait avec des façons si brutales, que les moins difficiles à rebuter perdaient l'espoir de sa conquête.

Cette légère esquisse des manières naturelles du czar est nécessaire pour donner la mesure exacte de son caractère et faire comprendre ce que nous avons déjà raconté à nos lecteurs et ce qui va suivre notre précédent récit.

Marie passa la journée à attendre la visite du chevalier de Conflans, mais, soit que les occupations de Raoul l'eussent retenu loin de l'hôtel, soit que, par excès de prudence, dans un jour de bouleversement général, il n'osât pénétrer jusqu'à la jeune fille, toujours est-il que M^{lle} de Champsaur vit impatiemment s'écouler les dernières heures du jour sans entendre annoncer par la solennelle voix de Bourguignon : « Monsieur le chevalier de Conflans ! »

Victoire essaya de distraire Marie; d'abord par les lieux communs d'une conversation banale et sans sujet arrêté; puis enfin, sans

paraître y attacher une bien grande importance, elle conduisit insensiblement les pensées et les regards de la jeune fille vers les fenêtres de l'appartement du czar.

Une réflexion faite sur la longue absence de Pierre permit à Victoire de hasarder quelques conseils sur le plan de conduite que devait sagement adopter sa jeune maîtresse.

Ces conseils, plus irrésolus que coupables, ne venaient pas d'un instinct vicieux. Victoire n'était ni pervertie ni portée à l'être; elle aimait Marie; elle était jeune, habituée à voir considérer l'amour d'un homme illustre comme un sentiment des plus honorables, et ne comprenait pas qu'il pût être repoussé. La corruption générale des mœurs de l'époque et l'esprit du temps ne laissaient-ils pas croire à cette ignorante fille que la vertu n'était plus que l'apanage de la laideur et de la vieillesse ?

Insensiblement et sans que son cœur innocent en fût le moins du monde alarmé, Marie s'occupa du czar; les paroles de Victoire étaient un vain bruit dans lequel se faisait seul entendre le nom de Pierre, et, tout en paraissant écouter les réflexions de sa soubrette, Marie, la tête appuyée contre les glaces de sa fenêtre, assistait, témoin invisible, à la rentrée du czar à l'hôtel et regardait allumer les bougies de la salle où le souper allait être servi: puis avec une involontaire et naïve satisfaction, elle vit entrer Pierre dans son appartement particulier.

— Il n'oublie pas ses promesses, murmura Marie, intérieurement flattée de la sobriété du czar.

Bourguignon servit le souper, et M^{lle} de Champsaur, trop inquiète de la présence du vieux serviteur, trop anxieuse du résultat de son attente, n'eut ni l'envie de manger, ni la patience de laisser achever le service du vieillard; elle fit tout enlever, au grand déplaisir de la gentille Marphise.

Marie n'avait ajouté à la simplicité austère de ses vêtements de chanoinesse ni bijoux ni fleurs, car elle ne voulait pas laisser supposer un seul instant au czar que la permission accordée de la voir encore fût

un désir de lui plaire. Son petit appartement, rangé avec un ordre plein de goût, doucement éclairé, embaumé du suave parfum des fleurs épanouies dans de grands vases de Chine, enchantait le regard par son aspect paisible et virginal.

— Madame, demanda Victoire d'un air sérieux, Sa Majesté viendra-t-elle par la porte ou par la fenêtre ?

Marie se mit à rire comme rient les enfants, avec une franche gaieté.

— Qui sait ? dit-elle. Nous verrons. Il faut s'attendre aux actions les plus excentriques de la part du czar.

A peine M^{lle} de Champsaur achevait-elle cette réflexion, ou plutôt cette réponse à la demande de sa femme de chambre, que la porte brusquement ouverte livra passage au visiteur attendu.

La jeune comtesse se leva interdite, confuse, craignant d'avoir été entendue ; Victoire, rouge comme une pivoine, jetait, de sa maîtresse émue au czar, un regard presque épouvanté.

D'un signe impérieux Pierre renvoya la soubrette.

Pierre prit un fauteuil, s'y étendit sans cérémonie, et dit à M^{lle} de Champsaur en la regardant avec une attention surprise :

— Pourquoi encore ces vêtements noirs, madame la comtesse, et pourquoi ce matin, bien que vous fussiez la plus belle des femmes qui vous entouraient, n'aviez-vous, comme elles, pour relever l'éclat de votre beauté, ni fleurs, ni diamants, ni bijoux ? — Sire, je portais le costume de mon ordre. — Il est bien sombre, et vous êtes trop jeune, madame, pour vous ensevelir, comme une veuve laide et délaissée, dans les tristes draperies des voiles noirs et des robes ornées de fourrure. — J'y suis obligée par le règlement, Sire. — Il n'y a pas de règlement qui puisse mettre obstacle à vos désirs ou à ma volonté. — Je vous demande pardon, Sire ; votre volonté ne peut rien changer à l'état actuel de ma situation : je suis chanoinesse. — Le jour où cela vous conviendra, vous serez dégagée de vos vœux. — La résolution que j'ai prise de me consacrer à Dieu, Sire, est sérieuse, irrévocable.

— C'est ce que nous verrons ; j'ai courbé ma volonté devant la simple émission d'un de vos désirs ; je vous ai donc obéi déjà une fois ; eh bien, je vous obéirai encore, cela dépend de vous ; mais il me semble juste que vous m'obéissiez aussi un peu à votre tour. — Votre Majesté peut être certaine de ma soumission à ses ordres. — A mes ordres, Madame, pourquoi ne pas céder plutôt à mes prières ? — Je vous en supplie, Sire, ne cherchez pas à changer un état de choses qui ne peut être changé.

Tout en répondant à la jeune fille avec cette brusquerie, qui, de la part de tout autre que de celle du fougueux Moscovite, eût été un manque d'égards et de respect, Pierre promenait ses regards dans l'appartement, et les arrêta enfin d'un air attristé, et comme assailli par une cruelle pensée, sur le tableau où rayonnait la magnifique figure du jeune duc de Lesdiguières.

— Cette figure expressive, aux traits réguliers et fort beaux, ne m'est pas inconnue, dit-il. — Votre Majesté se souvient de ceux qu'elle a daigné admettre à l'honneur de lui être présentés, dit Marie ; ce portrait, comme je vous l'ai dit hier, Sire, est celui de M. le duc de Lesdiguières, le fils de mon noble père, et M. de Lesdiguières a eu l'honneur de voir Votre Majesté à Londres et en Hollande. — C'est possible, c'est même vrai, dit brusquement le czar ; mais mon souvenir ne date pas de si loin. J'ai vu ce jeune homme il y a peu de jours, seulement je ne puis me rappeler dans quel endroit ni dans quelles circonstances. — Vous n'avez pu le voir il y a peu de jours, Sire, répondit tristement la jeune fille, puisque M. de Lesdiguières est mort. Ce n'est pas le portrait d'un mort, dit brutalement le czar, c'est celui d'un vivant, et, comme je vous l'ai dit hier, c'est le portrait de l'homme que vous aimez.

La jeune fille rougit.

— Je ne mens jamais, Sire, dit-elle noblement. — Toutes les femmes mentent en pareil cas. Ce jeune homme est-il votre amant ? — Permettez-moi de garder le silence, Sire. — Pourquoi, puisque je vous interroge ? — Parce que Votre Majesté n'a-

joute aucune foi à la sincérité de mes réponses. Ce portrait est celui du dernier duc de Lesdiguières; avec lui s'éteint le noble nom de mon père; je n'ai pas d'amant, mais je suis libre et maîtresse de mes actions, de mes pensées, de mes sentiments. Je n'ai pas de maître, ajouta plus fermement la jeune fille. — C'est vrai, pas encore, mais vous en aurez un : moi. — Jamais, Sire. — Vous me connaissez bien peu, si vous supposez un instant qu'une femme que j'aime puisse se soustraire à mon amour, qu'un homme que je hais puisse échapper à ma haine. — C'est un abus de la puissance qui peut certainement vous faire le tyran d'un homme, mais qui n'arrivera jamais à vous faire aimer d'une femme. — Je ne crois pas à l'amour. Qui m'aime? personne. Catherine, que j'ai faite czarinc, ne m'aime pas, elle me craint. — C'est votre faute et non la sienne, Sire. — Comment agir pour se faire aimer? Est-ce que l'amour existe? est-ce que l'amitié est possible? La nature humaine est trop égoïste. Quant à moi je n'ai trouvé jusqu'ici dans les témoignages d'affection qui m'ont été donnés, qu'une cause, qu'un mobile : l'intérêt. — Je vous plains, Sire! — Moi, je ne me plains pas. — Cette indifférence en matière de sentiments ne fait pas votre éloge, Sire. Comment, avec une puissance telle que la vôtre, n'avez-vous pas une affection sûre, un cœur dévoué? Vous ne croyez même pas à l'amour de la czarinc. En vérité, pour mettre tous ces sentiments naturels en doute, ou pour ne pas réellement inspirer ces sentiments, il faut que vous ne les méritiez pas. — Vous êtes hardie, comtesse. — Sire, je suis franche. — La mauvaise opinion que je vous fais concevoir de moi repousse votre confiance, n'est-ce pas? et vous me refusez votre cœur. Songez un peu à ce que vous me dites, Comtesse; ce sont des folies. Vous ne me craignez donc pas? — J'ai ressenti hier pendant quelques minutes l'impression de ce douloureux sentiment, mais aujourd'hui je suis rassurée. — Pourquoi? — Pourquoi, Sire? répondit, la jeune fille enveloppant la rude physionomie du czar de son regard calme et limpide;

parce que vous avez un grand cœur; parce que vous avez écouté les prières de ma suppliante voix, parce que vous les écouterez encore.

Le czar sourit.

— Vous croyez cela? dit-il intérieurement flatté. — Oui, Sire, mettre en doute votre générosité serait mettre en doute votre gloire. — Et mon amour? ajouta Pierre.

Marie hocha la tête.

— Ne parlons pas de cela, Sire, parlons de vous; je veux vous convertir, vous rendre sage, vous faire estimer les femmes. — Et me suffit de les aimer, et, me trouvant très-bien comme je suis, je ne veux changer ni de conduite, ni de manière de voir. — Vous en changerez, Sire, ou plutôt vous resterez ce que vous êtes depuis deux jours. — Vraiment! — Oui, Sire, et plus tard vous me saurez gré de mes conseils.

La voix douce de Marie, ses paroles simples et naïves et son air de candeur exerçaient sur l'indomptable autocrate une puissance dont il subissait la loi en dépit de lui-même. — Ah! dit-il en voulant essayer de se soustraire à son émotion; vous êtes sorcière, jeune fille. Si vous étiez dans mes États, je vous ferais brûler. — Vous ne me feriez pas brûler, Sire, vous ne le pourriez point; d'abord par charité chrétienne, ensuite parce que je saurais me défendre, en ma qualité de sorcière, ajouta gaiement mademoiselle de Champsaur.

Deux heures s'écoulèrent dans une charmante causerie. Pierre fut jeune, il fut naïf. Le contact de cette enfant si pure réprima les élans d'une nature emportée. Sa main n'effleura qu'avec respect les blanches mains de Marie. Il ne se reconnut pas; il crut, par instant, à un charme magique, mais il le subit, et y trouva un véritable bonheur.

A minuit, la jeune fille montra du regard les aiguilles de la pendule au czar. Pierre se leva, non sans regret, mais avec une soumission étrangère à ses habitudes.

— Maintenant, Sire, dit M^{lle} de Champsaur sans repousser la douce pression des mains du czar qui tenait ses mains prisonnières, maintenant permettez-moi de vous dire adieu. J'ai tenu la promesse faite à Votre

Majesté, je ne dois plus rien promettre. Je n'aurai plus l'honneur de vous voir. — Je reviendrai demain, je reviendrai tous les jours, dit Pierre sans écouter les paroles de Marie. — Cela ne se peut pas, Sire, dit doucement la jeune fille. — Cela ne se peut pas ? et qui m'en empêchera ? — Votre délicatesse, Sire ; vous ne voudrez pas qu'une jeune fille qui a le bonheur de vous intéresser soit perdue de réputation. — Perdue ! perdue ! s'écria violemment le czar, allons donc, Comtesse ! vous ne me ferez pas croire que vous puissiez être perdue par moi, lorsque tant d'autres femmes... Vous m'attendrez demain. — Impossible, Sire ! — Je le veux ! — Encore, Sire ! dit tristement Marie.

Pierre se calma soudain.

— Je le veux, dit-il avec plus de modération dans la voix, mais avec autant de ténacité de désir, cela sera ou bien... — Ou bien ? répéta malicieusement Marie. — Ou bien je serai malheureux, reprit le czar avec tendresse.

La jeune fille sourit.

— Vous ne serez pas malheureux, Sire, vous m'oublierez.

Des menaces, Pierre passa aux prières, aux supplications, et il insista avec tant de force, il réfuta avec tant d'esprit et de persévérance les objections opposées à son désir par la jeune fille, que, vaincue une fois encore, Marie consentit à le revoir.

— A demain donc, dit Pierre joyeux. — A demain, Sire.

Le czar s'inclina respectueusement devant la jeune fille, qui, plus émue que son placide visage ne le laissait paraître, reconduisit le czar jusqu'au seuil de son appartement.

Victoire attendait. Était-ce le visiteur ou les témoignages de sa générosité ?

C'était l'un et l'autre.

IX.

La pureté de cœur de M^{lle} de Champsaur, son ignorance du monde, son extrême jeunesse et sa modestie, ne lui permettaient

pas de comprendre qu'elle inspirât involontairement une passion sérieuse à l'homme le moins susceptible d'éprouver autre chose que des instincts, des caprices ou des fantaisies.

Les innocents rendez-vous arrachés à Marie, les longues causeries qui faisaient de ces rendez-vous les plus heureux instants de l'existence agitée du czar, lui devinrent si précieux, qu'il était reconnaissant à la jeune fille de ce qu'elle voulait bien le recevoir.

Une catastrophe inattendue amena un nouvel incident et changea la face des choses.

Un matin, en traversant une antichambre voisine de la salle des gardes, Bourguignon entendit la voix bruyante d'un gentilhomme qui, dominant le tumulte des conversations particulières et celui des rires joyeux, criait à tue-tête et avec une sorte d'emportement :

— Je vous dis que je l'ai vue, parbleu ! je ne suis point aveugle.

Soit pressentiment, soit simple curiosité, Bourguignon s'arrêta sur le seuil de la porte entr'ouverte et prêta l'oreille.

— Vous rêvez, mon cher Fontrailles, il n'y a pas de femmes dans l'hôtel. — Il y en a une.

Bourguignon tressaillit.

— Erreur de votre imagination. — Du tout ; un petit appartement, séparé du grand corps de l'hôtel, ouvre ses fenêtres sur les jardins, face à face avec les croisées de la chambre à coucher du czar. Cet appartement est habité par une belle jeune fille blonde de seize à dix-sept ans, et, si vous avez la mémoire des yeux, mes paroles vous feront revoir la charmante figure d'une belle enfant présentée à Sa Majesté par M^{me} de Villerot. — Je m'en souviens, moi ! s'écria un officier. Quel est le nom de cette jolie personne ? — Ma foi ! je l'ignore, répondit Fontrailles d'un ton léger ; je sais seulement qu'elle est parente de feu la duchesse de Lesdiguières, chanoinesse, jeune, jolie ; de plus, qu'elle habite seule un coin de cette grande maison. Je ne connais pas l'entrée naturelle de cette thébaïde, mais j'ai vu le czar y pénétrer par la fenêtre. — Eh bien, le czar agit un peu cavalièrement, s'il enjambe ainsi l'hospita-

lité. — Ah ! vraiment ! dit un des gentilshommes du maréchal de Tessé, cette adorable chanoinesse est la maîtresse du czar ! Je connais quelqu'un qui ne sera pas satisfait d'apprendre cette nouvelle. — Qui donc ? demandèrent quelques voix. — Le chevalier de Conflans. — Il est donc amoureux de la dame ? — Oui, et il entre chez elle par la porte. — Eh bien ! nous lui ferons connaître la seconde entrée de l'appartement.

Quelques rires complétèrent les charitables intentions exprimées par les amis du chevalier.

Quant à Bourguignon, une sueur froide inondait ses tempes ; il avait pâli en entendant Fontrailles attaquer l'honneur de Marie ; mais la souffrance du pauvre vieillard se changea en colère, en indignation, presque en fureur, lorsqu'il comprit la double insulte faite à M^{lle} de Champsaur. Marie, maîtresse clandestine du czar, maîtresse avouée du chevalier de Conflans !

Emporté par une colère irréfléchie, et sans se rendre compte de l'impétuosité et de la hardiesse de son action, le vieillard poussa violemment la porte, s'élança dans la salle, et, les traits livides de pâleur, les yeux pleins de larmes, la voix tremblante, il s'écria en jetant sur les jeunes fous un regard de hautain mépris.

— Messieurs, vous calomniez lâchement une femme.

Quelques murmures se firent entendre.

Fontrailles s'avança vers Bourguignon.

— Mon brave, dit-il avec calme, vous abusez de la prérogative que vous donne votre âge : on ne jette pas un démenti à la face d'un gentilhomme. C'est moi qui affirme une chose que j'ai vue. — Monsieur, répondit Bourguignon confus, pardon de ma hardiesse, mais cette enfant dont vous attaquez l'honneur, cette enfant je l'ai vue naître. — Vous êtes de l'hôtel ? — Oui, Monsieur, reprit le vieillard d'un ton profondément respectueux, oui, je suis de l'hôtel ; j'ai eu l'honneur d'être pendant quarante ans le premier valet de chambre de monseigneur le duc de Lesdiguières, noble père de ma jeune maîtresse. Mademoiselle de Champsaur est orpheline ; mademoiselle de Champ-

saur a été confiée à ma garde respectueuse et dévouée, je dois la protéger dans la mesure de mes forces, la défendre ; je dois, puisque je ne puis rien de plus, opposer un énergique démenti à des propos que rien n'excuse, que rien ne justifie, que rien ne motive. — Parbleu ! ce brave homme a raison, dit un officier aux gardes ; il ne sied pas à des gentilshommes d'attaquer une jeune fille sans protecteur. — Je vous demande pardon, Messieurs, dit tout à coup une voix grave ; la comtesse de Champsaur a un protecteur devant lequel on ne l'insultera jamais, et ce protecteur, c'est moi !

Le chevalier de Conflans était debout à l'entrée du salon.

— Vous, chevalier ? s'écria d'un air moqueur un des gentilshommes de M. de Tessé. — Oui, moi, répéta froidement Raoul. — Monsieur le chevalier, murmura Bourguignon, songez... — Je songe à tout, va.

Et d'un geste le jeune homme éloigna Bourguignon.

Le vieillard sortit en tremblant.

— Messieurs, dit Raoul en s'approchant avec lenteur d'un groupe qui entourait Fontrailles, je désire savoir comment il se fait que le nom de M^{lle} de Champsaur se trouve mêlé à une conversation de corps de garde.

Personne ne répondit.

Raoul promena autour de lui un regard froidement scrutateur.

— Êtes-vous amoureux de mademoiselle de Champsaur, mon cher chevalier, demanda Fontrailles d'un ton moitié rieur et moitié sérieux. — Monsieur, répondit le jeune homme, il n'est ni dans mes goûts ni dans mes habitudes de faire part des sentiments de mon cœur. Un mot cependant vous expliquera et motivera ma conduite. La fille de M. le duc de Lesdiguières mérite à tous égards mon estime et mon dévouement. — Eh bien, s'il en est ainsi, dit vivement Fontrailles, parlons d'autre chose. — Non, Monsieur, j'ai demandé une explication, et je l'attends. — Vous le voulez ? — Je l'exige. — Parbleu ! s'écria Fontrailles d'un ton blessé, il serait ridicule à moi de me faire prier davantage. J'ai vu le czar Pierre entrer par la fenêtre dans un petit apparte-

ment qui s'ouvre sur les jardins, j'ai vu une femme au balcon de cet appartement, cette femme a donné la main au czar. Je dis ce que j'ai vu, et rien de plus.

Le chevalier de Conflans pâlit, ses traits se contractèrent; il fit quelques pas vers M. de Fontrailles, et dit d'une voix haute et ferme :

— C'est faux. — Un démenti ! Vous me donnez un démenti ! s'écria furieusement Fontrailles.

Et, d'un geste rapide comme la pensée, il mit furieusement la main à la garde de son épée.

— Messieurs, Messieurs, plus de calme et de courtoisie ! s'écria un vieil officier en s'élançant entre les deux jeunes gens. Songez à votre devoir : vous êtes dans ce moment-ci aux ordres de Sa Majesté — Sortons ; s'écria Fontrailles. — Messieurs, de grâce ! reprit un des gardes ; que répondre au maréchal s'il venait pendant votre absence ? — Vous lui direz que je suis occupé à tuer M. de Conflans, dit Fontrailles en cherchant à échapper à ses amis. — Il faut d'abord savoir si je me laisserai tuer, répondit Raoul, et si je n'aurai pas le plaisir de donner à M. de Fontrailles une leçon complète. — Messieurs, sortez seulement quatre, dit encore le vieil officier ; votre absence simultanée donnerait l'éveil, et la connétablie tout entière serait dans cinq minutes à vos trousses. — C'est juste ! c'est juste ! s'écrièrent quelques voix.

On choisit tumultueusement les témoins, et les deux adversaires disparurent avec eux.

Une réelle anxiété tint pendant quelques instants les officiers dans l'attente du résultat de cette rencontre ; quelques-uns aimaient assez le chevalier de Conflans pour trouver des torts à Fontrailles, d'autres s'attaquaient seulement à l'inconstance des femmes en général et à celle de M^{lle} de Champsaur en particulier.

— Le parlement va venir saluer le czar, dit un nouveau venu, et je crois même que la hallebarde des suisses annonce les robes rouges. — Ah ! mon Dieu ! s'écrièrent quelques voix, si M. le maréchal s'aperçoit

de l'absence d'une partie de ses gardes, le gouverneur de la Bastille sera fort occupé ce soir. — Silence ! on ouvre la grand'salle. Le czar et M. de Tessé vont paraître.

L'hôtel de Lesdiguières, nous l'avons dit, était le plus magnifique hôtel de Paris, et la richesse, la rareté des meubles qui ornaient ses vastes salons, égalaient la splendeur des habitations royales.

A côté de la salle occupée par les gardes, s'ouvrait de plain-pied d'abord une salle à manger lambrissée en laque de Coromandel, remplie de dressoirs en bois des Indes, sur lesquels brillait dans tout son éclat une riche vaisselle en or émaillé, avec plats et assiettes entourés de perles fines. La valeur artistique et matérielle de cette vaisselle était incalculable ; le roi n'en possédait pas de plus belle.

A la suite de la salle à manger se trouvait un premier salon tendu, murailles et fenêtres, d'une étoffe des Indes cramoisie ; les tapis qui couvraient le parquet, aussi beaux que les tentures, étaient en velours gris lamé d'or.

Après le premier salon venait la chambre du dais ; cette chambre éblouissait le regard, elle était tendue de drap d'or broché de rameaux de pampre en velours vert. Le fauteuil ducal et son dais occupaient un côté de la pièce, et des tabourets semblables aux tentures garnissaient tout le tour de l'appartement.

Le czar tenait sa cour dans cette magnifique pièce, et y recevait ses visites d'apparat.

Enfin, à l'extrémité de ces trois salles se trouvait un cabinet éclairé par quatre fenêtres. Les murs étaient couverts de brocart à fond d'argent, fleurdé de marguerites roses, brochant sur le tout de grandes gerbes de fleurs entremêlées d'épis de blé en relief d'or ; les meubles étaient semblables, en argent vermeil, avec des incrustations d'émaux. Le tapis en hermine valait quatre-vingt mille livres.

On voit que si Pierre le Grand avait fui du Louvre parce qu'il y avait trouvé trop de luxe, il n'était pas entré dans une demeure moins somptueuse. Le palais du roi égalait

à peine la magnificence de l'hôtel de Lesdiguières.

Le parlement fut introduit dans la chambre du dais, les gentilshommes se rangèrent en cercle autour des nobles visiteurs, et le czar fut annoncé.

À l'entrée du czar Pierre, les juges firent une révérence à la manière des femmes, révérence qui parut fort étonner le czar, mais à laquelle il répondit néanmoins par un signe de tête plein de majesté.

Pendant ce court échange de salutations, le maréchal de Tessé promenait son regard scrutateur sur les gentilshommes de sa maison, et s'apercevait de l'absence des duellistes et de leurs témoins.

D'un signe impérieux, et avec un regard mécontent, le vieux maréchal appela son aide de camp auprès de lui :

— Pourquoi MM. de Conflans, de Fontrailles, de la Suze, et trois autres gardes manquent-ils à cette réunion ?

L'aide de camp apprit tout bas à son chef la cause de l'absence furtive des jeunes officiers.

— Comment ! s'écria presque à haute voix M. de Tessé, un duel ! et une parente de la maison Lesdiguières mêlée à des querelles de soldat ! Ces jeunes gens ne respectent plus rien. Ils auront à me rendre un compte sévère de leur conduite.

Le nom de Lesdiguières, hautement prononcé par le fougueux maréchal, frappa l'oreille de Pierre, il se retourna.

— Qu'y a-t-il, monsieur le maréchal, demanda le czar, et quelle chose vous met si fort en colère ?

M. de Tessé s'inclina avec respect, et, trop brusquement interrogé pour réussir à éluder la question, il satisfait au désir du czar.

À la grande surprise du maréchal, Pierre se montra profondément blessé de la conduite des gardes.

— Messieurs, dit-il, est-ce donc l'usage en France de mettre en jeu l'honneur d'une femme et d'en faire un sujet de dispute ? Si cet usage existe, il est malséant. Un gentilhomme de ma cour qui se rendrait coupable d'une action aussi indigne d'un galant homme

serait enfermé dans une forteresse. — Nous avons la Bastille, Sire, dit le maréchal, et les lettres de cachet y conduisent. — Eh bien, Monsieur, utilisez vos lettres de cachet, dit le czar en promenant sur le groupe interdit des jeunes officiers un regard mécontent.

Pendant ce rapide aparté, le premier président haranguait le czar ; mais, comme on le voit, le czar n'écoutait point la harangue.

Le discours du président touchait à sa fin, lorsque le chevalier de Conflans, suivi de ses deux seconds, parut au seuil de l'entrée et chercha à se glisser sans bruit dans les groupes formés par les gardes.

Le czar aperçut le jeune homme et fut soudainement frappé de l'extrême ressemblance de sa charmante figure avec le portrait du duc de Lesdiguières, ressemblance qui, une fois déjà, avait attiré son regard.

— Monsieur le maréchal, dit le czar en désignant Raoul, cet officier est le frère de M^{lle} de Champsaur, n'est-ce pas ?

En entendant prononcer par le czar le nom de M^{lle} de Champsaur, M. de Tessé ne put retenir un geste de vive surprise.

— Sire, dit-il, M^{lle} de Champsaur n'a pas de frère. Le jeune homme que Votre Majesté honore de son attention est le chevalier de Conflans, gentilhomme de la province, protégé par M. de Coigny, et qui habite Paris depuis quelques mois à peine.

Un nuage passa sur le front du czar ; il ne prêta plus aucune attention, même apparente, à la cérémonie, et dit en langue russe au prince Kourakin de répondre au premier président.

La réponse du prince fut courte ; mais elle parut interminable à l'impatience du czar, car il donnait des signes d'un ennui si grand qu'il était à craindre de le voir quitter la salle avant la fin de l'audience accordée au parlement.

La cérémonie terminée, Pierre rentra dans son cabinet, suivi du maréchal et du prince Kourakin.

Pendant que les divers événements que nous venons de raconter se passaient à l'hôtel de Lesdiguières, Marie entraît avec M^{me} de Villeroi dans les salons du duc d'An-

tin, où une brillante réunion attendait la venue du czar.

Un quart d'heure après le départ du parlement, Pierre, accompagné d'une nombreuse escorte de gardes, se dirigeait vers l'hôtel du duc d'Antin.

Malgré l'extrême simplicité de son costume, le czar imposait à tout le monde le respect de son rang suprême. Cette modestie de costume n'était du reste que de l'affectation, car Pierre n'était modeste ni dans ses idées, ni dans ses exigences, ni dans l'opinion qu'il avait de lui-même, et il savait parfaitement se faire rendre les honneurs qu'on lui devait.

Blessé dans son orgueil, dans sa confiance et dans son amour, Pierre voyait arriver avec une ardente et cruelle joie le moment qui allait le mettre en face de M^{lle} de Champsaur.

D'abord par le mépris de ses regards il apprendrait à la jeune fille qu'il n'était plus la dupe de sa feinte vertu, puis il comptait lui prouver plus clairement encore qu'on ne se jouait pas impunément de Pierre I^{er}, que celui devant lequel se courbaient humblement les plus nobles têtes de la Russie, que celui auquel l'Europe avait décerné le nom de Grand, ne servait pas de hochet aux loisirs d'une femme.

Ainsi que l'avait fait Christine à Fontainebleau, Pierre se fût volontiers vengé lui-même.

Ce jour-là, comme nous l'avons dit, toute la cour se trouvait réunie chez le duc d'Antin.

On plaça les dames aux fenêtres du rez-de-chaussée donnant sur les jardins que le czar devait parcourir avant d'entrer dans les salons, et on attendit impatiemment son arrivée.

Le czar avait promis la veille à M^{lle} de Champsaur de parler à M^{me} de Villeroi, afin de pouvoir lui adresser à elle-même quelques paroles. Pour faciliter à Pierre la réalisation de cette promesse, la jeune fille se mit en évidence, mais, cependant à une distance assez grande des princesses, dont le voisinage eût pu gêner le czar.

Pierre parcourut d'abord les jardins, jar-

dins fort beaux et fort bien dessinés, mais auxquels il n'accorda, tout préoccupé qu'il était de M^{lle} de Champsaur, qu'une admiration contrainte. Le duc d'Antin, qui, ainsi que sa mère et ses tantes, possédait l'esprit remarquable des Mortemart, parvint cependant, par son éloquence pleine de charme, à captiver l'attention de son hôte illustre.

Après avoir visité les jardins, Pierre examina les curiosités, les armes, les merveilleuses collections d'œuvres d'art renfermées dans les cabinets du duc; là, il redevint lui-même, et montra par ses questions spirituelles tout le prix qu'il attachait aux travaux de l'intelligence.

Pierre ne fit que traverser les salons dans lesquels il était si impatiemment attendu; heureusement pour la curiosité de la féminine assemblée, la promenade du czar dans les jardins s'était faite sous ses yeux.

En passant devant la duchesse de Villeroi, près de laquelle se tenait Marie, le czar s'arrêta, salua la duchesse, regarda Marie d'un air irrité, et s'éloigna en causant avec le duc.

— Vraiment! s'écria la jeune marquise de Coigny dès que les portes se furent refermées sur le noble visiteur, si Sa Majesté Moscovite n'était pas une Majesté, on pourrait dire: Voilà bien le gentilhomme le plus mal élevé et le plus impertinent de la terre!

Quant à la pauvre Marie, elle rentra à l'hôtel le cœur serré, et se demandant où étaient les joies qu'elle s'était promises la veille, en venant assister à la visite du czar chez le duc d'Antin.

X

Bourguignon attendait avec une impatience remplie d'angoisse le tardif retour de sa jeune maîtresse.

Le pauvre vieillard paraissait fort ému, et dès que M^{lle} de Champsaur fut entrée dans son appartement particulier, et que, sur un signe d'elle, il put se permettre de la suivre il lui dit d'une voix toute tremblante :

— Madame la comtesse n'a pas oublié les prières, les recommandations que j'ai cru devoir lui adresser, le jour de l'arrivée du czar Pierre? — Non, Bourguignon; mais pour quelle raison désires-tu que je m'en souviens? — Pour quelle raison, Madame? s'écria le vieillard; puis, se calmant aussitôt, il ajouta avec plus de tranquillité: — Parce que tout ce que j'avais craint, tout ce que j'avais prévu est... peut arriver. Madame la comtesse fera sagement de suivre mon premier conseil; elle fera sagement de se faire conduire demain à Saint-Cyr, ou dans un couvent.

M^{lle} de Champsaur leva sur Bourguignon un regard étonné.

— Dans un couvent!... à Saint-Cyr!... et pourquoi cela, je te prie? — Madame, balbutia le vieux serviteur, ne voulant pas clairement répondre à la question faite par Marie, je l'ignore, mais c'est l'ordre de M. le chevalier de Conflans, l'ordre de votre frère. — Il s'est donc passé quelque chose d'extraordinaire? demanda Marie en examinant avec anxiété la figure pâle et soucieuse de Bourguignon. — Extraordinaire, n'est pas le mot, Madame, mais le nom de M^{lle} de Champsaur a été prononcé dans la chambre des gentilshommes. — Mon nom! et à quel propos? — Je ne sais... je ne sais... Madame suivra-t-elle les ordres de M. le chevalier? — Oui, Bourguignon, je partirai demain pour Saint-Cyr... Mais va, laisse-moi.

Restée seule, Marie se déshabilla sans songer à réclamer l'aide de Victoire; elle avait besoin d'être seule, de pleurer, et sur son isolement, et sur la sévérité de son jeune tuteur. Peut-être aussi trouvait-elle un sujet de chagrin dans le cruel regard de Pierre. Qu'avait-elle fait pour irriter le czar? qu'avait-elle fait pour être exilée de l'hôtel, de sa retraite embaumée et chérie, si peuplée de souvenirs, si nécessaire à son bonheur?

L'arrivée de Victoire arrêta les larmes qui perlaient aux cils de M^{lle} de Champsaur.

— Victoire, dit la jeune fille d'un ton calme, et en dissimulant sous un sourire la tristesse répandue sur son charmant visage, demain nous partons pour Saint-Cyr.

Victoire joignit les mains.

— Je m'en doutais, Madame! s'écria-t-elle d'un air désespéré. — Tu savais donc...? — Tout! exclama tragiquement la soubrette. — Et que sais-tu?

A cette embarrassante question, Victoire rougit, balbutia, et dit enfin:

— Je sais... tout ce que sait Madame. — Pas davantage? — Mon Dieu! Madame, je ne puis savoir que ce qu'il y a, et, à moins d'inventer... ce dont je suis incapable... — Eh bien, raconte-moi ce que tu sais. — Oh! Madame! — On a parlé de moi?

Victoire fit un signe affirmatif.

— Et qu'a-t-on dit? — Puisque Madame le sait, je n'ai pas besoin de le lui répéter pour augmenter son chagrin. — Répète! répète! — Mais si je manque de respect à Madame en me faisant l'écho d'un bavardage? — Je connais ton attachement pour moi, Victoire: je ne verrai dans le récit que je te demande qu'une preuve d'obéissance. — Eh bien, Madame, reprit Victoire avec une volubilité qui laissait comprendre un brûlant désir de parler, eh bien, ce matin...

Tout en écoutant sa camériste, M^{lle} de Champsaur allait et venait dans l'appartement, et, suivie de Victoire qui l'aidait à changer de toilette, elle entra dans son oratoire encore sans lumière.

Un bruit de pas nombreux, bruit léger, mais que le sable des allées et le silence du soir rendaient très-perceptible, attira machinalement Marie auprès de la fenêtre ouverte de l'oratoire, qui, nous l'avons dit, était sans lumière.

Marie s'accouda sur l'appui de la fenêtre.

— Victoire, dit la jeune fille après un court instant d'observation, pendant lequel ses yeux pénétrèrent l'obscurité du dehors, viens voir. Tiens, regarde là-bas, à ta gauche, au coin de la charmille qui longe l'appartement du czar: ne vois-tu pas des ombres?

Victoire suivit du regard l'indication donnée par sa jeune maîtresse.

— En effet, Madame, dit Victoire se reculant d'un air d'effroi; il y a sous les arbres quatre ou cinq personnes qui se cachent.

Les deux jeunes filles se pressèrent en tremblant l'une contre l'autre.

— Mon Dieu! murmura M^{lle} de Champsaur, dont une peur réelle faisait battre le cœur, que signifie la présence de ces hommes? comment sont-ils entrés dans le jardin? dans quel but s'y sont-ils cachés? qui attendent-ils? Évidemment, ce sont des malfaiteurs... Le czar est rentré; Victoire, la présence de ces inconnus m'inquiète. Si une intention mauvaise les retient là! s'ils voulaient attenter à la vie du czar! — Attenter à la vie du czar! répéta la soubrette plussurprise qu'effrayée, et pourquoi cela, Madame? — Que sais-je, moi? Ces étrangers sont là dans un but inavouable, c'est une chose certaine. Mon Dieu! s'écria involontairement Marie comme frappée d'une crainte nouvelle, s'ils attendaient pour voir le czar sortir de son appartement, pour le suivre d'un regard malveillant et curieux jusqu'au seuil de ma chambre! On sait donc que le czar vient ici? on le sait donc? répéta douloureusement Marie. Parle, Victoire, était-ce cela que disaient ce matin MM. les gentilshommes?

M^{lle} de Champsaur prononça ce dernier mot avec tant d'amertume que Victoire ne voulut point répondre à la question de sa jeune maîtresse d'une manière trop explicite.

— Je ne sais, Madame, je... — Il faut avertir le czar, dit M^{lle} de Champsaur sans écouter l'hésitante réponse que Victoire allait lui faire. Il ne faut pas que l'honorable visite du czar Pierre serve de spectacle à de malveillants regards. Cours prévenir les officiers de garde, appelle Bourguignon; il faut donner l'ordre de visiter les jardins. Je vais écrire un mot au czar.

Marie allait rentrer dans sa chambre, Victoire l'arrêta.

— Il est trop tard, Madame, dit-elle; le czar sort de son appartement; les lumières qui brillaient aux fenêtres ont disparu. — Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Marie en tombant à genoux devant la fenêtre, protégez le czar! pitié pour moi!

Les deux jeunes filles suivirent avec une anxiété poignante les mouvements de Pierre,

qui venait de paraître au dernier degré du perron de l'hôtel.

Le czar marchait rapidement, et; au lieu de prendre l'allée longeant la charmille qui servait de retraite aux ombres mystérieuses, il marcha droit devant lui, franchit les massifs de fleurs, foula aux pieds, gazons, arbustes et plantes; puis, au lieu de se diriger vers l'entrée de l'appartement de Marie, ainsi qu'il le faisait depuis le jour de sa première visite, il gagna la fenêtre, escada le balcon et sauta dans la chambre.

Si M^{lle} de Champsaur ne s'était élancée au-devant du czar, elle eût pu voir les ombres noires s'agiter tumultueusement et regagner sans bruit la salle des gentilshommes.

Le czar debout, les yeux brillants, la figure empourprée par une agitation fiévreuse, répondit par un regard hautain au regard triste et plein de reproche de la jeune fille offensée.

— Sire, dit noblement Marie, j'avais cru mériter assez de respect et d'estime pour que Votre Majesté oubliât ce chemin qu'elle vient de prendre. — Vous vous êtes trompée, ma belle enfant, dit le czar; je n'en connais pas d'autre pour venir ici. Victoire, sortez... — Si le czar le permet, dit la jeune fille, épouvantée des étranges regards de Pierre, Victoire, qui est plutôt mon amie que ma servante, restera auprès de moi.

Le czar ouvrit la porte.

— Sortez! répéta-t-il d'un ton impérieux. Victoire disparut.

— Maintenant, dit Pierre en montrant un siège à Marie et en se jetant lui-même dans un fauteuil, maintenant, causons. Vous vous êtes jouée de moi; je viens vous apprendre que je ne crois plus ni à votre ignorance du monde, ni à votre vocation religieuse, ni à votre feinte modestie, ni à votre naïve candeur, ni à ce frère que vous pleurez si amèrement, à ce frère, répéta le czar, mort, dites-vous, depuis plusieurs années, et qui, sous le nom de chevalier de Conflans, tire l'épée dans mes antichambres et se bat en duel pour l'honneur de vos beaux yeux!

Marie se leva.

— Sire, dit-elle d'une voix pleine de

1. CENTRAL

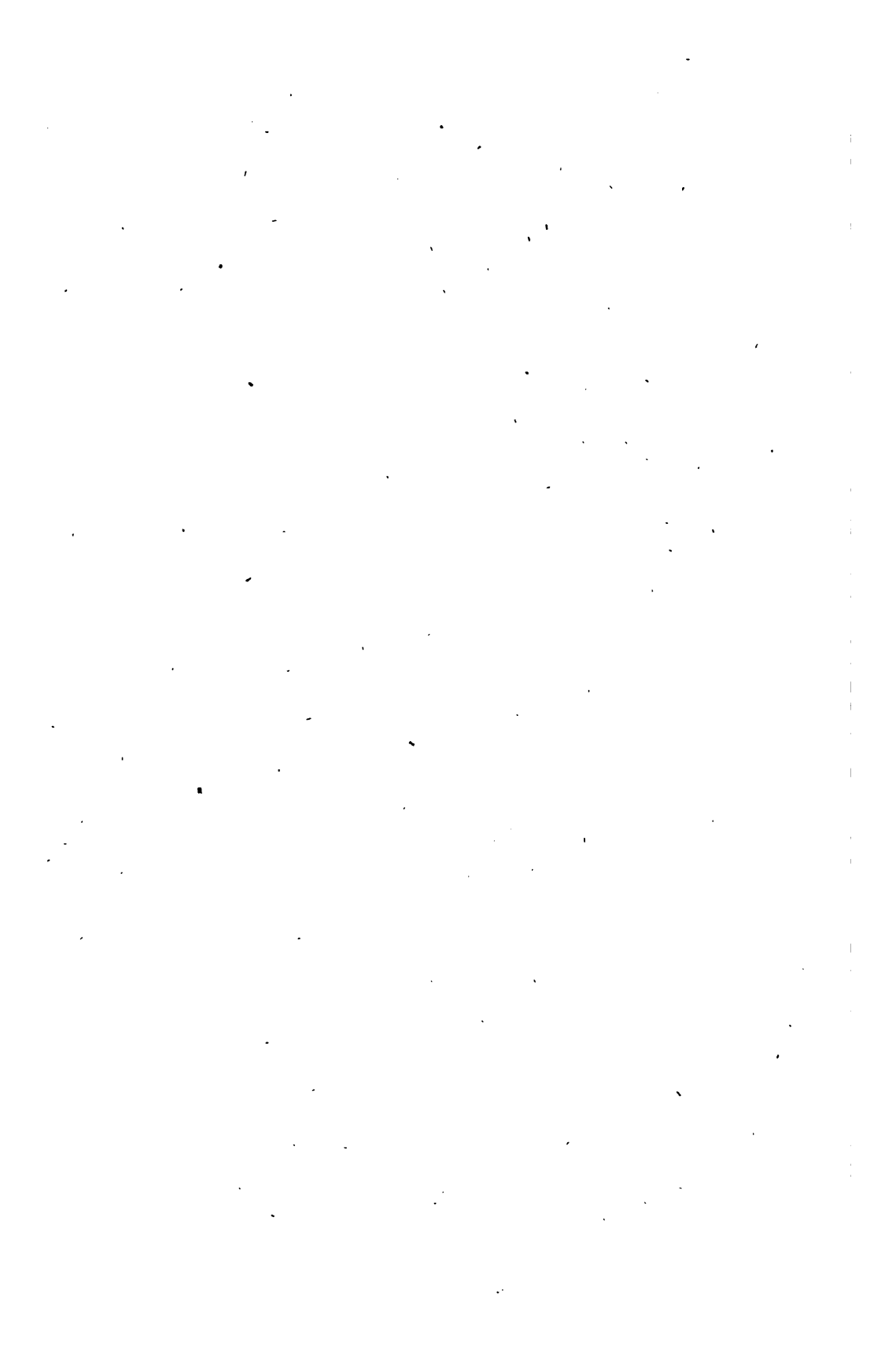


Philippeaux del.

E. Lequay sc.

Paris, chez M. D'Arles, Palais National.

UNE CHANOINESSE DE 17 ANS



larmes contenues, le chevalier de Conflans est mon frère. Je n'ai menti à Votre Majesté ni en parlant de mes larmes, ni en donnant à ce portrait le nom de duc de Lesdiguières.

Pierre eut sur les lèvres un sourire d'incredulité.

— Vous me trompez encore, dit-il d'une voix dure, je ne vous crois pas. Le chevalier de Conflans a manqué au respect qu'il doit à Pierre Romanoff; le chevalier de Conflans sera conduit à la Bastille, et de la Bastille en place de Grève!

Une pâleur livide couvrit les joues de M^{lle} de Champsaur, ses mains frémissantes se tendirent vers le czar, elle fit quelques pas, et, chancelante, les yeux pleins de larmes, elle tomba à deux genoux devant lui.

— Sire, dit-elle, le chevalier de Conflans, mon frère, mon frère bien-aimé, est-il donc si coupable et mérite-t-il la prison, la mort, pour avoir défendu mon honneur, ma réputation? Sire, punissez en prince indulgent le manque de respect, tout involontaire qu'il a dû être, mais ne punissez pas le protecteur d'une pauvre jeune fille qui n'a sur la terre ni parents ni amis.

Un sanglot convulsif souleva la poitrine de Marie.

Pierre restait impassible.

— Sire, reprit Marie en implorant de son regard humide le regard irrité du czar, si ma réputation a eu besoin d'un défenseur, n'est-ce pas à l'hôte illustre de l'hôtel de Lesdiguières que je dois m'en plaindre? — Que voulez-vous dire? demanda Pierre avec la même dureté dans la voix, mais en relevant la jeune fille qu'il conduisit à son fauteuil. — Ce soir, Sire, il y a quelques instants à peine, des hommes se cachaient dans le jardin, et assistaient à votre entrée chez moi. Persuadera-t-on à ceux qui vous ont vu escalader le balcon d'une jeune fille, que vous n'agissiez pas avec son autorisation? Sans doute on vous a déjà vu venir ici; sans doute on en a parlé devant mon frère; il a pris ma défense... Ohi! que n'est-il toujours auprès de moi! — Pour vous défendre contre Pierre l^{er}? dit le czar d'un ton fionique. —

— Oui, Sire, répondit fermement la jeune fille, pour me défendre contre Pierre le Grand, puisque ma faiblesse n'est plus ma sauvegarde.

La figure du czar ne perdait rien de son inflexible rudesse.

— Vous remplissez parfaitement votre rôle d'ingénue, dit-il avec moquerie; mais cette comédie commence à me fatiguer.

En achevant ces blessantes paroles, Pierre se leva et voulut prendre la main de Marie.

Effrayée du geste, la jeune fille recula doucement son fauteuil; puis, voyant Pierre insister d'une manière presque brutale, elle se leva, et, légère comme un oiseau, courut vers la fenêtre.

— Sire, dit M^{lle} de Champsaur en reposant les jalousies, si Votre Majesté oublie le respect qu'un galant homme doit à une femme, surtout lorsque cette femme est une jeune fille, presque une enfant, je franchis ce balcon, et j'appelle à mon secours les gentilshommes qui se trouvent dans l'hôtel. Alors, Sire, ce sera la noblesse de France qui demandera compte au czar Pierre de l'honneur de M^{lle} de Champsaur.

Il y avait dans les paroles de Marie et dans son attitude tant de courage et de dignité, que Pierre fut ému.

La dure expression de sa physionomie changea soudainement; Marie reprit son doux empire sur ce cœur torturé et rendu injuste par la jalousie; il s'avança doucement vers elle, et dit avec un mélange de regret et d'affection dans la voix :

— J'ai tort.

Pierre avait tellement la confiance de sa grandeur, qu'il ne craignait pas d'avouer ses fautes.

La franchise réelle de cet aveu calma les craintes de Marie.

Elle reprit sa place.

— Chère comtesse, ajouta le czar, je vous prie d'oublier ce qui vient de se passer, et surtout je vous prie de me le pardonner. — J'oublie et je pardonne de grand cœur, Sire, répondit M^{lle} de Champsaur, et elle ajouta avec tristesse : Demain je serai loin de Votre Majesté, loin d'ici; demain je pars. — Vous partez! s'écria Pierre. Qui a dit cela? Vous

savez bien que c'est impossible. — Mon frère l'exige, Sire, il le faut; je dois me retirer dans un couvent jusqu'à l'époque de mon entrée au chapitre. Je ne puis plus habiter l'hôtel de Lesdiguières. — Madame, dit le czar d'un ton sérieux, vous avez repoussé mon amour, je vous offre mon amitié. Venez en Russie : le respect, l'affection, l'estime et le dévouement de tous ceux qui seront appelés au bonheur de vous connaître, seront de votre existence l'existence la plus heureuse et la plus enviée. Vous avez pris dans mon cœur une place toujours restée vide; votre voix me charme, elle me fait obéir, elle calme mes fureurs, elle dissipe mes colères; c'est la harpe de David devant la folie de Saül. Je ne sais ni ne veux vous résister. Si j'ai douté un instant de votre loyauté, il faut me pardonner, et surtout m'en plaindre. Ce doute m'a fait cruellement souffrir. Vous êtes mon bonheur, Marie, un bonheur auquel je tiens, auquel je ne veux pas renoncer. Votre main dans la mienne, et le czar prit doucement la main de Marie, jurez-moi que je puis croire en vous. — Si vous doutez encore, Sire, un serment ne sera pas une preuve. — Vous avez raison, raison toujours; je vous crois, je vous crois, mais ne me dites plus que vous partez demain, ne me le dites plus et je reste à vos pieds, soumis, repentant, persuadé, heureux. — Hélas! Sire, mon frère m'en a donné l'ordre. En attirant l'attention sur moi, ce fatal duel rend impossible mon séjour dans cette maison. — Votre frère! répéta le czar avec amertume. — Oui, Sire, mon frère, répondit Marie d'un ton empreint d'une douceur mélancolique; n'est-il pas mon appui naturel? — Je puis être aussi un protecteur pour vous, chère comtesse; je vous en prie, allez auprès de la czarine. — C'est impossible. — Ne me dites pas ce mot désespérant, ou soyez plus franche : une affection vous retient-elle en France? — Celle que je porte à mon frère; et puis la fille du duc de Lesdiguières est vouée à Dieu.

Le regard lumineux de Pierre enveloppait l'adorable visage de Marie. Pour la première fois de sa vie, l'autocrate russe sentait qu'un sentiment tendre et désintéressé faisait bat-

tre son cœur; pour la première fois de sa vie, il comprenait le dévouement, cette aurore que Dieu donne aux pauvres, et qu'il refuse aux rois à cause de leur diadème. — Comtesse, dit Pierre, faisant avec courage mais non sans douleur le sacrifice de son amour, je ne veux contraindre en rien votre volonté, vos penchants, vos désirs; promettez-moi seulement de ne pas m'oublier, promettez-moi que nous nous reverrons; ne me faites connaître ce soir ni votre dernière résolution ni le jour de votre départ; mais il n'aura pas lieu, promettez-moi qu'il n'aura pas lieu demain! — Je vous le promets, Sire, répondit M^{lle} de Champsaur profondément touchée des paroles du czar; nous nous reverrons; je serai votre amie toujours, et si les prières d'une jeune fille sont écoutées du ciel, je demanderai à Dieu succès et bonheur pour toutes les grandes entreprises de Votre Majesté. — Ne m'en dites pas davantage, mon enfant; je ne veux pas songer à notre séparation, ou du moins je veux m'y préparer. Je n'ai jamais aimé, et ce sentiment ouvre devant mes yeux un horizon de bonheur infini. Laissez-moi le temps de mettre la réalité entre le bonheur et moi. Demain, chère Marie, demain, *il faut* que je vous trouve ici, il faut aussi que, avant de les repousser complètement, vous songiez aux propositions que je vous ai faites, propositions d'amitié sincère, ajouta noblement le czar, et vous me répondrez non comme à un prince, mais comme à un père. — Oui, Sire, dit la jeune fille émue jusqu'aux larmes, oui, je répondrai à Votre Majesté. — Eh bien! à demain, chère enfant, à demain; je viendrai à dix heures; que Victoire attende. — J'ai peur pour Votre Majesté d'une rencontre dans les jardins, dit Marie; car si les personnes qui ont épié votre entrée ici se trouvent encore sous les charmilles, il y a un danger; ou bien, ajouta tristement la jeune chanoinesse, les minutes de votre visite seront comptées demain par la calomnie. — Je ne crains rien, dit le czar; mais qu'on essaie de ternir d'un mot, d'un seul mot, la réputation de M^{lle} de Champsaur, c'est moi qui imposerai silence.

Avant de quitter Marie, le czar fouilla le

jardin du regard ; il était désert, toutes les fenêtres de l'hôtel étaient closes, toutes les lumières paraissaient éteintes : il était onze heures.

— A demain, dit Pierre une fois encore, à demain. — A demain, Sire ; et en prononçant cette parole qui était une promesse peut-être vaine, Marie laissa tomber sur les



Laissez-moi ! Je veux les tuer tous les deux ! (Page 164.)

mains du czar, qui tenait les siennes, une larme brûlante. — Ah ! s'écria Pierre en posant ses lèvres sur le front de la jeune fille, les calomnieurs me paieront cher cette larme-là !

Aussitôt que M^{lle} de Champsaur fut certaine que le czar était rentré dans son appartement, elle appela Victoire et lui donna

l'ordre d'aller réveiller Bourguignon et de le faire monter auprès d'elle.

Si, par l'instinct d'une délicatesse exquise, Marie n'avait montré au czar qu'une faible inquiétude relativement à son frère, cette inquiétude n'en était pas moins une cruelle torture pour le cœur aimant de la pauvre orpheline.

Bourguignon accourut à l'appel de sa jeune maîtresse. A l'âge du vieillard on dort peu, et depuis l'installation du czar dans l'hôtel, Bourguignon ne dormait plus du tout.

— Mon vieil ami, dit M^{lle} de Champsaur en prenant la main du tremblant serviteur, je désire que tu me racontes ce qui s'est passé ce matin dans la salle des gentils-hommes.

Bourguignon baissa la tête.

— Je le désire, reprit doucement Marie ; mieux que cela, mon ami, j'exige cette preuve de ton affection.

Bourguignon obéit. Il fit un récit simple et vrai de l'insulte, de la provocation ; mais le brave et excellent cœur ne parla point de la part qu'il avait prise à l'événement.

— Ce n'est pas encore tout, ajouta-t-il craintivement, mais, poussé à faire une dernière confiance par un espoir inattendu : Après le duel... — Mon frère n'a pas été blessé, n'est-ce pas ? — Non, Madame. M. de Fontrailles seulement ; il a reçu un coup d'épée dans la poitrine... Je disais donc à Madame qu'à la suite du duel, dont le résultat était connu de M. le maréchal de Tessé, le czar a fait donner l'ordre de consigner à l'hôtel tous les gentilshommes mêlés à l'affaire, et particulièrement M. le chevalier de Conflans. — Dans l'intention... ? interrogea Marie. — Hélas ! Madame, pour M. de Conflans c'est la Bastille et peut-être la mort. Sa Majesté exige un respect sans bornes pour ses prérogatives.

Marie resta pensive.

— Si madame la comtesse voyait le czar, ajouta Bourguignon poursuivant le rayon d'espoir qu'il avait entrevu, et ne se doutant guère, en dépit des calomnies, qu'un instant avant son entrée chez M^{lle} de Champsaur le czar s'y trouvait ; si madame la comtesse essayait d'adoucir le czar en faveur du che-

valler... — Je verrai le czar, dit Marie, mais, avant de demander audience à Sa Majesté ; je voudrais consulter M. de Conflans. — M. de Conflans est peut-être de service, Madame, et, vous le savez, la consigne est sévère. Cependant je vais essayer de lui faire parvenir un message.

Bourguignon sortit, mais il revint bientôt. Il avait le visage bouleversé.

— Oh ! Madame, Madame ! s'écria le vieux serviteur. — Qu'y a-t-il ? mon Dieu ! exclama M^{lle} de Champsaur en courant vers Bourguignon, que Victoire effrayée poussait vers un siège. — M. le chevalier !... — Eh bien ? — Il est fou ! Madame. — Fou ! fou ! répéta Marie, qui te l'a dit ? qui le prouve ? Mais parle, Bourguignon, mais parle donc ! — Madame, M. le chevalier vient de faire une démarche folle, insensée. — Laquelle ? dis vite. — Regardez, Madame.

Et Bourguignon, ouvrant les fenêtres, montra à la jeune fille des ombres qui s'agitaient derrière les rideaux de mousseline du cabinet du czar. — Eh bien ? demanda impatientement Marie, croyant bien plus à la folie du vieillard qu'à celle de son frère. — Eh bien, Madame, ces deux ombres sont le czar et M. le chevalier !

Marie jeta un cri.

— Il est perdu ! s'écria-t-elle, il est perdu ! et elle tomba en sanglotant dans un fauteuil.

Bourguignon resta près de la fenêtre. Victoire vint s'agenouiller devant Marie, dont elle pressa affectueusement les mains.

— Le czar rentrait chez lui il y a quelques instants, reprit le vieillard en partageant son attention entre le récit qu'il faisait et la scène qui se déroulait mystérieusement sous ses yeux dans le cabinet du czar. M. le chevalier attendait le retour du czar ; il attendait, l'esprit dans un état d'irritation impossible à décrire. Lorsque le czar est apparu au seuil de l'entrée du grand salon d'attente qu'il devait traverser pour se rendre dans son cabinet, M. le chevalier, m'a-t-on dit, s'est avancé, et a demandé au czar, d'un ton presque impérieux, un instant d'audience. — Qu'a répondu le czar ? demanda Marie qui écoutait palpitante. — Le czar a

fait de la tête un léger signe de consentement, et M. le chevalier l'a suivi.

Une crainte poignante vint serrer le cœur de M^{lle} de Champsaur. Si le chevalier, dont la démarche était déjà presque impardonnable de hardiesse, oubliait le respect dû à Pierre I^{er}, le régent lui-même serait sans miséricorde pour le crime de lèse-majesté.

— Et c'est pour moi ! pour moi ! sanglotait Marie. Bourguignon ! s'écria-t-elle en se levant, je tremble pour mon pauvre Raoul ; je t'en prie, conduis-moi chez le czar. — Sans demander audience ? sans y être autorisée par M. le chevalier, que vous vouliez consulter avant de faire cette démarche ? c'est impossible ; plus encore, c'est dangereux : M. le chevalier y verrait... — Y verrait l'affection que je lui porte, Bourguignon ; il y verrait ma reconnaissance, il y verrait l'excès de ma douleur.

Un instant de silence suivit la réponse de Marie. Les ombres s'agitaient encore, mais il était impossible d'apprécier le sentiment qui les faisait se mouvoir.

Tout à coup, elles restèrent immobiles, puis disparurent ; la transparence des rideaux ne laissa plus voir que les gerbes étincelantes des candélabres éclatants de lumière.

— Bourguignon, dit M^{lle} de Champsaur en essayant de comprimer à l'aide de sa main tremblante les battements précipités de son cœur, si mon frère n'est pas arrêté ce soir, s'il sort libre du cabinet du czar, conduis-le jusqu'ici, ne fais pas attention à l'heure ; il est tard, je le sais, mais dans ce moment suprême tu dois comprendre que cela importe peu. J'ai besoin de voir Raoul, de savoir ce que je dois craindre ou espérer. — Madame, si M. le chevalier est... — Je te comprends... J'attendrai jusqu'à minuit ; passé cette heure, et Marie frissonna, passé cette heure, reprit-elle, je n'attendrai plus, je prierai !

Voici ce qui s'était passé à l'hôtel, après la consigne donnée par le maréchal de Tessé.

Les officiers étaient restés dans la salle d'attente, et le chevalier de Conflans, dont l'involontaire indiscretion sur M^{lle} de Champsaur n'avait pas été assez complète pour

étouffer d'un seul mot à son égard tout germe de calomnie, maudissait de tout son cœur le serment fait à Bourguignon, et soutenait avec une énergie désespérée l'innocence de sa sœur.

Après le duel, Raoul avait couru chez Marie, comme on le sait. Marie était chez le duc d'Antin : il n'avait donc pu la voir.

En rentrant une seconde fois dans la salle des gardes, le chevalier s'aperçut que son arrivée suspendait la conversation ; il comprit aussitôt quel en était le sujet.

— Encore des calomnies ! dit-il. Si je n'étais lié par la sainteté d'une promesse, Messieurs, un mot seul vous imposerait silence.

— Mon cher Conflans, répondit M. de la Suze, tu as agi en galant homme, en galant chevalier, nous le reconnaissons, mais permets-nous de déplorer ton aveuglement. — La Suze ! — On a vu, et quand tu voudras tu pourras voir toi-même. — Vu ! répéta furieusement le chevalier. — Oui, rends-toi à l'évidence. On escalade le balcon d'une femme sans sa permission, la première fois, je te l'accorde, cela se peut à la rigueur ; mais, fût-on le czar Pierre, on ne va pas tous les soirs chez cette femme en entrant par la porte ou par la fenêtre sans y être autorisé.

— Calomnie ! calomnie ! s'écria Raoul. — Cruelle vérité, dit impatientement la Suze. Tu ne le crois pas ? Eh bien, il faut voir par tes propres yeux. Mettons-nous ce soir en embuscade, et, vers neuf heures, plus tard peut-être, un homme entrera chez M^{lle} de Champsaur, et cet homme, c'est Pierre I^{er}. — Messieurs, dit le chevalier en promenant autour de lui un regard étincelant, si je ne vois rien, je vous demanderai compte du mépris que vous faites de l'honneur d'une femme ; si vos paroles sont vraies, j'en demanderai compte au czar lui-même. — Au czar ! s'écria la Suze, qui s'était fait l'interlocuteur du chevalier ; tu désires donc bien aller à la Bastille ? — Ou en place de Grève, ajouta un officier. — Oh ! alors, peu m'importera, Messieurs. — L'amour le rend fou, murmura la Suze. — L'amour ! répéta le chevalier exaspéré, l'amour ! La Suze, ne prononcez plus, en parlant de mes sentiments pour M^{lle} de Champsaur, cette outra-

geante expression, ou, sur ma foi de gentilhomme, je...

M. de la Suze arrêta d'un regard la menace qui allait sortir des lèvres de Raoul.

Il s'avança vers le jeune homme, et pâle d'irritation contenue, il lui dit d'un ton calme :

— Je suis ton ami, chevalier, et je t'aime au point de supporter, venant de toi, des paroles qui de la part de tout autre seraient un outrage et un défi de mort. Je t'ai fait une proposition sage, l'acceptes-tu? — Oui, pour vous confondre. — Pour t'instruire et t'obliger à reconnaître que Fontrailles avait dit la vérité.

A un geste que fit Raoul, la Suze s'empressa d'ajouter :

— A l'heure voulue, je t'avertirai; d'ici là parlons d'autre chose.

Le chevalier se rendit au désir de la Suze, car il sentait lui-même qu'une conversation continuée sur un sujet aussi grave pouvait devenir funeste à leur amitié mutuelle.

Le czar rentra de sa visite chez le duc d'Antin. Raoul assis, immobile dans un coin du salon, ne se leva point. Heureusement pour lui, ses compagnons le cachèrent aux regards du prince. Deux heures s'écoulèrent.

— Il est temps, vint dire la Suze au chevalier, tellement absorbé en lui-même qu'il paraissait endormi.

Raoul se leva sans répondre, suivit les jeunes gens dans le jardin, où, cachés sous l'ombre projetée par les charmilles, ils attendirent.

Comme nous l'avons dit, Pierre traversa le jardin au pas de course, broyant les fleurs sous ses pieds, et franchit le balcon de M^{me} de Champsaur. Le premier mouvement du chevalier fut de s'élancer sur les traces de Pierre, sa première pensée fut d'escalader à son tour le funeste balcon. La Suze comprit ce qui se passait dans l'esprit de son ami; il le désarma, et, avec l'aide de ses compagnons, parvint à l'arrêter.

— Laissez-moi! laissez-moi! balbutiait le chevalier ivre de colère; laissez-moi! je veux les tuer tous les deux!

L'excès même de sa douleur ôta toute

force au jeune homme; après une résistance violente mais fortement comprimée, il se plia à la volonté de la Suze et rentra dans la salle.

L'attente fut longue pour le chevalier; un silence profond régnait dans l'hôtel, et pas une parole ne troubla ce calme plein de torpeur, calme lugubre qui précède les orages du ciel et les orages du cœur.

Enfin un léger bruit se fit entendre; Raoul, dont toute la vie semblait suspendue à la perception des sons, tressaillit sur son siège, son front pâli se releva, ses yeux brillants de fièvre enveloppèrent d'un ardent regard la porte par laquelle le czar allait paraître.

Les officiers se levèrent, la Suze s'approcha de Conflans :

C'est l'hôte du roi de France, dit-il, c'est Pierre le Grand.

Raoul sourit avec dédain et murmura :

— C'est l'amant de M^{me} de Champsaur!

La porte s'ouvrit.

Pierre parut.

D'un geste rapide, Raoul repoussa la Suze et s'approcha du czar.

— Sire, dit-il d'une voix frémissante, Votre Majesté veut-elle m'accorder un moment d'entretien?

Le czar porta son regard d'aigle sur la pâle figure de Raoul, jeta autour de lui un coup d'œil qui eût courbé à ses pieds tout l'empire russe, et répondit d'un ton bref, mais qui semblait plutôt donner un ordre qu'accorder une faveur :

— Suivez-moi.

En face de ce prince si grand par sa puissance, si grand par son génie surtout, le chevalier de Conflans se calma; il fut ce qu'il devait être, un gentilhomme de cœur, respectueux sans humilité, ferme sans hardiesse.

— Que voulez-vous, Monsieur? demanda brusquement le czar qui se tint debout, le dos tourné à la cheminée, regardant avec une fixité peut-être douloureuse la belle figure du jeune homme. — Sire, je viens demander justice à Votre Majesté! — Justice! contre qui? — Contre Votre Majesté elle-même, Sire, dit fermement Raoul.

Le czar fit un geste de violente surprise.

— Expliquez-vous, dit-il impérieusement.
 — Sire, reprit le chevalier, ma première explication sera une confidence, la confidence d'un secret de famille, faite à la loyauté de votre honneur. — Monsieur, répondit le czar d'une voix plus douce, parlez sans crainte; si vous vous adressez au czar Pierre, il vous écoute; si vous venez lui demander justice contre Pierre Romanoff, il vous l'accordera.

• Le jeune homme s'inclina.

— Sire, reprit-il, je suis le chevalier de Conflans, fils de M. le duc de Lesdiguières et frère de M^{lle} de Champsaur. Je suis le seul parent, le seul ami, le seul protecteur de la comtesse de Champsaur, et je viens demander au czar Pierre justice contre Pierre Romanoff! — Je vous l'ai dit, Monsieur, elle vous sera accordée, répondit simplement le czar. Je vous écoute.

Le chevalier de Conflans tressaillit, une rougeur brûlante envahit ses joues.

— Sire, dit le jeune homme moins affirmé, saisi de respect qu'il était devant le calme et la grandeur de Pierre, M^{lle} de Champsaur, élevée dans la solitude, destinée, sinon au cloître, du moins à l'isolement au milieu du monde, vit seule dans un appartement retiré de cet hôtel. Une promesse sainte ferme mes lèvres, et mon bras, sur lequel ne peut s'appuyer hautement ma sœur, s'est armé ce matin pour la défendre. Un des officiers du maréchal de Tessé assurait que M^{lle} de Champsaur avait failli à l'honneur. J'ai protégé ma sœur contre la calomnie, comme le fait pour toute femme un loyal gentilhomme; et ce soir j'ai vu qu'en donnant un démenti à l'accusateur de M^{lle} de Champsaur, j'avais eu tort de douter de sa parole. Sire, un homme a franchi le balcon de l'appartement de ma sœur. Je viens demander justice contre cet homme. — Monsieur, dit le czar d'une voix grave, votre sœur est une noble et chaste enfant; j'ai eu envers elle les torts d'un homme qui ne voit jamais que le but vers lequel il marche. J'ai mal agi; non-seulement je l'avoue, mais je le reconnais. Vous venez me demander compte de l'honneur de votre sœur? Cet honneur est sans tache. Je l'ai vue une fois par hasard,

j'ai désiré la revoir, voilà toute ma faute; elle m'a reçu en me repoussant, voilà tout son crime. Je vais plus loin, Monsieur; ces brèves explications pourraient ne pas vous suffire. Habitué à suivre en tout et toujours les caprices du moment, je me suis introduit, sans réfléchir à l'inconvenance de ma conduite, dans un salon où se trouvaient deux jeunes filles; l'une était votre sœur, je ne connaissais pas son nom. Le charme de son esprit, de sa beauté, le doux parfum d'innocence qui embaumait sa chambre ont été les gardiens de sa pudeur. C'est le czar qui est entré chez M^{lle} de Champsaur, c'est un père qui a continué de la voir.

Le chevalier, profondément ému, leva sur le czar un regard empreint de reconnaissance.

— Sire, dit-il, merci! mon bonheur égale ma gratitude. En défendant ma sœur ce matin, en voulant donner ma vie pour elle, j'ai protesté de son innocence; je n'en doutais pas, et si je suis venu auprès de Votre Majesté le cœur plein d'angoisse, c'est parce que la calomnie ne pardonne pas; elle juge souvent sur les apparences, et des témoins ont assisté à l'entrée de Votre Majesté dans l'appartement de ma sœur. — M^{lle} de Champsaur m'a parlé de ses craintes à ce sujet. Quels sont ces témoins? — Les gentilshommes de garde.

Le czar parut réfléchir.

— Je vous dois une réparation complète, Monsieur, dit-il après un instant de silence, je vais vous la donner.

Le czar fit de la main un signe au chevalier, ouvrit la porte de son cabinet, traversa d'un pas rapide et suivi de Raoul le salon qui le séparait des gentilshommes qui formaient la garde, et, arrivé au seuil de la salle d'attente, il jeta sur les divers groupes un regard impérieux, et dit d'une voix haute et ferme :

— Messieurs, la loyauté des hommes et l'honneur des femmes sont de tous les pays. Une dame de qualité a été offensée. J'ai servi de prétexte à l'offense; je crois de mon devoir de démentir la calomnie. Je vous donne ma parole impériale, Messieurs, ma parole de gentilhomme, que la personne

dont il est question n'a point autorisé ma conduite. Elle mérite, à tous égards, le respect, l'admiration et l'estime. Je vous prie de ne pas l'oublier !

Le czar inclina légèrement la tête, sourit au chevalier de Conflans, et disparut.

XII.

Mademoiselle de Champsaur s'était couchée presque joyeuse, car un messager du chevalier lui avait appris l'heureux résultat de l'audience accordée par le czar.

Quant à Bourguignon, toute trace de tristesse avait disparu de son honnête visage; il était fier du noble fils de son maître, plein de respect pour l'hôte illustre dont l'arrivée à l'hôtel lui avait donné à la fois tant d'orgueil et tant de crainte, en adoration devant la pupille de son cœur. Victoire même avait mis de côté son petit air de désespoir tragique, et, avant de souhaiter le bonsoir à sa maîtresse, elle dit une demi-douzaine de fois :

— C'est un grand prince, Madame, le plus grand prince du monde; il mérite d'être heureux.

Marie ne répondit rien; les paroles de Victoire se faisaient l'écho de sa propre pensée.

De leur côté, les officiers de garde étaient plongés dans le mutisme d'un profond étonnement. Néanmoins les regards qui cherchèrent la sereine figure du chevalier n'eurent rien d'hostile, quoique un léger doute y perçât encore.

— Chevalier, dit la Suze en s'avancant vers son ami, auquel il tendit la main, tu nous dois le récit de ce qui s'est passé entre le czar et toi. Quel philtre as-tu employé pour dompter le lion? A l'aide de quel charme magique l'as-tu soumis, comme un enfant docile, à ta volonté? — Je me suis simplement adressé à l'honneur de Sa Majesté, mon cher la Suze; j'ai demandé justice pour une enfant sans famille, pour une jeune fille qui n'a d'autre ami et d'autre protecteur que moi. Cette justice, je l'ai obtenue. — Com-

plètement, répondit un officier; il faut même avouer que le czar a mis à vous la rendre une étrange condescendance.

Conflans bondit sur le siège qu'il avait pris auprès de celui de la Suze.

— Encore! s'écria-t-il; encore! — C'est une plaisanterie de camarade, dit la Suze avec une apparente conciliation dans ses paroles mais d'un ton de persiflage. Comment! tu ne permets même pas qu'on plaisante un peu? Faut-il pleurer d'attendrissement sur ce que nous venons d'entendre? D'honneur! pas un de nos dévots catholiques ne se soumettrait à faire ainsi amende honorable.

Le chevalier se leva.

— Messieurs, dit-il, vous vous êtes placés entre la vengeance et moi lorsque je croyais la vengeance juste. J'en remercie votre affection, si affection il y a. Mais de quel nom dois-je appeler, je m'adresse à vous particulièrement, la Suze, de quel nom dois-je appeler le sentiment qui dicte votre blessante appréciation de la conduite du czar? — A demain les affaires sérieuses! dit la Suze, sentant fort bien qu'une querelle serait le résultat de sa réponse. Il est temps de dormir : dormons. — Oui, dormons, répètent quelques voix.

Ils s'endormirent les uns après les autres, sur leur lit de camp respectif; mais le chevalier ne ferma pas de longtemps ses paupières alourdies. Il rêva longtemps tout éveillé, et lorsque la fatigue l'emporta sur les préoccupations de son esprit, un sommeil fiévreux plus douloureux que la veille lui montra tour à tour les murs sombres d'un cachot de la Bastille, le czar aux pieds de Marie, et ses compagnons de plaisir proclamant avec une insultante joie le nom de la maîtresse de Pierre, M^{lle} de Champsaur.

Conflans fut soudainement réveillé par le contact d'une main qui s'appuyait sur son épaule.

Il se leva, et, les yeux à moitié clos, il s'écria vivement :

— Qu'y a-t-il? — Chut! dit une voix, suivez-nous sans bruit; il est inutile que ces messieurs se réveillent.

Le chevalier chercha alors à reconnaître

son matinal visiteur, car le jour commençait à peine à pénétrer dans les salons.

— Monsieur le maréchal de Tessé murmura le jeune homme saisi d'un vague effroi.

Les murs de la Bastille se dressèrent devant les yeux de Raoul. La réalité succédait au rêve.

— Cependant, se dit le jeune homme en marchant derrière le maréchal qui se dirigeait vers les appartements du czar, il ne prendrait pas la peine de m'arrêter lui-même.

Arrivés l'un et l'autre à la petite porte de l'entrée particulière de la chambre à coucher du czar, M. de Tessé frappa doucement.

La porte fut ouverte par le czar.

Pierre était seul; les bougies épuisées mouraient dans les candélabres, et les pâles lueurs du jour qui commençait à paraître luttaient dans la chambre avec l'éclat terni des lumières. On voyait qu'il ne s'était pas couché; une table chargée de papiers en désordre, des lettres écrites et prêtes à partir, révélaient le travail nocturne du czar.

Voici ce qui s'était passé entre le czar et le maréchal avant le réveil du chevalier de Conflans.

Averti par le valet de chambre de Pierre, M. de Tessé, tout en maugréant en lui-même contre les excentricités du prince, s'était rendu à ses ordres.

— Monsieur le maréchal, avait dit Pierre sans autre préambule, j'ai vu le chevalier de Conflans.

Croyant encore le czar dans l'état d'exaspération où il s'était mis la veille contre les duellistes, le maréchal répondit vivement :

— Sire, j'ai prévenu les désirs de Votre Majesté; l'affaire est dénoncée au tribunal, et ce matin même on l'instruira; en attendant, la lettre de cachet est lancée, et les deux coupables, ainsi que leurs témoins, seront arrêtés et conduits à la Bastille. — Je ne le veux pas, dit brusquement le czar. — Votre Majesté oublie qu'elle-même... — J'ai changé d'avis; j'ai pris connaissance du fait; non-seulement M. de Conflans n'a aucun tort, mais encore il s'est conduit en brave et loyal gentilhomme. L'honneur d'une dame était en jeu, ma loyauté compromise,

M. de Conflans a défendu l'un et l'autre. Je ne veux punir personne, et je désire offrir au chevalier des preuves de mon estime et de ma gratitude. — Votre Majesté veut-elle préciser ce qu'elle désire faire pour M. de Conflans. — Je ne sais encore, maréchal; que pensez-vous à cet égard-là? — Votre Majesté croit-elle qu'une compagnie... — Une compagnie, soit; mais où? — Dans un corps d'élite. — Fort bien, maréchal, ce sera un commencement de fortune; car mes bienfaits ne se borneront point là; je parlerai du chevalier à M. le régent, et mes ambassadeurs veilleront sur lui. Je m'intéresse vivement à ce jeune homme, maréchal.

M. de Tessé s'inclina en silence, trouvant fort étrange qu'on le fit lever au point du jour pour lui recommander un de ses officiers.

— Ce n'est pas tout, maréchal, ajouta le czar, pour lequel il ne semblait plus rien exister au monde que le chevalier de Conflans; je désire m'entretenir avec ce jeune homme en votre présence, afin que si plus tard cela se trouvait nécessaire, vous puissiez témoigner de ma bienveillance pour lui.

M. de Tessé courut à la recherche de Conflans, étrangement étonné du rôle que lui donnait le czar dans cette affaire. Mais l'étonnement du vieux soldat était tout intérieur, car son placide visage n'en laissait rien paraître. Du reste, servant de cicerone à Pierre dans les courses vagabondes de ce der nje à travers Paris, il était habitué à la bizarre spontanéité de ses caprices, qui avaient tous la ténacité d'une résolution. Plus d'une fois il arriva au pauvre maréchal de courir en fiacre à la recherche du czar, qui dans leurs pérégrinations lui échappait comme un écuyer en vacances. Les historiens et les mémoires du temps racontent à ce sujet les aventures les plus drolatiques.

Comme nous l'avons dit, le chevalier de Conflans, moitié anxieux de ce qui allait lui arriver, moitié résigné à son sort, suivit le maréchal, et entra avec lui dans la chambre à coucher du czar.

— Monsieur le chevalier, dit le czar, j'ai voulu vous recommander à la bienveillante protection de M. le maréchal : M. le maré-

chal vous mettra à la tête d'une compagnie. J'ai voulu ; c'est peut-être un égoïsme de cœur, ajouta à mi-voix le czar en faisant au jeune homme, un signe amical, causer avec vous de la noble enfant que vous avez défendue avec tant de bravoure. Je songe à quitter la France. Je ne ferai point l'injure à M^{lle} de Champsaur de lui offrir des preuves de la profonde affection qu'elle m'inspire. On les apprécierait mal. Je ne puis donc, sous peine de l'offenser, être pour elle qu'un ami inutile. C'est à vous de tenir la place que je voudrais pouvoir occuper, mon cher maréchal, continua le czar en se tournant vers ce dernier ; je vais vous demander un service de frère d'armes à frère d'armes. J'aime et je considère M^{lle} de Champsaur comme une enfant à moi, comme une fille de ma maison. Je remets son honneur et son avenir entre vos mains. M. de Conflans ne peut se faire hautement le protecteur d'une jeune fille de dix-sept ans. — Sire, répondit le maréchal touché de l'émotion qui faisait trembler la voix de Pierre, comment remercier Votre Majesté de sa confiance, de sa bonté ? — Tous les remerciements sont pour vous, maréchal ; l'heure de notre séparation n'est pas éloignée, et ma gratitude égalera mon amitié, si vous ne mettez point en oubli l'intérêt que m'inspire M^{lle} de Champsaur. Cet intérêt n'a point pour unique cause le sentiment de respect qu'inspirent à tout homme de cœur la jeunesse et l'innocence : il a pris surtout sa source dans la reconnaissance ; M^{lle} de Champsaur a été pour moi un conseil, une amie ; j'ai écouté sa voix d'enfant, sa voix qui me disait en quelques paroles plus de vérités que ne m'en a jamais dit celle de mes conseillers.

M. de Tessé écoutait avec une réelle surprise les paroles du czar. Le vieux maréchal ignorait encore la puissance que la naïveté et la candeur peuvent exercer sur les natures grandioses.

Heureux et fier de la haute estime accordée par Pierre à sa jeune sœur, le chevalier de Conflans ne savait comment exprimer son enchantement et sa gratitude.

Il mit un genou en terre et dit d'une voix émue :

— Votre Majesté veut-elle m'accorder l'honneur de poser mes lèvres sur sa loyale main ?

Le czar releva le jeune homme, et, en le relevant, il appuya affectueusement sur son épaule la main qu'il lui avait tendue.

— Nous nous reverrons, chevalier, dit-il en le congédiant avec grâce ; nous nous reverrons bientôt. Adieu.

M. de Conflans s'inclina respectueusement devant le czar, salua le maréchal de Tessé, et sortit de l'hôtel la joie dans le cœur.

XIII.

Ce jour-là, le czar devait se rendre à Saint-Cyr pour visiter la célèbre institution et en voir l'illustre fondatrice, qui, comme on le sait, s'y était retirée depuis la mort de Louis XIV, son royal époux.

M^{lle} de Champsaur préféra à la solitude du cloître l'hospitalière demeure de M^{me} de Maintenon ; et Raoul, averti par Bourguignon du choix de la jeune fille, s'était mis au nombre des officiers français qui devaient servir d'escorte au czar. Il fit savoir à Marie, n'osant pas, crainte de nouvelles calomnies, se présenter lui-même chez elle, qu'il accompagnait le czar à Saint-Cyr, et qu'il désirait la revoir avant son installation définitive auprès de M^{me} de Maintenon.

Accompagnée de Victoire et du vénérable Bourguignon, M^{lle} de Champsaur prit le chemin de Saint-Cyr et y arriva à midi.

C'était l'heure du déjeuner de M^{me} de Maintenon, et elle allait se mettre à table.

Cette reine *in partibus* avait apporté à Saint-Cyr toute l'étiquette de Versailles ; elle prenait presque toujours ses repas seule ou avec des personnes de son intimité, mais on ne l'approchait qu'avec les témoignages du respect le plus profond.

Indirectement prévenue de la visite du czar, M^{me} de Maintenon l'attendait, mais si des soins plus minutieux que ceux qui présidaient d'ordinaire à sa toilette l'avaient retenue longtemps entre les mains de ses femmes de chambre, elle n'avait rien changé

ni à son costume habituel, ni à sa coiffure ordinaire.

M^{me} de Maintenon avait alors quatre-vingt-deux ans; elle n'était plus belle, on ne l'est plus à cet âge; mais il restait encore sur cette figure usée par le temps, flétrie par les années, des restes visibles d'une rare beauté. La coquetterie de la vieille marquise avait encore deux charmes à faire valoir : ses mains merveilleusement conservées, et son teint d'une blancheur à faire envie à une jeune fille. Grâce à la pénombre mystérieuse qui régnait ordinairement dans la pièce où se tenait M^{me} de Maintenon (on n'ouvrirait jamais les rideaux des fenêtres) elle produisait toujours sur ses visiteurs l'effet d'illusion qu'elle voulait produire.

L'appartement de la marquise, simplement meublé, ne se composait que de trois pièces. Elle sortait peu de chez elle, et y recevait toujours avec joie les quelques amis intimes dont l'attachement avait suivi toutes les phases de son existence et que son exil n'avait point éloignés d'elle! mais, à part ces fidèles et vieux compagnons, à part ce groupe restreint d'amis, la marquise n'existait pour personne, et la femme qui avait régné en souveraine sur la cour de Louis XIV, la femme qui avait fait imposer ses lois à l'Europe, végétait dans la solitude.

M^{me} de Maintenon reçut Marie avec une extrême tendresse; elle avait connu, aimé et pleuré peut-être sur la mort prématurée de la mère de M^{lle} de Champsaur, et elle donnait à l'enfant ce qu'elle avait donné à la mère, caresses et affection. C'est une justice à rendre à M^{me} de Maintenon, elle fut la constante alliée de ses amis, les aida quand il lui fut possible de le faire, et dans aucune circonstance ne se montra ni oublieuse, ni ingrate.

— Vous voilà, chère enfant, dit M^{me} de Maintenon en embrassant la jeune fille; voyons, soyez franche, venez-vous me rendre visite, ou un sentiment de curiosité bien légitime, ajouta la marquise en souriant, vous amène-t-il à Saint-Cyr? Vous désirez voir le czar? Mais comment se fait-il que vous ne l'ayez pas encore vu? N'habitez-vous point l'hôtel de Lesdiguières? — Pardonnez-

moi, Madame, je n'ai pas quitté ma retraite. — C'est un tort, mignonne, mais en ceci M. le maréchal de Villeroy est encore plus coupable que vous. M^{me} de Lesdiguières vous a recommandée à lui en mourant, et sa belle-fille devait vous servir de mère jusqu'au moment de votre entrée au chapitre. Je ne me suis pas occupée de cela, croyant ce petit arrangement de famille tout à fait terminé; puisqu'il n'en est rien, nous y arriverons.

M^{me} de Maintenon montra un tabouret à M^{lle} de Champsaur et la fit s'asseoir; cette faveur était grande, et l'orgueilleuse marquise l'accordait rarement.

— Avez-vous eu à vous plaindre du voisinage de ces étrangers, mon enfant? demanda-t-elle. — Non, Madame, répondit M^{lle} de Champsaur en rougissant, car elle songeait avec angoisse que si la marquise apprenait l'événement qui s'était passé la veille, elle la gronderait avec une extrême sévérité. — Le czar quitte la France sous peu de jours, reprit M^{me} de Maintenon après un instant de silence, et sans avoir pris garde à l'émotion furtive qui avait coloré les joues de Marie; si je n'étais certaine de ce très-prochain départ, je vous garderais ici; il n'est ni séant ni sage de rester seule à l'hôtel, chère Marie. — Ce serait de grand cœur que je resterais auprès de vous, Madame, si cela m'était possible; mais, après avoir refusé l'hospitalité obligeante de M^{me} de Villeroy, celle de M^{me} de Crigny, je ne puis... — Vous me donnez là une belle raison, Mademoiselle, dit M^{me} de Maintenon d'un ton sec et hautain, une belle raison en vérité! Après avoir refusé les offres qui vous ont été faites, vous acceptez la mienne, et voilà tout.

Ce qui voulait dire, et Marie le comprit : Lorsque la reine douairière de France, lors que la veuve de Louis XIV vous fait l'honneur de vouloir bien vous garder auprès d'elle, vous devez être fière et heureuse, et n'avoir à répondre que des remerciements.

Comme pour réparer la faute involontaire que lui avait fait commettre son désir de rentrer à l'hôtel, M^{lle} de Champsaur baisa doucement les belles mains de la marquise.

Inquiète sans vouloir s'en convaincre elle-même, et surtout sans le laisser paraître, de la prochaine arrivée du czar, M^{me} de Maintenon parlait de lui avec Marie; puis frappée tout à coup de la précision avec laquelle la jeune fille répondait à ses indirectes questions, elle jeta sur celle-ci un regard étonné et lui dit vivement :

— Vous connaissez donc le czar? Vous parlez de lui comme vous parleriez d'une personne de vos amis.

Marie devint pâle; ses petites mains, posées sur les genoux de M^{me} de Maintenon, se croisèrent avec un geste de prière, et n'osant mentir, osant moins encore dire la vérité, elle baissa la tête.

— J'attends votre réponse, Mademoiselle, dit sévèrement la marquise. — Ne me grondez pas, Madame, répondit d'un ton suppliant la pauvre Marie qui espérait éluder la question première. — Je ne vous gronde pas, mignonne, reprit affectueusement M^{me} de Maintenon; parlez avec confiance, connaissez-vous le czar?

Marie hésita encore, puis, levant sur la marquise ses grands yeux attristés.

— Oui, balbutia-t-elle. — Où l'avez-vous donc vu? — A l'hôtel.

M^{me} de Maintenon, un instant inquiète, se rassura aussitôt.

— Je comprends : le jour de son entrée à l'hôtel de Lesdiguières, n'est-ce pas? Avez-vous vu le czar autre part qu'à l'hôtel de Lesdiguières? — Oui, Madame. — Où cela, mignonne? — Chez M. le duc d'Antin. — Et puis? — Chez moi, Madame, balbutia Marie.

La marquise tressaillit sur son fauteuil, et resta quelques instants muette de surprise.

— Chez vous, Mademoiselle! chez vous! — Mon Dieu, oui, Madame! Mais quel mal y a-t-il donc dans une simple visite de Pierre I^{er}? — Comment! Mademoiselle, vous vivez dans la retraite, vous vous destinez au service de Dieu, et vous recevez...? Pour quelle raison le czar est-il venu vous rendre visite? Pourquoi l'avez-vous reçu? Voyons Mademoiselle, répondez.

Les questions de M^{me} de Maintenon se succédèrent avec une telle rapidité, le diapason de sa voix, ordinairement doux et faible,

s'éleva peu à peu à un si haut degré d'irritation, que, tremblante comme une feuille agitée par le vent, pâle d'effroi, et les yeux baignés de larmes, Marie ne sut que répondre.

Vainement la pauvre jeune fille essayait de surmonter l'effroi qui paralysait ses lèvres, vainement elle tentait d'arracher de son cœur palpitant l'aveu de ce qui s'était passé; elle ne pouvait réussir, en dépit de ses violents efforts, qu'à balbutier des mots indistincts, des paroles inintelligibles.

En face de ces souffrances réelles, de ce désespoir d'enfant, M^{me} de Maintenon sentit s'évanouir tout sentiment de colère; elle fit agenouiller Marie devant elle et, les bras enlacés autour du cou de M^{lle} de Champsaur, la tête inclinée sur le front rougissant de la tremblante jeune fille, Madame obtint un bref récit de ce qui s'était passé entre le czar et Marie.

— Ma chère belle, dit la marquise d'une voix douce, mais grave, je ne vous ferai pas de reproches; ils ne répareraient rien; je vous dirai simplement que vous avez agi avec une légèreté indigne de la noblesse de votre nom. Je vous l'ai dit bien des fois, et vous avez eu tort de l'oublier : amie intime de votre père, sœur par la tendresse de l'adorable femme qui vous a donné le jour, j'ai chargé ma conscience d'une responsabilité bien grande, en promettant au duc et à votre mère de veiller sur vous. Vous croyant sous la protection momentanée de M^{me} de Villeroi, je ne me suis pas enquis de votre sort. Je le savais assuré de toutes les façons, et j'attendais votre venue. Vous voici arrivée; vous ne quitterez Saint-Cyr que pour entrer dans un chapitre.

Marie se sentit pâlir, mais voulant dérober à son sévère mentor l'ombre même de cette émotion, elle inclina son charmant visage sur les mains de la marquise et y posa ses lèvres.

— Oui, Madame, dit-elle d'un ton empreint d'une tendresse reconnaissante, oui, je resterai auprès de vous jusqu'à l'époque de mon entrée au chapitre. Mais, si vous voulez bien le permettre, j'irai ce soir, accompagnée de Victoire, prendre mes vêtements à l'hôtel et

mettre en ordre mon petit appartement. — Victoire suffira à cette besogne, répondit brièvement M^{me} de Maintenon.

Marie baissa la tête et se mit à pleurer.

Madame de Maintenon vit couler sans mot dire ces larmes silencieuses; elle paraissait en chercher la cause, non sur le visage attristé de Marie, mais dans le souvenir des paroles arrachées à la jeune fille.

— Pourquoi ces larmes? Mademoiselle, pourriez-vous en confier le secret à votre mère? — Oh! oui, Madame, s'écria Marie, qui pleurait sur Raoul, dont sa reclusion à Saint-Cyr la séparait; qui songeait à sa liberté perdue, aux douces heures de solitude passées à l'ombre de l'hôtel de Lesdiguières; qui peut-être encore regrettait amèrement de tromper l'espérance de la révoir qu'elle avait donnée au czar.

Un grand bruit se fit entendre, les jeunes filles d'honneur de M^{me} de Maintenon s'élançèrent du petit salon, dans lequel elles s'étaient retirées pendant l'entretien de Madame avec Marie, et coururent comme une volée d'oiseaux vers les fenêtres de la chambre de Madame.

— C'est le czar! dit une de ces fraîches voix. — Fort bien, Mesdemoiselles, répondit tranquillement Madame de Maintenon; veuillez ne point soulever les rideaux: il n'est pas convenable que des personnes à moi témoignent tant de curiosité.

M^{me} de Maintenon se coucha à demi sur son lit; elle y passait habituellement plusieurs heures par jour, et attendit.

Des pas pressés retentirent dans l'antichambre; les jeunes filles debout se tenaient à quelques pas du lit de leur souveraine; une d'elles ouvrit la porte. Pierre était là. Il fit en entrant un léger salut, puis recula, surpris de se trouver dans une chambre dans laquelle l'ombre luttait victorieusement contre quelques faibles rayons de lumière. Mais le czar n'était pas homme à fuir devant un aussi léger obstacle; sans la moindre hésitation et surtout sans la moindre réflexion, il alla droit aux fenêtres, leva les rideaux, et chercha du regard M^{me} de Maintenon.

La marquise, stupéfaite, suivait d'un œil presque effrayé les mouvements de son

étrange visiteur; mais Pierre ne daigna point s'apercevoir de l'effroi qu'il inspirait; il s'approcha du lit, resta quelques minutes devant la favorite du grand roi, parut l'examiner avec une extrême attention, puis il salua aussi légèrement qu'à son entrée, n'accorda pas un signe de déférence aux jeunes filles, ne vit même pas Marie, gagna la porte, l'ouvrit, et disparut sans avoir prononcé une seule parole.

— Fermez les rideaux, Mesdemoiselles, dit la marquise sans manifester aucune émotion, quoiqu'elle fût profondément blessée de l'insolence de Pierre; le grand jour me fatigue, et donnez l'ordre de faire monter auprès de moi la suivante de M^{lle} de Champ-saur.

L'étonnement des jeunes filles, habituées aux respects pleins d'adulation qui entouraient la reine de Saint-Cyr, était si profond, qu'elles se regardaient en silence et comme saisies d'une vague terreur. M^{me} de Maintenon fut obligée de donner ses ordres une seconde fois.

Victoire fut introduite.

Sur un signe de sa jeune maîtresse, la soubrette, après avoir respectueusement salué M^{me} de Maintenon, s'avança vers Marie.

— Victoire, dit Marie en attirant la jeune fille dans l'embrasure d'une fenêtre, vous allez partir pour Paris avec Bourguignon. — Parlez d'une voix distincte, Mademoiselle, dit la marquise.

Marie hésita, puis, se voyant seule entre M^{me} de Maintenon et Victoire, elle parut prendre un parti désespéré.

— Victoire, dit-elle encore d'un ton parfaitement en harmonie avec l'ordre donné par M^{me} de Maintenon, vous prendrez à l'hôtel deux toilettes complètes, mes livres de prières, mes dessins commencés, mes broderies; vous prendrez aussi ma chère petite Marphise.

Victoire se permit de pousser un soupir.

— Puis... (M^{lle} de Champsaur hésita encore) puis vous direz à Bourguignon de prévenir une personne que je devais voir ce soir, de l'impossibilité de mon retour à Paris; de plus, vous ferez savoir à Sa Majesté

le czar Pierre que je suis à Saint-Cyr... et...
— Mademoiselle, interrompit M^{me} de Maintenon, vous donnez à votre suivante des ordres qui me paraissent étranges; veuillez venir auprès de moi et m'en faire connaître les motifs. Victoire, retirez-vous. — Quelle est la personne que Bourguignon doit prévenir de votre absence, Mademoiselle? demanda M^{me} de Maintenon, qu'inquiétaient assez vivement les larmes et les hésitations de Marie.

La jeune fille tressaillit mais ne répondit pas.

— Je vous interroge, Mademoiselle, dit la marquise d'une voix impérieuse. — Madame, répondit Marie, regrettant déjà que la crainte d'inquiéter son frère ne l'eût emporté sur la prudence, le nom de cette personne est un secret qui ne m'appartient pas. — Vraiment, Mademoiselle? mais il me semble que vous partagez ce secret, puisqu'il vous est connu. Veuillez donc, je vous prie, répondre à ma question. — Je ne le puis, Madame. — Ah! vous ne pouvez pas me faire part d'une chose que vous confiez à Bourguignon! En vérité, Mademoiselle, c'est un manque de respect tout à fait impardonnable! — Madame, s'écria Marie, un serment me ferme les lèvres, mais, je vous le jure, je n'ai commis aucune faute, je suis toujours digne de votre affection. Et la pauvre enfant éclata en sanglots. — A qui avez-vous fait ce serment? — A Bourguignon, Madame, et sur la mémoire de mon père.

La marquise resta pendant quelques minutes soucieuse et absorbée.

Le vieux serviteur, auquel Victoire avait appris la retraite forcée de M^{lle} de Champsaur, ne franchit pas sans inquiétude le seuil de l'appartement de M^{me} de Maintenon, et lorsqu'il s'arrêta, les yeux baissés, devant la marquise, il avait plutôt l'air d'un coupable que du brave et loyal serviteur qu'il était.

Après une suite de questions auxquelles Bourguignon répondit avec une brièveté et une prudence que la marquise traita tout bas d'hypocrisie, M^{me} de Maintenon, appuyant avec persistance sur le but principal de l'interrogatoire, reprit :

— Ce secret, vous le tenez donc de votre maître? — Oui, Madame. — Vous avait-il autorisé à le révéler à M^{lle} de Champsaur? — Non, Madame. — Mais alors dans quel but vous êtes-vous permis de prendre pour confidente une jeune fille? — Hélas! Madame dit le vieillard en jetant sur sa jeune maîtresse en pleurs un regard attendri, hélas après la mort de M^{me} de Lesdiguières, moi qui laissait M^{me} la comtesse seule au monde, je me souvins qu'il existait pour elle un ami, un protecteur, un être à aimer, et... — Que faites-vous? s'écria vivement M^{me} de Maintenon, mise à la torture par l'hésitante lenteur des paroles de Bourguignon. — Eh bien, Madame, je réunis les deux cœurs qui bataillaient éloignés l'un de l'autre, et ma jeune maîtresse ne pleura plus seule la mort de M^{me} la duchesse. — Quel est ce protecteur, cet ami? Quel est son nom, quel âge a-t-il? — Il a vingt-trois ans. — Vingt-trois ans! s'écria M^{me} de Maintenon, et vous donnez pour protecteur à M^{lle} de Champsaur un homme de vingt-trois ans! Cela est une faute, si ce n'est plus encore... si ce n'est le calcul intéressé d'une mauvaise action! — Oh! Madame, Madame! s'écria Marie en s'élançant vers le vieillard, pâle d'indignation; Bourguignon est incapable de concevoir même une mauvaise pensée; Bourguignon est un honnête homme, un brave serviteur, plus que cela, Madame: il a été longtemps, bien longtemps, l'humble ami de mon père, et j'en demande pardon à Dieu, j'en demande pardon à celui qui n'est plus, mais je violerai la sainteté de mon serment, plutôt que de laisser douter du loyal cœur dont je suis l'unique affection. L'ami, le protecteur, dont parle Bourguignon, c'est mon frère. — Votre frère! s'écria la marquise, votre frère! répéta-t-elle d'un ton de surprise mêlé de doute, mais vous n'avez pas de frère, Mademoiselle! — Les paroles de M^{me} la comtesse sont vraies, et elles révèlent un secret gardé depuis longtemps, dit Bourguignon d'une voix grave. M. le duc de Lesdiguières avait un fils. Ce fils, élevé à Angoulême par un ami de Monseigneur, est à Paris depuis quelques mois, il porte le nom de chevalier de Conflans et fait

partie de la maison du maréchal de Tessé.

M^{me} de Maintenon avait écouté le vieillard avec une attention extrême.

— C'est bien, dit-elle; puis elle ajouta : M^{lle} de Champsaur vous connaît mieux que moi, Bourguignon; elle vous juge et vous apprécie, d'après vos mérites, lesquels, je l'avoue, sont dignes de son affection et de toute mon estime. Allez en paix, bon vieillard, et suivez avec soin les ordres que j'autorise Victoire à vous transmettre : ils émanent de sa jeune maîtresse.

Et comme Bourguignon hésitait à s'éloigner :

— Votre secret est en bonnes mains, dit en souriant M^{me} de Maintenon; allez!

La marquise essuya les larmes de Marie, et lui dit avec tendresse :

— Je suis une mère pour vous, chère enfant : ne l'oubliez pas.

Marie resta à Saint-Cyr, et M^{me} de Maintenon passa la soirée seule, occupée à compiler des papiers et à relire avec soin des lettres jaunies par le temps, mais dont le contenu intéressait au plus haut point l'avenir de M^{lle} de Champsaur.

XIV.

M^{me} de Maintenon, après avoir appris de Marie, dans une dernière conversation, non-seulement ce qui s'était passé entre le czar et elle, avec d'amples détails, mais encore le duel, sa cause, son résultat, et la bienveillante protection accordée par le czar au frère inavoué de Marie, s'était applaudie de cœur d'avoir retenu la jeune fille dans l'inviolable asile de son appartement. Là, du moins, elle était certaine de pouvoir repousser toute tentative hasardée auprès de M^{lle} de Champsaur. M^{me} de Maintenon ne communiqua point ses craintes à sa jeune compagne, mais elle donna des ordres qui interdisaient toute réception de lettre, et soumit Victoire à une surveillance de tout instant.

Cette sévérité ne fut douloureuse à Marie que dans ses sentiments de tendresse pour Raoul. Ne pouvant le rapprocher d'elle, la pauvre enfant eût été heureuse d'entrer avec

le jeune homme dans un rapport de pensées, de lui écrire de temps à autre, de recevoir de ses nouvelles; mais il ne fallait point y songer, la défense de M^{me} de Maintenon avait été absolue.

Si toute correspondance avait été interdite à Marie, elle était, en revanche, amplement dédommée de cette privation par la marquise elle-même, qui, pendant des heures entières, causait avec M^{lle} de Champsaur de ce frère tant aimé.

En écoutant avec une attention toute maternelle les éloges pleins d'enthousiasme qui, sur les lèvres de Marie, accompagnaient toujours le nom du chevalier de Conflans, M^{me} de Maintenon se prit plus d'une fois à sourire.

— Je vois, dit-elle un jour, à la suite d'un de ces longs entretiens pendant lesquels le nom de Raoul s'échappait sans cesse des lèvres de Marie, je vois, chère enfant, que vous aimez beaucoup votre frère. — Oui, Madame, beaucoup, répondit expressivement la jeune fille; mon affection pour Raoul est si profonde, si entière, qu'elle suffira éternellement aux besoins de mon cœur.

Transportons-nous à l'hôtel de Lesdiguières dans la chambre à coucher du czar.

Pierre avait appris à son retour de Saint-Cyr le départ inattendu de M^{lle} de Champsaur. Ce départ furtif, ce départ qui violait une promesse faite, et qui n'avait été précédé ni d'une excuse, ni d'un adieu, jeta Pierre dans la colère froide de l'amour-propre blessé. Il fouilla de son regard irrité les jalousies entr'ouvertes de l'appartement de M^{lle} de Champsaur, y cherchant un rayon de lumière, un mouvement intérieur, un signe de présence qui lui permit de bondir jusqu'au balcon et de le franchir une dernière fois. Mais tout restait sombre, tout restait immobile, l'appartement était bien désert.

Une idée, peut-être un espoir, traversa l'esprit de Pierre; il fit appeler le chevalier de Conflans.

Raoul accourut et répondit aux questions pressantes du czar en lui annonçant la décision, triste également pour lui, qu'avait prise M^{me} de Maintenon à l'égard de sa sœur.

Pierre écouta dans un silence farouche, ne répondit rien et le congédia.

La perte de Marie fut pour le czar une douleur réelle.

Le czar dut quitter Paris. La veille de son départ, à la grande surprise de Conflans, Pierre, traversant la salle des gardes, s'arrêta devant lui.

— Monsieur le chevalier, dit-il, votre compagnie vous sera donnée sous peu de jours. Je pars demain pour la Russie, mais je ne vous oublierai pas.

Une semaine après, le chevalier recevait son brevet de capitaine, et de plus un message pressé du prince Kourakin, ambassadeur de Pierre, et par conséquent resté à Paris.

Le jeune homme courut à l'hôtel du prince.

— Monsieur, dit Kourakin, le czar m'a chargé de vous dire que si vous désirez visiter ses États, ainsi qu'une personne de votre famille, vous y serez tous deux les bienvenus. Le czar désire qu'il lui soit fait part de votre avancement dans la glorieuse carrière que vous allez parcourir. Il désire encore qu'on l'instruise de tout ce qui peut intéresser votre sort et celui de la personne en question.

M. de Conflans témoigna au prince une vive reconnaissance pour les bontés du czar, et rentra à l'hôtel, d'où il écrivit à M^{lle} de Champsaur pour lui communiquer les nouvelles preuves d'affection de leur noble protecteur.

Après avoir été ouverte et lue avec soin par M^{me} de Maintenon, cette lettre fut remise à Marie.

La jeune fille apprit avec peine le départ de Pierre; son cœur fut ému de voir que, malgré l'absence, elle n'avait point été oubliée; mais, au milieu de cette tristesse, pleine de mélancoliques retours vers le passé, Marie songea que l'hôtel de Lesdiguières était vide, et que rien ne devait plus mettre obstacle à sa rentrée à Paris, où elle reverrait son frère, dont elle était séparée depuis si longtemps.

M^{me} de Maintenon s'opposa formellement à ce départ.

Sous la dictée de la marquise, Marie ré-

pondit à la lettre de Raoul; sa réponse fut aimable; elle fut gracieuse, mais un ton de dignité froide y régnait d'un bout à l'autre.

Cette lettre glaciale ne reçut pas de réponse. Ce fut un chagrin pour Marie; elle ne dormit plus, mangea à peine et maigrit vue d'œil.

Un jour, plus triste encore que d'habitude Marie retint Victoire auprès d'elle afin de trouver dans un échange de quelques paroles sinon l'oubli de son chagrin, du moins un instant d'intérêt aux choses extérieures. La jeune suivante apprit à M^{me} de Champsaur que M^{me} de Villeroy était venue rendre visite à la marquise accompagnée d'un gentilhomme de la maison du maréchal de Tessé, et, d'après le portrait fait par Victoire, ce jeune homme était bien certainement le chevalier de Conflans.

Le soir venu, Marie hasarda quelques mots en causant avec Madame sur la visite de la duchesse de Villeroy. Madame répondit qu'il était vrai qu'elle avait reçu cette visite, mais elle ne parla point du gentilhomme, et, par conséquent, le nom du chevalier resta sur les lèvres de Marie.

De son côté, Raoul recevait messages sur messages; il écrivait à son père adoptif, le marquis de Chantillac, et en recevait de longues lettres; puis, ces lettres lues, le chevalier les faisait parvenir à la duchesse de Villeroy ou au marquis de Crigny.

Les promesses du czar, nous l'avons dit étaient en pleine voie de réalisation; Raoul avait été mis à la tête d'une compagnie, il marchait à grands pas vers la faite d'une haute fortune; mais tous ces espoirs de gloire, toute cette fumée d'orgueil, ne valaient pas pour le chevalier un sourire de Marie, et, en songeant à la jeune fille, des frémissements de joie, des tressaillements de bonheur le faisaient rougir et pâlir tour à tour.

Une lettre adressée par M^{me} de Maintenon au maréchal de Villeroy servira de dénouement à cette histoire.

« Je vous dois une explication, Monsieur pour tout ce qui se passe autour de vous, et dont vous n'avez pas été instruit, par la pro-

messe de mystère que j'ai exigée de M^{me} votre belle-fille. Je me suis chargée de tout vous dire, et j'ai promis à M^{me} la duchesse de Villeroi de le faire aujourd'hui même. Il s'agit, vous le devinez, de notre petite protégée, Marie de Champsaur, qui renonce au chapitre et qui épouse un garçon fort bien doté par le marquis de Chantillac. Voilà bien des événements, n'est-ce pas ? Ce sont les plus simples, et ce qui me reste à dire vous étonnera bien davantage.

« Il faut que je vous fasse part d'abord d'une conversation qui a eu lieu entre le feu duc de Lesdiguières et moi, la veille de sa mort. Le duc fut toujours au nombre de mes meilleurs amis, et, lorsqu'il me fit prier de le venir voir dans ce moment suprême, je n'hésitai pas à me rendre à Paris, après avoir prévenu le roi de ce que j'allais faire. Le duc était seul ; il avait éloigné la duchesse afin de pouvoir causer librement avec moi. Il fut heureux et reconnaissant de ma visite, et, comme il avait peu de temps à perdre, il me fit aussitôt sa confidence.

« Depuis longtemps je connaissais la naissance de sa fille, dont la mère était de mes amies ; il me recommanda vivement cette chère petite, et je l'aime fort.

« Après cela, le duc commença une triste histoire, plus difficile à vous transmettre pour ne point vous rappeler un scandale dont nous avons gémi tant de fois ensemble. Vous avez connu les amours de la feue duchesse ; son mari les connaissait aussi bien que vous. Il n'en parlait jamais, mais il en surveillait les suites. Il apprit par des gens affidés que sa femme serait bientôt mère, et la peur lui prit qu'elle ne gratifiât sa maison d'un cadet dont il n'avait que faire. C'était un homme excellent que le duc de Lesdiguières, plein de sens et de raison, qui ne voulait de mal à personne, mais qui tâchait toujours de se défendre de son mieux lorsqu'on l'attaquait.

Il alla donc un jour trouver la duchesse, et, sans reproches, sans emportement, il lui dit qu'il savait tout, qu'il avait fermé les yeux jusqu'au moment où l'honneur de sa maison et la fortune de son fils se trouvaient sérieusement menacés ; que maintenant en-

core il ne lui faisait aucune menace ; qu'ils vivraient en bon accord, comme par le passé, mais à une condition : c'est que l'enfant lui serait remis, et qu'il en disposerait suivant son bon plaisir.

« Comme la duchesse se récriait qu'il voulait tuer l'innocente créature, M. de Lesdiguières lui donna sa parole qu'il n'en était rien, mais qu'elle ne le reverrait jamais. La duchesse se fit beaucoup prier, puis enfin, faute de pouvoir se défendre contre la volonté de son mari, elle y céda.

« L'enfant vint au monde : le duc était présent à sa naissance ; il le prit et l'envoya par son valet de chambre de confiance au marquis de Chantillac, son ami, habitant près d'Angoulême, déjà prévenu de ce qu'on attendait de lui. Le marquis, obligé de Lesdiguières, son parent et son ami, bon vieux garçon, riche et retiré dans ses terres, regarda la venue du petit bonhomme comme un bienfait, s'attacha à lui et en fit son héritier.

M. de Lesdiguières consentit à tout cela, mais il allait mourir le premier, et comme il craignait les hasards de la vie et les conséquences de la duchesse, il me remit un désaveu complet de paternité, me priant d'en rester dépositaire, et de le donner au roi, si plus tard ce petit délaissé apprenait le nom de sa mère et venait faire des réclamations. Moi seule au monde possédais ce secret, et je jurai au duc, sur mon salut éternel, de ne point le révéler à la duchesse, et de ne le faire connaître que dans une nécessité impérieuse, mais jamais cependant pour que l'enfant de l'adultère pût hériter du titre et des biens du duc, lors même que son nom serait au moment de s'éteindre.

« Cette nécessité est arrivée par ce qui s'est passé entre le czar et notre petite comtesse, et par l'indiscrétion du vieux Bourguignon. J'ai vu que cette enfant n'était pas faite pour entrer dans un chapitre, et qu'elle y perdrait son âme ; j'ai vu que les jeunes gens s'aimaient de toutes leurs forces en se croyant frère et sœur, et je me suis décidée à les rendre heureux, puisque cela m'est possible sans nuire à personne.

« J'ai raconté à Conflans sa propre histoire

sans lui avouer qu'il en fût le héros, et je lui ai demandé ce qu'il ferait en pareil cas.

« Maudit soit mille fois celui qui déshonorerait sa mère pour un grand nom et des richesses, Madame ! s'est-il écrié.

« Je lui montrai alors le désaveu du duc, en bonnes et dues formes, contre lequel il n'y avait pas à revenir, lors même qu'il aurait eu cette intention.

Je ne vous peindrai pas la joie du chevalier en apprenant que la comtesse de Champ-saur n'était pas sa sœur, Marie est aussi heureuse que lui.

« Le brave marquis s'est exécuté avec joie ; il a tenu toutes les promesses faites, et c'est à qui sera le plus enchanté de ceci, moi comprise. Le jeune homme a de hauts protecteurs, un noble caractère, des talents,

de l'esprit ; il ira loin. Sitôt marié, le joli ménage quittera Paris pendant un mois ; ils iront auprès de leur père adoptif ; le vieux Bourguignon et une bonne fille nommée Victoire les serviront là-bas.

« Nous demanderons la signature du roi et la vôtre au contrat. Le czar, auquel le maréchal de Tessé et le prince Kourakin ont annoncé la nouvelle, vient d'écrire qu'il voulait mettre son nom auprès de celui de Sa Majesté, et il n'envoie aucun présent, ce qui est de bien bon goût pour un barbare.

« Bonjour, Monsieur. Vous savez tout maintenant. J'ai tenu ma promesse et je compte sur votre prochaine visite.

« MAINTENON. »

VICTOR PERCEVAL.

LA

GUERRE DOMESTIQUE

HISTOIRE DU BAS-RHIN.

La paix amasse, la guerre dissipe. C'est un vieux dicton et bien vrai, encore qu'il y ait maintes gens qui n'en veulent rien croire.

Dans le Bas-Rhin allemand, sur le bord même du fleuve, s'étend un petit village dont toutes les maisons se font remarquer par leur aspect de propreté et même d'élégance. L'aisance y est générale, car le sol est fertile et le peuple travailleur et rangé ; mais, de tous les paysans du lieu, le plus riche était le vieil André, dont la maison et les vastes étables situées le long du fleuve

affleuraient le chemin de halage qui passe devant le hameau. A la mort du bonhomme, tous ses biens furent dévolus à ses deux fils : l'aîné se nommait Gaspard, le plus jeune Zébulon.

Dès son plus jeune âge, Gaspard avait toujours respiré la force et la santé : à quinze ans, il empoignait les mancherons d'une charrue et maniait une faux aussi bien qu'un homme fait ; et quand, la nuit venue, il rentrait à la maison, il n'était pas de maître-valet qui, mieux que lui, s'entendit à tailler une large brèche dans un monceau de pommes de

terre et de hachis. Tout autrement du pauvre Zébulon : atteint de rachitisme pendant sa jeunesse, il avait été forcé, durant trois

fole de morue au lieu de bière, et de plus sa vie avait été empoisonnée encore par toutes les autres maladies de l'enfance. Vers sa quatorzième année, il réussit pourtant à



Oh ! mourons ainsi ! sanglota Zébulon. (Page 150.)

prendre le dessus ; mais ses jambes demeurèrent toujours arquées et vacillantes, et si le barbier n'eût eu que lui pour pratique, il n'eût pas fait fortune, car son menton ne vit jamais poindre le plus petit poil de barbe. Les soins du bétail et de la culture

n'avaient pour lui aucun attrait ; son plus grand plaisir était de rester à jouer derrière le poêle avec les enfants du voisinage, plus jeunes que lui de beaucoup, et à qui il fabriquait des joujoux de toutes sortes, mais surtout des pantins et des poupées.

qu'il s'entendait parfaitement à costumer.

Voyant que le pauvre petit serait toujours impropre aux travaux des champs, le vieil Andrès le mit en apprentissage chez un tailleur, et Zébulon s'appliqua si bravement à son métier, qu'avant que son père mourût, il s'était déjà fait une bonne clientèle.

Cela, du reste, ne le mit pas en meilleur point auprès des filles du village, et pas une — même parmi celles dont il avait jadis habillé les poupées — pas une ne voulait entendre parler de lui; loin de là, elles ne songeaient qu'à railler le pauvre Zébulon. et, par taquinerie, ne l'appelaient jamais que *maître Bancroche*, à cause de ses jambes mal venues et cagneuses. Naturellement, ces moqueries sans cesse répétées ôtèrent au petit tailleur toute envie amoureuse, et son attachement pour son frère Gaspard s'accrut d'autant. Celui-ci, selon la vieille et louable coutume du pays, avait pris femme de bonne heure, et chaque année, régulièrement, sa robuste compagne lui donnait un enfant.

A la mort du vieil Andrès, les deux frères se partagèrent à l'amiable son riche héritage : Gaspard se chargea de tous les biens ruraux, et Zébulon conserva la maison paternelle avec le grand jardin potager et le verger y attenant; il avait abandonné tout le rez-de-chaussée à son frère, moyennant que sa belle-sœur le prit en pension, et lui-même s'était installé à l'étage supérieur, dans une grande belle chambre dont les fenêtres donnaient sur un bout de prairie confinant au Rhin et au grand chemin du village. Là, campé sur son établi, il cousait bravement tout le jour; rien de ce qui se passait dans le voisinage ne lui échappait, et quand des bateliers longeaient la rive, il échangeait quelques mots avec eux et leur demandait ce qu'il y avait de nouveau à Mayence ou à Emmerich. Et coulant ainsi des jours paisibles, le bon petit tailleur devint un vieux garçon quasi sans s'en apercevoir.

Pendant vingt années pleines, les deux frères vécurent de cette vie commune dans le plus parfait accord. Les enfants de Gaspard s'en trouvaient au mieux : toujours fourrés dans la chambre de l'oncle, ils ne

se lassaient pas de regarder par la grande fenêtre le mobile tableau qui se déroulait sous leurs yeux, et quand tombait le jour et que Zébulon quittait son ouvrage, ils se faisaient fabriquer par le bonhomme des poupées et des souris. Le malheur seulement, c'est que, chaque fois que l'un des enfants atteignait l'âge d'aller à l'école, il devenait bientôt irrespectueux envers son oncle sur lequel il entendait faire mille railleries par ses petits camarades; le marmot se montrait alors chaque jour plus indocile, jusqu'à ce qu'enfin l'oncle, poussé à bout, l'eût saisi par le bras et mis à la porte de sa chambre. Or cela lui était arrivé déjà avec tous ses neveux et nièces.

Sur ces entrefaites, voici qu'un beau matin le diable vint déposer un œuf dans la maison. Gaspard avait en ce temps-là douze enfants grands et petits et dont les tailles s'étagaient ainsi qu'un buffet d'orgues. Comme il avait bien cultivé l'héritage et que même il l'avait agrandi par l'acquisition de nouveaux terrains, il lui fallait un plus grand nombre de domestiques qu'auparavant, et sa femme trouva alors que le rez-de-chaussée de la maison paternelle était trop petit pour eux. Elle insinua donc dans l'oreille de son mari qu'il faudrait faire élever une nouvelle maison à côté de l'ancienne, et que celle-là devrait être bâtie en briques et non en bois, et que de plus il y faudrait faire disposer une belle chambre peinte... Gaspard fit longtemps la sourde oreille : il pensait à part lui que, pour le prix que lui coûterait la bâtisse nouvelle, il pourrait mettre dans ses étables une douzaine de vaches de plus et acheter encore dans le haut pays un bon journal de terre; mais sa femme voulait une maison neuve et n'avait nul souci de vaches.

Cher lecteur, si jamais tu convoites des vaches, et ta femme une maison neuve, il est probable que les vaches ne seront point achetées, mais, pour sûr, la maison neuve sera bâtie.

Où bâtir, cependant? Avant tout il fallait s'entendre là-dessus avec le frère Zébulon, car tout le terrain qui environnait la maison paternelle faisait partie de son lot. Or Zébulon recueillait dans son jardin de magnifiques légumes, son verger lui donnait les fruits les

plus délicats, et deux fois la semaine, il faisait porter ces divers produits, par la patate, au marché de Rees ou de Clèves, et il gagnait ainsi maints bons thalers qu'il mettait soigneusement de côté afin de s'en faire un petit capital C₃ réserve pour ses vieux jours. Son jardin, d'ailleurs, était sa plus grande joie; et puis c'était un exercice favorable à sa santé, en descendant de son établi, de se livrer aux menus travaux du jardinage, tels que semis, plantations, greffes, etc.

Certes, Gaspard avait des champs à revendre dans le haut pays; mais là, près du village, il ne possédait rien qu'une étroite et méchante langue de terre qui s'étendait tout juste entre la maison du vieil André et le chemin de halage. Au moment des partages, la femme de Gaspard se l'était réservée pour y tendre entre les arbres ses cordes à sécher le linge; c'était d'ailleurs un mauvais terrain, sablonneux, inégal et tellement incliné vers le fleuve, qu'il ne se passait guère d'année qu'il ne fût inondé.

Le mieux de tout certainement eût été d'édifier le nouveau bâtiment au milieu du potager de Zébulon; l'endroit était élevé et sec, il offrait sur le fleuve une jolie perspective et permettait enfin de creuser le sol assez profondément pour y établir les celliers. C'était aussi, dans le principe, l'idée secrète de la femme de Gaspard, et elle finit par l'exprimer tout haut; mais, à la première ouverture qu'elle fit là-dessus à son mari, celui-ci se gratta l'oreille et lui conseilla d'entamer elle-même la conversation sur ce sujet avec le frère Zébulon.

Elle ne manqua pas de le faire dès le même soir, au souper. Aussitôt les *grâces* dites et dès que les enfants furent partis pour se coucher, la femme aborda la question et présenta la chose comme devant aller toute seule, pensant bien, ajouta-t-elle d'une voix mielleuse, que le bon Zébulon agirait en frère avec eux et leur céderait le jardin à bon compte. Zébulon ne répondit pas un mot; mais quand sa belle-sœur eut fini de parler, il se leva, tendit sa tabatière à Gaspard, comme il faisait chaque soir, et après que son frère eut éternué :

— Dieu te bénisse! et bonne nuit à tous deux! dit-il.

Puis il sortit et grimpa l'escalier pour regagner sa chambre.

Mais le pauvre vieux garçon ne put fermer l'œil de toute la nuit. Pendant la première heure, il ne fit que penser à ses magnifiques espalliers de pêchers et d'abricotiers qu'il avait enfin réussi, depuis trois années seulement et au prix des plus grands soins, à mettre en bon rapport, après avoir vu dix fois périr ses élèves. Durant la deuxième heure, il songea à ses renoncles auxquelles il avait consacré la plus belle plante-bande de son jardin et la mieux exposée: c'était son orgueil, sa collection de renoncles; il n'était personne dans le voisinage, pas même un maître jardinier de la ville prochaine, qui pût rivaliser avec lui en variétés de cette fleur. Après minuit, il se promenait en pensée dans ces belles et régulières allées sablées, si bien entretenues, et pour lesquelles il avait lui-même tiré du Rhin, non sans fatigue et sans sueur, plus de deux cents brouettes de gravier; et en même temps la jolie petite rotonde du milieu, avec ses murs incrustés de coquillages qu'il avait fait venir exprès de Scheveningen, lui apparaissait plus coquette que jamais. Au moment où le garde de nuit cria une heure, Zébulon pensait à ses magnifiques asperges de la grande couche, près de la haie, dont il envoyait chaque année de si belles bottes au marché. A deux heures, il rêvait à ses énormes citrouilles; à trois heures, à ses petits pois... Et quand enfin le jour commença à poindre, toutes ces pensées l'assaillant à la fois, ce fut dans sa tête un tohu-bohu général dans lequel dansaient pêle-mêle les abricots et les coquillages, les potirons et les renoncles, les asperges et les petits pois. Fallait-il donc que tout cela fût détruit, arraché, bouleversé, pour faire place à une maison neuve que l'on eût pu tout aussi bien bâtir autre part! Et lui, sur ses vieux jours, serait-il donc forcé de recommencer à planter un nouveau jardin, dont les fruits, peut-être, ne mûriraient jamais pour lui!

Le jour ramena cependant un peu de calme dans l'âme du pauvre Zébulon: il

avait trouvé, croyait-il, le moyen de tout arranger, et il descendit pour déjeuner avec un visage tout réjoui. La femme de Gaspard ne lui fit pas d'abord aussi bon accueil qu'à l'ordinaire; elle lui tenait rancune de ce que, la veille, il n'avait pas dit oui tout de suite et de bon cœur. Elle se contint pourtant, espérant que de lui-même Zébulon remettrait l'affaire sur le tapis; il n'en fut rien, et l'impatience l'emportant à la longue, elle dit d'un ton sec :

— Eh bien! monsieur mon beau-frère, avez-vous bien dormi cette nuit? Voyons, quel prix nous demanderez-vous du jardin? — Laissons d'abord sortir les enfants, dit Zébulon; nous causerons plus commodément entre nous.

Quand ses neveux et nièces se furent retirés, il reprit ainsi :

— Il ne m'est vraiment pas possible, ma chère belle-sœur, de vous vendre mon jardin. Premièrement, j'en tire un si gros profit, que je ne pourrais pas vous le céder à bon marché, comme cela se doit entre frères; en second lieu, vous le savez, le verger ne vaut rien pour les fleurs et les légumes, il n'y a pas moyen que je le mette en culture, et puis cela me demanderait trop de temps. Mais vous, cela doit vous être bien égal de bâtir ici ou là, un peu plus à droite ou un peu plus à gauche. Choisissez donc dans le verger l'endroit qui vous plaira le mieux pour y élever une maison avec de vastes dépendances; n'y faites point de façons, je vous en prie; vous pouvez bien prendre un demi-journal de terre s'il en est besoin. Tout ce que je possède ne doit-il pas revenir un jour à vos enfants? Ne parlons donc point de paiement; je vous abandonne gratis tout le terrain qui vous sera nécessaire.

Certes, c'était parler fraternellement, cela, et déjà Gaspard levait sa main pour frapper en signe de joyeux acquiescement dans la main de Zébulon; mais la proposition de celui-ci n'agréa pas à la ménagère, elle voulait ce qu'elle avait demandé et rien autre chose.

— Non, dit-elle, grand merci! Je n'entends point du tout bâtir dans votre marécage; j'aime encore mieux rester dans la vieille

maison. — Comme il vous plaira! dit Zébulon.

Et, quittant la chambre avec un salut amical, il rentra dans son atelier.

La colère de la femme, longtemps contenue, se donna alors libre carrière. Si Zébulon lui eût répondu brutalement, elle aurait pu, à son tour, épancher sa bile contre lui, et peut-être qu'après une vive dispute ils eussent fini par se raccommoier et s'accorder; mais, à présent, Zébulon n'étant plus là, ce fut au mari d'essuyer la bourrasque.

— Tu fais encore un fameux homme! commença-t-elle: tu laisses ta pauvre femme parler toute seule, et tu restes là, toi, plus muet qu'un poisson! Le beau-frère doit me tenir assurément pour la plus despotique mégère qui soit au monde; mais c'est toujours ainsi pour les pauvres femmes. Ces messieurs laissent couler l'eau, comme ils disent, et s'il nous arrive, à nous, de débattre nos intérêts ou ceux de nos pauvres enfants, nous sommes de méchantes langues.

— Femme, dit Gaspard, le verger me semble cependant bien bon pour bâtir, et nous l'aurions gratis. — Mais je ne veux pas du verger, moi! s'écria-t-elle; je bâtirais plutôt sur le bout de champ que nous avons au bord de la rivière, pour faire enrager ce méchant Bancroche, pour qu'il n'ait plus la vue du Rhin et ne puisse plus bavarder avec les bateliers, la vieille pie! — Il faudrait être fou pour bâtir là, dit Gaspard: avant dix ans la maison serait emportée par les grandes eaux... Mais c'est l'heure d'aller aux champs, ajouta-t-il.

Et, jetant sa veste sur son épaule, il quitta la chambre à son tour.

Pendant ce temps, Zébulon était assis, jambes en croix, sur son établi, et fabriquait avec force rognures une jaquette bariolée qu'il avait promise à son neveu le plus jeune, le petit Jean-Pierre, pour habiller son nouvel arlequin. L'enfant était monté déjà trois fois réclamer le costume; mais son oncle l'avait renvoyé en lui disant de revenir à trois heures.

Trois heures sonnèrent, la jaquette était finie; mais Jean-Pierre ne parut pas. Maître Zébulon commença un autre travail. « Il aura été à la pêche, » pensa-t-il. Quatre heures

sonnèrent, l'enfant ne se montra pas davantage, non plus que ses frères et sœurs, qui, d'habitude, en sortant de l'école, venaient manger chez leur oncle leurs tartines beurrées. « Sûrement, ils sont aux champs à faire griller des pommes de terre », se dit à part lui Zébulon. Et tout haut le pauvre bonhomme ajouta : « Pourvu qu'il ne leur soit rien arrivé, mon Dieu ! »

Comme cinq heures sonnaient, il entendit toute la petite marmaille rire et danser bruyamment au-dessous de sa chambre. Il s'approcha de l'escalier et cria :

— Hé, là-bas ! Jean-Pierre, apporte un peu ton pantin : la jaquette est finie. — Merci, mon oncle, répondit le petit garçon ; je ne veux plus de la jaquette.

Zébulon prit sur son établi le joli petit costume quadrillé, et, l'étalant aux yeux des enfants :

— Qui le veut ? dit-il, puisque monsieur Jean-Pierre ne s'en soucie plus. — Moi ! cria Michel, l'avant-dernier des garçons.

Déjà l'enfant avait posé le pied sur la première marche de l'escalier, quand une de ses sœurs aînées, la dédaigneuse Anna, le tira par le bras si brusquement que le pauvre Michel en perdit l'équilibre et roula sur le dos.

— Garde ta jaquette ! mon oncle, cria la jeune fille. Maman nous a dit que tu n'étais qu'un méchant oncle, avare et dur pour les enfants de son frère ; et nous ne voulons plus rien recevoir de toi. — Et la mère nous a dit aussi, reprit une autre voix, de ne plus jamais monter dans ta chambre. — Oui, glapit un des garçons, je n'irai jamais chez toi, oncle Bancroche.

Et toute la bande, grands et petits, y compris Michel, se mit à brailler à tue-tête :

— Oh ! oh ! l'oncle Bancroche ! Oh ! oh ! l'oncle Bancroche !

Zébulon devint blême de colère. Il songeait à prendre son aune pour châtier comme elle le méritait cette insolente racaille ; mais il sentit ses jambes trembler sous lui, et il rentra lentement dans sa chambre. Après avoir déchiqueté en mille morceaux la jaquette d'arlequin, il la lança par la fenêtre ; puis, remontant sur son établi, il commença tout en jurant, à assembler une veste. Quand

elle fut finie, il s'aperçut qu'il avait cousu les manches à l'envers ; alors, jetant là son ouvrage, il endossa sa redingote, prit son jonc d'Espagne et se mit en route pour le cabaret.

De son côté, lorsqu'il eut fini son labouage, Gaspard ne se sentit pas non plus grande envie de rentrer à la maison ; il craignait d'avoir à subir encore quelque algarade de la part de sa ménagère, et jugea à propos de gagner du temps.

— La femme aura repris la chose avec le frère Zébulon, pensait-il. Possible que ce soir à souper ils se remettent d'accord. En attendant, je vais aller, moi, manger un morceau au cabaret.

Ainsi l'envie qu'avaient les deux frères de s'éviter ce soir-là fut précisément cause qu'ils se rencontrèrent face à face, et encore devant des étrangers.

Au moment où Gaspard entra dans le cabaret, Zébulon était assis dans un coin et lisait, ou faisait semblant, dans un almanach populaire du Bas-Rhin. Il paraissait de mauvaise humeur et buvait de l'eau-de-vie, contre son habitude. Ordinairement, les deux frères s'asseyaient à la même table et buvaient à la même bouteille ; mais, ce jour-là, Gaspard s'isola comme son frère et demanda du rhum. Tout autour de la salle étaient assis une douzaine de gens du village.

— Eh bien, Gaspard, dit l'échevin, vous voulez bâtir, m'a-t-on dit ? — Vous savez déjà cela ? répondit Gaspard, et il ajouta : Oui, au printemps, s'il plaît à Dieu ! — Et dans quel endroit ? — Je ne sais pas encore. Nous n'avons pas pu, jusqu'à présent, nous entendre à ce sujet avec le voisin.

Zébulon jeta un coup d'œil par-dessus son almanach ; les yeux des deux frères se rencontrèrent. Gaspard poursuivit :

— Tous les gens ne sont pas coulants en affaires.

Zébulon posa son almanach et retira ses besicles ; mais il ne dit pas un mot.

— A mon idée, dit l'échevin, le verger de votre frère serait la meilleure place. — Oui, répondit Gaspard. Aussi pourrait-ce bien être là. — Mais Zébulon, se tournant vers son frère, lui cria de sa place : — Sur quel

verger penses-tu bâtir, Gaspard? — Eh ! mais, comme nous en sommes convenus ce matin, sur le tien. — Je n'ai souvenir d'aucune convention de ce genre, répliqua Zébulon ; mais ce que je sais bien, c'est que, depuis tantôt cinq heures, j'ai décidé que pas un pouce de mon verger ne serait ni donné ni vendu. — Oui-da ! dit Gaspard, j'ignorais cela, et je pensais, demain matin, au déjeuner, te reparler de cette affaire. — Je ne mange plus chez ta femme, répondit Zébulon. Je me suis arrangé avec l'aubergiste pour prendre mes repas ici jusqu'au printemps. — Et au printemps? — Au printemps, je me mets dans mon propre ménage et je prends une domestique. Comme je n'occupe que le haut de la maison, je l'installerai au rez-de-chaussée. — Mais le rez-de-chaussée, nous l'habitons, dit Gaspard. — Vous ne l'habiterez plus au printemps, répondit froidement Zébulon. J'ai déjà prié monsieur l'échevin, que voici, d'avoir à vous donner congé pour la mi-mai. — Zébulon ! s'écria Gaspard en frappant du poing sur la table, veux-tu me laisser bâtir dans ton verger, oui ou non? — Non. — Ou dans ton jardin? — Non. — Et tu ne veux pas non plus que je continue à demeurer dans la maison de mon père? — Non. — Eh bien, alors, je bâtirai sur le bout de champ qui sépare ta maison du Rhin, ou que tous les diables m'étranglent et que ce verre de schnaps m'incendie l'estomac ! Bonne nuit, vous autres !

Là-dessus il vida son verre de rhum d'un seul coup et regagna son logis en jurant.

Le lendemain matin, l'échevin arriva ponctuellement, comme il avait été dit, et donna congé, de la part de Zébulon, à Gaspard et à sa femme. Celle-ci fut suffoquée en voyant que les choses prenaient une tournure sérieuse, ce qu'elle n'avait pu croire jusque-là ; et bien volontiers maintenant elle eût accepté un coin du verger. Elle voulut même engager Gaspard à monter encore une fois auprès de son frère afin d'essayer de le ramener par quelque bonne parole ; mais, à présent, Gaspard avait la tête montée, et puis il était trop orgueilleux pour faire le premier pas. Affectant, au contraire, de prendre bravement son parti, il se dirigea

vers le fleuve avec ses deux fils aînés, et ils se mirent aussitôt à abattre les arbres qui se dressaient sur la rive. Au bruit qu'ils faisaient avec leurs cognées, Zébulon, son bonnet de nuit enfoncé jusqu'aux oreilles, mit la tête à la fenêtre, et, d'un ton tranquillement railleur, il leur cria :

— Bonjour et bonne chance !

C'était un pitoyable terrain, en effet, que celui sur lequel s'escrimaient Gaspard et ses fils. Étranglé entre la vieille maison et le chemin de halage, il offrait à peine assez de largeur pour une seule rangée de chambres.

— Tant mieux ! pensait Gaspard, j'élèverai trois étages l'un sur l'autre, et j'ôterai ainsi tout le jour à Zébulon.

Mais il eût fallu aussi, afin de résister à la poussée du fleuve, élever une forte digue de pierre, et l'espace manquait. Quant aux étables, il restait si peu de place pour les installer, que Gaspard fut forcé de reconnaître, non sans dépit, qu'il serait contraint de se défaire à tout le moins d'une demi-douzaine de bœufs. En revanche, il disposa ses constructions de telle sorte qu'il masqua précisément la fenêtre de Zébulon, qui se trouvait sur le côté de la maison et donnait sur la grande rue du village ; et par là il ravit à son frère sa plus douce distraction pendant le travail.

Tout en jurant et se dépitant de part et d'autre, la maison fut élevée et couverte avant l'hiver. Les frères ne se saluaient plus lorsqu'ils se rencontraient. Le village riait de leur querelle, et cela ne faisait que les exciter plus encore à persévérer dans leur entêtement. Gaspard ayant eu besoin de se faire faire un habit neuf, il prit à la journée un tailleur étranger qu'il fit venir du plus prochain village. Quant aux enfants, ils causaient à leur oncle tout le dommage qu'ils voulaient et qu'ils pouvaient, et ne respectaient plus dans son jardin ni fruits ni fleurs.

Le printemps venu, Gaspard s'installa enfin complètement dans sa maison neuve. A partir de ce moment, il y eut un peu moins d'occasions de froissements entre les deux frères ; mais leur situation ne laissa pas d'être singulièrement gênée. Alors même qu'on demeure dans une ville, il est dur

déjà d'y avoir un ennemi ; combien plus dur encore n'est-ce pas au village ! Dans une ville, du moins, on peut s'éviter si on le veut ; mais au village il n'est pas de jour qu'on ne se rencontre ici ou là, à l'auberge, dans les réunions communales, dans les marchés, chez les voisins surtout ; et ces heurts perpétuels empoisonnent l'existence.

Un jour, Gaspard s'était avisé de dire au cabaret :

— Mon habitation est encore assez agréable, rien ne me masque et je puis voir dans le village quasi jusque chez vous ; cela plaît à ma femme, elle a ainsi un peu de distraction.

Le cabaretier redit la chose à Zébulon, et le lendemain matin des maçons arrivaient pour dresser devant les trois côtés de la maison de Gaspard, sur le fonds de Zébulon, des murs de douze pieds de haut, dont ils garnirent la crête d'effroyables tessons de bouteilles. Le long de ces murs, Zébulon planta de sa propre main de jeunes peupliers ; tous les jours il venait les voir et les arroser, et il donna un bon pourboire au guetteur pour qu'à chaque heure de nuit il vint faire un tour du côté de ses arbres, afin d'empêcher qu'on ne les arrachât. Les enfants de Gaspard essayèrent bien de grimper par-dessus ces maudits murs, mais ils n'y gagnèrent que des mains et des genoux déchirés. Les peupliers cependant croissaient à plaisir, et dès le printemps suivant ils enveloppaient déjà la maison de Gaspard d'un rideau si épais, qu'on était obligé d'y avoir de la lumière dès quatre heures de l'après-midi. Du même coup la ménagère perdit sa belle perspective, et, ce qui fut bien pis encore, les enfants, privés par ces clôtures de leurs anciens lieux de récréation, se virent contraints de passer leurs journées tout entières au bord de l'eau. Leur mère était impuissante à les en éloigner, et quand le fleuve était haut, la pauvre femme était constamment en peine et en transes. A la fin, et pour empêcher qu'il n'arrivât quelque funeste accident, Gaspard fut forcé de prendre chez lui une personne qui n'eût d'autre soin que de veiller sur les enfants.

Un jour d'automne, peu de temps après le

fauchage des regains, Zébulon se reposait après son travail, quand le plus âgé des enfants de son frère entra chez lui brusquement et sans frapper à la porte. Il se planta carrément devant l'établi et commença ainsi :

— Oncle Zébulon, le père vous faire dire...

Mais Zébulon l'interrompant :

— Ote ton bonnet, drôle, quand tu parles au frère de ton père. — Mon père ne me l'a pas dit, repartit le gars.

Et gardant insolemment son bonnet, il reprit :

— Le père vous fait donc dire que là-haut, à la tête de votre verger, les pieux ne valent plus rien, et qu'il croit comme cela que ça vous intéresse autant qu' lui d'empêcher l'eau de raviner ; il pense que vous ne refuseriez pas de payer votre part pour bâtir une nouvelle digue et y planter des saules : c'est ce qu'il veut faire, lui. — Il en a plus besoin que moi, répondit Zébulon. Que la digue ne soit pas réparée cet automne, et, si l'eau monte un peu au printemps, votre *château* pourra bien être emporté. Tu peux d'ailleurs dire à ton père que je ne me fusse pas refusé à faire cet ouvrage avec lui s'il ne m'eût pas envoyé un rustre de ta sorte.

Le garçon fit demi-tour et sortit sans plus saluer qu'à son entrée. Lorsqu'il eut rapporté les paroles de Zébulon à son père, celui-ci s'écria :

— Non, certes ! je n'irai pas tout seul dépenser mon argent pour garantir le verger de ce vieux pingre. Dieu merci ! j'ai du foin dans mes bottes et mes champs sont dans le haut pays. Après tout, quand la maison serait emportée, je ne serais pas ruiné.

Ainsi il ne fut fait à la digue aucune réparation.

Le Rhin, cependant, s'éleva plus haut qu'à l'ordinaire cet automne, et quand il fut rentré dans son lit, Zébulon ne put se défendre d'une certaine inquiétude en se promenant autour de son verger pour constater le dégât. Il ne restait plus trace de l'ancienne digue ; un grand bout de prairie avait été rongé par la violence de l'eau et la terre végétale emportée, en sorte que le tuf blanchâtre apparaissait à nu ; enfin, un bon journal et demi de terre était enfoui sous une

couche épaisse de sable et de gravier. Zébulon n'eut pas besoin de longs calculs pour supputer qu'il n'en serait pas quitte à moins de mille thalers pour la construction indispensable d'une nouvelle digue. Un moment il songea à part lui : « Mieux eût valu pourtant que mon frère eût pris le demi-journal pour sa maison ; j'aurais encore, moi, tout ce qui est ravagé aujourd'hui. » Mais ces idées s'envolèrent soudain de son esprit, lorsqu'en longeant le chemin de halage tout humide encore, il vint à passer devant la maison de Gaspard. Tous étaient là, grands et petits, occupés à vider l'eau de la cave à grand renfort de seaux, et la ménagère se tordait les mains en voyant ses conserves récentes et ses barils de choucroute entièrement avariés. Ce spectacle produisit sur Zébulon l'effet d'un emplâtre rafraîchissant sur une plaie vive.

Mais bientôt il lui fut planté à lui-même un cruel séton sous la peau : dans le courant de ce même automne, on annonça au temple, du haut de la chaire, les fiançailles de Lise, l'aînée de ses nièces, avec un jeune paysan du voisinage ; et tous ces arrangements avaient été pris sans le consulter, lui, le plus proche parent ! et l'on avait fait publier le mariage au temple avant de lui en avoir dit un seul mot !... Lise était sa filleule, il avait eu pour elle de tout temps une affection toute particulière, et depuis des années il lui destinait, pour l'époque de son mariage, une lourde chaîne d'or enrichie de ducats, qui lui venait de l'héritage de sa mère. Et maintenant...

Les noces ne tardèrent pas à se faire, et Zébulon n'y fut pas invité. Comme le temps était encore remarquablement beau pour la saison, on avait dressé la table en plein air : Zébulon contemplait donc d'en haut la joyeuse compagnie, et il s'efforçait de dévorer son dépit ; mais quand il vit la mariée elle-même dans ses belles robes neuves, qu'il n'avait ni taillées ni cousues, et qui, par suite, lui semblaient devoir aller très-mal, alors ses pauvres yeux laissèrent échapper deux grosses larmes. Incapable de résister plus longtemps aux cris d'allégresse qui lui arrivaient par-dessus les cimes des peu-

pliers, il prit la chaîne d'or aux ducats retentissants, jadis destinée à Lise, et, la glissant dans sa poche, il descendit rapidement son escalier.

Sans ces maudites murailles élevées dans une heure de colère, il eût pu se glisser en tapinois chez Gaspard par la petite porte donnant sur le fleuve ; mais à présent cette voie lui était interdite, et il lui fallait, bon gré mal gré, arriver par devant et tomber tout au beau milieu de la noce. D'un pas furtif et la tête basse il se mit en route : Lise l'aperçut la première et rougit ; sa mère le vit à son tour et devint plus pâle qu'un linge ; un sourire de malignité railleuse courut sur le visage des invités. Gaspard s'était levé soudain : il voulait, j'imagine, offrir un verre à Zébulon, et, s'il eût eu le temps de le faire, j'imagine aussi que Zébulon fût resté et que, la joie de la noce aidant, les deux frères se fussent peut-être réconciliés. Mais dans le même instant les plus petits des garçons de Gaspard agaçant le gros chien de garde que, dans la jubilation générale, on avait déchaîné et qui était accroupi sous la table :

— Tiras ! Tiras ! l'oncle Bancroche ! lui crièrent-ils d'une voix étouffée.

Le chien était certes la meilleure bête du monde, et il n'eût pas fait de mal à un enfant, mais les petits garnements l'avaient excité une couple de fois, tandis qu'il était à la chaîne, à sauter après l'oncle afin de l'effrayer, et il se jeta à ses jambes en grognant. Zébulon, qui était sur ses gardes, appliqua sur le museau du chien un violent coup de canne, auquel Gaspard joignit en même temps un si formidable coup de pied, dans les côtes, que la pauvre grosse bête alla rouler sous la table en hurlant. Zébulon, cependant, lançant un regard furieux sur toute la famille :

— Je m'en vais, je m'en vais, dit-il amèrement ; il n'est pas besoin de chien pour chasser du mariage de sa nièce votre parent le plus proche.

Et s'éloignant plus rapidement qu'il n'était venu au milieu des rangs pressés des invités, il tourna l'angle de la maison et disparut.

Muet et sombre, il s'en alla, à travers les

chaumes et les prés, jusqu'à la ville prochaine; il entra chez un orfèvre, lui fit estimer la chaîne, et fourra machinalement, dans la poche où avait été le joyau, les louis d'or qu'il reçut en échange; il se dirigea ensuite vers la place du marché où demeurait le notaire, causa avec lui une heure à peu près, et lui donna rendez-vous pour le lendemain matin au village. Cela fait, il reprit le chemin de son logis; mais, avant de rentrer chez lui, il s'arrêta au cabaret, et là, devant tous les buveurs, il proposa au barbier et au maréchal ferrant, précisément parce qu'ils étaient connus pour les deux plus mauvaises langues du pays, de lui servir de témoins le lendemain matin pour passer un acte. Il fit ensuite tirer du meilleur pour les régaler, et joua aux dés avec eux jusqu'à une heure très-avancée de la nuit. Deux des louis d'or provenant du prix de la chaîne y sautèrent : c'était ce que voulait Zébulon, cet argent le brûlait. Vers minuit enfin, quand le bruit de la noce fut passé, il regagna sa demeure et se coucha tranquillement.

Le lendemain matin, le notaire arriva à l'heure dite, ainsi que les témoins.

Zébulon avait encore dans l'Oberland une parente éloignée avec laquelle il n'entretenait aucune relations, et qu'il méprisait même à cause de la conduite scandaleuse qu'elle avait menée jadis étant jeune fille, ce qui, plus tard, avait rendu son mariage assez difficile. Oubliant en ce moment tous ses griefs contre cette femme et la répulsion qu'elle lui inspirait, il lui légua en bonne et due forme, et, à son défaut, il légua à ses enfants la maison patrimoniale avec ses dépendances, comme aussi toutes ses autres richesses et valeurs mobilières, sous cette unique clause que la possession s'éteindrait immédiatement si les héritiers institués par lui laissaient tomber les murs et le rideau de peupliers, ou bien s'ils vendaient à son frère Gaspard ou à ses représentants une seule parcelle de sa propre succession.

Les honoraires du tabellion absorbèrent tout juste le restant des louis d'or; le prix de la chaîne était ainsi dévoré en entier, moins une dernière pièce de dix groschen,

oubliée je ne sais comment au fond de la poche de Zébulon; le dimanche suivant, il la donna à la quête. Il n'avait pas manqué de recommander à ses témoins — précaution bien superflue, du reste — de raconter la chose à qui voudrait l'entendre. Ceux-ci se pendirent donc à la grosse cloche, comme on dit, et le soir même, au cabaret, vingt méchantes langues venaient répéter en confiance à Gaspard, sous couleur de doléances, l'histoire édifiante du testament de son frère.

L'argent pèse lourd en tous lieux, mais surtout au village, où la considération accordée à chaque homme se mesure juste à l'étendue de son bien. Gaspard ne tarda donc pas à s'apercevoir qu'on ne le tenait plus à présent pour moitié aussi riche qu'auparavant. On savait très-bien qu'avec son jardin, son magnifique verger et son état de tailleur, Zébulon gagnait annuellement presque autant que Gaspard avec toutes ses grandes cultures, et l'on savait très-bien aussi que, sans enfants comme il était, il ne pouvait pas consommer la dixième partie de son revenu; de plus, c'était à lui qu'était échue la vaste et solide maison du vieil Andrès, tandis que Gaspard ne possédait qu'une construction toute récente, étranglée, peu sûre, et dont le rez-de-chaussée était quasi toujours inondé. Ce dernier enfin, avec ses douze enfants pour se partager son bien, ne pourrait certainement donner à chacun d'eux qu'une fort maigre part.

Jeunes et vieux, tous les gens du village et ceux des environs avaient eu bien vite fait ces raisonnements et ces calculs. Or, depuis un certain temps déjà, le fils du maire d'un village voisin rendait des soins à la dédaigneuse Anna, la seconde fille de Gaspard (celle-là même qui avait si brusquement arrêté le petit Michel quand il voulait monter chez son oncle); à la noce de Lise les conventions avaient même été à peu près arrêtées; mais, une fois le testament connu, l'amoureux ne revint plus, et M^{lle} Anna dut en rabattre un peu de son ton d'autrefois. Gaspard, de son côté, avait eu l'espérance jadis de devenir maire à son tour; mais, lorsque vint le temps des élections définitives, tous

ceux qui lui avaient promis leurs voix exprimèrent hypocritement l'avis, à cette heure, qu'il ne convenait guère de nommer un homme qui n'était pas dans de bons termes avec tout le monde dans le village ; et les voix se portèrent unanimement sur un paysan plus riche, bien que celui-ci, au lieu d'un seul ennemi, en comptât au moins une demi-douzaine. Et ce n'est pas tout encore : le pauvre Gaspard, que l'âge gagnait d'ailleurs, se vit chaque jour en butte, dans son propre ménage, à des discussions et des querelles de plus en plus pénibles ; sa femme ne cessait de lui répéter que jamais elle n'avait eu sérieusement l'intention de bâtir dans cet affreux endroit, et elle lui reprochait avec aigreur d'avoir amené par son entêtement toutes leurs souffrances présentes. D'autre part, en exerçant leur malignité contre l'oncle, au vu et su de leurs parents qui semblaient même les y autoriser, les enfants, dont le cœur avait reçu de bonne heure la semence empoisonnée de la haine, les enfants avaient appris ainsi à mépriser la vieillesse, et ce mépris, ils le déversaient amèrement aujourd'hui sur leur propre père. Quant aux garçons et aux filles d'un âge plus avancé, ils attribuaient à leurs parents la perte du riche héritage de leur oncle, et l'orgueilleuse Anna particulièrement, qui se voyait délaissée maintenant par tous les jeunes gens riches, Anna n'avait jamais une bonne parole à dire à son père et à sa mère. La malédiction de la haine pesait sur tous les fronts, et souvent, lorsqu'il se trouvait seul aux champs à labourer, Gaspard se disait tout bas :

— Oh ! si nous étions plus jeunes de trois ans, je sais bien ce que je ferais ! mais à présent que notre division a duré trois longues années déjà, cela demeurera ainsi jusqu'à ma mort !

Et frémissant d'irritation sourde à cette idée, il piquait ses bœufs si violemment avec son aiguillon, que les pauvres bêtes bondissaient sous le coup et traçaient un sillon tout tortueux.

Un rude hiver survint : pendant janvier et février il neigea presque constamment ; la gelée sévissait chaque nuit, et la neige

s'accumulait en masses épaisses sur le sol. On attendait avec inquiétude dans le Bas-Rhin l'époque du dégel. Le froid dura jusque vers la fin de mars : alors le vent passant tout à coup du nord au sud-ouest, il suffit quasi d'un seul jour pour que la terre sortit noirâtre et fumante de dessous son manteau de neige. Le Rhin montait à vue d'œil, et l'on devait s'attendre à quelque catastrophe effroyable, si le même vent qui soufflait dans la vallée régnait aussi dans le haut pays, et surtout s'il durait quelque temps.

Si, du moins, la digue avait été réparée en automne comme à l'ordinaire ! Mais maintenant il était trop tard, tout au plus pouvait-on songer à quelque palliatif. Dans son angoisse pour sa femme, ses enfants, ses troupeaux, Gaspard sentit plier son rude cœur. Sans attendre ni solliciter cette fois le secours de son frère, il enfonça profondément à la place de l'ancienne digue une douzaine d'énormes troncs de sapins qu'il disposa en équerre pour détourner doucement l'effort du fleuve, et il relia les arbres entre eux par de fortes claies d'osier : cela ne pouvait résister bien longtemps sans doute, mais il s'assurait ainsi du moins le temps de sauver ce qu'il avait de plus précieux.

Le fleuve montant chaque jour de plus en plus, Gaspard se vit forcé enfin d'emmener en nacelle sa femme et ses enfants : l'eau inondait déjà tout le rez-de-chaussée. Lui-même, cependant, persista à rentrer dans la maison périlleuse, comme un capitaine de vaisseau qui ne veut pas quitter sa nef fracassée tant qu'elle surnage encore. Il réussit même, grâce aux sapins qu'il avait enfoncés le long de la berge et qui résistaient supérieurement, à remorquer vers la digue une grande et forte porte de grange à l'aide de laquelle il raffermirait encore ses palissades. A la vérité, quand le flot arrivait en tourbillonnant, les sapins pliaient et craquaient comme s'ils allaient se rompre, mais leur flexibilité même faisait leur force, et après s'être courbés ils se relevaient de nouveau. Que le fleuve cessât de croître à présent, et en effet sa furie semblait

un peu s'apaiser, et la maison était sauvée.

Mais un soir le ciel s'assombrit soudain, le vent sauta brusquement à l'ouest et poussa les flots tumultueux droit dans la direction du village; la pluie tombait à torrents; en moins d'une heure le fleuve monta de deux pieds et vint battre avec de sourds mugissements la maison même de Zébulon.

Ce dernier s'était jeté tout habillé sur son lit dans sa chambre haute; comme, dans les crues précédentes, sa maison avait toujours été épargnée, il n'avait pas jugé nécessaire de fuir et ne s'était même pas pourvu d'un bateau. Son frère, bloqué de même que lui dans sa maison, avait, il est vrai, une nacelle; mais Zébulon n'aurait eu garde de réclamer le moindre service de Gaspard; d'ailleurs il n'était pas absolument inquiet, et se fiant au contraire à la solidité éprouvée de la maison, il s'était contenté de garder à côté de lui sa lampe allumée, et lisait dans le sermonnaire.

Tout d'un coup il vit l'eau sourdre à travers les fentes du plancher, comme font au printemps les petites sources des bois, et dans le même moment il crut entendre comme des clapotements dans l'escalier. Éperdu de terreur, il s'élança vers la porte et l'ouvrit toute grande: un énorme flot se précipita sur lui, et à peine avait-il eu le temps de se réfugier sur son établi, que déjà l'eau du dehors venait affleurer le rebord de la fenêtre... Alors apparut aux yeux du pauvre Zébulon la perspective d'une mort inévitable, horrible: s'il attendait que l'eau fit irruption par cette nouvelle issue, il serait étouffé inmanquablement ou écrasé sous le toit. Il courut à la fenêtre donnant sur le village en poussant des cris de détresse, mais le grondement des flots déchaînés et les sifflements aigus du vent dominaient sa voix, et déjà il avait de l'eau jusqu'à la ceinture. Zébulon jetait autour de lui des regards éperdus quand soudain il entrevit une faible lueur d'espoir. Devant la fenêtre de son atelier se dressait haut et touffu un de ces peupliers que le dépit lui avait fait planter. Il monta sur son lit et prit une couverture de laine non encore mouillée qu'il roula étroitement autour de son cou; gra-

vissant ensuite avec précaution sur le châssis de la fenêtre, il réussit à se hisser dans l'arbre au moyen d'une forte branche que le peuplier étendait justement de son côté. Derrière lui apparaissait comme un flot noirâtre le toit de la maison de Gaspard que l'eau n'avait pas encore submergé. Zébulon vit son frère qui sortait, une lanterne à la main, par la lucarne du grenier, pour se réfugier dans sa nacelle: il le héra de toute la force de ses poumons, mais les flots tourbillonnaient et se heurtaient en ce moment avec un tumulte si effroyable qu'il était impossible de se faire entendre à quatre pas; Gaspard, du reste, était lui-même entièrement absorbé par l'imminence du danger et luttait de toute sa vigueur pour remonter le courant et diriger son canot du côté de la digue. Zébulon, n'ayant plus d'autre espoir de salut, s'était accroché de son mieux pendant ce temps à son peuplier, résolu d'attendre là que le jour et les secours arrivassent.

Une lueur blanchâtre commençait à rayer l'horizon, et Zébulon, en constatant que l'eau avait déchu un peu, entrevoyait déjà la fin de ses angoisses, lorsque l'ouragan reprit avec une nouvelle furie: d'impétueux et brusques coups de vent s'élevaient à chaque instant des quatre coins du ciel, le fleuve roulait avec des mugissements sauvages, et le peuplier sur lequel s'était réfugié Zébulon se tordait échevelé dans la tempête. Soudain un craquement sinistre se fit entendre du côté de la digue, le toit de la maison de Gaspard s'abîma dans le fleuve avec un bruit épouvantable, et le peuplier fut entraîné avec celui qu'il portait dans le tourbillon causé par l'éboulement. Zébulon s'était cramponné à son arbre avec l'énergie d'un noyé; mais le peuplier, emporté par les flots tournoyants, plongeait et émergeait tour à tour, en sorte que le pauvre petit tailleur se trouvait tantôt à douze pieds sous l'eau et tantôt à douze pieds en l'air. Dans un moment où il reparaisait ainsi à la surface, il reçut à la tête un choc violent, et la branche qu'il tenait ployant et faisant ressort, il fut lancé rudement sur quelque chose de dur: la connaissance l'abandonna, mais

au milieu de son évanouissement il conserva cependant encore un sentiment confus de sa situation ; le sang lui coulait abondamment par le nez, et il lui sembla être rapidement emporté au fil de l'eau avec l'objet sur lequel il était étendu. Ce ne fut qu'après un temps assez long qu'il parvint à rassembler ses esprits et à se reconnaître : il était couché sur une espèce de grande porte de grange, et sur un coin de cette porte était assis un homme, et cet homme était son frère Gaspard.

Ce dernier sentant osciller sa maison avait compris que ce serait imprudence gratuite d'y rester plus longtemps ; il s'était donc hâté d'entrer dans sa nacelle, mais n'osant pas se diriger du côté du village, où, dans la nuit noire et au milieu des flots déchaînés, il courait risquer de se heurter à quelque cime d'arbre qui eût fait chavirer son canot, il s'était contenté, en suivant l'eau morte, de gagner sa digue, dont les troncs paraissaient encore tenir solidement la veille au soir ; là il s'était amarré fortement, et garantissant quelque peu par ses palissades contre l'impétuosité du courant, il observait avec satisfaction la décroissance rapide du fleuve. Malheureusement, ces violentes rafales qui soufflèrent le matin poussèrent la masse du flot droit sur la digue : quatre sapins finirent par se détacher du sol raviné, et le faisceau une fois rompu, les autres volèrent aussitôt en éclats. La lourde porte dont Gaspard avait renforcé sa palissade faillit lui briser le crâne en se relevant brusquement sous la pression de l'eau ; mais si le pauvre diable échappa à ce danger, il ne put empêcher que l'avant de son bateau ne fût broyé par la violence du choc ; il n'eut plus d'autre ressource alors que de sauter vivement de la barque qui coulait sous lui sur sa porte de grange transformée en radeau. Le fleuve déchaîné battait en ce moment avec fureur les murs de sa maison ; il la vit s'abîmer sous ses yeux avec les arbres qui l'entouraient, et peupliers et débris s'entrechoquer confusément dans le même tourbillon, jusqu'à ce que Zébulon se trouva brusquement lancé à ses côtés. En voyant un homme tomber près de lui, Gaspard fut sur

le point de le repousser dans le fleuve, de peur que son poids ne fît chavirer sa frêle embarcation ; son bon naturel lui fit réprimer aussitôt ce premier mouvement de sauvagerie égoïsme, et quand, au premières lueurs de l'aube, il reconnut le frère détesté, il se contenta de s'éloigner de lui autant qu'il lui fut possible. Les deux frères se trouvaient donc ainsi face à face, chacun à un coin de la porte qui les entraînait rapidement au gré du courant.

Lorsque le jour fut venu tout à fait, un spectacle désolant s'offrit aux regards des deux malheureux. Les nuages étaient dissipés, la tempête était apaisée ; mais le fleuve, roulant des flots troublés sur un espace immense, emportait sous leurs yeux des arbres, des gerbes, des meubles, des bestiaux morts... Pas un canot n'osait se hasarder sur les ondes en courroux. Le radeau fut entraîné une fois tout proche d'un rivage sur le bord duquel des hommes étaient rassemblés, mais ceux-ci étaient trop lâches ou trop préoccupés de leur propre infortune pour songer à porter secours aux deux frères. A chaque instant la mort était suspendue sur leur tête, soit que leur radeau fût poussé violemment contre des cimes d'arbres à demi submergés, soit qu'il fût emporté dans le fort du courant pêle-mêle avec des chariots, des poutres ou autres débris. Pour ajouter encore à leurs souffrances, le vent du nord avait recommencé à souffler et leur arrivait glacial à travers leurs vêtements imbibés. Zébulon déroula la couverture de laine qu'il avait liée autour de son cou, et, comme elle était un peu moins mouillée que le reste de ses habits, il s'en enveloppa afin de se réchauffer ; mais cela le soulagea bien peu et ses dents n'en continuèrent pas moins à claquer fortement.

Alors, dans le trouble de son âme, maintes bonnes et judicieuses sentences sur l'amour fraternel et sur les douceurs du pardon lui revinrent à l'esprit, et sa conscience se sentait mal à l'aise ; mais, au moment où il allait s'amollir, il pensait à sa chambre haute dont on lui avait méchamment obstrué la perspective, il se rappelait les mauvais propos de sa belle-sœur et la noce de Lise sur

tout!... et subitement son cœur redevenait froid comme sa main.

Gaspard, de son côté, n'était pas moins agité intérieurement, et tout bas il enfilait patenôtres sur patenôtres. Lui aussi grelotait de plus en plus fort à chaque instant. Tout à coup il se ressouvint qu'avant de se réfugier dans la nacelle il s'était muni à tout hasard d'une bouteille d'eau-de-vie de grain; il fouilla dans ses vêtements, la bouteille était intacte: il en but une ample gorgée, et ses yeux redevinrent plus vifs.

A cette vue, les dents du pauvre Zébulon claquèrent de plus belle; Gaspard le remarqua, et lentement, et comme s'il voulait compter chaque parole, il dit :

— Zébulon ! veux-tu aussi boire un coup ?

Le visage contracté du tailleur se détendit et s'éclaircit soudain comme si on y eût répandu une huile adoucissante. Le besoin était trop grand, son cœur était brisé : un qui étouffé glissa entre ses dents qui s'entrechoquaient convulsivement.

Gaspard rampa avec précaution vers le milieu du radeau, et Zébulon s'avança non moins prudemment à sa rencontre, car ils n'osaient pas se tenir debout de peur de faire chavirer leur radeau. Le premier tendit la bouteille, l'autre la saisit avidement et but à son tour un long trait.

Mais en même temps que la chaleur coulait dans ses veines avec la cordiale liqueur, sa fierté un moment abattue se réveillait aussi dans son sein avec le ressentiment amer du passé.

— Merci, dit Zébulon à son frère en lui tendant la bouteille.

Et il se mit en devoir de regagner son coin.

Ils flottèrent ainsi à la dérive pendant une heure environ. Le soleil s'était levé radieux, la nature paraissait avoir retrouvé son calme; mais, après les fatigues surhumaines qu'il avait supportées pendant ces derniers jours, Gaspard se sentait horriblement abattu, il ne pouvait résister au sommeil qui le gagnait, et quoi qu'il fit pour tenir bon, sa tête alourdie l'entraînait à chaque instant en avant ou en arrière.

Zébulon vit le danger que courait son frère, et prenant la parole :

— Gaspard, lui dit-il, tu ne peux plus te soutenir, couche-toi et dors; tu m'as désaltéré tout à l'heure, je veillerai pour toi à présent, et si quelque secours se montre, j'y t'appellerai.

Gaspard ne se le fit pas répéter deux fois; il se coucha aussitôt à plat ventre en croisant ses deux bras sous sa tête, et il ronflait au bout d'une minute. Zébulon alors se traîna tout doucement jusqu'à lui, et détachant de ses épaules la couverture de laine, maintenant tout à fait sèche, il l'étendit avec précaution sur son frère.

Une heure encore s'écoula, un siècle pour Zébulon. Il ne cessait cependant de promener autour de lui des regards explorateurs, et certains indices qu'il remarqua tout à coup faillirent lui arracher un cri de joie : bien visiblement maintenant le fort du courant descendait à leur droite, tandis qu'eux-mêmes étaient poussés dans une eau calme vers une ligne noirâtre qui semblait annoncer un rivage. Après qu'il eut bien examiné le tout, Zébulon réveilla son frère.

Celui-ci détra ses membres roidis, se leva et dit :

— Oui, je connais l'endroit; cette ligne noire est une digue au delà de laquelle l'eau doit être calme et peu profonde. Tâchons d'atteindre ce point, et de là nous pourrions facilement, j'imagine, gagner le haut pays.

Dans leur joie, ils burent encore un coup l'un après l'autre, et Gaspard venait de rendre la couverture à son frère lorsque tout à coup il s'écria :

— D'où vient donc que nous sommes emportés si rapidement alors que nous avons devant nous un barrage ?

Il se dressa sur ses pieds et plongea dans l'espace un regard perçant.

— Mon Dieu ! c'est fait de nous ! s'écria-t-il d'une voix étouffée : la digue est crevée et nous sommes en plein dans le courant qui porte à la brèche. Vois comme notre marche s'accélère d'instant en instant ! vois comme le fleuve écume et bouillonne en cet endroit ! le gouffre nous attire, nous y volons !

Et c'était vrai. Plus impétueusement qu'un bateau à vapeur, le radeau était entraîné vers l'étroite ouverture de la digue.

— Encore cinq minutes ! dit Gaspard en pliant les genoux comme un condamné à mort devant la hache du bourreau... encore quatre... plus que trois...

Mais Zébulon ne regardait plus la déchirure béante de la digue ; ses yeux étaient fixés sur Gaspard, et d'une voix haute et balbutiante : — Frère, devons-nous donc paraître comme des ennemis devant le tribunal de Dieu !

Alors le cœur de Gaspard se brisa, et avec un grand cri : — Frère, pardonne-moi !

Il tomba dans les bras ouverts de Zébulon.

— Oh ! mourons ainsi ! sanglota Zébulon.

Depuis quatre longues années, c'était la première fois que le sang des deux frères courait chaud dans leurs veines, la première fois qu'ils pleuraient avec délices ; à deux doigts de la mort, ils se sentaient plus heureux qu'ils ne l'avaient jamais été, car chacun d'eux sentait un cœur aimant battre contre son cœur.

Une violente secousse desserra simultanément leurs lèvres. Tous deux à la fois se rappellèrent la digue et s'étreignirent plus étroitement dans l'attente de la mort... Mais toute trace de digue avait disparu. Gaspard jeta un regard d'anxiété aux alentours... le dangereux pertuis était bien loin derrière eux. Au moment de la réconciliation des deux frères, la mort les avait frôlés pour ainsi dire, et leur frère esquif avait franchi comme par miracle la passe étroite du barrage sans se heurter ni à droite ni à gauche. Ils étaient sauvés : devant eux se déployait le haut pays, vers lequel ils étaient poussés par un courant de plus en plus ralenti. Enfin leur radeau vint doucement atterrir sur un sol détrempé.

Bras dessus, bras dessous, ils gagnèrent le plus prochain village, où, tout en faisant sécher leurs habits, ils se réconfortèrent un peu en buvant et mangeant. Ils auraient volontiers passé la nuit en cet endroit, mais ils pensèrent à l'anxiété qui devait dévorer la femme de Gaspard ainsi que les enfants,

et ils se mirent en route aussitôt. Tous les grands chemins étant inondés, ils durent faire un détour par les montagnes, et le trajet qu'ils auraient pu d'ordinaire accomplir en huit heures leur demanda ainsi trois longs jours de marche ; mais ce voyage leur dura moins que n'eussent fait auparavant les huit heures, car pendant ces trois jours pleins qu'ils passèrent seul à seul ils ne firent qu'échanger mille confidences sur la vie qu'ils avaient menée durant ces quatre malheureuses années, en même temps qu'ils dressaient toutes sortes de plans sur la manière dont ils devaient s'organiser à l'avenir pour leur bonheur commun.

Le soir du troisième jour, et sur le tard déjà, les deux frères atteignirent enfin leur village et se dirigèrent aussitôt vers la maison du vieil Andrés : l'eau s'était retirée ; les peupliers, les murs d'enceinte, la maison neuve — la pomme de discorde précisément — tout cela avait disparu ; mais la maison paternelle était debout encore et non ébranlée, malgré le terrible assaut qu'elle avait eu à subir. Gaspard demeura un peu en arrière ; Zébulon, pendant ce temps, se glissait à pas de loup le long de la muraille, et quand il eut atteint le coin de la maison, voici quel spectacle s'offrit à ses regards : sa belle-sœur, entourée de ses enfants, se lamentait agenouillée à la place même où s'élevait jadis cette maison funeste élevée par bravade et que le fleuve avait emportée.

— Priez, disait la pauvre femme aux plus petits, priez pour votre père, car c'est ici que le fleuve l'a englouti ; et priez aussi, ajoutait-elle avec sanglots en s'adressant aux plus âgés, priez aussi pour votre mère, car c'est moi, malheureuse ! qui ai causé la mort de votre père ainsi que celle du pauvre Zébulon.

— Non pas la mienne toujours ! s'écria Zébulon en s'avancant, tandis que les enfants oubliant les dissentiments d'autrefois venaient se jeter au cou de leur oncle. Quant à vous, chère belle-sœur, dit le bon vieux garçon à la femme de Gaspard en lui prenant la main, puisque vous avez connu les remords et l'affliction, Dieu vous pardonne !... puisque vous vous êtes souvenue dans vos prières du

pauvre Zébulon, il vous rend votre cher mari.

Gaspard alors se montre à son tour, et sa femme, muette de ravissement, ne peut que le presser sur son cœur, en l'enveloppant dans une même étreinte avec le brave Zébulon.

— Amis, dit celui-ci, quand la première émotion fut passée, nous avons reçu une rude leçon pendant ces quatre années; que notre division eût duré seulement quatre années

encore, et nous n'avions plus qu'à prendre en main le bâton de mendiant. Il s'agit à présent de nous soutenir les uns les autres, et pour commencer, il faut dès demain nous employer tous à refaire une digue neuve. De maison neuve, d'ailleurs, il n'en est plus besoin; vous revenez chez moi, c'est entendu. Tout ce que je possède n'est-il pas à vous et à nos enfants?

G. KINDEL.

Traduit de l'allemand par AMÉDÉE TALLON.

LA COUPE DU FRATRICIDE.

LÉGENDE RIMÉE.

L

A genoux, et du front touchant presque la terre,
Mains jointes, le vieillard terminait sa prière.

Sur le dos de l'ermite et sur ses cheveux blancs
Une lampe jetait quelques rayons tremblants
Qui, brisés mille fois par la roche inégale,
Sillonnaient en tous sens les ombres de la salle.
Près d'elle, dans un creux du mur, l'eau, le pain bis,
Une image pieuse, un livre, un crucifix;
Et plus bas, étendus en un coin sur la terre,
Quelques feuillages secs, lit du vieux solitaire.
D'ailleurs, nul mouvement. A le voir on eût dit
Un bloc par le hasard détaché du granit.
L'âme enfoie avait là posé le corps. A peine
Entendait-on parfois le bruit de son haleine
Et le clapotement monotone, plaintif
De l'eau qui tombait, goutte à goutte, du massif...

Soudain, à trois appels les échos répondirent;
Des pas précipités dans l'ombre retentirent.

Et, debout, le vieillard salua l'inconnu.
— Frère, dans ma maison soyez le bienvenu,
Car la pluie et le vent vous ont surpris sans doute?

— Que m'importe l'orage! Écoute, moi-même, écoute,
Dit l'étranger cachant ses deux yeux de sa main,
N'entends-tu pas des voix hurler : Cain! Cain!

— C'est le vent qui mugit, c'est la mer qui s'approche.
Près de vous est un banc découpé dans la roche :
Asseyez-vous. Quels yeux hagards! quelle pâleur!
Dites-moi, sentez-vous, frère, quelque douleur?
On a vu bien souvent les naux les plus tenaces

Céder en peu de jours à mes soins efficaces;
Je puis dire quel baume on trouve en chaque lieu,
Et j'ai lu près d'un siècle au grand livre de Dieu!

— On le dit. Mais voyons si ta science est vaine,
Car l'orage imprévu n'est pas ce qui n'amène.
Dis-moi, connais-tu l'âme aussi bien que le corps?

— Ce qui t'amène ici, mon fils, est le remords!

— Le remords!... Pour un mot, une phrase hautaine,
Vingt têtes ont tombé plus blanches que la tienne :
Prends garde!... Le remords! le remords!... Devant vous,
Mon père, laissez-moi me mettre à deux genoux!
Oubliez que j'ai dit cette parole dure;
Je cherchais la prière et rencontre l'injure!

— Misérable pécheur, ah! tu dois ressentir
Plus de peur que de vrai, de juste repentir!
Cependant, dis-moi tout. Du crime qu'il raconte
Souvent le criminel mesure mieux la honte.
D'ailleurs, si grand qu'il soit, plus grand est le pardon
Du Dieu moins tout-puissant, ô mon fils, que tout bon!
Parle.

— Je parlerai, dût ta langue ennemie
Exposer au grand jour ma secrète infamie!
J'avais un frère, un frère aîné. D'injustes loix
Donnent à celui-ci tous les biens à la fois;
Celui-là, pour laisser le domaine s'accroître,
Abandonné de tous, va mourir dans un cloître.
Moi, j'aimais la rumeur au combat, les sillons
Qu'on trace avec le glaive au flanc des bataillons.
Le vieux vin velouté dans les coupes géantes,
Et les baisers brûlants sur les lèvres brûlantes.
J'aimais la vie enfin! et plus jeune, plus fort.
Il me fallait attendre obscurément la mort!

J'n jour, — écoute bien, — dans le fond de mon âme
Je sentis s'élever une pensée infâme.
Je l'écartai d'abord : un meurtre !... et puis : quel sang !
Mais toujours la pensée allait en grandissant,
Et j'avais beau lutter, beau me roidir contre elle,
Chaque heure lui donnait une force nouvelle
Plus de sommeil la nuit ; le jour, plus de repos.
La suite peut se dire, ô mon père, en deux mots :
Un soir, à son retour d'une chasse obstinée,
Il vida d'un seul trait sa coupe empoisonnée !
— Malheureux !

— Je devins par la mort d'un rival
libre où j'étais parqué, maître où j'étais vassal !
Victoires dans l'amour, victoires dans la guerre,
J'achetai tous les biens par le sang de mon frère :
Mais son ombre le jour me suivait, et la nuit,
l'âle, venait s'asseoir au chevet de mon lit.
Dans les bras parfumés des mattresses, à table,
Toujours apparaissait le spectre épouvantable !
Lorsque j'eus bien compris que je cherchais en vain
L'ivresse de l'amour et l'ivresse du vin,
Je voulus demander, me jetant dans l'abîme,
A des crimes nouveaux l'oubli du premier crime.
Déjà, depuis longtemps, j'avais par mes efforts
Dans cette âme endurcie étouffé les remords ;
De ton Dieu trop clément je niais l'existence,
Lorsque hier soir... C'était dans un festin immense,
Au milieu des buveurs, perdant toute raison,
Je demande à grands cris la coupe du poison :
Qu'on me verse ! Le vin, par un hasard sans doute,
Bondit sur le métal sans laisser une goutte.
Étonné, dans ma main je prends la coupe d'or
O spectacle effrayant qui me poursuit encor !
Vainement, de mon bras roidi, je la secoue :
Une force invincible en cet endroit la cloue,
Et bientôt je regarde, épuisé, stupéfait,
La coupe inébranlable où pèse mon forfait !...

On a vu, tu le dis, les maux les plus tenaces
Céder en peu de jours à tes soins efficaces ;
Dissipe mes remords et je dirai : Vieillard,
Près de toi la science est petite, humble est l'art !

Il se tut. Le vieux moine, à genoux sur la terre,
Fit, des pleurs dans la voix, une longue prière.
Se relevant enfin : — Voici l'ordre de Dieu :
Va-t'en pieds nus, le front couvert de cendre, au lieu
Où, faiblissant un jour devant le sacrifice,
Jésus cria : « Mon père, éloignez ce calice ! »
Dans les eaux du Cédron, où le Christ s'est baigné,
Remplis ta coupe... Alors Dieu t'aura pardonné !

II.

Le ciel est sans nuage. Aucun bruit dans l'espace.
Aucun souffle à travers le feuillage odorant
Des cèdres. Pas un pli sur la verte surface
Du golfe où vient s'étendre et dormir le torrent.
Les vêtements usés d'un long pèlerinage,
Les pieds nus déchirés aux cailloux du chemin,

Un voyageur s'approche en tremblant du rivage,
S'agenouille et se penche, une coupe à la main.
Dieu ! Par quelle épouvante ou par quelle colère
Se jette-t-il ainsi, la face contre terre ?
Quelle est sa faute ? Il trouble, à son contact impur,
Du beau lac endormi le cristal et l'azur ;
Et cette onde limpide où son bras se déroule,
Sitôt qu'elle a touché l'or maudit de sa coupe,
Trois fois, à gros bouillons, s'est enfiée au dehors
Sans laisser une goutte et sans mouiller les bords !

III.

Déjà, depuis l'aveu dans la maison du prêtre,
Un an s'est écoulé.

Les vassaux du baron,
Sous le joug odieux des soldats de leur maître,
Oubliant son passé le regrettaient peut-être
Lorsqu'un jour au château retentit le clairon ;
Puis un drapeau monta, puis, à toutes volées,
La cloche s'élança dans les tours ébranlées,
Car le maître attendait, debout sur le perron !

Un sombre abattement régnait sur sa figure.
Ainsi que le dernier des pauvres pèlerins
Il portait le cilice et la robe de bure
Qu'une corde à longs bouts drapait autour des reins.
On eût dit, à le voir pieds nus, la barbe inculte,
Le visage défalt, plutôt un criminel
Que le bourreau va prendre et que la foule insulte,
Qu'un haut baron, vrai roi dans le chef paternel !

Avec un long regard plein de tristesse immense
Il parcourait les monts, les bois et les hameaux ;
Puis lorsque tout entier le peuple eut fait silence,
D'une voix grave et lente il prononça ces mots :

J'ai, par horreur du cloître, empoisonné mon frère,
Et du crime ignoré ces biens sont le salaire.
Écoutez jusqu'au bout !... Pour laver mon forfait
J'ai prié tout un an : Dieu n'est pas satisfait !
Pour la dernière fois regardez votre maître,
Car, plus pauvre que vous, demain, ce soir peut-être,
Je pars, et désormais, dans mon exil fervent,
J'aurai pour horizon les murs noirs d'un couvent !
J'espère — l'espérance est peut-être insensée —
Que vous me remettrez toute injure passée.
Pardonnez-moi les maux que vous avez soufferts,
Et le foyer sans feu pendant les longs hivers,
Et les petits sans pain, et la femme impudique
Profanant la chaumière et le lit domestique ;
Pardonnez tous, au nom du Dieu qui sur la croix
Bénissait les bourreaux de sa mourante voix !

Il parle. Un vrai remords fait place à l'épouvante.
Dans la coupe qu'il tient une larme brillante
Tombe, s'enfle, bouillonne, et le vase damné
S'est rempli jusqu'aux bords !

Dieu l'avait pardonné !

ALPHONSE PAGÈS.



Il marchait à pied, fouettant les vaches. (Page 196.)

LE

CHASSEUR DE SAUVAGINE.

Lord Byron a dit dans son poème de *Don Juan*

O mer, le seul amour auquel je fus fidèle !

Ce vers du poète anglais est bien souvent revenu à ma mémoire dans ces heures de mélancolie où l'on sent que quelque chose d'inconnu nous attire à soi.

Si j'avais eu le bonheur d'être un poète lyrique au lieu d'être tout simplement un poète dramatique, je sens que la mer, soit la Méditerranée à la robe bleue, soit l'Océan à la tunique verte, eût eu mes strophes les plus passionnées.

Et cependant, disons-le, la Méditerranée ne nous paraît pas une véritable mer.

C'est un beau lac avec d'admirables rivages.

Mais l'Océan, avec son flux et son reflux, avec ses vagues qui, se détachant de l'Amérique, font dix-huit cents lieues sous l'œil du Seigneur avant de toucher à l'Europe, l'Océan, que coupe en deux l'équateur, que bornent les deux pôles, voilà la mer véritable, voilà le seul miroir qui soit assez grand pour réfléchir la face de Dieu.

C'est donc l'Océan que je préfère.

Est-ce donc parce que c'est l'Océan que j'ai vu le premier ?

Peut-être.

Mais, je le répète, si mélodieusement que chante le flot dans la baie de Baïa ou dans le golfe d'Agrigente, si doucement que murmure la vague qui caresse Palerme ou la lagune qui lèche Venise, je préfère aux murmures de la molle Amphitrite les sourds rugissements de la mer sauvage dans la baie de Douarnenez, ou les lamentables rumeurs

de la Manche se brisant aux rochers du Calvados.

C'est que d'Ostende à Brest toute cette côte m'est familière. J'y ai semé les meilleurs jours de ma jeunesse, j'y ai récolté mes plus doux souvenirs.

La plage de Blakenbergue, les ruines d'Arques, les rochers d'Étretat, les falaises du Havre, les dunes de Courseulles, les récifs de Saint-Malo, les landes de Plouguerneau me sont connus comme les plaines et les forêts de mon pays natal. J'ai suivi les ondulations de leurs côtes, le fusil à la main, tantôt dans quelque frêle barque qui me balançait sur les vagues où j'allais poursuivre les mouettes et les goélands, tantôt sur les rivages mêmes où venaient me trouver les bécaffines et les macreuses.

O mes journées de Trouville, où j'écrivais *Charles VII* et *Richard d'Arlington*!

O mes nuits du Luc, où je regardais de l'autre côté de la mer les phares du Havre briller comme deux étoiles!

Souvenirs de jeunesse, souvenirs de bonheur, phares plus brillants que les phares du Havre et qui, chaque fois que je regarde en arrière, vous rallumez dans la nuit du passé, hélas! combien de fois, fatigué du présent, doutant de l'avenir, ne suis-je pas revenu déjà et combien de fois ne reviendrai-je pas encore à vous!

Il y a, pour les hommes qui se livrent aux labeurs de l'esprit, une religion complètement inconnue du vulgaire des hommes et où de temps en temps ils éprouvent le besoin de retremper leur âme et de rafraîchir leur imagination.

C'est la religion de la solitude et du silence.

Je lus un jour cette pensée sur une cellule de la Grande-Chartreuse :

« Dans la solitude, Dieu parle au cœur de l'homme; dans le silence, l'homme parle au cœur de Dieu. »

Qui donc éprouvera le besoin irrésistible de ces mystérieux entretiens, si ce n'est le poète?

Or, de toutes les solitudes, quelle est la plus majestueuse?

Celle des flots!

De tous les silences, quel est le plus éloquent?

Celui de la mer!

Aussi, combien de fois m'est-il arrivé, sans raison apparente, sans motif visible, sans pouvoir donner une cause plausible à mon départ, de quitter tout à coup Paris, de me jeter dans une chaise de poste, dans une diligence, dans un wagon, en criant :

« A Dieppe, au Havre, à Trouville ou à la Délivrande! »

J'allais chercher au bord des flots ma chère solitude, j'allais demander à la mer son poétique silence, j'allais prier Dieu d'écouter ce que j'avais à lui dire, j'allais demander à Dieu s'il n'avait pas quelque chose à me répondre.

Et, chaque fois, je revenais plus fort, car j'avais l'Infini dans le cœur, l'Immensité dans l'imagination.

Et maintenant ce que je vais vous raconter, chers lecteurs, est une légende recueillie pendant un de ces pèlerinages au bord de la mer.

I.

Si richement dotés que soient nos fleuves de France, non pas lorsque nous les comparons aux fleuves de l'Amérique et de l'Inde, mais aux autres cours d'eau de l'Europe; si richement dotés, disons-nous, que soient nos fleuves de France pour la transparence de leurs ondes et l'abondance de leur cours, pour le pittoresque de leurs rives, le charme de leurs méandres sinueux et accidentés, je ne pense pas que ni la Seine, orgueilleuse de rouler au pied de la capitale du monde; ni la Loire, joyeuse d'arroser le jardin de la France; ni la Garonne, fière de porter autant de vaisseaux qu'une mer; ni le Rhône, étonné de mirer dans ses eaux des ruines que l'on prendrait pour des ruines romaines, puissent lutter avec la Vire, fleuve bien modeste cependant, et que les Bas-Normands, qu'il abreuve concurremment avec le cidre, n'ont jamais appelé qu'une méchante rivière.

Ils ignorent que, grammaticalement et

géographiquement, tout cours d'eau, si faible et si desséché qu'il soit, a droit au titre de fleuve du moment où il se jette dans la mer.

Ce ne sont point les Italiens qui laisseraient ainsi vulgariser l'Arno ou le Sebétus.

Ils ont un nom pour le fleuve, si grand ou si petit qu'il soit.

Fiume, s'il est grand, *fumicello*, s'il est petit.

La Vire est donc un fleuve, comme disent les géographes, et non une rivière, comme disent les Normands.

Je dois cependant l'avouer, malgré ma prédilection pour le fleuve auquel j'essaie, par ces lignes, de rendre la position à laquelle il a droit, comme nombre de choses d'ici-bas, comme quantité de jolies femmes et de grands hommes, comme ses illustres confrères enfin, le Rhin et le Rhône, la Vire a une fin indigne de ses commencements.

Née au même endroit où, s'il faut en croire les recherches archéologiques des frères Parfait, naquit le vaudeville, c'est-à-dire dans le Val-de-Vire; ombragée à sa source par la charmante forêt de Saint-Séver, après avoir promené, pendant vingt-cinq lieues durant, ses eaux cristallines sur un fond de roches brunes et sur un lit de sable doré et d'algues vertes; après avoir fait rejaillir sur vingt cascades des milliers de perles scintillantes au soleil; après avoir fait tourner le moulin poétique d'Olivier Basselin, tout à coup, à quelques lieues au-dessus de Saint-Lô, à la hauteur d'Isigny, renommé pour son beurre aussi égal, la Vire disparaît et s'engouffre dans des marais plats et fangeux et devient quelque chose qui ressemble au canal de l'Ourcq. Plus de ceintures de prés verdoyants et fleuris, plus de couronnes de rochers entourés de digitale; plus d'aigrettes de bêtres aux troncs lisses, ces vigoureux enfants du terroir bocager. Non! le pauvre petit fleuve, tout honteux de sa mésaventure, semble vouloir retourner sur ses pas. Il ne court plus, il chemine. Ses eaux vives et folâtres, où les nymphes du rivage baignaient leurs pieds diaphanes et trempaient leurs bouds cheveux, ses eaux vives et folâtres, si chantaient mille murmures en bôndis-

sant sur les cailloux, tandis que les oiseaux chantaient mille chansons en sautillant dans les buissons, ses eaux vives et folâtres, perdant leurs teintes de pourpre et d'azur comme les Provençales d'Aigues-Mortes et les Italiennes des marais Pontins perdent leurs vives couleurs sous les âcres et mordants baisers de la fièvre, se traînent silencieuses et mornes à travers une couche de tourbe qui les colore de bistre, et se refusent à refléter l'image des roseaux jaunâtres qui végètent sur leurs rives désolées.

Par bonheur, non loin de là, l'Océan, père des fleuves, comme l'appelait Homère, cet autre Océan; par bonheur, non loin de là, disons-nous, l'Océan vient au-devant du fleuve infortuné, lui tend les bras, le reçoit dans son giron et l'emporte dans l'immensité, comme la mort prend pitié d'un enfant souffreteux et l'emporte dans l'infini.

Maintenant à une lieue ou deux au-dessus de l'embouchure de la Vire, sur sa rive droite, se trouve un village bâti comme tous les villages de la côte normande, sur le bord même de la plage, de telle façon que les flots, dans les hautes marées, viennent baigner le pied des maisons.

Ce village s'appelle Maisy.

À un kilomètre environ de l'entrée de Maisy, en venant d'Isigny, on aperçoit une petite ferme dont les toits de chaume et les murs de brique sont à moitié perdus dans un massif d'ormes et de charmes qui forment un bouquet pareil à une île de verdure sur la plaine rase, brune l'hiver, verte au printemps, jaunissante l'été.

Cette ferme, c'est la *Cochardière*.

En 1818, la Cochardière appartenait à Jean Montplet.

Disons en peu de mots ce qu'était Jean Montplet, père d'Alain Montplet, le héros de cette histoire.

Jean Montplet était le fils de ses œuvres, et l'on disait tout bas que le fils de ses œuvres était riche à trois cent mille francs.

Jean Montplet avait débuté par être teneur de bestiaux. Il était ensuite devenu marchand de vaches, puis fermier.

Sa marchandise lui fournissait de gros engrais, et ces gros engrais lui produisant de

grasses vaches, il s'était promptement et facilement enrichi.

« La fortune ne fait pas le bonheur », ont dit les millionnaires, afin d'amortir un peu le sentiment d'envie que leur portent naturellement les gueux.

Jean Montplet n'était pas de cet avis.

Jean Montplet, qui était l'homme le plus riche de Maisy, était en même temps l'homme le plus heureux des environs. Courant toutes les foires normandes à l'amble d'un excellent bidet, trônant sur les marchés où son appréciation fixait le prix des céréales; fêtés, lui et sa monture, dans toutes les auberges, où le meilleur cidre était pour l'homme, la meilleure paille et la meilleure avoine pour l'animal; parlant haut dans les conseils de la commune, où sa voix était écoutée et son opinion suivie; aimé des pauvres avec lesquels il trinquait aussi volontiers qu'au temps où, sur les grands chemins, il marchait à pied, fouettant les vaches des autres; salué des riches, pour lesquels il savait découvrir à propos un coin de la doublure dorée de sa blouse grossière, Jean Montplet avouait lui-même que rien ne manquait à sa prospérité.

Nous nous trompons, en 1818, nous avions oublié avoir pris cette date, en 1818 il lui manquait un héritier que M^{me} Montplet, malgré sa volonté apparente et les regrets qu'elle exprimait que cette volonté fût si peu efficace, se refusait obstinément à lui donner depuis douze ans.

Mais, par bonheur, le ciel n'était point assez cruel pour laisser son œuvre incomplète.

En 1819, ce fils tant souhaité vint enfin.

Seulement, il entra dans la vie sous de sombres auspices.

Sa naissance coûta la vie à sa mère.

Jean Montplet pleura beaucoup, car il aimait sincèrement sa femme. Puis il regarda son garçon, dans lequel la pauvre défunte semblait revivre; puis il se dit qu'ayant toute sa vie travaillé à créer une fortune à cet héritier, ce n'était pas l'instant de se reposer alors que le Seigneur lui accordait ce qu'il avait tant désiré.

Il enfourcha donc son bidet, s'en alla à la foire de Bayeux, gagna un gros sac d'écus

sur un lot de vaches cotentines, de sorte que la satisfaction de son marché, le grand air et le mouvement commencèrent d'usage sa douleur.

Le temps fit le reste.

O temps, fils aillé de l'Éternité, ce n'est point sans raison que les poètes t'ont représenté une faux à la main! Moissonneur impassible, tu fauches nos joies comme nos infortunes, et l'homme, cet atome qui tremble au vent de ta course, s'aperçoit avec désespoir que rien n'est éternel chez lui, pas même la douleur!

Le temps ferma donc la blessure de Jean Montplet.

Alain — Alain était le nom qu'avait reçu sur les fonts baptismaux le jeune héritier de la Cochardière — Alain devint donc à la fois la consolation et le stimulant du bonhomme Montplet.

C'était pour lui que le marchand de bestiaux entreprenait sans cesse de nouvelles courses; c'étaient ses caresses enfantines qui, lorsqu'il rentrait au logis, le payaient de ses fatigues.

Et le pauvre père, il faut le dire, se trouvait si largement payé, que chaque jour il remerciait Dieu.

Aussi gâtait-il tant et si fort le petit Alain que cela faisait tout à la fois peine et plaisir à voir.

Lorsque Alain atteignit ses dix ans, Jean Montplet songea à l'éducation de son fils.

Comme tous les paysans enrichis et comme beaucoup d'artisans dégrasés, il faisait fi de sa profession, et il rêvait pour son fils les honneurs du baccalauréat et les splendeurs de la toge.

Cependant il flottait encore indécis, ne sachant en quel lieu faire éclore le sauvageon greffé par lui au soleil de la science. lorsqu'un beau jour un confrère, en lui parlant d'un bon marché de vaches qu'il y aurait à faire à Saint-Lô, l'entretint en même temps du collège de cette ville. Jean Montplet résolut alors de faire d'une pierre deux coups, d'acheter les bêtes et de placer son garçon. Il chaussa ses houseaux, prit l'enfant en croupe sur son bidet et le conduisit au collège, où il le laissa tout joyeux en voyant

la quantité de jeunes camarades qu'il allait avoir et le beau jardin dans lequel tout cela jouait.

Le pauvre Alain était arrivé pendant la récréation et il avait cru que le collège était un jeu de barres continu.

Quant à Jean Montplet, il s'était retiré après avoir dix fois répété au principal, en faisant sonner l'argent contenu dans sa ceinture de cuir qu'il portait sous sa blouse, qu'il ne regardait pas aux écus pourvu que l'on fit de son fils un Démosthène ou un Hippocrate.

C'étaient deux noms qu'il avait entendus sortir de la bouche du curé de Maisy, un jour que celui-ci dînait à sa table.

Il s'était informé quels étaient ces deux messieurs, et il avait appris que l'un était un grand médecin et l'autre un grand orateur.

Seulement, il ne s'était point informé de l'époque dans laquelle ils avaient vécu. Mais peu lui importait, puisque tous deux avaient conquis dans leur art la même position qu'il occupait, lui, parmi les fermiers et les vendeurs de bestiaux de la Manche et du Calvados.

Mais Jean Montplet avait complètement compté sans son fils.

L'enfant, comme nous l'avons dit, avait trouvé le collège charmant, parce qu'il y était entré à l'heure de la récréation.

Mais la récréation avait pris fin, et il avait fallu entrer en classe.

Une fois autour de la table de chêne et en face du pupitre, les choses avaient changé de face, et Alain avait vu le collège dans toute sa sévère discipline.

Dès lors, il lui parut que le temps avait été mesuré d'une main inégale, point assez pour le plaisir, trop pour le travail. Les rigueurs scolastiques, les formes pédantesques eurent bientôt dégoûté de la science ce rude petit campagnard dont la vie avait été jusque-là une école buissonnière perpétuelle, et qui s'était fait une indispensable habitude, un irrésistible besoin des courses sur la grève, de l'air libre et des ascensions sur les falaises.

À partir de ce moment où le souffle de

l'ennui l'eut touché, il commença de dépérir. Les vives couleurs de ses joues s'effacèrent, une espèce de nostalgie s'empara de lui, et il devint maingre et chétif sous cette atmosphère chargée de latin et de grec.

Jean Montplet, averti par les professeurs eux-mêmes, vint voir son fils et fut effrayé par les progrès du mal. Il réfléchit que l'habit noir constituait le bourgeois aussi bien que la robe l'avocat et le docteur; que si Dieu continuait de lui prêter assistance dans le présent et dans l'avenir comme il avait fait dans le passé, Alain Montplet aurait un jour ses bonnes vingt-cinq mille livres de rente, et par conséquent, serait assez riche pour n'avoir pas besoin de donner de consultations ou de signer des ordonnances.

Alain fut donc enlevé du collège de Saint-Lô et rendu à ses camarades de Maisy.

Une fois à la ferme de la Cochardière, c'est-à-dire à un demi-kilomètre de la mer, se retrouvant dans le milieu auquel il était habitué, dans le seul air qui pour lui fût respirable, l'enfant reprit vite sa bonne humeur, son teint de brique et sa force primitive.

Bientôt il n'eut point, non-seulement dans Maisy, mais dans Grand-Camp et dans Saint-Pierre-du-Mont, un rival dans l'art d'escalader les falaises pour y dénicher des nids de guillemots; bientôt il dama le pion à tous les apprentis constructeurs pour découper de petits navires dans un morceau de bois et les faire voguer sur les flaques d'eau que la marée laissait sur le sable: mais ce fut surtout comme nageur que le jeune Alain fit les plus étonnants progrès. La mer semblait lui être devenue un élément aussi familier et aussi maniable que la terre; on eût dit que la nature l'avait créé amphibie, tant il pouvait, à l'instar des marsouins, bondir légèrement sur les vagues, et qu'il avait un appareil respiratoire à part, tant il pouvait indéfiniment rester sous l'eau. Rien ne lui faisait, ni gros temps, ni bourrasque, ni grain, ni tempête, et, pour les autres pêcheurs de la côte, il était devenu une espèce de thermomètre, comme le sont certains poissons qui ne bondissent hors de l'Océan

que pour annoncer les vents. On disait en le voyant cabrioler au milieu des vagues :

« Le gars Alain est bien gai aujourd'hui, il y aura demain grosse mer. »

La supériorité que son fils acquérait dans tous les jeux suffisait à satisfaire l'orgueil paternel du vieux Montplet, qui, chaque jour arrondissant son petit trésor, se voyait de plus en plus certain d'assurer un bon avenir à son héritier et demeurait de plus en plus convaincu qu'aux yeux des hommes on était toujours assez savant, pourvu que l'on fût assez riche.

Il ne reparla donc à Alain, même lorsque ce dernier devint jeune homme, d'aucune espèce de leçons, et l'abandonna aux seuls professeurs que la côte lui fournissait gratis, et qui se chargèrent de perfectionner les talents dont nous parlions tout à l'heure, en enseignant au futur maître de la Cochardière à border proprement un aviron, à tendre une nasse et à garnir convenablement une ligne de chaque appât qui convient à tel ou tel poisson, depuis l'éperlan jusqu'au maquereau.

Mais un art dans lequel, outre celui de la natation, le jeune Alain fit de grands progrès, ce fut celui de la chasse. Il est vrai qu'il eut dans cet art un maître de première force.

Ce maître était le père Gabion, chasseur de sauvagine.

Disons d'abord ce que c'était que le père Gabion, puis nous expliquerons ce que c'est qu'un chasseur de sauvagine.

Le père Gabion, qu'on appelait ainsi parce qu'il habitait une petite mesure située à l'embouchure de la Vire et que l'on nommait *le Gabion*, le père Gabion était un grand vieillard de près de six pieds, sec et mince, appartenant évidemment non point à l'espèce humaine, mais à la famille des échassiers. Il avait le front déprimé, le menton rentrant, le nez pointu, ce qui lui faisait une assez jolie tête de pingouin ; de sorte que, lorsque le corps légèrement penché en avant il courait le long de la côte, ou, à la marée basse, sautait de rocher en rocher, il avait l'air d'un de ces oiseaux de mer aux longues pattes qui trottent au bord des grè-

ves et sautillent de roc en roc pour faire curée de petits poissons.

Sans doute, au premier abord, les oiseaux de la côte, canards, macreuses, bécasses, bécassines, courlis et guillemots, avaient été trompés à cette ressemblance, et prenant le père Gabion pour quelque cigogne gigantesque, pour quelque héron antédiluvien, ne s'étaient aucunement méfiés de lui.

Mais, peu à peu, le jour s'était fait sur cette fausse ressemblance, et les pauvres oiseaux avaient fini par s'apercevoir qu'ils n'avaient point, au contraire, d'ennemi plus acharné que le père Gabion.

C'est qu'en effet, comme nous l'avons dit, le père Gabion était chasseur de sauvagine.

Tenons notre promesse, et, après avoir dit ce que c'était que le père Gabion, au physique du moins, disons ce que c'est qu'un chasseur de sauvagine.

On appelle *sauvagine* tous les oiseaux qui vivent dans les marais, sur les côtes ou le long des fleuves.

Les canards, les macreuses, les poules d'eau, les oies sauvages, les pluviers, les sarcelles et même les innocents culs-blancs, si rudement chassés par les nemrods de Saint-Denis-lez-Meleagre et de Bougival, sont de la sauvagine.

La chasse de ce gibier, lorsqu'on la pratique au bord de la mer, est peut-être la seule aujourd'hui qui présente des dangers sérieux, la seule qui puisse tenter encore les esprits aventureux pour lesquels le danger est un attrait, qui recherchent les émotions vives comme des jouissances, qui se sentent enfin gênés et mal à l'aise dans la vie facile que la civilisation a faite aux plus humbles.

Ce n'est point dans les marais seulement que le chasseur de sauvagine doit chercher son gibier ; les rochers, les bancs, les récifs, que l'on rencontre principalement à l'embouchure des rivières, sont bien autrement avantageux à exploiter. Ces rochers et ces bancs servent de refuge à des milliers d'oiseaux d'eau. Lorsque vient la nuit, soit que ces oiseaux aient passé la journée sur l'Océan, soient qu'ils aient été chercher leur subsistance sur les rivières ou sur les étangs de l'intérieur des terres, soit enfin qu'ils ne

fassent là qu'une des étapes de leurs migrations, dans l'un ou dans l'autre cas ils se ressemblent là comme à un rendez-vous donné, s'abattant en vols immenses et formant une population bigarrée où les genres et les espèces se trouvent souvent confondus.

Mais, si abondant que soit ce gibier, il est toujours difficile, souvent périlleux, de l'aller chercher sur ces grèves mobiles, déplacées à chaque marée, sur ces rochers glissants comme les aspérités d'un glacier, et, comme des glaciers, ayant l'abîme sous eux, et cela pendant les nuits sombres et froides de la saison la plus rigoureuse de l'année.

Car ce n'est guère qu'à partir du mois d'octobre jusqu'au mois d'avril que la chasse à la sauvagine est véritablement fructueuse.

Or, d'après ce que nous venons de dire, le lecteur se figurera facilement les dangers que court le chasseur. Quelles que soient son agilité, son adresse, sa force, son audace, il ne doit jamais oublier un seul instant qu'il est sur un terrain appartenant à la mer, et que le flux reviendra envahir dans quelques heures ce que le reflux a momentanément abandonné. Dix minutes de distraction, de rêverie ou de sommeil peuvent lui coûter la vie, car toute son adresse, toute son énergie, toute sa présence d'esprit deviendraient impuissantes dans la lutte qu'il aurait à soutenir contre l'élément furieux rentrant dans son domaine, implacable comme un propriétaire légitime un instant dépossédé.

Ces dangers de mort violente ont leur menue monnaie. Ce sont les rhumes, les catarrhes, les fluxions de poitrine, les rhumatismes, résultats naturels de l'immobilité que le chasseur doit conserver alors que, blotti dans son trou, à proximité d'une flaque d'eau, étourdi par le sifflement des rafales et le mugissement des vagues, glacé par l'humidité qui le pénètre, envahissant tout son corps de l'épiderme à la moelle des os, il attend qu'un rayon de lune, glissant entre deux nuages, lui permette d'ajuster le gibier endormi à quelques pas de lui.

D'où venait le père Gabion ?

On ne le savait pas.

Quel était son vrai nom ?

On l'ignorait.

Un jour, il y avait une vingtaine d'années, il était apparu dans le pays venant du département de la Manche, sa canardière sur l'épaule et suivi de son chien barbet.

Il s'était installé dans le Gabion, et comme un Montmorency ou un Coucy, avait pris le nom de sa propriété.

Or, comme jamais il n'avait fait de tort ni de mal à personne, comme il dormait le jour, chassait la nuit, portait au giboyeur d'Isigny son gibier, en touchait le prix et payait comptant le peu qu'il achetait, il n'était ni aimé ni haï, et l'on avait fini par le laisser vivre à sa guise, sans plus s'occuper de lui qu'il ne s'occupait des autres.

C'était là le maître que l'instinct cynégétique du jeune Montplet lui avait fait découvrir, et qui lui avait vite montré à laisser filer le canard, à ne tirer la bécassine qu'après son troisième crochet, et à ne faire feu sur tout oiseau de mer que lorsqu'il en pouvait distinguer l'œil.

II.

Cette éducation, exclusivement matérielle, développa les instincts déjà un peu sauvages du caractère de notre héros, car le lecteur n'est certes point sans s'être douté que notre héros est Alain Montplet.

Il s'éprit, pour la natation, pour la pêche, pour la chasse, d'une de ces passions féroces qui, de nos jours, ne sont plus que des exceptions.

Elles occupaient non-seulement une partie de ses jours, mais encore ses nuits.

L'ordre du temps, la série des habitudes ordinaires n'existaient point pour le jeune héritier de la Cochardière. Heures de repas, heures de sommeil, rien n'était réglé chez lui. Il mangeait quand il avait faim, il dormait quand il avait envie de dormir, et, à part le temps qu'il dormait, à part trois copieuses repas et quelques heures de sommeil prises où il se trouvait, tout le reste était consacré à ses exercices favoris.

De travail, bien entendu, il n'en était pas question.

Alain savait lire et écrire, voilà tout. Il connaissait à peu près ses deux premières règles, mais il n'avait jamais pu dépasser la multiplication.

Il va sans dire que la division était pour lui une terre australe parfaitement inconnue et inexplorée.

Cependant, les trois passions entre lesquelles se partageait la vie du jeune Montplet ne purent, ne pouvaient entièrement absorber cette nature exubérante. Il lui prit des inquiétudes vagues, des instincts de mélancolie sans raison ; ses distractions habituelles ne lui suffisaient plus ; il lui semblait que quelque chose manquait à sa vie.

Ce quelque chose, il n'eût pu dire ce que c'était.

Ce quelque chose lui était complètement inconnu.

Ce malaise dura de seize à dix-sept ans ; mais, arrivé à cet âge, tout changea.

La haute stature d'Alain, son encolure vigoureuse, sa fraîcheur et ses dix-sept ans en faisaient un magnifique garçon à la façon normande. Aussi les filles de Maisy, de Grand-Camp et de Saint-Lô le mirent-elles promptement au courant de cet inconnu qu'il cherchait et qu'il était maintenant en âge de trouver.

A dix-huit ans, Alain Montplet était le Lovelace de toutes les beautés en bonnets de coton du pays Bessin. Aussi ne resta-t-il point enfermé dans le cercle cantonal des filles de Maisy, de Grand-Camp et de Saint-Lô, il passa à celles de La Cambe, à celles de Formigny, à celles de Trévière, et étendit ses exploits amoureux jusqu'à la Délivrande.

C'était alors un de ces personnages mixtes, un de ces beaux de campagne, demi-bourgeois, demi-manants, que l'on rencontre dans les petites villes et dans les gros bourgs ; qui flânent en bras de chemise, en vareuse ou en blouse dans les cabarets, les cafés et les ruelles de leur endroit, comme les fils de famille parisiens flânent en gants jaunes et le cigare aux lèvres sur l'asphalte du boulevard des Italiens et sur les trottoirs du quartier Bréda.

Par l'épithète de Lovelace, car le nom du héros de Richardson, grâce aux élasticités

de la langue, est devenu une épithète, par l'épithète de Lovelace que nous avons accolée au nom d'Alain, n'allez pas croire que l'amour eût poli son écorce, civilisé ses façons, adouci son caractère.

Non, l'amour que l'on pouvait rencontrer dans le monde d'Alain Montplet n'était pas de force à opérer de semblables métamorphoses ; non, le jeune gars de la Cocharrière n'avait point, comme Phaon, reçu de Vénus cette essence amollissante et parfumée qui causa le malheur de l'ardente Sapho. Il était beau à la manière primitive, il était fort comme un Titan, et ce qu'il cherchait, ce qu'il demandait, ce qu'on lui accordait en échange de ses investigations et de ses demandes, c'était non point une affection, un sentiment, un épanchement d'un cœur dans un autre cœur, c'était tout simplement une satisfaction brutale des plaisirs grossiers.

Sa vie se partageait entre ses folies, ses pêches avec le père Hénin, nous aurons occasion de parler de celui-ci plus tard, et ses courses dans les marais de la Vire et sur les bancs de rochers qui hérissent la baie de Vays.

Il va sans dire que dans son amour illimité pour son fils, Jean Montplet avait, au fur et à mesure des besoins de l'enfant devenu jeune homme, desserré les cordons de sa bourse.

Mais bientôt ces besoins grandirent et montèrent à la hauteur de la prodigalité.

Bientôt encore, cette prodigalité fut telle qu'elle commença d'effrayer Jean Montplet. Il hasarda quelques remontrances timides, dont un jeune homme habitué depuis l'enfance à se gouverner à sa fantaisie ne devait pas tenir et ne tint pas compte en effet.

Aussi Alain ne cessa-t-il point, à la suite des parties de chasse, des parties de pêche et des parties de natation, où il conviait tous ses amis, de continuer son rôle d'amphitryon de cabaret, et de dévaliser les boutiques de toutes les foires des environs pour se conserver dans les bonnes grâces des belles filles des départements de la Manche et du Calvados.

Comme ses camarades de Maisy, de GEFOSSE et de Saint-Pierre-du-Mont, tous hommes de labeur qui ne vivaient et ne faisaient vivre leurs familles qu'à force de travail, n'étaient pas toujours disposés à sacrifier leur journée à ses caprices et se refusaient souvent à l'aider à supporter le fardeau de son oisiveté, Alain, de même qu'il avait fait des excursions à la découverte des belles filles, se mit à en faire à la découverte des joyeux compagnons, et il poussa jusqu'à Isigny, jusqu'à Balleroy et même jusqu'à Bayeux, où, pour compagnons de plaisirs, il trouvait des clercs de notaire, des employés, des commis voyageurs, toujours disposés à faire bon marché de l'étude et du bureau, lorsqu'il était question de faire ce qu'en province on appelle une bamboche.

Mais si la société de ces messieurs était agréable, nous devons avouer qu'elle était ruineuse. A force de leur donner des dîners, et, à la suite de ces dîners, de jouer à la bouillotte et à l'écarté, Alain fatigua jusqu'à la prodigalité de son père à son endroit, et commença de faire des dettes qu'il se garda bien de payer. Les créanciers attendirent pendant quelque temps, car ils savaient que le père Montplet, si son fils ne les payait pas, les paierait, lui, un jour ou l'autre. Mais enfin, las d'attendre inutilement la convenue du fils, ils commencèrent d'aller porter leurs doléances à la Cochardière.

Aux premières notes qui lui furent présentées, Jean Montplet, ne se doutant pas de quelles avalanches de chiffres il était menacé, paya sans trop crier.

Les créanciers payés dirent alors à leurs confrères impayés de quelle façon ils s'y étaient pris pour rentrer dans leurs déboursés, et une espèce de va-et-vient s'établit entre la Cochardière et les villes et les villages environnants.

Quelle que soit la tendresse d'un père pour son fils, si ce père est Normand, la tendresse disparaît presque toujours pour faire place au sang-froid lorsque se présente la question financière.

Jean Montplet était de son pays. Mais, pour couper court à toute réclamation de

ce genre, il fit annoncer dans le journal du département que chacun était libre de faire crédit ou de prêter de l'argent à Alain Montplet, mais qu'à l'avenir il ne reconnaîtrait et surtout ne paierait aucune dette contractée par lui.

Le moyen était héroïque, mais il manqua son effet.

Il y a, en matière de prêts d'argent aux enfants de famille, des gaillards à longue vue qui se disent qu'à défaut de la bourse du père vivant, il y aura la succession du père mort, et qui savent si bien calculer les intérêts et les intérêts des intérêts, que plus on leur fait attendre le capital, plus on leur rend service.

Alain, auquel des habitudes de trois ans et une oisiveté absolue créaient des besoins que la pension à lui servie par son père ne pouvait alimenter, Alain ne se résigna point, mais au contraire se révolta.

Il se mit à chercher un de ces prêteurs obligeants dont nous parlions tout à l'heure, et, par malheur, ses yeux ne s'égarèrent pas longtemps avant de tomber sur ce qu'il lui fallait.

L'homme de la situation se trouvait à Maisy même, c'est-à-dire à la portée de la main.

Ce bailleur de fonds bienveillant se nommait Thomas Langot, et n'était autre que le principal épicier du bourg.

Disons ce que c'était que ce Thomas Langot, qui doit jouer un certain rôle dans ce récit.

Thomas Langot était le dernier-né d'une famille de pêcheurs de Saint-Pierre-du-Mont. La nature, qui l'avait peu favorisé du côté social, l'avait encore bien autrement maltraité du côté physique. Il était faible, rachitique, boiteux. Sa jambe, plîée en dedans à l'endroit du genou, faisait toujours croire, quand il marchait, qu'il voulait décrire un demi-cercle, et ce n'était, en quelque sorte, qu'à force de combinaisons mathématiques qu'il parvenait à garder la ligne droite et à arriver au but qu'il se proposait d'atteindre. La faiblesse de sa constitution, jointe à sa misérable infirmité, lui avait fait une enfance misérable dans un monde où l'on prise avant tout la force physique.

Maltraité par son père, qui ne voyait en lui qu'une bouche inutile, par ses frères dont il se faisait le *mouchard*, ne pouvant pas être leur compagnon; honni par ses petits camarades qu'il ne pouvait suivre que de loin et qui l'avaient surnommé le *Bancroche*, nom qui lui était resté, le jeune Langot puisa dans les douleurs précoces de sa jeunesse un caractère faux, sournois et envieux, mais, en même temps, une ferme et obstinée résolution de parvenir à la fortune et d'échapper ainsi à l'oppression, à l'injure et à la honte qui lui semblaient être le patrimoine éternel du pauvre et du faible ici-bas.

A quinze ans, sans s'inquiéter de la distance, sans être arrêté par son infirmité, il partait pour Paris avec deux écus de cinq francs dans sa poche.

Comment fit-il le chemin?

Dieu le sait!

A pied, sur des charrettes vides, sur des chevaux de retour, mangeant du pain, buvant de l'eau, mendiant un asile pour la nuit.

En somme, il mit tant d'économie à faire cette route, que, de ses deux écus de cinq francs, il lui restait huit livres onze sous lorsqu'il entra dans la grande ville.

Tour à tour colporteur, commissionnaire, décroeteur, ramasseur de bouts de cigare, glaneur de contre-marques, il amassa liard par liard la somme de cent francs qu'il avait jugée nécessaire pour asseoir la fortune qu'il rêvait.

Muni de cette somme, il prit une médaille et entreprit le commerce des vieux habits.

Une avidité d'Auvergnat greffée sur une astuce de Normand le servit si merveilleusement dans ce métier, qu'il y devint promptement plus habile que tous ses confrères.

En effet, ses études psychologiques lui servirent.

Il possédait un tact merveilleux pour deviner l'anxiété de la misère, ou la soif après des plaisirs, dans les semblants d'indifférence avec lesquels les vendeurs lui présentaient leur marchandise.

Faïm ou passion, tout lui servait. Il jouait avec les angoisses de ses clients comme le

chat avec la souris, comme l'épervier avec l'alouette. Shylock au petit pied, il s'amusa parfois, comme le juif de Venise, qu'il ne connaissait cependant pas, même de nom, à leur arracher leur secret, sans ajouter pour cela une obole au prix qu'il était décidé à mettre au halion qu'on lui offrait. Non, tout au contraire, lorsque la blessure était découverte, lorsque la plaie était à nu, il y enfonçait, comme par accident, sa lourde griffe, et se retirait en léchant le sang qui lui était resté au bout de l'ongle.

En somme, pas une seule fois il ne sortit de la lutte sans avoir fait un excellent marché.

Dix ans il continua ce commerce.

Pendant ces dix ans, il vécut à Paris comme il eût vécu dans son village; pendant ces dix ans, il ne cessa pas un seul jour d'honorer de sa clientèle la gargote en plein vent où, pour quatre sous, il avait pris son premier repas en arrivant à Paris; pendant ces dix ans, jamais il ne changea rien à son menu quotidien.

Quinze sous lui suffirent pendant dix ans pour sa nourriture de chaque jour.

L'amour gratuit et désintéressé était un luxe que sa difformité et sa maussaderie ne lui permettaient pas de se donner, et jamais il ne se crut assez riche pour en acheter les semblants.

Thomas Langot ne fut donc jamais aimé et n'aima jamais.

Quant aux spectacles, il en fut d'eux comme de l'amour, et Thomas Langot ne vit que ceux des fêtes populaires de la cour d'assises et de la barrière Saint-Jacques.

L'énergie avec laquelle il tendait vers un but unique lui donna la force de mener cette existence de cénobite au milieu des tentations de tous genres qui l'assaillaient, et les plaisirs de la Babylone moderne glissèrent, sans l'effleurer, sur cette rude écorce normande.

Un jour, il compta son magot, le trouva satisfaisant, sourit à ses écus, fit son sac, et s'en retourna au pays aussi économiquement qu'il en était venu.

Il possédait quinze mille francs.

Il se garda bien de faire une entrée triom-

phale à Maisy, où il avait résolu de fixer sa résidence.

Non, il y revint sans bruit, le soir, vêtu d'habits qui n'avaient jamais pu trouver d'acheteurs, et alla demander l'hospitalité à l'un de ses frères qui était à la fois sacristain et domestique du curé.

Le sacristain demanda l'hospitalité de deux ou trois jours pour Thomas Langot.

Le curé l'accorda.

Thomas Langot, pendant ces trois jours, partagea avec son frère la modeste desserte du curé.

C'étaient en somme trois jours pendant lesquels il n'avait pas dépensé un centime.

Le fait de son retour était passé tellement inaperçu, que ce fut à peine si deux ou trois commères dirent, en forme d'interprétation et pour résumer leur causette :

— Vous savez, Jeanne, ou, vous savez, Javotte, Thomas Langot, le bancroche de Saint-Pierre-du-Mont, eh bien, il est revenu.

Le père et la mère de Thomas Langot venaient justement de mourir.

Pour ôter à ses frères et à ses sœurs, qui pouvaient le soupçonner d'être riche, l'idée de lui demander le moindre secours, il se montra dur, avide, exigeant dans le partage de quelques ustensiles de pêche qui formaient toute la succession du défunt;

Si dur, si avide, si exigeant, qu'il se fâcha même avec son frère le sacristain, celui qui partageait sa chambre avec lui.

De sorte qu'il se trouva sur le pavé.

Alors, jusqu'à ce qu'il eût trouvé ce qu'il cherchait, il s'en alla demander à Jean Montplet à coucher dans quelque coin de sa ferme de la Cochardière; puis il lui demanda s'il n'avait pas, pendant quelques jours, un travail quelconque à lui faire faire pour sa nourriture.

Jean Montplet, qui croyait Thomas Langot un peu plus pauvre que Job, lui répondit que si c'était pour quelques jours seulement, il pouvait coucher soit dans la grange, soit dans une cabane de berger qui était vide.

Quant à la nourriture, il la prendrait, sans travail aucun, avec les garçons de charrue et les pâtres.

Quel travail pouvait-on exiger du pauvre Bancroche?

Thomas Langot resta quinze jours à la Cochardière.

Au bout de ces quinze jours, il vint trouver Jean Montplet et lui annonça qu'il venait de traiter d'un petit fonds d'épicerie et qu'il lui demandait sa pratique.

Jean Montplet la lui promit.

Le Bancroche l'accabla de bénédictions et de remerciements, et sortit à reculons.

En effet, il avait, moyennant six cents francs, payables en trois paiements espacés de six mois en six mois, acheté un petit fonds d'épicerie à une pauvre veuve à qui ce petit fonds ne suffisait pas pour vivre et qui voulait se mettre en condition.

Il est vrai qu'au moment de faire le premier paiement, Langot offrit de les faire tous trois à la fois si la veuve voulait payer un escompte de cinquante francs.

La veuve, obligée de quitter le pays, accepta, de sorte que le fonds d'épicerie de Thomas Langot ne lui coûta en réalité que cinq cent cinquante francs.

Mais le loyer de la veuve était trop cher pour lui. Il loua sur la place de Maisy, en face de l'église, une maison sordide et ruinée dans laquelle il fit lui-même les réparations dont elle avait besoin.

Peu à peu il agrandit le cercle de ses affaires, mettant une patience de sauvage dans cet accroissement qui devait être une révélation.

Enfin, après dix autres années, il avait anéanti toute concurrence.

La modeste échoppe était devenue un magasin où se trouvait tout ce que pouvaient demander les habitants de la campagne : des cotonnades et des socs de charrue, du pain d'épice, du goudron, des poêles en fonte et des chapelets.

Alors, et comme son négoce était bien loin d'absorber le capital qu'il possédait, Thomas Langot se lança dans ce genre de spéculation où la honte de l'emprunt répond assez ordinairement de la discrétion de l'emprunteur, et il commença ainsi, en dehors de son commerce légal et patent, un petit commerce usuraire et caché où il sut

à la fois peu risquer et gagner beaucoup.

Au reste, ses connaissances contentieuses étaient bornées.

Il ne voulait entendre parler que de ventes à réméré qui lui plaçaient dans les mains un gage sûr et valant trois fois le montant de la créance.

Ainsi :

Un paysan possédait un champ estimé quinze cents francs ; Thomas Langot en prêtait cinq cents et mettait d'avance sa griffe sur le champ.

Si le paysan payait dans le terme voulu, Thomas Langot reprenait son argent, capital et intérêts, et rendait la terre en grondant comme un chien auquel on arrache un os.

Si le paysan ne payait pas au jour, à l'heure, à la minute indiqués, Thomas Langot enfonçait sa griffe dans la proie et tirait à lui.

Ainsi :

Un pêcheur, de simple matelot voulait-il passer patron, — Thomas Langot aimait les ambitieux et était toujours disposé à leur venir en aide, — Thomas Langot achetait une barque, se faisait, à titre de nantissement, verser tout ce que le pêcheur avait d'économies ; puis il confiait la barque au pêcheur à la condition que le reste du prix de la susdite barque serait versé en paiements égaux et à des époques précises.

Si un paiement, un seul, manquait, sur une simple mise en demeure la barque lui rentrait, et les paiements faits lui étaient acquis ; et il était telle coque de noix vermoulue et rapiécée qui avait ainsi rapporté à son propriétaire de quoi construire un joli trois-mâts.

Tout riche qu'il fût devenu à ce commerce, au contraire de Jean Montplet, Thomas Langot n'était pas heureux.

La fortune des autres l'offusquait, et aussi la considération qui s'attache à cette fortune lorsqu'elle est loyalement gagnée.

Il était particulièrement jaloux du maître de la Cochardière, auquel il ne pouvait pardonner de lui avoir fait l'aumône, pendant quinze jours, de son logement et de sa nourriture, et il ne passait jamais du côté de la

ferme sans jeter un coup d'œil de convoitise haineuse sur ces beaux champs qui regorgeaient d'épis longs et serrés.

Il soupirait toujours en considérant les pommiers du verger courbés sous leurs fruits, et il pleurait en voyant l'herbe qui poussait si épaisse et si drue dans les prairies où pâturaient des vaches et des bœufs dont on ne voyait que le haut du corps, les cornes inoffensives et les grands yeux pensifs et étonnés.

Et, tout en retournant dix fois la tête quand il s'éloignait de cet Éden, il se demandait comment c'était à Jean Montplet et non à lui que tout cela appartenait ; il lui semblait que ces belles terres, que cette grosse ferme, que ces bestiaux luisants étaient le fruit d'un vol dont lui, Thomas Langot, était la victime.

Or, le Bancroche, comme on l'appelait — qu'on nous excuse si ce nom se glisse parfois sous notre plume — or, le Bancroche, disons-nous, avait merveilleusement senti combien le caractère léger d'Alain, combien la mauvaise éducation qu'il avait reçue, combien la conduite irrégulière qui en était résultée, pouvaient seconder ses désirs, malgré le peu de sympathie qui devait exister entre deux êtres si dissemblables.

Il manœuvra de telle façon qu'il se concilia l'amitié du jeune homme.

Il alla au-devant de ses confidences, et, devinant ses besoins, pour lui seul il sortit de ses habitudes méfiantes et avides ; à lui seul il avança de l'argent sans accepter d'intérêts, sans exiger de lettre de change ; puis, lorsqu'il l'eut suffisamment amorcé, il rétrécit peu à peu ses générosités et finit, un jour que le jeune homme lui demandait de l'argent avec instance, par lui déclarer que sa caisse était vide.

Il lui procura néanmoins la somme qu'il désirait, mais en l'empruntant lui-même, disait-il, et les exigences usuraires du soi-disant emprunteur commencèrent à compenser largement le désintéressement que Thomas Langot avait primitivement affecté.

Alain Montplet avait le bout du doigt pris dans le laminoir.

III.

Cependant, une fois entré dans cette voie de dépenses folles et d'emprunts usuraires, Alain Montplet ne devait plus s'arrêter.

A chacun de ses besoins sans cesse renaissants, il s'adressait à Thomas Langot.

Les demandes du même genre se renouvelèrent si souvent, que, soit épuisement réel, soit calcul, l'usurier fit un beau jour sournoisement entendre à son client qu'il avait tort de ne pas réclamer de Jean Montplet la part qui lui revenait dans l'héritage maternel.

Cette fois Alain tressaillit comme s'il eût été mordu d'une vipère.

Il réfléchit un instant, puis répondit que sa mère, simple paysanne, n'ayant rien apporté à son mari, une revendication de la communauté ne serait pas loyale de sa part.

Langot eut beau faire scintiller aux yeux du jeune homme la somme plus que rondelette que ce partage devait lui rendre, lui inspirer le désir de voir Paris et de jouir un peu des plaisirs dont il lui traçait le splendide spectacle, Alain continua de résister à ces fatales suggestions.

C'est qu'en effet, malgré sa légèreté, sa nature n'était pas mauvaise. Il aimait son père, et il était incapable, de propos délibéré et sans y être poussé par une passion quelconque, de lui faire un si gros chagrin.

Mais les circonstances l'entraînaient malgré lui sur la pente où le poussait Langot.

A la suite d'une petite réclamation de créancier où le brutal demandeur d'argent avait fait des menaces de papier timbré, de saisie et de vente, Jean Montplet ayant ri au nez du réclamant et lui ayant dit que son fils était un gueux sans sou ni maille sur lequel il le défiait de tondre autre chose que sur un œuf, l'héritier de la Cochardière fut si piqué de ces paroles qu'il s'était trouvé à portée d'entendre, que, lorsque le créancier fut parti, il entra à son tour et dit tout simplement à Jean Montplet qu'il n'était point encore, lui Alain, si gueux que son père le voulait faire entendre, puisqu'il lui restait le

bien de sa mère dont on ne lui avait jamais parlé.

Jean Montplet, déjà fort irrité, sauta par-dessus les toits lorsqu'il entendit formuler cette réclamation à laquelle il ne s'attendait pas, et qui, par la façon dont elle avait été faite, tenait à la fois du reproche et de la menace.

Alain qui, peut-être, avait le sentiment de l'amour filial, mais qui n'en possédait pas les charmes, répondit à la bourrasque paternelle par quelques paroles malséantes, et le vieux cultivateur, exaspéré de cette ingratitude, maudit son fils et le chassa de la maison.

Ce fut à Thomas Langot qu'Alain Montplet alla conter ses peines.

Il trouva l'usurier sous l'impression d'une contrariété assez vive.

Il n'avait pu si bien cacher sa fortune qu'elle n'eût rayonné à travers les murs lézardés et les carreaux huileux de sa maison.

Il était résulté de cette indiscretion des vitres et des murailles que les demandes de la famille, restée pauvre, étaient arrivées.

Langot avait jusque-là héroïquement résisté à des obsessions qu'une misère réelle justifiait suffisamment aux yeux du monde, mais ne justifiait pas aux siens, plus perçants et plus difficiles, lorsque tout à coup le mari d'une de ses nièces, pauvre pêcheur de la côte, étant venu à périr dans un sinistre et ayant laissé sa femme veuve et sans ressources, avec un enfant de sept à huit ans, le maire de Maisy, touché de cette grande infortune, était venu en personne trouver Langot dans sa boutique et l'inviter, au nom des liens de famille et de la charité chrétienne, à faire quelque chose pour la malheureuse Jeanne-Marie.

C'était le nom de la veuve.

L'épicier, qui, en ce moment, aspirait aux honneurs municipaux, n'avait point osé refuser, bien qu'il eût grande envie de le faire. Seulement, il s'était arrangé pour rendre cette charité le moins onéreuse possible.

Jusque-là, il avait suffi seul aux soins de son petit ménage et aux besoins de son commerce multiple, et c'était un miracle de comprendre comment, ne sachant ni lire ni

écrire, mais signer son nom seulement, il en était arrivé là.

Ainsi, par un admirable mécanisme de mémoire, tous les calculs de Thomas Langot se faisaient de tête.

Il est vrai que, n'accordant aucun crédit dans la vente journalière qu'il faisait aux habitants de Maisy, il n'avait pas besoin de registres, et que, quant à ses billets et à ses lettres de change, ils étaient souscrits par celui qui les lui faisait.

Mais tout cela, on le comprend bien, devenait, au fur et à mesure que se multipliaient les affaires, un effroyable casse-tête.

D'ailleurs Thomas Langot se faisait vieux; il sentait le besoin d'être aidé dans le côté matériel de sa maison; et, lorsque lui vint la demande du maire, il était à peu près décidé à se passer le luxe d'une servante.

Thomas Langot venait donc d'annoncer solennellement à l'autorité qu'il recevrait chez lui sa nièce, Jeanne-Marie et l'enfant orphelin.

C'étaient deux bouches à nourrir, mais il y avait compensation : c'est que l'on ne donnait pas de gages, et cependant, malgré cette compensation qui se trouve sous notre plume, mais qui probablement entraînerait mal dans son esprit, l'épicier ne trouvait pas, sans doute, le marché bien avantageux, car, nous l'avons dit, il était de fort méchante humeur lorsque Alain Montplet poussa la porte de sa boutique.

Pauvre boutique, avec le comptoir à droite en entrant, puis la cheminée, veuve de feu en hiver comme en été, le lit au fond de la pénombre, et sur tout le reste de la muraille des rayons et des tiroirs étiquetés.

C'était dans cette boutique que, tout en s'arrondissant comme un champignon, moisissait Thomas Langot.

C'était une bonne nouvelle, au reste, que lui apportait son client Alain en lui annonçant qu'il était brouillé avec son père.

Aussi suffit-elle à dissiper le chagrin de l'usurier. Thomas fit répéter une seconde fois au jeune homme tous les détails de la dispute, puis se frotta les mains sans bruit tout en grimaçant :

— C'est fâcheux, c'est dommage, c'est malheureux de voir un fils et un père en venir à de telles extrémités.

Mais ces extrémités faisaient tout à fait l'affaire de Thomas Langot, et, grâce aux créances qu'il avait déjà sur le fils et à celles qu'il comptait bien avoir encore, il se voyait déjà en songe au coin de la grande cheminée de la Cochardière, humant à petits coups un pot de cidre du fameux clos; et, pour réaliser ce rêve, il se mit, tout en paraissant déplorer la situation, à pousser le fils à la guerre.

Comme tous les hommes à tempérament sanguin, qui sont ordinairement des hommes violents et bons, Jean Montplet, une fois l'accès de sa colère apaisé, avait regretté ce qu'elle lui avait fait faire. Il avait repris sa malédiction assez vite pour que le bon Dieu, il l'espérait du moins, n'eût pas eu le temps de l'inscrire sur les tables de sa justice; puis, sa malédiction retirée, comme si son fils eût dû sentir qu'elle ne pesait plus sur sa tête, il attendait Alain pour lui ouvrir ses bras, le presser sur son cœur et lui demander pardon des torts que ce méchant enfant avait eus envers lui.

Peut-être, sans Thomas Langot, ces bras ouverts se fussent-ils refermés sur un fils, et tout eût été oublié!

Mais, au lieu d'Alain, ce fut un huissier qui se présenta à la barrière qui fermait le verger de la Cochardière.

Cet huissier, qui avait été indiqué au jeune homme par Thomas Langot, était porteur d'une sommation et d'une demande de comptes parfaitement en forme.

Jean Montplet resta anéanti. Il pleura, lui qui, depuis la mort de sa pauvre femme, n'avait pas versé une larme. Puis, quand ses pleurs furent taris, il resta deux heures devant ce méchant chiffon de papier au sale griffonnage, le tournant et le retournant entre ses doigts comme un condamné ferait de sa sentence de mort, et se demandant comment tant d'ingratitude pouvait tenir en si peu de lignes.

Oh! ce fut, je vous le jure, une grande et profonde douleur que celle qu'éprouva Jean Montplet à la vue de ce chiffon de papier.

Si grande, si profonde qu'elle effaça l'esprit du terroir.

Le pauvre père oublia qu'il était Normand, et, secouant la tête comme pour répondre à ses propres pensées, il renonça à plaider.

Il fit deux parts de son bien, en réalisa une qu'il porta à l'homme d'affaires de son fils, mauvais petit avocat d'Isigny, nommé Richard, le chargeant de dire à Alain que si, lui, Jean Montplet, avait tenu à conserver cet argent, c'était pour le lui rendre plus considérable un jour.

Puis, Jean Montplet, véritablement veuf cette fois, puisqu'il l'était de la mère et de l'enfant, revint s'enfermer à la Cochardière qui, comme lui, était bien changée depuis le départ de l'ingrat, qui était l'âme de la maison, la joie du cœur.

Et là il vécut dans sa solitude ou plutôt dans son isolement, aussi triste, aussi morne, aussi désespéré qu'il avait été dans le passé gai, souriant et joyeux.

Ce qui redoubla encore la douleur de Jean Montplet, c'est qu'il apprit qu'Alain était parti pour Paris.

Et, en effet, au gré de Thomas Langot, la vie de province ne ruina pas assez vite.

Il lui fallait Paris, tourbillon et gouffre tout à la fois, Paris qui enivre et qui engloutit.

Alain était donc à Paris où il menait joyeuse vie avec les écus de Jean Montplet.

Cette vie, nous n'essaierons pas de la décrire. D'ailleurs, le cœur du livre que nous écrivons n'est point là, et nous n'en sommes encore qu'à la préface, à l'exposition à peine.

L'histoire de tous les enfants prodiges est la même.

La table, le jeu, les femmes.

Alain Montplet passa une année à Paris. Mettez quatre mois pour la Maison-d'Or, quatre mois pour Frascati et quatre mois pour le quartier Bréda, et vous aurez à peu près l'histoire topographique de sa vie pendant cette année.

Brutal, absolu, grossier même, comme il était, Alain ne pouvait manquer de ramasser fréquemment de mauvaises querelles.

Il eut deux affaires sérieuses.

Une au bal de l'Opéra. Étant ivre, il insulta un jeune homme au bras duquel il crut reconnaître une femme qui avait été sa maîtresse.

Alain Montplet ne connaissait qu'une chose : Frapper.

Il frappa.

Il était fort comme un taureau. Le jeune homme qu'il avait frappé plia sous le coup et n'essaya pas même de le rendre.

Mais le lendemain, vers sept heures du matin, deux jeunes gens, qui lui étaient inconnus, lui firent passer leur carte.

Alain Montplet se leva tout grommelant.

C'étaient les témoins du jeune homme qu'il avait insulté au bal de l'Opéra.

Alain Montplet, qui était allé ressouper à la Maison-d'Or, avait oublié le bal de l'Opéra, la femme masquée et la querelle.

Les deux jeunes gens le firent poliment ressouvenir de tout cela. Peu à peu la lumière se fit dans le cerveau d'Alain Montplet. Il lui fut expliqué que ce n'était point tout à fait à Paris comme à Maisy, où il suffisait d'être le plus fort pour avoir raison ; qu'il y avait entre les gens comme il faut d'autres formes à observer et que, pour combattre la disproportion des forces, la civilisation avait inventé de petits instruments qui s'appelaient, les uns des épées, les autres des pistolets, à l'aide desquels le pygmée devenait l'égal du géant, le faible celui du fort.

En conséquence de quoi M. Hector de Ravennes, qui reconnaissait la supériorité de la force du jeune paysan et qui renonçait à lutter avec lui à coups de poing, réclamait son droit de prendre sa revanche d'une autre façon.

Alain Montplet était donc invité à se choisir deux témoins et à se trouver le lendemain, à neuf heures du matin, allée de la Muette.

Il pouvait apporter ses épées, son adversaire apporterait les siennes.

On tirerait au sort celles dont on se servirait.

Alain Montplet, pendant toute cette exposition, comprit que la situation était grave et qu'il s'agissait de la vie.

C'était bien plus commode à Maisy, surtout pour lui.

Quand il avait une querelle, on se battait à coups de poing; on en était quitte pour une dent cassée, un nez écrasé ou un œil poché.

Mais c'était tout.

A Paris, à ce qu'il lui paraissait, les choses se passaient autrement.

Or, on était à Paris et non à Maisy; dans le département de la Seine, et non dans le département du Calvados.

Il fallait donc adopter la mode de la localité.

Le jeune campagnard était brave.

Il fut donc loin de refuser la rencontre qu'on lui proposait.

Mais il n'avait jamais touché une épée, et l'idée ne lui était même jamais venue que l'occasion se présentât jamais pour lui d'en tenir une.

Il n'avait jamais non plus touché un pistolet, mais il avait fort touché son fusil et s'en servait d'une manière distinguée.

Or il comprenait qu'il y avait assez grande analogie entre le fusil et le pistolet pour qu'au pistolet il pût au moins défendre sa vie.

Il demanda donc que l'on se battît au pistolet au lieu de se battre à l'épée.

Mais, à ce propos, il lui fut exposé une deuxième théorie aussi logique que la première.

C'est que celui qui insultait ou frappait se mettait, par l'insulte faite ou le coup donné, à l'entière discrétion de son adversaire; sans quoi l'homme qui se sentait une supériorité à une arme quelconque insulterait, battrait, puis proposerait son arme.

Cette admirable invention des épées et des pistolets, qui équilibrait les forces physiques, devenait donc en ce cas complètement inutile.

Alain Montplet avait eu l'avantage d'insulter et de frapper. Restait à M. Hector de Ravennes, en échange de ces deux avantages que s'était arrogés son adversaire, l'avantage unique de choisir les armes.

Ces avantages, il les réclamait et choisissait l'épée.

Alain Montplet voulut encore faire quelques observations, mais il lui fut répondu que l'on était chargé de venir lui demander satisfaction, mais non de faire son éducation; que, s'il doutait de la vérité des paroles qui lui étaient dites, il pouvait s'enquérir auprès de ses témoins, et, si cela lui paraissait encore insuffisant, consulter le *Code du duel*, excellent livre édité par les soins du comte de Chateaullars, gentilhomme irréprochable sous le rapport de la naissance, de la loyauté et du courage.

Il y avait encore un autre moyen de tout concilier.

C'était de faire par écrit des excuses à M. le baron Hector de Ravennes et de tout rejeter sur le compte de l'état d'ivresse dans lequel se trouvait M. Alain Montplet au moment où l'insulte avait été faite.

Mais, à ces mots hasardés par un des témoins de M. le baron Hector de Ravennes, Alain Montplet se leva avec une dignité dont on l'eût cru incapable, et, en souriant, il annonça aux deux témoins de son adversaire qu'il acceptait l'épée, et, le lendemain, à l'heure désignée, se trouverait avec deux amis dans l'allée de la Muette.

Les deux jeunes gens, qui commençaient à railler Alain Montplet sur son ignorance, derrière cette ignorance reconnurent le courage et se retirèrent en saluant notre héros avec cette courtoisie respectueuse qu'inspirent toujours les vigoureuses natures.

Alain Montplet attendait justement, de son côté, deux amis à déjeuner.

Ces deux amis arrivèrent à l'heure convenue.

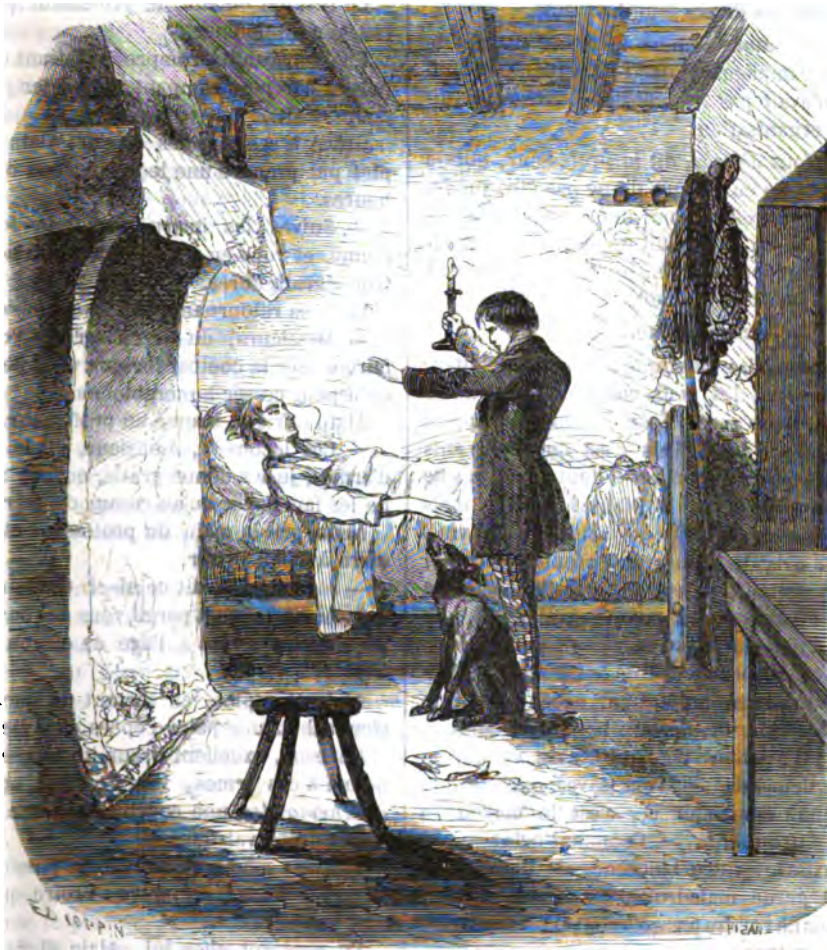
L'amphitryon leur raconta l'affaire.

C'étaient des hommes un peu vulgaires, comme étaient tous les amis que notre campagnard s'était faits à Paris, mais c'étaient des hommes ayant, au bout du compte, l'habitude de ces sortes d'affaires, et qui affirmèrent à leur filleul, — Alain Montplet les avait priés de lui servir de témoins, — et qui affirmèrent à leur filleul que les témoins de son adversaire ne lui avaient rien dit qui ne fût l'exacte vérité!

Il s'agissait de savoir ce que l'on pouvait faire d'Alain Montplet l'épée à la main.

Il y a à Paris un maître d'armes qui a la réputation de donner ce qu'il appelle, lui, des leçons de défense, et qui peut-être, avec ces sortes de leçons, a sauvé la vie d'une

vingtaine de maladroits ou d'ignorants. Ce maître d'armes, c'est Grisier. Après le déjeuner, on se rendit faubourg Montmartre, n° 4.



• Sois tranquille, pauvre âme, tes dernières recommandations seront suivies. (Page 223.)

C'était là que le célèbre professeur donnait ses séances.

Un des deux témoins de Montplet était élève de Grisier.

Il expliqua l'affaire au maître.

— Ah! ah! dit-il, et voilà notre jeune

homme? — Me voilà, dit Montplet. — Et vous n'avez jamais tenu un fleuret? — Jamais! — Avez-vous peur? — De quoi? — D'être blessé! — Moi, dit Montplet en faisant claquer ses doigts, je m'en moque comme de cela.

Nous ne sommes pas bien sûr qu'il dit : Je m'en moque.

Le professeur avait l'habitude de voir tant de jeunes gens sur le point de se battre, qu'il avait pu faire des études psychologiques sur les divers tempéraments.

Il reconnut, comme le disait en effet le jeune campagnard, que le danger, quel qu'il fût, n'avait pas grande prise sur cette sauvage organisation.

— Vous désirez, dit le professeur, que je vous mette en mesure de ne pas être tué ou d'en être quitte pour une égratignure? — Quant à en être quitte pour une égratignure, répondit Alain, je doute que ce soit chose possible, attendu que j'ai tapé.

Grisier secoua la tête.

— Mauvaise habitude, Monsieur, dit-il. En général, les gens comme il faut ne se touchent qu'avec l'épée. — Oui, j'ai appris cela depuis hier. Mais c'est que je ne suis pas un homme comme il faut, moi; je suis un simple paysan. — Diable! Eh bien, mais que voulez-vous? On me dit que vous vous battez avec M. Hector de Ravennes: c'est un tireur connu, il est de première seconde force; vous n'avez pas la prétention que d'ici à demain je vous mette à même de le tuer, de le blesser ou de le désarmer?... — Je n'ai aucune prétention, excepté celle de ne pas être ridicule sous les armes. Mettez-moi proprement en garde, c'est ce que je vous demande. — Vous savez que ce que vous me demandez là, c'est le moyen de vous faire tuer?... — Comment cela? — Reconnaisant votre ignorance de l'escrime à votre garde maladroite, M. Hector de Ravennes ne voudra pas commettre un assassinat en vous tuant. Il se contentera de vous blesser ou de vous désarmer. — Et justement, morbleu, c'est ce que je ne veux pas; qu'il me tue, mais qu'il ne se moque pas de moi. Apprenez-moi à me mettre en garde, et ne vous occupez que de cela. Je ne veux pas tenir mon épée comme un cierge ou comme un manche à balai; le reste, c'est l'affaire du chirurgien s'il me blesse, et du fossoyeur s'il me tue. — Ce serait dommage qu'il vous tuât, dit Grisière, car vous m'avez l'air d'un

fier gaillard. Allons, prenez un fleuret et étudions cela.

Au bout d'un quart d'heure, Alain Montplet était en garde comme s'il avait eu dix ans de salle d'armes.

Ce résultat obtenu, le professeur passa à la leçon de défense.

Elle consistait à rompre en faisant des appels, à parer en rompant, à riposter par des coups droits.

Grâce à ses muscles d'acier, Alain Montplet put prendre une leçon de deux ou trois heures.

— Suivez les instructions que je vous donne, et vous en serez quitte pour deux ou trois égratignures.

Puis, se retournant vers les témoins :

— Messieurs, dit-il, ce sera à vous de faire cesser le combat lorsque vous penserez qu'il peut cesser honorablement.

Alain offrit sa bourse au professeur.

— Ces leçons-là, Monsieur, dit le maître d'armes, je les donne gratis, ou, du moins, ne les fais payer qu'au retour du terrain.

Alain prit la main du professeur et la lui serra à la lui briser.

— Joli poignet, dit celui-ci. Quel malheur qu'avec un poignet pareil vous ne vous soyez pas mis aux armes à l'âge de dix ou douze ans!

Alain Montplet, en sortant de chez Grisière, acheta une paire d'épées chez Devisme.

Devisme, excellent tireur lui-même, avait donné à ces armes, vulgairement appelées *colichemardes*, une courbure savante et une garde préservatrice.

Par cela même qu'un homme possédait de pareilles armes, on pouvait croire qu'il savait s'en servir.

En rentrant chez lui, Alain Montplet se mit en garde devant sa glace et fut fort content de lui.

Le lendemain, à huit heures du matin, il était debout, attendant ses témoins.

Ils arrivèrent avec un remise.

Ils amenaient avec eux un jeune élève en chirurgie, de leurs amis.

A neuf heures moins un quart, Montplet, ses deux témoins et le chirurgien étaient dans l'allée de la Muette.

Le rendez-vous était à neuf heures seulement, comme nous l'avons dit.

A neuf heures, moins cinq minutes, une voiture parut à l'extrémité de l'allée. Elle s'avancait rapidement. Trois jeunes gens en descendirent. Ces trois gens jeunes étaient M. Hector de Ravennes et les deux témoins qui, la veille, s'étaient présentés en son nom chez Alain Montplet.

Témoins et adversaires se saluèrent avec courtoisie. Puis, les témoins se joignirent, examinèrent les deux épées, les reconnurent des deux côtés pour convenables, et jetèrent un louis en l'air pour savoir lesquelles auraient la préférence.

Ce furent les témoins d'Alain Montplet qui eurent le choix.

Ils choisirent naturellement les épées achetées la veille chez Devisme. Un des témoins les présenta toutes deux croisées au baron.

Le baron en prit une.

Celle qu'il laissa fut remise à Alain Montplet.

Le baron appuya son arme sur sa botte et en fouetta le vent. Puis, s'adressant à ses témoins :

— Voilà une excellente arme, dit-il, admirablement montée; je préfère cette épée aux miennes. — Permettez alors, monsieur le baron, dit Alain Montplet, qu'avant de savoir ce que nous allons faire chacun de la nôtre, j'aie l'honneur de vous les offrir.

Le baron salua sans répondre. Le coup de poing de Montplet lui pesait trop pour qu'il se crût obligé à un grand retour de courtoisie.

Un des témoins croisa l'extrémité des deux épées, et, comme un partage égal avait été fait avec le plus grand soin du terrain et du soleil, il fit un pas en arrière en disant :

— Allez, Messieurs.

Les adversaires tombèrent en garde.

Alain Montplet, qui se souvenait de la leçon du professeur, prit une garde aussi ferme que s'il était un tireur de la force du baron de Ravennes.

Comme le lui avait prédit Grisier, cette pose académique le perdit.

Le baron de Ravennes fit un pas en arrière.

— Que diable m'avez-vous donc dit, fit-il

s'adressant à ses témoins, que Monsieur n'avait jamais tenu une épée? Il est en garde comme Saint-Georges.

Puis, se remettant en garde :

— C'est fâcheux pour lui, dit-il; j'étais résolu à le blesser seulement, je vais être obligé de le tuer.

On entendit le froissement du fer, on vit l'épée du baron se glisser comme une coulèvré, et, liant celle de son adversaire, le baron se fendit et se redressa en moins de temps que n'en met l'éclair pour briller et s'éteindre.

La chemise d'Alain Montplet se teignit de sang; il resta un instant debout; on eût dit qu'un seul coup ne pouvait renverser le colosse. Enfin il vacilla sur ses pieds, il étendit les bras, lâcha son épée, une écume rougeâtre vint à ses lèvres, et il s'abattit de toute volée, comme un chêne déraciné par la hache du bûcheron.

Les témoins assistèrent à la chute du jeune homme avec l'émotion involontaire d'un pareil spectacle.

Puis, s'adressant aux quatre témoins :

— Messieurs, demanda le baron, ai-je fait en homme d'honneur? — Oui, répondirent les quatre témoins d'une seule voix. — Pouvais-je faire autrement à la suite d'une insulte comme celle que j'avais reçue? — Non, fut-il dit avec la même unanimité. — En ce cas, j'espère que le sang retombera sur la tête du provocateur.

Les témoins firent un signe qui voulait dire que le souhait du baron semblait être tout exaucé, et, le baron remontant dans sa voiture avec ses deux témoins, laissa Alain Montplet inerte comme un cadavre entre les mains de ses deux amis et du jeune médecin.

IV.

Alain n'était pas mort cependant.

L'épée avait rencontré une côte et avait légèrement dévié.

Elle avait traversé les muscles pectoraux, avait affecté l'extrémité du poumon droit et était sortie au-dessous de l'omoplate.

C'était un joli coup d'épée bien net, bien franc, mais qui n'était point absolument mortel.

Seulement le blessé étouffait. Il y avait à craindre l'hémorragie.

Le jeune docteur releva la manche d'Alain, mit au jour son bras d'Hercule, et ouvrit largement la veine de manière à pratiquer une vigoureuse saignée.

Alain rouvrit les yeux et respira plus facilement. Mais au premier mouvement qu'il essaya de faire, la force lui manqua, et il s'évanouit de nouveau.

On n'était qu'à quelques pas du pavillon de Madrid.

On y transporta le blessé.

Ce pavillon est habité par un garde qui, habitué à de semblables visites, tient toujours une chambre prête pour la circonstance. Ce sont les pourboires du brave homme.

Par bonheur, le lit n'était pas occupé ; il y avait huit jours qu'on ne s'était battu aux environs de Madrid, et le dernier blessé était mort au bout d'un quart d'heure.

On mit des draps blancs au lit et on y coucha Montplet.

L'élève en chirurgie, qui n'avait pas encore de clientèle, lui consacra tout son temps.

Ces soins de toutes les minutes, joints à l'admirable constitution du blessé, firent marcher la convalescence avec une rapidité étonnante pour ceux qui ignorent combien se guérissent rapidement certaines blessures.

Trois semaines après avoir eu la poitrine trouée à jour, Alain Montplet était debout. Huit jours après, il payait largement un mois de pension au brave homme de garde.

Puis, Alain rentrait chez lui aussi bien portant que s'il en était sorti la veille.

Seulement une idée tourmentait Alain.

C'est que s'il ne rendait pas à un Parisien quelconque ce qu'un Parisien lui avait donné, il aurait, en terme de collège, ce que l'on appelle *le dernier*.

Alain n'avait jamais eu le dernier.

Alain alla faire une visite à son profes-

seur. En ne le voyant pas revenir, celui-ci s'était douté de l'événement. Le convalescent lui raconta, dans tous ses détails, comment la chose s'était passée. Grisier n'avait pas de reproche à se faire ; il lui avait prédit qu'en lui voyant une si belle garde le baron croirait qu'il y avait quelque chose derrière.

Le baron ne s'était pas trompé ; derrière sa garde il y avait le corps d'Alain Montplet.

Alain rappela au professeur ce que celui-ci lui avait dit de ses dispositions à faire des armes, et lui demanda combien il pensait qu'il lui faudrait de temps pour arriver à être de la force du baron Hector.

Grisier était un homme de conscience incapable de tromper un élève.

— Deux ans, lui dit-il, en travaillant avec assiduité.

Alain Montplet était incapable de travailler deux ans à la même chose quelle qu'elle fût.

— Bon ! dit-il, je suis bien aise que vous me disiez cela ; je vais me mettre au pistolet ; en huit jours je saurai mon affaire.

Grisier essaya de dissuader le jeune homme de se livrer à l'étude d'une arme aussi ingrate et aussi brutale que l'est le pistolet.

— L'épée, lui dit le célèbre professeur, l'épée est la véritable arme du gentilhomme.

— Oh ! quant à cela, dit Montplet, la chose m'est bien égale ; je ne suis pas un gentilhomme, je suis un paysan. — Mais, lui dit Grisier, si celui auquel vous aurez affaire dans l'avenir choisit l'épée ? — Bon ! dit Montplet, je sais maintenant comment cela se pratique ; c'est l'insulté qui doit avoir le choix des armes : j'attendrai que l'on m'insulte. — Pourquoi faire ? — Pour me battre donc ! — Vous en voulez donc à votre adversaire ? — A M. Hector de Ravenne ! pas le moins du monde ! c'est un charmant garçon qui tout le temps que j'ai été dans mon lit n'a pas manqué un seul jour d'envoyer chercher de mes nouvelles ; bien au contraire de lui en vouloir, si j'étais de son rang, je lui demanderais à être de ses amis. — Alors vous en voulez à quelque autre ? — A personne au monde ! seulement, vous comprenez bien, je ne veux pas avoir le *dernier*.

Alain se trompait, Grisier ne comprenait pas.

Le jeune homme et le professeur échangèrent une cordiale poignée de main.

Alain sauta dans un cabriolet et se fit conduire au tir de Gosset.

Notre chasseur ne s'était point trompé; l'analogie qu'il y a entre une arme à feu et une autre arme à feu fit qu'après s'être, aux premiers coups, légèrement écarté de la mouche, la main d'Alain se régla, de sorte qu'à la vingt-cinquième balle il était devenu un tireur consommé.

Au bout de huit jours, Alain faisait tous les tours de force que faisaient les plus forts habitués du tir.

Il cassait les pipes, brisait les œufs dansants, doublait et triplait ses balles.

Une fois sûr de son coup, et ce fut l'affaire de huit jours, Alain ne retourna point au tir.

Toute uniformité le fatiguait.

Ce qu'il fallait à cette organisation exubérante, c'était la vie désordonnée et vagabonde des trottoirs, des cafés, des théâtres et des maisons de jeu.

Seulement, au milieu de toutes ses folies, l'occasion ne se présentait pas de prendre sa revanche. Alain commençait à croire qu'il serait obligé de retourner à Maisy en emportant le dernier.

L'héritage de sa mère tirait à sa fin. En moins d'un an et demi il avait mangé plus de cent cinquante mille francs.

Les derniers écus fondus dans un dîner, Alain eut de nouveau recours à Thomas Langot.

Thomas Langot, contre une lettre de change parfaitement en règle, lui fit passer encore une dizaine de mille francs.

Seulement les envois de fonds allèrent toujours diminuant.

L'avant-dernier ne fut que de mille.

Le dernier ne fut que de cinq cents.

Encore, dans la lettre qui accompagnait ce dernier envoi, lettre que Thomas Langot avait fait écrire, puisqu'il n'écrivait pas lui-même, lui disait-il de ne plus compter sur lui, et que ces cinq cents francs étaient les derniers qu'il recevrait.

Alain tourna et retourna ses vingt-cinq

louis et se demanda ce qu'il allait faire de cela.

C'était d'habitude ce qu'il dépensait en vingt-quatre heures;

En quarante-huit heures au plus.

Seulement, il se dit qu'au jeu, avec un peu de chance, il pouvait doubler, tripler, quintupler, décupler cette somme.

Il connaissait quatre ou cinq maisons où l'on jouait. Le soir venu, il ne se donna même pas la peine de choisir. Il alla droit à la plus proche.

Il était connu. Son entrée ne fit donc d'autre sensation que celle que produit un beau joueur et un gros joueur dans une maison de jeu.

Alain se mit à la première table venue et joua.

Le hasard fit qu'il eut pour adversaire un officier étranger, moitié italien, moitié polonais, qui déjà plusieurs fois avait joué contre lui avec un bonheur persistant.

Tant qu'Alain Montplet avait eu des louis et des billets de banque plein ses poches, il n'avait pas fait grande attention à la façon dont ces louis et ces billets de banque s'en allaient.

Mais à cette heure où il s'agissait de faire fructifier ses derniers cinq cents francs ou de quitter Paris, le jeune homme regarda à son jeu.

A force de regarder, il crut s'apercevoir que la coupe de l'officier n'était pas bien franche.

De ses vingt-cinq louis il ne lui en restait déjà plus que quinze, et il les jouait sur ce coup-là.

L'officier retourna le roi de trèfle.

Ni lui ni son adversaire n'avaient encore relevé les cartes. Alain Montplet mit la main sur le jeu de son adversaire.

— On ne touche pas les cartes, dit l'officier. — Pardon, Monsieur, répondit Alain; mais si vous n'avez pas trois atouts dans vos cinq cartes, j'ai tort, et je vous en fais d'avance mes excuses. — Et si j'ai trois atouts dans mes cinq cartes? dit l'officier d'un ton rogue. — Alors, non-seulement je ne vous ferai pas d'excuse, reprit très-poliment Alain Montplet, mais encore je dirai...

je dirai... — Que direz-vous? gronda l'officier.

Alain retourna les cartes.

Le jeu de l'officier contenait la dame, le valet et le dix de trèfle.

— Je dirai, continua Alain Montplet, que vous avez fait sauter la coupe et que vous êtes un tricheur.

L'officier prit une poignée de cartes et la jeta à la figure d'Alain.

— Bon! dit Alain, j'ai lu dans le codé de M. Châteauvillars que qui touche frappe; je serai obligé de retourner à Maisy; mais je crois que je n'y emporterai pas *le dernier*.

L'événement avait fait esclandre.

Avant que l'on se séparât, une rencontre était convenue pour le lendemain matin, à huit heures.

Alain, frappé par l'officier, avait le choix des armes. Il choisit le pistolet. L'officier ne contesta point. Il passait lui-même pour un excellent tireur.

Alain désira se battre à la Muette.

Il avait sa revanche à prendre à l'endroit même où il avait perdu sa première manche.

Cela lui fut accordé.

Il fut convenu que les témoins apporteraient des pistolets de tir, sans double détente, et qui n'auraient jamais servi.

Un garçon de tir accompagnerait les témoins pour charger les armes.

À huit heures on était sur le terrain.

Les pistolets examinés furent reconnus remplir toutes les conditions.

On décida que les adversaires se placeraient à quarante pas et marcheraient l'un sur l'autre. Chacun devait s'arrêter après avoir fait dix pas.

La véritable distance était donc vingt mètres.

On sait qu'en matière de duel les pas sont de trois pieds.

Les adversaires furent placés à la distance convenue.

Les pistolets chargés par le garçon de tir, on leur en mit chacun un à la main.

Puis, se retirant en arrière, les deux témoins qui venaient de remettre les pistolets aux deux adversaires dirent à la fois :

— Marchez !

À ce commandement, Alain et l'officier marchèrent l'un sur l'autre.

Au bout de dix pas, chacun leva son pistolet et fit feu.

On n'entendit qu'une seule détonation.

Alain chancela, mais resta debout.

L'officier fit deux tours sur lui-même et tomba la face contre terre.

Chaque témoin courut à son filleul.

Alain avait reçu la balle au milieu du menton; elle s'y était aplatie comme sur une plaque de tir. L'os était mis à nu, mais n'était pas brisé.

La violence du coup avait fait chanceler Alain.

L'officier avait eu le cœur traversé; il était tué roide.

— Il n'y a pas grand malheur, dirent en chœur les quatre témoins; c'est un escroc de moins, voilà tout.

Ce fut l'oraison funèbre de l'officier, dont j'ai demandé inutilement le nom pour le consigner ici.

On l'appelait simplement *l'officier*.

— Ah! sacrebleu! dit Alain en épongeant son menton avec son mouchoir, il ne me reste pas un sou, mais au moins je n'ai pas eu *le dernier*.

En rentrant à Paris, Alain vendit sa montre.

Le soir, il était au balcon de l'Opéra avec une mouche de taffetas d'Angleterre sur le menton.

C'était la seule trace qui, avec une certaine lourdeur de tête, lui restât de son duel du matin.

Le lendemain, il prit la diligence de Saint-Malo.

Il était resté deux ans à Paris, et dans ces deux ans il y avait dépensé plus de deux cent mille francs.

V

Il est une tradition qui, depuis trois mille ans, vient de la Bible à nous et qui, par conséquent, s'offre à notre vénération entourée de la majesté des siècles, c'est que les en-

fants prodigues, si prodigues qu'ils aient été, sont toujours bien accueillis dans la maison paternelle du moment où ils daignent y rentrer.

Jean Monplet confirma la parabole par la façon dont il reçut son fils, et de grosses larmes sillonnèrent ses joues hâlées lorsque, entrant tout à coup, Alain se jeta à ses pieds et lui demanda pardon.

Il l'embrassa tendrement, et, sans lui dire un mot du passé, il lui rendit sa place dans sa maison.

Quant à celle qu'il tenait dans son cœur, présent ou absent, le méchant garçon l'avait toujours occupée.

L'abus du plaisir avait au reste eu sur Alain un résultat si salutaire, que les remontrances eussent été inutiles.

Quoique la nécessité seule l'eût amené à revenir à Maisy, ce n'était pas sans une satisfaction profonde qu'il avait revu son pays natal et retrouvé les profondes et émouvantes émotions de la pêche, de la natation et de la chasse, dont les joies effrénées de la capitale n'avaient jamais complètement compensé pour lui la privation.

Après quelques jours passés à la Cocharrière, jours pendant lesquels il avait remonté jusqu'aux heures de sa première jeunesse, il en était arrivé à se demander comment on pouvait délaissier une existence si facilement heureuse pour des jouissances factices qui ne laissent que du vide dans l'âme et des remords dans le cœur.

Mais le bonhomme Montplet n'eût pas été fâché d'opposer un frein plus puissant que le repentir à des passions dont il avait appris à redouter l'effervescence.

En conséquence, il parla mariage à Alain.

La première fois, Alain répondit non.

La seconde fois, il se fâcha tout rouge.

Le jeune homme avait vécu à Paris dans cette société aux mœurs faciles, ennemie de toute gêne et de toute contrainte, et la licence dont il avait contracté l'habitude avait augmenté sa sauvagerie à l'endroit de ce qu'il appelait *le monde*, c'est-à-dire des gens paisibles et honnêtes. Les femmes méprisables qu'il avait fréquentées lui avaient donné un mépris profond pour la femme; il con-

fondait l'espèce avec les individus, et quels individus, bon Dieu!

Il avait rompu avec ses liaisons de toute espèce, et il maudissait le souvenir de ces liaisons-là.

Mais, chose étrange! Alain Montplet était naturellement timide.

Audacieusement effronté avec certaines femmes, ou plutôt avec certaines filles, il rougissait, baissait les yeux et perdait contenance devant une femme honnête. Puis, par un mécontentement de lui-même facile à comprendre, il en voulait à ces dernières de la timidité qu'il ressentait auprès d'elles, et, comme c'était cependant parmi celles-là, s'il se mariait, qu'il lui fallait choisir la compagne de sa vie, il s'était juré à lui-même de vivre et de mourir garçon.

De plus, au milieu de son bonheur d'avoir retrouvé la maison paternelle, Alain avait ses moments de mélancolie. Il ne pensait pas, sans terreur, aux obligations qu'il avait contractées vis-à-vis de Langot.

Le désordre du jeune homme était tel qu'il lui eût été impossible de dire, même approximativement, à quel chiffre se montaient ces obligations.

Il savait seulement qu'elles étaient considérables, et que, ce chiffre grossissant incessamment, comme l'avalanche qui roule du haut de la montagne, pourrait bien écraser le jour où il tomberait sur lui.

De temps en temps, il se demandait s'il ne devrait pas tout avouer au bonhomme Montplet, qui lui avait déjà pardonné tant de choses qu'il ne voudrait pas demeurer en reste d'indulgence.

Puis, — comme Langot lui faisait toujours grande chère, il remettait toujours à plus tard la pénible confidence, et, en attendant, le temps passait.

Le vieux Montplet aimait trop son fils pour ne s'être point aperçu de ses tristesses.

Elles l'effrayaient, car il les prenait pour de l'ennui.

Il en revint donc à ses projets de mariage qu'il sentait d'autant plus nécessaires et urgents, que de vagues pressentiments lui faisaient craindre que la mort ne le vint bientôt séparer de son fils.

Seulement, instruit par l'expérience, il se garda bien, cette fois, de prendre le taureau par les cornes.

Il avait à Isigny un vieil ami nommé Jousselin, lequel faisait le commerce des beurres.

Toute la France connaît de réputation les beurres d'Isigny.

L'ami Jousselin avait fait fortune à ce commerce. Il avait une fille unique d'une beauté si merveilleuse que l'on en parlait jusqu'à Caen.

Lorsqu'on s'entretenait d'elle, on ne la désignait jamais que sous le nom de la belle Jousseline.

Dans la *féménisation* du nom de famille, on reconnaît les habitudes de province.

Jean Montplet puisa dans la tendresse profonde que lui inspirait son fils le courage de surmonter les douleurs que lui causait sa goutte.

Il se fit hisser sur le vieux bidet qui depuis trois ans se reposait, comme son maître, de ses fatigues passées, l'un sur son fauteuil, l'autre sur sa litière.

Le bidet partit à un trot qui témoignait encore de ce qu'il avait pu être autrefois, et, quelques heures après, l'affaire était bâclée entre les deux amis, sauf, bien entendu, le consentement des parties contractantes.

Un jour Alain revenait de la chasse. Il était mouillé de la tête aux pieds, et comme il avait été au marais, couvert, en outre, de fange jusqu'à la ceinture, il avait détaché sa cravate qui lui servait à soutenir son carnier gonflé de gibier, et, par conséquent, avait sa chemise écartée et le cou nu.

Arrivé devant la maison, son chien, comme il en avait l'habitude, se dressa sur ses pattes de derrière, appuya celles de devant sur la porte, la poussa, l'ouvrit, et, sans cérémonie aucune, entra le premier.

Alain entra, à sa suite, tenant, appuyé sur son épaule, son fusil à l'extrémité duquel il avait placé son chapeau de feutre dégouttant de pluie.

Mais, à peine eut-il fait un pas dans la chambre, qu'il recula comme si on lui eût présenté la tête de Méduse.

A côté du fauteuil de son père, il venait d'apercevoir deux étrangers.

Un de ces étrangers, vieillard d'un extérieur assez commun, n'avait pu produire cet effet.

C'était donc à l'autre étranger ou plutôt à l'autre étrangère qu'il fallait l'attribuer.

En effet, l'étrangère était une jeune fille si belle que, malgré son embarras, Alain, tout en reculant, ne pouvait détacher ses yeux de la personne qui avait causé cet accès de timidité.

Il demeurait à la même place comme s'il eût été cloué au parquet.

Puis, pensant qu'il ne pouvait rester plus longtemps ainsi sans parler, sans avancer et sans reculer, il se décida, fit une révérence maussade et s'excusa maladroitement du débrillé de son costume.

La jeune fille répondit par un sourire qui découvrit les plus belles dents du monde.

Puis, croyant qu'il avait assez fait pour motiver une sortie, le chasseur se hâta de disparaître sous prétexte d'aller changer de vêtements.

Il était furieux du mauvais tour que son père lui avait joué, et, une fois dehors, il lui prit une envie féroce de le planter là et son monde, et de s'en aller dîner à l'auberge.

Mais le bonhomme avait eu, quelques jours auparavant, un violent accès de goutte qui avait failli l'enlever, et son fils craignit, en agissant ainsi, de lui causer trop de peine.

Il s'habilla donc à la hâte des premiers habits qu'il trouva sous sa main, descendit en maugréant, eut encore un mouvement de timidité en posant la main sur la porte, puis, la poussant vivement, comme un homme qui prend violemment un parti, il entra en se disant :

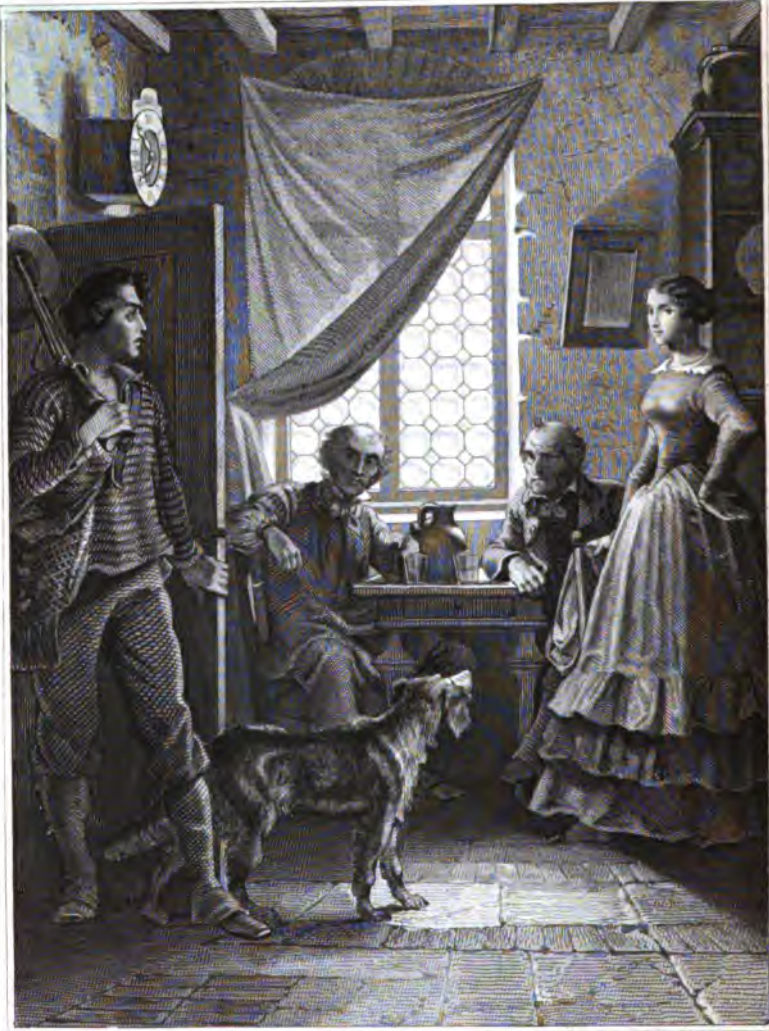
— Au fait, ils ne me mangeront pas.

Malgré cette réflexion judicieuse, malgré les regards suppliants que lui adressait son père, Alain avait l'air de fort méchante humeur.

Cela n'épouvanta aucunement *Mlle* Jousselin : on l'avait prévenue qu'elle aurait un ours à apprivoiser.

Or, comme à la suite de son séjour à

10/10/10



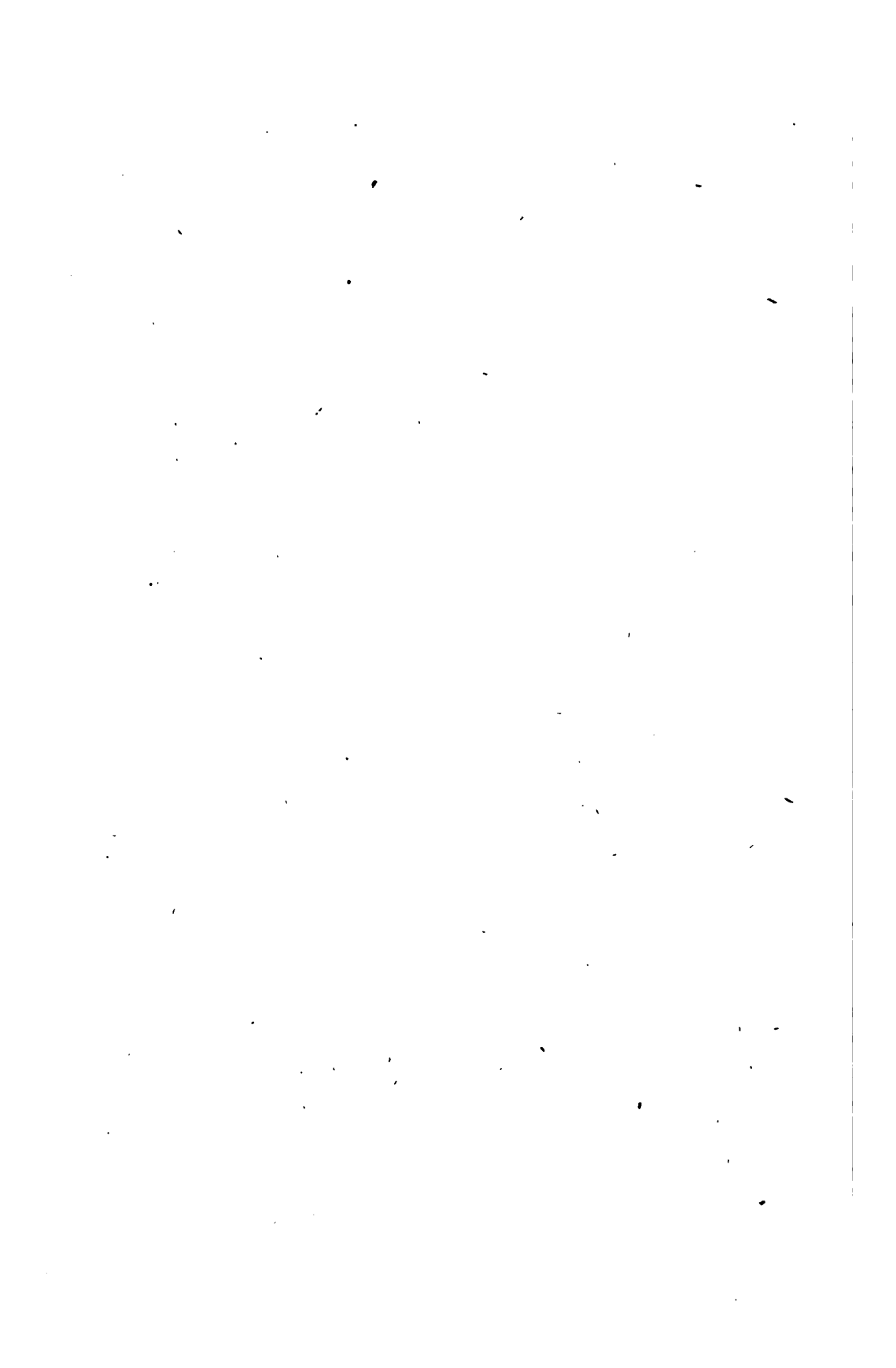
Philippoteaux del.

Legeniel sc.

A Beilleville imp. quai de la Tourneille 35, Paris

LE CHASSEUR DE SAUVAGINE

Paris, et, bien qu'il y eût, ainsi que nous | tique. la fille du march
l'avons dit



aris, et, bien qu'il y eût, ainsi que nous avons dit, une médiocre compagnie, cet ours avait pris une désinvolture de mœurs et un sans-façon de langage qui n'étaient pas communs à Isigny; la jeune elle se prêta de la meilleure grâce du monde à la tâche qui lui était imposée et qu'elle commença bravement à accomplir.

Cette tâche lui était plus facile qu'à toute autre, car l'ours auquel elle avait à faire était surtout sensible à la beauté, et M^{lle} Joussetin était très-remarquablement elle.

Elle avait vingt-deux ans, de magnifiques cheveux du plus beau blond cendré qu'il y ait au monde; le front un peu bas, mais reposant sur deux grands yeux noirs qui se détachaient comme deux morceaux de velours sur son teint d'un blanc de lait.

Elle était grande; ses pieds et ses mains, comme ceux des femmes qui habitent la Champagne, n'étaient pas irréprochables; mais, en échange, sa poitrine avait un développement magnifique, et des hanches légèrement accentuées faisaient encore ressortir la souplesse de son buste.

En outre, elle ne ressemblait pas plus au costume aux autres filles de Maisy que la toilette d'Alain ne ressemblait, depuis son retour de Paris, à celle des gens de Maisy et de Grand-Camp.

Elle avait abdiqué, nous ne dirons pas le bonnet de coton, cette ignoble coiffure masculine n'avait jamais, si enfant qu'elle fût, orné son front, mais les grands bonnets ouverts de dentelle à la façon d'Isabeau de Bavière, les robes écriquées et les fichus de point d'Alençon. M^{lle} Joussetin était une enfant des villes et de la civilisation.

Elle prenait ses chapeaux chez la meilleure modiste de Caen ou tout au moins de Saint-Omer; elle se drapait dans un cachemire français.

Enfin, elle portait des robes à volants qui ajoutaient encore à la magnificence de sa toilette.

Lorsqu'il put juger dans son ensemble de la beauté de Lisa Joussetin, Alain sentit encore augmenter sa timidité.

Mais, en dépit de sa tenue semi-aristocrate,

la fille du marchand de beurre paraissait si bonne enfant, que peu à peu Alain se trouva plus à l'aise avec elle, et le dîner n'était pas achevé, que chez cet homme aux passions mobiles et aux désirs effrénés la mauvaise humeur s'était métamorphosée en un désir ardent de posséder la belle Normande de quelque façon que ce fût, dût-il l'épouser pour en arriver là.

Quoique coquette à la surface comme un miroir à attirer les alouettes, Lisa n'entraîna point encore dans la catégorie des femmes faciles, et, ne trouvant chez elle aucun des encouragements qui faisaient ordinairement pour lui la moitié du chemin, Alain dut refouler ses désirs.

Il en résulta qu'insensiblement le combat qui se livra dans son âme entre cette passion naissante et la contrainte que la jeune fille savait lui imposer si à propos, lorsqu'il s'émancipait, comprima ses appétits grossiers. Le sentiment d'un demi-platonisme se développa dans son cœur, et il arriva, au bout d'une quinzaine de jours, à aimer celle que son père lui destinait pour femme de l'amour pur et naïf d'un homme qui n'aurait jamais vécu.

Comme Lisa Joussetin était fort glorieuse de son succès et qu'en outre Alain était loin de lui déplaire, ces quinze jours écoulés, rien ne s'opposait plus à l'union des deux amoureux.

Un mois après, les bans étaient publiés et le jour du mariage marqué d'un craie blanche, comme chez les Romains, lorsqu'une violente attaque de goutte enleva subitement le vieux Jean Montplet.

Nous aurions mal esquissé le caractère d'Alain si nos lecteurs ne comprenaient pas au premier abord que son désespoir fut grand.

M. Joussetin, en apprenant la fatale nouvelle, accourut à la Cochardière et trouva son futur gendre agenouillé devant le lit mortuaire et sanglotant, la tête perdue dans les draps. Il assista Alain dans les derniers devoirs qu'il avait à rendre au défunt; mais, pour complaire aux deux jeunes gens autant que pour satisfaire l'impatience qui le possédait lui-même de voir sa fille mal-

tresse du beau domaine de la Cochardière, il consentit à ce que cet événement ne retardât que d'un mois la célébration du mariage.

Mais une apparition terrible avait jeté un voile sur les espérances du pauvre Alain et venait le faire tressaillir jusqu'au milieu de son sommeil.

En sortant de l'église à la suite du cercueil de son pauvre père, Alain Monplet n'avait pu, en passant devant la boutique de Thomas Langot, s'empêcher de jeter à la dérobée un regard sur cette boutique, noire et triste comme ces nuages qui renferment la foudre.

La boutique était close, à l'exception d'une espèce de petit vasistas pratiqué dans la fenêtre, de la largeur et de la hauteur de quatre de ces petits carreaux à fond de bouteille comme on en voit encore aux antiques maisons de quelques villages perdus de la vieille France.

Ce vasistas était soulevé, et, sous la vitrine comme sous la feuille verdâtre d'une plante de marais, se glissait la tête plate et visqueuse de Thomas Langot qui regardait passer le convoi avec des yeux brillants de joie et de cupidité.

Cette tête fit à Alain l'effet d'une gigantesque vipère.

C'était la vue de cette tête qui le faisait tressaillir tout à coup, c'était l'apparition de ces yeux brillants dans son sommeil qui le réveillait en sursaut.

Et, en effet, Alain n'avait pas tort de craindre.

Cette apparition, si fantastique qu'elle paraisse peut-être à nos lecteurs, se traduisit bientôt par des faits.

Thomas Langot, à propos d'un billet de faire part qu'il n'avait pas reçu, joua la susceptibilité, et, un beau matin, il produisit trente-quatre ou trente-cinq titres, tous en règle, le constituant créancier d'Alain pour une somme de cent vingt-sept mille francs.

Je ne connais rien de pareil à un créancier susceptible.

C'est tout simplement ruineux.

Thomas Langot était susceptible au premier chef. Non-seulement Alain ne l'avait

pas invité au convoi du bonhomme Montplet, que lui, Thomas Langot, aimait tant et estimait si fort, mais encore, depuis son retour de Paris, l'ingrat Alain n'était pas venu le visiter une seule fois chez lui, où il eût eu tant de plaisir à le recevoir, l'évitait même quand il le rencontrait par hasard, et ne l'abordait que lorsqu'il ne pouvait pas faire autrement.

Hélas ! tout cela était vrai. Alain, qui se sentait le débiteur de Thomas Langot pour une somme considérable, quoiqu'il ignorât pour quelle somme, Alain éprouvait en face de l'obligeant prêteur cette gêne instinctive que tout débiteur éprouve en face de son créancier.

Maintenant, le chiffre si longtemps ignoré de cette somme due par lui à l'épicier, il le connaissait.

Comment Alain Montplet en était-il arrivé à emprunter cette somme fabuleuse à l'épicier Langot ?

C'est ce qu'Alain n'eût pas su expliquer.

Mais le fait était là, constaté par lettres de change toutes échues, toutes protestées, et pour lesquelles il n'y avait plus qu'à prendre jugement.

Ce jugement fut pris malgré l'opposition du petit avocat d'Isigny, nommé Richard, qui plusieurs fois, dans les premières orgies d'Alain, avait été son compagnon et son convive. A la suite de ce jugement, confirmé en appel, la Cochardière fut saisie et vendue par autorité de justice, et quelques vêtements, un lit et ses armes furent, quand les gens de justice eurent comme une nuée de sauterelles passé sur la ferme, le verger et les champs, tout ce qui resta au pauvre Alain de la fortune que le vieux Montplet avait sou à sou amassée pour lui avec tant d'amour.

C'était le moment d'aller chercher des consolations auprès de la belle Lisa.

Alain courut en conséquence à Isigny.

Mais, si vite que l'y eût porté sa course aidée des ailes de l'amour, la nouvelle de sa ruine complète y était arrivée avant lui, et le père Jousset lui déclara sans ambage qu'un gendre aussi dissipateur qu'il venait

d'être reconnu qu'il l'était, ne pouvait aucunement être le fait de sa fille.

En conséquence, tout en se félicitant de ce que du fond de son tombeau le vieux Montplet ne pouvait voir l'abîme dans lequel était tombé son malheureux fils, il invita celui-ci à discontinuer ses visites.

Alain était désespéré.

Mais ce qu'il avait entendu n'était que l'expression d'un père égoïste.

Restait à savoir ce que dirait la fille.

Le jeune homme, en conséquence, fit semblant de quitter Isigny; mais il resta caché dans une chambre du *Cygne de la Crotte*, et, quand le soir fut venu, il alla rôder autour de la maison de Lisa Jousselin.

La tendre Normande, qui avait probablement ses raisons pour considérer, si pauvre que fût devenu son prétendu, une rupture comme chose difficile, profita du moment où M. Jousselin était allé faire sa quotidienne partie de dominos au café Malherbe pour ouvrir la porte à son amoureux, qu'elle devinait bien devoir rôder quelque part dans les alentours.

Alain lui conta son entrevue avec son père et la déplorable façon dont elle s'était terminée.

Lisa essaya de lui faire comprendre la différence qu'il y avait entre le cerveau calculateur d'un vieillard de soixante ans et le cœur compatissant d'une jeune fille de vingt-deux. Elle consola Alain du mieux qu'elle put, essaya de lui prouver, mais par des paroles seulement, que l'infortune n'avait nullement atténué sa tendresse; elle lui jura par tous les saints du paradis et même par Notre-Dame de la Délivrante qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que lui, et, en conséquence de ce serment, elle lui donna rendez-vous pour le surlendemain, afin d'achever l'œuvre consolatrice à laquelle son amour pour le pauvre Alain la dévouait.

On comprend si, le surlendemain, Alain fut exact au rendez-vous.

A huit heures du soir, il était devant la porte du marchand de beurre dont la boutique était hermétiquement fermée, ce qui lui parut un surcroît de précaution de la part de Lisa.

Mais il attendit vainement jusqu'à neuf

heures et même jusqu'à heures et demie que la porte s'ouvrit comme la première fois.

Inquiet, il s'informa dans le voisinage.

Alors on lui apprit que sa charmante maîtresse et son père étaient partis dans la matinée du même jour pour Paris.

Le malheureux jeune homme ne pouvait croire cette désespérante nouvelle. Il revint au logis de maître Jousselin et, à tout hasard d'être rembaré par le père, il frappa rudement à la porte.

La porte s'ouvrit, mais ce ne fut ni le visage renfrogné du vieux Jousselin, ni le charmant visage de sa fille qui apparut à Alain Montplet.

Ce fut la trogne enluminée d'une grosse servante nommée Javotte, qu'il connaissait pour être particulièrement attachée au service de Lisa.

Javotte était chargée d'une lettre pour Alain.

Alain courut sous un réverbère pour lire cette lettre tout à son aise. Là, le cœur bondissant, la main tremblante, il décheta le billet.

La charmante Lisa commençait son épître en rassurant son ami sur la constance de ses sentiments, mais, en même temps, elle avouait qu'elle n'avait pu résister à la volonté nettement formulée de son père qui, nouvel Agamemnon, était décidé à la sacrifier sur l'autel de l'hyménée, dût le mariage qu'il avait en vue lui coûter la vie.

Mais elle jurait que, femme ou fille, libre de son cœur ou en puissance de mari, elle ne cesserait jamais, par la volonté du moins, d'appartenir à Alain, le premier qu'elle eût aimé, le seul qu'elle jurât d'aimer toujours.

A défaut d'une autre fidélité, elle lui garantissait donc la fidélité morale.

Aux derniers mots de la lettre, Alain demeura atterré.

La mort de son père, la perte de sa fortune lui avaient porté des coups bien sensibles. Mais alors, la tendresse et la pitié de la femme qu'il aimait, la certitude qu'une affection qui résistait à de pareilles douleurs ne lui ferait jamais défaut, en avaient adouci les épreuves.

Mais lorsque Alain se vit abandonné par

Dieu qui lui enlevait son père, trahi par le sort qui lui arrachait sa fortune, oublié par sa maîtresse qui lui retirait son amour, les deux douleurs premières, assoupies, reprirent leurs droits et leur puissance, les plaies à demi cicatrisées se rouvrirent, et le sang de son cœur coula par trois larges blessures.

VI.

Le jeune homme froissa la lettre de Lisa entre ses doigts, puis, sentant le besoin de respirer à l'aise, de crier en liberté, de se rouler à terre avec frénésie, il prit sa course, sortit de la ville, et, nouveau Roland, se mit à courir çà et là dans la campagne, sans savoir ce qu'il faisait.

Alain était hors de lui-même ; ses passions, toujours déréglées, l'emportaient comme un attelage furieux. La colère et la jalousie avaient allumé son sang ; il se rappelait toutes les beautés de la jeune fille ; il se représentait la femme qui était pour lui l'idéal de la création aux bras d'un autre, se railant de lui avec cet autre. Une fièvre ardente le consumait ; il marchait comme un fou en proie à mille idées qui s'entre-choquaient dans son cerveau et lui donnaient un suprême vertige.

Enfin, la douleur arrivant à son paroxysme, l'air manqua à ses poumons. Il tomba à terre, se roula sur le sol en hurlant, puis, enfin, quelques larmes se firent jour à travers ses paupières sèches et brûlantes ; il pleura, et ses pleurs le soulagèrent : il se trouva un peu plus calme.

Alors, se redressant sur ses genoux, il appela à haute voix l'infidèle, la supplia de ne pas mentir à son amour, de ne point trahir ses promesses. Il lui adressa les prières les plus ardentes, puis il tomba dans une espèce de prostration dont il ne sortit que pour rentrer dans un nouvel accès de folie furieuse.

Cependant, après quelques heures de cet état voisin de la folie, ce désespoir, trop violent pour être durable, finit par s'adoucir.

À la suite d'une de ces réactions dont nous

parlions tout à l'heure, Alain reprit un peu ses sens.

La nuit était avancée et le pauvre désespéré s'était tant de fois roulé sur le sol que l'humidité avait pénétré ses habits et que le froid le gagnait.

Alain chercha à reconnaître l'endroit où il se trouvait, non pas qu'il se souciât de rencontrer des hommes, les hommes et surtout les femmes lui étaient insupportables en ce moment, mais il sentait qu'un abri, quel qu'il fût, lui était nécessaire.

Le hasard l'avait conduit du côté de l'embouchure de la Vire.

Tout autour de lui il ne voyait que des touffes de joncs et quelques flaques d'eau, qui brillaient lorsque la lune sortait momentanément des nuages qui couraient sur la face azurée du ciel.

Tout à coup, il entendit le lugubre hurlement d'un chien.

Ce chien n'était pas à plus de cinq ou six cents pas de lui.

Il s'orienta.

Ce chien qui hurlait, ce devait être celui du père Gabion, son premier instituteur en matière de chasse.

Alain n'avait pas vu le bonhomme depuis son retour. Il se rappela que la mesure qu'il habitait était située aux environs, et il ne douta plus que ce chien ne fût son ancien ami Pavillon.

C'était une voix qui lui criait à lui, perdu dans le désert :

— Viens à moi !

Voix sombre, voix lamentable, mais en harmonie avec l'état de son cœur.

Si c'eût été la voix d'un homme, peut-être, dans son accès de misanthropie, Alain eût-il tourné de l'autre côté.

C'était la voix d'un chien.

Il marcha droit à lui.

À peine eut-il fait cent pas, qu'il aperçut une éminence noirâtre qui, dominant la plaine, se détachait sur l'horizon.

C'était le Gabion.

Il se dirigea vers la mesure.

À la mesure qu'il approchait, les lamentations du chien devenaient plus douloureuses.

Elles venaient de l'intérieur de la cabane, dont la porte était fermée.

Alain marcha droit à cette porte, leva le poquet. La porte céda.

A peine la porte fut-elle ouverte, qu'il sentit les deux pattes du chien appuyées sur sa poitrine, et sur son visage son haleine chaude et humide.

Puis, un nouveau hurlement se fit entendre et le chien s'enfonça dans la chambre, du côté où était le lit de son maître.

La chambre était dans l'obscurité la plus profonde.

Alain appela à deux reprises le père Gabion.

Personne ne répondit, ou du moins faiblement, s'il y en eut une, fut un souflement léger, un soupir si faible, qu'Alain crut avoir rien entendu.

Il connaissait la chambre du père Gabion comme sa propre chambre. Il alla à tâtons du côté de la cheminée, trouva les allumettes, fouilla les cendres.

Les cendres étaient chaudes encore, mais le feu était éteint.

Alain était fumeur et chasseur.

En cette double qualité, il avait sur lui tout ce qu'il faut pour allumer du feu.

Une allumette chimique frottée à la muraille éclata, et en éclatant éclaira la chambre.

Comme à la lueur d'un éclair, Alain vit Pavillon assis près du lit de son maître, la tête haute et hurlant.

Sur ce lit, composé d'un seul matelas étendu à terre, il lui sembla avoir entrevu une forme humaine.

Il enflamma une seconde allumette pareille à la première et s'approcha du lit.

Il ne s'était pas trompé, le père Gabion était couché; il dormait ou était mort.

La seconde allumette s'éteignit comme il s'approchait du visage du vieux chasseur.

Il revint à la cheminée, chercha la lampe, et finit par la trouver sur un escabeau.

Il voulut la rallumer.

L'huile en était épuisée.

Il réunit dans la cheminée quelques fougères, quelques roseaux, quelques fragments de bois, et en approcha la flamme d'une troisième allumette.

Le feu s'empara rapidement du combustible, pétilla et jeta une lueur tremblotante jusque dans les profondeurs de la chambre.

Le chien était toujours à la même place, l'homme était toujours immobile.

Seulement le chien se taisait et léchait le visage de son maître.

Alain s'approcha du groupe informe. Il lui sembla que le père Gabion qui, un instant auparavant, avait les yeux ouverts, avait maintenant les yeux fermés.

Il s'inclina vers le lit et toucha la main.

La main était déjà morte, mais pas encore froide.

Il était évident que le père Gabion venait d'expirer.

Ce souffle qu'en entrant avait entendu Alain, c'était son dernier soupir.

Les hurlements de Pavillon, c'étaient les derniers adieux de l'ami à l'ami. En léchant le visage de son maître, il venait de lui fermer les yeux.

Malgré lui, Alain tomba à genoux.

Il y a dans la mort une majesté qui courbe les fronts les plus rebelles, les genoux les plus indociles.

C'est la majesté de l'inconnu.

Quelle étrange destinée que celle de cet homme! Il était apparu un jour venant, nul ne savait d'où; il avait vécu en dehors des hommes, n'ayant de relation qu'avec le giboyeur d'Isigny qui, tous les deux jours, venait chercher son gibier et lui en apporter le prix; il était mort seul comme il avait vécu, ne demandant à aucun ami ses soins, à aucun prêtre ses prières.

Il était parti ne laissant rien après lui que son chien pour le regretter; il avait allumé son feu; il avait allumé sa lampe.

Puis il s'était couché.

Le feu s'était éteint.

La lampe s'était éteinte.

Et lui, à son tour, s'était éteint comme le feu et comme la lampe.

Restait-il de lui autre chose que ce qui restait du feu, des cendres? que ce qui restait de la lampe, une mèche desséchée?

C'était ce que ne pouvait dire ce cadavre lui-même, qui, cependant avait été lui.

Après une prière mentale dans laquelle la

parole ne fut pour rien, Alain se releva et s'en alla s'asseoir devant la cheminée, sur l'escabeau de chêne où tant de fois il s'était assis.

Le jeune homme passa la nuit là, sans dormir un seul instant, alimentant le feu chaque fois qu'il était près de s'éteindre, essayant d'apaiser les passions qui bouillonnaient dans son cœur en y versant dessus ces sombres et philosophiques pensées qui voltigent comme des oiseaux de nuit autour du lit funèbre où repose un mort.

Le chien, de son côté, était couché sur son ventre à la manière des sphinx, immobile, les yeux fixés sur le visage de son maître.

On eût dit qu'il étudiait la grande énigme qui restera éternellement ignorée des hommes :

— Qu'est-ce que la mort ?

Le jour vint; ses rayons gris et blafards glissèrent entre les fentes de la porte et les carreaux de la fenêtre.

Un papier était sur la table, quelques lignes étaient écrites au crayon sur ce papier.

Alain prit le papier et lut :

« Je me couche pour ne pas me relever.

« J'ai vécu loin des hommes, et je meurs loin d'eux.

« Je ne leur ai rien demandé pendant ma vie, et j'ai peu de chose à leur demander après ma mort.

« Je prie celui qui entrera ici et qui me trouvera mort de n'annoncer ma mort à qui que ce soit.

« Ma mort n'intéresse personne.

« Si c'est un cœur pieux, il prendra dans un coin de la chambre la bêche qui s'y trouve, il creusera une fosse dans le sable au bord de la mer, il me roulera dans mon drap, me déposera dans cette fosse, la recouvrira de terre, et mettra une croix dessus.

« Je meurs chrétien.

« Si celui-là n'a pas d'asile, il peut prendre cette chambre. Le logement n'est pas beau, mais pendant dix-huit ans il m'a abrité du vent, de la pluie et du froid.

« S'il est chasseur, je lui conseille d'exercer le même état que moi. Il n'enrichit pas l'homme, mais il suffit à le nourrir. J'aurais pu économiser un millier de francs par an si j'avais su à qui les laisser.

« J'ai mieux aimé ne tuer de gibier que qui m'était absolument nécessaire pour mes besoins journaliers, et laisser vivre des créatures du bon Dieu.

« Je dois dix-huit francs au giboyeur d'Isigny qui, depuis huit jours que je suis malade, m'a constamment apporté ce qui était nécessaire à mes besoins, quoique je n'eusse plus de gibier à lui donner.

« Je prie celui qui me remplacera dans cette cabane, s'il se décide à exercer le même état que moi, de tenir, en gibier, compte à ce brave homme de ses dix-huit francs, et lui souhaite, pour la récompense du service qu'il m'aura rendu en m'enterrant et en mettant une croix sur ma tombe de mourir d'une mort aussi tranquille et aussi douce que celle dont je vais mourir.

« Ce 27 septembre 1841.

« Père GABION. »

Alain se retourna vers le lit où était couché le mort et étendit vers lui la main avec un geste solennel qui signifiait :

— Sois tranquille, pauvre âme, tes dernières recommandations seront suivies, tes derniers désirs seront exécutés !

Puis, voyant que le jour était tout à fait venu, il regarda autour de lui.

La bêche, comme le disait le testament du mort, était dans un coin de la chambre.

Alain alla prendre la bêche et sortit pour chercher un endroit convenable pour creuser la dernière couche du vieux chasseur.

Il s'arrêta au pied d'un rocher où s'arrêtaient elles-mêmes les plus hautes marées.

Ce rocher formait un enfoncement où bien souvent, dans sa jeunesse, il s'était mis à l'affût avec le père Gabion.

C'était le poste de prédilection du vieux chasseur.

Il sembla à Alain que s'il avait eu l'idée de se choisir une place, c'était celle-là qu'il se fût choisie.

Il creusa la terre profondément.

Il fallait mettre le cadavre à l'abri des tentatives des chiens et des loups.

Ensuite il rassembla ce qu'il put de pierres et de galets.

Puis, ces deux soins préparatoires accomplis, il retourna vers la cabane, roula le cadavre dans son drap, le chargea sur son épaule et s'achemina vers la fosse.

Seulement alors Pavillon se leva et suivit le corps.

Le vieux chasseur fut déposé dans sa tombe comme il l'avait désiré, sans anciennes de prêtres, sans discours mortuaire, sans prières funèbres.

La croix fut faite de deux épaves que la tempête avait jetées à la côte, et placée sur le tumulus de terre, de sable, de galets et de pierres.

Puis Alain revint, le cœur vide, les bras pendants, la tête inclinée, vers la maison solitaire.

Le chien resta un instant sur la fosse, fit entendre en manière d'adieu un dernier hurlement long et plaintif, et suivit Alain. Il adoptait pour maître l'homme pieux qui venait de rendre les derniers devoirs à son maître.

De loin, Alain vit la forme d'un homme qui se dessinait sur le seuil.

C'était le giboyeur d'Isigny.

— Il paraît que tout est fini, dit-il ; je venais pour lui rendre les derniers devoirs, car je me doutais bien qu'il ne passerait pas la nuit. Mais vous m'avez prévenu, monsieur Montplet. — Mon ami, lui dit Alain, le défunt vous devait dix-huit francs. Il m'a chargé de vous les remettre : les voici. — Le père Gabion vous a donc fait son héritier ? demanda le giboyeur. — Oui, répondit Alain, et la preuve, c'est que vous pouvez dire au premier pauvre rencontré sur votre chemin qu'il a tout un ameublement à venir chercher ici.

Le giboyeur prit les dix-huit francs, salua Montplet et s'éloigna.

Mais, lorsqu'il eut fait cinq ou six pas, il entendit le jeune homme qui le rappelait.

Il se retourna.

— Qu'y a-t-il pour votre service ? demanda-

t-il. — Quand vous aurez désormais besoin de gibier, adressez-vous à moi, lui dit Montplet, je vous demande la préférence. — Comment cela ? répliqua le giboyeur étonné. — Oui, je me fais chasseur de sauvagine. — Sans plaisanterie ? demanda le giboyeur. — Aussi vrai que je vous le dis. Je suis ruiné, je ne suis propre à rien, je suis trop bon chrétien pour me tuer, et puisque la Providence m'a fait l'héritier du pauvre homme qui habitait cette masure, je suivrai les voies de la Providence.

Le giboyeur s'éloigna en promettant sa pratique à Alain Montplet.

VII.

Alain Montplet n'était ni un rêveur ni un philosophe ; il ne savait point alambiquer ses sentiments, en déduire les causes et les enchaîner aux effets.

Il ne pensa point, comme il venait de le dire au giboyeur d'Isigny, il ne pensa point à se débarrasser de l'existence qui, cependant, lui était bien odieuse, parce que ses dérèglements, en le détournant des pratiques religieuses, n'avaient pu déraciner la foi que son éducation villageoise avait profondément enracinée dans son âme.

Un instant, il avait songé à se faire soldat.

Mais cette idée lui avait à peine traversé le cerveau, qu'il avait eu le bon sens de réfléchir à l'antipathie que toute discipline lui avait constamment inspirée.

Résolu de conserver son indépendance, il ne pouvait embrasser qu'une profession manuelle.

Et laquelle ?

Alain Montplet ne savait aucun métier.

C'était donc la Providence, comme il l'avait dit, qui l'avait conduit à la cabane du père Gabion au moment où celui-ci venait de fermer les yeux, et où lui se trouvait sans fortune, sans parents, sans amis, sans maîtresse.

Or, comme nous l'avons vu, Alain Montplet, chasseur enragé, tireur excellent, avait résolu de se faire chasseur de sauvagine.

Aussi, quand le giboyeur se fut éloigné :

— Oui, dit-il, oui, c'est le bon Dieu lui-même qui m'a conduit ici, c'est sa main qui m'indique cet asile et la profession qui doit me nourrir comme elle a nourri celui qui l'a occupé avant moi. Je pourrai donc vivre seul, loin des hommes, sans avoir recours à leur pitié, et peut-être me sera-t-il possible de leur rendre un jour le mal qu'ils m'ont fait...

Les femmes, disons-le, étaient tacitement mêlées à cette malédiction lancée contre les hommes.

En effet, Alain Montplet avait fait le serment solennel de ne jamais se marier et de rendre, s'il était possible, à la généralité ou aux individus de cette charmante partie de la société que l'on désigne sous le nom de *sexe féminin*, le mal que lui avait fait Lisa Jousselin.

Comme en matière de duel, Alain Montplet ne voulait pas avoir le dernier.

Ce serment, pour avoir été fait dans un moment de rage et pour n'avoir été entendu de personne que de Dieu, sous l'œil duquel il agonisait, n'en paraissait pas moins sacré à Alain Montplet, et il se promettait bien de ne jamais y manquer, quelque chose qu'il advint.

Cette résolution prise, il s'agissait de la mettre à exécution le plus tôt possible.

Alain Montplet possédait le fonds de l'établissement :

D'excellentes armes, un excellent chien.

Il n'avait donc à s'occuper que de son ménage.

Il restait à notre jeune homme cinq ou six louis et quelques bijoux.

Il partit pour Isigny afin de vendre les bijoux et d'acheter un lit, une table, quatre chaises, une batterie de cuisine et un costume complet de chasseur à la sauvagine.

Sur la route, il rencontra une pauvre famille qui, envoyée par le giboyeur, venait pour déménager le Gabion.

Au bout d'une heure de séjour à Isigny, ses bijoux étaient vendus, ses espiettes étaient faites, et un maçon était expédié pour blanchir l'intérieur du Gabion à la chaux et en boucher les crevasses.

Vers cinq heures du soir, Alain Montplet était de retour au Gabion.

Avec quatre cents francs, montant de la vente de ses bijoux et joints à quelques louis qui lui restaient, Alain Montplet s'était procuré tous les objets de première nécessité.

Seulement, il était revenu au Gabion sans un sou.

Mais il avait du pain pour la fin de la journée et la journée du lendemain.

Mais il avait de la poudre et du plomb pour tout son hiver.

C'était toute une vie nouvelle à commencer. Il la commença le soir même.

Nous avons dit ailleurs ce que c'était que la chasse à la sauvagine, quelles étaient ses difficultés, quels étaient ses périls.

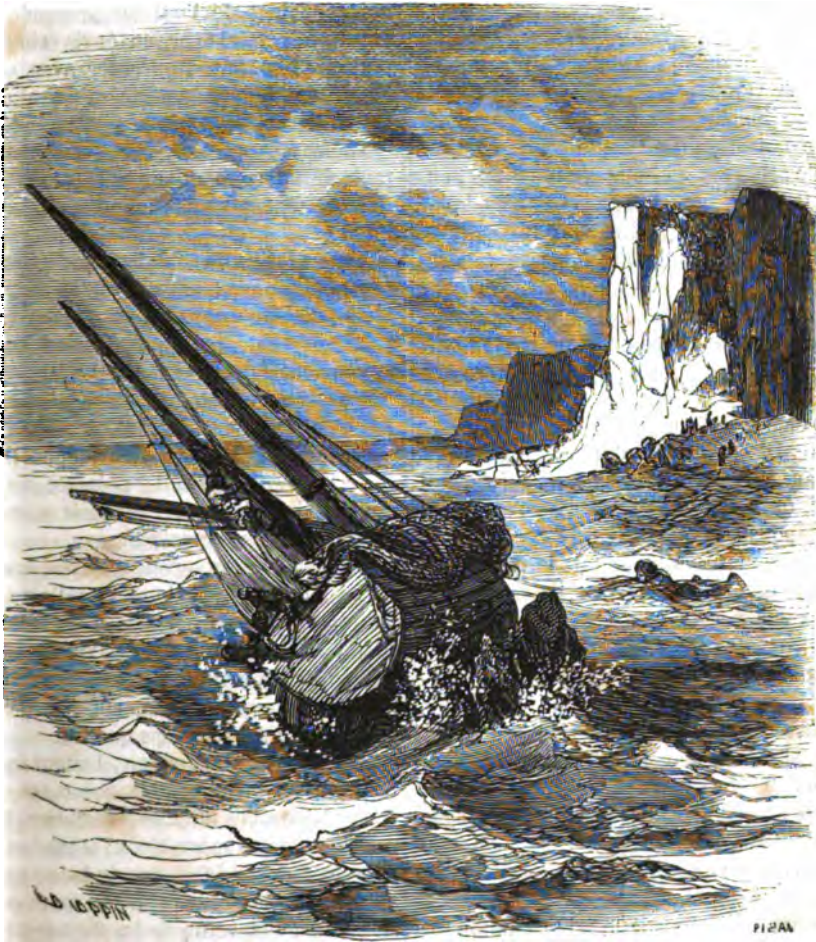
Grâce à la passion que, dès son enfance, Alain avait manifestée pour toutes sortes de chasses, ces difficultés et ces périls ne devaient être pour lui qu'un stimulant.

Il se livra donc avec ardeur à sa nouvelle profession; et, comme ces exercices forcés, ces émotions, cette préoccupation incessante arrivaient à chasser de son cerveau les tristes pensées qui l'obsédaient; comme la fatigue du corps tuait les soucis de l'intelligence; comme ce cœur qui ne s'était jamais ouvert qu'une fois et s'était refermé sur une blessure, éprouvait un soulagement véritable à ces distractions, son ardeur se changea bientôt en frénésie. Il passait des semaines entières sur les bancs de l'embouchure de la Vire, où abonde la sauvagine; il y dormait, il y mangeait, il y vivait, chassant les grands et les petits échassiers pendant le jour; affûtant les oiseaux de passage pendant la nuit; abattant des monceaux de gibier que le marchand d'Isigny venait chercher tous les deux jours en apportant le prix de celui qu'il avait emporté deux jours auparavant, et n'étant jamais rassasié de ces jouissances destructives.

Cependant, il ne tint qu'à moitié ce qu'il s'était promis de faire relativement à l'espèce humaine, quoique, lorsqu'il y songeait, et il y songeait souvent, quoiqu'il ressentit aussi vivement que le premier jour les charmes qu'il devait aux hommes.

Comme il n'avait point l'ampleur de caractère nécessaire à un Timon ou à un Alceste, il ne renonça point complètement à la société de ses semblables, et, lorsqu'il les

rencontra par hasard, il causa de temps en temps avec les pêcheurs de Grand-Camp, de Maisy et de Saint-Pierre du Mont, ses anciens amis.



Il se dirigeait de nouveau sur le bâtiment. (Page 224.)

Il est vrai que ceux-là ne lui avaient jamais fait de mal et avaient autant et peut-être même plus de considération pour le chasseur de sauvagine que pour Alain Montplet, héritier présomptif de La Cocharrière.

Seulement, il resta sauvagement et inexorablement fidèle à la seconde partie de son programme.

Il garda rancune au sexe dont Lisa Jouselin faisait partie; il fuyait la société des femmes, et la haine qu'il leur portait, pour

ne s'être encore manifestée que par des paroles, n'en semblait pas moins rigoureuse, profonde et sincère.

Un jour du mois de novembre 1841, Alain fit ses préparatifs pour aller attendre la passer du soir sur les bancs de l'est situés à deux lieues de Maisy.

Il chaussa ses grandes bottes, qui lui montaient jusqu'à la ceinture, passa pardessus sa vareuse un capot de matelot en toile bise huilée, prit son fusil, sa couverture de nuit, appela Pavillon, son compagnon de solitude, consolateur muet qui, en allant tous les jours faire sa visite au tombeau de son ancien maître, ravivait sa philosophie à l'endroit du passé, et se dirigea du côté du bourg.

Tout en suivant le sentier, le chasseur remarqua que le temps présageait une tempête.

Les lames étaient grosses et la lame grandissait encore à l'horizon.

Le vent, qui avait subitement sauté du nord au sud-ouest, fraîchissait à chaque instant, et de larges bandes d'un rouge de sang empourpraient le ciel.

Le chasseur n'avait pas fait la moitié du chemin, que la bourrasque éclatait dans toute sa violence.

Les vagues venaient, comme de véritables montagnes mouvantes, se briser sur la côte en fracassant le galet.

Enfin, le vent soulevait le sable en tourbillons si épais que le jeune homme dut chercher un refuge derrière l'épaulement pratiqué du côté des champs pour l'usage des douaniers.

En arrivant aux maisons, Alain vit toute la population de Maisy réunie sur la grève, les femmes à genoux sur le sable humide et frangé d'écume et priant avec ferveur; les hommes regardant avec l'expression d'une vive inquiétude des marins qui paraient un canot et qui l'approchaient des vagues en glissant des avirons sous sa quille, de façon à ce qu'il pût prendre la mer sans difficulté.

Alain fut bien vite au fait de cette émotion inaccoutumée.

À la marée de l'après-midi, trois des cha-

loupes de pêche de Maisy étaient parties pour la drague des huîtres, et l'on craignait que, surprises par la tourmente avant qu'elles aient eu le temps de gagner le large, elles ne fussent ramenées à la côte.

Montplet se mêla aux groupes d'hommes qui sondaient de l'œil les profondeurs de l'horizon rétréci par un épais rideau de pluie, et se mit à discuter avec eux les chances probables de perte ou de salut qu'avaient les chaloupes.

Thomas Langot, comme les autres habitants du bourg, était sur la plage.

Seulement, plus que les autres il semblait inquiet.

Les autres ne tremblaient que pour leurs parents ou pour leurs amis. L'usurier tremblait pour ses propres entrailles, car deux des trois chaloupes qui étaient exposées en ce moment lui appartenaient.

Mais Langot n'était pas le seul de sa famille qui tremblât.

Jeanne-Marje, cette veuve dont il avait fait sa servante sous le prétexte de la secourir, l'accompagnait et était elle-même dans des angoisses amères.

Chacun, en les voyant se désespérer tous deux, faisait la réflexion qu'il fallait que les appréhensions de Thomas Langot fussent bien vives pour qu'il souffrit que la pauvre femme, qu'il brutalisait si fort d'ordinaire pour la moindre absence, eût abandonné la boutique en même temps que lui.

Malgré sa préoccupation, Langot aperçut le chasseur. Il lui sembla que cette figure accusatrice allait lui porter malheur; la terreur le rendait superstitieux; il espéra qu'en s'assurant de l'indifférence du jeune homme, qu'il n'avait pas revu depuis la mort de Jean Montplet et la vente de La Cochardière, il conjurerait un peu les dangers qui menaçaient ses embarcations.

Il se mit donc à manœuvrer habilement pour se rapprocher du groupe de marins dont Alain faisait partie.

Mais celui-ci qui, de son côté, ne le quittait pas de l'œil, le vit venir, s'écarta et alla s'asseoir sur un quartier de rocher, à quelques pas de là.

Langot voulut en avoir le cœur net.

Il fit semblant d'avoir renoncé à son projet de parler à Alain.

Mais, par un détour et en décrivant un cercle, il se rapprocha de lui, et, avant que le jeune homme eût eu le temps de l'apercevoir :

— Un mauvais temps, un bien mauvais temps, mon garçon ! lui dit-il brusquement pour ne pas lui laisser le temps de s'échapper sans lui répondre. — Vous trouvez, monsieur Langot ? répondit froidement Montplet. — Mais sans doute que je trouve... — Oh bien, je ne trouve pas, moi. — Cependant, balbutia Langot assez inquiet du ton avec lequel on lui avait fait cette réponse, vous devez comprendre qu'il semble peu agréable à ceux qui ont quelque chose à perdre... — Par la même raison, monsieur Langot, vous devez comprendre, vous qui avez l'intelligence si développée, qu'il paraît on ne peut plus gracieux à ceux qui ont quelque chose à gagner... — Mais, Jésus-Dieu ! s'écria l'usurier en levant ses mains crochues au ciel, que pouvez-vous donc gagner à une tempête pareille ? — J'y gagnerai d'abord que la sauvagine, chassée du large et des bancs, s'approchera de la côte, et que, pour la tirer, je n'aurai pas même besoin de me mouiller les pieds ; que, tout occupé de chercher des abris, le gibier ne s'inquiètera pas de mon fusil, et que je remplirai mon carnier sans me donner plus de peine que si je chassais dans un fauteuil à roulettes. Puis enfin j'y gagnerai peut-être encore quelque chose que je souhaite bien ardemment, quoiqu'il n'y ait que le diable auquel il faille adresser des oraisons pour l'obtenir.

En disant ces mots, Alain regarda en ricanant le vieil usurier.

Celui-ci comprit à merveille à quoi le jeune homme faisait allusion, et la terreur qu'il ressentit que le ciel ou l'enfer exaucât cette prière de sa victime en le frappant, lui, Langot, dans ses chaloupes, lui donna la chair de poule.

— Mais vous n'êtes donc pas chrétien, de former des vœux pareils ? s'écria l'usurier. — Ah ! par exemple, pas chrétien ! En vérité, monsieur Langot, s'écria Montplet, voilà une accusation qui vous va à ravir.

Comme il vous sied bien, à vous, monsieur Thomas Langot, de parler de sentiments charitables ! *Aux plus fins les lits de plumes, avec-vous dit en vous emparant de La Cochardière. Si je vous répondais aujourd'hui : Aux moins chanceux les gros dommages, ne serait-ce pas justice ?* — Mais tu ne le feras pas, Alain, dit Thomas Langot tout tremblant ; tu sais bien, mon garçon, que je t'ai toujours aimé ? — Oui, d'un amour amer. — Sans doute, sans doute, car il m'en a bien coûté, va, d'agir contre toi comme je l'ai fait ; mais, tu comprends bien, les affaires sont les affaires, on ne peut pas toujours toucher et ne jamais rendre. — Pourquoi donc alors ne m'avoir pas proposé un arrangement à l'amiable, dites ? Ayant vu où j'en étais, la profondeur du danger m'eût garanti de ma fainéantise, je me serais mis à travailler, et peu à peu, une fois marié, j'eusse acquitté ma dette. — Trop de délicatesse m'a retenu, mon garçon, oui, trop de délicatesse : je n'ai pas voulu contribuer à tromper ce brave M. Jouselin ; c'est bien assez que j'aie à me reprocher d'avoir abusé ton père pendant si longtemps. Que la chère âme me le pardonne !

Montplet haussa les épaules, indigné de tant d'hypocrisie.

— Tu m'en veux, continua Thomas Langot, tu m'en veux et tu as tort : et la preuve, tiens, c'est que puisque je te trouve en bonne disposition de travailler, profite-en, quitte les marais et tes grenouilles et retourne à Paris. Foi d'honnête homme ! une fois que tu y seras, Alain, je te donnerai des conseils qui te mettront à même de faire fortune comme moi. — Oui-da ! répliqua le jeune homme ; et me donnerez-vous aussi votre avidité, votre mauvaise foi, votre cœur faux et égoïste ? Non, monsieur Langot ; que cela vous convienne ou non, je resterai au pays et, sachez-le bien, pour vous haïr. Car je vous haïs, entendez-vous ?

Et il cracha ces mots au visage de l'usurier en se levant avec tant d'énergie que celui-ci recula d'un pas.

— Un autre vous cacherait sa haine, n'est-ce pas ? continua-t-il, mais moi je ne suis pas fait comme les autres, et j'éprouve

une espèce de joie à vous dire, à vous répéter en face que je vous hais. Vous affectez en ce moment une espèce de semblant d'humanité et de bonhomie, parce que vous tremblez pour vos coquilles de noix.

Eh bien, écoutez ce que je vais vous dire; c'est terrible, mais c'est la vérité.

Elles seraient là toutes deux, voyez-vous, je n'aurais qu'une amorce de ce fusil-là à brûler pour les sauver, eh bien, je briserais mon fusil plutôt que de lui laisser écraser sa capsule.

A ces mots de Montplet, un cri sortit de la gorge ou plutôt du cœur d'une femme qui écoutait, les mains jointes et le regard anxieux, la conversation des deux hommes.

Cette femme, c'était Jeanne-Marie, la nièce de l'usurier.

— Oh! monsieur Alain, dit-elle, ce n'est vraiment pas bien ce que vous dites là; il y a sur ces bateaux des hommes, des enfants dont les parents ne vous ont rien fait.

Alain tressaillit à ce reproche qu'il sentait parfaitement fondé.

— La créature a raison, je n'y avais pas songé, s'écria Langot, enchanté de ce renfort; oui, il y a des enfants du bon Dieu, des êtres humains sur ces barques, que le Seigneur nous conserve! C'est leur mort que vous désirez, monsieur Montplet, en souhaitant la perte de mes embarcations. — Je ne souhaite mal ni dommage à personne, reprit Alain, mais si le mal et le dommage arrivent, qu'on ne trouve point mauvais que je ne plaigne pas ceux qui ne m'ont pas plaint. — Hélas! reprit la veuve, ce n'est point la même chose, monsieur Alain, car vous vous êtes rendu malheureux, vous, en cherchant vos plaisirs, et ceux qui sont là-bas se sont exposés à mourir pour gagner le pain de leur famille et alléger la croix que porte leur mère.

Dans cette dernière phrase, la malheureuse femme faisait allusion à son enfant, que Langot, huit jours auparavant, avait, bon gré, mal gré, embarqué à bord d'un des bateaux, afin qu'il apprît un état, disait l'usurier, mais, en réalité, pour qu'il man-
guât chez un autre que chez lui le morceau

de pain nécessaire à son existence de chaque jour.

Ce pauvre et malheureux morceau de pain que, dans l'*Oraison dominicale*, nous prions Dieu de nous donner.

Jeanne-Marie, sans oser encore en rien témoigner, était plus morte que vive, en songeant au danger qui menaçait en ce moment son cher petit, son enfant bien-aimé, unique consolation qu'elle eût en ce monde; mais, malgré tous ses efforts pour cacher ses angoisses, la nièce de Langot ne put maîtriser plus longtemps sa douleur, et elle se détourna pour cacher ses larmes.

Alain ne remarqua point ou feignit de ne point remarquer ce mouvement, car Jeanne-Marie était une femme, c'est-à-dire un être auquel il avait juré haine et vengeance, et tout entier à son ressentiment contre l'épicier :

— Oh! oh! dit-il, demandez donc à votre oncle, Jeanne-Marie, si je suis seul coupable de ma ruine, et si, avant de me frapper la poitrine en disant *mea culpa!* je ne dois pas accuser les faux amis dont les conseils ont avancé la mort de mon père et m'ont réduit à la pauvreté! Allez! allez! femme vous parlez pour une mauvaise cause; priez seulement le bon Dieu qu'il ne vous fasse point porter la peine de votre parenté, et ne tentez pas, en vous plaçant entre nous deux, le désir de vengeance que la vue de cet homme éveille en moi.

Et en disant ces paroles, les yeux d'Alain Montplet lancèrent deux flammes aussi terribles que les éclairs qui brillaient à l'horizon.

Et sans attendre de réponse, rompant la conférence et jetant son fusil sur son épaule, il s'éloigna dans la direction de l'est.

VIII.

Pendant une demi-heure encore l'agitation resta la même à Maisy.

Il faut avoir vu, sur les côtes du Nord et de l'Ouest, ces heures d'anxiété où une même terreur s'empare de toutes les âmes et accélère les mouvements de deux ou trois

mille cœurs à la fois, pour avoir une idée de cette agitation que nous n'essaierons pas de peindre.

Enfin, comme, cette demi-heure écoulée, on n'apercevait rien encore dans la brume, on supposa que les chaloupes avaient gagné la haute mer en courant des bordées tant que le vent leur aurait permis de tenir dehors un pouce de toile, et, presque rassurés, les habitants du village rentrèrent peu à peu dans leurs maisons.

Il ne resta sur le rivage que Langot, sa nièce et quelques femmes, dont, mères, sœurs ou épouses, l'inquiétude ne se calmait point ainsi sur une supposition.

Thomas Langot, bien autrement inquiet de ses deux barques que toutes les mères, toutes les épouses, toutes les sœurs ne pouvaient l'être de leur enfant, de leur mari ou de leur frère, Thomas Langot arpentait la grève de sa jambe crochue sans s'apercevoir que l'eau de la pluie et celle de la mer l'avaient trempé jusqu'aux os.

De temps en temps il s'arrêtait sur une éminence, et braquait une lunette d'approche dans la direction de l'Océan.

Puis il en repoussait les tuyaux les uns dans les autres, et remettait cette lunette dans sa poche avec un mouvement d'impatience, en murmurant :

— Rien ! toujours rien ! Après tout, ils ont raison de se tenir au large. Avec une pareille mer, mieux vaut le large que la côte.

Puis il ajoutait avec la contradiction de l'avarice :

— Et cependant je voudrais bien les voir, mes pauvres chaloupes !

Puis, se retournant et apercevant Jeanne-Marie, il frappait du pied, s'écriant :

— Jour de Dieu ! que fais-tu encore là ? Est-ce en restant sur la plage que tu serviras aux pratiques leur eau-de-vie et leur chandelle ? Ah ! voilà bien les parents et la reconnaissance qu'ils vous ont du pain qu'on leur donne à manger !

Mais la pauvre Jeanne-Marie, dont le cœur et les yeux étaient tirés vers l'Océan par le danger de son fils, joignait les mains, lui faisant pour toute réponse :

— Je vous en conjure, l'oncle, laissez-

moi encore un peu ici près de vous. — Près de moi, près de moi ! s'écria Langot ; et que fais-tu là près de moi ?

Puis, sans remarquer l'émotion dans laquelle la prolongation de ces terribles angoisses mettait la pauvre veuve, sans prendre garde à ses yeux baignés de larmes, à la convulsion nerveuse qui secouait tout son corps, il ajouta :

— Et si encore de prier, de pleurer et de geindre, cela faisait tomber le vent ! Mais non, la rafale souffle à déraciner la falaise. Oh ! mes pauvres barques ! elles ne tiendront pas, elles ne pourront pas tenir !

Et à ces exclamations, qui étaient pour elle comme un arrêt de mort, Jeanne-Marie, poussant des cris déchirants, répondait :

— Mon enfant, mon cher enfant, mon pauvre petit Jean-Marie ! O Jésus, Notre-Seigneur ! O bonne dame de la Délivrante, est-ce que vous n'aurez pas pitié de mon enfant ! — Tu le retrouveras, parbleu ! ton enfant, répondit l'épicier, que sa colère contre la tempête rendait plus brutal encore que d'habitude ; un homme ou un enfant, mort ou vif, cela revient toujours tout entier à la côte. Ce n'est pas comme un bateau...

Jeanne-Marie appuya ses mains sur ses oreilles pour ne pas entendre des paroles qu'elle tenait pour des blasphèmes, et elle tomba à genoux sur la grève.

En ce moment, un homme accourait le long de la grève, marchant à larges enjambées et faisant des signaux avec les bras.

Cet homme, qui accourait comme un messager de sombre nouvelle, c'était Alain Montplet.

Du plus loin que sa voix put se faire entendre, Alain Montplet cria, dominant de sa voix le vent et la tempête :

— Appelez tout le monde, tout le monde au sauvetage ! ils sont à la côte sur le banc de Pleine-Seuve !

Les jambes de Thomas Langot se dérobaient sous lui, un nuage passa sur ses yeux, et, à son tour, il se sentit près de s'évanouir.

Avant qu'il eût recouvré son sang-froid, Alain l'avait dépassé, et, arrivant en haut de

la rue principale, il criait d'une voix qui fut entendue de tout le village ;

— Au secours, les gars, au secours ! ils ont échoué au banc de Pleine-Seuve !

Et à ce cri, qui semblait être celui de l'esprit des eaux, tous les habitants du village, hommes, femmes, enfants, vieillards, bondirent hors des maisons et s'élançèrent vers le point où le sinistre était signalé.

Jeanne-Marie, au premier mot, s'était élancée vers le banc de Pleine-Seuve. Elle luttait de vitesse avec les plus agiles, le désespoir lui donnait des forces. Les cheveux au vent, égarée, haletante, oppressée, elle tourna la première le coude que forme la falaise, et, la première, elle put embrasser du regard la petite anse dans laquelle le banc se trouvait.

À la large bande blanche qui entourait le précelinte du bâtiment, elle reconnut la *Sainte-Thérèse*, c'est-à-dire le bateau sur lequel son fils était embarqué.

À cette vue, la pauvre femme, écrasée de douleur autant qu'épuisée par cette course furieuse, tomba sur le sable en s'écriant :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon pauvre petiot !

La population arrivait sur ses pas, et ce fut, pendant les premiers instants, un tumulte et une confusion impossibles à décrire.

Les hommes, parlant tous en même temps, se disputaient sur les moyens de sauvetage à employer, et le temps s'écoulait et se perdait sans qu'ils essayassent d'un seul.

Les femmes poussaient des cris aigus, et à leurs sanglots se mêlaient ceux des enfants, qui pleuraient de voir pleurer leurs mères.

Seuls, au milieu de toute cette bagarre, Alain et quelques matelots conservaient un peu de sang-froid.

Jacques Hénin, — on se rappelle qu'au commencement de cette histoire nous avons prononcé le nom de ce marin en disant que nous aurions plus tard affaire à lui — Jacques Hénin, auquel sa qualité d'ex-maitre à bord d'un navire de l'État donnait un peu d'autorité, imposa silence à tout le monde.

Il repoussa les femmes et les enfants du

côté des falaises, et donna ordre à quelques jeunes gars d'aller chercher le canot qu'on avait préparé sur la plage de Maisy, de le tenir sur une charrette et de l'amener au grand trot des chevaux.

La situation de la *Sainte-Thérèse* était en effet des plus critiques et nécessitait ces mesures rapides.

Elle avait donné par le travers sur le banc, et elle s'y était engagée assez avant pour perdre sa flottaison lorsque la lame revenait en arrière.

Les trois hommes et le mousse qui formaient l'équipage, — le mousse était le petit Jean-Marie — ne pouvant tenir sur le pont que les flots balayaient sans relâche, s'étaient réfugiés dans le mât et s'y étaient amarrés.

De temps à autre, une lame plus puissante que les autres venait s'abattre sur la barque, la couchait sur le côté, et alors carène, mât, hommes, tout disparaissait dans cette énorme masse d'eau.

Puis, rebroussant chemin, la vague redressait le petit bâtiment ; le mousse, guidé à l'extrémité supérieure, reparaisait le premier, puis les matelots, puis la chaloupe, qui restait quelques instants debout jusqu'à ce qu'un nouveau coup de mer la renversât de nouveau.

Chaque fois que la chaloupe plongeait sous la lame, un cri d'angoisse s'échappait de la poitrine des spectateurs de cette terrible scène, et se mêlait à ceux des naufragés que l'on entendait distinctement du rivage.

Puis, pendant quelques instants, tout sur la plage restait muet et immobile.

Ces quelques instants semblaient une éternité.

Enfin, un cri d'espérance, s'élançant de toutes les bouches comme s'était élancé le cri d'angoisse, saluait le retour des naufragés à la lumière et à la vie, et l'on entendait ces mots mêlés à la respiration de douze ou quinze cents personnes ;

— Oh ! Dieu soit loué ! ils y sont encore tous les quatre.

Mais, au bout d'un quart d'heure à peu près, et avant que les hommes qui avaient été chercher le canot de sauvetage ne fus-

sont de retour, ces immersions répétées avaient déjà coté la vie à un des matelots.

Au relevé du bâtiment, le mât de la *Sainte-Thérèse* ne portait plus que trois vivants.

Le quatrième, celui qui était le plus près du pont, était plié en deux et soutenu par son amarré.

Il était mort.

Les cris et les sanglots éclatèrent. Il n'était que trop évident que ce sort était celui qui, les uns après les autres, attendait les pauvres matelots.

Jacques Hénin fut mis par toute la population en demeure de pourvoir au salut de ceux qui survivaient.

Alors, il dut employer la force pour repousser les femmes qui s'avançaient jusque dans la mer, pendant leurs bras impuissants aux pauvres naufragés.

En ce moment, de grands cris signalèrent le canot.

Chacun se rua dessus et le tira vers le rivage.

Mais, en ce moment, maître Jacques prit la parole comme un amiral :

— Ça, dit-il, que l'on m'écoute et que l'on m'obéisse !

Chacun se tut.

— Huit hommes de bonne volonté, cria-t-il. Il s'en présenta cinquante.

C'est ce qu'il y a toujours d'admirable en France en pareil cas : pour sauver un homme près de mourir, dix se dévouent à une mort presque aussi certaine que celle qui menace celui que l'on veut sauver.

Jacques Hénin choisit huit hommes parmi les plus vigoureux et les plus résolus.

Et pas une mère, pas une femme, pas une sœur ne s'approcha, ne dit un mot, ne fit un geste pour empêcher son fils, son mari, son frère, de courir à la mort.

Chacun savait qu'on accomplissait sous l'œil de Dieu un devoir sacré.

C'était donc une affaire entre Dieu et ceux qui se dévouaient.

Jacques Hénin assigna à chacun son poste de nage, recommanda à tous d'être attentifs à son commandement, et guetta une embelle pour faire franchir à l'embarcation la distance qui la séparait de l'Océan.

A son signal, les huit hommes poussèrent la barque d'un effort simultané.

Elle flotta, et aussitôt tous s'élançèrent à leur place et se courbèrent sur les rames.

Mais ils n'étaient pas à dix brasses du rivage qu'une lame les engloutissait tous, et, en s'enroulant, montrait l'esquif chaviré.

Les hommes qui la montaient ne durent la vie qu'à la précaution qu'avait prise Jacques Hénin de faire garnir chacun des côtés de quelques bouts de filin auxquels ils pussent s'accrocher.

Trois fois on remit la barque à la mer, et trois fois elle fut chavirée de la même façon.

A cette troisième tentative, Jacques Hénin s'accosta à la barque qui gisait la quille en l'air sur le sable, et s'écria d'une voix tout à la fois pleine de tristesse et de rage :

— Allez, mes enfants, allez, le bon Dieu n'est pas pour nous.

Puis, levant ses poings fermés au ciel :

— Si ce n'est pas crevant tout de même, murmura-t-il, de voir à cent brasses d'ici des camarades se tortiller comme des requins à l'émerillon ! Mais quand l'ancre est à pic, il faut bien que le câble se brise. Aujourd'hui leur tour, demain le nôtre. Prions pour eux, matelots. Un *De profundis*, c'est tout ce qu'il leur reste à attendre des hommes.

Et, joignant l'exemple au conseil, le vieux loup de mer découvrit sa tête grise, s'agenouilla et commença une prière à haute voix.

Mais la prière commencée ne s'acheva point.

Une femme, fendant la foule avec l'énergie d'une lionne, lui saisit le bras et le secoua si rudement qu'elle le contraignit à se relever.

Cette femme, c'était Jeanne-Marie.

— Oh ! lâche, lui dit-elle, tu vis, ces hommes vivent, et vous renoncez à sauver vos semblables qui sont à deux cents pas de vous et qui vont mourir... A moi, les mères ! à moi, les épouses ! et faisons ce que ces hommes-là n'osent pas faire !

Quelques femmes entourèrent Jeanne-Marie en criant :

— Allons; allons! nous sommes femmes de marins, nous savons manier la rame. — Mais, malheureuse! s'écria Jacques Hénin en s'adressant à la Jeanne-Marie, tu veux donc mourir et les entraîner à la mort avec toi? — Je veux sauver mon fils! Cet enfant qui me tend les bras là-bas, vois-tu, c'est mon fils! Oui, oui, mon enfant! cria Jeanne, oui, j'y vais, et, si je ne puis le sauver, du moins nous mourrons ensemble.

En ce moment, et comme si, les hommes se taisant, ce fût la tempête qui se chargeât de répondre, en ce moment une vague monstrueuse déferlant à grand bruit sur la grève renversa plusieurs spectateurs et couvrit les autres d'écume.

Aux cris de ceux-ci répondirent les cris des autres spectateurs qui, plus loin de la mer, ne perdaient pas la *Sainte-Thérèse* de vue.

Ces cris annonçaient que le nombre des naufragés était réduit à deux.

Un second cadavre se balançait au-dessus du premier.

La mort montait étage par étage.

— Tu le vois, Jeanne-Marie, dit le vieux maître, il n'y a ni force ni courage humain qui puissent lutter contre l'Océan quand le bon Dieu souffle sur ses flots; il n'y a pas un canot, fût-ce celui du diable, qui voyagerait aujourd'hui sur cet abîme autrement que la quille en l'air. Un fin nageur pourrait peut-être franchir ces cent brasses, mais il n'y en a pas à Maisy un seul, si fort qu'il soit, à qui je consellerai de le tenter. — Un nageur, un nageur, répéta Jeanne-Marie en se tordant les bras. Mais je ne sais pas nager, moi! Oh! le Seigneur, qui nous donne des cœurs de mère, devrait bien nous donner la force des hommes.

En ce moment, elle aperçut le chasseur de sauvagine debout près d'elle, et qui d'un œil sombre contemplant le désastre.

Par un mouvement rapide comme l'éclair, elle fut à ses pieds.

— Monsieur Alain, s'écria-t-elle, monsieur Alain, on dit que non-seulement vous êtes le premier nageur de Maisy, mais de toute la côte. Monsieur Alain, au nom du Sei-

gneur, au nom de votre père et de votre mère qui reposent en terre chrétienne, sauvez mon enfant! — N'y allez pas, Montplet, dit Hénin, n'y allez pas, ou vous périrez misérablement.

Jeanne Marie se redressa sur ses pieds.

— Taisez-vous, Jacques, s'écria-t-elle, taisez-vous et n'empêchez pas ce brave jeune homme de rendre un fils à sa mère. Oh! si vous saviez combien je l'aime, mon bon monsieur Alain; si vous saviez combien il m'aime lui-même, le pauvre cher enfant; si vous saviez les mauvais traitements que j'ai endurés à cause de lui; si vous saviez avec quel courage il s'est résigné à monter sur cette barque pour nous conserver notre pain chez l'oncle, oh! vous comprendriez qu'il est impossible que je le perde pour toujours. En le sauvant, monsieur Alain, je vous le jure, vous sauvez la vie à deux personnes à la fois. Je n'ai que lui au monde, moi! Et Dieu, Dieu qui est bon, Dieu qui est miséricordieux, — et la veuve levait les bras au ciel, — Dieu ne voudrait pas m'enlever la seule consolation qu'il m'a laissée. S'il me le reprenait, voyez-vous, c'est qu'il m'appellerait à lui, c'est qu'il ne voudrait pas que je lui survécusse. Mon Dieu, mon Dieu, vous savez bien, n'est-ce pas, qu'une mère ne peut point survivre à son enfant..

Ces paroles avaient produit une profonde impression sur les assistants. Alain lui-même, malgré ses déclamations contre les hommes, en était plus ému que les autres. L'amour d'une mère avait, nous l'avons dit, manqué à son enfance, et il admirait d'autant plus l'énergie et l'abnégation de ce sentiment, que c'était la première fois qu'il se révélait à lui.

— Eh bien, soit! dit-il; il ne sera pas dit qu'on aura demandé à Alain Montplet de sauver la vie à un enfant qui n'a encore fait de mal à personne, et qu'Alain Montplet aura refusé, de peur d'y laisser la sienne. Holà, vous autres! cria-t-il en se retournant et en jetant sur la grève ruisselante son capot et sa vareuse. J'y vais, attachez-moi un grelin autour du corps.

En un instant, il fut nu comme l'Hercule Farnèse, dont, sauf la finesse des attaches,

il rappelait le marbre splendide. On lui attachait un grelin autour du corps.

— Monsieur Alain, monsieur Alain ! cria la voix désespérée de la veuve ; et en même temps elle tendait les bras vers la barque échouée.

Pour la vingtième fois, la barque avait disparu, couchée sous la vague.

L'anxiété était suprême. Peut-être le dévouement du chasseur allait-il devenir inutile, peut-être ces deux infortunés qui étaient à bord avaient-ils cessé de vivre.

La barque se redressa.

Le troisième matelot, plié en deux, était mort comme ses deux autres compagnons.

Placé à l'extrémité du mât et plongeant, à chaque secousse, moins profondément dans la mer, le mousse survivait seul.

— Ah ! respira la veuve, il vit, il vit ! Monsieur Alain, Dieu vous le garde ! — Courage, Alain, courage ! crièrent toutes les voix.

Alain achevait d'assurer son grelin autour de son corps.

Puis, en remettant l'extrémité à maître Hénin :

— Tenez, dit-il, vous filerez doucement le cordage, et quand je serai là-bas vous y attacherez un bon câble, et, s'il plaît à Dieu, je reviendrai avec l'enfant. — Mille carcasses ! s'écria Hénin, vous êtes un fou, mais un bon diable. Eh ! tonnerre ! je ne ferai pas le lascar quand vous risquez si bravement votre peau. Nous irons de conserve, Alain, s'il vous plaît. — Non pas, non pas, répondit le chasseur en arrêtant le vieux marin qui commençait de mettre bas sa vareuse ; si la chose est possible, Jacques, un seul suffit ; si elle ne l'est pas, c'est assez encore d'un seul pour mourir. Vous avez aussi des enfants, vous, ajouta-t-il assez bas pour que la veuve ne l'entendît point. Que deviendraient-ils s'ils vous perdaient ? — Ah ! c'est ma foi vrai, murmura le vieux contre-maître en laissant tomber ses bras découragés. Oh ! damnés mioches ! je n'y songeais pas. Allez donc, gars Alain, allez seul, et fiez-vous à moi pour le câble. Sur tout, ne vous laissez pas étourdir par la lame. Elle fait souvent plus de bruit que de mal. — Soyez tranquille, dit Alain, elle et moi som-

mes de vieilles connaissances. Veillez au câble : ni trop tendu ni trop lâche. Allons, c'est dit, adieu ! — C'est dit, gars Alain, et laissez-moi vous serrer la main pour moi et pour les camarades.

Le jeune homme et le vieux marin tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Après cette chaleureuse étreinte, Alain allait s'élançer.

Mais ce fut le tour de Jeanne-Marie.

La pauvre femme se jeta dans ses bras en s'écriant :

— Et moi, et moi donc, monsieur Alain !

Et elle donna au jeune homme un baiser à la fois chaste et passionné.

Il semblait à la veuve que ce baiser irait jusqu'à son enfant.

Alain s'avança dans l'eau jusqu'à mi-jambes, s'appêtant comme un athlète qui va lutter.

Il attendait l'instant où la vague allait arriver.

Elle arriva monstrueuse, rugissante, terrible.

Alors, au lieu de la fuir, il s'élança au-devant d'elle, plongea résolument à sa base, et, entraîné par le remous, il reparut à vingt brasses du bord.

— Bravo ! bravo ! cria Hénin. Ah ! il connaît son affaire, le garçon, et, maintenant que je l'ai vu à l'ouvrage, il arrivera, j'en parle ma vie contre une chique. — Courage ! Alain, courage ! criaient toutes les voix.

La veuve seule ne criait pas ; elle était à genoux, priant et pleurant.

Accablée par la véhémence de sa douleur si peu mesurée à sa nature frêle et débile, elle n'avait pas même la force de regarder.

Quant aux pêcheurs, ils suivaient tous les mouvements d'Alain avec une anxiété mêlée d'orgueil.

Le spectacle d'un dévouement à ceci de remarquable, qu'il grandit les spectateurs à leurs propres yeux.

Au reste, on pouvait suivre du regard le jeune homme, car il était beau à voir de force et de résolution.

Il nageait avec une vigueur inouïe, renouvelant sa première manœuvre chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Bientôt l'espace qui séparait le bâtiment échoué du nageur se rétrécit; bientôt on le vit s'accrocher aux roches contre lesquelles s'était échoué le bâtiment.

Il étendit la main pour s'amarrer aux flancs de la barque.

Puis, un coup de mer arriva et l'on ne vit plus rien.

Nageur, barque, naufragé, tout avait disparu!

C'était un de ces moments d'angoisse comme nous avons déjà essayé de les peindre.

Cependant, cette fois, l'angoisse était plus grande, se compliquant du danger que courait Alain et de l'espérance que l'on avait eue.

La barque se releva.

L'enfant était encore vivant.

L'élévation à laquelle il était placé le laissait séjourner moins longtemps sous l'eau à chaque coup de cet affreux tangage, nous l'avons dit déjà.

C'est ce qui faisait que le plus faible avait survécu aux autres.

Rassurés sur l'enfant, tous les yeux cherchèrent Alain. Pas un cœur ne battait, pas une poitrine ne respirait.

La veuve s'était redressée de toute sa hauteur, les bras tendus vers la mer. Elle hale-tait sans dire une parole, sans qu'il lui restât même la force de prier.

Tout à coup, on aperçut une forme noire de l'autre côté du bâtiment, dans la direction du large.

C'était Alain!

Il se dirigeait de nouveau sur le bâtiment, au delà duquel la mer l'avait entraîné.

Plus heureux cette fois, il accosta le navire, se hissa sur le pont et amarra au pied du mât le câble, qu'ainsi que cela était convenu, maître Hénin lui avait fait passer.

Alors, s'aidant des cordages, il arriva jusqu'à l'enfant, que le froid avait saisi et qui ne pouvait lui-même se débarrasser de ses liens.

Il le détacha du mât sauveur, le plaça sur ses épaules, redescendit, s'accrocha au câble et commença de revenir vers le rivage.

Ce fut alors que tout fut suspendu à terre, battements de cœur, respiration, encouragements, prières.

Le retour fut long, pénible, périlleux.

Dix fois l'enfant lâcha prise, et il eût été à chaque fois infailliblement enlevé par la mer sans la précaution qu'Alain avait prise de lui faire garder sa ceinture de corde qui glissait sur le câble par un nœud coulant.

Au fur et à mesure qu'Alain et l'enfant s'avançaient vers la terre, Jeanne-Marie, par un mouvement presque machinal, s'avançait vers eux.

Quand Alain ne fut plus qu'à vingt pas d'elle, elle n'y put pas tenir, et elle entra dans l'eau pour les joindre plus promptement.

Par bonheur elle ne perdit pas pied.

Alain lui mit l'enfant entre les bras.

Dès qu'elle se sentit maîtresse du petit garçon, elle se retourna rugissante de joie, et, sans adresser un mot de remerciement à personne, sans témoigner à Alain sa joie et sa reconnaissance, elle se mit à courir dans la direction de Malsy, tenant son enfant étroitement embrassé, et fuyant comme si la mer la poursuivait.

— Allons, allons, repouillez vos hardes, dit maître Hénin en serrant la main du rude nageur; vous ne vous souciez sans doute pas plus que moi d'assister à la démolition de cette carcasse. Allons bidonner à la cambuse de l'*Ancre-Royale*. — Merci, Hénin, dit le jeune homme en se repouillant, comme disait le bon contre-maître. Mais j'ai fait plusieurs serments, entre autres celui de ne plus aller au café. — Alors, nom d'une pipe! comme il ne sera pas dit que nous nous quittons ainsi dans un pareil jour, vous viendrez chez moi. Vous êtes trop loin de votre cassine pour y aller chercher la soupe. — Il faut cependant que j'y retourne, maître Jacques, dit Alain, car voici la nuit tombée, et j'ai manqué la passée du soir. Par chance, à onze heures la lune se lève, et je pourrai rattraper le temps perdu. — Eh bien, s'il le faut, sacré-dié! quoique ce ne soit pas mon état et que je manie mieux une rame ou la barre du timon qu'un fusil, j'irai vous aider à exterminer les canards. Mais, auparavant, aussi vrai que vous êtes un brave jeune homme

et un crâne nageur, vous relâcherez à la maison.

Et, bon gré, mal gré, maître Jacques entraîna chez lui Alain Montplet.

Le terrible drame était terminé. La plupart des habitants de Maisy regagnèrent le bourg.

Il ne demeura dans l'anse de Pleine-Seuve que les parents des naufragés, qui attendaient que la mer, en achevant la destruction de la *Sainte-Thérèse*, rendît les trois cadavres à leurs soins pieux, et Langot, qui tenait à veiller lui-même sur les épaves que les vagues commençaient à charrier sur la plage.

La lune se leva sur le funèbre tableau.

Au peintre de prendre le pinceau ; la plume est impuissante à rendre les lugubres majestés de la solitude, de la tempête et de la nuit !

IX.

Maître Hénin habitait une petite maison blanchie à la chaux qui, avec ses contrevents verts, son toit en briques rouges et son petit jardin entouré d'une belle haie de joncs marins, reluisait comme une escarboucle au milieu des habitations noires et sales de ses voisins.

L'intérieur de la maison répondait par sa propreté à la coquetterie du dehors.

Elle se composait de deux pièces :

L'une servait à la fois de magasin pour les engins de pêche, les graines et les outils de jardinage, et de chambre pour les enfants ; l'autre était en même temps la cuisine, la salle à manger, le salon de toute la famille, et la chambre à coucher d'Hénin et de sa femme.

Malgré cette multiplicité d'attributions, cette pièce était soigneusement tenue et rangée. Les briques du carrelage éclataient d'un beau lustre rouge. On se fût miré dans les panneaux des grandes armoires de noyer et dans leurs garnitures de cuivre ouvragé, astiquées avec une habileté qui sentait son quart du matin à une lieue à la ronde ; il

eût été impossible de signaler un atome de poussière sur les grands rideaux de serge verte qui entouraient le lit à baldaquin, et sur les nombreux coraux et coquillages, souvenirs des travaux nautiques de l'ancien maître, qui les avait symétriquement rangés sur la cheminée et sur les meubles.

Lorsque maître Jacques, servant de guide au chasseur de sauvagine, leva le loquet de la porte, il se fit dans l'intérieur de la maison un grand bruit de sabots, et une nuée d'enfants, les uns blonds, les autres bruns, tous frais et roses comme des pommes d'octobre, parurent sur le seuil.

La bonne figure du marin se dérîda et s'élargit dans un sourire de satisfaction.

Calmant d'un geste toute l'impatience de ce petit monde, il ôta respectueusement la chique qui gonflait sa joue, lança au dehors un long jet de salive jaunâtre, s'essuya les lèvres du revers de sa main, puis, prenant les enfants l'un après l'autre, il embrassa trois fois les joues rebondies de chacun d'eux.

Puis, quand ce fut fini :

— Ouf ! dit-il, c'est pis que l'inspection du bord. Allons, Louison, un fagot au feu et affale la gamelle sur la table. J'ai l'estomac qui chavire faute de lest. — Tous ces enfants sont à vous ? demanda Alain. — Neuf à moi et deux à mon défunt frère, mais tous inscrits aux rôles de l'équipage comme mes enfants. — Pauvre Hénin ! fit le chasseur d'un ton de commisération. — Comment, pauvre ? répliqua le contre-maître ; je ne suis pas à plaindre, il me semble, et, tel que je suis, je me trouve plus riche que le roi. — Comment cela ? — Pardieu ! qu'il se lève ou qu'il se couche, il n'a jamais plus de six bénédictions à recevoir, puisqu'il n'a que six enfants, et moi j'en ai onze.

Et prenant les deux plus petits des mioches, dont un était à lui, l'autre à son frère, il les fit sauter sur ses genoux.

Alain, qui jamais n'avait été à même d'apprécier les joies de la famille, ne voyait dans cette quantité d'enfants qu'une multiplicité de charges et de soucis pour le chef de la maison.

Cependant cet intérieur si animé contras-

taut vivement avec l'aspect morne et désolé de la cabane.

Ce contraste rendit Alain tout pensif.

— Ainsi, dit-il, vous vous trouvez heureux. Jacques? — Mille carcasses! je le crois bien que je me trouve heureux. Je serais difficile si je pensais autrement. — Il faut travailler dur, Jacques, pour nourrir tout ce monde-là. — C'est vrai; mais quand je serai dématé, cela travaillera à son tour pour me nourrir. — Hum! fit Alain, qui se souvenait avec une espèce de remords de la façon dont il avait agi avec son père, quand les enfants grandissent, Jacques, les soucis changent de couleur, voilà tout.

Jacques se renversa sur sa chaise et regarda Alain entre les deux yeux.

— Ah ça, dit-il qu'avez-vous donc, garçon, pour crâcher comme cela dans le bonheur des autres? Croyez-vous, par hasard, que vous m'en dégôterez? Nenni. J'ai, comme vous, aimé à courir mes bordées franches et toutes volles dehors. Mais il vient un moment, allez, où l'on sent le besoin de rentrer la toile et de s'affourcher sur ses ancres. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut que cela arrive, et alors, quand on a le bonheur de rencontrer une femme comme celle-là, douce comme un sulf, souple comme un mât de perroquet, des poupons qui ne craignent pas de se piquer le museau aux polls de votre couenne, on fait son lit dans l'étoupe, et non-seulement on ne regrette rien, mais on se demande comment on a pu aimer autre chose. — Bon! s'écria Alain; si toutes les femmes ressemblaient à votre Louison, ce que vous dites pourrait avoir le sens commun; mais pour une passable, il y en a neuf qui ne valent pas la peine d'être jetées à la mer. — Ah! oui, répliqua Hénin, j'oubliais que vous étiez en croisière contre les femmes. Mais qu'est-ce qu'elles vous ont donc fait, mon Dieu! ces malheureuses femmes?... Est-ce parce que la Jousceline vous a lâché la conserve quand elle vous a vu à la dérive, que vous nous dites tout cela? Mais, mon pauvre Alain, c'est votre faute. Quand on est pêcheur de morue et que l'on part pour le grand banc, il ne faut pas s'embarrasser des sculpteries de la poulaine, des enlumi-

nures de la guibre de son bâtiment, ni d'un tas de bêtises comme celle-là. Il faut voir aux bordages, à la doublure, au chevillage, quand on doit passer sa vie à louvoyer dans les eaux de la médiocrité. Nom d'un tonnerre! que voulez-vous que l'on fasse d'une femme grée en duchesse comme était la fille de ce vieux marchand de pommade salée? Ah! ah! Dieu merci! si les voleries du Langot ne vous avaient pas fait d'autre avarie que de vous empêcher d'épouser la Lisa, m'est avis, garçon, qu'au lieu de maugréer contre lui, vous devriez un beau clerge à Notre-Dame-de-la-Délivrande. — Aussi, répondit le jeune homme avec un sourire contraint qui donnait un démenti à ses paroles, je ne la regrette pas, maître Hénin. Seulement, je suis pour toujours guéri de l'idée de me marier, et maintenant, ajouta-t-il en montrant sa canardière qui séchait dans l'angle de la grande cheminée, maintenant, voici ma femme, et je vous fais bien serment que je n'en aurai jamais d'autre. — Bah! bah! bah! fit Hénin, parce qu'une première fois, en partant pour le voyage au long cours, parce qu'une première fois on a trouvé un méchant fond, ce n'est pas une raison pour renoncer à chercher un mouillage. Mais voilà la soupe, mangeons-la, et vous me direz ensuite si une créature qui fricasse les fayots et les gourganes de cette façon-là n'a pas ce qu'il faut pour rendre un homme heureux en ménage.

On se mit à table.

Hénin avait si faim que, pendant tout le repas, il ne parla guère que pour engager son hôte à puiser au plat aussi souvent que lui, invitation à laquelle, il faut le dire, Alain Montplet se rendit sans trop se faire prier.

Lorsque la soupe aux fèves et le lard eurent disparu, Louison apporta de l'eau-de-vie, du cidre et deux verres qu'elle déposa sur la table.

Les enfants se disputèrent à qui irait chercher la pipe que le père avait demandée, et le vieux matelot, s'approchant du feu, reprit la conversation que le souper avait interrompue.

— Ah ça, mon garçon, dit le vieux marin,

vous êtes donc désemparé, rasé comme un ponton? — Oui, maître, je n'ai plus rien. — Rien de rien? — Absolument rien! — Pour le nom de celui qui vous a mis à la côte, je le connais et je ne le vénère pas. C'est le Bancroche, n'est-ce pas? — Ah! mon Dieu, lui-même! — Mais, dites-moi un peu : j'ai besoin d'être renseigné là-dessus pour une chose que je vous dirai; dites-moi quel est ce failli chien d'avocat que vous avez chargé de brasser votre affaire? — C'est Richard. — Ah! oui, l'avocat d'Isigny. Eh bien, êtes-vous sûr que le plunitif ne vous ait pas livré pieds et poings liés à l'Anglais? — Impossible; il est brouillé à mort avec le Bancroche, qui, dans le temps, lui a joué des tours. — Hum! s'écria Hénin en grondant comme un ours du pôle, est-ce vous croyez que les loups se brouillent jamais quand ils sentent le carnage? Tenez, un jour que nous naviguons dans les mers de l'Inde, nous rencontrons une jonque de Canton qui se peignait avec deux embarcations malaises. Nous courons sus aux pirates, ils prennent chasse; nous les poursuivons, et, en les poursuivant, nous touchons sur un rocher. Eh bien, est-ce que, pendant que nous étions occupés à faire jouer les pompes et à tanner le cuir des lascars, est-ce que la jonque chinoise ne nous est pas venue tomber dessus de son côté! — Mais, à mon tour, laissez-moi vous demander, maître Jacques, pourquoi vous m'adressez toutes ces questions? — Croyez-vous que ce soit par simple curiosité? — Oh! non pas. — Eh bien, alors, je vais vous répondre. C'est que l'on en jase dans Maisy, c'est qu'on en parle à droite et à gauche. On en parle bas, il est vrai, parce que tous ont peur du damné Bancroche, auquel tous doivent quelque chose, plus ou moins. Mais, tenez-vous-le pour dit, garçon, il n'est question que de cela. — Et que dit-on? — Dame! on dit qu'ils se sont entendus comme larrons en foire, comme Malais et Chinois, et cela pour vous dépouiller. On dit que vous n'avez pas reçu, et il s'en faut, tout l'argent qu'ils vous ont réclamé; qu'on n'a point rempli les façons de politesses d'affiches et tout le tremblement de formalités qui sont nécessaires avant d'exproprier et de vendre quel-

qu'un; et moi, ajouta maître Hénin en bissant la voix à son tour, je fais mieux que de soupçonner, je suis sûr qu'il y a quelque chose. — Et comment cela? voyons. — Tenez, aussi vrai que nous marchons de conserve dans ce moment-ci, je suis sûr que votre procureur et le Bancroche ne sont pas si fâchés l'un contre l'autre que vous le dites; je suis sûr que Langot donne de l'argent à Richard; et, comme ce n'est pas l'habitude du Bancroche de donner de l'argent pour rien, je réponds qu'il y a là-dessous quelque manigance dont vous avez fait les frais. — Expliquez-vous. — Voilà! Vous écoutez, n'est-ce pas? — De toutes mes oreilles. — Bon. Je revenais avant-hier soir de Saint-Lô, où j'avais été toucher le semestre de ma pension, quand, à la hauteur des Oubeaux, j'aperçus deux hommes arrêtés sur la route. Il était dix heures du soir. J'avais couru quelques bordées de trop dans les cabarets de la ville, j'avais de l'argent sur moi, ce qui rend prudents les plus braves. Je voulus donc savoir à qui j'avais affaire avant de continuer mon chemin. Bon, je me rase dans le fossé, j'amène mon pavillon, je cargue mes hautes voiles, et j'attends. Les deux hommes passèrent à dix pas de moi. Alors, j'entendis le plus jeune qui disait à l'autre :

« — Qu'avez-vous donc à craindre, puisqu'il reste tranquille comme un crabe sous roche? »

« — Il reste tranquille, il reste tranquille, grommela le plus vieux; mais, c'est égal, nous ferions bien de brûler les pièces. »

« — Non pas, non pas, répondit le premier; en les conservant, je vous tiens. »

— Ah! oui, mais moi je vous tiens aussi en gardant les miennes, répliquait le plus vieux.

« — Tant mieux, maître, répondit l'autre en ricanant, nous sommes sûrs de ne pas aller aux galères, vous sans moi, moi sans vous. »

— Et, sur ces mots, ils passèrent entre deux pommiers que traversait un rayon de lune, et je reconnus mon Langot et votre Richard dans les deux promeneurs. — Oh! oh! fit Alain, en êtes-vous bien sûr? — Si j'en suis sûr, dit maître Jacques, allons

donc ! c'est comme si vous me demandiez si je sais distinguer un requin d'un turbot. Est-ce que ces deux bandits-là ressemblent à d'autres ? le Richard, avec ses cheveux jaunes et son œil qui louche ; le Bancroche, avec sa jambe qui traîne. C'était si bien eux, que le procureur avait sous son bras un sac d'écus qui semblait diablement lourd, de sorte qu'eux passés, et en me remettant en route, je me disais que le diable payait un peu mieux ses pratiques que le gouvernement. — Oh ! s'écria Alain, maintenant que j'ai passé par la misère et que je sais ce que c'est, je déclare que si je retrouvais la plus mince parcelle de ce que j'ai gaspillé si sottement, je serais bien heureux aujourd'hui. — Eh bien, voulez-vous que je vous dise mon opinion ? c'est que, quant à repincer quelques espars de votre trois-mâts, cela ne me paraît pas impossible. — Ah dame ! fit le chasseur de sauvagine en se mordant les lèvres, il faudrait savoir au juste ce qui s'est passé entre Richard et Langot. Mais comment y arriver ? — Vous avez raison, c'est difficile, car ce sont deux malins drôles, et ils ont dû faire leur épissure si serrée, qu'à dénouer ce serait le diable. Mais enfin, voyez-vous, quand on est resté honnête homme, on doit avoir la Providence pour soi. — La Providence ! dit Alain d'un ton d'incrédulité. — Stop ! dit le vieux marin, n'en disons pas de mal. — Ah ça, dit le jeune homme, vous y croyez donc, vous, à la Providence ? — Oui !

Alain secoua la tête.

— Cela vous étonne, continua maître Hénin. Eh bien, mon gars, sachez une chose : c'est que quand on a roulé sa bosse dans les quatre parties du monde, toujours entre le ciel et l'eau, ne sachant pas plus la profondeur de celle-ci que la hauteur de celui-là, on se dit que ces propres à rien qui font des livres et qui prétendent que le bon Dieu ne se soucie pas plus de nous qu'une baleine d'un épissoir, c'est un tas d'ânes et de païens et rien que cela. Quand deux ou trois fois, voyez-vous, on a été sur le point d'avaloir sa gaffe et qu'il y a toujours eu là, au bon ou plutôt au mauvais moment, une main pour vous l'arracher de la gargoïne, on est sûr et

certain que la Providence est à son poste, c'est-à-dire ne quitte jamais la roue du gouvernail de ce grand vaisseau qu'on appelle le monde. Et tenez, une preuve... — Laquelle ? — Eh bien, ce soir, le brave homme de bon Dieu a mis sur votre route une pauvre diablesse qui n'a au monde que les yeux dont elle pleure, et plus souvent qu'à son tour. Vous lui avez rendu un grand service, Alain, et m'est avis qu'elle vous le revaudra. — La Jeanne-Marie ? — Oui, la Jeanne-Marie : elle doit en savoir long sur ce qui se pratique dans la cambuse de l'oncle. Il faudra jeter la sonde dans ces eaux-là sans en avoir l'air. — Vous croyez qu'elle me dira... — Peut-être ! En attendant, croyez-moi, continuez à faire le mort et à clore votre bec, mais ouvrez l'œil. — On dit que le Bancroche la bat rudement, la pauvre Jeanne-Marie, dit Alain. — Ah ! le scélérat, le failli chien ! Je voudrais bien arriver là quand il la cogne. Je lui découvriraï ses œuvres vives et je lui jouerais un air de guitare qui lui déralinguerait l'échine.

Ici maître Hénin voulut donner un échantillon d'un talent de correction dont il était assez fier.

Il fit un geste significatif, et, comme en faisant ce geste il serrait les dents outre mesure, le tuyau de sa pipe se brisa, et la plus belle bouffarde de tout le département du Calvados tomba et se rompit en mille pièces.

Hénin se leva pour en aller prendre une autre en jurant tous les tonnerres du ciel.

Mais, le voyant se lever, Alain se leva également et déclara à son hôte que, l'heure étant déjà avancée, il allait se retirer.

Le matelot lui fit un bout de conduite, et le jeune chasseur, après lui avoir souhaité le bonsoir et lui avoir serré la main, se dirigea du côté de la mer.

La marée était descendue, et l'on pouvait arriver aux rochers sans embarcation.

Le ciel était obscur, les nuages se succédaient à des intervalles si rapprochés que les moments de clarté que donnait la lune étaient insuffisants pour battre et visiter toutes les flaques d'eau où se repose ordinairement le gibier.

Alain s'accommoda de son mieux dans

une excavation à l'abri de l'eau et du vent pour y attendre le jour.

Mais le crépuscule ne lui fut pas plus favorable que la nuit ne l'avait été.

L'hiver était doux, et la sauvagine ne donnait pas sur les côtes.

Une seule bande de bécasseaux vint s'abattre à proximité du poste qu'il s'était choisi. Mais ces oiseaux, pressés par la faim, se dispersèrent si bien de côté et d'autre pour chercher de petits crustacés dans le sable, qu'il dédaigna de faire feu sur une si pauvre proie et se décida à rentrer au Gablon le carnier vide.

Comme il approchait de la mesure, suivant, pour y arriver, le sentier qui traverse le marais, il aperçut un enfant assis sur une pierre et qui semblait l'attendre à l'entrée de sa demeure.

C'était un blondin qui, autant qu'on en pouvait juger à son extérieur frêle et débile, devait avoir onze à douze ans.

Sa physionomie était ouverte et intelligente; ses grands yeux bleus, voilés par de longues paupières, étaient ordinairement empreints d'une mélancolie triste et passive.

Ils s'animaient rarement, mais, lorsque cela arrivait, ils brillèrent d'un éclat particulier et rayonnaient d'expression.

Il portait le costume des dimanches des gens de mer : une longue veste de gros drap par-dessus une chemise bleue à col rabattu, avec un pantalon semblable à la veste.

Ses longs cheveux débordaient d'un bérêt à lisères écossais.

Seulement, tout cela était plus propre, plus soigné que ce n'est d'habitude chez les enfants de son âge.

Il tenait à la main un petit paquet noué dans un mouchoir.

Alain ne le reconnaissait pas.

L'enfant parut étonné que celui qui venait de lui sauver la vie quelques heures auparavant se montrât indifférent à sa vue.

Il lui adressa donc le premier la parole :

— C'est moi, monsieur Alain, lui dit-il, c'est moi Jean-Marie, le petit de la Jeanne-Marie, celui que vous avez retiré de l'eau hier soir. Vous ne me remettez donc pas ?

— Ma foi, mon garçon, dit le chasseur, j'avais autre chose à faire qu'à prendre ton signalement. Eh bien, je vois avec plaisir que ton bain glacé ne t'a pas fait de mal. — Oh ! c'est que sans vous, monsieur Alain, je passais un vilain quart d'heure ! Aussi je vous aime joliment, allez ! La mère me l'a déjà tant recommandé ; et elle vous aime bien aussi, la mère !... Toute la nuit elle m'a parlé de vous, et c'est bien bon d'être aimé par elle... — Bien ! Mais qu'est-ce qui t'amène de si bon matin, mon garçon ? — Ah ! ça, c'est une autre affaire. — Parle, voyons. — Pour lors, ce matin, monsieur Montplet, le grand oncle a voulu me renvoyer à la mer. Je devais embarquer aujourd'hui même à Courseulles, à bord du *Jeune-Charles*, vous savez bien, le chasseur-marié au grand Louis ? — Oui, après ? — La mère, qui, cette nuit m'avait juré que je ne remettrais plus les pieds sur une barque, n'a pas voulu me laisser partir. Alors l'oncle a voulu battre la Jeanne-Marie, je me suis jeté au-devant d'elle et j'ai reçu le coup. Le coup m'a renversé à terre, la mère s'est jetée sur moi en pleurant. Alors, voyant que de me battre cela faisait pleurer la Jeanne-Marie, l'oncle a juré que chaque jour il m'assommerait de coups jusqu'à ce qu'elle ait consenti à me laisser retourner à bord. La Jeanne-Marie se désespérait. Mère, lui ai-je dit, fais mon sac, je vais aller trouver M. Alain ; je lui dois la vie, et il ne me la laissera pas perdre pour un méchant morceau de pain. — Oh ! non, sacrebleu ! s'écria le chasseur. — Et me voilà. Ai-je bien fait, monsieur Alain ? — Tu as bien fait, petit Jean ; ma maison est pauvre et ma cuisine est maigre, mais la moitié de la maison et de la cuisine est à ton service. — Oh ! monsieur Alain, que vous êtes bon ! Allez, la mère sera bien contente quand elle me saura installé chez vous. Dieu de Dieu ! va-t-elle vous remercier quand elle viendra ! — Comment ! elle viendra ici la mère ? — Mais oui, elle m'a promis de s'échapper tous les dimanches pour venir m'embrasser, et elle n'aura garde d'y manquer. Et puis, ne faut-il pas qu'elle vous dise merci pour hier soir ? Ce n'est qu'à la maison

qu'elle s'est aperçue qu'elle l'avait oublié !

Alain pensa à ce que lui avait dit maître Hénin la veille au soir, et il ne put s'empêcher de voir quelque chose de providentiel dans la venue de cet enfant sous son toit.

— Bon, dit le chasseur ; il sera toujours temps de me remercier, va ! Mais commençons par nous chauffer, car la bise du matin m'a glacé le sang. Entrons.

Et ils entrèrent.

X.

Une seule chambre, comme nous l'avons dit, formait la demeure d'Alain Montplet.

Le désordre qui règne assez habituellement dans les chambres de garçon ajoutait encore à la pauvreté du logis.

Un lit sans rideaux dans un coin, un méchant bahut, une table, quelques chaises de paille composaient tout le mobilier.

Les murs étaient en si mauvais état, que de nouvelles crevasses se formaient à côté de celles qu'Alain avait bouchées.

Des hardes, des lacets de crin, des engins de chasse de toute espèce étaient épars sur chaque meuble, et les ustensiles de ménage gisaient pêle-mêle avec les tisons éteints dans le foyer.

— Peste ! monsieur Alain, dit Jean-Marie en jetant un coup d'œil sur cet ensemble, votre ménagère n'est guère soigneuse ! Si ma mère voyait cela, elle qui me gronde toujours lorsque je lui rapporte du goudron sur mes habits ! — Ma ménagère, c'est moi, mon garçon ; et comme je passe mes nuits sur les bancs et la journée à dormir, je n'ai pas trop le temps de tenir rigoureusement chaque chose à sa place. — Alors c'est moi que cela va regarder, monsieur Alain ! dit le petit Jean ; je vais vous faubarder et vous astiquer tout cela que la cabine du commandant du stationnaire ne sera que de la Saint-Jean auprès de la vôtre.

Et, en effet, la journée fut employée à l'installation de Jean-Marie, lequel, au moyen de quatre cordes et d'un morceau de toile à voile, se fit un lit fort convenable dans un coin.

Alain essaya de prendre un peu de repos. Mais il était fiévreux, agité, et ne put parvenir à fermer l'œil.

Sa pensée faisait sans cesse, et malgré lui, retour à ce qu'Hénin avait surpris des intelligences qui existaient entre Langot et son avocat, et autant par suite de son désir de se venger de l'usurier que pour adoucir une existence dont les rigueurs commençaient à lui peser, il se demandait incessamment comment il pourrait arriver à découvrir ce qui l'intéressait si vivement.

Alain était fort ignorant en procédure.

Cependant il lui semblait qu'il devait exister un moyen judiciaire d'arriver au but qu'il se proposait.

Il résolut donc, malgré la recommandation que lui avait faite Jacques Hénin, de s'en aller le lendemain à Saint-Lo demander conseil à un homme de loi.

Malheureusement il se trouvait sans argent.

Il n'en voulait point emprunter au gibeux, et pour faire le voyage il fallait absolument que la nuit prochaine fût plus fructueuse que la précédente.

Quelques instants avant la fin du jour, Alain partit pour la côte. Jean-Marie l'accompagna jusqu'au rivage en jouant avec Pavillon.

Le chien et l'enfant avaient, depuis le matin, ébauché une connaissance qui promettait de devenir très-intime.

Il était inutile que l'enfant vînt plus loin.

Il n'avait pas voulu se coucher de la journée, qu'il avait passée à ranger comme il avait promis.

Il était tout brisé de l'événement de la veille.

Alain le renvoya au Gablon et se perdit dans la brume pour se rendre à son poste.

Jean-Marie regagna la cabane et s'étendit voluptueusement dans son hamac, dans lequel, au bout de cinq minutes, il dormait les poings fermés.

Vers minuit, il fut réveillé par de lugubres aboiements.

Un chien hurlait à la porte.

Jean-Marie sauta à bas de son hamac et courut l'ouvrir.

C'était Pavillon, mais sans son maître.

En apercevant son petit camarade Jean-Marie, le chien redoubla ses abois en les entremêlant de gémissements plaintifs et en

allant et venant de l'intérieur de la maison au dehors comme s'il voulait dire à l'enfant :

— Il faut me suivre.



Alain prit le petit Jean-Marie entre ses bras et le hissa sur le faite. (Page 280.)

Jean-Marie comprit que le chasseur était menacé de quelque danger, et, s'habillant à la hâte, il n'hésita point à marcher dans la direction que l'animal lui indiquait.

Ils allèrent ainsi jusqu'au bord de la Vire, le chien guidant l'enfant.

Là, le chien se jeta à la nage en courbant la tête pour voir si l'enfant en faisait autant.

Mais la rivière, grossie par les flots de la mer, était forte, et Jean-Marie ne pouvait la traverser.

Le chien revint alors, et ses jappements furieux recommencèrent de plus belle.

Jean-Marie, convaincu par cette manœuvre qu'Alain se trouvait dans cette direction, et sentant l'impossibilité d'arriver seul près de lui, ne tint pas compte des protestations de Pavillon et prit sa course du côté de Maisy, où il réveilla maître Hénin en frappant à grands coups de pied dans sa porte.

Aux premiers mots de l'enfant, le contre-maître comprit tout. Il se fit accompagner de quelques voisins, et tous ensemble, conduits par Jean-Marie, revinrent au bord de la Vire, où ils ne retrouvèrent plus le chien.

Ils passèrent l'eau dans le canot du chasseur, qui, étant arrivé à marée basse, n'avait pas eu besoin de s'en servir. Puis, munis de flambeaux et de torches de paille, ils commencèrent à explorer les falaises qui longent la mer du côté de la rive gauche de la rivière.

Leurs recherches furent longtemps infructueuses.

Cependant, Jean-Marie, en s'aidant des pieds et des mains, étant parvenu à descendre le long d'une des falaises, entendit les cris du chien au-dessous de lui.

On accourut à son appel, et en se penchant sur l'abîme, Jacques Hénin aperçut le pauvre chasseur qui gisait inanimé sur une roche, de quelques pieds d'étendue, qui surplombait la mer.

On fut obligé d'aller au village chercher des cordages pour parvenir jusqu'à lui et le retirer de là. Mais, sans se préoccuper du danger qu'il courait, Jean-Marie, continuant sa périlleuse descente, arriva sur l'étroite plate-forme. Il trouva Alain sans connaissance aucune et aussi immobile que s'il était mort.

Cependant, en posant la main sur son cœur, le mousse en sentit les pulsations. Alors il le dressa sur son séant, l'accota à la falaise, et, recueillant dans sa main un peu d'eau de pluie qui se trouvait dans un creux du rocher, il essaya de le rendre à la vie.

Lorsqu'on revint de Maisy, Jacques Hénin, qui avait conservé de ses habitudes maritimes une défiance profonde à l'endroit de

ce dont un mousse était capable, résista aux instances que Jean-Marie lui adressait d'en bas, et ne voulut jamais permettre que le petit bonhomme attachât le cordage autour du corps du chasseur.

Il se fit descendre lui-même sur la plate-forme, assit Alain sur une planchette attachée, comme une balançoire, à deux cordes, et l'assujettit au moyen d'un lien. Puis, se plaçant debout sur cette planchette, il donna le signal pour qu'on le hissât au haut de la falaise.

L'ascension fut dangereuse pour tous les corps. Si Alain eût été seul, son corps, balotté dans l'espace, eût été brisé contre les aspérités du rocher. Mais Hénin, muni d'un bâton, manœuvra si bien qu'ils arrivèrent tous deux au sommet sans une meurtrissure.

On plaça Alain sur une civière, et on le transporta au Gablon, où se trouvait un médecin de Maisy qu'un marin, plus avisé que les autres, avait été prévenir.

A la suite d'une abondante saignée, le jeune homme reprit ses sens. Il raconta alors comment, s'étant placé trop au faite de la falaise, un éboulement s'était produit sous ses pieds et l'avait entraîné dans l'abîme.

Le docteur examina attentivement le blessé, déclara qu'il ne trouvait aucune fracture et que, selon toute probabilité, cette chute n'entraînerait pas de fâcheux résultats.

Mais la commotion avait été si forte que bientôt des accidents cérébraux se manifestèrent.

Alors Alain perdit une seconde fois connaissance, une fièvre violente s'empara de lui, et avec cette fièvre vint le délire. Le médecin, très-inquiet, recommanda les plus grands soins et déclara que si cette fièvre ne se calmait point, elle pourrait mettre en danger les jours du malade.

Le petit Jean-Marie, qui écoutait anxieusement le docteur formuler son arrêt, se mit à fondre en larmes aussitôt qu'il le vit sortir.

Hénin commença par le regarder de travers, et voyant que, malgré ce regard, l'enfant continuait de pleurer :

— Ah çà, dit-il, est-ce que tu n'as pas

bientôt fini de geindre? Si le pauvre ^{gras} qui est couché là s'était mis avant-hier à pleurnicher au lieu de te tirer du bouillon, m'est avis que tu ferais aujourd'hui une grimace encore plus laide que celle que tu nous montres. — Dame! maître, ce n'est pas ma faute, sanglota l'enfant, je ne saurais m'empêcher de pleurer. — Eh bien, moi, Jean-Marie, quand ma main est en l'air, je ne puis empêcher qu'il ne pleuve des caillottes. Ainsi donc, faubarde ton museau et avance à l'ordre.

Jean-Marie s'approcha tout décontenancé et tout étourdi de cette brusquerie à laquelle le court séjour qu'il avait fait à bord ne lui avait pas donné le temps de s'habituer.

Maître Hénin avait pris une chaise et l'avait placée au pied du lit.

— Voilà ton poste, dit-il au mousse, arrime-toi là-dessus et figure-toi que tu es en vigie dans les barres de perroquet; on va t'apporter les drogues que le major a commandées; si cela allait plus mal dans la journée, tu mettrais ton mouchoir en berne: les enfants guetteront, et Louison viendra. — Soyez tranquille, maître, répondit Jean-Marie.

Maître Hénin prit un tison au foyer, ralluma sa pipe, considéra encore quelques instants le malade d'un air qui exprimait autant de mauvaise humeur que de compassion, et sortit après avoir renouvelé au mousse ses recommandations.

Pendant les quatre jours qui suivirent, l'état du malade sembla empirer. Le délire ne le quittait pas; il parlait de son père, de Langot, de Lisa, et lorsqu'il parlait de cette dernière, c'était avec tant de passion que le pauvre Jean-Marie disait en pleurant :

— Il faudra que je prévienne maître Hénin de la faire venir, cette madame Lisa que M. Alain appelle à si grands cris. Peut-être, en la voyant, se tranquilliserait-il un peu.

En attendant, il soignait le malade avec une constance et une assiduité au-dessus de ce que l'on pouvait attendre d'un enfant de son âge. Il semblait comprendre l'étendue

du service qu'il avait reçu d'Alain et ne pas lui mesurer la reconnaissance. Aussi Hénin, malgré son antipathie contre les mousses, était-il forcé de reconnaître que celui-ci valait un peu mieux que les autres. Seulement, comme il aurait cru déroger en lui témoignant sa satisfaction, il se borna à le menacer d'une grêle de coups s'il ne se couchait pas, tandis que lui veillerait à sa place.

Jusque-là, l'enfant avait refusé de prendre un instant de repos.

Enfin la jeunesse et la vigueur d'Alain, les bons soins qu'il recevait, triomphèrent du mal. Peu à peu le délire cessa, et les symptômes alarmants disparurent avec lui.

Il y avait de longs jours que la veuve n'avait vu son enfant, et le temps lui semblait bien dur à passer. Elle était, en outre, inquiète d'Alain, pour lequel elle éprouvait une religieuse gratitude, et elle résolut de braver la défense formelle que lui avait faite son oncle et de se rendre au Gabion.

En conséquence, une nuit elle se leva sans bruit s'habilla à tâtons, descendit pieds nus l'escalier de sa chambre, et réussit à ouvrir la porte de la rue sans l'avoir fait crier sur ses gonds.

Une fois dehors, elle prit rapidement le chemin de la maisonnette.

Il était environ minuit lorsqu'elle heurta à la porte. Le chien gronda sourdement en entendant un pas qui s'approchait de la maison.

Jean-Marie tira doucement le loquet, et, au lieu de la figure rébarbative de maître Hénin qu'il comptait apercevoir, ce fut sa mère qui le reçut dans ses bras. Tous deux étaient bien heureux de se revoir. Jeanne-Marie s'assit sur les pierres du foyer et prit son fils sur ses genoux.

Puis tous deux se mirent à causer à voix basse, entremêlant leurs paroles de baisers.

— L'as-tu bien soigné, au moins? disait la mère. — Je le crois bien, répondait Jean-Marie; il me semblait que c'était toi que je voyais souffrir, pauvre mère, et quand j'ai été malade tu m'as appris comment il fallait faire avec ceux que l'on aime.

Le sommeil d'Alain était si léger, qu'il

entendit le chuchotement de leurs voix. Il se retourna péniblement du côté de la cheminée, aperçut une forme féminine, et, encore à moitié en délire, murmura :

— Est-ce vous, Louison? — Non, lui répondit Jean-Marie; ce n'est point la maîtresse Hénin, c'est ma mère, monsieur Monplet; ma mère, qui vient vous voir, et qui est bien heureuse de vous trouver en meilleure santé.

Tous deux alors s'approchèrent du lit.

Le petit bonhomme avait décroché la lampe de fer suspendue à un clou dans l'âtre, et il la tenait penchée de telle sorte, que toute la lumière se reflétait sur le visage de la veuve comme s'il voulait que le chasseur pût considérer dans tous leurs détails les traits chéris de sa mère.

Alain se dressa sur son séant et la regarda fixement.

Jeanne-Marie était petite, mince et frêle. Sa beauté ne saisissait pas au premier abord comme celle de M^{lle} Jousset; mais, lorsqu'on la considérait avec quelque attention, il était impossible de ne pas remarquer la régularité parfaite de ses traits et la grâce de leurs formes délicates.

Cette apparition inattendue fit une profonde impression sur l'esprit d'Alain.

Lorsque le jeune homme vit s'arrêter sur lui ce regard limpide qui rayonnait de la tendresse à la fois chaste et passionnée des âmes honnêtes, il sentit son cœur se réchauffer, et il lui sembla qu'un bon ange venait de descendre au chevet de son lit. Il allongea la main et la tendit en souriant à la veuve.

En songeant que c'était cette main amaigrée par la maladie et brûlée par la fièvre qui lui avait rendu son enfant, Jeanne-Marie la saisit vivement et y déposa un baiser. Baiser pur et reconnaissant s'il en fut, et dans lequel s'était concentrée tout entière l'âme de la pauvre veuve.

Cette petite scène avait en même temps fatigué et soulagé le chasseur. Il se rendormit d'un sommeil plus calme, et le fils et la mère allèrent reprendre leur place devant la cheminée.

Maître Hénin vint sur les deux heures du matin, en descendant de son chasse-maree,

pour s'informer de l'état du malade. Il parut fort surpris de trouver la Jeanne-Marie au Gablon. Puis, tout à coup, sans motif apparent, cet étonnement se métamorphosa en une satisfaction qu'il manifestait si brusquement que la veuve craignit qu'il ne troublât le repos du malade.

Elle lui demanda les raisons de cette joie subite.

— C'est une idée qui m'est poussée, répondit le matelot en riant de son gros rire. Quand nous serons dehors, je vous la dirai. Aussi bien, venez; car voici l'heure de regagner votre bord, et je vais vous reconduire.

En effet, il était trois heures du matin.

Il y avait à peu près pour une heure de marche du Gablon à Maisy; le Langot pouvait s'apercevoir de la sortie de sa nièce.

Il était donc raisonnable, en effet, que celle-ci regagnât le village. Elle prit sa mante, et, après avoir embrassé son enfant, regardé religieusement Alain qui dormait d'un bon sommeil, elle suivit sans mot dire maître Jacques Hénin.

Lorsqu'ils furent arrivés au milieu du marais, Jacques Hénin, avisant un monticule, s'arrêta.

— Asseyez-vous là, la Jeanne-Marie, je vais vous conter mon idée. L'heure est un peu indue; mais, avec un vieux caïman de mon espèce, cela ne tire pas à conséquence.

Jeanne-Marie s'assit toute tremblante, et cependant elle ne savait pas quelle était l'idée de Jacques Hénin.

— Eh bien, qu'avez-vous donc, la jeunesse, à trembler comme cela? demanda Jacques. — Oh! rien, maître Hénin, répondit la veuve. Je sais bien que vous êtes un brave homme. — Oui, c'est-à-dire un vieux homme! Bigre de chien, cela m'aurait-il vexé autrefois de ne pas faire plus peur que cela à une jolie veuve de vingt-cinq ans. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit. — De quoi s'agit-il donc, maître? Vous m'effrayez! — Oh! il n'y a pas de quoi. Voyons, la Jeanne, dites, que pensez-vous de ce jeune homme qui est là-bas au radoub? — De M. Alain? — Oui! — Oh! mon Dieu, ce que j'en pense, je vais vous le dire, et c'est bien simple. Je

pense que sans lui mon pauvre Jean-Marie ne serait plus de ce monde et que je voudrais bien lui prouver autrement que par des paroles qu'il n'a pas obligé une ingrâte. — Eh bien, vous le pouvez, la Jeanne. — Moi, je le puis! et comment cela? dites vite. — Un autre ferait un tas de simagrées avant de vous dévider la chose. Mais, moi, je vais vous lâcher la bordée tout d'une pièce. Il faut l'épouser, Jeanne-Marie.

Jeanne-Marie bondit sur son tertre.

— L'épouser! dit-elle; mais vous n'y pensez pas, maître Hénin! — Bon! le harpon est planté! Assez, je vais vous filer le câble. Il faut l'épouser, vous dis-je; il n'y a que le mariage qui puisse vous sauver ce garçon-là; sans cela...

Maître Hénin s'arrêta en secouant la tête.

— Sans cela? demanda Jeanne-Marie. — Eh bien, sans cela, il est fichu de retomber à mal. — Et en quoi de l'épouser cela l'empêcherait-il? — Voyons, la Jeanne-Marie, dit maître Hénin, vous devez bien concevoir que ce n'est pas quand on a été élevé, choyé, dorloté, depuis son enfance, dans du coton, comme un ouistiti que l'on rapporte du Brésil, qu'on peut s'habituer à vivre au milieu des crapauds et des grenouilles comme un héron sur une patte... Non, non, il tombera malade de chagrin, la Jeanne, et coulera à fond, c'est moi qui vous le dis, ou il s'embêtera, il mourra comme un corsaire qui a reçu sa part, et ce sera bien pis. Il lui faut un ménage, une femme et des mioches pour le soigner et le distraire. — Ce serait une femme riche, jeune, belle et heureuse qu'il lui faudrait, maître Hénin, et non plus moi qui ne suis plus jeune, qui n'ai jamais été belle, et qui n'ayant ni dot ni héritage, ne ferais qu'alourdir sa misère. — Allons donc, vous avez vingt-cinq ans, et vous dites que vous êtes vieille! Mille carcasses! j'en ai le double, moi, et je prétends que je ne suis pas vieux. Vous dites que vous n'êtes pas belle! Eh! la Jeanne, on voit bien que l'oncle est trop arare pour avoir des miroirs. Quant à ce qui est d'être riche, puisqu'une femme riche n'a pas voulu de lui, il faut bien qu'il essaie d'une pauvre. — Mais à quoi lui serais-je

bonne, moi? — A quoi vous lui serez bonne?... Oh! la belle question, par ma foi!.. Mais à lui faire la soupe; à tenir propre sa cambuse, qui a plus l'air d'un chenil que de la chambre d'un honnête homme; à raccommoder ses hardes, à le faire enrager pour le distraire, enfin à lui donner du cœur au travail. — Mais, M. Alain ne m'aime pas. Vous savez bien que celle qu'il aimait c'était la fille à M. Joussetin. — Bon! qu'est-ce que cela prouve? Croyez-vous donc que j'avais le cœur sans avarie, vous, lorsque j'ai épousé Louison? J'en avais laissé plus de dix, plus de vingt, plus de trente avec le pavillon en berne, dans toutes les rades où j'avais dévidé mon loch, et de mieux arrimées que la Lisa encore; à Fernambouc, entre autres, une mulâtresse. Quelle femme! jaune comme du brai, et des yeux... de vrais aubiers de velours! — Alain n'aime pas à votre mode, maître Hénin, répondit la Jeanne-Marie en secouant la tête, et la preuve qu'il pense toujours à la Lisa et aux traits qu'elle lui a faits, c'est qu'on assure qu'à présent, parce qu'il a été trompé par une, il dit des horreurs de toutes les femmes. — Allez, allez, la Jeanne-Marie, on ne dit du mal que de ce que l'on aime. Il en est d'Alain comme des vieux gabiers qui crient après le métier, qui disent pis que pendre de l'eau salée, et qui ne sont pas huit jours chez les terriens sans reprendre la mer. Il ne faut pas que cela vous effraie, la belle veuve! — Je ne suis ni assez jeune ni assez jolie pour faire changer les idées de M. Alain, maître Jacques. Ainsi tout ce que vous me dites là et rien, c'est la même chose. — Mais enfin, si un jour la chose lui allait; si ses idées, comme vous dites, viraient de bord, moi vous certifiant que si le pauvre gars reste seul il n'en demeurera bientôt ni clou ni cheville, y consentiriez-vous? — Oh! s'il ne fallait, reprit la veuve, que le sacrifice de mon sang pour payer le service qu'il m'a rendu, je vous le dis de grand cœur, maître Hénin, mon sang est à lui jusqu'à sa dernière goutte. — Allons, allons, vous en offrez plus qu'il ne faut, et l'on ne vous en demande pas tant, répliqua le matelot. Je vais orienter les voiles en conséquence, et tâcher de les

pousser dans ces eaux-là. Chaque fois que j'entre dans sa cassine, cela me fend le cœur de le voir seul et abandonné comme il est, et, coûte que coûte, je ne veux pas que cela dure.

Maître Hénin reconduisit Jeanne-Marie jusqu'à la porte de l'épicier en l'entretenant du projet qui avait germé dans son cerveau.

De son côté, la veuve remonta dans sa petite chambre et se coucha.

Mais elle resta tout agitée du souvenir de sa conversation avec le vieux maître. Elle se répétait à chaque minute qu'il était fou, qu'un pareil mariage était impossible. Par cela même qu'elle se le répétait à chaque minute, elle ne cessait pas d'y songer.

XI.

Hénin, avec la ténacité qu'il avait dans le caractère, suivait imperturbablement l'idée qu'il avait communiquée à Jeanne-Marie.

En conséquence, aussitôt qu'Alain fut en état de l'écouter, sans prononcer une seule fois le nom de la veuve, il tâcha de tourner les pensées du chasseur du côté du mariage, ne cessant de lui représenter les inconvénients et les tristesses de la vie solitaire, et en même temps les douceurs du ménage.

Dans le principe, le chasseur repoussa ces communications matrimoniales avec toute l'énergie que ses forces lui permettaient.

Mais, voyant la persistance acharnée du contre-maître, une idée lui vint que son ami était attaqué d'une espèce de monomanie; que par conséquent il était plus à plaindre qu'à blâmer, et qu'il fallait le laisser dire.

Hénin prit le silence du jeune homme pour un acquiescement et fut transporté de joie. Plus habitué à étudier, à prévoir et à combattre les tempêtes du ciel que celles du cœur, il se trompa complètement au silence du convalescent, et il prévint Jeanne-Marie qu'il faisait tous les jours des progrès immenses sur l'esprit d'Alain, quand, en réalité, il n'avait pas avancé d'un pas.

Et cependant, il faut le dire, les visites de la veuve, la douce affection, la naïve re-

connaissance qu'elle témoignait à Alain, le charme tranquille de sa beauté, la sérénité de son âme, avaient peu à peu produit sur le jeune chasseur une profonde impression.

Tout en conservant sa haine pour les femmes, tout en se promettant de tenir ses serments, il faisait une exception pour la veuve. Jeanne-Marie, à ses yeux, n'était pas une femme ou était plus qu'une femme.

C'était une mère.

Or il n'éprouvait point d'amour pour elle; jamais l'idée ne se serait présentée à son esprit d'en faire sa femme.

Mais cependant la douce main de l'amitié engourdissait peu à peu cette douleur aiguë que Lisa avait laissée dans le fond de son cœur. La présence, nous ne dirons pas de Jeanne-Marie, mais de la mère du petit Jean-Marie, lui était donc nécessaire.

Il est vrai qu'il lui semblait, dans son égoïsme, qu'une fois guéri, qu'une fois qu'il aurait repris ses exercices, il n'aurait plus besoin de personne. Mais, en attendant, la présence de la veuve lui était douce et aidait à sa convalescence.

Une nuit, Jean-Marie, fatigué par tant de veilles nécessaires, dormait si profondément, qu'il n'entendit pas sa mère heurter à la porte.

Alain, qui ne dormait que d'un demi-sommeil, l'entendit, s'éveilla, passa ses vêtements et alla ouvrir.

Jeanne-Marie entra, toute tremblante que ce fût le chasseur et non son fils à elle qui vint lui ouvrir. Elle fit tout au monde pour qu'Alain se recouchât. Mais il s'y refusa obstinément.

On ranima le feu, tous deux prirent des sièges et s'assirent devant la cheminée, tandis que l'enfant dormait dans son hamac.

Encore faible et endolori, le jeune homme commençait cependant à reprendre les couleurs de la santé.

Jeanne le regardait. Les yeux d'Alain rencontrèrent ceux de Jeanne.

— Allons, allons, dit celle-ci en souriant et en rougissant tout à la fois, je vois avec plaisir que vous allez mieux, monsieur Alain, et que le temps va bientôt arriver où je n'aurai plus à courir les champs pendant la

nuit, au risque de rencontrer les lavandières.

A cette idée que Jeanne, en effet, n'ayant plus de motif de venir, ne viendrait plus, le cœur d'Alain se serra, et sans réfléchir à ce qu'il répondait :

— Ne dites point cela, Jeanne, répliquait-il, vous me feriez maudire ma guérison.

La veuve tressaillit, car, à ces paroles d'Alain, elle éprouvait à la fois une émotion pénible et douce. C'était presque un aveu que le jeune homme lui adressait.

Mais sa modestie était assez grande pour qu'il lui semblât impossible que l'amour vînt la chercher dans son humble condition.

De son côté, Alain s'était arrêté court. Peut-être n'avait-il pas dit plus qu'il ne pensait, mais tout au moins, il avait dit plus qu'il n'avait voulu dire.

A la suite des paroles d'Alain, il se fit donc un silence, et ce silence, en se prolongeant, devenait pénible.

Or, pour sortir de l'espèce d'anxiété dans laquelle elle se trouvait, la Jeanne-Marie remit la conversation sur le passé, et, au bout de cinq minutes, elle avait acquis la certitude, certitude bien douloureuse pour elle, que si Alain ne conservait de Lisa qu'un amour qui était en train de s'éteindre, de cet amour mal éteint étaient nées des méfiances profondes à l'endroit de toutes les femmes, et que Hénin était bien loin d'avoir changé les façons de voir du jeune chasseur sur le mariage et la vie à deux.

Enfin, faisant un effort sur elle-même :

— Vous oublierez tout cela, dit-elle tristement; voilà la santé qui vous revient, vous allez reprendre vos chasses, vos amitiés, vos plaisirs, et peu à peu le souvenir de ce que vous avez souffert s'effacera en vous. — Oh! non, non, dit Alain, ce ne sont point les plaisirs, ce ne sont point les distractions qui feront tout cela, c'est...

Le jeune homme s'arrêta.

Il allait dire « un autre amour. »

— C'est?... insista la veuve. — Rien, reprit Alain en détournant la tête, rien n'y fera. Je suis triste, malheureux... et maudit pour toujours. — On n'est pas malheureux pour toujours quand on est jeune, dit la

veuve; on n'est pas maudit quand on est bon.

Et Jeanne-Marie leva les yeux sur Alain.

Alain tournait en ce moment son regard sur Jeanne-Marie. Les regards des deux jeunes gens se rencontrèrent.

Que fit le regard de Jeanne sur Alain? Nous ne saurions le dire, le cœur de l'homme est muré.

Mais le regard d'Alain pénétra jusqu'au cœur de Jeanne. Elle sentit qu'il y aurait du danger pour elle à laisser la conversation s'engager sur ce chapitre-là.

Elle en revint donc à parler de Lisa Jouselin. Ce nom magique n'avait point perdu son influence sur Alain.

Mis sur ce chapitre, il ne tarit plus. Il y avait encore tant d'amour dans sa haine, dans les imprécations qu'il envoyait à cette parjure, que Jeanne, tout émue, dut s'enfoncer dans l'angle de la cheminée pour dérober au chasseur la rougeur qu'elle sentait monter sur ses joues.

En voyant ce mouvement de la veuve, Alain se trompa et crut à un sentiment de pitié.

— Oh! dit-il, ce n'est pas vous, Jeanne, qui agiriez de la sorte avec un homme qui vous aimerait comme j'aimais Lisa et auquel vous auriez juré d'appartenir. N'est-ce pas Jeanne, que ce n'est point vous? — C'est mal faire que de se vanter, monsieur Alain, dit la veuve; mais cependant il me semble que si j'étais riche, ce n'est point la pauvreté d'un ami qui me le ferait abandonner. — Ah! Jeanne, l'homme qui vous aimerait serait heureux!

Et Alain, sans autre sentiment peut-être que celui de la douceur qui cherche un appui, Alain étendit sa main du côté de Jeanne. Mais Jeanne retira sa main aussi vivement que si elle eût craint le contact d'un fer rouge, et en même temps :

— Personne ne peut songer à moi, dit-elle, car, qui voudrait se mettre en ménage avec une créature pauvre et dénuée comme je suis? et, d'un autre côté, je ne suis pas assez fillette pour laisser mon cœur faire deuil à mon honneur. Cet honneur de sa mère sera l'unique héritage de celui qui dort

là, dit-elle — elle montra le hamac du petit Jean-Marie, — et il faut qu'il le reçoive intact.

Alain retira sa main, ne dit rien, et demeura rêveur. Peut-être avait-il entrevu dans l'avenir quelques folles relations avec la pauvre femme. Mais ce mot *ménage* fit l'effet d'une douche d'eau froide sur ses espérances.

A partir de ce moment, la conversation commença donc de languir, et, pour la première fois peut-être depuis que la veuve venait visiter son fils au Gabion, Alain ne fit aucune observation lorsque, lui montrant une large bande blanchâtre qui teintait l'horizon du côté de l'est, elle annonça au jeune chasseur qu'il était temps qu'elle se retirât.

Jeanne-Marie sortit.

L'enfant ne s'était pas réveillé! Elle était venue pour voir son enfant. Elle ne l'avait pas vu. Mais qu'importait! Tout enfant qui dort est avec Dieu.

Seulement, sans savoir pourquoi, la pauvre mère s'en allait le cœur bien gros. Lorsqu'elle eut fait une centaine de pas, en repassant dans son esprit tout ce qui s'était dit et passé dans cette nuit, elle s'aperçut seulement qu'elle avait laissé s'envoler les heures sans songer à embrasser son enfant.

Alors elle comprit qu'elle aimait Alain plus qu'elle ne croyait l'aimer, plus qu'on n'aime un ami; elle sentit que son amour avait dépassé les bornes de la reconnaissance, et que ce qui lui gonflait ainsi la poitrine, c'était la froideur avec laquelle elle et le jeune chasseur s'étaient séparés. Elle s'arrêta un instant comme un aveugle qui tout à coup reverrait le jour au milieu d'une tempête; puis elle se jeta à genoux au milieu du sentier, priant Dieu de la soutenir au milieu de la lutte qu'elle allait avoir à subir contre elle-même.

Y avait-il eu dans cette espérance vague de distraire sa mélancolie avec Jeanne, y avait-il eu de la part du jeune homme quelque chose d'arrêté d'avance avec ce mauvais esprit qui habite toujours un coin du cœur?

Nous ne saurions le dire. Mais ce qu'il y a

de certain, c'est que Montplet éprouva un dépit réel de voir que la jeune veuve ne serait point une proie aussi facile qu'il le croyait.

A ce dépit succéda une impatience, puis un profond ennui de ne pas la revoir.

Il avait trouvé tant de consolations et d'adoucissements à sa solitude dans la présence de la veuve, que cette présence lui était devenue nécessaire.

Si restreinte qu'eût été l'éducation de Jeanne-Marie, elle avait reçu de la nature une délicatesse de cœur, une tendresse et une aménité de sentiments qui, joints à l'amour qui peu à peu s'était infiltré dans son âme, avaient insensiblement touché le jeune chasseur, et tout en voyant bien qu'il ne pouvait l'avoir pour maîtresse, il désirait au moins la conserver comme amie. Quant à en faire sa femme, l'idée ne lui en venait même pas. Égoïste qu'il était, il ne calculait point si, de son côté, l'âme de la jeune veuve trouverait son compte dans cet accouplement de sentiments où l'un n'apporterait que de l'amitié et où l'autre apporterait de l'amour. Non, il trouvait le dévouement de Jeanne-Marie doux et commode, et il ne s'embarassait pas d'autre chose que de le voir se continuer.

Au bout de huit jours d'absence, il députa Jean-Marie vers sa mère afin de connaître les motifs qu'elle avait eus d'interrompre ses visites au Gabion. La veuve se contenta de répondre que l'oncle Langot avait eu des soupçons, qu'il verrouillait ses portes, et qu'à l'avenir ses visites à Alain deviendraient impossibles.

Étrange chose que ce que l'on appelle l'honneur chez les hommes et ce que l'on appelle l'honneur chez les femmes!

Voilà Alain, qui était non-seulement un honnête homme et un bon cœur, voilà Alain qui, au péril de sa vie, avait sauvé la vie d'un enfant et avait rendu cet enfant à sa mère; qui, trouvant dans ces deux êtres les deux sentiments les plus difficiles à rencontrer, la reconnaissance et le dévouement, allait récompenser ces deux vertus par le déshonneur, et qui, tout simplement, tout naturellement, sans songer au mal qu'il pré-

paraît, faisait servir l'enfant à la perte de sa mère !

Et, si Montplet réussissait, il restait un honnête homme à qui tout le monde continuait de donner la main. Seulement, Jeanne-Marie devenait une femme perdue à qui tout le monde tournait le dos.

L'enfant rapporta la réponse de sa mère au jeune chasseur.

Le dépit d'Alain s'en augmenta.

Un léger sentiment de haine se glissa dans son amour, car il n'était pas dupe de cette prétendue surveillance du Langot. Mais il réfléchit que si la Jeanne-Marie ne voulait pas venir à lui, il pouvait aller à elle. Seulement, pour aller à elle il fallait être guéri.

Dès lors, la convalescence, aidée de la volonté, fut rapide.

Il était d'ailleurs urgent qu'il reprît ses occupations.

Pendant sa maladie, Hénin était venu à son aide, et il devait restituer au matalot, qui n'était pas riche lui-même, les petites sommes que ce dernier lui avait avancées.

Il rassembla donc toutes ses forces, et, dès le lendemain du jour où Jeanne-Marie avait refusé de revenir au Gabion, malgré les représentations du mousse, qui était devenu le Mentor de ce rude Télémaque, il résolut de sortir. Il lui eût été difficile, dans l'état de faiblesse où il était encore, de se hasarder sur les bancs. Il commença donc, aidé par Jean-Marie, à exploiter les marais qui entouraient la maisonnette.

Le jeune homme et l'enfant dressèrent quelques centaines de lacets de crin, les tendirent à fleur de terre dans les endroits fréquentés par les bécassines, endroits faciles à reconnaître par les empreintes de leurs passes : c'était le moment de la passée et le marais en était plein.

Le signy portait les oiseaux au giboyeur d'Isigny et en rapportait le prix.

De son côté, lui, Alain, se rendait chaque soir à Maisy, et quoiqu'il se répétait à lui-même qu'il n'aimait pas la veuve, il manœuvrait comme un amoureux, rôdant sans cesse autour de la maison de Langot.

Mais, aussitôt que Jeanne-Marie l'apercevait, quoique cette présence lui fût douce,

elle s'enfonçait dans les profondeurs de la petite boutique, et la petite boutique était si obscure, son vitrage à verre en fonds de bouteilles si peu transparent, que le regard d'Alain ne pouvait aller chercher jusque-là.

De très-mauvaise humeur par suite de l'insuccès de ces démarches, Alain allait ordinairement finir sa veillée chez Hénin, et sondait le vieux contre-maître pour savoir de lui s'il ne connaissait pas les raisons qui tenaient la Jeanne-Marie si rigoureusement enfermée chez son oncle.

Le vieux marin ne répondait mot, mais Alain parti, il riait sous cape et se frottait joyeusement les mains, enchanté de voir son jeune ami venir de lui-même — il le croyait du moins — venir de lui-même où il le voulait amener.

Un soir, vers huit heures, il pleuvait, la petite place de Maisy était déserte, et Alain, ne craignant pas d'être aperçu, avait collé sa figure au vitrage pour surprendre un regard de la veuve.

Mais celle-ci, fidèle à sa tactique et ayant vu venir Alain, s'était retirée non-seulement au fond de la boutique, mais dans sa chambre.

Alain, tout désappointé, allait quitter la place, lorsqu'un bruit de pas le fit retourner. Il se dissimula dans l'ombre et aperçut un homme qui, après s'être glissé le long des maisons, frappait à la porte de l'usurier.

Bien que cet homme fût enveloppé d'un de ces larges manteaux gris que les paysans portent dans leurs voyages, le jeune homme reconnut celui qui s'approchait. C'était Richard, l'avocat d'Isigny, le même qu'il avait chargé de défendre ses intérêts contre Langot, le même que maître Hénin avait surpris, un sac d'argent sous le bras en conversation avec l'usurier sur la route de Saint-Lô.

Il venait chez Thomas Langot.

Alain se rejeta vivement derrière l'angle de la maison, si vivement que Richard ne le vit point, ou, s'il le vit, du moins ne le reconnut pas.

Richard entra.

L'épicier était au coin de son feu. Il leva la tête, prenant le nouveau venu pour une

pratique. Mais, en apercevant sous les larges bords du chapeau l'œil railleur de l'avocat, il tressaillit.

A travers la porte entr'ouverte Alain entendit :

— Ah ! c'est encore vous, Richard !

Puis, la porte se referma, et Alain n'entendit plus rien. Les deux hommes restèrent debout un instant. Ils paraissaient discuter vivement.

Enfin Thomas Langot parut vaincu ; il se dirigea vers la porte, l'ouvrit et commença d'attacher avec des clavettes les volets de la porte ; puis, la porte close, il passa aux fenêtres, exécuta la même opération, de façon que du dehors on ne pût voir dans la boutique, et referma la porte avec soin.

Alain essaya de voir dans la boutique à travers les gerçures des volets. Mais l'épicière avait trop besoin de dérober ses actions à la curiosité des voisins pour que, de ce côté, toutes les précautions ne fussent pas prises.

Ses deux ennemis étaient à quatre pas d'Alain.

Leur conversation valait pour lui une fortune, et il ne pouvait ni les voir ni les entendre ! C'était à se désespérer.

Alain cherchait un moyen de pénétrer dans la maison et n'en trouvait aucun. Il ne connaissait de cette maison que la boutique où il était entré chaque fois qu'il avait eu affaire à l'usurier, celui-ci étant trop méfiant pour l'avoir jamais laissé pénétrer plus loin que cette boutique.

Tout à coup il vit apparaître le petit Jean-Marie, qui revenait d'Isigny, et n'ayant pas trouvé le chasseur au Gabion, le croyait en chasse et était accouru de son côté à Maisy pour voir sa mère.

Alain courut au-devant de lui.

— Petit Jean, dit-il, sais-tu un moyen d'entrer chez l'oncle Langot. — Vous, chez M. Langot ! Pourquoi faire ? demanda l'enfant effrayé. — Peu importe ! ce que je veux savoir de toi, c'est si je peux entrer chez lui, et, d'un endroit quelconque, voir ce qui se fait et entendre ce qui se dit dans sa boutique. — Dame ! dit l'enfant, il faudrait pou-

voir arriver là. Et il montrait la lucarne du grenier.

Mais cette lucarne était soigneusement fermée.

— Là ? dit Alain. Par où arriver là ? — Par ici, dit l'enfant, c'est impossible ; la fenêtre est fermée en dedans. — Je le vois bien, pardieu ! et c'est ce qui me désespère. — Mais par la cour... dit l'enfant. — Et bien, par la cour, est-ce possible ? — Rien de plus facile. — L'escalier est donc extérieur ? — Oui. — Mais il y a une porte à ce grenier ? — Oh ! une vieille porte qui ne tient pas. — Et pour arriver à la cour ? — Dame ! il faudrait d'abord escalader le mur du jardin. — Nous l'escaladerons. — Alors venez. — Allons !

Et tous les deux se mirent à courir vers une ruelle qui donnait sur les champs.

XII.

Tous les deux sortirent du village et, faisant le tour des maisons, gagnèrent les champs, et, en tournant à gauche, se trouvèrent devant le mur qui clôturait le jardin de l'épicière.

Ce mur était élevé.

Alain prit le petit Jean-Marie entre ses bras et le hissa sur le faite.

Jean-Marie, marchant comme un chat sur cette muraille, alla chercher les grandes perches qu'il savait appuyées à l'encoignure ; il en jeta une à Alain, qui la dressa contre la muraille ; Jean-Marie la maintint par l'extrémité, et bientôt le jeune homme se trouva sur le mur à califourchon près de l'enfant.

Alain sauta le premier dans le jardin et reçut l'enfant entre ses bras.

Alors tous deux, prenant une allée perdue, ne laissèrent trace de leur passage, arrivèrent à une petite cour tout encombrée de charpentes et de futailles vides, et s'arrêtaient au pied d'un escalier de bois vermoulu placé en dehors et le long de la maison.

C'était l'escalier extérieur dont avait parlé l'enfant.

— Voici, dit Jean-Marie : en haut voyez la porte ; elle ne ferme qu'au loq-

— Mais une fois là, demanda le jeune homme, comment entendrai-je ce qu'ils disent, comment verrai-je ce qu'ils font? — Il y a un das au plancher, dit le mousse, il ne sera pas difficile à trouver, et la lumière vous guidera. — Merci, dit Alain; maintenant tu vas t'en aller; seulement, n'oublie pas de mettre les perches à leur place. — Ah! l'enfant, être si près de ma mère et m'en parler sans la voir! — Petit Jean, dit Alain en mettant un doigt sur sa bouche, il ne faut pas que ni toi ni ta mère soyez mêlés dans ce qui peut se passer ici. Va-t'en, je t'en prie. — Oh! vous savez bien qu'en me parlant ainsi je ne répliquerai pas, dit l'enfant; ainsi, adieu, monsieur Alain, et prenez garde qu'il ne vous arrive malheur.

Alain n'écoutait déjà plus l'enfant. Il était entré dans le grenier, et la porte en était refermée sur lui.

Là il se trouva dans l'obscurité la plus complète. Aussi n'avança-t-il qu'à tâtons et avec des précautions inouïes.

À peine eut-il fait quelques pas, qu'il aperçut les rayons de lumière qui, partant de la voûte inférieure, traversaient le plafond aux jointures mal closes de la trappe.

Alain se coucha à plat ventre et regarda. Il distingua les deux hommes. Richard était assis à une table, Langot debout, un sac à la main.

Dès qu'il fut sûr qu'ils étaient bien là tous deux, comme il lui était encore plus important d'entendre que de voir, il écouta. Le premier bruit qu'il entendit fut cette musique argentine que font les pièces de cinquante francs froissées les unes contre les autres. Elles bruissaient au moment où le calculateur les comptait, et rendaient un son sec et mat quand il les empilait sur la table.

— Et mille, dit une voix qu'Alain reconnut pour celle de Langot, en même temps que se fit un même bruit d'argent sec et mat se produisant pour la dernière fois; mille encore... Ça fait onze cents pistoles que vous me devez, maître Richard. — Vous croyez! répondit la voix railleuse de l'avocat. Par ma foi, je vous avouerai, maître Langot, que je ne suis pas si sûr de vous. — Vous aimez trop pour compter avec vous. — Bah! dit l'usurier, une dernière fois, Ri-

chard, voulez-vous que nous nous accordions pour le reste? Rendez-moi tout ce que vous avez encore de billets, et je vous compterais une somme ronde... — Oh! vous ne me connaissez pas, mon cher Langot. Parce qu'autrefois j'ai fait un peu la vie avec Alain, quand c'était lui qui payait, bien entendu, vous croyez que je suis un panier percé, un prodigue, un dépensier! Détrompez-vous, je suis un homme d'ordre, moi! J'aime à jouer, c'est vrai, mais je ne veux pas entamer mon petit capital. Je possède chez vous un joli crédit, je sais que voilà une caisse, un amour de caisse qui dans une circonstance impérieuse ne demande qu'à s'ouvrir pour moi; je suis satisfait de cette certitude et ne veux pas, une fois nos comptes terminés, si par hasard j'avais encore besoin d'argent, vous placer dans la position pénible de répondre par un refus aux demandes d'un ami. — Est-ce que vous croyez que cela va durer longtemps ainsi? demanda Langot. — Mais aussi longtemps que dureront vos billets, cher ami. Quand je n'en aurai plus, cela s'arrêtera, et ce sera vraiment dommage. — Croyez-vous que j'aurai toujours la simplicité de céder à vos exigences? — Ah! pour cela, vous êtes libre, maître Langot, libre même de reprendre les mille francs que vous me comptiez tout à l'heure avec une grâce si parfaite. — Le diable m'emporte si je ne devrais pas le faire! — A votre aise. Rempochez. Dites donc, maître Langot, y a-t-il loin d'ici au Gabion? — Que la peste vous étouffe vous et celui qui y demeure! C'est que je voudrais m'y rendre ce soir, au Gabion; j'ai à dire à M. Montplet: « Mon garçon, comme j'ai toujours été votre ami et votre véritable ami, j'ai quelque chose d'important à vous apprendre. — Quoi? demandera-t-il. — Voici ce que c'est: vous savez qu'il est d'habitude qu'entre avocats on se communique les pièces? — Sans doute! — Eh bien, quand j'étais censé plaider pour vous, l'avocat de Langot me communiqua son dossier; ce dossier était rembourré de lettres de change. En les examinant, je me suis aperçu, non pas que Langot fût un fripon, Dieu merci! nous le savions déjà, mais que ce n'était qu'une lourde bête. — Bah!

— Ni plus ni moins. Figurez-vous, mon jeune ami, que le coquin, lorsqu'il vous envoyait des billets tout faits à signer, laissait un large blanc à côté du mot *mille* que contenait invariablement chacun de ses billets; vous n'avez jamais remarqué cela, vous, je ne m'en étonne pas, votre temps était trop précieux pour que vous vous occupassiez de ces niaiseries! Eh bien, sachez une chose, c'est qu'une fois les lettres de change revenues aux mains du vieux coquin, il les enjolivait, glissant dans ce blanc habilement ménagé un deux, quelquefois un trois, quelquefois même, par-ci par-là, un quatre. Mais comme il n'a point, malheureusement, songé à se servir de la même encre, il se trouve que l'une a jauni et que l'autre est restée noire. — Et qui prouvera qu'Alain n'a pas reçu la somme? — Ah! que vous êtes bien de votre village, vieil imprudent! qui?... Eh! parbleu, le registre des messageries. N'est-ce point là que vous faisiez toutes vos expéditions? Or, j'ai relevé leurs dates et leurs chiffres, et pas un ne concorde avec ceux que vous avez réclamés. Allez, allez, maître Langot, l'affaire de mon client est claire et nette, un enfant la jugerait. Vous l'avez bien compris d'ailleurs quand je suis venu vous trouver et que je vous ai dit: « Vous savez, maître Langot, que je garde le dossier qui m'a été communiqué par votre avocat. — Pour quelles raisons? — Pour telle et telle raison; l'affaire gagnée, nous nous arrangerons ensemble. » Vous avez trouvé les raisons bonnes, Langot, puisque vous m'avez répondu: « Faites que je sois d'abord maître de la Cochardière, Richard, et nous verrons après. » Vous voilà maître de la Cochardière; vous ne voulez plus voir? je vais de ce pas trouver mon client... — Et qu'y gagnerez-vous, bavard? — Parbleu! l'honneur d'avoir fait mon devoir. Cela vaut bien mille francs, je suppose... — Allons, reprit la voix boudeuse de Langot, donnez-moi le billet et comptez vos écus. — Tenez, le voilà! C'est pour rien, en vérité. Savez-vous de combien il est celui-ci?... de trois mille. Eh bien, je vous le rends pour mille... Vous ne direz pas que je suis usurier, moi! Sur celui-ci seulement je

perds deux mille francs, sans compter ce que j'ai perdu et ce que je perdrai sur les autres.

Il se fit un moment de silence pendant lequel le méfiant vieillard examinait sans doute les titres falsifiés qu'on lui avait remis.

Puis Alain, qui avait substitué son oeil à son oreille, vit par l'ouverture Langot aller à un meuble, l'ouvrir et le refermer.

— Vous ne m'invitez pas à souper? dit Richard. Eh bien, tant mieux, cela me débarrasserait; il faut que je sois rendu chez moi de bonne heure... Mais vous allez bien me faire un bout de conduite? — Parbleu, quand je ne voudrais pas, dit Langot, j'y suis bien forcé. Ne faut-il pas que je vous fasse sortir par les champs? croyez-vous que toutes ces allées et venues ne finiraient point par faire jaser? — Je suis prêt, maître Langot. — Attendez que je prenne la clef du jardin.

Alain les entendit encore pendant quelques instants aller et venir au-dessous de lui. Le jovial avocat, enchanté de sa soirée, chantonnait entre ses dents, et l'usurier, qui ne trouvait pas la clef, profitait de l'impatience que lui causait cette recherche pour donner un libre cours à sa mauvaise humeur.

Ils sortirent enfin.

La serrure du meuble où les billets avaient été serrés fut fermée à double tour, mais il semblait à Alain que l'usurier avait oublié d'en enlever la clef. Il courut à la porte du grenier, l'ouvrit doucement et les vit s'éloigner par la cour.

Alors, cette idée lui vint que si la clef était au meuble, il allait pouvoir s'emparer des billets et, par ces billets, rentrer peut-être dans une partie de sa fortune. Il réfléchit que c'était non point la Providence, mais le hasard qui l'avait conduit là, et que cette occasion perdue, il ne la retrouverait probablement jamais.

Il se décida donc à en profiter.

Il ne fallait point songer à entrer dans la boutique par la cour. Langot, en sortant avec Richard, en avait fermé la porte derrière lui.

Mais il pouvait descendre par la trappe.

Nous avons dit que le grenier était plein de vieilles ferrailles. Alain n'eut qu'à étendre la main autour de lui pour trouver une espèce de ciseau qui semblait fait exprès pour l'opération qu'il avait à accomplir. Il introduisit l'extrémité du ciseau entre le plancher et la trappe, et imprima à l'instrument une vigoureuse pesée.

La trappe résista.

Elle était retenue à l'intérieur par un énorme verrou. Mais l'exaltation avait doublé les forces d'Alain, et bientôt le bois vola en éclats, le verrou tomba et la trappe s'abattit.

Alors, sans s'inquiéter du fracas produit par cette effraction, il se laissa glisser du grenier dans la pièce inférieure et courut au secrétaire. Ce fut en vain qu'il en chercha la clef. Contre son attente, Langot l'avait emportée ! Il se disposait à agir avec ce meuble comme il avait agi avec la trappe, lorsque le bruit d'une porte que l'on refermait arriva jusqu'au jeune homme.

Ce fut alors seulement qu'il entrevit les conséquences que pouvait avoir son arrestation dans cette situation, et chercha à fuir.

Il jeta autour de lui un regard effaré.

Il n'y avait point à se servir pour cela de l'issue qui conduisait à la cour, car il rencontrerait infailliblement Langot.

Il n'y avait point à remonter par la trappe.

Il lui eût fallu pour cela une échelle ou un entassement de tables et de chaises.

Il pouvait aller au-devant de Langot, l'étrangler et sortir par la porte du jardin. Mais c'était tout simplement un assassinat.

Montplet entrevit dans un nuage sanglant les deux bras rougis de la guillotine. Il aperçut une porte. Il se jeta contre cette porte.

Si cette porte était fermée, il était perdu. Par bonheur, la porte céda.

Au moment où elle céda, le loquet de la porte de la cour se levait et Langot entra dans la boutique.

Montplet se trouva dans une petite salle basse, succursale du magasin. Il alla tâtonnant au milieu des ballots et trouva la rampe grossière d'un escalier. Mais, sans doute fit-il quelque bruit, car la porte du petit magasin s'ouvrit, un rayon de lumière envahit

la pièce sombre, et la voix de Langot demanda :

— Qui est là ? qui est là ? Est-ce vous, la Jeanne ?

Alain se colla contre la muraille et se garda de répondre. La porte se referma.

Alain continua de monter l'escalier. Mais il n'avait pas franchi deux marches, qu'il entendit les cris de l'usurier. Celui-ci avait trouvé l'outil sous ses pieds, et, en levant la tête, avait vu la trappe éventrée.

Alain écouta.

Un grand bruit venait du dehors, les voisins accouraient à l'appel de Langot, la maison allait être envahie, on allait poursuivre, traquer, arrêter le voleur.

Alain comprit qu'il était perdu. Cette fois, ce n'était plus l'échafaud ; c'étaient les galères : il y avait escalade et effraction.

En ce moment, le chasseur était arrivé au haut de l'escalier, et tâtonnait dans une espèce de corridor au bout duquel brillait une ligne de lumière. Cette ligne indiquait une porte. Au bruit de la rue, aux cris de Langot, la porte s'ouvrit.

Cette porte était celle du petit grenier où logeait Jeanne-Marie.

Elle jeta un cri en apercevant un homme, mais ce cri, à demi étouffé, rentra en quelque sorte dans sa gorge.

Avant qu'Alain eût eu le temps de dire : « C'est moi ! » elle l'avait reconnu.

— Venez ! dit-elle.

Alain s'élança dans la chambre. Il était sauvé.

Langot continuait d'appeler au secours ; il prétendait avoir vu fuir un homme, il montrait l'outil avec lequel on avait essayé de forcer son secrétaire, il montrait la trappe dégingandée et pendant à un de ses gonds.

Il n'y avait pas de doute, un voleur s'était introduit dans la maison.

Or, comme tout était fermé, il devait y être encore.

On commença les recherches les plus minutieuses, on sonda tous les coins de la boutique et de l'arrière-magasin. Alain, d'où il était caché, put entendre l'escalier craquer sous les pas des visiteurs.

On arriva à la mansarde de Jeanne-Marie.

La porte en était close, et ce ne fut qu'à la suite de longs pourparlers que l'on en obtint l'entrée.

On trouva la veuve debout, tout habillée, et en proie à une vive émotion.

Elle raconta qu'elle allait se mettre au lit lorsqu'elle avait entendu tout ce tumulte, lequel l'avait frappée d'une si grande terreur, qu'après s'être verrouillée dans sa chambre, elle n'avait plus osé bouger.

Du moment où Jeanne-Marie affirmait n'être pas sortie de sa chambre, il était impossible que le voleur y eût pénétré. La pièce était d'ailleurs si étroite et si pauvrement meublée qu'il semblait impossible de s'y cacher.

Langot et ceux qui l'accompagnaient permirent donc à Jeanne-Marie de refermer sa porte et montèrent au grenier, où leurs recherches n'obtinent pas de meilleur résultat.

On en fut réduit à supposer que le voleur s'était enfui par la trappe qui lui avait servi pour s'introduire chez l'épicier, et que, tandis que celui-ci avait ouvert aux voisins, il avait réussi à gagner les champs.

L'alerte de Langot avait été si vive, qu'il ne voulut pas se coucher et passa toute la nuit dans des investigations inutiles. Ce ne fut que vingt-quatre heures après être entré dans la chambre de Jeanne-Marie qu'Alain put en sortir.

XIII.

Une fois hors de la maison de Langot, Alain respira.

Où allait-il aller? Qu'allait-il faire?

Il songea naturellement à maître Hénin.

Il était minuit. Il frappa chez lui et se nomma.

Maître Hénin s'habilla et ouvrit.

— Ah! ah! lui dit-il, c'est vous. J'ai, par ma foi, cru un instant que vous étiez pour quelque chose dans ce qui s'est passé l'autre nuit chez Langot. — Et vous ne vous êtes pas trompé. — Entrez, et vous me raconterez cela. — Non pas, sortez au contraire, j'ai

besoin d'air. — Le temps de m'habiller, et je suis à vous. — Très-bien!

Hénin passa ses pantalons et sa vareuse et vint rejoindre Alain qui, sans doute craignant de redevenir prisonnier, l'attendait dix pas de sa maison.

— Eh bien? lui demanda Hénin en l'abordant. — Eh bien, vous aviez raison. Mon Richard est pour le moins aussi canaille que le Langot, et ils se sont entendus pour m'envoler.

Et il lui raconta tout ce qu'il avait vu et entendu.

— Qu'allez-vous faire? demanda Hénin. — Je vais aller trouver un avocat à Saint-Lô forcer Richard à me restituer ce qui lui reste de mes titres et des pièces, et, un fois que je les aurai dans les mains, je m'adresserai au procureur du roi. Que diable il y a une justice pour les honnêtes gens peut-être. Doutez-vous que je réussisse? — Et si les deux bandits brûlent leurs lettres de change et disent que ces titres n'avaient plus aucun intérêt après le jugement de la Cochardière, il les ont anéantis? — Ne peut-on pas les prendre tellement de court qu'il n'aient le temps de rien brûler? — Il faudrait pour cela tomber sur eux à l'improviste avec un mandat d'arrêt. Mais vous n'obtenez pas leur arrestation sur une dénonciation sans preuves. D'ailleurs, qui vous dit qu'à cette heure leurs précautions ne soient pas déjà prises? — Mais, alors, supposez que vous soyez à ma place, Hénin, que feriez-vous? — Ah! dame... c'est difficile à dire... Les conseillers ne sont pas les payeurs, comme on dit. Attendre quelque chose de bon d'un plumeux, c'est accrocher sa peau à l'émerillon pour servir d'amorce au requin. Voyons, supposons un fois qu'ils pendent le vieux. Il se laisserait pendre sans rien avouer. Alors, vous seriez bien avancé! On ne vous donnera pas même un bout de la corde pour vous porter bon heur dans vos affûts. Dame! ce qu'il vous faudrait, ce serait de repincer ce que l'on vous a carotté. — Connaissez-vous un moyen pour cela? — Ma foi oui, peut-être. — Lequel?... Dites, et j'avoue que vous me rendrez un fier service. — Eh bien, je tâche

rais de m'accorder d'amitié avec l'oncle, j'irais chez lui, je lui dirais : J'aime votre nièce..

Alain rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Comment, j'aime sa nièce!... balbutia-t-il. — Farceur, répliqua le vieux maître d'équipage, croyez-vous que l'amour ne laisse pas plus de trace derrière lui que le sillage d'un canot dans la mer? Vous aurez peut-être le front de me dire que cela n'est pas vrai, quand tous les soirs vous venez nous causer de Jeanne pendant des quarts entiers, et que cela n'est jamais fini? Ah! il ne faut pas rougir pour cela, mon garçon! Jamais vous ne pouviez mieux choisir. C'est une brave Pquentaise, une belle femme et un riche cœur; c'est courageux, c'est économe, c'est propre, doux comme du vin aux épices. Avec elle, vous êtes sûr que votre pavillon ne déteindra jamais. — Maître Hénin, reprit le jeune homme, je ne suis pas encore décidé à me marier. Mais n'importe, votre idée m'en a fait naître une, à moi. — Bonne? — Je l'espère. — Alors, tant mieux! — Maître Hénin, je vous quitte. — Pour aller la mettre à exécution? — Justement! — Eh bien, puisse-t-elle réussir, si c'est une idée honnête!

Alain rougit une seconde fois.

— Il ne vous arrivera jamais tant de bien que je vous souhaite, Alain, continua le maître. Je sais bien que tout le monde n'est pas d'accord sur votre caractère, et que pour un qui en dit du bien, il y en a trois ou quatre qui en disent du mal. Oh! il ne faut pas me regarder de travers pour cela. En mer, je louvoie quelquefois, c'est la faute du vent; en conversation, jamais. Mais moi, comprenez-vous, je vous ai vu à l'œuvre, risquant votre vie pour sauver celle d'un pauvre petit mousse, et je me dis : Allons, allons, la tête peut être mauvaise, mais le fond de ce cœur-là est bon.

Alain prit sans répondre la main qu'Hénin lui tendait, la lui serra et s'éloigna en lui faisant adieu seulement de la tête.

— Oh! oh! dit Hénin, m'est avis que nous allons naviguer sous faux pavillon. Alors, tant pis pour toi, pirate; les pirates ne finissent jamais bien.

Alain retournait au Gabion. Il y trouva le petit Jean-Marie dans l'inquiétude la plus profonde. L'enfant, ne le voyant pas revenir le lendemain matin, était allé au bourg. Là, il avait appris ce qui s'était passé chez Langot, ce que tout le monde en savait, c'est-à-dire qu'un voleur s'était introduit chez lui, avait effondré la trappe qui donnait passage du grenier à la boutique, et essayé de forcer le secrétaire. Alors, lui qui avait conduit Alain jusqu'à l'escalier qui conduisait à ce grenier, l'idée lui était venue tout naturellement que ce voleur était son bon ami, et, ne le voyant pas revenir, il avait passé toute la journée dans les angoisses. Le soir, il était revenu au Gabion, espérant y retrouver Montplet. Mais il était évident que Montplet n'y était pas rentré.

Montplet n'y reparut que vers deux heures du matin.

Le petit Jean ne s'était pas couché. Il était assis sur l'escabeau devant la cheminée, près d'un feu mourant, et avait près de lui Pavillon, qui paraissait aussi inquiet que lui. Mais, tout à coup, Pavillon, qui était couché à la manière des sphinx, avec la tête allongée entre ses deux pattes, Pavillon releva la tête; puis agita sa queue en balayant le plancher avec elle; puis, alla vers la porte et se dressa tout debout.

— Ah! voilà M. Montplet qui revient, s'était écrié Petit Jean.

Et il avait couru vers la porte et l'avait ouverte.

A vingt pas d'elle, il vit la grande stature de son ami qui s'avancait dans l'ombre. L'enfant courut à Montplet et se jeta dans ses bras.

Alors commencèrent les questions. Mais aux questions il était assez difficile de répondre.

Aussi Alain se contenta-t-il de dire à l'enfant qu'il pouvait complètement se rassurer et que l'affaire, au lieu d'avoir des suites désagréables pour lui, aurait peut-être des résultats heureux pour tout le monde. Seulement, il dit à l'enfant de s'arranger de manière à voir sa mère et à lui dire qu'il avait absolument besoin de lui parler la nuit prochaine.

L'enfant regarda Alain.

— Mais, lui dit-il, bon ami, vous savez bien que mère Jeanne vous a fait répondre qu'elle ne pouvait plus sortir la nuit et que l'oncle Langot fermait les portes. — Si mère Jeanne, dit Alain en riant, ne pouvait pas venir il y a un mois, elle le pourra aujourd'hui, et si l'oncle Langot ferme la porte, sois tranquille, Petit-Jean, elle en trouvera la clef.

Petit-Jean ne demanda point d'explication. Quoique exilé de chez son oncle Langot, il revoyait sa mère à peu près aussi souvent qu'il voulait. Il lui suffisait pour cela de s'embusquer au coin d'une des rues aboutissant à l'église, et, quand il voyait sortir l'oncle Langot, de courir vite à la boutique. La porte s'ouvrait, la mère serrait son fils entre ses bras ; on guettait le retour de l'oncle, et lorsqu'on le voyait poindre à l'horizon en titubant comme un faune, l'enfant enfilait le chemin de la cour et se sauvait par la porte du jardin.

Il fit donc le lendemain ce que lui avait demandé son ami Alain. Il vit sa mère, et, à son grand étonnement, celle-ci se contenta de lui répondre :

— C'est bien, mon enfant ; dis à M. Alain que j'irai. Malgré cette promesse, Alain parut soucieux toute la journée.

Il était évident qu'il roulait dans son esprit quelque projet que sa conscience n'approuvait pas complètement.

Que l'on nous pardonne, ce n'est point un roman que nous écrivons, mais une histoire. Pour un roman, la fable que nous déroulons devant les yeux de nos lecteurs serait bien faible, et les personnages que nous évoquons bien peu étudiés.

Non ! c'est une espèce de daguerréotype pris au bord de la mer et pour lequel nous n'avons d'autre prétention que de lui avoir fait reproduire exactement la vérité !

Il nous faut donc avouer, au risque de diminuer l'intérêt qui, dans une composition bien faite, doit, à tout prix, être conservé au héros, que notre héros était un homme, que cet homme était un paysan normand, et que non-seulement il avait quelques-uns des vilains défauts inhérents à l'homme en

général, mais qu'à ces défauts se joignaient encore ceux que l'on dit être inhérents au terroir.

Par chance, comme le lui avait dit Hénin il y avait un bon cœur au fond de tout cela.

Le soir arrivé ou plutôt la nuit venue comme elle l'avait promis, Jeanne parut.

Montplet attendait sur le seuil.

En voyant Jeanne, il courut au-devant d'elle et la prit entre ses bras.

Jeanne le repoussa doucement.

— Oh ! ne craignez rien, dit le jeune homme. Jean-Marie n'est pas là, je l'ai envoyé tendre des collets aux bécassines.

Jeanne alors laissa le jeune homme appuyer les lèvres sur son front.

Seulement, au moment où les lèvres la touchèrent, elle soupira profondément.

On eût dit que la bouche d'Alain avait touché une blessure.

Le jeune homme l'entraîna dans le Gabion, et là il voulut la faire asseoir sur ses genoux.

Mais avec une grande douceur et en même temps une grande fermeté :

— Alain, lui dit-elle, je ne suis point venue vous voir comme une maîtresse, mais comme une amie. Avez-vous un service quelconque à me demander, je suis prête à vous le rendre, car ma vie vous appartient, vous le savez mieux que personne.

Le jeune homme voulut de nouveau la serrer contre sa poitrine, mais elle se dégagea de ses bras, s'assit près de lui sur une chaise et lui tendit la main.

— Parlez, dit-elle, je vous écoute. — Et si je n'ai rien à vous dire ? — Vous avez quelque chose à me dire, Montplet, puisque vous m'avez fait prier de passer chez vous. — J'avais à vous dire que je vous aime, Jeanne. — Autre chose encore, Alain ; vous n'eussiez pas choisi mon enfant pour messager si vous n'eussiez eu qu'une frivole parole à me dire. — Eh bien, oui, Jeanne, j'avais autre chose à vous dire. Quand je suis entré dans votre chambre et que vous m'avez demandé comment je me trouvais dans la maison de votre oncle, je vous ai dit que je m'y étais introduit pour vous voir.

Jeanne fit un signe affirmatif en laissant échapper un soupir.

— Eh bien, continua Alain, je mentais. — Je l'ai su le lendemain, dit Jeanne; mais

vous savez que je ne vous ai fait aucun reproche de votre mensonge. — Attendez, Jeanne, car c'est sans doute un bonheur pour nous tous que les choses aient tourné ainsi.



Que vous font mes soixante ans, gars Alain, si mon sang est encore aussi rouge que le vôtre? (Page 263.)

— J'en doute, dit Jeanne. — Vous allez voir, reprit Montplet: je venais parce que votre oncle Langot m'a indignement volé!

Jeanne ne répondit point.

— Que j'avais vu entrer chez lui son complice Richard, continua le jeune homme, et

que je voulais surprendre leur secret. — J'ai deviné tout cela, dit Jeanne, en voyant la trappe ouverte et la serrure du secrétaire attaquée.—Eh bien, Jeanne, comprenez-vous ce qui me reste à vous dire? — Non, Alain. — Il me reste à vous dire, Jeanne, qu'il ne tient

qu'à vous que nous soyons riches et heureux. — Heureux ? fit Jeanne. — Oui, heureux ; car autant, pauvre que je suis, j'ai d'horreur pour le mariage, autant, redevenu riche et maître de La Cochardière, je serai le premier à désirer mettre une bonne ménagère à la tête de ma maison. Eh bien, j'en jure Dieu, Jeanne, si vous me secondez, cette bonne ménagère, ce sera vous. — Merci, Alain, quoique vous mettiez une condition à la chose ; mais cela prouve toujours que vous ne me méprisez pas. — Moi, vous mépriser, Jeanne ! Oh ! non, Jeanne. Pourquoi donc vous mépriserais-je ? — Eh bien, voyons : dites, Alain, qu'attendez-vous de moi ?

Alain hésita.

— Parlez, dit Jeanne. — Vous savez, Jeanne, que votre oncle Langot et mon avocat Richard se sont entendus pour me ruiner ? — Je ne sais rien ; dites, Alain. — Voilà : les lettres de change à l'aide desquelles on m'a exproprié de La Cochardière sont fausses ou surchargées. — Après ? — Une partie de ces lettres de change est dans les mains de Richard, qui s'en sert pour rançonner votre oncle ; l'autre, dans la propriété desquelles votre oncle est rentré à force d'argent, se trouve dans le secrétaire que j'ai essayé d'ouvrir. — Après ? continua Jeanne d'un ton de plus en plus froid, car elle commençait à comprendre où Alain en voulait venir. — Eh bien, dit Alain, Jeanne, j'ai compté sur vous, sur votre amour, sur votre dévouement. — Pourquoi faire ? demanda Jeanne. — Comment, vous ne me comprenez pas ! dit Alain. — Non ! — Jeanne, il me faut ces papiers, notre bonheur est à ce prix.

Jeanne se leva.

— Monsieur Alain, dit-elle, je suis une honnête femme et non une voleuse. — Jeanne ! s'écria le jeune homme. — Mon oncle, continua la veuve, me donne l'hospitalité, et, si cher qu'il me la fasse payer, je suis chez lui, je suis son obligée ; je ne méconnaîtrai pas cette hospitalité en abusant de sa confiance. — Jeanne, dit Alain, ce n'est pourtant que par ces papiers que nous pouvons être heureux. — Monsieur Alain,

répondit Jeanne d'une voix faible, mais cependant clairement accentuée, quand j'ai entendu le bruit de vos pas dans le corridor, quand j'ai ouvert ma porte, quand je vous ai vu pâle et effaré, quand j'ai entendu les cris qui vous poursuivaient, les pas qui montaient derrière vous, je ne vous ai pas fait de conditions, moi ! je ne vous ai pas dit : « Monsieur Alain, vous ferez ceci ou je ne ferai pas cela. » Non ! comme je vous avais ouvert la porte, je vous ai ouvert mes bras, je vous ai ouvert mon cœur ; j'éprouvais une espèce de joie sombre à vous sauver en me perdant. N'aviez-vous pas sauvé mon fils en risquant votre vie, vous ! — Jeanne ! — Quand vous m'avez fait dire par Jean-Marie que vous désiriez me voir, mon cœur a bondi de joie, je vous l'avoue, car j'ai cru que vous vous repentiez. J'ai cru... je me trompais, monsieur Alain ; vous vouliez me voir pour me proposer un marché honteux... Je tâcherai d'oublier que je vous ai revu ; adieu, monsieur Alain... — Jeanne. Jeanne ! s'écria le jeune homme en lui barrant le chemin. — Vous êtes un homme, vous êtes le plus fort, Montplet, je ne lutterai point avec vous. Si vous voulez me garder chez vous jusqu'à ce que l'on s'aperçoive de mon absence, jusqu'à ce que je sois perdue tout à fait, vous le pouvez, et je n'ai rien à faire qu'à pleurer. Mais vous ne ferez pas, je l'espère, contre moi, Alain, ce que vous ne feriez pas contre une étrangère... Tout ce que je vous demande, c'est d'oublier... que vous avez eu besoin de moi et que je me suis dévouée à vous corps et âme et sans conditions. Maintenant, voulez-vous me laisser passer, Alain ?

Alain, les dents serrées par la colère, la rougeur sur le front, le cœur serré par le sentiment de sa propre infériorité devant cette femme, se rangea et la laissa passer.

Jeanne s'éloigna sans retourner la tête, sans pousser un soupir ; elle ouvrit la porte et la referma sans hésitation ; et quand Alain courut à cette porte pour voir si la veuve ne revenait pas, il la vit à vingt ou trente pas du Gabion : elle commençait à se perdre dans l'obscurité, grâce à ses vête-

ments sombres qui se confondaient avec les ténébres.

Alain poussa un soupir et laissa tomber ses bras inertes le long de son corps.

Pour qui ce soupir ?

Était-il pour cette femme qui avait tout sacrifié pour lui et qu'il récompensait si mal de son dévouement ?

S'envolait-il à la suite de son espoir envolé de refaire un jour sa fortune ?

Peut-être y avait-il de l'un et de l'autre.

Si l'homme n'est jamais complètement bon, il est rare qu'il soit complètement mauvais.

XIV.

Alain resta seul et mécontent de lui.

Il était une heure du matin, à peu près.

La lune se levait.

Il prit son fusil, sa carnassière, des provisions pour toute la journée, et partit.

Un sentiment de honte le fit aller du côté opposé à celui où il avait envoyé l'enfant.

C'était, depuis sa maladie, la première fois qu'il retournait à la passée.

Il trouva tous ses postes détruits par le mauvais temps et surtout par l'abandon.

Le vent avait renversé ses abris ; les barriques dans lesquelles il se mettait à l'affût étaient pleines de sable ; les quartiers de roc derrière lesquels il se plaçait avaient été déplacés par la marée ; les lagunes, les flaques d'eau avaient changé de place.

Le chasseur employa la journée tout entière à reconnaître son terrain et à rétablir ses embuscades.

Puis, la nuit venue, comme on était au printemps et que l'hiver s'était prolongé plus longtemps que d'habitude, le gibier effectuant par bandes nombreuses son retour au Nord, il réussit à abattre une assez grande quantité de canards.

Au point du jour il rentra au Gabion, portant une énorme charge de gibier.

Le petit Jean-Marie était déjà debout et l'attendait. L'enfant accourut au-devant de lui.

Mais Alain, tout en lui souriant, n'eut pas

le courage de l'embrasser comme de coutume.

Puis, rentrant dans le Gabion et jetant un regard tout autour de lui comme s'il eût cru trouver quelqu'un qui l'attendit :

— Il ne s'est rien passé en mon absence ? demanda-t-il. — Si fait, monsieur Alain ; maître Hénin est venu, dit l'enfant. — Ah ! maître Hénin est venu ; et que me voulait-il ? — Je ne sais pas ; mais ce que je sais, monsieur Alain, c'est qu'il était bigrement en colère, le maître. — Ah ! ah ! Il te l'a dit ? — Oh ! il n'a pas eu besoin de me le dire, je l'ai bien vu. Sa chique allait et venait dans sa bouche, que l'on eût dit un écureuil dans sa cage. Pour lui avoir tant seulement demandé s'il n'avait pas vu la Jeanne-Marie, il m'a allongé un grand coup de pied.

Alain ne répondit point, mais se douta qu'il s'était passé quelque chose de nouveau au village.

Sa première idée fut que la veuve était allée tout conter au maître.

Mais cette espèce de dénonciation allait si peu au caractère de la Jeanne-Marie qu'il secoua la tête en se répondant à lui-même :

— Non, ce n'est pas cela.

Toutefois, quel que fût le motif qui eût amené le maître d'équipage, quelle que fût l'explication qu'il vint demander à Alain, le chasseur était peu curieux de le voir.

Il sentait parfaitement que sa conduite dans toute cette affaire n'était point exempte de reproches.

Seulement, ces reproches, il voulait bien se les faire à lui-même, mais il ne voulait point qu'un autre les lui fit.

Il résolut donc de retourner à la mer sans même prendre un instant de repos.

Il dormirait dans quelqu'un de ses postes.

Il renouvela ses provisions et ses munitions de manière à n'être point obligé de rentrer au logis de trois ou quatre jours.

Jean-Marie regardait le jeune chasseur faire ces préparatifs avec une surprise inquiète.

Alain ne lui adressant pas la parole, le pauvre petit avait peine à se décider à lui parler le premier.

Cependant, après une hésitation de quelques minutes, voyant que son ami Montplet allait le quitter sans même lui dire adieu, il sentit qu'il lui fallait parler ou bien qu'il étoufferait.

— Est-ce que je vous ai fait quelque chose, monsieur Alain? demanda-t-il la voix entrecoupée de larmes. — Toi! mon pauvre garçon, dit Alain-tressaillant, car il sentait bien que, sans motif apparent du moins, il n'était point pour l'enfant tel que d'habitude; pourquoi me demandes-tu cela? — Oh! monsieur Alain, dit le petit Jean, c'est que depuis votre retour vous ne me faites pas bonne figure. Si je vous avais offensé, voyez-vous, il faudrait le dire; je vous demanderais bien vite pardon, car je vous aime tant que je ne l'aurais point fait exprès. — Dieu m'est témoin, dit le jeune chasseur, que je n'ai rien à te reprocher, mon pauvre enfant. — Alors, monsieur Alain, vous avez quelque chose qui vous soucie, car, en vérité, vous avez l'air encore plus triste que quand vous étiez malade. — Oui, j'ai des ennuis, mon garçon. — En ce cas, monsieur Alain, il faut les aller raconter à Jeanne-Marie, dit l'enfant; elle vous a tant en amitié que, si elle y peut quelque chose, elle vous ôtera vos chagrins.

Alain embrassa le pauvre petit mousse et se mit en route.

Mais l'enfant le suivit.

— Vous n'allez pas chez maître Hénin, monsieur Montplet? lui demanda-t-il. — Pas aujourd'hui, petit Jean, le passage est bon et j'en veux profiter. — Mais s'il vient? — S'il vient, tu le lui diras. — Oh! non, par ma foi! je ne le lui dirai pas. — Pourquoi? — Parce qu'il s'impatientait tant déjà hier, qu'il sera bien certainement furieux aujourd'hui. Il va en avaler sa chique, c'est sûr. Adieu et bonne chance, monsieur Alain. — Adieu, petit Jean.

Puis, comme le chasseur s'éloignait à grands pas dans les dunes :

— Oh! non, que je ne l'attendrai pas, continua l'enfant; je vais m'en aller à Isigny vendre nos canards et nos bécassines, et s'il vient, le vieux maître, eh bien, il pourra cogner tout à son aise contre la

porte et contre les murs. J'aime mieux qu'il passe sa *bisque* sur le bois et sur la pierre que sur ma peau.

Disons en deux mots et avant d'en voir les résultats, ce qui causait la *bisque* de maître Hénin.

Jeanne-Marie avait cru être sortie sans avoir été vue de son oncle.

Elle s'était trompée.

Le viell usurier, aux aguets depuis la nuit de l'alerte, avait entendu craquer sous les pas de la veuve, si légère qu'elle fût, les planches de l'escalier.

Il n'avait pas bougé, mais avait ouvert l'œil.

La porte de la cour avait crié; il s'était levé alors et avait vu sa nièce s'acheminer par la cour et disparaître dans le jardin.

Sa tête avait fort travaillé depuis cette nuit-là, il avait beaucoup réfléchi, et plus il avait réfléchi, plus il était demeuré convaincu que l'homme, quel qu'il fût, qui avait éventré la trappe et voulu forcer le secrétaire, avait trouvé un refuge dans la chambre de Jeanne-Marie.

Cet homme, c'était un voleur ou un amant, tous les deux peut-être.

Ce voleur ou cet amant, quel pouvait-il être?

Les probabilités indiquaient Alain Montplet.

Le Langot se leva, suivit sa nièce, la vit sortir par la porte du jardin et se diriger vers le Gabion.

Il n'eut plus de doute. Alain ne pouvant venir chez elle, elle allait chez Alain.

Il attendit, et quand la Jeanne-Marie vint, ce fut lui qui lui ouvrit la porte.

La Jeanne comprit qu'elle était perdue.

Elle ne se trompait pas.

L'usurier, enchanté de se débarrasser d'elle, lui enjoignit de faire son paquet et de partir le lendemain.

Jeanne, résignée comme toujours, n'essaya point de se disculper, ne récriminant point. Elle obéit.

Le lendemain, à sept heures, elle sortait de chez son oncle, son mince bagage sous le bras, et elle s'en allait, sans savoir où, droit devant elle.

Au bout d'un quart de lieue, elle trouva la mer.

Elle posa son bagage à côté d'elle et s'assit sur la dune, regardant l'Océan d'un œil atone et abruti.

Qu'allait-elle faire? qu'allait-elle devenir?

Elle n'en savait rien.

Elle comprenait bien en effet ce qui allait se passer et ce qui se passait déjà dans le village : son oncle allait répandre la nouvelle de son départ et la cause de sa rigueur. La Jeanne-Marie, dont la vie avait toujours été irréprochable, allait être dés-honorée.

Ce que prévoyait la pauvre veuve s'accomplissait de point en point.

Tout Maisy savait déjà que l'épicier avait chassé sa nièce parce que celle-ci avait reçu un amant chez lui et que, ne pouvant plus le recevoir, elle allait, la nuit, le visiter dehors.

Or, on disait sourdement que cet amant c'était Montplet, et l'on parlait tout bas d'une action que Thomas Langot allait sans doute se décider à intenter contre eux, et dans laquelle ils seraient accusés d'avoir voulu le voler en forçant son secrétaire.

La Jeanne-Marie ne fut pas longtemps à en rester au doute sur ce qui se passait au Maisy.

Les premières personnes qui vinrent à la plage et qui la trouvèrent là ne manquèrent pas de lui rapporter tout ce qui se disait.

Or, comme c'était avant tout une honnête femme, elle ne chercha ni à nier ni à excuser sa faute.

Elle courbait la tête sous la réprobation générale et acceptait le châtimeut que Dieu lui envoyait; mais, au milieu de son désespoir, il y avait encore un élan de son cœur envers la Providence.

Elle remerciait Dieu de lui avoir donné son cher petit Jean-Marie, car elle sentait que sans son amour pour cet enfant elle n'eût pu survivre à tant de honte, et que ses sentiments de chrétienne eussent été impuissants pour l'empêcher de se donner la mort.

Elle remerciait encore Dieu d'avoir éloigné son enfant d'elle, car il lui semblait

qu'elle fût devenue folle si toutes ces humiliations, elle eût dû les subir devant son fils.

Elle errait donc le long de la plage, ne sachant que devenir ni à quel parti s'arrêter, fuyant la douleur d'un visage nouveau, et d'une raillerie ou d'une pitié nouvelle, lorsque le hasard lui fit rencontrer maître Hénin.

Stupéfait de la voir tout en larmes quand, à la suite de sa conversation avec Alain, il eût cru la trouver dans la joie, le matelot arrêta la veuve qui tentait de le fuir comme les autres et l'interrogea.

Alors, fondant en larmes et le cœur débordant, elle lui raconta tout ce qui s'était passé : les promesses d'Alain, sa résistance, sa faiblesse lorsqu'elle craignit que le bruit n'attirât son oncle dans sa chambre; enfin, poussée à bout, elle lui dit la scène de la nuit, comment Alain l'avait fait venir au Gabion pour lui proposer un pacte qu'elle avait repoussé, et comment, surprise par son oncle en flagrant délit de course nocturne, elle avait été honteusement chassée de chez lui.

— Ah! s'écria le vieux maître, il ne m'a rien dit de tout cela, le lascar. Mais il y a quelque chose là-dessous, Jeanne-Marie; je ne puis croire le gars si gremlin qu'il en a l'air au premier abord. — Oh! si ce n'était que moi, maître Hénin, dit Jeanne-Marie, Dieu sait que je subirais la punition de ma faute sans me plaindre, car la faute est grande, je le sais bien. Mais je l'aimais, et l'on n'est pas forte quand on aime et que le cœur ne marche plus d'accord avec l'esprit... C'est mon fils, c'est ce pauvre innocent qui aura à rougir de sa mère. Oh! je ne m'en consolerais ni ne m'en guérirais jamais... — Allons, dit maître Hénin, que diable nous chantez-vous là? Vous n'êtes point si coupable que vous vous faites, Jeanne. Est-ce que vous cesserez d'être honnête parce qu'un gueux aura abusé de votre cœur? Est-ce qu'une bonne barque cesse d'être bonne parce qu'elle attrape une avarie?

Puis, remarquant que quelques curieux, le voyant causer si vivement avec Jeanne-Marie, s'étaient approchés;

— L'honnêteté est là ! dit-il en s'appliquant sur la poitrine un coup de poing qui eût assommé un bœuf, et il faut être bête comme un congre pour la mettre ailleurs. Venez à la maison, ma fille, la Louison vous recevra comme une sœur, et le premier qui vous manquera de respect, je lui tambourinerai sur la carcasse l'air de *Prends garde à ta peau*, de manière à en déguster les autres. Qu'on se le dise !

Ces dernières paroles, le maître d'équipage les avait prononcées très-haut, de façon à être entendu de tout le monde ; et comme chez lui l'exécution suivait toujours de très-près la menace, on s'écarta avec déférence lorsque, prenant le bras de Jeanne-Marie, maître Hénin l'entraîna du côté de sa demeure.

Comme Hénin l'avait promis, Louison fut parfaite.

Elle reçut la veuve comme une sœur, et elle fut installée dans la famille avec autant de grandeur que de simplicité.

Puis, laissant Jeanne-Marie aux soins de sa femme, le vieux marin s'en était allé du côté du Gabion à la recherche d'Alain Montplet.

XV.

Le petit Jean-Marie nous a raconté comment Hénin avait été de si méchante humeur en ne rencontrant pas celui qu'il cherchait.

Mais le lendemain ce fut bien autre chose lorsque, impatienté d'attendre le chasseur chez lui, il retourna au Gabion dont il trouva la porte fermée et dans lequel il ne put entrer malgré les coups de pied furieux dont il l'assiégea, le prudent Jean-Marie ayant eu soin d'assujettir celle-ci en dedans avec des barres de fer, et de sortir par la fenêtre pour aller faire sa course chez le giboyeur.

Enfin, lassé d'user ses semelles contre les madriers qui fermaient le Gabion, maître Hénin s'arrêta et se mit à réfléchir.

— Allons, allons, dit-il, c'est clair comme le jour, il a pris le large et ne se soucie pas de nous voir bord à bord. Mais que la drisse

du pavillon me serve de cravate si je ne lui donne pas une chasse de frégate à corsaire ! Ah ! ah ! il se moque de moi comme un gabier d'un bourgeois, d'un soldat ou d'un calfat ; mais que les rats rongent mes galons si je ne l'accoste un jour ou l'autre, et, quand ce jour-là viendra, gare à lui ! car, par ma foi, je ferai feu de bâbord et de tribord !

Et là-dessus, le maître d'équipage, bien résolu en effet à donner la chasse à Alain, prit, en continuant de tourmenter impitoyablement sa chique, le chemin des bancs où il se doutait bien qu'Alain devait se trouver.

Alain l'aperçut sur la plage, et, très-décidé à échapper à ses remontrances, il se dissimula si bien dans les anfractuosités des rochers que le brave marin passa à quelques pas de lui sans l'apercevoir.

Pendant plus de deux heures, Hénin battit les bancs en tous sens, et, comme la marée montait, force lui fut bien de gagner la côte.

Le chasseur, s'en voyant débarrassé, sortit de sa cachette et s'arrangea pour l'affût du soir.

Il chargea soigneusement son énorme fusil, calibre huit, avec la grenaille de fonte, et s'embusqua dans une des barriques défoncées qu'il avait placées dans le sable.

Bientôt l'ombre, venant de la terre, s'étendit peu à peu sur le rivage, puis sur l'Océan. La première étoile se montra au midi. La mer montait.

Elle était calme, et son mouvement monotone se faisait entendre à intervalles égaux.

Enfin l'obscurité augmenta ; il n'y eut plus de distinct que la petite lagune auprès de laquelle Alain s'était établi et qui brillait encore comme un miroir dans son cadre d'ébène.

En ce moment, mille bruits, confus pour tout autre qu'Alain, mais distincts pour une oreille aussi exercée que la sienne, le firent tressaillir.

On entendait des cris aigus, des sifflements aigus, des glapissements nasillards mêlés aux crépitements que font les ailes en battant l'air.

C'étaient les pluviers, les courlis, les sarcelles, les vinjons, les canards qui arrivaient. Ils passaient tous à une grande hauteur au-dessus de la tête d'Alain.

Cependant, un volier de canards sauvages tournoya longtemps dans les environs; puis, tout à coup, il vit l'eau rejaillir sous le choc de plusieurs corps. Les canards s'abattaient sur la lagune.

Ils étaient plus de cinquante.

Ils restèrent quelque temps le cou droit, la tête inclinée dans la direction du vent, afin de s'assurer si le gîte qu'ils avaient choisi pour passer la nuit était bien sûr; puis, n'entendant plus que le murmure régulier de la vague mourant sur le sable, ils commencèrent mille évolutions.

Les uns ne se trouvant probablement pas suffisamment repus, plongeaient pour saisir les crevettes et les petits crabes dans la vase.

Les élégants de la bande s'occupaient du soin de leur toilette, secouant l'eau sur leurs plumes azurées et les lustrant avec leurs becs.

Peu à peu ils se réunirent sur le bord de la flaque d'eau en une masse compacte qui, de loin, paraissait toute noire.

En ce moment, une épouvantable détonation se fit entendre, et une grêle de plomb arriva au milieu de ces malheureux oiseaux.

Tous ceux qui en eurent la force prirent leur vol, mais un second coup de fusil en arrêta bon nombre dans leur essor.

Alain avait visé bas pour le premier coup, afin que le plomb, en ricochant, fût plus meurtrier; haut pour le second, afin de suivre l'ascension perpendiculaire des canards, et les résultats étaient magnifiques.

Un bon tiers de la troupe gisait inanimé à la place même où il avait reçu le premier coup; l'autre tiers, démonté, écloppé, s'était jeté dans la lagune, et Pavillon y poursuivait et y atteignait les blessés malgré leurs habiles plongeurs.

Satisfait de sa soirée, et comme la nuit était déjà trop avancée pour tenter un second affût, Alain s'abrita dans une de ses barriques dont il tourna le fond du côté du vent, et essaya de prendre un peu de repos.

Vers trois heures du matin, la mer était redescendue.

C'était l'heure de battre les bancs qu'elle avait laissés à sec, et le chasseur se mit en route.

Il venait de tuer quelques sarcelles, lorsqu'en dépassant l'angle d'un rocher, au moment où il redoublait de précautions pour s'approcher d'un endroit où il soupçonnait trouver du gibier, il reçut un coup violent sur l'épaule.

Il se retourna rapidement.

Un homme, armé d'un bâton auquel il imprimait encore le moulinet dont le chasseur avait essuyé le prélude, était debout à deux pas de lui.

La nuit était sombre encore.

Alain se crut attaqué, il épaula vivement et mit l'agresseur en joue. Mais un nouveau coup de bâton, appliqué sur l'extrémité du canon, fit basculer l'arme dans ses mains, et le fusil tomba sur la grève.

Alain se précipita pour le ramasser.

— Allons, allons, dit la voix bien connue de maître Hénin, laissez en paix votre outil, monsieur Montplet; quoique j'aie la peau aussi noire que celle d'une macreuse et que je doive sentir pas mal la sauvagine, je ne suis pas de votre gibier. — Comment! dit le jeune homme, c'est vous, maître, vous ici à une pareille heure? — Mille carcasses! il le faut bien, puisque vous fuyez les amis et que vous avez à perpétuité échangé, à ce qu'il paraît, les solives de votre Gabion contre le plafond du bon Dieu. — Qui, moi?... vous croyez que je vous suis, maître Hénin? — Je ne sais si vous me fuyez, mais, depuis hier, vous manœuvrez de façon que je ne puis apercevoir que votre poupe, ce qui n'est pas honnête. — Je vous assure, Jacques... — Assez, assez, vous allez mentir, prenez garde! et, outre qu'il ne faut pas blaguer les vieux, il est indigne d'un honnête homme de mentir. Croyez-vous qu'on fiche dedans comme un terrier le vieux contre-maître Jacques... Non pas, j'ai suivi votre sillage dans le sable; je voyais fort bien que vous relâchiez derrière chaque caillou, guettant de là maître Hénin et essayant de l'éloigner de vos eaux. Ah! si ce diable de

sable ne s'était pas changé là-bas en galets, vous n'eussiez pas évité l'abordage, mon bonhomme. Mais je me suis dit : « Toi, sois tranquille, à un moment ou à un autre, je te pincerai. » Et, en effet, aussitôt que la marée l'a permis, je suis venu, je me suis guidé sur la flamme de votre coup de feu, et me voilà ! Ce n'est pas plus malin que cela. — Vous voilà, soit, je vous vois bien. Après, qu'avez-vous donc de si pressé à me dire ? — Ah ! ah ! continuation de la blague ; vous le savez bien ce que j'ai à vous dire.

Ce qu'Alain savait surtout, c'est que quand maître Hénin s'était mis une chose dans la tête, il n'était pas homme à en démordre. Il se résigna donc à subir ce que le vieux maître appelait un abordage.

— Allons, allons, dit-il, je vois ce que c'est ; vous venez pour Jeanne-Marie, n'est-ce pas ? — Vous voyez bien que vous savez ce qui m'amène. — Il paraît que Jeanne a été vous raconter son histoire ? — Peu vous importe comment je l'ai sue, puisque je la sais. Alain, je vous avais donné un bon conseil, un conseil d'honnête homme. C'était, puisque vous aviez aimé la Jeanne-Marie et que la Jeanne-Marie vous aimait, o'était d'épouser la veuve. Ce conseil, vous ne l'avez pas suivi... — Que voulez-vous ? dit le jeune chasseur, cela m'a répugné d'aller prendre ma femme dans la maison où l'on m'avait dépouillé. — La meilleure frégate qu'ait jamais foulée le pied d'un matelot, c'était la frégate la *Victorieuse*, qui s'appelait le *Victory* avant que nous l'eussions enlevée aux Anglais. Non, non, ce ne sont point vos vraies raisons cela, gars Alain ; vous hissez un pavillon de circonstance pour m'éloigner de vos eaux, mais le vrai, vous vous gardez bien de me le montrer. — Eh bien, soit ! répondit Alain, je vais vous parler franchement ; je rends justice à Jeanne-Marie et à ses bonnes qualités ; c'est une honnête femme et un brave cœur ; elle m'agrèrerait pour le mariage plus qu'aucune autre, mais, que voulez-vous, ce n'est point dans mes idées de me marier. — Vraiment ? — Oui, j'ai encore la tête trop jeune, et ce serait nous rendre tous deux malheureux pour toujours. — Mon garçon, fit Hénin d'un ton sévère, c'est la nuit où

elle vous a reçu et caché dans sa chambre pour vous empêcher d'être pris et puni comme un voleur que vous auriez dû faire ces réflexions-là. Il fallait alors étalinguer un câble d'honnêteté, vous tenir au large et ne pas courir sur les brisants.

Dès lors que maître Hénin s'exprimait ainsi, il était clair qu'il savait tout.

Alain resta quelques instants sans répondre.

Puis, essayant de prendre un air léger et insouciant :

— Que voulez-vous, maître Hénin, dit-il, on n'a pas toujours sa raison, et à ma place...

— A votre place ! répondit le maître d'équipage dont la voix devenait de plus en plus grave et le visage de plus en plus sévère ; à votre place ! que n'y étais-je ! Du diable si je me fusse comporté comme vous l'avez fait ! J'ai connu la vie, mille tonnerres ! et une vie que vos bamboches c'est du petit-lait auprès des miennes. Sous l'*ancien*, vu que ce fut un *terrien* fini et qu'il n'adorait pas trop le matelot, on avait encore par-ci par-là quelque part de prise, quelque arriéré de solde, et l'ou noçait, on adorait les belles, on se soûlait jusqu'à s'affaler sous la table au dessert ; on se flanquait des raclées, enfin, tout le tremblement des plaisirs. Mais, quant à abuser de force ou autrement d'une brave femme ou d'une honnête fille, non, monsieur Alain, ce n'est pas d'un matelot, cela, et si, pauvre et malheureux, j'avais trompé une pauvresse et une malheureuse comme moi, il me semblerait que j'aurais abusé de ma sœur, ce qui n'aurait pas été beau ! — Morbleu, maître Jacques, dit Alain, je ne vous savais pas si vertueux. — Allons, allons, assez de rire, maître Alain, répondit le maître d'équipage. Dans ce moment-ci, voyez-vous, vous me faites l'effet de ces Chinois qui peignent de gros canons sur leurs sabords pour effrayer les Malais. Ce rire-là n'est point dans votre cœur, garçon, et vos moqueries ne me font pas plus de honte qu'elles ne diminuent la peine que j'éprouve en songeant à la pauvre diablesse que vous laissez affalée à la côte après l'avoir amenée à sa perdition. — Et en quoi est-elle plus perdue et affalée à la côte qu'auparavant ?

— Ah! c'est vrai, vous ne savez pas ce qui lui est arrivé. — Non! que lui est-il arrivé? — Il lui est arrivé qu'avant-hier, dans la nuit, en revenant de vous voir au Gabion, où, soit dit entre nous, ce n'était point la peine de l'appeler pour lui faire des propositions aussi honteuses que celles que vous lui avez faites, il lui est arrivé qu'elle a trouvé son oncle qui l'attendait, et qui, enchanté d'avoir une occasion, l'a chassée de chez lui comme une vagabonde et une coureuse de nuit. — Ah! je ne savais pas cela. — Vraiment? — Je vous le jure, maître Hénin. — Et cela change-t-il vos dispositions? — Mais pourquoi, reprit Alain sans répondre à la question du contre-maître, pourquoi, lorsqu'elle s'est trouvée sans asile, n'est-elle pas venue m'en demander un, à moi? — Ah! oui, c'est cela, vous la repoussez de chez vous comme femme, mais vous l'auriez reçue comme votre maîtresse! Elle s'en est bien gardée, la pauvre chère créature du bon Dieu, et elle a bien fait. — Il me semble, dit Alain, que cela eût toujours mieux valu que de voguer à l'aventure, car, si le Langot a tout dit; comme je n'en doute pas, la pauvre Jeanne-Marie ne trouvera pas une maison où reposer sa tête...

Et il poussa un soupir involontaire.

Les yeux du contre-maître flamboyaient.

— Eh bien, c'est ce qui vous trompe, dit-il, elle en a trouvé une. — Laquelle? — La mienne.

Alain devint rêveur; son cœur se serra; il eut un instant honte de lui-même.

Il avait une crainte réelle de perdre son indépendance, dont il sentait tout le prix. Il ne croyait pas que les douces joies du ménage, dont il avait vu le tableau chez le contre-maître, pussent le dédommager de son sacrifice; mais, malgré ses habitudes de dissipation et ses goûts sauvages, ce n'était point un méchant cœur. Il n'avait jamais entendu parler si sérieusement de ce qu'il considérait comme une étourderie sans conséquence. Les suites que celle-là avait déjà eues pour la pauvre veuve le touchaient, et il se demandait s'il ne ferait pas bien, quoi qu'il lui en coûtât, d'accomplir un devoir.

Par malheur, maître Hénin lut mal ce qui

se passait en ce moment-là dans le cœur du jeune homme; il crut qu'il s'endurcissait au lieu de s'attendrir, et tout à coup, en frappant du pied :

— Ah! dit-il, vous êtes joliment chanceux, vous, que je ne sois ni le père ni le frère de la pauvre Jeanne-Marie...

Alain releva la tête comme si un serpent l'eût piqué.

— Oh! oh! dit-il, et pourquoi donc cela, s'il vous plaît, maître? — Parce que je vous apprendrais, mon gars, qu'on risque quelquefois sa peau à déshonorer une femme. — On ne déshonore jamais que celles qui veulent bien être déshonorées, répondit brutalement Alain, et Jeanne-Marie serait votre fille ou votre sœur, que ce serait tout comme, entendez-vous, maître Jacques. — C'est-à-dire que vous ne l'épouseriez pas? — Par ma foi, non! — Et que me répondriez-vous pour vous excuser? — Je vous répondrais, en supposant que je consentisse à m'excuser, que je ne me trouve pas assez joli garçon pour supposer que celle qui m'a cédé n'aurait pas tout aussi bien cédé à un autre. — Et vous croyez que je ne vous ferais pas rentrer dans le ventre une lâcheté semblable? — Une lâcheté, avez-vous dit, maître Hénin? — Une lâcheté, oui, je l'ai dit et je le répète, une lâcheté! — Sans vos soixante ans, maître Hénin, vous paieriez cher une pareille insulte, c'est moi qui vous le dis. — Que vous font mes soixante ans, gars Alain, si mon sang est encore aussi rouge que le vôtre, et si je ne demande qu'à en verser un bidon pour votre service?

Alain haussa les épaules.

Depuis sa course de la veille au Gabion, maître Hénin, dont la susceptibilité avait été vivement froissée, avait beaucoup de peine à contenir la rage sourde qui bouillonnait en lui.

Il en résulta qu'à ce geste de commisération, perdant complètement le souvenir de la mission pacifique qu'il avait à accomplir, il éclata.

— Mille tonnerres! s'écria-t-il, est-ce qu'un homme est demâté parce que les vers ont entamé sa coque?... Ce n'est pas mon avis à moi, gars Alain, si c'est le vôtre, et je vous

montrai qu'une vieille carcasse comme la mienne peut encore crânement envoyer sa bordée. Je me crocherais avec vous quand vous voudrez, au sabre ou au couteau, à votre choix, entendez-vous cela, méchant pousse-caillou?..

Alain fit un geste pour saisir son fusil déposé contre un rocher.

Maître Hénin se rapprocha d'un pas pour empêcher le jeune homme de se servir de son arme, en même temps qu'il assujettissait son bâton entre ses doigts.

Mais Alain comprit que cette lutte avec un vieillard était impossible.

— Quittons-nous, dit-il, c'est assez causé comme cela. En vous écoutant plus longtemps, je perdrais le souvenir d'une amitié qui m'a été chère, et je ne serais plus maître de moi-même. Si vous avez cru que des injures et des menaces pouvaient autre chose que confirmer ma résolution, vous vous êtes étrangement trompé.

Hénin réfléchit qu'effectivement il avait fait fausse route.

— Dites à Jeanne-Marie, continua le chasseur, que je la plains sincèrement, que je déplore la fatalité qui l'a jetée sur ma route, que s'il existait un autre moyen de la consoler que celui que vous avez eu la prétention de m'imposer, quoi qu'il m'en dût coûter, je serais heureux de l'employer. Mais, quant à enchaîner ma liberté, à me créer des affections que je ne comprends pas encore, à m'imposer des devoirs que je ne saurais remplir, je ne le puis! Et, maintenant, oublions des injures mutuelles qui, par bonheur, n'ont eu d'autres témoins que la nuit, l'Océan et Dieu. Adieu, maître Jacques!

Et, sifflant Pavillon, le chasseur s'éloigna rapidement.

Hénin hésita s'il ne suivrait pas Montplet. Le vieux maître était tenace, mais cependant il n'eût pas mieux demandé que de faire abnégation de ses petits griefs personnels pour ramener Alain à des sentiments meilleurs.

Or, le jour n'était point encore venu, et, dans l'obscurité, il lui eût été impossible de retrouver le chasseur parmi le dédale de

rochers et de lagunes. Il se décida, en conséquence, à reprendre le chemin de la côte traversa le marais, entra au Gabion et revilla Jean-Marie.

Jean-Marie eut grand' peur en reconnaissant la voix de maître Hénin.

Mais, lorsqu'on eut allumé la lampe et que l'enfant eut vu l'expression de tristesse répandue sur le visage du vieux contre maître, sa frayeur se changea presque en compassion.

— Oh! mon Dieu, dit le petit Jean, qu'a-t-il donc, monsieur Jacques? — Il y a, mon enfant, dit le contre-maître avec la plus grande douceur, il y a qu'il faut se lever sans retard, prendre son petit bagage et venir avec moi. — Où cela, maître? demanda l'enfant. — Rejoindre ta mère. — Alors, s'écria l'enfant joyeux, c'est ma mère qui m'envoie chercher? — Oui, répondit le maître. — Mais, mon ami Alain, que va-t-il dire en me retrouvant pas ici? — Il comprendrait parfaitement que tu n'y sois plus.

L'enfant réfléchit un instant; puis, sentant que maître Hénin avait le droit d'agir comme il agissait en vertu d'un pouvoir quelconque, il se leva, s'habilla, fit son paquet et le suivit.

Le contre-maître le prit par la main, et tous deux s'acheminèrent du côté de Maisy.

Tout le monde dormait dans la maison de Jacques Hénin.

Louison, qui, seule, couchait dans la première pièce, se réveilla en entendant tourner le loquet, et demanda :

— Est-ce toi, Jacques? — Oui, c'est moi, répondit le marin en faisant agenouiller le petit garçon au pied du lit.

Puis, prenant la main de Louison et appuyant cette main maternelle sur la tête du petit Jean-Marie :

— Tiens, femme, dit-il, nous en avions onze, c'était un mauvais nombre; Dieu nous fait la grâce de nous envoyer le douzième.

Remercie Dieu!

XVI.

Alain passa trois jours entiers après cette scène avec maître Hénin sans oser retourner au Gabion.

Ignorant que maître Hénin en eût enlevé Jean-Marie, il ne se souciait pas de rentrer dans sa demeure et d'y retrouver l'enfant dont la vue, il le sentait, allait être pour lui le reproche vivant du désespoir où il réduisait la mère.

Cependant le gibier qu'il tuait chaque nuit commençait à s'amonceler d'une façon inquiétante; ses provisions et ses munitions s'épuisaient, et il fallut bien se décider à reprendre le chemin de la maisonnette.

A son grand étonnement, il la trouva vide.

Il en fut d'abord enchanté.

Rien ne lui disait depuis combien de temps le petit Jean-Marie l'avait quittée.

Il fit lui-même la course près du giboyeur d'Isigny, et à son retour reprit ses habitudes de vie solitaire et sauvage; mais il n'y trouva plus les mêmes charmes que dans le passé.

Au bout de deux ou trois jours, ne voyant pas revenir le petit Jean-Marie et n'entendant point parler de lui, il comprit qu'il était arrivé quelque chose qu'il ignorait, et devina, ou à peu près, ce qui s'était passé.

Alors cette existence rude et grossière commença de perdre une partie de son charme. Il s'était, sans s'en rendre compte, doucement habitué aux naïves causeries du petit garçon, à son babillage, qui rompait la monotonie des soirées, aux soins qu'il en recevait, et sa cabane, si petite qu'elle fût, lui sembla un grand désert.

De temps en temps, lorsqu'il lui arrivait de ne pas sortir, et, qu'assis au coin de l'autre, il laissait ses pensées courir dans le vague, tout en suivant machinalement la fumée que rendaient les morceaux de membrures de bâtiments avec lesquels il se chauffait, il lui semblait voir se dessiner dans leurs nuages la pâle et mélancolique figure de Jeanne-Marie, et les beaux yeux de la veuve prenaient peu à peu une telle expres-

sion de reproche et de douleur, qu'Alain ne pouvait supporter cette vision.

Alors, il se levait brusquement, prenait son fusil, et ce n'était qu'en se livrant avec fureur à son exercice favori, qu'en immolant des hécatombes de canards, de macreuses et de sarcelles, et, à défaut de ceux-ci, de mouettes, de bécassines et de guillemots, que le chasseur parvenait à écarter cet importun souvenir.

Cependant l'ennui le gagna.

Alors, comme l'été était venu et que la chasse ne lui offrait plus de suffisantes ressources de distraction, il en chercha dans les plaisirs que la perte de sa fortune l'avait forcé de répudier.

Or, la récolte de l'hiver avait été bonne; Alain, excellent chasseur, avait tué des masses de gibier; il se trouvait avoir quelques centaines de francs devant lui. C'était assez pour se remettre à courir les cabarets et les billards.

Les endroits que fréquentait le chasseur n'étant pas les mêmes que ceux fréquentés par maître Jacques, Alain ne le rencontra pas une seule fois pendant l'espace de trois ou quatre mois. Quand, par hasard, il l'apercevait sur le rivage, courbé par le poids de ses filets ou sous celui des mannes d'osier qui contenaient le produit de la pêche, il avait grand soin de se détourner et de s'en aller d'un autre côté.

Et cependant, malgré tout ce qu'il faisait pour s'étourdir, Alain n'arrivait pas à se débarrasser du souvenir de Jeanne, qui était tout à la fois pour lui un remords et un regret.

C'était pour lui un nouveau motif d'éviter Jacques Hénin, désespéré qu'il eût été de lui offrir une victoire qu'il sentait possible dans les conditions d'esprit où il se trouvait.

Mais, pendant que le chasseur faisait rouler les billes, choquait les verres et riait avec les belles filles de la Côte, on pleurait souvent, on pleurait beaucoup dans la maison de maître Hénin.

On n'avait garde d'en plaisanter devant maître Hénin; on savait le marin pacifique et débonnaire en général, mais brutal en

diabla dans certaines circonstances, et seulement, lorsqu'il était éloigné, on s'en donnait à cœur joie.

Un jour, Jean-Marie, qui, depuis quelque temps, allait à la mer avec le maître d'équipage, ayant été seul chercher des appâts, rentra au logis avec ses habits déchirés, des meurtrissures au visage, et les yeux rouges et gonflés de larmes.

On l'interrogea.

Mais il refusa de répondre avec une obstination qui n'était pas dans son caractère.

Maître Hénin prit sa grosse voix de bord, jura, gronda, menaça.

Tout fut inutile.

Ce que voyant Jeanne-Marie, elle prit le petit garçon par la main et l'emmena dans la chambre où ils couchaient tous les deux.

La veuve s'assit sur le pied du lit.

— Eh bien, Jean, dit-elle à l'enfant, m'avoueras-tu, à moi, pour qui et avec qui tu t'es battu ?

Jean-Marie regarda quelques instants sa mère avec une singulière fixité, et, fondant en larmes, se précipita dans ses bras et la couvrit de baisers.

Jeanne-Marie se débarrassa doucement de son étreinte.

— Chère mère, dit le petit Jean, ne me le demande plus, car à toi je ne saurais dire nenni, et si tu savais pourquoi je me suis battu, cela te ferait trop de deuil.

Le cœur de la pauvre mère battit plus précipitamment dans sa poitrine; elle rougit et elle pâlit tour à tour sous le coup d'une impression profonde. Elle pressentait ce qui s'était passé.

— Si fait, cher mignon, reprit-elle, tu dois me dire les causes de cette batterie; je ne te l'ordonne pas, je t'en prie. — Eh bien, mère, puisque tu veux le savoir, répondit l'enfant, j'ai rencontré les fils et les filles à Thomas Hommay qui allaient aux moules, et ils m'ont dit du mal de toi. — Mais quel mal ? demanda Jeanne-Marie en balbutiant. — Non, mère, s'écria l'enfant, ne m'y force pas, je n'oserai jamais te le répéter.

La veuve n'avait plus la tête à elle.

Jeanne comprenait qu'elle n'avait pas à en demander davantage à ce pauvre petit,

mais elle avait si peur qu'on ne lui eût révélé la vérité, qu'un reste d'espérance qu'il n'en était rien la poussait malgré elle à interroger le petit garçon.

— Je veux tout savoir, Jean, lui dit-elle.

— Eh bien, mère, le plus grand des gars a commencé à me dire des injures. J'aurais passé mon chemin si maître Hénin n'avait établi l'autre jour qu'un matelot devait toujours cogner ceux qui l'insultaient; aussi, j'ai voulu le battre. Alors la grosse Fanchette, l'aînée des filles, s'en est prise à toi, elle m'a dit que M. Alain.... que M. Alain....

Jeanne-Marie jeta un grand cri et cacha son visage entre ses mains.

— Mais ce n'est pas vrai, continua le mousse, ils ont menti; je le leur ai dit, et c'est pour cela qu'ils m'ont battu. Oui, ils ont menti ! Parle, mère, que j'entende ta voix me le répéter, et j'oublierai bien vite les coups que j'ai reçus.

Jean-Marie avait pris les mains de sa mère et les couvrait à la fois de baisers et de larmes.

Jeanne-Marie n'eut pas la force de mentir à son fils. Elle se laissa glisser à ses genoux et les embrassa comme une suppliante.

— Pardonne-moi, mon pauvre petiot, pardonne-moi, s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, pardonne-moi de t'avoir oublié un seul instant, de t'avoir ravi le seul héritage que ton père, dans son indignité, avait pu te laisser, un nom honnête et sans tache. J'expierai ma faute, va ! D'abord, je la pleurerai tous les jours, tant que Dieu voudra bien me laisser sur cette terre. puis, je tâcherai de trouver dans mon cœur encore plus d'amour pour toi, cher mignon. Mon existence te sera consacrée, mais, je t'en conjure, pardonne-moi, et ne cesse pas d'aimer ta pauvre mère ! — Moi, cesser de t'aimer ! s'écria l'enfant avec une énergie qui contrastait avec sa débile apparence, moi cesser de t'aimer parce que tu es malheureuse !... Tu tâcheras, dis-tu, de me donner plus d'amour; moi, je te réponds dès aujourd'hui que je t'aime cent fois davantage lorsque je vois des larmes dans tes yeux.

Il embrassa encore sa mère.

— Non, tu n'es pas coupable, ajouta-t-il, le coupable, c'est moi qui aurais dû me noyer bien vite plutôt que de fournir à ce méchant M. Alain l'occasion de venir à nous et de te faire de la peine; le coupable, c'est lui qui a abusé de ta tendresse pour moi... mais j'irai le trouver, M. Alain, j'irai le trouver... — Garde-t'en bien, dit Jeanne-Marie en l'interrompant, car maître Hénin y a déjà été bien inutilement, mon pauvre Jean. — Mais maître Hénin n'était pas moi, mère; il lui aura parlé de voiles, d'états, de lofer, de larguer, que sais-je, moi! Mais toi, tu es ma mère, et lorsque je songerai à toi, je saurai bien lui prouver, j'en suis sûr, qu'il agit mal en te faisant pleurer.

Jeanne-Marie était bien tentée de laisser son fils suivre son inspiration.

Mais maître Hénin qui, dans sa rancune, exagérait encore les désordres d'Alain, lui en avait fait un tableau si effrayant, qu'elle craignit qu'il ne rudoyât le pauvre petit, et elle ne put se résoudre à l'exposer à cette humiliation. Elle prit donc son fils sur ses genoux, et, avec mille caresses, lui demanda, au nom de l'affection qu'il avait pour elle, de renoncer à son projet.

Jean-Marie finit par promettre.

Le fils et la mère restèrent longtemps dans la même attitude, sans se rassasier des caresses l'un de l'autre. Lorsqu'ils rentrèrent dans la chambre où Hénin et Louison les attendaient, aux marbrures qui sillonnaient leurs joues, à leurs yeux rouges et tuméfiés, ceux-ci devinèrent facilement les raisons pour lesquelles Jean-Marie s'était battu.

Le maître d'équipage secoua la tête et déclara qu'il était temps que la veuve s'éloignât. Puis, sans attendre l'acquiescement de celle-ci à sa décision, sans remarquer les signes suppliants qu'elle lui adressait pour qu'il ne parlât point de ce départ devant l'enfant, il le fixa au dimanche prochain.

Jean-Marie était bien loin de s'attendre à cette séparation. Cependant son désespoir n'éclata point au dehors ainsi que sa mère l'avait redouté.

Seulement il pâlit encore, quoique cela

semblât impossible; son regard devint fixe et il fit un signe de la tête comme s'il eût dit :

— C'est bien !

Ses lèvres frémissaient, mais ne prononçaient pas une parole.

La veuve le prit dans ses bras.

L'enfant la laissa faire sans donner signe de sensibilité.

Il lui fallut un assez long temps pour se remettre et pour rendre les baisers dont sa mère le couvrait. On eût dit qu'il prenait une résolution à la fois au-dessus de son intelligence et de son âge.

On était au lundi. Jusqu'au samedi, Jean-Marie demeura sombre et pensif. Il ne pleurait pas, mais ses yeux étaient rouges et brûlants. Il parlait à peine et restait des heures entières absorbé dans une rêverie profonde.

Pour sa mère seule, il sortait de sa torpeur, la suivait dans tous ses mouvements, la couvant du regard, comme s'il eût voulu graver dans son cœur les moindres détails de cette figure chérie. Lorsqu'elle essayait de l'égayer en lui parlant des joies du retour, en lui demandant si cette idée de la revoir dans quatre ou cinq mois ne le rendait pas bien joyeux, il souriait.

Mais ce sourire, peu d'accord avec ce que disaient ses yeux, avait quelque chose de si profondément triste, que le cœur des indifférents eux-mêmes se fût serré en le voyant.

Plus on approchait du jour de la séparation, plus Jean-Marie devenait rêveur.

Le samedi, au moment de se mettre à table pour le dîner, on s'aperçut que, pour la première fois, l'enfant s'était décidé à obéir aux ordres de sa mère, qui lui recommandait de prendre l'air.

Il n'était point dans la maison. On le chercha vainement aussi dans le jardin.

On l'appela de tous côtés. Il ne répondit point.

Deux des enfants de maître Hénin coururent par toute la plage et revinrent sans y avoir rencontré le fils de Jeanne-Marie.

Alors celle-ci se leva muette et tremblante, priant maître Hénin de l'accompagner dans sa recherche. Malgré son inquiétude, elle n'osait traverser seule le village. Maître Hé-

nin, que la tristesse si étrange manifestée par le mousse les jours précédents tourmentait aussi, y consentit.

Ils partirent tous deux.

XVI.

En revenant aux plaisirs bruyants qui avaient charmé sa jeunesse, Alain n'avait point réfléchi que l'âge et le chagrin avaient modifié les besoins de son cœur, qui voulait autre chose pour se distraire que des amitiés de cabaret et des amours de coin de rue.

Au bout de deux mois de l'existence qu'il s'était décidé à reprendre, il trouvait ses camarades bêtes, grossiers et fastidieux, et ses maîtresses bêtes, grossières et fastidieuses. Il regretta son Gablon, ses tisons en croix et les tristes souvenirs qui peuplaient sa solitude, et, préférant s'ennuyer seul que dans de telles compagnies, il en revint à la société de Pavillon et à l'isolement de son ancienne existence.

L'été fut long, et, sous tous les rapports, pour lui difficile à passer.

Nous avons dit que les derniers jours de l'hiver ayant été fructueux, il avait amassé quelques centaines de francs.

Mais les deux mois de plaisirs leur avaient fait une rude brèche, et il voyait approcher avec terreur le moment où son petit trésor allait être épuisé.

D'un autre côté, le souvenir de la pauvre veuve était revenu avec sa vie calme, et il était revenu si vif et si absolu qu'il semblait parfois au sauvage jeune homme qu'il aimait passionnément Jeanne, et que le souvenir de celle-ci en arrivait à effacer celui de Lisa.

N'eût été l'amour-propre, qui ne lui permettait pas de donner un démenti à un caractère dont il était d'autant plus fier que ce n'était point son caractère naturel; n'eût été un vague sentiment de fausse honte, bien souvent, à la suite de quelque longue insomnie pendant laquelle la douce figure de Jeanne-Marie était venue s'asseoir à son chevet, il eût été frapper à la porte de son ancien ami le maître d'équipage et implorer son pardon.

Mais, quand ces bonnes pensées lui venaient, il se roidissait contre elles et les repoussait avec colère.

On conçoit qu'il désirât ardemment voir arriver l'automne.

Il espérait qu'un exercice qu'il aimait avec passion bannirait à jamais de son esprit et de son cœur des pensées qui lui semblaient puérides et dangereuses.

D'ailleurs, quelque sobre que fût devenue sa vie, il se trouvait à bout de ressources.

On était en septembre.

A cette époque de l'année se produisent les grands flux et reflux dans lesquels la mer, en se retirant et en s'avancant, laisse à découvert des espaces bien plus considérables que dans les autres époques de l'année, et qui varient entre une demi-lieue et une lieue, selon la profondeur de la côte.

Les chaleurs duraient encore, et la sauvagine n'était point près de faire son apparition annuelle sur les bancs. Les macreuses se tenaient au large, et ce gibier, que le chasseur ne prend qu'à défaut d'autre, était lui-même inabordable.

Cependant, grâce aux grandes marées et aux espaces immenses qu'elles laissaient à découvert, il devenait possible de s'en approcher.

Mais, les jours de grande mer, toute la population riveraine, hommes, femmes, enfants, chevaux et ânes, est dans l'eau jusqu'à mi-jambes; les roues des charrettes tracent des ornières sur le sable sur lequel s'étendait, quelques heures auparavant, une couche d'eau d'une vingtaine de pieds de hauteur.

Ces charrettes vont se charger de goémons et de varechs qui serviront à engraisser les champs; les femmes et les enfants poussent plus loin que d'habitude leurs filets à crevettes; les plus aventureux se rendent aux rochers lointains pour ramasser dans leurs anfractuosités les poissons, les crabes et même les homards que la retraite des eaux a surpris et laissés à nu sur le sable.

Au milieu de ce tohu-bohu général, il est difficile à un chasseur de trouver un endroit solitaire et silencieux, de surprendre et d'affûter le gibier.

Alain connaissait un banc situé en aval de la Vire, à deux lieues environ de la côte, lequel banc ne se montrait à découvert que dans les marées les plus basses.

Quelque considérable que fût le reflux, un bras de mer le séparait toujours du rivage. Ce bras de mer était si large qu'il était impossible de le traverser sans une embarcation. En outre, ce banc ne se composait que de sable; les quelques petits rochers dont il était parsemé çà et là n'offraient point de retraite assez profonde pour que les crustacés s'y réfugiaient.

Il serait donc probable que cet flot fût dédaigné par les riverains.

Alain résolut d'aller chercher des macreuses dans ses environs et s'embarqua lorsque la mer fut pleine, pour se trouver sur le terrain de chasse lorsqu'elle viendrait à baisser.

Le vent soufflait au nord-ouest depuis quelques jours. Il était possible que les macreuses eussent déjà quitté les régions arctiques, où elles vivent pendant le reste de l'année, pour se répandre dans nos climats; et, en effet, le chasseur ne tarda point à apercevoir deux ou trois voiliers formidables.

Il tenta de les approcher pour les tirer de sa barque.

Les oiseaux né semblaient pas le voir. Ils jouaient, plongeaient, voletaient sans se préoccuper de ce visiteur qui s'approchait. Encore trois ou quatre coups d'aviron et Alain allait se trouver à portée de faire feu.

Mais les macreuses calculaient aussi bien la distance que le chasseur, et, avant que celui-ci eût donné ses coups d'aviron, toute la bande s'envola, et, rasant la cime des vagues, alla se poser à un quart de lieue de là.

Alain possédait trop bien la pratique de cette chasse pour s'acharner à les poursuivre. Il semblait ne plus s'occuper d'elles, et, puisqu'il ne pouvait réussir à les chasser, il allait pêcher les oiseaux.

Il avait remarqué avec satisfaction que cette année, comme la précédente, serait très-abondante en vaimeaux.

Disons vite ce que c'est que le vaimeau.

Le vaimeau est un petit coquillage lisse et blanchâtre, de quatre lignes environ de largeur sur dix de longueur. Il forme le fond de la cuisine des macreuses.

Alain choisit l'endroit qui lui parut le mieux garni de ces mollusques, et il tendit un large filet, en forme de nappe, qu'il avait apporté avec lui.

Voici la théorie de cette pêche.

Le filet se place horizontalement à un pied et demi environ du sol à la marée basse. Lorsque l'eau remonte, elle couvre ce filet; les macreuses suivent le flux à deux ou trois cents pas de distance. La première qui aperçoit les coquillages plonge. Toutes les autres l'imitent et rencontrent le filet qui est entre elles et l'appât. Elles s'empêtrent dans ses mailles flottantes. Si quelques-unes, plus méfiantes, s'en écartent et passent dessous, elles s'y enlacent comme les autres en voulant remonter. Toutes s'y noient, et lorsque la mer est retirée, on les trouve suspendues au filet.

Les préparatifs d'Alain étant terminés et ses nappes placées, comme il avait quelques instants encore à jouir du domaine que l'Océan avait abandonné, mais dont il allait reprendre possession, il résolut de battre les rochers qui le couvraient çà et là.

Protégé par leur abri, il espérait pouvoir fusiller à son aise les chevaliers et les bécasseaux que le mouvement de la population avait chassés de la côte.

Il enfonça un de ses avirons dans le sable, y amarra son canot et s'éloigna.

Le banc pouvait avoir une demi-lieue de longueur.

Alain en eut bientôt parcouru les deux tiers.

Quelques coups de fusil assez heureux lui donnaient bonne envie d'explorer le reste. Mais, à son grand regret, il dut reconnaître que depuis quelque temps déjà le mouvement de la mer était changé. Elle remontait; il était temps de rebrousser chemin et de regagner son embarcation.

De loin, Alain l'aperçut qui se balançait sur la vague.

Il reconnut en même temps qu'il n'était plus seul sur l'ilot.

Un individu de petite taille se tenait accoudé contre les parois d'un rocher. Il avait le visage caché entre ses mains, et semblait absorbé dans une méditation profonde. Au bruit des pas du chasseur qui s'approcha de lui, l'homme ou plutôt l'enfant releva la tête, et le chasseur reconnut Jean-Marie.

Cette apparition dans ce lieu désert et sans qu'il se rendît compte de ses causes, émut profondément Alain, qui n'avait pas revu le mousse depuis que ce dernier avait quitté le Gabion.

— Qui diable t'a donc amené ici ? demanda-t-il à l'enfant. — Ceux de la barque la *Mouette* qui, en s'en allant draguer, ont bien voulu me jeter ici, où je leur ai dit que j'avais affaire. — Affaire avec qui?... avec les marsouins, dit le chasseur s'efforçant de rire quoiqu'il n'en eût guère envie, car il n'y aura qu'eux ici tout à l'heure. — Non, dit l'enfant en secouant la tête, affaire à vous. — Comment à moi ? demanda Alain. C'est moi que tu cherchais ? — C'est vous !

La figure d'Alain se rembrunit.

— Ne pouvais-tu venir au Gabion ? tu en sais le chemin, je pense, et tu n'avais pas besoin de barque pour y aller. — C'est ici que je voulais vous parler et non point ailleurs. — Et qu'as-tu donc à me dire de si mystérieux, voyons ? dit Alain. — J'ai à vous dire que vous avez déshonoré une pauvre femme sans appui, que vous l'avez rendue malheureuse pour toute sa vie, et que c'est mal ce que vous avez fait là, monsieur Alain.

Et l'enfant regardait fixement le chasseur en prononçant ces paroles, comme s'il eût voulu le provoquer.

Alain laissa échapper un geste de colère. L'âge et la faiblesse de celui qui lui adressait ces paroles le firent rentrer en lui-même.

— Tu es un bon petit diable que j'aimais de tout mon cœur, dit-il en se reprenant. Je comprends ton chagrin et il me peine, mais il faut convenir qu'ils sont bien bêtes ceux qui t'ont donné la commission, pauvre enfant, de venir me dire des injures. — Personne ne m'a donné cette commission, dit Petit-Jean en secouant la tête, et tout le monde, au contraire, ignore la démarche

que je fais aujourd'hui. Voilà huit jours que je sais ce qui s'est passé, huit jours que j'y pense à tout instant, et c'est tout seul que j'ai pris la résolution de venir et de vous dire : Monsieur Alain, si vous êtes un honnête homme, il faut réparer ce que vous avez fait ; monsieur Alain, si vous êtes un honnête homme, il faut épouser Jeanne-Marie.

Le chasseur haussa les épaules.

Ce n'était point qu'il ne fût impressionné de la solennité qu'il y avait dans les paroles du mousse ; mais ayant résisté aux instances et aux menaces de maître Hénin, ayant tenu bon contre les suggestions de sa propre conscience, il eût rougi de céder aux prières d'un enfant.

— Ainsi, vous refusez, continua Jean-Marie ; vous avez mis la désolation dans une pauvre famille, et vous croyez qu'il vous suffira de dire : Non ! pour que tout soit fini, et vous dormirez tranquille, tandis que deux pauvres êtres, qui n'auront rien fait pour souffrir, passeront leurs nuits dans le chagrin et dans les larmes !... Non ! cela ne sera pas, monsieur Alain, c'est moi qui vous le dis. — Tu es un enfant. — Vous vous trompez, monsieur Alain, les larmes de ma mère m'ont fait homme, et la preuve, c'est que s'il vous reste encore quelque pitié dans le cœur, j'espère que la mort du fils réussira où le désespoir de la mère a échoué. — Que veux-tu dire, Jean-Marie ? — Que je ne suis pas venu sur ce banc seulement pour vous parler ; je savais d'avance quelle serait votre réponse, monsieur Alain. — Et pourquoi y es-tu venu alors ? — Je suis venu pour y mourir.

Il y avait une telle exaltation dans la physiologie et dans les paroles du mousse, qu'Alain en fut effrayé.

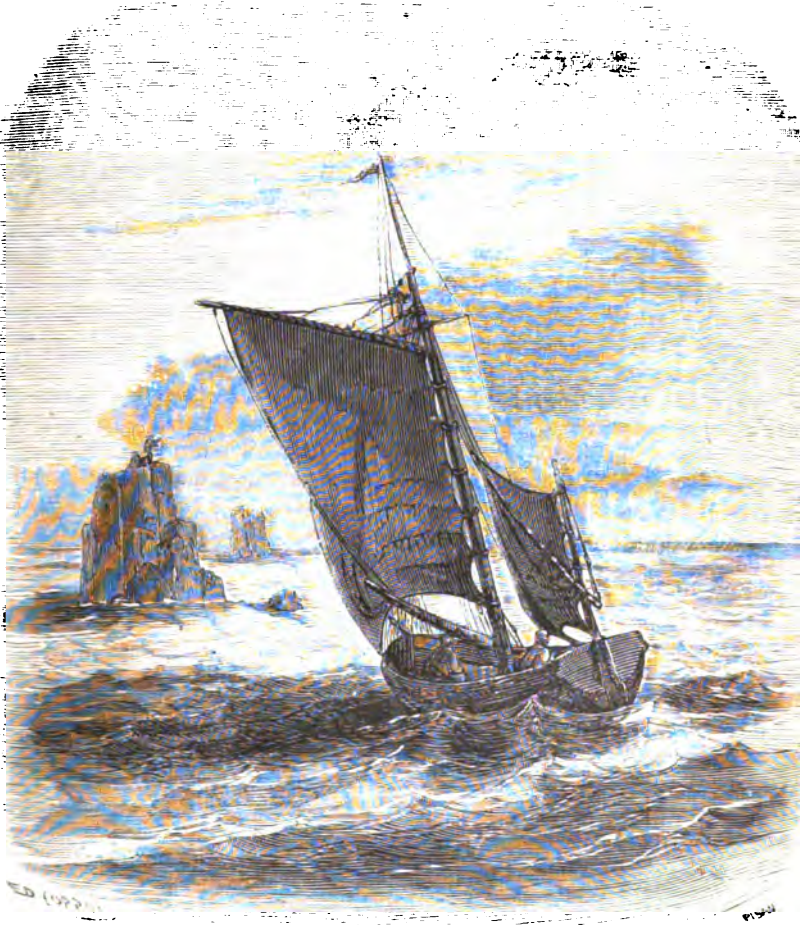
— Mourir, toi ? s'écria-t-il.

Jean se tut.

— Mais tu es fou, mais tu as la fièvre, continua le chasseur. — Je ne suis pas fou, je n'ai pas la fièvre, continua Jean-Marie en apparence plus calme ; seulement, je veux mourir. Si j'étais un homme, je me battrais contre vous et j'essayerais de vous tuer ou de me faire tuer par vous. Je ne suis qu'un

enfant, je mourrai. — Et pourquoi diable
 eux-tu mourir? — Je veux mourir, parce
 ue, par votre faute, il faut que je me sé-
 are de ma mère et que loin d'elle le chagrin

m'aura bien vite tué; je veux mourir, parce
 que j'espère que vous aurez regret d'avoir
 causé la mort d'un innocent, que son
 souvenir vous touchera, que vous ferez



La barque approchait en droite ligne. (Page 276.)

lors votre devoir en rendant l'honneur
 Jeanne-Marie, qu'elle ne pleurera plus,
 n'elle ne sera plus honnie par les gens
 le Maisy; je veux mourir, enfin, parce
 que, si tout cela n'arrive point à vous faire
 mourir, je serai plus près du bon Dieu pour le

prier de veiller sur ma mère et de punir ce-
 lui qui l'a rendue malheureuse. Vous voyez
 bien que j'avais de bonnes raisons pour me
 décider, que je ne suis pas fou et que je n'a-
 vais pas la fièvre. — Et crois-tu que je te
 laisserai faire? s'écria Alain.

Pour toute réponse, l'enfant, d'un geste, lui indiqua le large. Alain tourna les yeux dans la direction indiquée. Il avait oublié le flux.

Il reconnut avec terreur que la mer montait avec la rapidité qui caractérise les marées équinoxiales. C'était à son tour de prier, et de conjurer.

— Jean-Marie, dit-il, pas de folies, je te le demande en grâce, mon enfant; courons à la barque, nous n'avons pas une seconde à perdre. Vois, il me faudra déjà entrer dans l'eau jusqu'au ventre pour arriver à elle.

Un éclair de triomphe illumina le visage de l'enfant.

— Ah! je le disais bien, s'écria-t-il, que la mort de son fils serait bonne à la Jeanne-Marie! l'idée de voir mon esprit troubler votre repos vous fait déjà peur. — Nom d'un tonnerre! viendras-tu à la fin? s'écria le chasseur impatient. — Non, je n'irai pas, dit l'enfant; partez seul, moi, je reste! moi, je veux mourir ici et j'y mourrai; je vous rendrai la vie que vous avez sauvée aux dépens du bonheur de ma mère, je ne verrai plus couler ses larmes, je n'entendrai plus ceux du bourg l'insulter par des mots infâmes...

Alain comprit que dans l'état d'exaltation où se trouvait l'esprit du mousse, il essaierait vainement de le convaincre par le raisonnement.

Saisissant alors le moment où les yeux du mousse s'étaient détournés pour regarder du côté de Maisy, il fit un bond jusqu'à lui et chercha à l'enlacer de force entre ses bras pour l'emporter jusqu'à l'embarcation. Mais, en se baissant, le petit garçon échappa à son étreinte et se mit à fuir.

Alain le poursuivit.

Le chasseur était leste et vigoureux, et cependant il ne put l'atteindre, car le mousse semblait animé d'une énergie surnaturelle. Cette course folle dura sept à huit minutes. Alain, essoufflé, s'arrêta le premier et regarda la mer. Elle montait toujours, et avec une violence et une rapidité effrayantes. A peine si le banc était encore large de cent pas. Il appela Jean-Marie avec angoisse.

Le petit garçon s'arrêta à son tour en voyant que le chasseur avait renoncé à sa poursuite. Il fit quelques pas comme pour aller au-devant des flots et s'assit sur une pierre sans toutefois cesser de suivre du regard les moindres mouvements du chasseur.

— Jean-Marie, dit Alain, tu ne veux donc pas être raisonnable? Voyons, je t'en conjure, profitons du peu d'instant qui nous restent pour regagner la barque.

Le mousse secoua la tête.

— Non, dit-il, partez, partez et laissez-moi ici. Je ne sais pas ce que c'est que la mort et si cela fait du mal ou du bien, mais il est impossible que je souffre plus que je n'ai souffert depuis huit jours; je n'en ai pas peur, allez; l'idée qu'elle va amener la consolation et la réparation pour la Jeanne me la rendra fièrement douce.

Alain se sentait vaincu par l'énergie de cet amour filial, les glaces de son cœur se fondaient peu à peu, et la vague tendresse qu'il avait toujours conservée pour la veuve reprenait assez de puissance pour abattre les mesquines considérations de l'amour propre. Il avança du côté de Jean-Marie.

Le petit bonhomme, croyant qu'une seconde fois il essayait de le surprendre, se dressa sur ses pieds et s'apprêta à fuir.

— Reste! lui cria Alain. — Cela dépend de vous, répondit l'enfant.

Un violent combat parut se livrer dans le cœur d'Alain.

— Eh bien, oui, reste, dit-il, et ce que tu demandes... eh bien... — Eh bien? — Eh bien, je le ferai; il est impossible qu'une mère si tendrement aimée de son enfant ne soit pas la meilleure des femmes, même avec un sauvage comme moi. — C'est vrai ce que vous dites là, monsieur Alain? s'écria Jean-Marie. — Oui, sur mon âme! dit le jeune homme. — Vous épouserez la Jeanne? — Je l'épouserai.

L'enfant étendit avec une étrange solennité la main vers la mer, qui, s'approchant rugissante, n'était qu'à vingt pas d'eux.

— En face de la mort, dit-il, vous le jurez? — Je le jure, mon fils! dit Alain. — Oh! vous ne voudriez pas me tromper, n'est-ce pas dans un moment comme celui-ci!

Le mousse, tout à l'heure si résolu, se mit à fondre en larmes sous le poids de cette réaction imprévue. Puis, se jetant dans les bras d'Alain :

— Merci pour ma mère et merci pour moi ! lui dit-il. Et, pour elle comme pour moi, je vous jure, monsieur Alain, que nous ferons ce que nous pourrons pour alléger votre croix.

Puis, comme à lui-même :

— Oh ! va-t-elle être soulagée, la pauvre Jeanne-Marie ! Allons vite la retrouver, monsieur Alain. — Oui, oui ! s'écria le jeune chasseur, voilà déjà trop de temps perdu, et je crains que nous ne soyons forcés de nous mettre à la nage pour regagner l'embarcation. En attendant, jouons des jambes, mon garçon.

Tous deux se mirent à courir du côté de la barque, tandis que la mer montait toujours : on eût dit qu'elle les poursuivait.

Ils étaient sur un terrain plat, mais une ligne de rochers élevés de sept à huit pieds leur cachait le canot. Lorsqu'en courant ils eurent dépassé ces rochers, ils s'arrêtèrent tout à coup. Ils cherchaient la barque des yeux. La barque n'était plus à l'endroit où le chasseur l'avait amarrée.

Où était-elle ?

Jean-Marie l'aperçut le premier. Il poussa un cri de désespoir, l'indiqua du doigt à son compagnon et tomba à genoux, non plus dans le sable, mais dans l'eau.

La mer montait toujours.

La mer les avait rejoints.

La mer venait mourir à leurs pieds.

On apercevait l'embarcation à un quart de lieue environ au large. La lame l'avait détachée de son amarre. Elle s'en allait en dérive, et le courant l'entraînait avec rapidité.

XVII.

Alain regarda l'enfant, toujours à genoux, qui priait.

D'un coup d'œil il embrassa l'espace pour juger des chances de salut qui leur restaient.

Aucun des rochers que l'on apercevait sur

les bancs n'avait plus de sept à huit pieds d'eau, et, lorsque la mer était pleine, plus de vingt brasses d'eau devaient les recouvrir. A l'horizon on ne voyait rien, rien que le disque rouge du soleil qui, pareil à un globe de feu au milieu des nuages de pourpre et d'or, descendait lentement dans l'Océan, et les vagues, dont ses brillants reflets n'éclairaient plus que les cimes moutonneuses et mugissantes.

L'enfant priait toujours.

Alain poussa un soupir, et deux grosses larmes roulèrent le long de ses joues. Il était à peu près indifférent sur son sort ; mais celui de ce pauvre enfant, mais le désespoir de sa mère le touchaient.

Enfin, Jean-Marie, ayant terminé sa prière, se releva.

— Que faut-il faire, dit-il, monsieur Alain ? Oh ! je vous en réponds, maintenant que je sais que c'est pour être heureux que nous allons vivre, vous me trouverez autant de force et de courage que j'en avais tout à l'heure pour mourir. Oh ! oui, je veux revoir Jeanne, maintenant que j'ai une bonne nouvelle à lui apprendre ; oh ! oui, je veux embrasser ma mère, maintenant que je ne sentirai plus ses larmes retomber sur mon cœur.

Alain ne l'écoutait pas.

— Sais-tu nager ? demanda-t-il à l'enfant. — Hélas ! non, répondit tristement le petit Jean-Marie. — Alors, dit Alain, il ne nous reste plus qu'à gagner la roche la plus haute et à attendre là, de Dieu, ou un miracle ou la mort. Viens, mon enfant. — Mais vous monsieur Alain, dit vivement l'enfant, vous savez nager, vous pouvez vous sauver, vous ; vous pouvez gagner la terre.

Le chasseur hochait la tête en signe de refus.

— Comment ! s'écria l'enfant, vous voulez partager mon sort ! Vous voulez mourir avec moi ? — Sans doute ! — Mais je ne le veux pas, moi, monsieur Alain. Oh ! mon Dieu ! mais songez donc à Jeanne-Marie ; elle resterait seule, la pauvre femme ! Que deviendrait-elle isolée, sans appui ! C'est le bon Dieu qui m'appelle à lui, vous le voyez, monsieur Alain, et, au fait, je suis faible,

chétif je ne lui suis bon à rien, à la pauvre mère, tandis que vous, vous êtes fort, vous pouvez gagner votre vie et la sienne. Vous la soutiendrez, vous la protégerez, vous la consolerez, et enfin, monsieur Alain, vous tâcherez de l'aimer comme je l'aime.

Mais Alain était fermement résolu, ne pouvant sauver l'enfant, de périr avec lui.

— La côte est trop loin, dit-il; un homme, si bon nageur qu'il soit, ne saurait y arriver. — Oh! ne dites pas cela, monsieur Alain, car cela n'est pas vrai. Tout vous est possible, à vous, et j'ai entendu dire que des lieues entières vous les pouviez faire à la nage. Oubliez donc que je suis là; partez, Alain, partez, mon père! D'ailleurs, si je vais mourir, n'est-ce pas ma faute? n'est-ce pas mon entêtement qui aura causé ma mort et qui vous aura exposé à périr avec moi? Abandonnez-moi donc, allez trouver Jeanne-Marie, racontez-lui tout ce qui se sera passé, et dites-lui que je m'en irai là-haut en prononçant son nom. Si l'enfant que porte ma mère dans son sein est un fils, appelez-le Jean-Marie comme moi, et, lorsque la Jeanne l'embrassera, dites-lui tout bas un mot qui lui rappellera l'autre Jean-Marie qui sera là-haut, afin que ma pauvre âme ne soit pas trop oubliée... Voilà tout ce que je demande, mon cher Alain, voilà tout...

Et le pauvre enfant éclata en sanglots.

Pour toute réponse, Alain serra l'enfant contre son cœur. La mer montait toujours, le petit garçon avait déjà de l'eau jusqu'au genou, le chien hurlait lamentablement. Le chasseur souleva l'enfant dans ses bras et se mit en mesure d'escalader un rocher assez élevé qui n'était plus qu'à quelques pas d'eux.

Le chien les suivit.

Lorsque Alain fut près de toucher le faite du rocher, il posa précipitamment l'enfant sur la plate-forme, y grimpa lui-même, et, regardant du côté de la terre :

— Jean! Jean! s'écria-t-il, nous sommes sauvés! Vois-tu une barque là, là, dans la direction du clocher? Nous sommes sauvés, entends-tu, car elle a le cap sur nous, et elle nous aura rejoints bien certainement avant que l'eau nous ait gagnés.

Jean-Marie accueillit cette nouvelle avec des cris de joie. Il monta près d'Alain.

— Vois-tu? lui dit celui-ci, — Oui, oui, je vois, père. Oh! quel bonheur pour la pauvre Jeanne-Marie!

L'enfant ne craignait la mort que pour le chagrin et l'isolement qu'elle causerait à sa mère.

Le soleil était complètement disparu de l'horizon, il s'était enfoncé peu à peu dans la mer comme un vaisseau qui sombre, et le crépuscule, fort court à cette époque, commençait à s'assombrir. Alain jugea nécessaire d'appeler l'attention des gens de la barque. Il tira deux coups de fusil en l'air, puis, mettant son mouchoir au bout du canon, il agita ce pavillon.

La barque approchait en droite ligne, et les individus qui la montaient avaient vu bien certainement les signaux. Tout à coup, et comme elle n'était plus qu'à un millier de brasses environ du rocher, sans motif apparent, la barque changea de direction, gouverna à droite et dépassa les deux naufragés en les laissant par son travers.

Tous deux poussèrent en même temps deux cris désespérés qui se confondaient en un seul, mais qui restèrent sans écho.

Le chasseur renouvela les mouvements de son signal, puis, arrachant le mouchoir du bout du canon de son fusil, il songea à le recharger. Il chercha la poire à poudre dans son havre-sac.

Pour escalader plus aisément l'éminence, il s'en était débarrassé, le carnier était tombé au bas du rocher, l'eau le recouvrait déjà, la poudre était mouillée.

Alain jeta sur la mer un regard plein d'angoisse.

La chaloupe s'éloignait toujours. Il tenta de nouveau de la hélér. Mais il sentit que le bruit des vagues couvrait sa voix.

Ces diverses péripéties lui avaient donné la fièvre.

Il était dans un de ces moments où rien ne semble plus impossible à l'homme. Il commença, sans rien dire au petit Jean, de se dépouiller rapidement de ses habits,

— Vous allez gagner la côte, Alain, dit l'enfant avec mélancolie; vous faites bien!

ASTORIA, OREGON
MAY 19 1903



Philippeaux del.

A. Aubert sc.

A. Bellefoup q de la Tourneille 35. Jours

LES CHASSEURS SAUVAGES

surtout n'oubliez pas ce que je vous ai recommandé pour la mère. — Je ne vais pas gagner la côte, dit Alain, je vais tâcher de rejoindre la barque pour la ramener à toi. — Mais c'est impossible, dit l'enfant; voici la nuit venue, on ne voit presque plus la barque, et, lorsqu'une fois vous serez à la mer, vous ne la verrez plus du tout. — Que voulez-vous, mon enfant, dit Alain en continuant de se dépouiller, c'est notre seule chance de salut.

Jean-Marie se remit à pleurer.

— Oh! j'en ai honte, dit l'enfant avec rage; mais il me semble que j'ai peur à présent. — Du courage, petit, dit Alain, et si je meurs et que tu revoies la Jeanne-Marie, fût-ce là-haut, dis-lui que j'ai fait ce que j'ai pu pour réparer mon crime.

Et il tendit les bras à l'enfant. Celui-ci s'y jeta. Il fallut que le chasseur employât la force pour se débarrasser de son étreinte. Alors, et sans perdre un instant, Alain se précipita dans la mer.

Pavillon, auquel personne ne songeait, et qui était le personnage passif de cette trinité, s'y jeta après son maître, trouvant tout naturel de le suivre où il allait.

Le chasseur, comme on l'a vu dans l'occasion, était un intrépide et vigoureux nageur. Il dirigea sa route, non point directement sur la barque, mais au-dessus de l'endroit où elle devait nécessairement arriver en continuant sa bordée et en se trouvant sur son passage.

Une dernière fois, il voulut revoir le pauvre mousse. Tout en nageant, il tourna la tête et regarda du côté du rocher. Comme le rocher, relativement à lui, se trouvait du côté du couchant, il aperçut l'enfant qui se détachait comme une silhouette noire sur le fond rougeâtre de l'horizon.

L'enfant était à genoux et priait les mains élevées vers le ciel. Alain lui envoya encore un adieu et se remit à nager avec vigueur.

Dans le mouvement qu'il avait fait, il s'était aperçu que Pavillon nageait près de lui. Il eut un instant l'idée de renvoyer le chien près de l'enfant. Mais il réfléchit que Pavillon, selon toute probabilité, ne lui obéi-

rait pas, et qu'il perdrait du temps et des forces pendant cette lutte inutile.

Pavillon était, du reste, un aussi rude nageur que son maître. Il avait les pieds palmés, ayant probablement eu parmi ses aïeux quelque chien de Terre-Neuve.

Alain laissa donc Pavillon faire à sa guise et continua de nager en diagonale vers l'endroit où il espérait arriver en même temps que la barque. Mais à peine eut-il fait trois ou quatre cents brasses, qu'il sentit qu'il perdait sa direction. Il était entraîné vers la droite, et c'était à gauche qu'il lui fallait aller.

Il était dans un courant, et ce courant l'entraînait.

Il essaya de le maîtriser.

Ses efforts furent impuissants et n'aboutirent qu'à le maintenir à la même place.

Il essaya de plonger.

Il savait que ces courants n'existaient plus quelquefois à une certaine profondeur.

Mais, entre deux eaux comme à la surface, il se sentit refoulé par une force irrésistible.

Il cria, il appela. Mais, comme sur le rocher, le bruissement de la vague répondit seul à ses cris. Repoussant l'eau d'un élan vigoureux, il s'éleva à la surface de la mer jusqu'à la ceinture. Il voulait regarder autour de lui. Mais la nuit était venue et son œil ne put, à plus de vingt pas, percer les ténèbres qui l'entouraient.

La lutte était inutile, et cependant l'idée d'abandonner le pauvre enfant désespérait Alain. Il ne cessait de songer à lui lorsqu'une lame plus haute que les autres le soulevait; lorsqu'elle venait en grondant se briser sur sa poitrine, il croyait voir le pauvre petit corps de Jean-Marie servant de jouet à cette lame, il se le figurait cramponné à son rocher, et il voyait la mer monter autour de lui, monter encore, monter toujours, calme, mais aussi menaçante, aussi implacable dans son calme que dans ses fureurs. Lorsqu'un goëland attardé passait sur sa tête en regagnant son gîte, il croyait entendre le cri par lequel celui qu'il appelait son fils venait de rendre son âme au Créateur, des vertiges lui traversaient le cerveau, et, quoiqu'il fit

grand froid, il était baigné de sueur. Il plongeait alors pour éteindre cette sueur sur son front.

Cependant, il était toujours entraîné, et toujours si rapidement, qu'il n'avait besoin en quelque sorte d'aucun effort pour se soutenir sur les flots. Enfin, il se sentit tourner rapidement plusieurs fois sur lui-même. Puis il lui parut que ses mouvements étaient redevenus libres.

C'était le courant qui expirait.

Alain chercha un instant la route qu'il pourrait suivre. La nuit était sombre: on ne voyait au ciel ni lune ni étoiles, rien autour de lui que la phosphorescence des vagues. Il était perdu dans l'immensité. Pavillon nageait toujours à quelques pas de lui, et de temps en temps poussait un lugubre hurlement comme pour appeler du secours.

Alain s'en remit à la Providence de le conduire et nagea du premier côté venu.

Il nagea ainsi pendant à peu près une heure et demie.

Peu à peu ses forces s'épuisèrent, ses mouvements devinrent mal assurés, et il lui fut difficile de monter sur les vagues. Elles passaient, se roulant au-dessus de sa tête; et il lui semblait que Pavillon hurlait plus lugubrement.

Alors, peu à peu, il sentit que tout son sang refluit au cerveau; il entendait à son oreille un bourdonnement sourd et continu; la fantasmagorie de son passé se reproduisait vivante et multiple à ses yeux; tout ce qu'il avait vu, fait et dit, il le voyait, le faisait et le disait une seconde fois, et, en même temps, dans cette hallucination, les jeux de son enfance à l'ombre du verger ombreux de la Cochardière se confondaient avec sa vie de Paris, ses plaisirs, ses orgies, ses deux duels, ses amours avec Lisa, ses tristesses au Gabion, ses courses dans le marécage; il retrouvait à côté les unes des autres les ennuyeuses figures des pédagogues de Saint-Lô et la physionomie calme et douce du vieux Montplet; il entendait les hennissements par lesquels le bidet de son père saluait le logis lorsqu'il y entraît après une longue course.

Les joyeuses connaissances qu'il avait laissées à Paris formaient le fond du tableau.

Malgré leur nombre, toutes leurs images étaient distinctes, et toutes en même temps elle se rappelaient à la mémoire de celui qui allait mourir.

Peu à peu, les forces s'épuisant toujours, les bourdonnements devenant plus forts, la vision s'effaça.

Il sembla à Alain que le fond noir qu'il avait devant les yeux se teignait d'azur, et sur cet azur il vit poindre dans l'éloignement une figure resplendissante qui allait grandissant et se rapprochant de lui. Bientôt elle fut assez près pour qu'il la reconnût.

Cette figure, c'était celle de la Jeanne-Marie.

Elle était assise sur le rocher où il avait laissé le mousse, l'enfant était debout près d'elle appuyé à sa poitrine, et tous deux étaient entourés d'une auréole lumineuse.

Il ne voyait point la figure de l'enfant, mais il voyait celle de la mère. La mère le regardait en souriant, et ce sourire était d'une ineffable tristesse. Tout à coup le nuage qui semblait couvrir le visage de l'enfant se dissipa, et ce visage lui apparut si pâle, que l'enfant devait être mort. Cette idée redoubla le délire auquel le malheureux Alain était en proie.

Dans sa vision, le rocher n'était qu'à quelques brasses de lui. Il réunit toutes ses forces pour l'atteindre; ses doigts crurent rencontrer les pierres qui formaient la base du piédestal au haut duquel cette vision lui apparaissait; il s'y cramponna avec la puissance que donnent les approches de la mort, et s'évanouit.

Dans les angoisses de son agonie, il entendit un lugubre hurlement passer au-dessus de sa tête. C'était la voix plaintive du chien qui, de son côté, jetait à la création son dernier adieu.

XVIII.

Maître Hénin, chaque matin que Dieu faisait, avait l'habitude de fumer sa pipe assis sur un banc de bois placé le long de la haie de son jardin.

Le lendemain du jour où s'étaient passés les événements que nous venons de raconter, le maître d'équipage était à l'heure accoutumée assis sur son banc de prédilection et fumant sa pipe comme d'habitude. A quelques pas de lui, Louison débrouillait des lignes et redressait des hameçons. Un peu plus loin, les aînés de ses fils ayant halé la vieille barque sur la grève s'occupaient à glisser de l'étope entre ses bordages disjointes.

La physionomie du marin était plus sévère et plus sérieuse que de coutume. La préoccupation arç laquelle ses lèvres chassaient d'épaisses bouffées de fumée n'était point dans ses habitudes; on ne retrouvait plus là la méthode et le calme sensuels avec lesquels il se livrait à ce délassement favori. De temps en temps lui, qui, ayant vieilli sur les flots, conservait pour l'Océan une espèce de culte, lui qui ne comprenait pas que des êtres humains pussent vivre loin de ses bords, il regardait la mer avec une double expression de colère et de reproche.

Puis il tombait dans des méditations si profondes qu'il fallut de graves événements pour l'en tirer.

Au moment où le soleil levant se dégageant des vapeurs de l'horizon empourpra la mer et dora les murs de la maison, il se fit une grande rumeur dans le bourg.

Toute la population, déjà occupée sur la grève, quittait ses travaux et courait du côté de l'église où l'on entendait le sourd bourdonnement d'une foule assemblée. La femme et les enfants de maître Hénin firent ce que faisaient leurs compatriotes:

Le maître d'équipage resta indifférent pendant assez longtemps à ce tumulte. Puis, se levant avec colère, il jeta sa pipe à terre et la brisa en morceaux.

— Font-ils un train, nom d'un tonnerre! s'écria-t-il; ils l'auront trouvé, et les voilà qui courent au cadavre comme une nuée de corbeaux. Encore ceux-là ont-ils une excuse, ils en mangent de l'homme. Mais le beau fichu spectacle pour une femme et des enfants qu'une face de noyé!

Ayant ainsi exhalé sa mauvaise humeur, maître Hénin, toujours grommelant, se diri-

gea du côté où il entendait ce tapage.

Chemin faisant, il rencontra Louison qui revenait.

— Eh bien, demanda-t-il, c'est lui, n'est-ce pas? — Non, répondit Louison, ce n'est pas lui; c'est Langot qu'on a trouvé. — Oh! interrompit maître Jacques, du moment où ce n'est pas lui, je me fiche pas mal de ce qu'on a trouvé chez ce vieux caïman de malheur. — Mais, attends donc, tu ne laisses jamais finir... On n'a rien trouvé chez Langot, c'est lui-même qu'on a trouvé et pendu. — Bah! dit Hénin accordant, malgré sa préoccupation, quelque attention à la nouvelle, pendu! et sait-on pourquoi il s'est pendu? — Il y en a qui disent que c'est parce qu'il avait perdu une grosse somme d'argent; d'autres, parce qu'il allait avoir des déniels avec la justice; d'autres enfin, parce que Richard prétendait qu'il lui devait une somme de cent mille francs et le poursuivait pour cette somme. Il a mieux aimé se pendre que de la payer. — Eh bien, il a fait pour lui ce que, depuis longtemps, je me serais chargé de faire pour son compte s'il avait navigué à mon bord.

Cette oraison funèbre terminée, maître Hénin allait regagner sa maison, lorsqu'un cri de surprise et d'effroi, poussé par Louison, lui fit brusquement retourner la tête. et, à dix pas de lui, il aperçut Alain, Alain qu'il croyait mort et qui se dirigeait de leur côté. Il courut à sa rencontre.

— Vous, vous, s'écria-t-il, vous vivant! Nom d'un tonnerre! on me donnerait un trois-mâts en toute propriété que je ne serais pas si content.

Alain fut tout étonné de l'accueil chaleureux qu'il recevait de maître Hénin avec lequel il se croyait toujours en froid depuis la violente altercation qu'ils avaient eue quelques mois auparavant. Cédant alors à la demande du maître d'équipage, il lui raconta ce qui s'était passé pendant la nuit précédente, comment le petit Jean-Marie était venu le trouver sur les bancs; comment, touché du dévouement de l'enfant, il lui avait juré d'épouser sa mère; comment, la barque emportée par le courant, ils avaient été obligés de se réfugier sur le rocher. Il lui dit l'espoir qu'ils avaient eu d'être sauvés

par une embarcation, espoir qui s'était bien-tôt évanoui : alors, lui, Alain, s'était jeté à la mer pour atteindre le canot ; mais, entraîné par le courant, brisé par les flots, il s'était évanoui, croyant être cramponné au rocher où il avait laissé Jean-Marie, tandis que c'était à la falaise qu'il avait abordé. Enfin, la marée étant baissée, il avait pu revenir au Gabion à pied sec et y prendre des vêtements.

— Pauvre Jean-Marie, ajouta Alain les larmes aux yeux, si je l'avais emmené avec moi, peut-être l'aurais-je sauvé ! — Et maintenant, demanda maître Hénin, qu'allez-vous faire ? — N'ai-je pas promis à l'enfant d'épouser sa mère ? Eh bien, maître Hénin, ce que j'avais refusé à la menace, je l'ai accordé à la prière. Je viens tenir ma promesse. — Et cela vous coûte ? demanda le vieux marin. — Non, car j'aimais Jeanne-Marie au fond du cœur, et aujourd'hui elle m'est doublement sacrée et comme femme et comme mère. Allons donc lui annoncer la fatale nouvelle ; je doute que la seconde que j'aurai à lui dire la console de la première. — Allons, dit maître Hénin, d'autant plus que vous n'aurez pas loin à aller. Vous savez qu'elle est chez moi ?

Alain fit de la tête un signe qui voulait dire :

— Oui, je le sais. — Alors, venez !

Les deux hommes se rapprochèrent de la maison. Mais, au lieu d'entrer par la porte, Hénin s'arrêta devant une des fenêtres. Le rideau intérieur s'écartait d'un des châssis et permettait au regard de plonger dans la chambre. Il regarda le premier.

— Eh bien, demanda Alain, y est-elle, la pauvre créature ? — Oui, elle y est. — Eh bien, allons donc, dit le jeune chasseur en poussant un soupir. — Allons, répondit Hénin ; mais, auparavant, regardez.

Alain secoua tristement la tête et approcha machinalement son œil de l'ouverture. Mais, à peine son regard eut-il plongé dans la chambre, qu'il jeta un cri, et, se retournant du côté du vieux marin, le regarda avec stupefaction.

— Ah ! dit-il, qu'ai-je vu ?

Alain avait vu Jeanne-Marie penchée sur

un lit, soutenant son fils d'une main, tandis que de l'autre elle portait une tasse aux lèvres de l'enfant.

— Eh bien, oui ! eh bien, oui ! répondit maître Hénin.

Le chasseur se laissa tomber à genoux en levant les mains au ciel.

Le marin le redressa rudement.

— Eh bien, dit-il, qu'allez-vous dire au bon Dieu ?... qu'il est trop bon d'avoir fait deux miracles pour un sauvage de votre espèce ?... Ne le sait-il pas de reste ? Venez d'abord les embrasser.

Et il poussa Alain dans la maison.

On comprendra facilement quelle fut la joie de Jeanne-Marie tenant son fils entre ses bras et revoyant Alain que l'on croyait mort, et surtout Alain repentant, lui demandant humblement d'oublier le passé et la suppliant de lui permettre de réparer ses torts envers elle. On concevra aussi avec quel élan de reconnaissance vers Dieu le chasseur embrassa le petit mousse qu'il ne comptait plus revoir sur la terre.

— Comment t'es-tu donc tiré de là, mon pauvre enfant ? lui demanda-t-il.

Jean-Marie lui indiqua du doigt le vieux maître d'équipage. Alain comprit tout.

— Ah ! dit-il, c'est donc vous, maître Hénin, qui étiez dans la barque que nous avons vu ? — Pardieu ! moi et la Jeanne-Marie, ou plutôt la Jeanne-Marie et moi, car c'est elle qui, à force de s'informer, a appris que le diable de petit bonhomme était allé vous donner la chasse. — Mais pourquoi alors ne m'avoir pas accosté tout de suite ? vous m'eussiez évité un fameux plongeon. — Pourquoi ?... Parce que si vous n'étiez pas un terrien fini qui va se promener pour son agrément sur les bancs sans se soucier de ce qui les entoure, vous auriez su qu'il y avait à deux lieues en mer, à l'est de l'embouchure de la Vire, un fort courant qui rabattait sur la côte. — Ah ! fit Alain, je le connais à présent et je vous jure que je n'oublierai pas qu'il y est. — Eh bien, c'est ce courant que je voulais éviter ; je vous voyais bien, allez, vous tortillant sur votre coquetier de granit avec votre façon de pavillon d'angoisse. Mais il fallait tourner le banc

pour arriver jusqu'à vous autres, et vous n'avez pas eu la patience d'attendre. Non ! vous n'avez pas voulu devoir votre sauvetage au vieil ours blanc d'Hénin.

Alain serra énergiquement la main du maître d'équipage.

Comme tout était éclairci et arrangé d'un côté, on annonça à Jeanne-Marie et à Alain la mort étrange et inattendue de Thomas Langot.

L'oncle n'avait pas été très-tendre, comme on l'a vu, pour la pauvre Jeanne, et cependant celle-ci ne put s'empêcher de pleurer en apprenant cette mort.

— Ah ! par ma foi, s'écria Alain, vous avez des larmes de trop, ma chère Jeanne, et si vous ne voulez pas que Dieu vous punisse, gardez-les pour une meilleure occasion. Quant à moi, ajouta gaiement le chasseur de sauvagine, je n'eusse pas souhaité sa mort, mais puisqu'il a jugé à propos de se pendre, j'avoue que j'ai le regret de ne pas le regretter.

La veillée se prolongea fort tard dans la maison du marin, et il était près de onze heures du soir lorsque Alain regagna le Gabion. Le lendemain, on connut les causes véritables de la mort de Langot.

Un papier timbré fut trouvé sur son lit. C'était une assignation au tribunal civil de Saint-Lô. Elle était lancée par Richard à Thomas Langot et contenait réclamation d'une somme de cent mille livres. Richard se réservait de faire connaître en temps et lieu les causes de l'obligation.

Il était évident que la veille ou la surveillance Richard était venu à Maisy et avait fait à Langot une de ses visites ordinaires. Langot s'était lassé des exigences de Richard et avait refusé. Alors Richard, pour épouvanter Langot, avait lancé le papier timbré tombé entre les mains de la justice. Langot avait perdu la tête.

L'affaire de Montplet n'était point la seule affaire usuraire qu'il eût à se reprocher. Il songea qu'une seule réclamation les soulèverait toutes, et qu'un concert de malédictions s'élèverait contre lui de tous les coins du village.

Les malédictions étaient assez indifférentes

à Langot, mais derrière ces malédictions était cachée la cour d'assises. Il y avait, au bout du compte, faux en écriture privée dans les billets de Montplet.

Thomas Langot avait perdu la tête et s'était pendu.

Deux mois et demi après leur mariage, et trois mois après la mort de Langot, Alain Montplet, sa femme et le petit Jean-Marie faisaient leur rentrée à la ferme de la Cochardière, où les attendait un splendide festin donné en l'honneur de maître Hénin de Louison et des onze enfants, et auquel furent conviés tous les amis du village de Maisy, de Grand-Camp et de Saint-Pierre-du-Mont.

Voici ce qui s'était passé pendant ces trois mois.

Non-seulement la mort de Langot avait mis la réclamation de Richard à néant, mais encore avait mis Richard à la disposition de Montplet, qui, maître des billets déjà rentrés entre les mains de Langot, força facilement l'avocat de lui remettre les autres. Ces billets furent soumis à l'examen d'experts qui reconnurent que la somme réelle empruntée par Alain Montplet était de trente-sept mille cinq cents francs.

Alain Montplet se trouva donc créancier de la succession Langot d'une somme qui dépassait soixante mille francs. Jeanne-Marie, héritière directe du vieux coquin, était propriétaire du reste.

Mais le reste se composait de créances toutes sujettes à contestation.

On réunît les débiteurs et chacun, sous la foi du serment, fut sommé de déclarer sa véritable dette.

Chacun fit serment et déclara.

Il se trouva qu'il restait à la Jeanne-Marie une quarantaine de mille francs, plus la ferme de la Cochardière. Seulement, sur le tout, il était dû de soixante à soixante-dix mille francs à Alain Montplet.

Le mariage donna quittance.

Aujourd'hui, Alain Montplet a remis la ferme de la Cochardière sur le pied où elle était du temps du vieux Jean Montplet ; Jeanne-Marie est la plus jolie femme du can-

ton de Saint-Lô, et Jean-Marie, qui a vingt-quatre ans, est avec sa sœur, qui n'en a encore que treize, un des bons partîs du département du Calvados.

Dans ses moments perdus, Alain Montplet redevient deux ou trois fois par an le chasseur de sauvagine que vous avez connu sautant de rocher en rocher et fuyant devant la marée.

Pavillon a vécu âge de chien, est mort tranquillement de sa belle mort et a été pieusement enterré par son ami Jean-Marie, près de son ancien maître, le père Gablon.

Lisa Jousselin a épousé un agent de change qui, ayant oublié de payer ses différences au bout du mois, est parti pour l'étranger et l'a laissée à Paris avec trois enfants. Elle est revenue à Isigny où elle a repris le commerce de beurre abandonné par son père. Elle espère apprendre un jour ou l'autre la mort de son époux, ce qui lui permettra de se remarier, attendu qu'elle est encore jeune, belle et coquette.

Ainsi soit-il !!!

ALEXANDRE DUMAS.

UN DÉBUT DANS LA VIE.

Il faut avoir tué son homme était jadis un dicton fort populaire en Gascogne. On le répétait souvent dans ces longues veillées où la vieillesse conteuse se plaît à redire les histoires des temps anciens, et les jeunes cadets sortaient de ces entretiens avec les ancêtres pleins d'ardeur pour les exercices d'escrime qui devaient les conduire à la fortune par le chemin des aventures.

Les Gascons ont toujours été d'une promptitude rare à mettre l'épée à la main ; mais nul, dans son temps, n'avait été plus prompt que le comte André de la Péraudière, gentilhomme quercinois, que ses équipées querelleuses avaient presque rendu célèbre. Depuis longtemps il n'était plus un jeune homme, lorsqu'il s'aperçut que son bras perdait chaque jour de sa vigueur, son jarret de sa souplesse. Alors il voulut faire une fin ; il ramassa rapidement son argent dispersé à droite et à gauche, agrandit le domaine paternel de quelques arpents, et s'y retira en épousant une demoiselle du voisinage qui devait empêcher son nom de périr.

Il ne périt pas, en effet, car, après cinq

années de retraite, le comte André se trouvait père de quatre beaux garçons qui promettaient de suivre fidèlement les traditions paternelles. Il les éleva comme il avait été élevé lui-même, avec une sobriété spartiate, et confia une épée à leurs mains enfantines dès qu'elles eurent la force de la tenir. Au retour de la chasse, le vieux gentilhomme se plaisait à jouer avec eux, et il leur enseignait les feintes habiles et déliées qu'une longue expérience lui avait rendues familières.

Tous les quatre crûrent et se développèrent admirablement. L'aîné cependant avait un caractère taciturne qui chagrinait souvent son père et le portait à préférer le second, dont l'ardeur se trahissait par de vives et impétueuses saillies.

Pierre-Paul-Pascal de la Péraudière pouvait passer déjà pour l'image vivante du comte André. C'était un bel adolescent à l'œil noir et perçant, au nez d'aigle, à la peau de bonne heure hâlée et brunie par le soleil, à la longue chevelure noire qui ondoyait sur ses épaules comme une crinière

de lion. Ses muscles s'étaient durcis à la fatigue comme le bâton vert se durcit au feu, et leur souplesse les faisait ressembler à des ressorts d'acier mis au service d'une volonté inébranlable. Aucun de ses frères, aucun des jeunes gentilshommes des environs ne pouvait être comparé à Pierre-Paul-Pascal de la Péraudière; nul ne l'avait vaincu dans un assaut d'armes; nul ne se rendait plus aisément et plus promptement que lui maître d'un cheval. Étonnez-vous, après cela, de la préférence du vieux comte André pour son second fils!

Ajoutons, pour terminer ce portrait, que Pierre-Paul-Pascal était de tous celui qui écoutait le plus attentivement et le plus avidement son vieux père, quand celui-ci, par une soirée d'hiver, assis dans son grand fauteuil de chêne, au milieu de l'ample cheminée de la cuisine, redisait les divers épisodes de sa jeunesse aventureuse. L'imagination de l'enfant s'émerveillait aux coups de rapière lestement prodigués de toutes parts, aux larges blessures faites, jamais reçues. Il aimait aussi les intrigues qui venaient animer l'action avant ou après les combats.

— Voyez-vous, mes enfants, disait le comte André en forme de péroraison, dans la vie, il n'y a que deux chemins à suivre pour un homme sage. Si vous êtes riches; sachez vous contenter de votre richesse, et n'ambitionnez rien autre chose. Si vous êtes pauvres, cherchez la richesse d'abord. C'est dur à conquérir, mais enfin on y arrive, parce qu'on arrive à tout avec la volonté et un peu d'ordre. Quand vous aurez la richesse, arrêtez-vous et sachez jouir de votre bien. Surtout, à votre entrée dans le monde, quand vous aurez votre premier duel, tuez votre homme : on n'est jamais mieux posé que lorsqu'on a couché quelqu'un sur le carreau.

Pascal prêtait une oreille avide à toutes ces paroles dont il devinait plutôt qu'il ne comprenait le sens profond. Quand il atteignit sa vingtième année, il les avait si souvent entendues, qu'elles restèrent désormais dans sa tête comme un code permanent de morale. C'était l'âge où il devait quitter la maison paternelle. Comme tout bon gentil-

homme, comme tout cadet de noble famille, il devait faire son service, son apprentissage militaire en s'enrôlant dans les régiments du roi.

Le jour du départ fut un jour de tristesse pour toute la famille de la Péraudière. La bonne mère fondait en larmes, et les frères ne pouvaient voir sans regret s'éloigner celui qui était le boute-en-train de tous les amusements. Seul, malgré son émotion intérieure, le comte André gardait un calme stoïque.

Il conduisit lui-même son fils bien-aimé dans les écuries, lui dit de choisir un cheval et se montra satisfait de voir le jeune homme préférer à des chevaux plus fringants une fine bête limousine dont il avait pu vingt fois essayer la souplesse et l'agilité. Dans les armes de choix, conservées précieusement, le comte prit une épée qu'il voulut ceindre lui-même autour de la taille de celui qui allait le quitter peut-être pour toujours. Puis, glissant dans le gousset de l'enfant quelques vieux louis de vingt-quatre livres épargnés depuis longtemps, il le souleva dans ses bras robustes encore, l'embrassa sur les deux joues, l'aida à se mettre en selle, et lui souhaita bonne chance et bonne fortune.

Une fois sur la grande route, une fois la maison paternelle perdue de vue, Pierre-Paul-Pascal de la Péraudière se trouva entièrement libre et maître de lui, et, tout fier de sa position nouvelle, il se disposa à faire bonne figure à tout venant, en digne cadet de Gascogne, ne craignant rien, espérant tout.

Quelques jours lui suffirent pour arriver à Paris. Des hauteurs de Villejuif il aperçut la grande ville comme une masse noire engouffrée à l'horizon. Un moment, il sentit comme un vertige lui monter au cerveau en songeant qu'il lui fallait se faire jour dans cette ville inconnue et immense. Mais bientôt l'audace aventureuse du Gascon reprit le dessus, et, pendant qu'il laissait respirer son cheval, sa tête se remplit de mille rêves dorés par l'espérance. Plein de courage, il reprit sa route, et, en quelques heures, il atteignit les premières maisons de la ville.

Paris est loin de présenter un aspect monumental quand on l'aborde par ses faubourgs. Perdu au milieu de ses rues étroites et férides, le jeune la Péraudière avait peine à se figurer qu'il se trouvait dans la capitale de la France. Il allait toujours devant lui, espérant rencontrer enfin un quartier qui lui montrât un échantillon des merveilles dont il avait si souvent oui parler à son père. Mais, comme sa patience menaçait d'être soumise à une rude épreuve, il se décida à s'enquérir de la rue de Rohan, dans laquelle demeurait un cousin éloigné de sa mère. Ce cousin, disait-on en Périgord, avait fait fortune à la cour, et Pascal voulait recourir à sa protection pour entrer dans un des régiments de la maison du roi.

La personne à laquelle s'adressa notre Gascon était un homme de belle taille, haut monté en couleur, maigre, svelte, quoique paraissant d'un âge déjà mûr. Il portait une longue épée en verrouil qui lui battait les mollets et s'étendait encore fort loin. Cette épée toujours menaçante expliquait parfaitement l'œil hardi et l'allure provocante de son propriétaire, qui semblait sans cesse en quête d'une querelle, comme d'autres sont en quête d'une bonne fortune amoureuse.

Pascal de la Péraudière avait adressé la parole à l'inconnu avec une urbanité toute provinciale. Celui-ci, avant de répondre, avait regardé le jeune homme de manière à lui faire baisser la paupière; puis, quand il le vit tout décontenancé :

— Ça, mon gars, lui dit-il en inclinant par un mouvement de tête son chapeau galonné sur l'oreille gauche, vous paraissez peu au fait des usages de ce pays, pour interroger ainsi sans façon un gentilhomme comme le premier des passants. — J'arrive dans une ville qui m'est totalement inconnue, Monsieur. Voilà une heure que je vague dans les rues de ce faubourg sans trouver où m'arrêter, et, gentilhomme moi-même, j'interroge tout gentilhomme que je rencontre comme mon égal. — Vous nous la baillez belle, avec votre égalité de gentilhomme. C'est vrai, vous portez une épée accrochée à votre ceinturon de cuir, et même cette épée est d'une longueur respectable. Peste ! quelle

épée ! Savez-vous en faire aussi bon usage que de la langue ? — Il ne tient qu'à vous de l'essayer, beau seigneur insolent. — Tudieu ! comme vous y allez, jeune homme. Quelle ardeur ! quel feu ! Avec vous, du moins, les choses ne languissent point, et vous menez rapidement la besogne. — Aurez-vous bientôt mis trêve à toutes ces railleries ? — Ceci ne regarde que moi, mon jeune ami. Je parle aussi longtemps que j'ai envie de parler, et je parle à ma guise ; personne ne saurait m'empêcher d'en agir à mon gré. Mais vous venez de m'appeler insolent, et, malgré votre jeunesse, vous devez savoir qu'en tout pays, en Gascogne sans doute comme ailleurs, ce mot exige une réparation. — Eh ! demandez la réparation que vous voudrez. Je me mets entièrement à vos ordres, et me sens tout disposé à vous châtier comme vous le méritez. — Vous en parlez bien à votre aise, jeune homme... Me connaissez-vous ? — Nullement. — Eh bien, tâchez de ne pas apprendre à vos dépens ce que vaut Stercart. — Que m'importe votre nom ? J'ai appris de mon brave homme de père à corriger l'insolence partout où je la rencontre pour me barrer le chemin. — Encore ! vous avez donc résolu à la fleur de l'âge d'en finir avec la vie ? — C'est trop railler, Monsieur. Au point où nous en sommes, la raillerie n'est plus de mise ni de saison. Si c'est une querelle que vous cherchez au premier venu, vous l'avez trouvée depuis longtemps, je crois. Terminons-en donc promptement. — Puisque vous le voulez absolument, nous nous verrons demain matin l'épée à la main. — Réglez toutes les conditions. Je n'ai à faire aucune observation, et je suis prêt à aller, pour vous rejoindre, jusqu'au bout du monde s'il le faut. — Nous n'irons pas si loin. Demain matin, quand neuf heures sonneront à la Samaritaine, je serai sur le pont Neuf, près du cheval de bronze. J'espère vous y voir. — Vous n'aurez pas à m'attendre, monsieur, sur le pont Neuf, près du cheval de bronze.

En s'éloignant, Pierre-Paul-Pascal de la Péraudière avait voulu répéter ces deux noms pour les graver ineffaçablement dans sa mémoire. Stercart s'enfonça dans le faubourg, et le Gascon alla droit devant lui, tout

fier de son aventure, et cependant réfléchissant profondément aux conséquences qu'elle pouvait avoir. Sa fine bête semblait plus orgueilleuse encore de le porter. Elle avait pris une allure fringante, oubliant les longues traites parcourues, et n'en faisant ressortir que mieux la bonne mine du cavalier.

Ils arrivèrent bientôt à la Seine, l'une portant l'autre, et le jeune Pascal chercha sur les quais une auberge modeste où trouver un gîte pour la nuit.

Quand il fut seul, dans une chambre triste et nue, comme toutes les chambres d'auberge à cette époque, notre Gascon se prit à réfléchir sur les événements de cette journée, et sur ce que semblait lui promettre une semblable entrée dans Paris. Il trouva qu'il avait montré une résolution et un sang-froid dont son père lui-même aurait été satisfait s'il eût pu le voir. Pascal pensait souvent à son père. Il repassait souvent dans sa mémoire toutes les paroles qu'il avait entendues sortir de la bouche du vieux comte André de la Péraudière; il les considérait comme des oracles de sagesse, et sans cesse y reportait sa conduite. Dans cette affaire, le comte eût été content de son fils. Son accent gascon, net et précis, avait fait merveille. La parole en avait pris une fermeté qu'on n'aurait jamais attendue d'un jeune homme de vingt ans, quittant pour la première fois le toit paternel, et cette fermeté n'avait pas peu contribué à jeter un trouble de bon augure dans l'esprit inquiet de Stercart.

Celui-ci était une espèce de spadassin et de chevalier d'industrie, Écossais d'origine et fort habile à manier une épée. Il avait une réputation fort bien établie dans les salles d'armes les mieux fréquentées de Paris, et puisait dans cette réputation ses principales ressources d'existence. Sans cesse à l'affût d'une querelle, il savait tirer des mille incidents d'une rencontre un parti merveilleux pour se procurer de l'argent. Homme rompu à l'intrigue et à la vie aventurière, il vivait au jour le jour, confiant dans le hasard qui devait quotidiennement amener une aubaine sur son chemin. Peu scrupuleux, du reste, sur les moyens, il se souciait médiocrement des prétextes dont il colorerait ses agres-

sions. Le plus futile était toujours assez bon pour lui.

Doué d'une finesse native comme la plupart des hommes qui naissent dans les pays aimés du soleil, Pierre-Paul-Pascal de la Péraudière avait aux trois quarts deviné l'aventurier caché sous cette insolence de matamore : rabattre cette morgue souriait volontiers à une imagination gasconne de vingt ans, et, dans son lit, quoique harassé de fatigue, le jeune Pascal fit des rêves où il trouait de part en part son adversaire.

Le lendemain, il s'éveilla avec le soleil, et son premier regard fut pour son épée qu'il avait posée au chevet de son lit. En un clin d'œil, il fut habillé, régla sa dépense, et alla chercher à l'écurie son cheval, qu'il trouva aussi frais et aussi dispos que le jour où il avait quitté la maison paternelle. Dès les sept heures du matin, Pascal courait les rues de la ville, cherchant le pont Neuf.

Il cherchait bien autre chose en même temps. Car il comprenait qu'il ne pouvait se présenter seul à ce duel, où son adversaire allait se rendre accompagné de deux de ses amis. Mais à qui s'adresser dans une ville où le premier homme qu'il avait abordé était précisément celui contre lequel il allait croiser l'épée. Pascal de la Péraudière cherchait vainement dans sa tête un expédient pour sortir de cet embarras. Il ne trouvait rien. Enfin, remettant au hasard le soin des convenances :

— Ma foi, se dit-il, les gentilshommes amis d'une fine partie d'escrime ne doivent pas manquer dans ce pays où accourent tous les fiers-à-bras. J'irai droit au premier dont la figure me reviendra, et je lui demanderai de me rendre ce léger service, lui offrant en retour de lui donner la pareille quand bon lui semblera.

Ce qui fut fait.

Le jeune la Péraudière eut bientôt trouvé le pont qu'on lui avait désigné pour lieu de rendez-vous. Avisant près du cheval de bronze un gentilhomme de bonne mine monté sur une bête de prix, il alla vers lui, le chapeau à la main.

— Monsieur, lui dit-il après avoir courtoisement échangé plusieurs saluts, j'arrive

dans cette ville, je n'y connais personne, et j'ai été assez maladroit pour y ramasser une mauvaise querelle à mon premier pas dans la rue. Seriez-vous assez bon pour me seconder dans le duel qui va être la suite de ma maladresse ? — Diable ! jeune homme, à peine arrivé, un duell... C'est commencer en digne cadet de Gascogne ; car, à votre accent, je vous ai reconnu pour appartenir à cette province. J'accepte volontiers d'être votre second dans ce duel ; c'est un service qui ne se refuse pas entre gentilshommes. Je suis d'ailleurs bien aise de me déroiller la main. — Mille remerciements, monsieur... Mon adversaire ne se fera pas attendre, à ce que je crois. — Et comment se nomme-t-il ?... si toutefois ma question ne vous paraît pas indiscrete. — Il m'a dit s'appeler Stercart... un homme de grande taille... — Ah ! c'est avec lord Léopold Stercart que vous avez eu maille à partir ? — Vous le connaissez ?... — Un peu. — Il ne m'appartient plus d'en dire du mal ; mais, cependant, je vous confesserai qu'il a été avec moi d'une insolence rare, et qu'il m'a contraint à le lui dire. — Cela ne m'étonne nullement et n'étonnera personne de ceux qui le connaissent. — Ah çà ! ce lord Stercart a donc une bien mauvaise réputation ? — Elle n'est pas précisément bonne... N'importe ! ajouta l'officieux gentilhomme après une pause, cette querelle est un malheur pour vous... Lord Stercart est le héros de nos académies, et il n'hésiterait pas à se mesurer avec le plus habile de nos maîtres d'armes. — Tant mieux, monsieur, tant mieux ! Je lui montrerai que rien ne dégénère dans notre beau pays de Gascogne, et que, aujourd'hui comme toujours, les enfants y sont les dignes fils de leurs pères. — Vous en parlez avec une aisance qui me séduit, et vous avez une ardeur et une confiance qui me plaisent infiniment. Je suis tout votre, et vous pouvez entièrement compter sur moi. — Encore une fois merci, monsieur... Permettez-moi de vous quitter un instant ; il faut que je trouve un second gentilhomme qui se montre aussi officieux que vous-même envers un nouveau débarqué. — Reposez-vous sur moi de ce soin. Je connais le pont Neuf et m'en tirerai

plus aisément que vous-même. — Vous êtes vraiment la bonté en personne, monsieur. — Trêve de compliments, l'heure est sérieuse... Justement, j'aperçois venir vers nous un gentilhomme de mes amis, et, s'il n'est empêché, vous pouvez compter sur lui comme sur moi. — Allez, monsieur, et croyez à mon éternelle reconnaissance pour vos bons offices.

Pierre-Paul-Pascal de la Péraudière, resté seul un instant, profita de ces quelques minutes de répit pour jeter un coup d'œil sur tout ce qui l'entourait. Le pont Neuf, à cette époque, quoique ayant déjà perdu une partie de cette splendeur qu'il avait eue sous les règnes précédents, n'en était pas moins encore, après la place Royale, l'endroit le plus brillant de Paris. De tous les points on aboutissait à cette grande voie de communication, qui unissait les deux rives de la Seine et mettait en relation presque directe le faubourg Saint-Germain et les quartiers Saint-Paul et Saint-Antoine. Pour une imagination de vingt ans, qui n'avait guère vu que les tourelles du château paternel, le spectacle était merveilleux, et volontiers Pascal se serait complu à le regarder longtemps.

Mais neuf heures sonnèrent au vieux carillon de la Samaritaine.

Au même instant et comme s'il n'eût attendu que le coup de cloche pour paraître, déboucha à la tête du pont lord Stercart, accompagné de deux de ses amis.

Le comte du Vernays, ainsi s'était appelé le gentilhomme qui avait accepté de seconder le jeune Gascon, et son ami virent aussitôt rejoindre Pascal, et c'est dans cette compagnie qu'il se porta au-devant de lord Stercart. Les deux troupes n'en firent bientôt plus qu'une seule. De part et d'autre on se salua, on se reconnut avec l'exquise politesse de ce temps, fort en usage surtout dans les circonstances graves de la vie.

— Je suis au désespoir, monsieur, dit lord Stercart, d'arriver le dernier à un rendez-vous que j'avais moi-même assigné. Veuillez accepter mes excuses. — Je ne les accepte nullement, monsieur, répondit la Péraudière, les excuses seraient seulement de mise si

vous étiez en retard, et vous avez été exact comme l'horloge elle-même.

Cela dit, Pascal présenta le comte du Vernays et son ami, comme lord Stercart lui avait présenté lui-même ses deux seconds. Les salutations recommencèrent, et enfin, après un grand quart d'heure écoulé, on en vint à parler du lieu où se viderait la querelle.

— Tous les endroits me sont indifférents, dit la Péraudière. Je ne connais ni Paris ni les campagnes qui l'entourent. Mais il doit y avoir des bois dans les environs; ces bois ont des clairières, et toute clairière est bonne pour un duel. Gagnons donc le premier bois qui est à notre portée; nous y trouverons bien un endroit convenable. — Voilà qui est parler d'or, ajouta du Vernays avec un léger hochement de tête. — Vous plaît-il aller au bois de Boulogne? dit lord Stercart. — J'irai où vous voudrez, répondit la Péraudière, au bois de Boulogne ou ailleurs, peu m'importe. — Allons donc aux endroits que nous connaissons, puisqu'on nous en laisse le choix. — Allons, messieurs, et, si rien ne nous retient, partons tout de suite. — Partons.

Et là-dessus, les six hommes se massèrent en groupe, et, longeant les quais du Louvre et des Tuileries, s'acheminèrent vers l'éternel rendez-vous des duellistes de tous les temps.

Chemin faisant, on causait de toute autre chose que de l'affaire qui avait réuni ainsi six hommes, qui paraissaient d'allures, de mœurs et de conditions fort différentes. Au moment de se couper la gorge, on répétait volontiers les mille bruits qui circulaient à la ville et à la cour. On se communiquait un scandale de la veille, et on redisait les mille bons mots par lesquels ce scandale avait été salué. Lord Stercart ne tarissait pas. À l'entendre, il connaissait tout le monde, il savait tout ce qui se passait, il avait toujours une anecdote nouvelle à ajouter à l'anecdote piquante qu'il venait de raconter. Les autres lui tenaient bien tête, comme des gens familiarisés de longue date avec tous les détails qu'il faisait passer sous leurs yeux. Mais il les dominait aisément, grâce à une verve fine et caustique qui ne l'abandonnait jamais, et qu'en France

on a trop souvent prise pour de l'esprit.

Seul au milieu de ce cliquetis de paroles, le jeune la Péraudière restait silencieux.

Malgré sa jeunesse, il trouvait un accent faux à toutes ces conversations. Ces allures de grand seigneur lui paraissaient suspectes, et la défiance commençait à entrer dans son cœur. Avec la finesse naturelle à tous les enfants de Gascogne, il soupçonnait des pièges cachés sous ces mœurs faciles, et il craignait que son ardeur juvénile ne l'eût jeté dans un guet-apens de coupe-jarrets. D'ailleurs, sans avoir l'air d'y prendre garde, il avait surpris des signes d'intelligence presque imperceptibles sur la figure de ses cinq compagnons de route, et il commençait à croire que la ruse, autant que son courage, devait l'aider à se tirer de ce mauvais pas. En fait de ruses, un Gascon n'est jamais embarrassé.

On avait dépassé le Cours-la-Reine et on gravissait les hauteurs de Chaillot pour entrer au bois de Boulogne par la porte Dauphine. Rien n'avait encore trahi ce qui se passait dans le cœur du jeune la Péraudière. Les conversations allaient leur train.

— Voyez-vous, disait Stercart, qui venait de raconter une histoire scandaleuse d'une dame de la cour, en fait de faciles amours, grandes dames, bourgeoises et grisettes sont toutes les mêmes. Avant tout elles sont femmes, et les femmes sont capables de tous les caprices et de toutes les bizarreries, quand il s'agit de satisfaire leurs passions. — Vous en parlez en homme qui aurait eu à se plaindre de leurs fantaisies. — Chacun pourrait en parler comme moi, s'il voulait être franc. — Là-dessus on est moins volontiers porté à la franchise qu'à la dissimulation. — Et c'est précisément parce que sans cesse nous cherchons à nous tromper les uns les autres que la vie est devenue une chose si triste. Nous ne vivons plus, dans un état comme le nôtre. Nous combattons sans cesse, et la bataille est sans cesse à recommencer. — Mais voilà, à mon sens, quel est le charme de notre existence. — Véritablement, je préférerais y en trouver un autre plus solide et plus réel. — Eh! mon Dieu, cette lutte incessante est ce qui renouvelle l'imprévu, sans lequel nous serions bientôt tout morfondus par l'ennui

d'une existence uniforme. Le jour engendrerait un autre jour semblable à lui, et nos forces s'épuiseraient à se mouvoir dans un cercle restreint qui ne nous aurait fait connaître ni joies ni douleurs inattendues. Vive l'imprévu, qui brise cette monotonie et conserve à chacun son empreinte propre !

C'était le comte du Vernays qui parlait de la sorte, et tout en parlant, il multipliait ses signes d'intelligence à Stercart. Aucun d'eux n'échappait à Pascal de la Péraudière. Affectant une distraction fort bien jouée, il suivait du coin de l'œil cette conversation muette, et toute son intelligence s'évertuait à comprendre le sens caché de ces signes mystérieux. Il n'y parvenait qu'à moitié, mais cette moitié lui suffisait pour lui faire sentir qu'il était menacé de jouer dans cette querelle de hasard un rôle de dupe qui faisait bondir son cœur d'indignation. Il se révoltait à l'idée d'exposer futilement sa vie contre des gens qui n'exposeraient nullement la leur, malgré les apparences, et il s'ingéniait à trouver dans sa cervelle un de ces bons tours qui ont rendu célèbres les imaginations gasconnes.

On touchait à la porte Dauphine, et bientôt on allait se trouver sous bois.

Avant d'aller plus avant, les cavaliers s'arrêtèrent devant la grille.

— Messieurs, dit lord Stercart, de quel côté vous plaît-il que nous dirigions nos pas ? — J'aperçois des allées fort bien percées, répondit la Péraudière. Entrons dans le bois, prenons une de ces allées, et bientôt nous ne pouvons manquer de trouver ce que nous cherchons. Cela vous convient-il ? — Parfaitement, monsieur. — Alors, en avant !

Et le jeune homme, joignant l'action à la parole, piqua des deux. Son cheval partit comme un trait, et bientôt la Péraudière se trouva avoir distancé ses adversaires et ses amis d'une centaine de pas. Loin de l'imiter, ceux-ci avaient, au contraire, encore ralenti le pas de leurs montures. L'éloignement du jeune homme leur permettait de causer en liberté, et ils avaient trop de choses à se dire pour ne pas profiter sur-le-champ de l'occasion.

— Nous n'en tirerons rien, Stercart, dit

dû Vernays ; c'est une mauvaise affaire que vous avez été chercher : on n'a jamais rien à gagner avec un cadet de Gascogne. — Au contraire, cher ami, répondit Stercart, c'est avec les gens qui n'ont rien, ou à peu près, qu'on doit s'attendre à tout. Celui-ci me paraît naïf comme l'enfant qui vient de naître. — Oui, mais fier comme Artaban et entêté comme un mulet. — Tant mieux ; avec la naïveté et l'entêtement, on peut aller très-loin. — Et où voulez-vous le conduire ? car Dieu me damne, si je vous comprends ! — Nous pourrions, en effet, longtemps nous parler ainsi, sans jamais nous entendre. — Enfin, où allez-vous en venir ? — En deux mots, le voici.

Les cinq compagnons se rapprochèrent encore davantage pour mieux entendre Stercart.

— D'abord, dit-il, une fois pour toutes, retenez bien ceci. Ce n'est jamais au hasard que Stercart recherche une querelle, quelque habile que soit un homme à manier le fer, il peut toujours recevoir un bon coup d'épée d'une main novice ou maladroite, et un coup d'épée reçu entraîne des suites toujours fâcheuses. — Passons ces préliminaires. — Donc, si j'ai voulu me mesurer avec ce jeune cadet de Gascogne, juste au moment où il débarquait à Paris, vous devez supposer que j'avais des motifs graves pour en agir ainsi. — Quels sont-ils ? — Vous allez les connaître. — Enfin ! — Nos affaires vont mal, très-mal, surtout depuis quelque temps, vous ne pouvez vous le dissimuler, quelle que soit votre obstination à ne pas voir clair. Nous commençons à être fortement connus et sérieusement éventés dans tous les endroits que nous fréquentons. Si nous entrons dans une académie de jeu, on se défie de nous, et jamais un habitué de la maison ne hasarde son argent contre le nôtre. Les coupeurs de bourse et les aigrefins eux-mêmes semblent nous reconnaître et nous respectent trop. Il est grand temps d'aviser et de changer tout cela. Il le faut, coûte que coûte, sous peine de périr. — Stercart a raison. Maintenant, qu'il nous dise ses moyens. — Ils ne sont pas difficiles à trouver. En fait de moyens de succès, je n'en

ai jamais employé qu'un seul, toujours le même ; il m'a toujours réussi, je ne vois pas pourquoi je changerais. — Quel est-il enfin ? — Rappelez vos souvenirs, Messieurs. Comment

vous ai-je connus ? — Vous m'avez insulté, je vous ai provoqués ; nous avons mis l'épée à la main en pleine rue. Vous m'avez blessé au bras, et puis vous m'avez soigné comme



Oh ! qu'ils sont jolis ! (Page 297.)

le meilleur des am.s. — Moi, de même. — Moi, de même, répètent les autres. — Eh bien, ce que j'ai fait pour vous et avec vous, il est temps de le recommencer avec un nouveau venu, si nous ne voulons voir se rompre fatalement notre association. — Les

choses, dit du Vernays, ne sont pas aussi désespérées que vous les faites, Stercart. — Cher ami, récapitulez dans votre mémoire nos gains depuis quelques mois, et vous reconnaîtrez bientôt que je n'ai rien exagéré, que je suis même resté peut-être en deçà de

la vérité. J'ai réfléchi à tout, j'ai tout bien pesé, et je crois qu'il est temps d'agir. — Cependant... — Oh ! pas d'objections puériles. Elles gâtent tout. — Enfin, si vous le croyez nécessaire, faites à votre tête. — Au reste, mes amis, vous remarquerez que, dans tout ceci, c'est toujours moi qui prends le rôle le plus difficile et me donne la plus large part de danger. Ce n'est que justice d'ailleurs, vu que je suis depuis longtemps rompu à ce genre d'exercice.

Et Stercart; en parlant de la sorte, lança sur ceux qui l'accompagnaient un regard plein d'orgueil et de dédain. Il y eut un moment de silence.

Du Vernays le rompit :

— Vous allez donc blesser ce cadet de Gascogne et le faire entrer dans notre association ? — Comme vous le dites. — Ce ne sera pas facile. — Quoi ! la blessure ? — Non, le reste. — La blessure ne regarde que moi, et je n'ai pas besoin de vous rappeler de quelle façon je tiens une épée nue. Quant au reste, il faudra que vous me secondiez avec votre habileté ordinaire, vous surtout, du Vernays, qui avez une éloquence fort persuasive. — Pour cela, je n'omettrai rien ; vous pouvez croire que je ferai de mon mieux. — Je vous connais assez pour compter entièrement sur vous. Le Gascon ne doit pas être fort riche. S'il a quelques écus de six livres, ils seront vite dévorés par la maladie. Nous lui enverrons un de nos médecins et un de nos apothicaires, qui sauront faire grassement payer leurs visites et leurs ordonnances. Ce soin-là vous regarde. Le jeune homme doit être ambitieux, et, quand vous aurez mis votre bourse à sa disposition, l'ambition aidant, nous en viendrons bien à bout. — Allons, nous n'épargnerons rien, et le Gascon ne sera pas si dur, il faut l'espérer. — Que diable ! après tout, nous ne sommes pas habitués à douter ainsi du succès. On ne réussit à rien quand l'esprit vague sans cesse plongé dans l'irrésolution. Nous avons depuis longtemps passé l'âge des timidités. Nous ne sommes plus des enfants, et nous savons la valeur des choses. La hardiesse a été jusqu'ici notre protectrice. C'est lui faire injure que ne pas tout espérer d'elle. —

Stercart a raison. Soyons hardis, et le Gascon est à nous. — Ensuite, ajouta après un silence et d'une voix mystérieuse celui qui paraissait être le chef de cette association, s'il faut tout vous dire, j'ai de grandes vues sur ce jeune homme. — Expliquez-vous, Stercart ; jamais nous ne vous avons vu ainsi. — C'est que jamais les circonstances ne furent plus graves. Il s'agit de tenter une aventure qui assurerait notre fortune à tous d'un seul coup, et nous ne le pouvons qu'avec ce cadet de Gascogne. Il est jeune, il est beau ; il doit être spirituel et entreprenant ; il doit plaire aux femmes. Or il y a une femme à mêler dans tout ceci. Il ne s'agit de rien moins que de faire épouser à ce jeune godelureau la plus riche héritière du royaume. Piloté par nous, avec toutes les connaissances que nous avons, il y parviendra infailliblement. Vous voyez donc qu'il n'aura pas trop à se plaindre d'avoir eu maille à partir au débotté avec des gens de notre espèce. — Votre discours n'est pas la clarté même, Stercart, et je crois qu'une explication... — Contentez-vous pour le moment de ce que je vous dis. Occupons-nous du plus pressé, et rejoignons notre homme, qui doit s'impatienter à nous attendre, s'il n'a pas toujours filé en avant.

Les cinq compagnons avaient tenu cette longue conversation en ralentissant sans cesse la marche de leurs montures. Ils avançaient au petit pas de promenade afin de ne rejoindre Pascal de la Péraudière qu'après s'être mis parfaitement d'accord sur la conduite qu'ils avaient tous à tenir dans ce duel, et sur la manière dont ils l'entraîneraient le plus aisément et le plus infailliblement à être pendant quelque temps la cheville ouvrière de leur association.

De son côté, le cadet de Gascogne ne demandait pas mieux que d'être seul. Il rendait les rênes de son cheval, dont le trot allongé eut bientôt mis une grande distance entre lui et ses adversaires, et cette distance, il l'aurait voulue plus grande encore. A la recherche d'un expédient pour se débarrasser des embûches qu'il devinait instinctivement lui être tendues, lui aussi s'efforçait de gagner du temps, et, en désespoir de cause,

se confiait au hasard et à la Providence.

On était dans les beaux jours de l'été; le bois de Boulogne était ravissant à parcourir, comme tous les bois quand les rameaux sont chargés de feuilles épaisses qui tempèrent l'ardeur des soleils caniculaires, et conservent aux allées une ombre et une fraîcheur délicieuses. Quoique naturellement brave, Pierre-Paul-Pascal de la Péraudière était trop jeune et surtout trop enfant du Midi pour ne pas sentir fortement que toutes ces beautés de la nature nous invitent à la vie, et il ne pensait pas sans crainte au motif qui l'avait attiré dans cette allée solitaire.

Plusieurs fois il se retourna pour voir si la troupe qui le suivait était près de lui, et toujours il l'aperçut dans un lointain qui grandissait à chaque pas. Ce retard, cet éloignement, ajoutaient à ses angoisses, et elles devenaient d'autant plus vives, que son cerveau ne lui suggérait aucun moyen de sortir honorablement de cette affaire.

Enfin, il venait de prendre une détermination extrême, et il était résolu à défendre sa vie comme un loup traqué par les chasseurs dans une battue de printemps, lorsqu'un cliquetis de fer frappa ses oreilles.

Le bruit partait du bois, net, saccadé, comme venant de plusieurs épées engagées. Il était évident qu'on se battait dans une éclaircie à quelques pas de l'allée dans laquelle marchait le jeune homme.

Il arrêta brusquement son cheval et se pencha sur l'encolure pour mieux voir sous les branches.

Son œil ne vit d'abord rien : puis, guidé par son oreille, il aperçut des habits militaires, et, au même instant, vit briller des épées aux rayons du soleil. C'était un duel pris sur le fait.

Une idée subite s'empara de l'esprit du cadet de Gascogne. Il quitta l'allée qu'il suivait, et, lançant son cheval à travers les fourrés, il se trouva bientôt sur le champ de combat, se souciant peu des basses branches qui lui déchiraient et lui fouettaient la figure et lui barraient à chaque instant le passage.

Un homme venait de tomber, le corps traversé par un coup d'épée porté à fond, et

deux autres le suivirent presque immédiatement. Tous les trois portaient l'uniforme et les insignes de sergents aux gardes.

Sans se donner le temps de vérifier si leurs adversaires étaient morts ou seulement blessés, les trois vainqueurs, voyant un homme à cheval accourir malgré les obstacles du bois, prirent la fuite à travers les taillis opposés, et se trouvèrent bientôt hors de vue et de portée.

Resté seul en présence de ces trois corps couchés sur le gazon au milieu d'une mare de sang, Pascal de la Péraudière descendit de cheval; les souleva, les tâta l'un après l'autre pour s'assurer si toute vie était bien éteinte, et s'il n'y avait pas quelque agonie à soulager. Il ne remua que trois cadavres. Les épées avaient toutes les trois pénétré dans les organes essentiels de la vie; la mort avait été aussi instantanée que brutale; les coups étaient bien portés.

C'était la première fois que le jeune homme voyait ainsi la mort en face, la mort violente et brusque, et son esprit en fut vivement impressionné. Cependant, en digne cadet de Gascogne, il ne perdit aucunement son sang-froid. Il comprit que ce duel, avec son issue tragique et la fuite précipitée des vainqueurs, lui fournissait d'une façon fort opportune l'expédient qu'il cherchait vainement depuis quelques heures. Il résolut d'en profiter sur-le-champ.

Il prêta d'abord l'oreille, cherchant à juger par le pas des chevaux de la distance où se trouvaient ceux avec lesquels il devait se mesurer dans quelques instants. Mais le bruit même n'arrivait pas jusqu'à lui. Alors, tirant son épée, il perça d'un nouveau coup l'un des cadavres encore chauds, et, quand il la retira, elle était rouge de sang. Puis, prenant les trois corps, il les traîna jusqu'à la lisière de l'éclaircie qui avait servi de champ de combat, et les entassa l'un sur l'autre. Cette hideuse besogne accomplie, son épée nue à la main, il attendit.

Quelques minutes s'écoulèrent, et bientôt il entendit le trot de cinq chevaux qui pressaient le pas dans sa direction. Abandonnant le champ clos et courant sur l'allée :

— Sandis! accourez donc, vous autres!

cria-t-il d'une voix stridente à laquelle son accent gascon ajoutait quelque chose de singulier; voilà une heure que je vous attends à me morfondre!

Les cavaliers étaient encore fort loin; mais ils entendirent cette voix qui perçait l'air comme une vrille et arrivait à eux, claire et distincte, sous la voûte des arbres. En un temps de galop, ils eurent rejoint le cadet de Gascogne, qui, les voyant à quinze pas, s'enfonça sous le bois comme pour leur indiquer le chemin. Ils le suivirent, voulant par leur obséquiosité faire oublier leur retard, et, en un instant, ils se trouvèrent sur le champ du carnage.

Pascal avait repris sa place. Assis sur les trois cadavres entassés à l'ombre, il attendait, l'épée à la main.

— Sandis, Messieurs! leur dit-il quand ils eurent attaché leurs chevaux aux branches basses des arbres, vous êtes bien longs à vider une petite affaire. Je commençais à perdre patience. Pour me faire la main avant de me mesurer avec vous, monsieur Stercart, qu'on dit un fort-à-bras, j'avais trouvé ces trois gentilshommes beaucoup trop disposés à railler mon cheval. Ils m'ont conduit ici fort poliment, et vous voyez ce que j'en ai fait fort poliment aussi. L'affaire n'a pas été longue, et j'allais bientôt m'ennuyer; mais vous arrivez à point. Allons, Messieurs, en garde! Dépêchons-nous, si nous ne voulons être encore ici à la brune. — Peste! monsieur de la Péraudière, comme vous y allez! Trois hommes, dit du Vernays, tués dans votre matinée, et encore tout frais et tout dispos pour recommencer sur le quatrième! — C'est comme ça, mon bon monsieur; dans mon pays de Quercy tous les hommes sont comme moi. — Ce sont de fameux gaillards. — Trêve de compliments: en garde!

Et le jeune homme coupait l'air de son épée ensanglantée avec une énergie de bon augure.

A le voir, on eût dit un de ces héros espagnols ou romains, qu'affectionnait le vieux Pierre Corneille, provoquant de la parole et du geste toute une armée. Jamais matamore de comédie ne joua mieux son rôle. Toute

crainte avait disparu du cœur du jeune homme quand il avait vu trembler les autres, et, certes, s'il l'avait fallu, il aurait fait la plus belle contenance du monde dans un combat corps à corps, dût la mort en résulter.

Mais Stercart ne paraissait nullement disposé à en venir si promptement aux mains. L'aspect des trois cadavres, la contenance fière et résolue du Gascon, avaient complètement modifié ses idées. Au reste, Pascal de la Péraudière jouait son rôle avec une aisance admirable, et le plus habile n'aurait pu soupçonner une ruse ou un piège sous cette mise en scène. Si Stercart, en vue de plans et de projets mystérieux, était homme à courir la chance de recevoir un coup d'épée, il connaissait trop le prix de la vie pour s'exposer légèrement à la perdre. Or, à cette heure, c'était la perspective que lui offrait un duel avec le cadet de Gascogne qu'il avait provoqué, et il commençait à se repentir d'avoir été peut-être un peu prompt dans l'offense.

Pierre-Paul-Pascal de la Péraudière ne paraissait plus le jeune homme timide du pont Neuf. Il avait pris l'attitude fière d'un duelliste de profession, et ces airs de matamore n'étaient nullement déplacés sur ce terrain encore tout inondé de sang.

Du Vernays devina, plutôt qu'il ne comprit, que Stercart ne demandait pas mieux que de ne pas tirer l'épée du fourreau, et, sa position auprès du Gascon lui permettant d'intervenir, il en usa fort adroitement.

— Ça, Messieurs, dit-il, nous sommes venus ici dans des intentions de nous couper la gorge; mais, avant d'en arriver à cette extrémité, ne serait-il pas bon de savoir si l'offense reçue n'est pas de celles qu'on apaise quelquefois et qu'on pardonne à un moment de mauvaise humeur? — Monsieur, répondit Pascal, j'ai cru jusqu'à présent qu'il n'y avait plus d'explications lorsqu'on était arrivé à l'endroit où nous sommes, et que ce terrain n'était qu'un champ de combat. — Généralement, vous avez raison, jeune homme; on ne vient guère ici que pour se battre. Cependant il m'a semblé qu'après les paroles conciliantes de lord Stercart... — Quelles

paroles conciliantes? — Celles que lord Stercart nous a fait entendre. — Où? — Dans cette allée, pendant que vous couriez au-devant de nous et que vous veniez ici vous faire la main aux dépens de ces trois braves soldats qui n'en pouvaient mais de votre querelle. — Que vous a-t-il donc semblé, Monsieur, après ces paroles conciliantes? — Que ma position auprès de vous me donnait peut-être le droit d'intervenir. — Et que vous disait donc lord Stercart qui a pu vous faire revenir ainsi sur son compte? — Mon Dieu! Monsieur, il nous témoignait son regret de son inconvenante susceptibilité de la veille; il nous faisait éloge de votre bonne mine, de votre grâce à manier un cheval. Il nous disait que ce serait un vrai malheur pour lui si le sort des armes, toujours capricieux, le favorisait dans ce combat, et qu'il serait au désespoir si un coup d'épée de sa main vous donnait la mort. — Quant à cela, monsieur, qu'il soit sans crainte, j'aurai soin d'y mettre bon ordre. — Les plus habiles ont souvent trouvé leurs maîtres. — Sans doute, Monsieur, mais je n'ai garde encore de me ranger parmi les habiles. — Enfin, monsieur de la Péraudière, j'ai pensé de tous nos discours que lord Stercart ne serait pas éloigné de donner une solution amicale à votre différend. Je n'ai eu garde de communiquer ma pensée. J'ai voulu préalablement causer avec vous et avoir votre autorisation. — Mais, Monsieur, je ne suis pas venu ici pour recevoir des excuses et des civilités tardives. Je suis venu dans l'unique but de châtier une insolence qui m'a été faite gratuitement. — Cependant réfléchissez un instant. Lord Stercart a une réputation qui donne un grand poids à son acte. — Ce que je vois clairement dans tout ceci, Monsieur, c'est que vous voulez me détourner de ce combat auquel je m'attendais. Vous m'aviez promis de me seconder. J'ignore les motifs qui vous déterminent à me parler comme vous le faites. Cependant je remets mon honneur entre vos mains. Agissez comme il vous plaira, que lord Stercart s'excuse et je retourne à Paris.

Quoique ce consentement eût été donné d'assez mauvaise grâce pour qu'un homme

d'une nature querelleuse comme paraissait l'être lord Stercart, pût à bon droit s'en formaliser, Du Vernays n'en prit pas moins sur-le-champ au mot le cadet de Gascogne, et, tirant à l'écart son adversaire :

— Mon ami, lui dit-il, je crois que nous n'en obtiendrons rien. Ces Gascons ont le diable au corps. — Je commence à partager votre opinion, Du Vernays. Cependant il nous faut tirer d'ici. Je ne veux pas me faire embrocher comme un imbécille, et, d'un autre côté, je ne veux pas avoir l'air de reculer. — C'est une simple affaire de forme. Fiez-vous-en à moi. — Qu'allez-vous faire? — J'ai déjà semé, il ne s'agit plus que de recueillir. — Mais encore? — Le Gascon est tout disposé à se battre, plus disposé encore que ce matin. Son succès contre ces trois sergents aux gardes lui donne une assurance contre laquelle vous essayeriez en vain de lutter. Cependant il a, quoique en rechignant, écouté mes paroles de conciliation. Vous n'avez plus qu'à faire un pas vers lui. Mais prenez garde, je le crois plus fin et aussi rusé que nous. — Que voulez-vous donc que je lui dise? Conseillez-moi, car vraiment je m'y perds. — Laissez-moi vous conduire... Prenez une figure amicale, et ne me démentez pas. — Monsieur de la Péraudière, ajouta Du Vernays quand il se fut, avec Stercart et les trois autres personnes, rapproché du jeune cadet de Gascogne, je suis heureux de la mission que j'ai à remplir auprès de vous. Voici lord Stercart qui regrette vivement sa brusquerie d'hier et qui vous prie, par ma bouche, d'accepter ses excuses. En même temps, il sollicite votre amitié en vous offrant la sienne. — Je ne puis refuser de vous écouter, monsieur, répondit Pascal, puisque, sans me connaître, vous aviez accepté de me seconder dans ce duel, service de gentilhomme que j'apprécie à sa valeur. Je reçois la réparation que vous m'offrez au nom de M. Stercart, quoique un peu tardive et inattendue, et vous prie d'agréer mes remerciements, et vous, messieurs, toutes mes civilités.

En parlant ainsi, Pascal de la Péraudière tenait son chapeau à la main. Quand il eut achevé, il salua profondément les cinq com-

pagnons, puis, se relevant avec une fierté et une noblesse pleines de naturel, il détacha son cheval, sauta en selle, et, une minute après, il s'élançait au galop dans l'allée qui devait le ramener à la porte Dauphine, riant intérieurement de la ruse adroite qui le débarrassait de ces spadassins.

Restés seuls, ceux-ci gardèrent quelques instants le silence. Mais Stercart n'était pas homme à se laisser vaincre ainsi. Entraînant ses compagnons :

— Ma foi, leur dit-il, tant pis pour ce jeune cadet de Gascogne ; nous n'en aurions jamais été les maîtres, et c'est lui qui perd tout en nous quittant. Il ne tardera pas à s'en apercevoir.

Quoi qu'en eût dit lord Stercart, cette querelle, loin de nuire au cadet de Gascogne, le mit sur-le-champ en relief. Le bruit s'en répandit avec une grande rapidité, et chacun voulut connaître celui qui, pour se faire la main avant un duel, couchait trois hommes sur le carreau. La réputation de Pierre-Paul-Pascal de la Péraudière était faite après ce glorieux début. La carrière des aventures s'ouvrait pour lui sous les plus favorables auspices ; il avait, fort innocem-

ment sans doute, mais sans que personne eût eu vent de la supercherie, accompli le premier précepte de son père, *il avait tué son homme*.

La beauté de sa personne, sa jeunesse, son esprit, achevèrent promptement l'œuvre commencée. En venant à Paris, il courait après la fortune, qui, un jour ou l'autre, se présente à nous ; il sut la saisir au passage et la fixer. Entré comme officier dans un des régiments du roi, il ne dut qu'à sa bravoure un rapide avancement militaire ; il se maria fort avantageusement, et, quand la féconde Gascogne lui envoyait un de ses enfants pour lui servir de guide à Paris, Pascal ne manquait jamais de raconter l'histoire de ce premier duel, en omettant toutefois la ruse innocente qui lui avait donné la victoire et conseillant à chacun d'en faire autant.

Mais on ne rencontre pas tous les jours une querelle au débotté et trois gardes françaises tués à point sous les ombrages du bois de Boulogne pour effrayer un spadassin.

On n'est pas surtout servi à souhait tous les jours comme le fut notre Gascon.

GEORGES BELL.

LA MIONETTE.

I.

Dans une des plus laides, des plus chétives maisons de mon village habitait alors une famille de gens très-mal famés, qui, de leur vrai nom, s'appelaient Gervais, mais qu'on ne nommait jamais autrement que les Vipériaux (j'en dirai la raison tout à l'heure).

La famille se composait de cinq personnes :

le père, la mère, âgés l'un et l'autre d'environ cinquante ans ; un fils qui en avait à peu près vingt-cinq ; une fille qui en avait dix-sept bien sonnés, et une enfant qui n'en comptait pas encore douze. Il y avait bien, ou plutôt il y avait bien eu aussi une autre fille Gervais- Vipériaux, d'un an ou deux moins âgée que le fils, et qui s'appelait Nanon ;

mais depuis longtemps déjà elle était partie sans dire adieu à personne, et personne ne savait ce qu'elle était devenue.

Les Vipériaux vivaient d'une existence toute d'aventure. Leur profession proprement dite était d'être *pauvres*. La mère allait mendier dans les campagnes où elle envoyait aussi, avec un vieux panier au bras, sa plus jeune enfant qu'on appelait Claudette. Le père et le fils pêchaient ou pirataient sur la Loire, qui coule devant le village. Voilà pour leur industrie avouée; quant à celle qu'ils n'affichaient point, mais que personne n'ignorait, et qui les faisait mal considérer, c'était qu'ils maraudaient, qu'ils volaient même, et allaient vendre clandestinement à la ville ce qu'ils avaient ainsi volé ou maraudé, quand ils ne le gardaient pour leurs besoins. Aussi le soir, lorsqu'on voyait le père et le fils qui parlaient faisant mine d'aller pêcher du côté de Grandjean, qui est au midi du village, on se disait que, bien sûr, ils avaient avisé quelque arbre fruitier ou quelque gerbier à dévaliser du côté de Collonges, qui est au nord. Du reste, ils ne faisaient jamais aucune journée de travail pour personne. Ils couraient la nuit; le jour, ils dormaient ou allaient ravager du bois au long de la rivière, sinon ils se reléguaient dans quelque cabaret sombre, où on ne leur refusait jamais ni le vin ni l'eau-de-vie, car ils avaient toujours de l'argent assez pour payer ce qu'ils buvaient.

Quand la mère Vipériau savait ses hommes attablés quelque part devant une bouteille, elle faisait semblant d'être inquiète et peignée à cause du mauvais usage qu'ils faisaient de leurs économies. Elle s'en allait donc les chercher. Lorsqu'elle les avait trouvés, elle leur vomissait d'abord une grosse, bruyante et grossière remontrance. Ils en riaient tous deux et la faisaient rire aussi; puis elle s'asseyait sur le bout du banc, comme pour les attendre; puis elle acceptait de boire dans le verre de son garçon ou de son homme...; puis elle y retournait... et encore... et encore... tant et si bien, que tous trois revenaient souvent aussi peu solides l'un que l'autre, et qu'en voyant passer les Vipériaux qui faisaient des S et des glissades par

les rues boueuses du village les enfants et les hommes criaient après eux et s'en amusaient. Alors les Vipériaux juraient, sacraient comme des charretiers de Provence, jusqu'à ce qu'ils eussent pu trouver leur maison, où ils s'enfermaient, et où longtemps encore on les entendait se disputer et se battre.

Maintenant, sachez comment il s'était fait qu'on les appelait Vipériaux. Un jour le fils, quand il n'était encore qu'un gamin, courant pieds nus par les champs, prétendit avoir entendu siffler une vipère dont il aurait trouvé le nid. Il s'en allait partout répétant: « J'ai entendu la vipère, moi; elle fait comme ça, la vipère. » Et, se pinçant les lèvres d'une certaine façon avec les doigts, il soufflait en formant comme un cornet avec sa langue, ce qui produisait une espèce de bruit perçant, une sorte de voix sèche. Depuis ce moment, on ne l'appela plus Antoine, comme c'était son nom, mais le Vipériau, et peu à peu le nom se gagna par les autres de la famille. Donc le père et la mère furent baptisés ainsi à cause de leur fils, et les sœurs à cause de leur frère.

Ils étaient toujours malpropres et dégue-nillés, les Vipériaux. La mère, grande, sèche, noire, aux yeux creux, profonds, aux longs bras couleure de châtaigne, n'avait jamais sur elle qu'une grosse vieille robe de laine tout effrangée, toute boueuse par le bas, toute trouée aux coudes, tout éclatée dans le dos. A sa ceinture pendait, froissé, en paquet, un tablier grisâtre dont les poches, ou plutôt les besaces, faisaient entendre un grelottement qui disait assez toutes les choses diverses que la mère Vipériau y jetait à chaque moment. Autour de son cou elle passait un de ces mouchoirs en cotonnade bleue qu'on achète pour quelques sous dans les foires, et ce mouchoir, elle l'usait sans presque le laver. Sa coiffure était d'indienne imprimée, et Dieu sait comme elle était posée sur son chignon ébouriffé qui envoyait d'ici, de là, des mèches grisâtres. Ses pieds crasseux ballottaient dans des sabots qui chantaient le fêlé sur les pierres. Elle ne sortait jamais sans avoir avec elle un panier vide..., et, quand elle rentrait, toujours il était plein; ce qui se comprenait à la manière dont il pendait

en criant à son bras. On voyait écrit sur la figure de cette femme qu'elle était fainéante et malhonnête. Aussi, parmi les gens qui étaient d'âge à l'avoir connue autrefois, chacun savait bien que c'était par son vouloir et par sa faute que son mari, de bon et courageux travailleur, était devenu un rienfaisant, un ivrogne et un mauvais homme. Depuis qu'elle était mariée, elle n'avait jamais voulu faire œuvre de ses dix doigts. Petit à petit étaient venus les enfants, puis la misère. Voyant qu'il n'avancait rien à se tuer de peine, parce que la femme faisait mauvaise fin de tous les gagnements, le mari se dégoûta, se fatigua, envoya la bêche au diable et se mit à mener cette vie mauvaise où sa femme semblait se complaire, ce qui fit que lui et toute sa famille devinrent de plus en plus mal regardés, comme c'était justice et bon droit.

Vipériaux le père et Vipériaux le fils, bronzés par le soleil et le hâle, étaient vêtus de ce velours coton qui est noir quand il est neuf, mais qui ne l'est pas longtemps, et qui devient d'abord roussâtre, puis gris sale, en sorte que les hommes qui en sont couverts semblent s'être frottés en tous sens, et longuement, contre des murs jaunes qui ont râpé le velours et lui ont donné leur couleur. Ils portaient l'un et l'autre de gros souliers ferrés; car ils en avaient besoin pour courir dans les chemins pierreux et par les graviers de la Loire. Sur la tête, ils avaient des feutres gris épais qu'on appelle dans le pays des *farasses*, et qu'ailleurs on nomme, je crois, des *bouzingots*; seulement, ces chapeaux, au lieu d'avoir les bords étendus, les avaient retombant et cachant la figure: c'est que depuis longtemps la coiffe, qui fait la forme de la tête en dedans, et le cordon, qui la trace en dehors, étaient déchirés et perdus. Quand parfois ces hommes soulevaient leur *farasse*, et qu'on les regardait avec attention, on pouvait bien distinguer que le père Vipériaux n'avait pas la physionomie méchante; qu'il était gâté par l'habitude; et que le fils, s'il avait eu d'autres exemples devant les yeux, les aurait facilement suivis.

La petite Claudette était une enfant toute

maigriotte, toute chétive qui, mon Dieu! faisait bien ce qu'on lui commandait de faire. Elle allait nu-pieds. Une légère robe d'indienne, qui n'avait plus de couleur, quelques morceaux de chemise dessous et un mauvais chapeau de paille formaient tout son trousseau. Chaque matin, quand il ne faisait pas trop mauvais, la mère lui mettait au bras ce vilain panier qui semblait une chose venue au monde avec l'enfant, et qui ne devait pas la quitter; puis elle lui disait de sa voix de Vipériaux :

— Allons, Claudette, va!

Et la Claudette s'en allait marchant devant elle. Quand elle rencontrait une ferme, elle s'asseyait devant la porte sur son panier, et restait là en rongant le bout de ses doigts jusqu'à ce qu'on vint ou lui donner un morceau de pain noir ou la chasser.

Reste à parler de la jeune fille, qui, comme j'ai dit, avait plus de dix-sept ans. On l'appelait chez elle la Mionette tout court, et ailleurs, dans le pays, la Mionette de chez Vipériaux. Mionette, un joli nom, un doux nom, n'est-ce pas? qui veut autant dire que la délicate, la mignonne petite Marie. Moins joli, moins doux pourtant est ce nom que celle qui le portait; car elle n'avait rien des Vipériaux, la Mionette, ni le visage hâlé, ni les habits déguenillés, ni le regard sauvage, en dessous, ni la voix rauque, dure. Sa robe était d'indienne comme celle de sa sœur, ou de laine grossière comme celle de sa mère; mais elle était lavée et ravaudée. Son petit bonnet était aussi de toile imprimée, mais toujours propre et bien arrangé, et son fichu de même. Elle avait de grands beaux yeux bruns sous des sourcils bien arqués. De longs cheveux noirs qu'elle partageait en deux nattes bien lissées, bien brillantes sur les tempes, et qu'elle roulait par derrière en grosses tresses que son peigne de corne avait peine à soutenir, et qui s'éroulaient souvent sur son cou blanc, blanc comme un fin linge de lessive. Son nez, taillé quasi droit, se relevait un peu en boule par le bout. Sa bouche, se fendant toute gracieuse, laissait voir des dents rangées égales comme les feuilles des marguerites blanches. Ses petites oreilles roses se cachaient à moitié

sous ses nattes noires; puis, en marchant, sa taille bien coupée, se balançait comme les joncs du rivage quand le vent passe tranquillement sur eux; puis sa voix était douce comme ces musiques qu'on entend parfois dans les rêves où l'on voit des choses qu'on n'a jamais vues, où l'on écoute des choses qu'on n'a jamais écoutées; et puis son regard était modeste, honnête. La Mionette ne mendiait pas, ne maraudait pas, ne volait pas. Il y avait dans le village un grand atelier où l'on dévidait la soie, et la Mionette était l'une des ouvrières les plus travailleuses de cet atelier. La Mionette enfin, c'était comme aurait été une tourterelle dans un nid remuant de serpents, ou comme serait une belle fleur dans un bouquet de noires et vilaines orties.

Mais, s'il en était ainsi de la Mionette en ce temps-là, il n'en avait pas toujours été de même. C'était à peine depuis trois ans qu'elle avait tout à coup quitté les manières des Vipériaux pour prendre celles que nous lui voyons. Pendant neuf ou dix ans, c'est-à-dire de l'âge de cinq ans à celui de quatorze, elle était partie chaque matin de la maison pour y revenir le soir avec plus ou moins de morceaux, de pain dans ce panier qui était devenu celui de la petite Claudette. Elle avait mendié comme sa mère et sa sœur, et tout fait croire qu'elle eût continué longtemps encore cette vie, sans un événement qui cependant ne semblait pas devoir causer en elle un pareil changement.

Remontons donc l'âge de la Mionette, et arrivons à l'époque où elle avait une douzaine d'années.

II.

Un matin, elle s'était mise en route avec son panier pour aller faire sa tournée ordinaire dans les campagnes. Il faisait bien chaud, bien grand soleil ce jour-là, et la petite mendicante cheminait toute nonchalante le long du sentier qui sort du village par la côte du bois d'Urieux. A mi-côte elle se trouva fatiguée. Comme il y avait là une

fontaine avec un arbre dessus, elle s'assit à l'ombre de l'arbre et prit dans sa main un peu d'eau qu'elle passa sur son front; puis s'appuyant au bord du creux de terre que formait la fontaine, et pour s'amuser, elle se regardait dans l'eau qui formait comme un miroir. Ça la faisait rire de se voir; alors la petite Mionette qui était dans l'eau riait aussi. Puis avec le bout de son pied, qui n'était pas trop blanc, la Mionette se mettait à remuer l'eau, et l'eau se troublait, et la Mionette ne se voyait plus. Alors elle retirait son pied pour laisser l'eau s'éclaircir, et pour se voir encore. Ainsi plusieurs fois. Elle était là depuis longtemps déjà lorsqu'un homme qui passa sur la route la vit, et lui cria :

— Ohé! la Mionette! la Vipériaude! qu'est-ce donc que tu fais là à te regarder dans l'eau, au lieu d'aller chercher ton pain, petite paresse!

La Mionette releva la tête sans trop se déranger, et reconnaissant cet homme, qui était le domestique d'une maison bourgeoise où elle allait souvent mendier, elle lui répondit :

— Eh! pardine, père Jean, je me repose un peu avant d'achever la montée; c'est qu'il fait chaud aujourd'hui! — C'est ben vrai, fit le père Jean en s'essuyant le front du dessous de sa manche.

Le père Jean tenait le pan de sa blouse relevé contre lui, et dans l'espèce de poche qui se formait on voyait remuer quelque chose.

— Tiens! demanda la Mionette, qu'est-ce donc que vous portez là, qui bouge dans votre blouse? — Ça!... répondit l'homme, c'est des petits chiens que la Finette de madame a faits cette nuit, et que madame m'a dit de jeter à la Loire, puisque je devais aller au village chercher du pain et des choses qui font besoin à la maison. — Des petits chiens, fit la Mionette en se levant tout d'un coup; oh! faites voir! faites voir!

Le père Jean ouvrit sa blouse.

— Oh! qu'ils sont jolis, ces pauvres petits!... et vous allez les noyer! doux Seigneur! — Mon Dieu, oui; il y en avait quatre; madame en a gardé un pour que le

lait ne fasse pas mal à sa chienne ; et voilà les trois autres.

La Mionette prit dans ses mains chacun des petits chiens l'un après l'autre. Il y en avait un tout entièrement blanc ; celui-là, elle l'embrassa, parce qu'il lui sembla plus beau que les autres. Comme elle avait déjà la main tendue pour le remettre dans la blouse qui devait l'emporter mourir, elle se sentit tout émue, et dit au père Jean :

— Si ça ne vous fait rien, donnez-le-moi, celui-là ; je le garderai, je l'éleverai ; oh ! j'en aurai bien soin, allez, père Jean. — Oh ! pardieu ! répliqua le domestique, qui commençait à s'ennuyer de perdre son temps avec la Vipéridaude, tu peux ben le garder si ça te convient.

Et, refermant sa blouse, il continua à descendre la côte en faisant taper la semelle de bois de ses galoches contre les cailloux qui roulaient devant lui.

La Mionette, toute contente, retourna s'asseoir près de la fontaine, posa son petit chien dans le creux que faisait sa robe entre ses deux genoux, puis, en le regardant, elle se mit à penser ; et les pensées de la Mionette étaient celles-ci :

— C'est bien ! se disait-elle, me voilà maîtresse d'un beau petit chien ; je n'ai plus qu'à le bien soigner pour qu'il devienne grand et lesté, et qu'il me suive partout en tricotant ses petites pattes blanches et en jappant pour me faire fête ; c'est bien ! mais que vont-ils dire chez nous quand je rapporterai cette bête ? Mon père se fâchera, mon frère se moquera de moi ; quant à ma mère, elle me battra, c'est sûr, et, sans vouloir rien entendre, elle portera le pauvre petit à la Loire, où le père Jean le portait tout à l'heure.

Et la Mionette, en pensant ces choses, était plus ennuyée qu'elle n'avait jamais été, à cause de son chien, qu'elle aimait déjà comme s'il eût été le sien depuis longtemps ; tant il est vrai de dire que les peines viennent toujours parce qu'on affectionne quelque un ou quelque chose. Tout soudain elle fit un mouvement avec la tête qui semblait signifier :

— Ah bast ! faut pas tant s'affliger d'avance.

Et elle continua à gravir la côte en tenant son chien dans ses deux mains dont elle le faisait comme un berceau contre sa poitrine.

À la première grange elle queta un peu de lait, afin de faire boire le pauvre petit ; mais il était trop jeune pour savoir prendre le lait ; alors elle chercha un moyen de suppléer à l'absence de la mère, ce qui l'embarassa grandement d'abord. Enfin, après avoir essayé de différentes manières, elle trouva que le meilleur était de mouiller son doigt de lait et de l'introduire, avec la goutte blanche qui y pendait, dans la bouche rose du nourrisson ; et elle adopta ce moyen, qu'elle employa, disons-le tout de suite, jusqu'à ce que son chien fût devenu assez grand pour être nourri autrement.

Elle fit un long tour dans la campagne ce jour-là, parce que les chemins lui semblèrent courts, tant elle ne se lassait pas de regarder son petit animal qui dormait dans ses mains ; elle l'embrassait, l'appuyait contre ses joues ; puis elle quittait son chapeau qu'elle posait à l'envers par terre, et y mettait le pauvre petit ; puis, s'asseyant à côté de lui, elle le couvrait des yeux. En le considérant ainsi, elle se demanda comment elle l'appellerait ; ça la fit songer beaucoup ; après avoir essayé bien des noms, elle décida qu'elle lui donnerait celui de *Blanchet*. C'était à cause de sa couleur qu'elle le baptisait de la sorte. Elle l'appela plus de trente fois de ce nom, comme pour voir s'il lui allait bien ; elle se baissait vers lui, et lui disait tout doucement :

— Blanchet ! hé ! mon Blanchet, baise-moi, fais-moi caresse !

Et elle l'embrassait, parce que lui n'était pas encore en âge de la comprendre et de lui obéir ; puis, se relevant tout en joie et faisant semblant de s'éloigner, en le laissant dans le chapeau où il dormait, elle l'appela :

— Pst ! pst ! Blanchet, viens ici ! viens-tu !

Comme il ne bougeait, elle faisait grosse sa petite voix, et lui criait :

— Ah ! coquin de Blanchet, viendras-tu ?

Et il ne venait toujours pas ; alors elle

courait sur lui, se baissait vivement et l'embrassait encore; ça le réveillait, le pauvre petit, et il geignait; c'est pourquoi elle le berçait.

Quand le soleil fut près d'entrer, la Mionette dut songer à regagner le village. Elle cacha le Blanchet dans son panier; puis, quand elle arriva vers chez elle, au lieu d'entrer dans la maison, elle alla sous le hangar, où étaient des tas de paille, y fit un trou et y déposa la bête, qui continua son sommeil sans rien dire; et personne de la famille ne sut rien du Blanchet. Le lendemain matin, elle le reprit pour l'emporter avec elle.

Tout se passa bien ainsi quelques jours; mais une fois pourtant le Blanchet, qui avait ouvert les yeux et commençait à s'ennuier de l'étroitesse du lit où sa maîtresse l'enfermait chaque soir; le Blanchet se démena, grimpa si bien, qu'il roula hors du trou et tomba par terre en criant, juste au moment où le père Vipériaux se trouvait là empilant des gerbes que la mère avait prétendument glanées les jours précédents. Prenant le chien par la peau du cou, il rentra.

— Tiens, femme, cria-t-il, vois-tu le bel oiseau qui était niché là-bas dans la paille?

La Mionette, assise près du foyer, se leva comme par un ressort, car elle trembla de voir son Blanchet perdu; pourtant elle n'osa encore rien dire.

La mère, occupée à remuer quelque soupe avec une grande cuiller de bois, tourna tant seulement la tête pour voir de quoi son homme voulait parler.

— Un chien! peuh!... fit-elle, va me fiche ça à la Loire.

Et elle ne dit plus rien.

— C'est un carlin! reprit en souriant le fils qui fumait dans un coin; c'est un chien de dame, ça! — Mais enfin, ajouta le père, d'où diable peut-il être venu? car il n'est pas là d'aujourd'hui.—Eh! d'où qu'il vienne, cria la mère qui était de mauvaise humeur en ce moment, emporte-moi cette saleté, et ne nous casse pas la tête davantage. — Eh ben, ouï, on y va, répondit le père, qui tenait toujours le Blanchet et qui se disposa à sortir.

C'est alors que la Mionette, dont le cœur se fendait, eut le courage d'avouer que cette bête était sienne.

— Ah! il est à toi, dit le père, eh ben! tiens, attrape.

Et il jeta le Blanchet du côté de la petite, qui se précipita pour le retenir pendant qu'il faisait comme un moulinet en l'air.

La mère poussa un gros juron, frappant sur un banc, de la cuiller qu'elle tenait, et dit qu'elle ne voulait pas de chiens dans la maison, parce que ça mange, et puis parce que ça donne des puces. Dieu sait pourtant si le petit réprouvé ne risquait pas plutôt d'en prendre que d'en donner. Le père appuyait les raisons de la mère, et peu s'en fallut que le Blanchet ne fût condamné définitivement à la noyade, si le frère ne fût intervenu. Le Vipériaux aimait sa petite sœur; et de la voir pleurer sur la perte de son chien lui fit la prendre en pitié. Il plaida pour elle et vint à bout de gagner qu'on lui laisserait son Blanchet, à condition qu'il ne coucherait jamais dans la maison.

La Mionette, pour ce grand service, embrassa deux fois son frère ce soir-là; puis, en baisant mille fois son chien elle alla le coucher librement dans la paille; et le lendemain ce fut sans crainte encore qu'elle l'en retira pour l'emporter en sa course de la journée.

Et ce fut l'adoption du Blanchet qui influa sur la vie de la Mionette d'une importante manière, comme nous allons le voir en continuant cette histoire.

III.

La Mionette eut si grand soin de son chien, que bientôt il la put suivre dans les campagnes sans qu'elle eût plus besoin de le porter. Elle le nourrissait depuis un mois à peine, que déjà il trottinait autour d'elle; mais il n'allait pas bien vite, et la Mionette était obligée de faire ses pas plus petits pour qu'il pût lui tenir pied.

Jamais la Mionette n'avait été aussi heureuse que depuis l'amitié qu'elle portait au Blanchet. A mesure qu'il grandissait et deve-

nait fort, il apprenait à connaître sa maîtresse et à la fêter. Il l'embrassait si elle lui disait de le faire. Si elle était assise, il se dressait contre elle et grattait de ses petites pattes blanches jusqu'à ce qu'elle l'eût pris sur ses genoux, où il s'endormait bientôt en léchant, comme d'affection, les mains de sa maîtresse. Aussi la Mionette n'avait des yeux et de l'attention que pour son Blanchet. Souvent elle se disait qu'elle donnerait tout au monde pour qu'il ne lui arrivât aucune peine. Elle se le disait à elle-même, parce qu'elle n'avait guère occasion de le dire à d'autres : elle ne parlait presque à personne, la pauvre petite mendiante de chez Vipériaud. Dans les filles de son âge, il n'en était aucune que ses parents eussent voulu la voir fréquenter : aussi ne comptait-elle nulle camarade parmi elles, et encore moins parmi les garçons. Ceux-ci, au contraire, se moquaient d'elle, la montraient au doigt et déjà s'amusaient à jeter des pierres au Blanchet pour la faire pleurer. Mais plus on la contrariait, plus on se riait d'elle, plus elle aimait son chien et prenait en aversion les enfants, filles et garçons, qui la rebutaient ou la méprisaient. C'était peut-être bien seulement par le fait du mépris qu'on faisait de la petite mendiante qu'elle était poussée à tant aimer le Blanchet, car elle n'avait point d'amis, la pauvre Mionette. Son père ne lui parlait qu'avec de grosses paroles ; sa mère la battait plus qu'elle ne lui parlait ; quant au frère, s'il laissait voir quelque amitié pour sa petite sœur, ce n'était guère que lorsqu'il la voyait trop maltraitée et qu'il s'interposait pour la défendre. Point ne faut donc s'étonner si la Mionette avait pris en si grande affection le Blanchet, qui d'ailleurs le lui rendait bien.

Parmi les jeunes garçons du village qui toujours faisaient des agaceries à la Mionette et qui se plaisaient à tourmenter le Blanchet dans l'occasion, s'en trouvait un qui semblait y prendre plus de plaisir que les autres. On le nommait Marcellin. Il était fils du *gros* Bouvron. Quand je dis *gros*, c'est *riche* qu'il faut entendre ; car dans le pays ce mot de *gros*, en même temps qu'il signifie un homme d'une large et ronde carrure, sert aussi à désigner ceux qui sont vieux et qui ont de

la fortune : ainsi quand on parle d'un grand-père, quand même il serait des plus maigres, on dit le gros un tel, et personne ne s'en étonne. Il suffit, après tout, qu'on se comprenne.

Marcellin Bouvron avait quelque trois ans de plus que la Mionette, c'est-à-dire qu'il en avait environ quinze lorsque la petite Vipériaude, qui en comptait douze, devint maîtresse du Blanchet.

Pourquoi Marcellin Bouvron s'acharnait-il autant à contrarier la Mionette ? C'est ce qu'il ne savait pas lui-même, et la preuve, je vais la dire.

Un jour, le rencontrant dans un chemin où ils passaient tous les deux, l'un allant, l'autre venant, la Mionette se mit devant lui comme pour le faire s'arrêter ; puis elle lui dit d'un air tout sérieux :

— Là, voyons, Marcellin, pourquoi es-tu si méchant pour moi ? Qu'est-ce donc que je t'ai fait ? Tu peux ben me le dire, et je te demanderai pardon, si tu veux, pour que tu me laisses tranquille à l'avenir.

A quoi Marcellin ne répondit rien qu'un gros ricanement, et passa son chemin en tirant la queue du Blanchet, que la Mionette avait mis sous son bras en voyant venir Marcellin. Puis, quand il fut à quelques pas, il se retourna et cria de toutes ses forces :

— Hou ! hou ! la Vipériaude ! hou ! veux-tu ben te cacher, laide petite !

Ce fut comme un coup de couteau pour la Mionette ; aussi n'y avait-il dans le pays un enfant qu'elle détestât plus que ce Marcellin Bouvron.

Cela se passait le lundi d'une semaine d'automne. Le samedi suivant, il avait plu beaucoup dans la matinée, et le soir, tous les ruisseaux qui descendent des *crases* étaient gros comme des rivières. La Mionette revenait au village, et, suivie du Blanchet, elle arriva pour passer le riot de la Trébuche, qui avait tant d'eau jaune et rondante ce jour-là, qu'on aurait bien pu s'y noyer, si on y était tombé, et qu'on n'eût pas eu une grande force pour se tenir dans le courant. Comme elle s'avancait vers la planche, elle vit Marcellin qui, le dos contre un des arbres qui bordent le riot, se tenait debout, la

03

ANTI-RACISM AND
TOLERANCE FOUNDATIONS



Par le Bédier imp. q. de la Tourneille 35

LA MIONETTE

main appuyée sur le manche d'une bêche. S'il était là, c'est que le pré riverain appartenait à son père et qu'il avait été envoyé pour dégager les rigoles d'arrosement. Quand la Mionette l'aperçut, elle en eut comme du déplaisir. Mais elle passa bravement, non sans lui dire un bonjour qu'il ne lui rendit pas; puis elle s'aventura sur la planche, en se tenant bien à la perche qui sert d'appui-main. Le Blanchet la suivit en geignant un peu, parce qu'il s'effrayait de cette eau qui faisait tant de bruit au-dessous de lui.

La Mionette n'était pas encore au bout de la planche, quand elle entendit quelque chose tomber dans l'eau, et Marcellin crier en faisant de gros rires :

— Ah ! ah ! le Blanchet de chez Vipériaux qui se va noyer !

La Mionette, en se retournant, vit en effet son pauvre chien qui se débattait dans le courant qui l'emmenait, et qui n'avancait rien de se débattre, parce qu'il était bien jeune, bien faible encore, et que l'eau était fort rapide.

Elle vit aussi au milieu de la planche Marcellin qui riait à prendre mal.

— Oh ! mon Blanchet, mon Blanchet ! s'écria la Mionette en jetant son panier pour courir plus vite du côté où allait le chien.

Mais le Blanchet descendait toujours, et quand les bouillonnements ne lui couvraient pas la tête, il tâchait bien de se tourner du côté de sa maîtresse pour lui dire par ses cris et ses regards de venir le délivrer.

La Mionette allait le long du bord en apelant et encourageant le pauvre petit ; mais comme elle vit qu'il ne pouvait aborder par ses seuls efforts, elle entra dans l'eau, sans considérer que l'eau était bien haute. A chaque pas qu'elle faisait en bronchant, le courant la prenait davantage, en sorte qu'elle fut bientôt renversée et roula comme un tronc de bois dans les vagues qui l'aveuglaient et l'étouffaient.

Alors Marcellin, qui regardait toutes ces choses du milieu de la planche où il était resté, Marcellin n'eut plus envie de rire. Il se prit à courir à son tour du côté où le ruisseau emportait la petite mendicante, et se jeta presque à la nage pour la tirer. Ce

ne fut même pas chose bien facile, parce que l'eau prenait dans la robe de la Mionette, et parce qu'elle était comme morte, comme évanouie, et se laissait aller. Enfin, étant parvenu à la bien saisir dans ses bras, il put aborder avec elle dans un endroit où le courant était un peu diminué, par un coude que faisait le ruisseau.

Il la posa assise sur le pré, et pendant un long instant elle fut sans trop se reconnaître. Elle ouvrait tout au large ses grands yeux, passait sa main dans ses cheveux mouillés, et avait comme des frissonnements de froid. Marcellin, debout devant elle, la regardait en silence et tout honteux. Tout à coup il lui vint à l'esprit de chercher à savoir ce qu'était devenu le Blanchet. Portant ses regards au long du riuot, il vit bien loin là, pauvre petite bête qui cherchait encore à s'aborder et qui ne pouvait pas. C'est pourquoi il y courut bien vite ; puis, ayant pris le Blanchet, il revint vers la Mionette, se baissa devant elle comme pour la regarder sous les yeux, et, lui mettant son chien sur les genoux :

— Tiens, vois-tu, Mionette, lui dit-il, voilà le Blanchet, il n'est pas noyé ; regarde ! — Oh ! non, non ! il n'est pas noyé, fit la Mionette qui retrouva seulement alors la parole.

Et, prenant le Blanchet, elle se courba sur lui pour l'embrasser longuement. Marcellin, agenouillé devant elle, la regardait sans rien dire, car il entendait la Mionette qui pleurait à chaudes larmes en caressant son Blanchet, et ça lui remuait le cœur. Enfin la Mionette releva la tête et tint ses yeux arrêtés sur le visage de Marcellin, qui en fut tout confus. Il ne comprenait pas le regard fixe de la pauvre fille, qui le regardait ainsi pour le remercier.

Marcellin se leva ; la Mionette posa le Blanchet à terre et se mit aussi sur ses pieds.

— Mionette, dit Marcellin, oui, je m'accuse, c'est moi qui t'ai failli faire noyer, toi après ton Blanchet. — Est-ce bien vrai ? répartit la petite ; et comment donc, Marcellin ? — Puisque c'est moi qui ai fait choir ton chien dans le riuot, répondit honteusement Marcellin. — Oh ! fit la Mionette d'un ton qui

voulait dire : est-il bien possible qu'on soit si méchant ?

Voyant que la Mionette ne lui parlait plus, le jeune garçon voulut s'éloigner ; mais elle lui tendit sa main encore toute mouillée et lui dit de sa voix la plus douce :

— Eh ben, vrai, Marcellin, tu peux m'en croire, je ne t'en veux point.

Marcellin ne put s'empêcher de s'écrier en pressant la main de la Vipériaude :

— Mionette ! Mionette ! tu es tout de même une brave fille.

Il lui aurait sans doute parlé davantage s'il n'eût senti des larmes lui remplir les yeux ; et, comme il aurait été honteux de pleurer devant la Mionette, il lui dit seulement adieu ; puis il alla prendre sa bêche, et du même pas gagna le village.

La Mionette rentra chez elle toute trempée, en sorte que la mère Vipériaude la battit encore plus que de coutume, ce qui n'est pas peu dire.

IV.

Quelque huit jours plus tard, la Mionette étant assise au bord d'un sentier, entendit venir au loin Marcellin qui chantait comme un homme en faisant longuement durer sa voix sur la fin des airs de sa chanson. C'est qu'il avait quinze ans, Marcellin ; c'est qu'il était grand presque autant que son père ; et, quand il s'en allait par les chemins, avec les manches de sa chemise rousse retroussées, sa veste sur une épaule et sa ceinture bleue bien élargie, bien cintrée aux flancs, c'était déjà, pardieu, un beau brin de garçon. N'était qu'il n'avait encore point de moustaches, on lui eût donné au moins vingt ans. C'est qu'aussi Marcellin savait qu'il avait bonne façon ; d'abord parce que la mère Bouvron l'avait dit plus d'une fois devant lui, puis il s'était vu tout entier un jour dans le grand miroir de chez M. le maire, chez qui son père l'avait mené.

Voyant la Mionette, il cessa de chanter, et quand il fut devant elle :

— Bonjour, Mionette, lui dit-il en s'arrêtant. — Bonjour, Marcellin, répliqua la pe-

tite, qui fut toute joyeuse de voir que Marcellin lui parlait d'un air aussi honnête. — Tu te reposes, hein, Mionette ? dit-il encore. — Oui, un peu ; et toi, où vas-tu donc comme ça ? — Chez Gerbaud, le meunier, qui a du grain à nous et qui néglige de le rendre. — Ah ! eh ben, bon voyage, Marcellin, reprit la Mionette. — Merci, et adieu, petite Mionette ! fit le jeune garçon.

Et, continuant sa route, il se dit :

— C'est vraiment une bonne fille, cette Mionette, puisqu'elle ne m'a pas gardé rancune.

La Mionette, qui le regardait s'éloigner, pensait de son côté :

— Je savais bien, moi, que Marcellin n'avait rien contre moi ; à preuve, c'est qu'il vient de me parler tout à fait bien, si bien qu'il m'a appelée, comme d'amitié, petite Mionette.

V.

Le lendemain, la Mionette rencontra Marcellin dans une rue du village. Pensant qu'il lui donnerait le bonjour, elle s'appretait à le lui rendre ; mais il passa à côté d'elle sans lui rien dire et comme sans l'avoir aperçue, quoique l'ayant fort bien distinguée.

Ça donna à penser à la Mionette, d'autant plus que deux ou trois jours après elle le trouva de nouveau dans une route où il n'y avait personne, et qu'alors il lui parla tout aussi bien que le jour où il s'en allait chez Gerbaud le meunier.

VI.

Trois ans se passèrent pendant lesquels Marcellin fit avec la Mionette comme il avait tout d'abord fait après l'affaire du riot de la Trébuche ; c'est-à-dire que, s'il la rencontrait en quelque endroit solitaire, il ne manquait pas de lui adresser la parole, ce qu'il se fût bien gardé de faire en présence d'autres personnes.

La Mionette, qui n'était pas sans jugement,

avait bien compris que Marcellin avait honte d'elle; mais elle se disait :

— Qu'est-ce que j'y pourrais faire?

Et, quoiqu'elle eût plus de quinze ans, elle n'en continuait pas moins à mendier, à courir nu-pieds, avec des vêtements en guenilles et des cheveux tout ébouriffés. Cependant elle avait grandi, elle avait pris du corps, comme on dit chez nous; il lui semblait vergogneux sans doute de mener une telle vie; mais encore et toujours elle se disait :

— Qu'est-ce que j'y pourrais faire?

Il eût certes été bien pensé à quelqu'un comme Marcellin de parler sagement à la Mionette pour la tirer de cette fainéantise et de ce mépris, mais ce n'étaient franchement les affaires ni de Marcellin ni des autres; c'est pourquoi personne n'en disait rien à la Mionette.

Un jour, comme elle revenait par ce même chemin qui traverse le riot de la Trébuche en coupant le pré du père Bouvron, il arriva que le Blanchet, qui courait devant elle en fouinant le long du ruisseau, s'arrêta au pied d'une verne dont les branches étaient taillées de frais, et poussa un petit cri tout singulier. La Mionette, qui n'avait jamais ouï son chien gémir de la sorte, entra dans les hautes herbes pour savoir ce qu'il avait trouvé. Dieu sait si elle fut effrayée, et leva les bras de surprise quand elle vit au pied de la verne Marcellin Bouvron étendu comme mort, la figure tout ensanglantée.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle tout d'abord; au secours! au secours!

Mais, ayant regardé tout aux alentours et n'ayant vu personne, elle se mit en œuvre de faire revenir Marcellin si c'était possible.

Elle s'agenouilla près de lui, le souleva d'un bras, puis elle prit le mouchoir qu'il avait dans la poche de son gilet et lui en essuya le visage; il avait une blessure au front, mais c'était peu de chose. Elle le traîna comme elle put vers l'arbre, l'adossa au tronc, et descendit au ruisseau pour y baigner le mouchoir dont elle revint frotter les mains et le visage de Marcellin. La fraîcheur de l'eau eut un bon effet: Marcellin ouvrit les yeux, et, comme s'il sortait d'un long sommeil, regarda autour de lui d'un

air tout effaré. Voyant ce premier succès de ses soins, elle alla puiser un peu d'eau dans sa main et l'approcha des lèvres du blessé; mais il l'écarta doucement et lui dit d'une voix presque éteinte :

— C'est donc toi, Mionette, qui est là? — Oui, c'est moi, répondit-elle.

Et, broyant dans ses doigts les feuilles d'une plante odorante qui poussait là, elle lui en faisait aspirer la senteur, tandis qu'avec le mouchoir elle essuyait le sang qui filait encore sur le front de Marcellin.

— Merci, Mionette, merci, ça va mieux, dit-il en essayant de se lever; mais il n'en put rien faire, d'abord parce qu'il était trop affaibli, ensuite parce que la Mionette le retenait assis pour qu'il prit bien le temps de se remettre. Alors Marcellin, regardant les ramures qui étaient sur le pré, murmura entre ses dents en leur tendant son poing fermé :

— Maudites branches, va!

Comprenant à ces paroles qu'il avait dû tomber de l'arbre en le taillant, la Mionette voulut que Marcellin se levât tout aussitôt pour s'assurer si ses membres n'étaient point fracturés; elle le prit donc par les aisselles et l'aida à se mettre debout. Il ne sentit d'autre mal qu'une assez forte contusion à la cuisse, car il n'avait rien de démis ni de brisé.

— Allons, il faut rentrer, dit la Mionette quand elle vit que Marcellin se tenait bien droit et pourrait cheminer.

Ce disant, elle cassa une branche qu'elle lui mit dans une main, lui fit comprendre d'appuyer son autre main sur l'épaule qu'elle lui présentait, et ils marchèrent tous deux du côté du village, qui est à un millier de pas de cet endroit.

Tout en suivant lentement le chemin, Marcellin, qui s'appuyait fort sur la Mionette, lui dit :

— Ça, sais-tu bien, petite Mionette, que sans toi j'aurais peut-être passé la nuit au pied de cet arbre, et que, partant, je te dois bien grande reconnaissance? — Oh! non, ce n'est pas sans moi qu'il faut dire, mais sans le Blanchet, car c'est lui qui t'a découvert et qui m'a comme crié que tu étais là. —

Vrai! fit Marcellin; brave Blanchet!... Viens ici, Blanchet! Et quand je pense qu'une fois j'ai failli le faire noyer! — Tu vois ben, répliqua la Mionette en souriant, qu'on ne sait jamais de qui on peut avoir besoin; mais plus ne faut parler de cette ancienne chose: c'est tout oublié. — Tu l'as oubliée, toi, Mionette, eh ben, moi, non pas! — Allons donc, allons donc! fit la jeune fille en levant l'épaule, qui n'était pas celle où s'appuyait Marcellin, nous étions des enfants alors, tandis qu'à présent... — Oui, à présent, interrompit le jeune garçon, à présent nous sommes, moi un homme, et toi une *femme*.

Marcellin avait prononcé ce dernier mot d'une si singulière façon, que la Mionette tourna vers lui ses yeux pour le considérer; mais, quand ils rencontrèrent ceux de Marcellin, elle les baissa, et en les baissant elle vit sa jupe toute déchirée qui lui battait les genoux, et ça la fit rugir.

Ils ne dirent plus rien ni l'un ni l'autre pendant quelques instants. Comme ils approchaient du village, Marcellin reprit la parole :

— Tu peux être sûre que je n'oublierai point le service que tu me viens de rendre, Mionette.

Elle allait lui répondre que ce service n'était pas aussi digne de reconnaissance qu'il semblait le croire, lorsque, ôtant sa main de dessus l'épaule qui lui servait de soutien, Marcellin continua :

— C'est bien, fit-il en s'appuyant fortement sur le bâton, je m'en irai bien maintenant tout seul. Merci, Mionette, merci. A revoir, à revoir!

Et il quitta la Mionette qui s'arrêta pour voir s'il marchait sans trop de difficulté.

Marcellin clopait bien un peu beaucoup; cependant il allait, et la Mionette, qui le regardait, avait comme une joie en elle d'avoir été utile à Marcellin. Quand il fut assez loin, elle fit un pas pour continuer sa route; mais soudain elle s'arrêta, frappée d'une idée qui fit sortir une larme de sa paupière.

— Marcellin, se dit-elle, Marcellin a voulu s'en aller seul, parce qu'il aurait eu vergogne de passer avec moi par le village.

Cette nuit-là la Mionette ne dort point.

VII.

De son côté non plus Marcellin ne ferma pas les yeux. Ce n'était point qu'il eût de rêveries en tête; mais la douleur de sa cuisse le tenait éveillé. Ce fut cause qu'il pensa à la Mionette, et, pensant à elle, il se disait :

— Quoiqu'elle s'en défende, je lui dois de la gratitude pour m'avoir ainsi secouru. Il sera juste que j'avise de quelle manière je pourrais m'acquitter envers elle.

Il chercha en lui, et, tout bien considéré, il pensa que ce qu'il aurait à faire de mieux serait de la prendre un jour en secret. et de lui faire une petite remontrance, toute d'amitié, sur sa fainéantise et le négligement de sa personne; d'autant plus qu'elle avait seize ans, et en valait bien une autre pour la tournure du corps et l'air du visage. Il faut ajouter qu'il se sentait vraiment plein d'intérêt pour elle à cause du bon caractère qu'elle avait montré en ne lui gardant point rancune de la mauvaise action du riot de la Trébuché.

Se trouvant donc résolu de faire la chose comme il l'avait imaginé, il se dit :

— Fasse le sort que je trouve la Mionette en quelque endroit seulet, et je lui parlerai ainsi que je crois qu'il est raisonnable à moi de lui parler.

Quant à la Mionette, si elle n'avait point dormi, c'est qu'elle avait employé le temps à se bien conseiller par elle-même sur ce qu'elle devrait faire pour n'être plus ainsi méprisée de Marcellin. Quand je dis Marcellin, ce n'est pas qu'il fût le seul dont elle supportait péniblement la déconsidération. mais il était le seul qui lui eût visiblement fait entendre ce que les autres lui laissaient deviner.

Personne, sinon lui, ni fille ni garçon, ne parlait à la Mionette. Ce n'était donc point parce qu'un beau jeune homme avait montré quelques égards pour elle que la Mionette pensait à lui sans s'occuper des autres. Non.

De tous les avisements qui lui vinrent à l'esprit pendant cette nuit, il n'en fut point qu'elle trouvât assez sage pour en essayer

sans prendre conseil de quelqu'un. Elle avait tellement envie de faire bien, et très-bien, qu'elle tenait en méfiance ses idées. C'est pourquoi, le matin venu, elle n'avait résolu

qu'une chose : c'était de prendre l'avis d'une personne raisonnable. Point n'est besoin de dire qu'elle songea tout d'abord à Marcellin. Mais elle reconnut, à son grand regret, qu'il



Ils partirent tous trois au milieu des gendarmes. (Page 530.)

ait bien jeune encore. La seconde personne qui se présenta fut le vieux curé du village; cette fois, elle ne crut pouvoir rencontrer mieux.

Aussitôt levée, et sans rien dire à sa mère, elle alla demander à voir le digne prêtre. - Il

était à se promener dans son jardin en murmurant les lignes de son bréviaire. Voyant venir la Mionette qu'on lui amenait, il la regarda en premier lieu d'une manière assez désobligeante; car il pensa qu'elle venait, toute grande fille qu'elle était, pour men-

dier. Cette réception intimida bien un peu la pauvre enfant, mais sa résolution était ferme. Elle apprit au curé le vrai motif de sa visite et les bonnes intentions qu'elle avait.

Alors le pasteur changea de regard, et, la faisant asseoir sur un banc à côté de lui :

— Tu es sage, Mionette, lui dit-il, d'avoir pensé ainsi. Rien n'est plus simple que de sortir du mépris où tu te trouves. Il faut gagner ta vie, non plus en mendiant, mais en travaillant. — J'y avais bien songé, fit la jeune fille ; mais je ne sais rien faire. — Tu apprendras, répliqua le vieillard ; et, si tu veux me promettre d'être attentive et laborieuse, je crois être à même de te faire entrer comme apprentie au moulinage de soie ; car, juste en ce moment, l'on y demande des filles qui veuillent prendre l'état de dévotieuses. — Ah ! certes, s'écria la Mionette, je n'en dis point non. — Eh bien, reprit le curé, reviens me voir ce soir à sept heures, et j'aurai une réponse pour toi.

Elle sortit du presbytère. Et comme elle s'en retournait, elle vit venir de loin Marcellin, qui s'appuyait toujours sur un bâton. Quand il fut en face d'elle, pensez si elle dut être étonnée, Marcellin s'arrêta, et, tout en regardant bien un peu s'il n'était pas trop en vue des gens, il lui dit :

— Mionette, tu sais bien, la crase de chez Rebaud, par derrière le cimetière ? — Oui, fit-elle. — Tu sais bien aussi le bord de la vigne à la mère Boise, un peu en haut de la crase ? demanda encore Marcellin. — Oui. — Eh bien ! si tu y veux venir tantôt à la vêprée, vers les huit heures, au coup de l'Angelus, j'y serai ; tu m'y trouveras ; j'ai à te parler. — J'y serai donc aussi, répondit simplement la jeune fille. — C'est bien ! fit Marcellin.

Et il passa son chemin, tournant le dos à la Mionette, qui continua à marcher en se demandant ce que Marcellin pouvait avoir à lui dire ainsi la nuit et en secret.

La journée lui parut longue, longue comme un mois ; d'autant plus encore qu'elle attendait aussi la bonne nouvelle du curé.

Enfin la nuit arriva. Sept heures sonnaient lorsque la Mionette parut chez le prêtre, qui

lui annonça qu'elle pourrait dès le lendemain entrer au moulinage, où elle serait payée, aussitôt après les quinze premiers jours, à un taux qui augmenterait sensiblement selon son adresse et son assiduité.

Le curé la garda même assez longtemps pour lui faire toutes les recommandations qu'il crut utiles dans la position où elle se trouvait.

Quand elle sortit, il devait être bien près de huit heures. Elle se dirigea donc du côté de la crase, qui est voisine de la cure.

Comme elle arriva vers la limite de la vigne à la mère Boise, elle s'entendit appeler tout bas.

— Mionette, est-ce toi ? disait Marcellin. — Oui ! fit-elle en couvrant sa voix, elle aussi.

Alors, parmi les feuilles qui blanchissaient un peu aux lueurs de la lune, elle vit Marcellin qui la fit asseoir sur la pente du terrain, et resta debout devant elle.

Il faut le confesser, Marcellin était bien embarrassé de savoir comment il s'y prendrait pour entamer la vraie conversation qu'il voulait avoir avec la Mionette. Il tournait maladroitement autour de la chose sans oser l'aborder ; si bien que la Mionette, s'apercevant du peu de sûreté de son langage :

— Je vois, lui dit-elle, que tu as à me parler de quelque chose de délicat et de secret. Ça t'embrouille, et tu cherches comment toucher la question ? Eh bien, pour te laisser le temps de trouver tes mots, je vas, moi, te faire une confidence.

Alors elle conta à Marcellin, et la honte qu'elle avait eue d'elle-même, et sa visite au curé, et ce qu'il allait en résulter. Puis, quand elle eut fini :

— Maintenant, ajouta-t-elle, tâche de me pouvoir dire ce que tu as à me confier. — Eh ! foi de mes jours, s'écria le garçon, je n'ai plus rien à te dire, car je voulais te conseiller de faire ce que tu as fait. — Est-ce bien vrai que tu me portais de l'intérêt à ce point ? demanda la Mionette toute joyeuse. — J'en jure, répliqua Marcellin.

Et comme il levait sa main, il trouva celle de la Mionette, la prit et la serra.

— Ainsi donc tu n'as plus rien à me dire ?

demanda-t-elle encore avec une voix tout émue. — Non, rien, sinon que je t'estime comme une bonne, comme une brave fille, et qu'il ne tiendra pas à mes propos sur toi que tu ne sois estimée pareillement de tout le village. — Et je t'en remercie, fit la Mionette.

Puis elle se leva et s'en alla. Marcellin sortit de la crase quelques minutes après elle.

Rentrant chez elle, la Mionette fit un petit mensonge. Elle prétendit avoir rencontré la maîtresse moulineuse qui lui avait proposé de la prendre. La mère commença d'abord à se récrier; mais elle s'adoucit bientôt, soit que le Vipériaud intervint encore en faveur de sa sœur, soit qu'elle se dit :

— La Mionette gagnera plus encore à ce métier qu'à celui de mendiante, et ses gains nous aideront.

Le lendemain, la Mionette entra au dévidage. On la mit de suite à nouer les fils; et il lui semblait qu'elle fût toute autre que la veille. C'était bien vrai, après tout.

VIII.

Très-assidue à son travail, la Mionette laissa deviner bientôt qu'elle serait sous peu l'une des bonnes ouvrières de l'atelier. Elle y était entrée depuis une huitaine de jours, lorsqu'un soir, en revenant au logis, elle vit, devant la porte du fournier, des femmes qui, parlant entre elles, avaient l'air de la regarder venir. Elle comprit bien vite que ces femmes en étaient sur son compte; c'est pourquoi, en passant, elle écouta de son mieux, et en put entendre une qui disait à l'autre :

— Allons donc, mère Lacour, vous croyez que le Marcellin de chez Bouvron le riche aurait pu devenir amoureux de cette Vipériaude la mendiante ? — Eh ! vous êtes encore drôle, vous, mère Mauge, répondait cette autre : puisqu'on vous dit que Jean Robin le chasseur, qui était à l'espère des lièvres, les a vus tous deux comme je vous vois, dans la crase de chez Rebaud, le soir, à la close nuit...

En entendant ces dires, la Mionette demeura toute saisie. Sa rencontre avec Marcellin était un bruit dans le village... Qu'en arriverait-il, mon Dieu?... Elle en devint songeuse. Quand elle eut soupé avec les autres, elle sortit, descendit au bord de la Loire, et s'en alla sans but, marchant dans les oseraies qui lui venaient à mi-corps. Le Blanchet, suivant sa coutume, trottnait autour de sa maîtresse.

Il faisait nuit sombre, car le ciel était couvert et la lune n'était point levée.

Lorsque la Mionette fut à quelques cents pas du village, elle s'arrêta et s'assit sur un petit tas de sable que les grandes eaux avaient élevé contre une tête d'osier.

Alors elle se répéta les paroles qu'elle avait entendu dire par la mère Mauge :

— Marcellin de chez Bouvron le riche, amoureux de la Vipériaude, la mendiante...

Puis elle redit encore en deux fois :

— Amoureux de la Mionette ! amoureux de la Mionette !

Si elle appuyait tant sur ces derniers propos, c'est qu'ils étaient pour elle comme des mots qu'elle avait peine à comprendre.

— Amoureux de la Mionette, ça devait vouloir dire, pensait-elle, que Marcellin pourrait songer à se marier avec elle.

Et alors elle riait de cette singulière supposition, car elle savait bien qu'un tel garçon n'était pas fait pour une telle fille.

— Qu'ils sont fous, disait-elle encore en soi ; qu'ils sont fous de croire que, pour m'avoir parlé de nuit dans la crase, Marcellin songe à me prendre pour femme ! Ils devraient comprendre, au contraire, que, s'il a voulu m'entretenir de lui à moi, sans que personne en fût témoin, c'est justement parce qu'il aurait eu de la confusion à être vu en ma société. Or donc il est bien loin d'être amoureux de moi. Oh ! oui, vraiment, ils sont fous. N'était que je craindrais de causer du tort à Marcellin en faisant savoir qu'il a bien été vu dans la crase avec moi, j'irais partout répétant le sujet pour lequel il m'a fait venir, et ça ferait cesser les faux bruits qu'on répand sur notre compte.

Si la Mionette se parlait ainsi, c'est que vraiment elle était encore tout ignorante des

choses malhonnêtes qui peuvent faire jaser à propos d'une jeune fille. Et où les aurait-elle apprises? Depuis sa première enfance, elle avait toujours couru les champs où elle n'avait formé aucune liaison, non plus que dans le village. Il ne faut donc point s'étonner si la Mionette avait encore la non-science d'une enfant.

Cependant, et comme pour s'amuser, tout en n'en voulant rien croire, elle se disait :

— Si toutefois il arrivait que Marcellin devînt mon mari... alors je serais une dame; j'aurais des habits de soie le dimanche et des pendants d'or aux oreilles, et je demeurerais dans une belle et propre maison...

Mais tout à coup elle passait la main devant ses yeux en tremblotant la tête, comme pour secouer ses idées qui n'étaient, après tout, que de beaux mensonges.

Elle se faisait tous ces raisonnements, lorsqu'elle entendit le Blanchet, qui dormait à ses pieds, grommeler sourdement; puis il se leva et s'en alla japper du côté d'en haut de la Loire.

— Eh ! là, là ! vas-tu pas vouloir me manger, toi ? cria une voix que la Mionette eut bientôt reconnue, car c'était celle de Marcellin.

Il revenait de passer quelques moments de la soirée chez son cousin Jean Bouvron, qui demeurait au hameau d'Asnières, et, pour rentrer au village, le bord de la rivière était bien plus court que la route aux chars. Il avait pris par là.

La Mionette appela tout doucement le Blanchet, mais il n'écouta pas; et, au lieu de se taire, de revenir vers elle, il s'avança au contraire, en aboyant toujours, contre Marcellin, qui marchait à grand bruit dans les graviers.

— Eh ! tiens, fit tout d'un coup Marcellin, c'est toi, Blanchet ? Que diable fais-tu donc par ici, petit tapageur ?

En disant cela, il se baissa pour caresser le chien; mais, comme le Blanchet ne se laissait jamais toucher que par sa maîtresse, il se sauva en grognant du côté où elle était. Marcellin comprit que la Mionette ne pouvait être loin. Il suivit donc le chien, plutôt

en l'entendant qu'en le voyant, car il faisait vraiment très-noir; puis il appela :

— Mionette ! Mionette !

Et comme elle ne répondait pas, il dit encore :

— Si tu es là, Mionette, parle-moi, tu me feras grand plaisir.

Alors la Mionette, qui avait d'abord pensé que Marcellin ne s'obstinerait point à la trouver, la Mionette se leva.

— Oui, je suis là, répondit-elle; mais, écoute-moi, Marcellin, ne reste pas ici, va-t'en, car si on nous voyait encore ensemble...

— Si on nous voyait encore ensemble ! répéta Marcellin en interrompant la Mionette. Ah ! ah ! tu le sais donc, toi aussi, qu'on nous a vus l'autre soir ? C'est ce bavard de Robin qui nous a guettés en espérant ses lièvres; mais il aurait bien pu s'en taire; aussi lui gardé-je un règlement de compte à première occasion. Va, il ne perdra rien pour attendre... Mais, ce soir-là, il faisait lune, tandis qu'à présent il n'y a pas la plus malotruie étoile dans le ciel, qui est noir comme le fond d'un puits. Il faudrait vraiment avoir les yeux de la chouette pour nous distinguer; c'est à ce point que je ne sais pas encore où tu es... Où te tiens-tu donc, Mionette?... Ah bon ! j'y suis.

Il disait cela, parce qu'en étendant la main il avait trouvé la main de la Mionette et s'était approché d'elle.

— Bonsoir, petite Mionette, fit-il quand il lui tint la main qu'il garda un moment, ce qui causa une profonde émotion à la jeune fille.

C'est qu'après toutes les choses qu'elle venait de penser il lui parut singulier d'avoir ainsi sa main dans celle de Marcellin. En son esprit, qui était tout troublé, elle alla retrouver qu'un jour à l'église elle avait vu un mariage : le prêtre avait mis la main de la jeune fille dans celle du jeune homme; il lui sembla que les doigts de Marcellin étaient comme des anneaux de feu qui cerclaient les siens... et elle trembla.

— Qu'as-tu, Mionette ? demanda Marcellin. — Rien... rien... répondit la Mionette qui ne savait trop que dire; c'est... c'est que j'ai

peur !... oui, j'ai peur ! — Peur de quoi? — Je ne sais pas... je ne sais pas...

Mais, ayant vu un éclair passer comme un serpent d'or sur les nuages sombres, elle se reprit :

— J'ai peur de l'orage. — Non, ce n'est point ça, répliqua Marcellin; tu ne veux pas l'expliquer, tu me fais des secrets, Mionette... sommes-nous pas un peu amis?...

Et il entoura de son bras la taille de la Mionette qui ne se défendit point et lui dit :

— Oh ! si fait, nous sommes... amis... puisque tu le veux bien...

Elle allait parler encore, mais la voix lui manqua, car elle sentait son cœur qui battait d'une singulière façon, presque sous la main du jeune garçon.

C'est alors que Marcellin s'assit et la fit asseoir aussi sur le talus de sable.

Puis il reprit la conversation :

— Donc, Mionette, comment as-tu appris, toi, que nous avons été aperçus l'autre soir? — Par des vieilles qui en babillaient et qui disaient...

Elle s'arrêta.

— Quoi? qu'est-ce qu'elles disaient, ces vieilles? demanda Marcellin. — Oh ! elles disaient... des bêtises. — Mais quoi donc? — Que tu es amoureux de moi.

A cette parole de la Mionette, Marcellin garda le silence un moment. Il n'était pas aussi ignorant que la Mionette, et, si elle parlait ainsi, ça pouvait être pour le sonder. Il reprit enfin :

— Ah ! elles disaient ça, les vieilles; et toi, qu'est-ce que tu en as pensé? — Est-ce la peine de me le demander? J'ai dit en moi qu'elles étaient folles, répondit tout naïvement et tout sincèrement la Mionette.

Marcellin crut encore que c'était langage rusé; il voulut la mettre à l'épreuve.

— Tiens! dit-il; et pourquoi donc as-tu pensé ça? — Eh!... répartit-elle, parce que assurément tu ne peux être amoureux de moi. — Et à cause? — A cause que toi, qui es riche, tu ne songeras jamais à prendre pour ta femme une fille aussi nécessiteuse que moi. — Eh ben, mais... demanda Marcellin, on ne peut donc pas être amoureux d'une fille, sans pour ça vouloir se marier

avec elle? — Je ne croyais pas, répliqua tout net la Mionette.

Cette simplesse étonna beaucoup Marcellin.

— Serait-ce bien possible, se dit-il, qu'elle soit innocente à ce point-là? Enfin, continua-t-il, tout ce que nous disons, c'est manière de parler. Nous savons bien, toi et moi, que nous étions venus à la crasé pour des raisons honnêtes, et ça suffit. Laissons dire les mauvaises langues, puisque notre conscience est blanche. — Je l'espère ben... et ce n'est point de t'avoir parlé de nuit, seul à seul, qui me l'aurait pu noircir. — Oui, tu as raison; quoique tu sois une fille pauvre, Mionette, ce n'est point moi qui te voudrais causer la peine ou le déshonneur. — La peine! le déshonneur! fit la Mionette; je ne te comprends point. — Eh ben, tant mieux! dit Marcellin. Je ne veux pas me moquer de toi pour ça, va, Mionette.

Il était tout surpris, tout ravi de trouver tant de sagesse chez cette enfant. Au peu qu'il avait eu déjà de fréquentations avec les autres filles du village, il avait pu voir qu'elles étaient toutes bien plus savantes, et qu'elles avaient trop de coquetterie et de finesse pour leur âge. Comme il était assis auprès de la Mionette et tenait toujours son bras autour de sa ceinture, il ne fut pas sans éprouver un certain plaisir, et même, quand il pensa qu'il devait la quitter, il se pencha presque involontairement vers la joue de la pauvre fille, y posa ses lèvres... et il l'embrassa.

La Mionette, et Marcellin en fut encore bien étonné, la Mionette ni ne se fâcha, ni ne s'éloigna de lui, mais de l'air le plus simple et le plus tranquille :

— Tu m'as embrassée, Marcellin, c'est donc que tu as de l'amitié pour moi? — Oui, pardieu! s'écria Marcellin qui était comme en fièvre. — Eh ben, merci, continua-t-elle. Va, je te la rends bien; mais voilà qu'il est tard. Prenons chacun d'un côté, afin qu'on ne nous puisse voir ensemble. Adieu, Marcellin.

Et elle s'en alla avec son Blanchet.

Marcellin demeura dans cet endroit tant qu'il entendit se perdre de plus en plus les

pas légers de la Mionette. Et, tout en l'écou- tant s'en aller, il n'était bonne chose qu'il ne pensât d'elle, si bien même qu'il se dit et se répéta :

— Pourquoi faut-il qu'elle soit des Vipé- riaux ?

Puis il s'en alla aussi, et personne jamais ne sut qu'il eût fait rencontre de la Mionette dans les oserales et qu'il fût demeuré à par- ler avec elle.

IX.

La Mionette, en s'en allant, était dans une agitation de sang qui lui était encore incon- nue. C'est en vain qu'elle cherchait à se calmer. Ses mains étaient comme en feu, son front aussi, sa respiration était pénible. Elle croyait toujours sentir autour d'elle le bras de Marcellin, et il lui semblait que la bouche du jeune homme fût encore contre sa joue.

— Pourquoi suis-je comme ça ? se deman- dait-elle. Et elle ne pouvait se l'expliquer que par le plaisir que Marcellin lui avait fait en l'assurant qu'elle avait son amitié. Une chose vint ensuite lui donner de grands su- jets de réflexion; Marcellin avait dit : qu'on pouvait être amoureux d'une fille sans pour ça vouloir se marier avec elle.

Être amoureux, pensait-elle, ça veut dire aimer. Oul, je comprends bien; aussi point n'aurais-je de peine, je le sens bien, à aimer Marcellin, à lui porter une grande amitié, à être contente de le voir, de lui parler; c'est tout simple, puisqu'il est bon et amiteux pour moi. Quel mal peut-on trouver à ça, pour qu'on en en jase chez les vieilles femmes? Est-ce que tout le monde n'a pas des ami- tiés, qui pour les uns, qui pour les autres?

Toutes ces idées, courant par la cervelle de la pauvre Mionette, l'empêchaient de dormir, ce qui faisait que toujours elle pen- sait à Marcellin, comme s'il eût été là à lui parler, à la toucher encore.

Des mille réflexions de la jeune fille il résulta qu'elle fut profondément décidée à tout faire pour mériter l'amitié de Mar-

cellin, qui la lui avait donnée de si bonne grâce.

Aussi, dès le jour suivant, en usa-t-elle de son mieux pour ressembler aux autres filles du village, en ce qui touche à la tenue, aux soins de soi-même.

Elle nettoya autant que faire se put sa chétive toilette, peigna ses cheveux, serra sa taille; puis, du premier argent qu'elle gagna, elle acheta quelques nippes qui la rendirent tout à fait convenable. Il faut bien dire que la mère Vipériaud trouvait que ce fût une dépense inutile; mais la Mionette lui répliqua qu'au moulinage on l'avait menacée de la renvoyer si elle ne se tenait aussi bien que les autres ouvrières. Puis le frère s'en mêla; il avait plaisir, au fond, de voir sa sœur un peu bien rangée. Enfin, il fut convenu qu'on lui laisserait les gagne- ments de ses deux premiers mois. Dieu sait si elle en fit bon usage! Aussi ceux qui l'a- vaient vue au temps où elle allait mendier ne voulaient-ils plus la reconnaître, et déjà les filles de son âge se disaient, en la toisant jalousement quand elle passait :

— Est-ce qu'elle va continuer à embellir ainsi, cette Vipériaude ?

Et elles avaient quasi du souci en voyant venir le moment où l'on pourrait penser de chacune d'elles : Oh ! elle n'est pas aussi jo- lie que la Mionette de chez les Vipériaux !

Et toujours la Mionette restait ignorante des choses qu'elle aurait pu savoir; en sorte que son air de vraie innocence rendait plus belle encore sa beauté.

Un jour Marcellin, qui la rencontra, la trouva tellement changée, qu'il ne put s'em- pêcher de l'accoster et de lui dire :

— Ne t'étonne point, brave Mionette, si je ne te parle pas à chaque rencontre que je fais de toi. Ce n'est point que j'en puisse avoir vergogne; non, va, bien au contraire; il n'est pas fille du pays qui me soit plus en estime et affection; mais c'est seulement pour mettre à fin les bruits qu'on pourrait faire encore de nous, et qui pourraient te porter dommage; ce dont j'aurais grand- peine, s'il arrivait que, par mon fait, on pût soupçonner de malhonnêteté une fille sage et en vertu comme je te connais. — Fais

comme tu voudras, Marcellin, répondit la Mionette.

Et ils passèrent tous les deux, mais non sans s'être regardés comme ils ne l'avaient jamais fait encore. La Mionette emporta le regard de Marcellin, entré au profond de son souvenir. Il lui avait semblé que ce coup d'œil fût une pointe de fer chaud qui lui traversait la poitrine pour aller brûler son cœur.

Quant à Marcellin, il ne laissa pas non plus se perdre le regard qui avait répondu au sien; et, en s'en allant, il s'écria :

— Mon Dieu! mon Dieu! qu'elle est avenante!

Puis encore :

— Pourquoi faut-il qu'elle soit des Vipé-rioux!...

X.

Depuis quatre mois environ, la Mionette travaillait au moulinage. Un dimanche matin, s'étant mise de son mieux, elle se rendait à la grand'messe, qui se dit vers les dix heures, lorsqu'elle vit passer une magnifique voiture traînée par deux grands chevaux marrons. Sur le devant, et conduisant les chevaux, se tenait un homme ayant des galons d'or à son chapeau, de même qu'aux parements d'une grande lévite verte qui le couvrait jusqu'aux pieds. Dans la voiture était une jeune belle dame, mise à la plus élégante et la plus riche mode. Et chacun de se retourner et de se demander quelle pouvait bien être cette voyageuse qui étalait tant de luxe, que jamais au village chose pareille ne s'était vue. La Mionette s'extasia fort. Quand, la messe finie, elle revint chez elle, elle trouva devant la porte de la maison sa petite sœur Claudette, qui avait l'air de l'attendre et qui lui cria en sautant de joie :

— Oh! Mionette, Mionette, viens vite, dépêche-toi! la sœur Nanon qui est arrivée!
— La sœur Nanon? fit la Mionette. Ah! eh bien, tant mieux!... Où est-elle que je la voie?

Et elle se disposait à entrer pour l'em-
brasser.

— Oh! elle n'est point là, dit l'enfant; elle est à l'auberge, chez la mère Hélène, là-bas, vers le pont. Le père, la mère et l'Antoine sont avec elle.

En parlant ainsi, elle avait pris la main de la Mionette qui se laissait emmener par elle.

— Comment donc se fait-il qu'elle ne soit pas venue chez nous? demanda la Mionette.

— Pardié! répondit la petite, parce qu'elle est maintenant trop riche et trop grande dame pour venir dans une maison noire et malpropre comme la nôtre. Mais viens donc, viens donc vite!

Les deux jeunes filles arrivèrent bientôt à l'auberge et montèrent au premier, dans une chambre où l'enfant entra la première en criant :

— Tiens, sœur Nanon, la voilà, la Mionette!

La Mionette crut rêver lorsque dans la sœur, qui sourit à son approche, elle reconnut la dame de la voiture. Ce fut presque en tremblant qu'elle s'avança pour mettre sa main dans celle de la nouvelle arrivée qui, renversée nonchalamment sur un fauteuil, lui dit d'un air protecteur :

— Ah! te voilà, petite Mionette! Eh mais, sais-tu que tu es jolie fille maintenant? Diable! diable! si j'avais eu tes yeux et ton nez, il y a longtemps que j'e serais venue vous voir en équipage.

Puis elle appela Baptiste. L'homme à la lévite galonnée entra.

— Donnez un siège à mademoiselle, fit-elle ensuite, et dites que l'on nous serve à déjeuner; qu'on n'épargne rien surtout : je paie. — Oui, Madame, répondit respectueusement Baptiste, qui sortit après avoir poussé un siège vers la Mionette.

Le père et la mère étaient assis en face de Nanon; le fils se tenait debout derrière son père; tous trois la regardaient avec de grands yeux étonnés. La Claudette faisait bruir en jouant les breloques d'or qui pendaient à la ceinture de sa sœur grande dame. La Mionette, qui avait entendu l'homme répondre en sortant : « Oui, Madame, » la Mionette fut étonnée, et d'une voix toute timide :

— Tu es donc mariée, sœur? demanda-t-elle.

La Nanon répondit en souriant :

— Non, je ne suis point mariée, mais, quand on est riche, fût-on demoiselle; les domestiques que l'on a vous appellent cependant madame. — Ah!... et que fais-tu donc pour être riche? demanda de nouveau la Mionette qui s'enhardissait avec sa sœur. — Je chante; et, comme j'ai une belle voix, on me paie très-cher. — Vrai? s'écrièrent à la fois le père et la mère. — Quoi! dit le frère, c'est en chantant que tu gagnes de quoi avoir des chevaux, des voitures, des valets, des diamants à tes doigts, et de la soie sur tout ton corps? — Oui, répondit la Nanon. — Hum! fit le Vipériaud en branlant la tête comme pour montrer qu'il n'avait pas grande foi aux paroles de sa sœur.

Mais la mère :

— Tu es bien drôle! s'écria-t-elle d'un ton presque irrité; puisqu'elle le dit, on peut bien la croire. — Vous avez raison, vous, mère! dit la Nanon en frappant d'un air d'amitié sur le genou de la Vipériaude.

Antoine allait répliquer, lorsque entra le domestique qui, aidé des servantes de l'auberge, dressa la table pour le déjeuner.

Pendant le repas, qui fut délicat et copieux, la Nanon s'informa des choses qui s'étaient passées au pays depuis son départ, et l'on ne parla plus du moyen employé par elle pour acquérir la fortune.

Il lui arriva enfin de demander quel état avait la Mionette.

— Elle dévide la soie, répondit la mère. — Et que gagne-t-elle? — Oh! dit la dévideuse, jusqu'à présent, j'ai eu douze francs par mois; mais je pense être, celui-ci, à quinze, et bientôt à vingt. — Hélas! mon Dieu! s'écria la Nanon, quinze francs par mois! Une jeune fille de ta grâce, de ta beauté, quinze francs par mois! Mais c'est affreux! Veux-tu venir avec moi, petite? et tu seras bientôt riche comme je le suis. — Pardienne! répliqua la Mionette, je ne dirais pas non. Mais, sœur, je ne sais pas chanter, moi.

La Nanon se mordit les lèvres sans qu'on la vit.

— Tu apprendras! fit-elle. C'est convenu, hein! je t'emmène. Ça vous va-t-il, père? et vous, mère? — Si la petite s'y accorde, dit le père. — Eh! pourquoi ne s'y accorderait-elle pas, dit la Vipériaude, puisqu'il y va de son sort? — Qu'en dis-tu, Mionette? reprit la Nanon. — Je dis qu'on pourra voir. — Ah! il faudra te décider bientôt, car je compte repartir dès demain. — Quoi, déjà? — Oui, déjà. Oh! c'est que nous autres artistes, nous sommes esclaves; il faut que dimanche prochain je sois à Paris pour chanter dans une pièce nouvelle à l'Opéra.

Personne de la famille n'ayant rien compris à la raison donnée par la Nanon, il n'y fut fait aucune objection.

Le déjeuner fini, la Nanon voulut visiter le village. Ils descendirent donc tous, et allaient se mettre en marche lorsque le frère dit à sa sœur la chanteuse :

— Tu me feras excuse, Nanon, mais je me sens un peu fatigué, je crois que j'ai trop bu ou trop mangé à ton repas, c'est pourquoi je voudrais aller me reposer quelques instants, et même, si ça ne te déplaît pas trop, tu laisseras la Mionette venir avec moi à la maison; j'aurai peut-être besoin de quelque infusion, et je n'entends rien à ces apothicaireries. — Eh! bien, va donc, et toi aussi Mionette, dit la Nanon, qui vit bien que son frère n'était pas aussi indisposé qu'il voulait le lui faire croire.

Alors le Vipériaud et la Mionette s'en allèrent d'une part, tandis que le père, la mère, la Nanon et la Claudette passèrent de l'autre.

Le père se redressait en donnant le bras à son opulente fille; la mère marchait, non moins fière, à côté, et la petite trottaït de son mieux en s'accrochant à la robe de sa sœur, qui faisait des flouflou en balayant les rues. Et tout le monde les regardait. Les simples s'émerveillaient de voir la Nanon Vipériaude parvenue à cette grandeur; mais beaucoup d'autres, qui se laissaient moins prendre à l'apparence, souriaient en la voyant passer.

XI.

Quand ils furent arrivés à la maison, la Mionette dit à son frère :

— Puisque tu es malade, Antoine, mets-toi sur ta couche, et je te ferai quelque tisane. — Non, Mionette, répliqua le Vipériaü, je ne suis point malade, et, si je t'ai amenée ici, ce n'est pas pour que tu me fasses des drogues. — Qu'est-ce donc alors, frère? demanda la Mionette toute surprise de l'air triste qu'il avait en lui parlant.

Antoine ne répondit pas à cette question; mais après un moment :

— Ça, Mionette, lui dit-il, est-ce que tu as pris pour de bon ce que la sœur disait tout à l'heure, quand elle proposait de t'emmener à Paris? — Ma foi, presque... Et, après tout, te semblerait-il mauvais que je devinsse riche comme elle, afin de vous aider? — Non, sans doute, s'il ne fallait pas pour cela prendre quelque vilain métier dont Dieu te garde! — Et quel métier donc? Tu ne crois donc pas que la Nanon gagne sa fortune en chantant? — Oh non! je ne le crois pas! — Mais alors?... — Alors, alors... fit le Vipériaü. Écoute, Mionette, il ne faut point te mettre en tête de t'en aller, toi aussi, Dieu sait où; c'est bien assez que la Nanon se soit perdue sans que tu te perdes à ton tour. — Me perdre, doux Jésus! Mais je ne ferai point comme elle qui est restée six ans sans donner la moindre de ses nouvelles. Je viendrai vous voir, moi. — Tu veux donc toujours la suivre? — Si ça te fait trop de peine cependant, frère, j'y renoncerai bien; mais ce sera à cause de toi que j'aurai manqué d'être riche.

En entendant la Mionette parler ainsi, le Vipériaü vit bien que la pauvre sage-fille ne pouvait comprendre ses frayeurs. Il n'était pas trop convenant qu'il l'instruisit lui-même; et cependant il avait une grande inquiétude, craignant qu'elle ne persistât dans son projet. C'est qu'il aimait vraiment sa sœur, et à cette amitié se joignait un peu d'orgueil depuis la nouvelle vie de la Mionette. Il était heureux, fier de la voir jolie et proprette

comme pas une, quoiqu'il n'eût, lui, aucun soin de sa personne. Il avait bonheur à la sentir sage et laborieuse, quoiqu'il se laissât aller, lui, à la fainéantise et à la mauvaise conduite. Il en est ainsi dans ce monde. Bien des gens, qui n'ont devers eux ni vertu ni honneur, sont on ne peut plus chatouilleux quant à l'honneur et à la vertu de leurs proches. Le Vipériaü était de ceux-là. En revenant de marauder, de s'enivrer ou de voler, il ne sentait rien sur sa conscience; mais il aurait fait un *mauvais parti* à quelqu'un qui aurait mal parlé de la Mionette; et, s'il eût appris qu'elle se fût mal comportée, il aurait, bien sûr, pleuré tout son soul. Voilà pourquoi de grandes terreurs lui étaient venues quand il avait entendu la proposition de sa sœur la soi-disant chanteuse.

Voyant qu'il lui serait difficile de faire entendre une raison bien fondée à la Mionette; il rêva au moyen qu'il pourrait prendre, et quand il pensa l'avoir trouvé :

— Sœur, lui dit-il, si tu as pour moi quelque amitié, promets-moi de ne pas t'engager à suivre la Nanon sans que nous lui ayons parlé ensemble, et non en présence du père et de la mère. — Oh! je te le promets bien, frère, si ça te fait plaisir, repartit la Mionette; mais quand pourrions-nous la voir ainsi en particulier? — Laisse-moi faire, je m'en charge; souviens-toi seulement de ta promesse. — Je ne l'oublierai point, frère. — C'est bon! fit le Vipériaü; et il chargea sa pipe qu'il alla fumer sur le pas de la porte, pendant que la Mionette arrangea quelque peu la maison, comme elle avait coutume de le faire le dimanche.

XII.

La Nanon employa le reste de la journée à courir d'ici et delà pour se montrer par le village. Le soir venu, elle emmena toute la famille dîner encore avec elle. Quand il fut l'heure de se séparer, elle s'adressa à la Mionette en particulier, quoique devant tous :

— Eh bien, petite sœur, lui dit-elle, tu

feras tes réflexions cette nuit, et demain matin tu me diras si tu veux venir avec moi. — Oui, répondit la Mionette.

Ils la quittèrent; mais, en passant à côté d'elle, et sans que les autres pussent l'entendre, Antoine lui dit à l'oreille :

— Ne va point te coucher encore, Nanon; la Mionette et moi nous allons revenir, car nous voulons te parler.

Quand les Vipériaux furent devant leur maison :

— Vois, Mionette, dit le frère, quel beau clair de lune il fait; allons nous promener jusqu'aux mûriers des Verreries, ça nous rabattra le sang un peu — Je veux bien, répondit la Mionette qui avait compris.

Elle mit son bras sur celui de son frère. La Claudette parla d'aller avec eux; mais ils lui dirent qu'il y avait des loups dans les mûriers, et elle rentra sans plus rien répliquer avec le père et la mère.

XIII.

Aussôt que les deux jeunes gens eurent vu la porte se refermer, ils prirent leur marche vers l'auberge et retournèrent auprès de la Nanon qu'ils trouvèrent arrangeant ses cheveux, pour la nuit, dans une coiffe de mousseline brodée.

— C'est nous, fit Antoine en entrant. Assieds-toi là, Nanon; toi ici, Mionette, et parlons. — Tu veux causer, frère? répliqua la Nanon en s'asseyant; eh bien, dis-nous sur quoi. — Oui, je vas te le dire. Écoute, Nanon, tu nous as conté ce matin que tu gagnes des mille et des mille en chantant; le père a cru ça comme la messe; la mère a fait semblant de le croire, parce qu'il suffit de te voir riche pour qu'elle ne veuille pas s'inquiéter d'où ça te vient; quant à moi, je te le confesse franchement, je n'ai rien cru du tout, et tu t'en es déjà bien aperçue. — Si tu ne le crois pas, il faut le venir voir, dit la Nanon en souriant.

Mais le frère la reprit vivement :

— Oh! ne ris point, Nanon, car il s'agit ici de toute autre chose que de savoir si tu

parles en sincérité, ou si tu fabriques des mensonges. Certainement, qu'est-ce que ça peut nous faire que tu fasses tel ou tel métier? Il y a bien longtemps que nous ne comptons plus sur toi et que nous te tenons pour morte. Tu es revenue; c'est bien! mais je suppose que tu as eu moins l'intention de nous visiter que de te pavaner dans toutes tes parures par les rues du village. Quoi qu'il en soit cependant, voilà six ans que tu es partie; Dieu sait ce que tu es devenue pendant tout ce temps-là. Si tu es restée sage, eh bien, tant mieux; mais j'en doute. Si tu t'es perdue, notre deuil en est fait; il n'est plus l'heure d'y revenir, et tous mes raisonnements ne pourraient ni te tirer d'où tu es, ni même te faire songer à prendre une vie meilleure. Qu'il en soit donc fait de toi comme le sort voudra! Mais notre sœur Mionette, que voici, s'est gardée honnête jusqu'à ce jour, Dieu merci! et c'est d'elle qu'il s'agit. Tu as parlé de l'emmener avec toi, en lui faisant comprendre qu'elle serait bientôt dans l'opulence. La richesse, qui tente tout le monde, tente aussi la Mionette, si bien qu'elle ne serait pas loin de s'accorder à te suivre. Je lui ai dit, moi, qu'elle ne devait point le faire; elle m'en croit bien, parce qu'elle a confiance en moi; mais, tout en renonçant à ce voyage, il lui restera sur le cœur une espèce de regret, et, si plus tard elle souffre de la misère, elle dira: « C'est la faute de mon frère qui ne m'a pas voulu laisser aller où la fortune m'attendait. » C'est pourquoi, Nanon, il faut que tu engages, toi aussi, la Mionette à ne point désirer de voir ce Paris d'où tu viens, et que tu lui en fasses comprendre les raisons.

Tout ébahie d'entendre son frère parler de la sorte, la Nanon ne riait plus; au contraire, elle regardait sérieusement la Mionette qui baissait les yeux, et la Nanon avait l'air toute songeuse.

Le Vipériau s'arrêta pour attendre que sa sœur lui répondît; mais, comme elle restait silencieuse en considérant toujours la Mionette, il continua :

— Je vois bien, Nanon, que tu me comprends, et j'en suis aise; à la manière dont tu regardes cette pauvre petite, il me sem-

ble t'ouïr te dire qu'il serait crime à toi vraiment d'occasionner sa perdition. C'est bien, sœur, c'est bien!

Et il prit la main de la Nanon qui était très-émue :

— Mais ça ne suffit point, ajouta-t-il; si, comme je le désire, tu portes grand intérêt à la Mionette, il faut lui en donner une grande preuve. — Et laquelle? demanda Nanon. — Oh! ça va peut-être t'effrayer, pauvre sœur, ça va peut-être même te sembler impossible; mais je te le dis encore, il faut montrer à la Mionette que tu l'aimes, il faut te mettre à sa place, et voir si tu remercieras Dieu qu'une sœur aînée eût fait pour toi dans le temps ce que tu vas faire pour elle aujourd'hui. — Que ferai-je donc, Antoine? — Nanon, écoute : il y a six ans que tu as quitté le pays, et, depuis le jour de ton départ, ou plutôt de ta fuite, aucun de nous n'a su un mot de ce qui t'est arrivé; mais tu dois le savoir, toi, tu dois t'en souvenir, ces choses-là ne s'oublient guère. Eh ben, ces choses, il faut que tu les apprennes à la Mionette. — Que dis-tu, frère? s'écria Nanon, y penses-tu? — Oui, j'y pense; je vas vous laisser toutes deux seules, parce que je ne veux pas savoir, moi, ce que tu vas dire à la petite, j'aime mieux en demeurer ignorant. Tu m'as compris, n'est-ce pas, sœur? il faut confesser ta vie, mais ta vie tout entière, sans en rien oublier, pas plus que si tu te confessais devant le bon Dieu. Il faut tout avouer à cette enfant qui t'écouterait comme si elle écoutait une voix de prédiction. Vous serez seules ensemble; personne ne vous entendra; tu n'auras pas peur de rougir, quand tu songeras que ce n'est pas un acte d'abaissement, mais une bonne œuvre que tu accomplis. Et quand la Mionette t'aura écoutée, quand elle saura ce qu'a été ta vie, eh ben, si elle veut encore te suivre, je m'en ferai consentant. Allons, sœur, allons, voilà qu'il se fait tard, et ton histoire sera longue, bien sûr. Je vas sortir et veiller à ce qu'on ne vous dérange pas. Dans une heure je reviendrai. Nanon, jure-moi que tu diras tout à la Mionette. — Frère, répondit la Nanon, il en sera fait comme tu le veux, je te le promets. — Bien!

fit le Vipériaux en posant sa main sur l'épaule de sa sœur, bien!

Et il sortit en les laissant toutes deux.

Quand il ouvrit la porte pour rentrer, la Mionette, tout en larmes, courut se jeter à son cou.

— Ça donc, demanda-t-il, te veux-tu encore en aller avec la Nanon? — Hélas! mon Dieu, repartit la Mionette, c'est elle qui devrait demeurer avec nous!

Alors il alla vers la Nanon qui avait les yeux mouillés aussi.

— Merci, lui dit-il, merci, sœur, veux-tu m'embrasser?

Et il ouvrit ses bras. Elle ne répondit point, mais elle cacha son visage sur la poitrine de son frère en pleurant beaucoup. Puis la Mionette et son frère quittèrent la Nanon.

Et la Nanon partit le lendemain avant le lever du jour.

Depuis ce moment, quand on demandait au père ou à la mère Vipériaux ce que faisait la Nanon, ils répondaient :

— Elle est artiste, et elle gagne des rouleaux d'or rien qu'en chantant.

Si c'était au frère qu'on s'adressât, il disait :

— Je ne sais pas. Et si c'était à la Mionette, la Mionette ne répondait point.

Mais elle comprit désormais qu'on pouvait être amoureux d'une personne sans pour ça vouloir se marier avec elle.

XIV.

A cette époque donc la Mionette avait dix-sept ans, et, grâce aux soins qu'elle continua de prendre de sa modeste personne, elle fut bientôt, sans contredit, l'une des plus agréables filles du village. A ce point qu'en dépit de la mauvaise renommée de sa famille, parmi les garçons de médiocre fortune, plus d'un voulurent la fréquenter, même pour le bon motif, comme on dit

chez nous. Mais à toutes les avances qu'on lui pouvait faire, la Mionette répondait :

— Je ne me veux point marier.

Ils en riaient d'abord, les prétendants, mais il leur était force d'y croire quand tous leurs beaux propos trouvaient la Mionette indifférente. Quelques-uns cependant, plus obstinés que les autres, lui demandèrent la cause de cette résolution, car ils ne comprenaient pas qu'une aussi jolie fille dédaignât de faire un *établissement*.

— C'est que je me veux mettre en religion, disait la Mionette.

Et comme, en effet, elle était fort assidue aux choses pieuses, ils ne la tourmentaient plus, mais ils répétaient cette réponse, en sorte que bientôt chacun en eut connaissance dans le pays.

Quand cette nouvelle arriva à Marcellin, il en demeura tout surpris, et il se proposa bien d'en causer avec la Mionette à la première rencontre.

N'oublions pas de dire ici que Marcellin avait tenu la parole donnée à la Vipériaude, à savoir de ne plus lui parler, afin d'ôter tout prétexte aux bruits qu'on aurait pu faire.

Un jour donc qu'il passait dans une rue en même temps qu'elle :

— Bonjour, Mionette, lui dit-il. Ça, tire-moi d'une incertitude. Est-ce vrai ce qu'on dit? — Eh quoi donc, Marcellin? — Que tu veux prendre les ordres. — Oui, c'est vrai, j'ai ce projet. — Qu'est-ce?... tu ne te veux point marier? — Non. — Cependant tu trouverais bien si tu voulais. — Penses-tu, Marcellin? fit la Mionette qui sentit la rougeur s'étendre sur ses joues. — Si je le crois? tu ne t'es donc jamais regardée dans un miroir? — Oh! si fait, mais ça ne prouve rien, ça. — Ça prouve que tu es jolie, très-jolie, et que, lorsqu'on est ainsi avenant, ce n'est point pour aller s'enfermer dans un couvent, où l'on ne peut aimer personne et où personne ne vous aime. — Tu te trompes, Marcellin, on aime le bon Dieu, et le bon Dieu vous aime. — Ta, ta, ta, ta! le bon Dieu! c'est bel à dire; mais, quand on a dix-sept ans, il y a d'autres gens à aimer avant le bon Dieu, qui a bien le temps d'at-

tendre. — Ce que tu dis là n'est pas bien, répliqua la Mionette avec un air presque fâché. — Oh! fit Marcellin, c'est pour rire, après tout. Mais là, vrai, Mionette, si tu entres au couvent, ça sera fièrement dommage, et pour ma part j'en serai peiné. — Qu'est-ce que ça peut te faire? demanda tout bas la Mionette en s'empourprant de plus en plus. — Ce que ça peut me faire? Allons, allons, Mionette, pourquoi ne veux-tu point comprendre? — Parce que tu te ris de moi, Marcellin.

Et elle fit mine de s'en aller.

— Eh! attends donc! cria Marcellin. — Non, dit la Mionette, je n'ai pas le temps. — J'aurais cependant à te parler, et, puisque tu n'as pas le temps à présent, veux-tu venir ce soir en quelque lieu où je te trouverai, comme qui dirait dans les oseraies de la Loire, tu sais, à l'endroit où nous nous sommes déjà rencontrés une fois! — Non, Marcellin, je n'y viendrai point, répondit la pauvre fille. — Pourquoi donc? — Parce qu'il n'est pas convenant que j'y vienne. — Tu as donc peur de moi! — Non, ce n'est que de mauvais sujets qu'on a peur. — C'est bien dit ça, Mionette, merci; mais viens-y donc! — Non! fit-elle. — C'est bien sûr? demanda Marcellin. — Oui, c'est sûr, dit encore la Mionette.

Et elle quitta Marcellin, qui fut tout étonné de la voir en cette obstination.

XV.

Le soir, à la veillée, je dis la veillée, parce qu'on était en hiver, la Mionette, étant sortie de chez elle, descendit vers la Loire; et, tout en songeant aux paroles de Marcellin, elle se dirigea du côté des oseraies.

Viens-y, lui avait dit le jeune homme. et elle avait répondu: Je n'y viendrai point. Cependant elle y allait; oui, mais seule, et non pour l'y rencontrer. Du reste, il n'était pas nécessaire que Marcellin lui remit en mémoire cet endroit où il l'avait embrassée pour qu'elle songeât à y retourner. Oh non! depuis que l'histoire de la Nanon lui avait ouvert la compréhension touchant les choses

de l'amour, et qu'elle s'était pu expliquer le trouble où l'avait jetée son entretien avec Marcellin, elle avait pris en affection ce lieu où son cœur avait parlé pour la première fois. C'était bien souvent qu'à la nuit close elle gagnait les oseraies en se rappelant cette soirée. Malgré l'ombre, elle trouvait bientôt la place où ils s'étaient assis tous les deux. Elle s'y mettait, y restait des heures, une main appuyée sur le Blanchet qui dormait à côté d'elle. Et là, tout éveillée, elle faisait des rêves, où presque toujours elle pleurait; mais, quand elle revenait, il lui semblait cependant que ces larmes l'eussent soulagée, quoiqu'elle eût comme une fièvre en elle, et qu'elle restât longtemps sans pouvoir l'apaiser.

Elle marcha donc devant elle, n'entendant rien que le Blanchet qui, courant au loin sur le bord de la rivière, faisait craquer les petits glaçons du rivage. La nuit était épaisse, et les touffes d'osier qui se frottaient à sa robe étaient autour d'elle comme des masses d'ombres noires toutes pareilles. Cependant, sans chercher sa route, elle marchait vers un point qu'elle semblait voir; puis, quand elle pensa être proche de l'endroit où elle voulait s'arrêter, elle étendit la main comme pour toucher la tête d'osier avant de s'y asseoir. Mais, au lieu de trouver l'arbre, elle rencontra un corps qui remua; alors elle eut peur, et, poussant un grand cri, elle tomba sans connaissance.

Quand elle revint au sentiment, elle se sentit dans les bras d'une personne qui la secouait doucement pour tâcher de la ramener.

— Où suis-je? fit-elle, où suis-je? Qui êtes-vous? qu'est-ce que vous me voulez, vous?

On lui répondit :

— N'ale point de frayeur, Mionette; c'est moi, moi, Marcellin. — Marcellin! s'écria-t-elle.

Et, comme si ce nom lui eût tout d'un coup rendu sa force, elle se leva pour s'échapper des bras du jeune homme.

— Laisse-moi, laisse-moi! ajouta-t-elle, je ne veux pas que tu me tiennes ainsi!

Marcellin cependant gardait une des mains de la Mionette, et la Mionette la lui laissait.

— Pourquoi, fit-il, veux-tu t'éloigner de moi? N'as-tu donc point confiance en mon honnêteté?

Mais la Mionette, au lieu de répondre à cette demande :

— Qu'es-tu venu faire ici, Marcellin? Je t'avais bien dit que je n'y viendrais pas. — Eh! c'est vraiment pour ça que j'y suis venu, répliqua-t-il. — Mais encore, que venais-tu y chercher? demanda-t-elle d'un ton d'autorité. — Ce que je venais y chercher, Mionette? Non point toi, puisque tu ne devais pas y être, mais des souvenirs de toi. Oh! c'est que je n'ai pas mis en oubli le soir où nous étions là tous deux, il y a quatre mois. Souvent, lorsque j'ai passé par ce bord de la Loire pour aller à Asnières ou ailleurs, et que j'ai revu cette place où tu étais assise à côté de moi, crois-le, si tu veux, Mionette, ça m'a toujours remué le cœur. Il m'est arrivé même une fois, en plein jour, de m'y asseoir, quoique je ne fusse point las, et il me sembla que j'étais bien heureux, car ça me rappelait un des plus beaux moments de ma vie. Toutefois le bonheur de la souvenance n'était pas aussi entier qu'il aurait pu l'être, parce que c'était au milieu de la journée, parce que mes yeux étaient occupés par les arbres, les nuages, les eaux; parce que j'entendais venir des bruits du village et de l'autre rive. Il n'en était pas ainsi quand je me rencontrais avec toi. C'était le soir, il faisait bien sombre, comme à présent, on ne voyait rien, sinon des éclairs qui couraient sur le ciel. On n'entendait rien que ton Blanchet qui furetait dans les herbes. Oh! je m'en souviens bien, va. C'est pourquoi je me disais toujours : Il faudra qu'un soir je retourne aux oseraies; il faudra que je m'y trouve à la même heure; et je m'en promettais un grand plaisir, un grand bonheur. Donc, comme aujourd'hui tu as refusé d'y venir, et que j'avais cependant espéré t'y rencontrer, je m'y suis rendu pour y chercher, non pas ta présence, que je n'attendais point, mais ta souvenance, ou plutôt celle de cette soirée dont tu dois bien te souvenir aussi. Dis, Mionette, est-ce que tu l'as oubliée? — Moi, moi! fit Mionette; pourquoi me demandes-tu cela? Eh! que t'im-

porte que je m'en souviens ou non?—Toujours les mêmes paroles, méchante fille : ce qu'il m'importe! Et me diras-tu bien, toi, pourquoi tu es venue ici, par cette nuit froide, sombre, et à ces heures; me le diras-tu?

La Mionette fut embarrassée, puis elle répliqua, mais non sans hésiter :

— C'est que... c'est que j'en ai la coutume. — Ah! et depuis quand l'as-tu cette coutume? — Oh! il y a ben longtemps! — Est-ce qu'il y a plus de quatre mois?

Elle resta encore un moment sans répondre.

— Oui... oui... il y a plus de quatre mois, dit-elle enfin.

A quoi Marcellin repartit d'un air quasi désespéré :

— Mionette, Mionette! quand je me tue à te dire, à te faire comprendre que tu m'es en affection, pourquoi fais-tu semblant de n'y rien entendre, et t'obstines-tu à me rebuter, à me dédaigner? — Marcellin, répondit avec sang-froid la jeune fille, ni je ne te rebute, ni je ne te dédaigne : mais de ton affection ou plutôt de ton amour, je ne peux rien croire ni accepter. — Rien croire ni accepter? répéta-t-il. Pourquoi, dis? pourquoi? — Parce que, l'aimât-il tant et plus, le garçon de Bouvron le riche n'épousera jamais la Mionette Vipériaux, d'une famille pauvre et déconsidérée. — Pourquoi fais-tu ces différences, Mionette? pourquoi cherches-tu qui tu es et qui je suis? Moi, je ne vois qu'une chose, c'est que je t'aime, et que ma plus grande joie serait d'être aimé de toi. — Tu ne parles point sagement, Marcellin; avant d'aimer une personne, il faut regarder si elle peut ou si elle veut vous aimer. — Est-ce donc que l'amour se commande ou s'empêche comme une chose indifférente? — J'en ignore, Marcellin; mais ce que je sais bien, c'est que je n'aimerai jamais qu'une personne qui pourra m'aimer et devenir mon mari. — Ton mari; tu ne songes donc plus à entrer en religion? — Si, répliqua la Mionette qui se vit en défaut; je veux dire par là que j'épouserai quelqu'un ayant mon amour, ou que j'entrerai en religion. — Par ainsi, observa Marcellin, si tu as déjà résolu

de te *faire sœur*, c'est que tu as pensé ne pouvoir épouser celui que tu aimes.

La Mionette fut encore embarrassée et troublée; mais se remettant bientôt :

— Tu cherches des finesses, Marcellin, pour savoir au fond ce que je pense; mais tu n'en auras pas le plaisir, car je m'en vas.

Elle fit un pas pour s'éloigner, Marcellin la retint.

— Écoute, lui dit-il, écoute-moi. Oui, je sais que c'est presque folie à moi de t'aimer et de vouloir que tu m'aimes. Tu l'as dit, je peux le redire : entre nous, il y a toute une distance que je ne vois point, mais que le monde et les parents peuvent voir. En t'aimant, Dieu m'est témoin pourtant que mes intentions sont honnêtes, et je préférerais mourir qu'avoir seulement l'idée de te causer la honte; car plus je te vois, plus je songe à ta conduite, et plus je reconnais que tu es au-dessus de toutes les autres filles du pays pour la sagesse, les qualités, le caractère; sans compter la beauté, que j'allais oublier, et qui te pourrait encore faire marcher la première. Oui, en tout tu es digne d'être aimée. Oh! ce n'est pas d'aujourd'hui que je me suis aperçu de tout ça; ce n'est pas d'aujourd'hui non plus que je me suis senti de l'amour pour toi. J'ai su pourtant m'en taire jusqu'à présent, parce que l'occasion me manquait pour te l'avouer, et je ne savais pas où trouver cette occasion. Je t'aime sincèrement, profondément. et je ne fais rien pour combattre en moi cet amour; c'est que je me dis : il faut attendre, on ne sait pas ce qui peut arriver. — Eh! que voudrais-tu qui pût arriver? demanda la Mionette; tu comptes trop sur les coups du sort. — C'est toi maintenant qui ne parles pas sagement et en bonne chrétienne. Tu n'as donc pas foi dans la Providence? repartit Marcellin. — Hélas! la Providence... fit la pauvre fille en soupirant. — Oui, la Providence! répéta le jeune homme.

Et il attria contre lui la Mionette, qui ne se défendit point, car elle était comme en rêverie. Il continua :

— Mionette, ma bonne Mionette, aime-moi et laisse-moi t'aimer. Que crains-tu? Va, tu seras pour moi comme une sainte qu'on

prie, comme une madone qu'on adore.

Tout en parlant, il l'avait enlacée dans ses bras; il sentait la respiration de la Mionette qui lui caressait le visage; leurs lèvres se touchèrent; mais alors elle s'écria en cherchant à se dégager :

— Laisse-moi! Marcellin, laisse-moi! —

Non, lui dit-il, non, je ne te laisserai point que tu ne m'aies fait savoir ou ton amour ou ta haine; car il faut ou que tu m'aimes ou que tu me détestes!

Il avait, en prononçant ces mots, comme une fièvre qui le faisait trembler.

— Non, Marcellin, répliqua-t-elle, je n'ai point de haine pour toi.

Elle s'arrêta; mais, le silence de Marcellin semblant la dominer et commander ses aveux, elle continua :

— J'ai voulu te cacher mes sentiments; je ne le peux plus à présent : tu t'es obstiné pour les connaître. Eh bien, écoute donc ces choses que tu demandes, et n'accuse que toi s'il en arrive l'ennui et la tristesse pour chacun de nous. Je m'étais bien promis de me taire; mais, je le vois, mon silence te rendrait encore plus malheureux peut-être que mes paroles. Oui, Marcellin, je t'aime!

Marcellin, transporté, allait répondre par un baiser, mais elle le retint :

— Attends, fit-elle, je viens de te le dire et je te le répète : je t'aime; mais cet amour entre nous, c'est comme un malheur, comme un sort jeté; il a fallu y chercher une conjuration; car, quoi qu'il advienne, nous ne pourrions jamais être mariés l'un à l'autre. Aussi ma résolution est prise. Dans quelques jours je partirai du village; j'irai... je ne sais pas dans quel pays encore; mais je trouverai une maison religieuse où je m'offrirai comme servante, n'ayant point de dot à fournir. Tu ne me reverras plus, tu n'entendras plus parler de moi, tu m'oublieras... et moi je ferai aussi mon possible pour t'oublier. Puis tu aimeras quelque autre fille moins indigne, que tu épouseras, qui te rendra heureux, et j'aurai cette satisfaction de n'avoir point porté empêchement à ton bonheur en te laissant entretenir cet amour qui serait une folie; ça m'aidera à ne pas trop

sentir la solitude où je serai. A présent, tu sais tout, Marcellin; tu as eu mon secret; c'est parce que je t'aime que je te l'ai donné. Ne me demande plus rien, car à partir d'à présent, tu n'obtiendrais plus de moi que des marques d'indifférence. Mon projet est arrêté; il faut que je le suive! — Tu ne feras point ce que tu viens de dire! s'écria Marcellin. — Libre à toi de ne point me croire; mais c'est ce que je ferai. Et maintenant, adieu, je m'en vas.

Marcellin, qui, consterné, avait laissé tomber ses bras, ne répliqua rien. La Mionette marcha vers le village. Comme rappelé à lui, il cria :

— Mionette! Mionette!

Mais la Mionette, qui s'éloignait à grands pas, lui répéta pour réponse :

— Adieu, Marcellin, adieu!

Et tout bas elle ajouta :

— Pour la dernière fois peut-être!

XVI.

Le surlendemain de ce jour, bien avant le lever du soleil, et comme tous les Vipériaux étaient encore couchés, l'on frappa de gros coups à la porte, et une voix du dehors cria :

— Au nom de la loi, ouvrez!

La Mionette, qui se réveilla en sursaut, entendit la mère dire au père :

— Quand je te soutenais qu'on nous avait vus, Jacques, tu n'en voulais rien croire. Cette fois, c'est fait! Voilà les gendarmes. — Où pourrais-je bien me cacher? fit le père. — Eh! ce n'est pas à toi seul qu'ils en veulent; c'est bien aussi à moi et à ton garçon. Il faudrait pouvoir nous cacher tous les trois. — Ouvrez! cria-t-on encore une fois.

Alors le père se leva, puis, ayant allumé une lampe, il alla ouvrir et vit quatre gendarmes harnachés qui entrèrent.

— Jacques Gervais! dit celui qui avait un galon d'argent sur sa manche. — C'est moi! — Jeanne Michet, femme Gervais! appela-t-il encore. — Me voilà! fit Jeanne qui s'habillait dans la ruelle du lit. — Antoine Gervais! — Je viens, répondit le Vipériaux. — Vous allez

nous suivre, dit le brigadier. — Oui, répliqua la mère, nous allons vous suivre, brave gendarme. Mais qu'est-ce donc qu'on peut nous vouloir? Bien sûr, on se sera trompé. — C'est ce qu'on verra. — Oh! oui, certainement, continua la Vipériaude, car, voyez-vous, brave gendarme... — Tais-toi, grosse bête, cria le père; qu'est-ce que ça avance, ce que tu dis là?

La Mionette s'était levée aussi, et, du pied de son lit où sa petite sœur dormait encore, elle regardait en pleurant les siens qu'on allait emmener. Quand le gendarme cria: Partons! elle se jeta au cou de son père, qui l'embrassa.

— Va, ne t'affligé point, lui dit-il, ça ne sera rien, nous reviendrons bientôt.

Puis il se baissa sur la Claudette et la baisa au front sans qu'elle en fût réveillée.

La Mionette voulut aussi dire adieu à sa mère, mais la Vipériaude la repoussa en se moquant d'elle parce qu'elle pleurait. Antoine n'en fit pas de même avec sa sœur; au contraire, il pleura en la prenant contre lui.

— Tu viendras bien nous voir en prison, à la ville, Mionette? — Oui, frère, sois tranquille, répondit-elle.

Le Vipériaud toucha aussi de ses lèvres les joues de la petite.

Et ils partirent tous trois au milieu des gendarmes qui faisaient le carré.

XVII.

Il commençait à faire jour quand les Vipériaux traversèrent le village. On les vit passer, et bientôt il ne fut bruit que de leur arrestation. On en chercha la cause, et l'on sut que, deux jours auparavant, ils avaient été vus, la nuit, arrachant des gerbes à une meule de blé, dans un domaine des environs. Comme il y avait plus d'un témoin, et que la réputation des Vipériaux était moins que bonne, l'on n'hésita pas à les mettre en justice.

— C'est bien fait, disait-on à peu près généralement; il se faisait temps qu'on débarassât le pays de ces Vipériaux de malheur.

Mais quand on pensait à la Mionette, on la plaignait cependant et bien sincèrement, car tout le monde savait qu'elle n'était pour rien dans les fautes de sa famille.

Qui fut sérieusement affligé de cette nouvelle, quand il l'apprit? Ce fut Marcellin. Il en resta comme accablé tout le jour, et se proposa de voir la Mionette, afin de lui dire que ce malheur n'était rien à l'estime qu'il avait conçue pour elle.

Le soir donc il s'en alla passer devant la maison des Vipériaux. Il vit des clartés à la fenêtre et comprit que la Mionette, qui était chez elle, ne dormait pas encore. Il résolut d'entrer, mais il pouvait se faire qu'elle ne fût point seule. Il s'avança donc tout doucement, posa son oreille vers la serrure pour écouter si l'on parlait, et il entendit la voix de la Mionette :

— Allons, petite, disait-elle, il faut t'aller coucher et tâcher de bientôt dormir, parce que, demain, tu te lèveras de bonne heure, avant le jour. — Pourquoi donc faire? demanda la Claudette. — Pour venir avec moi à la ville voir le père, la mère et l'Antoine, qui sont partis ce matin pendant que tu dormais. — A la ville, mais c'est bien loin! Ils ne veulent donc pas revenir de longtemps, que nous allons les voir? Ils ont donc quelque chose à faire là-bas? — Oui, ils ont quelque chose à faire là-bas, répondit la Mionette.

Marcellin comprit qu'en disant ces paroles elle faisait tous ses efforts pour ne pas pleurer, ce qui eût chagriné la petite. Il essaya de regarder par une fente de la porte, et vit la Mionette pliant et mettant en paquets des vêtements sur la table.

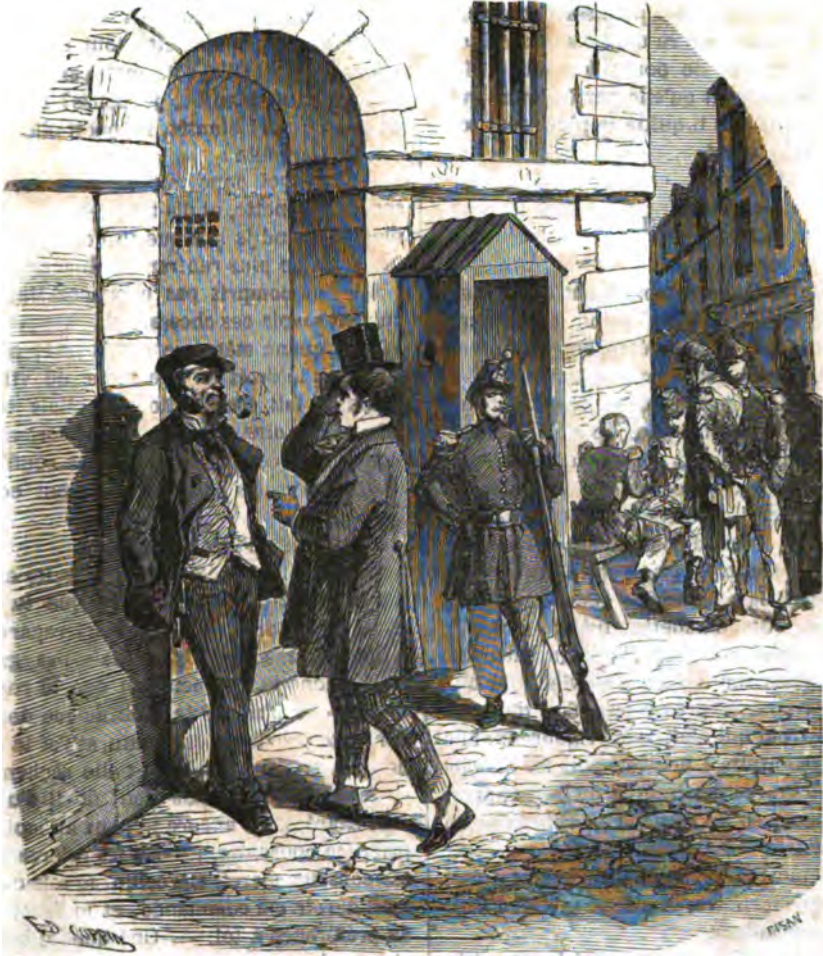
La Claudette s'avança :

— Pourquoi donc, Mionette, ranges-tu comme ça tes affaires et les miennes avec celles du père et du frère? demanda-t-elle; est-ce que nous allons les emporter? — Oui. — C'est donc que nous resterons longtemps là-bas? — Peut-être bien quelques jours; est-ce que ça te fera de la peine? — Oh non! si c'est à la ville, où l'on dit que c'est si beau. — Et si nous y demeurions toujours, aurais-tu regret du village? — Moi, non point, au contraire, je m'ennuie ici à toujours courir

la campagne et à toujours mendier ; j'aimerais mieux travailler comme toi, Mionette. — Eh bien, c'est ça, nous irons à la ville, nous ne reviendrons plus jamais, et tu n'iras

plus chercher ton pain ; tu travailleras comme moi, avec moi ; allons, va, va-t'en au lit. Bonsoir.

Et la Mionette embrassa la patite, puis



Marcellin dit à Mionette, et s'adressant à lui. (Page 322.)

elle continua à faire les paquets de hardes. Marcellin fut ainsi instruit des intentions de la Mionette.

— Elle va partir, se dit-il, elle ne reviendra plus ici jamais ! Oh non ! ce n'est pas possible ; il ne faut pas qu'elle parte !

Il avait déjà la main sur le loquet pour entrer, quand il se ravisa.

— Non, je n'entrerai point, fit-il en lui-même ; si on allait me voir, si quelqu'un venait, la pauvre Mionette serait encore plus perdue d'honneur ; mieux vaut attendre.

Oui, demain, quand elle devra partir, je serai là, et, nous vînt-on même ensemble, il n'y aurait rien de mal à dire sur elle, parce que ce sera dans la rue et qu'elle aura sa petite sœur avec elle.

Cette résolution lui paraissant bonne, il la suivit. Il mit encore une fois son œil contre la porte comme pour bien voir la Mionette, s'il arrivait qu'elle partît avant qu'il ait pu revenir, et il quitta la place tout sougeur, tout attristé.

XVIII.

Bien avant que personne fût encore levé dans le village, car à peine cinq heures avaient sonné, et l'on était en plein hiver, Marcellin se trouvait devant la maison de la Mionette. Il se promenait en regardant toujours vers la fenêtre pour épier l'instant où s'allumerait la lampe. Ce ne fut guère qu'à l'approche de six heures que les vitres de papier blanchirent. Alors Marcellin, pour attendre la sortie de la Mionette, alla mettre encore son œil et son oreille près de la porte. Il vit la pauvre fille habillant de son mieux la petite Claudette, lui entourant la tête d'un gros mouchoir d'indienne, lui passant en croix sur le corps un vieux tartan, tout cela pour la préserver autant que possible du froid qui était assez rigoureux. Elle lui donna ensuite à manger, puis lui attacha sur le dos, avec des lisières, un paquet assez volumineux, en lui demandant s'il était trop lourd.

— Oh non ! sœur, répliqua l'enfant, c'est que je suis forte, va, et puis le plaisir d'aller à la ville m'aidera.

La Mionette s'enveloppa aussi la tête et le corps, prit sur son dos un gros sac qui devait peser beaucoup, s'agenouilla sur le banc comme pour faire une courte prière, et bientôt se releva en disant à l'enfant :

— Allons, viens, petite, partons, c'est temps !

— Marcellin s'éloigna de la porte et s'alla poster dans la rue pour les attendre venir.

Elles sortirent ; la Mionette ferma la porte à clef, prit la main de sa sœur et se mit en

route avec elle, pendant que le Blanchet aboyait de joie, comme il avait coutume de le faire à chaque sortie de sa maîtresse.

Bientôt Marcellin les aborda.

— Bonjour, brave Mionette, dit-il ; où vas-tu donc ainsi à ces heures ? — Ah ! c'est toi, Marcellin, fit la Mionette tout étonnée ; je m'en vas à la ville voir mes parents. — Et tu reviendras bientôt, je pense ? demanda-t-il. — Oh oui ! bientôt, répondit-elle.

Mais Marcellin :

— Pourquoi donc fais-tu ainsi des mensonges, Mionette, et dis-tu que tu reviendras bientôt quand je sais que tu t'en vas avec le projet de ne plus rentrer au village ?

Elle ne comprit pas comment Marcellin pouvait savoir ces choses.

— Et quand même ce serait vrai, n'ai-je donc pas le droit de m'en aller du village ?

— Oh ! si fait bien, Mionette. Mais tu me laisseras te dire que tu as grand tort en faisant ça. Est-ce que tu dois être souffrante des fautes de tes parents, s'ils sont coupables ?..

La Mionette l'arrêta vivement.

— Tais-toi, Marcellin, dit-elle, cette enfant n'a pas besoin d'entendre ce que tu peux avoir à me dire. — C'est vrai ! repartit le jeune homme, je n'y prenais pas garde. Mais, Mionette, promets-moi que tu reviendras ? — Tu n'as pas le droit de me demander cette promesse, Marcellin, et j'ai le droit de te la refuser, répliqua-t-elle sèchement. — Je sais bien ! je sais bien ! fit-il d'un air tout égaré, mais encore je peux au moins te prier, te conseiller... — De tes prières et de tes conseils, merci, Marcellin. Je sais ce que mon devoir me commande, et je l'écouterai de préférence à toi. — Oh ! que tu es méchante de me parler comme ça ! — Tu l'es, bien davantage, toi, qui me rends encore plus triste et plus pénible ce départ, en venant m'arrêter ainsi, quand je devrais être déjà loin. — Allons, soupira Marcellin, je vois que c'est fini, bien fini ! Au moins, Mionette, voudras-tu me dire adieu ! — Adieu. Marcellin, répondit la jeune fille. — Ne me veux-tu pas donner la main ? — Non, Marcellin, c'est inutile. — Eh bien, adieu, adieu. Mionette ! Mais rappelle-toi que tu as ici un

ami qui ne t'oubliera jamais, car il sent bien qu'il ne pourra de sa vie aimer une autre personne.

Ces propos de Marcellin saignaient le cœur de la Mionette; pour y mettre fin, elle voulut s'éloigner. Comme elle tirait à elle sa sœur, elle éprouva une espèce de résistance. Marcellin avait pris la main de la petite et lui parlait ainsi :

« Adieu, Claudette, adieu, à toi aussi! sois bien sage avec ta sœur Mionette... aime-la bien... — Oh! s'écria l'enfant, vois donc, Mionette, ce que Marcellin vient de me donner.

Et elle faisait bruire des pièces dans une bourse.

— De l'argent! fit la Mionette en saisissant la bourse; reprends-le, Marcellin, je n'en ai pas besoin, j'en ai assez pour faire notre route et vivre quelques jours ensuite; après ça, le bon Dieu nous viendra en aide. Tiens, voilà ta bourse. — Pourquoi ne veux-tu pas l'accepter? dit Marcellin. Fais-moi ce plaisir. — Non, répliqua-t-elle; je ne dois la recevoir ni comme aumône, parce que je ne mendie plus, ni comme prêtée, parce que je ne pourrais pas te la rendre, ni comme cadeau, parce qu'il n'est pas honnête que je reçoive des cadeaux de toi. Tiens, la voilà.

Marcellin, silencieux, reprit la bourse, et la Mionette s'éloigna suivie de sa sœur qu'elle faisait marcher à grands pas.

XIX.

Marcellin demeura quelques instants dans une espèce de consternation profonde où son esprit était comme égaré. Mais, quand il se fut remis un peu, toutes ses pensées se reportèrent sur la Mionette qui partait ainsi à l'aventure du bon Dieu, et qui n'avait d'aucune manière voulu accepter les quelques pièces d'argent qu'il lui avait offertes. Il y avait une soixantaine de francs dans la bourse de Marcellin. Cette somme, qui lui appartenait bien et dont il se serait séparé de bon cœur, aurait pu rendre grand service à la pauvre fille, arrivant dans un pays inconnu, avec la seule recommandation d'une famille en prison pour vol.

Tout à coup, comme frappé d'une idée, il passa la main sur son front, parut regarder en lui, et, se faisant à lui-même un signe d'approbation, il se mit à courir du côté où allait la Mionette, mais en prenant des rues et des chemins détournés.

Bientôt il eut gagné de l'avance sur elle. A un millier de pas du village, dans un endroit où la route faisait un coude, il s'arrêta derrière un buisson. Tirant la bourse de sa poche, il en vida le contenu dans le coin de son mouchoir, auquel il fit un nœud, et qu'il alla poser au milieu du chemin. Le jour commençait à venir, et Marcellin pensa que la Mionette ne pouvait passer là sans voir le mouchoir. Il se retira dans le champ et attendit.

Bientôt il aperçut les deux pauvres filles qui cheminaient : la petite alerte et réveillée, la grande triste et comme accablée. Le Blanchet, qui courait devant, faisait deux ou trois fois la route.

Quand elles arrivèrent devant l'endroit où Marcellin avait mis le mouchoir, la Claudette s'écria :

— Oh! sœur, vois-tu donc un mouchoir qu'on a perdu? — Eh bien, prends-le, répliqua la Mionette sans paraître cependant faire attention aux paroles de l'enfant.

Marcellin vit la petite se baisser et ramasser le mouchoir, puis comme un peu plus loin la route faisait encore un coude, il les perdit de vue. Alors il sentit deux grosses larmes filer sur ses joues; et il reprit à travers champs le chemin du village.

XX.

Mais quand elle eut marché quelques pas en tenant le mouchoir à poignée, la Claudette le déplia, car elle sentait le nœud qui pesait dans ses mains et qu'elle montra tout aussitôt à la Mionette.

Celle-ci défit le nœud pour savoir si la somme qu'il contenait était importante. Quand elle vit briller deux louis d'or et plusieurs pièces d'argent, elle referma le mouchoir, puis, comme si elle n'eût fait que ré-péter ce que son cœur lui commandait :

— Vois-tu, petite, dit-elle, nous allons marcher jusqu'à la vieille cabane qui est au bout de ce mur; quand nous serons là, tu y resteras, pendant que je retournerai au village pour remettre cet argent entre les mains de quelqu'un qui le puisse faire retourner à la personne qui l'a perdu.

Arrivées vers la cabane, qui était ouverte parce qu'en l'avait comme abandonnée, elle y fit entrer la Claudette, posa dans un coin le paquet qu'elle portait, et marcha du côté du village.

Elle alla droit au presbytère, demanda le curé, lui remit le mouchoir dont elle lui montra le contenu, en l'invitant à faire des publications pour en retrouver le légitime possesseur. Et, sans attendre les compliments que le vieux prêtre lui voulut faire sur sa probité, elle rejoignit à grands pas sa petite sœur qui avait trouvé longue son absence, car la pauvre enfant avait froid.

Et elles continuèrent leur route.

XXI.

Le lendemain était un dimanche. On annonça au prône des deux messes que la personne qui avait perdu une somme d'argent sur le chemin de Collonges pouvait venir la réclamer à la cure.

Nul ne se présenta; mais deux jours après, en ouvrant le trésor des pauvres, l'on y trouva un billet ainsi conçu :

« C'est moi qui ai perdu soixante francs noués au coin d'un mouchoir. J'en fais don aux nécessiteux de la paroisse. Que M. le curé, en leur distribuant cette somme, veuille bien les engager à prier Dieu pour une personne bien malheureuse! »

XXII.

A trois semaines de là, le matin, comme la mère Bouvren était au four avec d'autres femmes du pays, une d'entre elles lui dit :

— Eh ben, Bouvrene, comment va-t-il aujourd'hui, votre Marcellin? — Oh! la sainte reine des anges en soit bénie! répondit la

mère de Marcellin, il commence à mieux aller. — Et qu'est-ce donc qu'il avait attrapé, votre garçon? — Par ma foi! tous les médecins qui le sont venus voir n'y ont rien connu. Un a prétendu que c'était le sang, l'autre les humeurs, l'autre la bile. Ils ont tous ordonné des drogues, et Marcellin n'en a point voulu prendre. Il a toujours dit que ces messieurs n'y voyaient pas clair dans sa maladie, et qu'il n'avait que faire de leurs remèdes. Enfin, le voilà qui se peut lever maintenant, mais ça l'a rudement secoué. Il est malgré! songez qu'il est resté au moins douze jours sans rien manger. — Ah! ça se comprend alors qu'il soit maigre. Mais qu'est-ce que vous lui avez fait pour tâcher de le guérir? — Oh! mon Dieu! rien. Le mieux est venu tout seul; c'est depuis huit jours à peu près, et ça s'est aperçu tout d'un coup. Dimanche, comme je rentrais de vêpres, j'allais m'asseoir auprès de lui. — Eh ben, garçon, que je lui ai dit, comment ça va? — Oh! pas bien, mère, qu'il m'a répondu. — Comment donc, que je lui ai redit, tu ne veux donc pas reprendre courage? Regarde comme il fait beau; si tu étais bien portant, tu serais avec les autres à te promener. Le grand air, je crois que ça te ferait du bien. — Hélas! mère, qu'il fit tout soupirent, le grand air, la promenade, non, ça ne me ferait pas du bien! — C'est ce qui te trompe, garçon, et je suis sûre que tu aurais bon profit, pour ta santé, d'une grande course. — Un voyage, qu'il me répéta. — Eh ben, oui, un voyage!

Il resta quelques moments pensif, puis il me dit :

— Vous avez raison, mère; je crois qu'un voyage me battrait le sang, me guérirait; je veux faire un voyage avec votre consentement et celui du père. — Comment donc! que je lui répliquai, remets-toi vite un peu, mon Gellin, et tu t'en iras faire une route jusqu'à Paris, si tu veux. — Oh! non, qu'il fit en souriant, je ne compte pas aller si loin. Et il me prit la main en ajoutant: — C'est tout entendu, mère, je vas tâcher de me rétablir au plus promptement pour pouvoir partir.

Eh ben, vous le croirez si vous voulez,

c'est depuis ce moment qu'il a eu son retour de santé; de jour en jour il reprend de la force, si bien que déjà il calcule à quelle époque il pourra se mettre en route.— C'est drôle tout de même, firent les femmes. — C'est pourtant comme ça, fit la mère Bouvron.

XXIII.

Un soir de la semaine suivante, Ronçaud le coquetier, qui avait été au marché de la ville ce jour-là, parlait au milieu d'une vingtaine de personnes formant le rond autour de lui.

— Oui, disait-il, on a réglé le compte des Vipériaux : j'étais à l'audience, je les ai entendus condamner, le père et le fils, à un an de prison. — Et la mère? demanda une femme. — Ah! la mère, c'est une autre affaire : elle n'était pas au tribunal. — Tien! et pour quoi donc? — Pour une bonne raison, allez; comme je cherchais une place pour m'asseoir un peu sur les bancs placés autour de la salle, j'ai vu la Mionette qui se tenait là avec sa petite sœur. Bonjour, Mionette, que je lui ai dit, te voilà donc? — Oui, qu'elle m'a répondu. Et vous aussi, Jean Ronçaud, vous êtes venu voir ce qu'il en sera fait de mes pauvres gens? — Eh mon Dieu! oui, ai-je répliqué.

Alors elle m'a demandé si je voudrais me charger d'une commission au pays; et, comme je lui ai dit que j'étais tout disposé, elle m'a mis dans la main une pièce de vingt sous, je l'ai, tenez, la voilà! en me priant de la porter à notre curé pour qu'il dise une messe à l'intention de l'âme de la Vipériaude.

— Quoi! firent en masse les écouteurs, elle est morte, la mère Vipériaude! — Hélas! oui, comme vous le dites. Il paraît qu'en arrivant à la prison elle a été prise d'une espèce de fièvre chaude qui l'a tordue en moins de quinze jours. — Oh! Dieu ait son âme! s'écria une vieille; mais ce n'est pas celle-là qui fait grand'faute. — Certes non! dirent quelques autres. — Et cette pauvre petite Mionette, qu'est-ce donc qu'elle fait là-

bas?—J'allais le lui demander quand on a apporté l'arrêt contre ses hommes; alors elle s'est avancée vers le tribunal pour écouter, et quand ils ont été condamnés, elle est sortie pour les voir passer et leur parler, je pense : ce qui fait que je n'ai rien su de plus.

Ronçaud alla plus loin répéter ses nouvelles, et le groupe se dispersa.

XXIV.

Marcellin ne fut point le dernier instruit de la condamnation des deux hommes et de la mort de la mère. Il commençait à se lever et à sortir. Quinze jours encore se passèrent cependant sans qu'il fût vraiment assez fort pour entreprendre ce voyage qu'il paraissait désirer de plus en plus.

Enfin, la veille du jour fixé pour son départ étant venue, le père Bouvron dit à son fils :

— Tien, garçon, voilà cinq louis pour tes voitures et tes auberges; fais-en bon usage!

Puis, le père s'étant écarté quelque peu, la mère Bouvron déroula un vieux pied de bas d'où elle tira deux autres pièces jaunes, et, les mettant dans la main de Marcellin :

— Et voilà pour les amusements, dit-elle. — De quel côté vas-tu? demanda le père. — A la ville d'abord, répliqua le jeune homme; puis je verrai ensuite. — En tous cas, si tu demeures longtemps, écria-neus comment tu vas. — Oui, père.

Le lendemain, vers les huit heures du matin, par un assez clair soleil des premiers jours du printemps, Marcellin dit adieu à ses gens. Il partait à cette heure, parce que c'était celle où il aurait pu prendre la diligence qui passait à une demi-heure du village, s'il en avait eu l'intention, comme il le laissait croire à ses parents; ils l'auraient détourné sans doute du projet qu'il avait de faire la route à pied; car il y a près de six lieues, et, pour un convalescent, c'est long.

Si donc Marcellin voulut partir en piéton, ce n'est point qu'il fût avaricieux à ce point de faire souffrir son corps au profit de sa bourse. Non, bien au contraire. Mais il avait

des projets indécis dans sa tête ; il allait, presque à l'aventure, tenter d'une dernière épreuve sur le cœur de la Mionette. Quelle serait cette épreuve ? Il n'en savait rien lui-même ; il partait : les circonstances le conseilleraient sans doute. En tous cas, il voulait avoir le plus d'argent possible à sa disposition. C'est pourquoi il avait feint de rejoindre la voiture publique.

Tout entier aux pensées qui l'accompagnaient, il marchait d'un pas assez rapide sans regarder rien sur la route qui pourtant était nouvelle pour lui ; ses jambes allaient le long du chemin et son esprit était déjà tout porté à la ville. De temps en temps il se demandait : La saurais-je trouver ? et il se répondait : Oui, avec cette sûreté d'un homme qui se dit que rien n'est impossible au cœur plein d'amour. Puis il s'interrogeait encore : Quand je l'aurai trouvée, voudra-t-elle me voir ?... Et il ne se répondait pas.

Comme il gravissait une montée assez rapide, après avoir déjà marché plus de deux heures, il se sentit fatigué. Avisant donc un tronç d'arbre couché au bord de la route, il s'en servit comme d'un banc pour se reposer un peu. Il était assis là depuis quelques instants, lorsqu'il vit venir du bas de la côte une voiture bourgeoise traînée par deux chevaux blancs allant à petits pas. Le cocher, qui marchait à côté de ses bêtes, s'amusait à couper la tête des plantes avec son fouet qu'il faisait claquer. Un peu derrière était une dame âgée de cinquante ans environ. Quand cette dame fut à quelques pas de Marcellin, elle le regarda d'abord indifféremment, comme elle eût fait de toute autre personne rencontrée. Mais bientôt il put voir qu'il était de sa part l'objet d'une attention bien marquée, à ce point qu'arrivée devant lui, elle s'arrêta.

— Qu'avez-vous donc à me considérer ainsi, Madame ? demanda le jeune garçon. — C'est que vous me semblez fatigué, malade même, mon enfant, répliqua la dame d'une voix tout affectueuse, car vous êtes très-pâle. — Oh oui, je dois être très-pâle, dit Marcellin ; mais ce n'est rien, Madame ; si j'ai été malade, Dieu merci, je ne le suis plus.

Puis, comme pour prouver à la dame qu'il

avait des jambes et du courage, il se mit en devoir de continuer sa route.

— Allez-vous à la ville ? demanda la dame. — Oui, je vais à la ville. — Vous avez donc manqué la diligence ? car, quoique vous vous disiez bien portant, je crois qu'il vous est imprudent de faire une longue route à pied. — Oui, j'ai manqué la diligence, répondit Marcellin, qui se crut obligé de faire un mensonge. — Mais il en passe deux, et, puisque vous avez manqué celle du matin, vous auriez dû attendre celle du soir ! — Oh ! fit Marcellin, c'est que j'ai hâte d'arriver. — En ce cas, je peux vous offrir une place dans ma voiture, dit la dame, qui avait bien examiné Marcellin et s'était persuadée qu'elle avait affaire à un honnête garçon.

Le jeune homme s'excusa de son mieux, tout en acceptant, car il pensa qu'il serait sot à lui de se fatiguer à faire la route, puisqu'il pouvait s'en dispenser.

En haut de la montée, la dame et Marcellin rejoignirent la voiture qui attendait. Il jeta dans le caisson de derrière la valise qu'il portait en bandoulière ; la dame le fit asseoir à côté d'elle, et les chevaux partirent au grand trot.

Bientôt, et comme pour causer, la dame le questionna sur le sujet qui le conduisait à la ville. Ne voulant ni ne sachant trop comment s'en expliquer, Marcellin la trouva bien curieuse et ne répondit que d'une manière évasive. Elle changea de conversation. S'informa de son âge, de son pays, de sa famille, mais avec tant de bonté, tant de civilité, que Marcellin, qui s'en effrayait d'abord, la trouva bientôt la meilleure personne du monde. Il s'ensuivit qu'il répondit sincèrement, naïvement à toutes ses demandes, et que, de propos en propos, elle en revint au motif de son voyage à la ville.

— Mon Dieu ! je ne vous le cacherai point, répondit cette fois Marcellin, je vais voir une personne que j'aime.

Il baissait les yeux et rougissait en parlant ainsi.

— Pourquoi cette confusion, mon cher enfant ? dit la dame de plus en plus affectueuse. Si cette personne est digne de votre amour comme je vous crois digne du sien, il

n'y a ni crime ni sujet de honte à cela; aimer est de votre âge!

Marcellin répondit par un gros soupir dont la dame voulut avoir l'explication. Alors le jeune homme, comme à bout de résistance :

— Je vous crois bonne et honnête, Madame, dit-il, je sens que cela me soulagera de pouvoir parler avec vous de cet amour dont je n'ai parlé jamais qu'avec moi-même. Je veux donc tout vous conter; tant pis pour moi, ou plutôt tant pis pour vous si j'ai mal placé ma confession.

Marcellin avait prononcé ces derniers mots d'un accent tout singulier. On eût dit d'un avare qui, après avoir longtemps gardé son trésor, l'ouvrirait enfin devant quelqu'un, en s'écriant de la voix et des yeux : Malheur à vous si vous manquez de respect pour une si belle chose!

La dame l'assura qu'il déposait son secret en lieu sûr, qu'elle saurait le comprendre, et qu'au besoin elle l'aiderait de ses conseils. Alors Marcellin fit toute la racontance des choses qui s'étaient passées entre la Mionette et lui. Il fut écouté avec beaucoup d'attention et d'intérêt. Quand il eut fini :

— Et vous allez chercher à la voir? dit la dame. — Oui, répondit Marcellin. — Dans quel but? quelles sont vos intentions? demanda-t-elle encore.

Cette question embarrassa tellement le jeune garçon, qu'il répliqua tout honteusement et à voix basse :

— Je ne sais pas.

La dame lui représenta donc qu'il allait comme un étourdi peut-être compromettre la Mionette, ou la perdre d'honneur, s'il arrivait que, obsédée par lui, elle eût un instant de faiblesse. Cette idée effraya Marcellin et le rendit tout rêveur.

Comme il s'aperçut que la voiture entraît dans la ville, il pria la dame de faire arrêter pour qu'il pût chercher une auberge.

— Non, répondit-elle, vous ne connaissez personne ici; vous tomberiez peut-être en quelque mauvaise habitation; faites-moi le plaisir d'accepter une chambre que je vous offre dans ma maison, vous la garderez aussi longtemps que bon vous semblera, vous ne

serez gêné en rien, et vous n'aurez qu'à demander pour que mes domestiques vous servent ce que vous désirerez.

— Mais, Madame, répliqua Marcellin dont l'étonnement était grand, si j'acceptais ce que vous m'offrez de si bonne grâce, comment pourrais-je reconnaître jamais tant d'honnêteté?

— Oh! dit la dame, vous voulez un marché. Eh bien, soit! rien pour rien. Si vous acceptez, je vais vous dire de suite les conditions de rémunération. Acceptez-vous?

— Oui, Madame, répliqua Marcellin, s'il en est ainsi. — Eh bien, promettez-moi de ne rien entreprendre ayant pour but de revoir la Mionette sans m'avoir consultée.

Marcellin, qui s'attendait à quelque exigence plus extraordinaire, s'écria :

— C'est convenu, Madame!

Comme il prononçait ces mots, la voiture entraît dans une grande cour dont un laquais venait d'ouvrir la grille; la dame poussa la portière. Un vieux monsieur était là qui lui présenta la main pour descendre, et, comme Marcellin eut mis aussi pied à terre, la dame dit en le présentant au vieux monsieur qui le regardait :

— Un digne et brave garçon, M. Marcellin Bouvron, notre ami.

Le vieux monsieur, comme s'il eût été familier avec le jeune homme, passa son bras sous le sien, et, le poussant, ainsi que la dame, vers la porte d'une salle richement décorée :

— Entrez, dit-il, entrez; viens, ma sœur, venez, monsieur Marcellin.

Marcellin, tout ébahi, se laissa conduire. Cette réception cordiale, affectueuse, de la part d'un homme qu'il n'avait jamais vu, lui semblait quelque chose de surnaturel.

XXV.

Après un excellent repas où Marcellin ne fit cependant pas bonne contenance, et où le vieux monsieur causa de choses indifférentes, la dame prit à part le jeune garçon :

— Maintenant, mon enfant, lui dit-elle, je

vous rappelle votre promesse; mais, avant de vous conseiller aucune ligne de conduite, j'ai besoin de réfléchir un peu. Bornez-vous donc pour aujourd'hui à tâcher de découvrir la demeure de Mionette. Demain, nous verrons d'agir, et d'agir surtout de manière à ne blesser aucune convenance. Je vous promets de m'occuper sérieusement de votre affaire, qui m'intéresse. Je visiterai sans doute moi-même la jeune fille, je lui parlerai de vous; je saurai ses projets. Bref, je verrai ce que vous devez espérer, quoiqu'il me semble assez difficile de combler la distance qui vous sépare, et qu'elle a su voir mieux que vous... Enfin, ne présumons rien; la nuit porte conseil. Quel moyen allez-vous prendre pour connaître le lieu qu'elle habite? — Laissez-moi faire, Madame, répliqua Marcellin, je vous garantis d'avoir son adresse ce soir. — Mais vous me promettez de ne pas la voir? — Oui, je vous le promets. — C'est bien! je compte sur vous, allez.

Marcellin sortit, demanda où était la prison; on la lui indiqua. Quand il eut marché quelques minutes, il reconnut la triste maison, aux grilles en fer de ses fenêtres, à son lourd portail clavé, à la sentinelle qui allait et venait le long du mur humide. Tout près de l'entrée était un corps de garde; sur un banc, devant la porte, deux soldats jouaient avec des cartes noires et grasses, entourés d'une huitaine de leurs camarades qui semblaient s'intéresser à la partie. Au bout de ce même banc était assis un homme gros, en manches de tricot, qui fumait en tournant dans ses mains une grande clef luisante. Marcellin devina le géolier, et, s'adressant à lui :

— Vous avez bien ici, lui dit-il, deux hommes nommés Gervais, le père et le fils? — Oui, fit nonchalamment le gros homme en ôtant sa pipe de sa bouche pour lancer un jet de salive à six pas devant lui. — N'y a-t-il pas une jeune fille ou plutôt deux jeunes filles qui viennent les visiter? demanda encore Marcellin. — Oui, tous les jours, répondit le géolier. — Et sauriez-vous où elles demeurent? — Oh! pour ça non; je ne leur ai jamais demandé. — Tout ce que je peux

vous dire, c'est que je les vois arriver par la rue qui est là en face.

C'était un renseignement bien vague, Marcellin reprit :

— A quelle heure viennent-elles? — A midi, à l'heure de la visite, avant le dîner.

Il était trois heures. Marcellin ne pourrait pas les guetter ce jour-là. Il eut l'idée d'étréner le géolier pour qu'il ait se faire indiquer cette adresse par les deux prisonniers. Mais c'eût été éveiller des inquiétudes dans leur esprit, et comme prévenir la Mionette. Il y renonça, et pensa qu'il devait remettre la découverte au lendemain.

Ce parti pris, il salua le géolier et s'engagea en promeneur dans la rue. Il cheminait depuis un instant, lorsqu'il vit sortir d'une allée, à quelque quarante pas de lui, une enfant qui lui sembla être la Claudette; ce dont il ne put plus douter, quand il aperçut le Blanchet suivant la petite. Pour qu'elle passât sans le remarquer, il fit mine d'examiner la montre d'un magasin. Quand elle se fut éloignée, il alla droit à la maison d'où elle était sortie. Une vieille femme tricoteait dans une petite boutique de mercerie dont la porte touchait celle de l'allée.

— Est-ce ici, lui demanda Marcellin, que demeure une jeune demoiselle appelée Mionette Gervais? — Est-ce une fille qui a une petite sœur et un petit chien blanc? dit la vieille en nasillant sous la pression de ses besicles. — Oui, c'est ça, répliqua Marcellin. — Vous l'appellez... comment?... demanda la mercière qui n'était pas fâchée d'apprendre le nom de la pauvre fille. — Mionette Gervais. — Ah! Mionette Gervais, bien! Oui, c'est ici au cinquième, et même elle doit être chez elle; vous la trouverez, car un jeune homme vient d'y monter. — Un jeune homme! dit Marcellin tout surpris. — Oui, répliqua la vieille; je dis qu'il doit être allé chez elle, parce que l'autre jour, avant-hier, je crois, il m'a demandé à quel étage elle demeurait. — C'est bien; merci, Madame, dit Marcellin.

Et il fit un pas dans l'allée où il s'arrêta bientôt en répétant :

— Un jeune homme! un jeune homme chez la Mionette! Quel est ce jeune homme?

Que vient-il faire chez elle? Comment se fait-il qu'elle le reçoive?

Voilà ce que Marcellin se demandait, et ces questions faisaient bouillir le sang de ses veines; il avait comme des bruits sourds dans la tête, comme des fourmillements dans les membres.

— Oh! il faut que je le voie, ce jeune homme! s'écria-t-il tout à coup; et il s'élança dans l'escalier.

Quand il eut gravi quatre étages, Marcellin se trouva en face d'une petite rampe en bois qui se terminait devant une porte basse et étroite.

— C'est là qu'elle est, se dit-il. Et prêt à escalader rapidement encore des derniers degrés, il se rappela sa promesse à la dame. Déjà même il avait comme un regret d'être venu jusque-là, lorsqu'il entendit au-dessus de lui, au delà de la porte, une voix qu'il n'eut pas de peine à reconnaître, celle de la Mionette.

— Au nom du bon Dieu! disait-elle, sortez d'ici, Monsieur! laissez-moi! je ne veux ni vous voir ni vous entendre, allez-vous-en!

Marcellin n'hésita plus, cette voix semblait l'appeler. Déjà il prenait un élan pour franchir en quelques bonds le petit escalier; mais il se ravisa, et, posant avec précaution ses pieds sur les marches que son poids faisait craquer, il arriva lentement vers la porte, au moment où laquelle il s'appuya, en retenant son haleine pour mieux écouter.

— Ça, voyons, méchante, disait ce jeune homme d'un accent fort doux que Marcellin trouvait horrible, pourquoi me rebutez-vous ainsi? Que vous ai-je fait? Qu'est-ce que je vous demande? De m'aimer un peu, moi qui vous promets de vous aimer beaucoup, car, en échange de votre amour, je vous offre le mien d'abord, et le bien-être ensuite. Vous n'aurez plus à vivre dans ce vilain grenier, à user vos beaux yeux par quinze ou dix-huit heures de travail, en vous nourrissant mal, en ayant froid. C'est dit, n'est-ce pas? et pour preuve, vous allez me dire votre nom, je suis sûr qu'il est joli, votre nom! Allons! parlez donc! — Encore une fois, repartit la Mionette, je vous le répète, Monsieur, de toutes vos offres je ne veux rien.

Sortez, laissez-moi! Vous vous trompez en me choisissant pour tenter vos séductions. Allez ailleurs; laissez-moi! laissez-moi! — Quoi! vous le prenez sur ce gros ton, reprit l'autre. Eh bien, cependant je suis persuadé, moi, que nous nous entendrions parfaitement lorsque je vous aurai dit encore quelques fois que je vous aime. Oh! la jolie main! la jolie main! Il faut, pardieu! que je la baise!

Marcellin était hors de lui, ses jambes tremblaient, ses poings se fermaient.

— Vous refusez? continua le séducteur. Quoi! pas même un baiser sur la main; c'est trop de cruauté, par exemple, et, ma foi! je suis tout décidé à prendre ce qu'on ne veut pas me donner.

Alors il se fit un grand bruit de pas et de chaises dans la chambre.

— O mon Dieu! mon Dieu! disait la Mionette, dont la voix était pleine de larmes. Qui est-ce donc qui me délivrera de ce mauvais homme? — Ça sera moi, Mionette! cria Marcellin en poussant la porte qui céda.

Quand il parut, sa figure était si bouleversée, sa voix si grossière, si altérée, que la Mionette ne reconnut pas tout d'abord son sauveur; mais bientôt, l'ayant regardé avec plus d'attention :

— Oh! vois-tu, s'écria-t-elle en s'élançant vers lui, vois-tu, Marcellin, ce jeune homme est un méchant qui me poursuit depuis plusieurs jours déjà. Dis-lui donc, toi qui le sais, que je suis honnête, et que je veux rester honnête; dis-le-lui, pour qu'il s'en aille et ne revienne plus! — Avez-vous compris, Monsieur? fit Marcellin en montrant d'une manière terrible la porte restée ouverte. — Oui, oui, j'ai compris, bégaya le jeune homme dont l'étonnement ressemblait assez à de la peur; mais mademoiselle... me permettra de lui dire... — Vous n'avez rien à dire à mademoiselle! interrompit Marcellin qui le regardait avec des yeux allumés. — Cependant... Monsieur... dit encore l'autre en prenant tout doucement le chemin de la porte. — Pas de réplique! ou ça finira mal, cria Marcellin en écartant ses poings fermés. — Suffit! suffit! ajouta le jeune homme en sortant; et on l'entendit descendre rapidement l'escalier.

Quand le bruit de ses pas se fut perdu, Marcellin alla fermer la porte et revint s'asseoir sur une chaise boîteuse appuyée contre un mauvais lit.

La Mionette était restée muette pendant le débat des deux jeunes gens. Quand Marcellin se fut assis :

— C'est donc encore toi ? lui dit-elle. — Encore ! c'est un mot de reproche, Mionette, repartit Marcellin. — Oh ! tu ne me comprends point ; ce n'est pas en guise de reproche que je te dis ça. Mais pourquoi te veux-tu obstiner à chercher une fille indigne de toi ? — Indigne ! indigne !... c'est après ce qui vient de se passer que tu oses parler de cette manière, Mionette ! Où trouverait-on, dis, une fille plus honnête, plus digne ? Allons, finissons-en sur ces propos. Je t'aime d'abord parce que je t'aime, ensuite parce que tu le mérites, et tout ce que tu pourras faire valoir des fautes de ta famille, dont tu n'as rien à prendre sur toi, tout ça ne me fera dire ni penser le contraire. — Tu reviens toujours à tes mêmes paroles, Marcellin. — Et à quoi veux-tu donc que je revienne ? Est-ce que tu ne t'en tiens pas toujours, toi, à tes refus ? — Il le faut ! dit la Mionette. — Non, il ne le faut point, cria Marcellin en frappant sur son genou.

La Mionette posa sa main sur l'épaule du jeune homme.

— Écoute, lui dit-elle d'un ton si doux et si amical, qu'il en fut tout ému. As-tu quelquefois parlé à ton père ou à ta mère de ton amour pour moi ?

Il répondit :

— Non. — Crois-tu, continua-t-elle, que, si tu leur en parlais, ils ne t'engageraient pas à n'y plus songer ? — C'est peut-être, fit Marcellin embarrassé. — C'est sûr, dit la jeune fille. — Tu crois ça, toi, Mionette. N'était que tu m'as toujours ôté toute espérance en traitant ce mariage d'impossible, je m'en serais sûrement confié au moins à ma mère.

Marcellin ne parlait pas selon la vérité en s'exprimant ainsi. La Mionette le comprit bien, aussi se prit-elle à sourire.

— Tu ris, Mionette ! — Hélas ! oui, je ris.

— Et de moi, encore. — Dis plutôt de nous,

Marcellin, car c'est vraiment pitié de nous voir aussi faibles et aussi peu courageux tous deux : toi, tu n'as pas la force de renoncer à une pauvre créature qui ne te sera jamais rien, et moi qui le sais, je n'ai pas encore su te défendre de me chercher et de me voir. — C'est donc que tu désires qu'il en soit ainsi, Mionette ? — Oui, Marcellin, oui, je le désire.

S'il avait su comprendre le cœur de la Mionette, Marcellin aurait bien vu qu'elle se faisait violence pour lui parler ainsi ; mais il ne comprit que ce qu'il entendit, et il en fut comme blessé.

— Eh bien, dit-il en se levant, ce que tu veux qui soit fait sera fait. Adieu, Mionette ; et cette fois, va, ce sera bien pour toujours. Adieu !

Il allait sortir ; mais, comprenant qu'il pleurerait en lui, qu'il était désespéré, la Mionette en eut pitié. Alors, comme le rappelant du ton de sa voix :

— Marcellin, lui dit-elle, après le service que tu viens de me rendre, il serait ingrat à moi de te laisser partir fâché ; ne t'en va pas comme ça sans m'avoir dit une bonne parole. — Et quelle bonne parole veux-tu que je te dise ? répliqua le jeune homme. Je t'aime, et tu me détestes ; je veux avoir de l'espérance, et toi, tu la repousses. — Eh bien, soit ! oui, tu as raison, reprit-elle. voyant bien qu'il revenait à ses dires ordinaires ; oui, va-t'en, Marcellin, laisse-moi. va-t'en, adieu. — Adieu, fit Marcellin avec une voix sourde, profonde. Et il sortit sans plus rien ajouter.

• La Mionette l'écouta descendre. A mesure que le bruit s'éloignait, il lui semblait que ce fût sa vie qui s'en allait peu à peu ; quand elle n'entendit plus rien, elle tomba assise, la tête dans ses mains, et ses mains furent bientôt mouillées de larmes.

XXVI.

Quand Marcellin reparut chez la dame :

— Eh bien, lui dit-elle, qu'avez-vous découvert ? — Hélas ! Madame, répondit-il tout consterné en tombant assis sur un fauteuil,

j'ai découvert que la Mionette ne m'aime plus, et je n'ai maintenant qu'à m'en retourner, pour devenir ce que le bon Dieu voudra. — Vous avez donc vu la Mionette?— Oh oui, je l'ai vue !

Et il fit connaître à la dame l'emploi de son temps.

Lorsqu'il eut achevé :

— Mon enfant, lui dit-elle, pendant votre absence, j'ai pu réfléchir à votre position envers la Mionette, et j'ai reconnu, comme elle, que vous aviez tort de continuer à la poursuivre. Jusqu'à de nouveaux événements, votre projet d'union avec elle est, ce me semble, une chose irréalisable. Croyez-moi, imitez la pauvre fille : résignez-vous ; ayez du courage à son exemple... tâchez d'oublier. — Oublier!... oh ! jamais ! Vous ne savez pas comprendre à quel point je l'aime. — Si, je le comprends, mon ami ; mais je sais par expérience qu'il n'est pas de douleur qu'on ne puisse vaincre. Retournez dans votre pays... — Hélas ! soupira Marcellin, je vais partir de suite. — Non, pas de suite : il est tard ; vous partirez demain, et même, pour que vous n'ayez aucun reproche à faire aux circonstances, je m'engage à parler moi-même à cette jeune fille avant votre départ. Je la ferai appeler demain ici ; je la questionnerai.

Marcellin prit les mains de la dame et les serra respectueusement.

XXVII.

Le lendemain, un domestique, porteur d'un billet, fut envoyé chez la Mionette. Il revint bientôt, tenant encore le papier non déplié. Il avait trouvé la porte de la jeune fille fermée, et l'un des voisins chez qui il était entré lui avait répondu que cette jeune demoiselle avait, le matin même, quitté la maison pour aller demeurer ailleurs, en n'indiquant pas sa nouvelle adresse.

Le domestique sortit sur un geste de sa maîtresse.

— Vous voyez bien, Madame, dit Marcellin, qu'elle ne veut pas être revue. Est-ce que son refus de m'entendre n'est pas assez clair ?

La dame, admirant la force de caractère de cette jeune fille, répondit à Marcellin :

— Oui, vous avez raison, toute démarche de votre part serait inutile maintenant ; vous n'avez plus qu'une chose à faire, c'est de chercher à oublier cet amour. — J'y ferai mon possible, dit Marcellin.

Puis, ayant remercié la dame de toutes ses bontés, il prit congé d'elle et de son frère. L'un et l'autre l'accompagnèrent jusqu'au seuil, en lui recommandant bien de n'avoir jamais d'autre maison que la leur, s'il revenait jamais à la ville.

Marcellin reprit tristement la route du village, où il fut de retour vers le soir.

Le père et la mère Bouvron s'étonnèrent fort de le voir sitôt revenu.

Comme il était plus pâle et plus défait qu'à son départ, il n'eut pas de peine à leur persuader que, le voyage ne lui ayant pas semblé bon, il avait cru ne pas devoir le poursuivre.

— Tu as bien pensé, fit le père. — Allons, je m'étais trompée, dit la Bouvrone, mais c'est égal, ça va mieux, et j'espère bien que tu ne rechuteras pas.

XXVIII.

Marcellin, avant de quitter la bonne dame, lui avait donné l'adresse d'un de ses amis pour qu'elle pût lui écrire, si, en s'occupant de la Mionette, comme elle avait promis de le faire, il arrivait qu'elle découvrit quelque chose de favorable à l'amour du jeune garçon.

C'était comme une dernière espérance que Marcellin emportait, et qui laissait une étoile dans le ciel noir de sa vie. Pendant les quinze premiers jours qui suivirent son retour au village, il attendit d'heure en heure cette lettre qui ne vint pas. Puis d'autres semaines et des mois se passèrent, et la dame garda toujours le silence. Il prit donc dans son cœur le deuil de son affection, et les jours coulaient pour lui tristes et longs, vides et pénibles.

Marcellin fut long à se rétablir. Cependant, sa forte nature prenant le dessus, il recouvra sa pleine santé, mais ce ne fut plus ce

jeune homme alerte et gai d'autrefois. Il devint et demeura sérieux, pensif, indifférent. Vivant d'un souvenir du cœur, tout ce qui n'était pas ce sentiment unique semblait n'exister pas pour lui.

Marcellin avait près de vingt-deux ans. On s'étonnait beaucoup, et avec raison, de le voir comme étranger aux choses qui sont de son âge. La plupart des filles du village ne se faisaient pas faute de lui prodiguer les agaceries, qui demeuraient sans effet sur le pauvre amoureux délaissé. Les parents mêmes en prirent de l'inquiétude. Le père Bouvron, qui était ce qu'on appelle dans le pays un gros bon vivant, se trouvait fort contrarié de ne pouvoir se dire en regardant passer quelque belle et fringante jeunesse du pays : C'est la bonne amie de mon Marcellin, ça. Elle est jolie, elle est sage ; son père a des écus qui la font encore plus belle et plus sage ; mais moi aussi j'en ai, des écus, et des tas, et pour que mon Marcellin puisse aller bras dessus bras dessous avec elle au nom de la loi, il suffit que je dise un jour, en avisant passer le père : Hé ! un tel, viens ça, que nous trinquions, pour causer de quelque chose.

Ça le chiffonnait, le père Bouvron ; aussi maintes fois avait-il accosté Marcellin :

— Hé ! mon drôle, lui disait-il, est-ce que vraiment tu n'as pas quelque amoureux ? Veux-tu passer ta vie toujours seul, sans songer à me donner le plaisir d'être parrain ? voilà, pardienne ! la mère qui se fait blanche et fatiguée ; il serait temps de lui choisir une aide dont elle soit fière et contente. Tiens, laisse-moi faire, je vais arranger ça, moi ; j'ai en vue quelqu'un... tu m'en diras merci... et... — Père, interrompait Marcellin, je sais bien tout ce vous pourrez me faire entendre ; mais ne cherchez personne, j'ai le temps de me marier. Si la mère est fatiguée, eh bien, qu'elle prenne une servante de plus, ça sera plus simple que de faire des neces, et ça coûtera moins. — Il faudra cependant bien que tu prennes femme, mon garçon ! — Je ne dis pas non, père ; mais nous verrons un peu plus tard. Je veux choisir... donnez-m'en le loisir.

Alors le père Bouvron ne trouvait rien à

répliquer, et il laissait de nouveau s'écouler quelque temps sans tourmenter Marcellin.

Mais il arriva que la mère Bouvron s'alita ; en moins d'une semaine elle fut au plus mal, et le quinzième jour tout fut fini pour elle. Elle rendit son âme à Dieu, en le priant de consoler son pauvre homme et de faire que son Marcellin rencontrât la femme qui devait causer son bonheur.

Pendant le mois qui suivit cette mort, ce ne fut que larmes pour ces deux hommes, qui prirent le meilleur moyen d'arriver à ce qu'on appelle une consolation : à toute heure, à toute minute, en tous lieux, le père parlait au fils de sa femme, le fils parlait au père de sa mère. Ils firent tant en se la rappelant continuellement, eux se la remettant sans cesse devant les yeux, qu'on eût dit qu'ils l'eussent ressuscitée pour leur amour. C'est ainsi qu'ils usèrent la douleur et purent s'accoutumer à cette terrible absence.

Il va sans dire que cet événement ne fit qu'accroître encore la tristesse déjà profonde de Marcellin.

Quand il y eut plusieurs mois que manqua la mère Bouvron, le père reprit ses instances auprès de son fils. Seulement, il n'employa plus les mêmes moyens qu'autrefois pour engager Marcellin au mariage. Au lieu de le contrarier sur son amour de la vie solitaire et de parler en riant, c'était avec un grand sérieux qu'il s'exprimait, et les raisons par lui données n'étaient pas sans quelque grave autorité.

— Tu conçois, disait-il, que la maison ne peut pas ainsi rester aux mains des servantes. Nous autres hommes, nous ne savons ni ne pouvons veiller aux choses du dedans, et c'est pourtant par le dedans que les maisons s'accroissent ou dépérissent. Il n'est pas petite économie qu'une ménagère ne cherche et ne trouve, et les petites rigoles font les grandes rivières. Puis enfin, quand je m'en irai rejoindre la défunte qui m'attend là-bas, sous sa croix noire, derrière l'église... qu'est-ce qui t'aimera, soignera, consolera ? Resteras-tu seul au monde à ne t'occuper que de toi ? Vilaine vie, mon garçon, vilaine vie que celle-là ; tu auras des domestiques qui te voleront, des amis pré-

tendus qui boiront les vins, mangeront les viandes et s'iront moquer de toi; tu auras des cousins, des parents éloignés, qui viendront tourner autour de toi, comme des corbeaux autour d'un corps à déchiqüeter...

Et mille autres propos que Marcellin entendait, écoutait, comprenait, mais qui n'allaient qu'à son esprit sans prendre jamais le chemin de son cœur.

Le père Bouvron patrocina tant, qu'enfin Marcellin lui répliqua certain jour :

— Oui, vous avez raison, père, il faut que je prenne femme. La maison souffre, je le vois, et, pour peu que ça continue, le bien que vous avez amassé péniblement s'en trait plus vite qu'il n'est venu.

Le vieux père, ravi de cette détermination, embrassa son fils à pleines joues pour le plaisir qu'il lui causait. Mais, si cette chose apportait de la joie au père, il était aisé de voir que Marcellin ne la partageait point. Il avait répondu : « Je prendrai femme. » tout comme un jour où le père lui aurait parlé d'un marché avantageux il eût répliqué : il faut faire ce marché.

— As-tu jeté les yeux sur quelqu'un? demanda le père. — Oh! mon Dieu, non, repartit le jeune homme, et, quant au choix à faire, c'est à vous que je m'en rapporte. Ce que vous déciderez sera bien décidé. Celle qui me sera présentée par vous est acceptée d'avance. — C'est respectueusement parlé, dit le père, qui s'étonnait cependant qu'un garçon de cet âge n'eût aucune inclination. D'ici à peu de temps tu seras nanti. — Faites, père, et que Dieu vous conduise la main!

Je laisse à penser si le père Bouvron perdit une seconde pour travailler à se procurer une bru. Dieu sait s'il fit soigneusement la revue des partis avantageux. Enfin, après quelque huit jours, son dévolu s'arrêta sur une fille nommée Jeanne Micalon, dont le père était un riche fermier du hameau d'Asnières.

Marcellin approuva pleinement ce choix. La demande fut faite et agréée. La troisième visite que Marcellin fit à Jeanne Micalon eut lieu avec accompagnement du notaire, qui dressa l'acte longuement discuté par les deux

compères. Huit jours après, la noce eut lieu sans trop de bruit; car le grand deuil de la mère durait encore. Ce jour-là, Marcellin fut aussi triste, peut-être même plus triste que de coutume. Honnête et prévenant pour sa femme, qui était radieuse, dans son regard rêveur se trahissait le morne état de son âme.

— Qu'avez-vous donc, Marcellin? demanda la jeune fille. Vous semblez tout gêné dans votre contentement. — C'est, répondit-il, que je songe à ma pauvre mère qui serait bien heureuse si elle était là.

Et ces mots suffirent pour que Jeanne Micalon ne s'étonnât plus de la triste galeté de son époux.

XXIX.

La Jeanne Micalon, femme de Marcellin, avait vingt ans, était jolie, bien tournée et réveillée à l'avenant. Mais, si elle avait ces belles qualités, par malheur elle le savait trop. Dès sa première jeunesse, les parents de cette fille lui avaient tant dit et prouvé qu'elle était riche, qu'elle rêvait continuellement coquetterie et fierté. A l'occasion des fiançailles, Marcellin la chargea d'or, lui garnit un placard de robes magnifiques, que la Jeanne regardait avec amour et portait avec orgueil.

Dès le lendemain de sa noce elle sembla tout accoutumée au caractère triste de son mari, qui s'engagea formellement envers elle à ne jamais contrarier aucun des désirs qu'elle pourrait avoir en fait de toilette ou de parure, tant elle paraissait mettre le bonheur en ces choses.

Peu lui importait que Marcellin ne fût ni bien galant ni bien assidu, pourvu qu'un jour, en revenant du marché, il lui rapportât de chez l'orfèvre du bourg quelque bague d'or ou qu'il lui fît de temps en temps :

— Jeanne, tu devrais te faire tailler quelque robe neuve ou monter un chevelage¹.

Ces goûts, on le comprend, ne peuvent

¹. Cuffure; (désormais) : ce qui contient les cheveux au les pare.

guère s'accorder avec l'économie et le travail. Aussi la Jeanne était-elle vraiment prodigue et peu vigilante. Le père Bouvron, qui fut le premier à reconnaître ces grands défauts, s'en ouvrit à son fils, qui promit d'en parler à sa femme. Mais Marcellin n'en fit rien, tant il craignait de la contrarier et de détruire la bonne intelligence qu'il faisait exister en laissant la Jeanne libre de toutes ses actions.

Les choses continuèrent donc à marcher sur le même pied jusqu'à ce que le père Bouvron, poussé à bout, et ne se fiant pas aux paroles de Marcellin, se décida à parler lui-même. La Jeanne reçut très-mal cet avertissement, qui fut donné cependant avec tous les ménagements possibles. Elle manqua, pour ainsi dire, de respect au vieillard. Marcellin, sensible à cette inconvenance, voulut reprendre sa femme. Alors elle s'emporta, cria, prétendit qu'on la malmenait, qu'on lui plaignait le peu de plaisir qu'elle se donnait. Elle fit plusieurs fois sonner haut le chiffre de son apport de noces, qui lui permettait, disait-elle, d'être moins chiche et regardante... enfin tout ce que pouvait dire une femme au cœur sec, au caractère hautain. Et dès ce moment la brouille fut intronisée dans la maison. Le père souffrait comme un martyr de voir non-seulement les affaires de la maison mal dirigées, mais encore Marcellin obligé de subir les caprices d'une femme sans amitié pour lui.

Il croyait, disons la vérité, son fils plus malheureux qu'il ne l'était réellement. Marcellin était incapable d'aimer la Jeanne. Il eût fallu pour cela qu'il pût chasser de son cœur le souvenir toujours vivant de la Mionette. Mais, dominé par cette impossibilité, il usait avec sa femme de cette indifférence qui, si elle ne fait jamais les bons ménages, n'empêche pas les mauvais. Sans s'inquiéter de l'avenir où il n'osait pas regarder, il vivait de son passé. Quelquefois seulement, en jetant les yeux sur quelqu'un de ses amis mariés avec leur première amante : Que n'ai-je eu le même sort ! s'écriait-il en lui. Mais, comme ces convoitises ne faisaient que rendre plus triste sa position présente, il les évitait, les écartait pour se rendormir en

quelque sorte dans cette mort du cœur qui était sa vie et qui lui apportait les rêves des autres jours.

XXX.

Marcellin était marié depuis près de deux ans, et il y en avait bientôt quatre que la Mionette avait quitté le village, lorsqu'un matin le bruit se répandit que les Vipériaux étaient revenus. On les avait vus tous les quatre occupés à nettoyer la maison restée fermée pendant leur longue absence.

Le père et le fils, disait-on, n'ont plus le même air de vagabonds et de fainéants. La Mionette, de plus en plus jolie, est toujours mise fort simplement, mais avec tant de goût, tant de finesse, qu'on dirait d'une grande dame en négligé. Quant à la petite Claudette, c'est aujourd'hui une fille fort avenante qui ne rappelle guère la mendiante d'autrefois ; on voit qu'elle a reçu les leçons de sa sœur et en a profité. On ajoutait : Les voyant de retour, des voisins leur ont parlé. Ils ont répondu très-honnêtement à tous. Ils reviennent, disent-ils, au village avec la ferme intention de faire oublier les choses passées. Une ouvrière du devidage a demandé à la Mionette si elle pensait retourner à l'atelier. Non, a-t-elle répliqué, nous avons pris en ferme une certaine quantité de terres de M. le maire, que mon père et mon frère feront valoir. Moi, je m'occuperai du ménage et des choses de la maison. La Claudette ayant appris à coudre et tailler les robes chez une des premières maîtresses de la ville, je ne doute pas qu'en se conduisant bien elle n'ait bientôt trouvé des pratiques pour exercer son état, car elle a beaucoup de goût et d'adresse.

En effet, on vit les deux hommes prendre possession des biens amodiés, et se mettre courageusement au travail. La Mionette, levée avant le jour, couchée la dernière, menait régulièrement et son ménage, qui brillait comme pas un ; et son étable, qui reçut deux ou trois moutons d'abord, une vache ensuite ; et sa basse-cour, qui se peupla de tout un petit monde voletant, criail-

lant et coquetant. Bientôt la Claudette fut renommée comme habile couturière aux modes nouvelles. On se disputait ses journées. Tant et bien donc firent les Vipériaux, que, s'ils conservèrent encore leur nom, ils acquirent une réputation aussi bonne qu'elle avait été mauvaise. Nul ne parut se souvenir de leur passé, et chacun applaudissait à leur présent.

Les adorateurs, ça va sans dire, vinrent à la Mionette; car, en outre qu'elle était jolie, bien faite, économe et sage, tout faisait prévoir qu'au train dont marchait la maison un jour viendrait où il y aurait à faire un partage de *conséquence*. Mais la Mionette semblait continuer son ancienne conduite à l'égard des poursuivants. Je ne me veux point marier, disait-elle. Seulement, si on lui demandait le pourquoi, elle ne répondait plus comme autrefois : C'est que je veux entrer en religion. Non; mais, prenant un certain sourire qui la rendait encore plus jolie, plus fraîche, plus gracieuse, elle repartait de sa douce petite voix d'oiseau : C'est que je suis trop vieille à présent. Elle avait un peu plus de vingt-deux ans.

Cette réponse moqueuse qu'elle jetait en riant suffisait toutefois pour écarter les amoureux. On était si mal venu à essayer des douceurs à son adresse, que les plus obstinés se rebutaient bien vite comme usant l'une peine perdue. Elle était cependant affectueuse au dernier point pour ses proches. Son père, son frère, sa sœur, avaient d'elle les plus tendres preuves d'amitié. Et le Blanchet, le petit Blanchet, revenu de la ville aussi, n'était pas oublié. Ombre vivante de sa maîtresse, qu'il suivait ou devançait partout, il était par elle embrassé, fêté, choyé, caressé. Le soir, quand la famille veillait en cercle devant le foyer, et que la Mionette s'asseyait enfin pour se reposer un peu d'une active et remuante journée, le Blanchet sautait sur ses genoux, s'y couchait en rond, et s'endormait bientôt. Elle le flat-
tait de la main, tenait sur lui ses yeux bais-
sés, et semblait toute songeuse. Parfois
aussi, au lieu de prendre place autour de
l'âtre pendant la veillée, la Mionette descen-
dait vers la Loire et n'en revenait qu'après

une grande heure. Aucun de la famille ne savait où ni comment elle avait passé le temps, et aucun n'eût osé le lui demander, tant elle était considérée chez elle comme la douce et bonne maîtresse, et tant on aurait craint de sembler la soupçonner de choses dont on la savait bien incapable. Quand le moment venait où par hasard elle prenait le chemin des oseraies, il se pouvait bien faire que les autres se dissent tout bas : Voilà la Mionette qui *s'écarte*. Mais aucun d'eux ne se fût avisé de la suivre même des yeux. C'était bien assez du Blanchet, qui, lui, ne se faisait pas appeler.

Quand Marcellin apprit le retour de la famille Gervais, son cœur battit bien fort à la seule idée de rencontrer, de voir la Mionette.

L'occasion s'en présenta bientôt. Un des champs affermés par les Vipériaux bornait la vigne des Bouvron.

Une après-dînée, la Mionette sarclait du froment pendant que Marcellin liait des ceps. Ils furent longtemps sans se parler; car c'était à peine s'ils osaient regarder l'un du côté de l'autre. Enfin, comme en suivant les rangées de la vigne, il avait été amené tout près de l'endroit où travaillait la jeune fille, il s'aventura, non sans avoir hésité longtemps :

— Bonsoir, Mionette, fit-il. — Bonsoir, Marcellin, répondit-elle, sans presque lever les yeux, et tout en continuant à arracher la nielle et les barbeaux (bluets). — Te voilà donc heureusement revenue au village, et pour toujours? dit-il encore. — Oui, répliqua-t-elle en prenant lentement son pas, de manière à s'éloigner de Marcellin. — Allons! c'est tant mieux, ajouta-t-il d'un air tout embarrassé; car il voyait bien qu'elle refusait de converser avec lui. Pour ma part, j'en suis bien aise. — Merci, Marcellin; bonsoir, dit la Mionette.

Et, s'étant redressée, elle alla sarcler à l'autre bout du champ.

Marcellin comprit encore mieux le refus de la jeune fille, et il continua tristement sa besogne.

Quelques instants après, il fut dérangé par sa femme qui venait le chercher pour quel-

que affaire à traiter au village où on l'attendait.

Le soir, au souper, et sans que la conversation y en eût amené le sujet, la Jeanne dit à Marcellin :

— Ça, toi, qu'est-ce donc que tu racontais tantôt à la Vipériaude ? Je t'ai vu de loin lui parler. — Moi, répliqua Marcellin un peu étonné, oh ! rien ; nous nous sommes dit bonjour et bonsoir, comme ça se fait, comme ça doit se faire entre voisins. — Ah ! c'est bien, c'est bien, il n'y a pas de mal à ça ; je croyais !... — A propos des Vipériaux, reprit le père Bouvron, décidément ces gens ne sont plus reconnaissables ; autant les deux hommes étaient rien faisant et riboteurs, autant ils sont rangés et courageux. — La prison leur a profité, fit la bru. — Oui, pardieu ! mais ce n'est pas la prison seule : m'est avis que cette famille doit remercier le ciel qui a pris la mère et leur a laissé la fille aînée ; car, si l'une était le mauvais ange de la maison, l'autre en est bien le bon. — Ça n'en sera pas moins toujours une famille de voleurs, dit encore la Jeanne en appuyant sur le dernier mot.

Marcellin eut un frissonnement.

— De voleurs ! de voleurs ! s'écria le père. Je suis, moi, pour cette moralité qui dit qu'il y a miséricorde à tous les péchés, et surtout quand les bonnes actions sont les témoignages du repentir. Puis, du reste, il n'y a eu là de voleurs que les deux hommes, et encore ont-ils été plus faibles que méchants ; ils se sont laissé influencer par cette mauvaise créature qui était leur femme et leur mère ; car, il faut bien le dire, une femme fait presque toujours reposer sur elle la fortune ou la misère d'une maison, comme elle en garde ou en perd l'honneur. S'il arrive malheur, il est bien rare que la femme n'ait pas à se reprocher d'avoir manqué d'économie ou de sagesse. Et c'est ce qui arriva chez les Vipériaux, comme ça arrive ailleurs.

Ici le père Bouvron fit une espèce d'arrêt dont la Jeanne n'eut pas de peine à comprendre la signification ; aussi ne fut-elle pas sans aigreur qu'elle écouta le vieillard qui reprit ses propos :

— Quant aux filles, elles sont exemptes de

tout reproche, et je ne crois pas qu'on leur doive rien imputer d'une faute que les hommes travaillent trop bien à effacer, pour qu'elle puisse se communiquer à des innocentes. Voyez surtout cette Mionette ; c'est toujours tenu simplement, sans aucun étalage de luxe, et il semble pourtant qu'elle soit couverte de choses riches et coûteuses.

Marcellin buvait avec ivresse les paroles de son père.

— Ça travaille, ça est soigneux, laborieux, économe, enfin c'est une femme comme il faudrait que fussent toutes les femmes.

La Jeanne ne se contenta plus.

— Eh bien, répliqua-t-elle vivement, puis-que cette Mionette est une femme si accomplie, si extraordinaire, et que vous êtes si indulgent pour les péchés de famille, il la fallait donner à votre garçon. — Il pouvait, pardieu ! plus mal rencontrer, dit sèchement le père, qui se leva de table et sortit.

Pour cacher les larmes que la colère et le dépit lui faisaient verser, la Jeanne gagna sa chambre.

Marcellin resta seul accoudé sur la table. Jusqu'à ce moment il n'avait fait que ne pas aimer sa femme ; ses sentiments pour elle n'étaient ni bons ni mauvais ; mais tout à coup il en connut un profond : ja haine.

Ce qui fit cependant que Marcellin ne laissa rien voir de cette aversion, c'est qu'enfin, après deux ans de mariage, la Jeanne devint grosse, et qu'à défaut d'une affection conjugale, il espérait avoir bientôt les joies paternelles. Aussi le vit-on entourer de soins et de prévenances cette femme qu'il avait en horreur, mais qui était la mère de son enfant. La Jeanne eut bientôt pénétré tout l'amour que Marcellin portait à cette créature qui n'était encore qu'une espérance, et Dieu sait comme elle profita de cet avantage. Marcellin supportait tout avec une héroïque indifférence. Il évitait les désirs, subissait les caprices, évitait les discussions, et même, sous le poids d'une impitoyable tyrannie, il sembla être moins triste : il lui arriva plusieurs fois de sourire, et, si l'on avait pu regarder dans ses rêves du sommeil et des veilles, on aurait vu flotter un berceau dont les rideaux, entre ouverts pour

laisser contempler la face souriante d'un petit être, dérobaient de leur mieux la silhouette d'une femme qui se dessinait sur leur transparence.

XXXI.

On était au milieu d'octobre, et vers la fin du même mois Marcellin devait être père.



Oh! le bel enfant! Il est à vous, sans doute, Madame? (Page 348.)

Or, cette année fut signalée dans la mémoire des hommes par les grands ravages que la *ritière de Loire* causa sur toute la longueur de son parcours. Malheureux furent les villages qu'elle baigne, les champs qu'elle arrose, les cités qu'elle traverse. Je

XIX.

ne veux point essayer de décrire ces tristes journées qui sont trop rapprochées de notre temps pour qu'on les ait oubliées.

Bâti sur le flanc d'un coteau, le village où se passe cette histoire fut peu atteint par le fléau. Quelques maisons seulement furent

22

inondées. Quand on eut retiré de ces habitations les mobiliers et les récoltes, l'on n'eut donc rien à faire qu'à regarder passer tristement les eaux bourbeuses et bruyantes couvertes de débris. Tous les points d'où l'on pouvait, en la dominant, découvrir la surface du fleuve étaient encombrés de groupes nombreux où se disaient et discutaient les horribles nouvelles qui arrivaient de toutes parts.

La chaussée du pont suspendu, qui était le lieu le plus propre à embrasser une grande étendue de la rivière, servait naturellement de point de rassemblement à une foule de curieux.

Marcellin, comme tous, était allé se donner l'affreux spectacle. En sortant, il avait recommandé à sa femme de garder la maison, lui persuadant que son état exigeait de fuir les émotions.

Comme il était monté sur la chaussée et prenait part à la conversation de quelques hommes, on entendit tout à coup un bruit sourd, une espèce de grondement profond, suivi de cris perçants poussés par plusieurs personnes qui couraient du côté du village. L'eau, frappant de toute sa force contre la chaussée, en avait sapé les fondations et venait de s'y frayer subitement un passage. Ce ne fut d'abord qu'une crevasse que plusieurs fuyards purent franchir d'un saut; mais le courant se précipita si impétueusement par cette trouée, qu'il eut ruiné une trentaine de pieds de la chaussée avant qu'on eût pu trouver des planches ou des échelles à jeter au travers en guise de passerelles. Huit ou dix personnes, au nombre desquelles se trouvait Marcellin, se trouvaient prises sur ce talus de maçonnerie que l'eau rongeaient bloc à bloc. Déjà les câbles du pont semblaient à peine retenus dans les massifs où ils étaient liés, et de moment en moment on s'attendait à les voir déraiper et laisser retomber dans le fleuve furieux la charpente énorme qu'ils soutenaient. Dans leur chute ils devaient inévitablement écraser ou entraîner les hommes retenus captifs au pied des colonnes qui servaient de support.

Un long cri de détresse s'élevait à la fois des deux rives; mais tout à coup à ce cri

succéda un profond silence. On venait de voir à quelque vingt pas de là une barque se détacher du bord et, guidée par deux hommes, se lancer, dans le courant, dans la direction de l'île improvisée. Ces deux hommes, dont le nom courut comme une rumeur d'admiration dans la foule, c'étaient le père et le fils Vipériaux. Ils vont faisant force de rames dans le courant qui ballote leur embarcation, comme un ruisseau fait d'une simple coquille. Ils voguent, et bientôt la proue du bateau se présente à quelques pouces de la ruine. Ils semblent vouloir aborder ainsi; mais tel n'est point leur dessein. Ils se laissent glisser, et quand ils n'ont plus le massif de pierres à frôler, d'un vigoureux coup d'aviron ils entrent dans le remous qui se forme au-dessous de la chaussée. Ils touchent : deux des hommes qui se sont élancés dans la barque prennent aussi des rames. et, quand tous sont entrés, une traversée nouvelle commence, plus périlleuse que la première, car le bateau est lourd maintenant et les abords du rivage qu'il faut atteindre sont d'un accès difficile. Ils partent et sont obligés de se laisser entraîner par le courant, n'osant faire prendre le flanc de leur barque par les vagues qui la heurtent avec fracas de leur dos énorme. Ils descendent, et la foule, dont les regards les suivent avec anxiété, court le long du rivage. Maintes fois les lames escaladent, comme avec une fierté joyeuse, les parois de l'embarcation; maintes fois ils donnent contre les débris dont les eaux sont couvertes. Enfin ils approchent du bord; déjà l'on tend les bras pour saisir l'amarre qu'ils vont jeter; déjà on les croit sauvés, lorsque du milieu d'une vague s'élèvent, en pleurant, les longues branches noires d'un grand arbre déraciné, qui viennent s'appuyer sur le bordage du bateau, le penchent, le secouent, le chavirent.

Pendant un instant, qui fut un siècle, on ne vit rien à la surface du torrent que le fond jaune et moussu de la barque; puis des bras et des têtes parurent; on jeta des cordes, on tendit des perches. Quelques-uns, Marcellin entre autres, purent s'y accrocher et furent retirés de l'eau; mais, parmi ceux que la Loire garda et qui furent au nombre

de cinq, on vit bientôt qu'il fallait compter les deux Vipériaux; leurs corps ne furent retrouvés que six jours après, à trois lieues plus loin. Comme s'ils fussent morts en cherchant à se sauver l'un l'autre, ils se tenaient enlacés par les bras et avaient été déposés ainsi contre la hale d'une prairie inondée.

Au même instant où le bateau sombrait, cessant d'être soutenu par les câbles dont les attaches avaient cédé, le tablier du pont s'abîmait et entraînait avec lui ce qui restait de la chaudière.

Au même instant aussi deux femmes s'évanouissaient. Est-il besoin de dire que ces deux femmes étaient, l'une la Jeanne Micalon, l'autre la Mionette Vipériau.

XXXII.

Quand la Jeanne revint à elle, le premier objet qui frappa ses regards fut le visage de Marcellin. Penché sur elle, il poussa un cri de joie en la voyant rouvrir les yeux; mais une matrone que l'on avait fait venir, ou plutôt qui était accourue, après avoir adressé une question à la jeune femme, se pencha vers l'oreille de Marcellin et lui dit :

— L'enfant est mort.

Alors Marcellin pleura.

Lorsque la Mionette reprit ses sens, et qu'elle ne vit auprès d'elle ni son frère ni son père, elle comprit tout son malheur.

— Où sont-ils? fit-elle cependant.

La Claudette ne répondit point. Elle sanglotait.

— Allons, dit la Mionette, allons, sœur, nous voilà orphelines! Dieu reçoive ces chères âmes! Qu'il leur donne la paix et nous l'envoie aussi!

Et comme si la peine eût été une chose qu'elle était fière de dominer, elle se leva et s'efforça de paraître calme; mais la nature reprit bientôt ses droits; elle s'assit près de la table, s'y accouda, posa sa tête dans ses deux mains ouvertes et pleura toutes les larmes de son cœur.

La maison était pleine de gens dont les propos et la désolation ne pouvaient qu'accroître la peine des pauvres filles. Elles au-

raient bien voulu qu'on les laissât seules; de temps en temps elles levaient leurs yeux mouillés sur cette foule comme pour faire entendre leur désir, mais les importuns devenaient toujours de plus en plus nombreux, et le vacarme des plaintes banales était étourdissant.

— Pourquoi donc y a-t-il là tant de monde? cria tout à coup une grosse voix; n'avez-vous pas vergogne d'ennuyer comme ça ces malheureuses enfants? Allons, allons! laissez-les pleurer sans les regarder. Vous ne les consolez pas, au contraire. Videz la maison!

Cette voix était celle du père Bouvron. La Mionette, en relevant la tête, vit la foule se disperser, et le vieillard venir, une main tendue.

— Pauvre brave et digne fille, dit-il en s'asseyant auprès d'elle, le bon Dieu t'éprouve durement aujourd'hui, mais il ne t'abandonnera pas, va. Tes hommes sont morts comme tous les hommes devraient pouvoir mourir, en cherchant à être utiles. Pour ma part, je leur dois la vie de mon garçon. — Marcellin est donc sauvé? fit subitement la Mionette, dont les larmes semblèrent un instant séchées par l'éclair de joie qui passa dans ses yeux; puis elle retomba dans sa douleur. — Oui, Mionette, oui, il est sauvé, et grâce au dévouement de ton père, de ton frère; aussi bien, compte que mon garçon et moi nous sommes faits pour chercher à remplacer, autant que nous le pourrons, ceux que tu as perdus. Ne te fais faute ni de notre argent ni de nos conseils, et n'oublie pas surtout notre profonde et vraie amitié. Si Marcellin n'est pas venu, c'est qu'il est auprès de sa femme, que la frayeur a rendue malade, même gravement, à ce que dit la releveuse, qui a envoyé chercher le chirurgien du bourg; mais, aussitôt qu'il le pourra, il viendra te presser aussi la main et te répéter ce que je viens de te dire, à savoir: que si tu veux retrouver en nous la famille dont la mort t'a séparée, tu le peux. — Merci, père Bouvron, merci, répliqua t-elle. Je suis encore trop sous le coup de mon malheur pour savoir ce que je vais faire à présent; mais soyez bien sûr que je ne refuserai jamais

l'emploi de votre amitié si le besoin s'en montre. Quant à Marcellin, votre garçon, qu'il ne se dérange point pour moi; sa femme étant malade, il la doit soigner.—C'est bien, petite, c'est bien! S'il ne vient pas, je pourrai toujours venir, moi, et je n'y manquerai pas.—Et, à chaque fois, père Bouvron, vous me ferez honneur et plaisir.

Le vieillard prit la main de la jeune fille, la serra, et sortit.

Six jours plus tard, la cloche de l'église frappait l'air de ses coups égaux, et toute la population du village se pressait, triste et recueillie, sur le chemin de Collonges, par où on ramenait les deux corps du père et du fils Gervais. Ils furent inhumés avec tous les honneurs dus à leur belle action. A ce cortège immense manquaient cependant deux hommes dont l'absence n'étonnait personne, car on savait que chez eux aussi la mort avait passé. Après l'inhumation, la plus grande partie des assistants revint avec le prêtre au logis des Bouvron. Là, deux bières attendaient; l'une renfermait les restes de Jeanne Micalon, l'autre servait de berceau à l'enfant de Marcellin. En l'arrachant du sein où il était mort, on avait tué la mère.

Ce jour-là, au village, il faisait sombre et froid dans l'air, dans le ciel, et plus sombre, plus froid encore dans toutes les âmes.

XXXIII.

Malgré les ennuis qu'il avait à porter personnellement, le père Bouvron n'oublia pas la promesse faite à la Mionette: il visita la pauvre fille souvent. Deux semaines s'étaient écoulées.

— Ça, petite, dit-il à la Mionette, je t'ai promis des conseils; en as-tu besoin? A présent que tu dois être un peu revenue de ta grande première douleur, et que tu as bien pleuré sur les défunts, il faut songer à ceux qui restent. Voyons, mon enfant, qu'as-tu envie de faire? Ça n'est pas de la curiosité, c'est de l'intérêt que je te montre. Confie-moi tes projets comme à un sincère ami.— Oh! volontiers, père Bouvron, d'autant plus

que je vous sais bien digne de toute confiance et capable de donner de bons conseils. Voici donc ce que j'ai pensé. Comme il est impossible que je continue à tenir les terres que mon père avait louées, je vais faire de mon mieux en prenant des hommes de journées pour les rendre ensemencées à la Saint-Martin, comme ça se doit; puis je verrai de m'arranger autrement. Je dis de m'arranger, parce que je ne m'inquiète pas de la Claudette, elle va épouser Claude Vacher; c'est tout accordé.— Ah! oui, Claude, le garçon de gros Pierre, dit le père Bouvron. Bon, bon! c'est un brave enfant, et qui ne sera pas sans quelques pistoles. Allons! ça fera un joli couple. Dieu leur donne vie et prospérité! Eh bien, mais, quand la Claudette sera mariée, est-ce que tu ne songeras pas à en faire autant, toi, Mionette?— Moi! oh non, père Bouvron; je suis trop vieille et trop triste à présent pour y penser.— Trop vieille! bah! bah! Mais enfin que feras-tu?— Je m'en irai.— Tu t'en iras?— Oui.— Et où donc?— Oh! je le sais bien.— Est-ce que je ne peux pas le savoir, moi?— A quoi ça vous servirait?— Tu ne veux point me le dire?— C'est inutile, père Bouvron.

Voyant qu'il désobligerait la Mionette en persistant, le vieillard ne continua pas ses questions, et, changeant pour ainsi dire de discours:

— Tu n'as peut-être pas encore bien réfléchi, petite, en prenant comme ça l'ennui et le désespoir; tu devrais comprendre que tu as maintenant trop d'estime dans le pays pour le vouloir quitter. Enfin tu n'es pas encore partie; j'espère que tu changeras de projet.— Vous croyez, père Bouvron? fit la pauvre Mionette avec un sourire triste.— Oui, je le crois. Adieu, petite, à revoir.

C'était le soir, l'heure du souper étant venue, le père Bouvron se trouvait à table en face de Marcellin, qui mangeait à peine et ne parlait guère davantage. Comme les servantes étaient occupées ailleurs:

— Voyons, garçon, dit-il, il s'est passé quinze jours déjà depuis la mort de ta femme, qui, entre nous soit dit, Dieu la repose! ne te rendait pas la vie bien douce, et tu en es

encore aussi attristé que si tu avais perdu ce matin la plus chère des épouses.

Marcellin fit un mouvement pour parler, mais le père continua :

— Oh ! je sais bien ce que tu vas me dire, qu'elle est défunte et qu'il n'en faut pas mal discourir ; le ciel m'est témoin, je ne dis rien avec aigreur ni méchanceté, mais je peux bien faire entendre ce que je pense sans pour ça porter le moindre trouble à la pauvre Jeanne, que je désire être bien heureuse. Il n'en est pas moins vrai, mon enfant, que te voilà aussi avancé maintenant qu'il y a trois ans, lorsque je te tourmentais pour prendre une femme. Tu n'as pas voulu t'en mêler, c'est moi qui ai tout fait. Je t'avais donné une épouse, Dieu te l'a reprise ; je ne te dirai pas : N'en parlons plus, ça serait dur et brutal ; mais je te dirai encore : La maison ne peut pas rester comme ça. — O père ! s'écria Marcellin, plus un mot de mariage ; j'ai trop souffert ! — Ah ! fit le père avec une espèce de satisfaction qui n'était pas joyeuse, voilà de la franchise ! Tu dis que tu as souffert, je le sais, pardieu, bien ! mais parce que tu as été mal servi une première fois, ce n'est pas à dire qu'à la seconde... — Est-ce que vous auriez déjà jeté les yeux sur quelqu'un, par hasard, père ? — Hum ! je ne dis pas tout à fait ça ; cependant... — Cependant... répéta Marcellin. — Eh bien, oui, là ! Je dis que, si tu n'étais pas aussi récalcitrant, si tu voulais me laisser seulement te faire entendre le nom d'une personne que je sais, il pourrait se faire qu'elle ne te disconvînt pas. — Eh ! nommez-la, pour que je la refuse et que ça soit fini, fit brusquement Marcellin. — Voyons, c'est sérieusement que je te parle, il faut m'écouter de même. — Oui, père, parlez. — Eh bien, dit le père en hésitant, en cherchant les mots et les retournant vingt fois sur ses lèvres avant de les prononcer, celle sur qui j'ai jeté les yeux... celle qui, je crois, ferait ton bonheur... celle-là... s'appelle...

Il s'arrêta.

— S'appelle comment ? dit Marcellin impatienté. Oh ! vous pouvez la nommer, car, quelle qu'elle soit, la réponse sera la même.

— Ma foi tant pis ! elle s'appelle Mionette

Gervais, ou Vipériaux, si tu aimes mieux. — Mionette Gervais ! s'écria le jeune homme avec un mouvement que son père ne comprit nullement. — Oui, Mionette Gervais, dit encore le vieillard.

Les yeux de Marcellin s'étaient comme éclairés d'un rayon d'espoir et de joie ; mais tout à coup et bientôt cette lueur s'éteignit, et, laissant retomber lourdement sur la table la main qu'il avait portée à son front :

— C'est inutile d'y penser, dit-il ; non, père, je ne peux pas épouser cette fille-là. — Cette fille-là ! répéta le père qui interprétait mal encore les paroles de son fils. Eh ! morbleu, cette fille-là en vaut bien d'autres ! Est-ce que, par hasard tu serais, toi, de ceux qui volent encore sur son nom une tache si bien lavée par la mort de son père et de son frère ? — Oh ! non, non, se hâta de répondre Marcellin. — Est-ce que tu te croirais mésallié avec cette enfant qui a été le bon sauveur de toute sa famille et qui est l'exemple du pays ? — Non père, non ! — Est-ce que tu ne la crois pas digne d'être aimée et capable d'aimer bien quelqu'un ? — Oh si ! — Est-ce qu'elle n'est pas encore jolie comme aucune ? — Oh oui ! — Proprette, rangée, sage, laborieuse ? — Je le sais. — Crois-tu que tu auras de la peine à te faire à sa compagnie ? — Je ne dis point ça. — Eh ben donc ! quel empêchement vois-tu à ce mariage ? — Oh ! un bien grand. — Et lequel ? — C'est que la Mionette ne voudra point de moi. — Ah ! tu crois ça, toi ? Après tout, on ne peut dire ni oui, ni non, mais veux-tu me laisser le savoir pour le sûr ? — Oh ! c'est inutile, père. — Allons, voilà que tu me réponds aujourd'hui comme elle l'autre jour : C'est inutile. — De quoi parliez-vous donc ensemble ? — Elle me disait qu'elle pensait à quitter le pays encore une fois. Où veux-tu aller ? dis-le-moi, lui ai-je fait. Elle ma répondu : C'est inutile, si bien que je n'ai rien su. — Quoi ! fit vivement Marcellin, elle veut s'en aller, et elle refuse de dire où elle va ? — Mon Dieu, oui ! Il semble que ça te fasse quelque chose. — A moi ! oh ! non, ça me paraît drôle, voilà tout, répliqua le jeune homme en s'efforçant de paraître calme et indifférent. — Eh ben donc, pour en revenir à nos

propos, acquiesces-tu, garçon, à ce que je lui parle? — Non, père; à faire tant, il vaudra mieux que je lui parle moi-même, je crois. — Pardieu, oui! s'écria le vieux Bouvron tout joyeux. Tu lui en causeras donc? — Oui, père. — Et quand? — A la première occasion. — Je te la fournirai demain, l'occasion, si tu veux. — Eh bien, oui, demain. — C'est entendu; bonsoir, petit! — Bonsoir, père!

Et, prenant chacun une lampe, les deux hommes gagnèrent leur chambre, car dix heures sonnaient à la paroisse.

En dormant, le père Bouvron fit de beaux rêves.

Marcellin ne dormit point.

XXXIV.

Le lendemain soir, comme les filles Gervais achevaient de souper, la porte de leur maison s'ouvrit, et elles virent entrer le père Bouvron.

— Bonsoir, petites, fit-il; et, s'adressant à la Claudette: il faut, toi, que tu viennes avec moi chez la mère Villet, ma sœur, qui te veut commander des robes pour ses filles. Elle m'a prié de te venir querir. Il paraît que c'est pressé; allons, viens. — J'y vas donc, répondit la Claudette; et elle suivit le père Bouvron.

La Mionette, demeurée seule, ételgnit la lampe, s'assit auprès du feu qu'elle tisonna; puis, laissant tomber ses mains sur ses genoux où le Blanchet était déjà venu prendre sa place, elle regarda toute songeuse la flamme qui tordait ses langues pointues d'or et de sang.

Elle était là depuis un instant, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau. Le Blanchet grommela.

— Qui est là? demanda-t-elle sans trop se déranger; ça n'est point déjà toi, Claudette? — Non, répondit-on, ça n'est pas la Claudette, c'est un autre; bonsoir, Mionette! — C'est toi, Marcellin, fit la jeune fille en se levant subitement, au grand déplaisir de Blanchet; je ne m'attendais pas à ta visite ce soir. — Je n'en doute point, Mionette;

cette visite te déplairait-elle? — Tu sais bien que tes visites ne m'ont jamais déplu, Marcellin, dit-elle en se rasant. — Cependant tu les a évitées plus d'une fois, dit Marcellin pendant que le Blanchet reprenait sa place sur les genoux de sa maîtresse. — Parce que je le devais. — Et à présent, crois-tu que tu le doives encore? — Tu le sais mieux que moi, Marcellin. — Allons, tu es toujours le même, et bien fin sera celui qui connaîtra le fond de ta pensée. — Puisque tu me fais comme un reproche, je te dirai que tu l'as cependant connue tout entière une fois. — Oui, c'est vrai; donc, si tu m'as accordé un jour cette confiance, je viens te demander d'en faire de même encore. J'ai su par mon père que tu as l'intention de quitter le pays. Est-ce bien résolu? — Oui. — Mais où veux-tu aller? au couvent peut-être? — Non, pas au couvent. — Ah! voilà déjà un petit aveu; merci, Mionette. Comme je sais que tu n'es point menteuse, je te crois sur ta première parole. Mais, si tu ne vas pas au couvent, dis-moi où c'est, achève d'être franche. — Écoute, Marcellin, tu as été et tu es encore la personne de qui le mépris me serait le plus pénible et de qui la considération m'est la plus précieuse. Je peux dire ça sans paraître coquette ni malhonnête, parce que tu sais les choses de ma vie d'autrefois. Tu m'as demandé un jour de t'expliquer ma conduite: je l'ai fait, je veux le faire encore, parce que je tiens à ce que tu voies clair dans cette existence que je te dois et dont je t'es reconnaissante.

Marcellin écoutait tout étonné.

— Oh! je vois bien, continua la Mionette, que tu ne me comprends pas, que mes paroles te sont couvertes et mystérieuses; mais je vais les rendre plus claires. Souviens-toi de ton voyage à la ville, Marcellin. — Oh! je ne l'ai pas oublié. — Il te souvient sans doute aussi d'une rencontre que tu fis sur la route? Une dame te prit dans sa voiture, te logea chez elle, et, comme tu parus lui porter de l'intérêt, tu lui apprîs mon nom; tu lui dis ce que j'étais, puis tu vins chez moi, ayant rencontré la Claudette et le Blanchet dans la rue; puis de chez moi tu rétournas chez elle, et de chez elle tu revins au

village où tu restas sans nouvelles de la dame... ni de moi. — C'est vrai, tout ça ; comment le sais-tu ? — Faut-il donc t'expliquer les choses comme à un enfant ? Sans que j'en dise plus, ne comprends-tu pas qu'après ton départ la dame s'est inquiétée de moi, m'a trouvée, et qu'elle est devenue ma providence ? — Ah ! je comprends à présent, fit Marcellin. — Ce n'est pas trop tôt, reprit la Mionette en souriant. Sache donc en outre que cette bonne personne, après m'avoir découverte, a fait pour moi, pour nous tous, ce qu'aurait fait la meilleure des mères, si cette mère était riche et puissante. C'est elle qui m'a eu du travail productif ; c'est elle qui a payé pour l'apprentissage de ma sœur. Quand nos hommes étaient en prison, elle allait les voir, les conseillait, les encourageait à se préparer à une meilleure vie. Quand ils furent sortis, grâce à elle encore, ils se placèrent, et j'eus le bonheur de les voir reprendre goût et courage au travail. Enfin, après deux ans et demi de séjour à la ville, c'est elle qui nous a engagés à revenir ici. Il faut retourner dans votre pays, nous a-t-elle dit, là-bas, mes enfants, votre bonne conduite effacera le passé qu'on vous connaît. C'est là où s'est faite la faute qu'il faut que se montre la réparation. Ici, fussiez-vous tant et plus honnêtes et laborieux, rien ne s'en saura jamais chez vous, et toujours, en voyant votre maison fermée, on continuera à dire : C'était là qu'habitaient les Vipériaux, une famille de paresseux et de mauvais sujets dont la police a bien fait de purger le village. Et la honte restera sur votre nom. Allez donc faire que cela ne soit pas ainsi ; allez montrer ce que peut faire une bonne résolution... — Et l'exemple d'une brave fille, interrompit Marcellin ; c'est ce qu'a dû ajouter la dame. — Laisse-moi finir, dit la Mionette en rougissant un peu. Nous fîmes bon accueil à ce conseil, et, quand nous dûmes partir, ce fut elle qui loua pour nous, sous sa caution, les terres que nous devions travailler ; en sorte qu'en arrivant ici nous n'eûmes qu'à nous mettre à l'œuvre. Nous espérions bien que la chose irait à bien, Dieu aidant ; mais nous avions compté sans la mort. Maintenant qu'elle nous a visités, il a donc fallu songer

autrement. J'ai écrit à la dame notre malheur, et la dame m'a répondu. J'ai là sa lettre que je te vais faire lire.

La Mionette allongea le bras, ouvrit le tiroir d'une table qui était à côté d'elle, et y prit un papier qu'elle donna à Marcellin.

Il le déplia et lut à demi-voix ce qui suit :

« Dieu vous afflige, chère enfant, je vous plains et je pleure avec vous. Ne vous désolerez cependant pas trop, ayez du courage encore, de l'espoir toujours. Votre sœur, dites-vous, trouve un parti avantageux : c'est bien ! Servez-lui de mère jusqu'à ce qu'un bon époux soit devenu son soutien. Son mariage vous laissera seule, car je connais vos intentions.

« Si cette solitude vous effraie ou vous ennuie, n'oubliez pas, chère petite, que vous avez en moi une compagne, une amie prête à vous recevoir, à vous consoler. Venez, ma fille, venez ; vous serez heureuse, je crois, avec nous. Notre maison est la vôtre. Vous ne pouvez y apporter que la bonté, la douceur, la bénédiction. Vous vivrez avec nous, comme nous, et je devrais dire pour nous, car mon frère vous aime plus que moi, sinon autant. Venez être notre enfant bien chérie. Vous viendrez, n'est-ce pas ?

« Adieu, tout à vous.

« ÉLISA DE VERNON. »

— C'est ainsi qu'elle s'appelle, cette dame ? dit machinalement Marcellin en rendant la lettre. Et qui est-elle donc ? — Ses actions le disent bien assez, répondit la Mionette. C'est une de ces braves âmes comme le bon Dieu en laisse encore quelques-unes sur la terre, pour qu'on ne croie pas à la toute-puissance du mauvais ange. Elle est fort riche. Elle fut mariée, jeune encore, à un homme qui l'aimait beaucoup, mais qu'elle perdit bientôt. Un fils qu'elle avait, et qui pour elle était tout dans le monde, est mort aussi. Alors ce cœur affligé a reporté sur les malheureux, sur les souffrants, tout cet amour dont les objets lui manquaient. La vie de cette femme se passe à chercher de bonnes œuvres et à les accomplir. Elle devient la mère des orphelins, la sœur des pauvres

filles isolées dans le monde. Son frère, ancien marin retiré, est venu mettre sa fortune en commun avec celle de sa sœur qui lui fait partager ses bienfaits. Parmi les gens que ces deux êtres ont secourus, je peux bien dire que je suis la préférée. N'était qu'il y allait de l'avenir de toute ma famille et de notre honneur à rétablir un peu, si c'était possible, je n'aurais jamais voulu quitter cette maison où j'étais comme une fille. Aussi, maintenant que je n'ai plus de famille, je compte bien y retourner pour tâcher d'y vivre heureusement, tranquillement, et de rendre en soins, en amitié, au frère et à la sœur tout ce qu'ils m'ont fait en affection et en argent. — Ainsi tu as répondu à la dame... ? dit Marcellin consterné. — Oui, que j'irais auprès d'elle, car je croirais être ingrate de n'y point aller, comme j'aurais cru l'être en ne te disant pas ce que tu viens d'entendre; en quoi tu as pu bien comprendre quelle reconnaissance je te dois, à toi qui m'as valu ces amitiés. — Oui, fit le jeune homme.

Et il resta silencieux, les yeux baissés.

— A quoi donc penses-tu? demanda la Mionette, que ce silence inquiétait. — Je pense, répondit-il en gardant toujours sa triste attitude; je pense que tu as bien fait de faire ce que tu as fait.

Puis, tout d'un coup, se levant;

— Bonsoir, Mionette, bonne nuit, il est tard; je m'en vas; adieu!

Et il sortit sans avoir changé de visage.

La Mionette le regarda s'en aller avec une pénible surprise. Quand il eut refermé la porte:

— M'aime-t-il encore? ou ne m'aime-t-il plus? murmura-t-elle.

Puis, comme elle ne savait trop quelle réponse se faire, et que dans l'un ou l'autre cas elle ne pouvait rester indifférente, elle souleva le Blanchet qui dormait sur ses genoux, se pencha pour l'embrasser, et en l'embrassant ses yeux se mouillèrent.

XXXV.

En regagnant sa demeure, Marcellin se disait: Oui, sans doute, je serais égoïste et

méchant si j'osais seulement penser à me proposer pour mari à la Mionette. Ce serait lui offrir la peine et le malheur au lieu de la tranquillité et du bonheur qui l'attendent. Bien certainement elle ne voudrait jamais croire que j'aie pu épouser une femme sans l'aimer; et, si elle était unie avec moi, elle se figurerait toujours que l'affection de l'épouse morte fait tort à celle de l'épouse vivante. Que suis-je, moi, à côté d'elle? Un vieux, un veuf, c'est-à-dire un homme qui a dû donner son cœur... ou le vendre, tandis que la Mionette, si elle m'a aimé, n'a jamais eu d'autre amour. Elle n'a souffert l'affection de personne. Sa première inclination est la seule. Elle n'a pas porté le nom d'un autre homme, habité sous le même toit que lui; tandis que moi j'ai vécu trois ans avec une femme que je n'ai point aimée, c'est vrai, mais que je suis censé avoir aimée. Non, je ne peux pas être son mari; je ne peux pas songer à lui en faire la demande; elle me refuserait, et ce refus me ferait trop de mal! J'aime mieux qu'elle parte, qu'elle s'en aille pour toujours, en restant, moi, dans le doute de ses pensées. Autrefois, c'était elle qui se croyait indigne de moi, et elle avait tort; aujourd'hui, c'est moi qui suis indigne d'elle! je le dis; oui, et j'ai raison.

En se parlant ainsi, Marcellin arriva chez lui. Le père Bouvron attendait assis près du feu, car, après avoir mis dans la confidence de la ruse la petite Claudette qui s'y était prêtée, il était revenu guetter le retour de son fils.

— Eh ben, lui dit-il aussitôt qu'il l'aperçut, où en sommes-nous, garçon? La petite est-elle toujours décidée à quitter le pays? — Mon Dieu, oui! répondit Marcellin, d'autant plus qu'elle a promis, et je lui ai conseillé de tenir sa promesse. — Diable! c'est donc que vous ne vous convenez ni l'un ni l'autre? — Il faut bien. — T'a-t-elle fait comprendre que l'aversion vienne d'elle, ou est-ce de ta part qu'elle dérive? — Hélas! père, je crois que c'est plutôt la première chose qu'il faut penser, car pour moi je ne vois pas en quoi cette brave et jolie fille pourrait me déplaire.

Marcellin répondait ainsi parce qu'en par-

lant de la Mionette il aurait cru manquer à toutes les lois de son amour s'il avait laissé penser qu'elle ne fût pas digne de lui.

— Eh ben, à la bonne heure! s'écria le père. Elle te convient; tu la trouves brave et jolie, et tu la nommes ainsi sans qu'on te le fasse dire; ça me suffit. Je sais à quoi m'en tenir de ton côté, et je m'explique le reste. Comme tu as toujours été un garçon différent des autres, touchant les affaires d'amourette, dont tu ne t'es jamais embarrassé, il arrive qu'en face d'une jeune fille qui te plaît, et que tu te sens prêt à aimer, ton cœur a battu si fort, que ça t'a étourdi; tu n'as plus su où tu en étais; et tu t'es sauvé comme un capon, sans dire à la Mionette ce que tu ressens pour elle. Je m'y connais, va! La première fois que je fus mis en conversation avec ta pauvre bonne défunte mère, je fus de même. Mais, Dieu merci, j'avais un père qui me tira d'embarras en parlant à ma place; et moi, qui suis ton père, je veux faire pour toi ce que mon père fit pour moi. Il n'est pas possible, après tout, que cette fille te refuse. Tu es veuf, c'est vrai, mais tu n'as pas de marmots; autant dire que tu es garçon. Tu n'es encore ni ridé ni blanchi, que je sache. Tu es fort comme aucun, honnête et riche à l'avenant. Qu'est-ce donc qui te manque? Elle serait, pardieu! ben difficile, la petite! — Mais, père, observa le jeune homme tout troublé des paroles rapides et nombreuses du vieillard, s'il est dans ses intentions de ne se point marier! — Ta, ta, ta... point marier! point marier! Règle commune: une fille qui ne se veut point marier est celle qui ne peut le faire à son goût. C'est une décision dont on la peut toujours faire revenir avec un beau visage, un bon caractère, joints à quelque fortune. Laisse-moi faire. Tu dis, toi, qu'elle te convient; que tu l'aimes ou que tu l'aimeras. C'est bon; je me charge du reste. — Mais vous allez trop vite, père, et peut-être bien que la Mionette, si vous lui imposez... — Se fera violence pour t'aimer et pour t'accepter; tant mieux! ce sera une chose dont vous me remercierez tous deux. Dès à présent, je m'occupe sérieusement de cette affaire; ça ne te regarde pas, entends-tu? — Faites

donc! répliqua tout doucement Marcellin avec un sourire qui n'était point de mépris. — Oui, sans doute, je ferai, et je suis sûr de faire du bon travail, dit le père Bouvron.

XXXVI.

Le lendemain matin, vers neuf heures, le père Bouvron entra chez la Mionette, qu'il trouva ravissant quelques vêtements.

— Bonjour, petite, fit-il, où est ta sœur?
— En journée, répondit la jeune fille. — Donc tu es seule? — Oui. — Bon! c'est ce que je voulais, car nous avons à parler tous deux sans qu'il soit besoin qu'on nous entende.

Le vieillard prenait un air de mystère.

La Mionette eut un soupçon de la vérité.

— Vous pouvez dire, répliqua-t-elle; j'écoute.

Le père Bouvron s'assit, posa son gros chapeau sur la table où il s'accouda, et d'un ton résolu :

— Ça, fillette, dit-il, tu sais que mon Marcellin est amoureux de toi? — Amoureux de moi! répéta tout bas la Mionette en rougissant. — Si tu ne le sais pas, je te le fais savoir, là! sans prendre les chemins détournés. Et maintenant que te voilà instruite de cet amour, dis-moi franchement s'il te déplaît que mon garçon ait eu cet avisement?

Comme elle hésitait, il continua :

— Voyons, mon enfant, sois sincère en tes paroles; fais-moi bien savoir ce que tu penses de cette chose, afin que je vole ce qu'il peut en advenir. Te répugne-t-elle ou est-ce qu'elle t'agrée? — Me répugner! dit-elle enfin, et pourquoi me répugnerait-il? Au contraire, j'en aurais beaucoup d'honneur. — Bon, bon! laissons là l'honneur. Cet amour ne te répugne pas, c'est alors qu'il t'agrée? — Mais... fit la Mionette en s'empourprant de plus en plus. — Oh, oh! s'écria le père Bouvron, voilà un mais et une couleur de front qui en disent plus qu'il n'en faut. Eh! morbleu, puisqu'il en est ainsi, pourquoi songerais-tu à quitter le pays? Mon garçon t'aime, j'en suis sûr; tu n'es pas loin de le lui rendre... et vous laisseriez échapper,

faute de vous entendre, un bonheur que vous pouvez saisir en vous donnant la main ! Ça ne se peut pas... non ! ça ne se peut pas !

La Mionette croyait entendre parler un Dieu du ciel. Elle en eut une émotion si profonde, que tout à coup, prise d'un tournoiement de tête, elle s'affaissa sur sa chaise.

Le père Bouvron fut d'abord assez embarrassé. Il s'était levé pour appeler quelqu'un. Mais bah ! se dit-il, ces défaillances de femmes ne sont point dangereuses. Il frappa dans les mains à la jeune fille. Puis, ouvrant subitement la porte et avisant un enfant qui s'amusait non loin de là :

— Petit, dit-il en lui donnant un gros sou, va chez nous, cours, et dis à Marcellin qu'il accoure ici... vite !

Le petit gamin partit au galop de ses jambes dégaïolées.

Allors le père Bouvron rentra, prit un peu d'eau et en frotta les tempes de la jeune fille, qui se reconnut bientôt.

Le petit messenger n'alla pas loin sans rencontrer le jeune homme qui, plein d'inquiétude sur la démarche de son père, se promenait dans la rue en l'attendant.

Marcellin vint donc tout ému, tout tremblant. Quand il parut devant la Mionette, elle avait complètement repris ses sens.

— Allons, garçon, cria le père, allons, touche dans la main à cette bonne petite, et que ça soit vos premières fiançailles.

Marcellin s'approcha, et comme sous l'étonnement d'une félicité imprévue, s'agenouilla pieusement devant la Mionette qui, le regardant avec tendresse :

— C'est donc vrai, Marcellin, que tu m'aimes toujours ? — Oui, oui, toujours ! exclama le jeune homme, toujours ! Je n'ai jamais aimé que toi, et, si tu acceptes mon amour, Mionette, sois bien assurée qu'il est aussi purement, aussi entièrement à toi aujourd'hui qu'au moment où je te l'ai avoué dans les oseraies.

Le père Bouvron ouvrait de grands yeux, et ses deux bras pendaient immobiles.

— Dans les oseraies ! toujours ! je n'ai jamais aimé que toi ! répéta-t-il. Ah ça, que diable dites-vous donc là, et à quel jeu jouez-vous, s'il vous plaît, vous autres ? — Au jeu

de l'amour, père Bouvron, dit la Mionette en souriant et en tendant une main à son futur beau-père. — Oui, dit Marcellin, nous vous expliquerons ça à temps perdu, car à présent nous avons autre chose à faire que de vous raconter des histoires. — Ma foi ! fit le vieillard avec un geste de joyeuse indifférence, je ne comprends rien aux mystères que vous me faites ; ce que je sais bien, c'est que, si vous êtes heureux, comme je l'espère, vous me devrez une fameuse chandelle. — Ah ! père Bouvron, soupira délicieusement la Mionette, c'est bien beau, le bonheur !

XXXVII.

Le mariage des jeunes gens fut arrêté ; mais le secret s'en garda scrupuleusement jusqu'au moment où les convenances des deuils permirent de le faire savoir.

La Claudette se maria le même jour que sa sœur.

La cérémonie fut simple et eut lieu avant le jour. Le père Bouvron conduisit la belle-sœur de son fils jusqu'à l'autel, et la voulut remettre paternellement au bras de Claude Vacher. Au sortir de l'église, les deux sœurs allèrent s'agenouiller sur la tombe de leurs défunts chéris, puis Claude Vacher emmena sa femme dans un village voisin, chez une tante qu'il avait, et chez qui se passa la huitaine des noces.

La Mionette monta avec Marcellin dans le char à bancs du père Bouvron, et ils prirent le chemin de la ville, où madame de Vernon et son frère les attendaient, et où ils furent reçus comme deux enfants bien-aimés.

Le Blanchet ne fut pas oublié... dans la voiture encore, il eut sa place sur les genoux de sa maîtresse.

— Ayons-en bien soin toujours, disait-elle en le montrant à Marcellin, car c'est à lui que nous devons d'être l'un à l'autre. — C'est vrai, pourtant, répondait Marcellin. Oh ! va, je n'ai pas oublié le riot de la Trébuchette et le mauvais tour que je lui ai joué, à ce pauvre petit. — Ni comme tu me tiras courageusement de l'eau. — Ni comme tu me soignas quand j'étais tombé de l'arbre.

Et de propos en propos, ils remontaient aux chers souvenirs de leur vie encore si courte et déjà si remplie d'événements.

La journée était magnifique; Marcellin fouettait la jument qui trotait toute fringante; et de temps en temps, se penchant comme pour parler, il volait un baiser à la Mionette, qui le rendait bien vite au Blanchet, pour ne pas trop laisser voir sa rouleur et son émotion.

XXXVIII.

Deux ans plus tard, par un beau coucher de soleil, Marcellin et son père étaient assis chacun sur un des bancs de pierre placés des deux côtés de la porte, devant la maison.

La Mionette parut sur le seuil, portant sur ses bras un frais et gaillard petit garçon qui, voyant son père, tendit vers lui ses mains potelées. Marcellin prit l'enfant, l'embrassa, et, comme il allait le rendre à sa femme :

— Non, dit-elle, garde-le un peu; les servantes sont occupées au trempage de la lessive, il faut que je m'inquiète du souper.

Et elle rentra.

Marcellin prit l'enfant à califourchon sur un de ses genoux et le fit galoper en disant un refrain de chasseur.

— Hé ! petit, cria peu après le grand-père, ne veux-tu point venir vers moi ? — Allons, Antoine, va vers le grand, dit Marcellin en posant à terre l'enfant qui, tout en vacillant, se mit en marche pour aller se jeter dans les bras ouverts du père Bouvron.

Puis Marcellin le rappela, et le petit revint, et puis le grand tendit encore ses bras, et l'enfant y courut encore, et ainsi plusieurs fois, et, à chaque traversée qu'il faisait pour aller demander un gros baiser, c'étaient de grands éclats de rire; puis le Blanchet, se mettant de la partie, aboyait tout joyeux en voyant courir son petit maître, qu'il tirait doucement par sa robe et dont il léchait amoureusement les mains.

Ce bruyant manège durait depuis quelques minutes déjà, lorsque Marcellin, entendant des pas venir, leva la tête et vit devant

lui une pauvre femme, les pieds presque nus, la tête enveloppée dans une vieille cravate grise, et couverte d'une espèce de robe en indienne toute changée. Cette femme portait, pendue par une courroie à son cou et lui tombant sur la poitrine, une petite boîte de sapin qui n'avait plus que la moitié de son couvercle, et qui contenait, en désordre, des flottes de fil, des paquets d'aiguilles et des quarterons d'épingles.

— Tiens ! Mionette, cria-t-il en se penchant vers la porte, achète quelque chose à cette femme qui vend de la mercerie.

Et il continua de jouer avec son enfant.

— Je n'ai pas grand besoin, dit la Mionette en se montrant et en jetant un regard de pitié sur la pauvre marchande; mais ça ne fait rien, entrez. — J'ai bien soif ! Voudriez-vous me donner un peu d'eau ? dit la femme qui suivit timidement la Mionette. — Mon Dieu, oui, répondit la Mionette.

Et, comprenant que la marchande pouvait avoir d'autres besoins, elle mit sur la table, en même temps qu'un verre et un pot de piquette, une moitié de saucisson cuit du matin, et la couronne de pain bis qu'elle trouva entamée dans la huche.

— Asseyez-vous, dit-elle, buvez et mangez.

Puis, pour ne pas intimider la marchande, elle continua, sans la regarder, les apprêts du repas. S'apercevant que la femme hésitait à se servir :

— C'est pour vous ce qui est là, ne vous gênez donc pas, ajouta-t-elle. — Merci, bonne dame, je n'ai plus faim ni soif, répliqua la marchande. — A votre aise, fit la Mionette, qui allait et venait toujours dans la chambre; d'où arrivez-vous donc ainsi ? — Oh ! de bien loin ! de plus de cent lieues ! de Paris ! — Et où allez-vous ? — Hélas ! je vais devant moi, je cours le monde, comme vous voyez, en offrant quelques bagatelles aux bonnes gens qui comprennent bien que je mendie plus que je ne vends, et qui m'assistent comme vous venez de le faire. — Votre vie est bien triste ! vous n'avez donc aucun parent avec qui vous retirer ? Vous n'avez donc pas un pays de naissance où vous arrêter ? — Oh ! si, famille et pays, j'ai encore l'un et l'autre, mais

il y a bien longtemps que je les ai quittés, et ils m'ont oubliée. — Quel âge avez-vous donc? — Trente et un ans. — Trente et un ans! s'écria la Mionette en fixant ses beaux yeux heureux sur le visage amaigri et basané de la femme. Jésus! on vous en donnerait plus de quarante! — Je le sais; mais j'ai tant d'années de misère! — L'ennui! la misère! oui, je les connais, ça ne rajeunit pas. — Oh! non, fit la marchande en se levant et en tendant sa main osseuse vers la Mionette qui y mit la sienne. Merci, brave dame, vous avez été bien charitable pour moi, je ne vous oublierai pas.

En parlant ainsi, elle pressait fortement la main qu'elle tenait, et la Mionette s'étonnait qu'une aussi vive marque de reconnaissante fût le prix d'un aussi maigre bienfait.

— Adieu, dit-elle encore.

Et elle se dirigea vers la porte où Marcellin se tenait debout avec son enfant sur un bras.

— Oh! le bel enfant! il est à vous, sans doute, Madame? demanda-t-elle en se tournant vers la Mionette. Voulez-vous permettre que je l'embrasse? Je sens que ça me donnera du courage au cœur pour continuer mon chemin. — Pardieu! embrassez-le, reprit Marcellin en penchant le petit tout étouffé vers la pauvre femme, qui le baisa bruyamment sur les deux joues et qui s'éloigna en traînant ses pieds fatigués.

La Mionette, Marcellin et le père Bouvron regardaient tristement s'en aller cette femme. Bientôt ils la virent, au détour de la rue, s'asseoir sur une grosse pierre servant de chasse-roue, se tourner de leur côté, les considérer immobile, puis joindre ses deux mains ouvertes et y laisser tomber sa tête. Au mouvement qu'elle faisait, ils comprirent qu'elle pleurait, qu'elle sanglotait.

La Mionette courut vers elle, et, lui posant une main sur l'épaule :

— Qu'avez-vous donc à vous désoler ainsi, pauvre femme? Êtes-vous malade? Avez-vous besoin de quelque chose? Revenez chez nous, vous y trouverez secours et consolation. — M'avez-vous bien regardée? dit la mendicante en relevant son visage mouillé; mes traits ne vous sont-ils pas revenus en mémoire?

Comme la Mionette hésitait à répondre :

— Mionette Gervais, ajouta-t-elle, ne vous souvient-il plus d'avoir eu une sœur? — Nanon! c'est toi? s'écria la Mionette. O ma sœur! ma pauvre sœur!

Puis elle ouvrit ses bras pour y presser la malheureuse.

Les deux hommes s'étaient approchés.

— Marcellin, dit la Mionette, c'est ma sœur. — Eh bien, répliqua Marcellin, si c'est ta sœur, c'est donc aussi la mienne. S'il lui agréé d'être avec nous, qu'elle y reste; elle ne sera pas de trop, au contraire; plus il y a de bouches à la table du paysan, plus il y a de bras à ses terres et mieux le travail s'en porte.

Et, ayant pris la Nanon par la main, il la mena dans la maison. Quand il eut passé le seuil :

— Sœur, lui dit-il encore, soyez la bienvenue si notre vie vous convient.

La Nanon ne répondit point, les pleurs et l'émotion étouffant sa voix, mais elle se jeta au cou de son beau-frère, qui la consolait :

— Ne pleurez plus, allons, du courage! puisque vous avez eu souvenance qu'il vous restait une famille, vous avez bien fait de la venir rejoindre. Quand vous serez soulagée et remise, vous nous direz, si bon vous semble, l'histoire de vos malheurs, ou vous la garderez secrète; en tous cas il faudra tâcher de les oublier pour être heureuse avec nous. — Hélas! dit la Nanon quand elle put retrouver la parole, à quoi bon vous dire mon histoire! Ne ressemble-t-elle pas à celle de toutes ces folles qui achètent une orgueilleuse joie au prix de la honte et du déshonneur, et qui sont assez simples pour croire que l'avenir tiendra les promesses du présent? Étourdies, insouciantes, elles jettent à deux mains et en riant, sur leur route pleine de soleil, leurs heures de jeunesse et d'amour, comme font les enfants des bluets et des pavots qu'ils ont butinés dans les blés, en cassant les épis. Mais la vieillesse vient pour la femme folle comme l'hiver vient pour l'enfant. Plus d'ardeur, plus d'amour dans le cœur de la femme, plus de fleurs des moissons dans la robe de l'enfant. Aux plaisirs dévorants succède l'ennui; au luxe

éblouissant, la misère ; à l'espérance, le dégoût et le découragement. Voilà mon histoire, frère. Mais quand, au milieu de l'hiver, un voyageur transi trouve sur sa route un foyer hospitalier, il s'en approche et s'y réchauffe, et la vie prête à s'éteindre lui revient. Je suis ce voyageur, triste, glacé, souffrant ; vous m'offrez la flamme qui ranime en m'offrant votre amitié, je vais travailler à en devenir digne.

La Nanon oublia bien vite, au milieu de la

vie calme où elle rentrait, les orages d'ivresse ou de désespoir de son existence passée ; et souvent, aujourd'hui, en contemplant le visage rayonnant de la Mionette, qui semble se mirer dans le front rose de son plus jeune enfant endormi, la Nanon, qui berce le petit être, s'écrie en elle :

— Oh ! si je n'avais jamais quitté le village !

EUGÈNE MULLER.

LE

COMTE DE VERMANDOIS.

HISTOIRE DU TEMPS DE LOUIS XIV.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Le 1^{er} septembre 1683, de grand matin, on étendit une épaisse couche de paille sur le pavé, dans la rue des Petits-Champs, depuis la rue de Richelieu jusqu'à celle des Bons-Enfants, et dans toute la partie de la rue Vivien, aujourd'hui Vivienne, qui se prolongeait alors entre les bâtiments et les jardins des hôtels Colbert et Mazarin jusqu'à la petite rue sombre et humide de l'Arcade-Colbert.

Aussitôt le bruit se répandit partout dans Paris que Jean-Baptiste Colbert, contrôleur général des finances, surintendant et ordonnateur des bâtiments, arts et manufactures de France, ministre d'État, était dangereusement malade.

À midi, la circulation des voitures et charrois de toute espèce, à l'exception des car-

rosses, appartenant aux personnes de la cour et aux gens de qualité, fut interdite aux alentours de l'hôtel du ministre.

Cet hôtel était situé sur le vaste terrain où l'on a ouvert et construit de nos jours les passages Vivienne et Colbert, et qui renferme maintenant plus de vingt maisons particulières faisant face aux rues des Petits-Champs et Vivienne.

La grande porte était fermée pour indiquer que Monseigneur ne recevait personne ; mais, à la petite porte d'honneur, qui restait ouverte, le suisse, tout chamarré d'or, debout, la hallebarde à la main, faisait inscrire par un secrétaire les noms de tous les visiteurs qui se présentaient, en carrosse, à pied ou à cheval, pour s'informer des nouvelles du malade.

Ce fut d'abord une procession de gens de toutes sortes ; la plupart venaient de Versailles, où était la cour. Il y avait autant de grands seigneurs que de commis ; mais le bulletin de la maladie du ministre arrêta ce concours empressé.

On disait que le médecin du roi, Fagon, avait déclaré que le mal lui semblait incurable, et que Colbert ne vivrait plus le lendemain, à moins d'un miracle. On prétendait même que le moribond était déjà à l'agonie.

A chaque instant on voyait donc diminuer la foule des visiteurs obséquieux qui se rendaient à l'hôtel Colbert ; bientôt elle changea de route, et elle se porta vers l'hôtel de Louvois, situé dans la rue de Richelieu, vis-à-vis l'arcade où vient déboucher la petite rue Colbert. Le suisse de cet hôtel ne suffisait pas à recevoir les noms de tous les personnages qui allaient s'inscrire à la porte de son maître.

Vers cinq heures, carrosses, piétons et cavaliers avaient complètement abandonné la rue des Petits-Champs, où stationnaient seulement quelques groupes de curieux et de badauds.

On racontait que le ministre, qui souffrait de la pierre depuis un an, avait toujours refusé de se faire tailler, et que l'opération était devenue impossible. La maladie faisant des progrès rapides, et ayant causé de graves désordres dans l'organisme affaibli du malade, il en était résulté des crises épouvantables qui devaient inévitablement amener la mort. Colbert se trouvait en proie à une de ces crises depuis vingt-quatre heures, et sa vigoureuse constitution ne servait qu'à augmenter ses douleurs intolérables. Il avait dit adieu à sa famille, qu'il ne voulait pas rendre témoin des horribles tortures de son agonie ; il avait même congédié ses médecins, et il ne laissait plus approcher de lui que son confesseur, l'abbé Cornouailles, vicaire de Saint-Eustache.

Tout à coup, du côté de la rue de Richelieu, on entend un bruit confus de chevaux et de carrosses. De toutes parts on se met aux fenêtres, on sort des maisons ; le peuple accourt et se précipite sur le passage du

cortège. C'est le roi, le roi qui est resté des années entières sans se montrer aux Parisiens, et qui évite même de traverser ordinairement sa capitale quand il va fixer sa résidence à Fontainebleau ou lorsqu'il en revient. On se demande avec anxiété quelle est la cause de l'arrivée de Louis XIV ; il ne va point au Louvre ni aux Tuileries, car il descend la rue de Richelieu, en sortant de la rue Saint-Honoré, et il paraît se diriger vers le rempart.

Le cortège arrive à l'hôtel de Colbert ; les rues Vivien et des Petits-Champs sont obstruées de carrosses qui reculent et de chevaux qui piétinent ; la paille, dont le paré est couvert, amortit le bruit des roues et celui des pieds des chevaux. Le roi a défendu d'entrer dans la grande cour de l'hôtel, quoique la porte se soit ouverte avec fracas pour le recevoir avec toute sa suite.

Il a mis pied à terre, en s'appuyant sur le bras de deux gentilshommes de la chambre. Le duc de La Feuillade, maréchal de France, colonel du régiment des gardes françaises, se tient, la tête découverte, à la droite du roi.

Louis XIV fait un pas en avant, et s'apercevant qu'il est accompagné par tous les seigneurs que le cérémonial place ordinairement à ses côtés et à sa suite, il se retourne vivement sur le seuil de la grande porte et il ordonne du geste à tout le monde de demeurer là, et de l'attendre en place, jusqu'à ce qu'il revienne.

— Sire, dit le duc de La Feuillade qui fait un pas en avant pour le suivre, Votre Majesté me permettra-t-elle... — Non, Monsieur, interromp Louis XIV avec impatience ; je veux être seul, absolument seul.

Et il continue lentement sa marche silencieuse à travers la cour déserte, sans que les domestiques de Colbert, frappés de stupeur et de crainte, osent se montrer sur son passage.

Louis XIV monta le grand perron, traversa le vestibule, s'avança dans les appartements, sans rencontrer personne. Il fut étonné, presque effrayé, de l'abandon où on le laissait, et de la solitude qui régnait autour de lui. C'était peut-être la première fois de sa

vie qu'il se voyait seul, lui le roi, dans un lieu étranger à la royauté.

Un cri de surprise, qui partit du fond d'un salon où il venait d'entrer, lui prouva qu'il avait été reconnu et qu'on annonçait sa visite à Colbert.

— Monseigneur ! Monseigneur ! répétait-on dans une chambre voisine. Le roi ! le roi ! — Oh ! mon Dieu ! s'écria en gémissant le malade, qui paraissait ne pouvoir s'arracher à un sommeil pénible et douloureux, on ne veut donc pas permettre que je meure tranquille !

Louis XIV avait toujours redouté la mort ; il en craignait l'idée et le spectacle. Il se repentait d'être venu, car il ne savait pas, en venant chez son ministre, que celui-ci fût si près de sa fin.

Il éprouva un malaise inexprimable, et il eut la pensée de s'en retourner sans avoir vu Colbert.

Il avait déjà fait trois pas en arrière, quand une porte s'ouvrit et que son mouvement de retraite fut arrêté par une espèce d'ecclésiastique qui parut devant lui, en faisant de si profonds saluts et de si humbles génuflexions, qu'il semblait avoir perdu l'équilibre et osciller sur lui-même, avant de tomber comme une masse sur le plancher.

Il ne tomba point cependant, et il continua, en marchant vers le roi, ses interminables et grotesques révérences.

Le roi fut très-désagréablement surpris à cette apparition ; il crut avoir en face de lui le prêtre qui administrait au moribond les derniers sacrements.

— M. Colbert est donc fort malade ? dit-il en voulant se retirer. — Sire, fort malade ! répondit l'homme aux révérences, qui n'avait pas encore interrompu sa marche oscillatoire et sa pantomime effarée. — Croit-on qu'il en mourra ? demanda séchement le roi. — On le croit, Sire, répliqua le salueur éternel. — La maladie n'est point contagieuse, j'espère ? — Non, pas que je sache, Sire ; c'est la pierre, le *calculus* des anciens, le *calculus valetudo* de Pline...

A chaque mot qu'il prononçait, le docte personnage saluait jusqu'à terre avec la régularité d'un battant de cloche.

— Qui êtes-vous ? interrompit Louis XIV qui avait hâte de partir. — L'abbé Jean Gallois, sous-bibliothécaire et secrétaire de Monseigneur... — Eh bien ! monsieur l'abbé, vous direz à votre maître que je suis venu pour le voir, et que je prie Dieu qu'il le conserve en sa sainte garde.

Louis XIV n'avait pas encore tourné le dos, que Colbert lui-même apparut au seuil de son grand cabinet de travail.

Le malade, que d'horribles douleurs avaient tenu depuis la veille courbé en deux et incapable de se mouvoir, s'avancait d'un pas ferme et la tête haute vers le roi.

Louis XIV crut voir marcher un spectre : il se demandait si Colbert n'était pas déjà mort, et il détournait ses regards en méditant une promptre retraite.

Colbert, qui s'était approché du roi avec un ineffable sentiment d'orgueil et de reconnaissance, voulut fléchir le genou et s'incliner profondément devant son royal hôte ; il fut trahi par ses forces ; ses deux genoux plièrent à la fois, et il tomba prosterné, sans pouvoir se relever, et même sans oser essayer de le faire.

— Relevez-vous, monsieur Colbert ! lui dit le roi avec douceur. — Sire, oh ! Sire ! répéta le ministre, qui n'était pas capable d'obéir à cette invitation. — Relevez-vous donc, Monsieur ; vous me faites peine ! Ici, chez vous, je ne suis pas le roi ; je suis une personne qui vous porte une grande amitié, et qui s'en vient elle-même s'informer de votre état. — Sire, je ne sens pas mon mal, quand je suis à vos pieds, quand je jouis de l'auguste présence de Votre Majesté ! — Vous avez été, dit-on, fort malade, monsieur Colbert ; mais vous irez mieux, vous guérirez bientôt, n'est-ce pas ! et je puis compter sur la continuation de vos bons services ? — Sire, dit Colbert toujours agenouillé, j'ai prié Votre Majesté de vouloir bien me permettre de résigner toutes mes charges entre ses mains. — Eh ! pourquoi cela, monsieur Colbert ? Vous n'êtes pas encore défunt, et il n'y a pas lieu à nommer vos héritiers. J'entends que vous restiez contrôleur de mes finances, surintendant de mes bâtiments, secrétaire d'État, investi de

toute ma confiance. Je ne vous rends pas votre liberté, Monsieur, et nous avons besoin de vous. — Mais, Sire, je vais mourir... — Non, vous ne mourrez pas, vous dis-je, puisque vos services me sont grandement nécessaires. Voilà ce que je suis venu vous déclarer, en vous pressant de vous rétablir tout à fait. — Que bénie soit ma maison, Sire, qui a eu l'honneur de recevoir Votre Majesté! — Ainsi, vous ne parlerez plus de votre démission, que je n'accepte pas, que je n'accepterai jamais, puisque je suis content de vous, monsieur Colbert... Mais, relevez-vous, je vous prie... cette posture humble et suppliante ne convient pas à un ministre que j'estime, que j'aime, que j'honore... Avez-vous donc commis quelque faute qu'il faille vous pardonner? — Sire, Sire, excusez-moi, je ne puis me relever!... je n'en ai pas la force. — Holà! quelqu'un! cria le roi.

L'abbé Gallois, qui ne s'était éloigné qu'autant que l'exigeait la discrétion, accourut à l'appel du roi, en saluant avec la même persévérance qu'auparavant. Il aida Colbert à se remettre sur pied, et il lui servit d'appui pour se soutenir sur ses jambes tremblantes.

Louis XIV avisa encore la figure hétéroclite de l'abbé Gallois, longue figure maigre et blême, percée de deux petits yeux de taupe et d'une large bouche édentée constamment ouverte et grimaçante. Une vieille houppelande de laine noire, grasseuse, mouchetée de taches et sursemée de poussière, collait sur les membres desséchés de ce squelette de savant, qui ne montrait pas trace de linge, et qui pourtant laissait sortir, de ses manches déchiquetées, une partie de ses bras en fuseaux, terminés par de monstrueuses mains qu'il semblait avoir trempées à plaisir dans l'encrier.

— Ce n'est pas là votre confesseur? dit le roi, qui revint encore une fois à ses préoccupations de fâcheux augure. — Non, Sire, c'est mon bibliothécaire, ou plutôt mon secrétaire, l'abbé Gallois, le plus savant homme du monde, qui a longtemps écrit pour le *Journal des Savants*, et qui connaît les livres mieux que M. Baluze lui-même... — Pourquoi ne le placez-vous pas à la tête de ma biblio-

thèque? — Ce serait une merveilleuse acquisition que ferait là Votre Majesté, et je lui céderais volontiers cet habile homme... Aussi bien, ajouta-t-il en soupirant, ne puis-je l'emporter avec moi dans l'autre monde?...

L'abbé Gallois saluait toujours, de droite et de gauche, en avant et en arrière, de façon que Colbert avait aussi sa part dans ce trémoussement révérencieux.

— Encore! s'écria Louis XIV, impatient. Je n'aime pas qu'on parle de mort devant moi... Eh bien! l'abbé Gallois sera donc notre bibliothécaire, et nous aurons soin que notre bibliothèque ne demeure pas dans l'étroit et vilain local où on l'a mise... On raconte des miracles de la vôtre, monsieur Colbert; vous me la ferez voir, une autre fois que nous aurons plus de loisir... — Sire, Votre Majesté va me quitter? murmura le moribond, avec un amer découragement.

Et ses yeux, brillants d'un feu sombre, s'humectèrent, parce qu'il sentait bien que cette séparation serait éternelle. Il s'était déjà séparé de sa femme, de ses enfants, de ses petits-enfants, de ses amis, mais il éprouvait peut-être plus de regrets à se séparer du roi.

— J'ai fait ce que je voulais faire, monsieur Colbert, lui dit Louis XIV avec bonté: je vous ai vu, j'ai vu que vous étiez encore propre à me prêter vos bons et loyaux services; vous avez repris votre démission et vous ne tarderez pas à reparaitre à Versailles. — Plût à Dieu, Sire! — Je vous attends au Conseil, dans quatre ou cinq jours au plus tard, monsieur Colbert; nous avons de grosses affaires à décider. — Je le sais, Sire, et c'est là surtout ce qui me désespère de vous abandonner dans un pareil moment... — Bon! interrompit le roi, affectant de donner le change à cette idée de mort prochaine que Colbert ramenait sans cesse. Quatre ou cinq jours de retard, et même davantage, c'est rien dans la question des protestants, ni dans celle de la guerre, d'autant plus qu'on négocie toujours à La Haye, et qu'on donne toujours la chasse aux religionnaires du Dauphiné... — Sire, dit Colbert, avec l'accent de la prière, Votre Majesté veut-elle

'accorder une grâce? — Laquelle? — Celle
de passer encore quelques instants dans ma
chambre, Sire. — Mais vous êtes incommodé,
Monsieur Colbert? vous avez quitté votre lit

pour me recevoir! — Me sera-t-il permis de
travailler une dernière fois avec Votre Ma-
jesté? — Soit, Monsieur, répondit le roi,
que cette bizarre fantaisie de malade fit



• Louis XIV prit le bras de Colbert de manière à soutenir les pas mal assurés du malade. (Page 353.)

rire. Conduisez-moi dans la salle du
conseil.

Colbert dont le teint s'était animé pendant
ce colloque, ne se fût pas souvenu de sa ma-
ladie, si son extrême faiblesse ne la lui eût
appelée : il chancela, en voulant marcher

seul devant le roi, pour lui montrer le
chemin.

Louis XIV, par un mouvement d'humanité,
dont il s'étonna lui-même, prit le bras de
Colbert et le posa sur le sien, de manière à
soutenir les pas mal assurés du malade, qui

avait fait signe à l'abbé Gallois de s'éloigner.

— Ah! Sire, s'écria Colbert avec attendrissement, quel honneur pour moi! quelle gloire pour mon nom! Votre Majesté daigne souffrir que je m'appuie sur elle!

Et ils entrèrent ensemble dans le grand cabinet de Colbert.

— C'est un trait digne de saint Louis, se disait tout bas l'abbé Gallois qui les avait suivis des yeux; digne de Charlemagne, digne d'Auguste ou de Jules César. Sa Majesté résume en elle tous ces grands hommes: *Cæsari multos Marios inesse*. Belle parole de Suétone que j'applique à notre Louis le Grand.

II.

Le cabinet où Colbert avait introduit Louis XIV témoignait, par son aspect général, des goûts littéraires et artistiques du ministre, comme de l'étendue et de la variété de ses occupations. On ne voyait que tableaux, statues, livres, médailles, cartes de géographie, plans en relief, papiers et cartons. Mais il n'y avait aucun désordre dans cette multitude de choses diverses, et chacune d'elles était à sa place avec une admirable symétrie.

Colbert offrit à Louis XIV le siège d'honneur, large fauteuil en bois doré, à dossier élevé, avec panaches, et à fond de tapisserie aux armes de Mazarin; il se plaça humblement sur un tabouret, devant le roi. Il avait encore une fois oublié son déplorable état de santé, et sous l'empire de l'exaltation morale qui lui donnait des forces factices, ses cruelles souffrances étaient suspendues pour quelques moments.

— Quel sera aujourd'hui l'objet de la séance? lui dit le roi en souriant. Madame la marquise de Maintenon, reprit-il, ne vous pardonnera pas de l'avoir privée d'assister au Conseil, comme d'habitude. — Sire, répondit Colbert, qui ouvrait la serrure d'un grand portefeuille de maroquin rouge à ses armes, madame de Maintenon est trop attachée à Votre Majesté, pour ne pas me savoir gré de préférer votre gloire à tout... — A tout? ré-

péta le roi avec une intention malicieuse et presque sardonique. — Oui, Sire, s'écria énergiquement le ministre, je lui sacrifierais volontiers ma famille, ma fortune, ma vie... — Et même vos ressentiments contre M. de Louvois? objecta Louis XIV, qui n'eut pas la charité d'épargner cette épigramme à ce fidèle serviteur mourant.

Colbert ne répondit que par un soupir. Ses yeux, où brillaient des larmes, s'arrêtèrent avec mélancolie sur le roi, comme pour lui demander grâce. Louis XIV se reprocha d'avoir fait une allusion si directe à l'implacable haine qui avait toujours existé entre ses deux ministres, et qui s'était accrue au point de rendre impossible leur présence simultanée dans le Conseil.

— Sire, ce n'est pas moi qui méconnaîtrai ce que vaut M. de Louvois comme ministre d'État, dit Colbert, qui mit une sorte de solennité de ton, de geste et d'air dans cette déclaration. Je sais tous les services qu'il a eu le bonheur de rendre à Votre Majesté; je sais de même ceux qu'il peut rendre encore; mais, aussi, je ne m'abuse pas sur les périls où il entrainera inévitablement la couronne de France quand je ne serai plus là pour les conjurer. — Assez, monsieur Colbert! interrompit Louis XIV blessé au vif, dans sa vanité de roi: je ne suis point venu céans pour entendre un réquisitoire injuste et passionné contre M. de Louvois!

Et comme le roi faisait un mouvement pour se lever, Colbert le retint, en lui montrant plusieurs ordonnances, préparées en double et triple expédition sur parchemin et déjà revêtues des sceaux, des visas et des signatures qui devaient leur donner un caractère officiel.

— Voici des ordonnances que Votre Majesté n'a pas signées? lui dit Colbert en s'efforçant de paraître calme et en comprimant autant qu'il le pouvait l'émotion de sa voix. — Il n'y pas de hâte, Monsieur! répondit le roi, qui, gardant rancune à son ministre, repoussait d'un air boudeur les parchemins qu'on lui présentait. — Il y a grande hâte pour moi, qui vais mourir, Sire! Il faut que j'en finisse promptement avec les choses de ce monde, pour ne m'occuper plus que de

celles de mon salut. — N'est-il pas odieux de n'avoir que des idées de mort ! murmura le roi avec dépit. Dépêchons, monsieur Colbert, et délivrez-moi bien vite de ce guet-à-pens de signatures.

Colbert, en silence, lui tendit une plume, et Louis XIV signa les trois premières ordonnances sans les lire.

La plume, qui s'était desséchée dans l'encrier, ne glissait pas sans difficulté sur le parchemin, et refusait, par intervalles, de fournir l'encre nécessaire aux traits qu'elle formait en criant sous la main du roi.

Louis XIV avait toujours eu à cœur d'écrire son nom avec beaucoup de netteté et de correction. Les résistances de cette plume rebelle commençaient à l'impatienter.

— Je signe de confiance, dit-il, mais je serais bien aise de savoir pourtant ce que je signe. — Les trois premières ordonnances que vous avez signées, répliqua Colbert, qui avait repris sa froideur et sa gravité ordinaires, sont relatives aux manufactures de soieries de Lyon. — Belle et riche industrie ! On peut dire que c'est vous, Monsieur, qui l'avez fait prospérer en France.

— Cette ordonnance concerne l'Académie royale de peinture et de sculpture, qui est une des plus grandes créations de Votre Majesté.

— C'est vous, monsieur Colbert, qui m'avez proposé son établissement et qui en avez dressé le plan. — Celle-ci est relative à l'Académie royale des sciences, une des plus magnifiques institutions qui soient au monde. — L'honneur vous en revient, monsieur Colbert, puisque vous m'avez proposé sa fondation. — Oui, Sire ; mais cette fondation, c'est vous seul qui l'avez faite, c'est vous seul qui la maintenez avec splendeur. — Encore une Académie, ce me semble ? objecta le roi avant de signer une ordonnance sur laquelle il jetait les yeux. — Celle des inscriptions et des médailles ; elle n'est pas nombreuse, mais elle a déjà beaucoup travaillé pour Votre Majesté ! — Elle a fait les devises de mes jetons et choisi les sujets des dessins de mes tapisseries. Vous avez là un homme très-expert en ces matières, un nommé Charles Perrault. — Il s'est retiré

de l'Académie, cette année, à la suite de la disgrâce de M. le comte de Vermandois qu'il aimait et honorait fort, car il lui donnait des leçons d'architecture militaire... — Et quelle est cette longue ordonnance ? dit le roi, qui se mit à la parcourir des yeux, au lieu de la signer. — C'est l'amnistie que Votre Majesté a promis d'accorder aux religionnaires du Dauphiné. — Moi, j'ai promis cela ! murmura le roi avec autant d'embaras que de dépit ; vous vous trompez, monsieur Colbert ; non-seulement je n'ai pas eu l'idée de faire grâce à des révoltés, qui ont osé, sous prétexte de religion, en venir aux mains avec mes troupes ; non-seulement je n'ai rien promis, mais encore j'ai donné des ordres pour châtier ces malheureux. J'ai même envoyé le sieur Lebret, conseiller en mes conseils, pour informer au sujet des troubles du mois de juillet... — Vous l'avez promis, pourtant, Sire. — Où ? quand ? — Au dernier voyage de Fontainebleau, il y a vingt jours environ, et j'ai dressé l'acte d'amnistie dès mon retour à Paris, quand la maladie m'a obligé d'y revenir. — J'ai dit, en effet, que l'amnistie accordée aux gens de campagne et autres, de basse condition, ne tirait point à conséquence ; mais j'ai dit aussi que, pour l'exemple, il fallait punir très-rigoureusement les gens de qualité qui avaient commis le crime de rébellion à force armée. — Voilà bien comme l'ordonnance a été faite, et s'il plaît à Votre Majesté d'en ouïr la lecture... — Non, j'en ai lu tout autant qu'il faut pour savoir ce qu'elle contient. — Sire, un roi qui pardonne est vraiment roi. — Ce sont là de vos lubies. Vous ne voulez pas qu'on ôte un cheveu de la tête des protestants ! Vous verrez qu'ils croiront qu'on les craint, si on les ménage ; ils recommenceront la guerre civile comme au dernier siècle, et il faudra refaire contre eux une Saint-Barthélemy. — Oh Sire, vous reculez bien au-delà de l'édit de Nantes ! — L'édit de Nantes ! l'édit de Nantes ! j'espère bien que nous le révoquerons. — Je suis content alors de mourir, avant cette révocation ! s'écria douloureusement Colbert. C'est encore Louvois, c'est toujours Louvois, qui vous empoisonne de ses infernales

idées !... — Colbert ! dit le roi en lui lançant un regard de Méduse. — Enfin, Sire, vous persistez à ne pas signer cette amnistie qui vous fera plus d'honneur qu'à moi, et qui vous gagnera les cœurs de ces braves gens, ce que ne sauraient pas faire les potences et les bourreaux. Il y a en France un million de protestants ; ce sont des ennemis, j'y consens, mais l'humanité fera plus contre eux que la rigueur, et les dragons de M. de Saint-Rhu auront moins de force pour les dompter et les réduire, que ce simple parchemin, daté de la quarante-unième année de votre règne et scellée de votre sceau. — Je ne résisterais pas tant si les gentils-hommes protestants du Dauphiné étaient rentrés dans le devoir ; mais vous n'ignorez pas qu'ils n'ont pas même déposé les armes, quoique leurs bandes aient été dispersées. Il en est même qui recommencent leurs brigues et qui travaillent, dit-on, à faire un nouveau soulèvement parmi leurs coreligionnaires du Vivarais et du Languedoc. On m'a parlé d'un certain comte de Chantemerle comme d'un des plus déterminés fauteurs de cette rébellion. J'ai donné des ordres pour qu'on lui fasse son procès par contumace et pour que nous ayons raison de cet insolent... — Le comte de Chantemerle ? répétait à demi-voix le ministre en feuilletant des papiers classés sur son bureau.

Colbert avait trouvé le papier qu'il cherchait ; c'était un rapport du lieutenant de police.

— Le comte de Chantemerle, dit-il en parcourant des yeux le rapport, est un bon gentilhomme... — Le comte de Chantemerle, que je n'ai jamais vu à la cour, interrompit le roi, quoiqu'il soit d'une bonne noblesse et qu'il possède une belle fortune, est un de ces huguenots de la vieille roche, qui seront toujours en guerre contre mon gouvernement. Il s'était mis à la tête des paysans que M. de Saint-Rhu a rencontrés dans le bois de Saou et qu'il poursuit encore dans les montagnes. C'est un homme fort dangereux et incorrigible. — N'est-ce pas la fille unique de ce gentilhomme que Votre Majesté avait fait enfermer au couvent des religieuses de l'Ave-

Maria, pour qu'elle y fût instruite dans la religion catholique ? — En effet, je me souviens de cette affaire. Ce fut la propre tante de cette demoiselle, madame de la Tour-du-Pin, qui pria madame de Maintenon de s'intéresser à la conversion de mademoiselle de Chantemerle. — Votre Majesté sait que mademoiselle de Chantemerle a été enlevée de l'Ave-Maria ? — Enlevée ? reprit le roi, avec une surprise mêlée de colère. Eh ! par qui enlevée ? — On l'ignore. — Comment ! M. de La Reynie ne m'a pas fait savoir cet audacieux attentat ? — Voici le rapport qu'il m'a transmis à ce sujet, et que ma maladie ne m'a point permis de communiquer à Votre Majesté. — Cette fille, dites-vous, a été enlevée, et l'on n'a pas découvert les ravisseurs ? — On estime que ce sont des gens de qualité, mais lesquels ? — Il faudra bien qu'on les trouve !... C'est sans doute le père qui aura voulu tirer sa fille de ce couvent, où elle était élevée dans la foi catholique. Je vous disais bien que M. de Chantemerle était un huguenot forcené et tout à fait dangereux. — M. de La Reynie continue les recherches, et... — Quand la chose est-elle arrivée ? demanda vivement le roi. — Dans la nuit du 16 au 17 août. — Dans cette même nuit où il y eut une épouvantable débâche dans l'académie de jeu des soi-disant Templiers. — Rue de Jouy, vis-à-vis du jardin de l'Ave-Maria. — Il y avait là, assurément, plusieurs personnes de la cour : le marquis de Biran, le chevalier de Lorraine et son frère, le comte de Marsan. Ce ne sont pas eux, ce me semble, qui enlèvent des filles ! — On retrouvera certainement ce ravisseur, et, serait-ce le père lui-même... Et vous voulez, monsieur Colbert, que je pardonne à cet effronté, qui, non content de résister à main armée aux ordres du roi en Dauphiné, fait forcer un couvent dans ma capitale, et enlève une fille que j'y avais mise ! — Il est vrai de dire que cette fille est la sienne... — Qu'importe ! ne suis-je pas le roi, s'il est le père, et n'ai-je pas sur tous mes sujets un pouvoir sans bornes ? — Assurément, Sire, et nul ne le conteste. — M. de Chantemerle sera donc puni comme il le mérite, et le sieur Lebret est averti de ne lui

faire aucune grâce, quand on sera maître de sa personne. — Soit, je ne m'y oppose pas; mais les pauvres gens qu'il a poussés à la rébellion se recommandent à la miséricorde de Votre Majesté. Ils n'osent rentrer dans leurs maisons, et ils errent à travers les bois et les montagnes, mourant de faim et de froid. Ne suffit-il pas que leur temple ait été rasé et qu'on ait bâti à la place une pyramide expiatoire qui rappellera leur révolte et leur châtement?

La pyramide est-elle déjà construite? demanda vivement le roi.

— En voici le dessin et l'inscription. — Je signerai donc l'ordonnance d'amnistie pour vous faire plaisir, monsieur Colbert, mais à condition que les grands coupables, notamment M. de Chantemerle, en seront exceptés. — Bien entendu, Sire; on a laissé en blanc la place de leurs noms. — Il n'y a pas de quoi écrire plus de dix noms, et nous en avons bien davantage.

Colbert reprit la plume que le roi avait déposée sur le bureau, et il la lui représenta en s'inclinant. Le roi signa lentement.

— Vous teniez donc beaucoup à votre ordonnance? lui dit Louis XIV en la lui rendant. — Oui, Sire, puisque je m'étais engagé à obtenir cette amnistie. — A qui aviez-vous fait cette promesse? dit sévèrement Louis XIV. — A mon confesseur, à l'abbé Cornouailles. — Votre confesseur? dit le roi, qui se radoucit aussitôt. D'où vient qu'un prêtre catholique prend un si vif intérêt au sort des huguenots? — C'est un saint homme selon l'Évangile, Sire; il pardonnerait à ses plus cruels ennemis. Mais dans cette occurrence, il s'intéresse naturellement aux habitants de sa ville natale, car il est né à Saou; il y a encore sa famille. — Et la famille de l'abbé Cornouailles est protestante? — Son frère, du moins, un frère qu'il aime plus que tout au monde. — Un frère huguenot! — Ministre de la religion prétendue réformée. — Voilà qui est considérable! madame de Maintenon ne le voudra pas croire! — Enfin, Sire, grâce à vos volontés, j'ai pu remplir ma promesse et je mourrai tranquille. — Encore!... Mourir!... A quoi bon parler de cela?... Mais, ajouta le roi avec

une intention de curiosité bienveillante, n'avez-vous pas fait d'autres promesses, à l'accomplissement desquelles je puisse servir?

— Sire!... balbutia Colbert, qui cherchait à lire dans les yeux du roi le sens de cette question. — Allons, dites!... Je n'ai rien à refuser à un si bon serviteur que vous êtes.

— Sire, vous avez lu ma lettre? demanda d'une voix éteinte, le ministre qui tremblait plus encore d'émotion que par la violence du mal qu'il sentait renaître. — Votre lettre? dit le roi en se rembrunissant, quelle lettre?

— La lettre que j'ai fait remettre à Votre Majesté et qui, sans doute, a motivé sa visite... — Je n'ai pas eu de lettre de vous, monsieur Colbert. — Il y a trois jours, Sire?

— Cette lettre ne m'est point parvenue. Qui donc était chargé de me la remettre? — Mon secrétaire, l'abbé Gallois, dit Colbert prêt à défaillir. — On ne m'a rendu aucune lettre de votre part. — Votre Majesté n'a pas reçu cette lettre!

balbutia le ministre, qui avait éprouvé une telle secousse de surprise et de colère, que ses douleurs physiques, un moment suspendues, se renouvelèrent avec plus d'intensité qu'auparavant. — Non, vous dis-je. Mais que contenait cette lettre de si secret, de si important, que sa perte vous semble irréparable? C'est à vous de me dire de vive voix ce dont il s'agit. — Sire, je ne puis, je ne pourrai!... repartit Colbert avec effort. — Vous ne pourrez? reprit le roi étonné et inquiet. — Ah! Sire, cette lettre..

Pardonnez! je souffre, je souffre tant!... — En deux mots, dites ce que contient cette lettre! dit le roi brusquement et durement.

— C'est... Je n'ai pas la force... Sire, c'est une réparation tardive... — Quelle réparation?... Dépêchez, Monsieur, si la chose implique la gloire ou l'honneur du roi. — Oui, Sire: la justification de votre fils, de M. le comte de Vermandois. — Ce méchant sujet? murmura Louis XIV, en se mordant les lèvres. — Sire, je vous jure! dit Colbert à qui la souffrance ôtait la parole par intervalles. — Ne jurez pas, Monsieur, mais dites vite ce que vous avez à dire. — Je vous jure qu'il est innocent! — Innocent! Ce libertin, ce débauché, qui déshonore mon nom, et dont je me repens d'avoir fait un

fils de France ! — Non, Sire ; il a été indigne-ment calomnié ; il est jeune, il est passionné, mais il n'a pas commis... — Assez, monsieur Colbert, assez sur ce chapitre. Au reste, je lirai votre lettre, quand elle me parviendra... — Je suis bien mal, Sire ! oh ! bien mal ! disait Colbert, les yeux égarés et les membres crispés. — N'allez pas mourir devant moi, monsieur Colbert ! dit le roi, en se levant avec précipitation. — Cette lettre... Aurai-je encore le temps ?... Mais elle renfermait les preuves de l'innocence... — C'est bon, monsieur Colbert, ne vous en inquiétez plus, on la retrouvera, je la ferai chercher.

Louis XIV avait hâte de se soustraire au spectacle affligeant de l'horrible crise à laquelle le malade était en proie, car Colbert ne pouvant plus même retenir les plaintes étouffées que lui arrachait la souffrance, se tordait en convulsions sur son fauteuil.

— Adieu, monsieur Colbert, dit le roi en se dirigeant vers la porte, il faut vous soigner. Je vous enverrai Fagon. Si j'étais médecin, je resterais davantage, mais je n'y puis rien et me retire. — Sire, Sire, vous me quittez ainsi ! s'écria Colbert, qui avait essayé inutilement de se lever. — Encore une fois dit le roi en se retournant vers lui avant de sortir du cabinet, avez-vous quelque requête à m'adresser ?... Apprenez-moi comment il faut vous témoigner mon estime, mon affection... Êtes-vous curieux de savoir quel doit être, après vous, le partage de vos charges ? — Pitié ! pitié, mon Dieu ! dit Colbert, à qui l'angoisse du mal ôtait la faculté de voir et d'entendre. — Il n'entend plus même ce qu'on lui dit !... grommela le roi en sortant. C'est dommage ! c'était un habile homme.

Dans la galerie qui précédait le cabinet, Louis XIV se retrouva en face de l'abbé Gallois qui lisait, et qui ne leva pas les yeux de dessus son livre, quoiqu'il lui adressât la parole.

— Monsieur, lui dit-il, allez porter secours à M. Colbert qui se meurt !

L'abbé Gallois ne bougea pas plus qu'une souche, et le roi s'éloigna sans avoir à subir de nouveaux saluts.

Louis XIV se sentait mal à l'aise dans cet

hôtel désert et silencieux, où la mort semblaient avoir élu domicile. Il traversa à la hâte les appartements et descendit dans la cour, sans rencontrer un visage humain.

Il ralentit le pas et reprit sa démarche calme et majestueuse, quand il aperçut ses officiers et les personnes de sa suite stationnant à la porte de l'hôtel.

III.

Dans un des sites les plus pittoresques et les plus sauvages de la forêt de Fontainebleau, on avait construit, vers 1660, une petite maison isolée, qui existe encore aujourd'hui, et qui a conservé son nom d'Ermitage de la Madeleine.

L'origine de cet Ermitage se rattachait, disait-on, à une histoire tragique dont le château de Fontainebleau aurait été le théâtre. Voici l'histoire, telle qu'on la racontait alors à vingt lieues à la ronde :

La femme d'un officier de la vénerie du roi s'était laissé entraîner dans les égarements d'une passion criminelle : elle avait pour amant un jeune seigneur de la cour, qui lui témoignait assez de tendresse pour qu'elle conçût l'espérance de se faire épouser par lui, si elle devenait veuve.

Mais le mari n'avait garde de vouloir mourir. Quoiqu'il ne fût ni gênant, ni jaloux, elle eut la pensée de se débarrasser de cet obstacle vivant. Elle imagina de faire ramasser dans la forêt plusieurs vipères de l'espèce la plus dangereuse. On prétend même qu'elle les aurait recueillies elle-même à l'endroit où fut bâti plus tard l'Ermitage de la Madeleine.

Quoi qu'il en soit, un matin, le mari fut trouvé mort dans son lit, le cou, les bras et les jambes entortillés de grandes vipères noires qui l'avaient piqué pendant son sommeil. L'événement parut étrange ; mais on n'en rechercha pas la cause secrète. On feignit de croire que le pauvre homme avait rapporté de la chasse, dans son carnier, les vilaines bêtes qui s'en étaient échappées pour venir se réfugier dans son lit.

La femme est veuve, suivant ses désirs

adultères ; elle se voit déjà remariée au gentilhomme qu'elle aime ; mais celui-ci avait soupçonné le crime de sa maîtresse, ou bien elle le lui avait avoué. Toujours est-il que ce fut la fin de leur liaison coupable. Il assura toutefois une petite fortune à cette femme avant de se séparer d'elle, en contractant une alliance conforme à son nom et à son rang.

La malheureuse, qui n'avait pas tiré de son crime le fruit qu'elle en attendait, fit élever une maison à l'endroit même où elle avait peut-être conçu l'idée de ce crime et trouvé les moyens de l'exécuter. La maison construite, elle s'y retira et y vécut quelques années, absolument seule, dans la dévotion et la pénitence.

Elle inventa, dit-on, une singulière façon d'expier le meurtre qu'elle avait commis. Elle marchait toujours pieds nus dans la maison et dans l'enclos qui en dépendait, et elle s'exposait ainsi aux piqûres des vipères qui étaient et qui sont encore très-multipliées dans cette partie de la forêt.

La Providence ne voulut pas qu'elle périt de la même mort que son mari, et les vipères passaient auprès d'elle sans lui faire de mal. On la surnomma donc la *Dame aux vipères*, et la maison qu'elle habitait fut appelée, dès cette époque, l'Ermitage de la Madeleine.

Cette histoire n'était peut-être qu'un conte fait à plaisir ; dans tous les cas, la curiosité populaire s'en empara de telle sorte, que la *Dame aux vipères*, qu'elle eût existé ou non, passait encore pour l'habitante mystérieuse de l'Ermitage.

Cependant, depuis dix ans, cet Ermitage n'était plus habité, quand tout à coup les volets se rouvrirent et la vieille porte accusa le passage d'êtres humains, en se montrant un jour débarrassée des hautes herbes et des ronces qui l'obstruaient auparavant.

Les bûcherons de la forêt racontaient aussi qu'ils voyaient passer, le soir ou le matin, un cavalier enveloppé dans son manteau et accompagné d'un seul domestique également à cheval.

Ils n'avaient point osé s'approcher de ces deux inconnus qui se dirigeaient toujours,

par le même chemin, vers la Madeleine.

Un de ces bûcherons, plus hardi et plus indiscret que les autres, les avait suivis de loin, et s'était assuré qu'ils entraient dans l'enclos de l'Ermitage.

Il y eut donc parmi les bûcherons, les contrebandiers, les carriers et les autres habitants de la forêt de Fontainebleau, une recrudescence de récits romanesques et merveilleux dont la Dame aux vipères était l'héroïne.

Au reste, cette dame, morte ou vivante, femme ou démon, inspirait généralement une si grande frayeur à ces pauvres gens, qu'aucun d'eux n'aurait eu le courage, après le coucher du soleil, de s'arrêter à cent pas de la Madeleine.

Il était plus de sept heures du soir : le soleil, en s'abaissant derrière la forêt, laissait encore filtrer, à travers les cimes des chênes, quelques rayons qui se répandaient en effluves lumineuses sur les masses noires du coteau de Valvins.

Des nuages aux reflets dorés et rougeâtres couronnaient le couchant et semblaient enflammer le cours de la rivière, que l'ombre des bois commençait à envahir.

La Madeleine était déjà plongée dans les ténèbres, tandis que les vastes plaines qui lui faisaient face, de l'autre côté de la Seine, conservaient assez de jour ou de crépuscule, pour que les formes et les couleurs des objets fussent encore distinctes dans le tableau calme et harmonieux du paysage.

Deux femmes se trouvaient en ce moment accoudées sur la balustrade d'une fenêtre du premier étage, qu'elles avaient ouverte avec précaution.

— Mademoiselle, dit une de ces deux femmes, il faut nous retirer d'ici, croyez-moi ! — Il fait trop sombre pour qu'on nous voie, répondit l'autre ; et, d'ailleurs, qui pourrait nous voir ? — Que sais-je ? nous ne sommes pas seules dans cette forêt. — Qu'importe ! des bûcherons, des braconniers, des chasseurs... — Des chasseurs, oui, des chasseurs ; c'est ce que je crains le plus. — Quel mal peuvent-ils nous faire ? — A coup sûr, ils ne nous tueraient pas comme des biches. — Je voudrais bien, moi, qu'un de ces chas-

seurs passât près de nous. — Et s'il en passait un tout à l'instant, que feriez-vous, s'il vous plait? — Je l'appellerais et lui parlerais. — Vous oseriez! Parler à un homme qu'on n'a jamais vu, qu'on ne connaît pas, même de nom, qui peut être un très-méchant garçon... — Sinon un fort honnête et serviable. — Vous avez, Mademoiselle, des hardiesses que je ne comprends pas. — La belle affaire, que de parler à quelqu'un! — Mais ça, que lui diriez-vous à ce quelqu'un? — Je lui demanderais d'abord en quel lieu nous sommes. — A quoi bon? Aussi bien ne le savons-nous pas? — Il m'a dit que nous étions à Charenton! reprit la jeune fille, secouant la tête en signe de doute. — A Charenton ou autre part, je ne m'en soucie pas, puisque c'est la volonté de monsieur votre père... — Il est vrai! — Puisque M. le comte de Chantemerle doit venir nous rejoindre ici... — Tu as raison, Thérèse. — Puisque nous devons d'un jour à l'autre retourner au château en Dauphiné. — Je ne le désire pas! dit l'autre avec un soupir, en ayant l'air de se parler à elle-même. — Vous ne le désirez pas? vous ne désirez pas revoir ce cher pays, que nous avons quitté depuis plus de quatre ans, à la mort de votre mère? — Oh! combien je désire, au contraire, me retrouver à Chantemerle, auprès de mon père! Mais... — Mais... — Tu comprends; je voudrais qu'il fût avec nous, et j'ai peur qu'il n'y soit pas. — M. Breton? — Oui, M. Louis Breton, qui sera certainement retenu à Paris, hélas! — Pourquoi cela? Qui vous l'a dit? Il m'a dit le contraire, lui. — Il t'a dit qu'il nous accompagnerait à Chantemerle? — Sans doute. — Qu'il y resterait avec nous? — Évidemment. — Mais vous pensez toujours à M. Breton? Vous y pensez trop! — C'est bien naturel; il m'apporte des nouvelles de mon père, et il est le seul au monde qui semble s'intéresser à moi sur la terre. — Vous ne me comptez pour rien, donc! — Toi, ma bonne Thérèse, je n'ignore pas comme tu m'es attachée, et cette affection que tu me portes dès l'enfance, je la paie d'une semblable et égale affection. — Tenez, Mademoiselle, je n'en suis pas moins jalouse de M. Breton. — Tu railles! — Ja-

louse de l'intérêt qu'il vous inspire, ce brave jeune homme qui s'est dévoué pour nous faire sortir de prison! — Il n'y a pas là un grand dévouement! — Je n'aime pas à vous entendre diminuer la part de reconnaissance que vous lui devez. — Je suis, je te jure, très-reconnaissante; mais enfin il ne s'est pas fait tuer pour nous. — Vous seriez donc bien aise qu'il se fût fait tuer, ce brave jeune homme? — Je ne dis pas cela!... Tu me fais dire tout le contraire de ce que je veux dire. — Je ne vous fais rien dire, Mademoiselle; seulement, vous cachez votre jeu. — Je cache mon jeu! Quel jeu? — Vous jouez l'ingrate, ce soir, parce que M. Breton vous paraît être en retard, et que vous l'accusez au fond du cœur de marquer moins d'empressement; mais, à parler franc, vous jugez comme moi ce qu'il a fait pour notre délivrance... — Il a remplacé M. le pasteur Cornouailles, qui s'est trouvé empêché, voilà tout. — Voilà tout! n'est-ce rien que de s'exposer à être pris par les archers du guet, conduit à la geôle du Châtelet, reconnu pour un protestant, accusé de rapt et condamné, sur ce fait, à la prison, aux galères, peut-être au gibet! — Fi donc! un gentilhomme! — Ah! je ne savais point que M. Breton fût gentilhomme! — Il l'est, il doit l'être! il en a la mine, et j'en jurerais presque! — Soit! j'en reviens à son action, qui sent bien son gentilhomme, en effet. Tout est préparé pour notre fuite, avec tant de bonheur qu'on n'oserait pas la retarder d'un jour, d'une heure; nous sommes averties; nous devons, à minuit, quitter notre cellule, descendre dans le cloître, traverser le jardin, ouvrir une porte qui communique avec la rue et monter dans un carrosse qui nous attend. Les choses se font ainsi qu'elles ont été convenues: nous voilà enfin arrivées à cette petite porte. Comme nous tremblions, Mademoiselle, en mettant la clef dans la serrure! — J'étais si troublée, que je ne me souviens plus de rien. — Quoi! vous avez oublié le bruit qui venait de la rue voisine, ces chants, ces rires, ces cris, ces éclats! Nous étions sur le point de nous enfuir et de rentrer dans notre cellule. — C'est comme un songe pour moi, te dis-je, et ma mémoire n'en a

gardé que des traces confuses et à demi effacées. — Tout au contraire, ces souvenirs sont encore si présents à mon esprit, qu'il me semble être encore à ce moment-là. — Je me rappelle pourtant l'apparition de M. Louis Breton. — Il nous a bien fait peur ! je l'ai pris d'abord pour un coupeur de bourses. — Pas moi ; j'ai cru que c'était un sergent. — Un sergent, oui, quand il se tenait debout, immobile, dans l'ombre ; mais quand il s'est détaché du mur, quand il a fait un pas vers nous, quand son manteau s'est entr'ouvert... — Sa démarche était si noble et si dégagée ! je n'ai plus eu peur ! — Un seigneur de la cour n'a pas meilleur air, je l'avoue, et je doute fort que M. Breton soit, comme il l'a dit, un simple clerc de procureur. — N'as-tu pas compris qu'il disait cela, pour se divertir ? Les clercs de procureur ne sont pas faits de la sorte. — Il a des mains si blanches, si polies, si bien ordonnées, qu'il se garde sans doute de les tacher d'encre. — Il est mis de si galante façon ; il porte de si riches dentelles, de si beaux habits, de si merveilleux linge !... — Tant de rubans, tant de plumes, tant de nœuds !... — Qu'on dirait un seigneur... Je me suis demandé quelquefois comment M. Louis Breton avait pu s'habiller en gala pour venir, en pleine nuit, prêter son assistance à notre fuite du couvent. — Il ne s'était point habillé de cette manière, tout exprès pour l'expédition ; car, nous a-t-il dit, il se trouvait dans une assemblée au Marais, quand il a reçu avis de se rendre à la hâte derrière le mur du jardin de l'Ave-Maria pour nous recevoir à notre sortie, en l'absence de M. le pasteur Cornouailles. — Es-tu bien sûre qu'il nous ait donné tous ces détails dans le moment ? — Non pas dans le moment même, mais quand il nous eût fait monter en carrosse et s'y fut assis auprès de nous. — J'étais si troublée, que je ne me rappelle pas ce qui s'est passé ! — C'est alors seulement qu'il a parlé, car il n'avait rien dit jusque-là, si ce n'est que quand vous lui demandâtes à voix basse : « N'est-ce pas vous, Monsieur, qu'il faut suivre ? » il répondit sur-le-champ, avec une très-gracieuse salutation : « Oui, Madame,

s'il vous plaît. » Là-dessus, nous entrâmes dans le carrosse et il y eut, entre nous, un assez long intervalle de silence. — C'est moi qui le rompis, pour m'informer de l'endroit où nous allions. — Il fut toujours fort réservé en ses réponses, à ce point que j'aurais eu défiance s'il n'eût parlé de M. votre père en homme qui le connaît assez particulièrement. — Il parla ensuite de M. le pasteur Cornouailles, chez lequel il avait ordre de nous conduire. — Je m'étonne, toutefois, qu'il ne nous y ait pas conduites. — La mémoire me revient à ce sujet : après deux heures de route, nous nous arrêtâmes pour changer de chevaux, et M. Louis Breton, qui était descendu seul du carrosse où nous ne bougions pas, apprit que le pauvre pasteur avait été saisi et mené en prison. — Voilà comme on traite les pauvres fidèles de la religion réformée ! Il faut savoir gré à M. Breton de nous avoir mises en lieu de sûreté. — Nous avons fait assez de chemin cette nuit-là pour qu'on ait perdu notre trace, Dieu merci ! — Nous ne sommes pourtant pas trop éloignées de Paris, à Charenton ! — Mais je n'avais pas oui dire qu'il y eût une forêt à Charenton ? — Il y a des arbres tout alentour ; nous ne savons point si c'est une forêt. — Oh ! c'est une grande forêt. Ce matin, tu dormais encore, et je n'avais pu fermer l'œil de la nuit. Je me suis levée sans bruit ; j'ai entr'ouvert les volets d'une fenêtre qui regarde le bois, pour respirer l'air frais. Ma vue s'égarait distraitemment à travers les feuillages ; soudain, j'ai entendu aboyer des chiens et sonner du cor. C'était une chasse qui passait. J'ai distingué au loin, dans une clairière, des piqueurs à cheval. — Pourvu que les chasseurs ne vous aient pas vue ! — Il y en a deux qui se sont approchés de la maison. — Et ils vous ont aperçue à la fenêtre ? — J'en ai belle peur. Ce n'étaient pas des chasseurs ordinaires ; ils avaient l'un et l'autre une grande mine ; ils portaient de magnifiques habits ; ils montaient des chevaux superbes... — Vous auriez dû me réveiller pour voir cela, Mademoiselle ! — Ils étaient tous deux en deuil, et j'eus le temps de les examiner à loisir, parce qu'ils mirent pied à terre pour causer

plus commodément à voix basse, sans craindre d'être entendus. — Vous avez entendu pourtant, vous, ce qu'ils disaient? — Quelques mots à peine, auxquels je ne compris rien; il s'agissait de certaine affaire fort secrète, comme si ce fût un complot; car, plusieurs fois, celui des deux qui paraissait d'une condition et d'un rang supérieurs retint l'autre par la manche, en l'invitant à baisser la voix. — Et quand ils vous virent, ils crurent que vous les écoutiez? — Peut-être!... Leurs yeux se tournèrent simultanément de mon côté et se fixèrent sur moi... — Que firent-ils quand ils vous eurent vue? — Je ne sais, car je me retirai précipitamment de la fenêtre, et quand j'y revins, au bout d'un quart d'heure, pour me rendre compte de mon imprudence, les deux chasseurs s'en étaient allés. — Ou bien ils vous épiaient, cachés dans un fourré. — J'étais dans des transes effroyables, et je tremblais à chaque instant qu'on ne frappât à la porte. — On aurait eu beau frapper, nous n'eussions point ouvert. — Assurément; mais ces chasseurs-là avaient la mine de gens qui n'attendent pas longtemps devant une porte fermée. — Ils eussent attendu longtemps, toutefois, à moins qu'ils ne l'enfonçassent. — Enfin ils sont partis, et comme je ne les ai pas revus de toute la journée, j'espère qu'ils ne reviendront pas. — Ils vous ont donc parlé? Vous auraient-ils fait des menaces? — Des menaces? oh! que non pas; mais ils m'auraient parlé volontiers. — Qui vous le donne à penser? — L'un a souri en me regardant, l'autre a fait le simulacre de m'envoyer un baiser avec la main. — Voilà un impertinent bien hardi! J'aurais voulu être là pour lui dire son fait. — Il t'eût répondu, sans doute, en renouvelant sa pantomime familière. C'est un homme de qualité, j'imagine, et ces personnes-là se croient tout permis. D'ailleurs, on ne peut deviner ici que je suis la fille du comte de Chantemerle. — Et moi, votre humble servante, après avoir été votre sœur de lait. — Thérèse, n'es-tu pas mon amie, mon amie d'enfance? — Oh! Mademoiselle, il est bien vrai que je vous aime plus que tout au monde; mais je n'oublie pas la dis-

tance qui nous sépare, et que votre généreux cœur daigne parfois oublier. — Va, Thérèse, si la noblesse de l'âme témoigne de la noblesse du sang, tu es ma véritable sœur. — Je veux l'être, du moins, Mademoiselle, par ma fidélité à vous servir.

Mademoiselle de Chantemerle ne répondit pas; elle écoutait. — A quoi pensez-vous Mademoiselle? lui demanda Thérèse, n'entendant pas encore un bruit vague et lointain qui retentissait au fond du cœur de sa compagne. — Ce sont eux! s'écria mademoiselle de Chantemerle. N'entends-tu pas les pas de leurs chevaux?

Mademoiselle de Chantemerle, toute tremblante d'impatience, toute radieuse de joie, était déjà devant la porte fermée de l'Ermitage, et frappait dessus avec ses petites mains, comme si quelqu'un se trouvait là pour ouvrir.

IV.

Deux cavaliers, qui arrivaient au trot, en se suivant à peu de distance l'un de l'autre, n'étaient plus qu'à quelques portées de fusil de l'Ermitage de la Madeleine, quand ils entendirent de loin le galop d'un cheval derrière eux.

— Monseigneur! Monseigneur! s'écria celui qui allait à la suite de l'autre.

Ce dernier, que sa marche rapide n'empêchait pas de prêter l'oreille à tous les bruits, avait tressailli de surprise et d'inquiétude en reconnaissant que le cavalier qui galopait ainsi, à travers la forêt, venait du côté de Fontainebleau.

Il pensa que ce cavalier, qui tenait la même route que lui, avait le projet de le rejoindre.

Était-ce un ami? était-ce un ennemi?

Dans le doute, il fallait l'attendre ou bien l'éviter. Ce second parti à prendre eût été conseillé par la prudence ou par la peur.

Le jeune homme se demanda un instant ce qu'il devait faire; il n'hésita pas à choisir le parti le moins prudent et le plus courageux.

Il avait ralenti la marche de son cheval:

il l'arrêta tout à fait, en tournant la bride, au milieu du chemin.

— Monseigneur, lui dit avec émotion son domestique, il y a quelqu'un à votre poursuite. — Je veux voir qui ce peut être! reprit le jeune homme, qui avait tiré son épée. — Mais, Monseigneur, si c'étaient des voleurs! répliqua l'autre, qui voulut se placer en avant, le pistolet au poing. — Éloigne-toi, Moufle, car tu me couvres mal à propos, et je veux leur parler en face. — Monseigneur, il y a des gens qui ont de si perfides intentions! — Tu t'effraies à tort, mon pauvre Moufle; nous sommes deux, et c'est un seul cavalier qui s'en vient vers nous, à moins qu'ils ne soient plusieurs sur le même cheval, comme les quatre fils Aymon. — Je serais plus tranquille, Monseigneur, si Votre Altesse Royale était entrée à l'Ermitage? — Dieu me garde de causer quelque ennui à cette chère demoiselle!... J'entends que personne au monde ne sache ou ne soupçonne que je la viens voir secrètement et que je m'intéresse tant à elle.

En ce moment, la lune, qui était cachée par de hautes futaies, se dévoila tout à coup en s'élevant au-dessus de la cime des arbres, et sa lumière bleuâtre, traversant une clairière entrecoupée de grandes ombres, enveloppa les deux cavaliers qui stationnaient au milieu du chemin et qui semblaient en défendre le passage.

Le plus jeune des deux annonçait bien, par son extérieur noble et fier, qu'il était le maître. L'autre, au contraire, par sa contenance humble et respectueuse, avait à cœur de marquer la distance sociale qui le séparait de son compagnon.

Ce personnage, dont le menton imberbe, le teint frais et pur, les traits à peine formés, la physionomie douce et ouverte, accusaient une extrême jeunesse, pouvait cependant s'attribuer un âge bien supérieur à celui qu'il paraissait avoir, car il n'avait guère que seize ans; mais sa taille moyenne, élégante et bien prise, ses épaules larges, sa poitrine proéminente, ses membres robustes, en un mot tout l'ensemble de sa belle et vigoureuse constitution témoignait de sa force de corps comme de l'énergie de son moral.

On lui aurait donné au moins vingt ans, n'eussent été l'expression enfantine de son visage et le duvet qui couvrait ses joues blanches et roses, la timidité de son regard et le timbre cristallin de sa voix.

Il était entièrement vêtu de deuil, de même que son écuyer; mais, quelque soin qu'il eût pris de ramener son costume à la plus sévère simplicité, il n'avait pas songé que la beauté des étoffes, des rubans, des plumes et des dentelles qui composaient ce costume en trahissait inévitablement la richesse.

Il montait d'ailleurs une jument admirable, à la robe isabelle; c'était un genêt d'Espagne du plus grand prix; on n'en voyait de semblables que dans les écuries du roi.

Le cavalier inconnu, que ce beau jeune homme attendait de pied ferme, avait poussé sa monture avec moins d'empressement, lorsqu'il eut cessé d'entendre le trot des deux chevaux qu'il s'efforçait d'atteindre.

Il continuait toutefois à suivre au hasard, malgré une obscurité profonde, la route où il s'était engagé.

— Halte-là! lui cria le jeune homme d'une voix qu'il s'efforçait de rendre mâle et menaçante. — Ah! Monseigneur, c'est vous? répondit aussitôt une voix qu'il ne reconnut pas.

Et le cavalier, qu'on ne voyait pas encore dans les ténèbres, mais qui pouvait déjà distinguer, à la clarté de la lune ceux auxquels il s'adressait, se mit en devoir de modérer l'ardeur de son cheval, qu'il eut beaucoup de peine à faire changer d'allure, et qui s'arrêta enfin en piétinant, tout blanc d'écume, vis-à-vis des autres.

— C'est M. de Périgny! dit à voix basse l'écuyer que le sentiment des convenances fit reculer à dix pas en arrière. — M. de Périgny! répéta le jeune homme avec un accent de dépit bien prononcé. — Lui-même, Monseigneur, reprit le nouveau venu qui cherchait un exorde pour entrer en matière, et qui se sentait assez embarrassé de la mission qu'il avait à remplir. — Il est bien heureux que je ne vous aie pas tué, car je croyais avoir affaire à un voleur!... Mais, pour Dieu! que venez-vous faire à cette

heure dans la forêt? — Je viens avertir Votre Altesse que M. son gouverneur la demande. — M. le marquis de Monchevreuil voudra bien attendre, s'il lui plaît, que je sois de retour de ma promenade. — Il attendra certainement, Monseigneur; mais il fallait que Votre Altesse fût prévenue... — De quoi, je vous prie? — Qu'il est arrivé un courrier de Versailles avec une lettre du roi; que M. de Monchevreuil, qui a reçu cette lettre, s'est présenté aux appartements de Votre Altesse pour la voir; qu'on lui a répondu, suivant vos ordres, que Votre Altesse reposait; qu'il a fort insisté pour entrer, mais que je m'y suis opposé en prétextant votre état de malaise... — Enfin, M. de Monchevreuil s'est retiré, et me laissera dormir jusqu'à demain. — Il s'est retiré de très-méchante humeur, et je ne doute pas qu'il n'en écrive au roi. — En vérité, je n'aurai pas le droit de dormir sans qu'on s'en vienne troubler mon sommeil! — Voilà bien ce que j'ai dit à M. le gouverneur; mais il a répondu qu'un ordre du roi était plus fort que tout, et ne souffrait pas de remise. — M. de Monchevreuil devrait comprendre que je suis hors de page, et que les fils de France, à l'âge où je suis, n'ont plus de gouverneur qu'à titre honoraire. — C'est bien là comme je l'entends, Monseigneur; mais M. de Monchevreuil prétend avoir des ordres particuliers du roi. — J'ai beaucoup de respect pour les ordres de Sa Majesté, et je m'y soumettrai humblement dès que Sa Majesté daignera me les transmettre elle-même. — M. de Monchevreuil ne reviendra donc que demain pour parler à Votre Altesse. — Eh bien, soit; il sera temps de savoir demain ce qu'il avait à nous dire ce soir. — Assurément, Monseigneur, mais comme Votre Altesse a dit qu'elle irait à Paris... — Oui, sans doute, j'y veux aller demain, cette nuit même... — Votre Altesse a donné des ordres pour que sa voiture l'attendit à minuit... — Je change d'avis, je partirai à cheval. — Mais, Monseigneur, M. de Monchevreuil qui va se présenter demain à la porte de votre chambre!... — On lui dira que je dors et que j'ai défendu d'ouvrir. — Il ne s'en ira pas, Monseigneur, ou, s'il s'en va, ce sera pour revenir

une heure après. — Vous lui direz, monsieur de Périgny, que je me suis rendormi derrière, en vous recommandant de ne pas souffrir qu'on entre chez moi sans mon agrément. — Si j'étais près de vous, Monseigneur, je serais assuré qu'il ne vous arrivera rien de fâcheux... — Je vous remercie de cette sollicitude, mon cher Périgny, mais je n'ai rien que faire de vous. — Si le roi avait su que vous étiez allé à la réunion des templiers à la rue de Jouy... — Vous êtes garant que j'en n'y ai pas fait de mal, puisque vous vous trouvez... — J'en conviens, Monseigneur, mais en quelles trances j'étais pendant deux jours, ne sachant ce que Votre Altesse était devenue depuis!... — Monsieur de Périgny interrompit le prince avec un ton d'autorité ferme et calme, voici votre route et voilà la mienne. Adieu, je serai de retour demain dans la soirée; faites en sorte que M. de Monchevreuil attende jusque-là mon bon plaisir; sinon, à la grâce de Dieu!

En parlant ainsi, le prince s'était rapproché de M. de Périgny, qui hésitait à tourner bride.

— Quoi! Monseigneur, vous me chassez dit-il avec une douloureuse insistance. — Mon cher Périgny, répondit le prince avec un air affectueux, j'apprécie votre dévouement, et je ne me priverais pas volontiers d'un autre tel que vous; mais, encore une fois, vous ne pouvez pas ici m'être utile, et je ne veux point engager davantage votre responsabilité.

M. de Périgny comprit que sa présence était importune pour le prince, et il se décida, non sans soupirer, à s'en retourner seul au château de Fontainebleau.

Il salua profondément le comte de Vermandois et s'en alla plus lentement qu'il n'était venu: il tournait parfois la tête, dans l'espoir que le prince le rappellerait.

Celui-ci attendit, pour continuer sa route que son sous-gouverneur se fût éloigné et eût disparu dans l'ombre de la forêt.

— Ce pauvre Périgny m'est bien attaché dit le prince en rejoignant son valet de chambre. J'ai senti presque un remords de le renvoyer ainsi, car il s'en va le cœur gros et les larmes aux yeux.

Le comte de Vermandois, impatient d'arriver là où il savait être attendu avec impatience, donna un coup d'éperon à son cheval, qui partit au grand trot.

Mouffe piqua des deux en même temps et suivit son maître.

Pendant tout le temps que dura la conférence du prince avec M. de Périgny, mademoiselle de Chantemerle avait passé successivement par toutes les phases de la joie, de l'espoir, de l'inquiétude et de l'effroi.

Elle écouta d'abord avec une émotion inexprimable le trot des chevaux qui s'approchaient; elle compta tout bas les minutes qui la séparaient du moment où les deux cavaliers mettraient pied à terre devant la porte de l'Ermitage.

Tout à coup les deux chevaux s'étaient arrêtés, sans doute à peu de distance, car le bruit de leur marche avait cessé, et l'on distinguait encore par intervalles celui de leur piétinement à la même place.

Était-il arrivé quelque malheur? Un cavalier avait-il été désarçonné? Un cheval venait-il de s'abattre?

Mademoiselle de Chantemerle prêtait l'oreille avec angoisse et cherchait à démêler la cause de cette subite mésaventure, qu'elle ignorait.

— Ils l'ont tué! dit-elle à voix basse en retenant ses sanglots. Je ne le verrai plus!
— Qui a-t-on tué? demanda vivement Thérèse. Qui ne verrez-vous plus? Votre père?
— Non. M. Louis Breton. — Mais vous rêvez, Mademoiselle; je ne sais quelle illusion vous abuse! — Plût au ciel! je te dis que j'ai tout entendu... J'étais là, et j'écoutais. — Et moi, je n'étais pas loin de vous, et je n'ai rien entendu, rien, absolument rien. — Écoute!... On parle encore! interrompit-elle en se redressant d'un bond. — Ouvre! ouvre cette porte! — Pour cette fois, je ne vous obéirai pas... Louise, au nom de votre père, je vous adjure, moi, de rentrer dans la maison!

Cette injonction fut prononcée avec tant de vigueur et tant de solennité, que mademoiselle de Chantemerle se sentit subjuguée et ne fit aucune difficulté de s'y soumettre, malgré sa force d'âme, malgré la trempe éminente de son caractère.

Elle se laissa entraîner sans résistance par Thérèse, qui la conduisit dans la salle du rez-de-chaussée.

Thérèse, quoique simple paysanne comme sa mère, quoique destinée par sa naissance aux pénibles travaux de la terre, était la bienvenue au château de Chantemerle, parce que Louise l'y avait introduite en l'associant à ses premiers jeux. Elles grandirent ensemble, en s'attachant l'une à l'autre, malgré la distance sociale que la naissance avait mise entre elles.

Quand mademoiselle de Chantemerle eut perdu sa mère, elle demanda et elle obtint que Thérèse fût placée auprès d'elle en qualité de servante; mais ce fut plutôt une compagne, une amie, qu'elle se donna.

Lorsqu'elle vint à Paris pour achever son éducation chez sa tante, madame de La Tour-du-Pin, Thérèse ne l'avait pas quittée; quand cette vieille dame, par un incroyable abus de confiance, eut prié le roi de faire élever dans un couvent la nièce qu'elle avait prise sous sa tutelle, Thérèse voulut accompagner encore mademoiselle de Chantemerle et partager sa reclusion de l'Ave-Maria.

Thérèse, ainsi que mademoiselle de Chantemerle, était née dans la religion réformée; de même que sa jeune maîtresse, elle avait refusé d'abjurer cette religion, qu'elle tenait de ses ancêtres.

Toute sa personnalité se résumait en quelque sorte dans son dévouement exclusif pour Louise.

Thérèse était grande et bien faite; mais sa taille forte et cambrée, ses formes musculueuses et charnues, ses grosses mains et ses grands pieds, accusaient son origine plébéienne autant que sa bonne et vigoureuse nature.

Mademoiselle de Chantemerle au contraire était d'une beauté accomplie, beauté dont le cachet, pour ainsi dire, gardait l'empreinte de la noblesse du sang; tout chez elle témoignait de cette distinction physique qu'on est convenu d'attribuer à des privilèges de race plutôt qu'à des caprices heureux de la destinée.

Sa pâleur habituelle n'accusait pas une organisation délicate et pauvre, mais plutôt

une puissante concentration de force morale dans une nature d'élite, à la fois tendre et passionnée.

Rien n'était plus beau que ses blanches mains, aux doigts longs, effilés, roses et transparents.

Rien n'était plus merveilleux que son petit pied qui, ne posant jamais que sur le talon et l'orteil en marchant, semblait craindre de s'attacher à la terre qu'il effleurait.

Au reste, la démarche de mademoiselle de Chantemerle avait quelque chose de celle des déesses d'Homère : c'était la grâce unie à la majesté.

V.

Mademoiselle de Chantemerle était plongée dans les plus noires pensées : elle pleurait déjà la mort de Louis Breton, comme si elle l'avait vu percé de coups et gisant à terre. Elle n'écoutait pas, elle n'entendait pas les consolations et les encouragements que Thérèse lui adressait en barricadant portes et fenêtres, car M. Louis Breton avait expressément recommandé de clore toutes les issues de la maison, dès la tombée du jour.

La salle où elles se trouvaient était à peine éclairée, en ce moment, par une seule bougie de cire jaune, qui brûlait dans un grand flambeau d'argent massif aux armes du roi.

Cette salle, tendue en tapisserie de verdure, portait les marques de l'abandon dans lequel on l'avait laissée pendant plusieurs années : la sécheresse et l'humidité avaient tour à tour attaqué les boiseries, crevassé les lambris, disjoint le parquet, écaillé les peintures.

L'ameublement ne se composait que de chaises et de pliants en velours vert.

Une table était dressée et le couvert mis pour deux personnes. Le luxe des pièces d'argenterie, qui brillaient sur la nappe, ne correspondait pas trop au délabrement du local.

Voici que des pas de chevaux se font entendre sur la route qui descend vers la rivière.

Louise de Chantemerle les a entendus la première ; elle pousse un cri de joie, se relève et court de nouveau à la porte du jardin avant que Thérèse ait songé à la retenir.

Les deux cavaliers avaient déjà mis pied à terre et le plus impatient donnait le signal convenu, en frappant trois fois dans sa main, pendant que l'autre ouvrait la porte, dont Louise avait ôté les verrous.

— Enfin ! c'est vous ! dit-elle avec une émotion qui faisait trembler sa voix. — Vous m'attendiez donc ! reprit le comte de Vermandois qui lui saisit les mains pour les porter à ses lèvres. — Je vous attends toujours, monsieur Louis Breton ! s'écria-t-elle, vous le savez bien !

Et comme elle abandonnait ses mains aux baisers dont il les couvrait, elle ne put essuyer la trace des larmes le long de ses joues.

— Vous avez pleuré, Louise ! s'écria le prince dont les regards s'étaient fixés sur elle. — Je ne m'en souviens pas, répliqua-t-elle en le rassurant par un sourire angélique. En tout cas, je ne pleure plus ; j'étais inquiète ; la nuit est sombre ; les bois ne sont pas sûrs, m'avez-vous dit un jour, et j'ai craint que vous n'y ayez fait une mauvaise rencontre. — Elle vous a cru mort, monsieur Breton ! s'écria Thérèse en plaisantant, mort assassiné ! — J'étais folle, j'en conviens, mais cependant vous avez été retenu en route, à quelques cents pas de la rivière. J'ai entendu des chevaux, des voix d'homme, des cris... — Illusions, Mademoiselle ! je me suis arrêté, en effet, pour faire sangler mon cheval... Il y avait pourtant des gens à cheval qui vous guettaient au passage ?.. N'avez-vous pas conféré avec eux ? — J'ai parlé en effet à quelqu'un, répliqua le prince embarrassé ; mais les gens à cheval n'existaient que dans votre imagination. — Dieu soit loué ! je tremblais que ce ne fussent des voleurs et des meurtriers ! — Je ne leur eusse pas pardonné de me ravir le bonheur de vous voir si belle et si charmante.

Le comte de Vermandois offrit son bras à mademoiselle de Chantemerle, avec un air de politesse galante et respectueuse, qui

trahissait en lui l'homme de cour. La jeune personne en fut à la fois surprise et enchantée, sans savoir positivement ce que c'était qu'un homme de cour.

Elle ne pouvait s'empêcher de regarder avec admiration ce beau et noble jeune homme qui ressemblait si peu à tous ceux qu'elle avait vus auparavant.

Chacun de ses regards découvrait une nouvelle perfection, une grâce nouvelle dans la personne de M. Louis Breton, qui s'était donné d'abord pour un simple clerc de procureur.

Elle eût juré que c'était un gentilhomme; mais elle ne soupçonnait pas que ce fût un prince.

— Vous ne dites rien, monsieur Mouffe? fit Thérèse, en s'approchant du valet de chambre qui refermait la porte, après avoir fait entrer les deux chevaux qu'il tenait par la bride. — Non, Mademoiselle! répondit-il, en se dirigeant avec ses chevaux vers l'écurie. — Vous êtes devenu muet depuis hier? objecta-t-elle, marchant près de lui. — Non, Mademoiselle, répliqua-t-il, mais éclairiez donc monseigneur... M. Louis Breton. — C'est vrai! dit-elle, en se hâtant de rejoindre le couple amoureux, qui n'avait que faire de son flambeau.

Elle entra la première dans la salle où la table était préparée, et elle s'empressa d'allumer deux autres bougies qu'elle avait mises là pour le souper.

Le prince, qui pressait toujours le bras de Louise, tressaillant sous le sien, prit un de ces deux flambeaux et conduisit mademoiselle de Chantemerle dans la chambre voisine, dont il referma la porte derrière eux, sans prononcer un seul mot.

— J'ai grand'peur que nous ne souplions pas aujourd'hui! dit tout bas Thérèse.

Elle retourna, son flambeau à la main, dans l'écurie où elle trouva Mouffe, disposant à tâtons un picotin d'avoine pour les chevaux, qui étaient encore tout sellés et tout bridés.

Elle s'abstint de lui adresser la parole dans l'espoir qu'il parlerait le premier, mais il ne la remercia pas même de l'obligeante pré-

venance qu'elle mettait à lui fournir de la lumière.

— Voilà en vérité, dit-elle, les plus superbes chevaux que j'aie vus jamais. — Oui, Mademoiselle, reprit-il distraitement. — Il faut que votre maître soit un riche clerc de procureur, pour avoir de pareilles bêtes. — Clerc de procureur? répéta Mouffe, qui n'avait pas été prévenu de cette singulière qualification que le prince s'était attribuée par manière de plaisanterie. — Ne sont-ce pas les provisions que vous apportez dans cette grosse valise? — Oui, Mademoiselle! répondit Mouffe, qui venait d'enlever la valise de dessus son cheval. — Il y a là dedans notre ordinaire pour trois ou quatre jours. — C'est possible, Mademoiselle; mais nous ne serons point absents si longtemps. — Vous allez vous absenter? interrompit vivement Thérèse qui l'aidait à porter la valise jusqu'à l'office, où les provisions de bouche n'étaient pas trop à l'abri des souris et des rats. — Non, Mademoiselle! répliqua Mouffe, qui se repentit d'avoir trop parlé. — Vous l'avez dit, pourtant: trois ou quatre jours. Où irez-vous ainsi? — Non, mademoiselle Thérèse. — Ce n'est pas que cette absence me tourmente fort, et si je vous interroge de la sorte n'allez pas croire que je sois curieuse ou indiscrète. Dieu m'en garde! mais je m'en inquiète à cause de mademoiselle... Quatre jours de solitude! c'est une éternité...

Le valet de chambre, harcelé de questions auxquelles il s'efforçait de ne pas répondre, continuait à vider la valise qu'il avait ouverte et dont il tirait plusieurs pains de fine fleur de farine, un jambon entier, un poulet rôti, une truite, des fruits et des confitures.

— C'est un souper de roi que vous nous apportez là, monsieur Mouffe! s'écria Thérèse émerveillée. — On ne sait pas ce qui peut arriver, répliqua le valet de chambre; si M. Louis Breton se trouvait empêché de venir, il est sûr, du moins, que vous ne mourrez pas de faim. — N'ayez pas peur, monsieur Mouffe, ce n'est pas moi qui laisserais mourir de faim la fille de M. le comte de Chantemerle. — Eh! que feriez-vous, pourtant, dans le cas où les vivres viendraient à vous manquer? — Ce que je ferais?

je ne serais guère en peine, je vous jure. Nous ne sommes pas ici dans une île déserte, m'est avis; il y a près de nous des villages, j'imagine; et ces villages ne sont point habités par des bêtes féroces. On ne nous refuserait pas du pain... — Mademoiselle, gardez-vous bien de mettre le pied hors de cette maison! — Pourquoi pas? Qu'est-ce qui me connaît dans ce pays-ci? Tenez, monsieur Moufle, je suis tourmentée de l'idée d'aller au préche... — Au préche? repartit le valet de chambre stupéfait. Quel préche? — Ouidà! au grand Temple de Charenton. — Mademoiselle, je ne connais pas le pays, mais je pense bien que vous ne désobéirez pas à monseigneur... M. Louis Breton... — Je ne désobéirai pas à mademoiselle Louise, voilà ce dont je puis répondre. Il est pourtant cruel de n'avoir fait que changer de prison! Quand retournerons-nous en Dauphiné? — En Dauphiné? reprit Moufle qui voyait un piège et un péril dans chaque question. — M. le pasteur Cornouailles est donc toujours malade, qu'il ne vient pas nous chercher pour partir? — Oui, Mademoiselle. — Si le pasteur est malade, si M. le comte n'arrive pas, M. Breton ne pourrait-il pas nous conduire lui-même? — En Dauphiné? — Sans doute, au château de Chantemerle. Je crains fort que Mademoiselle ne soit prise d'ennui... — Monseigneur... M. Louis Breton m'a fait mettre un paquet de livres et de gazettes dans son porte-manteau. — Vous me cachez quelque chose, monsieur Moufle; ce n'est pas bien. J'avais en vous une confiance sans bornes et j'ajoutais foi à toutes vos paroles; mais maintenant... — Silence, Mademoiselle! interrompit le valet de chambre: il ne faut pas qu'on nous entende.

C'était le comte de Vermandois qui entra dans la salle avec mademoiselle de Chantemerle.

Celle-ci avait les yeux rouges, le visage triste, l'air ému; le prince n'avait pas une contenance plus rassise ni une figure plus calme.

On devinait aisément qu'une explication pénible venait d'avoir lieu entre eux, et que, pour y mettre fin sans éclat, le prétendu Louis Breton avait invité Louise à passer

dans la salle où le souper les attendait.

Louise n'avait point osé refuser ni paraître hésiter, quoique le souper fût la dernière chose à laquelle, sans doute, elle aurait pensé en ce moment-là.

Ce repas ne devait être qu'un court intermède laissé aux réflexions de chacun d'eux.

Le prince, qui conduisait par la main mademoiselle de Chantemerle, la salua profondément quand il l'eut amenée à sa place; puis il alla s'asseoir vis-à-vis d'elle.

Derrière mademoiselle de Chantemerle, Thérèse se tenait debout, comme Moufle derrière le prince.

Les deux convives ne buvaient ni ne mangeaient.

Le comte de Vermandois porta machinalement son verre à ses lèvres; mais il ne les y trempa point; il prit tour à tour son couteau et sa fourchette, mais il n'en fit pas usage.

Quant à mademoiselle de Chantemerle, elle n'avait pas seulement déplié sa serviette.

Elle leva deux ou trois fois ses yeux brillants de larmes vers le jeune homme qui la regardait sans cesse avec une tendresse mélancolique, et qui semblait s'interroger ou se consulter tout bas.

— Mademoiselle, vous ne mangez pas? lui dit Thérèse d'un ton de reproche affectueux. — Je n'ai pas faim! répondit d'une voix sourde mademoiselle de Chantemerle. — Je n'ai pas faim plus que vous, reprit le prince: si vous le permettez, nous irons tout à l'instant reprendre notre entretien.

Louise ne répondit rien, mais elle se leva sur-le-champ, comme si la proposition qu'on lui adressait eût été l'écho de sa propre pensée.

Le prince s'empressa de lui offrir la main, et ils rentrèrent dans la chambre voisine dont la porte se referma sur eux.

Thérèse, tout attristée de l'état d'abattement et de douleur dans lequel mademoiselle de Chantemerle venait de lui apparaître, se laissa tomber sur le siège que celle-ci avait quitté, et fondit en larmes.

— Mademoiselle Thérèse, je vais vous chercher les livres, lui cria Moufle en sortant.

Thérèse ne prit pas garde à la sortie ni à l'absence du valet de chambre : toutes ses préoccupations étaient concentrées sur mademoiselle de Chantemerle.

Celle-ci, en rentrant dans la chambre où

le comte de Vermandois l'avait suivie, ne chercha plus à retenir ses larmes; elle se jeta dans un fauteuil et se cacha la figure avec ses mains.

Le prince, touché de cette affliction qu'il



Puisqu'il le faut, partez; mais songez à toute heure que je vous attends! (Page 370.)

s'accusait d'avoir causée par imprudence, resta un moment immobile et indécis devant la jeune fille; puis, cédant à l'impulsion de son cœur, il se pencha vers elle et il l'attira doucement vers lui, sans qu'elle fit résistance avant de se sentir pressée dans ses bras.

XIX.

— Louise, chère Louise! lui disait-il avec un accent affectueux et presque suppliant.
— Non, répondit-elle en le repoussant, vous ne m'aimez pas, puisque vous partez! — Ma bonne Louise, je ne serai pas longtemps absent, soyez-en bien sûre. Il y a en moi une voix qui me crie sans cesse que vous m'at-

24

tendez, et sans cesse mon attachement pour vous prend aussi une voix pour vous dire de loin que je veux revenir à vos pieds. Mais, hélas! la vie est ainsi faite, que les plus ardents désirs et les plus chères espérances s'avanouissent trop souvent en fumée. — Je vous vois tous les soirs, pendant une heure ou deux seulement, lui dit-elle d'un ton de doux reproche. — Je voudrais, interrompit-il avec un soupir, vous donner toutes les heures de la journée! — Eh bien, je me contentais de l'heure que vous m'accordez chaque soir, et voilà que vous avez formé le complot de m'abandonner pendant plusieurs jours, qui sait? plusieurs semaines et peut-être tout à fait. — Oh! vous ne le pensez pas, Louise. — Non, je ne le pense pas, mais je ne veux pas que vous me quittiez, je ne veux pas que vous me laissiez seule ici, exposée à tous les dangers, à toutes les inquiétudes!... — Louise, repartit le comte de Vermandois avec mélancolie, croyez-vous que je vous aime? — Oui, je le crois! répondit-elle après un instant de silence. Si je ne le croyais pas, ajouta-t-elle avec exaltation, je n'aurais plus qu'à mourir de déplaisir! — Mais chère Louise, ayez donc foi en mon amour! reprit-il en lui baisant les mains. Ne m'outragez pas de doutes et de soupçons indignes de moi; ne m'accusez pas de lâcheté et de complots imaginaires; ne dites pas, ne dites jamais que je songe à vous abandonner... Vous abandonner, grand Dieu! vous qui faites désormais toute ma joie en ce monde, vous qui m'avez consolé des infâmes machinations de mes ennemis, vous qui me tenez lieu de tout: d'honneurs, de crédit, de puissance, de gloire; vous enfin qui m'avez rattaché à la vie que j'étais prêt à quitter avec dégoût... — Quoi! mon noble ami, si jeune, vous avez eu des pensées de mort? — Quand je vous ai rencontrée, quand je vous ai vue, dans une sombre et fatale nuit, briller comme une étoile à l'horizon, j'étais las de vivre et résolu à mourir. — Oh! dit-elle en lui serrant les mains dans les siennes, que je suis heureuse de vous avoir sauvé! Mais pourquoi voulez-vous mourir? — Pourquoi?... Je vous le dirai peut-être un jour. Sachez seulement aujourd'hui que j'é-

tais malheureux. — Malheureux! vous ne l'êtes plus, n'est-ce pas? — Non, puisque je vous aime! — Ah! qu'il me tarde de voir mon père, pour lui déclarer que je n'aurai pas d'autre mari que vous! — Écoutez, chère Louise, il y a entre nous un secret... des secrets que vous ne devez pas connaître encore. Je vous jure que ce voyage, cette absence, dont vous me faites un crime, n'aura pas d'autre objet que de vous rendre le plus grand service du monde. — Quel service peut compenser le chagrin de votre départ? — Il s'agit de votre père, puisque vous me forcez à vous révéler une partie de mon secret. — De mon père? Vous allez le voir? Vous irez donc en Dauphiné? Pourquoi ne pas m'emmener alors avec vous? — Je ne vais pas en Dauphiné, je ne verrai pas votre père, mais j'espère que je le sauverai... — Que vous le sauverez! s'écria mademoiselle de Chantemerle épouvantée. Mon père est en péril, et vous ne me le disiez pas? — Qu'il vous suffise de savoir que je suis tout dévoué à vos intérêts, et que je n'aurai pas de répit jusqu'à ce que j'aie tiré le comte de Chantemerle d'un assez mauvais pas où il s'est mis lui-même. — Puisqu'il le faut, partez; mais songez à toute heure que je vous attends! — Et vous, songez aussi à toute heure que je n'ai rien de plus à cœur que de revenir et de vous revoir.

Il entendit piétiner les chevaux devant le perron où Moufle les avait amenés.

L'horloge de la petite église de Valvins sonnait minuit, et son timbre rouillé envoyait aux échos de la forêt de sourdes et lugubres vibrations.

— J'écoute sans cesse, dit mademoiselle de Chantemerle, pour entendre sonner les heures quand vous n'êtes pas ici; mais, lorsque vous êtes près de moi, je maudis l'horloge qui me les rappelle. — Chère amie, répondit le prince qui se sentait rempli d'une vague tristesse, après-demain, à pareille heure, nous n'entendrons pas sonner minuit!

VI.

Colbert n'avait pas encore rendu le dernier soupir, mais son agonie durait depuis cinq jours et cinq nuits.

Cette agonie était affreuse; le moribond se tordait, comme un damné, sur son lit de douleurs, poussait des hurlements inarticulés, mordait son oreiller et coupait les draps avec ses dents.

Il ne voulait plus voir personne, excepté son confesseur, l'abbé Cornouailles, qui revenait par intervalles s'asseoir à son chevet et dire des prières auxquelles le malheureux patient s'associait avec ferveur.

Il avait fait éloigner sa femme, ses fils, ses filles et ses gendres, après leur avoir adressé solennellement ses adieux et ses recommandations suprêmes.

Il avait même chassé de sa présence l'abbé Gallois, sans lui permettre de se justifier de la perte de cette lettre si précieuse que le roi n'avait pas reçue.

Depuis cinq jours et cinq nuits, l'abbé Gallois, écrasé sous le poids de cette disgrâce, n'avait pas quitté le salon qui précédait la chambre de son maître, qu'il entendait râler, crier, gémir, en invoquant la mort.

Le matin du 6 septembre, un quart d'heure après que l'Angelus eut sonné à l'église Saint-Eustache, l'abbé Cornouailles, vicaire de cette paroisse, se rendit à l'hôtel Colbert.

L'abbé Cornouailles était encore jeune. Sa belle figure, aux traits réguliers et nobles, respirait la bonté et la candeur; ses yeux, d'un bleu pâle et limpide, à travers lequel on croyait voir son âme pure et radieuse, illuminaient sa physionomie douce et mélancolique.

A son aspect on se sentait attiré, entraîné vers lui; sous son regard on éprouvait une émotion pleine de respect; au son de sa voix on était prêt à tomber à genoux.

C'était, pour ainsi dire, un Fénelon qui pouvait devenir un Bossuet.

L'abbé Gallois, qui se tenait toujours, un livre à la main, près de la chambre de Col-

bert, et qui n'avait ni mangé, ni bu, ni dormi depuis qu'il s'était vu chassé de la présence de son maître, vint à la rencontre de l'abbé Cornouailles.

— Ah! Monsieur, lui dit-il d'un air et d'un ton suppliants, faites qu'on me rappelle en grâce! — Mon frère, lui répondit le vicaire de Saint-Eustache, tous mes efforts ont échoué jusqu'à présent, et il serait humain et chrétien de laisser maintenant le pauvre M. Colbert mourir tranquille. — Mais, Monsieur, vous voulez donc que je meure aussi de chagrin, de regret et de honte! — Mon cher frère, je me désole de vous entendre parler de la sorte. Vous m'aviez promis cependant, cette nuit, de prendre quelque nourriture et de vous mettre au lit. — Non, Monsieur, il ne faut pas que Monseigneur m'appelle sans que je sois là pour lui répondre. — Voici encore les aliments que j'avais fait apporter et auxquels vous n'avez pas touché. — Je mourrai, vous dis-je, s'il ne me pardonne, et il aura charge d'âme devant Dieu. — Buvez au moins un peu de ce vin, et je vais prier M. Colbert de vous recevoir. — Et vous ferez là une bien bonne action, Monsieur, car je vous jure que je n'ai pas mérité le traitement qu'on me fait subir.

Et l'abbé Gallois, affaibli par ce long jeûne et surexcité par le manque de sommeil, se mit à pleurer comme un enfant.

L'abbé Cornouailles fut touché de cette douleur si vraie et si naïve dans son expression.

— Êtes-vous bien sûr, mon frère, dit-il à l'abbé Gallois, de n'avoir nullement offensé M. Colbert? — Moi, Monsieur! s'écria le digne secrétaire: offenser M. Colbert! j'aimerais autant être mis à la question extraordinaire! Offenser M. Colbert! je mettrais plutôt le feu à mes livres. Offenser M. Colbert! mais vous me jugez donc comme le plus grand scélérat qui ait existé! — Je sais, au contraire, que vous êtes le plus honnête homme du monde. — Hélas! je ne suis qu'un simple bibliothécaire, reprit l'abbé Gallois en sanglotant; mais j'aimerais mieux mourir à l'instant que d'offenser M. Colbert.

En ce moment, le mourant, qui s'était assoupi pendant quelques minutes, se réveilla en jetant un cri déchirant, terminé par des plaintes étouffées.

L'abbé Gallois s'élança vers la porte sans oser en franchir le pas ; mais il livra passage respectueusement au vicaire, qui entra seul.

— C'est vous, mon père, dit Colbert d'une voix éteinte. Je me sens déjà soulagé.

Il était ramassé sur lui-même comme une masse inerte dans son lit, il n'avait plus la force de changer de position ni de remuer un membre ; d'ailleurs, le moindre des mouvements lui causait des souffrances intolérables.

— Chaque minute de ce long martyre vous sera comptée, lui dit le prêtre avec l'onction de la charité chrétienne. Soyez résigné dans vos tortures, et rappelez-vous, pour les supporter patiemment, que le Fils de Dieu a souffert plus que vous durant sa passion. — Mon père, je vous remercie d'être revenu, répondit Colbert en étouffant ses gémissements. Il me semble que ma délivrance approche et que vos prières vont m'aider à mourir.

Le prêtre s'agenouilla près du lit et pria, les mains jointes, les yeux fixés sur un crucifix.

— Je vous le disais bien, murmura Colbert, dont la tête chauve et livide sortit de dessous le drap qui le recouvrait comme un linceul, vos prières sont un baume qui m'enpêche de tant souffrir. — Avez-vous pardonné à tous vos ennemis ? lui demanda l'abbé Cornouailles, qui s'assit à côté de lui.

— A tous ! s'écria le malade avec un élan qui partait de l'âme ; à tous, ajouta-t-il en baissant la voix, excepté peut-être à un seul, à M. de Louvois ! — Il faut pardonner surtout à ceux qui nous ont fait le plus de mal et que vous haïssez davantage. — Dieu me fera cette grâce : qu'au moment de mourir je puisse pardonner aussi à ce méchant homme. — Vous n'êtes donc pas en état de paraître devant Dieu, puisqu'il y a des levains de haine et de vengeance dans votre âme contre quelqu'un de vos semblables ? — C'est que vous ne savez pas, mon révé-

rend père, tout le mal qu'il m'a fait, tout le mal qu'il a fait à la France et au roi ; tout le mal qu'il est capable de leur faire encore ! — Mon fils, abjurez ces mauvais sentiments, et faites un acte de contrition.

Colbert obéit, et ses lèvres glacées s'agitèrent en accompagnant son oraison mentale.

— Avez-vous pardonné également au bon abbé Gallois ? lui demanda le prêtre. — Ah ! mon père, je n'ai rien à lui pardonner, répondit le malade, dont la mémoire n'était pas très-lucide et s'obscurcissait entièrement par intervalles. L'abbé Gallois !... vraiment il m'a joué le plus sot tour !... C'est une pauvre cervelle ! c'est un impertinent, un maladroit. — Il vous aime d'une telle passion et d'un si beau dévouement, que vous devez l'excuser. — Je l'excuse très-volontiers, mais je n'ai que faire que vous m'embarrassiez l'esprit de ce mauvais personnage, qui n'est bon qu'à ranger une bibliothèque... — C'est méconnaître ce que vaut le plus attaché de vos serviteurs, monsieur Colbert ! Il est là qui gémit et se lamente à votre porte, depuis cinq jours et cinq nuits... — Dites-lui de ma part qu'il se console et que je ne lui garde pas de rancune. — Permettez qu'il entre, dit l'abbé Cornouailles en se dirigeant vers la porte : votre vue lui fera plus de bien que mes paroles, et sa présence ne vous sera point désagréable. — Eh ! mon père, ne vous ai-je pas dit qu'il avait égaré ma grande lettre au roi ?

Le vicaire de Saint-Eustache avait ouvert la porte, et l'abbé Gallois s'était précipité dans la chambre sans attendre qu'on l'aurait d'entrer.

Le bon abbé, ruisselant de larmes, éclatant en sanglots, s'empara de la main froide et inerte que le mourant laissait pendre en dehors du lit, et la porta à sa bouche fiévreuse.

— Non, Monseigneur, dit-il en mots entrecoupés, votre lettre au roi... je l'ai remise... — Est-elle donc retrouvée ? reprit Colbert en se soulevant avec effort pour regarder en face son interlocuteur. — Elle n'a jamais été perdue, Monseigneur. — D'où vient, en ce cas, que le roi ne l'avait pas

encore reçue dix jours après que je l'eus envoyée ? J'ai suivi de point en point vos instructions, Monseigneur ; je suis allé au château de Versailles, et j'y arrivai à l'heure même où Sa Majesté revenait de Fontainebleau. Quand j'ai vu le carrosse du roi s'arrêter au pied du grand perron, j'ai traversé précipitamment la haie des mousquetaires, ma lettre à la main, en disant tout haut : « C'est de la part de M. Colbert ! » Sa Majesté, qui avait entendu, tourna la tête, et je lui présentai votre missive. Aussitôt, un des seigneurs de la suite du roi s'est avancé vers moi et a saisi la lettre que je tenais en l'air... — Et vous avez vu qu'il l'a mise aux mains du roi, et que Sa Majesté a brisé le cachet ? — Je n'ai pu voir tout cela, Monseigneur, car les mousquetaires qui m'avaient laissé passer reformèrent leurs rangs et me repoussèrent en arrière. La personne qui avait pris la lettre, sans doute, par ordre du roi, la lui avait rendue certainement. — Mais d'où vient que le roi a déclaré ici même qu'il n'avait pas vu cette lettre ? — Ah ! Monseigneur, Sénèque nous apprend que les rois n'ont pas de mémoire. *Si reges...* — Quelle était la personne à qui vous avez donné la lettre ? interrompit Colbert, frappé d'un sinistre pressentiment. — Ce doit être assurément un très-grand seigneur, puisqu'il était dans le carrosse du roi, à sa gauche, et qu'il marchait ensuite derrière lui... — Un homme de taille moyenne ? demanda vivement Colbert, qui se ranimait à ces explications, l'air arrogant et superbe, le regard de Méduse, la démarche d'un capitaine de théâtre, les poings toujours fermés ? — Vous le dépeignez, Monseigneur, comme si vous l'aviez là sous vos yeux. — Malheureux, s'écria Colbert en s'agitant et en essayant de se lever, tu as remis ma lettre aux mains de Louvois !

Dans le paroxysme de la colère et de la douleur, il ramena les couvertures sur sa tête, comme s'il eût voulu s'ensevelir lui-même, et resta immobile, épuisé, anéanti par l'effort qu'il venait de faire.

L'abbé Gallois était atterré ; il crut que son maître avait rendu l'âme.

— Monsieur, dit-il d'une voix dolente, je

pars pour Versailles, j'irai voir M. de Louvois, je lui demanderai ce qu'il a fait de cette lettre, et s'il n'est pas un malhonnête homme... — Il faut avertir le roi, interrompit Colbert, qui sembla revenir à la vie et qui trouva la force de s'asseoir dans son lit. Monsieur, écrivez ce que je vais vous dicter, dit-il à l'abbé Gallois. — Mon cher frère, avez-vous encore le courage, objecta l'abbé Cornouailles, de vous occuper des affaires de ce monde en présence de l'éternité qui s'approche ! — Mon père, dit vivement Colbert, il s'agit des intérêts du pauvre comte de Vermandois. C'est un remords qui empoisonne mes derniers moments, et je ne veux pas mourir sans avoir réparé, s'il est possible, le mal que j'ai fait à la France et au roi en perdant ce jeune prince.

L'abbé Cornouailles était instruit de tout ; il ne chercha point à détourner Colbert d'une intention que lui-même avait encouragée ; il se mit en oraison derrière le rideau.

L'abbé Gallois, docile à un ordre qu'il considérait comme son pardon définitif, préparait tout ce qui lui était nécessaire pour écrire sous la dictée du ministre.

Colbert, qui avait eu quelques minutes pour se recueillir, dicta la lettre suivante d'une voix ferme, qu'il entrecoupait de plaintes étouffées :

« Sire,

« Au moment de comparaître devant le souverain juge, je donne satisfaction à ma conscience et à la vérité, en apprenant à Votre Majesté que la lettre si précieuse que je lui avais adressée pour solliciter la grâce de Son Altesse Royale Monseigneur le comte de Vermandois, a été indignement soustraite et détruite par M. le marquis de Louvois. Je ne puis, en l'état où je me trouve à l'heure de ma mort, redire à Votre Majesté tout ce que contenait cette lettre, ainsi que les pièces et rapports qui l'accompagnaient. Il me suffira de déclarer ici solennellement, devant Dieu et devant les hommes, que monseigneur de Vermandois n'a jamais été coupable des méfaits qui lui furent imputés, lorsque Votre Majesté le chassa de sa vue et

l'exila de la cour à Chantilly ; qu'il n'a figuré que comme curieux, et sans y prendre part, dans la grande orgie des Templiers, laquelle eut lieu la nuit du 15 août dernier, en la taverne de la rue de Jouy ; qu'il avait quitté le lieu de cette vilaine orgie longtemps avant que le commissaire de police du quartier y vint mettre ordre ; qu'il s'est presque complètement corrigé de la passion du jeu et du vice d'ivrognerie, depuis qu'on a pu l'éloigner du mauvais exemple et des mauvais conseils du chevalier de Lorraine ; enfin que Son Altesse Royale, malgré les accusations dont on l'a noircie, est un prince accompli, de haute espérance et de grand avenir. En conséquence, je rétracte tout ce que j'ai pu dire et faire contrairement à la présente déclaration, dictée et signée aujourd'hui, sixième jour de septembre 1681, en présence de l'abbé Cornouailles, vicaire de Saint-Eustache, lequel a reçu ma confession et m'a muni des derniers sacrements de l'Église. »

L'abbé Gallois, sur un signe de Colbert, ajouta le protocole ordinaire des lettres au roi, et présenta la plume au mourant, qui apposâ d'une main tremblante sa signature au bas de cette lettre.

Il retomba tout à coup sur son oreiller, sans haleine et sans mouvement.

On gratta doucement à la porte. Le malade était à l'agonie, l'abbé Cornouailles priait ; l'abbé Gallois fermait la lettre et y mettait le grand cachet du ministre.

Personne n'avait entendu le bruit léger qui annonçait l'arrivée d'un subalterne.

On gratta plus fort à la porte ; on parlait haut dans la cour, où des chevaux piaffaient et faisaient résonner le pavé sous leurs pieds impatients.

— Qu'est-ce ? murmura Colbert sans ouvrir les yeux, serait-ce un courrier du roi ? — Monseigneur, dit un valet de chambre qui achevait de passer sa livrée, quand Gallois courait à la porte, Son Altesse Royale le comte de Vermandois ! — Le comte de Vermandois ! répéta le mourant, s'imaginant rêver.

Mais le prince venait d'entrer dans la

chambre, et Colbert, qui le reconnut en rouvrant les yeux, crut avoir évoqué un fantôme.

— Monsieur Colbert, vous êtes bien malade, lui dit le comte de Vermandois, que la vue de ce cadavre vivant avait ému de compassion et qui hésitait à poursuivre son projet, je me retire ! — Je supplie Votre Altesse Royale de rester, s'écria Colbert, qui luttait contre la mort, en se persuadant que c'était le ciel qui lui avait envoyé le jeune prince. — Il serait trop cruel, monseigneur Colbert, de vous causer la moindre fatigue en l'état où vous êtes. — Vous ne me ferez pas ce chagrin, de partir avant que je vous parle ! ces Messieurs ne sont pas de trop, Monseigneur, ce sont des témoins qui certifieront, au besoin, les paroles que je vous veux dire : celui-ci est mon confesseur, l'abbé Cornouailles ; celui-là, mon secrétaire. — Je ne vous savais pas en si douloureuse situation, Monseigneur, car je venais tout exprès de Fontainebleau, à franc étrier, pour vous entretenir d'une affaire.

— Je suis capable d'y faire droit, Monseigneur, puisque je ne suis pas encore mort, dit le ministre, que le sentiment du devoir avait un peu ranimé. Que Votre Altesse Royale daigne s'asseoir, et m'excuse de ne pouvoir lui rendre les honneurs qu'elle mérite ! — Voici l'affaire en peu de mots, pour ne pas abuser de vous, monsieur Colbert. — Tant que j'aurai un souffle de vie, Monseigneur, je serai à vos ordres. — J'ai appris qu'un gentilhomme à qui je m'intéresse, nommé le comte de Chantemerle... — Celui qui s'est malheureusement compromis dans la rébellion des protestants du Dauphiné ? demanda le ministre, dont la mémoire reprit à l'instant toute sa netteté. — Le même, répartit le prince. Il paraît qu'il avait assemblé ses vassaux, et qu'il les avait armés pour défendre un temple qu'on voulait fermer ou abattre... Je ne m'arrête pas sur ces faits, que je connais mal, et qui ne sont peut-être point aussi graves qu'on l'a dit... — Ils sont fort graves, au contraire, Monseigneur, et le roi a donné des instructions très-sévères au sieur Lebret, son conseiller et maître des requêtes, pour faire

bonne justice... — Justement, le sieur Le-bret (j'avais oublié son nom) a suivi une procédure contre le comte de Chantemerle, qui est absent de sa terre, et qu'on suppose réfugié en Savoie. — Et le comte de Chantemerle est condamné par coutumace? — A être décapité devant la porte de son château, et ses biens confisqués au profit du roi.

L'abbé de Cornouailles, dès qu'il avait entendu prononcer le nom du comte de Chantemerle, interrompit ses prières et se rapprocha, d'un air curieux et inquiet, derrière le siège du comte de Vermandois.

— Monseigneur, vous avez reçu les pièces de la procédure et l'arrêt, dit l'abbé Gallois, qui était chargé de classer toutes les lettres et tous les papiers qui arrivaient en foule chez le ministre. — Je n'ai que faire de voir ce grimoire, répliqua le prince, craignant d'être détourné de l'objet de sa visite. Je m'en rapporte au père Leuret pour avoir fait honnêtement les choses; mais, comme je porte une amitié particulière au comte de Chantemerle... — Vous connaissez le comte de Chantemerle? repartit Colbert avec surprise et défiance. — Je l'aime fort, vous dis-je, ajouta le comte de Vermandois qui avait rougi, et qui tremblait de se voir convaincu de mensonge. Il faut que je tienne grandement à lui prouver mon estime, pour venir céans plaider sa cause par-devant vous, en un semblable moment... — Mais, Monseigneur, dit Colbert qui l'interrogeait d'un regard scrutateur, vous ne connaissez pas M. de Chantemerle? vous ne l'avez jamais vu? — Est-il besoin d'avoir vu les gens pour les estimer et pour s'intéresser à leur sort? — Votre Altesse Royale aurait-elle des intelligences avec les protestants du Dauphiné? — Vous faites là une étrange question, monsieur Colbert, et si vous n'étiez pas si malade... — Ces protestants, Monseigneur, sont des rebelles qui ont méconnu l'autorité du roi. — J'en conviens volontiers et ne les excuse pas; mais peu m'importe de savoir si M. de Chantemerle a été bien ou mal condamné; ce qui m'importe seulement, c'est qu'il soit... — Je n'y peux rien, Monseigneur; le droit de grâce appartient au roi, et il est trop tard; j'ai trop peu d'in-

stants à vivre pour vous servir dans cette affaire. — J'ai compté pourtant que vous me serviriez, monsieur Colbert. Je sais que vous n'avez jamais approuvé les rigueurs qu'on exerce contre les protestants. — Qui vous a dit cela, Monseigneur? répliqua le ministre, jaloux du secret de ses actes et de ses opinions. — Tout le monde, monsieur Colbert, et je vous prie de ne pas nier une circonstance qui vous fait honneur. — Il est vrai, dit à demi-voix Colbert, qui faisait tout bas son examen de conscience; il est vrai que tant de sévérité et de rudesse à l'égard des protestants me semble manquer de raison et de politique. — Vous ne souffrirez pas qu'un bon gentilhomme soit mis à mort comme un malfaiteur, pour avoir voulu défendre sa religion, pour s'être opposé aux violences des dragons de M. Saint-Rhu. — Eh! qu'y puis-je faire, Monseigneur? Si j'étais le juge de M. de Chantemerle... — Vous êtes plus que le juge, vous êtes ministre; vous pouvez casser les sentences du juge. — Vous m'accordez un pouvoir considérable que je n'ai pas, que je n'ai jamais eu. D'ailleurs, je ne suis plus même ministre: je suis un pauvre homme qui va mourir tout à l'heure. — Vous ne mourrez pas, du moins, avant d'avoir réformé un acte d'injustice et de cruauté, que le roi désavouerait certainement s'il en était instruit. — Le roi! Monseigneur?... oh! que vous savez mal les idées de Sa Majesté au sujet des protestants! — Enfin, Monsieur, je ne vous laisserai pas de repos que vous n'ayez sauvé le comte de Chantemerle. — Ce serait de grand cœur, je vous assure, si la chose m'était possible. — Il suffit que vous mettiez votre seing au-dessus d'un ordre de grâce. — Un pareil ordre signé de moi n'aurait nulle valeur si le roi ne l'avait approuvé. — Le roi l'approuvera, voyant votre signature, et M. de Chantemerle aura la vie sauve. — Mais n'avez-vous pas dit, Monseigneur, que M. de Chantemerle était en Savoie? — Je n'en sais rien, et je souhaite qu'il y soit, pour être plus en sûreté. — S'il y est, comme vous dites, il n'a rien à craindre, et l'on n'ira pas l'y prendre. Je vous assure, Monseigneur, que ce serait sage à lui de ne

pas revenir en France, surtout si c'est lui qui a enlevé sa fille du couvent de l'Ave-Maria. — On pense donc que c'est lui ? demanda le prince, dont l'embarras fut visible un instant. — On le pense, et, sans m'établir juge de son action, je désire qu'il sache que le roi est fort irrité de cet enlèvement. — Cet enlèvement n'est pas cause, sans doute, de sa condamnation ? — Je l'ignore, mais la chose ne me regarde en rien, Monseigneur, et je vous engage à vous adresser à M. le marquis de Louvois. — M. de Louvois ! s'écria le prince avec une indignation qui éclata dans ses yeux ; M. de Louvois, qui m'a si outrageusement calomnié ! M. de Louvois, qui a fait pis que de m'assassiner ! — Il était peut-être abusé, comme je le fus aussi, Monseigneur ! — Non, monsieur Colbert ; il a été le principal auteur de cette atroce calomnie ; c'était un complot, une intrigue abominable ! Vous, Monsieur, vous ne m'avez pas soutenu auprès du roi, vous ne vous êtes pas entremis pour ma justification ; mais vous étiez alors de bonne foi, et vous ne me saviez pas innocent des turpitudes qu'on me prêtait... — Je sais à cette heure que vous en êtes bien innocent, Monseigneur, et j'ai honte de vous avoir méconnu. — Je n'ai donc jamais hésité à venir à vous, monsieur Colbert, parce que je vous estime, parce que, si vous m'avez fait du mal, vous avez cru faire du bien au roi et à son royaume. — Vous m'accablez, Monseigneur ! s'écria le ministre, dont les yeux caves se remplissaient de larmes. — Je suis bien aise de l'occasion qui s'est offerte de vous dire cela et de me réconcilier avec vous. — Monseigneur, Dieu m'est témoin que j'ai essayé de réparer le mal que je puis vous avoir fait.. — Ne parlons plus de cela, Monsieur ; je vous ai pardonné, ou plutôt je ne vous ai jamais rendu responsable de ma disgrâce. C'est M. de Louvois, M. de Louvois seul qui m'a perdu... — Il ne vous a point perdu, Monseigneur... Il vous a nul certainement, mais vienne le jour de la réparation ! Le roi n'aura pas toujours les yeux couverts d'un voile, et quand il verra ce qu'est M. de Louvois, il reculera d'horreur !

L'abbé Cornouailles, qui n'avait pas manifesté sa présence par une seule parole, s'avança vers le lit du moribond, que l'accès de cette exaltation haineuse semblait faire revivre.

— Mon fils, lui dit-il en l'invitant du geste à se calmer, ce ne sont pas là les sentiments du chrétien. — Je ne suis plus chrétien dès que je parle de M. de Louvois, répliqua Colbert. — Employez votre crédit, s'il vous plait, Monsieur, dit le comte de Vermandois en s'adressant à l'abbé Cornouaille, pour obtenir que M. Colbert nous accorde la grâce du comte de Chantemerle. — Je ne demande qu'à vous complaire, Monseigneur, reparti le moribond, qui s'affaiblissait à vue d'œil ; mais comment m'est-il possible d'atteindre le but où vous visez ? Si je devais avoir encore un jour de vie !... — Il me faut rémission plénière pour M. de Chantemerle, dit le prince en devenant plus pressant à mesure que le malade devenait plus faible, il me le faut ! — Je donnerais tout mon sang à Votre Altesse Royale ; je lui donne mon dernier soupir... — M. Colbert a fait signer par le roi la grâce des protestants du Dauphiné, dit l'abbé Cornouailles, qui avait avisé au moyen de remplir le désir du comte de Vermandois. — Eh bien, répliqua le prince avec joie, si le roi a fait grâce aux protestants du Dauphiné... — M. le comte de Chantemerle et quelques autres sont exceptés, ajouta le prêtre en soupirant. — Apportez-moi l'ordonnance d'amnistie ! s'écria soudain Colbert, qui se souvint que la place des noms avait été laissée en blanc. — Voici l'original signé par le roi, dit l'abbé Gallois, qui l'avait déjà tiré du portefeuille, avant que Colbert eût parlé. Il y a trois lignes en blanc. — Écrivez, monsieur Gallois, en remplissant ce blanc, que le comte de Chantemerle n'est pas et ne pourra être, sous aucun prétexte, excepté de ladite amnistie. — Monsieur Colbert voudra-t-il se rappeler, dit à demi-voix le vicaire de Saint-Eustache, que mon frère aîné, le pasteur de Saou, est également au nombre des exceptés... — Ajoutez au nom du comte de Chantemerle celui de Jérémie Cornouailles, ministre de la religion pré-

tendue réformée, et dites qu'ils sont admis l'un et l'autre au bénéfice de l'amnistie. — Que le ciel nous pardonne d'avoir interpolé un acte émané du pouvoir royal ! murmura le prêtre en levant les yeux au ciel et avec un signe de croix. — J'en prends la faute sur mon compte, dit le comte de Vermandois, qui venait de s'emparer de l'ordonnance où l'abbé Gallois avait introduit la phrase relative au comte de Chantemerle et au pasteur Cornouailles. — Monseigneur, ceci est un original et ne peut sortir de nos mains, dit à voix basse le secrétaire, qui étendait la main pour reprendre le parchemin que le prince pliait en quatre.

Colbert, dont l'agonie avait été accélérée par tant de secousses morales, touchait à ses derniers moments : il n'entendait presque plus ; il ne distinguait plus même les objets qui l'entouraient.

L'abbé Cornouailles s'était remis en prières au chevet du lit.

— Je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu, monsieur Colbert, lui dit le prince, qui avait caché dans sa poitrine le précieux parchemin que l'abbé Gallois lui réclamait inutilement. — Un instant encore, Monseigneur ! cria le mourant, qui avait compris que le prince se retirait. — Puis-je quelque chose pour vous témoigner ma reconnaissance, monsieur Colbert ? — Oui, Monseigneur ; écoutez seulement la lettre que j'ai adressée au roi, et que l'on va vous lire.

Il fit un signe que l'abbé Gallois comprit aussitôt et auquel le docile secrétaire obéit, en décachetant la lettre destinée au roi.

La lecture de cette lettre, à voix haute et intelligible, causa une si vive et si douce émotion au comte de Vermandois, qu'il demeura silencieux et pensif après l'avoir écoutée.

— Votre Altesse royale est-elle contente de moi ? dit Colbert, qui sentait la mort venir. — Merci, mille fois merci ! répondit le prince en lui prenant la main, qui se glaçait et se raidissait dans la sienne. — Monsieur l'abbé Cornouailles, ajouta le mourant, voudra bien faire en sorte que cette lettre parvienne au roi... — En passant d'abord

sous les yeux de ma mère ! dit le comte de Vermandois.

VII.

Il y avait à Paris, vers cette époque, une société secrète de libertins, d'ivrognes et de joueurs qu'on appelait la secte des nouveaux Templiers.

Cette secte n'avait été sans doute dans l'origine qu'une association bachique et joyeuse, qui n'empruntait à l'ordre religieux et militaire des anciens Templiers que certaines traditions de bonne chère, de plaisir et de gaieté.

On sait que, de tout temps, le nom de Templier fut, à tort ou à raison, synonyme de grand buveur.

Mais il paraît que le but de l'association changea d'une manière déplorable quand les jeunes gens de la cour se firent recevoir Templiers.

On ne put pas moins, mais on joua davantage, et le jeu effréné, qui devint l'objet principal des réunions de cet étrange ordre du Temple, n'était, disait-on, que le prélude des plus horribles débauches.

La calomnie ne manqua pas sans doute de grossir et d'empoisonner les accusations que la voix publique avait évoquées contre les Templiers.

Ce qu'il y avait de plus certain dans ces accusations, c'est que les membres de l'ordre appartenant à la jeune cour faisaient la débauche, suivant l'expression usitée alors, c'est-à-dire mangeaient et buvaient à l'excès, de telle sorte qu'on les ramenait chez eux, ivres-morts, dans leurs carrosses.

L'ivrognerie était alors, on aurait peine à le croire, la passion dominante des courtisans.

Quant à l'amour du jeu, c'était un vice qui prenait tous les jours, à la cour de Louis XIV, des proportions plus inquiétantes, malgré la réprobation du roi.

De tels désordres s'étaient commis dans deux ou trois assemblées tenues par les chefs d'ordre des Templiers, que le roi dut sévir

contre les auteurs présumés de ces scandales.

Le chevalier de Tilladet, le marquis de Biran, le duc de Grammont et d'autres seigneurs, qui avaient autorisé par leur présence les coupables égarements des frères, furent bannis de la cour.

Louis XIV déclara même qu'il ferait mettre en jugement quiconque serait convaincu d'avoir adhéré aux statuts secrets des Templiers.

On prétendait que le chevalier de Lorraine avait dressé ces statuts qui n'existaient peut-être pas, mais qui avaient été dénoncés comme renfermant une abominable doctrine, contraire aux lois divines et humaines.

Le chevalier, qui passait pour le grand chef de l'ordre, fut, de même que ses acolytes, frappé de disgrâce et invité à ne plus se présenter devant le roi, qui le détestait et qui l'avait déjà exilé une fois à la suite de la mort tragique d'Henriette d'Angleterre.

Mais le chevalier, fort de l'appui que lui prêtaient Monsieur, frère du roi, et le dauphin, *monseigneur*, continuait à se montrer partout à la cour; il avait soin seulement de se tenir éloigné des yeux de Louis XIV.

Celui-ci gardait une rancune particulière au chevalier de Lorraine et au comte de Marsan, son frère, car il les accusait tous deux d'avoir corrompu le jeune comte de Vermandois, et de lui avoir communiqué la contagion de leurs vices.

Le comte de Vermandois s'était trouvé, en effet, dans une académie de Templiers, où le chevalier de Lorraine l'avait amené en l'enlevant une nuit du château de Versailles, pour le conduire en cachette à Paris, pendant le sommeil de son gouverneur, M. de Monchevreuil.

Le jeune prince avait joué et bu comme les autres; puis, il était tombé sous la table et, par bonheur, il s'y était endormi.

Il ne prit donc aucune part aux orgies épouvantables qui eurent lieu pendant toute la nuit et qui se terminèrent par l'arrivée du guet, aux cris d'un malheureux enfant qu'on avait atrocement mutilé, en guise de passe-temps, et que les assassins criblaient

de coups d'épée en dansant et en chantant autour de la victime.

L'inventeur de cette sanglante plaisanterie était, dit-on, le fils cadet de Colbert, qu'on nommait le chevalier Colbert, parce qu'il avait été destiné à entrer dans l'ordre de Malte.

On eut beaucoup de peine à étouffer l'affaire, en indemnisant la victime qui survivait à son martyre; mais, par une erreur funeste, qui n'était pas tant l'effet du hasard que d'une machination odieuse, le comte de Vermandois fut accusé d'avoir imaginé le supplice du pauvre enfant et d'avoir prêté les mains à sa mutilation.

C'est à l'occasion de cette histoire tragique et mystérieuse que Louis XIV avait exilé son fils naturel à Chantilly, en ne lui permettant pas même de se justifier.

Pendant six mois, le comte de Vermandois avait donc séjourné à Chantilly, où son beau-frère, le prince de Conti, et sa sœur, mademoiselle de Blois, mariée à ce prince, furent les seules personnes de sa famille qui osèrent le voir et lui faire accueil.

Le bruit avait couru que le roi, indigné de la perversité précoce de son fils illégitime, qu'il préférerait naguère au dauphin lui-même, voulait casser et annuler la déclaration solennelle par laquelle il l'avait reconnu fils de France.

Le chevalier de Lorraine exerçait sur ce jeune prince un empire bien fatal et bien pernicieux, puisque, pour s'y soustraire, le comte de Vermandois avait pris la bonne résolution de le fuir tout à fait.

Depuis plus de vingt jours, il n'avait pas revu le chevalier, et il souhaitait de ne jamais le revoir; car il se sentait faible auprès de ce génie du mal.

Il pensait à Louise; il pensait à se retrouver le plus vite possible auprès d'elle quand il fut remonté à cheval et qu'il sortit de l'hôtel Colbert avec son fidèle Moulle.

Le prince laissait flotter la bride sur le cou de sa monture, qu'il ne songeait pas à diriger au milieu des obstacles et des embarras qui encombraient les rues étroites, où la circulation était souvent interrompue par le passage d'un carrosse.

Son genêt d'Espagne, dont l'ardeur n'était pas même amortie par un voyage de seize lieues parcourues en moins de sept heures, trottaît allègrement sur le pavé inégal de Paris, d'où il faisait jaillir à chaque pas une boue noire et fétide.

Tout à coup un cavalier qui débouchait de la place Dauphine, et dont l'extérieur annonçait un gentilhomme, courut à la rencontre du comte de Vermandois.

— Par la mordieu! Monseigneur, s'écria-t-il avec un geste de surprise, est-ce bien vous que je trouve sur le Pont-Neuf, quand vous devriez être à Fontainebleau?

Le prince fut tellement étonné de se voir en face du chevalier de Lorraine, qu'il ne répondit pas sur-le-champ et que sa rougeur subite témoigna de son émotion.

Le chevalier de Lorraine, second fils de Henri de Lorraine, comte de Harcourt et d'Armagnac, grand écuyer de France, n'avait pas hérité des titres et des grands biens de son père, lesquels appartenaient de droit à son frère aîné; mais sa naissance, sa belle mine, son esprit et son adresse l'avaient poussé très-avant dans la faveur des princes: il était le favori de Monsieur, frère du roi, et le conseiller intime du dauphin.

Il possédait, à titre d'abbé commandataire, les plus riches bénéfices de France, l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes, celle de Saint-Benoît-sur-Loire, celle de Tyron et plusieurs autres.

C'étaient là les seules charges qu'il avait briguées et obtenues.

Il avait, à cette époque, trente-huit ans, mais on ne lui en eût pas donné vingt-cinq à le voir toujours leste et fringant, ardent et infatigable au plaisir, adroit et habile à tous les exercices et à tous les jeux, prodigue et insoucieux de sa bourse, de sa santé et de son honneur.

— Allez à vos affaires, monsieur le chevalier, dit le prince, moi, je vais aux miennes.

— Je n'ai plus d'affaires, Monseigneur, dès que j'ai le bonheur d'être en votre compagnie.

— Mais il me semble que vous ne venez pas de ce côté du pont, et vous êtes attendu ailleurs? — Fût-ce la plus grande dame du monde qui m'attendit, je ne vous quitterais

pas pour elle! — Il faut bien pourtant que vous me quittiez, car je m'en retourne à Fontainebleau. — Si j'étais à votre place, Monseigneur... — Vous feriez ce que je fais, repartit le prince avec mélancolie; vous subiriez en silence l'injustice et la méchanceté de vos ennemis. — A coup sûr, je ne resterais pas prisonnier pendant des mois à Chantilly ou à Fontainebleau; je ne me résignerais pas à ce martyre, à cette honte d'être mené en laisse par un gouverneur ou un sous-gouverneur. — Alors, vous vous établiriez en rébellion ouverte contre le roi? — Est-ce que le roi se soucie de ce que vous faites ou de ce que vous ne faites pas? — — Poursuivez: apprenez-moi ce que vous feriez à ma place. — Je me donnerais du bon temps et du plaisir; je mènerais joyeuse vie, comme il convient à l'âge où vous êtes; j'aurais des maîtresses... — Des maîtresses! répéta le comte de Vermandois en haussant les épaules. — Oui, par la morbleu! des maîtresses! non pas une, ce qui est détestable à tous égards, mais deux, mais dix, mais vingt! — Encore une fois, chevalier, gardez vos vingt maîtresses, si vous les prenez. — Avez-vous juré de devenir ermite? Comment cette sagesse d'anachorète vous est-elle venue depuis quinze ou vingt jours? — Votre mémoire est en défaut, chevalier, la dernière fois que vous m'avez conduit de vive force dans votre caverne, je n'ai ni bu ni joué. — — Ce n'est pas là une raison de ne plus jouer et de ne plus boire. — Chacun a sa fantaisie en ce monde. La mienne est désormais de ne pas toucher une carte, de ne pas approcher de mes lèvres un verre de vin... — Serments d'ivrogne, quoique vous soyez encore à jeun, Monseigneur! — En effet, je n'ai rien pris depuis le souper d'hier, et mon pauvre estomac se le rappelle. — Voilà ce que votre gouverneur ne souffrirait pas, Monseigneur, s'il était ici pour vous gouverner. Les vapeurs d'un estomac vide sont très-malsaines, et vous courez risque de revenir malade à Fontainebleau. — Aussi, je me propose d'entrer dans quelque hôtellerie pour y déjeuner. — Vous plaît-il, Monseigneur, de déjeuner avec moi? — Vos abbayes, ce me semble, dit galement le prince,

ne sont pas sises à Paris. — Monseigneur, je vous promets bonne chère et bon vin. — Et quels sont ces lieux-là dans lesquels le couvert est toujours mis pour vous? — Ce sont les académies des Templiers, qui m'ont nommé leur chef d'ordre. — Vous irez seul chez vos Templiers, car je ne veux pas retourner dans ces endroits suspects où la police fait sans cesse irruption avec les archers du guet; je n'irai pas dans ces bouges qui ne servent qu'à boire et à jouer. — Le grand mal, vraiment, Monseigneur, quand vous passeriez une heure de temps à table! Vous avez peur sans doute de faire attendre votre gouverneur? — Moi! je me soucie bien de M. de Monchevreuil! — Je vois ce que c'est: vous craignez de causer de l'inquiétude à ce bon M. de Périgny? — J'ai d'autres soins, Monsieur, et pourvu que je sois demain à Fontainebleau... — Demain? Ne disiez-vous pas tout à l'heure que vous y vouliez être ce soir? — Ce soir ou demain, peu importe; je ne suis pas tenu de revenir à heure fixe. — A merveille. En ce cas, nous reviendrons ensemble. Monseigneur, demain plutôt que ce soir. Il faut bien se rafraîchir, par la mordieu!... C'est ici que nous entrons!

VIII.

Le comte de Vermandois avait suivi machinalement le chemin que le chevalier de Lorraine lui faisait prendre et qui ne devait pas le conduire sur la route de Fontainebleau.

Mouffe, qui chevauchait derrière les deux cavaliers, n'avait point osé intervenir dans la direction de leur marche: il regardait avec inquiétude le dangereux compagnon de voyage qu'il voyait s'attacher aux pas du prince en le détournant de sa voie et de ses projets.

Au lieu de longer les quais au sortir du Pont-Neuf, le chevalier était entré dans la rue Dauphine et avait gagné la rue de Seine par le carrefour Buci; puis, redescendant vers la rivière, il s'était engagé dans la pe-

tite rue des Marais, où deux chevaux ne pouvaient passer à la fois.

Cette rue, étroite et noire, sur laquelle s'ouvraient plusieurs maisons magnifiques où l'on n'arrivait jamais en carrosse, mais seulement à cheval ou en chaises à porteurs, avait été percée sous le règne de Henri IV pour l'usage des grands hôtels que la reine Marguerite et le poète Des Yveteaux avaient fait construire sur les terrains de l'ancien pré aux Clercs.

Ce fut devant la vieille porte d'un jardin que s'arrêta le chevalier de Lorraine. Cette porte était fermée, et, pour la faire ouvrir, le chevalier, sans mettre pied à terre, frappa deux fois avec le marteau de bronze qui figurait une tête de bouc.

On vint aussitôt introduire les nouveaux venus dans un préau couvert de sycomores et de hêtres à l'écorce rugueuse et aux branches rabougries; ce préau, où poussaient de toutes parts les orties et les chardons, précédait un jardin de plaisance qui n'était pas mieux entretenu, mais qui conservait des traces de son ancienne splendeur. Il y avait çà et là des statues mutilées de satyres et de nymphes, des vases de marbre ébréchés et des trophées rustiques en pierre rongée de mousse.

Deux frères servants, vêtus de longues robes de laine blanche, avec l'emblème d'un as de cœur renversé sur la poitrine, emmenèrent les chevaux à l'écurie et conduisirent Mouffe à la cuisine, où vingt broches chargées d'énormes quartiers de viandes tournaient en gémissant vis-à-vis d'un grand feu. Deux autres servants, vêtus également de robes blanches, avec la figure d'un as de trèfle par devant, menèrent le chevalier de Lorraine et son hôte à la salle du festin.

A leur apparition, un cri de bienvenue s'éleva dans l'assemblée, qui n'attendait plus que son chef pour se mettre à table.

Cette salle, où le chevalier de Lorraine fit entrer le comte de Vermandois, était une espèce de cave qui avait, du temps de Des Yveteaux, servi de bergerie en été, de serre et de volière en hiver.

Tous les assistants s'étaient levés avec empressement et respect dès qu'on eut re-

connu le convive que leur amenait le chevalier de Lorraine.

En même temps le prince avait reconnu, de son côté, plusieurs des personnages qui venaient au-devant de lui pour le recevoir.

— C'est un guet-apens! dit-il en se penchant à l'oreille du chevalier de Lorraine; il ne me convient pas, à moi, prince du sang, de manger avec tout ce monde! — Nous n'avons ici que des gens de bonne noblesse! reprit à demi-voix le chevalier de Lorraine, qui lui barrait le passage pour l'empêcher de se retirer: vous serez là comme un roi parmi sa cour. — Souvenez-vous, toutefois, que je veux être de retour à Fontainebleau aujourd'hui même, avant la nuit. — Mes frères, dit tout haut le chevalier, voici monseigneur le comte de Vermandois qui a daigné accepter mon invitation, et veut bien honorer de sa présence le chapitre de l'ordre. — Monseigneur, reprit le chevalier de Tilladet qui s'était avancé le premier, nous allons vous porter de si furieuses santés, que vous en irez jusqu'à cent ans! — Monseigneur, je réclame la faveur d'être placé à votre droite, dit le duc de Grammont qui était encore ivre de la veille, car mes ancêtres ont toujours tenu la droite près des rois. — Messieurs, interrompit le chevalier de Lorraine, j'ai le regret de vous annoncer que nous n'aurons pas le bonheur de posséder longtemps Son Altesse, qui s'en retourne dans une heure à Fontainebleau. — Dans une heure! répétèrent beaucoup de mécontents: on ne déjeunera donc pas? — On n'en déjeunera que mieux, mes frères, répartit le chevalier; nous mettrons les morceaux doubles, et nous ne laisserons pas une minute reposer les bouteilles ni les verres. — Dépêchons-nous de commencer la fête, mes petits nigrons! s'écria un personnage qui avait le privilège d'être écouté comme un oracle dans les académies du Temple.

C'était lui qu'on nommait le fameux Manicamp. Il n'avait pas moins de six pieds de haut; sa carrure d'épaules, son embonpoint et la grosseur de sa tête de Polyphème, étaient à l'avenant de sa taille gigantesque.

Les Templiers prirent séance, chacun à son rang, sous la surveillance du marquis

de Biran, qui remplissait les fonctions de maître d'hôtel.

Le comte de Vermandois occupait la place d'honneur, entre le chevalier de Lorraine et le duc de Grammont.

Le chevalier se leva d'un air solennel; tous les convives se levèrent ensuite, excepté le prince qui les regardait faire et qui se sentait mal à l'aise au milieu d'eux.

— Mes frères, dit le chevalier, que nos cœurs se rapprochent comme nos verres! Nous sommes ici tous égaux sous la juridiction du temple de Bacchus. Aimons-nous, aidons-nous les uns les autres, en buvant à l'envi, et rendons grâces à la sage Providence, qui a créé le vin et la soif. *Amen.* — *Amen!* murmurèrent à la fois tous les Templiers en remplissant leurs verres.

Alors les portes latérales s'ouvrirent, et les frères servants, qui n'étaient autres que des valets de confiance, portant la livrée des Templiers, c'est-à-dire la robe de laine blanche avec l'une des quatre couleurs du jeu de cartes attachée comme un blason sur la poitrine, apportèrent des viandes sur les tables et les découpèrent très-habilement devant chaque convive.

— Nous avons des écuyers tranchants! dit le chevalier de Lorraine au prince, qui s'étonnait de ce bizarre cérémonial; mais nous n'avons pas d'échansons. — Pourquoi cela? demanda le prince pendant que le duc de Grammont lui remplissait son verre jusqu'aux bords. — L'action de manger est moins noble que celle de boire, répondit le chevalier. — Un valet peut nous servir à manger, mais nous n'acceptons à boire que de la main d'un frère. Ici nous sommes tous frères et tous buveurs.

Le comte de Vermandois eût voulu être déjà loin de cette compagnie d'ivrognes; mais il ne put faire autrement que de goûter au vin, et aussitôt les acclamations recommencèrent en son honneur.

Il ne s'aperçut pas qu'il vidait son verre, parce qu'on prenait soin de le remplir dès qu'il le remplaçait sur la table.

Il ne s'aperçut pas davantage que ce verre contenait la moitié d'une bouteille.

— Faites venir de l'eau, dit-il tout bas au

chevalier de Lorraine. J'ai l'habitude de mouiller mon vin, et celui-ci a des fumées qui me montent au cerveau. — Ah! de grâce, Monseigneur, reprit le chevalier, ne nous déshonorez pas en mettant de l'eau dans votre vin! Ce serait un affront pour l'ordre des Templiers.

Le prince se dit, à part lui, que, faute d'eau, il s'abstiendrait de boire; mais il avait une si grosse faim, qu'il mangea de grand appétit et qu'il dut, bon gré, mal gré, recourir encore à son verre pour se désaltérer, car tout ce qu'il avait mangé, tout ce qu'il mangeait, n'était que de la chair de porc.

— Dieu me pardonne! dit-il avec surprise, vous m'avez fait manger plus de salaison que je n'en mangerais ma vie durant! — Nous ne mangeons pas autre chose dans nos repas de Templiers, répartit le duc de Grammont: c'est manière d'aiguiser la soif. — On ne vous accusera pas du moins d'être juifs! dit le prince en riant.

Et il vida de nouveau son verre pour amortir l'incendie que la chair salée avait allumé dans son gosier et dans son estomac.

— Monseigneur, dit un frère servant à l'oreille du prince, il est deux heures!

Le comte de Vermandois tressaillit: il avait reconnu la voix de Moufle, il avait compris cet avertissement.

Il essaya de se lever; le chevalier de Lorraine le retint par le bras.

— Monseigneur, lui dit-il, mon carrosse n'est point arrivé, mais il ne tardera guère.

La résolution du prince qui voulait partir fut noyée dans le vin.

On buvait autour de lui avec une ardeur intrépide, et les verres, qui avaient la capacité des coupes antiques, ne restaient jamais pleins sur la nappe.

Le prince, pour répondre aux santés qu'on lui portait à la ronde, était forcé d'avoir toujours le verre à la main et à la bouche.

Il avait la tête forte et l'estomac solide; mais il n'était point accoutumé, comme ses voisins de table, à cette absorption immo-

crus les plus renommés de la France et de l'Espagne.

Les Templiers passèrent en revue dix ou douze espèces de vins, sans les distinguer entre eux, même par leurs noms, car le but de cette association bachique n'était pas de savoir déguster et apprécier le vin, mais souvent d'en boire beaucoup.

Le comte de Vermandois avait fini par boire comme les autres et autant que les autres.

— Monseigneur, lui dit à l'oreille le frère servant qui lui avait déjà parlé, il est six heures!

Le prince n'aurait pas eu, cette fois, la force de se lever, mais il en eut l'intention.

— Chevalier, dit-il d'une voix peu intelligible à son voisin de gauche, où est le carrosse? — Sous la remise, reprit le chevalier de Lorraine, et les chevaux à l'écurie.

Le comte de Vermandois se mit à rire et s'arma de son verre.

— Frère! cria d'une voix de Stentor le fameux Manicamp, qui n'avait encore rien dit, parce qu'il n'avait fait que boire, je propose de recevoir Templier notre très-cher frère, monseigneur de Vermandois!

Cette boutade, par trop familière, rappela au fils de Louis XIV ce qu'il était, et il eut la volonté de répondre en prince à l'impertinent interlocuteur, mais sa langue était collée à son palais, et ne put articuler aucun son.

— Il est temps de jouer! s'écria le chevalier de Lorraine; nous reboirons après. — Monseigneur, dit encore le frère servant à l'oreille du prince, il est huit heures!

Mais le comte de Vermandois n'entendait plus rien que le tumulte confus de tous les convives qui sortaient de table riant, criant, chantant tous à la fois.

En un moment, les tables furent desservies, et l'on remplaça les verres et les bouteilles, les assiettes et les plats, par des cartes, des dés, des jetons et des boîtes de jeu.

Le prince n'aurait pas eu la force de se lever: il resta donc assis à la même place, et les plus gros joueurs se groupèrent autour de lui.

Il avait fait serment de ne plus jouer jamais, depuis la triste expérience qu'il avait faite du jeu, la première fois qu'il y fut entraîné par le chevalier de Lorraine.

Mais le vin lui fit oublier son serment; il joua et il perdit comme la première fois.

La passion du jeu s'était réveillée en lui avec plus de fureur, et il s'acharnait à jouer, quoiqu'il perdît coup sur coup des sommes considérables.

Le chevalier de Lorraine, le duc de Grammont et d'autres joueurs, lui avaient fourni d'abord, à titre de prêt, quelques milliers de louis que le jeu avait bientôt fait retourner en leurs mains, et qu'ils avalent, par de nouveaux prêts successifs, réintégrés dans les siennes, où l'or ne restait pas longtemps.

— Monseigneur, dit le frère servant à l'oreille du prince, il est minuit! — Pardieu! s'écria le comte de Vermandois, à qui l'impatience et les remords rendirent la parole: je ne sortirai de céans qu'après avoir regagné ma mise.

Il perdait alors trois mille louis environ (quatre-vingt mille livres), qui représentent, au cours actuel de l'argent, plus de trois cent mille francs.

Le chevalier de Lorraine avait gagné vingt mille louis; Manicamp, dix mille; le comte de Marsan, cinq mille.

Tous les autres perdaient, mais tous avaient l'espoir de changer la veine. On joua ainsi jusqu'au jour, en doublant, en triplant, en décuplant les mises.

— Monseigneur, il est six heures du matin! dit Moufle, toujours vêtu de la livrée des frères servants, grâce à laquelle il pouvait pénétrer dans la salle du chapitre.

Le comte de Vermandois perdait trente mille louis.

Il n'était presque plus ivre; mais la rage du jeu arrivait chez lui à un paroxysme qui rassemblait à du vertige et à de la folie.

— Nous verrons, dit-il, si la fortune ne se assera pas de m'être contraire! — J'aime cette obstination chez un fils de France! reprit le chevalier de Lorraine en ramassant une pile de louis qui faisait l'enjeu du prince. — Messieurs! dit à voix haute le comte de Vermandois plus animé que jamais,

vous me trouverez bon, j'espère, pour tout ce que je voudrai perdre sur parole?— Monseigneur, répondit Tilladet, qui se fit l'interprète de la compagnie, on vous prêterait vingt millions sur votre part de la couronne de France.

— Monseigneur, il est midi! murmura timidement à son oreille le fidèle Moufle, qui désespérait d'arracher son maître à cet enfer. — Que le diable t'emporte! s'écria le comte de Vermandois, que la voix de son valet de chambre avait troublé dans son jeu.

Moufle baissa la tête et s'enfuit, sans oser revenir à la charge.

Le brelan devenait plus redoutable à chaque instant: les poules étaient de cinq ou six cents louis; le prince tenait toutes les sommes qu'on voulait, et il perdait avec une incroyable persévérance.

On lui versait sans cesse à boire, et il buvait toujours. Il n'avait plus la conscience de ce qu'il faisait, et pourtant il jouait encore.

On n'eut pas pitié de lui; on ne le laissa pas échapper à ce coupe-gorge. Moufle errait comme une âme en peine dans la salle sous prétexte d'y apporter des bouteilles pleines; mais il ne s'approchait plus du prince, et il le regardait de loin avec une douleur impuissante.

Le comte de Vermandois ne demanda pas grâce à ses bourreaux: il joua, il but, tant qu'il eut la force de lever son verre et de tenir ses cartes.

Il avait perdu un million, sans le savoir.

Remettons-nous à table, hurla le fameux Manicamp, et trêve au brelan pour aujourd'hui, mes très-chers et très-honorés frères!

On fit disparaître en un clin d'œil tout l'appareil du jeu et surtout l'argent. On étendit les nappes sur les tapis verts, et l'on y servit à profusion des saucisses, des jambons, des boudins et les plus indigestes métamorphoses de la chair de porc. On vit apparaître aussi une armée fraîche de bouteilles.

Le prince était pâle, les yeux hagards, la bouche entr'ouverte.

— Voici l'heure de procéder à la récep-

tion du nouveau frère Templier ! cria Manicamp.

Il alla chercher dans un coffre une couronne et un sceptre en cristal. Il posa la couronne sur la tête du prince ; il lui mit le sceptre dans la main.

Le comte de Vermandois avait l'air d'un automate qui n'attendait que l'impulsion d'un ressort pour se mouvoir et agir.

— Frère ! ne laissez rien au fond du verre ! dit Manicamp au récipiendaire en lui présentant une coupe d'argent ciselé qui débordait. — Monseigneur, ajoutez le chevalier de Lorraine en ricanant, ne laissez pas choir votre sceptre et votre couronne !

Le prince n'eut pas plus tôt haussé la coupe jusqu'à ses lèvres, que ce dernier effort lui fit perdre l'équilibre : son front s'inclina sous le poids de la couronne de cristal, en même temps que ses mains abandonnaient le sceptre et la coupe, qu'elles ne pouvaient plus soutenir.

La coupe se répandit en tombant sur la nappe ; le sceptre et la couronne se brisèrent en éclats sur le plancher.

IX.

Le comte de Vermandois avait failli mourir des suites de l'affreuse orgie à laquelle il s'était trouvé mêlé malgré lui.

Après trois jours d'absence on l'avait ramené dans un état déplorable au château de Fontainebleau.

Il n'avait pas encore repris ses sens, et les médecins qui furent appelés déclarèrent que si l'on parvenait à lui conserver l'existence, on ne lui rendrait pas la raison.

En effet, cette longue et lugubre léthargie, produite par l'ivresse, aboutit à un délire presque furieux, accompagné de crises nerveuses épouvantables.

Pendant quinze jours entiers, le malheureux jeune homme fut en proie à une folie véritable, qui ne faisait que s'accroître et se caractériser d'une manière plus effrayante, car il se figurait toujours, dans ces accès de démence, être en lutte avec les bourreaux

qui avaient abusé si cruellement de son inexpérience et de sa faiblesse.

L'état du malade, loin de s'améliorer, s'aggravait, et le médecin Fagon, qui était accouru de Versailles par ordre du roi pour diriger le traitement, avait annoncé la veille qu'une congestion cérébrale pouvait se déclarer d'un instant à l'autre et déterminer la mort.

Il y avait trois jours à peine que la mère du jeune prince avait été avertie. On ne lui avait rien caché de la situation réelle de son fils. C'était le roi lui-même qui lui avait transmis un bulletin très-alarmanant, qu'il venait de recevoir de Fagon.

La duchesse de La Vallière avait demandé et obtenu sur-le-champ, de la supérieure du grand couvent des Carmélites de Paris, la permission de quitter momentanément sa cellule et de se transporter auprès du malade à Fontainebleau.

Quant à Louis XIV, loin de souhaiter voir son fils, il avait ordonné qu'on ne lui en parlât plus, sous aucun prétexte.

Mademoiselle de La Vallière avait trente-sept ans, et la vie monastique, loin de lui faire cette vieillesse anticipée qui résulte souvent des souffrances et des privations physiques autant que des tortures et des amertumes morales, semblait avoir rajeuni et ravivé sa beauté, en lui laissant l'expression tendre et mélancolique qui en faisait le charme au temps de sa liaison avec Louis XIV.

Sauf la perte de sa fraîcheur, naguère si brillante, à laquelle avait succédé une pâleur mate et légèrement jaunâtre, la finesse de ses traits, l'éclat de sa peau, le gracieux ovale de sa figure, le corail de ses lèvres, le regard suave et langoureux de son grand œil brun, n'avaient pas changé sous le voile noir de la Carmélite.

Elle contemplant alors avec attendrissement et mélancolie la noble figure du jeune homme endormi, dans les traits duquel se reflétaient ceux du roi.

— Ma chère Louise ! murmura le prince, qui, dans son rêve, s'adressait à mademoiselle de Chantemerle : soyez tranquille, j'ai trop souffert loin de vous !... Je ne vous

quitterai plus ! — Que dit-il là ? se demanda la duchesse de La Vallière avec anxiété. C'est mon nom qu'il prononce, et ce n'est point à moi qu'il parle, cependant ! — Vous

avez cru que je vous trahissais ! reprit, toujours rêvant, le malade, que ce sommeil bienfaisant avait ramené par degrés à un ordre d'idées plus douces et moins turbu-



J'étais mademoiselle de La Vallière à cette époque, Sire, et maintenant je ne suis plus que sœur de la Miséricorde. (Page 399.)

lentes. — Il parle à une femme ! s'écria la religieuse, en s'approchant, l'oreille ouverte, pour ne rien perdre des paroles qui s'échappaient lentement des lèvres du dormeur. — Moi, vous trahir ! moi, vous oublier ! continua-t-il d'un ton de tendre reproche. — Il

aime ! se dit tout bas sa mère, stupéfaite et affligée. — Je vous ai fait un serment, et je le tiendrai ! disait-il, paraissant être dans un état de lucidité mentale, qui ressemblait à un accès de somnambulisme.

En parlant ainsi, il s'était mis tout à coup

sur son séant, et il semblait étendre les bras vers la personne dont il avait cru voir l'image et entendre la voix.

Mais ses lèvres s'agitaient, sans former aucun son ; ses yeux restaient fermés : il ne s'éveillait pas encore.

— Louise, pourquoi vous éloignez-vous de moi ? disait-il tristement. — Elle se nomme Louise... comme sa pauvre mère !.. dit, en soupirant, sœur Louise de la Miséricorde. — Vous épouser ?.. Hélas ! je ne le puis pas ; mais je n'en épouserai pas d'autre... — Quelle est donc cette femme ? se demanda la religieuse, qui se sentit troublée d'un retour de vanité mondaine, et qui rougit aussitôt de cette faiblesse. — Oh ! que je voudrais n'être qu'un simple gentilhomme et vous avoir pour femme ! — C'est un amour indigne de lui ! se dit à elle-même la duchesse de La Vallière : c'est peut être un amour coupable ! Si cette femme n'était pas libre !... Il me plaît de croire plutôt que c'est une pure et modeste fille, dont il s'est épris, et qui l'aime, la malheureuse ! — Votre père ? répliqua le comte de Vermandois, qui avait l'air de répondre à une question qu'on venait de lui faire. Ne pleurez pas de la sorte, puisqu'il est sauvé ! N'ai-je pas obtenu sa grâce ? ajouta-t-il d'une voix tremblante. — Dois-je l'éveiller ? se demandait sa mère, indécise et tourmentée. — L'acte d'amnistie a été signé ! poursuivait-il avec une agitation croissante. M. Colbert me l'a donné pour en faire usage ! cet acte est signé par le roi et par M. Colbert. — C'est un rêve bien pénible, il faut l'en arracher... Louis, mon fils ! — Qui m'appelle ? dit le prince, rouvrant ses yeux égarés... Ah ! qui donc m'a dérobé ce parchemin ? ajouta-t-il ; en promenant ses mains crispées sur ses couvertures... je le tenais tout à l'heure !... je l'avais caché dans mon pourpoint ! Je ne le trouve plus... Il me le faut, pourtant !... Mouffe, qu'en as-tu fait ?... Mouffe !..

Mouffe, qui reposait tout habillé dans un cabinet contigu à la chambre de son maître, ne fit qu'un bond de son lit au lit du prince. — Monseigneur, me voici ! s'écria-t-il, pleurant de joie. Que m'ordonne Votre Altesse ?

L'apparition subite de Mouffe, le son de

sa voix répondant à l'appel et à la pensée du prince, produisirent une révolution soudaine dans l'état du malade et firent tomber à l'instant, comme un voile de deuil, les nuages qui enveloppaient sa raison.

— Mon brave Mouffe, lui dit le prince avec son accent de bienveillance ordinaire, donne-moi des nouvelles...

Mais il n'en put dire davantage, et il oublia tout à coup ce qu'il avait voulu dire : ses regards, en se portant vers son valet de chambre, étaient tombés sur la carmélite qui, debout au pied du lit, le regardait en silence avec une ineffable expression de bonheur.

Il crut d'abord qu'un spectre se dressait devant lui, et il fit un geste d'épouvante.

Le spectre ne disparut pas, mais son aspect n'avait rien de menaçant ni de sinistre.

Le comte de Vermandois ne reconnaissait pas sa mère : il ne l'avait pas revue depuis sept ans, et il ne l'avait jamais vue, d'ailleurs, en habit de carmélite.

Il savait sans doute que sa mère vivait encore, qu'elle s'était retirée dans un couvent et qu'elle y avait pris le voile ; mais on ne lui avait jamais donné des idées précises à cet égard, et toutes les personnes qui l'entouraient, depuis son gouverneur jusqu'à ses valets de chambre, s'étaient conformés assez scrupuleusement à l'ordre du roi, qui leur avait fait une loi de ne jamais parler au prince, soit de la duchesse de La Vallière, soit de sœur Louise de la Miséricorde.

Ce n'était pas que le prince ne fût curieux d'apprendre les circonstances qui avaient déterminé sa mère à quitter la cour et le roi, pour prendre le voile dans un couvent ; il avait souvent interrogé et questionné les gens de son entourage, sans obtenir les renseignements exacts qu'il désirait ; il s'était alors consulté lui-même sur un sujet qu'il ne pouvait connaître que d'après des conjectures plus ou moins problématiques, et il avait fini par se faire, à part lui, une opinion qui touchait en quelques points à la vérité.

Ainsi, en voyant madame de Montespan et madame de Maintenon se disputer les bonnes grâces de Louis XIV, et occuper l'une

après l'autre la place de favorite, il n'avait pas eu de peine à deviner que sa mère, qui était favorite avant elles, devait avoir souffert de l'inconstance et de l'injustice du roi; il en avait conclu que la duchesse de La Vallière, sacrifiée à une rivale, et peut-être chassée par son royal amant, n'avait trouvé qu'un couvent pour refuge et Dieu pour consolateur.

Il ne pardonnait donc pas à Louis XIV les torts qu'il lui supposait envers elle; il n'avait jamais eu d'ailleurs l'affection d'un fils pour le roi, qui n'avait eu pour lui celle d'un père que dans les années de sa première enfance, et qui était devenu froid, sévère, dur et inflexible depuis que sa mère n'était plus là pour le protéger.

C'était surtout dans ses entretiens avec son confesseur, l'abbé Gofas, qu'il avait appris à aimer et à respecter sa mère.

L'abbé Gofas avait été choisi par la duchesse de La Vallière elle-même pour être placé comme précepteur auprès du fils qu'elle abandonnait à la grâce de Dieu en se consacrant à la vie religieuse. Mais ce digne et pieux ecclésiastique était bien vieux et bien cassé par l'âge : il n'avait pu suffire à tous les devoirs de sa mission pénible et délicate; il avait dû y renoncer après quelques années d'exercice, et il était resté le confesseur du prince, auquel il inspirait autant de confiance que de vénération.

Depuis plusieurs mois, le pauvre abbé Gofas se trouvait retenu dans son lit par la goutte, et le comte de Vermandois ne s'était pas confessé dans tout cet intervalle de temps.

La duchesse de La Vallière lui avait donc demandé de désigner lui-même un prêtre qui pourrait le suppléer au besoin. L'abbé Gofas, après deux jours d'incertitude ou d'hésitation, avait fait écrire à l'abbé Cornouailles, vicaire de Saint-Eustache à Paris.

— O mon Dieu! que m'annonce cette apparition! s'écria le prince qui croyait rêver encore, et qui mettait sa main devant ses yeux pour ne pas voir ce fantôme habillé de noir et de blanc. — Le ciel a-t-il exaucé mes prières? murmura la religieuse en joignant les mains avec terreur. Mon fils recou-

vrera-t-il la raison! mon fils vivra-t-il! — Qui parle ainsi? demanda le jeune homme, dans l'âme duquel la voix de sa mère avait ressuscité tout à coup une foule de souvenirs d'enfance. — Comme il me regarde! se disait cette mère tremblante d'émotion. — Je ne rêve pas! disait le prince, qui n'osait encore se fier à la réalité de ce qu'il voyait. Tout à l'heure c'était un songe, un songe affreux!... — Recommandez-vous au Seigneur, mon enfant! lui dit avec une angélique douceur la carmélite, qui se faisait violence pour ne pas se jeter dans les bras de son fils. Priez-le de vous donner la force de sortir victorieux de cette terrible lutte! Priez, mon cher enfant, et j'unirai mes prières aux vôtres! — Je vous écoute, Madame, avec ravissement! Votre voix me remue jusqu'au fond du cœur, car elle me rappelle la voix de ma mère... — Vous n'avez donc pas oublié ma voix, mon cher Louis? — Que dites-vous, Madame? Est-il possible que vous soyez...! — Votre mère, votre malheureuse mère! — Vous êtes ma mère, et vous ne m'avez pas encore pressé sur votre cœur! — Mon fils, mon cher fils! s'écria-t-elle en le couvrant de baisers. — Ma mère, qu'étiez-vous devenue!... Vous n'aviez pas quitté la France en quittant la cour?... Que faisiez-vous loin de moi?... Et moi, que faisais-je loin de vous?...

Pressée de questions qui l'embarrassaient, quoiqu'elle sentit le besoin d'y répondre pour se justifier aux yeux de son fils, elle détourna la tête en rougissant pour cacher ses larmes.

Mouffe s'était discrètement retiré, afin de la laisser seule avec son fils.

— Pourquoi m'avez-vous abandonné? lui demanda tendrement le comte de Vermandois, qui lui tenait les mains dans les siennes en la regardant avec bonheur. — Je n'avais plus rien à faire pour vous en ce monde, mon enfant, que de prier, et d'attirer par là les bénédictions de Dieu sur votre tête, ainsi que son pardon sur la mienne! — En m'abandonnant de la sorte, vous m'avez livré aux persécutions de mes ennemis et aux injustices du roi. — Le roi, mon fils, ne saurait être injuste, puisqu'il est votre père! — Il a

cessé de me traiter en père depuis que vous n'êtes plus là pour lui rappeler que je suis son fils.—Vous avez eu sans doute de grands torts qui l'ont irrité contre vous... Le roi est sévère; il a été quelquefois inflexible, mais il est juste, mais il est bon... — Madame, interrompit le prince qui n'osait pas protester tout haut contre cet éloge du roi, je respecte les ordres de Sa Majesté, et je m'y sou mets sans prétendre les juger.... Mais parlez-moi de vous, de vous seule! Dites-moi que vous m'avez quitté malgré vous, pour obéir au roi! Dites-moi que vous ne me quitterez plus! — Je ne puis dire cela! reprit tristement sœur Louise de la Miséricorde.—Et pourquoi ne le diriez-vous pas?... Vous devez donc encore me quitter?— Mon fils, répondit-elle avec une douleur résignée, je suis religieuse-professe au grand couvent des Carmélites de Paris.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

On gratta timidement à la porte de la chambre du comte de Vermandois.

La duchesse de La Vallière n'aurait rien entendu, si elle n'eût pas été constamment préoccupée de l'espérance de voir arriver, d'un instant à l'autre, Louis XIV à Fontainebleau.

Elle n'osait point souhaiter de se retrouver vis-à-vis du roi, mais néanmoins elle sentait que ce serait pour elle un triomphe et une consolation de reparaitre devant lui en habit de carmélite.

On gratta une seconde fois, puis une troisième.

— Entrez! dit d'un ton d'autorité le comte de Vermandois, que ce bruit à la porte impatientait.

La duchesse de La Vallière avait eu le temps de ramener son ample voile sur son visage et de s'y ensevelir presque tout entière, de manière que les formes de son corps ne se dessinaient pas sous les plis de ses vêtements de laine.

Immobile au chevet du malade, elle ressemblait à un spectre voilé.

La porte s'était ouverte, et M. de Périgny avait fait deux pas dans la chambre.

— Monseigneur, dit-il, c'est M. le marquis de Monchevreuil qui m'envoie prendre de vos nouvelles pour les faire passer au roi... — Qu'on fasse savoir à Sa Majesté, reprit le prince, qu'il a suffi de la vue de ma mère pour me guérir!

La religieuse tressaillit et voulut s'opposer à l'exécution de cet ordre du prince.

— Mon fils, dit-elle à voix basse, je ne suis plus de ce monde, et il est inutile que le roi sache que votre maladie m'a fait sortir de mon tombeau. — Monseigneur, ajouta le sieur de Périgny, M. le marquis de Monchevreuil réclame l'honneur de voir Votre Altesse Royale... — Dites à M. de Monchevreuil, repartit brusquement le comte de Vermandois, que vous m'avez vu, que je vous ai parlé et que je ne suis pas encore près de mourir. — Si Votre Altesse Royale daigne permettre que je lui tienne compagnie?... — Non, Monsieur répliqua vivement le prince, personne excepté ma mère!

Le sieur de Périgny s'inclina respectueusement et sortit à reculons.

— Vous ne montrez point assez de déférence pour les gens de votre maison, dit la duchesse de la Vallière à son fils. Vous auriez pu traiter avec moins de rudesse ce pauvre valet de chambre... — Ce valet de chambre, dit en riant le prince, n'est autre que mon sous-gouverneur! — C'est là manquer, vraiment, à tout ce que vous devez au roi et à vous-même. — J'ai seize ans, Madame, répondit le comte de Vermandois avec une fermeté douce et fière à la fois; à cet âge, les enfants de France ne dépendent plus que d'eux-mêmes et du roi. C'est donc me faire injure que de me laisser encore sous la tyrannie de ces gouverneur et sous-gouverneur, qui ne sont que des espions de madame de Maintenon et des courtisans de Monseigneur le Dauphin.

On frappa un coup sec à la porte, et l'on entendit la voix de Moufle, qui protestait tout haut contre l'invasion violente d'un nouveau venu.

C'était le chevalier de Lorraine, le visage enluminé, les yeux brillants, la démarche avinée, à moitié ivre.

— Chevalier, lui dit sévèrement le prince, je vous prie de vous retirer, car j'ai grand besoin de repos, et je ne suis point en état de parler avec vous. — Faites sortir cet homme ! dit, d'un accent solennel et avec un geste impérieux, la duchesse de La Vallière.

Au moment de sortir de la chambre, le chevalier releva la tête avec impudence, et, jetant sur la mère et le fils un coup d'œil dédaigneux, il eut l'air de les braver.

— Sortez ! lui cria le comte de Vermandois, qui fit un mouvement pour s'élançer hors de son lit. — Nous nous reverrons, Monseigneur, dit insolemment le chevalier de Lorraine, quand vous serez seul ! Alors nous ferons, s'il vous plait, le compte de vos dettes de jeu.

Il sortit bruyamment, et la porte, qu'il tira derrière lui avec fracas, ne couvrit pas les éclats de rire insolents dont il accompagnait sa retraite.

— Voilà un drôle qui mériterait les écrivains ! murmura le prince indigné. — Comment ! mon fils, dit la religieuse avec un sentiment de douloureuse surprise, comment faites-vous compagnie avec de pareilles gens ? — Je ne le vois pas souvent, par bonheur, répondit-il, honteux de l'amitié qu'il avait accordée au chevalier de Lorraine. Certes, je ne le verrai plus ! — Il vous a parlé de vos dettes de jeu ? dit avec inquiétude madame de La Vallière. — Je ne sais trop ce qu'il a prétendu par là ! repartit vivement le prince. — Il semblerait que vous auriez joué, et que vous auriez perdu sur parole ? — J'ai joué, en effet ; mais je serais fort en peine de dire ce qui en a été. — Il est probable que vous avez perdu de grosses sommes et que M. le chevalier de Lorraine s'était chargé de vous les réclamer ? — Il faut que ce soit cela, et je crains d'avoir perdu beaucoup plus que je ne puis payer !..

Le comte de Vermandois retrouvait, dans ses souvenirs confus et à demi-effacés, quelques chiffres redoutables des sommes qu'il avait empruntées pour les jouer et les perdre avec ceux qui les lui prêtaient.

Son front s'était rembruni, et il se sentait aller de la tristesse au découragement.

— Je souffre à l'idée que vous deviez la moindre somme au chevalier de Lorraine ! dit madame de La Vallière. Il importe de vous acquitter envers ce méchant. — J'ai peur de lui devoir beaucoup, car on jouait gros jeu, et l'on a joué longtemps. — Ah ! si le roi le savait, il ne vous le pardonnerait pas. — Je ferai tout au monde pour que le roi ne le sache point : j'engagerai, s'il le faut, ma pension pendant six mois ; j'emprunterai aux usuriers.. — N' imaginez pas de nouvelles folies pour remédier aux anciennes ! Vous devez, je palerai ! — Je suis bien malheureux ! s'écria-t-il avec amertume ; je vous cause un chagrin cruel et, sans doute, un embarras excessif le propre jour où je me réjouis de vous avoir revue ! — Enfin, quelle somme pourriez-vous devoir au chevalier de Lorraine ? — A lui et à d'autres qui jouaient avec moi, deux ou trois mille louis. — Deux ou trois mille louis ! répéta la duchesse de La Vallière en joignant les mains. — Davantage peut-être, car je n'avais plus ma raison, et je suis tenu de payer, sans mot dire, tout ce qu'on voudra me réclamer comme dette de jeu.

La pauvre carmélite se demandait tout bas comment elle parviendrait jamais à couvrir les dettes de son fils ; des larmes roulaient dans ses yeux et tombaient sur sa robe de bure.

On avait gratté doucement à la porte.

Moufle parut, le visage consterné et l'air tout décontenancé.

— Madame, dit-il en regardant le comte de Vermandois, M. l'abbé Cornouailles, vicar de Saint-Eustache de Paris, sollicite de vous quelques moments d'entretien. — L'abbé Cornouailles ! s'écria le prince, à qui ce nom n'était pas inconnu. — Je sais ce dont il s'agit, reprit la duchesse de La Vallière : M. l'abbé Cornouailles est un digne et vertueux ecclésiastique, qui vient de la part de M. l'abbé Gofas. — Cet abbé Cornouailles n'est-il pas un ministre protestant ? demanda le prince, qui se rappelait confusément que mademoiselle de Chantemerle lui avait parlé d'un ministre de la religion réformée, por-

tant ce nom-là. — Un ministre protestant ! répéta la religieuse scandalisée. Êtes-vous encore hors de sens, et songez-vous ? C'est le vicaire de Saint-Eustache, un excellent prêtre, qui sera votre directeur de conscience pendant la maladie de M. l'abbé Gofas.

Le comte de Vermandois était tombé dans une muette et sombre rêverie : le nom de l'abbé Cornouailles avait réveillé dans son esprit un nouvel ordre d'idées et de souvenirs.

Il pensait à mademoiselle de Chantemerle, et cette pensée absorba toutes les autres.

— Je vais conférer avec l'abbé Cornouailles, dit madame de La Vallière. — Je l'ai prié d'attendre dans le cabinet de travail de Son Altesse Royale ? dit Moufle, qui suivait des yeux, sur les traits du prince, le progrès visible d'une angoisseuse préoccupation. — Je ne ferai pas une longue absence, reprit la religieuse, en s'adressant à Moufle, mais, toutefois, vous demeurerez ici jusqu'à ce que je revienne, et vous aurez soin que personne n'approche de Son Altesse et ne lui parle.

Elle craignait le retour du chevalier de Lorraine, qui lui était apparu comme le corrupteur et le bourreau de son fils.

Dès que madame de La Vallière fut sortie de la chambre, le comte de Vermandois, qui feignait de s'endormir, se souleva brusquement sur son lit, en appelant Moufle qu'il ne voyait plus, car le fidèle valet de chambre était allé sans bruit s'asseoir derrière les rideaux.

— Me voici, Monseigneur ! s'écria-t-il en accourant avec précipitation. — Sommes-nous seuls ? demanda doucement le prince. — Oui, Monseigneur, j'avais cru que Votre Altesse venait de s'assoupir. — Hélas ! grand Dieu ! je n'ai dormi que trop longtemps ! je ne me suis éveillé que trop tard !... Ah ! mon pauvre Moufle, ajouta-t-il en poussant un profond soupir, qu'est devenue mademoiselle de Chantemerle, depuis que je suis là, couché dans ce lit, sans connaissance, sans mémoire, sans raison ? — Rassurez-vous, Monseigneur, je vous en conjure ! — C'est une idée à me rendre fou ! Il y a six jours peut-

être que je ne l'ai vue .. Six jours d'absence ! Je n'ai pas encore recouvré toutes mes facultés, tout mon jugement... — Votre Altesse a été, en effet, terriblement malade ! — Mes souvenirs sont comme brisés et j'ai peine à les rattacher l'un à l'autre... — Il faut du calme, beaucoup de calme, Monseigneur. — Du calme ? Est-ce possible, quand je songe que mademoiselle de Chantemerle m'attend ! — Elle prendra patience, Monseigneur, elle se résignera, en sachant que vous ne l'oubliez pas. — L'oublier ! J'étais donc bien malade, que je ne t'ai point donné ordre de lui porter de mes nouvelles ? — Vous me l'avez donné, cet ordre, Monseigneur, ou bien j'ai deviné que vous vouliez me le donner... — Est-il vrai, mon ami, que tu sois allé de ma part à l'Ermitage ? — Sans doute, Monseigneur. Eh ! si je n'y fusse point allé que serait-il arrivé de ces deux pauvres femmes ? — Oh ! que je te remercie de cette preuve de dévouement ! — Elles étaient mortellement inquiètes, je vous jure, quand je suis venu le cinquième jour... — Elles sont restées ainsi, seules et sans nouvelles, pendant cinq grands jours ! — L'une pensait que vous étiez mort ; l'autre, que vous deviez être empêché par la force des choses. — Qu'as-tu dit à mademoiselle de Chantemerle, pour m'excuser et pour la tranquilliser ? — Je lui ai dit que vous aviez été pris d'une maladie soudaine, et que les médecins vous prescrivaient de garder le lit sous peine d'exposer votre vie. — Et de quel air mademoiselle de Chantemerle a-t-elle reçu cet avis ? — De l'air le plus désolé du monde. Ses pleurs n'ont pas cessé de couler. — Mais tu ne l'as pas laissée, du moins, dans cette douleur et ce désespoir ? — Je ne lui disais pas la vérité, Monseigneur, car je feignais d'être tout à fait rassuré sur le compte de cette maladie, tellement que je lui promettais, chaque jour où je l'allais visiter de votre part, de vous amener le lendemain même. — Combien de fois lui as-tu manqué de parole à cet égard ? — Sept ou huit fois, Monseigneur. — Eh quoi ! s'écria le prince avec consternation, je suis donc malade depuis huit jours ? — Depuis quinze ou seize... — O mon Dieu ! voilà quinze ou seize jours

que Louise ne m'a vu ! murmurait le comte de Vermandois dont le trouble et l'agitation ne faisaient que s'accroître. — Je vous supplie, Monseigneur, de ne pas vous émouvoir de la sorte. — Dieu merci ! tu as eu la bonne pensée d'aller à l'Ermitage de la Madeleine... — Le plus qu'il m'a été possible de le faire, le soir ou la nuit, lorsque vous reposiez, et que votre assoupissement semblait devoir se prolonger. Je plaçais près de vous le second valet de chambre, et, sous prétexte de prendre moi-même un peu de repos, je sortais du château par les écuries, et je courais au galop jusqu'à l'Ermitage, où j'apportais des provisions fraîches, comme à l'ordinaire. — Je reconnaitrai quelque jour ce dévouement, mon brave Mouffe. — Ma récompense, Monseigneur, est dans la joie que je ressens de l'approbation que vous daignez accorder à ma conduite. — La première fois que tu iras à l'Ermitage, j'y viendrai avec toi. — En ce cas-là, Monseigneur, je n'irai point avant que vous soyez rétabli. — Nous irons cette nuit même ! — Non, sur mon âme, Monseigneur ; je ne donnerai pas les mains à une pareille imprudence ! — Tu vois bien que je suis remis en santé, et que j'ai repris courage. — Vous n'êtes plus, il est vrai, en l'état où vous étiez hier encore, et nous avons maintenant l'espoir de votre prochain rétablissement ; mais je ne serai pas complice... — C'est assez ! interrompit le prince avec vivacité : j'irai seul, si vous refusez de me suivre. — Vous n'aurez jamais la force de vous tenir en selle, Monseigneur ! — Silence ! j'entends ma mère qui revient.

Ce ne pouvait être qu'elle, en effet, car l'entrée de la chambre du comte de Vermandois était interdite à tous les officiers de sa maison, et l'huissier, qui gardait la porte à l'extérieur, n'eût pas même laissé pénétrer jusqu'au prince le médecin du roi.

Madame de La Vallière sortait de la conférence secrète qu'elle avait eue avec l'abbé Cornouaille : elle paraissait très-émue, très-agitée, très-préoccupée.

— Mon cher enfant, dit-elle à son fils en lui souriant avec une douceur mélancolique, il est urgent que j'aille à Versailles trouver le roi... — A Versailles, Madame ! s'écria le

comte de Vermandois, intrigué et surpris. — C'est à votre sujet, mon fils, que j'ai besoin de parler à Sa Majesté ! Je veux remplir un devoir de mère, avant de retourner à mon couvent.

II.

Le roi avait fait, ce jour-là, un voyage à Marly, après avoir dîné à Versailles.

C'était la première fois qu'il allait à Marly depuis la mort de la reine.

Il n'avait donc désigné que fort peu de personnes pour l'accompagner dans ce voyage, car il ne venait cette fois à Marly qu'avec l'intention de voir les travaux qui s'exécutaient dans le château et dans le parc.

Arrivé de bonne heure, seul dans sa calèche, il avait trouvé le nouveau surintendant de ses bâtiments, M. de Louvois, et son architecte ordinaire, Hardouin Mansart, qui l'attendaient à la première grille du château.

Il examinait tout, il étudiait tout, il se rendait compte de tout.

Il parlait peu : d'un mot, d'un geste, il indiquait un changement à faire dans la direction d'une allée, dans la pente d'un talus, dans la plantation d'une charmille, dans la distribution des eaux artificielles.

Le marquis de Louvois hasardait çà et là quelques observations ; mais le plus souvent il approuvait sèchement la justesse du coup d'œil et la richesse de l'imagination de son auguste maître.

Louis XIV s'était mis à lever des mesures avec sa canne, lorsque le maréchal de La Feuillade accourut vers lui en annonçant de loin, par des signes de surprise et d'émotion, qu'il était chargé de remplir une mission bien extraordinaire.

— Que venez-vous faire ici, Monsieur ? lui dit le roi de mauvaise humeur. — Sire, reprit le maréchal de La Feuillade, une nouvelle qui vous étonnera fort : madame la duchesse de La Vallière est à Marly ! — Madame de La Vallière ! s'écria le roi frappé de stupeur. — Elle-même, en habit de carmélite. Je l'ai rencontrée qui descendait de

carrosse. — Je ne la verrai pas, je ne veux pas la voir! — Faut-il, Sire, lui porter cette réponse de la part de Votre Majesté? — Non, Monsieur... je m'en vais repartir pour Versailles. — Sire, la voilà qui s'en vient vous chercher jusque dans les jardins! — Puisque le roi ne veut pas la voir ni lui parler!... dit brutalement Louvois, qui fit un mouvement pour aller au-devant de la religieuse. — C'est mon affaire et non la vôtre! reprit le roi, qui l'empêcha de donner suite à son intention. Messieurs, ajouta-t-il en se dirigeant vers l'allée du Belvédér, faites écarter tout le monde, et que nul ne soit si hardi que de s'avancer à plus de cent pas!

Il fit semblant de ne pas avoir reconnu madame de La Vallière, qui était entrée dans le parc pour l'y chercher, et il s'enfonça seul dans l'allée des charmilles qui conduisait au Belvédér.

— Il faut envoyer querir sur l'heure madame de Maintenon! dit tout haut Louvois, qui avait tourné le dos au roi et qui s'en allait, en grommelant, du côté des écuries.

Louis XIV s'était enfoncé dans l'allée et longeait les charmilles pour gagner le Belvédér, espèce de butte factice formant un labyrinthe planté de buis et de pins au centre de cette allée qu'elle dominait.

Il hâta le pas, comme s'il eût voulu se soustraire à la poursuite de la religieuse qu'il avait aperçue à travers les berceaux avant que celle-ci pût le voir.

Mais aussi, par intervalles, il ralentissait sa marche et tournait la tête avec curiosité, pour s'assurer qu'elle ne le suivait pas.

Deux fois il s'arrêta, et il eut l'air de revenir lentement vers les pavillons. Puis, par une brusque résolution, il se jeta dans un sentier de traverse et disparut.

Soudain, au détour d'un sentier, il se trouva en face de la duchesse, qui était accompagnée de l'abbé Cornouailles.

Dès qu'il l'aperçut à peu de distance, il ôta son chapeau avec les marques d'une politesse respectueuse, et le tint à la main en s'inclinant à plusieurs reprises, sans fixer les yeux sur elle.

La religieuse ne répondit pas à ce salut : elle était dominée par une si grande émo-

tion, qu'elle n'avait pas même la force de la cacher.

Elle serait tombée roide, si elle ne s'était point appuyée contre le piédestal d'un vase de marbre.

Les larmes roulaient dans ses yeux, les sanglots lui montaient à la gorge.

Elle ne leva point son voile, qui couvrait sa pâleur et sa rougeur alternatives.

Louis XIV n'était pas moins ému qu'elle, quoique l'expression froide et calme de son visage déguisât complètement ce qui se passait au fond de son âme.

Il avait repris toute son assurance, et ses regards curieux interrogeaient ce voile épais sous lequel le trouble et l'agitation de son ancienne maîtresse avaient trouvé un abri momentané.

— Madame, lui dit-il avec bonté, que puis-je faire pour vous obéir?

Elle remercia le roi par un signe de reconnaissance, mais elle demeura muette.

— Il y a bien longtemps, Madame, lui dit-il d'un air affectueux, que je n'ai eu l'honneur de vous voir! — Sept ans, Sire! répondit-elle d'un accent inintelligible et lamentable. — J'aurais cru que plus de sept années s'étaient écoulées depuis la dernière entrevue que nous eûmes ensemble... Sept années! c'est bien long! — Oui, quand on attend, Sire, répliqua-t-elle en raffermissant sa voix; mais je n'attendais plus rien en ce monde!

— Je voudrais savoir quel intérêt me procure l'agréable surprise de votre visite? — En deux mots, Sire, voici la principale raison de mon voyage : il s'agissait de faire arriver jusqu'à vous M. l'abbé Cornouailles. — Ah! vous n'êtes venue que pour ce motif! repartit d'un air glacial et désappointé le roi, qui avait attribué à l'apparition de madame de La Vallière une cause plus personnelle et moins indifférente. — J'ai sans doute à m'entretenir moi-même avec Votre Majesté sur un sujet qui me touche de près; mais, avant tout, je lui demande de donner audience à l'abbé Cornouailles.

Madame de La Vallière semblait avoir compris instinctivement que le roi devait être étonné et blessé peut-être de ne la voir reparaitre, au bout de sept ans d'absence,

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS



Philippeaux del.

Legendel sc.

Basset imp. ug. J. B. G. Laquer Paris

LE COMTE DE VERMANDOIS

que pour se faire auprès de lui l'introductrice et la patronne d'un inconnu.

— Eh bien, que nous veut M. l'abbé Cornouailles? dit le roi qui avait hâte de le congédier pour rester seul avec une femme qu'il se souvenait d'avoir tant aimée. — Sire, répondit l'ecclésiastique avec une dignité pleine de déférence, ce que j'ai à dire à Votre Majesté ne saurait être dit devant témoin. — Le seul témoin qui vous écoute, répliqua le roi piqué et inquiet de cette demande, c'est madame la duchesse de La Vallière, que vous connaissez bien puisqu'elle vous amène. — Sire, moins que personne au monde, notre chère sœur en Jésus-Christ ne saurait entendre ce que je dois révéler à Votre Majesté sous le sceau du secret la plus inviolable. — Vous m'effrayez, Monsieur, et j'aimerais mieux que vous ne révélassiez rien. — C'est le vœu d'un mourant, Sire. M. Colbert m'a chargé de cette commission. — Louis XIV fronça le sourcil et se pinça les lèvres : le nom de Colbert ne l'avait pas disposé favorablement à entendre l'abbé Cornouailles. — M. Colbert, dit-il en secouant la tête, n'aurait-il pas mieux rempli lui-même la commission qu'il vous a donnée? Que ne parlait-il quand je suis allé à son hôtel peu de temps avant sa mort? — Il paraît, Sire, reprit madame de La Vallière en s'interposant pour déterminer le roi à écouter l'abbé Cornouailles, il paraît que la chose est de conséquence et que M. Colbert, à l'heure de sa mort, a prié son confesseur de vous faire cette révélation. — Monsieur l'abbé était le confesseur de M. Colbert? demanda le roi encore indécis. — Oui, Sire, répondit le prêtre, et je puis annoncer à Votre Majesté que M. Colbert a fait une bien belle mort en se repentant de ses péchés et en cherchant à réparer ses torts envers son prochain. — En avez-vous long à me dire, Monsieur? car, en ce cas, je préférerais remettre la conférence à demain. — J'ai promis à M. Colbert de déposer dans le sein de Votre Majesté un secret qu'il m'a confié sous la foi de la confession. — Et vous ne soupçonnez pas, Madame, quel peut être ce secret? — Non, Sire, M. l'abbé Cornouailles s'est acquitté près de moi d'une commission de

même nature : il m'a remis, de la part de feu M. Colbert, une lettre que je vous apporte, et, pour lui témoigner combien je lui sais gré du service qu'il m'a rendu, je me suis empressée de le conduire à vous, afin qu'il puisse donner satisfaction à M. Colbert. — Ce que j'en fais, Madame, ce n'est que pour vous, car je n'accorde pas de ces sortes d'audience, et il me déplaît grandement de recevoir des confidences que je n'ai pas demandées. — Sire, je vous aurai un gré infini des bontés que vous aurez pour M. l'abbé Cornouailles, qui sera désormais le directeur de conscience de... M. le comte de Vermandois. — Venez donc, Monsieur! dit le roi en s'éloignant de quelques pas, l'air sombre et défiant.

III.

Quand Louis XIV crut s'être assez éloigné pour donner audience à l'abbé Cornouailles sans qu'on pût les entendre, il s'arrêta en tournant la tête vers l'endroit où il avait laissé madame de La Vallière.

Il fut surpris de ne plus la voir, et il craignit qu'elle ne fût déjà partie.

— Il me semble, dit-il à l'abbé Cornouailles, que vous pourriez, en trois mots, me révéler votre secret, et nous retournerions ensuite auprès de madame de La Vallière, qui va se perdre dans le labyrinthe du Belvédère. — Sire, dit l'abbé Cornouailles, il y a vingt jours que ce secret me pèse, et j'avais peur de mourir avant de l'avoir déposé dans votre conscience. — Dites donc ce que c'est, Monsieur, et parlons bas, car nous avons des oreilles ouvertes autour de nous. — J'ai reçu la confession de M. Colbert, et je puis déclarer à Votre Majesté que le zèle et le dévouement de ce grand ministre ont été admirables. M. Colbert, dans toute sa vie, n'a jamais eu d'autre but que la gloire du roi et l'intérêt de la France. — Je vous loue, Monsieur, de vous faire ainsi le défenseur et même le panégyriste d'un homme que j'ai beaucoup estimé. — Vous vous souvenez, Sire, des circonstances qui déterminèrent madame la duchesse de La Vallière à se re-

tirer de la cour et à entrer au couvent des Carmélites? — Je ne m'en souviens que trop! repartit le roi en devenant sombre et chagrin. — On vous avait inspiré des doutes sur la vertu de cette pauvre dame... — A quoi bon réveiller de si tristes souvenirs, Monsieur? — Je ne veux ni ne dois accuser personne, Sire; je ne nommerai donc pas ceux qui trempèrent dans le complot, et qui réussirent si bien à obscurcir cette vertu sans tache. — Est-ce donc une accusation que vous voulez porter contre madame la marquise de Montespan? — Dieu m'en garde, Sire! Je ne suis pas venu à vous en accusateur. — Vous parlez d'un complot : il faut qu'il y ait eu des complices, et ces complices, je suis forcé de les chercher parmi les personnes qui avaient alors ma confiance. — Le complot a existé; il était infâme : il avait pour objet de déshonorer madame de La Vallière, et, de la faire passer à vos yeux pour une femme sans pudeur et sans foi. — J'aime à croire que c'étaient là des calomnies, et je les ai toujours rejetées avec pitié, car il m'en coûtait trop de penser que madame de La Vallière m'eût indignement trompé! — Vous ne l'avez pourtant pas défendue et protégée, Sire, contre la cabale qui la poursuivait! — Je ne lui ai jamais déclaré, ce me semble, les méchants bruits qu'on faisait courir? — J'estime qu'elle ne les a pas connus, car elle en serait morte de douleur. — Il y a bien longtemps de cela! reprit le roi avec amertume. Pourquoi remuer ces cendres refroidies? — Pour en faire sortir la vérité et la justice, Sire. M. Colbert n'était pas du complot, mais il l'avait deviné, il l'avait découvert, et il eut la faiblesse coupable de ne pas vous éclairer sur les auteurs de cette abominable trame. — Ce qui est fait est fait, mon père; il n'est plus au pouvoir de personne de remettre les choses dans l'état où elles étaient avant cette triste affaire. Le mieux serait donc de tout oublier et de ne pas fouiller un passé plein de regrets et d'angoisses. — Il importe, Sire, que le roi sache enfin ce qu'il en est, dans une question où se trouve engagé son honneur de père... — Laissons cela, Monsieur! interrompit sèchement Louis XIV. Il est des cho-

ses que je ne puis mettre en discussion, sous peine de voir entamer le prestige de la royauté et le respect de ma personne. — On a osé, continua l'abbé Cornouailles avec le sentiment d'un devoir pénible et nécessaire à remplir, on a osé, Sire, vous insinuer que madame de La Vallière avait eu des relations coupables avec M. le duc de Lauzun... — Je n'en ai rien cru, vous dis-je! repartit le roi en rougissant de colère et d'embarras. — Vous ne l'avez pas cru, sans doute, Sire; mais, néanmoins, vous avez fait arrêter M. de Lauzun, qui fut retenu prisonnier d'État pendant dix ans, avec M. Fouquet, dans la citadelle de Pignerol. — Il me fallait châtier ces insolences! s'écria le roi, qui avait hâte d'échapper aux étreintes de cette pénible explication; j'étais même sur le point de lui faire faire son procès, comme à ce malheureux Fouquet, qui est mort depuis; mais j'ai eu compassion de lui, en souvenir de l'amitié que je lui avais portée. — On vous disait à cette époque, Sire, que M. de Lauzun était vraiment le père de M. le comte de Vermandois... — Oh! je ne l'ai pas cru! interrompit Louis XIV en brandissant sa canne comme s'il se préparait à en frapper quelqu'un. Je ne le croyais point, car le fait me semblait impossible, et j'ai protesté publiquement contre cette infamie en légitimant M. de Vermandois. — Vous vous êtes ouvert là-dessus à M. Colbert, Sire, et vous ne montriez pas alors tant d'assurance, puisque vous eûtes la pensée de faire enfermer dans un couvent madame de La Vallière; c'est M. Colbert qui m'a donné tous ces détails. — M. Colbert n'eût-il pas mieux fait de les garder et de les emporter dans sa tombe? — Non, Sire, car M. Colbert, en mourant, s'est repenti de n'avoir pas justifié madame de La Vallière quand il le pouvait faire, et de n'avoir pas tranquilisé au moins votre cœur de père... — Puisque vous m'obligez à l'avouer, dit le roi, qui s'était fait violence pour dissimuler ses vrais sentiments, je vous déclarerai, comme si vous m'entendiez en confession, que j'ai eu des doutes bien terribles sur la naissance de cet enfant, doutes que je repoussais de toute la puissance de mon âme; mais, hélas! de-

puis sept ans je ne doute plus!... — Vous avez constaté, par des preuves certaines, qu'on voulait seulement perdre madame de La Vallière et entraîner dans sa perte le fils qu'elle vous a donné? — J'ai constaté, par des preuves certaines, que M. de Vermandois n'est pas mon fils! — Sire, Sire, vous voyez bien que M. Colbert avait une bonne et utile pensée en m'envoyant vers vous! — J'ai vu les lettres de M. Lauzun, j'ai vu celles de madame de La Vallière... Le doute ne m'est plus permis maintenant... Ah! combien je préférerais ce doute à l'affreuse certitude qui a mis à néant les illusions fatales de ma paternité! — M. de Vermandois est bien réellement votre fils, Sire : je vous l'atteste devant Dieu de la part de M. Colbert! — Il n'est pas mon fils, vous dis-je, car il est indigne de moi et du nom qu'il porte; il est né vicieux et pervers; il s'abandonne aux plus mauvais penchants, il se livre à tous les désordres. C'est un débauché qui deviendra un scélérat, et qu'il faudra faire disparaître dans une prison d'État. — Oh! Sire, ne parlez pas ainsi de votre fils!... Écoutez M. Colbert qui vous parle par ma bouche du fond de son tombeau. Il y a sept ans, lorsqu'on fit sortir de dessous terre ces lettres de Lauzun et de madame de La Vallière, dans lesquelles se trouvait la preuve de leurs criminelles intelligences... — Ah! si madame de La Vallière n'eût pas déjà pris le voile! s'écria le roi avec un geste de menace. — Ces lettres étaient supposées! dit vivement l'abbé Cornouailles. — Supposées! répéta Louis XIV frappé de stupeur. — Oui, Sire, elles avaient été fabriquées par un faussaire pour servir d'instrument au complot qui se continuait dans l'ombre contre la position et l'avenir de votre fils. — Mais il ne suffit pas de dire que ces lettres étaient fausses, Monsieur, il s'agit de le prouver! — Ces lettres, Sire, vous ne les avez plus; vous aviez promis de les détruire, et vous avez tenu parole. — Je les ai brûlées, en effet, après les avoir lues; mais je me rappelle expressément leur contenu, je m'en souviendrai toujours! — Jugez si la trame était bien ourdie! Après vous avoir enfoncé le poignard dans le cœur, on anéantissait l'arme empoi-

née, on rendait ainsi la blessure incurable. — Et M. Colbert vous a dit que ces lettres étaient supposées? demanda le roi en le regardant d'un œil pénétrant.

L'abbé Cornouailles soutint avec calme le regard interrogateur du roi, qui le soupçonnait d'être le complice officieux ou intéressé d'une intrigue et d'un mensonge que la mort de Colbert avait permis d'établir sur une base inattaquable.

Louis XIV fut étonné et presque piqué de voir que son regard, dont il savait la puissance, n'eût produit aucune impression de crainte, de trouble ou d'embarras sur le visage du vicaire de Saint-Eustache.

Celui-ci rompit le silence en répétant ses dernières paroles :

— M. Colbert m'a dit que ces lettres étaient supposées. — Fausses? reprit le roi avec intention. — Oui, Sire; il me l'a déclaré en confession, à l'heure de la mort, et il m'a expressément recommandé de vous transmettre cette déclaration solennelle. — M. Colbert fut donc l'auteur ou l'inventeur de ces infernales lettres? — Non, Sire; mais il sut quel en était l'auteur, et il eut la faiblesse de ne pas le dénoncer à Votre Majesté. — Le témoignage de M. Colbert est sans doute d'un grand poids, Monsieur, dit le roi avec un soupir, et je le tiens pour très-considérable, surtout en de telles circonstances. Cependant, je serais content de retrouver le faussaire, dussé-je ne pas lui infliger la peine de son crime. — Cet homme est mort depuis; c'était un des scribes employés par M. Colbert aux travaux de sa bibliothèque. Il avait, dit-on, une merveilleuse adresse à imiter les écritures et à contrefaire la main de tout le monde. On l'avait chassé du bureau de la compagnie des Indes, en Hollande, parce qu'il avait fait un grand nombre de fausses lettres de change... — Comment M. Colbert employait-il chez lui de pareilles gens? — M. Colbert ne savait rien des vilains antécédents du personnage quand M. Baluze, son bibliothécaire, recueillit cet homme à cause de son grand talent d'écrivain. Mais un jour M. Colbert, visitant sa bibliothèque à l'improviste, surprit le faussaire au moment où ce malheureux achevait d'écrire une lettre

en imitant l'écriture de madame la duchesse de La Vallière. — Soit! interrompit vivement le roi; mais ce n'était point assez de copier ces lettres, il fallait encore en faire le brouillon? — J'ai dit à Votre Majesté, en commençant, que je ne nommerais personne... M. Colbert reconnut sur-le-champ quel était l'usage auquel on destinait cette lettre, car Votre Majesté lui avait parlé d'autres lettres de même nature. Il interrogea donc le faussaire en le menaçant, et il le força d'avouer toutes les particularités de cette odieuse machination. — M. Colbert fut bien coupable de ne pas me révéler alors ce qui se passait! — M. Colbert avait affaire peut-être à trop forte partie; il craignit sans doute, en voulant éclairer Votre Majesté, de se perdre lui-même et d'aggraver le mal... Au surplus, Sire, je n'entends pas l'excuser sur le silence qu'il a gardé là-dessus jusqu'à sa mort. — Ah! si je savais seulement quels furent les principaux agents de l'intrigue! — M. Colbert ne m'a point autorisé à en dire davantage, et je retiens le reste sous le sceau de la confession. — Il résulte de vos déclarations, Monsieur, que les lettres étaient fausses; qu'elles avaient été fabriquées par un scribe pour le compte d'une conspiration de palais? — Il résulte, Sire, dit le prêtre avec la gravité d'une protestation éclatante, que madame la duchesse de La Vallière a été victime d'une exécration calomnie. — Ne voudriez-vous pas, Monsieur, répéter ces déclarations devant elle? — Je prie Votre Majesté de ne pas exiger de moi ce que je n'ai pas promis à M. Colbert, et ce que M. Colbert ne m'a pas demandé. Il me semble d'ailleurs que madame de La Vallière, en renonçant au siècle, et en se réfugiant dans la maison du Seigneur, a rompu entièrement avec des préoccupations mondaines qui n'ont plus le droit de troubler sa pénitence. — Monsieur l'abbé, tout ce qui s'est dit ici entre nous doit demeurer inviolablement secret... Je vous remercie d'avoir rempli les dernières volontés de M. Colbert... J'aurai soin de vous marquer la part que je veux prendre à votre avancement dans les dignités de l'Église. — Sire, je ne réclame rien que la bienveillance de Votre Majesté pour

les pauvres protestants du Dauphiné....

Louis XIV n'entendit pas ou ne voulut pas entendre le vœu exprimé par l'abbé Cornouailles; il était impatient de rejoindre madame de La Vallière, et il la cherchait déjà des yeux avant de se mettre sur ses traces.

Il s'éloignait rapidement du prêtre, qui n'essaya pas de le retenir, et qui, satisfait d'avoir acquitté une promesse sacrée, reprit tranquillement la lecture de son bréviaire en se dirigeant du côté du château.

— O mon Dieu! dit l'abbé Cornouailles en levant les yeux au ciel, sous l'inspiration d'un souvenir que le texte d'un psaume avait fait naître, aide et soutiens mon frère Jérémie contre ses persécuteurs!

IV.

Madame de La Vallière, en voyant s'éloigner le roi avec l'abbé Cornouailles, avait senti son cœur se briser, comme si c'était une nouvelle séparation qu'elle eût à subir.

Elle était seule vis-à-vis d'elle-même; elle n'avait plus à redouter les regards et les jugements des hommes; elle fondit en larmes, elle éclata en sanglots.

Elle entra dans une salle de verdure tapissée de lierre, et tomba sur un banc de pierre, sans remarquer que le hasard avait placé auprès d'elle une statue de l'Amour aiguissant ses flèches. ◆

Elle resta immobile, pleurant, gémissant, se souvenant. Ce n'était plus la religieuse: c'était l'amante, c'était la mère qui revivait dans le passé.

Pour la première fois depuis sept ans, elle éprouvait un amer dégoût du cloître; pour la première fois, elle maudissait la vocation qui l'y avait entraînée.

Mais la prière lui fut en aide, elle se jeta à genoux par un mouvement spontané, et ses yeux, pleins de larmes, se relevèrent au ciel comme pour implorer un appui qui ne lui fit pas défaut. Elle redevint par degrés ce qu'elle était, ce qu'elle voulait être, simple religieuse carmélite, sœur Louise de la Miséricorde, vouée désormais à la pénitence, et complètement détachée des choses d'ici-bas.

Elle priaît avec ferveur, avec effusion : elle pria longtemps, agenouillée sur le sol froid et humide, comme si elle eût été dans sa cellule.

Soudain, à travers ses oraisons qui s'élançaient au ciel, il y eut, pour ainsi dire, un éclair de passion humaine, un tonnerre lointain d'amour et de désespoir. Elle retomba, inquiète et troublée, dans ce monde terrestre auquel son âme ne tenait plus que par les liens du souvenir.

Une voix bien connue avait frappé son oreille; cette voix, en prononçant son nom, avait remué toutes les fibres de son cœur.

C'était le roi qui la cherchait en vain aux alentours de Belvédér, et qui ne l'apercevant nulle part, appelait Louise avec le même accent qu'autrefois.

Dix années venaient de s'évanouir, comme un mauvais rêve entre elle et lui.

Madame de La Vallière, toute joyeuse, toute palpitante, tout éperdue, se leva précipitamment et courut du côté où la voix s'était fait entendre.

Le roi n'avait appelé qu'en se voyant égaré dans le labyrinthe du Belvédér : il était revenu deux ou trois fois de suite à son point de départ, et il s'irritait de ne pouvoir sortir de ce dédale d'allées tournantes qui le ramenaient toujours au même endroit.

— Sire, vous m'avez appelée? dit madame de La Vallière en arrivant tout essoufflée et tout émue.

Elle devint rouge et tremblante; elle baissa les yeux et s'inclina humblement.

— C'est donc vous! répondit le roi, qui franchit rapidement la distance qu'elle avait laissée entre eux, et qui lui prit la main avec un air de satisfaction, gracieux et presque galant. — Il m'a semblé, reprit-elle d'une voix étouffée et bégayante, il m'a semblé que Votre Majesté avait prononcé mon nom, et je suis accourue à la hâte.

Louis XIV tenait ses yeux arrêtés sur le visage, encore charmant, de madame de La Vallière.

Il s'étonnait de la revoir telle qu'il l'avait connue dans l'éclat de la beauté et de la jeunesse, car cette marche rapide, qu'elle venait de faire sous l'empire d'une vive émo-

tion, avait rendu à ses traits l'animation et les fraîches couleurs que la vie religieuse leur avait enlevées pour leur donner l'immobilité et les teintes jaunâtres de l'ivoire.

Madame de La Vallière avait rejeté son voile sur ses épaules, afin de n'être pas gênée dans sa course, et elle ne songeait pas qu'elle exposait ainsi sa figure à découvert, sous les regards curieux et profanes du roi, qui la trouvait plus belle que jamais.

— Venez! lui dit-il en l'entraînant vers le centre du labyrinthe. Il faut que je vous parle encore une fois, puisque nous nous sommes retrouvés en ce monde!

Elle ne fit aucune résistance pour suivre le roi, qui ne lui avait pas lâché le bras.

L'étreinte de cette main nerveuse et brûlante s'imprimait comme un fer chaud sur sa chair et y faisait courir des frissons qui lui traversaient le cœur.

Le roi la regardait toujours; elle n'osait pas, elle, l'envisager.

Ils atteignirent le sommet du Belvédér, où régnait une plate-forme circulaire environnée de charmilles et décorée de trophées et de vases de marbre sculptés par Coysevox et son élève Coustou.

Madame de La Vallière était près de défaillir; un nuage se répandait déjà sur sa vue.

Elle sortit avec effroi de cette crise vertigineuse en se sentant pressée dans les bras du roi, qui l'avait soutenue lorsqu'elle allait tomber évanouie à ses pieds.

— Ah! Sire! s'écria-t-elle dans un trouble inexprimable en se dérobant à ses soins affectueux qui ressemblaient à un embrasement, je vous conjure de vous rappeler ce que nous sommes l'un et l'autre! — Comment voulez-vous, répondit le roi avec tendresse, que je ne me rappelle pas seulement que je vous ai aimée? — Sire, dit-elle avec calme et sérénité, voyez l'habit que je porte et respectez-le!

La religieuse avait triomphé d'un moment d'hallucination sensuelle en élevant son âme à Dieu. Dieu l'avait secourue; Dieu lui avait rendu, avec toute son énergie morale, la conscience de ce qu'elle était, de ce qu'elle devait être désormais.

Ce fut comme une métamorphose morale et physique qui la sauva d'un danger qu'elle n'avait fait qu'entrevoir : l'amante avait disparu pour toujours ; l'amie seule était restée.

Quant à Louis XIV, il rougissait de s'être laissé emporter aux illusions des souvenirs.

Il avait l'air confus et boudeur ; il était devenu sombre et silencieux.

Il gardait contre la pauvre carmélite une sourde rancune qui n'accusait de sa part que des instincts orgueilleux et égoïstes ; il fut sur le point de faire une brusque retraite pour échapper à l'embarras qu'il éprouvait en présence de sa noble et pure victime.

— Sire, vous m'avez accordé la faveur d'un entretien secret, lui dit-elle avec l'accent le plus persuasif et le plus doux. Cet entretien pourra durer quelque temps... — Je m'exécute, Madame, répondit-il d'un ton glacial, aussi longtemps que vous le voudrez. — Plairait-il à Votre Majesté de s'asseoir sur ce siège de gazon, car je craindrais qu'elle ne se lassât de demeurer debout ? — Je vous sais gré d'être si attentive pour Ma Majesté, répliqua-t-il avec une moue sardonique. Je vous prierai, ajouta-t-il en lui montrant une place à ses côtés, de vouloir bien partager le trône que vous m'offrez. — Ah ! Sire, s'écria-t-elle avec une intention dont elle ne fut pas maîtresse, la reine Marie-Thérèse, cette vertueuse et sainte femme, vous a été enlevée !... Nulle autre, je l'espère, ne semblera digne de partager le trône de Votre Majesté !

Le roi ne répondit rien ; il pencha la tête pour cacher deux larmes qui roulaient aux bords de ses paupières.

Louis XIV ne se rendait pas bien compte de l'émotion qui avait mis deux larmes dans ses yeux ; mais les larmes étaient déjà séchées et l'émotion n'avait pas laissé de traces.

— Pourriez-vous, Madame, fit-il brusquement en regardant avec défiance la duchesse de La Vallière ; pourriez-vous jurer que vous ne saviez rien de ce que M. l'abbé Cornouailles est venu me dire de la part de M. Colbert ? — Je vous le jure, Sire ! répartit-elle avec une franche expression de sincérité. — Quoi ! vous n'avez pas même

le soupçon de ce que c'était ? — Assurément non, Sire, dit-elle sans hésiter, puisque M. l'abbé Cornouailles avait reçu en confession les dernières confidences de M. Colbert. Je souhaite seulement que la mission de M. l'abbé Cornouailles soit utile à la gloire de Votre Majesté. — Il ne s'agit pas de moi, interrompit le roi en continuant à la regarder fixement, sans qu'elle parût embarrassée ni émue. — Je ne connaissais pas M. l'abbé Cornouailles, dit-elle avec candeur, si ce n'est pour l'avoir entendu prêcher une fois dans l'église des Carmélites... — Nous pourrions l'entendre aussi dans la chapelle de Versailles. — J'avais ouï parler de ses belles qualités ecclésiastiques, de sa charité, de sa grande piété, de son immense savoir ; il est vicaire de la paroisse de Saint-Eustache, à Paris... — Il a le mérite qu'il faut pour faire un évêque, et je ne l'oublierai pas. — C'est M. l'abbé Gofas qui me l'a désigné lui-même comme son successeur ou son suppléant pour la direction de la conscience du comte de Vermandois... — Que faisait donc votre abbé Gofas, dit le roi en se rembrunissant, qu'il a laissé se perdre ce malheureux enfant ? — Sire, répondit madame de La Vallière, qui eut des larmes dans les yeux dès que le roi parla de son fils avec une froide indifférence, depuis plusieurs mois M. l'abbé Gofas est malade de la goutte, et ne quitte pas son lit ; il est trop vieux, d'ailleurs, pour remplir les devoirs de la charge pénible et délicate que je lui avais confiée. — Dépêchez-vous, Madame, de remettre à quelque autre, plus ingambe et mieux portant, le soin de surveiller et de conduire M. de Vermandois qui tourne à mal tous les jours davantage.

Louis XIV avait la voix si rude, le visage si sévère, que madame de La Vallière ressentit une profonde pitié pour le jeune homme, imprudent et léger plutôt que vicieux et débauché, qui trouvait si peu d'indulgence et d'appui auprès de son père.

— Sire ! dit-elle avec des sanglots dans la voix, je vous assure qu'il n'est point aussi coupable qu'on vous l'a représenté. — Je veux le croire, Madame, pour son honneur comme pour le mien ; mais je crains fort

que le successeur de l'abbé Gofas n'ait beaucoup à faire pour corriger cette nature rebelle et malfaisante... — Ah! Sire, interrompit cette mère désolée, qui s'intéressera donc à lui en ce monde, si son père l'abandonne? — Je ne l'abandonne pas, Madame, c'est vous, vous seule, qui l'avez abandonné! — Sire, ce reproche est bien cruel dans votre bouche! — Il ne faut pas revenir sur le passé! vous aviez votre vocation, vous ne pouviez vous y soustraire, fût-ce pour le salut de votre fils... Je ne vous fais point de reproche, si vous ne vous en faites pas vous-même. — Vous avez des paroles qui me déchirent le cœur; vous qui devriez verser le baume sur les blessures de ce cœur à peine cicatrisé par la prière et la pénitence! — Mon Dieu! Madame, je n'ai pas la volonté de vous affliger; mais vous me parlez du comte de Vermandois, et je ne puis m'empêcher de déplorer les fautes de cet incorrigible. — Je vous ai demandé la permission de placer près de lui, comme directeur de conscience, M. l'abbé Cornouailles... — Je m'empresse d'approuver votre choix, et je prie Dieu que l'intervention de ce saint homme soit efficace; mais, à vous dire le fond de ma pensée, je ne l'espère pas. — Il est impossible, Sire, que votre fils ne soit pas digne de vous! s'écria madame de La Vallière, avec toute la chaleur de la maternité. — Mon fils! répéta le roi, qui semblait se consulter tout bas, et qui avait peine à chasser des pensées sinistres. Quel âge a-t-il, Madame? demanda-t-il tout à coup. — Il est né le 2 octobre 1667, à Saint-Germain-en-Laye! répondit-elle à voix basse, en cherchant à cacher avec son voile la rougeur qui s'était répandue sur son visage. — Le 2 octobre! murmura le roi qui avait l'air de lui demander compte de cette rougeur. J'étais bien joyeux, ce jour-là, Madame! — Et moi, Sire, j'étais la plus heureuse des mères, car je n'avais pas encore mesuré la profondeur de l'abîme où j'étais tombée! — Qu'entendez-vous par là, Madame? repartit vivement le roi, en redoublant de regards scrutateurs. — Si j'avais eu le droit d'être mère, la naissance de cet enfant eût été un bienfait du ciel! — Cependant vous n'aviez

rien à vous reprocher?... — Comme vous m'interrogez, Sire! dit-elle avec inquiétude, en cherchant à démêler la pensée du roi. Je l'avouerais, reprit-elle en s'échauffant à ces souvenirs, j'étais alors tout entière au bonheur d'avoir un fils, un fils de Votre Majesté; j'étais fière, presque triomphante, car je ne voyais pas encore se dresser derrière le berceau de cet enfant le spectre implacable de mon déshonneur. — Madame! interrompit Louis XIV, blessé de ce langage: ce que vous nommez votre déshonneur eût paru à toute autre le plus grand honneur que pût recevoir une femme qui n'était pas reine! — J'étais mademoiselle de La Vallière, à cette époque, Sire, et maintenant je ne suis plus que sœur de la Miséricorde! — Aussi je vous pardonne des façons de voir et de dire, qui m'offenseraient singulièrement de la part de toute autre que vous. Nous ferons mieux de n'en plus parler, s'il vous plaît. — Il faut bien que nous en parlions, Sire, car je ne suis venue ici que pour cet objet. — Vous n'êtes venue, dites-vous, que pour me parler... de votre fils? — Oui, Sire, j'ai pris à tâche de le justifier devant vous. — Le justifier! répéta le roi, en souriant avec un air de doute dédaigneux: ce serait difficile, sinon impossible. — Je le justifierai, Sire, car, vous lui avez imputé bien des torts qui ne sont pas les siens. — A vous croire, Madame, je serais injuste à l'égard de M. le comte de Vermandois? — Je l'étais bien moi-même, moi, sa mère, avant de connaître la vérité! — Est-ce que la police ne sait pas tout ce qu'elle doit savoir? On a écrit là-dessus un mémoire que M. de La Reynie m'a mis sous les yeux, et j'ai failli, en le lisant, mourir de honte, car ce prince, Madame, est légitimé de France; il a rang après le Dauphin... — Tenez, Sire, interrompit madame de La Vallière en lui présentant une lettre ouverte qu'elle tira de son sein: lisez ce que M. Colbert a dicté et signé avant de mourir. — Encore M. Colbert! répliqua le roi, hésitant à ouvrir la lettre qu'il avait dans la main. — C'est la justification de mon fils, dit-elle avec confiance.

Louis XIV eût préféré conserver ses préventions et ne pas se convaincre d'erreur

et d'injustice; il ne put cependant refuser de prendre connaissance de ce papier, qu'il lut et relut lentement sans proférer une parole.

Madame de La Vallière suivait du regard, sur le visage du roi, toutes les impressions successives que cette lecture faisait naître dans son âme; elle fut étonnée, attristée, de le voir rester froid et sévère.

— M. Colbert eût bien fait de m'avertir plus tôt! dit-il enfin d'un ton presque indifférent. — Il vous avait adressé une lettre qui n'est pas parvenue, reprit-elle découragée; cette lettre renfermait des rapports de police et des témoignages irrécusables... — Cette lettre s'est perdue, interrompit le roi; c'est un malheur dont il ne faut accuser personne... Eh bien! j'admets comme vraie la déclaration de M. Colbert, ajouta-t-il en recommençant à épier tous les mouvements intérieurs qui se manifestaient sur les traits de madame de La Vallière; je croirai, si vous voulez, que j'ai été abusé. — Sire, pesez chaque mot de cette lettre qui est le testament de M. Colbert! — Je l'accepte, vous dis-je, dans tous ses termes, et je serais disposé à faire réparation d'honneur à M. de Vermandois, si, depuis cette lettre écrite, il n'avait mis le comble à ses déportements. — On vous aura fait quelque autre faux rapport, Sire! dit la malheureuse mère qui se sentait moins sûre de l'innocence de son fils. Il y a un complot pour perdre M. de Vermandois! — Quoi! Madame, niez-vous l'évidence? Ferez-vous semblant d'ignorer ce que vous savez aussi bien que moi?... — Je sais, Sire, que cet imprudent s'est retrouvé encore une fois dans ces mauvaises sociétés; je sais qu'il a joué, qu'il a perdu... — Un million, Madame! — C'est moi qui paierai, Sire, ou plutôt je m'adresserai à votre inépuisable générosité, pour qu'elle me fournisse les moyens de couvrir les dettes de jeu du pauvre comte de Vermandois. — Ces dettes, Madame, j'aurai soin qu'elles soient acquittées. Mais, ce n'est rien que le jeu; ce qui déshonore un prince, ce qui montre la perversité de M. de Vermandois, c'est l'ivrognerie, le plus ignoble des vices! Vous savez bien qu'on l'a ramassé ivre-mort dans les

rues de Paris... — Ah! Sire, qu'ils sont coupables, les gens qui travaillent à dégrader votre fils! — Le vin l'avait rendu fou, furieux, et, depuis, quinze jours, il est en pleine démence. Il mourra probablement des suites de cette orgie horrible, et je vous avoue que je ne le regretterai pas. — Vous êtes trop dur pour être père! dit-elle tristement, désespérée de trouver cette sécheresse de cœur chez le roi. — S'il avait été digne du nom qu'il porte, Madame, s'il s'était conduit comme un fils de France, s'il eût pris modèle sur le dauphin... — Je fais des vœux, Sire, interrompit-elle hors d'elle-même, pour que le dauphin ne vous cause pas plus de chagrins que le comte de Vermandois! — Si je n'avais eu qu'à me louer des bonnes qualités de votre fils, de son respect pour moi, de son zèle pour ma gloire; ah! Madame, j'eusse souhaité avoir deux couronnes pour lui en laisser une! — Qu'il importe une couronne, Sire! Dieu m'est témoin que je ne l'ai jamais désirée pour mon fils! — Ne voyez-vous pas ce qui doit arriver, et ce qui, par avance, me remplit l'âme d'amertume? Votre fils, s'il recouvre la raison, si l'on parvient à lui conserver la vie, votre fils ne sera qu'un triste débauché, adonné au jeu, au vin, aux femmes... — Avez-vous le courage, Sire, de briser de la sorte le cœur d'une mère!

La duchesse de La Vallière, dont les larmes et les sanglots avaient fait irruption, essaya de se lever.

Le roi la retint en lui pressant les mains dans les siennes et en la contemplant avec un tendre intérêt, auquel se mêlaient peut-être quelques réminiscences de l'amour qu'il avait eu pour elle.

— Écoutez-moi, lui dit-il doucement, écoutez-moi, Louise! — Sire, ne me parlez pas ainsi! répondit-elle en frémissant: vous me causez un trouble inexprimable! — Vous savez si j'ai aimé cet enfant, vous savez que je le préférerais même à mon fils légitime! — C'était trop, Sire, c'était l'aveuglement du péché, c'était l'illusion d'un sentiment coupable. Dieu vous en a puni par les désordres mêmes de cet enfant. — Jugez si j'ai souffert dans mon affection paternelle, pour en veuir

à désespérer de lui et de sa destinée!... Je ne vous ai pas tout dit encore, je ne vous ai pas exposé l'affreux tableau de cette dernière orgie, car je sais tout, moi, par les

soins de ma police secrète! — Je ne défendrai pas ce malheureux enfant, mais je le plaindrai et j'intercéderai pour lui. — Votre intercession est toute-puissante, Louise,



Dites que vous venez de ma part donner des soins à un homme blessé. (Page 418.)

et s'il y a repentir chez votre fils, si vous vous engagez, en son nom, à ce qu'il se corrige de ses vices, je lui pardonne!... je lui pardonnerai!... — Ah! que vous me faites du bien, Sire, en me donnant cette promesse! — Je lui offrirai quelque occasion

de se réhabiliter et de montrer à tous qu'il est mon propre fils. Les hostilités vont bientôt recommencer en Flandre : je l'enverrai à l'armée. — Il est bien jeune, Sire, dit timidement madame de La Vallière, dont le cœur maternel fut de nouveau rempli d'an-

goisses. — J'avais son âge, quand je fis ma première campagne au siège de Stenay, et j'eus la gloire de prendre cette ville... Ne reviendrez-vous jamais à la cour, Louise? lui demanda-t-il tout à coup.

Il lui tenait toujours les mains, il la regardait toujours; il la trouvait encore belle et touchante.

— Moi, grand Dieu! qu'y ferais-je? s'écria-t-elle en rougissant et en tremblant davantage. — Vous y resteriez près de moi, près d'un ami, près de votre meilleur ami!

On entendit les tambours qui battaient aux champs; les fifres et les hautbois de la musique militaire, qui sonnaient une fanfare dans la cour d'honneur du château.

Louis XIV devint aussitôt soucieux et inquiet: il laissa tomber la main que madame de La Vallière lui avait abandonnée; il écouta le murmure des voix et le bruit des pas qui s'approchaient.

Il se leva brusquement, sans dire adieu à son ancienne maîtresse, sans lui accorder un seul regard, et il sortit à la hâte de la salle de verdure, où la religieuse restait assise, immobile et glacée, à la même place.

— Sire! dit Louvois qui accourait au devant du roi, à la tête d'un groupe de courtisans: madame la marquise de Maintenon vient d'arriver et s'étonne de pas voir Votre Majesté!

V.

Le comte de Vermandois avait résolu de se rendre, la nuit même, à l'Ermitage de la Madeleine, malgré son extrême faiblesse, malgré tous les obstacles qui s'opposaient à sa sortie du château.

Il attendit avec anxiété jusqu'à onze heures du soir, pour s'assurer que sa mère ne reviendrait pas de Versailles avant le lendemain matin.

Il n'avait pas encore quitté son lit, mais il se sentait capable de se lever.

Son médecin, M. Robin, qui l'avait laissé, la veille, accablé d'une fièvre ardente accompagnée de délire et de convulsions, fut bien surpris de le trouver presque rétabli

dans son état normal, sans fièvre et sans agitation, le visage reposé et l'esprit calme.

— Monseigneur, lui avait dit ce bon vieillard, ce n'est pas la médecine qui fait de ces cures merveilleuses, quoi qu'en pense l'illustre M. Fagon; c'est la nature, notre mère à tous. — J'aime mieux croire, lui répondit le prince, sans faire tort à la nature, que c'est ma véritable mère qui m'a guéri!

Vers le soir, il parut disposé à s'assoupir, car il cessa de parler et ferma les yeux. Il ne dormait pas encore cependant, car Moufle, qui le veillait en tenaht ses regards constamment fixés sur lui, vit deux larmes déborder de ses paupières et ruisseler le long de ses joues.

— Monseigneur! dit Moufle en se penchant à l'oreille de son maître, ne souffrez-vous pas? — Non, répondit-il en ouvrant les yeux, je pensais que le sort, qui m'a fait prince, ne s'intéresse guère à mon bonheur! Je voudrais être un simple gentilhomme, pour épouser mademoiselle de Chantemerle!

Moufle n'eut pas l'air de prendre garde à ce vœu, qui lui sembla bizarre dans la bouche d'un prince du sang. Il rompit la conversation, en feignant de croire qu'on avait gratté à la porte et en allant ouvrir.

Il se trouva face à face avec un officier de la maison du dauphin, lequel venait, au nom de ce prince, demander des nouvelles du comte de Vermandois.

Ce dernier, d'une voix dolente, fit approcher de son lit l'envoyé du dauphin avant que Moufle eût le temps d'éconduire ce personnage, et, s'étant caché la figure sous les draps, comme s'il était près de rendre l'âme, il poussa deux ou trois gémissements qu'on pouvait mettre sur le compte de la souffrance.

— Je vais bien mal! dit-il en s'efforçant de ne pas rire. Remerciez monseigneur de ma part pour sa bonne et gracieuse intention. Faites-lui savoir, s'il vous plaît, que je ne suis pas tout à fait mort. — Monseigneur le dauphin ne manquerait pas de venir, si Votre Altesse voulait bien l'y autoriser. — Dites-lui que je l'en dispense, en lui sachant

un gré infini ; toutefois , d'y avoir songé.

Le gentilhomme s'inclina respectueusement avec un air de condoléance et se retira.

La portière ne fut pas plutôt retombée sur l'envoyé du dauphin, que le comte de Vermandois leva la tête hors de ses couvertures en éclatant de rire.

— M. le dauphin s'en va faire cette nuit de très-agréables songes ! dit-il gaiement. — Ah ! Monseigneur, reprit Mousse, avez-vous le courage de donner de telles inquiétudes aux personnes qui s'informent de votre état !

Les nouvelles que l'envoyé du dauphin était venu prendre sur les lieux, de la part de son maître, avaient circulé en tout le château avant qu'elles eussent été transmises au fils aîné de Louis XIV. On répétait partout que le comte de Vermandois était retombé plus gravement malade que les jours précédents.

Son gouverneur, le marquis de Monchevreuil, chargea M. de Périgny d'aller savoir ce qui en était de cette rechute que les médecins n'avaient pas prévue.

M. de Périgny fut arrêté, à l'entrée de la chambre du prince, par Mousse, qui lui annonça en baissant la voix et en affectant un air de consternation que le malade ne voulait voir personne.

M. de Périgny, en se retirant, plaça deux valets de pied dans l'antichambre, en leur recommandant de ne laisser approcher personne, sous quelque prétexte que ce fût. Puis il alla rendre compte à M. de Monchevreuil de la situation inquiétante du malade.

M. de Monchevreuil fit appeler M. Robin et les autres médecins du château ; il les envoya tous ensemble chez le comte de Vermandois.

Mais la porte de l'appartement avait été fermée en dedans par ordre du prince, et Mousse refusa d'ouvrir, en disant que le prince dormait d'un sommeil paisible et bienfaisant.

— Le dormir est la meilleure médecine, dit M. Robin à ses confrères ; c'est la nature qui l'administre toujours en temps néces-

saire. Retirons-nous, Messieurs, et attendons qu'on nous appelle.

Les lumières et les feux étaient éteints dans le château ; le silence régnait au dedans comme au dehors, quand le comte de Vermandois, qui avait paru s'endormir, quoiqu'il fût bien éveillé, sortit brusquement de sa rêverie en entendant sonner minuit.

— Allons, dit-il en écartant les rideaux, il est temps de partir. Habille-moi, Mousse. — Est-il possible, Monseigneur, reprit le valet de chambre effrayé, que vous persistiez dans ce fâcheux dessein ? — Si j'y persiste ?... Dussé-je en mourir après, il faut que j'aille voir Louise ! — Mais, Monseigneur, vous n'êtes pas en état de vous exposer à l'air froid et humide de la nuit, à la fatigue de la route, à l'émotion de cette visite... — Habille-moi, te dis-je, et pas de paroles inutiles qui ne changeraient rien à ma volonté !

Mousse se tut en soupirant, et il commença, le cœur gros et les yeux mouillés de larmes, à prêter la main à l'habillement de son maître ; mais il n'apportait pas dans cet office l'activité et l'adresse qu'il avait l'habitude d'y mettre.

Le comte de Vermandois se soutenait à peine ; il avait par intervalles des vertiges, des suffocations, des tremblements et des sueurs froides.

Sa résolution inflexible lui donna le courage et la force de vaincre la nature.

— Si l'on découvre jamais que j'ai pris part à cette imprudence inouïe, disait Mousse, je suis un homme perdu ! — Je crois que je ne suis pas trop capable de faire la route à cheval, disait le prince. — Permettez-moi, Monseigneur, d'aller encore seul à la Madeleine aujourd'hui. — Il faut demander un carrosse, Mousse. — Mais je ne puis, Monseigneur, à cette heure de nuit, faire atteler un carrosse pour Votre Altesse... On pensera que je suis devenu fou, car personne au château n'ignore que Votre Altesse est malade, fort malade... — Nous donnerons alors nos ordres nous-même... Dépêchez, Mousse, et partons ! Tu fermes les portes derrière nous, et tu emporteras les clefs. — Monseigneur, vous êtes si faible, que vous tomberez évanoui en chemin ! — Je reprends des

forces, au contraire, depuis que je suis levé. Je m'appuierai sur toi en marchant.

Moufle avait allumé une lanterne pour se conduire à travers les salles, les galeries, les escaliers et les cours qu'ils avaient à traverser, et qui étaient plongées dans les ténèbres et le silence. Il n'y avait nulle part ni gardiens, ni veilleurs, ni soldats.

En l'absence du roi, on ne faisait des rondes de nuit que dans le château neuf, où tous les princes avaient leurs appartements. Partout ailleurs, les portiers et les surveillants dormaient depuis l'heure du couvre-feu.

Le comte de Vermandois éprouvait une défaillance, une lassitude qui s'augmentaient à chaque pas, mais qui ne le faisaient nullement chanceler dans son projet.

— Monseigneur, dit à voix basse Moufle qui hésitait sur le seuil d'une porte entrebâillée, il serait sage de retourner en arrière, car nous pouvons faire quelque rencontre désagréable. — Quelle rencontre? — Écoutez! on parle à voix haute, on chante au son d'un instrument!

Le prince, quoique fort surpris de ce bruit de fête, était trop impatient pour en chercher la cause.

— Si ce sont là des voleurs, dit-il en poussant devant lui son valet de chambre, ils mènent joyeuse vie et ne semblent pas fort redoutables.

Tout à coup, la musique et le chant cessèrent: il y eut un instant de confusion et de tumulte. Une porte s'ouvrit et se referma aussitôt avec fracas.

Une voix claire et perçante retentissait encore à travers cette porte fermée, qui paraissait être celle d'une prison, à entendre le roulement des verrous et le cliquetis des clefs tournant dans les serrures.

Cette voix qui tour à tour priait et menaçait, flattait ou invectivait, expira dans les larmes et les sanglots. C'était évidemment une femme qui se lamentait ainsi.

La première pensée, le premier mouvement du comte de Vermandois fut de venir en aide à cette inconnue qui semblait implorer du secours; mais il se souvint que Louise de Chantemerle l'appelait à l'Ermitage et l'accusait depuis vingt jours.

Il se laissa donc entraîner dans la cour du Donjon. Moufle avait distingué un pas lent et régulier qui descendait des étages supérieurs, et il ne voulait pas attendre la rencontre du personnage mystérieux, qu'il n'aurait pu éviter en restant sur les degrés de l'escalier.

Il se trouvait forcé, malgré l'impatience du prince, de s'arrêter momentanément sous les arcades de la galerie gothique qui régnait autour de la cour du Donjon.

En levant les yeux vers le faite de la tourelle qui contenait l'escalier à vis, il remarqua et fit remarquer au comte de Vermandois une fenêtre étroite, garnie d'épais barreaux de fer, entre lesquels filtrait une vive lumière.

— Il y a là une prison et une prisonnière! dit tout bas le prince. — C'est sans doute une comédienne, nommée la Raisin, que monseigneur le Dauphin a fait venir de Paris et qu'il tient enfermée, dit-on, comme dans une bastille. — Tu ne m'avais pas dit que le dauphin aimât une comédienne? — Il aime seulement à la voir danser et à l'entendre chanter, en s'accompagnant de son épinette. — Mais d'où sais-tu cette plaisante nouvelle? reprit en riant le comte de Vermandois. — C'est un bruit qui court au château depuis l'arrivée de la virtuose et de son épinette. — Oh! la bonne aventure! s'écria le prince, qui riait toujours. M. le dauphin, l'élève de Bossuet et de Fénelon, amoureux d'une comédienne! — Chut! Monseigneur, on n'aurait qu'à nous entendre!... Nous ne sommes pas seuls ici, et l'on nous écoute... Voyez! la prisonnière vient d'ouvrir sa fenêtre!

Le comte de Vermandois ne cessait pas de rire, en dépit des prudents avis de son valet de chambre, qui attendait que le passage de l'escalier fût libre pour sortir de la cour du Donjon.

Mais la personne qui descendait du haut de cet escalier, une lumière à la main, trouvant fermée la porte qu'elle avait laissée ouverte, se vit obligée de chercher une autre issue pour revenir à son point de départ, en faisant un long détour par les galeries hautes.

— Il faut le suivre ! dit le comte de Vermandois, qui se mit aussitôt à la piste de ce personnage qu'il ne voyait pas, mais qu'il entendait parler à demi-voix, comme si quelqu'un se trouvait avec lui. — Il y a au moins deux personnes, disait Mouffe en suivant aussi le prince, sans compter celle qui regarde, en ce moment, par la fenêtre. — N'importe ! j'ai grand intérêt à être bien informé sur le compte de M. le Dauphin. — Mais, Monseigneur, si c'était lui-même et que vous vous rencontrassiez face à face tous deux ? — Demeure à cette place ! dit le prince, en lui prenant des mains la lanterne, je ne tarderai guère à te rejoindre.

Il s'arma d'une énergie nouvelle pour doubler le pas et pour atteindre l'homme qui le précédait à peu de distance et dont il voyait la silhouette se dessiner en ombres mouvantes sur la muraille, éclairée par le flambeau que cet homme portait à la main.

Il entendit, prononcés à demi-voix, ces mots qui ne lui laissèrent plus de doute sur l'individualité du personnage. Ce ne pouvait être, en effet, que le dauphin.

— Vermandois est bien malade, disait-il en se consultant et en se répondant à demi-voix. Ne serait-ce pas une bonne politique que de demander à le voir ? S'il meurt, comme on le suppose, on me saura gré de l'oubli de mon ressentiment, et l'on me louera de lui avoir pardonné ses offenses.

Le comte de Vermandois, curieux d'écouter un monologue dans lequel l'on faisait intervenir son nom, voulut s'approcher de plus près, et, dans son empressement, il oublia d'étouffer le bruit de sa marche hâtive et de masquer avec sa main le rayon lumineux de la lanterne.

Ce rayon, qui courait devant le dauphin, et ce bruit qui résonnait derrière lui, l'arrêtèrent court au milieu de sa préoccupation verbeuse.

Il se retourna brusquement : il vit un homme qui le suivait. Il crut que cet individu avait de mauvais desseins contre sa personne ; il alla droit à lui.

— Tournez bride et me laissez en paix ! cria-t-il, en braquant un pistolet sur le comte de Vermandois qu'il ne reconnaissait

pas encore. — Qui s'attendait à vous rencontrer ici ? monsieur mon frère, lui dit l'autre, en éclatant de rire. — Bon Dieu ! n'êtes-vous pas le spectre de M. de Vermandois !

Le dauphin, qui était fort superstitieux, ressentit une impression profonde de terreur, à laquelle succéda presque aussitôt un mélange confus d'étonnement, de défiance et de colère.

— Non, s'il vous plaît, Monsieur mon frère ! reprit le comte de Vermandois, en riant plus fort. Ce n'est point une âme, mais un corps qui a l'honneur de votre rencontre un peu bien imprévue en ce lieu. — Mais on m'a rapporté que vous étiez quasi-agonisant, et je songeais, à part moi... — Que vous feriez un acte de bonne politique en demandant à me voir ? — Êtes-vous sorcier, Monsieur, pour deviner si juste ce que j'ai pensé ? — Pour Dieu ! Monseigneur, répliqua le comte de Vermandois, qui ne cessait de rire, dites-moi, s'il vous plaît, d'où vous venez ainsi au milieu de la nuit. — Et vous, Monsieur, repartit le dauphin avec un air maussade et taciturne, où allez-vous, je vous prie ? — N' imaginez pas que j'aie là d'où vous venez. — Qu'est-ce à dire ? interrompit le dauphin, relevant fièrement la tête, et toisant d'un regard superbe et dédaigneux son jeune frère, qui ne s'en émut pas et continua de le marguer. — S'il vous arrive encore, répondit le prince en lui adressant presque un défi, de vous railler de mes hauts faits de Templier, ainsi que vous les avez qualifiés, je dirai, moi, que vous allez la nuit au sabbat, dans la cour du Donjon ! — Seriez-vous assez hardi pour avoir osé me suivre et m'épier ? — Je n'ai pas comme vous, il est vrai, des espions à mon service, et il faut bien que je m'acquitte moi-même des soins de police que vous faites exercer, vous, par vos domestiques.

Le dauphin ne répondit rien à cette mordante épigramme ; il était pâle de colère et tremblant d'inquiétude ; il hésita un moment sur le parti qu'il devait prendre.

Puis, jetant à ses pieds son pistolet, il déposa son flambeau sur le plancher et se croisa les bras.

— Monsieur, dit-il froidement avec un geste d'autorité, passez votre chemin, et tournez à droite ou à gauche.

Et il attendit, à la même place, muet et immobile, que le comte de Vermandois se fût décidé, après un instant d'hésitation et de ricanement, à continuer sa route, en se dirigeant vers la cour des Cuisines et celle des Écuries.

VI.

Ce soir-là, mademoiselle Louise de Chantemerle veilla plus tard qu'à l'ordinaire, dans l'espérance de voir arriver enfin M. Louis Ereton, qui n'avait pas paru depuis vingt jours à l'Ermitage.

Mouffe n'arriva pas même, quoiqu'il lui eût promis de venir, avec cette restriction cependant qu'il pourrait bien être retenu auprès du lit de souffrance de son maître.

Mademoiselle de Chantemerle, ne voyant ni le maître ni le valet de chambre, pensa naturellement que le premier devait se trouver plus malade.

— Il est quelquefois bien pénible d'attendre, dit Thérèse; mais il ne faut pas s'imaginer que les gens qu'on attend et qui ne viennent pas auraient pu venir. Tenez, M. Mouffe avait promis qu'il viendrait ce soir... — Oui, mais tu l'as vu hier, tu l'as vu dix ou douze fois, depuis que j'attends, moi, M. Louis Breton ! — Enfin, Mademoiselle, suivez mon exemple, consolez-vous, résignez-vous, couchez vous ! — Il me semble que je puis attendre encore un quart d'heure ? — Vous n'attendrez pas une minute; vous allez, s'il vous plaît, entrer dans votre chambre, vous déshabiller en hâte et vous mettre au lit tout de suite, sinon... — Des menaces... méchante?... Tu vas éteindre toutes les lumières, comme l'autre nuit ? — Jo vous accorde trois minutes pour vous coucher, après quoi, le couvre-feu... Minuit ! bon Dieu, s'écria-t-elle en regardant l'heure à une grosse montre qui leur tenait lieu de pendule. Il est grand temps de dormir, et je tombe de sommeil, n'en déplaise à M. Xouffe.

Elle aida promptement mademoiselle de Chantemerle à échanger ses vêtements de jour contre ceux de nuit, et elle ne se déshabilla elle-même qu'après avoir vu sa jeune maîtresse au lit. Elle lui dit bonsoir, en lui baisant les mains, puis, soufflant la seule bougie qui les éclairait toutes deux, elle se coucha pour s'endormir aussitôt.

— Qu'elle est heureuse ! se disait Louise, dont les yeux restaient ouverts dans l'obscurité; elle peut dormir !

La chambre de mademoiselle de Chantemerle était située au premier étage du pavillon de la Madeleine; une simple cloison la séparait de la chambre de Thérèse, et la porte de communication entre les deux chambres restait toujours ouverte.

Quand Louise fut à peu près certaine que sa voisine était endormie, elle se leva doucement et alla pousser la porte qu'elle put fermer sans réveiller Thérèse.

Alors elle reprit à tâtons quelques parties des vêtements qu'elle avait quittés et elle s'en couvrit presque au hasard, de manière à pouvoir aller et venir dans la maison.

Ensuite, elle descendit sans bruit au rez-de-chaussée et elle alluma une bougie, au moyen d'un *fusil* qu'elle avait eu la précaution de cacher sous un coussin.

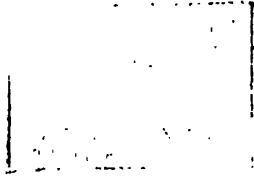
Si Thérèse était restée dépositaire de la clef du jardin, Louise avait, en revanche, enlevée celle de la porte du rez-de-chaussée, afin que cette porte demeurât ouverte jour et nuit ou seulement fermée aux verrous.

Elle retira donc les verrous que Thérèse avait mis soigneusement; elle ouvrit la porte, et elle s'avança sur le perron extérieur.

La nuit était sombre et froide; le murmure de l'eau, les bruits vagues de l'air et des bois troublaient seuls le silence de ce lieu solitaire.

— O mon Dieu ! dit Louise en gémissant, il ne viendra donc point !

Tout à coup elle entend marcher d'un pas lourd et inégal dans le sentier pierreux qui, du bord de la rivière, arrive en serpentant derrière l'Ermitage de la Madeleine, et s'enfonce dans la forêt jusqu'aux roches de Cassepot.





Philippeaux del.

Lequesnel sc.

2035 - Imp. de M. F. St-Jacques.

LE COMTE DE VERMANDOIS

impossible d'écouter sans émotion.

— Que le Seigneur les protège et les conduise ! s'écria mademoiselle de Chantemerle

avait couru; mais elle mit d'abord
pensée sur le compte d'un mauvais
Elle appela Louise; n'ayant pas

LE COMTE DE FERRANDOIS

Son cœur bat ; elle écoute avec anxiété, mais elle a bientôt reconnu que ce pas traînant et pénible ne lui annonce pas l'arrivée de M. Louis Breton.

C'est le pas d'un seul homme, et pourtant elle croit entendre deux voix qui se répondent et qui partent toujours du même point.

Ces deux voix deviennent plus distinctes, au moment où elles se rapprochent du mur de l'enclos.

— Le Seigneur me prêtera des forces, pour vous mener en lieu sûr ! dit une voix grave et mélancolique, qu'entrecoupait une respiration haletante. — C'est tenter Dieu, que de s'obstiner contre les décrets de la Providence ! reprit lentement une autre voix, presque éteinte. Je vous conjure, mon frère, de me laisser mourir là.

Louise tressaillit à cette voix, qui éveillaient dans son âme une émotion étrange.

— Il y a bien longtemps que vous me portez dans vos bras ! disait la même voix qui s'affaiblissait encore, en s'éloignant. On ne nous poursuit plus ! Mettez-moi à terre, que j'essaie à marcher !... — Le sang coule toujours de votre blessure ! répondit l'autre voix, plus intelligible, qui prit un accent de pieuse admonition. Répétez tout haut un psaume, pour que le Seigneur soit avec nous !

Aussitôt, la voix mourante, qu'on distinguait à peine tout à l'heure et qui s'était exhalée en gémissements, retrouva encore assez de force et de fermeté pour réciter un psaume de David, sur un mode uniforme et solennel, que Louise de Chantemerle se souvint d'avoir entendu au temple protestant.

Cette voix débile et plaintive était soutenue par la voix mâle et saccadée qui s'unissait à elle, en répétant les paroles et le chant du psaume.

Les deux voix, qui s'éloignaient de plus en plus à travers les arbres, trouvaient dans la forêt d'étranges échos, et formaient une psalmodie triste et imposante, qu'il était impossible d'écouter sans émotion.

— Que le Seigneur les protège et les conduise ! s'écria mademoiselle de Chantemerle

avec la ferveur d'un vœu et d'une prière. Ce sont deux de mes frères dans la religion de Jésus-Christ.

Des larmes avaient rempli ses yeux, et elle admirait la résignation de ces voyageurs mystérieux, qui semblaient avoir échappé à un grand danger, et qui s'aidaient mutuellement sous l'inspiration de la doctrine évangélique.

Les deux voix, que la distance rendait indistinctes sans détruire la mélodie de leur chant, parvenaient encore, par intervalles, à ses oreilles, et pénétraient jusqu'au fond de son cœur.

Elle se sentait comme entraînée par une puissance invisible vers ces inconnus qui avaient passé si près d'elle, et qu'elle se reprochait de n'avoir point arrêtés pour leur offrir des secours au nom de la charité chrétienne.

Elle eut l'idée de les rappeler, quoiqu'ils fussent déjà hors de la portée de sa voix, et que l'écho seul envoyât encore quelques notes incertaines de leur cantique religieux.

Elle descendit les degrés du perron et courut, au milieu des herbes hautes, vers la partie la plus montueuse de l'enclos, afin de s'approcher du mur, derrière lequel tournait le sentier escarpé que les deux huguenots avaient suivi peu d'instant auparavant.

Soudain, elle posa le pied sur un objet inerte, auquel la pression donna le mouvement et la vie : elle aperçut comme deux étincelles qui jaillissaient de terre, elle entendit un sifflement aigu, et sentit en même temps une vive douleur au talon du pied gauche, qu'elle avait laissé à découvert, en oubliant de relever le quartier de son soulier qu'elle traînait en pantoufle.

Elle venait de marcher sur un serpent ! Elle en eut le pressentiment, et elle poussa un cri aigu, avant de tomber évanouie à l'endroit même où elle avait été mordue par le reptile, qui s'enfuyait en sifflant.

Au cri que Louise venait de jeter Thérèse s'éveilla en sursaut, avec la pensée immédiate d'un danger que sa jeune compagne avait couru ; mais elle mit d'abord cette pensée sur le compte d'un mauvais rêve.

Elle appela Louise ; n'ayant pas obtenu de

réponse, elle s'élança hors du lit, tout épouvantée, et elle voulut entrer à tâtons dans la chambre de mademoiselle de Chantemerle; elle s'effraya davantage, quand elle trouva la porte fermée : elle s'efforçait d'ouvrir cette porte, en y promenant ses mains frémissantes, et elle n'y parvenait pas.

Sa terreur et son trouble augmentaient à chaque minute, et elle appelait Louise avec des accents lamentables. Le cri douloureux qu'elle avait entendu dans son sommeil retentissait au fond de son cœur.

Enfin, la porte ouverte, elle se précipita sur le lit de Louise : il était vide, il était froid. Mademoiselle de Chantemerle l'avait donc quitté depuis quelque temps !

En se retournant, Thérèse vit de la lumière au rez-de-chaussée; elle franchit d'un bond l'escalier, et, appelant toujours Louise, elle arriva, hors d'haleine et tremblante, dans la salle où brûlait une bougie sur la table.

Louise n'y était pas, mais on pouvait croire que c'était elle qui avait allumé ce flambeau, car sa cornette de nuit se trouvait encore à côté du fusil qui lui avait fourni du feu.

Dès que Thérèse aperçut la porte du perron toute grande ouverte, elle éprouva un serrement de cœur et un tremblement de tout le corps; elle comprit qu'un malheur était arrivé.

— Ma pauvre Louise! disait-elle en se désespérant : où est-elle? qu'est-elle devenue!

Elle descendit dans le jardin et courut d'abord à la porte extérieure, qu'elle trouva bien fermée et qui ne paraissait point avoir été ouverte, car une bêche, dont elle avait fait usage le matin même, était encore debout et appuyée contre cette porte.

En jetant les yeux sur l'espace couvert de grandes herbes qu'elle n'avait pas traversé, elle vit un objet de forme indécise et de couleur blanchâtre, gisant à terre.

Elle poussa une exclamation de surprise et de douleur en se précipitant vers cet objet, qui n'était autre que Louise, privée de sentiment et semblable à une morte.

Thérèse emporta dans ses bras, avec une

énergie surnaturelle, la jeune fille évanouie, et l'alla déposer, toute moite de rosée, sur un fauteuil de la salle du rez-de-chaussée.

Mademoiselle de Chantemerle, loin de reprendre ses sens, ne donnait pas le moindre signe de vie : ses paupières étaient fermées, sa bouche entr'ouverte, ses traits contractés, ses joues pâles, tous ses membres inertes et glacés. On eût dit qu'elle ne respirait pas.

Thérèse craignait qu'elle n'eût été victime de quelque violence; mais elle se rassura presque aussitôt à cet égard, en ne découvrant sur le corps de son amie ni blessure, ni meurtrissure, ni stigmates apparents. Ce n'était donc qu'un évanouissement dont elle ignorait la cause.

Elle se mit à genoux devant la jeune fille inanimée; elle lui frotta les mains et les bras; elle lui jeta de l'eau à la figure; elle lui détacha ses vêtements, elle l'entoura de coussins, elle lui souleva les jambes et les étendit sur un tabouret.

Elle s'aperçut tout à coup qu'une des jambes était si prodigieusement enflée, que la trame du bas, taché de sang au talon, avait éclaté en plusieurs endroits, et que le pied, dont l'enflure semblait croître à vue d'œil, n'eût jamais été contenu dans la chaussure qu'il avait laissé tomber.

Elle déchira en mille pièces, avec ses ongles et ses dents, le bas qui comprimait la jambe, et qui n'empêchait pas l'enflure de se développer. Cette jambe était déjà marquetée de taches rouges et livides.

On distinguait à peine, au talon, la piqûre du serpent, et Thérèse ne reconnut la place de cette piqûre qu'en se guidant d'après la tache de sang qu'elle avait remarquée d'abord sur le bas.

— Que le Seigneur ait pitié de nous! s'écria-t-elle consternée; la malheureuse a été piquée par une vipère!

Elle jugea, par le seul aspect du pied malade, que le serpent qui l'avait mordue appartenait à l'espèce la plus redoutable, et que c'était la grande vipère noire, qu'elle avait souvent rencontrée dans les bois et les montagnes du Dauphiné.

Déchirer sa chemise en bandelettes, faire une ligature au-dessous du genou, laver la morsure avec de l'eau salée, faire saigner la plaie en la pressant avec force, y introduire de la salive, tout cela fut l'affaire de quelques instants.

Louise n'avait pas encore fait un mouvement; son visage exprimait toujours l'effroi et la souffrance; ses mains étaient toujours aussi froides et inertes.

Thérèse pensa, en frémissant, que le venin avait eu le temps de se répandre par tous les membres de la blessée, et que peut-être existait-il encore dans la blessure!

Elle appliqua ses lèvres sur cette blessure, et elle suça la plaie avec tant d'ardeur, que Louise, sans sortir de son assoupissement, se sentit soulagée et poussa un léger soupir.

Thérèse, dont les forces paraissaient avoir doublé, en raison des besoins de la circonstance, saisit entre ses bras la malade en léthargie et la porta dans son lit, où elle l'enveloppa de couvertures et la surchargea de coussins, de tapis et d'oreillers, pour ramener chez elle la chaleur et la transpiration.

Ce fut seulement alors qu'elle s'occupa d'elle-même et qu'elle se vêtit à la hâte, afin d'être en état de courir chercher du secours hors de la maison, si elle le jugeait nécessaire.

Mais déjà ses soins intelligents et empresés avaient été couronnés de succès. Quoique Louise n'eût pas encore rouvert les yeux et repris connaissance, sa peau devenait moite et chaude, le pouls se fortifiait et se réglait, l'enflure de la jambe n'augmentait plus.

Sur ces entrefaites, Thérèse, qui avait entendu le roulement d'une voiture, sans s'expliquer la cause de ce bruit inaccoutumé, fut bien agréablement surprise en reconnaissant le signal par lequel M. Louis Breton ou Mouffe annonçait sa présence à la porte de l'enclos.

On avait frappé des mains par trois fois, et comme Thérèse courait et furetait partout pour retrouver la clef qu'elle avait cachée dans l'intention de la soustraire aux recherches de Louise, on frappa encore trois

coups avec plus de force que la première fois.

Ce frapement de mains, que le silence de la nuit rendait plus sonore, avait sans doute retenti dans le cœur de la malade, car un long soupir souleva sa poitrine, et elle murmura le nom de *Louis*, sans toutefois revenir à elle.

Thérèse était allée, tout émue, ouvrir la porte; elle croyait n'avoir que Mouffe à introduire dans l'Ermitage, mais elle se trouva en face de M. Louis Breton, qu'elle n'attendait pas.

Il était si pâle, si défait et si las, qu'elle aurait hésité à le reconnaître si Mouffe n'avait été derrière lui pour témoigner de son identité.

— Quel bonheur que ce soit vous! s'écria-t-elle. C'est le ciel qui vous envoie! — Et Louise? demanda d'une voix faible le comte de Vermandois, qui s'étonnait de ne pas la voir la première. — Ah! venez! reprit-elle avec une agitation extraordinaire. Un grand malheur vient de nous frapper! — Un malheur! répliqua-t-il en donnant créance aux plus sinistres pressentiments. — Mademoiselle de Chantemerle a été mordue par une vipère. — Elle est morte! s'écria le prince, qui s'abandonnait déjà au désespoir. — J'espère que l'accident n'aura pas de suites funestes; mais la blessure est grave. — Il faut un médecin sur-le-champ! interrompit le comte de Vermandois, qui se sentit revivre, en apprenant que Louise n'avait pas succombé. — Où trouver un médecin, à cette heure, en ce lieu? dit Thérèse. — Va, remonte en carrosse! dit vivement le prince à Mouffe, interdit et désolé, retourne au château et ramène-nous un médecin, n'importe lequel, de gré ou de force! — Mais, Monseigneur, répondit le valet de chambre, c'est un ordre impossible à exécuter!

Thérèse, si préoccupée qu'elle fût de la situation périlleuse de Louise, ne laissa pas de remarquer que Mouffe avait appelé son maître *Monseigneur*, en lui adressant la parole.

Mouffe ne s'était point aperçu lui-même de sa distraction, et le prince n'y avait pas pris garde, tant il se tourmentait exclu-

sivement de l'état de mademoiselle de Chanterle.

Thérèse, stupéfaite et intriguée, regardait le comte de Vermandois, en se demandant tout bas quel pouvait être ce soi-disant Louis Breton, qu'on qualifiait de Monseigneur.

— Pars donc ! dit impérativement le prince à Moule, qui semblait encore indécis. Ordonne au cocher, de ma part, de ne pas ménager ses chevaux ni sa voiture. Toi, ne reparais jamais devant mes yeux, si tu ne reviens pas tout à l'heure avec un médecin !

VII.

La duchesse de La Vallière, qui avait quitté le château de Marly aussitôt après son entrevue avec le roi, n'arriva pas à Fontainebleau avant deux heures du matin.

Son carrosse s'était embourbé dans les chemins de traverse ; une des roues avait été brisée et il avait fallu aller chercher, à deux lieues de là, les secours nécessaires pour remettre la voiture en état de continuer sa route.

Ces retards interminables avaient été bien pénibles pour une mère impatiente de se retrouver auprès du lit de son fils malade.

L'abbé Cornouailles accompagnait toujours madame de La Vallière dans ce voyage qu'elle n'eût probablement jamais entrepris sans le conseil et l'assistance du pieux ecclésiastique, qui allait être chargé de diriger l'éducation morale du comte de Vermandois.

Le premier mot que proféra madame de La Vallière, en descendant de carrosse, pâle, abattue, épuisée, ce fut pour s'informer des nouvelles du comte de Vermandois.

On lui répondit avec hésitation que le prince s'était trouvé plus mal durant la soirée, et qu'à la suite d'une nouvelle crise, il avait donné ordre de ne laisser entrer personne dans son appartement jusqu'au lendemain matin.

— J'en avais le pressentiment ! dit-elle

avec anxiété. Aussi, pourquoi me suis-je éloignée de lui !

Elle traversa d'un pas précipité les escaliers et les galeries qui conduisaient à l'appartement du comte de Vermandois : elle s'effrayait de ce silence sinistre qui semblait confirmer ses craintes, à mesure qu'elle approchait de son fils.

L'abbé Cornouailles, qui marchait derrière elle, avait peine à la suivre, et eût souhaité l'empêcher d'avancer, car il pressentait un malheur.

M. de Périgny sortait de l'antichambre où veillaient deux domestiques. Il était allé écouter à la porte du prince.

— Eh bien ! Monsieur, que pense le médecin ? lui dit tristement la religieuse, qui ne lui laissa pas le temps de s'esquiver. — Ah ! Madame, le médecin ne dit rien de bon ! reprit le sous-gouverneur, en exagérant ses démonstrations d'inquiétude et de tristesse. Aussi bien, Son Altesse ne veut-elle voir ni médecin, ni personne, excepté son premier valet de chambre qui ne mérite pas cet excès de préférence !

Madame de La Vallière, sans écouter les doléances du sous-gouverneur, était allée droit à la porte, avait essayé de l'ouvrir, et frappait avec insistance.

— Qu'on ouvre ! dit-elle à voix haute, d'un ton impératif. M. de Vermandois sait qui je suis !

On faisait silence autour d'elle ; on prêtait l'oreille avec curiosité ; mais la porte restait toujours close : on ne répondait pas de l'intérieur de la chambre, et aucun bruit ne témoignait qu'on se préparât à ouvrir, quoique la duchesse de La Vallière eût réitéré ses injonctions en heurtant avec plus d'impatience et de force.

— O mon Dieu ! dit-elle en se parlant à elle-même, quel silence effrayant ! Que s'est-il passé en mon absence ?... Dort-il ? s'éveillera-t-il ? — Qu'on enfonce cette porte tout à l'heure ! ajouta-t-elle avec autorité. C'est moi qui l'ordonne !

Un des valets de chambre était allé chercher une cognée qui servait à fendre le bois ; mais un signe de ses camarades l'empêcha d'en faire usage lui-même ; d'ailleurs, ma-

dame de La Vallière, exaltée par ses sentiments, la lui avait déjà arrachée des mains.

L'abbé Cornouailles, qui s'était tenu à l'écart, s'avança dès qu'il jugea son intervention nécessaire, et, reprenant des mains délicates de la pauvre mère le lourd instrument qu'elle pouvait à peine lever, il s'approcha résolument de la porte et l'ébranla coup sur coup.

— Si l'on n'ouvre pas, dit-il d'une voix ferme et retentissante, il faudra bien jeter cette porte en dedans !

Il renouvela deux fois l'invitation d'ouvrir ; mais, n'obtenant pas de réponse, n'entendant aucun bruit qui annonçât la présence de quelqu'un dans la chambre, il se mit en devoir de rompre la porte.

— Hélas ! que la volonté de Dieu soit faite ! disait amèrement madame de La Vallière en joignant les mains et en élevant son âme au ciel. Le malheureux enfant n'existe plus, sans doute !

Mais, au moment où l'abbé Cornouailles s'appretait à enfoncer la porte, cette porte s'ouvrit tout à coup, et Moufle parut sur le seuil, la figure bouleversée et l'air consterné.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda madame de La Vallière, à laquelle il semblait barrer le passage. M. de Vermandois est-il plus malade ? Pourquoi avoir tant tardé à ouvrir cette porte ? — Madame ! répondit Moufle qui n'avait pas encore eu le temps de composer son visage et de se faire un thème d'excuse. Je n'avais point entendu, j'étais absent... — Absent ! Et M. de Vermandois se trouvait ainsi seul et sans secours ! N'a-t-il pas reconnu ma voix ?

Et, coupant court à toute autre explication préliminaire, elle repoussa le domestique qu'elle se réservait de réprimander plus tard et de punir pour sa négligence, et elle s'élança dans la chambre.

Les rideaux du lit étaient tirés et hermétiquement fermés, comme si on avait voulu cacher à ses yeux de mère un bien triste spectacle.

Elle resta un moment atterrée, indécise, prête à défaillir.

Mais, s'armant de résolution et de courage, elle alla droit au lit et en écarta les rideaux.

Le lit était vide : elle frissonna ; puis, espérant encore que ses yeux subissaient l'erreur d'une illusion momentanée, elle se pencha sur le lit, elle le toucha, elle y promena ses mains tremblantes pour s'assurer encore que son fils ne s'y trouvait plus.

— Où est-il ? s'écria-t-elle presque hors de sens. Qu'en a-t-on fait ?... Qu'on me le rende mort ou vivant !...

L'abbé Cornouailles avait seul pénétré dans la chambre à la suite de madame de La Vallière, et tous ceux qui avaient assisté au commencement de cette scène émouvante se tenaient en deçà de la porte restée entrouverte, mais interceptée par la portière de tapisserie que Moufle avait fait retomber devant le sieur de Périgny qui faisait mine de vouloir entrer aussi.

On ne pouvait donc voir du dehors ce qui se passait dans la chambre ; on n'entendait pas même intelligiblement tout ce qui s'y disait. M. de Périgny eut d'ailleurs la prévoyance de faire écarter tout le monde, et il resta lui-même à distance de la porte, en se demandant tout bas s'il était autorisé, comme sous-gouverneur du prince, à s'immiscer plus avant dans une affaire qui devait entraîner la disgrâce et la perte de Moufle.

Celui-ci n'avait pas répondu aux interpellations pressantes et désolées de la religieuse, mais il s'efforçait de paraître calme, et quoiqu'il comprît tout le péril de sa situation, il se sentait assez d'adresse pour sortir de ce pas difficile sans compromettre le comte de Vermandois.

— Répondez-vous enfin, malheureux ? lui dit avec indignation madame de La Vallière, qui ne pouvait obtenir de renseignements sur le sort de son fils que de la part de Moufle. — Oui, Madame, je suis un malheureux ! répondit-il en se mettant à genoux devant elle. — Voici un monstre qui a commis quelque grand crime ? dit-elle exaspérée par la douleur : tenez, mon père, il vous prie de l'entendre en confession. Misérable !... qu'as-tu fait de mon fils ? — Est-il possible,

grand Dieu! dit l'abbé Cornouailles, qui se méprenait aussi sur les actes et les intentions de ce pêcheur agenouillé; est-il possible que vous ayez porté la main sur votre maître! — Moi! s'écria le valet de chambre avec un geste d'horreur et de pitié, moi qui donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour épargner un déplaisir à Son Altesse Royale! — Réponds donc! dit la mère: ne me laisse pas dans cette horrible angoisse; parle-moi de mon fils, apprends-moi ce qu'il est devenu, jure-moi qu'il est vivant!... — Dieu soit loué! Madame, il est vivant! reprit Moufle, qui s'était relevé et qui avait repris toute son assurance: vous n'avez rien à craindre pour sa personne, et j'estime même qu'il est à cette heure entièrement guéri. — Oh! que ces paroles me font de bien!... Mais ne me trompe-t-on pas? N'est-ce pas par compassion pour mon cœur de mère qu'on me déguise la vérité? — Je vous jure, Madame, reprit Moufle avec une loyale expression de sincérité, je vous jure que les jours de M. le comte de Vermandois ne sont en butte à aucun danger, et que vous allez le voir, d'un moment à l'autre, mieux portant que vous ne l'avez quitté hier matin. — Combien je vous remercie de rendre du calme à mon âme, en me rassurant au sujet de ce cher enfant! Mais pourquoi n'est-il pas devant mes yeux? pourquoi est-il sorti de son appartement? — Je n'ose avouer ce qui est arrivé... dit Moufle en se donnant un air contrit et accablé. — Qu'est-il arrivé?... Me voilà de nouveau rejetée dans le trouble et l'angoisse! Il est donc arrivé quelque chose de fâcheux pour mon fils?... — Je m'étais endormi de fatigue; Son Altesse paraissait sommeiller aussi, mais elle faisait semblant de dormir, et elle profita de mon sommeil pour se lever, pour s'habiller... — Se lever, s'habiller, dans l'état de faiblesse où je l'ai laissé!... Mais son dessein?... — J'imagine qu'il avait l'esprit inquiet de certaines sommes qu'il devait à M. le chevalier de Lorraine. — Il s'est levé, dites-vous, et quand il fut habillé il sortit de son appartement? — Oui, Madame... il n'était peut-être pas absolument éveillé, il n'avait peut-être pas toute sa raison... — Mais enfin où allait-il, où vou-

lait-il aller au milieu de la nuit? — Chez monseigneur le dauphin! répondit Moufle, qui supposa que le dauphin se garderait bien de révéler sa rencontre nocturne avec le comte de Vermandois. — Chez le dauphin! répéta madame de La Vallière étonnée. Est-ce que le dauphin donnait à jouer? Est-ce que le chevalier de Lorraine a organisé quelque brelan dans le château? — Non, que je sache, Madame; je ne sais pas même si Son Altesse M. le comte de Vermandois est allé chez monseigneur le dauphin, comme il en avait eu d'abord le projet... — Il faut savoir s'il y est allé, s'il y est encore!... Courez donc, s'il vous plaît, vous en informer. — Mais, Madame, reprit Moufle, peu jaloux de remplir une telle commission, Son Altesse ne me pardonnera jamais de paraître épier ses démarches et de vous en avoir déclaré quelque chose... — Je vais moi-même, en votre nom, Madame, dit l'abbé Cornouailles, demander si M. de Vermandois n'est point allé chez Monseigneur. — Ce n'est de ma part qu'une supposition, dit Moufle, et le plus sage serait d'attendre le retour de Son Altesse, qui se retrouvera sans doute dans son lit demain quand il fera jour. — Attendre! s'écria madame de La Vallière, supporter cette mortelle anxiété pendant des heures!... Il faut qu'il se soit levé pour aller jouer quelque part!... Il est à peine hors de maladie, et déjà il s'en retourne au jeu, cet incorrigible garçon! Ah! si le roi en est instruit!... — Pour que le roi en soit instruit, reprit Moufle avec tristesse, il ne faut que l'apprendre à monseigneur le dauphin. — On nous donne là un bon conseil qui mérite d'être suivi, dit l'abbé Cornouailles: tout ce bruit, tout ce scandale ne peuvent que porter préjudice à M. le comte de Vermandois. Le plus sage parti à prendre, c'est de cacher son absence, au lieu de la dénoncer à des gens malintentionnés, qui ne manqueraient pas d'en tirer de fâcheuses conséquences. Il faut qu'on ignore, s'il est possible, la nouvelle imprudence de Son Altesse. Rappelez-vous que, pour cette fois, Sa Majesté ne lui pardonnerait pas!

Et, sans attendre la réponse de la carmélite, qui s'était agenouillée tout en larmes

devant un portrait du roi, il fit signe à Moufle de le suivre, et il sortit avec lui de la chambre en fermant la porte derrière eux.

— Monsieur, dit l'abbé Cornouailles au sieur de Périgny, qui stationnait sur le seuil de la porte, M. le comte de Vermandois était profondément endormi et ne s'est point éveillé au bruit. Donnez des ordres, s'il vous plaît, pour que personne, sous aucun prétexte, n'entre là dedans sans y être expressément mandé.

L'abbé Cornouailles, après que M. de Périgny fut sorti, resta seul avec Moufle, qu'il avait retenu.

— Monsieur, lui dit l'ecclésiastique avec une fermeté froide et douce, M. le comte de Vermandois est sorti cette nuit du château, et vous allez me conduire auprès de lui. — Où voulez-vous que je vous conduise, Monsieur? dit Moufle confus et perplexe. — Là où je pourrai rencontrer le prince, afin de le ramener à sa mère. — Mais je vous assure que je serais fort en peine de deviner où il est... — En ce cas, il importe de le retrouver, et si vous vous rappelez seulement à quel endroit de la forêt vous vous êtes séparé de lui, nous découvrirons bientôt où il peut-être. — J'ai accompagné, en effet, Son Altesse dans la forêt, mais je ne retrouverai jamais l'endroit où je l'ai laissée... Attendons plutôt que le prince revienne de lui-même, selon son bon plaisir. — Il court peut-être quelque danger; il en courra du moins un réel s'il doit, en revenant, traverser les bois... — Eh bien, monsieur l'abbé, je partage vos inquiétudes, et je vais, tandis que vous tiendrez compagnie à madame la duchesse de La Vallière, en l'encourageant à prendre patience... — Non, vous n'irez pas seul! dit l'abbé Cornouailles en l'arrêtant: je ne vous quitterai point!... — Vous ne ferez pas ce que vous dites, monsieur l'abbé, car Son Altesse en aurait trop de dépit... — Je le ferai tout à l'heure, Monsieur, interrompit l'abbé Cornouailles qui, las de parler en vain et d'employer sans succès le langage de la persuasion et de la prière, se décida enfin à ordonner. — Je vous conjure, monsieur l'abbé, de ne pas causer ce chagrin et cette honte à Son Altesse! — N'oubliez pas, Mon-

sieur, dit le prêtre avec gravité, que je remplace désormais M. l'abbé Gofas, et que je suis chargé de diriger la conscience de M. le comte de Vermandois. — Je ne puis que vous obéir, Monsieur! répondit d'un air soumis Moufle, qui n'en était pas moins déterminé à remplir fidèlement ses devoirs vis-à-vis de son maître. Venez donc, s'il vous plaît!

Et, marchant en avant, il conduisit l'abbé Cornouailles jusqu'à la principale entrée du château, où il éveilla le concierge des grilles, pour lui faire dire et répéter tout haut que M. le comte de Vermandois n'était sorti ni en carrosse, ni à cheval, ni à pied, depuis plus de vingt jours.

VIII.

Moufle avait eu le temps, avant l'arrivée de madame de La Vallière, de venir chercher à Fontainebleau le médecin ordinaire du comte de Vermandois, et de l'introduire, les yeux bandés, dans l'Ermitage de la Madeleine. Le prince avait envoyé encore une fois le valet de chambre au château pour y prendre, dans son appartement, des cordiaux et des juleps réparateurs qui étaient préparés pour lui-même, et qui devaient, de l'avis de M. Robin, agir puissamment sur la malade, toujours plongée dans un sommeil léthargique.

Depuis plus d'une heure, on attendait avec impatience son retour à l'Ermitage.

— Voici ce qu'il nous faut! dit M. Robin, qui était allé pendant ce temps, un flambeau à la main, cueillir des simples parmi les herbes de l'enclos, et qui revint triomphant avec une poignée de plantes sauvages. La nature, comme j'aime à le répéter sans cesse, est à la fois bienfaisante et prévoyante: elle a mis partout le remède à côté du mal.

M. Robin, que le prince regardait avec autant de curiosité que de défiance, mit dans une écuelle d'argent que lui présenta Thérèse des feuilles de plantain, d'ortie et de bouillon blanc; puis, il les écrasa et les pressa entre ses doigts, de manière à en extraire quelques gouttes de jus dans un verre.

— Je ne sais où j'avais la tête, dit-il d'un air satisfait, pour n'avoir pas songé plus tôt à cet infallible remède contre la morsure des serpents les plus venimeux !

Le vieux médecin fit couler goutte à goutte entre les dents de Louise le breuvage qu'il avait préparé, et dont l'amertume produisit une légère crispation sur les traits de la malade.

— Je réponds d'elle maintenant, dit le médecin avec enthousiasme. L'accident n'aura pas de suites fâcheuses, et nous pouvons en remercier la nature. — Elle commence, en effet, à revenir à elle ! dit avec joie le prince.

Il fit signe à Thérèse d'emmener M. Robin, car il avait à cœur de se trouver seul avec Louise.

Mais M. Robin voulait être témoin de la cure qu'il s'attribuait, et il ne prit pas garde aux instances de Thérèse, qui l'invitait à la suivre hors de la chambre.

— Voyez ! dit-il en admirant son ouvrage : c'est une guérison radicale, comme si quelqu'un avait sucé la plaie, au moment même où le reptile l'a faite. — Un quart d'heure s'était peut-être écoulé, reprit simplement Thérèse, lorsque j'ai eu la bonne pensée de sucer cette plaie. — Quoi ! vous avez eu ce courage, ma bonne Thérèse ! dit le prince ému jusqu'aux larmes. — Quel courage ? répliqua-t-elle en riant ; on n'en fait jamais d'autre en Dauphiné, où nous avons des vipères qui valent bien celles de Charenton. — Tenez, mademoiselle Thérèse ! dit le prince ôtant de son doigt une bague de grand prix pour la mettre au doigt de la jeune fille, ceci vous fera souvenir de votre beau dévouement.

Mademoiselle de Chantemerle entr'ouvrait les yeux sans distinguer encore, dans la demi-obscurité qui l'entourait, les trois personnes réunies auprès de son lit ; elle croyait rêver et ne parlait pas.

— Qu'on nous laisse seuls ! dit le comte de Vermandois d'un ton bref qui témoignait de l'habitude du commandement.

Thérèse, qui se disposait à remercier M. Louis Breton, tout éblouie qu'elle était des feux jaillissant de sa bague garnie d'émeraudes et de rubis, s'empessa d'obéir et

d'entraîner avec elle M. Robin, qui regretta de ne point assister au réveil de la malade.

Celle-ci, les yeux fixés sur le prince agenouillé devant elle, n'osait pas faire un mouvement, de peur de voir disparaître ce qu'elle prenait pour une hallucination ou pour un songe.

— Chère Louise ! lui dit enfin le prince en se penchant vers elle, que j'entende au moins votre voix pour être tout à fait rassuré ! — Je ne rêve donc pas ? reprit-elle fondant en larmes, et c'est bien vous que j'ai revu après une si longue et si cruelle absence ? — Ne parlons pas de moi, mais de vous, chère Louise... Comment vous trouvez-vous, à présent ? — Je me trouve bien... répondit-elle en souriant, sans que sa mémoire eût conservé la moindre trace de l'accident qui avait causé son évanouissement dans le jardin. — Le médecin assure que nous n'avons rien à craindre pour votre santé... Quand je vous ai vue là, froide, immobile, sans connaissance, j'ai failli devenir fou de douleur ! — En effet, je me sens très-faible, dit-elle en cherchant à rassembler ses souvenirs. — J'ai tremblé de vous perdre, ma bien-aimée Louise, et déjà je ne tenais plus à la vie ! — Que s'est-il donc passé ? demanda-t-elle avec inquiétude. Oh ! je me rappelle. Vous n'étiez pas encore arrivé ; mais j'étais persuadée que vous viendriez ce soir, et je vous attendais... — Vous êtes allée dans le jardin, et vous avez marché sur une vipère qui vous a piquée. — J'ai marché sur une vipère ! s'écria-t-elle effrayée et surprise. Moi, dites-vous, j'ai été piquée par une vipère ? Il est vrai que je sens ma jambe lourde et brûlante... Oh ! comme mon pied est enflé !... — Il n'y a pas le moindre danger, mon amie, Thérèse a sucé la plaie. — Bonne Thérèse ! interrompit-elle avec attendrissement et reconnaissance. — Le médecin, que j'ai fait mander en arrivant, ne vous a pas quittée un moment depuis deux heures, et, Dieu merci ! nous devons être tranquilles sur les suites de ce grave accident. — Je serais morte bien paisiblement, je vous jure, car je ne voyais que vous dans mes rêves ! — Ce n'était pas un sommeil na-

turel et bienfaisant, c'était une pesante léthargie qui vous accablait. Le venin avait sans doute passé dans vos veines et atternt votre cœur dont il ralentissait les battements... Mon Dieu! que c'est horrible d'être présent à l'agonie d'une personne que l'on aime! — Vous me faites peur, Louis, en m'apprenant le danger que j'ai couru... Tâchez plutôt que je l'oublie, comme on fait d'un mauvais rêve... Je vous racontais donc que j'ai rêvé de vous... — Vous êtes-vous dit en rêvant que je vous aimais, et que je ne voulais aimer que vous? — Sans doute, puisque c'était le jour de notre mariage. — Ainsi, reprit-il tristement, ce serait un bonheur pour vous que d'être ma femme?... — Oh! le plus grand de tous les bonheurs! s'écria-t-elle avec entraînement. Mais il y eut pourtant dans mon songe un instant d'amertume ou plutôt d'angoisse... Ce n'a été qu'un moment de chagrin : un seul de vos regards l'eut bientôt dissipé. Au moment où vous me mettiez au doigt l'anneau nuptial, j'ai vu mon père!... — Le comte de Chantemerle! s'écria le prince, dans la pensée duquel ce nom raviva des souvenirs effacés sous l'empreinte confuse et uniforme de sa maladie. — Oui, mon père!... Vous m'avez fait dire par votre valet que vous aviez réussi dans vos démarches à l'égard du comte de Chantemerle? Je vous ai fait répondre, par le même intermédiaire, que j'étais bien impatiente de retourner en Dauphiné, pourvu que vous m'y accompagnassiez... — Hélas! si c'eût été possible!... Mais il ne faut pas désespérer du sort... Ne faisons pas de projets, ma Louise! ajouta-t-il avec une tendresse mélancolique : laissons faire à la destinée!

Le comte de Vermandois était devenu pensif et sombre, car il ne pouvait s'empêcher d'être inquiet des événements qui auraient pu, dans l'intervalle de sa maladie, mettre en péril la tête du comte de Chantemerle, qu'il avait laissé, vingt jours auparavant, condamner à mort comme rebelle, proscrit et fugitif, mais caché en quelque retraite sûre et ignorée.

Il se demanda tout bas, avec une poignante émotion, si les lettres de grâce signées par

Colbert ne serviraient plus qu'à réhabiliter la mémoire d'un mort.

Il n'avait jamais senti plus amèrement le mal que lui avait fait le chevalier de Lorraine en l'entraînant dans de honteux excès à l'académie de jeu des Templiers.

— Vous paraissez triste depuis que je vous ai parlé de mon père? lui dit mademoiselle de Chantemerle. — C'est votre rêve, chère Louise, qui m'a tout à coup jeté du noir dans l'âme! — Mon rêve!... Ne vous ai-je pas dit que ce rêve était excellent, puisque j'y ai vu notre mariage? — Ainsi, vous ne souffrez plus, Louise? interrompit le prince que ce sujet de conversation embarrassait et affligeait visiblement : vous n'éprouvez plus de malaise ni de défaillance? — Non; je suis plus faible qu'à l'ordinaire, voilà tout, dit-elle en essayant de se lever avec l'aide du prince qui la soutenait, les oreilles me tintent et j'ai des éblouissements. — Je resterai auprès de vous jusqu'à ce que vous me disiez que vous êtes remise. — Et si je ne vous le disais pas, pour avoir le plaisir de vous garder plus longtemps? répliqua-t-elle avec un malin et gracieux sourire qui ne se refléta pas sur le visage du comte de Vermandois. — Vous ne ferez pas cela, car vous savez que je viens ici en secret, et que j'ai des devoirs ailleurs. — Des devoirs! Vous ne m'avez pas dit lesquels! Et moi, ne devrais-je pas être auprès de mon père? — Vous y serez bientôt, peut-être, reprit-il tristement, puisque vous le voulez! — Je le veux!... Hélas! je ne veux que ce qui vous conviendra, et je me sou mets aveuglément à vos désirs. — Ah! ma belle Louise, mon seul désir est de vous rendre heureuse et de vous voir contente!

Et les deux amants ne se souvinrent plus de l'heure, dès qu'ils commencèrent à s'entretenir de leur amour, que l'absence n'avait fait qu'accroître à leur insu. C'était un pur et chaste amour, que mademoiselle de Chantemerle regardait comme le préliminaire d'un mariage prochain, et auquel le comte de Vermandois s'abandonnait avec délices, sans s'apercevoir qu'il s'imposait pour l'avenir des liens difficiles à rompre, et placés déjà sous la sauvegarde de son honneur.

Cependant l'abbé Cornouailles s'était laissé conduire dans la forêt de Fontainebleau par Mouffe, qui avait été forcé de lui obéir, mais qui n'avait jamais eu l'intention de le conduire là où se trouvait le comte de Vermandois. Mouffe, au contraire, se proposait dans son for intérieur de s'échapper à la première occasion qu'il pourrait saisir, et d'aller rejoindre le prince qui l'attendait depuis deux heures à l'Ermitage de la Madeleine.

Il s'était dirigé d'abord vers le rocher Cassepot, qui formait une espèce de muraille naturelle entre le coteau de la Madeleine et la partie de la forêt où il se promettait d'égarer le bon prêtre dont il était le guide.

A ce moment un gémissement se fit entendre, à peu de distance, derrière les broussailles qui hérissaient les abords du rocher. Ce gémissement ne pouvait être que la plainte d'un être humain qui souffrait.

— Grand Dieu ! s'écria le prêtre, avec l'accent de la prière : garde le fils et aie pitié de la mère ! — N'ayez pas de crainte, monsieur l'abbé ! dit Mouffe, qui sentait le besoin de se rassurer lui-même : ce ne peut pas être le comte de Vermandois.

Un nouveau gémissement, plus faible que le premier, partit encore du même endroit. On vit alors une masse noire qui se mouvait lentement entre les blocs de granit.

Le prêtre, sans manifester aucune crainte, invoqua l'assistance céleste, et Mouffe, tirant un long poignard qu'il portait sous sa veste, s'avança de quelques pas avec précaution, en dirigeant le rayon lumineux de sa lanterne sur cet objet indistinct, qui était devenu tout à coup immobile.

Mouffe s'approcha encore et reconnut un homme agenouillé, les mains jointes et la face tournée vers le ciel.

— Qui-vive ? s'écria-t-il avec force, sans que cet homme fit un mouvement.

Il réitéra plusieurs fois cette interpellation, en s'approchant toujours ; mais il n'obtint aucune réponse, si ce n'est que le gémissement qu'il avait entendu deux fois de suite se renouvela deux fois encore, plus lugubre, plus lamentable, plus effrayant.

— Il y a là un homme qu'on vient d'assassiner ! dit tout haut l'abbé Cornouailles,

qui eut bientôt dépassé Mouffe et qui s'arrêta en face de l'étrange et mystérieux personnage, qu'il accusait d'être l'auteur d'un crime. — Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il. Quel est le malheureux qui se plaint ? — Seigneur, Seigneur ! dit l'inconnu d'une voix éclatante, que ton saint nom soit béni dans les siècles des siècles !

L'abbé Cornouailles n'en croyait pas ses oreilles : cette voix était allée au fond de son cœur ; cette voix qui le remplissait d'une douce et tendre émotion, c'était celle de son frère.

Alors, une autre voix, lente et plaintive, s'exhala d'une espèce de caverne, que les buissons de houx couvraient d'une barrière impénétrable.

— Je suis las de crier, disait cette voix : mon gosier est desséché, mes yeux sont consumés, tandis que j'attends après mon Dieu ! — Jérémie, est-ce toi ? dit l'abbé Cornouailles, franchissant la faible distance qui le séparait de son frère aîné. — N'est-ce pas un miracle qui nous réunit l'un à l'autre ? répondit le pasteur protestant, qui s'était relevé pour recevoir dans ses bras le prêtre catholique.

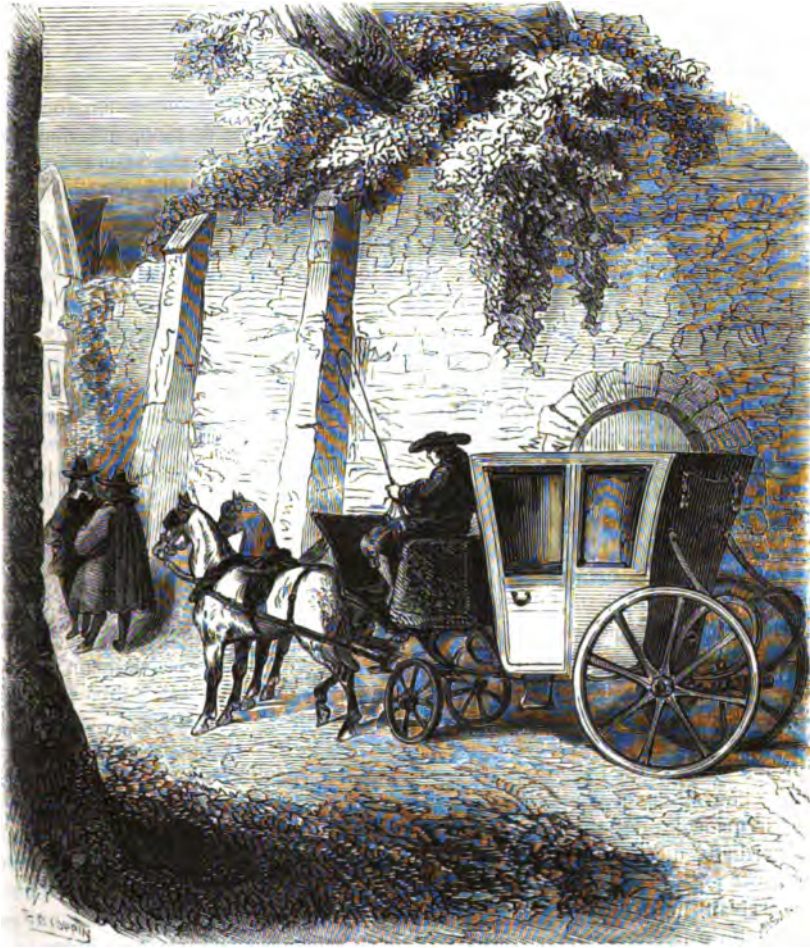
Ils se tenaient tous deux embrassés et ils confondaient leurs larmes de joie fraternelle.

La voix gémissante, qui avait récité un verset d'un psaume de David, psalmodia d'autres versets du même psaume.

— Qui répète de la sorte les paroles du psaume LIX ? demanda vivement l'abbé Cornouailles, que cette voix dolente troublait dans son bonheur de revoir son frère. — C'est un de mes compagnons d'infortune et de persécution, répondit le pasteur en baisant la voix. N'y a-t-il pas ici quelqu'un qui pourrait nous entendre et nous trahir ? — Non, mais parlez bas ! reprit l'abbé en se tournant du côté où devait être Mouffe, qu'il ne vit plus. — Le comte de Chantemerle est avec moi ! dit Jérémie Cornouailles en se penchant à l'oreille de son frère. — Le comte de Chantemerle ! Mais que fait-il, que faites-vous dans cette forêt ? — Nous y cherchons un asile que les hommes nous refusent, et que les bêtes féroces ne nous

disputent pas ! — N'étiez-vous pas en sûreté dans nos montagnes du Dauphiné, puisque le roi a signé une amnistie pour tous les protestants ? — Le comte de Chantemerle et

moi, et tant d'autres de mes frères en Christ, nous sommes exceptés dans cette amnistie et condamnés à être mis à mort comme rebelles ! — Dieu soit loué, mon frère !



Un carrosse attendait sous les murs du jardin. (Page 430.)

L'amnistie est générale, et votre grâce a été spécialement accordée, aussi bien que celle de M. de Chantemerle. Je me charge de vous mettre en lieu sûr, jusqu'à ce que les lettres de grâce qui vous concernent aient reçu leur plein et entier effet. Vous n'aurez

rien à craindre au château royal de Fontainebleau.

Jérémie Cornouailles poussa un profond soupir et eut l'air de se consulter tout bas.

— Où donc est M. le comte de Chantemerle ? disait l'abbé, qui le cherchait à tra-

vers les branches de houx et qui se déchirait les mains aux épines. — Il s'est blessé cette nuit en tombant dans un fossé, et j'ai dû le porter jusqu'ici dans mes bras. — Monsieur le comte ! répondit l'abbé qui ne voyait pas encore le gîte où il s'était blotti : mon frère et moi, nous vous porterons ensemble et vous prierez avec nous.

Et comme il pensait que Moufle pouvait lui être utile dans le transport du blessé au château, il appela le valet de chambre qu'il croyait retrouver à quelques pas derrière lui.

Mais la lanterne était posée à terre, et Moufle avait disparu, en laissant près de la lumière un des cordiaux qu'il apportait à l'Ermitage de la Madeleine.

IX.

Le jour avait paru depuis plus d'une heure, quand le comte de Vermandois, cédant aux prières et aux représentations respectueuses de son valet de chambre, se décida enfin à se séparer de Louise de Chantemerle et à quitter l'Ermitage de la Madeleine.

L'état de la malade, il est vrai, ne devait plus inspirer aucune inquiétude : grâce à la bonne inspiration que Thérèse avait eue de sucer la plaie, le venin de la morsure était resté presque inoffensif, et les symptômes fâcheux, qui s'étaient montrés un moment, avaient bientôt disparu sans menacer de se reproduire.

Le prince pouvait donc, sans imprudence, congédier le médecin, dès que Moufle revint avec les cordiaux qui n'étaient plus nécessaires.

Moufle arrivait hors d'haleine à travers bois, mais il ne s'expliqua pas sur les obstacles qui s'étaient opposés à son retour immédiat.

Il essuya en silence les reproches de son maître, et il emmena aussitôt M. Robin, auquel il banda les yeux pour le faire sortir de la maison, avec les mêmes précautions qu'il avait prises en l'y faisant entrer.

— Monsieur Robin, lui dit-il, quand ils furent engagés à trois cents pas de l'Ermi-

tage, dans un sentier couvert qui conduisait au rocher Cassepot, j'aime à croire que vous avez oublié ce que vous avez vu et entendu dans le lieu où nous étions tout à l'heure ? — Monsieur, répondit le médecin, M. le comte de Vermandois a ma parole. — Vous ne gagneriez rien, d'ailleurs, à mal gouverner votre langue, reprit Moufle en lui rendant l'usage de la vue. Mais votre tâche n'est pas finie, et vous aurez encore une belle occasion de prouver que vous êtes discret. — Disposez de moi, monsieur Moufle, car j'entends bien que vous agissez d'après les ordres de Son Altesse. — Tenez, monsieur Robin, là-bas, devant nous, ne distinguez-vous pas une faible lumière ? — J'ai de bien mauvais yeux, monsieur Moufle, et la faute en est à mon âge. — Eh bien ! vous irez droit à cette lumière, et vous trouverez un homme blessé... — Un homme blessé ! s'écria M. Robin en faisant un bond de surprise. — Blessé ou malade, n'importe ! Il est possible qu'on ait besoin de votre aide... — Mais, monsieur Moufle, ne venez-vous point avec moi jusque-là ? — Non, je vous laisserai aller seul quand nous serons assez près pour que vous aperceviez la lumière de la lanterne... — Ah ! c'est une lanterne ? interrompit M. Robin, qui n'était nullement rassuré. — Vous direz que je vous ai rencontré dans le bois, revenant de visiter un malade, et que je vous envoie à M. l'abbé Cornouailles, confesseur de Son Altesse... — Le confesseur de Son Altesse a été blessé !... Disposez de moi, monsieur Moufle ! — Il est bien convenu que vous ne savez rien de plus, et je vous invite expressément à garder pour vous seul ce que vous viendrez à savoir... Voyez-vous briller la lanterne ? — Oui, Monsieur ; il y a deux personnes, peut-être trois, qui paraissent immobiles sur place. — Rappelez-vous le nom de M. l'abbé Cornouailles, et dites que vous venez de ma part donner des soins à un homme blessé. Voilà tout ce que vous avez à dire.

Et Moufle s'enfuit à toutes jambes, laissant le médecin fort perplexe et tout intrigué de l'étrange commission qui lui était confiée, d'une manière si mystérieuse, au nom du comte de Vermandois.

Le valet de chambre du prince avait épéré, en retournant à l'Ermitage de la Madeleine, que son maître se hâterait de rentrer au château; mais celui-ci était encore dans la chambre de mademoiselle de Chantemerle, et Moufle fut obligé, deux heures durant, de tenir compagnie à Thérèse.

Thérèse, comme d'habitude, l'assaillit de questions, et ne manqua pas de lui dire qu'elle avait remarqué que le médecin traitait de *monseigneur* M. Louis Breton.

— Les médecins n'en font jamais d'autre! repartit Moufle en affectant de rire de cette qualification; ils voient des marquis et des princes chez tous ceux qui les paient bien.

— Mais il me semble que M. Breton ne l'a pas payé? Je ne doute pas, en effet, qu'il ne le paie en grand seigneur, si j'en juge par cette magnifique bague qu'il m'a donnée...

— Elle est assez jolie, reprit Moufle avec un air d'indifférence, pourvu que les pierres ne soient pas fausses.

Le comte de Vermandois était donc sorti de l'Ermitage, lorsque la forêt, encore enveloppée de la fraîcheur nocturne, commençait à s'animer et à resplendir aux rayons d'un beau soleil levant d'automne.

Les clairières étaient pleines de vapeurs où se jouait la lumière irisée du matin; les grands arbres secouaient doucement leurs feuillages chargés de rosée.

Le prince, absorbé dans ses réflexions, marchait lentement, la tête basse, l'air triste et soucieux, quoiqu'il sentît au fond de l'âme le bonheur d'aimer et d'être aimé.

Moufle suivait silencieusement le comte de Vermandois, sans oser interrompre une rêverie dont il devinait la cause; mais, néanmoins, il guettait l'instant où il pourrait se faire écouter.

— Monseigneur, lui dit-il au détour d'une allée, madame la duchesse de La Vallière est au château... — D'où sais-tu cela? reprit le prince que cette nouvelle attrista visiblement. — J'ai eu l'honneur de la voir et d'être interrogé par elle au sujet de l'absence de Votre Altesse. — Comment! s'écria le comte de Vermandois, qui s'arrêta, indécis et déconcerté. Qu'as-tu répondu? — Que Votre Altesse ne m'avait pas dit où elle allait, et

que je n'avais pas à m'entremêler des secrets de Votre Altesse! — Mais que répondrai-je, moi, quand elle m'interrogera sur la cause de cette absence nocturne? — A votre place, Monseigneur, je ne craindrais rien tant que de ne pas dire la vérité. — Je te sais bon gré, Moufle, de me donner un avis digne de moi. Voilà mon parti pris: quoiqu'il m'en coûte de ne point obéir à ma mère, quoique je puisse encourir d'une manière terrible la disgrâce du roi, je ne chercherai point à me justifier au prix d'un mensonge, et je me couperais la langue avec les dents plutôt que de mentir comme un laquais.

L'approche de deux personnes qui marchaient lentement dans l'épaisseur du bois mit fin à la conversation du comte de Vermandois avec son valet de chambre.

Ils s'arrêtèrent, ils écoutèrent les pas et les voix qui venaient de leur côté à travers le feuillage. On distinguait une voix de femme claire et sonore, une voix d'homme sourde et voilée.

— Vous avez voulu voir une de mes chasses au loup et vous la verrez, disait l'homme, mais à la condition expresse que vous ne vous montrerez pas et que nul ne soupçonnera qui vous êtes. — Le beau passe-temps que ce sera de voir, à cinquante pas, la bête, les chiens et les piqueurs! — Vous m'avez promis, en récompense, de danser pour moi la danse des Matachins et de chanter la Bredouille en vous accompagnant de l'épinette. — Ce n'est point assez, n'est-ce pas, que de m'avoir déguisée en page ou en valet de chiens? Si vous le pouviez faire, vous me cacheriez dans quelque taupinière pour que je fusse invisible à tous les yeux! — Ingrate que vous êtes! Plus on s'efforce de vous faire plaisir, moins on réussit à vous contenter. — J'ai lieu d'être contente, vraiment, quand vous me gardez toujours en charte privée! — Calme-toi, Fanchon!... Vous épouserez Raisin; votre mère ne vous battra pas, et les comédiens se donneront garde de vous remercier, mais ne me troublez plus de vos clameurs et de vos colères. — Sur ma foi! Monseigneur, ne revenons pas sur la querelle d'hier soir. — Oui, vous me menaceriez encore de vous enfuir et d'aller

vous jeter dans un puits! — Point, Monseigneur; je ne me jetterai pas dans un puits, mais je vous laisserai mourir d'ennui.

Les deux interlocuteurs étaient arrivés si près de la route, que le comte de Vermandois voyait briller entre les feuilles des arbres l'aigrette de diamant que le dauphin portait toujours à son chapeau.

Il avait reconnu la voix du dauphin, mais il devinait que cette voix de femme, qu'il entendait pour la première fois, ne pouvait être que celle de la comédienne qui logeait secrètement dans une tourelle de la cour du Donjon.

Tout à coup les sons du cor, retentissant au loin dans la direction du village de Moret, annoncèrent que la bête était lancée, et que les chiens la poussaient du côté de la rivière.

— La chasse passera par ici, dit le dauphin en écartant les branches qui devenaient plus touffues sur la lisière de la route : dès que vous aurez vu la bête poursuivie par mes équipages de chasse, vous vous déclarerez satisfaite et rentrerez au gîte. — Avez-vous peur que je me change en biche et que je m'échappe parmi les halliers?

Le dauphin, qu'on appelait *Monseigneur* à la cour, avait alors vingt et un ans, étant né le 1^{er} novembre 1661; les cinq années qu'il comptait de plus que le comte de Vermandois ne lui avaient pas donné l'apparence d'un âge supérieur à celui de son frère naturel.

Il était plus grand et plus gros que ce dernier, sans doute; mais sa démarche vacillante, sa contenance embarrassée, sa physionomie indécise, sa parole lente, témoignaient d'une excessive timidité et d'une faiblesse à la fois physique et morale.

Il ressemblait d'ailleurs beaucoup au roi : il en avait tous les traits, quoique son visage, fortement coloré, ne reflétait jamais l'expression noble et fière qui caractérisait celui de Louis XIV.

Cette déchéance du sang paternel se manifestait dans toute l'habitude de son corps; il portait souvent la tête basse, il courbait le dos, il trébuchait à chaque pas, il hésitait toujours.

L'admirable éducation que Bossuet et Fléchier avaient essayé de lui donner, sous la surveillance du duc de Montansier, ne laissait aucune trace de culture dans son esprit lourd, épais et stérile.

La femme habillée en page qui le suivait était d'une taille si exiguë, qu'on aurait dit un enfant : sa physionomie mobile et capricieuse, son regard prompt et hardi, son geste pétillant, sa voix brève et criarde, trahissaient la spontanéité et la résolution de son caractère, qui exerçait un empire illimité sur le dauphin.

Elle était fort jolie, ou plutôt sa figure piquante et originale, qui accusait le type bohémien, possédait une puissance invincible de séduction, sans offrir aucune des conditions essentielles de la beauté.

Le comte de Vermandois, qui aurait eu le temps de continuer sa route sans rencontrer le dauphin, se fit, au contraire, un malin plaisir d'aller au-devant de lui.

— Holà! Monseigneur! lui cria-t-il à pleine voix : où allez-vous si grand matin?

Le dauphin, en levant les yeux, n'eut pas plutôt aperçu le comte de Vermandois, que son premier mouvement fut de battre en retraite et d'échapper à une explication difficile : il fit semblant de n'avoir rien à répondre, et il voulut rentrer dans le taillis.

Mais sa compagne, fixant sur le comte de Vermandois un regard perçant et assuré, éclata de rire et parut jouir de l'embarras du dauphin, qu'elle refusait de suivre, et qui fut obligé de revenir se placer devant elle, comme pour l'empêcher de voir et d'être vue.

— Monsieur, reprit le dauphin, qui rougissait jusqu'aux oreilles, passez votre chemin et laissez-moi! — Vous avez là un joli page! répliqua le prince avec une grimace narquoise. — Monsieur, dit le dauphin qui se sentit troublé d'une pensée de jalousie, il me semble que vous vous attachez un peu trop à mes pas depuis la nuit dernière! — Il n'est pas prudent, Monseigneur, d'aller au bois avec un seul petit page quand on s'en va courre le loup. Je m'en vais emmener, s'il vous plaît, ce petit garçon, et je vous donnerai à la place mon premier valet de

chambre, qui vous sera de meilleure assistance. — Vous vous moquez des gens! reparti en balbutiant le dauphin qui tenta encore de s'éloigner, et qui fut retenu par son page qu'il s'indignait de voir en butte à des railleries équivoques. — Eh! demeurons céans! dit avec galeté cette femme déguisée, qui n'avait garde de faire mauvais mine à un beau gentilhomme. Avez-vous peur, objecta-t-elle en faisant une moue au dauphin, qu'on m'emène malgré moi? — Je voudrais bien savoir, Monsieur, d'où vous venez à cette heure? dit le dauphin qui s'orientait et se consultait pour découvrir de quelle partie de la forêt le comte de Vermandois était arrivé droit à lui. — Ne voyez-vous pas que je vous suis à la piste depuis hier soir! dit le comte de Vermandois. — Est-il possible? s'écria le dauphin, qui était bien près d'ajouter foi à cette plaisanterie. — Certainement, et je sais maintenant pourquoi vous résidez à Fontainebleau plus volontiers qu'à Meudon. — Mais, reprit naïvement le dauphin qui se ravisait, on prétend que vous n'avez point passé la nuit au château... — Qui dit cela? interrompit le prince un peu décontenancé. Je croyais n'avoir pas quitté de toute la nuit la cour du Donjon. — Je me rappelle, dit malicieusement le faux page, avoir remarqué un homme qui se promenait sous ma fenêtre au clair de lune... — Bon, il n'y avait pas de clair de lune! répliqua le dauphin qui cherchait à se rassurer. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas mon affaire, mais la vôtre! ajouta-t-il d'un ton bourru en lançant un coup d'œil fauve et traître au comte de Vermandois. On découvrira peut-être dans la forêt une académie de Templiers... — Je vous engage, Monsieur, à en écrire au roi, pour que Sa Majesté m'envoie sa malédiction. — Le roi, Monsieur, ne se soucie pas plus de ce que vous faites que si vous étiez le dernier de ses sujets! — Il y a longtemps que vous me desservez auprès du roi, Monsieur, mais prenez garde! — Que je prenne garde! En vérité, c'est passer toutes les bornes! Pensez donc, Monsieur, à ce que je suis et à ce que vous êtes. — Écoutez-moi, Monsieur! si vous vous obstinez à me calomnier auprès du roi, je me plaindrai à Sa Majesté. —

Plaignez-vous tant qu'il vous plaira, mais ne vous avisez plus de m'épier... — Vous épier! s'écria le prince dont le ressentiment augmentait la colère. Ainsi, vous me traitez d'espion?...

Mouffe, qui avait suivi avec anxiété les péripéties de cette altercation, qu'il eût voulu pouvoir empêcher, se hâta d'intervenir entre les deux frères pour la faire cesser avant qu'elle allât plus loin.

— Monseigneur, dit-il au comte de Vermandois, madame votre mère vous demande et vous attend. — Séjournerez-vous longtemps à Fontainebleau, Monsieur? reprit le prince que le nom de sa mère avait calmé aussitôt, mais dont la haine s'était accrue à l'égard du dauphin. — Non, Monsieur; je partirai tantôt, après la chasse, répondit le dauphin encore ému de la querelle où il s'était vu presque menacé et provoqué par son frère. Vous êtes d'une incroyable violence, Monsieur... — Vous prenez mal la raillerie, Monseigneur. Tenez pour certain que n'ai pas eu l'intention de vous offenser. — Soit, Monsieur; je suis content de voir, en vous faisant mes adieux, que votre santé est remise en bon état.

Et le dauphin, qui voulait mettre fin à ce colloque, salua le comte de Vermandois et se renfonça dans le bois en attirant après lui le petit page, qui aurait désiré continuer l'entretien pour son propre compte.

Le comte de Vermandois, irrité et contrarié, avait à peine fait quelques pas en avant pour gagner son carrosse, qui était remisé depuis deux heures du matin dans un fourré épais, qu'il se sentit atteint d'une faiblesse soudaine et qu'il fut sur le point de s'évanouir.

Mouffe courut à lui en le voyant chanceler; il le soutint dans ses bras et l'appuya contre un arbre, où le prince resta debout, les membres tremblants, les yeux couverts d'un nuage, la bouche remplie d'écume. Les émotions et les fatigues de cette longue nuit avaient dépassé les forces d'un convalescent.

— Le carrosse est à quelques pas d'ici, Monseigneur; je vais crier au cocher qu'il vienne!... — Dieu me damne! dit une voix

goguenarde et ricanante qui parlait de l'autre côté de la route : est-ce un fantôme qui nous apparaît? Est-ce l'âme ou le corps de M. le comte de Vermandois?...

A cette voix, le prince avait rouvert les yeux; Moufle avait tourné la tête.

C'était le chevalier de Lorraine qui, en allant rejoindre le dauphin, s'était trouvé tout à coup en présence du comte de Vermandois que soutenait son valet de chambre.

— Je m'étonne, dit-il, Monseigneur, que l'agonisant d'hier soit sur pied, dans la forêt, au point du jour... Il faut qu'une bonne fée vous ait fait boire de l'eau-de-vie... — Ne raillez pas, Monsieur, car, tout prince royal que je sois, je vous prierais de mettre l'épée à la main... — Je suis prêt, Monseigneur, pourvu que quelqu'un de vos officiers veuille bien représenter Votre Altesse Royale... Mais, auparavant, n'avons-nous pas un autre compte à régler ensemble? — Quel compte, Monsieur? répliqua vivement le prince dont les joues se couvraient de rougeur. — Un compte de jeu, Monseigneur : ce compte que je vous ai fait remettre respectueusement... — On ne m'a rien remis, je n'ai rien vu, Monsieur!... Si je dois, je paierai! — Je n'en ai jamais douté, Monseigneur, mais, comme mes amis m'ont chargé de réclamer ce que leur doit Votre Altesse, je me trouve fort impatient de les satisfaire. — Enfin, Monsieur, que je sache ce qu'on réclame, et je m'efforcerai de m'acquitter. — Il ne faut guère qu'un million, Monseigneur, pour solder vos dettes de jeu! — J'ai hâte d'être quitte, Monsieur, afin de pouvoir dire librement ce que j'en pense!

Le bruit de la chasse se faisant entendre de plus près, le chevalier de Lorraine ne pouvait pas tarder davantage à rejoindre le dauphin; le comte de Vermandois était impatient de rentrer au château.

— Adieu, Monseigneur! lui dit le chevalier de Lorraine, ne soyez point ingrat envers le jeu et le vin. Ce sont eux qui vous ont fait homme, et ce que je vous souhaite, c'est de boire, c'est de jouer encore, sans perdre votre argent ni votre raison.

Le comte de Vermandois lança un regard

de mépris au chevalier de Lorraine et le quitta brusquement, en évitant de lui répondre. — Cet homme me fait horreur! dit-il à Moufle : il porte avec lui la contagion du crime!

Cependant on n'avait pas de nouvelles du comte de Vermandois au château, et la duchesse de La Vallière, qui avait passé la nuit dans l'appartement de son fils, en l'attendant, commençait à craindre qu'un malheur ne lui fût arrivé.

Dès le point du jour, un courrier était venu de Versailles avec des lettres du roi pour madame de La Vallière. Louis XIV envoyait à l'abbé Cornouailles sa commission de confesseur et directeur de conscience du comte de Vermandois.

En même temps, il écrivait, en style officiel, à la mère de ce prince, qu'il ferait droit à la requête qu'elle lui avait adressée, et qu'il fournirait bientôt au jeune homme une occasion de réparer avec éclat ses torts de jeunesse.

A cette lettre froide, sévère et compassée était joint un mandat de la somme d'un million à toucher, en espèces sonnantes, chez le trésorier de France. Le roi payait les dettes de jeu du comte de Vermandois.

Madame de La Vallière fut profondément attristée du ton glacial et cérémonieux de la lettre que le roi lui écrivait; elle était seule; elle pleura en tenant cette lettre sous ses yeux, et en cherchant à douter que le roi l'eût signée.

Un léger bruit de pas se fit entendre derrière elle. Son cœur avait deviné la cause de ce bruit : elle tourna la tête, elle faillit mourir de joie. C'était son fils!

— C'est vous, enfin! lui dit-elle : d'où venez-vous?

Le prince était pâle et défait; son trouble et son embarras se trahissaient par sa contenance; il hésita, il baissa les yeux sous le regard interrogateur de sa mère.

— Répondez-moi! reprit-elle avec fermeté; je veux savoir où vous êtes allé cette nuit. — Je vous supplie, répliqua-t-il, je vous supplie de ne pas me forcer de répondre... — Hier, je vous ai laissé malade et alité. Je ne vous quittais qu'à regret, pour intercéder le

roi en votre faveur... Cette nuit, je suis revenue ici vers une heure du matin : votre appartement était fermé de tous côtés, votre lit était vide... — Madame, interrompit-il d'un ton résolu, tendre et respectueux à la fois, je vous ai suppliée de ne pas me faire des questions auxquelles je ne pourrais satisfaire... — Mais, malheureux enfant, s'écria la mère indignée et désolée, tu as donc commis une action coupable? Tu rougis donc d'avouer quelque grande faute? — Non, Madame, je n'ai pas commis d'action coupable, et, plutôt que d'en commettre une, je prierais Dieu qu'il me retirât aussitôt de ce monde! Mais j'ai fait le serment de ne pas révéler un secret qui ne m'appartient pas.

La duchesse de La Vallière, étonnée et irritée de cette obstination, resta indécise un moment; puis, après une prière mentale accompagnée d'un signe de croix :

— Louis, dit-elle d'une voix émue, Sa Majesté vous pardonne; Sa Majesté va vous rendre vos honneurs et votre avenir; Sa Majesté paie vos dettes de jeu. — Ce n'est pas le roi, Madame, c'est vous, c'est vous seule que je dois remercier!... — Je vous demande, pour tout remerciement, de changer de conduite, d'écouter les conseils salutaires de l'abbé Cornouailles, et de vous montrer enfin digne de votre auguste père. — Digne de vous, Madame, digne de la plus sainte des mères. — Non, Louis, je n'ai plus de fils!... Laissez-moi oublier que j'étais mère!... Je ne suis plus, je ne veux plus être désormais que l'humble et indigne servante de Dieu, sœur Louise de la Miséricorde.

D'un geste solennel et impératif, elle défendit au comte de Vermandois de s'approcher d'elle et de la suivre.

Elle sortit en étouffant ses sanglots.

TROISIÈME PARTIE.

I.

Le comte de Vermandois, malgré toutes ses répugances, s'était décidé enfin à écrire directement et presque confidentiellement au marquis de Louvois.

Il voulait rassurer mademoiselle de Chantemerle sur le sort de son père; il voulait être rassuré lui-même à cet égard.

Le lendemain, un courrier, venu de Versailles à franc étrier, apporta cette réponse :

« Monseigneur,

« Je n'ai pas eu connaissance des lettres d'amnistie et d'abolition relatives à M. le comte de Chantemerle, lesquelles, à votre dire, auraient été signées par le roi et contre-signées par feu M. Colbert.

« J'ai grandement peur que lesdites lettres n'aient jamais existé que dans votre généreux désir de les avoir.

« Je suis, avec un profond respect,

« De Votre Altesse Royale,

« Le très-humble et très-obéissant
serviteur,

« F.-M. LETELLIER, marquis de Louvois. »

— L'insolent! s'écria le prince en déchirant la lettre et en la foulant aux pieds.

Il laissa tomber sa tête sur sa main et resta plongé dans une morne rêverie pendant laquelle Moufle s'efforçait d'arrêter à la porte du cabinet le sieur de Périgny qui voulait entrer absolument.

— Je vous trouve un peu bien audacieux! s'écria M. de Périgny en repoussant le valet de chambre qui lui barrait le passage. — Je remplis les ordres de Son Altesse Royale, reprit vivement Moufle, et vous n'entrerez pas céans. — Eh bien, que se passe-t-il? demanda le comte de Vermandois, devant qui le valet de chambre se présenta tout pâle et tout ému, suivi du sieur de Périgny. — Ne m'avez-vous pas ordonné, Monseigneur, de ne laisser entrer personne? — En ce cas, Monseigneur, reprit de Périgny avec une humble soumission, je vous prie d'excuser ma témérité de pénétrer ainsi jusqu'à Votre Altesse. Mais ce valet de chambre a de telles façons d'être à mon égard, que je le soupçonnais de me fermer la porte de sa pleine autorité... — Monsieur de Périgny, vous vous appellerez, s'il vous plaît, que M. Moufle, mon premier valet de chambre, est l'homme du monde en qui j'ai le plus de confiance,

et vous voudrez bien, pour me plaire, lui accorder quelque estime, d'autant que je lui en accorde beaucoup. — Il est pourtant intolérable, Monseigneur, de le rencontrer sans cesse entre vous et moi!... — Brisons là, Monsieur, et dites-moi vivement ce qui vous amène. — Monseigneur, repartit Périgny à voix basse en désignant d'un coup d'œil Mouffe, qui ne semblait pas disposé à s'éloigner de nous étions seuls. je parlerais... — Parlez, Monsieur! répliqua le prince avec impatience. Je n'ai pas de secrets pour M. Mouffe. — Monseigneur! balbutia le sieur de Périgny, hésitant encore à parler devant l'homme qu'il détestait et qu'il jalousait le plus. Votre Altesse Royale, ajouta-t-il d'un accent ému et voilé, permettra-t-elle que je l'accompagne à l'armée? — A l'armée? répéta le prince surpris d'une pareille requête. Je ne vais pas à l'armée, que je sache? — Je croyais cependant, dit le gentilhomme, qui s'imagina que le prince voulait garder son secret, je croyais que Votre Altesse allait partir pour l'armée de Flandre... — Plût à Dieu, s'écria le prince avec une ardeur belliqueuse, que le roi m'envoyât faire mes premières armes!... Mais non, ajouta-t-il amèrement, il faudrait être sûr que j'y fusse tué du premier coup de canon! — J'attendrai donc, dit le sieur de Périgny, que Votre Altesse ait reçu sa commission, pour solliciter de nouveau l'honneur de partir avec elle.

Quand M. de Périgny se fut retiré, le comte de Vermandois resta quelque temps livré à ses réflexions, le front appuyé sur sa main.

Mouffe, debout en arrière, le regardait d'un air d'intérêt et de pitié, sans oser lui adresser la parole.

— Oui, la guerre! disait le prince en hochant la tête; M. de Louvois ne me prêterait pas une si belle occasion de faire connaître ce que je suis; le dauphin ne voudra pas que je me signale par quelque action d'éclat; la disgrâce du roi me poursuivra jusque-là que je ne paraîtrai jamais dans ses armées... Mieux vaudrait ne pas être fils de France!

Ses regards tombèrent sur les fragments

de la lettre de Louvois, qu'il avait déchirée, et cette vue changea le cours de ses idées.

— L'insolent! répéta-t-il; mais, dussé-je aller au roi lui-même, je sauverai M. de Chantemerle! Oui, quand il me faudrait déclarer hautement que j'aime sa fille!... Mouffe, tu n'as pas retrouvé ce parchemin? demanda vivement le comte de Vermandois. — Non, Monseigneur, et je puis affirmer que vous ne l'aviez pas sur vous lorsque je vous ai ramené de Paris à Fontainebleau. — Il faut pourtant que je le retrouve. Heureusement que M. de Chantemerle n'est point encore arrêté! — Et j'espère fort qu'il ne le sera point, à moins d'un bien fâcheux hasard. — Qui te donne lieu d'espérer cela? repartit le prince étonné de l'air d'assurance avec lequel Mouffe avait exprimé cet espoir. — Ah! Monseigneur, espérer une chose, c'est la désirer! répondit le valet de chambre embarrassé. — Il y avait plus qu'un désir dans ta façon d'espérer, et j'ai cru que tu allais me tranquilliser sur le sort de M. de Chantemerle? — En effet, Monseigneur... dit Mouffe, qui balançait encore à s'expliquer. — Eh quoi! tu as découvert le lieu où est caché M. de Chantemerle, et tu pourrais lui faire tenir une lettre de sa fille, à laquelle il répondrait lui-même? — Je n'ose pas m'engager à vous faire commettre une imprudence, Monseigneur... — Je ne demande pas à connaître la retraite de M. de Chantemerle; je serai content si je puis obtenir seulement quelques mots écrits de sa main pour les montrer à Louise. — Je me fais fort de vous remettre bientôt une lettre de M. le comte de Chantemerle à sa fille. — Bientôt? — Demain. — Tu vas donc partir aujourd'hui, tout à l'heure, pour Paris? — Je n'ai que faire d'aller à Paris. — Tu n'iras pas sans doute en Dauphiné? — J'irai seulement chercher la lettre que demande Votre Altesse. — Bon! M. de Chantemerle serait-il donc si près de nous?... — Je vois bien, Monseigneur, dit Mouffe à bout d'hésitation et de réticence, je vois que vous voulez savoir mon secret!... — Est-il vrai que M. de Chantemerle soit ici? s'écria le prince, qui devint pâle et troublé. — Ici même, Monseigneur. — Je n'en reviens pas de ma surprise : M. de

Chantemerle à Fontainebleau! — Vous serez censé, Monseigneur, l'ignorer vis-à-vis de tout le monde, et surtout vis-à-vis de M. l'abbé Cornouailles; car c'est un secret, un grand secret, qui ne m'appartient pas, et que je n'aurais divulgué à nulle autre personne qu'à Votre Altesse Royale. — J'en conclus que M. l'abbé Cornouailles est le premier intéressé dans le secret... Oui, la mémoire me revient à ce propos, et je m'étonne d'avoir pu oublier que M. Cornouailles a un frère parmi les protestants rebelles du Dauphiné; que ce frère est ministre de la religion prétendue réformée... — En vérité, Monseigneur, vous êtes parfaitement instruit, ou vous devinez à merveille. — Il y a, je suis bien forcé de m'en apercevoir, une lacune dans mes souvenirs, dit le prince en soupirant avec tristesse. L'horrible débauche qu'on m'a fait faire chez ces infâmes Templiers a jeté comme un voile épais sur tout ce qui s'est passé vers cette époque, et je ne me souvenais plus même des circonstances de ma visite à M. Colbert peu d'heures avant sa mort. — Sera-t-il un châtement assez grand pour les misérables qui ont failli vous ôter la raison et la vie? — Les méchants portent avec eux leur châtement : c'est leur conscience. — Cependant, Monseigneur, je ne pense pas que ce soient eux qu'il faille accuser du détournement des lettres de grâce... Elles se seront égarées en tombant de vos habits... — Je donnerais un million et davantage à qui me les rapporterait! — Qui sait? on les retrouvera peut-être, et, si vous me permettez d'aller à Paris, je les chercherai là où elles peuvent être... — Où donc? — Dans l'hôtel de la rue des Marais, chez les Templiers. — Quelle apparence de les retrouver jamais! Et, d'ailleurs, voilà près d'un mois que le malheur est arrivé... — Ces lettres, Monseigneur, étaient, dites-vous, dans la poche intérieure de votre pourpoint? — Oui, je les y avais mises, pliées en quatre, pour qu'elles ne courussent aucun danger de se perdre... Ma mémoire se réveille par degrés... C'est en descendant l'escalier de l'hôtel de M. Colbert que j'ai ployé le parchemin avec précaution de peur de gâter les sceaux pendants. — Et moi, Mon-

seigneur, je me rappelle tout à coup le moment préfixe où ce parchemin est tombé de votre poche. Vous aviez perdu le sentiment dans l'académie de jeu des Templiers; vous gisiez sans mouvement, sans pouls et sans haleine, lorsque je jetai pêle-mêle, autour de moi, les habits qui couvraient Votre Altesse pour l'empêcher d'étouffer... C'est là, sans doute, dans le jardin des Templiers, que ce précieux parchemin s'est perdu... — Si j'en étais plus sûr, je partirais à l'heure même, afin de me mettre à sa recherche! — Non, Monseigneur, vous ne rentrerez pas dans ce coupe-gorge... Voulez-vous me permettre que j'y aille, moi? Je saurai mieux que personne reconnaître la place, et peut-être... — Vaine espérance! Ce n'est point au bout d'un mois qu'on peut se flatter de retrouver un pareil objet, laissé à la merci des passants!... Il vaut mieux n'y pas songer et aviser autrement... Je serais bien aise de voir M. de Chantemerle, ajouta-t-il d'un air pensif.

On gratta doucement à la porte, et un page de la maison du prince, soulevant la portière, annonça que l'abbé Cornouailles demandait à être introduit auprès de Son Altesse.

— L'abbé Cornouailles! murmura le prince surpris de cette visite inattendue.

Il interrogea du regard son valet de chambre, qui ne paraissait pas moins étonné que lui-même, et qui n'avait pourtant aucune explication à lui donner au sujet de l'audience que son directeur de conscience lui faisait demander à l'improviste.

Le prince fit signe qu'il était prêt à recevoir l'abbé Cornouailles, et le valet de chambre s'étant discrètement retiré, le vicaire de Saint-Eustache entra dans le cabinet, dont la porte se referma derrière lui.

Il était seul avec le comte de Vermandois, qui l'avait salué avec un air d'aménité pleine de noblesse, en allant à sa rencontre.

— Je suis aise de vous voir, monsieur l'abbé, lui dit-il gracieusement : il y a plusieurs jours que vous ne m'aviez honoré de votre bonne visite. — L'honneur est pour moi, Monseigneur! répondit froidement l'abbé, qui semblait préoccupé et soucieux.

Mais j'évite de vous causer la moindre gêne. — Vous savez pourtant, Monsieur, reprit le jeune homme en devenant froid et réservé à son tour, que je vous reçois toujours avec plaisir; vous savez que j'ai pour vous une estime toute particulière, et je suis fort satisfait qu'on vous ait choisi pour remplacer le vénérable abbé Gofas... — J'aurais souhaité pouvoir me rendre digne de ce choix, Monseigneur!... — Que voulez-vous dire par là? repartit le prince étonné. — Je veux dire, Monseigneur, que je vous demande la permission de quitter une charge trop lourde pour mes forces, et de remettre à quelque autre la direction de votre conscience. — Il n'y a pas vingt jours que vous avez été agréé par ma mère et nommé par le roi! — Je vous prie de croire, Monseigneur, que ma détermination n'a rien qui vous soit personnel... — Mais enfin, Monsieur, il faut un motif, un motif réel, un motif grave et honorable! — Un motif!... Je n'en ai pas d'autre que le désir de vivre hors du siècle et loin du monde. — D'où vous vient tout à coup ce besoin de retraite et de solitude? — C'est qu'il s'est fait subitement un grand trouble dans mes idées, dans mes projets... — Vous avez vos secrets, Monsieur, et je n'ai pas le droit d'y pénétrer! — J'insisterai seulement sur ce point, Monseigneur, que j'aurais été heureux de me consacrer au service de Votre Altesse et de coopérer à son éducation religieuse. — Je comprends, dit le prince en souriant avec bonté : vous n'êtes pas trop content de votre élève, monsieur l'abbé Cornouailles? — Monseigneur, je ne dirai pas cela! — Dites-le, sans vous gêner, puisque je reconnais le fait et m'en accuse. — Le fils d'une mère aussi pieuse que la vôtre, Monseigneur, ne saurait manquer de religion, mais la piété d'un prince ne doit pas non plus être celle d'un saint, et je vous pardonne, jeune et ardent comme vous êtes, de négliger quelquefois vos devoirs de chrétien... — Je vous remercie de cette indulgence, mais je n'en abuserai pas; croyez-le bien... Dès que vous prononcez le nom de ma sainte et vénérée mère, c'est un noble exemple que vous me proposez, c'est un bon conseil que vous m'adressez : je profiterai

du conseil, je suivrai l'exemple. — Voulez-vous, Monseigneur, en parlant avec tant de raison et de sagesse, ajouter au regret que j'éprouve d'être forcé de me séparer de vous? — Qui vous y force, encore une fois, mon père? — Hélas! Monseigneur, ne m'interrogez pas!... Mais j'oubliais le principal objet de cette visite... C'est une lettre que je dois vous remettre en mains propres, Monseigneur.

Il tira cette lettre de dessous son scapulaire et la présenta au prince, qui tressaillit en reconnaissant l'écriture de sa mère.

Le comte de Vermandois ne se pressa pas toutefois de rompre le cachet qu'il examinait avec une émotion croissante.

— Je vous laisse tout entier à la lecture de cette lettre, Monseigneur, dit l'abbé Cornouailles. — Certes, mon père, je n'ai pas le droit de vous retenir un jour ni une heure de plus dans une charge que vous avez acceptée par pur dévouement; mais je vous conjure de ne pas partir encore... J'aurai affaire bientôt de vos bons avis et de vos consolations peut-être. — Il importe que je parte, Monseigneur! Ah! si vous saviez dans quel intérêt, vous seriez le premier à m'y encourager. — Où irez-vous ainsi? Je veux savoir où vous irez!... Mais vous ne partez pas seul? — Je pars avec mon frère! répondit l'abbé Cornouailles, qui ne se sentait plus capable de garder son secret. — Ce n'est ni curiosité ni indiscretion quand je vous interroge, mon père... Et si je vous demandais de partir avec vous? — Avec moi! avec nous, Monseigneur, vous ne savez pas... vous ne soupçonnez pas!... — Je sais tout, justement, monsieur l'abbé!... C'est vous qui ne savez pas que j'ai juré de sauver M. le comte de Chantemerle! — Le comte de Chantemerle! répéta l'abbé interdit. Vous avez eu en vos mains sa grâce signée par le roi... — N'étiez-vous pas présent, en effet, quand M. Colbert, près de mourir, m'a remis ces lettres de grâce? — Hélas! ce sont ces lettres de grâce qui ont fait quelque temps mon espoir et ma sécurité... Mais que sont-elles devenues? — J'ai honte de l'avouer, elles ont disparu depuis ce jour-là même, soit que je les aie égarées, soit que quelqu'un

me les ait soustraites à dessein... — Ainsi, Monseigneur, lui dit l'abbé Cornouailles avec un air de doute et de défiance, vous n'espérez pas qu'elles se retrouveront? — Hélas! je donnerais, pour les avoir, la moitié de mon apanage de prince du sang! Dieu m'est témoin que je ferai tout au monde pour que M. de Chantemerle s'en retourne sain et sauf dans sa terre en Dauphiné! — En ce cas, Monseigneur, vous devez vous hâter; car vous n'ignorez pas que son arrêt est prononcé sans appel. — Qu'importe! puisque M. de Chantemerle est en lieu de sûreté? — Le sieur Leuret, conseiller du roi et commissaire de Sa Majesté en Dauphiné, a jugé et condamné par contumace les absents, et il a requis particulièrement la peine de mort contre M. de Chantemerle, avec confiscation de tous ses biens au profit du roi. — Monsieur l'abbé, il faut que je voie M. de Chantemerle tout à l'heure. — Monseigneur! s'écria le prêtre, étourdi par cette brusque et pressante sollicitation. Je ne sais... je ne puis.. — Allez de ce pas, je vous prie, lui annoncer ma venue. Je vais dans peu d'instants me rendre seul à votre appartement.

L'abbé Cornouailles n'essaya pas de balbutier quelques excuses évasives : il ne pouvait douter que le prince ne fût très exactement renseigné à l'égard du comte de Chantemerle.

Il s'inclina donc en silence, l'air troublé, la rougeur au visage, et il sortit en levant les yeux au ciel.

II.

Le comte de Vermandois, demeuré seul, se recueillit un moment avant d'ouvrir la lettre qu'il tenait sous ses yeux.

Il regardait avec une tendre et douce émotion le cachet de cire noire, aux armes de la duchesse de La Vallière. Il évita de briser ce cachet, en déchirant avec précaution le papier à l'entour. Deux larmes humectèrent ses paupières, quand il vit les caractères tracés par la main de sa mère. Cette lettre, d'une grande et belle écriture qui rappelait celle de Louis XIV, commençait ainsi :

« Mon fils, en prenant la plume pour vous écrire, je prie Dieu que ce ne soit pas la dernière fois... Je vous laisse deviner quels tristes présages ont frappé mon esprit, quand le roi m'a fait savoir qu'il vous pardonnait et que vous alliez partir pour l'armée?... »

Le prince interrompit sa lecture.

Son cœur s'était gonflé de joie, et son regard avait brillé d'une ardeur belliqueuse : enfin il pourrait donc montrer ce qu'il était capable de faire sur un champ de bataille!

Mais tout à coup il vint à penser à Louise de Chantemerle, et il se sentit comme découragé.

Un soupir souleva sa poitrine oppressée, et ses yeux se mouillèrent.

— Ah! si je n'étais pas né fils de France, murmura-t-il, je pourrais être heureux!

Après quelques instants de réflexion muette, il reprit la lettre de sa mère et continua de la lire à voix basse.

« Je devrais être pleine de reconnaissance pour Sa Majesté qui a daigné me tenir parole, en oubliant vos erreurs jusqu'à vous rappeler en grâce. Mais, cependant, j'ai l'âme accablée de tristesse, et je me prends à regretter que le roi vous ait pardonné, puisqu'il vous envoie à la guerre! Je me reproche même amèrement d'avoir réclamé ce pardon, et d'être ainsi cause des dangers que vous pourrez courir dans les hasards des armes.

« Certes, si je l'eusse osé, j'aurais supplié le roi de permettre que vous restassiez encore auprès de lui...

« Hélas! mon cher enfant, je crains pour vous mille embûches de la part de vos ennemis.

« Après avoir attaqué votre honneur, on voudra peut-être s'en prendre à votre vie!... Ceux qui furent capables de vous déshonorer aux yeux de votre auguste père n'hésiteront pas certainement à vous précipiter dans un abîme, si votre perte doit servir leurs projets.

« Je vous adjure, mon cher fils, de veiller soigneusement sur vous-même, comme si votre tête était un dépôt précieux que je vous eusse confié. Ne vous exposez pas témérairement à des périls inutiles et ne cherchez pas la mort, qui n'ordonne jamais qu'on

coure au-devant d'elle. C'est tenter la Providence que de vouloir mourir avant l'heure.

« Néanmoins, rappelez-vous quel est le sang qui coule dans vos veines et montrez-vous digne de votre illustre naissance, en offrant à tous un bel exemple de courage et de fermeté. C'est par là que vous vous élèverez dans l'esprit du roi ; c'est ainsi que vous effacerez les torts qu'on vous impute et dont j'ai essayé de vous défendre.

« Mon cher fils, que Dieu te protège ! que Dieu te conduise et te ramène sain et sauf ! Je te mets entre ses mains, je te confie à sa salutaire garde...

« Va, mon enfant, fais ton devoir comme il faut, dans l'intérêt de ta gloire ; mais souviens-toi, pourtant, que ta mère existe et que tu es le seul lien qui l'attache encore aux choses terrestres. Conserve-moi mon fils, et reçois, sous la sauvegarde des saints anges du paradis, ma dernière bénédiction. »

Cette lettre était signée « duchesse de La Vallière, » et non « sœur de la Miséricorde, » car la mère du comte de Vermandois avait compris qu'en écrivant à son fils, à cet enfant illégitime et adultérin, elle oubliait un moment ses vœux et sa profession de carmélite.

Elle avait ajouté en *post-scriptum* :

« Obéissez à M. l'abbé Cornouailles comme à moi-même : je lui ai transmis mes pleins pouvoirs et mon autorité de mère. C'est un guide sûr et dévoué.

« Je veux que vous paraissiez à l'armée avec un état de prince du sang royal. J'ai donné des ordres pour que l'argent ne vous manque pas, et je vous fais tenir d'abord, à l'insu du roi, une somme de vingt mille louis pour compléter vos équipages. »

Le comte de Vermandois était encore absorbé par tous les sentiments que la lecture de cette lettre venait d'éveiller en lui, lorsque son valet de chambre entra, chargé d'une cassette d'ébène à incrustations de métal, avec les armes de France.

— Monseigneur, dit Moufle en lui présentant la cassette, dont la clef de cuivre ciselé pendait à un lacet de soie noire, voici ce qu'un messenger venant de Paris apporte à Votre Altesse.

Le prince, sans répondre, fit déposer cette cassette sur une table, devant lui, et il s'empressa de l'ouvrir lui-même, quoiqu'il crût savoir ce qu'elle contenait.

C'étaient en effet les vingt mille louis que madame de La Vallière lui envoyait pour ses équipages.

La somme se trouvait partagée en vingt sacs de soie, renfermant chacun mille louis d'or, au fond de la boîte ; par-dessus, un papier plié et cacheté, qui semblait l'enveloppe d'un objet de prix, portait ces mots écrits de la main de madame de La Vallière :

« Ceci est un talisman béni qui doit préserver de tout accident la personne dans les mains de laquelle il demeurera. Sainte Vierge Marie, mère de Dieu, priez pour nous ! »

Le prince brisa le cachet, après avoir approché de ses lèvres le papier où la main de sa mère avait tracé ses lignes, il découvrit une espèce de scapulaire en velours pourpre, avec le monogramme de Jésus-Christ et de la vierge Marie, brodé en filigrane et en paillettes d'or.

Ce scapulaire couvrait sans doute des reliques ; mais, sans chercher à en connaître le contenu, le comte de Vermandois, qui n'avait jamais donné des signes de dévotion particulière, le mit à son cou et le cacha sous sa chemise.

Le comte de Vermandois n'éprouvait aucun embarras à porter sur lui un reliquaire, car il se sentait, par instinct et par éducation, prédisposé à ces entraînements de dévotion superstitieuse qui viennent du cœur.

Moufle, toutefois, ne vit pas sans étonnement cette marque de pieuse déférence aux désirs d'une mère.

— Je ne t'ai pas encore, mon ami, lui dit le prince, qui examinait le contenu de la cassette, manifesté combien je me loue de tes bons offices!... C'est trop longtemps te payer de promesses et de paroles... — Monseigneur, interrompit la valet de chambre. Votre Altesse, en m'accordant sa confiance, a fait plus que je ne devais espérer, et je me sens payé par là outre mesure... — Tiens, mon brave Moufle ! reprit le prince en lui présentant un sac de mille louis, dans le cas où je viendrais à mourir intestat, je veux

t'offrir ceci en avancement d'hoirie... — Vous m'estimez donc bien peu, Monseigneur? dit le fidèle serviteur, dont les larmes étouffaient la voix; vous m'estimez donc bien peu, que vous me traitez comme un mercenaire? — Loin de moi cette idée!... Je sais qu'il est des services rendus qu'on n'acquitte point avec de l'or, et j'apprécie à sa juste valeur ton dévouement si noble et si désintéressé. Mais, mon cher Moufle, je dois partir pour l'armée.. — Vous, Monseigneur, partir! vous, aller à la guerre!... — Oui, Moufle, le roi daigne m'octroyer cette faveur, que je réclamais en vain depuis deux ans.

Le comte de Vermandois tira de la cassette une seconde bourse et la mit dans une des grandes poches de son pourpoint.

Puis, ayant refermé la cassette, qui ne contenait plus que dix-huit mille louis, il la déposa dans une armoire où il serrait son argent, ses bijoux et ses papiers les plus précieux.

Le comte de Vermandois se fit conduire par Moufle à l'appartement de l'abbé Cornouailles, et quand il fut à la porte, avant de heurter, il ordonna tout bas à son valet de chambre de se retirer.

Puis, il heurta en maître à la porte, et le valet de l'abbé accourut ouvrir.

Ce valet était une sorte de sacristain aux cheveux plats, au regard hébété, à la bouche béante.

Il faillit tomber à la renverse, de stupeur et de confusion, en voyant paraître le prince, quoiqu'il eût été averti de la venue de Son Altesse. Il tremblait de tout son corps et ne pouvait articuler une seule parole, lorsque le comte de Chantemerle, devançant l'abbé Cornouailles, qui s'empressait d'aller à la rencontre de l'auguste visiteur, se présenta le premier vis-à-vis de celui-ci.

— Monseigneur, lui dit-il d'un ton respectueux et ferme à la fois, j'ai appris avec autant d'étonnement que de reconnaissance le bienveillant intérêt que Votre Altesse daignait me témoigner; que je sache à quelle circonstance j'en suis redevable... — Vous êtes monsieur le comte de Chantemerle? lui demanda le prince d'une voix émue, en bais-

sant les yeux et en rougissant. — Oui, Monseigneur, répondit-il avec calme et dignité; je suis un proscrit, condamné à mort par contumace, et dont la tête est mise à prix en Dauphiné... — Vous vous trouvez ici sous ma sauvegarde, Monsieur, et j'aime à penser que vous n'avez rien à craindre. — Je vous remercie, Monseigneur, dit l'abbé Cornouailles, de vouloir bien étendre sur mes hôtes votre généreuse protection.

Le comte de Chantemerle, malgré la sévérité glaciale de sa physionomie et de son maintien, avait un air de noblesse qui révélait sa naissance et sa condition.

C'était un grand et beau vieillard, à la démarche fière et grave, au geste lent et majestueux, à la parole haute et retentissante.

Le comte de Vermandois s'était senti glacé et mal à l'aise en sa présence, car il avait compris, du premier coup d'œil, que ce religieux inflexible et sauvage ne se soumettrait à aucune des concessions morales que les circonstances pourraient exiger.

— Je voudrais, Monsieur, lui dit-il poliment, savoir au juste ce qui en est de votre affaire, pour mieux apprécier le service que je suis capable de vous rendre.

— La vérité est, dit le comte, que je n'ai nullement participé aux actes de la rébellion; mais cependant il faut dire que cette rébellion me semblait juste ou du moins excusable. Le lendemain même de l'affaire de Saou, je reçus une lettre qui m'apprenait la violence inouïe dont ma fille avait été victime, son emprisonnement au couvent de l'Ave-Maria, les efforts détestables qu'on avait tentés pour lui faire changer de croyance, la honteuse trahison de madame de la Tour-du-Pin à l'égard de sa nièce, le complot de madame la marquise de Maintenon contre une enfant, l'abus de pouvoir de Sa Majesté... — Aussitôt cette lettre reçue, interrompit froidement le prince, vous êtes parti pour Paris?... — Avec mon vieil ami Jérémie Cornouailles, ici présent, qui n'a pas voulu me laisser seul avec mon désespoir et ma colère. Je ne me rendais à Paris que pour sauver ma fille: elle était enfermée comme une criminelle, et il fallut

employer mille expédients, avant de parvenir à communiquer avec Louise. J'y réussis pourtant avec l'aide de Dieu, et je dressai un plan d'enlèvement, qui aurait été couronné de succès, si quelque circonstance imprévue ne se fût jetée à la traverse... — Pourquoi ne vous êtes-vous pas trouvé là quand mademoiselle de Chantemerle est sortie de l'Ave-Maria par la petite porte du jardin? — Monseigneur, d'où savez-vous...? s'écria le vieillard, en le regardant fixement avec une sombre défiance. — Je sais que votre fille s'est évadée du couvent cette nuit-là, répondit le prince en s'imposant une réserve bien difficile à garder. Je le sais, parce que tout le monde l'a su dans Paris et à Versailles. — J'avais envoyé en avant un carrosse qui attendait sous les murs du jardin, reprit le comte de Chantemerle; Jérémie et moi, nous étions aux aguets; l'heure approchait où j'allais être maître de ma fille. Tout à coup, il y eut aux environs une rixe de laquais; car, je l'ai su depuis, des libertins de qualité et même de grands seigneurs de la cour faisaient une orgie dans un cabaret de cette même rue... Aux cris des blessés, Jérémie s'en va follement se jeter parmi ces mauvais sujets, en leur prêchant la concorde et l'oubli des injures; je ne pouvais faire autrement que de suivre Jérémie... — Ces gens-là blasphémaient le saint nom du Seigneur, reprit le pasteur protestant; mon devoir était de courir à eux, en les adjurant de ne pas commettre un si grand péché! — Toujours est-il que nous nous trouvâmes, Jérémie et moi, au milieu des coups, et que nous fûmes frappés l'un et l'autre dans le tumulte; le guet arrivant, les laquais s'enfuirent, laissant à terre quelques-uns des leurs, avec lesquels on nous arrêta... — Quoi! vous étiez dans les mains du guet! s'écria le prince, touché de cette circonstance qu'il ignorait. Et qui donc vous délivra? — La grâce de Dieu. On nous menait au Fort-l'Évêque ou au Châtelet, avec les autres prisonniers, quand les laquais revinrent attaquer les soldats du guet, qui lâchèrent pied... — Et vous vous êtes retrouvés en liberté dans des rues que vous ne connaissiez pas? — Nous errâmes une partie

de la nuit pour regagner cette rue de Joux, je crois, où est le couvent de l'Ave-Maria. et, quand nous y arrivâmes enfin, brisés de fatigue et d'inquiétude, aux premières lueurs du jour. le guet y était encore, qui opérait une visite et une enquête dans une académie de jeu... — Oui, le lieutenant de police avait fait faire une descente de justice dans la Cave des Templiers. — J'ignore ce que c'était, Monseigneur; mais il y avait là beaucoup de seigneurs, à moitié ivres, qui sortaient d'un cabaret, les uns chantant, les autres criant et blasphémant; les rues voisines étaient pleines de carrosses, de valetaille et de curieux. Je tremblais que ma fille ne fût tombée dans ce coupe-gorge, et je m'informai avec précaution de ce qui était advenu. Le bruit courait déjà qu'une religieuse de l'Ave-Maria avait été enlevée pendant la nuit... — Dites plutôt qu'elle avait été sauvée et menée en lieu de sûreté! — Ne serait-elle pas renfermée à la Bastille ou dans quelque autre prison d'État? s'écria le comte de Chantemerle, que les questions et les objections du prince avaient remis en défiance. — N'ayez plus aucun souci pour elle, dit le comte de Vermandois avec un accent de bonté consolante : monsieur de Chantemerle, je vous engage ma parole de prince du sang de France, que votre fille n'a rien à craindre... — Mais la verrai-je? répliqua aussitôt le vieux gentilhomme. Je veux la voir, Monseigneur! — Vous la verrez, sans doute, mais il n'est pas encore temps, et vous devez comprendre les obstacles qui s'opposent à vos désirs. Attendez d'abord que le roi vous ait fait remise de la peine prononcée contre vous par le sieur Lebret...

Tout à coup il se fit un grand bruit de pas et de voix dans les escaliers et les corridors qui précédaient l'appartement de l'abbé Cornouailles.

Les quatre personnes qui se trouvaient en conférence dans cet appartement se regardèrent en silence, s'interrogeant et se consultant des yeux.

— Messieurs! répliqua le comte de Vermandois, en s'efforçant de paraître calme, vous êtes ici sous ma sauvegarde, et mon honneur est engagé à ce qu'on ne vous fasse

aucun tort!... Monsieur le comte, dit-il en présentant la main au père de Louise, il y a entre nous un pacte d'alliance et d'amitié. — Ah! Monseigneur! dit le vieillard, baisant la main qu'on lui offrait; vous couvrez de gloire mes cheveux blancs!

Plusieurs personnes s'étaient arrêtées tumultueusement dans le vestibule, en dehors de l'appartement, se parlant et se répondant entre elles.

On frappa coup sur coup à la porte principale.

Le comte de Vermandois invita ses trois interlocuteurs à ne pas faire acte de présence, et il s'avança d'un pas résolu vers la porte, où l'on frappait de plus belle.

— Monseigneur est là! criait-on. Qu'on fasse savoir à Son Altesse que M. le maréchal d'Humières vient d'arriver au château, de la part du roi! — Messieurs, je vous ordonne de vous retirer! répondit le comte de Vermandois d'une voix ferme et accentuée. Je recevrai M. le maréchal d'Humières quand il sera temps!

Le prince avait reconnu les voix du sieur de Périgny et de quelques autres gentils-hommes de sa maison.

Ceux-ci, qui ne s'attendaient guère à obtenir une réponse directe de Son Altesse Royale, ne hasardèrent pas la plus légère observation et s'éloignèrent à l'instant avec discrétion, un peu confus de l'accueil qu'on leur avait fait.

— Comptez sur moi, Messieurs! dit le prince, qui se disposait à prendre congé des deux hôtes de l'abbé Cornouailles; je veillerai désormais pour que vous soyez à l'abri de ces troubles et de ces ennuis. — La persécution éprouve la force de l'homme juste! s'écria d'un air inspiré Jérémie Cornouailles; mais elle est la ruine des ouvriers d'iniquité! — Monsieur, faites-moi une grâce? dit le comte de Vermandois, qui avait attiré à l'écart M. de Chantemerle, de manière à n'être pas entendu de l'abbé ni de son frère. — Monseigneur, je suis à vos ordres!... Ordonnez de moi comme il vous plaira. — Écrivez seulement quelques mots signés de votre main, pour tranquilliser mademoiselle de Chantemerle... — Que j'écrive à ma

filles?... Mais qui lui remettra... — Moi. — Vous, Monseigneur!... Vous voyez donc ma fille? repartit le vieillard avec un étonnement qui n'allait pas cependant jusqu'à des soupçons pénibles. — Je la verrai, répondit le prince en évitant de rencontrer les yeux du comte de Chantemerle; je la verrai tout exprès pour cela, et vous en rapporterai, moi-même des nouvelles. — Merci, oh! merci, Monseigneur!... Vous êtes bien notre ange tutélaire!...

III.

Tout était en rumeur dans le château de Fontainebleau, depuis l'arrivée du maréchal d'Humières, gouverneur de Lille et lieutenant général du roi en Flandre.

Chacun savait déjà que le maréchal venait chercher le comte de Vermandois afin de l'emmener à Versailles et de là, presque sans repos, à l'armée qu'il commandait.

Le maréchal n'était point attendu au château, et l'on n'avait fait aucun préparatif pour l'y recevoir avec les honneurs dus à son rang.

Quand les courriers avaient paru aux grilles de la cour d'honneur, les carrosses du roi n'étaient plus qu'à une demi-lieue de la ville. Les tambours battirent aux champs, les trompettes sonnèrent, et la compagnie de gardes du corps qui tenait garnison à Fontainebleau fit la haie depuis l'entrée de la grande cour jusqu'au perron où descendit le maréchal, accompagné de ses officiers et de plusieurs gentilshommes de la chambre du roi.

Louis XIV avait donné à dessein un air de solennité et de magnificence à ce voyage du maréchal, qui s'était chargé de le représenter dans cette circonstance mémorable.

Ce n'était pas sans raison qu'on avait mis à sa disposition un des grands carrosses dorés du roi, à quatre chevaux, avec deux carrosses de suite, également remarquables par leur décoration, leur attelage et leur livrée. Une compagnie de mousquetaires galopait devant et derrière les voitures.

Le gouverneur du château, M. de Mont-

morin, marquis de Saint-Hérem, qui aurait dû présider à la réception du maréchal d'Humières, était alors absent; le marquis de Monchevreuil, qui l'eût remplacé à cette occasion en qualité de gouverneur du comte de Vermandois, ne se trouvait pas même alors à Fontainebleau.

Cette réception ne fut donc pas ce qu'elle devait être suivant l'étiquette de la cour, et il n'y eut que M. de Périgny qui vint à la rencontre de l'envoyé du roi, au bas du grand perron.

M. d'Humières était piqué au vif de ce qu'on ne lui eût pas fait la réception qu'il attendait, en raison de la mission officielle que le roi lui avait confiée : il faillit s'abandonner à une de ces bruyantes colères qui avaient quelquefois des accès si comiques, et dont la cour se divertissait, quand il lui en donnait le spectacle.

Il s'appuya sur le bras du sieur de Périgny pour monter les degrés du perron et pour traverser les salles du château jusqu'au grand salon du roi.

Sa mauvaise humeur, loin de s'apaiser, s'accroissait et s'irritait en marchant : il serrait les poings, il se mordait les lèvres et se renfrognait davantage à chaque instant. L'orage allait éclater.

A ses emportements près, M. Louis Crevan d'Humières, maréchal de France depuis l'année 1668, était un excellent et aimable homme que tout le monde aimait et honorait, depuis le dernier de ses soldats ou de ses domestiques jusqu'au roi.

Il avait une bonté et une obligeance qui allaient jusqu'à la naïveté; mais, aussi, par intervalles, avec ou sans prétextes sérieux, il se livrait à des violences inouïes, frappant du pied, jurant, grinçant des dents, pleurant, s'agitant, se désolant, ainsi qu'un enfant gâté qui ne souffre pas de contradiction ni de résistance.

Ces grandes fureurs heureusement ne duraient pas longtemps, et le maréchal se trouvait calmé aussi vite qu'il s'était ému et emporté.

Il ne demanda pas même si le comte de Vermandois avait été averti de son arrivée, et il proposa au sieur de Périgny, qui s'éton-

nait de ne pas voir paraître le prince, de jouer une partie d'échecs avec lui.

Le sous-gouverneur, inquiet et chagrin de l'absence de son élève, accepta l'offre du maréchal, dans l'espoir que l'attente lui semblerait moins longue en jouant. Il ne pensait pas que les plus terribles colères de M. d'Humières provenaient du jeu d'échecs.

On apporta l'échiquier et les deux joueurs s'assirent vis-à-vis l'un de l'autre, pendant que les officiers et les courtisans faisaient cercle autour d'eux.

Les chances de la partie furent d'abord partagées, et le maréchal, qui ne se montrait pas fort habile dans les jeux de calcul et de combinaison, put tenir tête à son antagoniste; mais bientôt celui-ci prit l'avantage et enleva coup sur coup les meilleures pièces de l'adversaire.

Le maréchal d'Humières se rembrunit et s'attrista par degrés; il hochait la tête par moments et regardait son jeu désorganisé en faisant une moue formidable.

Sur ces entrefaites, le comte de Vermandois entra et s'avança jusqu'au milieu du salon, sans que sa présence eût été seulement remarquée.

Il vit bien qu'elle était la cause de la préoccupation des assistants groupés autour de l'échiquier, mais il ne s'aperçut pas que le maréchal était à bout de patience.

Le sieur de Périgny, qui fut averti de l'arrivée du prince, se leva aussitôt par un sentiment naturel de respect et de convenance; officiers et gentilshommes s'écartèrent en même temps et se tournèrent du côté du prince.

Le maréchal d'Humières resta seul assis, consterné et furieux vis-à-vis d'un échec au roi et à la reine, lequel n'était que le prélude d'un inévitable échec et mat.

— Croyez-vous donc que la partie soit déjà perdue? s'écria-t-il en brouillant toutes les pièces de l'échiquier. Point, Monsieur! Vous me donnerez ma revanche au camp de Leszines. — Monsieur le Maréchal, dit à demi-voix le sous-gouverneur, voici Son Altesse! — Je suis bien malavisé, maréchal, dit tout haut le comte de Vermandois, d'avoir dérangé une si belle partie d'échecs. — Il fal-

lait bien passer le temps, Monseigneur, ^{en} ne attendant Votre Altesse! reprit le marquis d'Humières, qui crut démêler une malice dans le compliment du prince. — Vous n'au-

riez pas attendu une minute, Monsieur, répliqua le comte de Vermandois, piqué de cette espèce de reproche indirect, si vous m'eussiez fait annoncer votre arrivée par un courrier, il



Qu'on ne sache pas que je suis sorti par là, dit-il au concierge. (Page 436.)

y a une heure.—Le courrier qui devait donner avis de la venue de M. le maréchal, objecta le sieur de Périgny, est tombé de cheval ce matin à l'entrée de la forêt : il s'est rompu une jambe, et la nouvelle qu'il nous apportait a précédé seulement de quelques minutes

les carrosses du roi. — Ce pauvre homme qui s'est rompu la jambe, demanda le maréchal, est-il bien soigné? Monsieur du Hamel, ajouta-t-il en s'adressant à un de ses officiers, faites-lui remettre cinquante louis de ma part. — Et cent de la mienne, reprit le prince

en s'adressant au sieur de Périgny. — Ça, Messieurs, qu'on nous laisse, je vous prie! dit le maréchal d'Humières; j'ai affaire de remplir ma commission auprès de Son Altesse.

Les personnes présentes s'éloignèrent avec déférence, et se tinrent, hors de la portée de la voix, à l'extrémité de l'appartement.

Le comte de Vermandois invita le maréchal à s'asseoir près de lui.

Sa naissance, son rang et son éducation de prince du sang lui donnaient, malgré sa jeunesse, un air de supériorité et de prédominance sur ce vieux général qui s'inclinait avec respect devant un fils de France.

— Eh bien! monsieur le maréchal, dit le jeune homme avec émotion, est-il vrai que Sa Majesté ait mis fin à ma disgrâce, et consente à m'envoyer faire mes premières armes? — On ne m'a donc pas laissé le soin d'apprendre cette bonne nouvelle à Votre Altesse? répondit le marquis d'Humières, étonné et fâché de n'être pas le premier à transmettre au prince les ordres du roi. — Ah! monsieur le maréchal, vous n'enviez pas à ma pauvre mère le plaisir qu'elle a pris sans doute à me donner une nouvelle qui devait me combler de joie! — Si c'est madame la duchesse de La Vallière, reprit le maréchal avec déférence, je n'ai plus rien à dire. — Je suis profondément pénétré de reconnaissance pour cette marque de bonté du roi à mon égard, et je ferai en sorte de m'en rendre digne par ma conduite à la guerre. — J'aurai l'honneur de vous avoir sous mes ordres à l'armée de Flandre, Monseigneur. — Je me réjouis, monsieur le maréchal, de commencer mon apprentissage militaire sous les ordres d'un des plus braves et des plus illustres capitaines de ce temps. — Le peu que je suis, c'est à M. de Turenne que je le dois, et si la bonne volonté suffit pour faire un homme de guerre, je me sens capable, malgré ma barbe grise, de terminer promptement et glorieusement la campagne que nous allons entreprendre dans les Pays-Bas. — Ainsi donc, il est certain que le roi s'en va faire la guerre aux Espagnols? — La guerre est imminente depuis trois mois: il faut enfin qu'elle éclate, avant d'être même déclarée.

Le traité de Nimègue n'est point exécuté de la part des Espagnols, et quoique les négociations se poursuivent encore à La Haye il n'est que trop apparent pour tout le monde que les armes pourront seules dénouer ces difficultés. L'armée du roi est réunie au camp de Lessines, et prête à entrer en campagne au premier signal. — Il s'agit sans doute de reprendre à l'ennemi les places fortes que le traité de Nimègue lui avait rendues? — Courtrai, Dixmude et quelques autres, pour servir de gage à la loyale et complète exécution du traité, surtout en ce qui concerne le comté d'Alost et le duché de Luxembourg. — Nous aurons donc plusieurs beaux sièges de villes, et je m'en promets beaucoup le plaisir, car j'ai étudié l'architecture militaire sous un bien habile homme, M. Charles Perrault... — J'aimerais mieux que M. de Vauban eût enseigné son art à Votre Altesse; mais, n'importe, les princes du sang, Monseigneur, ne sont point chargés des travaux de siège. — Leur place, Monsieur, est partout où il y a des dangers à courir et de la gloire à gagner. — Monseigneur! Monseigneur! dit en souriant le marquis d'Humières, nous ne vous laisserons pas, croyez-le bien, vous mettre à la bouche du canon. — Je pense, Monsieur, répondit le prince avec un sentiment de défiance, je pense que le roi ne m'envoie pas à l'armée pour rester confiné sous ma tente? — Le roi, Monseigneur, a trop à cœur ce qui regarde l'honneur de sa famille! Mais il ne faut pas oublier que vous êtes fils de France et que votre vie appartient à la couronne autant qu'à vous-même... — Serai-je le seul prince du sang que vous aurez sous votre commandement? demanda le comte de Vermandois, en affectant un air d'indifférence. — Nous aurons aussi monseigneur le prince de Conti, qui a déjà fait ses preuves. — Oh! mon beau-frère ne manque pas de cœur. Est-il le seul qui vienne en Flandre avec nous? — Il y a encore le prince de La Roche-Guyon, qui n'est pas prince du sang, mais qui fera également bien son devoir. — Et M. le dauphin? dit le comte de Vermandois, avec un demi-sourire où perçait autant de dédain que de malice. — Sa Majesté n'a pas permis que Mon-

seigneur s'éloignât de la cour en ces circonstances? Au reste, Monseigneur, vous parlerez de tout cela beaucoup mieux avec le roi et avec Monseigneur lui-même!... Mais nous pourrons, s'il vous plaît, continuer l'entretien pendant la route... — Quelle route? dit le prince, en changeant de visage et en devenant triste et sérieux, de gai et de ricaner qu'il était un moment auparavant. Quand partez-vous pour l'armée, monsieur le maréchal? — Demain ou après-demain, Monseigneur lorsque j'aurai reçu les dernières instructions du roi. — Après-demain, je serai tout à vos ordres, et nous ferons le voyage ensemble, si vous le permettez. — Bien volontiers, Monseigneur; mais hâtons-nous de revenir à Versailles, où l'on nous attend... — On m'attend à Versailles! s'écria le prince, qui pâlit et poussa un soupir. — On nous attend aujourd'hui même, reprit le maréchal d'Humières, et j'ai déjà perdu bien du temps... à jouer aux échecs. — Eh! pourquoi aujourd'hui plutôt que demain? demanda le comte de Vermandois, qui paraissait vivement contrarié. — C'est que le roi doit remettre à Votre Altesse sa commission, en présence de toute la cour. — Quoi! on ne m'accorde pas de répit... pas seulement une heure pour me préparer à partir! — Une heure! qu'avez-vous affaire d'une heure? répliqua le maréchal, dont la patience était mise à une rude épreuve. — Je dis une heure, mais il m'en faut peut-être deux ou trois... — Et que voulez-vous en faire? bon Dieu! Il serait sage et convenable de montrer plus d'empressement pour se rendre aux désirs du roi! — Monsieur le maréchal! dit froidement le comte de Vermandois qui n'accepta pas la discussion sur un sujet où il avait déjà sa décision fixée: je me hâterai autant que possible. Vous serez libre en attendant, de faire mettre la nappe ou de prendre votre revanche au jeu d'échecs.

Après ces mots, qui pouvaient passer pour une épigramme, le prince se leva brusquement, salua le maréchal avec cérémonie et sortit du salon.

Il se sentait secrètement blessé de la prétention que M. d'Humières avait manifestée de l'emmener sur-le-champ, sans même lui

demander s'il était préparé à ce départ in-promptu.

— Monsieur le maréchal, lui dit le sieur de Périgny, qui s'était rapproché de lui, ne voudriez-vous pas visiter les parterres? — Quelle heure est-il? interrompit le maréchal. Cette horloge va-t-elle bien? — Comme le soleil, monsieur le maréchal. Il est midi, assurément. — Midi! murmura le marquis d'Humières. Je désire qu'on me laisse seul, voilà tout.

Le sieur de Périgny suivit les officiers et les gentilshommes qui sortaient du grand salon en s'inclinant devant le maréchal, lequel leur rendit leur salut avec politesse.

Le marquis d'Humières, quand il fut seul, tira de son habit une carte de Flandre qu'il déploya devant lui et sur laquelle il étudia la marche future de son armée.

Ces préoccupations stratégiques firent diversion à son humeur irascible, et il ne tarda pas à être tellement absorbé par ses plans de campagne, qu'il y consacra trois heures entières, sans avoir levé les yeux vers la pendule et peut-être sans l'avoir entendue sonner.

Il repliait lentement sa carte en songeant à l'utile travail qu'il venait de faire, quand le timbre sonna trois fois.

— Trois heures! s'écria-t-il en bondissant. Dieu me pardonne! ce sont cinq heures de retard.

M. de Périgny, qui se tenait officieusement et discrètement à la porte, se hâta d'entrer à la voix du maréchal que l'impatience gagnait par degrés.

— A quoi pense donc M. de Vermandois? dit-il avec aigreur? nous arriverons à Versailles quand le roi sera couché! — Auriez-vous l'intention, monsieur le maréchal, reprit le sous-gouverneur, de partir avec Son Altesse? — Veuillez faire savoir à Son Altesse qu'il est grandement temps de monter en carrosse! — C'est que Son Altesse n'est point au château, monsieur le maréchal... — Vraiment! Son Altesse n'est point au château! dit avec une sorte de stupeur le vieux général qui ne pouvait croire à ce manque d'égards et de politesse. — Le prince est dehors depuis deux heures, monsieur le maré-

chal, et certainement rentrera pour souper... — Oh! oh! quand ce petit rebelle sera sous mes ordres à l'armée, je le réduirai bon gré, mal gré, comme si c'était un simple officier! Il faudra bien qu'il obéisse, ou bien j'y briserai mon bâton de maréchal de France!

La colère du marquis d'Humières avait atteint son apogée; il se mit à gesticuler, en courant d'un bout du salon à l'autre, avec des grimaces et des pantomimes effroyables, puis il lança un violent coup de pied dans une table de bois de rose, qu'il mit en pièces.

Il fut apaisé et soulagé sur-le-champ.

— Holà! cria-t-il de sa voix ordinaire. Les carrosses sont restés attelés? dit-il à ses officiers qui étaient accourus à son appel. Ça, qu'on sonne le boute-selle, et que les mousquetaires montent à cheval! Messieurs, nous partons!

IV.

Le comte de Vermandois, en quittant le maréchal d'Humières, avait obéi à une inspiration spontanée qui lui conseillait de se rendre sur l'heure à l'Ermitage de la Madeleine, pour voir Louise de Chantemerle et lui dire adieu.

C'était la première fois qu'il s'aventurait à y aller en plein jour.

Il ne prévint personne, pas même Moufle, qui eût cherché peut-être à le dissuader de son dessein; au lieu de rentrer dans son appartement, il descendit dans les jardins, et marchant à la hâte sans tourner la tête, dans la crainte d'être suivi, il se fit ouvrir par le concierge du parc une grille qui communiquait avec la forêt.

— Qu'on ne sache pas que je suis sorti par là! dit-il au concierge, qui s'étonnait de ce que le comte de Vermandois était seul et n'avait pas même un valet de chambre avec lui. — Monseigneur, Votre Altesse veut-elle permettre que je l'accompagne? demanda cet homme. — Non, mon ami, je n'ai besoin de personne. Vous entendez? le plus grand secret! Dans une heure, je rentrerai par cette même porte.

Il s'empressa de disparaître dans le bois, et de mettre assez d'intervalle entre lui et ceux qui voudraient le suivre, pour qu'on ne pût le rejoindre avant son arrivée à la Madeleine.

Il ne connaissait pas la route, mais le hasard, qui est si souvent la Providence des amoureux, le conduisit à son but plus sûrement et plus promptement que s'il avait eu un guide.

Il était arrivé derrière l'Ermitage par une route qu'il n'avait jamais prise, et il se demandait de quel côté il tournerait pour gagner plus tôt la porte de l'enclos.

Il fut distrait de ses préoccupations par le choc d'un corps léger qui vint rebondir sur son chapeau, et qui tomba sans bruit à ses pieds.

C'était un bouquet de violettes d'automne, qu'on lui avait lancé d'une fenêtre de l'Ermitage.

Il leva les yeux avec un sourire d'intelligence, mais il n'aperçut personne à la seule fenêtre qui fût ouverte.

Il s'arrêta un moment, en regardant toujours au même point, et une nouvelle pluie de fleurs cueillies fraîchement, qui s'éparpillèrent autour de lui, partit de cette fenêtre où ne paraissait encore personne.

Quelques éclats de rire étouffés ne lui permirent pas de douter qu'on ne l'eût reconnu avant de lui faire pareil accueil.

— Louise! dit-il à demi-voix, après avoir ramassé le bouquet de violettes qu'il mit dans son sein. — Méchant! répondit mademoiselle de Chantemerle en se montrant rouge et tremblante d'émotion; c'est ainsi que vous venez nous surprendre! — Imprudente! s'écria le comte de Vermandois; comment vous exposer ainsi à être vue! — Ne pensez-vous pas plutôt que j'ai été bien inspirée de regarder par cette fenêtre, puisque je vous ai vu passer?... Vous êtes fâché, n'est-ce pas, d'avoir été pris au piège?... Où donc alliez-vous de la sorte? — Chut! ne parlez pas davantage, et faites qu'on me vienne ouvrir!

Thérèse était occupée dans la maison; mademoiselle de Chantemerle, au lieu de l'appeler, courut elle-même à la porte de

l'enclos ; elle n'eut qu'à tirer les verrous pour introduire le jeune homme, car cette porte n'avait pas été fermée à double tour, et la clef se trouvait encore dans la serrure.

Louise se jeta au cou du comte de Vermandois avec un élan de joie et de tendresse que son innocence ne cherchait pas même à dissimuler.

Le prince la pressa dans ses bras avec plus d'émotion et de vivacité qu'à l'ordinaire ; elle n'en rougit pas, mais elle en fut troublée.

— Vous m'embrassez comme si nous ne nous étions pas vus depuis quinze jours ! lui dit-elle doucement. — Je vous embrasse, reprit-il avec tristesse, comme si je craignais de rester longtemps sans vous voir ! — Que voulez-vous dire, mon ami ? répliqua-t-elle, déjà inquiète et soucieuse. — Venez, dit-il en l'entraînant dans la maison. Nous avons bien peu d'instant à nous.

Puis, quand ils furent entrés dans la salle du rez-de-chaussée, il s'assit brusquement en la faisant asseoir vis-à-vis de lui ; il ne lui avait pas quitté les mains, qu'il serrait dans les siennes, et il ne détachait pas ses yeux des siens ; il était si près d'elle, que leurs genoux se touchaient et que leurs haleines se confondaient.

— O mon Dieu ! lui dit-elle en soupirant : comme vous êtes en habit de gala ! On croirait que vous allez à la cour ! — Je viens, en effet, d'assister à une grande cérémonie !... reprit le prince, qui ne savait pas comment expliquer ce luxe de toilette. — En vérité, dit-elle ingénument. C'étaient sans doute les noces de quelque personnage... — Justement, la cour y était... J'avais tant de hâte de vous voir, que je me suis empressé de rompre compagnie... J'étais fort impatient de me retrouver auprès de vous, d'autant plus que j'avais à vous remettre... — Quoi donc ? demanda-t-elle en hésitant et ne devinant pas ce que ce pouvait être. — Une lettre de votre père ! dit le prince, en hésitant aussi à se servir de ce prétexte pour dérouter la curiosité de Louise. — Une lettre de mon père ! s'écria-t-elle éperdue. Donnez, donnez de grâce !

Elle tremblait de tout son corps ; des

larmes ruisselaient le long de ses joues ; des sanglots gonflaient sa poitrine.

Dans son impatience de toucher de ses mains et de voir de ses yeux la précieuse lettre, elle gênait, elle retardait la recherche que le prince faisait du papier qu'il avait caché dans ses poches, et qu'il ne savait plus retrouver aussi vite que l'eût voulu mademoiselle de Chantemerle.

Enfin, elle saisit cette lettre, elle s'en empara, elle la porta précipitamment à ses lèvres, elle la dépliâ et s'efforça de la lire ; mais ses yeux s'étaient voilés de pleurs, et son regard errait sur le feuillet où il ne distinguait pas les caractères tracés par une main bien chère.

Le comte de Vermandois la contemplait en silence, avec intérêt, avec tendresse, avec mélancolie.

Le nuage qui couvrait la vue de Louise se dissipa par degrés, et elle reconnut l'écriture de son père.

La lettre du comte de Chantemerle, non signée, était ainsi conçue :

« Ma chère fille, je chanterai les bontés de l'Éternel à toujours !

« J'apprends que vous êtes saine et sauve, hors de la puissance de nos ennemis, loin des embûches de Satan.

« Loué soit Dieu ! J'oublie, à cette heureuse nouvelle, mes souffrances et mes amertumes ; je me crois délivré de mes persécutions, et je me réjouis de voir qu'il est encore ici-bas des voies de justice, de vérité et d'honneur.

« Ayez confiance dans le Seigneur, qui nous a si visiblement protégés l'un et l'autre, ma fille. J'ai le ferme espoir que ce temps d'épreuves difficiles va cesser, et que nous pourrons bientôt rentrer, sans peur et sans reproche, dans le foyer de nos ancêtres, dans l'Église du Christ, dans la paix et dans la joie.

« Je rends grâce aux âmes généreuses qui veillent sur nous et qui travaillent à réunir, après l'exil et la tempête, nos deux existences que les méchants ont voulu séparer dans cette vie et dans l'autre. Amen. »

Mademoiselle de Chantemerle était accoutumée, depuis son enfance, à ce langage mystique et figuré que le comte de Chantemerle avait puisé dans une lecture assidue de la Bible : elle ne s'en étonna douc pas. Elle en conclut aussi que Louis Breton avait toujours été auprès d'elle l'intermédiaire avoué de son père.

— Je vous remercie, lui dit-elle avec l'accent de la reconnaissance ; je vous remercie, Louis, de m'avoir apporté cette lettre qui me tranquillise absolument sur le sort de mon père! Je vais lui écrire à mon tour...

— Oui, vous lui écrirez!... répondit le prince, en éludant ce sujet de conversation : mais dans un autre moment.. — Et cette lettre que vous me remettez, la première que je reçois, quand a-t-elle été écrite? — Il n'y a pas deux heures, dit le comte de Vermandois, qui so repentit sur-le-champ de cet aveu involontaire. — Mon père est donc près de moi! s'écria-t-elle. Je vais donc le voir!...

— Je veux dire que la lettre m'est parvenue, il y a peu de temps, aujourd'hui même... Le comte de Chantemerle est toujours caché, comme je vous l'ai dit, à cause des affaires de la religion réformée, mais il est caché dans un lieu si sûr et si secret, que nous n'avons rien à craindre... — Oui, mais, si par aventure, il était découvert, n'irait-il pas à la Bastille?... Serait-il inquiet?... — Je vous ai déjà répondu cent fois à ce propos... Je ne puis que vous redire encore qu'il a des amis qui ne le laisseront pas dans la peine... En un mot, dans quelques jours, grâce à de hautes protections, j'espère que le roi permettra que vous retourniez en Dauphiné chez votre père... — Que je retourne en Dauphiné! s'écria Louise stupéfaite, qui regardait comme une disgrâce et un malheur ce qu'elle avait feint souvent d'appeler de tous ses vœux. — Ma chère Louise, dit-il en lui baisant les mains, je pensais vous là annoncer une nouvelle qui...

— Qui m'épouvante, qui me désole, qui m'écrase, car vous ne viendrez pas avec moi en Dauphiné! — J'y viendrai certainement, mon amie, mais lorsqu'il sera temps... — Je devine tout, Louis! On devine si vite quand on aime!... Vous venez pour me dire

adieu... — Chère Louise! fit-il en la serrant dans ses bras, sans pouvoir nier qu'elle eût deviné juste, je vais partir... Je vais partir pour l'armée. — Pour l'armée! s'écria-t-elle en pâissant. Pour l'armée! répéta-t-elle en fixant sur lui un œil hagard. Pour l'armée! reprit-elle avec un gémissement sourd et profond. — Vous êtes fille d'un gentilhomme, Louise; votre père a fait le métier des armes, comme ses aïeux l'avaient fait auparavant... — Oui, mes aïeux, oui, mon père!... Mais vous, Louis, vous, si jeune, vous, que j'aime tant!... — J'irai à la guerre, Louise, et j'en reviendrai plus digne. — Si, du moins, on était sûr de vous voir en revenir... Ah! cette pensée est horrible! dit-elle à travers ses pleurs et ses sanglots. Vous serez tué! — Prouvez-moi que vous m'aimez, chère Louise, en ne me désespérant pas! — Et quand devez-vous partir? reprit-elle d'une voix faible en cherchant à étouffer ses sanglots. — Aujourd'hui, tout à l'heure!... Je ne suis venu que pour vous dire adieu! — Oh! je suis bien malheureuse! s'écria-t-elle, éclatant encore une fois en sanglots. — Je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour que vous fussiez heureuse!... Mais imaginez-vous, chère amie, que je sois moi-même si heureux! — Que deviendrai-je, quand je ne vous verrai plus, quand j'aurai à peine de vos nouvelles, quand je craindrai sans cesse pour vos jours!... Est-ce que l'on peut vivre ainsi séparés l'un de l'autre!... — Je vous écrirai souvent, et je ne tarderai guère à revenir; d'ailleurs, la saison est fort avancée, la campagne ne sera pas longue; il est possible que la guerre ne se fasse pas... Vous sentez bien qu'on ne me retiendra pas longtemps, oisif et inutile dans un camp... Il n'est pas même certain que je parte... — Abstenez-vous de me donner des espérances qui ne seraient que de cruelles et amères illusions!... Vous partirez, vous allez partir, Louis, puisque vous êtes venu me faire vos adieux. Qui sait si nous nous reverrons!... — Je reviendrai et ne vous quitterai plus, dussé-je reponcer à tout le reste à cause de vous! — Moi, j'avais renoncé à tout! reprit-elle avec exaltation. Je renoncerais à ma famille, à mon père, à mon pays, à mon Dieu!...

Car je suis à vous, Louis, et vous n'êtes pas à moi !

Le comte de Vermandois ne lui répondit que par un long et chaste embrassement.

Il était à bout de ses forces morales, et il se demandait tout bas comment il parviendrait à se dégager de cette chaîne de regrets et de reproches amoureux, qui le retenait auprès de mademoiselle de Chantemerle, sans énergie, sans volonté et sans dessein.

Ses yeux se remplissaient de larmes, sa respiration était oppressée, sa voix tremblante.

— Que se passe-t-il donc ici ? s'écria Thérèse en arrivant à l'improviste. — Il part, Thérèse ! dit Louise en gémissant ; il va partir pour l'armée ! — Est-ce que les clercs de procureurs vont se battre à la guerre comme des plumets ? dit gaiement Thérèse, qui avait deviné la cause de la douleur de mademoiselle de Chantemerle et qui essaya d'y faire diversion par une boutade plaisante. — Il part, te dis-je, tout à l'heure ! reprit Louise en se laissant tomber sur un pliant. Il est venu, le cruel, l'ingrat !... Il est venu m'annoncer ce départ et me faire ses adieux ! — Monsieur Louis, dit Thérèse avec un visage grondeur, vous auriez bien fait de nous épargner le tourment de ces adieux ! Il fallait partir sans nous voir, sans nous prévenir ; c'eût été plus sage... pour tout le monde ! — Et moi, je ne veux pas qu'il parte, interrompit Louise, dont les transports et les violences allaient recommencer. Je ne veux pas le laisser partir. — Adieu, Louise, adieu ! dit le prince en s'imposant la loi de partir sur-le-champ.

Thérèse avait ouvert la porte et livrait passage au soi-disant Louis Breton, qui sortit précipitamment de la salle en s'essuyant les yeux, et qui descendit dans le jardin, qu'il traversa d'un pas rapide.

Mademoiselle de Chantemerle s'était levée d'un bond pour l'arrêter, pour le suivre ; mais, voyant qu'il n'avait même pas retourné la tête en s'éloignant, elle demeura immobile, à la même place, comme une froide statue, jusqu'à ce que, épuisée par la lutte, abîmée dans la douleur, elle retomba sur

son siège avec un gémissement qui ressemblait au dernier soupir d'une déchirante agonie.

Le comte de Vermandois était déjà près de la porte, quand il fut rejoint par Thérèse qui la lui ouvrit en silence en le regardant avec compassion ; elle ne songeait plus à cacher ses larmes, qui roulaient au bord de sa paupière.

— Adieu, Thérèse ! lui dit le prince en lui prenant la main. Je te recommande Louis ! — Ah ! Monseigneur ! lui dit-elle vivement. Quelle imprudence à vous d'avoir parlé de ce départ ! La pauvre demoiselle n'aura plus un moment de calme et de tranquillité ! — Je serais plus inquiet, si je ne te savais pas auprès d'elle ; mais tu la consoleras, tu lui donneras du courage et de la raison. — La raison est une sotte chose quand on aime, et elle vous aime, Monseigneur, comme on n'aime plus sur terre !... — J'aurai soin que, pendant notre absence, qui ne durera guère, vous soyez bien gardées, et Moufle s'en chargera. — Moufle ne part donc pas avec vous, Monseigneur ? dit Thérèse, dont le front parut s'éclaircir. — Non, je le laisse ici pour qu'il veille sur mademoiselle de Chantemerle. Moufle est l'homme du monde en qui j'ai le plus de confiance. — Et vous n'avez pas tort, vraiment ! Il vous est attaché, Monseigneur, comme je suis attachée à Louise... — Tenez, mon enfant, dit le prince en tirant d'une des basques de son habit un sac de mille louis. Il faut qu'on ne manque pas d'argent ici, en cas de besoin imprévu. — Eh ! Monseigneur, que voulez-vous que nous fassions de tout cet argent-là ! s'écria Thérèse, que le son de l'or avait fait tressaillir de surprise plutôt que de cupidité. — Je te prie d'être la trésorière de mademoiselle de Chantemerle. On ne sait pas ce qui peut arriver, et l'argent rend parfois de grands services. Ce qui en restera, ma chère Thérèse, est pour toi. — Il y a là dedans la dot de dix filles à marier ! disait Thérèse, en rougissant, confuse et joyeuse de se voir si riche. Monseigneur, envoyez-nous de vos nouvelles ; ne nous oubliez pas !

Le comte de Vermandois ne l'entendait déjà plus.

Il avait dépassé l'angle du mur de l'enclos, et il était entré, pressant le pas, dans la route qu'il parcourait à cheval tous les soirs pour aller de Fontainebleau à l'Ermitage de la Madeleine.

Le hasard, plus que l'habitude et la réflexion, l'avait conduit à prendre cette route qu'il crut reconnaître et qu'il suivit en s'abandonnant au cours de ses pensées anxieuses.

Tout à coup Moufle, qui l'apercevait de loin, en venant au-devant de lui, signala sa présence et son approche par des exclamations redoublées, qu'il accompagnait d'une pantomime expressive.

Moufle courait à perdre haleine, en bondissant comme une biche poursuivie par la meute; il aurait perdu en chemin son chapeau et sa perruque, s'il les avait eus sur la tête à sa sortie du château.

— Monseigneur! cria-t-il d'une voix essoufflée et dolente : M. le maréchal qui repart! — En effet, M. le maréchal est là-bas qui m'attend! dit le prince, qui eut bientôt rejoint son valet de chambre. — Il n'a pas voulu attendre davantage; il repart pour Versailles... ou plutôt il est parti. — Bon voyage! Aussi bien n'est-il plus temps de le prier d'attendre encore! Mais, sur ma foi, ce n'est pas là de la complaisance, et M. le maréchal d'Humières aurait dû se rappeler que je suis, comme fils du roi, son supérieur, et son égal, comme grand amiral de France! — Il était furieux d'avoir trop attendu, et il s'en est allé, disant qu'il avait des ordres de Sa Majesté. — Moufle, interrompit le prince, j'ai compté sur toi pour une commission de confiance et de dévouement. — Ordonnez, Monseigneur, et il sera fait tout ainsi que vous ordonnerez. — Je pars pour l'armée, où le roi m'envoie essayer ce que je vaudrai à la guerre. — Je savais cette nouvelle, Monseigneur, dit Moufle avec émotion; mais je balançais à y croire... — C'est une bonne nouvelle qui devrait te réjouir autant qu'elle me satisfait. Un prince de mon sang ne peut rien tant désirer que de se distinguer dans la carrière des armes... — Je n'ignore pas combien vous êtes brave et intrépide, Monseigneur; mais je craignais que vous n'eussiez bien de la peine à vous éloigner d'ici,

même pour assister à une belle bataille. — Je pars, et tu resteras, Moufle; oui, tu resteras, afin de veiller à ce qu'il n'arrive rien de fâcheux à mademoiselle de Chantemerle en mon absence; tu t'en iras, aujourd'hui même, à l'Ermitage, car j'entends que tu y séjournes jour et nuit, pour être prêt à tout événement... — Je ne vous accompagne pas, Monseigneur! dit d'un air consterné le valet de chambre, dont les yeux étaient gonflés de larmes. — Non, mon ami, d'autres pourront là-bas remplir ton office, tandis que personne ici ne te pourrait remplacer. — Ce sera la première fois que je me verrai séparé de Votre Altesse!... Cette décision est-elle irrévocable, Monseigneur? — Si je savais quelqu'un qui me fût plus fidèle et plus dévoué que toi, je pourrais lui donner la préférence! — Mais, Monseigneur, vous allez à la guerre, vous serez en butte à bien des dangers, et je ne serai pas là! — Penses-tu donc, mon pauvre Moufle, dit le prince en souriant, que tout l'attachement que tu as pour moi serait capable de détourner une balle ou d'arrêter un boulet? — Ce boulet, cette balle, ne vous atteindrait pas, Monseigneur, quand je me jetterais devant vous! — Merci! mon ami, je te donne la meilleure preuve de mon attachement, en te priant de garder mademoiselle de Chantemerle... Va-t'en, de ce pas, à la Madeleine, lui présenter mes hommages et lui réitérer mes adieux, en lui portant de ma part ce talisman que je tiens de ma mère!

Le comte de Vermandois retira de son sein le scapulaire béni, que madame de La Vallière lui avait envoyé.

Il y posa ses lèvres avec un pieux respect, avant de le remettre entre les mains de Moufle, qui pleurait.

V.

Le comte de Vermandois rentra par les jardins dans le château, où toutes les personnes de sa maison étaient en quête de lui et se demandaient l'une à l'autre avec inquiétude ce qu'il pouvait être devenu. Le sieur de Périgny vint le premier à sa rencontre. —

Ah! Monseigneur! lui dit-il en jouant l'émotion et prenant un air consterné : où donc était allée Votre Altesse? — Je me suis promené dans le grand parc, répondit froidement le prince, pour me délivrer d'un furieux mal de tête qui me tient encore. — Et M. le maréchal qui est reparti pour Versailles! s'écria M. de Périgny, suivant pas à pas le prince, qui remontait dans ses appartements. — J'en suis bien aise; nous aurons le plaisir d'y arriver à franc étrier avant lui. — Mais, Monseigneur, est-il convenable que Votre Altesse voyage de la sorte? — Vraiment! monsieur de Périgny, vous en parlez comme si je ne savais pas me tenir en selle! — Certes, Monseigneur, il n'y a pas de meilleur cavalier que Votre Altesse. — Donnez donc des ordres pour que les chevaux soient prêts; nous partirons ensemble dans quelques minutes...

Il tourna le dos à M. de Périgny, et il fit appeler sur-le-champ l'abbé Cornouailles, qui avait demandé plusieurs fois à le voir. — Monsieur l'abbé, lui dit-il en le faisant asseoir à ses côtés, vous savez que je vais partir... — Oui, Monseigneur, répondit le vicaire de Saint-Eustache avec un air de douloureuse résignation, et je m'inquiète de ce que deviendront mes pauvres hôtes quand je ne serai plus avec eux pour les protéger! — Il est bien entendu, Monsieur, que vous ne quitterez pas M. le comte de Chantemerle. — Je suis, hélas! forcé de le quitter, de même que je quitterai mon frère pour suivre Votre Altesse. — Oh! je ne souffrirai pas, monsieur l'abbé, que, pour m'accompagner à l'armée, vous laissiez M. de Chantemerle et votre frère exposés à toutes sortes de périls. — Monseigneur, les chevaux sont sellés et nous attendent! dit le sieur de Périgny, à travers la porte entre-bâillée. — Nous n'avons que quelques moments, monsieur l'abbé, reprit le comte de Vermandois; il faut en faire bon usage. Je vais partir pour Versailles, et bientôt après pour l'armée. — Votre Altesse désire que je demeure ici pour servir de sauvegarde à M. le comte de Chantemerle? — Vous avez été témoin de la signature des lettres de grâce... — Oui; mais ma déclaration à cet égard serait sans effet,

si l'un ou l'autre des deux condamnés contumaces était aux mains de la justice... — Aussi faut-il que les lettres de grâce se retrouvent ou que le roi en signe de nouvelles. — Les lettres de grâce ne se retrouveront pas et le roi ne signera rien! — Voilà ce que je saurai définitivement sous peu de jours. Si nous avons ces lettres de grâce, vous vous chargerez de reconduire en Dauphiné le comte de Chantemerle... — Et sa fille? demanda l'abbé Cornouailles, qui n'avait pas encore cherché à voir clair dans la mystérieuse obscurité de l'évasion de Louise hors du couvent de l'Ave-Maria. — Vous ramènerez d'abord M. de Chantemerle en son château, répliqua le prince que le souvenir de Louise avait ému. Si le roi refuse, ou plutôt si M. de Louvois persiste dans sa dureté, eh bien! il faudra prendre un parti extrême, et faire sortir de France M. de Chantemerle... — Sans sa fille? demanda encore l'ecclésiastique, qui ne s'apercevait pas de l'embarras qu'il causait au prince. — Je vous transmettrai, à cet effet, reparti le comte de Vermandois, un sauf-conduit... — Pour le comte et pour mon frère Jérémie? — Je ne les sépare pas l'un de l'autre dans ma pensée. — Mais puisque vous savez, disiez-vous, l'endroit où mademoiselle de Chantemerle s'est réfugiée... — Vous pourriez, en mon absence, lui faire passer des nouvelles de son père par l'entremise de Moufle. — Votre premier valet de chambre, Monseigneur? reprit l'abbé, à qui Moufle avait inspiré, dès l'origine, une défiance indéfinissable, que n'entachait pourtant aucun sentiment de mésestime. — Oui, je donnerai des ordres à Moufle, pour qu'il se fasse le messager de cette correspondance. — M. Moufle est donc instruit du lieu où mademoiselle de Chantemerle se trouve? — Certainement, puisque Moufle a toute ma confiance. — Ne vaudrait-il pas mieux, objecta le prêtre, dans l'esprit duquel un soupçon venait de naître à l'instant, ne vaudrait-il pas mieux que je connusse la retraite de mademoiselle de Chantemerle? — A quoi bon, je vous prie? — Ne serait-il pas plus convenable que son père en fût averti, et même... — Il est temps que je parte, interrompit le

prince, qui jugea prudent d'échapper à des questions aussi pressantes. Je vous prie de m'excuser, Monsieur; mais l'heure me commande... — Monseigneur! dit l'abbé Cornouailles dont les yeux commençaient à s'ouvrir : vous auriez plus tôt fait de m'avouer toute la vérité. — Que voulez-vous donc, s'il vous plaît que j'avoue? dit le prince interdit et tremblant. Il y eut un intervalle de silence pendant lequel l'abbé Cornouailles, fixant un regard pénétrant sur la physionomie bouleversée du comte de Vermandois y lut, pour ainsi dire, ce qui avait été jusqu'alors un livre fermé pour lui. — Prince! lui dit-il d'un accent persuasif et d'un air imposant, en lui montrant le crucifix d'ivoire qui luisait dans un cadre d'ébène garni de velours noir, au fond de l'alcôve : voilà ce qui remet les péchés des hommes! — Est-ce pécher, murmura le prince, subjugué par cet imposant appel à la confession, est-ce pécher envers Dieu, que d'avoir de l'amour, un amour chaste et pur, pour une femme qui en est digne? — Mon fils! lui dit doucement le prêtre, agenouillez-vous, et faites un acte de contrition.

Le comte de Vermandois obéit presque machinalement; ses genoux frémissants se plièrent, et il se trouva dans la posture d'un pécheur pénitent, l'âme remplie d'une religieuse et terrible émotion.

— Confessez votre péché, mon fils! lui dit l'abbé Cornouailles, avec cette puissance de volonté qui passe comme un enchantement dans la voix, dans le regard et dans le geste. — Je l'aime! reprit le prince, dominé par ce charme irrésistible, oui, je l'aime! — Vous aimez mademoiselle de Chantemerle? répliqua le confesseur avec un mouvement de tendre pitié. Vous savez bien pourtant, mon fils, qu'il ne peut exister entre vous aucun lien charnel! — Je n'aurai jamais, s'écria-t-il avec l'exaltation du cœur, je n'aurai pas d'autre épouse que Louise! — Vous êtes prince du sang et fils de France, monseigneur; elle, fille d'un bon gentilhomme. — Qu'importe! ma mère n'était-elle pas seulement fille d'un gentilhomme? — Ah! malheureux! n'insultez pas votre mère, en alléguant ses péchés et ses infortunes! — C'est

un bienfait du ciel, mon père, que d'aimer comme j'aime!... C'est une sainte chose que l'amour!... — Vous êtes catholique, mon fils; elle est protestante!... Écoutez-moi, mon enfant, ajouta avec bonté l'abbé Cornouailles à son pénitent : vous vous êtes conduit avec toute l'imprévoyance de la jeunesse; vous avez oublié ce que vous êtes, et ce que vous devez être... Est-il possible que vous ayez pensé réellement à épouser la fille du comte de Chantemerle? — Puisque je l'aime, répondit le prince avec une noble candeur, puisque nous nous aimons! — Cette union, mon cher enfant, ne peut avoir lieu, par les raisons que vous connaissez; c'est un rêve de votre cœur. — J'espère que ce rêve sera bientôt un fait accompli! Je l'aime, vous dis-je, et je n'aurai pas d'autre épouse. — Ce que vous ferez, ce que vous devez faire, c'est de remettre cette jeune demoiselle sous le pouvoir paternel? — Vous oubliez que M. le comte de Chantemerle est proscrit et fugitif, condamné à mort par contumace, caché sous un toit étranger, exposé à tous les périls! Vous oubliez que sa fille, évadée du couvent de l'Ave-Maria, où on la retenait contre sa volonté et celle de son père, est soigneusement recherchée par la police... — Il est vrai! dit le prêtre, qui se consultait tout bas et ne savait que résoudre. C'est vous qui l'avez enlevée? — Enlevée?... N'attachez pas à ce mot le sens fâcheux qu'on lui donne d'ordinaire. Le hasard a voulu que je me trouvasse en état de rendre service à cette demoiselle, en aidant à sa fuite et en lui procurant une retraite. — Ainsi, elle est aujourd'hui entre vos mains, à votre merci?... — Elle est sous ma protection, et, j'ose le dire, sous ma tutelle, en l'absence de son père. — Mon fils, je vois avec admiration, avec bonheur, que vous vous êtes conduit en honnête homme et en prince.

Le bruit d'une altercation s'élevait à la porte en dehors de la chambre : la voix de Mouffe alternait avec celle de M. de Périgny; celle-ci, aigre, cassante et calme; celle-là, vive, inégale, entrecoupée. — Son Altesse n'est point encore partie, disait Mouffe : il faut que je lui parle à l'instant! — Vous n'entrez pas céans, je vous jure,

répondait M. de Périgny avec autorité, car j'ai des ordres et des pouvoirs particuliers. Je suis seul, désormais, en service permanent auprès de la personne du prince. — Je vous prie, Monsieur, de ne pas vous opposer davantage à ce que je voie Son Altesse... — Moi, je vous invite, Monsieur, à ne pas insister davantage contre les ordres précis de Son Altesse. — Faut-il vous le dire, Monsieur ? je suis chargé d'une commission toute spéciale... — Sur ma foi, Monsieur, vous me forcerez à vous faire arrêter, comme voulant user de violence ! — Je respecte les instructions que Son Altesse vous a données, mais je ferai respecter aussi celles que j'ai reçues !

L'abbé Cornouailles avait fait signe au comte de Vermandois de se relever, pendant qu'il prononçait sur lui les prières de l'absolution, auxquelles le pénitent s'unissait en pensée avec une pieuse ferveur.

— Mon fils, allez en paix, lui dit le prêtre, et que le Seigneur soit avec vous ! — Holà ! que se passe-t-il donc ? demanda, d'un ton d'autorité, le prince, en allant vers la porte. — Monseigneur, dit M. de Périgny, ouvrant cette porte, et paraissant le premier : on me fait violence ! — Monseigneur, dit Mousse, entrant avec le sous-gouverneur : je craignais que vous ne fussiez déjà loin. — Quelles nouvelles ? reprit le prince qui entraîna le valet de chambre dans un coin de l'appartement. — On pleure encore, Monseigneur ; mais on se calmera, on se résignera bientôt, si vous promettez d'écrire... — Ne l'avais-je pas promis ? avais-je besoin de le promettre ? — Vous écrirez tous les jours, Monseigneur ? — Tous les jours ? je le voudrais bien assurément, mais je crains fort de n'être pas libre de le faire en cachette. C'est à toi que j'écrirai, Mousse, et le plus souvent qu'il pourra se faire. — Monseigneur, dit à voix basse le valet de chambre en se penchant vers son maître, voici ce qu'on m'a prié de vous remettre.

C'était le bouquet de violettes, déjà un peu fanées, que Louise de Chantemerle avait jeté par la fenêtre à Louis Breton, et que celui-ci ne savait pas avoir oublié à l'Ermitage de la Madeleine.

VI.

Deux cavaliers, voyageant côte à côte sur la grande route de Paris à Fontainebleau, se dirigeaient lentement vers cette dernière ville.

Les deux voyageurs étaient vêtus de même en apparence, c'est-à-dire coiffés de grands chapeaux à bords rabattus qui leur cachaient entièrement le visage, et couverts d'amples manteaux qui flottaient autour de la selle de leur monture.

Mais il y avait entre eux une dissemblance qu'on remarquait à première vue : l'un était de la taille la plus exiguë et la plus fluette ; l'autre était un véritable colosse par sa taille comme par sa corpulence ; celui-ci ne pouvait être qu'un homme ; l'autre était une femme.

— Monsieur de Manicamp ? disait celle-ci qui regardait souvent derrière elle, le chevalier de Lorraine se sera certainement égaré en route, à moins qu'il n'ait été surpris par des voleurs. — J'en serais fort désappointé, reprit le second cavalier, car on ne nous recevra pas sans lui au château. — Il eût mieux valu éveiller quelqu'un dans le village où nous avons passé tout à l'heure et demander un gîte pour la nuit. — Ça, ma mie, je tiens à demeurer dans les bonnes grâces de Monseigneur, et je ne veux pas qu'on puisse lui rapporter que nous étions seuls, vous et moi, dans une chambre d'auberge. — Quoi ! le fameux Manicamp, s'écria-t-elle en riant, est devenu timide ! — Riez tant qu'il vous plaira, la belle, mais monseigneur le dauphin serait volontiers jaloux de son ombre. — Il n'est pourtant pas jaloux de Raisin, ce me semble, puisqu'il me l'a fait épouser. — Le moyen d'être jaloux de Raisin ! un pygmée, un avorton, un petit masque. — N'en dites pas tant de mal, messire de l'Hercule ! Raisin a du bon, je vous assure, quoiqu'il n'ait pas, comme vous, la tête perchée à six pieds de ses talons, quoiqu'il ne mange pas la moitié d'un bœuf à son souper ainsi que Votre Grandeur, et qu'il ne boive pas une tonne de vin à ses ordinaires. — Oui-da ! ma pauvre Fanchon, repartit le

soudard en riant plus fort, il ne faut pas s'étonner si vous avez l'humeur rogue, car on vous fait faire là une plaisante nuit de noces! — Tu auras beau dire, Manicamp, tu ne me feras point oublier que je te dois de n'avoir point aujourd'hui passé par les verges, morgué! J'en ai encore la chair de poule. — Cela vous apprendra, ma mie, à modérer votre langue une autre fois et à ne plus vous jouer aux mousquetaires. — A-t-on jamais vu cent vingt ivrognes envahir le parterre de la Comédie, pour vilipender une comédienne? — Ils n'étaient venus que pour célébrer votre mariage par un furieux charivari. — La faute en est à Raisin, qui a exigé que je parusse en scène le propre jour de mes noces... — M'est avis que les mousquetaires l'auront fustigé à votre place sur la scène, en raison du principe de la communauté conjugale... Ouais! j'ai la langue qui me colle au palais faute de boire.—Et moi, qui n'ai pas soupé, j'entends mes entrailles qui chantent le *De profundis*.

En causant de la sorte avec beaucoup d'entrain et de gaieté, les deux interlocuteurs, qui étaient d'anciennes connaissances, oublièrent la longueur et la fatigue du chemin.

Ils n'avaient pas pris garde au roulement cahoté d'un carrosse qui montait la côte derrière eux, et qui s'approchait de plus en plus.

— Pour cette fois, dit Manicamp, qui retint par la bride le cheval de sa compagne de voyage, pour cette fois, voici notre chevalier qui s'en vient avec Monseigneur le dauphin.

Les deux cavaliers avaient arrêté leurs chevaux, pour attendre le carrosse qui les eut bientôt rejoints.

D'une des portières de la voiture, on voyait sortir deux mains avec deux verres remplis de vin d'Espagne.

Manicamp ne se contenta pas de saisir le verre qui lui était destiné : il vida presque en même temps le second verre, dont la Raisin s'était emparée pour le lui présenter, et il tendit aussitôt ses deux verres vides, afin qu'on les remplit de nouveau, ce qui eut lieu trois ou quatre fois de suite, sans qu'un

seul mot s'échangeât entre le buveur et ses échantons invisibles.

— Par la mordieu! s'écria le chevalier de Lorraine, ouvrant la portière et mettant pied à terre : prends la bouteille et bois à même le goulot, ce sera plus tôt fait pour toi et moins fatigant pour nous. — Merci, frère dit Manicamp, qui n'était pas descendu de cheval. — Comment se porte notre belle Fanchon? dit à son tour le chevalier de Tilladet, qui ne se sentait point assez solide sur ses jambes pour s'aventurer hors du carrosse. — Tiens! c'est mon ivrogne de Tilladet, répliqua la Raisin. Y a-t-il encore quelqu'un là dedans? — Rien qu'un pauvre diable de Templier, qui dort après boire, reprit le chevalier de Lorraine. — Lequel? demanda la comédienne. — C'est mon frère, le comte de Marsan, grand joueur, mais petit buveur. Nous avons encore le marquis de Biran, le duc de Grammont et d'autres qui sont restés en route.—C'est tout un coche! dit gaiement la Raisin. Et Monseigneur? — Il était retourné à Versailles, au lieu de coucher au Louvre, comme il l'avait annoncé, en l'honneur de votre première nuit de noces. — Ainsi, M. le dauphin n'est point averti de l'insolence inouïe dont j'ai été victime? — Je lui ai tout aussitôt expédié un courrier pour lui faire savoir que je vous emmenais à Fontainebleau, afin d'y passer cette nuit de noces, sans Raisin, bien entendu. — Eh! comment les choses se sont-elles terminées, à la Comédie, après mon départ? — A merveille! On a failli brûler le théâtre, et l'on a emmené Raisin en prison. — Morgué! s'écria la Raisin, moitié riant, moitié indignée : on ne pourra donc plus se marier impunément à Paris!... C'était, je le vois bien, un complot abominable contre nous? — Cela ressemble fort à un complot, il est vrai, reprit machinalement le chevalier de Lorraine. Mais qui peut l'avoir tramé ce complot?—Ce n'est pas moi, certainement, ni vous non plus, ni mon cocher, ni l'empereur de la Chine...—Pas de folie, chevalier! Dites-moi plutôt tout franc ce que vous savez de l'auteur de ce complot. — Ce sera, si vous voulez absolument qu'il y ait eu un complot, ce sera le comte de Vermandois...—Le comte de Ver-

mandois!... répétait Fanchon, intriguée et contrariée, en se parlant à elle-même. Que lui ai-je fait?... Il ne me connaît pas!... Je ne l'ai vu, lui, qu'une seule fois... Il est même fort beau et bien fait!... — Que sais-je?... Il aura imaginé de causer ce déplaisir à Monseigneur, qu'il n'aime guère... Comprenez-vous maintenant l'objet de cette conspiration?... On avait donné le mot aux mousquetaires, et, sous prétexte d'un charivari, on se proposait de vous faire affront, de vous déshonorer... — Ah! dit-elle avec amertume : ce n'est point là le fait d'un gentilhomme, encore moins d'un prince! Je me vengerai! ajouta-t-elle, d'une voix étouffée et frémissante.

Le fameux Manicamp avait mis à sec la bouteille à large ventre dont il s'était armé.

Il la jeta loin de lui, comme une chose inutile, et elle se brisa en pièces sur le pavé de la route.

— Manicamp a bu le coup de l'étrier, partons! dit le chevalier de Lorraine. — C'est assez chevaucher, la belle! dit Manicamp.

Et, sans descendre de cheval, il enleva Fanchon de dessus sa selle et la déposa entre les bras du chevalier, qui la porta dans le carrosse, sans qu'elle eût touché terre. Un laquais sauta sur le cheval que la Raisin venait de laisser libre, et le chevalier de Lorraine, avant de remonter en carrosse, donna des ordres à son cocher. Puis, la voiture se remit à rouler, escortée par Manicamp et le laquais qui devisaient familièrement ensemble, comme deux ivrognes qu'ils étaient.

Le chevalier de Lorraine, qui avait été chargé d'amener quelquefois la Raisin à Fontainebleau, où le dauphin la voyait en cachette, était bien connu des portiers de la cour des Cuisines, par laquelle il entrait ordinairement au château avec sa mystérieuse compagne.

Il y eut donc beaucoup d'empressement parmi les gens de service, que le chevalier de Lorraine avait éveillés pour porter dans l'appartement de Fanchon tout ce qui était nécessaire au souper.

La livrée se persuada que les convives attendaient le dauphin, et, dans cette supposition, les portiers se refusèrent d'aller se

recoucher, tandis que les valets de pied et les palefreniers restaient tous à leur poste.

L'installation de la Raisin dans son appartement, situé à l'étage le plus élevé d'un bâtiment de la cour du Donjon, ne s'était pas faite sans beaucoup de bruit de pas et de voix dans les galeries, les escaliers et les corridors.

L'abbé Cornouailles, qui logeait dans le même corps de logis, mais à un étage inférieur, avait été troublé au milieu de son sommeil par ce tumulte inusité, dont il ignorait et dont il ne devina pas la cause.

Il se leva et s'habilla sans lumière, fort inquiet et tout ému, car il craignait que ses hôtes, le comte de Chantemerle et le pasteur Jérémie, ne fussent intéressés dans ces continuelles allées et venues, que l'heure avancée de la nuit rendait plus bruyantes et plus inexplicables.

Que se passait-il au château? Telle fut sa préoccupation, qui ne fit que s'aggraver et l'attrister davantage à l'idée des périls qui menaçaient la tête de son frère et de M. le comte de Ghantermerle.

Ceux-ci, cependant, ne s'étaient point éveillés comme lui, au mouvement extraordinaire qui se faisait cette nuit-là dans les bâtiments, toujours déserts et silencieux de la cour du Donjon.

L'abbé Cornouailles ouvrit doucement une fenêtre, pour regarder, pour écouter au dehors.

De cette fenêtre, il pouvait voir des lumières monter et descendre dans l'escalier d'une tourelle voisine; il apercevait plusieurs lucarnes vivement éclairées, à la naissance du toit sur les grands combles de l'édifice.

Il entendait, à l'intérieur, des voix d'hommes, auxquelles se mêlait par intervalles une voix de femme, gazouillante et rieuse; il entendait aussi la vibration métallique d'un instrument à cordes et les bourdonnements sourds d'un tambour de basque.

— O mon Dieu! se dit-il à lui-même, M. de Vermandois serait-il revenu en cachette pour participer encore à quelque détestable orgie?

Mais les portes se fermèrent : bientôt les lumières disparurent dans les escaliers et

les corridors, Les bruits de pas avaient cessé.

Tout était rentré dans le silence et le calme ordinaires, si ce n'est que les fenêtres hautes du principal corps de logis de la cour du Donjon restaient illuminées et qu'on distinguait, de moment en moment, le murmure étouffé d'un entretien joyeux, entrecoupé de chants et d'éclats de rire.

VII.

L'appartement que le dauphin avait fait naguère établir et orner pour la Raisin, dans les galetas inhabités de la cour du Donjon, était moins remarquable par sa distribution spéciale que par sa décoration accessoire.

Il ne se composait que de trois petites pièces, assez basses de plafond, communiquant l'une dans l'autre, et n'ayant qu'une seule issue qui s'ouvrait sur le dernier palier d'un étroit escalier en limaçon.

Cette issue était fermée d'une porte épaisse, bien garnie de verrous au dedans, et protégée par une serrure dont le dauphin n'avait jamais confié la clef qu'au chevalier de Lorraine, lorsque Fanchon occupait cette espèce de cage ou de prison.

Chacune des trois pièces destinées à la Raisin avait été consacrée en quelque sorte à l'un des trois arts que cette habile virtuose exerçait avec une égale perfection.

La musique régnait seule dans la première chambre, dont les murs, peints à la détrempe, étaient couverts de croches et de doubles croches formant la notation des plus beaux airs de Cambert, Lully et Colasse.

La seconde chambre, appartenant à la danse, était tendue d'une tapisserie de haute-lisse, représentant un ballet de nymphes et de satyres.

Dans la troisième chambre, où couchait la déesse du lieu, la tenture n'offrait que des attributs de théâtre, et surtout des masques comiques et tragiques, empruntés à l'ancien théâtre de l'hôtel de Bourgogne, plutôt qu'à l'art scénique des Grecs et des Romains.

La table fut mise dans la chambre de la danse.

Un maître d'hôtel s'était trouvé là fort à propos pour dresser le couvert et régler l'ordonnance du souper.

— Attendra-t-on que Monseigneur soit arrivé? dit au chevalier de Lorraine le maître d'hôtel, qui comptait sur cet ambigu pour se mettre dans les bonnes grâces du dauphin. — Mon ami! répondit le chevalier, en le poussant doucement dehors par les épaules; quand Monseigneur viendra, il sera temps de couvrir la table une seconde fois, et vous pourrez alors faire votre charge selon l'étiquette de la cour.

On avait faim, on avait soif; on mangea, on but beaucoup d'abord, avant de parler et de rire beaucoup.

Néanmoins les bons mots, les équivoques, les proverbes galants, amoureux et bachiques, circulaient joyeusement au milieu des verres et des assiettes; les cris, les chansons et les éclats de rire animaient l'entretien, qui s'échangeait en boutades divertissantes, et qui se renouvelait à chaque bouteille.

Fanchon, dont les hauts faits à table avaient laissé de glorieux souvenirs à plus d'une compagnie de plaisir, se montrait cette nuit-là dans toute sa belle humeur; elle n'avait jamais été aussi gaie, aussi spirituelle, aussi pétulante, aussi adorable.

Tout à coup, on entendit au dehors une voix lente et monotone qui psalmodiait sur un mode aussi lugubre que solennel.

Les convives s'arrêtèrent et se turent pour suivre ce chant d'église, qu'on ne distinguait pas dans toutes ses intonations, les fenêtres étant fermées, mais qui semblaient monter des étages inférieurs du bâtiment.

Cette mélodie religieuse, d'un caractère triste et lamentable, avait impressionné péniblement les auditeurs qui l'écoutaient encore, après qu'elle eut cessé.

Les paroles étaient une traduction assez méconnaissable du psaume de David : *D Profundis ad te clamavi, Domine*; mais l'air mélancolique, qui les soutenait, en indiquait bien l'origine protestante :

Au fort de ma détresse,
 Dans mes profonds ennemis,
 A toi seul je m'adresse
 Et les jours et les nuits.
 Grand Dieu ! prête l'oreille
 A mes cris éclatants ;
 Que ma voix te réveille :
 Seigneur, il en est temps !

— Par là mordieu ! cria le chevalier de Lorraine, en s'approchant de la fenêtre : aurez-vous bientôt fini de porter les morts en terre ? — Vous avez raison ! dit le Raisin, qui regardait toujours dans la cour du Donjon ; il y a un mort au-dessous de nous. — Quand il y en aurait cent, repartit le chevalier, ce n'est pas un motif pour faire mourir les vivants avec cette musique de funérailles. L'imagine plutôt que quelqu'un s'amuse à nos dépens. — On nous donne une sérénade, dit le comte de Marsan ; le mieux est de la rendre à notre manière. — Sans doute, ajouta le chevalier de Tilladet ; chantez-nous votre égyptien, monsieur de Lorraine ? — Vous m'excuserez, Messieurs, dit le chevalier de Lorraine, s'il y a là dedans un peu plus d'amour qu'il n'en faut : Molière n'avait pas l'honneur d'être templier.

Et il chanta d'une voix langoureuse le couplet de l'Égyptien :

Aimons jusques au trépas !
 La raison nous y convie.
 Hélas ! si l'on n'aimait pas,
 Que serait-ce de la vie ?
 Ah ! perdons plutôt le jour
 Que de perdre notre amour !

— Impies ! infâmes blasphémateurs ! cria l'en bas une voix frémissante et indignée. — Si vous êtes gentilhomme, cria une autre voix, plus ferme et plus sonore, je vous défie en combat singulier ! — Par là mordieu ! répliqua le chevalier de Lorraine : il y a donc un gentilhomme parmi ces brailleurs de saumes ? — Pas de débats, pas de duel, Messieurs, interrompit Fanchon, grattant les cordes de sa guitare ; je veux à l'instar d'Orphée, apaiser ces lions enragés !

Et elle chanta sur un air vif et joyeux des vers galants de Pellisson :

Aimez, mais d'un amour couvert
 Qui ne soit jamais sans mystère !

Ce n'est pas l'amour qui nous perd,
 C'est la manière de le faire !

Tout l'auditoire accueillit par des éclats de rire cette maxime amoureuse, qui ne rencontra pas la même approbation chez les psalmodistes inconnus, et qui provoqua de leur part ce nouveau chant calvaniste :

Répands sur eux ton indignation ;
 Qu'ils soient livrés à ta juste vengeance ;
 Qu'en leur palais où règne l'abondance,
 Ce ne soit plus que désolation...

Le chant fut tout à coup interrompu, et la fenêtre, d'où il semblait s'élever, se ferma bruyamment.

Les protestants laissaient le champ de bataille à leurs antagonistes et s'avouaient vaincus.

Les vainqueurs proclamèrent leur triomphe par des épigrammes et des invectives, accompagnés d'éclats de rire et de sifflements railleurs.

Le jour commençait à paraître : les nuages se coloraient de teintes jaunes et rouges, le soleil se levait derrière les arbres.

On frappa trois coups à la porte de l'appartement.

Les quatre gentilshommes se regardèrent avec embarras et inquiétude, sans oser bouger ; Fanchon devint pâle et tremblante.

Le chevalier de Lorraine eut bientôt pris son parti : faisant signe à ses compagnons de table de se fier à sa prudence et de se tenir cois, il les enferma dans la chambre où l'on avait soupé, et il passa seul, sans flambeau, dans la première pièce qui servait d'antichambre, afin d'observer et de savoir pourquoi on avait frappé ainsi.

On frappa de nouveau, et cette fois, en répétant d'une voix claire et vibrante : *Au nom du roi !*

C'était un huissier à verge du Châtelet de Paris.

Cet officier de justice, aux formes humbles et obséquieuses, n'avait point fait un pas pour pénétrer dans l'appartement : il restait debout, la tête découverte et le dos courbé sur le seuil de la porte, qu'il n'essayait pas de franchir. Il tenait à la main un papier déplié.

— Mon bon Monsieur ! disait-il d'un ton respectueux, vous plaît-il de lire ce papier, au nom du roi ? Il s'agit d'une lettre de cachet...

— Délivrée contre quelqu'un sans doute ? répliqua le chevalier de Lorraine, qui tremblait d'être lui-même en cause. — Contre la demoiselle Fanchon Pitel, dite Longchamps, dite Raisin, comédienne. — Il n'est point céans de demoiselle, ne vous déplaît, et vous n'arrêterez personne ici, monsieur l'huissier à verge. — Au nom du roi, mon bon monsieur, au nom du roi, je dois conduire en prison la demoiselle Fanchon... — Pardieu ! vous êtes un aimable et joyeux compère, monsieur l'huissier à verge ! dit le chevalier, dont l'esprit venait d'être traversé par une idée infernale. Je veux vous faire gagner les frais et dépenses de votre voyage de Fontainebleau. — Mon bon monsieur, répondit l'huissier, qui déjà se disposait à empêcher une bonne somme, il nous est défendu de prendre... — Il y a près d'ici, en bas, quelque part, deux scélérats de protestants qui chantent des psaumes.

Dans un château de Sa Majesté ! s'écria l'huissier, surpris de tant de hardiesse. Voilà des huguenots incorrigibles ! Mais, objectait-il, frappé d'une inspiration subite, on instrumente aussi contre les protestants ? — Je le pense bien, et je vous excite à leur courir sus, pour leur apprendre à chanter la messe ! — J'ai justement là, dans mon sac, divers arrêts exécutoires contre certains protestants du Dauphiné... — Ce sont certainement les gens que vous cherchez ! Hâtez-vous donc de faire votre devoir. — Il y a d'abord un certain comte de Chantemerle ; puis, un ministre de la religion prétendue réformée, lequel se nomme Jérémie Corneille... — Indiquez-moi, je vous prie, mon bon monsieur, en quel endroit du château sont cachés ces protestants. — Pas bien loin de vous, monsieur l'huissier à verge ! Descendez cet escalier, suivez la galerie du premier ou du second étage, heurtez à la seconde ou à la troisième ou à la quatrième porte, et demandez votre gibier de potence. Bonsoir, Monsieur ! il fait grand jour, et nous avons tous besoin de dormir la grasse matinée.

Le chevalier de Lorraine referma la porte et rejoignit la compagnie qui dormait à moitié.

La Raisin, que l'inquiétude tenait éveillée, reçut assez mal le chevalier, au lieu de lui savoir gré de son active et habile intervention.

— Ne pouviez-vous pas, lui dit-elle avec humeur, pousser par les épaules ce maudit estafier de police, et le jeter du haut en bas des degrés ? — Oh ! que vous êtes bien femme, ma mie, comme les autres ! reprit-il dédaigneusement ; on vous vient en aide ; on se sacrifie pour vous ; on mène les choses à bonne fin, et l'on ne vous satisfait pas ! — C'est sans doute encore cet endiablé comte de Vermandois ! dit-elle en soupirant ; c'est lui qui a obtenu contre moi une lettre de cachet... — Pour faire pièce à monseigneur le dauphin. Il en est bien capable, par la mordieu ! — Je serais mieux en sûreté partout ailleurs, jusqu'à ce que M. le dauphin soit arrivé !... Mon cher chevalier, ajouta-t-elle en pleurant, j'ai une peur extrême de la prison, et il me semble que j'en mourrais !... — Tenez, dit-il en déchirant la lettre de cachet qu'il avait prise, êtes-vous plus tranquille à présent ? — Je serais plus tranquille, répondit-elle, s'il ne restait pas trace de ce souper, si mes convives étaient tous hors de mon appartement ; si le dauphin arrivait de Versailles... — Et si je vous amenais le comte de Vermandois en esclave à vos pieds ! — Fi donc !... Le dauphin est si timide, si poltron, qu'il n'osera m'empêcher d'aller au For-l'Évêque. — Le comte de Vermandois serait peut-être plus résolu... Que n'allez-vous à lui ? — Mauvais homme que vous êtes ! Si l'on me mène en prison, je me laisse mourir de faim !... Il faut que vous partiez tout de suite, pour avertir le dauphin, et le forcer de venir avec vous ! — Je partirai, puisque vous le voulez ainsi ; mais je suis sûr de rencontrer Monseigneur en route. Ça, pendant mon absence, que ferez-vous si l'on vient vous arrêter ? — Je n'ouvrirai pas la porte et ne sonnerai mot, comme si j'étais morte. Je dormirai, d'ailleurs. — On ne viendra pas, sans doute ; mais les gens de justice ne reculent pas devant les portes

fermées. — Eh bien ! n'ai-je pas mon talisman ? dit-elle d'un air mutin, en tirant de son corset un portrait du dauphin, peint sur émail par Peütot, et entouré d'un médaillon

d'or aux chiffres du prince. — Je gage, s'écria le chevalier, riant à gorge déployée, je gage que vous portiez sur vous cette peinture durant la cérémonie de votre mariage



Deux cavaliers voyageaient côte à côte sur la grande route. (Page 443.)

avec le Raisin ! — Je ne le nie pas ; et même j'ai fait voir à Raisin cet émail, en lui disant : « Monsieur, voici notre bienfaiteur ! » Ce à quoi il a répondu, le digne homme : « Conserve-nous-le longtemps, ma femme ! » —

— Vous avez là, Fanchon, un vrai talisman ! répondit galement le chevalier. Il vous promet fortune et pouvoir ; mais je souhaite qu'il vous tienne parole lorsque M. le dauphin sera roi de France.

VIII.

Le jour était levé, et le soleil, qui dorait déjà les grands combles d'ardoise du château, promettait une belle journée d'automne, pour le dernier dimanche du mois d'octobre.

L'huissier à verge venait à peine de terminer son procès-verbal au sujet de la tentative inutile qu'il avait faite pour l'arrestation de la demoiselle Fanchon.

Il chercha parmi les papiers que renfermait son sac de procédure, et il y trouva des mandats d'amener délivrés par le lieutenant général de police contre le comte de Chantemerle et le pasteur Jérémie Cornouailles, l'un et l'autre condamnés à mort par contumace en Dauphiné.

La vue de ces ordonnances exécutoires aviva son zèle et son impatience. Il se mit à fureter, à flairer, à épier dans les galeries et les corridors, écoutant aux portes, appliquant l'œil au trou des serrures, observant, attendant. Enfin, il vint à pas de loup se poster devant le seuil de l'appartement où étaient enfermés les deux huguenots; il écouta, il s'approcha, il frappa.

On ne répondit pas.

Il frappa de nouveau et plus fort, en sommant au nom du roi d'ouvrir cette porte, qui obéit presque aussitôt.

— Qui frappe au nom du roi? demanda d'un air fier et résigné le comte de Chantemerle. — C'est votre humble serviteur, reprit le sergent avec obséquiosité; moi, Jean Harpaille, huissier à verge près le Châtelet de Paris, chargé de l'exécution de deux ordonnances de prises de corps contre très-haut et très-puissant seigneur Philippe, comte de Chantemerle, sire de Saou, de Bourdeaux, Neuré de la Fresnaye, et autres lieux en Dauphiné... — Il suffit, Monsieur, interrompit le comte: exécutez votre ordonnance. — Et pareillement contre le nommé Jérémie Corneille... — Cornouailles? reprit le vieillard, qui se présenta de lui-même: ministre de la religion réformée... — Prétendue réformée, dit l'huissier, qui lisait

l'exploit: tous deux condamnés... — Il suffit, vous dis-je, répliqua le comte. Faites de nous ce que vous jugerez à propos. — Vous plaît-il, Messieurs, de me suivre, sans faire résistance ni empêchement à mon mandat? — Nous vous suivrons où il vous plaira de nous conduire, Monsieur. J'invoquerai seulement au besoin votre témoignage pour qu'il soit déclaré que nous ne sommes sortis d'ici que contraints et forcés. — C'est bien ainsi qu'il le faut entendre. Quant à moi, je rendrai à qui de droit bon rapport de votre obéissance au commandement de par le roi.

L'huissier à verge retrouva, dans un cabinet de Fontainebleau, plusieurs exempts de police, dont il s'était assuré l'assistance.

Il leur annonça qu'il s'était emparé de deux prisonniers considérables, au lieu de mettre à exécution la lettre de cachet lancée contre la demoiselle Fanchon, et que cela leur vaudrait sans doute une bonne récompense.

Cependant cette arrestation avait causé au château une certaine rumeur, qui aurait pu suspendre ou contrarier le départ de l'escouade de police, si l'arrivée imprévue du dauphin n'y eût fait diversion, pendant que l'huissier et ses compagnons emmenaient leurs prisonniers à travers la forêt.

Le dauphin n'avait pas été rencontré en chemin par le chevalier de Lorraine, qui était allé au-devant de lui pour obéir au désir de la Raisin, car il ne venait pas de Versailles, qu'il avait quitté dès la veille au soir, peu d'instants après y être retourné, en apprenant que le comte de Vermandois, mandé par le roi, arriverait, d'un moment à l'autre, de Fontainebleau.

Le courrier, dépêché de Paris pour lui faire connaître ce qui s'était passé à la Comédie, c'est-à-dire le charivari donné à Fanchon par les mousquetaires, et la fuite de cette comédienne, sous la sauvegarde du chevalier de Lorraine, avait dû se rendre de Versailles au château de Meudon, pour rejoindre le dauphin, qui s'y était retiré presque sans suite, afin de couvrir sa mauvaise humeur et sa jalousie haineuse contre le fils de madame de La Vallière.

Le dauphin se trouvait alors dans la dispo-

sition d'esprit la plus chagrine et la plus irritée.

Il avait vu avec dépit que Louis XIV se relâchait de ses préventions défavorables à l'égard du comte de Vermandois ; si s'était inutilement jeté à la traverse pour empêcher la réconciliation du père avec le fils ; mais il n'avait pas réussi, à son grand déplaisir, dans ses menées souterraines qui avaient pour but d'éterniser la disgrâce de son frère.

Le message du chevalier de Lorraine était venu faire diversion à ce sujet de contrariété ; mais, selon son caractère, le dauphin n'en devait pas moins rattacher sa colère et sa bouderie au nouveau prétexte qui s'offrait à lui, pour leur donner une raison d'être et de se produire par des emportements et des bourrasques incroyables. La cause avait changé, l'effet restait le même.

Il demanda en arrivant où était le chevalier de Lorraine : on ne le savait pas ; on ne put lui répondre.

Il s'enferma dans son cabinet et il attendit avec une impatience qui s'accroissait à chaque quart d'heure.

Il avait hâte de voir la Raisin et d'appréhender d'elle-même les événements de la veille ; mais il ne voulait pas la faire venir dans son appartement, et il n'osait l'aller trouver dans le sien, surtout en plein jour, lorsque le chevalier de Lorraine n'était pas là pour l'accompagner.

Il demanda à plusieurs reprises si le chevalier n'avait pas reparu, et sur la réponse négative qu'on lui faisait, il rongea son frein, soupirait et s'indignait tout bas.

Las d'attendre et de se dépiter, le dauphin se fit violence pour vaincre sa timidité naturelle et pour s'en aller seul à l'appartement de sa maîtresse.

Il s'échappa de chez lui, à bas bruit, en se faufilant par les passages secrets des cabinets et des garde-robes.

Ses officiers et ses domestiques firent semblant de ne pas l'avoir vu sortir et de ne pas soupçonner la cause de son absence.

Il fut très-satisfait de son adresse et de sa prudence, lorsqu'il frappa doucement à la porte de Fanchon.

Elle vint lui ouvrir, les yeux rouges et pleins de larmes, le visage renfrogné, la poitrine gonflée, le geste mutin et l'air agressif.

— Ah ! vous voilà ! lui dit-elle en le toisant avec dédain : vous arrivez de Pontoise ou de Slam. — J'arrive toujours assez tôt pour la belle réception que vous me faites ! répondit-il, en devenant rogue et grondeur à son tour. Vous êtes une jolie fille, ma mie. — Quelqu'un m'aurait insultée, offensée, vilipendée, que vous n'y prendriez pas garde seulement ! — Au contraire, j'en voudrai à la mort, Fanchon, à quiconque vous fera de la peine. — Eh bien donc ! hâtez-vous d'en vouloir à la mort au comte de Vermandois ! — Au comte de Vermandois ? répéta le dauphin, stupéfait et intrigué. — Sans doute ; et tâchez de lui prouver, pour l'amour de moi, que vous êtes bien aise de lui nuire. — Que vous a-t-il fait ? repartit le dauphin, dont l'étonnement avait cédé la place à la jalousie. — Ce qu'il m'a fait ! s'écria-t-elle en rongant ses ongles et grinçant des dents ; je le tuerais s'il était là ! — Vous le tueriez ! dit le prince, qui s'imagina que son frère avait exercé quelque violence contre la comédienne. — Certes, je le tuerais et je le retuerais coup sur coup pour qu'il fût incapable de me faire donner des charivaris dorénavant. — Ah ! ce n'est que cela ! répéta le dauphin tranquilisé sur le fait du comte de Vermandois. — Ce n'est que cela, dites-vous ! s'écria la Raisin en lui pinçant les bras et lui tordant les mains.

Fanchon prit un air mutin et dédaigneux, en regardant le dauphin qui étendait les bras avec nouchalance.

— Je savais bien, dit-elle les larmes aux yeux, je savais bien que vous ne valiez rien pour venger ma querelle ! — Quelle querelle ? reprit-il après un bâillement prolongé. Comment M. de Vermandois se trouve-t-il mêlé là dedans ? — Ne voyez-vous pas, dit elle amèrement, qu'il a voulu nous railler en machinant la cabale des mousquetaires ! — Vraiment ! dit le dauphin, qui sembla se réveiller tout-à-coup et qui pâlit de colère. Racontez-moi la chose, et j'avisera ensuite. — Voici ma mésaventure : J'ai épousé Raisin à l'église de Saint-Eustache, comme vous savez, puisque

vous nous avez fait l'honneur insigne de venir un moment pendant la messe de mariage. Tout s'est passé fort honnêtement. Il y avait nombreuse et honorable assistance; après la cérémonie, ces dames et ces messieurs de la Comédie sont allés avec nous à la butte Saint-Roch, où nous avons très-copieusement déjeuné... — Mais, interrompit le prince, je ne vois pas là qu'il soit question du comte de Vermandois? — Patience; venons au théâtre où l'on devait représenter *la Comédie sans titre*, de M. Boursault. Malgré le déjeuner de noces, tous les acteurs étaient habillés et prêts à commencer la pièce à trois heures, comme à l'ordinaire. La salle semblait médiocrement remplie; la moitié du parterre se trouvait vide, au lever du rideau; mais les banquettes de la scène avaient été occupées dès l'ouverture des portes: on y riait en tapinois, car le complot était fait d'avance... — Pour Dieu! ma chère, le comte de Vermandois n'a rien à faire là, que je sache! — Les premières scènes de la comédie allèrent leur train; mais, quand Raisin parut, il y eut un grand rire dans la salle. — Qu'y puis-je faire? Faut-il prendre un bâton pour frapper les gens qui rient au nez du pauvre Raisin? — Tout à coup les mousquetaires font irruption de tous côtés, apportant du dehors des poêles, des grils, des coquemars, des ferrailles, des crécelles, toute la musique de l'Apocalypse enfin. Le concierge veut les arrêter à la porte: ils battent le concierge et peut-être le tuent. Ils commencent le sabbat, au moment même où mon tour était venu de paraître. Je n'hésite pas cependant et j'arrive gaillardement sur la scène... Que pensez-vous que je fis à ce bel accueil? Une autre serait morte d'effroi ou de honte: je m'avantai jusqu'aux chandelles et demandai la cause de ce vacarme. Quelqu'un me cria que c'était en l'honneur de mes épousailles avec Raisin... Alors je haussai la note, et je lançai aux mousquetaires les plus belles, les plus joyeuses, les plus triomphantes injures. Le charivari en fut déconcerté, et les vilains proposèrent tout haut de me fustiger en public, pour célébrer mes épousailles. — Oui, oui; mais M. de Vermandois n'était pas alors à la comédie? — Plût à Dieu qu'il y eût été et que

j'eusse pu lui arracher les yeux! Le chevalier de Lorraine et ses amis se rencontrèrent par hasard pour m'enlever hors de ce coupe-gorge et pour me faire monter à cheval, déguisée et couverte d'un manteau, tandis que la mousquetairie continuait la danse. Enfin, si je suis sortie de là saine et sauve, le pauvre Raisin n'a pas eu le même bonheur. Il est allé coucher en prison. — Il vous doit ainsi une agréable nuit de noces! dit le dauphin, en éclatant de rire. — Riez, méchant cœur! s'écria Fanchon, qui se mit à jouer des ongles contre lui. — Ah! ne pincez pas de la sorte: reprit le dauphin poussé à bout; n'égratignez pas, sinon je me fâcherai! — Soyez brave et intrépide contre une femme! dit-elle en pleurant, avec des trépidations de colère. Maltraitez-moi, persécutez-moi, accablez-moi de vos tyrannies! Vous n'oserez pas seulement regarder en face M. le comte de Vermandois. — Au nom du ciel! où voulez-vous donc en venir avec votre comte de Vermandois? — Je dis et soutiens que c'est lui qui a fait la cabale des mousquetaires pour se venger de vous à mes dépens. — Quelle apparence! M. de Vermandois ne vous connaît pas, il ne vous a jamais vue hors du théâtre; il ne soupçonne seulement pas que je suis de vos amis. — Votre mémoire est en défaut. Rappelez-vous la rencontre que nous fîmes de lui dans la forêt de Fontainebleau? — En effet, répliqua le dauphin, devenant soucieux et taciturne. — Rappelez-vous qu'il m'a bien reconnue, quoique je fusse en habits de page, pour la chasse au loup? — Et quand il en serait ainsi, Madame, que voulez-vous que j'y fasse? — Faut-il vous dire ce que ferait un prince qui aurait du cœur et du jugement? Vous ne pouvez provoquer en duel M. de Vermandois, j'y consens, puisqu'on veut qu'il soit votre frère... — Lui, mon frère! interrompit le dauphin; un bâtard! — Je ne vous conseille rien contre lui, du moins directement; mais vous devez être impitoyable à l'égard des marauds qu'il a employés dans sa vengeance; il importe d'abord de rechercher les mousquetaires qui ont fait leur partie dans ce beau charivari... — J'admets qu'on les recherche et qu'on les découvre. Ensuite? Il seront cassés et déclarés indignes

de servir le roi ! — Votre honneur ne sera point sauf à moins. — Vous êtes folle ! Casser les mousquetaires du roi pour une cabale de théâtre contre une comédienne ! — Contre vous, contre le dauphin !... N'en parlons plus, s'il vous plaît, et laissez-moi offenser, battre, assassiner. Ce n'est point votre affaire... Si je vous aimais, je mourrais de honte et de rage ! — A tout bien considérer, je suis content que vous ne m'aimiez plus, puisque vous voilà mariée à Raisin. — Pourquoi suis-je mariée ? s'écria-t-elle en fureur. N'est-ce pas vous qui avez fait ce beau mariage ? — Nous étions l'un et l'autre en état de péché ; vous meniez une vie bestiale... — Bestiale ! répéta Fanchon hors d'elle-même. Bestiale ! Avez-vous juré de me mettre au désespoir ! N'est-ce point assez qu'il y ait une lettre de cachet lancée contre moi ? N'est-ce point assez que j'aie failli être arrêtée ici même ce matin ? — Quoi ! une lettre de cachet signée du roi ? dit le dauphin consterné et indécis. Non, du lieutenant de police ; mais n'importe ! ce sont vos ennemis qui m'accablent ! — Il y a pour vous un grand enseignement dans ce qui se passe. Vous vivez en état de péché, vous n'accomplissez pas vos devoirs de religion, vous n'êtes point allée aujourd'hui à l'église... — Et vous-même ! est-ce par dérision, Monseigneur ? ajouta-t-elle en le regardant fixement. — Rien n'est plus sérieux et plus grave que ce que je dis là ! Fanchon, il est temps de faire pénitence... — Pénitence, vous nous la baillez belle, Monseigneur, s'écria-t-elle d'un air de révolte. Faites-vous moine, si cela vous plaît ; quant à moi, il ne me plaît pas de me faire nonnain. — Il faut pourtant que vous jeûniez jusqu'à demain, Mademoiselle. — Que je jeûne, reprit-elle en se mutinant, que je jeûne ! Mais, ce me semble, n'ai-je pas jeûné depuis que je ne soupe plus ? — Vous ne souperez pas ce soir, et je me coucherai aussi sans souper par pénitence. — C'est outre-passer toutes les bornes ! je n'y peux plus tenir, et je renonce à cet esclavage... Jeûnez à votre aise, flagellez-vous à coups de discipline, si bon vous semble, changez-vous en bête comme Nabuchodonosor, je m'en lave les mains et je vous quitte. — Vous me quittez ! dit le

prince, étonné de voir qu'elle se dirigeât vers la porte... Je vous défends de sortir d'ici, s'écria-t-il en voulant trop tard s'opposer au dessein de Fanchon. — C'est moi qui vous forcerai bien de faire pénitence, dit-elle en s'enfuyant et en tirant la porte derrière elle. Vous pourrez là dedans jeûner tout votre soul et dire vos patenôtres jusqu'à demain !

La Raisin, qui avait obéi à une inspiration soudaine de malicieux ressentiment, ne s'arrêta pas dans l'exécution de sa vengeance.

Sans tenir compte des prières et des injonctions du prince qui n'osait élever la voix, de peur d'être entendu et surpris dans une situation aussi délicate que ridicule, elle ferma la porte à double tour et s'éloigna, laissant la clef en dehors dans la serrure.

Son projet était de revenir bientôt délivrer son prisonnier, dont elle se représentait, en riant, l'embarras et la colère ; mais elle s'égara dans un dédale d'escaliers, de galeries et de salles, où elle avait porté ses pas à l'aventure, et elle ne put retrouver son chemin.

Elle ne songeait pas que la nuit était proche.

Elle s'enfonça dans les jardins, entra dans le grand parc, et rencontra une grille ouverte qui la conduisit, à son insu, dans la forêt.

Le bruit de cette grille, qu'on fermait derrière elle à grand renfort de serrure et de cadenas, la fit tressaillir, mais ne lui donna pas l'idée de retourner sur ses pas.

Au contraire, elle crut que le dauphin la faisait poursuivre, et elle se promit malignement de laisser les gens qu'on avait envoyés sur ses traces.

Elle pénétra donc plus avant dans le bois, à travers des sentiers herbus qui l'écartaient du château, sans qu'elle s'en doutât, car elle se figurait être toujours dans l'enceinte des jardins et du parc.

Elle commençait à souffrir du froid et de l'humidité, car elle n'avait pas la tête couverte, et sa mince chaussure de peau d'agneau s'était mouillée dans l'herbe, tandis

que la rosée du soir avait traversé ses vêtements.

Elle marchait toujours, quoiqu'elle ne distinguât plus la place où elle posait son pied ; mais la nuit la gagnait de vitesse, et elle se trouva bientôt dans des ténèbres profondes, sous de hautes futaies qui ne lui laissaient pas entrevoir un coin du ciel.

Ses forces morales et physiques étaient épuisées ; elle s'arrêta prête à défaillir, en s'appuyant au tronc d'un arbre.

Pendant ce temps-là, le chevalier de Lorraine, qui avait fait le voyage de Versailles et de Meudon, sans rencontrer le dauphin, était revenu à Fontainebleau, où il espérait le retrouver.

Il apprit, en effet, que le prince y était arrivé depuis le matin, et n'avait pas quitté son appartement ; il ne l'y rencontra pas, et il alla le chercher aussitôt chez la Raisin.

Sa surprise fut grande de trouver la clef à la porte, et cette porte fermée à double tour.

Au bruit qu'il fit en entrant, le dauphin se réveilla en sursaut dans l'obscurité.

— Qui-vive ? cria le prince, dont l'esprit errait encore dans les brouillards du sommeil. — Ami ! répondit le chevalier de Lorraine, qui se montra, un flambeau à la main, aux regards ébahis du dauphin. — Quelle heure est-il ? demanda le prince en bâillant. J'ai dormi quelque peu, m'est avis. — Monseigneur, il est dix heures. Mais comment Votre Altesse Royale est-elle sans lumière ? — Est-il besoin de lumière pour dormir ? — Ah ! dix heures ! j'ai grand faim et vais furieusement manger. — Monseigneur ! dit le chevalier, qui cherchait des yeux la Raisin, Votre Altesse est donc seule ici ? — Apparemment, puisque vous ne voyez personne. Eh bien, allons souper ! — Votre Altesse était enfermée à la clef ! Qui donc vous a osé emprisonner ainsi, Monseigneur ? — Quelqu'un sans doute, à moins que ce ne soit moi-même en dormant. Venons ! — Monseigneur, reprit le chevalier, de plus en plus intrigué, la demoiselle Raisin n'est-elle plus céans ? — J'imagine qu'elle s'en est allée dans un couvent pour faire pénitence de ses péchés. —

Quoi ! Monseigneur, serait-il vrai !... Fanchou et le couvent ne sauraient vivre ensemble. — Au fait, elle avait l'humeur doguine aujourd'hui, et il se peut qu'elle se soit jetée dans un puits. J'y songerai après souper.

IX.

On attendait le comte de Vermandois à Versailles.

Tout le monde s'appretait à lui faire fête, car on savait, de la bouche du roi même, que ce prince n'était plus en disgrâce, et qu'il allait avoir un commandement à l'armée de Flandre.

Mais la journée entière s'écoula, sans qu'on annonçât le retour du maréchal d'Humières, qui était allé en grand apparat chercher le prince à Fontainebleau, pour le ramener à son père, comme l'enfant prodigue de l'Évangile.

Cependant, on avait calculé que le maréchal, parti avant le jour, serait rentré à Versailles dans l'après-dînée, c'est-à-dire vers cinq ou six heures, et Louis XIV en était si persuadé lui-même, qu'il avait voulu revenir de sa promenade habituelle plus tôt qu'à l'ordinaire, afin de se trouver là pour l'arrivée de son fils.

Le roi fut fort étonné et fort dépité d'apprendre qu'on n'avait pas de nouvelles du maréchal d'Humières ni du comte de Vermandois.

Enfin, las d'attendre, et blessé d'un retard qu'il n'avait pas prévu, il se rendit chez madame de Maintenon, sans paraître dans les salons, où toute la cour était réunie pour faire accueil au comte de Vermandois.

Il resta jusqu'à dix heures dans l'appartement de madame de Maintenon, où il travailla avec le marquis de Louvois jusqu'à ce qu'on l'eût fait avertir, par le capitaine des gardes, que le souper était servi.

Mais il ne passa point dans le salon du grand couvert, comme à l'ordinaire, pour s'asseoir à table avec sa famille et une foule de dames ; il ne voulait pas faire voir à tous les assistants que les places de ses deux fils,

le dauphin et le comte de Vermandois, fussent restées vides à ses côtés.

Il retourna, triste et soucieux, dans sa chambre, où on lui servit à souper sur la table carrée devant laquelle il dînait seul tous les jours.

La table était couverte d'un grand nombre de plats de viandes froides, d'entremets sucrés, de pâtisseries, de fruits et de confitures.

Le roi goûtait à tout ce qu'on mettait devant lui.

Deux officiers du gobelet lui versaient à boire, et il buvait, en quelques gorgées, un plein verre de vin à peine trempé d'eau ; il avalait aussi, presque sans mâcher, les morceaux copieux qui passaient sur son assiette.

Louis XIV, on le sait, était un des plus grands mangeurs de son royaume ; mais, lorsqu'il était contrarié et ne parlait pas en mangeant, son appétit immodéré prenait des proportions effrayantes, ce qui ne l'empêchait pas de se réveiller la nuit pour manger encore.

Le roi, qui était fort préoccupé et fort silencieux à son souper, n'avait pas cessé de se charger de nourriture depuis une demi-heure.

L'horloge sonna, et Louis XIV cessa un instant de manger.

On entendit une grande rumeur par tout le château.

C'était le comte de Vermandois qui arrivait à cheval, avec le sieur de Périgny.

On alla sur-le-champ chez le roi, qui donna ordre d'introduire le jeune prince.

Celui-ci hésitait à se présenter devant son père en costume de voyage, et il demanda la permission de changer d'habit, mais le premier valet de chambre lui fit entendre que le roi achevait de souper et allait se mettre au lit.

Le comte de Vermandois, botté et portant sur ses vêtements les traces d'un longue route à franc étrier par des chemins en mauvais état, entra seul dans la chambre du roi.

Louis XIV s'était levé de table, quoiqu'il n'eût pas entièrement soupé.

Son premier mouvement fut d'aller à la rencontre de ce fils, auquel il voulait pardonner, et qu'il n'avait pas vu depuis dix mois, mais il réprima ce mouvement, qui ne s'accordait pas avec l'étiquette et qui se trouvait combattu d'ailleurs par l'impression défavorable que lui avait laissée son entretien du soir avec madame de Maintenon et le marquis de Louvois, tous deux hostiles au comte de Vermandois.

Il recula donc vers la balustrade de son lit, et se tint debout, un cure-dent à la main.

— Sire ! s'écria le prince, qui fit quelques pas vers son père avec élan et qui s'arrêta court pour mettre un genou en terre.— Levez-vous, monsieur de Vermandois, dit le roi allant à lui pour le relever : vous êtes pardonné !

Il l'embrassa paternellement, sans pouvoir se défendre d'une émotion qui se révélait tout à coup au son de sa voix.

Il n'avait pas encore remarqué jusqu'alors combien son fils lui ressemblait, et cette ressemblance extraordinaire, qui le frappa au premier abord, lui rappela ce qu'il était lui-même à l'époque où cet enfant avait vu le jour.

Il retrouvait aussi, sur les traits fins et gracieux du jeune prince, un souvenir vivant de l'angélique physionomie de mademoiselle de La Vallière.

— Ah ! Sire ! dit en pleurant de joie le comte de Vermandois, que l'émotion de son père avait ému jusqu'au fond de l'âme, comme je me reproche d'avoir pu déplaire à Votre Majesté ! — Vous avez eu des torts, que je veux oublier ! reprit Louis XIV, qui ne se lassait pas de le regarder et de s'admirer lui-même dans son image. Mais qu'avez-vous fait de M. le maréchal d'Humières ? — Sire ! répartit le prince, forcé de mentir et rougissant de son mensonge : M. le maréchal était moins empressé que je ne devais l'être, puisqu'il s'agissait pour moi de rentrer en grâce...

— Vous avez pris les devants, dit le roi avec un sourire d'approbation, vous l'avez laissé en arrière ? — Oui, Sire, c'est l'ardeur de la jeunesse, et surtout le désir de revoir plus tôt Votre Majesté.— Il est fâcheux que votre

empressement ne se soit pas montré cinq heures auparavant, car j'aurais été bien aise de vous embrasser devant toute ma cour.... Au reste, ces messieurs sont là pour dire ce qui s'est passé ici, et comme quoi je vous ai pardonné absolument.

Louis XIV tenait les yeux fixés sur son fils, et le comparait en idée avec le dauphin, qui, tout en lui ressemblant beaucoup par les traits plutôt que par l'expression du visage, ne se distinguait pas comme lui par la noblesse du maintien et par l'élégance de la tournure.

— M. le maréchal vous a dit sans doute, reprit le roi s'asseyant dans un fauteuil vis-à-vis du comte de Vermandois, quelles étaient mes intentions à votre égard? — Sire! répondit le prince qui se tenait debout, avec humilité, devant son père : M. le maréchal d'Humières m'a fait savoir, en effet, que Votre Majesté me permettait de suivre le glorieux exemple qu'elle m'a donné dans ses grandes guerres, en allant combattre ses ennemis. — Vous allez faire votre première campagne, reprit le roi avec bonté, et j'espère que nous serons content de vous. — Ah! Sire, je brûle de répandre mon sang pour le service de Votre Majesté! — Il ne faut pas répandre votre sang, Monsieur, mais il faut vous distinguer à l'armée par votre zèle comme par votre courage, par votre obéissance à la discipline comme par votre conduite sur le champ de bataille. — Je serais bien malheureux, Sire, avec la bonne envie que j'ai de me signaler, si je ne prouvais pas à tous que je suis digne de ma naissance et de Votre Majesté! — Je voudrais que M. d'Humières fût ici! objecta le roi, qui avait compté sur la présence du maréchal pour régler définitivement la position du prince à l'armée. J'avais votre âge à peu près, ajouta-t-il en se laissant aller avec complaisance à ses souvenirs de jeunesse, quand j'allai à la guerre pour la première fois. Ce n'étaient pas des Espagnols, mais des rebelles qu'il fallait châtier. J'avais sous mes ordres le maréchal de Fabert et nous assiégions la ville de Stenay, qui fut prise sous mes yeux le 6 août 1654. Vous aurez également pour vos premières armes une ville à réduire,

mais j'espère qu'elle ne tiendra pas aussi longtemps que Stenay. — Sire, aurai-je un commandement? dit le comte de Vermandois, qui cherchait quelque prétexte de demander la grâce de M. de Chantemerle et qui ne savait pas comment en arriver là. — Sans doute, reprit le roi; mais c'est M. le maréchal d'Humières qui vous le donnera sur les lieux... Je regrette d'autant plus qu'il ne soit point ici... Ne viendra-t-il pas bientôt? — Il ne saurait tarder, Sire, car son carrosse n'était pas à plus d'une demi-lieue en arrière... — Vous n'êtes donc point venu avec lui dans son carrosse? Il n'est donc point encore arrivé? — Sire, répliqua le prince en rougissant, le carrosse n'allant point assez vite à mon gré, j'ai préféré monter à cheval et courir la poste. — Ce n'est pas trop le fait d'un prince du sang, et vous pouviez, en galopant ainsi, faire une chute dangereuse; mais cependant je vous tiens compte de l'intention, Monsieur. — Sire, oserai-je solliciter une grâce de Votre Majesté? dit le prince, qui jugea que le roi était assez bien disposé, pour qu'on lui parlât de l'affaire de M. de Chantemerle. — Quelle grâce, Monsieur? reprit Louis XIV, qui devint aussitôt plus sévère de visage et de parole.

Le comte de Vermandois devint rouge et tremblant : il baissa les yeux sous le regard scrutateur du roi.

— Je ne connais pas les personnes pour lesquelles j'implore la miséricorde de Votre Majesté... — Pourquoi vous mêlez-vous, s'il vous plaît, des affaires de gens que vous ne connaissez pas? Quel intérêt y avez-vous? Voilà de l'imprudence, et vous êtes en âge de penser à ce que vous faites. — Sire! murmura le comte de Vermandois, atterré par l'accueil peu encourageant que recevait sa requête. — Eh bien! je vous écoute et j'attends. — Ce sont deux pauvres hommes, Sire, qui ont été condamnés à mort et qui sont innocents... — Est-ce que sous mon règne, Monsieur, interrompit le roi avec rudesse, on a jamais condamné les innocents? — Je veux dire, Sire, qu'ils ne sont point aussi coupables qu'on les accuse de l'être. Je supplie humblement Votre Majesté de leur

accorder des lettres d'abolition. L'un d'eux est un vieux gentilhomme qui a versé son sang au service du roi, et qui le verserait encore pour le même objet, s'il devait faire preuve de fidélité... — Le nom? Car si vous ne connaissez pas l'homme, vous connaissez du moins son nom? — Le comte de Chantemerle!... dit le prince, dont la voix était à peine intelligible. — Quoi! justice n'en a point été faite, et ce grand criminel ose attendre quelque chose de ma clémence? — Je suis bien informé, Sire : il est absolument étranger aux actes de la rébellion; il n'a jamais porté les armes contre les troupes de Votre Majesté; il s'est efforcé plutôt d'apaiser la révolte... — C'est un protestant! dit brusquement le roi, qui coupa court au plaidoyer du jeune prince.

Le comte de Vermandois laissa tomber sa tête sur sa poitrine et garda le silence, en proie à un douloureux découragement.

— Et l'autre personne pour qui vous me vouliez intercéder? demanda le roi. — C'est aussi un protestant, un rebelle!... répondit froidement le prince, qui n'attendait rien de cette nouvelle prière. Il est également condamné à mort, et il n'est pas plus coupable que l'autre. — Que dites-vous là, Monsieur? interrompit Louis XIV en lui lançant un regard terrible. Est-ce bien mon fils qui parle ainsi? Un hérétique ne parlerait pas autrement. N'avez-vous pas de religion, Monsieur? — Sire, Dieu soit loué, répondit humblement le prince, j'ai la religion que je tiens de ma pieuse et vénérée mère. — Cependant, à vous entendre, dit le roi, un peu calmé par cette réponse, qui lui rappelait la pénitence de sœur Louise de la Miséricorde, on imaginerait que vous voyez des hérétiques! Quel est votre directeur de conscience? — M. l'abbé Cornouailles, vicaire de Saint-Eustache de Paris, lequel a remplacé tout récemment M. l'abbé Gofas. — Oui, oui! l'abbé Cornouailles, un fort habile homme, dont on m'a dit grand bien... Je l'ai vu à Marly. Il était confesseur de feu M. Colbert... On vante surtout son talent de prédicateur, et madame la marquise de Maintenon désire assister à un de ses sermons; elle a demandé qu'il prêche demain devant nous, au salut.

— Mais, Sire, M. l'abbé Cornouailles n'est point à Versailles, dit le prince, inquiet et troublé. — Voilà un étrange directeur de conscience! Il ne vous a point accompagné?... C'est mal faire son devoir. — Il est resté à Fontainebleau, Sire, parce qu'il est indisposé et qu'il... — Il viendra demain, s'il n'est pas venu ce soir, et nous l'entendrons prêcher dans notre chapelle. — Je l'ai laissé fort souffrant!... dit le comte de Vermandois, qui frémissait à l'idée du déplacement de l'abbé. — C'est bien; on l'enverra chercher dans un bon carrosse. Mais vous ne m'avez pas appris, Monsieur, pour quel motif vous vous intéressiez si fort à deux hérétiques, à deux rebelles, à deux hommes condamnés à mort? — J'avais oui dire que leur grâce avait été signée par Votre Majesté? répliqua le prince, résolu de tenter un dernier effort en cherchant à savoir si les lettres d'amnistie avaient passé sous les yeux du roi. — Moi, signer la grâce de pareils coupables!... Je me souviens, au contraire, que le comte de Chantemerle a été exclu nominativement de l'amnistie que j'accordai aux protestants du Dauphiné, à la demande de M. Colbert. — Il paraîtrait, au contraire, Sire, que M. de Chantemerle avait été compris expressément dans l'amnistie, ainsi que le pasteur Jérémie Cornouailles... — Je me rappelle ce nom-là!... Il faudrait donc que M. Colbert eût surpris ma bonne foi et m'eût fait signer toute autre chose que ce que je pensais signer. On ne représente pas cependant ces prétendues lettres d'abolition?... — Non, Sire, mais elles existent, ou du moins elles existaient, car M. l'abbé Cornouailles les a vues... — L'abbé Cornouailles! C'est précisément le propre frère du ministre huguenot qu'on a condamné! On m'a déjà sollicité pour cet hérétique, et je n'ai rien promis, parce que madame de Maintenon m'a recommandé d'être inflexible. Eh bien! si ces lettres existent, et qu'elles ne soient pas fausses, elles auront force de loi, me les eût-on surprises... Ce serait là une vilaine action de la part de M. Colbert! Mais je suis fâché que M. d'Humières ne soit pas présent! dit le roi; je n'attendrai pas davantage et vais me cou-

cher. — Sire, je présente respectueusement le bonsoir à Votre Majesté! dit le prince en saluant pour se retirer. — Bonsoir, Monsieur! répondit le roi. Vous entendrez demain la messe en ma présence, et nous verrons comment vous vous y comportez. — Votre Majesté, répliqua le prince en revenant sur ses pas par une idée soudaine, Votre Majesté a-t-elle fixé le jour de mon départ pour l'armée? — Vous partirez, Monsieur, d'un jour à l'autre, avec M. le maréchal, qui attend des nouvelles...

On gratta doucement à la porte, et le duc de Noailles qui, en sa qualité de capitaine des gardes, alla voir ce que c'était, introduisit le marquis de Louvois.

Celui-ci s'avança, la tête haute, l'air superbe et farouche, jusqu'au fauteuil du roi, auquel il présenta une dépêche ouverte.

— Il y a donc du nouveau, monsieur de Louvois? lui dit Louis XIV en prenant la dépêche.

Pendant que le roi lisait attentivement, Louvois lança un regard sinistre au comte de Vermandois, qui lui rendit un regard de dédain.

Le ministre fit un pas pour s'élever droit au prince, mais il se contint et détourna la tête.

— Ah! voilà qui est bon, dit le roi : les Espagnols ayant commis plusieurs actes d'hostilité sur mes sujets, je suis tout autorisé à commencer les représailles, sans déclarer la guerre. — Votre Majesté, dit Louvois, ne juge-t-elle pas convenable d'envoyer un *ultimatum* à la Conférence de La Haye, avant de faire envahir le territoire des Pays-Bas et investir Courtrai? — Non, répondit le roi : puisqu'on s'obstine à ne pas rendre le comté d'Alost, le vieux bourg de Gand et les autres places que je réclame, en exécution du traité de Nimègue, j'aime mieux me faire justice moi-même et occuper d'abord Courtrai et Dixmude avec leurs dépendances. On sera bien forcé de me les céder, quand j'en serai maître. — L'armée est prête à marcher, Sire, et l'investissement de Courtrai peut avoir lieu, aussitôt après le retour de M. le maréchal d'Humières à son quartier général. — Mais voyez donc ce que de-

vient M. d'Humières! s'écria le roi avec impatience. — Il partira cette nuit, si Votre Majesté l'ordonne, et demain soir l'armée se mettra en campagne. — Vous êtes encore là, monsieur de Vermandois? dit Louis XIV, qui l'aperçut auprès de la porte. — Sire, j'attendais vos ordres! répondit respectueusement le prince, que Louvois se mit à toiser du regard. — Vous partirez demain, Monsieur, après la messe et les offices. Vous ne manquerez pas, sans doute, d'aller, au sortir de la messe, présenter vos hommages à madame la marquise de Maintenon? — Ne me permettez-vous point, Sire, de passer par Paris, pour faire mes adieux à ma mère?

Louis XIV fut désagréablement surpris de cette demande, qui l'embarrassait d'autant plus qu'elle était faite devant plusieurs témoins, et que le prince attendait de sa part une réponse. Il fronça le sourcil, fit claquer sa langue contre son palais, serra les lèvres, et s'agita sur son fauteuil.

— La campagne va s'ouvrir demain soir, Monsieur, répliqua le roi en lui faisant signe de sortir; il serait honorable que vous fussiez présent aux premières opérations du siège de Courtrai. Je me charge de faire tenir de vos nouvelles à la personne... que vous seriez, d'ailleurs, fort empêché de voir. Allez, Monsieur!

Le comte de Vermandois quitta la chambre du roi, le cœur gros et l'âme ulcérée.

Mille pensées douloureuses se pressaient tumultueusement dans son esprit; les unes se rapportaient à sa mère, les autres à Louise.

Il éprouvait un amer découragement à s'éloigner d'elles sans les avoir revues.

Il était absorbé dans ces pénibles réflexions, quand il faillit être renversé par un homme qui montait fougueusement le grand escalier de marbre, pendant que lui, il le descendait à pas lents, sans regarder devant soi.

— C'est moi, monsieur le maréchal, dit-il, en retrouvant le premier sa présence d'esprit. — C'est vous, Monseigneur? répondit le marquis d'Humières, qui s'était heurté à lui avec assez de violence, pour en être étourdi et pour chanceler à reculons. Est-il

possible que ce soit vous? ajouta-t-il, tout ému de surprise. — Vous arrivez bien tard, Monsieur, et Sa Majesté commençait à être en peine de vous. — Et vous, Monseigneur, comment êtes-vous à Versailles, quand je vous croyais à Fontainebleau? — On fait la route plus vite à cheval qu'en carrosse, et vous aviez une grosse suite qui n'a servi qu'à vous retarder. — Est-ce là, Monseigneur, avoir des égards pour les gens? s'écria le maréchal, déjà hors de lui et frémissant de colère. — Je regrette vraiment de n'avoir pas voyagé avec vous, Monsieur! répliqua froidement et dignement le comte de Vermandois, qui essaya de l'apaiser, sans s'humilier à des excuses. Nous aurions conversé, ensemble pendant tout le chemin, et vous m'auriez enseigné le grand art de la guerre que vous avez appris à l'école de M. de Turenne. — Hélas! Monseigneur, s'écria le maréchal, que ce compliment avait un peu calmé, le roi ne me pardonnera jamais! — Le roi, Monsieur, soupire après votre arrivée, et il n'y a pas de temps perdu, puisque M. de Louvois apporte à l'instant des dépêches. La campagne va s'ouvrir aussitôt que vous serez de retour à l'armée. — Je n'avais que faire de vous aller chercher à Fontainebleau! dit tristement le maréchal. Le moindre officier du roi eût mieux rempli cette commission, et je n'en aurais pas la honte. — Monsieur le maréchal, répliqua le prince avec une franche et avenante cordialité, je vous sais un gré infini de cette démarche, et j'espère vous en marquer un jour ma reconnaissance. Je suis l'enfant prodigue que vous avez ramené à son père. — Ah! Monseigneur, répondit le marquis d'Humières, touché de ces excuses et oubliant toute rancune, une fois à l'armée, je vais être dépositaire d'une sorte d'autorité paternelle sur Votre Altesse. Je vous demande la permission de vous traiter comme mon propre fils. — C'est moi, monsieur le maréchal, qui vous prie de m'autoriser à vous considérer comme un père!

Le marquis d'Humières, en ce moment se réconcilia tout à fait avec le comte de Vermandois, et il se promit tout bas de l'entourer, à l'armée, d'une sollicitude toute spéciale.

Il se repentait d'avoir mal apprécié les excellentes qualités de ce jeune prince, et de ne lui avoir pas, en diverses circonstances, prêté autant de bienveillance qu'il aurait dû le faire.

Il se pencha pour lui baiser la main avec émotion.

Le prince, qui avait mis cette main dans la sienne, prévint cette intention, en l'embrassant lui-même d'un mouvement spontané.

Le vieux maréchal avait les larmes aux yeux, en le quittant pour se rendre chez le roi.

— Arrivez donc, monsieur d'Humières! dit rudement le marquis de Louvois qui venait à la rencontre du maréchal. Le roi s'impatiente et ne veut pas s'endormir, sans vous avoir donné l'ordre de partir à l'heure même.

X.

Le comte de Vermandois ne reposa pas de la nuit.

Il était obsédé par des fantômes funèbres et par de noirs pressentiments.

Dans ce demi-sommeil, plein de songes et d'angoisses pénibles, il s'imaginait assister au supplice du comte de Chantemerle monté sur l'échafaud, il entendait tomber la hache avec un bruit sourd, il voyait rouler la tête sanglante..

Il s'éveilla donc en sursaut, inondé d'une sueur glacée et poussant des cris inarticulés.

A son lever, il eut l'idée de faire visite à son beau-frère le prince de Conti et à sa sœur, qui était la femme de ce prince; mais celui-ci était parti en poste pour l'armée avec le prince de La Roche-Guyon, peu d'heures après le maréchal d'Humières.

Quant à la princesse de Conti, elle avait eu tant d'émotion en voyant partir son mari, qu'elle se trouvait fort incommodée, à ce point qu'elle envoya demander au roi la permission de ne point descendre à la chapelle; elle fit dire à son frère qu'elle le priait

de ne pas venir avant qu'elle fût un peu rassise et réconfortée.

On venait, d'ailleurs, de sonner la messe du roi.

Louis XIV entendait la messe tous les jours dans la tribune haute de la chapelle, qui était à cette époque dans la partie du château où fut construite depuis la salle de spectacle.

Elle ne pouvait contenir que l'élite de la cour, les plus grands seigneurs et les plus grandes dames, qui s'empressaient de s'y montrer avec affectation lorsque le roi descendait en bas et allait s'asseoir dans son banc, à la droite de l'autel, ce qui avait lieu tous les dimanches et aux grandes fêtes.

Louis XIV remarqua avec satisfaction que le comte de Vermandois était au banc des princes du sang.

Mais il remarqua aussi avec dépit que le prince avait l'air distrait plutôt que recueilli et tournait souvent les yeux vers l'entrée de la chapelle comme s'il attendait quelqu'un.

Sur ces entrefaites, le sieur de Périgny arriva, échangea un signe d'intelligence avec le prince, et, se glissant de place en place, finit par approcher de son maître, qui se pencha vers lui en lui parlant à voix basse.

Le roi n'avait pas perdu un de leurs mouvements, et il saisit, grâce à sa finesse d'oreille, quelques mots du prince à son sous-gouverneur.

— Vous partirez en avant avec mes équipages, avait dit le comte de Vermandois. — Monseigneur, avait répondu le sieur de Périgny, que cet ordre avait consterné, ne vaut-il pas mieux que j'attende Votre Altesse? — Obéissez! partez! avait répliqué le prince, irrité d'un pareil débat sous les yeux du roi.

Louis XIV, en effet, paraissait fort mécontent.

Il frappa du bout des doigts sur l'appui de son prie-Dieu, et il lança un regard indigné à M. de Périgny, qui se courba en deux et se cacha la figure, pour échapper à ce coup d'œil terrible.

Le comte de Vermandois était retombé dans sa distraction et dans sa rêverie.

Il avait les yeux fixés sur l'officiant, mais

il ne voyait rien de ce qui se passait à l'autel, et il oubliait la messe.

Il priaït pourtant avec ferveur : il priaït pour Louise, il priaït pour sa mère!

Des larmes coulaient le long de ses joues et il se rappelait involontairement, à travers ses oraisons mentales, les rêves affreux qui avaient assailli son sommeil comme de lugubres reflets de l'avenir.

Il ne se serait point aperçu que la messe était achevée, si le sieur de Périgny ne l'avait averti que le roi semblait vouloir lui parler. Ce fut en tremblant que le prince s'avança vers son père à la sortie de la chapelle.

— Vous feriez bien, Monsieur, d'entendre une seconde messe, lui dit Louis XIV avec une froide sévérité, car celle-ci ne compte pas. — Sire! répondit le prince en rougissant, je vous jure que j'ai prié aussi fermement que possible. — Au reste, Monsieur, c'est votre affaire et non la mienne; je ne m'étonne plus si vous êtes plein de bonne volonté pour les hérétiques et les ennemis de notre divine religion! — Sire! reprit le jeune homme, troublé et confus à cette allusion que lui seul pouvait comprendre, et qui avait trait à sa démarche de la veille en faveur du comte de Chantemerle. J'appartiens à une trop sainte mère pour n'être pas fort attaché à ma religion. — Ne tardez pas d'avantage de vous présenter chez madame de Maintenon, qui veut bien vous accorder audience. Mais, si vous tenez à son estime, ne lui dites pas comment vous vous comportez à l'église.

Et le roi passa outre, sans lui adresser une parole affable et consolante, au moment de se séparer peut-être pour toujours de ce fils qu'il envoyait à la guerre, après une disgrâce et un exil de dix mois. C'était Louvois qui avait ravivé, avec une malice infernale, les préventions et l'animosité de Louis XIV contre le fils de madame de La Vallière.

Le prince s'éloigna, la tête basse, avec un douloureux serrement de cœur.

Il alla, sans prendre le temps de se remettre, à l'appartement de madame de Maintenon, qui n'avait point assisté à la messe du roi, parce qu'elle préférait entendre la messe

à la maison de Saint-Cyr, où elle se rendait tous les matins.

Elle ne faisait que d'arriver à Versailles, et elle s'était déjà installée dans sa grande chambre, pour y recevoir le jeune prince qui l'elle attendait à midi sonnante.

Le comte de Vermandois fut introduit chez madame de Maintenon par des valets affidés, qui saluaient jusqu'à terre, ne regardaient personne en face et ne parlaient jamais à haute voix.

— Madame, dit mademoiselle de Balbien, qui ouvrit la porte de la chambre où se tenait sa maîtresse, c'est M. le comte de Vermandois qui sort de la messe.

La marquise de Maintenon, qui était assise, le dos tourné à la fenêtre, le livre de prières à la main, ne se remua pas et n'eut pas l'air de faire attention à l'arrivée du prince.

Celui-ci s'approcha jusqu'à trois pas d'elle, en lui faisant plusieurs saluts très-respectueux.

La chambre se trouvait alors plongée dans une demi-obscureté, qui ne permettait guère de distinguer les objets, avant que l'œil se fût accoutumé à ce jour faux et incertain, que laissaient à peine filtrer les volets entrebaïllés et les triples rideaux fermés.

— Madame, dit le prince, Sa Majesté m'a permis de venir prendre congé de vous... Je vous remercie d'avoir bien voulu m'accorder quelques instants d'audience. — Vous allez partir, Monsieur ? reprit madame de Maintenon d'un accent impérieux, sans bouger et sans regarder du côté du prince. — Cette après-dînée, Madame, à la sortie du salut. — Il n'est pas convenable que vous partiez avant que votre gouverneur, M. le marquis de Montchevreuil, soit en état de vous accompagner... — M. de Montchevreuil est allé pour ses affaires à Orléans, Madame... En tout cas, je suis accompagné du sous-gouverneur, le sieur de Périgny, et j'obéirai aux ordres du roi. — Je l'entends bien ainsi. Au reste, M. de Montchevreuil ne saurait tarder. Vous irez donc au salut, et vous entendrez le sermon que nous prêchera votre directeur de conscience. — M. l'abbé Cornouailles ! s'écria le

prince avec stupeur. Il est resté malade à Fontainebleau. — On n'est jamais malade, quand il s'agit d'obéir au roi ! L'abbé Cornouailles doit être déjà rendu à Versailles. — Avez-vous, Madame, des ordres à me donner ? dit le comte de Vermandois, troublé et cherchant contenance. — Oui, Monsieur, et vous verrez que je ne vous veux que du bien, puisque je me suis imposé la réserve de ne rien dire au roi. J'ai su de très-bonne source que vous n'aviez pas tout le respect qu'il faut pour Monseigneur... — Je ne m'explique pas trop, Madame, quel est ce manque de respect dont je serais coupable envers le dauphin... — Si le roi le savait, Monsieur, il ne vous eût pas pardonné, et même il vous aurait obligé à faire amende honorable vis-à-vis de Monseigneur... — Est-ce M. le dauphin qui s'est plaint à vous, Madame ? dit le prince qui se rappela son altercation avec le dauphin dans la forêt de Fontainebleau. Ce ne serait ni généreux, ni honnête de sa part. — Encore un coup, Monseigneur n'a pas fait de plainte là-dessus, et vous devez lui en savoir beaucoup de gré ; car certes le roi ne souffrirait pas que vous cherchiez querelle au dauphin. — Est-ce là tout ce que vous avez à me dire, Madame ? reprit le comte de Vermandois, impatient de se retirer. — Je voulais vous demander encore pourquoi votre premier valet de chambre a fait acheter, de ses deniers sans doute, une maison des champs qui appartenait à madame la marquise de Montchevreuil ? — Madame ! répondit le prince qui avait pâli et s'était troublé à cette question imprévue, je ne sais ce que mon premier valet de chambre fait ou ne fait pas !... Je m'en informerai, s'il vous plaît de le savoir. — Point, je le saurai d'autre part, si la chose est d'importance. Je ne comprenais pas pour quel usage votre premier valet de chambre avait acquis cette maison isolée dans la forêt de Fontainebleau. — Mon valet de chambre est en pauvre état, reprit le comte de Vermandois, qui avait rappelé à lui sa présence d'esprit : sa santé est fort altérée, à ce point qu'il m'a prié de lui accorder un congé... — Il suffit. Je n'ai plus qu'une observation à vous faire, Monsieur, et j'estime que vous y aurez quelque égard.

— Je recevrai avec respect, Madame, les conseils que vous voudrez bien m'octroyer, au lieu et place de ma mère! — Votre mère! s'écria la favorite qui se fit violence pour rester calme. Vous êtes bienheureux qu'elle fasse pénitence et qu'elle prie pour vous! — C'est une sainte femme! dit-il avec une chaleureuse admiration qui n'admettait ni réplique ni controverse. — J'arrive au but. On prétend que vous auriez été séduit par les complots de quelque hérétique... — Il n'y a rien de vrai là dedans, Madame, si ce n'est que j'ai demandé la grâce du comte de Chantemerle. — Un bien méchant homme, qui a soufflé l'esprit de révolte parmi les protestants du Dauphiné. — J'atteste, Madame, que ce sont là d'insignes faussetés, et que M. de Chantemerle... — Qu'en savez-vous, Monsieur? interrompit-elle d'un ton haut et menaçant. Il est étrange que vous, prince du sang, légitimé en France, vous osiez contrecarrer les ordonnances du roi contre les hérétiques! — Dieu m'en garde! Madame; j'ai supplié seulement le roi de faire grâce... — On ne fait pas grâce à un rebelle, à un hérétique, à moins qu'il ne se convertisse! Mais songez, Monsieur, à ne vous mêler en rien des affaires de la religion; autrement... J'en ait dit assez là-dessus, vous pouvez vous retirer, et que Dieu vous ait en sa sainte garde!

Le comte de Vermandois, ému, indigné, la poitrine gonflée de sanglots, fit quelques pas pour sortir.

Madame de Maintenon avait repris son immobilité silencieuse et sépulcrale, avec sa lecture ou sa méditation.

— Ah! Madame, lui dit en soupirant le prince qui faisait un pas vers elle, vous êtes remplie de charité chrétienne pour les pauvres et pour les malheureux; serez-vous donc cruelle et injuste pour moi seul? — Monsieur de Vermandois! répondit madame de Maintenon, après un temps d'arrêt et réflexion, menez une vie honorable en réparation du passé, et choisissez pour exemple M. le duc du Maine, qui est un modèle de vertu, de piété et de raison. — Je vous remerciais, Madame, si vous obteniez de Sa Majesté que je cessasse d'avoir le titre de prince du sang,

et que je devinsse un simple officier de fortune, marié à la fille de quelque brave gentilhomme!

En prononçant ces mots avec une amère et profonde désillusion, le comte de Vermandois salua de nouveau et sortit précipitamment.

Il fut exact au salut, et il s'efforça de dominer ses préoccupations profanes.

Le roi, qui le regardait, ne fut pas trop mécontent de son air et de son maintien.

Madame de Maintenon, cachée dans sa tribune haute, le regardait aussi à travers les coiffes où elle était comme retranchée dans une ombre mystérieuse et lugubre.

Le comte de Vermandois fut près de défaillir quand il vit l'abbé Cornouailles monter en chaire.

L'apparition d'un fantôme ne l'aurait pas plus effrayé.

Il était pâle et tremblant. Il eut le fatal pressentiment d'un malheur.

Il se remit pourtant, au regard consolant que lui adressa le prédicateur en lui montrant le ciel, et se sentit capable d'écouter le sermon.

Ce sermon, tiré de l'évangile du jour, fut un touchant et pathétique morceau d'éloquence, débité avec autant d'onction que de force, d'une voix douce et pénétrante, sous la double inspiration du cœur et de la religion.

Louis XIV était charmé.

Madame de Maintenon ne perdait pas une parole de l'orateur sacré, lorsque celui-ci, qui avait devant lui le fils de madame de La Vallière et du roi, fut entraîné à faire allusion à ce jeune prince, dans une péroraison que tous les assistants entendirent avec un trouble et un embarras que leur communiquait la présence de Louis XIV.

— Mon Dieu! dit l'abbé Cornouailles en élevant ses mains et ses regards vers la voûte de la chapelle, je vous demande, avec l'espoir d'être exaucé, je vous demande aujourd'hui de jeter les yeux sur le noble et précieux dépôt qui m'a été confié par une mère, la plus digne entre les mères, la plus malheureuse entre les femmes, la plus méritante entre les pécheresses! Ce dépôt, c'est une

âme, c'est une vie, la vie d'un prince, l'âme d'un chrétien!... Que suis-je, hélas! pour une si grande tâche, moi qui n'ai pas même le pouvoir de sauver les jours de mon frère. moi qui ne saurais pas, de ce frère aveugle et perdu dans l'hérésie, faire un catholique converti et pardonné!... O mon Dieu! voici que ce pauvre enfant s'en va braver la mort parmi le tumulte des armes! Je voudrais être sa cuirasse et son bouclier, afin de remplir le vœu de sa mère! Il ne m'appartient pas de le suivre au milieu de la mêlée sanglante; mais vous l'y suivrez, Seigneur! Répondez-moi du cœur. Je vous réponds de l'âme. Cette âme, cette belle âme où se reflètent, comme dans un pur miroir, les douces et angéliques vertus de sa pieuse mère, les hautes et glorieuses inspirations de son auguste père; cette âme d'élite fera un grand prince et pourra faire un grand roi, pourvu que la Providence, Sire, veille sur le bon grain qu'elle a semé et ne brise pas l'épi avant la moisson! La guerre, qui fait la gloire des rois, fait aussi le désespoir des mères. O mon Dieu! je mets sous ta main protectrice cette noble tête de jeune homme, qui s'en va résolument affronter tous les périls! Fais descendre du ciel, à ses côtés, un ange gardien, pour détourner de lui les flèches de la mort, pour éclairer les embûches des méchants, pour récompenser la mère dans la personne de son fils!...

Louis XIV se leva brusquement et ne laissa pas le prédicateur reprendre le fil de sa période.

Il était agité, sombre, menaçant.

Tout l'auditoire s'empessa de se lever aussi et de suivre le roi hors de la chapelle, tandis que l'abbé Cornouailles restait dans sa chaire, le bras tendu, la bouche ouverte, l'œil éteint, ne se rendant pas compte de ce qui avait lieu autour de lui.

Le comte de Vermandois avait été entraîné par le torrent; il était vivement impressionné par la pensée de sa mère, que l'orateur avait fait intervenir dans ce discours.

Il se trouva derrière le roi, au moment où Louis XIV se rencontrait avec madame de Maintenon qui s'était hâtée de le rejoindre.

— Eh bien! Madame, dit le roi avec un

air courroucé, que vous semble de notre nouveau prédicateur? — On lui avait fait sa leçon, répondit froidement la marquise de Maintenon; c'est du scandale qu'on voulait. — On s'y prend bien mal, murmura le roi en branlant la tête, pour me recommander les gens!

Il aperçut le comte de Vermandois, dont le visage portait encore la trace des larmes qu'il avait versées à la fin du sermon.

Il le regarda fixement, et s'animant tout bas à le rendre responsable des paroles de son directeur de conscience.

— M. l'abbé Cornouailles est un prédicateur éloquent, lui dit-il; mais s'il sait bien parler, il devrait aussi savoir se taire!... N'avez-vous pas eu auparavant connaissance du sermon qu'il vient de nous faire? — Non, Sire, répondit le prince avec candeur; il m'a fort ému en me parlant de ma mère... — Vous allez partir pour l'armée, interrompit le roi d'un ton rude et sévère; vous partirez ce soir, dès que M. le marquis de Montchevreuil, que nous attendons de Fontainebleau, sera enfin arrivé... — Sire! reprit timidement le comte de Vermandois, Votre Majesté veut-elle me donner sa bénédiction?...

— Je vous la donne volontiers, Monsieur, à condition que vous serez sage et remplirez exactement vos devoirs de religion. — Sire, ajouta le jeune homme, qui eut le cœur serré en recevant cette étrange bénédiction d'un père, quand on s'en va en guerre, on n'est pas sûr de revenir... Votre Majesté me permettra-t-elle de passer par Paris, pour y voir ma mère et lui faire mes adieux? — Allez-y, si telle est votre envie! dit le roi avec impatience, en cherchant le regard de madame de Maintenon, qui leva un peu ses coiffes pour lui adresser un coup d'œil expressif. — Votre Majesté trouvera bon sans doute que je parte immédiatement pour Paris, où M. de Montchevreuil... — Partez, Monsieur! dit vivement le roi en lui tournant le dos; partez, et allez où il vous plaira!

QUATRIÈME PARTIE.

I.

Louise de Chantemerle, loin de s'être consolée depuis le départ de Louis Breton, avait donné sans cesse de nouveaux aliments à sa douleur, en se rappelant sa dernière entrevue avec lui.

Elle ne pouvait s'empêcher de regarder leur séparation comme éternelle. C'était un fatal et lugubre pressentiment qui s'élevait, ainsi qu'un nuage noir, au-dessus de l'horizon lumineux de son bonheur.

Elle comprit dès lors combien elle aimait ce jeune homme, puisqu'elle ne trouvait plus la vie possible loin de lui, puisque sans lui elle eût volontiers renoncé à vivre.

Elle s'était d'abord refusée à toutes les consolations que l'attachement de Thérèse s'efforçait de lui apporter. Elle avait dévoré dans la solitude l'amertume de ses regrets et de ses inquiétudes.

Elle n'avait pas pris d'autre distraction, que d'adresser quelques questions insidieuses et pressantes à Moufle, qui s'appliquait à les éluder et à n'y répondre que d'une manière évasive.

Il avait été secondé avec beaucoup d'intelligence par Thérèse, qui semblait être, sur certains points, devenue sa complice, et qui l'aidait fort adroitement à soigner pour ainsi dire les blessures morales de mademoiselle de Chantemerle.

Le séjour de Moufle à l'Ermitage était un motif de sécurité pour les deux recluses ; sa présence était en outre, pour Louise, une garantie du retour de l'absent, qu'elle attendait déjà avec impatience quoiqu'il ne fût parti que depuis la veille.

— Quand aurai-je une lettre ? dit-elle au fidèle serviteur, qui s'était mis avec Thérèse à faire le service intérieur de l'Ermitage. — Il faudrait d'abord que monseigneur... M. Louis Breton fût arrivé, répondit Moufle en cherchant à faire retraite. — Où arrivé ? demanda-t-elle vivement, lui barrant le pas-

sage et le soumettant des pieds à la tête à un examen inquisitorial. — En Flandre je présume ; peut-être dans le duché de Luxembourg, ou ailleurs. — Vous ne m'avez pas dit quand il reviendrait, quoique je vous l'aie demandé aussi avec insistance ? — Il reviendra, Madame, quand la guerre sera finie, et je ne vois pas que la guerre ait commencé ; les gazettes du moins n'en parlent pas.. — Nous verrons peut-être cela dans les gazettes ? Vous avez apporté le dernier *Mercur galant* ? — Oui, Madame, avec d'autres journaux. — Je suis curieuse de voir ce que les gazettes disent de cette guerre.. Eh bien ! je n'ai point attendu que M. Louis Breton écrivît !... ajouta-t-elle en montrant une lettre cachetée. Savez-vous le moyen de lui faire tenir ce billet ? — Assurément, Madame ; mais il est indispensable que vous me permettiez d'aller pour cela jusqu'à.. la ville voisine. — Vous irez quand il vous plaira. — J'irai donc, Madame ! dit-il en prenant la lettre ; et je ne resterai dehors que le temps qu'il faudra.

Mademoiselle de Chantemerle retourna dans sa chambre et se remit à écrire.

Elle avait le projet d'écrire à son père, mais, après les premières lignes tracées, elle laissa cette lettre inachevée, et en commença une autre adressée à Louis Breton.

Thérèse ne la déranger pas ; Thérèse avait d'ailleurs, pour son propre compte, un sujet de rêverie qui l'invitait à chercher la solitude.

Elle alla s'asseoir sur un banc de pierre, dans l'angle le plus élevé du jardin qui, sur ce point, formait une espèce de terrasse dominée par la forêt et dominant la rivière.

Thérèse devait à l'amour que lui avait inspiré Moufle cette soudaine initiation aux mystères de la poésie, de la nature et de l'intelligence.

Elle trouvait une douce et mélancolique alimentation de l'âme dans le spectacle des objets extérieurs, dans la contemplation muette de ce paysage champêtre et bocager, où l'homme ne se montrait nulle part, tandis que l'image et la pensée d'un seul être se reflétaient pour elle, en quelque sorte, sur chaque plan du tableau.

Thérèse avait oublié, dans cette rêverie inactive, tous les soins ordinaires de la maison, tous les devoirs de son service, lorsqu'elle fut comme réveillée tout à coup par

la voix de mademoiselle de Chantemerle qui l'appelait.

Elle se leva, encore absorbée dans ses préoccupations, cherchant de quel côté se



Ce livre m'a dit tout. (Page 460.)

diriger pour courir plus vite auprès de sa maîtresse.

Elle la vit venir à elle en désordre, et doublant le pas; elle l'eut bientôt rejointe.

Louise paraissait en proie à un trouble extraordinaire; elle s'appuya sur le bras de

Thérèse, qui la soutint pour l'empêcher de tomber en syncope.

Elle était d'une pâleur mortelle; ses yeux brillaient d'une flamme étrange; sa respiration pénible soulevait son sein par saccades; un tremblement convulsif parcourait son

corps, et cependant les larmes et les sanglots qui la suffoquaient n'avaient pas encore pu se faire jour.

Thérèse, effrayée de l'état dans lequel Louise reparaisait devant elle, et n'en soupçonnant pas la cause, songea d'abord à lui donner des secours.

Elle l'enleva entre ses bras robustes, et la transporta jusqu'au banc de pierre, qui offrit un siège à la jeune fille, incapable de rester debout et prête à défaillir.

Mademoiselle de Chantemerle ne perdit pas connaissance toutefois, et, malgré sa faiblesse, ses doigts crispés ne lâchèrent point le livre qu'ils serraient avec force.

C'était un volume du *Mercurie galant*, relié en maroquin rouge et doré sur tranche, avec les armes de France sur le plat de la couverture.

— Vous pourrez vous reprocher de m'avoir fait là une furieuse peur ! s'écria Thérèse.

Mademoiselle de Chantemerle, qui avait ouvert ses yeux que des pleurs commençaient à voiler, se jeta dans les bras de Thérèse. — Oh ! mon amie, lui dit-elle en gémissant, je suis bien coupable ! — Coupable ? reprit l'autre, qui était trop naïve et trop pure pour donner à cet aveu une interprétation fâcheuse. — Pendant que je suis ici en sûreté, dit Louise avec amertume, pendant que je m'oublie lâchement dans cette mollesse, mon père ! mon pauvre père !... — Qu'est-il arrivé ? répliqua Thérèse, qui se rappelait les dernières confidences de Mouffe, et qui se repentait de n'y avoir point ajouté foi. — Il est arrivé sans doute un malheur irréparable, un malheur affreux dont je ne me consolerais jamais, d'autant que j'en ai été cause, ou, du moins, que je n'ai rien fait pour y mettre obstacle ! — M. le comte de Chantemerle est vivant, Mademoiselle... — Vivant ! Qui te l'a dit ? En es-tu certaine et oserais-tu en jurer pour me tirer d'angoisse ? — Certes, j'en jurerais volontiers, sans craindre de faire un faux serment ; car M. Mouffe est parti justement à l'effet de recouvrer des lettres de grâce... Il est allé à Paris !... reprit-elle. — Il est allé à Paris ? répliqua Louise, qui n'en savait rien, et qui pourtant ne parut pas

surprise. Il m'a promis de porter une lettre à M. Louis Breton, et de m'en rapporter une de lui en échange... — S'il vous a promis, il vous tiendra parole, coûte que coûte, car c'est un homme d'honneur... — Quelles tristes et lamentables affaires ! s'écria Louise, qui fondit en larmes en s'abandonnant à toute son affliction. — Voyons, Mademoiselle, avez-vous revu Mouffe ? Vous a-t-il révélé ce qu'il m'aurait caché à moi ? — Je n'ai pas vu Mouffe depuis ce matin ; il ne m'a rien dit, mais ce livre m'a dit tout !

Elle mit entre les mains de Thérèse le volume qu'elle tenait, en cherchant la page où elle s'était arrêtée dans sa lecture.

Cette page était ainsi conçue :

« Il est à savoir que seront inscrits postérieurement, en cette même place réservée, les noms des principaux rebelles hérétiques, que Sa Majesté a exceptés du bénéfice de ladite amnistie, et qui sont condamnés dès à présent par mondit sieur Lebret, notamment M. le comte de Chantemerle, un ministre protestant fort dangereux, nommé Jérémie Cornouailles, etc. »

— Eh bien ! qu'est-ce que cela ? dit Thérèse en s'efforçant de rassurer Louise. Quel fond pouvez-vous faire sur cette écriture, qui n'a pas d'autorité, puisqu'on ne sait de quelle part elle vient ? — Va, ma pauvre Thérèse ! cette écriture n'a pas été mise là sans dessein, je t'assure ! On a imaginé ce moyen pour me faire connaître ce qu'on n'osait point m'apprendre en face et de vive voix... C'est encore une attention de Louis Breton ; c'est une façon de faire fort délicate peut-être, mais le fait n'en subsiste pas moins dans sa cruelle réalité. — Le fait ? Quel fait, si ce n'est que M. le comte de Chantemerle est excepté provisoirement de l'amnistie?... — Tu t'obstines à me tromper par amitié et par dévouement pour moi ! Quoi que tu puisses dire, je vois ce qui en est... — Vous ne pouvez douter néanmoins qu'il ne soit encore en vie, puisque monseigneur... M. Breton vous a remis lui-même un billet de la main de M. de Chantemerle... — Tu as raison ! reprit Louise, à l'esprit de qui ce souvenir ne s'était pas présenté pour la tranquilliser. — Et M. Breton, qui ne ment

pas, je suppose, vous a déclaré que ce billet avait été écrit sous ses yeux, une heure auparavant. — Oh ! ma bonne Thérèse ! dit-elle en s'efforçant de sourire pour exprimer sa reconnaissance, tu as toujours le secret de m'ôter de peine !

Louise et Thérèse cessèrent de parler.

Tout à coup elles entendirent des gémissements qui partaient de la forêt et qui semblaient s'approcher par intervalles, en s'arrêtant et en reprenant tour à tour.

Elles prêtèrent l'oreille avec anxiété, et elles reconnurent, en tressaillant, que ces gémissements ne pouvaient provenir que d'un être humain.

Qui donc se plaignait ainsi ?

Louise pensa d'abord à Louis Breton ; Thérèse à Moufle.

Ces plaintes annonçaient une souffrance physique ou morale ; c'était peut-être un appel, une prière.

— Entends-tu ? dit mademoiselle de Chantemerle à l'oreille de Thérèse. Si je pouvais reconnaître la voix ! — Il me semble que c'est une voix de femme ! répondit Thérèse, qui avait redoublé d'attention pour démêler l'origine de ces gémissements entrecoupés. — Il faut aller à son aide, s'écria Thérèse, en se levant et marchant la première.

Thérèse était allée chercher dans la maison un flambeau, à défaut d'une lanterne.

Elle reparut avec de la lumière, et elle se dirigea, d'un pas déterminé, vers la porte de l'enclos.

Cette porte, dont la clef avait été perdue depuis plusieurs jours, n'était fermée en dedans que par un seul verrou rouillé, qui s'enfonçait à peine dans une mortaise de bois pourri.

Louise marchait derrière Thérèse, en tremblant d'émotion plutôt que de peur.

— Viens donc, hâtons-nous, dit-elle, car il y a là-bas quelqu'un qui se désole et qui est en péril. — Messieurs les brigands, disait une voix lamentable, par charité, ne me tuez pas !

Louise, qui s'était précipitée dans la direction de la voix, sans attendre que Thérèse vint à elle, aperçut, à la clarté pâle et tremblotante que la bougie envoyait à

quelques pas en avant, une forme blanche, indécise et immobile au milieu des buissons.

Elle s'approcha encore, elle se baissa pour mieux distinguer ce qu'elle voyait devant elle.

C'était une femme évanouie !

II.

Fanchon rouvrit les yeux et recouvra par degrés le sentiment, sans avoir encore la conscience exacte de la situation où elle se trouvait.

Au lieu des brigands féroces que son imagination, exaltée par les ténèbres et par la solitude, lui avait représentés comme accourant autour d'elle et prêts à la massacrer, elle ne vit que deux jeunes filles, dont la douce et charmante physionomie ne respirait que la compassion, et qui s'empressèrent de la secourir.

Ses mains et son visage étaient en sang, à cause des épines qui les lui avaient déchirées dans sa chute.

— Vous n'êtes pas blessée ? lui dit mademoiselle de Chantemerle, en essuyant avec son mouchoir le sang des égratignures. — Merci, oh ! merci, mes chères demoiselles ! répondit Fanchon, qui tremblait encore et soupirait d'émotion. — Vous avez donc été attaquée et maltraitée par des brigands ? lui demanda Thérèse, qui avait posé le flambeau à terre, et qui regardait aux alentours avec un air défiant et inquiet. — Non, que je sache ! reprit la Raisin, déjà occupée à remettre en état sa toilette. Si j'avais eu affaire à des brigands, ajouta-t-elle en s'assurant que ses bijoux étaient tous à leur place, ils auraient commencé par me dépouiller ! — Mais d'où vient que vous êtes seule ici, Madame ? — C'est toute une histoire, repartit la Raisin. Nous allons, s'il vous plaît, retourner au château. — Quel château ? dit mademoiselle de Chantemerle. Nous serions bien en peine de vous conduire ailleurs que chez nous. — Qu'est-ce que c'est que chez vous, Mesdemoiselles ? répliqua Fanchon, qui avait fixé les yeux sur le flambeau d'ar-

gent massif que Thérèse venait de reprendre en main. — C'est l'Ermitage de la Madeleine ! dit Louise, soutenant la démarche chancelante de la Raisin, à qui les forces ne revenaient que graduellement, à mesure que son esprit se tranquillisait. — Nous sommes donc fort loin du château ? — Il faudrait d'abord que je susse de quel château vous parlez ! — Morgué ! le château du roi, à Fontainebleau, ma belle demoiselle !

Mademoiselle de Chantemerle ne répondit pas.

Elle demeura un moment atterrée, la tête basse et les bras pendants.

Puis, elle regarda Thérèse, qui avait rougi et qui se détournait pour ne pas rencontrer ce regard, dans lequel il y avait plus d'une question pressante.

Elle continuait de marcher en silence, accompagnée de la Raisin, qui ne faisait aucune difficulté de la suivre, sans savoir où elles allaient.

Thérèse éclairait la route, en les précédant.

Ce fut elle qui referma au verrou la porte de l'enclos, derrière la nouvelle compagne que le hasard leur avait envoyée.

Fanchon, tout à fait remise de sa frayeur, achevait de réparer le désordre de son habillement et de sa coiffure, tout en examinant avec curiosité la figure et l'extérieur de la belle jeune fille qui lui servait de guide et de soutien.

Elle se sentait portée de sympathie instinctive pour cette inconnue à la démarche noble, à l'air décent, au geste gracieux, à la parole élégante, à la voix douce et harmonieuse.

Mademoiselle de Chantemerle ne remarquait pas l'examen minutieux dont elle était l'objet : elle s'absorbait dans ses réflexions pleines de tristesse et de découragement, car elle ne pouvait se dissimuler que Louis Breton l'avait trompée en lui disant qu'il l'avait conduite à Charenton.

Fontainebleau ! château du roi !

Ces mots-là retentissaient comme de douloureux échos au fond de sa pensée.

— Madame, dit-elle à la Raisin en la faisant entrer dans la salle du rez-de-chaussée,

vous resterez ici jusqu'au jour, et vous pourrez, le jour venu, aller là où vous avez affaire. Thérèse s'en va vous dresser un lit de camp... — Il n'est pas l'heure de dormir. Mademoiselle ! reprit la Raisin, qui ne se lassait pas d'admirer la beauté et le grand air de Louise. Vous me direz bien auparavant en quel endroit je me trouve et qui vous êtes ? — Qui je suis ? répliqua Louise, en poussant un soupir et en s'efforçant de sourire pour cacher l'état de son âme. Il serait plus à propos, ce me semble, Madame, que vous nous apprissiez d'abord ce qui vous concerne ! — Ah ! ma chère demoiselle, dit la Raisin avec sa légèreté ordinaire, je n'ai pas l'avantage d'être une femme de qualité comme vous êtes, je le vois ! — Qui êtes-vous ? interrompit vivement Louise, dont le cœur bondissait dans la poitrine. — Rien qu'une comédienne de la troupe royale ! répondit la Raisin, en s'inclinant avec un rire goguenard. — Une comédienne ! répéta Louise, qui ne put se défendre d'un sentiment de répulsion et d'effroi. — Vous me connaissez de nom assurément, si vous ne m'avez pas vue jouer au théâtre de l'hôtel Guénégaud. Je suis Fanchon Pitel, dite Longchamps, aujourd'hui femme de l'acteur Jean-Baptiste Raisin... — Je n'avais jamais vu de comédienne en face ! Vous comprendrez après cela pourquoi je suis surprise... Mais une question encore : d'où venez-vous ? où alliez-vous à cette heure dans la forêt de Fontainebleau ? — J'augure de cette question que vous ne savez rien de moi et de la grande amitié que me porte monseigneur le dauphin. — Monseigneur le dauphin ! répéta lentement mademoiselle de Chantemerle, qui marchait à pas pressés dans le champ des conjectures, des inductions et des rapprochements. J'ignorais, objectait-elle avec candeur, que monseigneur le dauphin eût commerce avec des comédiennes ! — Il n'y a, de Paris à Rome, que vous qui l'ignorez, dit l'actrice, qui se rengorgeait et se donnait des airs de reine. — Et monseigneur le dauphin, dites-vous, demeure maintenant au château de Fontainebleau ? — Il y va demeurer quelques jours, puisqu'il y est revenu hier... Mais il en partira dès que je serai

partie. — Je voudrais bien voir une fois monseigneur le dauphin ! dit Louise que l'émotion gagnait et qui ne respirait plus que par soubresauts. — Je vous le veux montrer quelque jour, et je vous réponds qu'il vous aura une furieuse obligation de m'avoir sauvé la vie... Mais je sais un moyen de vous contenter sur-le-champ !... reprit-elle en cherchant le portrait du dauphin qu'elle avait dans son corset. Tenez, que vous semble de cette grimace ?

Mademoiselle de Chantemerle s'empara vivement de la peinture en émail que la Raisin lui montrait.

Quand elle l'eut entre les mains, elle l'approcha de la lumière, pour le mieux voir de plus près : elle fut tellement frappée au premier coup d'œil de la ressemblance du dauphin avec Louis Breton, qu'elle crut d'abord avoir devant les yeux le portrait de ce dernier.

Elle éprouva une émotion poignante, indéfinissable ; un voile s'était répandu sur sa vue ; un tremblement convulsif courait par tout son corps.

Mais en regardant avec plus d'attention cette miniature, elle conçut des doutes et elle reconnut par degrés que Louis Breton n'était pas le même que le dauphin.

Elle constata bientôt, avec une satisfaction intime, les différences plus ou moins sensibles qui existaient entre les deux personnages, entre le portrait qui était sous ses yeux et le souvenir qui était dans son cœur.

Elle demeura convaincue toutefois qu'une ressemblance aussi complète ne pouvait pas être seulement un effet du hasard, un jeu de la nature.

Elle s'était souvent demandé, à part elle, avec inquiétude plutôt qu'avec joie, si Louis Breton n'était pas un prince déguisé ; la figure de ce portrait venait de lui répondre, avant qu'elle pût savoir si le dauphin avait un frère.

— Et vous m'assurez que ce portrait est celui de monseigneur le dauphin ? reprit-elle, cherchant à pénétrer plus à fond dans la vérité. — Quel autre voulez-vous que ce soit ? il est, d'ailleurs, assez ressemblant pour qu'on le reconnaisse. — Je vous ai déclaré

que je ne l'avais jamais vu. Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble beaucoup au roi ? — On se ressemblerait de plus loin. Cependant, il faut avouer que le roi est plus grand, plus noble, plus majestueux... — Le dauphin a cependant une admirable figure ! disait Louise, examinant toujours le portrait et le comparant en idée au prétendu Louis Breton ; ses traits sont fins et délicats, ses yeux sont fort beaux, sa bouche agréable... — Oui, sans doute, mais l'air du visage n'a rien que d'ordinaire, de simplet, d'insignifiant... — Vous l'aimez pourtant, Madame, puis-je vous dites qu'il vous aime ? — Oh ! fit-elle en ricanant, qu'il m'aime, le pauvre prince, cela ne fait pas doute, et je conviendrai volontiers qu'un prince ne saurait aimer plus que lui ; mais, tout dauphin qu'il soit, je ne l'aime pas de même façon. Ainsi, à cette heure, nous sommes brouillés, et, pour que je lui pardonne, il faudra qu'il demande grâce.

La Raisin ne se sentait pas éloignée de s'attacher avec passion, avec enthousiasme à mademoiselle de Chantemerle, qu'elle ne connaissait que depuis quelques minutes.

Louise se serait aussi abandonnée à ses bonnes dispositions en faveur de Fanchon, si elle n'avait pas été tenue en défiance par le préjugé que n'autorisait que trop la condition d'une femme de théâtre.

Thérèse revint, apportant ce qu'il fallait pour souper ; elle couvrit la table sans prononcer un seul mot, épiant en cachette tous les mouvements de Louise, mais évitant de rencontrer ses regards.

Elle était visiblement troublée, et elle semblait mal à l'aise vis-à-vis de sa maîtresse, qui affectait de ne pas l'embarrasser davantage en lui adressant la parole.

Le couvert mis, Thérèse, qui l'avait préparé, n'attendit pas qu'on lui fit comprendre que sa présence était inutile ou importune : elle se retira la tête basse et les yeux humides.

Louise s'était placée machinalement vis-à-vis de Fanchon, quoiqu'elle n'eût pas envie de faire honneur au souper.

La comédienne, dont l'appétit était excité par un long jeûne, par la fatigue du chemin

et par l'air vif de la forêt, se jeta comme une affamée sur les plats, attaqua un pâté, remplit son verre, et mangea d'abord à belles dents, en accompagnant de petits éclats de rire cette gaillarde démonstration de sa capacité gastronomique.

Mademoiselle de Chantemerle la regardait faire, sans toucher elle-même à sa fourchette ni à son verre.

Elle suivait le fil de ses idées, en donnant à la dérobée un coup d'œil au portrait du dauphin, qu'elle gardait toujours dans sa main.

— Chère Mademoiselle, n'en devenez point amoureuse ! dit, avec la bouche pleine, Fanchon, qui avait remarqué l'impression profonde que la vue de ce portrait produisait sur sa belle inconnue. — Je ne sais ce que vous voulez dire ! répliqua en rougissant Louise, que cette boutade avait déconcertée.

— Je veux dire que ce pauvre prince ne me saurait pas faire une infidélité... Vous êtes assurément plus belle que je ne le suis ; vous devez être une fille de bonne maison ; vous valez de tout point cent fois mieux que je ne vaudrais : eh bien, mon dauphin aurait encore le mauvais goût de me préférer...

— Oh ! mon Dieu ! Madame, combien vous vous méprenez sur la nature et l'objet de mes sentiments ! — Je m'étonne que vous preniez tant de plaisir à regarder ce portrait ! — J'en admire la peinture... C'est sans doute un excellent peintre qui l'a fait.

— Un nommé Petitot, dit-on. Mais je ne m'entends pas à ces sortes de choses, et je ne sais rien de la peinture ni des arts que vous semblez apprécier curieusement... Je m'entends mieux à manger et à boire. Que vous en semble ? Vous feriez mieux de boire et de manger aussi de compagnie. — Je n'ai pas faim ! reprit Louise avec un soupir prolongé, qui fut accompagné quelques de larmes furtives. — Oui-da ! qu'est-ce que je vois ? s'écria tout à coup la Raisin en arrêtant son regard sur un des flambeaux d'argent qui éclairaient la salle.

Elle avait remarqué les armes de France gravées sur ce flambeau.

Elle le prit à la main et le considéra de plus près, pour s'assurer que c'étaient bien

les armes de France, à trois fleurs de lis, deux en chef et une en pointe, surmontées de la couronne royale à huit fleurs de lis, et entourées de deux ordres du roi.

Les mêmes armes décoraient, au reste, en relief ou en creux, toutes les pièces d'argenterie que Thérèse avait posées sur la table.

Après cette constatation, qui ne pouvait laisser aucun doute dans l'esprit de Fanchon, accoutumée à voir les armes de France dans le séjour qu'elle faisait à Fontainebleau, la comédienne fronça légèrement le sourcil et lança un coup d'œil pénétrant à mademoiselle de Chantemerle ; pour qui cette espèce d'inquisition commençait à devenir insupportable.

— Qui est-ce qui loge céans ? dit-elle. — Peu vous importe ! répondit mademoiselle de Chantemerle, bien décidée à faire cesser immédiatement ce système de questions indiscreètes. — Il m'importe beaucoup, au contraire, et j'entends savoir, Mademoiselle, si vous connaissez le dauphin ? — Je vous ai déjà répondu, à cet égard, que je ne le connaissais pas avant d'avoir pu voir ce portrait. — Paroles que cela ! mais voilà des faits ! dit Fanchon en montrant les armes de France qui figuraient sur l'argenterie. — De quels faits voulez-vous parler ? Qu'est-ce que vous me montrez-là ? — La preuve que vous connaissez le dauphin, ou, sinon lui, quelque autre prince ou princesse de la famille royale. — Ah ! fit Louise, qui, changeant d'air et de ton, devenait interrogatrice à son tour ; vous prétendez que ce sont là les armes du dauphin ou de la famille royale ? — Il n'est que peu de personnes qui portent les armes de France ; en dehors du roi et du dauphin, je ne sache que les princes légitimés... — Et quels sont-ils, ces princes légitimés ? demanda Louise avec une anxiété qu'elle ne parvenait plus à cacher. — Il y en a plusieurs qui sont nés, soit de madame la duchesse de La Vallière, soit de madame la marquise de Montespan... — Quels sont les enfants de madame de La Vallière ? interrompit Louise, se rappelant que Louis Breton lui avait parlé un jour, avec attendrissement, de l'amour et des infortunes de cette première favorite

du roi. — Je n'en citerai qu'un qui est un bien méchant prince, le comte de Vermandois. — Le comte de Vermandois ! répéta mademoiselle de Chantemerle, à qui ce nom avait tout révélé comme par divination.

Elle était si émue, si agitée, si bouleversée, qu'elle feignit un malaise subit, pour sortir de table et pour se retirer dans sa chambre au premier étage.

La Raisin voulait l'y suivre ; mais Louise, qui se sentait prête à éclater et qui avait besoin d'être seule quelques moments pour se recueillir et pour reprendre courage, s'opposa très-énergiquement à ce que la comédienne quittât la table, et elle lui promit de revenir bientôt.

Mademoiselle de Chantemerle, une fois qu'elle fut sans témoins, ne retint plus ses larmes et ses sanglots.

Elle avait en elle-même la certitude de sa position véritable ; elle savait, elle avait deviné que Louis Breton n'était autre que le comte de Vermandois, puisque ce n'était pas le dauphin.

Elle ne prenait cependant aucun parti et ne cherchait pas même à se faire une résolution.

Elle remit sous ses yeux le portrait du dauphin, qu'elle avait emporté à la main, et elle se convainquit encore davantage que Louis Breton ne pouvait être que le frère du dauphin.

En relevant la tête, elle aperçut Thérèse, immobile et attentive sur le seuil de la chambre voisine où elle s'était glissée sans bruit avec de la lumière, pour observer et surveiller la douleur de sa maîtresse.

— Thérèse ! lui dit Louise d'une voix sourde et imposante avec un regard irrésistible : je veux savoir qui est M. Louis Breton. — Mademoiselle ! murmura Thérèse, prête à se jeter aux pieds de Louise et ne pouvant soutenir ce regard qui fouillait au fond de son cœur comme un remords. Pardonnez-moi !... Je ne vous ai pas dit... j'aurais dû vous dire... — Quel est-il ? Son nom ? son véritable nom ?... Parlez, je vous l'ordonne ! — C'est... c'est M. le comte de Vermandois, le fils du roi et de madame de La Vallière !

Mademoiselle de Chantemerle ne répon-

dit rien ; ses prévisions étaient confirmées.

Elle n'avait plus même la consolation de se réfugier dans le doute ; elle regrettait son ignorance, qui, du moins, la laissait heureuse et tranquille.

Elle ne pleurait plus ; ses yeux brillaient d'un feu sinistre.

Elle se leva lentement, soupira, hésita encore ; puis, s'armant de résolution, descendit dans la salle où la Raisin s'était endormie, les coudes sur la table.

Le léger sommeil de celle-ci fut interrompu par le retour de Louise, qui alla s'asseoir familièrement auprès de la dormeuse, à qui elle secoua le bras pour l'éveiller plus vite.

— Madame, lui dit-elle précipitamment, savez-vous quelque moyen de sortir d'ici et de retourner à Paris ? — Sortir d'ici ? répliqua la Raisin, ne comprenant pas d'abord la question qui lui était adressée, et se frottant les yeux, comme pour éclaircir ses idées. Je ne vois pas d'autre expédient pour sortir d'un lieu où l'on est, que de passer par la porte ou par la fenêtre. — Je ne resterai pas ici une heure de plus ! reprit Louise en saisissant la main de la comédienne, qui fut touchée de cette marque de sympathie. — Vous me faites peur, ma chère demoiselle ! s'écria la Raisin, qui regardait autour d'elle avec inquiétude. Est-ce que le feu est à la maison ? — Le feu ? repartit Louise, ne comprenant pas à son tour l'inquiétude que manifestait la comédienne. — Ou la peste, peut-être ? — La peste ?... Je compte sur vous, reprit-elle avec l'accent de la prière, je compte sur vous pour m'aider à retourner à Paris ! — Je vous y accompagnerai de grand cœur, ma chère, et je vous offre même de venir y loger chez moi. — Il faut donc trouver des chevaux et un carrosse... Nous sommes bien loin de Paris, n'est-ce pas, Madame ? — A quinze ou seize lieues, je crois ; car on ne fait pas le voyage de Fontainebleau en moins de sept heures... Mais, vous n'avez pas l'idée de partir par la nuit noire et de vous perdre, comme je m'étais perdue dans la forêt ? — J'aime mieux passer la nuit dans la forêt, par le froid et la pluie, que de la passer dans cette maison ! — Vous n'avez pas le

choix, par bonheur, du moins, quant à présent, et vous attendrez, j'espère, qu'il fasse jour. — Attendez! dit-elle avec de nouvelles larmes. Attendre lorsqu'on a été trompée, outragée, déshonorée! — Encore un coup, de quoi s'agit-il, ma chère demoiselle? reprit Fanchon en lui prenant les mains. — Je suis bien malheureuse! voilà tout! murmura Louise à travers des sanglots étouffés. — Que vous soyez malheureuse, je ne le nie pas, puisque vous aimez! On vous a donc trahie, abandonnée? — Ah! Madame! s'écria mademoiselle de Chantemerle, qui eut recours à un mensonge pour échapper à un aveu; les pleurs que je verse ont une cause plus réelle et plus respectable: je suis extrêmement en peine de mon père... — Votre père, ma chère demoiselle? répliqua la Raisin avec une expression de tendre intérêt: que craignez-vous pour lui? — Je crains... je crains qu'il ne tombe à la merci de ses ennemis! dit-elle, mon père est condamné à mort! — Condamné à mort! Morgué, ceci ne badine plus!... Mais je ne vous laisserai pas en pareil souci sans essayer de vous tirer de là. Nous sommes deux amies, ma chère, quoique je ne sache pas encore votre nom. Il faut aviser au plus pressé; je vais écrire au dauphin, pour qu'il s'applique d'abord à sauver votre père; je lui dirai que, s'il ne s'acquitte pas vite et bien de la commission que je lui confie, il peut aller se faire dauphin en Chine ou dans la lune; je le menacerai de mes grandes colères, en un mot, je le forcerai, bon gré, mal gré, à nous donner la grâce de votre père. Mais vous ne m'avez pas dit quel est le sujet de la condamnation? Votre père ne peut être qu'un honnête homme, qui aura commis quelque peccadille, quelque crime d'État... — Mon père est un gentilhomme du Dauphiné qui, appartenant à la religion réformée, a dû ne pas rester neutre vis-à-vis de ses frères qu'on persécutait: il est donc accusé d'avoir pris les armes pendant les troubles du mois de juillet. — Mais le nom de votre père, dites-le! — Le comte de Chantemerle! dit Louise avec dignité, en se croyant tenue hautement d'avouer son père et sa religion. — Le comte de Chantemerle? répéta la Rai-

sin, dans la mémoire de qui ce nom-là éveillait des souvenirs vagues, qui se rattachèrent bientôt à un épisode du souper de la nuit précédente. Un gentilhomme protestant, dites-vous? Il n'a été mis en état d'arrestation qu'hier matin. — D'où savez-vous cela? s'écria mademoiselle de Chantemerle avec tant d'impétuosité, que la comédienne n'eut pas le temps de reculer et de chercher un faux-fuyant. Parlez, reprit-elle d'un air et d'un accent presque impérieux, parlez donc! — Que vous dirai-je? répliqua Fanchon, ne voulant pas faire un aveu complet à son préjudice. Je sais, de science certaine, que M. le comte de Chantemerle a été, hier matin même, découvert et saisi dans le château de Fontainebleau... — Dans le château de Fontainebleau! murmura Louise, qui se rappelait tout à coup, comme un trait de lumière, certaines communications relatives à son père, que lui avait faites le comte de Vermandois. — Et même, s'il faut confesser toute la vérité, je me reproche d'avoir contribué peut-être à cette arrestation... — Vous, Madame! interrompit Louise, qui ne fut pas maîtresse d'un sentiment d'indignation, que tempérèrent aussitôt les regrets exprimés avec franchise par la comédienne. C'est vous qui avez fait arrêter mon père? — Dieu m'en garde! J'ignorais, je vous jure, quel il était, alors qu'on l'arrêta en même temps qu'un ministre de la religion prétendue réformée, appelé Corneille... Oui, Jérémie Corneille... — C'est Cornouailles, sans doute... Ah! Madame, quel affreux malheur! mon pauvre père arrêté et condamné à mort!... Mais, puisqu'ils sont arrêtés, où les a-t-on conduits? Dans la prison du château ou de la ville? — Hélas! non certainement! Le sergent, qui avait contre eux un mandat d'amener, les a fait sortir du château pour les transporter à Paris, où ils doivent être, m'a-t-on dit, enfermés à la Bastille. — Eh bien! c'est à Paris qu'il faut aller, comme j'en avais le pressentiment: c'est de la Bastille qu'il faut tirer les deux prisonniers... Comment Louis a-t-il le cœur de me quitter dans de pareilles angoisses? — Nous irons à Paris, où j'ai des amis puissants, qui sont en posture de vous servir en cette affaire... — Je

voulais tout à l'heure partir au moment même ! répliqua en gémissant mademoiselle de Chantemerle. Il semblait que je pressentisse la terrible vérité !... Mon père incarcéré à la Bastille, sous le poids d'une condamnation capitale !

Thérèse, qui se tenait aux environs de la salle sans oser entrer, et qui venait quelquefois écouter à la porte pour savoir si sa maîtresse n'avait pas besoin d'elle, entendit les derniers mots prononcés par mademoiselle de Chantemerle avec une voix lamentable.

Elle ne balança plus à ouvrir la porte, et elle parut, pâle, troublée, tremblante, devant les yeux de Louise.

— Thérèse, nous allons partir pour Paris ! lui dit mademoiselle de Chantemerle d'un air résolu et d'un ton d'autorité. — Vous attendrez bien qu'il s'bit jour ? répondit la Raisin qui crut interpréter le silence et l'embarras de Thérèse. — Attendre ! disait mademoiselle de Chantemerle, se parlant à elle-même : chaque minute est un siècle, et peut renfermer la mort de mon père ! — Je vous accompagnerais au bout du monde ! vous n'en doutez pas, Mademoiselle, mais... — J'accepte vos offres de service, dit Louise à la comédienne en l'embrassant. Vous m'inspirez de la confiance et de l'amitié ; vous êtes bonne, vous semblez sensible à mes douleurs, vous me plaignez, et vous ne me trahirez pas ! — Nous serons comme deux sœurs ! Appelez-moi Fanchon, et dites-moi comment on vous nomme ! — Louise ! répondit à voix basse mademoiselle de Chantemerle, en regardant à la dérobée Thérèse qui se détournait en s'essuyant les yeux. — Ne souperez-vous pas, ne dormirez-vous pas, Louise, avant que de vous mettre en route ? lui demanda Fanchon, en regardant sa montre d'or guillochée, enrichie de pierreries. Il y a encore quatre heures de nuit... — Quatre heures ! dit-elle en poussant un soupir. Dormez, vous, Madame ; moi, je veillerai avec Thérèse, en priant et en gémissant !... Vous feriez de même, sans doute, si vous aviez, comme moi, l'inquiétude de perdre votre père !... — Et surtout, ma mie, répliqua lestement la Raisin, si, comme vous, je m'étais

ensorcelée de folle passion pour un prince du sang ! car je connais votre secret maintenant.

III.

Six heures sonnaient au dôme du Val-de-Grâce, quand le comte de Vermandois, enveloppé dans les plis d'un manteau militaire en gros drap bleu, bordé d'un large galon d'or, descendit de cheval, à la petite entrée du grand couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques.

Le prince n'était accompagné de personne.

Il attacha de sa propre main la bride de son cheval au marteau de la porte, après avoir heurté en maître, et il n'attendit pas sans impatience qu'on vint l'introduire.

La porte resta close, mais on entr'ouvrit le volet qui fermait un judas pratiqué dans cette porte, et à travers le grillage, la vieille tourière put, au reflet d'une chandelle allumée qu'elle élevait devant ses yeux clignotants, se rendre compte de l'espèce de visiteur qui se présentait à cette heure indue de la soirée, car il faisait déjà nuit.

— Retirez-vous, Monsieur ! lui dit-elle, en s'appêtant à refermer son volet : vous vous méprenez évidemment en vous adressant ici, car cette maison est le grand couvent des religieuses carmélites de l'ordre de la bienheureuse sainte Thérèse. — C'est justement ici que j'ai affaire, ma sœur, répondit le prince, et je vous prie de vouloir bien me faire conduire auprès d'une de vos sœurs qu'on nomme en religion sœur Louise de la Miséricorde. — Sœur Louise de la Miséricorde ! s'écria la vieille qui faillit s'évanouir de surprise, et qui se mit en garde contre les embûches du démon, par une multitude de signes de croix. Vous raillez sans doute et prétendez abuser de ma crédulité en jetant cette pierre de scandale dans la maison du Seigneur... Retirez-vous, je vous en conjure... — Le scandale viendrait de vous seule, qui me forceriez à réclamer avec plus d'éclat le droit de voir ma mère. — Tout ce que je puis faire, c'est d'aller rapporter la chose telle qu'elle est à madame

la supérieure qui décidera. — Dites-lui seulement, je vous prie, que M. le comte de Vermandois, partant pour l'armée, a passé par Paris avec l'agrément de Sa Majesté, afin de saluer madame la duchesse de La Vallière.

La sœur tourière disparut, et peu d'instants après elle introduisit le prince par une porte latérale dans l'église du couvent.

Cette église, à laquelle le public arrivait ordinairement par l'impasse des Carmélites, n'était fermée et solitaire ce soir-là qu'en raison de l'heure avancée; car elle se trouvait toujours ouverte pendant les offices que les personnes pieuses du quartier y allaient entendre, comme si le voisinage des saintes femmes, pour qui cette église était desservie, devait avoir une influence édifiante sur les dévotions qu'on y faisait de préférence.

Le comte de Vermandois avait laissé son cheval dans la rue, avec toute l'imprudence d'un prince qui ne prévoit rien, parce que la prévision fait partie du service de ses officiers et de ses domestiques.

Il était d'ailleurs impatient de revoir sa mère, et il croyait se rapprocher d'elle en pénétrant dans l'église du couvent qu'elle habitait.

La tourière s'était éloignée comme une ombre qui s'évanouit.

Le prince restait seul dans la nef, environné de ténèbres et de silence.

Soudain, un léger bruit se fit entendre: le frôlement d'une étoffe de laine sur le plancher accompagnait une respiration pénible et entrecoupée.

Le comte de Vermandois tressaillit de tout son corps.

Il sortit précipitamment de la chapelle, en renversant un banc, dont la chute retentit longtemps avec fracas dans l'église.

La grande tribune grillée, dans laquelle les religieuses assistaient au sermon sans être vues, venait de s'éclairer d'une lumière pâle et vacillante, au milieu de laquelle on apercevait vaguement une forme humaine, immobile derrière les grillages.

Le prince comprit que ce fantôme pouvait être sa mère.

Il leva ses bras vers elle, il l'appela en sanglotant.

Des sanglots répondirent aux siens, et une voix gémissante lui cria : *Louis, adieu pour toujours!*

Puis la lumière s'éteignit, les pas s'éloignèrent, et tout rentra dans le silence le plus profond.

Le bruit de la porte qui se refermait doucement éveilla un douloureux écho dans son cœur.

Il demeura quelques instants à la même place, indécis et troublé, comme au sortir d'un songe pénible.

Ce fut avec le souvenir de mademoiselle de Chantemerle qu'il se réveilla, pour ainsi dire, et qu'il se retrouva dans la vie réelle.

Il n'avait pu voir sa mère : il songea sur-le-champ à revoir encore une fois son amante.

Mais il avait seize lieues à faire, et il se mit en quête de sa monture, qu'il avait laissée à la porte du couvent. Elle n'y était plus; quelque vagabond, quelque détrompeur de passants, ayant aperçu sans doute un cheval abandonné, sans maître et sans gardien, s'était emparé de la bête et l'avait emmenée pour la vendre à un maquignon.

Le comte de Vermandois ne se fût pas tant chagriné de la perte de son cheval, malgré la valeur considérable de ce magnifique genet d'Espagne, si on lui avait laissé en échange un roussin poussif et fourbu, avec lequel il aurait pu se mettre en route; mais il était seul, à pied, dans un faubourg isolé, qu'il ne connaissait pas.

Il regretta vivement d'avoir congédié les deux laquais, avec lesquels il avait fait le voyage de Versailles à Paris.

Mais comme il ne pouvait espérer de trouver un autre cheval au couvent des Carmélites, il s'empressa de s'éloigner et de chercher quelqu'un qui pût lui servir de guide.

Les rues étaient désertes et obscures, sans autre éclairage que des lanternes fumeuses, à la porte des cabarets, des hôtelleries et des pâtisseries oubliées.

Il pleuvait à torrents, et les ruisseaux fangeux avaient envahi les bas côtés de la chaussée, qui commençait à montrer çà et là ses

pavés inégaux et enfoncés dans la boue.

Il était impossible de marcher à pied sec et d'échapper aux éclaboussures.

Le prince fut en peu d'instants mouillé jusqu'aux os, crotté jusqu'à l'échine.

Il n'y prenait pas garde; il ne pensait qu'à trouver un moyen de partir pour Fontainebleau.

Les gens qu'il arrêta dans la rue pour leur demander un renseignement ou un peu d'assistance ne comprirent rien à ses questions et crurent qu'il était fou; les uns lui tournèrent le dos, les autres lui dirent des injures.

Enfin, un portefaix, alléché par le désir de gagner quelque argent, prêta l'oreille aux pressantes sollicitations du prince, qu'il prenait pour un étranger de distinction, et promit de lui amener bientôt un carrosse de louage, à condition que les arrhes seraient payées sur l'heure entre ses mains.

Le comte de Vermandois lui donna trois louis.

La vue de l'or produisit sur cet intermédiaire intéressé un effet contraire à celui qu'on pouvait en attendre. Le portefaix n'eut plus d'autre idée que d'inventer des retards et des difficultés, afin de vider la bourse du généreux inconnu.

Le prince attendit, sous le porche de l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, une voiture qu'on ne se hâtait pas de lui fournir.

Le portefaix avait l'air de se donner beaucoup de mouvement, de courir à droite et à gauche, de frapper aux portes des maisons, et de s'informer de l'adresse d'un loueur de voitures; il revenait toujours au prince, pour l'inviter à patienter.

Il tira encore, sous différents prétextes, quatre ou cinq louis de la poche de sa dupe, et comme le prince, poussé à bout, menaçait de s'en aller après lui avoir coupé les oreilles, il finit par lui amener une de ces chaises roulantes que le marquis de Grenant avait inventées, et qui furent le premier essai des voitures publiques dans Paris.

Il eut soin, de concert avec le cocher, de rançonner encore le malheureux jeune homme, qui se voyait sur le point de passer la nuit dans la rue.

Ce ne fut qu'à force de promesses et de menaces que le cocher consentit à sortir du faubourg Saint-Jacques sans savoir où on le menait ainsi hors de Paris.

La petite voiture, pouvant contenir deux personnes, et attelée d'un seul cheval, roulait en cahotant sur la grande route, sillonnée d'ornières profondes et semées de mares d'eau boueuse.

Ce n'est qu'au lever du soleil que le voyageur mystérieux entra dans la forêt de Fontainebleau, du côté de Chailly.

Le comte de Vermandois avait ordonné qu'on le conduisit au port de Valvins; mais quand il aperçut, à travers les arbres, le toit de la Madeleine, sur l'ardoise duquel brillait un reflet lumineux de l'aurore, il cria au postillon d'arrêter et de ne pas aller plus loin.

Le postillon obéit, et la chaise fut remise dans un chemin creux, où le prince devait venir la reprendre au bout d'une heure.

Il était descendu lestement de la voiture, et il s'acheminait d'un bon pas vers l'Ermitage, sans se préoccuper du désordre et du délabrement de ses habits mouillés, froissés, crottés.

Depuis son départ de Paris, il n'avait eu qu'une seule idée, qui renaissait sans cesse sous toutes les formes: il soupirait après la présence de mademoiselle de Chantemerle.

Cependant, il s'était résigné à ne la voir que pendant quelques moments; car son devoir lui commandait de ne pas tarder à rejoindre le maréchal d'Humières à l'armée de Flandre.

Son cœur battait; une douce émotion s'emparait de lui; ses yeux brillaient sous un voile de larmes à mesure qu'il approchait de cette maison, où il avait laissé ce qu'il avait de plus cher au monde.

Il regardait les fenêtres dans l'espoir qu'une d'elles allait s'ouvrir, et qu'il y verrait apparaître Louise ou du moins Thérèse, pour annoncer son arrivée.

Mais les fenêtres restaient toutes fermées; un silence morne régnait dans la maison, et il s'inquiéta de ce silence, comme si l'heure matinale n'en était l'explication naturelle.

Quand son regard tomba sur la porte de

l'enclos, il remarqua que cette porte était ouverte.

Il éprouva une angoisse indicible ; il se passa la main sur les yeux pour s'assurer qu'il était bien éveillé, et qu'il n'avait pas à se défendre contre une illusion de l'enfer.

Il double le pas, il arrive. La porte est ouverte en effet. Il écoute avant d'entrer dans l'enclos. Il n'entend que le battement de son cœur, qui correspond à des bruits étranges qu'il croit distinguer dans le frémissement des feuillages.

Que se passe-t-il à l'Ermitage ? Pourquoi cette porte ouverte ? Sont-ce des voleurs ? Sont-ce des exempts de police ? Louise, Thérèse, Moufle, quelqu'un des trois est donc sorti de la maison !

Il écoute encore, et quand il se décide à franchir le seuil, les bruits qu'il cherchait à s'expliquer redoublent et se caractérisent.

Les herbes s'agitent et deux vipères, à l'œil enflammé, s'élançant et disparaissent, l'une poursuivant l'autre, avec des sifflements aigus.

Le comte de Vermandois n'a pas même reculé pour éviter leur morsure.

Il continue sa marche sans hésiter, et il considère avec anxiété des empreintes de pas qui se croisent et se mêlent sur le sable humide.

Ce sont des pieds de femme ; il n'en saurait douter à la dimension de ces empreintes, parmi lesquelles il en voit une, très-bien marquée, d'une excessive petitesse.

On dirait un pied d'enfant ; ce n'est pas assurément mademoiselle de Chantemerle ni sa compagne qui ont le pied aussi exigu.

Le prince cherche des pas d'homme, et il finit par en trouver que la présence de Moufle dans la maison permet de lui attribuer.

Mais le prince, qui s'effare davantage à chaque réflexion sinistre, à chaque indice suspect, ne pense déjà plus à Moufle.

Il est exclusivement préoccupé d'une attaque, d'une violence qui aurait été tentée contre les habitants de l'Ermitage.

C'est dans cette situation d'esprit, et sous l'impression de ces pressentiments funestes, qu'il pénètre dans l'intérieur de la maison.

La porte du rez-de-chaussée était également ouverte, et, dans la salle, la table mise, avec deux couverts, offrait les restes d'un souper ; la vaisselle d'argent n'avait pas été enlevée.

Ce n'était donc pas des voleurs qui avaient envahi l'Ermitage.

D'ailleurs, les portes ne présentaient aucune trace d'effraction. Les clefs, au contraire, se trouvaient encore dans les serrures.

Alors le prince eut un tremblement convulsif ; sa respiration fut interrompue un moment ; il étouffait et ses yeux se noyaient de larmes.

Il appela impérieusement Moufle, puis, n'obtenant pas de réponse, il appela Thérèse.

Effrayé du silence au milieu duquel expirait sa voix, il appela Louise.

Il l'appela doucement, tristement, douloureusement.

L'écho seul répondait, l'écho qui, pour l'abuser d'une fausse espérance, prenait çà et là des accents plaintifs et lamentables.

Le comte de Vermandois fit quelques pas vers ces voix fantastiques, qui n'étaient que la répercussion multiple de la sienne.

Il ne pouvait plus douter que la maison ne fût tout à fait déserte.

Cependant il commença, de chambre en chambre, une recherche minutieuse, en appelant toujours Louise, à travers des sanglots et des gémissements.

Il vint jusqu'à la chambre où couchait ordinairement mademoiselle de Chantemerle, et il vit avec terreur, avec désespoir, que le lit n'avait pas même été défait.

L'absence de Louise remontait donc à la veille.

En portant ses yeux autour de lui, il aperçut au pied du lit un objet brillant sur le tapis.

Il se baissa machinalement pour savoir ce que c'était, et il ramassa un portrait, celui du dauphin.

Cette découverte imprévue lui fut comme une illumination soudaine.

Il comprit, ou du moins il crut comprendre la cause de l'absence de Louise.

Ce portrait lui révéla, lui expliqua tout ce que la jalousie venait de forger en un moment.

Ce portrait était bien celui du dauphin.

On eût vainement essayé de nier l'évidence.

Ce portrait se rencontrait non-seulement dans l'Ermitage, mais encore dans la chambre de Louise, au pied de son lit.

Le dauphin avait donc été admis dans cette chambre, puisqu'il y avait laissé son portrait; ou plutôt mademoiselle de Chantemerle possédait-elle ce portrait depuis longtemps, et le tenait-elle du dauphin lui-même.

La conclusion de ces conjectures, toutes aussi désolantes l'une que l'autre, fut ceci :

Mademoiselle de Chantemerle avait été enlevée par le dauphin ou l'avait suivi de bonne volonté.

Chaque fois qu'il regardait ce portrait, il éprouvait un nouvel accès de fureur; il s'arrachait les cheveux, il se meurtrissait la face, il grinçait des dents, il pleurait, il suppliait ou menaçait.

Tout à coup il parut se calmer un peu; il essuya ses larmes, finit ses lamentations et quitta la chambre de Louise, emportant avec lui le portrait qu'il avait caché dans sa poche.

Il allait d'un pas désordonné par la forêt, sans savoir où il irait, sans s'inquiéter de la route qu'il avait prise.

Il parlait à demi-voix, sans se rendre compte de ce qu'il disait ainsi; il exprimait ses impressions successives par des jeux de physionomie involontaires, par des mouvements convulsifs, par des gestes extravagants.

Il poussa un cri de joie féroce, en reconnaissant devant lui le dauphin.

Ce dernier, qui ne l'avait pas vu venir de loin, ne fut pas moins étonné de se rencontrer face à face avec le comte de Vermandois.

Il se promenait seul, une grande canne à pomme d'or à la main, semblable à la canne du roi.

— Holà! Monsieur! lui cria le comte de Vermandois, qui lui saisit le bras et le secoua rudement en lui lançant des regards

furieux : vous plaît-il de me dire ce que vous avez fait de Louise? — Qu'est-ce que Louise, Monsieur? répliqua le dauphin, troublé et offensé de cette entrée en matière. — Répondez, sur votre vie! cria-t-il d'un accent forcené. Dites-moi ce que vous en avez fait! — Mon frère, êtes-vous devenu fou! répliqua le dauphin, en adoucissant sa voix et en prenant un air humble et presque suppliant. — Si vous ne répondez pas, Monsieur, je me porterai à quelque extrémité, dont je serai désespéré ensuite... — Où prétendez-vous en venir, monsieur de Vermandois? lui dit le dauphin, qui essaya encore de la douceur et du raisonnement avec lui. — Vous aurez beau nier et faire l'innocent, Monsieur, vous ne me ferez pas changer de visée... Répondez sur votre honneur! — A quoi faut-il que je réponde?... La patience m'échappe enfin... Oui-da, il me semble que c'est une comédie... — C'en est trop, Monsieur!... Là, l'épée à la main! repartit le comte de Vermandois : vous répondrez mieux sans doute à ce langage. — C'en est trop aussi, Monsieur! s'écria le dauphin poussé à bout, se croisant les bras et tenant tête à son antagoniste. — Pensez-vous rompre les chiens et me faire battre les buissons! continua du même ton le jeune prince hors de lui. Ça, dégagez et mettez-vous en garde, sinon... — Vous oubliez, monsieur de Vermandois, que je suis le dauphin de France; mais, sur mon âme! je vous en ferai souvenir! — Je vous obligerai bien à vous battre, puisque vous persistez à ne me pas donner les explications que je demande... — Mais enfin faut-il savoir quelles sont les explications que vous demandez! Jusqu'à ce moment je n'entends que billevesées... — Vous m'apprendrez peut-être comment et dans quelle intention vous envoyez votre portrait à une femme que j'aime?... — A une femme que vous aimez!... dit le dauphin, passant du trouble à la colère. Vous osez me faire cet aveu? — Quel aveu?... Ne saviez vous pas que j'étais éperdument amoureux d'elle?... Dites!... ne le saviez-vous pas? — Non, je ne le savais pas, je l'avoue! dit le dauphin, s'enfonçant de plus en plus dans ce dédale de quiproquos. Mais, à coup sûr, elle ne vous aime et

ne vous a jamais aimé.. — Pensez-en ce que vous voudrez, peu m'importe ! Ce que je nie, c'est que vous ignoriez mes rapports avec elle.. — Vos rapports avec elle !... Si je l'avais soupçonné !... Mais non, je ne veux pas vous croire. Vous ne la connaissez même peut-être pas... Vous vous plaisez à me causer de l'inquiétude.. Prenez garde, Louis, je me vengerai de cette malice. — Vengez-vous donc, Monsieur ! s'écria le comte de Vermandois, tirant son épée : faites-en de même et ne me ménagez pas ! — Je n'en ferai rien, vous dis-je ! repartit le dauphin, qui essayait de battre en retraite. Vous êtes ivre... — Ivre, vous m'insultez encore, et vous refusez de me faire la réparation qui est autorisée entre gens d'honneur ! — Oui, vous êtes ivre ! reprit le dauphin avec un geste méprisant. Je ne daignerai pas me commettre avec des ivrognes et des insensés !

Le dédain et les paroles injurieuses du dauphin avaient achevé de pousser le comte de Vermandois au dernier paroxysme de l'exaltation furieuse.

— Vous m'injuriez ! lui dit-il d'une voix étouffée et confuse. C'est en vain que je vous demande raison de vos insultes !... Oh ! non, ajouta-t-il en jetant son épée loin de lui, vous n'êtes pas digne de vous battre avec moi, car vous êtes un lâche cœur ! Et moi, je veux pas garder une arme vis-à-vis de vous, de peur d'en faire mauvais usage. — Je n'ai pas plus peur de votre épée que de votre langue ! répondit le dauphin qui se rassurait en voyant le prince désarmé. — Monsieur, vous ferez peut-être honneur à un cartel qu'on vous portera de ma part ? reprit le comte de Vermandois en se rapprochant du dauphin, qui l'attendit de pied ferme. Il faudra bien, à moins de me faire des excuses... — Des excuses à un bâtard ! murmura le dauphin avec un ricanement ironique.

Cette dernière injure perça au cœur le fils de madame de La Vallière.

Il ne fut pas maître de son premier mouvement, et, avant que le dauphin pût se rendre compte de la portée du mot cruel qu'il avait prononcé à la légère, le comte de Vermandois leva la main et le frappa au visage.

Le bruit du soufflet qu'il venait de donner retentit douloureusement dans son âme et y suscita aussitôt le regret d'une action qu'il eût voulu racheter de tout son sang.

Le dauphin avait chancelé sous le coup, il restait tremblant et foudroyé, la consternation et la rage peintes sur ses traits.

— Ah ! Monsieur ! dit-il d'un accent rauque et voilé : est-ce de la sorte que vous entendez prouver votre origine ? — Monsieur, la faute en est à vous ! répondit le prince, insensible à cette nouvelle injure, et prêt à pleurer de douleur. — Adieu, Monsieur ! Nous n'étions pas frères, mais, à présent, nous sommes ennemis jusqu'à la mort ! — Monsieur, s'il faut vous demander pardon, je m'humilierai devant vous, car je ne me consolerais pas de cette action... Monsieur, ordonnez-moi de l'expler, ou plutôt, pour notre honneur à tous deux, consentez à mettre l'épée à la main ; je me laisserai tuer bien volontiers, et mon sang paiera mon offense. — Ce n'est point à moi de me faire justice, Monsieur ; le roi jugera entre nous... Je me lave les mains de ce qui en arrivera !

Le dauphin, dont les joues, couvertes de rougeur, pâlissaient par degrés, tourna brusquement le dos au comte de Vermandois ; mais, comme celui-ci, repentant et désolé, s'apprêtait à le suivre, il lui ordonna, d'un geste impératif et menaçant, de prendre une route opposée à la sienne.

Le jeune prince poussa un profond soupir et ramassa son épée.

Avant de la remettre dans le fourreau, il l'examinait, comme s'il avait l'envie de s'en percer le cœur.

IV.

Le jour commençait à baisser, lorsque Moufle, qui avait fait en poste la route de Melun à Paris, arriva dans cette ville et traversa le faubourg Saint-Jacques, en se dirigeant vers le faubourg Saint-Germain, où était le but de son voyage.

La chaise, au fond de laquelle il se cachait pour n'être pas reconnu, n'avait de remar-

NEW YORK
LIBRARY
AND
MUSEUM



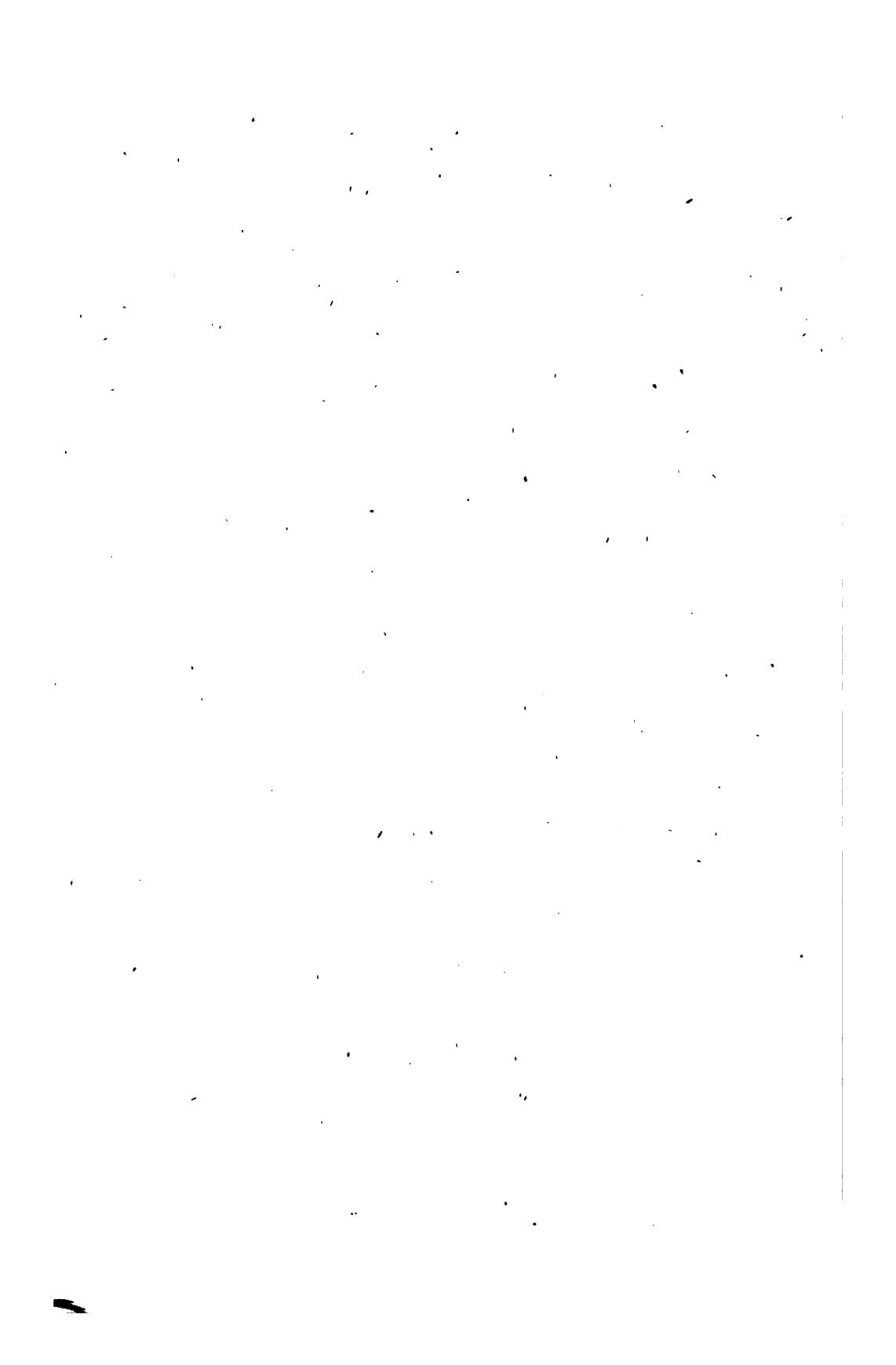
Philopoteaux del

B. Lequay sc

Paris chez M. de la Harpe, au Salon de la Bibliothèque

LE COMTE DE VANDERBODEN

... de boire s'êbo et l'ouide l' sous prétexte de rafraîchir les chevaux et



quable que l'amas de boue sèche et liquide qui la surchargeait.

Tout à coup il vit apparaître, de l'autre côté de la vitre ternie, un chapeau à plumes, un manteau galonné d'or et une figure à demi enfoncée dans les plis de ce manteau.

Il n'eut pas le temps de reconnaître cette figure, mais il éprouva comme un pressentiment qui lui disait que ce cavalier, qui avait heurté la portière en s'obstinant à suivre sa voie, malgré le passage d'une chaise de poste, n'était autre que le comte de Vermandois en personne.

Quand il ouvrit la vitre et voulut faire arrêter les chevaux, le cavalier avait déjà disparu au détour d'une rue.

Il se persuada que ce ne pouvait être le prince, qui se trouvait alors à Versailles et qui, d'ailleurs, n'avait rien à faire à Paris.

— Hé ! Monseigneur ! lui cria le postillon en faisant claquer son fouet de manière que tout le monde regardât, écoutât et s'arrêtât autour de la voiture, Votre Excellence ne m'a pas dit en quel endroit il fallait la conduire ? — Il n'y a pas d'Excellence, maître sot ! répondit Moufle, mécontent de l'émotion qui se manifestait dans la rue. — Nous voici tout à l'heure à la porte Bucy, reprit le postillon en criant plus fort, Votre Grandeur veut-elle me donner un nom et une adresse ? — Le diable emporte Ma Grandeur, imbécile ! mène-moi à l'entrée de la rue de Seine, et m'y laisse.

Moufle ne voulait pas arriver en chaise de poste jusqu'à la rue des Marais, de peur d'attirer l'attention sur lui et sur ses démarches.

Quand il fut au carrefour de la Croix-rouge, il cria au postillon de retenir ses chevaux et il sauta lestement à terre, tandis que la voiture était encore en mouvement.

On entendit sonner l'or qu'il avait dans ses poches.

— Ah ! Monseigneur ! ah ! mon prince ! s'écria le postillon, dont le son de l'or avait agréablement chatouillé l'oreille. — Silence, bavard ! reprit Moufle, qui lui mit trois louis dans la main. Je ne serai absent que pour un petit quart d'heure... Il s'agit d'attendre son retour dans cette rue du Colombier,

sous prétexte de rafraîchir les chevaux et sans amasser de la foule autour de toi. — Monseigneur, je chasserai les curieux en leur disant que Son Altesse veut garder l'incognito.

Moufle, las de lutter contre cette obstination, haussa les épaules et s'empressa de gagner à pied la rue des Marais.

Il y entra si rapidement, que ceux qui le suivaient de loin perdirent sa trace et renoncèrent à le rejoindre.

Il longeait lentement les maisons de cette ruelle obscure, et les examinait l'une après l'autre, pour reconnaître celle qu'il venait chercher de si loin et qu'il n'avait vue qu'une seule fois dans sa vie.

Ses souvenirs, à cet égard, étaient assez vagues et incertains ; il craignit un moment de ne pas savoir retrouver cette cave des Templiers, dans laquelle il avait pénétré, un jour, à la suite du chevalier de Lorraine, avec le comte de Vermandois.

Mais deux hommes de mine suspecte, qui semblaient postés en embuscade auprès d'une vieille porte de jardin, lui firent remarquer cette porte délabrée, dont le heurtoir, figurant une tête de bouc, avait laissé dans son esprit une trace lumineuse.

Il s'approcha, et les deux hommes, qui le regardaient avec défiance, s'avançant simultanément, tournèrent autour de lui sans lui adresser la parole, et sortirent de la rue en échangeant des signes d'intelligence.

Moufle avait porté la main à son épée, car il crut d'abord avoir affaire à des coupeurs de bourse ; mais, quand ces deux quidams se furent éloignés, il pensa naturellement que ce devait être des Templiers, et il se félicita de leur retraite.

Il leva le marteau de la porte et frappa deux fois.

Aucun bruit à l'intérieur n'indiquait qu'on l'eût entendu et qu'on se mit en mouvement pour lui ouvrir. Il frappa de nouveau avec plus de force, et il vit avec satisfaction que la porte s'était entre-bâillée doucement : il la poussa pour entrer précipitamment, et il la referma derrière lui.

Il se trouvait en face d'un vieillard vêtu de la livrée des Templiers, armé d'une halle-

barde et planté debout comme une sentinelle.

— Vous avez grand tort de venir ici, Monsieur, dit à Moufle ce spectre vivant; vous feriez sagement d'en sortir sur-le-champ. — Mon ami, je n'y resterai guère, répondit Moufle en lui glissant un louis dans la main. Je vous demande la permission de visiter ce jardin... — Une pièce d'or! murmura le vieillard, qui n'avait peut-être jamais possédé d'or. Je n'ai rien fait pour avoir droit à tant de générosité de votre part, mon bon seigneur! ajouta-t-il avec l'accent de la reconnaissance, en le suivant pas à pas. Je vous conjure de vous retirer! — Je ne demande que dix minutes pour voir ce jardin, ces vases, ces statues et toutes ces singularités! Laissez-moi seul, je vous prie, et quand j'aurai achevé ma promenade, je vous montrerai que je ne suis point ingrat. — Eh bien! mon bon monsieur, je vais faire le guet à la porte et j'empêcherai qu'on entre tant que vous resterez céans! Mais, pour l'amour de Dieu, ne vous laissez pas prendre, car on vous mènerait d'abord en prison de par le roi.

Moufle n'entendit pas ces derniers mots.

Il avait déjà pénétré plus avant dans le jardin, en cherchant à retrouver l'endroit où il se rappelait avoir déposé le comte de Vermandois évanoui, au sortir de la cave des Templiers.

Cependant il avait une seule circonstance présente à la pensée : quand il arracha le vêtement du comte de Vermandois qui était en péril d'étouffer, il avait jeté, par un mouvement instinctif, non à terre, mais sur un vase de marbre, les habits qu'il enlevait avec précipitation.

Il cherchait donc à reconnaître ce vase de marbre, qu'il se représentait en idée comme le depositaire du précieux parchemin que le comte de Vermandois avait perdu.

Soudain, on heurta violemment à la porte de la rue, et une voix impérieuse se fit entendre, qui ordonnait d'ouvrir au nom du roi.

Moufle ne prit pas garde à cette voix ni à ce tapage; il continuait sa recherche en y appliquant toute la préoccupation de son

intelligence, toutes les impatiences de son désir.

Le gardien de la maison n'ouvrait pas aux gens qui frappaient à grand bruit, mais il courut dans le jardin pour avertir l'imprudent visiteur, qu'il appelait d'un ton plaintif et suppliant.

Moufle venait de découvrir un vase renversé sur son piédestal, auprès d'un banc de pierre sur lequel il crut voir encore le prince étendu sans mouvement, les membres contractés, le visage bouleversé et marqué du doigt de la mort.

C'était une illusion, mais cette illusion le mettait sur la voie. Il s'élança plein d'espoir vers ce vase et il y plongea la main.

Une émotion indicible le fit tressaillir de joie et se traduisit en sourire sur ses traits épanouis; quand il retira sa main, il tenait les lettres de grâce du comte de Chantemerle et de Jérémie Cornouailles.

— Mon bon seigneur! lui disait en gémissant le vieillard, qui l'avait joint au moment même, et qui ne se rendait pas compte de la trouvaille que l'inconnu avait faite sous ses yeux, voici les sergents qui sont à la porte, et qui vont vous prendre. — Mon ami, je t'ai promis de n'être pas ingrat, répondit Moufle, qui avait déployé le parchemin tout moite d'humidité, mais absolument intact, quoique l'encre se fût décolorée et même effacée en certains endroits. — Mon bon seigneur, reprit le pauvre homme, je ne me consolerais jamais de ce que vous irez en prison. — Tiens, mon ami, lui dit Moufle en lui donnant une poignée d'or, il est bien juste que tu participes à cette heureuse rencontre. — Me voilà riche, grâce à vous, mon bon seigneur! s'écria le vieillard avec attendrissement en baisant sa main pleine d'or et l'approchant de ses yeux ébahis à l'éclat du bienheureux métal. C'est de l'or, de l'or! N'êtes-vous pas quelque charitable sorcier, mon bon seigneur? — Si tu es satisfait, mon ami, je le suis encore plus que toi, lui disait Moufle en repliant avec précaution le parchemin dont les sceaux pendants étaient à demi détachés. Maintenant, dépêche-toi de m'ouvrir la porte, que je m'en aille. — N'entendez-vous pas la voix du commissaire?...

Ah! mon bon seigneur, comment parviendrai-je à vous tirer de là? — Quel commissaire? disait Moufle, qui avait serré précieusement les lettres de grâce dans son habit.

— Eh! mon bon seigneur, c'est le commissaire qui s'en vient pour vous arrêter et vous conduire en prison. — En prison? reprit Moufle que cette menace n'avait pas seule-



Vous ne trouverez personne, dit le père Latrouille au sergent. (Page 482.)

ment troublé. Pourquoi me conduirait-il en prison? — Parce que vous êtes un des frères et que vous êtes affilié de l'ordre des Templiers... — Dieu m'en garde! je ne suis pas, n'ai jamais été et ne serai jamais membre de cette société d'ivrognes et de joueurs. —

XIX.

Cependant, mon bon seigneur, on vous trouve dans cette maison où les Templiers venaient faire la débauche. Il y a un ordre de M. le lieutenant de police pour saisir et emprisonner tous ceux qui viendront ici. — Et toi, mon ami, n'es-tu pas le portier de la

31

maison, sinon un des frères servants du nouvel ordre du Temple? — Ah! mon bon seigneur, je suis un honnête homme! On m'a mis là, en effet, pour ouvrir la porte aux gens qui viennent, mais c'est M. le commissaire enquêteur du quartier qui me paie et me nourrit! — Je n'ai rien à craindre du commissaire ni de ses sergents: ainsi, viens ça m'ouvrir la porte de la rue. — Il y a là-bas une issue que je connais, mon bon seigneur; vous feriez mieux de vous en aller de ce côté-là! — Non, te dis-je, je ne veux pas avoir l'air de m'enfuir, et d'ailleurs, ma chaise est dans une rue voisine. — Vous avez tort, mon bon seigneur; ils vous arrêteront comme les autres, fussiez-vous marquis, comte ou baron... Cachez-vous plutôt dans la cave des Templiers; je vous mettrai dehors quand ils seront partis.

Moufle ne savait trop à quel parti s'arrêter.

Comme premier valet de chambre du comte de Vermandois, il croyait n'avoir pas à s'inquiéter d'une mesure de justice dirigée contre les Templiers.

Cependant il craignit que les explications à fournir au commissaire ne le retinssent plus longtemps qu'il ne voudrait, et d'ailleurs, il avait à cœur de ne pas constater son voyage à Paris.

Il accepta donc la cachette que lui offrait le gardien de la maison, et il se blottit derrière un tonneau vide, dans un coin de la salle où s'était faite, un mois auparavant, la grande orgie des Templiers.

Le vieillard, le croyant bien caché, s'en alla, d'un pas hâtif et chancelant, introduire le commissaire et son monde qui s'impatientsaient à la porte de la rue. Ceux-ci entrèrent tumultueusement et se répandirent dans la maison comme une meute de chiens d'arrêt.

Il commençait à faire nuit et l'on distinguait à peine la figure de ces limiers de police, qui flairaient la proie et couraient çà et là.

— St! st! père Latrouille! dit le commissaire au vieillard qui se tenait humblement incliné devant lui, pourquoi tant tarder à ouvrir? — Je dormais, monsieur le commis-

saire! répondit-il avec anxiété, en serrant son or dans ses mains crispées. — Père Latrouille, on ne dort pas lorsqu'on a des devoirs à remplir vis-à-vis de nous. Mais il est entré quelqu'un ici? — Un gentilhomme, à coup sûr, reprit un des sergents, peut-être un seigneur de la cour, certainement un Templier. — Je n'ai rien vu de tout cela, puisque je dormais, répartit le vieux gardien, tremblant de tous ses membres. — St! st! fit le commissaire, il est entré et n'est pas sorti: nous le trouverons bien quelque part, à moins qu'il ne s'évanouisse en fumée... Au fait, ces Templiers se mêlent de sorcellerie, dit-on, et se donnent au diable... — Vous ne trouverez personne, dit le père Latrouille au sergent; vous feriez mieux de déguerpir et de me laisser continuer mon somme.

Mais déjà le valet de chambre du comte de Vermandois s'était repenti d'avoir essayé de se cacher comme un malfaiteur, et dès qu'il entendit entrer dans la cave les gens qui le cherchaient, il se leva, sortit de sa retraite et alla droit à eux.

Ils l'entourèrent, sans porter la main sur lui, et le prièrent, avec déférence, de vouloir bien les suivre.

Moufle obéit sans leur répondre.

Il éprouva néanmoins un vif déplaisir en se voyant au milieu des sergents qui le gardaient à vue, et il s'indigna surtout de traverser Paris en pareil équipage.

La chaise de poste, par bonheur, l'attendait à l'entrée de la rue du Colombier, où il obtint, en glissant un louis dans la manche d'un de ses surveillants, la permission de remonter dans la voiture avec eux.

Le postillon demeura interdit en présence de ce cortège sinistre.

— Ah! Monseigneur! dit-il à Moufle avec impertinence, est-ce que, d'aventure, Votre Seigneurie ne serait qu'un gentilhomme de grands chemins?

Moufle ne répondit pas à cette grossière injure.

Il était profondément irrité contre le sort, et il n'avait pas d'autre pensée que de se soustraire le plus tôt possible à une détention aussi malencontreuse que tyrannique.

Il s'accroupit dans un coin de la voiture,

et le chef de l'escorte se plaça respectueusement auprès de lui, tandis que trois sergents se juchaient derrière la chaise de poste, qui n'était pas faite pour porter tant de voyageurs.

La voiture s'arrêta sous la première voûte, devant le grand guichet de la Bastille.

On entendait des portes s'ouvrir avec fracas, les gonds, les verrous et les serrures gémissant, grondant, criant; on voyait la lueur des torches courir sur les murailles noires, et des ombres mobiles passer dans le rayon lumineux.

Moufle tressaillit et frissonna, comme s'il sortait d'un rêve effrayant; il se sentait pour la première fois inquiet, découragé, accablé.

Le greffier, qui inscrivait le nom du premier valet de chambre du comte de Vermandois sur le registre des écrous, se confondait en doléances, en excuses et en salutations.

Moufle apprit de lui qu'en vertu d'un commandement formel du roi, le lieutenant de police avait ordonné de faire conduire à la Bastille toutes les personnes qui seraient saisies dans l'hôtel de la rue des Marais, où les Templiers tenaient leur chapitre.

Depuis trois jours que l'ordonnance de M. de La Reynie était en cours d'exécution, plus de trente personnes plus ou moins notables, appartenant à la compagnie du Temple, avaient donc été arrêtées sur le lieu même de leurs réunions illicites; le marquis de Biran, le duc de Grammont et d'autres grands seigneurs s'étaient trouvés au nombre des prisonniers: ils avaient été provisoirement rendus à la liberté, après une courte détention et un interrogatoire criminel dans l'intérieur de la prison.

Mais plusieurs des détenus, qui n'avaient pas droit aux mêmes privilèges, en raison de leur naissance bourgeoise, durent fournir caution en argent, pour répondre de l'amende qu'on voulait exiger d'eux au profit des hospices.

On fit comprendre ainsi à Moufle que son arrestation n'étant que le résultat d'une erreur ou d'un hasard inexplicable, il serait libre aussitôt après l'interrogatoire; mais

cet interrogatoire ne pouvait avoir lieu que le lendemain.

Il fallait donc se résigner à passer toute une nuit à la Bastille.

Moufle s'effrayait et se désolait à l'idée de cette nuit de captivité.

Il demanda instamment à voir le gouverneur de la Bastille. On lui répondit que le gouverneur était allé souper chez le lieutenant de police, et qu'il ne rentrerait pas avant minuit, à cause du jeu qui durait fort tard chez M. de La Reynie.

Moufle, las de s'informer, d'insister, de réclamer et de solliciter, se résolut tristement à subir sa mauvaise chance: il accompagna le porte-clefs, espèce de Cerbère à face humaine, qui le conduisit, sans lui adresser une seule parole, dans une grande chambre, au deuxième étage de la tour dite de la Béraudière.

Son plus vif chagrin était de ne pouvoir retourner à l'Ermitage.

Il prêtait l'oreille à tous les bruits qui s'élevaient des profondeurs de la Bastille, et il cherchait à démêler parmi ces voix, ces rumeurs et ces cliquetis confus, le signal de l'arrivée du lieutenant de police, car, tout en désespérant de le voir venir dans la soirée, il se laissait aller par moments à de folles illusions d'espoir.

Il se leva spontanément à plusieurs reprises: il courait à la porte qui restait close.

Il écoutait encore, pour se convaincre qu'il s'était trompé, et il retournait lentement s'asseoir en soupirant.

Huit heures sonnent à la grosse horloge de la cour du Gouvernement, et le tintement lugubre de la sonnerie éveille des échos plaintifs sous les voûtes de la prison.

Le geôlier, agitant son trousseau de clefs, circule d'un pas lourd dans les corridors et les escaliers, en s'arrêtant à la porte de chaque chambre.

— Il est huit heures! s'écrie-t-il d'un accent épouvantable; éteignez vos feux et vos lumières; couchez-vous et dormez.

Moufle ne tint aucun compte de l'avis.

Il continuait à écouter, immobile et attentif, près de la table, où la chandelle brûlait

en pétillant, à cause de l'humidité qui avait imprégné la mèche fumeuse.

Tout à coup un grand bruit se fait au loin dans les cours : les guichets s'ouvrent, des pas résonnent, des voix retentissent.

On vient, on approche.

Le porte-clefs introduit dans la chambre de Moufle un officier, qui le salue avec politesse et qui l'invite à se rendre dans le cabinet de M. de La Reynie.

Moufle se croit déjà libre ; son cœur bat, sa tête s'exalte, ses yeux brillent et ses joues se colorent.

Il suit cet officier, il le devance même : il est impatient de paraître devant le lieutenant de police, qui va enfin le faire sortir de prison.

Mais ses craintes renaissent et ses espérances chancellent, quand il se trouve en face de ce magistrat, dans une petite salle basse, voûtée, aux murailles nues et froides, qui n'ont pas d'autre ornement qu'un crucifix de buis, entre deux vieux tableaux de sainteté, peints sur panneaux et encadrés de bois noir.

Le lieutenant de police avait une petite tête, ensevelie sous une énorme perruque à marteaux, dont la couleur noire faisait ressortir le teint blafard et terne de son visage éternellement inanimé, à l'exception de ses yeux, qui semblaient des charbons ardents sous ses épais sourcils grisâtres.

Moufle éprouva un serrement de cœur à l'aspect de ce vieillard austère, qui l'attendait comme dans un tribunal.

— C'est vous qui êtes le premier valet de chambre de M. le comte de Vermandois ? lui demanda froidement le lieutenant de police. — Oui, Monsieur ! répondit Moufle, qui se sentit dominer par l'influence de respect et de terreur que M. de La Reynie exerçait sur les plus grands personnages. — C'est vous qu'on a surpris et arrêté dans la maison des Templiers de la rue des Marais, au faubourg Saint-Germain ? continua du même ton le magistrat. — Oui, Monsieur, répondit Moufle, qui s'empressa de se disculper ; mais je n'étais entré dans cette maison...

Il n'acheva point et baissa les yeux, en

cherchant à donner un motif plausible à sa présence dans cette maison suspecte.

Le regard flamboyant de M. de La Reynie l'avait empêché de s'excuser par un mensonge ridicule.

Ce dernier parcourait des papiers étalés sur la table.

— C'est vous, lui dit-il d'un accent glacial, c'est vous qui avez accompagné M. le comte de Vermandois à l'orgie du 7 septembre courant, dans cette maison de la rue des Marais ? — Oui, Monsieur !... repartit discrètement Moufle, qui craignait de se compromettre, et surtout de compromettre le prince. — Avez-vous connaissance de l'enlèvement d'une fille protestante qui était enfermée au couvent de l'Ave-Maria par ordre du roi ? — Voilà une étrange question, monsieur le lieutenant de police ! reprit Moufle, qui ne put dissimuler entièrement son émotion, que trahissaient le tremblement de sa voix et l'altération de ses traits. — Pas si étrange, ne vous déplaît ; au reste, répondez comme il vous plaira. Ce n'est pas vous qui avez aidé la fuite de cette fille ? — Monsieur ! s'écria Moufle tout à fait décontenancé. Je ne pouvais être à la fois dans ce cabaret de la rue de Jouy et... — C'est vous qui avez acheté, sous un faux nom, à l'intendant de madame la marquise de Montchevreuil, une petite maison de plaisance, dite l'Ermitage de la Madeleine, sise dans la forêt de Fontainebleau, près du port de Valvins ? — D'où savez-vous, Monsieur ? interrompit Moufle avec stupeur. Il est vrai... Cette maison était à vendre depuis longtemps, et personne n'en voulait, à cause des vipères qui foisonnent vers cet endroit-là... J'ai fait un très-bon marché... — Je l'entends bien ainsi ! Le contrat de vente a été passé le 17 août en l'étude de M^r Tambonneau, notaire royal. — Je regrette vivement de vous avoir dérangé, dit Moufle avec dépit, pour vous occuper de pareilles opérations ! — N'avez pas tant de regret, je vous prie, et poursuivons : ce n'est pas vous, certainement, qui auriez enlevé mademoiselle de Chantemerle, dans la nuit du 16 au 17 août, pour la cacher dans cette maison, que vous achetiez en hâte le soir du 17 ?

Mouffe, atterré, écrasé par la logique impitoyable de cette enquête, n'eut pas la présence d'esprit de répondre de manière à détourner les soupçons du lieutenant de police, qui prenait des notes à chaque instant.

Il demeura interdit et silencieux, se consultant tout bas, et se préoccupant surtout des embarras dans lesquels le comte de Vermandois allait se trouver, la retraite de Louise étant découverte et son enlèvement n'étant plus un mystère.

— C'est vous, reprit l'inflexible lieutenant de police, c'est vous qui avez excité la compassion de M. le comte de Vermandois en faveur des protestants du Dauphiné, et notamment du sieur de Chantemerle? — Je n'ai qu'un mot à répondre à cette insinuation; je suis et resterai bon catholique. — C'est vous, poursuivit M. de La Reynie, c'est vous qui avez poussé ce jeune prince à solliciter la grâce du comte de Chantemerle auprès de Sa Majesté? — Ce n'est pas moi, Monsieur; mais, si c'était moi, je m'en glorifierais... Aussi bien, ajouta-t-il en éplânt à son tour les impressions et les pensées du lieutenant de police, Sa Majesté n'a point attendu les sollicitations de Son Altesse pour signer la grâce de M. le comte de Chantemerle. — Ces lettres de grâce, dont vous voulez parler, n'ont jamais existé, et le roi n'appréhende pas qu'on les lui représente. — On les lui représentera, Monsieur, dit solennellement Mouffe. On les représentera, ajouta-t-il d'un air plus indifférent, quand il sera temps d'en réclamer la teneur. — Soit! ce n'est pas notre affaire! reprit tranquillement M. de La Reynie! soupçonnant que Mouffe pouvait bien avoir quelque renseignement particulier sur ces lettres de grâce, qui devaient être fausses si elles existaient. Puisque vous savez, dit-il brusquement, en quel lieu se cache mademoiselle de Chantemerle, ne savez-vous point où trouver son père? — Je ne sais rien, murmura Mouffe avec tristesse et découragement; je ne sais rien que je puisse vous dire, mais je vous jure que vous apprendrez du nouveau, si vous me faites conduire à Versailles, chez Son Altesse... — Pas ce soir, car il se fait tard et vous arriveriez après le

coucher de M. le comte de Vermandois. Demain, peut-être... — Monsieur le lieutenant de police! dit Mouffe, qui eut enfin recours à la prière, je vous conjure de me faire sortir d'ici ce soir même. — Je le voudrais que je ne le pourrais! Il faut que j'en réfère au roi, qui juge et décide seul dans cette affaire des Templiers. — Il s'agit bien de Templiers! s'écria Mouffe perdant patience. Je vous offre toutes les cautions et garanties valables... — En fait de caution, il n'en est pas de meilleure que celle de M. le comte de Vermandois pour son premier valet de chambre; mais je ne saurais rien faire sans l'ordre du roi... Demain je reviendrai vous interroger... — Demain! Vous me retenez en prison comme un mauvais sujet, comme un criminel! Vous me faites ce déshonneur... — Il n'y a pas de déshonneur à loger une nuit au château de la Bastille. De plus grands que vous, monsieur Mouffe, y ont demeuré, qui, je l'espère pour vous, étaient aussi plus coupables. Bonsoir donc, Monsieur!

On ramena Mouffe dans sa prison, et le porte-clefs lui accorda dix minutes pour se mettre au lit avant d'éteindre sa lumière.

Enfin, accablé de fatigue, épuisé de force morale, il finit par s'assoupir.

Soudain son sommeil, lourd et anxieux, est interrompu par le roulement des verrous et le grincement des clefs dans les serrures.

Il se soulève sur son séant, lorsque la porte de la chambre s'ouvre.

Il voit entrer deux hommes, que la faible clarté de la lanterne qui les éclaire ne lui permet pas d'abord de distinguer et de reconnaître.

Il s'imagine que ce sont des voleurs, des assassins, et il s'apprête à se mettre en défense.

Mais il entend la voix du porte-clefs qui les conduit, et il ne tarde pas à s'assurer que ce sont des compagnons de captivité qu'on lui amène; il se recouche alors, et il se soumet malgré lui à cette cohabitation gênante, sinon dangereuse, avec des étrangers, peut-être avec des malfaiteurs.

Il écoute, en feignant d'être endormi.

— Seigneur! Seigneur mon Dieu! s'écrie solennellement un des deux nouveaux venus,

en s'agenouillant au milieu de la chambre; c'est ici votre temple, c'est ici votre autel, c'est ici le sanctuaire de la persécution des enfants d'Israël. Nous aurons un cœur d'airain dans l'épreuve du martyre. — Je serais plus résigné à mourir, murmura l'autre prisonnier, si je savais que ma fille doit persévérer dans notre sainte religion jusqu'au trépas!

Mouffe avait reconnu le comte de Chantemerle et le pasteur Jérémie Cornouailles.

V.

Louis XIV marchait d'un pas précipité dans les allées d'un bosquet du parc de Versailles.

Il était en proie à une des plus vives émotions qu'il eût jamais éprouvées.

Sa respiration sifflante soulevait avec effort sa poitrine oppressée; son regard fixe et menaçant restait abaissé vers la terre, sans rien voir; des mouvements convulsifs parcouraient tout son corps; les traits de son visage, violemment crispés, exprimaient l'indignation et la fureur.

Derrière lui, le dauphin suivait, à peu de distance, l'air abattu, l'œil éteint, la bouche béante; son maintien timide et indécis trahissait autant d'embarras que de tristesse.

On eût dit un coupable en face de son juge.

Les yeux de Louis XIV lançaient des éclairs; il avait les mâchoires serrées et les lèvres comprimées; il fermait les poings et faisait toujours manœuvrer en l'air sa terrible canne.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas tué? s'écria-t-il d'un accent formidable. Oui! pourquoi ne l'avez-vous pas tué? — Sire, j'en ai eu la pensée, mais je ne l'ai point osé! répondit le dauphin qui n'avait pas encore levé son regard vers le roi. — Le malheureux a porté la main sur vous, sur le dauphin de France, sur l'héritier de la couronne! c'est un crime de lèse-majesté! Vous étiez seul, ajouta le roi, et vous pouvez certifier que personne au monde n'a été témoin de ce fait? — Personne, Sire, bien que M. le chevalier de

Lorraine fût près de là; mais il n'a rien vu; il ne s'est pas même douté de ce qui venait de se passer, quand il est survenu au bruit de la dispute. Je me suis bien donné de garde de lui en rien dire! — C'est un châtement, Monsieur, que le ciel vous a envoyé pour vous apprendre à ne plus fréquenter le chevalier de Lorraine. — M. le chevalier de Lorraine, Sire, est un des plus fidèles serviteurs de Votre Majesté... — Jurez-moi qu'il vous a frappé au visage! Jurez-moi qu'il vous a donné un soufflet! — Je le jure, Sire! répondit le prince, en prêtant à son affirmation un caractère solennel; je le jure! — Monsieur, dit le roi en pesant chacune de ses paroles, Monsieur, voici ce que vous ferez: oubliez ce qui s'est passé... — Que j'oublie une pareille injure! s'écria le prince, qui s'imagina que le roi lui commandait de pardonner au comte de Vermandois et refusait de le venger. Si Votre Majesté ne m'accorde pas la réparation d'honneur qu'il faut, je la supplie de me permettre de provoquer en duel l'auteur de l'offense que je dois laver dans son sang ou dans le mien. — Un duel! murmura le roi, qui repoussait ce moyen de représailles qu'il avait rigoureusement condamné par ses édits. Les duels sont interdits dans mon royaume sous peine de bannissement et même de mort. — Mais enfin, Sire, je ne puis conserver, moi, dauphin de France, la trace d'un soufflet sur ma joue? — C'est au roi de faire la vengeance et la réparation. Observez donc mes ordres, Monsieur, avec un zèle religieux. Il sera fait bonne justice de l'auteur du crime de lèse-majesté; j'y tiendrai la main comme roi. Mais vous, Monsieur, ne vous entremêlez plus de cette affaire, qui n'est plus la vôtre, puisque j'en fais la mienne. Ayez soin, sur votre honneur, de ne jamais révéler à nul être vivant cette déplorable histoire; ensevelissez-la en votre mémoire, comme dans une tombe. Retournez cependant à Meudon, et demeurez-y jusqu'à ce que je vous mande... Mais j'y songe! dit-il tout à coup en reculant avec des signes d'inquiétude et de mécontentement; vous arrivez de Meudon et nous apportez la rougeole! — Je viens de Fontainebleau, Sire, et n'ai fait que passer à

Meudon une nuit, sans voir personne, à cause de la rougeole qui y est, dit-on. — Tenez, Monsieur, vous dirai-je votre fait en trois mots : si vous fussiez demeuré à Versailles, rien de tout ceci ne serait advenu, et, qui plus est, je n'appréhendrais pas à cette heure que vous nous ayez donné la rougeole ! — Mais vous ne m'avez pas fait savoir, Sire, en quel lieu il vous plait que j'aille ? — Restez céans ; voyez Fagon, et contez-lui votre cas, c'est-à-dire le danger qu'il y aurait pour vous et pour nous à ce que vous soyez malade de la rougeole, à l'instar du petit duc de Bourgogne. Vous aviez bien affaire, vraiment, d'aller à Meudon. — Sire, je vais m'enfermer dans mon appartement, en attendant vos ordres ; je ne verrai personne ; je n'irai et ne viendrai que d'après le commandement de Votre Majesté.

Le dauphin, pour obéir au roi et pour se rassurer lui-même contre l'épidémie, était fort sérieusement absorbé par des ordonnances d'apothicaire, quand le chevalier de Lorraine, qui ne s'aventurait pas souvent à pénétrer dans l'intérieur du château de Versailles, au mépris de l'interdiction royale, se glissa dans l'appartement du prince, qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs jours.

— Voici du nouveau, Monseigneur ! s'écria le chevalier de Lorraine, qui entra sans frapper et qui vint s'asseoir familièrement à côté du prince. — Ah ! c'est vous, chevalier ? répartit le dauphin, qui avait rougi, s'imaginant que sa querelle avec le comte de Vermandois était connue à la cour. — C'est moi, Monseigneur, et mieux encore, c'est notre rebelle, notre fugitive, notre diablesse, par la mordieu ! Fanchon, enfin ! — Elle prend bien son temps, en vérité ! Le roi m'a mis aux arrêts dans mon appartement, pour que je me traite contre la rougeole ? — Eh bien, Monseigneur, vous vous préserverez de la rougeole plutôt que de la Raisin. Elle vous cherche, elle veut vous voir ! — Fanchon m'a fait un tour pendable et je ne la verrai de ma vie. Ne me parlez pas de cette vilaine qui donne mon portrait à mon pire ennemi ! J'avais oublié son méfait, tant je suis bénin ! Mais voici que la mémoire et avec elle le désir de punir cette infidélité,

cette déloyauté, cette perfidie... — Elle venait peut-être vous apporter des nouvelles de ce portrait, qu'elle aura perdu et retrouvé !... — S'il était vrai qu'elle eût fait le voyage de Versailles pour s'excuser de sa lâche conduite et pour me demander pardon ! — Eh bien, Monseigneur, je m'en vais vous l'amener ; cela vous distraira et vous vaudra mieux que toutes les médecines. — Un moment, chevalier ! Je suis encore indécis et perplexe. C'est la première fois que Fanchon va être admise dans mes appartements ; et si le roi le savait, si madame de Maintenon le savait, si M. de Vermandois le savait !... — La belle affaire ! Votre Altesse ne peut-elle donner des audiences aux gens qui viennent solliciter des grâces ? — Mais vous ne m'avez pas dit la grâce que la Raisin veut obtenir de moi ? — Elle m'en a touché deux mots en courant, et il me semble qu'elle vous expliquera la chose mieux que je ne puis faire. Il s'agit d'un gentilhomme protestant qui est condamné à mort et qu'on a mis à la Bastille... — Que le diable emporte ces protestants ! mauvaise cause que celle-là !... Faites qu'elle retourne à Paris, chevalier. — Elle n'y retournera, Monseigneur, qu'après avoir vu Votre Altesse, et elle est là qui attend qu'on lui ouvre ! — Elle est là ? dit le dauphin, montrant la porte dérobée que le chevalier de Lorraine lui désignait. Puisqu'elle est là, pourquoi n'entre-t-elle point ?

Le chevalier alla ouvrir la porte, qui était fermée en dedans, et il fit entrer la Raisin, en barrant le passage à mademoiselle de Chantemerle, qui allait entrer aussi, et qu'il repoussa presque brutalement dans le cabinet, où il voulut s'enfermer seul avec elle.

Mademoiselle de Chantemerle conçut un tel effroi de se trouver séparée de sa compagne et gardée à vue par un seigneur dont l'air hardi et narquois n'inspirait guère la confiance, qu'elle n'eut plus d'autre pensée que de s'enfuir.

Elle ferma sur elle plusieurs portes, et elle se trouva ainsi à l'abri de la poursuite, mais tout à fait égarée dans ce vaste palais, où elle n'avait jamais mis le pied.

Elle était à son insu dans les dépendances de l'appartement de madame de Maintenon.

Fatiguée de la route, de démarches actives et surtout d'émotions, l'isolement et le silence la disposèrent au sommeil; elle s'endormit profondément.

La Raisin s'était élancée dans la chambre du dauphin, sans regarder si mademoiselle de Chantemerle la suivait.

Elle arriva jusqu'au prince, qui essayait de se faire un maintien froid et austère pour la recevoir; elle le regarda fixement, et, pour entrer en matière, elle éclata de rire, en lui adressant la moue la plus provoquante et la plus malicieuse. — Il n'y a pas de quoi rire! lui dit le dauphin, un peu décontenancé de ce prélude; riez, riez, Madame, si telle est votre envie. — Je ne rirai donc pas, Monseigneur, s'il vous déplaît que je rie; et je pleurerai même, en cas que cela vous puisse agréer. — Je ne veux pas non plus que vous pleuriez, Madame, mais, certes, je n'ai pas cœur à rire, lorsque je vois les conséquences que vous faites... — Quelles conséquences, Monseigneur? Soyez-moi plus indulgent, mon cher prince, et ne me grondez pas de la sorte devant la belle enfant que je vous amène.

La Raisin pensait que mademoiselle de Chantemerle était entrée à sa suite dans la chambre; elle ne fut pas peu étonnée de ne plus la voir derrière elle, quand elle se retourna pour la présenter au prince.

Elle fit mine de l'aller chercher, en rouvrant la porte, par laquelle le chevalier de Lorraine était sorti; mais elle n'aperçut personne dans ce cabinet, où elle croyait les trouver l'un et l'autre.

Le dauphin, avec un geste d'impatience, la rappela auprès de lui, et la força de s'asseoir sur un petit tabouret, qu'il dominait de toute la hauteur de son grand fauteuil, dans lequel il se posa majestueusement d'un air de Minos.

— D'abord, pour ne pas rompre les chiens quand je vous interrogerai, dites-moi tout de suite ce que vous avez à me dire pour vos protestants. — M. le chevalier de Lorraine, m'est avis, a brouillé tout, en vous parlant de l'objet de ma visite. Premièrement je ne pense pas que Votre Altesse se soucie de se mêler des affaires des protestants. — Ce sont de dangereux amis, et le roi ne me pardon-

nerait pas de m'intéresser à ces gens-là, qui ont toujours maille à partir avec la justice.

— Il y a un seigneur protestant du Dauphiné, nommé le comte de Chantemerle...

— Qui a été condamné à mort pour crime de rébellion contre les troupes de Sa Majesté? J'ai ouï parler de ce grand criminel, qui était en fuite, et qu'on a enfin découvert dans le château de Fontainebleau où il se tenait caché. — Il me faut la grâce de M. de Chantemerle; il me la faut, parce que je l'ai promise, et que je ne dois pas moins à qui m'a sauvé la vie! — Vous l'avez promise? objecta le prince, de plus en plus étonné. Qui donc vous sauvé la vie? — C'est mademoiselle de Chantemerle, la fille du pauvre gentilhomme qu'on a condamné et qui est à la Bastille. — Mademoiselle de Chantemerle vous a sauvé la vie?... Oui-da!... Qui est donc cette demoiselle? — Morgué! ne le savez-vous pas? C'est la maîtresse de M. le comte de Vermandois. — La maîtresse de M. de Vermandois! répéta le dauphin, tout ébahi de cette nouvelle inattendue.

La Raisin se dirigea de nouveau, avec assurance, vers le cabinet, dont la porte était restée entr'ouverte; elle espérait y rencontrer mademoiselle de Chantemerle.

— Elle est venue avec moi, dit-elle d'un ton d'impératrice; elle m'a suivie jusque dans ce cabinet, elle vous expliquera mieux que moi son affaire... — Je ne veux pas la voir! s'écria le dauphin qui courut fermer au verrou la porte dérobée par laquelle la Raisin était entrée. Je ne veux pas voir, ajouta-t-il en proie à une vive agitation, je ne veux pas voir les personnes qui viennent de la part de M. de Vermandois! — M. de Vermandois n'est pour rien dans la démarche de mademoiselle de Chantemerle; c'est moi, c'est moi seule qui vous l'amène, c'est moi seule qui lui ai promis que vous obtiendriez la grâce de son père! — Ah! M. de Vermandois se permet d'avoir des maîtresses! se disait-il, en méditant quelque vengeance sournoise. — Vous en avez bien, vous! répartit courageusement la Raisin. Ça, Monseigneur, êtes-vous disposé à dégager ma parole? — Et vous dites que cette demoiselle vous a sauvé la vie? répliqua le prince qui devint

sombre et menaçant. N'est-ce pas de M. de Vermandois que vous entendez parler, plutôt que de sa maîtresse? — M. de Vermandois? je ne le connais pas et ne l'ai vu qu'une fois, vous présent, dans la forêt de Fontainebleau. — Vous ne le connaissez pas, et cependant vous lui avez donné mon portrait. — Qu'est-ce? répondit-elle en rassemblant ses souvenirs. Votre portrait! j'ai eu le malheur de le perdre, en effet. — Si vous l'avez perdu, c'est M. de Vermandois qui l'a trouvé, et il m'a voulu faire croire qu'il le tenait expressément de votre bonne volonté... — Il a menti, morgué, et je le lui dirai en face, devant vous!.. Ouais, ajouta-t-elle en s'animant de dépit et d'indignation, ce n'est donc pas un gentilhomme que ce Vermandois, qui ment et qui déshonore les femmes? — Non, ce n'est pas un gentilhomme, c'est un bâtard! murmura le dauphin qui cherchait de l'écho dans un profond ressentiment contre ce prince. Va, ma Fanchon, efforce-toi de le haïr et de le mépriser autant que je fais! — Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous le haïssez, vous; mais moi, il ne m'a pas fait de mal, si ce n'est de m'avoir volé votre portrait et de prétendre qu'il le tient de ma main, le traître! — Tu dois le détester si tu m'aimes, Fanchon, car il m'a fait la plus cruelle offense... — Il vous a offensé, ce méchant prince! dit la Raisin en se rapprochant du dauphin avec câlinerie. — Oui, il m'a insulté, il a osé porter la main sur moi, l'insolent! — Jour de Dieu! Monseigneur, et vous ne l'avez pas tué comme un chien galeux? Mais sans doute vous vous êtes battu en duel... — Silence! qu'on ne t'entende pas!... tu vois l'outrage, ma mie : tu sauras bientôt la vengeance. — Dieu fasse qu'elle soit éclatante et digne de vous! Que m'ordonne maintenant Votre Altesse? — De retourner à Paris tout à l'heure, de bien jouer tes rôles, de me garder un peu d'amitié, et d'être fidèle à Raisin.

La comédienne demeurait interdite quoi qu'elle fût accoutumée aux boutades fantaisiques et bizarres du dauphin.

Elle s'apprétaît à lui adresser d'amers reproches, quand le bruit qui se faisait dans les antichambres la détourna de ses préoccupations.

Le prince avait reconnu aussitôt la cause de ce bruit inusité.

Il pâlisait, il rougissait, il allait et venait, en donnant les signes d'une violente émotion; il cherchait à prendre un parti et ne savait auquel s'arrêter.

— Sortez, sortez sur-le-champ ou nous sommes tous perdus! disait-elle en poussant la Raisin vers un coin de la chambre sans issue. — Bonté de Dieu! qu'est-ce donc? répondait la comédienne, étonnée et irritée de ce brusque changement de ton et de manière d'être. — Ne sortiras-tu? malheureuse! reprit-il en la forçant de se blottir dans la ruelle du lit. Je te renierai comme si je ne te connaissais pas! Et toi, Fanchon, sur ta vie, garde-toi de prétendre me connaître! Je ne sais plus qui vous êtes, ma mie, car voici le roi!

VI.

C'était Louis XIV, en effet, qui, contrairement à toutes ses habitudes, venait en personne voir le Dauphin dans son propre appartement et jusque dans sa chambre à coucher.

Dès que le roi avait paru, sans s'être fait annoncer, il y avait eu un tel trouble, une telle surprise parmi les officiers et les domestiques du prince, que personne n'avait osé l'aller prévenir.

Le Dauphin accourut à la rencontre de son père jusque sur le seuil de sa chambre; mais il fut obligé de se retirer en arrière, parce que le roi entra brusquement et referma la porte derrière lui en laissant dehors M. de Noailles.

Louis XIV croyait être seul avec le prince, il avait le visage sombre et refrogné, le regard sévère et le geste impatient.

Le Dauphin restait, devant lui, la tête basse et l'air contrit.

— Eh bien! Monsieur, vous n'êtes point encore habillé? dit le roi, qui ne demandait qu'à répandre sa mauvaise humeur sur tout le monde et sur toute chose.

Le roi s'était assis majestueusement dans le plus grand fauteuil, placé au pied du lit

devant la balustrade qui formait la ruelle ou l'alcôve : il tournait ainsi le dos à la Raisin, qui se divertissait de la situation au lieu de s'en épouvanter, et qui, par moments, allongea la tête entre les rideaux en faisant la moue au Dauphin que cette espèce de bravade mettait hors de lui.

— Sire, je vous conjure de partir sans moi... répondit le prince dont l'émotion allait croissant. Je vous aurai bientôt rejoint... — Non, Monsieur, reprit le roi avec un redoublement d'obstination. Je n'entends pas que vous paraissiez seul, avant que vous ayez eu justice de l'offense du comte de Vermandois; il ne faut pas qu'on puisse supposer que je vous abandonne ou que je néglige de maintenir, envers et contre tous, les prérogatives de la Majesté royale... — Mais, Sire!... dit le Dauphin qui essaya d'un prétexte assez peu convenable pour obtenir de ne point accompagner le roi. — Quoi? Que voulez-vous dire par là? répliqua Louis XIV qui exigeait toujours des explications catégoriques, et qui ne daignait pas abaisser sa dignité jusqu'à paraître comprendre à demi-mot, même avec l'aide de la pantomime la plus expressive. — Sire! murmura le prince qui rougissait d'être contraint de sortir des réticences, j'ai pris, suivant votre ordre, une furieuse médecine.

Cet aveu, dépouillé d'artifice, n'avait rien que de naturel et d'ordinaire à la cour de Louis XIV, où la pudeur du langage et de l'imagination n'atteignait pas encore ces menus détails de la vie privée.

Mais ce prétexte trivial, que le prince avait inventé pour faire sortir le roi, parut si plaisant à la Raisin, qu'elle ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Louis XIV resta comme interdit de ce qu'on avait osé rire en sa présence, avant de savoir qui riait ainsi.

Le Dauphin, désespéré de la découverte qui allait avoir lieu, demeurait abasourdi, les yeux fixés sur le rideau qu'il voyait s'agiter, et dont les plis accusaient les formes d'une personne cachée. Il eût voulu pouvoir s'enfoncer sous terre pour se dérober à la colère de Louis XIV.

— On a ri! s'écria le roi en se levant d'un

bond et en brandissant sa canne ainsi qu'une épée. On rit encore! — Sire! dit le Dauphin qui cherchait une excuse pour son propre compte; il faut que quelqu'un se soit caché dans cette chambre. — Assurément! reprit le roi, qui désignait l'endroit d'où partaient encore quelques murmures de rire. N'est-ce point un guet-apens? — Votre Majesté est seule, sans gardes et sans suite... nous ferions mieux de nous en aller hors d'ici... — Non, il n'y a point de danger; car, m'est avis, les gens malintentionnés ne rient pas... — Qui va là? cria-t-il d'un accent impératif. — Sire, Votre Majesté appelle? dit le duc de Noailles, qui accourut à la voix du roi. — Monsieur de Noailles, voyez donc s'il n'y a pas quelqu'un derrière ce rideau!

La Raisin n'attendit pas que le capitaine des gardes vint la débuser de sa cachette.

Elle en sortit d'elle-même et elle alla se jeter aux pieds du roi.

Louis XIV lança à son fils un coup d'œil foudroyant, après avoir examiné cette petite personne qui, tout agenouillée qu'elle était, ne se recommandait guère par la décence et l'honnêteté de son maintien. La comédienne se montra à visage découvert.

— Quelle est cette femme? demanda d'un ton sévère Louis XIV, qui interrogeait du regard le Dauphin, tremblant devant lui. — Sire, répondit le prince, à qui la présence d'esprit faisait défaut complètement: j'ignorais, je vous jure, que cette demoiselle... — Monsieur! s'écria le roi avec emportement, auriez-vous des maîtresses?... Vivez-vous dans le libertinage comme M. de Vermandois? — Sire, répondit le Dauphin, à qui le nom du comte de Vermandois suggéra tout à coup un prétexte d'excuse, c'est M. de Vermandois qui m'a fait intercéder par cette demoiselle...

— Intercéder? interrompit le roi, qui se sentait porté à mettre le Dauphin hors de cause, et qui ne cherchait qu'à faire retomber son ressentiment sur le comte de Vermandois. Pourquoi cette intercession? — Sire, je suis comédienne dans la troupe des comédiens ordinaires de Votre Majesté, répondit la Raisin, que l'aspect de Louis XIV n'avait pas frappée de stupeur et qui conservait toutes les ressources de son esprit. Votre Majesté

a daigné m'applaudir de ses mains royales...

— Je ne sais qui vous êtes, comédienne ou intrigante, et je veux connaître ce que vous venez faire dans un de mes palais, et qui plus est dans l'appartement de M. le Dauphin... — Sire, je n'ai pas fait de mal ! répondit la comédienne, qui commençait à s'inquiéter de la colère qu'elle voyait briller dans les yeux du roi. Je suis Fanchon Pitel, femme Raisin, et j'ai eu l'honneur de jouer souvent avec mon mari, en présence de Votre Majesté... — Ce n'est pas la question, s'il vous plaît ! reprit Louis XIV en frappant sur le plancher avec sa canne. Je prétends savoir ce que vous faisiez ici, quand je suis arrivé ! — Sire, cette demoiselle est entrée céans malgré moi ! dit le Dauphin, qui empêcha la comédienne de répondre et qui lui fit signe de se taire ; elle y est restée aussi à mon insu. Elle venait présenter une supplique pour des protestants... — J'entends, dit le roi : ce sont des protestants du Dauphiné, au sort desquels M. de Vermandois s'intéresse. Il y a un certain comte de Chantemerle... — Oui, Sire, répliqua la Raisin, qui jugea que l'occasion était bonne pour se faire bien venir du roi. — Taisez-vous, Madame, interrompit Louis XIV, et laissez parler le Dauphin, en attendant qu'on vous interpelle à votre tour. — C'est, en effet, un certain comte de Chantemerle !... dit le Dauphin, qui n'hésita pas à rejeter tous les torts sur le comte de Vermandois. La Raisin, qui est une fille prudente, n'a pas fait cette démarche sans y être poussée... — Par M. de Vermandois, sans doute ? demanda vivement le roi. Je vois que M. de Vermandois a fort à cœur la grâce du comte de Chantemerle. — C'est lui qui a déterminé la pauvre Raisin à s'en venir solliciter cette grâce... — Emmenez cette fille ! interrompit Louis XIV en s'adressant au duc de Noailles ; elle est bien dangereuse, et je la crois capable des plus méchants tours. — Est-il possible que vous, Monsieur, vous vous commettiez avec de pareilles créatures ! ce serait à faire à M. de Vermandois. Mais vous ! le Dauphin de France ! vous, mon fils !... — Sire, elle a pénétré ici sans que j'aie été prévenu, dit le Dauphin en baissant la voix, et elle y est

restée sans doute pour surprendre ce que vous alliez dire au sujet de M. de Vermandois. — En vérité ! répliqua le roi, que cette réflexion parut préoccuper, mais dans quel intérêt ? quel était le but de son espionnage ? M. de Vermandois a-t-il quelque accointance coupable avec cette chevalière d'industrie ? — Je n'en jurerais pas !... dit le Dauphin qui avait hâte d'échapper au regard inquiétant de son père. M. de Vermandois avait des maîtresses, et ces femmes de théâtre sont de redoutables sirènes... — Monsieur le duc ! cria Louis XIV en rouvrant la porte par laquelle le maréchal de Noailles venait de sortir avec la Raisin. Cette fille est une débauchée, et j'entends qu'elle soit punie ! On l'enfermera donc aux Madelonnettes, ou aux Filles-Repenties !

On entendait les cris, les sanglots et les plaintes de Fanchon, que le duc de Noailles avait remise entre les mains des gardes.

Le Dauphin, que ne retenait plus dans sa chambre la crainte d'y laisser la Raisin en présence du roi, obtint la permission d'aller achever sa toilette, pendant que le duc de Noailles tiendrait compagnie au roi, avant d'accompagner le roi chez madame de Maintenon.

— Je vous accorde dix minutes, lui dit Louis XIV en le congédiant : je suis fâché que vous n'ayez pas vu ce matin votre confesseur : il vous eût préparé à notre conférence d'État.

Le chevalier de Lorraine, qui avait ses entrées libres dans l'appartement du Dauphin, arriva pendant qu'on l'habillait.

Il était radieux, et il semblait impatient de s'entretenir avec le prince, qui alla au-devant de son désir, en faisant retirer les valets de chambre.

— Vos services, mon cher chevalier, me viennent bien à point : cette malheureuse Raisin s'en va aux Madelonnettes ! — Aux Madelonnettes ! répéta le chevalier en éclatant de rire. Oh ! la bonne aubaine pour les Madelonnettes ! — Ne riez pas si fort, car le roi n'est pas loin et pourrait nous entendre. Oui, chevalier, elle est aux Madelonnettes, cette infortunée Fanchon, à moins qu'elle ne soit aux Filles-Repenties ! Mais nous ne

l'y laisserons pas longtemps, si faire se peut. — Je m'y engage, Monseigneur, et la chose me sera facile, d'autant que je suis dans les bonnes grâces de M. de Louvois, qui m'a fait prier de venir le trouver au sortir du conseil. Quel est ce conseil extraordinaire qui doit se tenir chez madame de Maintenon?

Le Dauphin ne pouvait continuer cet entretien : le délai de dix minutes qui lui avait été accordé pour sa toilette était passé. Louis XIV, perdant patience, frappait de sa canne le parquet, qui retentissait aussi sous son talon rouge.

Le duc de Noailles alla, par l'ordre du roi, heurter à la porte de la pièce où était le dauphin, qui n'eut que le temps de prendre rendez-vous avec le chevalier de Lorraine pour le soir même.

Le dauphin se hâta de rejoindre le roi, qui lui adressa quelques reproches sur sa lenteur et sa paresse, après quoi ils s'en allèrent ensemble, par les grands appartements, jusqu'à l'appartement de madame de Maintenon.

Lorsqu'ils y arrivèrent, les trois personnes qui avaient été mandées s'y trouvaient déjà réunies.

C'étaient Louvois, Le Tellier, le père La Chaise.

— Messieurs, dit le roi en ouvrant la séance, vous ignorez encore le motif considérable qui m'a fait vous appeler en conseil : avant que de vous entretenir, j'exigerai de vous le serment de ne jamais révéler à personne au monde le secret d'État, duquel nous allons nous occuper. — A quoi bon un serment ? reprit brusquement Louvois en haussant les épaules. Est-ce que tout ce qui touche au gouvernement du royaume n'est pas secret d'État et nous appartient autrement qu'à titre provisoire de dépôt sacré et inviolable ? — Il est des secrets d'État, Monsieur, qui sont plus sérieux que d'autres, dit le roi avec une impatience contenue ; il en est qui intéressent l'honneur de la majesté royale.

Il se fit un silence solennel dans l'assemblée.

Tous les assistants s'entre-regardaient et prêtaient l'oreille.

Le dauphin attendait l'invitation du roi

pour prendre la parole : celui-ci eut un scrupule, et, remarquant que la fenêtre était toute grande ouverte vis-à-vis de lui, il se leva pour aller la pousser et il revint s'asseoir.

Madame de Maintenon leva les yeux vers la ruelle de son lit et resta un moment attentive à un bruit qui s'était fait dans ses cabinets.

Elle avait cru entendre des pas, et même un soupir ; mais elle se rassura, en pensant que ce ne pouvait être que la marquise de Montchevreuil.

— Messieurs ! dit le roi, j'ai voulu vous consulter sur un des faits les plus graves, les plus énormes, qui se soient produits depuis le commencement de mon règne. Je vous ai appelés comme des juges souverains pour décider absolument sur une offense que la Majesté royale a reçue, et dont elle réclame justice. Voici la chose en peu de mots : M. de Vermandois, possédé sans doute du malin esprit, s'est emporté d'une odieuse manière contre M. le dauphin, qui sera mon légitime successeur, et qui, dès maintenant, porte en lui le caractère sacré d'un roi. — Quelle offense ? demanda brusquement Louvois, dont l'esprit actif et pénétrant avait déjà deviné le fait à travers les circonlocutions que Louis XIV employait pour ménager à la fois son amour-propre et celui du dauphin. — Un soufflet ! répondit le roi avec un geste de vengeance.

Tous les assistants accueillirent cette triste révélation par des signes muets d'étonnement et de douleur.

— Je suis roi, je suis père, dit Louis XIV en recueillant à chaque phrase et presque à chaque mot l'approbation tacite de madame de Maintenon. C'est le roi qui doit ici dominer le père. M. de Vermandois est mon fils, sans doute ; mais le dauphin, qui est aussi mon fils, et à plus juste titre, est de plus mon héritier. L'offense qu'il a reçue s'adresse donc à la couronne de France et à moi-même. Je viens vous demander, Messieurs, de me conseiller dans cette cruelle et difficile alternative : il s'agit de venger l'offensé et de punir l'offenseur. Vous, Madame, ajouta-t-il en parlant à madame de Maintenon, vous qui prenez autant

d'intérêt que moi-même à ma gloire, ne voulez-vous pas me donner la première un avis, car votre grand esprit s'illumine des inspirations qui viennent du ciel ? — Sire, M. de Vermandois ne trouvera certes personne qui l'excuse, répondit madame de Maintenon. Son action est abominable et vraiment criminelle; c'est, en quelque sorte, un crime de lèse-majesté, c'est un cas de haute rébellion, c'est un attentat contre la monarchie. — Et vous, monsieur de Louvois, que pensez-vous de cette action et comment, à votre sens, faut-il la récompenser ? — Madame la marquise a qualifié la chose comme il faut, reprit avec rudesse Louvois, quand elle a dit que c'était proprement un crime de lèse-majesté au premier chef; or, un pareil crime, quel que soit le coupable, entraîne la peine de mort.

Cette espèce de sentence, prononcée d'une voix éclatante, fut suivie d'un instant de silence, pendant lequel l'auditoire resta indécis et anxieux.

On entendait du côté de la ruelle le bruit d'une respiration sifflante et entrecoupée.

Tous les assistants étaient trop occupés de ce qui se passait dans la chambre, pour prendre garde aux rumeurs vagues et aux légers bruits du dehors.

— Je ne réclame pas la mort de M. le comte de Vermandois ! dit le dauphin en simulant une générosité et un oubli des injures qu'il n'avait pas au fond du cœur. Je voudrais seulement que l'offense qu'on m'a faite fût tellement effacée, qu'on ne pût jamais en voir la trace, si jamais, ce que je ne souhaite pas, la Providence m'imposait la charge d'une couronne. — Ces sentiments font honneur à votre magnanimité, Monseigneur, dit Louvois; mais quiconque porte la main sur la personne royale est parricide et régicide; le dauphin de France, sous le règne de son auguste père, fait partie vivante et intégrale de la royauté. M. de Vermandois a mérité la mort, suivant les lois fondamentales du royaume. Or donc, j'opine pour la mort !

Un nouveau silence, plein d'émotion et de trouble, répondit seul à cet arrêt, qui semblait partir du tribunal d'un juge inflexible.

On entendit alors, toujours du côté de la

ruelle, un cri étouffé, un gémissement plaintif et la chute d'un corps sur le plancher.

— D'où vient ce bruit ? s'écria le roi, dont l'attention s'était portée aussitôt vers ces indices non équivoques de la présence d'une personne étrangère à la réunion. Qui se plaint de la sorte ? Quelqu'un n'a-t-il pas poussé un cri ? — Il n'y a pas là de quoi nous distraire, reprit madame de Maintenon, qui avait écouté aussi ; c'est madame la marquise de Montchevreuil qui tracasse dans mes garde-robes et qui aura fait tomber quelque meuble. Continuons, s'il vous plaît. — Sire ! je vous abjure de faire exécuter la loi ! repartit Louvois, qui semblait s'acharner davantage à la perte du malheureux prince. M. de Vermandois est votre fils, sans doute, ou plutôt vous l'avez légitimé de France, ce que vous ne feriez pas maintenant, si la chose était à refaire ; mais M. de Vermandois est et sera, malgré tout, un exécrationnable prince, gangrené de tous les vices, capable de tous les forfaits... — Oh ! vous allez trop loin, monsieur de Louvois ! interrompit Louis XIV ; M. de Vermandois est un imprudent, un libertin, un débauché... — Ne pourrait-on pas, dit le père La Chaise, l'obliger à faire pénitence, le cloître dans un couvent, l'envoyer à Rome ? — M. de Vermandois pourrait faire amende honorable, proposa le chancelier : la cérémonie aurait lieu dans une église ; le délinquant tiendrait à la main un clerge allumé du poids de deux livres ; il serait à genoux devant Monseigneur... — Ce sont là des vieilleries du temps passé, répliqua le roi ; il ne faut pas humilier un prince du sang vis-à-vis de la foule, et surtout il ne faut pas qu'on sache quelle a été l'offense, en voyant quel est le châtement. — Je demande seulement, dit le dauphin, que M. de Vermandois soit à toujours exilé du royaume et dépouillé de tous ses titres, droits et privilèges de prince légitimé de France. — Ce serait nous contenter de peu, Monseigneur, répondit Louvois ; je demande que M. de Vermandois ait la tête tranchée. — Je demande, dit le chancelier, que M. de Vermandois, qui est au siège de Courtrai, soit mis au poste le plus périlleux, afin que le ciel décide de sa vie ou de sa

mort. Dans le cas où il échapperait à cette épreuve, j'entends qu'il fasse tout ce qu'il faudra pour obtenir son pardon... — Nous serions tous délivrés d'un grave souci, dit madame de Maintenon, si l'on venait tout à l'heure nous apprendre que M. de Vermandois est mort... — Tué d'un coup de canon, ajouta le dauphin, quoiqu'il ne soit pas digne de faire une si belle fin. — Dans cette pensée, Sire, répliqua madame de Maintenon, il serait chrétien de lui envoyer un confesseur à la place de l'abbé Cornouailles! — Je pense si peu qu'il se corrigera jamais, reprit le roi en soupirant, que dès ce moment je m'accoutume à n'avoir plus un fils indigne; je suis à son égard comme s'il était déjà mort!... Mais, sur ma parole royale, s'il revient de la campagne de Flandre, s'il est tel qu'il était à son départ, je le maudirai et le ferai enfermer dans une forteresse jusqu'à la fin de ses jours! — Vous n'aurez pas cette peine, repartit tranquillement Louvois en ramassant ses papiers. M. de Vermandois mourra en soldat à l'assaut de Courtrai, ou bien en débauché dans une orgie!

VII.

Le dauphin, au sortir du conseil extraordinaire, dont le résultat n'avait pas été ce qu'il en espérait, se croisa dans la galerie de la Paix, avec le chevalier de Lorraine qui se rendait fièrement chez M. de Louvois.

L'un marchait la tête haute, l'autre la tête basse; l'un avait l'air joyeux, l'autre l'air sombre.

— Eh bien! Monseigneur, qu'avez-vous fait là dedans? lui dit-il d'un ton délibéré. On répand bien des bruits... — Chevalier, j'ai foi dans votre amitié! répliqua le dauphin en lui serrant la main. M. de Vermandois est aujourd'hui en pleine disgrâce. — Mieux vaudrait qu'il fût mort! repartit le chevalier avec un geste horrible.

Puis, il se rendit en sifflant avec insolence dans le cabinet du marquis de Louvois,

qui l'avait fait appeler aussitôt après le conseil.

Il y eut entre eux une longue et secrète conférence.

Ils étaient assis en face l'un de l'autre et ils se parlaient si bas qu'on n'aurait pu saisir une seule de leurs paroles, en écoutant à la porte qui avait été soigneusement fermée au verrou en dedans.

Leur entretien achevé, Louvois se leva et alla se rasseoir devant son bureau pendant que le chevalier, qui semblait fort content de lui-même et qui jetait par moments un coup d'œil atroce vers le ministre occupé à écrire, s'amusait d'un air distrait à jouer avec des jetons d'argent qu'il avait pris sur la cheminée. Quelquefois, tout en comptant et recomptant ces jetons, il se regardait et il se souriait dans une glace de Venise, comme s'il eût échangé des signes d'intelligence avec un autre personnage confident de ses pensées intimes.

— Voilà qui est fait! lui dit Louvois, après avoir travaillé pendant une demi-heure. La lettre au maréchal d'Humières suffira pour vous accréditer comme envoyé particulier au camp de Courtrai, et l'on ne trouvera plus rien d'étrange à votre présence dans l'armée. — J'entends à demi-mot et je suivrai exactement la ligne que vous m'avez tracée. M. le maréchal d'Humières, grâce à cette lettre de votre main, ajouta-t-il en lisant, n'aura nulle défiance et me donnera tous les moyens possibles d'approcher de la personne du prince. — On m'avait dit pourtant, objecta le ministre, que l'amitié s'était bien refroidie entre vous et M. le comte de Vermandois; on racontait même que le prince avait manifesté l'intention de vous provoquer en duel, à cause de certains mots injurieux. — Il m'a, en effet, invité à me couper la gorge avec lui, répondit en riant le chevalier de Lorraine; mais c'est une raison de plus pour que nous soyons tout à l'heure en parfait accord, comme naguère. Je sais de quelle manière rentrer dans ses bonnes grâces, et je me fais fort d'être, en moins de deux jours, redevenu son meilleur ami, son conseiller favori, son unique gouverneur. C'est là le point où je veux être

pour mener promptement et à bonne fin l'expédition que vous m'avez si honnêtement confiée.

Louvois fit la grimace et bondit sur son fauteuil, ne sachant pas trop comment il devait prendre un remerciement qui ressemblait fort à une amère épigramme.

Mais il pensa qu'il s'était mis à la merci du chevalier de Lorraine, et il ne se fâcha pas, malgré les emportements ordinaires de son humeur.

Au contraire, il adoucit sa voix et son air en congédiant le chevalier, qui avait en main un redoutable secret d'État.

— Et vous partez ce soir, Monsieur le chevalier ? demanda le ministre avec un sourire d'intelligence. — Tout à l'instant, Monseigneur, et vous aurez bientôt de mes nouvelles, par la mordieu !

Louis XIV était resté seul avec madame de Maintenon, après avoir congédié Louvois, le chancelier Michel Le Tellier, et le père La Chaise.

Ce dernier, que l'objet mis en délibération dans le conseil avait troublé et attristé, faisait une longue séance, pour se distraire et pour oublier, dans le Cabinet des curiosités et médailles du roi.

Le bon vieillard s'adonnait avec passion à la numismatique, et il eût depuis longtemps abdiqué les pénibles et délicates fonctions de confesseur du roi, afin de se livrer entièrement à ses goûts de savant, s'il n'avait pas cru pouvoir rendre encore quelques services à la Compagnie de Jésus et à la religion catholique.

Pendant qu'il était absorbé dans une délicate contemplation, en approchant de ses yeux affaiblis la fameuse pièce unique de Titiana, femme de Pertinax, l'abbé Cornouailles entra, conduit par un des clercs de la chapelle, qui se retira humblement quand il eut averti le père La Chaise.

L'abbé Cornouailles avait le visage altéré, l'air abattu, la contenance indécise, la démarche timide ; il paraissait en proie à une inquiétude dévorante.

— Si c'était un autre que vous, monsieur l'abbé, dit avec aménité le père La Chaise au vicaire de Saint-Eustache, je ne

lui pardonnerais pas de me distraire dans un pareil moment. — Mon révérend père, il s'agit de sauver la vie à deux chrétiens, répondit l'abbé, dont la voix triste et mélodieuse allait à l'âme ; je n'eusse point hésité à venir même vous interrompre au milieu de votre messe. — La chose est moins sérieuse, reprit le jésuite en souriant : je donnais audience à une impératrice romaine. — Je vous conjure, mon révérend père, reprit l'abbé Cornouailles, qui avait saisi les deux bras du vieillard pour fixer son attention, je vous conjure de faire que je voie le roi aujourd'hui même, tout à l'heure, en votre présence, s'il se peut ! — Eh ! mon ami, ce que vous réclamez de moi ne dépend guère de ma volonté. Je n'ai le pouvoir d'introduire personne chez le roi sans l'autorisation expresse de Sa Majesté ; d'ailleurs le roi est encore chez madame de Maintenon. — Ah ! mon révérend père, ayez pitié de deux pauvres hommes qui ont été condamnés dans les troubles des protestants du Dauphiné, et qui seront exécutés à mort, si le roi ne casse la sentence ! — Oh ! pourvu que vos protestants consentent à s'en aller hors de France, je vous y aiderai de tout mon cœur ! venez donc !

Le père La Chaise quitta le cabinet des curiosités et des médailles, non sans donner un coup d'œil à Titiana.

Il alla, suivi de l'abbé Cornouailles, se placer sur le passage du roi, dans un salon que Louis XIV était obligé de traverser pour rentrer dans ses appartements, en sortant de ceux de madame de Maintenon.

— Monsieur l'abbé, dit le confesseur du roi qui était devenu sérieux et pensif, je vous invite, dans l'intérêt de votre requête, que j'appuierai de mon mieux, à demander seulement que vos deux hérétiques soient exilés du royaume et n'y puissent jamais revenir... — Le bannissement perpétuel est une dure nécessité ! murmura l'abbé Cornouailles en soupirant. L'un deux est un brave gentilhomme qui a des biens en Dauphiné et qui ne s'éloignera pas sans désespoir de la patrie de ses ancêtres. — Voici le roi ! dit le père La Chaise, qui avait entendu les portes s'ouvrir.

Il se leva pour aller à la rencontre du roi.

L'abbé Cornouailles le suivit, en le conjurant à demi-voix de hâter sa marche lente et pénible.

Le roi était distrait et préoccupé.

Il aurait passé outre sans voir son confesseur, si celui-ci ne se fût placé devant lui de manière à lui barrer le passage.

Le roi recula d'un pas en arrière, au moment de se heurter à cet obstacle vivant, et ce fut seulement alors qu'il reconnut le père La Chaise, qui lui présenta sur-le-champ l'abbé Cornouailles. — Sire, lui dit le vieux jésuite avec bonhomie, je demande à Votre Majesté la permission de l'arrêter un instant pour lui recommander une personne que j'estime fort, et à laquelle je serais bien aise de faire plaisir... — Je sais qui c'est! répondit sèchement Louis XIV, dont le regard sévère et dédaigneux fit pâlir l'abbé. Mon révérend père, ajouta-t-il en s'adressant au père La Chaise, je ne souhaite rien tant que de vous être agréable, et je reconnais que vous ne m'en offrez guère l'occasion; mais, ici, vous n'ignorez pas que je ne puis rien et que M. l'abbé Cornouailles a été remercié pour des causes graves... Madame la marquise de Maintenon vous édifiera là-dessus amplement. — Sire, je n'ai pas l'intention, dit humblement l'abbé, de réclamer à ce sujet auprès de Votre Majesté. — Et vous ferez bien, interrompit durement le roi, car si l'on vous demandait compte de la négligence, pour ne pas dire plus, que vous avez montrée dans l'accomplissement de vos devoirs... Que penserait de vous, par exemple, madame la duchesse de La Vallière, si elle apprenait que, durant tout un mois, son fils ne s'est pas même confessé? — Il est vrai que je n'ai entendu, en confession, Son Altesse qu'une seule fois... — C'est peu pour un si grand pécheur, mais cependant, puisqu'il s'est confessé, j'en augure qu'il n'est point encore hérétique... — Ah! Sire! s'écria l'abbé Cornouailles avec émotion, oubliant l'objet principal de sa démarche, pour prendre hautement la défense du jeune prince calomnié. Votre Majesté est indignement trompée; Votre Majesté commet, à son insu, la plus

coupable de toutes les injustices, celle qu'un père peut encore exercer envers son enfant, celle qu'un grand roi fait tomber sur le plus digne de ses sujets! — Vous êtes bien osé de me parler de la sorte! répliqua Louis XIV avec une colère qui grandissait à chaque instant. Je devrais, pour vous payer de vos conseils, de vos reproches, vous envoyer pourrir dans quelque forteresse!... Malheureux! savez-vous ce que c'est que le roi? savez-vous que je n'aurais qu'un signe à faire pour vous réduire en poussière? — Je vous conjure d'excuser cet imprudent! dit le père La Chaise, qui s'épouvanta de la tempête que l'abbé Cornouailles avait soulevée contre lui. Le pauvre abbé n'avait pas l'intention de vous offenser, Sire!... — Eh! qui donc, reprit en tremblant le vicaire de Saint-Eustache, qui donc prendra fait et cause pour ce déplorable prince qu'on condamne sans raison, si ce n'est la personne qu'on avait chargée de diriger sa conscience et de veiller sur sa conduite? Sire! Sire! quand s'élève vers vous une voix suppliante, je suis l'écho d'une pieuse mère qui m'avait confié son fils... — Restons-en là, Monsieur! dit le roi, qui se radoucit tout à coup. Le révérend père La Chaise aurait pu vous éclairer sur l'inutilité de vos tentatives. Le sort de M. de Vermandois est fixé désormais, et c'est à Dieu seul que vous devez adresser vos requêtes!...

Louis XIV fit un geste qui ne permettait pas de conserver l'espoir d'un pardon pour l'infortuné comte de Vermandois.

Puis, entraînant avec lui le père La Chaise, qui n'eût point essayé de lui tenir tête en face, il tourna le dos à l'abbé Cornouailles, et se remit en marche pour rentrer dans ses appartements.

— Sire! la parole du roi est sacrée! lui cria l'abbé, qui s'élançait pour le rejoindre, en écartant plusieurs gentilshommes de la suite du roi. Je ne réclame rien de Votre Majesté, que l'exécution immédiate de cette ordonnance... — Quel est ce chiffon? répondit Louis XIV, refusant de toucher le parchemin taché d'eau et de boue que lui présentait le vicaire de Saint-Eustache. — Sire, c'est l'ordonnance d'amnistie des protestants

du Dauphiné, avec la grâce de M. le comte de Chantemerle et de mon frère Jérémie. — Je n'ai jamais signé cela ! dit le roi avec surprise. On m'a parlé, en effet, de ces lettres

de grâce, mais je nie qu'elles existent. — Votre Majesté ne niera plus, quand elle aura vu l'original que je lui rapporte, et qui s'était égaré depuis la mort de M. Colbert. — Je ne



Il fut accosté par une jeune fille. (Page 498.)

croyais pas M. Colbert capable d'une pareille ruse ! murmurait Louis XIV en froissant le parchemin, qui ne portait aucune trace de falsification. Et moi, qui-signais de confiance tout ce qu'il me priaît de signer !... — Croyez-vous, Sire, que, devant le Juge éternel, l'âme

de M. Colbert ait à se plaindre de ce qu'il a sauvé deux de ses semblables ? — Cette ordonnance aura force de loi, répondit enfin Louis XIV ; mais en faisant grâce aux coupables, je me suis réservé de les empêcher de nuire à mon peuple et à la religion : en

conséquence, ils seront bannis de mon royaume à perpétuité. — Rendez hommage, Monsieur, dit le père La Chaise en s'adressant à l'abbé Cornouailles, rendez hommage à la clémence de Sa Majesté. — Je ferai expédier, ce soir même, l'ordre de bannissement, ajouta le roi ; vous, Monsieur, tâchez de me récompenser d'une clémence que je blâme et regrette, je l'avoue, en obtenant la conversion de vos deux huguenots. — Sire répondit l'abbé, plein d'une amère tristesse : j'y travaillerai mieux et plus persévéramment, si j'accompagne hors de France les deux exilés.

VII.

L'abbé Cornouailles avait laissé hors du château, à l'entrée de l'Avenue de Paris, le carrosse dans lequel il était arrivé à Versailles.

Il s'acheminait lentement, la tête basse et l'air pensif, vers l'endroit où ce carrosse de louage l'attendait, lorsqu'il fut accosté par une jeune fille, qui le suivait depuis la sortie du château, et qui s'était approchée de lui plusieurs fois, sans oser lui adresser la parole, pendant qu'il traversait la Grande-Cour.

C'était Thérèse.

Venue à Versailles, dès le matin, avec mademoiselle de Chantemerle et la Raisin, elle était restée d'abord en observation aux environs du château, mais, au bout de plusieurs heures, ne voyant reparaitre ni l'une ni l'autre, elle avait pénétré dans les cours et jusque dans les vestibules, pour aller à la recherche de ses deux compagnes de voyage.

— Monsieur, dit-elle d'une voix tremblante à l'abbé Cornouailles, pardonnez-moi si je viens de préférence vers vous, qui ne me connaissez pas ; mais votre aspect seul m'y a encouragée. — Madame, vous vous méprenez assurément, interrompit l'abbé avec défiance et sérénité : je suis un homme d'église.. — Vous êtes sans doute du château, puisque vous en sortez ? En tout cas, vous avez la liberté d'y aller partout ?.. — C'est à regret, Madame, que je prends congé de vous ! reprit l'ecclésiastique qui était bien décidé à se soustraire à cette importunité. Je suis attendu à Paris pour affaire urgente,

et je ne saurais perdre une minute de plus. — O mon Dieu ! s'écria Thérèse découragée, avec une explosion de larmes. Si je savais du moins où rencontrer M. Mouffe ! — Vous connaissez M. Mouffe ? dit d'un ton de curiosité et d'intérêt l'abbé Cornouailles, qui était revenu sur ses pas vers la jeune fille, lorsqu'il entendit prononcer le nom de Mouffe. Vous connaissez le premier valet de chambre de M. de Vermandois ! — Si je le connais ! reprit Thérèse, en relevant la tête avec assurance. Certes, il ne me laisserait pas dans cette situation douloureuse, quand il viendrait à savoir que je suis là depuis le matin à guetter le retour de mademoiselle de Chantemerle ? — Mademoiselle de Chantemerle ? vous connaissez aussi mademoiselle de Chantemerle ?.. Parlez plus bas, de peur que quelqu'un ne nous écoute ! — Vous ne me trahirez pas, Monsieur, dit avec inquiétude Thérèse, qui se repentait d'avoir nommé mademoiselle de Chantemerle. C'est elle-même que j'attends ici ! C'est à cause d'elle que je suis dans les trances !.. Oh ! dites-moi, Monsieur, Mouffe est-il à Versailles ? — Mouffe, le valet de chambre de M. de Vermandois ? Il ne peut être ici, puisqu'il était encore ce matin à la Bastille ! — A la Bastille ! répéta Thérèse stupéfiée, à la Bastille ! Et pourquoi cela, grand Dieu ! Qu'a-t-il donc fait ce pauvre Mouffe ? — Je ne crois pas qu'il y reste longtemps, car on ne lui impute aucun fait coupable, et j'estime qu'il a été mis en suspicion par quelqu'un des ennemis de M. le comte de Vermandois. Je le verrai ce soir même et lui communiquerai de votre part ce qu'il vous plaira de lui faire savoir. — Vous le verrez ce soir, Monsieur ? dit Thérèse en pleurant. Ne pourrai-je pas le voir aussi ? Oh ! faites, Monsieur, que je le voie !.. — Êtes-vous sa sœur ou sa femme, que vous vous intéressez si fort à lui ? Je n'ai pas le pouvoir qu'il faut pour vous conduire à la Bastille, mais, encore une fois, n'ayez pas de crainte ni de chagrin à ce sujet : M. Mouffe sera mis en liberté un jour ou l'autre. — Qui donc êtes-vous, Monsieur ? reprit Thérèse étonnée et intriguée. — Je suis, ou plutôt j'étais le directeur de conscience de M. le comte de Vermandois ; on

me nomme l'abbé Cornouailles.. — Vous êtes le frère de notre pasteur Jérémie Cornouailles? Vous êtes né, comme moi, sur les terres du comte de Chantemerle? — C'est un devoir sacré pour moi que de venir en aide à la fille de M. le comte de Chantemerle, à une personne que M. le comte de Vermandois m'a recommandée particulièrement.. Vous dites que mademoiselle de Chantemerle est entrée au château? — Et n'en est plus sortie, quoique six ou sept heures se soient écoulées depuis que je l'ai quittée à cette grille? — Qu'allait-elle faire au château? Quelle est cette démarche délicate dont vous parliez? Pourquoi voulait-elle voir Monseigneur? — Une femme de médiocre condition, une comédienne, à ne vous rien cacher, qui s'était entremise pour la mener chez le Dauphin... — Vous me faites frémir, mon enfant! Monseigneur le Dauphin est, dit-on, un prince de mœurs sévères et de conduite irréprochable... Mais Dieu sait où l'on aura pu entraîner une jeune fille sans expérience et sans soupçon! Il faut nous mettre en quête... — Non, ce ne peut être une embûche... Cette comédienne, toute comédienne qu'elle soit, ne semble pas une méchante femme!... Quoi, vous supposez que mademoiselle de Chantemerle pourrait être tombée dans un piège? Je n'y avais pas songé, et voici que je m'en épouvante!... — Je la retrouverai! dit l'abbé Cornouailles, qui se représentait avec effroi tous les périls que mademoiselle de Chantemerle avait pu courir, sous l'influence corruptrice d'une comédienne, dans le monde pervers des courtisanes. Dieu fasse que son bon ange l'ait protégée!

Le crépuscule ne permettait déjà plus de distinguer les objets, lorsque Thérèse, qui persistait à seconder le généreux vicaire de Saint-Eustache dans les recherches qu'il devait faire au château pour y retrouver mademoiselle de Chantemerle, entra derrière lui dans la Grande-Cour, sans savoir jusqu'où elle pourrait l'accompagner.

Les portiers, qui fermaient alors les grilles, la virent entrer et ne l'arrêtèrent pas au passage, parce qu'ils la reconnurent pour l'avoir aperçue déjà.

On laissa passer également l'abbé Cornouailles, dont l'habit ecclésiastique était un excellent passe-port pour circuler partout dans le château, où l'on ne rencontrait que soutanes et petits collets, guimpes et scapulaires, les jours où madame de Maintenon donnait audience à ses créatures.

Ce fut justement du côté de l'appartement de madame de Maintenon que le hasard conduisit l'abbé et Thérèse qui se rejoignirent sous les fenêtres de la favorite.

On venait allumer une lanterne, que le vent balançait au-dessus de leurs têtes, et qui projetait alentour une clarté vacillante.

— Je suis bien en peine de savoir où nous adresser, dit l'abbé Cornouailles en parlant bas à Thérèse. Ce château est si vaste, et tant de monde l'habite! — Il faut demander en quelle partie du château loge le Dauphin? reprit Thérèse, qui regardait les bâtiments et les fenêtres pour chercher de quel côté s'orienter. On nous dira peut-être chez Monseigneur si l'on y a vu mademoiselle de Chantemerle?

Cependant l'abbé Cornouailles, les yeux tournés vers l'entrée du vestibule, demeurait immobile sous la lumière de la lanterne qui éclairait les abords de l'appartement de madame de Maintenon.

Tout à coup, une fenêtre s'ouvrit au premier étage, et, comme ses regards se portèrent aussitôt vers cette fenêtre, il vit s'avancer, en dehors du balcon, une tête de femme enveloppée de coiffes et de dentelles noires.

— Monsieur le curé! lui cria une voix aigre et chevrotante : que ne montez-vous quand on vous attend! Cette fille est à demi morte, et il serait bien déplorable qu'elle vint à trépasser sans confession dans le propre appartement de madame la marquise!

L'abbé Cornouailles fut poussé en avant par un pressentiment qui lui disait que la main de Dieu allait le conduire jusqu'à ce qu'il eût retrouvé mademoiselle de Chantemerle.

Il ne répondit pas autrement que par une profonde inclination. Il se mit en devoir de parvenir sur-le-champ auprès de la personne qui l'avait appelé par la fenêtre en le pre-

nant sans doute pour quelqu'un qu'on souhaitait voir arriver et il fit signe à Thérèse de s'éloigner.

Dès qu'il se présenta, tout ému de sa hardiesse, à la première porte qui s'offrait à lui, deux valets à la livrée du roi le reçurent sans lui demander son nom, et le conduisirent avec beaucoup de déférence dans une antichambre, où mademoiselle Balbien était seule avec mademoiselle de Chantemerle.

Celle-ci, les vêtements en désordre, les cheveux épars, la physionomie complètement bouleversée, les yeux fixes et sans regard, la bouche entr'ouverte, paraissait privée de mouvement et de sensibilité; elle gisait couchée sur des coussins, comme un spectre, comme une morte.

L'abbé Cornouailles ne l'avait jamais vue auparavant, mais il devina que ce ne pouvait être qu'elle.

Comment la malheureuse jeune fille se trouvait-elle dans cet état effrayant? Quelles circonstances mystérieuses avaient pu mettre sa vie en péril?

— Ah! ce n'est pas M. le curé! dit mademoiselle Balbien, dès qu'elle eut envisagé l'abbé Cornouailles, qu'elle se souvenait vaguement d'avoir vu prêcher, à la chapelle du château, devant le roi. Vous n'êtes pas de la paroisse de Saint-Louis, monsieur l'abbé? — Non, Madame! répondit le vicaire de Saint-Eustache, qui n'hésita pas à recourir au mensonge. Mais peu importe; on mandait un prêtre, et me voici. — Madame la marquise avait désiré que ce fût M. le curé lui-même qui vint assister cette fille, qu'on doit conduire à l'hôpital? Le médecin a été mandé, qui l'a crue morte, et qui s'en est allé en déclarant que son ministère était désormais inutile.

— Madame, je vous prie d'ordonner que personne ne nous vienne troubler; je veux du moins recommander son âme à Dieu.

Mademoiselle Balbien sortit un moment pour donner des ordres; puis, elle entra chez madame de Maintenon, qui s'était mise en prière, et elle lui annonça que le prêtre était là, auprès de la moribonde; qu'il assistait à ses derniers moments.

Quand l'abbé Cornouailles se vit seul à

côté de mademoiselle de Chantemerle, qui n'avait pas encore repris ses sens, ou qui du moins restait plongée dans une demi-léthargie, il s'agenouilla, les mains jointes, et répéta les litanies des agonisants, avec tant d'onction et de ferveur, que cette ardente charité chrétienne, par une mystérieuse sympathie, communiqua par degrés à la mourante un vague sentiment d'existence.

Mademoiselle de Chantemerle, qui commençait à percevoir indistinctement les sons et les couleurs, entendit la voix qui priait, et distingua une figure humaine à genoux devant elle.

C'était comme un songe embrouillé et confus, dans lequel les objets n'avaient pas de forme réelle et saisissable.

Cependant, la rigueur de ses membres était assouplie; la chaleur vitale revenait par intervalles à la surface du corps; la respiration, longtemps suspendue et entrecoupée, se réglait en devenant plus libre. On voyait, pour ainsi dire, poindre le regard dans les prunelles vitreuses de la jeune fille, et ce regard s'était arrêté, encore terne et indécis, sur le regard évocateur et rayonnant du ministre de la religion.

Il y avait, en ce moment, de l'un à l'autre, un échange indéfinissable de battements de cœur.

Mademoiselle de Chantemerle, toujours privée de la conscience d'elle-même, retrouvait, sous l'influence invisible de la prière, la force et le pouvoir de vivre.

— Mon enfant, lui dit l'abbé Cornouailles avec un accent ineffable, ne voulez-vous pas revoir votre père?

Mademoiselle de Chantemerle ne répondit pas, mais ses yeux s'animent à l'instant, et des larmes parurent aux bords de ses paupières: elle avait donc entendu, elle avait donc compris. Néanmoins, elle demeurait immobile, inerte; son regard seul vivait.

— Au nom de votre père, ma chère enfant, écoutez-moi! lui dit l'abbé Cornouailles avec une expression suppliante et impérative à la fois, si vous voulez que je vous rende à votre père, si vous voulez n'être pas séparée de ce que vous aimez le plus au monde!...

Mademoiselle de Chantemerle entendit ces mots, mais elle les comprit dans un sens bien différent de celui que le prêtre leur donnait, car elle les rapportait à son amour pour le comte de Vermandois; et sans savoir qui avait parlé de la sorte, elle recouvra un instant toutes ses facultés auditives pour écouter une pressante recommandation qu'on lui adressait au nom de cet amour qui couvait dans le fond de son cœur.

— Si vous voulez, répéta l'abbé, voyant que cette phrase avait produit un effet étrange sur mademoiselle de Chantemerle, si vous voulez n'être pas séparée de ce que vous aimez le plus au monde, gardez-vous bien de me démentir ni de me résister; quoi qu'il me dise, que je fasse pour vous tirer du mauvais pas où vous êtes, considérez-moi, avec toute confiance, comme un protecteur envoyé par votre meilleur ami!

Mademoiselle de Chantemerle avait tout entendu.

Elle indiqua, par un mouvement de tête et par un regard significatif, qu'elle se conformerait à ces instructions qui, dans sa pensée, ne pouvaient lui venir que du comte de Vermandois.

Du reste, sa raison était aussi troublée, aussi ténébreuse qu'auparavant, et l'abbé Cornouailles ne s'apercevait pas encore de son égarement moral qu'il attribuait à la maladie physique.

Mademoiselle Balbien rentra.

Elle s'attendait à trouver une morte; elle fut bien surprise de voir que cette morte la regardait avec des yeux animés et menaçants.

— Mon Dieu! dit-elle bas à l'oreille de l'abbé, vous l'avez donc ressuscitée avec votre prière!... On jurerait que cette femme est possédée du diable! — Chut! répondit le prêtre à voix basse, elle revient à elle, et je crois assez remise pour qu'on puisse la transporter hors d'ici. — Certes! je voudrais qu'elle fût déjà bien loin!... Assurément cette femme est une démoniaque!... Ne l'avez-vous pas confessée? — La confesser! la chose n'est pas possible maintenant; il faut l'aborder qu'elle soit conduite dans un lieu tranquille... — Elle est possédée, je vous assure, dit mademoiselle Balbien, et je serai

très-aise quand nous en serons délivrés. Il y a en bas une chaise et des porteurs pour la conduire à l'hôpital... Vous l'accompagnerez, n'est-ce pas? et demain vous nous donnerez de ses nouvelles... Madame la marquise tient particulièrement à savoir qui elle est et pourquoi elle s'était cachée dans notre appartement... — Elle s'était cachée, dites-vous, dans l'appartement de madame de Maintenon? répliqua l'abbé, qui s'était remis en prière près de Louise. — Oui, Monsieur; mais elle n'avait pas d'armes sur elle, lorsqu'on l'a trouvée évanouie, dans le grand cabinet, derrière la chambre de madame la marquise. On n'a pu découvrir comment elle y était entrée; on n'a pas su, non plus, d'où elle vient, car personne au château ne la connaît... N'avez-vous pas oui dire que le démon prenait parfois la figure d'une femme, pour mieux faire ses malices? — Madame! interrompit l'abbé, qui avait ruminé un plan de retraite, vous dites que les porteurs et la chaise sont en bas qui attendent? — On est venu m'en informer... Ça, quand donc nous délivrez-vous de cette étrangère? Je tremble que madame la marquise ne vienne et ne la voie! — Nous allons partir! répondit brusquement l'abbé, qui craignait que mademoiselle de Chantemerle ne se trahit elle-même. Il faudra bien qu'elle parle, et nous connaîtrons alors toute son histoire. — Vous nous en ferez part, je vous prie, mais, croyez-moi, pour la mieux confesser, exorcisez-la!

L'abbé Cornouailles était allé réclamer l'aide de deux vieux valets de pied, qui jouaient aux cartes dans le vestibule, et qui mirent leurs cartes en poche pour venir enlever l'inconnue et la transférer dans la chaise à porteurs.

Mademoiselle de Chantemerle ne fit aucune résistance ni aucun mouvement, pendant qu'on la transportait, à bras d'hommes, hors de l'appartement de madame de Maintenon.

Elle ressemblait à un cadavre ou à un fantôme.

L'abbé Cornouailles la suivait pas à pas en implorant, dans une prière mentale, l'assistance du ciel.

Louise fut déposée dans la chaise, dont

l'abbé eut soin de fermer les rideaux sous prétexte de la garantir de l'impression de l'air et du froid.

Il achevait de prendre cette précaution, lorsqu'il vit apparaître Thérèse, qui se plaça silencieusement à la portière; ils échangèrent un signe d'intelligence et de joie.

Cependant, mademoiselle de Chantemerle n'était pas encore sauvée, et Thérèse ignorait en quel état elle allait retrouver son amie.

La chaise s'ébranla, soulevée par les deux robustes porteurs à la livrée du roi.

L'abbé tremblait que la jeune fille, qui continuait à parler seule, à mots inarticulés, ne poussât quelque cri ou ne prononçât elle-même son nom.

— Monsieur le curé, dit un des porteurs, on nous a ordonné d'aller à l'hôpital. Vous ne semblez pas en connaître le chemin? — La nuit est si noire! répondit l'abbé, qui cherchait une manière de se débarrasser des deux porteurs. Doucement, mes amis, je vous supplie! Il y a là dedans une pauvre femme qui donnerait volontiers dix louis pour reposer dans un bon lit. — Dix louis! répéta l'autre porteur, je la porterai jusqu'en paradis pour les avoir!

Cette joviale exclamation inspira aussitôt à l'abbé Cornouailles une ruse qu'il mit sur-le-champ à exécution.

La chaise était alors à quelque distance du château. Elle avait traversé sans accident la grande cour et l'avant-cour; elle allait entrer dans la ville, en laissant à droite l'avenue de Paris, où devait être encore le carrosse qui avait amené l'abbé Cornouailles.

— Ce n'est rien que dix louis pour la personne qui est dans cette chaise! dit-il, éprouvant à faire ce mensonge une répugnance qui faillit en compromettre le succès. Je vous les promets de bon cœur, si vous prenez la peine de les aller chercher. — Dix louis, mesieurs le curé! s'écria le plus intéressé des deux porteurs. Où trouvera-t-on cela, bon Seigneur Dieu! — Cette pauvre dame a oublié sa bourse! dit-il en affectant une vive contrariété, une bourse qui contenait une si grosse somme! — Où est-elle? où faut-il la quêrir s'écrièrent les deux porteurs qui posèrent la chaise à terre et

s'élançèrent du côté de l'abbé. — Mes amis! mes amis! leur disait enfin le bon prêtre, en s'efforçant de bien mentir, vous la trouverez dans l'escalier, sur le dixième ou le vingtième degré!..

Les porteurs étaient déjà partis, sans entendre la fin de cette fausse indication, qui n'avait rien de précis ni même de vraisemblable.

Ils couraient de toutes leurs forces, chacun d'eux essayant d'arriver avant l'autre.

L'abbé Cornouailles avait ouvert la portière de la chaise.

Mais, se ravisant, il invita Thérèse à s'atteler, comme lui, aux bâtons de cette chaise, qu'ils portèrent, en doublant le pas, jusqu'à l'avenue de Paris.

Ils eurent le bonheur d'y rencontrer le carrosse dont le cocher s'était endormi en attendant le vicaire de Saint-Eustache.

Pendant que ce cocher s'éveillait et descendait de son siège, l'abbé avait tiré de la chaise mademoiselle de Chantemerle pour la mettre dans le carrosse.

Thérèse le regardait faire, et n'avait plus l'énergie de lui prêter main-forte.

Elle suffoquait de sanglots, elle était prête à défaillir, en remarquant que Louise n'avait pas fait un mouvement.

— Elle est morte! dit-elle d'une voix frémissante à travers les larmes. Morte, morte, ma chère et bien-aimée Louise! — Non, répondit en soupirant l'abbé, qui pressait Thérèse de monter dans le carrosse: elle n'est pas morte! elle est folle!

On lit dans la *Gazette de France*, du 27 novembre: « Louis, légitimé de France, comte de Vermandois, amiral de France, mourut à Courtrai, la nuit du 17 au 18 de mois, d'une fièvre continue, dont il avait ressenti les premières atteintes pendant le siège, ce qui ne l'avait pas empêché d'aller à la tranchée et de signaler son courage en toutes les occasions. Il reçut les sacrements avec les sentiments d'une piété exemplaire. Le roi a donné la charge d'amiral à Louis-Alexandre, légitimé de France, comte de Toulouse. »

PAUL LACROIX.

LA CITÉ MAUDITE.

I.

Un soir du mois de novembre de l'année mil huit cent trente-neuf, deux jeunes garçons de mine écolière suivaient, bras dessus, bras dessous, un des faubourgs les moins fréquentés de la ville de Cologne.

Le temps était brumeux, le ciel chargé de nuages et l'atmosphère chaude encore. Un vent triste faisait tourbillonner dans l'air des nuées de feuilles jaunes et de corneilles criardes. L'ombre enveloppait les toits penchés et les pignons sur rue qui donnent encore aux villes d'Allemagne une belle couleur, un beau parfum de moyen âge.

Les paisibles bourgeois rentraient, les marchands éclairaient leurs boutiques; et dans le lointain, du milieu de la ville, on eût pu entendre s'élever le roulement du tambour et le son cuivré de la trompette.

— René, dit l'un des jeunes gens à son compagnon de route, je ne suis point un poltron, et cependant ce n'est pas sans une très-sérieuse émotion que je vais aborder maître Sylvius. — Bah!... Tous tant que vous êtes, vous me faites pitié. Qu'a donc ce Sylvius, pour être tant aimé de ses amis, tant redouté de ses rivaux? C'est notre abjection qui le rend fort. Rose, Olivier, et tant d'autres le vénèrent comme un être supérieur. Toi et quelques sots de ton espèce, vous avez de lui une terreur effroyable. Mon pauvre Ludovic, tes affaires amoureuses me semblent en bien mauvais chemin. — Tu as raison, René!... tu as raison. J'ai jamais Rose le

premier; elle me voyait avec plaisir, quand ce rat d'église en goguettes est arrivé avec sa face creuse, ses joues pâles et ses yeux verts. Depuis ce temps, tout a été perdu... Rose est devenue folle de lui... et j'ai dû tirer mes grègues, relégué désormais dans un coin de la taverne, entre ma pipe et mon pot de bière. Damné Sylvius! j'aurais épousé Rose, je l'aurais rendue bien heureuse! Mais il faut que cela finisse. Je chercherai querelle au drôle, et un bon coup d'épée nous débarrassera de cet impertinent rêveur. — Allons, Ludovic, du courage! voilà que nous arrivons. — La peste! reprit l'autre, d'un ton inquiet; je suis cependant le premier tireur de Cologne!... Entre, mon ami, nous voilà bien réellement arrivés. — Après toi, dit René en cédant le pas à son inquiet compagnon.

Le cabaret où entraient les deux jeunes gens était de fort modeste apparence.

On y montait par un petit escalier de quatre marches à demi brisées, qui laissaient pousser l'herbe entre leurs crevasses. Des touffes flétries de pariétaires élevaient leurs tristes tiges dans les fissures de la muraille; deux rampes en vieux fer tremblaient au moindre choc entre les pierres disjointes; et la porte, émaillée de gros clous, s'ouvrait sur une large salle peu riche en mouvement et en lumière.

Les deux écoliers entrèrent, et se postèrent tout d'abord dans le coin le plus isolé du logis.

Il y avait là quelques charretiers jurant, quelques bourgeois oubliant le soin du ménage, et quelques écoliers partagés entre les soins divers de la bière, des cartes, et des regards en dessous lancés à la tavernière.

Celle-ci était assise au fond d'un comptoir en bois grossier, éclairé par deux vieilles lampes de cuivre. C'était une belle fille de vingt ans à peine, fraîche, riante, épanouie comme la fleur dont elle portait le nom. Un mouchoir gris de perle entourait ses cheveux cendrés avec des reflets d'argent. Sa joue était parfaitement rose, son œil bleu, son cou d'une blancheur de neige, ses épaules larges et robustes. Un admirable rayonnement de bonheur s'échappait de toute sa physionomie. Elle avait la tête penchée, et tricotoit placidement de ses belles mains une humble paire de bretelles.

A ses pieds, sur les marches du comptoir, était assis un jeune garçon de douze ans au plus, qui lui ressemblait parfaitement, quoique portant en lui quelque chose de plus rêveur, de plus aérien, de plus allemand, que cette belle fille toute de chair et de volupté, qu'on eût pu croire née en Touraine, dans le pays des belles roses, du bon lait et des beaux visages.

— Olivier, dit la jeune fille sans lever les yeux, donne des pipes et de la bière. — Du feu ! dit une voix vive et claire.

Rose tressaillit. Elle se leva, porta à sa lampe une lame de bois fendu et se dirigea vers un coin de la taverne, où sept à huit jeunes gens jouaient à ce même jeu du lansquenot qui déjà refaisait son tour du monde.

— Merci, Rose ! dit un des joueurs en ralamant sa pipe, et il se retourna vers ses turbulents compagnons.

C'était un grand diable, on ne peut plus mal vêtu, mais dont toute la personne révélait une vive et sérieuse originalité. Il avait de longs cheveux blonds, plats et fort beaux, qui tombaient en désordre sur le collet graisseux de son vêtement. Il avait ce que, dans toutes les langues intelligentes, on nomme un front magnifique. La voûte de ses sourcils était très-proéminente; ses yeux, qui s'ouvriraient rarement tout entiers, étaient d'une limpidité parfaite et d'une belle couleur vert

de mer. Son nez était long, mince, presque diaphane; sa bouche grande et d'une admirable finesse; ses joues étaient creuses, d'un blanc mat, sans rides; et ses grandes mains osseuses, où d'ordinaire il appuyait ses tempes, donnaient à sa physionomie quelque chose de sinistre et de malheureux. Son front était sillonné de grosses veines. Son fauve regard annonçait par sa profondeur tous les grands caractères du lyrisme et de l'entraînement.

Tel était maître Sylvius, enfant trouvé à la porte de la cathédrale de Cologne, élevé par un vieux vicaire, devenu plus tard chantre de la même église, et chassé par la suite, après avoir été déclaré maniaque, querelleur et insubordonné.

Ludovic et René s'approchèrent sournoisement de la table des joueurs, où les visages effarés suivaient avec égarement le destin de leurs pièces blanches.

Au moment où les cartes passèrent près de lui, Ludovic les saisit avidement, et dit d'une voix émue en regardant Sylvius :

— Maître, vous avez du bonheur en amour; vous devez être malheureux au jeu. Je joue contre vous un napoléon de France.

Et le jeune écolier jeta sur le tapis une pièce d'or.

Tous les joueurs levèrent la tête. Le front de Sylvius se chargea d'orages; ses grosses veines se gonflèrent, sans que la moindre rougeur vint accuser son émotion.

— Nous ne jouons pas si gros jeu ! dirent à la fois plusieurs camarades; et ils ajoutèrent presque en même temps :

— Jouons tous contre Ludovic !

Ludovic fit mine de déposer les cartes.

— Je désire jouer contre maître Sylvius. — Où diable voulez-vous que je prenne une pièce d'or ? reprit brutalement le jeune homme. Vous dites cela pour m'humilier. Allons, petit bonhomme, rengainez votre or, si vous ne voulez qu'on vous demande où vous l'avez déterré.

Ludovic rougit jusqu'aux yeux, et il répondit :

— Assaut d'argent, si vous voulez; mais pas encore assaut de colère.

En ce moment une main fine, belle, blan-

che, potelée, fraîche comme les blés en avril, se glissa furtive auprès de la rude et grande main de Sylvius.

Une belle pièce d'or venait d'être déposée sur le tapis vert, entre les menues monnaies du pauvre garçon.

Les joueurs levèrent la tête : Sylvius voulait se retourner ; Rose, prompte et furtive, reprenait déjà sa bretelle à demi tricotée.

Un éclair de triomphe passa dans les grands yeux de Sylvius.

— Allez, dit-il à Ludovic, voici votre enjeu.

Après quelques cartes retournées, la pièce d'or de Ludovic était entre les mains de Sylvius.

— Vous m'avez provoqué, dit le bohémien, j'empoche votre or. Vous m'avez dit une impertinence, à cela je réponds que vous êtes un sot et un bêtête.

Ludovic tenait encore les cartes, et les jeter à la figure de Sylvius fut l'affaire d'un geste.

Les joueurs poussèrent un cri... Sylvius se leva, vert d'indignation, l'œil étincelant ; il saisit un pot de bière, et le pauvre Ludovic eût payé cher son audace, si les amis de Sylvius ne se fussent vivement interposés.

Rose s'était précipitée... Quelques minutes plus tard le cabaret était vide, la nuit complète, et Rose fermait les volets, pendant que le jeune Olivier éteignait les lampes et les remplaçait par un reste de chandelle qui brûlait dans un bougeoir de cuivre.

— Sainte Vierge ! disait la jeune fille en parlant à demi-voix, ils vont se battre demain ; je ne donnerais pas un thaler de la vie de ce pauvre Ludovic !... Va-t-il rentrer au moins, lui ? dis, Olivier ; avec qui est-il sorti ?

— Ne pleure pas, ma sœur, dit le jeune homme d'un ton mélancolique, il va revenir.

En effet, en ce moment, maître Sylvius repoussait vivement la porte et reparaisait seul dans le cabaret.

Rose courut à lui sans mot dire, le prit par la main et l'entraîna dans une petite chambre qui faisait suite à la pièce principale.

— Tu vas te battre, Sylvius, dit-elle ; si tu meurs, j'irai me jeter dans la rivière. — Tu ferais une folie, Rose. D'abord je ne mourrai pas : je ne suis pas assez heureux pour en

finir si tôt avec la vie, et je suis trop adroit, et Ludovic a trop peur de ce qu'il appelle mes grands doigts de Satan. Ce brave garçon t'aime, Rose, pourquoi persistes-tu à aimer un malheureux de ma sorte ? Tu es une bonne fille, Rose, et tu méritais d'aimer quelqu'un qui t'aimât. — Tu me fends le cœur, Sylvius ! Je t'aime mieux que mon frère Olivier, et toi tu ne m'aimes pas ! — Veux-tu que je mente, Rose ? Je suis un chien difforme, un animal monstrueux, un de ces êtres sans nom, qui ne valent pas la chair dont leur âme est enveloppée. Tu me donnes du pain quand je n'en ai pas, de l'or quand on cherche à m'humilier ; tu partages avec moi ta soupe... et moi je ne t'aime pas. — Qui aimes-tu donc ? cria la pauvre fille suspendue au cou de son singulier amant, et le dévorant du regard. — Hélas ! je n'aimais que ma voix et les sons de l'orgue, quand je servais la messe ; aujourd'hui, je n'aime que le jeu, et je me méprise autant que je voudrais t'aimer.

Olivier était assis sur un escabeau. Sa belle tête blonde se penchait, et cependant il regardait Sylvius avec un mélange de haine, d'amour et de mépris difficile à concevoir.

— Que je suis malheureuse ! dit Rose en apportant sa tête blonde aux lèvres blêmes de Sylvius. — Veux-tu que je me tue, Rose ? veux-tu que je te quitte ? Je ferai tout ce que tu voudras, mais je ne mentirai point ; je ne profanerais point pour toi l'amour, cette chose divine qui n'existe que dans les cieux ou dans la rêverie des poètes. Ne me reproche rien, Rose ; quand tu m'as aimé, j'ai voulu te fuir, tu t'es jetée à mes genoux en me suppliant de rester. — Va, tu n'as point de cœur ! dit la jeune fille. — Est-ce ma faute ? dit Sylvius d'une voix amère, douce, pénétrante, résignée. — Oh ! bien sûr, reprit Rose avec le plus entier abandon, si tu meurs demain, j'irai me jeter dans la rivière. Olivier, dit-elle en se retournant, va te coucher, frère, il est temps.

Olivier poussa un gros soupir, posa le pied sur le premier échelon d'un escalier de bois qui montait à son réduit nocturne, et se retourna pour saluer de la tête sa sœur et

son ami, dont les figures prenaient une expression sinistre, car de grands cris : Au feu ! au feu ! se faisaient entendre dans la rue.

II.

Un peu de pitié pour les êtres que le sort a faits malheureux. Permettons aux mendiants, quand vient la neige en décembre, de ramasser un peu de bois mort sur la lisière de nos forêts, permettons aux pauvres filles qui n'ont pas de mère de se consoler par l'amour.

Un pauvre cabaretier du faubourg était mort avant cinquante ans, laissant seuls dans l'ennui de la vie une belle fille de quatorze ans et un petit garçon qui n'en avait pas six encore.

Revenu infirme des dernières campagnes contre Napoléon, le père de Rose avait mis les quelques deniers de son patrimoine dans l'achat d'un méchant cabaret. Pendant trente ans, il s'était roidi contre la misère, luttant avec un courage héroïque, et contre le mal de la vie, et contre la fureur de l'ivresse, qui lui apportait des rêveries et de l'oubli.

Il était mort à la peine. La belle fille cependant, chargée du soin de son frère enfant, avait senti son cœur grandir en se voyant déjà comme mère à l'âge où l'on ne sourit pas encore à l'amour. Le petit Olivier pleurait dans les bras de sa sœur, et cette loi du devoir, qui est au fond de toutes les belles natures, dut inspirer à la jeune fille toutes les ingénieuses ressources de l'intelligence et de l'énergie.

Un ordre parfait vint présider aux petites affaires de la maison ; tout le voisinage prit en amitié la courageuse orpheline, et bientôt le cabaret, jadis désert, trouva des jours d'une prospérité inconnue.

Mais Rose allait avoir dix-neuf ans. Tous les dimanches elle menait à la messe son petit frère Olivier, heureuse de prier, heureuse de se mêler au beau monde allemand, heureuse surtout d'écouter avec amour les sons de l'orgue et les voix majestueuses des chanteurs de la cathédrale.

Vingt fois déjà, sans doute, le démon

s'était approché du cœur de la jeune fille, sous la forme d'un étudiant beau parleur, d'un charretier carré des épaules, d'un be-deau charnu des lèvres et du ventre ; mais point ! Rose était riche et sans vanité : le petit Olivier ne pleurait plus, et personne ne parlait au cœur de la belle fille, parmi ces gens qui fréquentaient son cabaret.

Un dimanche de Pâques, cependant, que Rose s'était approchée du chœur plus que de coutume, elle put remarquer la grande et belle figure d'un jeune chantre, qu'on appelait maître Sylvius, et qui passait pour le fils d'un important personnage de la bonne ville de Cologne.

Sylvius avait déjà trente ans. C'était un homme bourru, quinteux, morose, doué d'une voix admirable, et dont personne ne comprenait la riche nature. Les chanteurs les mieux avisés affirmaient bien que Sylvius était de la pâte dont on fait les Mozart et les Beethoven, mais quand ils l'engageaient à travailler, lui leur riait au nez, leur affirmait qu'il vivait dans la cathédrale de Cologne plus heureux qu'un sonneur entre ses cloches, et que, pour rien au monde, il ne voudrait essayer des embarras de la composition.

— Si je n'avais pas de voix, disait souvent Sylvius, je composerais afin d'entendre une harmonie qui provint de moi ; mais que voulez-vous ! je jette sous nos sombres voûtes trois notes tirées de mon gosier, et voilà mes entrailles plus vivement émues que si la voûte des cieux s'ouvrait à la musique des anges.

Maître Sylvius n'aimait pas les femmes et professait pour elles le plus souverain mépris.

Un jour cependant (car maître Sylvius était bien le chantre le plus intraitable de toutes les églises catholiques et romaines), de graves insubordinations durent être sérieusement punies. Sylvius fit un coup de tête, et, peu de temps après, il était impitoyablement chassé du chapitre de la cathédrale.

Une fois sur le pavé de Cologne, le jeune homme sentit poindre en lui des réflexions qui n'étaient pas absolument couleur de

rose. Un soir il voulut se jeter à l'eau, mais un étudiant de ses amis l'emmena au cabaret, le fit jouer pendant toute la nuit, et dès ce moment Sylvius voulut vivre, déjà dominé par une nouvelle et terrible passion.

Les réunions des nouveaux amis de Sylvius avaient lieu d'ordinaire au cabaret de Rose. La jeune fille voyait avec bonheur son chantre de prédilection venir s'installer chaque soir à quatre pas d'elle, autour d'un tapis vert, la face livide d'émotion et les yeux brûlants de lumière.

Tout d'abord, Rose regarda tendrement Sylvius, qui eut l'air de ne point remarquer ce manège.

Dès ce moment, Rose aima Sylvius; elle avait pour lui les plus délicates attentions: elle lui chargeait sa pipe elle-même, elle le faisait chanter tous les soirs et l'admirait avec la complaisance la plus inouïe... Sylvius avait l'air de ne rien comprendre.

Rose devint inquiète: déjà elle adorait Sylvius, et finit par le lui laisser voir si clairement, que la vanité du jeune homme dut en être flattée, sinon son cœur ému.

Il se mit à réfléchir. Il n'aimait point Rose, il se sentait le cœur aussi froid qu'une pierre; il était franc et loyal comme un lingot d'or pur; il dit un soir à Rose:

— Je ne veux pas que vous m'aimiez. Je suis assez stupide, assez malheureux pour ne pas vous aimer, voulez-vous que je vous quitte?

Dès ce moment Rose devint folle. Huit jours après elle lui disait avec une passion féroce:

— Je te forcerai bien de m'aimer!

En amour les choses ne vont guère autrement. Toute la chance de défaite est pour le cœur chaud qui aime, toute la chance de victoire pour le cœur froid qui n'aime pas.

Fille simple et de bon cœur, Rose était dans un état d'adoration presque complet devant maître Sylvius; on eût dit qu'elle mettait un acharnement étrange à lire au fond de cette âme impénétrable; et toujours elle s'arrêtait en face de lui, palpitante, ravie, effrayée, comme le voyageur sur le penchant d'un abîme dont il cherche à sonder le mystère.

.....

Les cris: Au feu! au feu! se faisaient de plus en plus entendre.

— Ah! mon Dieu! dit Rose en tremblant; vois, Sylvius, comme le ciel est rouge à travers les vitres: on dirait que la ville est en feu. — Attends-moi, Rose, je vais aller voir. — Seigneur Jésus! ne t'expose pas, Sylvius! C'est déjà bien assez de te battre demain! — Bah! ce duel est une plaisanterie; je ferai une saignée à ce fou de Ludovic, et tout sera dit. Laisse-moi, Rose... je veux sortir. C'est peut-être la cathédrale qui brûle.

En disant ces mots, Sylvius faisait asseoir Rose auprès d'un feu de bruyère et s'apprêtait à sortir; Olivier vint pencher sa tête sur les bras de sa sœur, et le robuste Sylvius s'élança par la fenêtre qu'il venait d'ouvrir vivement.

La rue était pleine de gens qui couraient de côté et d'autre; une rouge lueur montait vers le ciel, et de grands cris se faisaient entendre.

— Où est le feu? demanda Sylvius au premier passant qu'il put appréhender au corps. — Chez le père Thomas Kattine, le tisserand du coin de la rue. On dit que la pauvre Marthe est morte... ça fend le cœur!

Sylvius courut et fut bientôt arrivé sur le lieu de l'événement.

Une flamme énorme, sinistre, bruyante, semblait sortir de dessous terre, et une certaine de têtes effarées étaient là, indécises, rougies par la sombre lumière, osant à peine se mouvoir.

De grands cris se faisaient entendre à l'intérieur. Un homme apparut dans la flamme, horrible à voir, les cheveux grillés, les mains levées au ciel, et il cria d'une voix déchirante:

— Pour l'amour de Dieu, sauvez Marthe, ma pauvre fille!...

Et il retomba dans la fournaise.

Sylvius fendit les groupes, et, choisissant le moment où la flamme semblait suspendre sa fureur, il sauta dans le gouffre avec toute l'intrépidité d'un homme qui ne tient pas à la vie.

Un long cri se fit entendre; mais quelques minutes s'étaient à peine écoulées que le courageux jeune homme reparut, tenant dans les

bras un corps humain, enveloppé d'une couverture mouillée.

La foule poussa des cris de joie; un moment plus tard le père Thomas reparut, la face plus grillée qu'une côtelette, et vint tomber aux pieds de Sylvius, qui disait d'un air tranquille :

— Elle n'a point de mal. Vous êtes tous des poltrons. Il n'y avait de danger que pour les perruques et les sourcils. — Point de mal ! dit le tisserand en embrassant sa fille avec délire ; puis il se leva, se frappa le front, et courut une seconde fois vers les flammes qui commençaient à céder à l'action de l'eau, dont les inondait la foule. — Où va ce vieux fou ? demanda durement Sylvius. A-t-il une autre fille à sauver ?

Déjà le père Thomas avait disparu.

— Que nenni ! dit une vieille femme qui ranimait la fille du tisserand ; mais voyez-vous, cher brave monsieur, c'est que le père Thomas a deux trésors.

En effet, quelques moments plus tard, le tisserand reparut, tenant une sacoche convenablement garrottée et d'assez honorable apparence.

— Ouf!... dit le bonhomme en jetant son fardeau aux pieds de Sylvius, voilà tout mon bien en sûreté ! Or ça, maître, je ne vous partagerai pas ma fille car l'enfant n'appartient qu'à elle-même, mais je vous partagerai mes florins, si ça peut vous être agréable. — Allez au diable, vous et vos florins ! dit Sylvius en levant les épaules. Je viendrai demain vous demander un pot de bière que nous boirons à la santé de la jeune fille... et tenez-vous en repos. — A vos souhaits, camarade ! dit le tisserand en couvant sa fille d'un œil et ses florins de l'autre. Il est de fait que l'or est cher par le temps qui court, et que... suffit ! Venez me voir, et si un verre de vin du Rhin peut faire repousser vos cheveux... — C'est bon, c'est bon ! dit Sylvius en sortant de la foule, qui déjà parlait de le porter en triomphe, et que le bon Dieu vous conserve ! — Saperlotte ! dit le bon tisserand tout à la fois pleurant et riant, ma pauvre Marthe !... ma chère petite fille !... et mes chères belles pièces d'or ! tout est sauvé !... Il n'y a que ma peau qui soit

roussie, et ma vieille carcasse de maison qui soit brûlée... Point de mal ! point de mal ! Une bonne bouteille de vin du Rhin pour le bon maître Sylvius !

III.

Le lendemain de cet événement, entre six et sept heures du matin, Sylvius était debout à la porte du cabaret de Rose, appuyé sur la muraille, l'œil perdu dans les nuages qui laissaient à peine passer le jour.

— Sang-Diable ! se mit-il à crier tout haut, comme s'il se fût éveillé d'une profonde rêverie. Ne dois-je pas me battre ce matin ?... et il fit un mouvement pour s'élaner dans la rue.

Une petite main le retint par le bout de son habit rapé.

— Maître, dit Olivier le blond, d'un petit air doux et grave, voulez-vous m'emmener avec vous ? — Resté avec ta sœur, mon fils, tu lui feras prendre patience. — Rose a promis de ne point pleurer, maître ; elle a dit comme ça que si j'allais avec vous, ça lui ferait bien plaisir. — En route, alors ! messire Olivier, tu as la tête d'un ange et le courage d'un grenadier. En route !

Olivier se pendit à la main de Sylvius : il faisait de grands pas avec ses petites jambes, le vent soufflait dans les boucles de ses cheveux ; et c'était un spectacle tout à fait saisissant...

Un grand bohémien aux yeux verts qui s'en allait se battre d'un pas solennel ; un petit garçon, grave et beau comme l'enfance, qui s'attachait à lui, comme s'il eût dû le protéger ; et, derrière un volet entr'ouvert, une belle fille qui joignait les mains et levait au ciel ses beaux yeux bleus baignés de larmes.

— Où allez-vous comme ça, maître Sylvius ? demanda un écolier des amis du jeune homme. — Nous allons nous battre ! dit l'enfant d'un air sévère et magistral.

Sylvius sourit, et l'écolier passa, grommelant entre ses dents :

— Je ne donnerais pas une obole de la vie de son adversaire.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX
TILDEN FOUNDATION



Philippeaux del

F. Lequay sc

Paris maudit, par J. de La Tour du Pin.

LA CITÉ MAUDITE



Une demi-heure environ plus tard, Sylvius et Olivier arrivèrent dans un petit bois de chênes et d'oseraies sur les bords d'un gros ruisseau qui serpentait dans une belle plaine.

René, Ludovic et deux autres jeunes gens étaient là, qui déjà semblaient impatients.

— Bonjour, Sylvius, dirent les deux jeunes écoliers qui devaient lui servir de témoins; tu viens un peu tard? — J'ai dû marcher lentement: cet enfant a voulu me suivre. — Vraiment, maître? dit Ludovic d'une voix légèrement amère; je commence à craindre pour ma peau: vous êtes calme comme la Force, et vous avez votre ange gardien avec vous. — Pourquoi m'avez-vous insulté? demanda Sylvius avec douceur. Je ne vous veux point de mal. — Nous différons en cela, maître; je vous veux beaucoup de mal, et en vous insultant j'ai agi avec intention. — Messieurs, dit Sylvius, vous voyez bien qu'il n'y a pas moyen d'arranger l'affaire. Maître Ludovic et moi, nous nous embrasserions aujourd'hui, que demain ce serait à recommencer. Pourquoi me provoque-t-on? Chacun cependant sait ma force: les tireurs ne touchent guère ma poitrine plus que les ralleurs mon âme. Tous, tant que vous êtes, gens de mon âge, vous ne m'aimez pas, et vous affirmez que je n'ai pas de cœur!.. prenez garde de m'en donner la certitude, vous qui savez le dédain que je fais de la vie. — Mettez-vous en garde, dit Ludovic, dont les joues commençaient à s'animer.

Olivier s'assit par terre, entre deux grandes fougères déjà rouillées par l'automne. Et les deux champions se mirent nus jusqu'à la ceinture.

Les premiers coups étaient à peine portés, que le fer de Sylvius, entré de quelques lignes dans la poitrine de Ludovic, lui avait fait une légère blessure qui saignait avec abondance.

— Ce n'est rien! ce n'est rien! criait le blessé, dont la main tremblait de fureur.

Sylvius, plus froid que jamais, vit qu'il fallait en finir; il attendit son adversaire, et, d'un coup parfaitement habile, il lui fit sauter son épée des mains.

Ludovic voulut se baisser; mais, soit qu'il eût perdu trop de sang, soit qu'un faux pas y fût pour quelque chose, il tomba un genou en terre.

Sylvius courut à lui:

— Demeure en garde! cria le désolé jeune homme; ma blessure n'est point sérieuse.

Sylvius lui prit la main. Une émotion vive se lisait dans les traits d'ordinaire si pâles de ce joueur effréné.

— Ami Ludovic, dit-il, je vous supplie d'accepter mes excuses pour l'injure que je vous ai faite en vous appelant sot et bête. Je ne puis continuer à me battre. — Je ne veux pas de votre pitié! s'écria le jeune écolier, qui réellement n'était plus en état de continuer une pareille lutte. Vous vous abaissez devant moi pour m'humilier davantage. Tuez-moi, mais ne m'offrez pas la vie.

Sylvius prit les deux épées et les brisa sur son genou.

— Je n'ai jamais tué personne, dit-il, et je ne veux pas me charger de cette honte.

— Vous êtes un lâche et un maraud! s'écria Ludovic qui écumait de fureur et s'armait du tronçon de son épée. Défendez-vous avec du fer, avec vos doigts, avec vos dents, si bon vous semble, mais défendez-vous! — Vous le voulez donc! s'écria Sylvius d'une voix à faire vibrer les voûtes de la cathédrale de Cologne.

Une rougeur inaccoutumée tachait déjà ses joues de marbre, ses cheveux avaient l'air de se hérissier sur son front, un volcan bouillait dans sa poitrine, prêt à briser cette enveloppe de pierre qui d'ordinaire contenait ses élans.

Les témoins s'apprétaient à soustraire Ludovic aux coups forcenés de Sylvius, quand une voix criarde et gémissante vint leur faire retourner la tête dans la direction des faubourgs.

Un petit homme, enveloppé d'une cape de bure, courait, criait, faisait des signes. Une jeune fille était pendue à son bras et faisait de son mieux pour accoutumer son pas modeste aux folles enjambées du vieillard.

— Saperlotte! s'écria le père Thomas Kattine en arrivant sur le pré. Quels sont les

drôles qui se font étriller par mon grand ami Sylvius? Ah! Jésus, en voilà un déjà déconfit! Où êtes-vous, Sylvius?... n'avez-vous point de mal, mon garçon? Saperlotte! est-ce ainsi que vous maniez le fer, vous qui êtes le maître du feu? Ah! le pauvre diable! Il n'a pas quarante minutes de bonne vie dans son mauvais corps! Saperlotte! voilà qui s'appelle de la besogne un peu achevée!..

Cette allocution avait déjà presque calmé Sylvius. Le père Thomas s'approcha de Ludovic et se mit à examiner sa blessure :

— Oh! oh! qu'est-ce ceci, beau camarade? nous ne sommes point encore d'humeur à passer la barque à Caron, il me semble! une égratignure, mon garçon, une toute petite égratignure! Ohé! viens ici, Marthe; ça te regarde, ma fille, et panse la blessure de ce jouvenceau avec ton mouchoir de toile fine, et ne le déchire pas... des taches de sang, ça se lave... et il ne faut pas abîmer la belle toile que le bon Dieu nous envoie. N'avez-vous point de honte, mon brave, de demeurer comme ça tout pâle pour quatre ou cinq gouttes de sang, dont une sangsue un peu gastronome ne se contenterait pas pour son déjeuner! Vite, Marthe, un beau morceau de toile, et bénissons Dieu que notre bon Sylvius n'ait point de mal... le noble Sylvius, qui...

Un flux de paroles semblait prêt à tomber des lèvres du vénérable tisserand. Sylvius lui prit le bras, et d'un geste le fit tourner comme une toupie.

— Ah ça, père Kattine, de quoi vous mêlez-vous? — Saperlotte! de quoi je me mêle!.. quand vous, Sylvius, vous-même, pourriez être là, mort, dans une mare de sang!.. Vous demandez de quoi je me mêle, vous qui êtes le sauveur de ma fille, vous qui avez arraché mon enfant d'une fournaise, vous pour qui j'ai débouché cette nuit la plus quadragénaire de mes bouteilles de vin du Rhin!.. Vous demandez de quoi je me mêle!!!

Rien ne saurait se décrire de plus parfaitement grotesque, que la figure et la mine du bon tisserand Thomas. Ses cheveux gris étaient à moitié grillés, ses sourcils complètement éraillés. Ses petits yeux gris roulaient dans leurs vieilles prunelles avec un éclat extraordinaire. Il y avait dans toute sa face

un admirable mélange d'enthousiasme, de colère et de bonhomie; il pleurait, il riait à la fois; il allait de Sylvius à Ludovic, de Ludovic à Sylvius; et il reprenait avec son humeur charmante :

— Saperlotte! vous demandez pourquoi je suis venu?... alors vous ignorez la reconnaissance, et je ne vous en fais mon compliment.

Les témoins du duel avaient ri de cette *furia* comique, Ludovic avait ri lui-même: Sylvius était désarmé.

— Cher Ludovic, dit Sylvius à demi-voix, je vous tends la main et vous offre la paix.

— Ah! dit l'autre avec mélancolie, vous êtes un homme bien généreux, Sylvius; mais je souffre tant!... Pourquoi ne m'avez-vous pas tué?... ou pourquoi aimez-vous une fille qui... une fille que... — Venez, Ludovic; je vous promets de tout faire pour que Rose vous aime et se détache de moi. Êtes-vous content? Elle m'aime, il est vrai, mais moi je ne l'aime pas; je suis né pour vivre seul... Elle m'aime par colère, pour me forcer à l'amour; mais ça ne peut pas durer, je vous promets que ça ne durera pas.— Saperlotte! dit le père Thomas qui n'avait pas entendu un mot de la conversation, il n'y a rien de beau comme deux amis qui se réconcilient!.. Et quand je pense que sans moi ils seraient là, tous deux peut-être, baignés dans leur sang... Saperlotte!

Le bon tisserand pleurait, et Marthe s'avancait doucement, toute timide, tenant son mouchoir à la main, prêts à étancher le sang qui coulait de la blessure de Ludovic.

Sylvius leva les yeux pour la première fois sur cette jeune fille qu'il avait arrachée aux flammes, et pour la première fois, peut-être, une sensation inconnue, une idée douce, un premier parfum de jeunesse, vint caresser ce cœur de métal qui ne demandait qu'à se fondre.

Marthe, la fille du tisserand, avait quinze ans à peine, elle était petite et frêle; ses cheveux étaient blonds, son front large et pur, ses yeux d'un bleu pâle et mélancolique, sa joue à peine colorée, sa bouche d'une admirable finesse. L'expression de son visage était littéralement angélique, quoique traversée par des sourires qui avalent à la

fois quelque chose de naïf et de moqueur.

Sylvius se passa la main sur les yeux et il dit :

— Ah ! mon Dieu ! — Voici qui est fini, dit la jeune fille d'une voix douce et argentée, après avoir fait de la charpie avec son beau mouchoir de toile fine et artistement pansé la blessure de Ludovic.

Le père Thomas la regardait faire d'un air sombre et désolé, et il ne pouvait s'empêcher de murmurer à demi voix :

— Saperlotte ! gâter ainsi de la belle toile de lin... de pauvres gens qui viennent d'être incendiés !... Ces petites filles sont d'une prodigalité !... Encore, si c'était pour maître Sylvius ! — Père Thomas, dit le ci-devant chantre d'un air doucereux et hypocrite, vous me devez un verre de vin du Rhin ! — Je vous dois tout ce que j'ai, dit le bonhomme avec un sentiment de profonde gratitude. Ma pauvre vieille maison est légèrement endommagée : je ne vous offrirai donc point de venir vous asseoir à ma table rustique, entre mon métier d'artisan et les tristes chansons de ma petite que voici. Mais Dieu merci, j'ai sauvé de mon naufrage les quelques florins que j'ai gagnés à la sueur de mon front, par la grâce du bon Dieu : la baraque sera bientôt rebâtie. En attendant, Marthe et moi, nous logeons chez ma sœur, un vraie sorcière, qui est laide comme le Péché et bonne comme la Miséricorde. C'est chez elle que vous boirez le vin du Rhin, aujourd'hui, et puis demain et puis toujours, si vous aimez la belle musique, le bon vin et les honnêtes gens. — La belle musique ? — Saperlotte !... on parle des rossignols ; mais les rossignols ne sont que des grenouilles auprès de la sauvette que voilà.

Ce disant, le tisserand montrait sa fille, que Ludovic remerciait avec empressement.

— Allons boire le vin du Rhin ! dit Sylvius, qui avait pris le bras du vieillard et regardait Marthe à la dérochée.

IV.

— Ah ! mon pauvre Olivier, dit Ludovic en prenant la main du frère de Rose ; il paraît

qu'on t'oublie aussi, toi... Tu ne vas pas boire le vin du Rhin.

L'enfant ne répondit pas. Il était accroupi entre des feuilles de glaïeuls, et il tenait ses clairs regards fixés sur la route que suivait maître Sylvius.

Il poussa un gros soupir, comme s'il eût senti l'humiliation d'être délaissé.

— Veux-tu me donner la main, mon garçon, dit Ludovic avec douceur, je te reconduirai chez ta bonne Rose. — Je suis venu avec maître Sylvius, dit l'enfant, dont l'œil laissait tomber une larme.

Puis il se leva et se mit à marcher lentement dans la direction du faubourg.

— Sylvius traitera la belle Rose comme il traite le petit Olivier, pensa Ludovic, et la jolie sœur, de même que le petit frère, aimera mieux chanceler toute seule dans ce vilain monde que d'accepter l'aide de quelqu'un qui ne soit pas Sylvius.

Un mois environ après les scènes que nous venons de décrire, l'ordre le plus parfait était rétabli dans le ménage du tisserand.

Vers l'extrémité d'une des rues qui avoisinent le port de Cologne, l'atelier du bonhomme était, comme dans la plupart de nos petites villes de France, situé au-dessous du rez-de-chaussée d'une de ces maisons tranquilles, au pied desquelles l'herbe croît en abondance. Deux petites fenêtres ouvrant sur la rue, à la hauteur du pavé, livraient à la fois passage au peu de jour qui venait du dehors, au bruit monotone et à l'épaisse fumée qui sortait de l'intérieur.

On entrait par une porte basse, qui ouvrait sur une cour paisible ; au moyen d'un petit escalier de bois, on descendait dans l'atelier du tisserand.

Par deux belles marches de pierre on entrait dans la chambre de sa fille, doucement éclairée par deux fenêtres ouvertes sur la cour.

Un superbe coq noir se promenait majestueux au milieu de trois ou quatre poules blanches et pures comme la neige en décembre. Deux belles treilles, dépourvues de feuilles grimpaient aux murailles ; et dans

le recoin le plus abrité s'élevait une sombre et belle touffe de buisson ardent, avec ses feuilles toujours vertes et ses petits fruits qui ressemblaient à des grains de corail.

Un petit épagneul noir était couché sur la dalle ; un clair rayon de soleil étincelait sur les vitres, tandis que tout le fond de la cour était enveloppé d'ombre, effet certain d'un ciel gris, nuageux, quoique déchiré par moments et laissant voir un peu d'azur.

Dans ces humbles demeures on entre sans être annoncé.

La porte s'ouvrit, maître Sylvius passa le seuil, l'épagneul courut en avant, le coq chanta en battant des ailes, les chants de l'intérieur cessèrent... On voyait déjà que Sylvius était l'âme de la maison

Le jeune homme entra ; il ouvrit la porte de la chambre, et se trouva face à face avec Marthe.

La pièce était noire et enfumée. C'était la chambre d'apparat du tisserand Kattine : une douzaine de chaises grossières, un bahut de bois de chêne, des boiseries d'une belle couleur marron foncé, un plafond de poutres plus enfumées qu'une face de ramoneur, et, dans l'angle de la fenêtre, Marthe assise auprès d'un rouet.

Elle baissait la tête en ce moment. On ne voyait d'elle que son front pur et ses beaux cheveux blonds, et l'une de ses petites mains appuyée sur la traverse du rouet.

— Ce que c'est que les femmes ! dit Sylvius demeuré sur le pas de la porte. On les dit cependant curieuses !... Voyez celle-ci, la méchante fille... on entre chez elle, son coq chante, son chien aboie, un pas ami se fait entendre, elle ne lève pas seulement la tête ! — Je savais bien que c'était vous, dit Marthe, en adressant à Sylvius un de ces sourires inouïs qui dénotent chez une femme ou la plus angélique nature ou la plus démoniaque hypocrisie.

Sylvius vint s'asseoir auprès d'elle, sur un escabeau, repliant sa grande taille afin de se faire plus petit, faisant à ses longues jambes une ceinture de ses deux bras, et il dit :

— Marthe, je suis abominablement malheureux, mais aussi je suis ineffablement heureux. — Chantez. — Non, chanter ne me

suffit plus. J'ai besoin de parler. Jadis, quand le démon de l'enthousiasme détraquait ma pauvre tête, je chantais... je chantais... Et ceux qui pouvaient m'entendre disaient que cela leur faisait froid par tout le corps. Quand le démon de la tristesse envahissait mon pauvre cœur, je chantais encore ; mais comme ma tristesse était irréfléchie, comme je n'en saisissais pas l'objet, comme rien des choses du dehors ne pouvait toucher directement à ma robuste nature, je chantais sans amertume, je chantais d'une voix douce, suave et mélancolique ; mais aujourd'hui mes tristesses ne sont plus sans objet : il y a des jours passés qui me font honte, des jours présents qui détruisent ma force en m'inondant de bonheur, des jours à venir qui me font trembler. Marthe, je vous aime, et cela tout à la fois me rend heureux et m'épouvante. Depuis un mois, depuis ce premier jour où vos fins regards ont enlacé mon âme, je suis devenu un homme, moi qui n'étais qu'une brute égoïste. Je n'avais que des sensations, et avec des sentiments il m'est venu des idées : j'ai regardé mon passé, je n'ai vu en moi qu'un bohémien de la plus misérable espèce, n'ayant jamais su le travail. ayant toujours vécu d'aumônes, incapable même de faire avec mes doigts robustes l'œuvre achevée par vos doigts de lait. J'ai regardé mon esprit : je me suis trouvé bête, ignorant et brutal. J'ai regardé mon visage : je me suis trouvé laid et repoussant... Et pendant que je sentais mon cœur se fondre, un démon plus vivace, plus impérieux que votre amour, est venu me mordre au cœur... Je veux parler de l'envie. Ces palais somptueux au pied desquels mon idée même dédaignait autrefois de s'arrêter, ces chevaux harnachés d'argent, ces capitaines empanachés d'or, ces rois, ces poètes, ces artistes empanachés de gloire, toutes les grandeurs de la vieille Europe... en un moment je les ai devinées, je les ai vues, je les ai comprises... De toutes ces splendeurs réunies, j'ai fait une cité des anges où vous trônez en reine... une cité que je gouverne ! Et cependant sitôt que je me réveille, je touche mes haillons, j'ai le sentiment de mon impuissance... et je sens l'amertume qui, goutte à goutte, s'infiltré

lèvement dans mon cœur. — Cher Sylvius, ne vous ai-je pas dit que je vous aimais? — Non, Marthe, non, vous ne me l'avez pas dit. — Et si je vous le disais? — Vous me tue-

riez, Marthe. Je ne suis pas un homme : je ne sais pas travailler ; je suis un rêveur furieux, indigne, tout à fait indigne de vous! — Je vous forcerai bien à travailler, moi!



Le courageux jeune homme reparut tenant dans les bras un corps humain. (Page 506.)

— Voulez-vous être mon mari, Sylvius? — C'est ma mort et la vôtre que vous demandez, Marthe. Si je me laisse aller à votre amour, je voudrai sortir de ma sphère, tenter les grandes choses ; je ferai des exploits de vaillant étant qui ne me conduiront pas même à vous

donner un pain assuré... La fatalité s'appesantira sur nous.

Marthe se leva, elle ouvrit la fenêtre, et fit signe à Sylvius de s'y venir accouder auprès d'elle.

L'épagneul était à quatre pas de là, ac-

croupi ; il regardait sa maîtresse avec la plus naïve expression d'amour. Le coq noir se promenait superbe ; il grattait la terre pour y trouver des insectes engourdis, qu'il abandonnait aux poules blanches qui le suivaient. Un nouveau rayon de soleil survint, et, avec lui, trois mésanges vinrent s'abattre dans les treilles. Elles jetaient dans l'air un petit cri strident, léger, aigu. Leur dos était d'une belle couleur verdâtre, leur front bleu, leurs joues blanches, mouchetées de noir, leur poitrine jaune, et leurs ailes transparentes accusaient les teintes du plus parfait azur. Elles se suspendaient aux branches, folles et charmantes créatures, puis elles hérissaient leur céleste diadème, et partaient emportées dans le premier vent d'hiver comme des apparitions d'un autre monde.

— Voyez, dit Marthe d'une voix grave et enfantine, où sont les capitaines empanachés d'or et les poètes empanachés de gloire, dont la couronne vaille l'auréole céleste qui brille au front de ces petits oiseaux?... Ami, ce qui est vrai, ce qui est pur, ce qui est saint, cela seul est désirable et beau. Cher malade, sublime rêveur, restez près de votre chère Marthe, prenez la navette du bonhomme Thomas... Et moi, moi, petite fille sans esprit, je me charge de votre guérison. — Qui vous a donné cette sagesse, Marthe? Que cela est consolant d'entendre de pareilles paroles sortir de la bouche d'une jeune fille! Eh! quoi, moi, pauvre homme, je n'ai de poésie qu'au profit du désordre de mon esprit! vous, humble fille, votre poésie est plus riche, plus grande, plus épurée que la mienne, et surtout est plus vraie. — Croyez-moi, Sylvius, la poésie est le pain des âmes, la poésie en ce monde est plus abondante que le blé qui couvre les campagnes; mais, hélas! les âmes sont malades... elles passent auprès de l'aliment sans même ressentir l'heureux aiguillon de l'appétit. — O Marthe! ne blasphémez pas les pauvres malades. Tout est bonheur, rayonnement, poésie, pour une âme d'or comme la vôtre... Mais ne les blâmez pas de ne point marcher, les pauvres pestiférés dont la maladie a coupé les jambes, et qui ont à peine la force de ramper sur une terre ingrate. — Sylvius, je suis peut-être égoïste,

mais je le suis pour vous et pour moi. — Eh! bonjour, mon cher maître Sylvius, dit le tisserand qui entraît clopin-cloquant. Mes enfants, je vous annonce une visite. — Mon père, dit Marthe vivement, vous nous parlerez visite une autre fois. Le bonheur est difficile chez les pauvres gens comme nous, et il faut se hâter de l'arrêter au passage dès qu'il daigne se montrer à nous. Voilà maître Sylvius qui a quelque chose de très-important à vous dire. — Bah!... tiens!... bon!... que me chantes-tu : que le bonheur est difficile chez les pauvres gens comme nous! Minute, enfant, ne faisons pas erreur. Bien vendre ma toile dans le jour, bien bavarder à la veillée, bien caresser ma chère petite fille du bon Dieu... devenir fou de joie quand elle chante en s'accompagnant du bruit de mon métier... que diable veux-tu que je désire autre chose, si ce n'est, par-ci, par-là, un vieux flacon de vin du Rhin? — Mon père, le vin du Rhin ne me suffit pas, votre métier m'ennuie, et la maison me semble triste. — Ah! mon Dieu!...

Marthe se mit à sourire d'une façon étrange. Il y avait sur ses joues de la honte dans ses yeux de la moquerie... Un moment elle regarda Sylvius avec un petit air de dépit et d'impatience, puis elle se jeta dans les bras du bon Thomas.

— Cher père, vous êtes bête comme la Bonté : vous ne comprenez rien.

Sylvius, de son côté, releva la tête à demi, il se mit à regarder le tisserand de l'air d'un chien qui n'a pas mangé de vingt-quatre heures, et qui attend les miettes de son maître. Le bon tisserand comprit, il se frappa le front, ses yeux clignèrent, et il s'écria d'une voix toute larmoyante :

— Saperlotte! l'enfant a raison. Je suis très-bête. De sorte qu'il va falloir que le bonhomme Kattine débouche son meilleur et déterre une seconde fois ses florins!

Puis son œil devint solennel, il serra sa fille sur son cœur, il tendit l'autre main à Sylvius, et lui dit :

— Garçon, te voilà tout à fait de la famille; Marthe dit que tu as un grand esprit, je sais que tu as un bon cœur. Je te donne à aimer un petit être comme il n'y en a point dans

le monde... Tiens, Sylvius, voilà que tu pleures... Je suis plus sûr de toi que de moi-même... je vais passer mon habit neuf et courir chez tous mes amis. Voilà ma façon de penser.

Sylvius fit un geste; le tisserand releva les yeux, tourna la tête et s'écria :

— Eh! entrez donc, mylord! Monsieur... vous serez content, avril devancera décembre, et mon rossignol aura de la voix.

L'étranger se tenait sur le pas de la porte. C'était un homme de trente-six ans au moins, de taille moyenne, gras de visage, fin du regard, railleur et sensuel de la bouche. Il était marqué de la petite vérole, épais du ventre et fort convenablement vêtu.

Sylvius fit un geste d'impatience devant le salut profond de l'étranger.

V.

— Il faut te dire, ma fillette, continua le tisserand en faisant asseoir l'étranger, il faut te dire que tu es tout à fait en réputation à Cologne. On parle de toi comme d'une merveille musicale, et voilà Monsieur qui est Anglais et qui meurt d'envie de t'entendre chanter. — Les Anglais, dit l'étranger avec un accent marqué, les Anglais n'aiment les arts que pour ce qu'ils ont d'excentrique et de nouveau. Pour ma part, je ne vois rien d'insipide comme le sublime à l'état chronique. Les façons d'agir du théâtre me mettent les nerfs dans un état pitoyable. Tout y est banal, vulgaire, noté, chevillé, torturé, faux et empesé. J'en suis venu à n'aimer l'art que lorsqu'il est empreint d'une passion réelle. La prima donna, qui chante pour gagner *ses feux*, pressée de regagner ses pénates, me fait moins d'effet que le saltimbanque qui se démanche le corps pour gagner de quoi dîner. Chez celui-là du moins, il y a de la passion, de la douleur, de l'émotion. A tout hasard, j'aime mieux l'alouette et le rossignol. On dit, Mademoiselle, que vous chantez avec passion, sans autre accompagnement que le bruit du métier de votre père. Si vous étiez des gens de petite espèce, je vous offrirai vingt

mille livres sterling pour vous entendre pendant une heure. Mais une fille comme vous, qui ne chanterait pas sur l'ordre d'un roi, chantera pour un gentilhomme qui supplie. Dès ce moment, permettez-moi de vous raconter une petite anecdote; puis j'attendrai vos ordres et votre loisir.

« Il y a quelques années, je voyageais en Espagne; une mauvaise patache, attelée de deux maigres mulets, me voiturait sur le penchant de la Sierra Morena. Ces animaux étaient ornés de grelots. Le conducteur avait plus de quarante ans. Pour charmer les lenteurs de la route, cet homme chantait : cette voix, qui se mariait au bruit des grelots, au bruit des roues... avait un charme pénétrant dont il m'est impossible de vous donner une idée. Jamais harmonie plus parfaite n'avait frappé mon oreille. Je fis arrêter mon équipage, mon virtuose descendit, et je le priai de chanter seul. Le misérable avait une voix rauque, fausse, chevrotante, infâme, atroce ! Nous remontâmes en voiture; et cette même voix, réunie à son accord ordinaire, redevint nette, pure, sublime, pénétrante. J'étais ravi. Le brave homme m'affirma que depuis trente ans il chantait de la sorte. Je compris dès lors que la musique la plus émouvante se révèle quand la note harmonieuse se meut sur un fond discordant, le domine, l'enveloppe et le force lui-même à devenir harmonieux, d'après qu'il est de sa nature. J'ai couru les prairies de l'Amérique, les grandes forêts qui se reflètent dans le lac Ontario, et j'ai retrouvé là, sous la hutte du sauvage, cette harmonie déchirante qui a toute l'émotion du combat et les charmes de la victoire. Pendant que les chefs de guerre chantent et marient leurs voix monotones, l'un d'entre eux fait un bruit effroyable avec deux morceaux de bois taillés en dents de scie. Quand ces grands musiciens arrivent à l'enthousiasme, leur harmonie acquiert un degré d'horreur et d'émotion qui terrifie. Le muletier me charmait, les sauvages m'épouvaient; vous, Mademoiselle, à l'aide de moyens analogues, on dit que vous ravissez. »

L'Anglais avait débité ce petit discours d'une voix tout à fait galante. Sans oser

nous prononcer pour ou contre son opinion musicale, nous dirons seulement qu'elle ne nous étonne pas de la part d'un enfant d'Albion. Elle est du moins excentrique, et à coup sûr en accord parfait avec les sensations éternelles de nos voisins les insulaires. La fadeur avant tout les irrite, et dégoûtés de la science impuissante, ils font un retour déjà vers les perceptions naïves de la riche et sauvage nature.

Le tisserand était émerveillé. Il prit la main de son hôte, l'entraîna dans la cour et le fit descendre dans son atelier.

Sylvius et Marthe suivaient.

— Je vous laisse aux mains de mon gendre, qui est un garçon d'esprit, dit le bonhomme, je me mets à mon atelier. Puisqu'ils chantent pour vous faire plaisir, l'accompagnateur ira son train.

Au mot de « mon gendre », l'Anglais jeta sur Sylvius un regard furtif et tout à fait inquisiteur.

— Quand je dis mon gendre, repartit le tisserand, ce n'est qu'une manière de parler, car il ne l'est pas encore. Mais avec l'aide de Dieu cela ne tardera point.

L'Anglais est taciturne de sa nature. Le nôtre ne dit mot; il s'assit auprès du métier, à quelques pas de Marthe, qui venait de prendre sa place ordinaire entre des rouleaux de fil prêts à passer par les mains du tisserand.

L'Anglais baissa la tête et sembla commencer à se perdre dans ses rêveries. Le métier allait son train. C'était un bruit monotone d'un poids qui frappe et se relève, d'un balancier qui marche et revient sur lui-même. Tout à coup Marthe jeta les premières notes de sa voix tout allemande au milieu de ce bruit discordant. Cela faisait le même effet pour l'ouïe que, pour les yeux, un buisson de roses penché au-dessus d'une mare. Ce que disait la bouche de Marthe, ce n'étaient pas des chants, ce n'étaient pas des paroles rimées ou de la musique écrite, c'était de l'harmonie expressive. Une douce tristesse dominait l'ensemble: une note faisait entendre la voix sifflante et sonore du merle qui salue le soleil; puis la vallée s'ouvrait lumineuse, pleine de chansons et de

bonheur; l'écho des montagnes répondait; le vent du matin agitait doucement les feuilles, la voix du pâtre descendait les pentes rocailleuses, puis la plainte des êtres souffrants semblait tout d'un coup apparaître dans le calme des vallées et tirer des larmes à toute la nature. La voix singulière de la fantastique jeune fille jetait par moments des cris trempés de larmes qui semblaient porter avec eux le frisson et l'épouvante... Cette musique était un immense horizon de rêverie; et toujours, toujours, le bruit monotone du tisserand semblait dire aux âmes émues:

— Je combats cette harmonie, j'en brise le charme souverain, je suis la réalité dans le rêve.

Cette scène dura longtemps. L'Anglais tenait ses yeux fermés comme s'il eût été plongé dans le sommeil; ses narines cependant soufflaient la vie et sa tête par moments se penchait en arrière avec une expression tout à la fois de douleur et de délire.

Puis il se fit un magnifique silence. Puis le bruit monotone se fit entendre de nouveau; et la voix de Sylvius grave, douce, pénétrante, vint s'y mêler cette fois comme entraînée par la plus vive inspiration.

— Est-ce une fille de la terre qui vient de chanter? Où sont les rêveurs; où sont les poètes, où sont les philosophes qui ont rêvé la cité de Dieu? Est-ce que jamais leur idée a conçu les naïves grandeurs d'une aussi suave harmonie? Cette voix d'argent prosterner mon intelligence, elle m'ouvre des horizons inouis... J'admire à la fois et je m'irrite... et je me laisse emporter dans des contemplations qui ne sont plus de ce monde. — Le mot est juste, dit l'Anglais en se levant, ceci est le chant de l'amour; qui me fera entendre le cri déchirant de la douleur?

Sylvius se leva, son œil rayonnait; il prit la main de l'étranger et lui dit d'une voix profonde:

— Laissez-moi grandir. Je vous ferai entendre un jour les imprécations de la Cité Maudite.

Marthe et Thomas regardèrent Sylvius avec étonnement; l'Anglais détourna la tête,

comme pour fuir le regard du démoniaque jeune homme ; puis il se leva et dit à Marthe :

— Vous êtes une créature bien étrange. Parfois il m'est arrivé, dans les bois profonds de l'Inde, de rencontrer, au milieu de l'horreur et du silence, une de ces fleurs bizarres en qui la nature semble résumer tous ses mystérieux trésors. Plus on les connaît rares et isolées, plus on les admire... on se prosterne devant elles, puis on les fuit à jamais, afin de les rêver toujours semblables à elles-mêmes, et de ne point les voir mourir. Bien décidément, pour moi, l'Allemagne est le plus grand pays de cette Europe déjà si triste et si vieille... On y trouve des Rembrandt sous le chaume, de grands poètes dans les petites villes, des chants célestes à l'ombre de la pauvreté. En Angleterre on paie les arts, en France on les injurie, en Allemagne on les possède à la fois et on en est possédé. Venez, maître Sylvius, j'ai besoin d'air, et j'ai besoin que vos belles paroles me tiennent quelques moments encore dans ces belles régions de l'idéal qu'on ne quitte jamais sans douleur.

Le flegmatique insulaire fit un salut profond, prit le bras de Sylvius, et l'entraîna loin de sa chère Marthe et du bonhomme Thomas de plus en plus étonnés.

— Où me conduisez-vous ? dit Sylvius. — Venez boire. Le chant de cette jeune fille a démesurément ouvert tous les gouffres de mes appétits. — Où me conduisez-vous ? — Entrons à ce cabaret. On m'a juré qu'il y avait en cet endroit la plus belle fille de Cologne, une Ariane de chair, de rose et de lait qui a perdu son Thésée. J'ai l'honneur de vous répéter que tous les gouffres de mes appétits sont démesurément ouverts.

Sylvius pâlit.

— Je ne puis entrer en ce cabaret, je crains d'y rencontrer un jeune homme avec qui je me suis dernièrement battu. — Allons ailleurs en ce cas, et suivez-moi.

L'Anglais entraîna Sylvius dans un des plus riches cafés de la ville, en face du port, dans une splendide maison dont les fenêtres ouvraient sur le Rhin.

Il fit asseoir Sylvius ; puis, lui faisant un geste d'excuse, il aborda deux hommes de

mine suspecte qui étalent là et semblaient attendre depuis longtemps.

— Chut ! dit l'Anglais à demi-voix. Je tiens le nigaud. Quant à la fille, c'est un trésor : ma fortune est faite et la vôtre aussi. Je viens de jouer la plus parfaite comédie du monde. Avant quatre ans d'ici, la petite aura fait les délices de toutes les grandes capitales. Le nigaud sera le plus bel ornement d'un cabanon quelconque, et j'aurai gagné un million de florins. — Ça te va bien, l'Anglais ?... dit tout bas un de ses compagnons. — Comme tu vois. — Dis un peu : Goddam ! pour voir. — Ya, mein Herr ! fit l'étranger, de l'air le plus précieux du monde. — Un coup de génie ! dit l'autre en frappant du poing la table. Si je lui avais dit de parler arabe, il m'eût répondu : « Oui, Monsieur ! » Quel fin diplomate que notre honorable ami !

L'étranger revint auprès de Sylvius et se fit servir une bouteille de vieux vin de Porto.

Une heure plus tard à peine, une table de jeu était organisée, et l'Anglais disait à Sylvius :

— Vous jouez ? — Pas avec vous. — La raison ? — Je suis pauvre. — Vous aimez le jeu ? — Ne me parlez pas de cela. — Allons, maître, vous vous moquez. Quand les gens comme vous sont trop timides, ils semblent donner aux sots et aux saquins le droit de ne pas l'être. Voilà cent florins que vous me rendrez ou ne me rendrez pas, selon la chance du jeu ; cent florins !... c'est une obole pour moi, et vos yeux enflammés me disent assez que vous avez la passion, la noble passion du jeu.

Le lendemain au jour, maître Sylvius avait mille florins dans sa poche et il était quitte envers le magnifique insulaire.

Il sortit tout chancelant, les yeux brûlés de fatigue, et courut d'abord chez lui enterrer son trésor avec toutes les terreurs mystérieuses du joueur le plus effréné.

Puis il courut vers la maison du tisserand le pied agile et la tête chargée de projets.

En arrivant à la porte, la première personne qu'il rencontra fut le petit Olivier assis par terre, entre les herbes encore toutes mouillées de la rosée du matin.

— Jésus! dit Sylvius avec empressement, que fais-tu là, mon pauvre garçon?

L'enfant éleva ses petites mains et dit d'une voix altérée:

— Ah! maître, pourquoi ne venez-vous plus chez nous? Ah! maître, la pauvre Rose pleure tout le long du jour... et la maison est triste comme un cimetière.

Sylvius prit l'enfant dans ses bras, l'embrassa à plusieurs reprises avec une effusion qui ne lui était pas habituelle; puis il le reposa sur ses pieds, et demeura comme frappé d'une sorte de terreur et de remords à l'aspect des larmes de ce pauvre Olivier, dont l'enfance avait tant de résignation et de mélancolie.

VI.

Sylvius trouva Marthe assise à son rouet, douce, immobile, respirant à peine, le visage éclairé par la pâle lueur de quelques bruyères qui brûlaient dans l'âtre.

— Pourquoi venez-vous si tard ce matin? il fait plus froid que de coutume. Je suis triste, la cour est déserte; il me semble que mon âme s'en va. — Marthe, regardez-moi. — Jésus! vous avez les joues toutes marbrées, les yeux en feu, les cheveux en désordre... que vous est-il arrivé? — Une révélation, Marthe! vous ne sauriez croire toutes les violentes idées qui, depuis quelques semaines, ont bouleversé mon esprit. Il me semblait que mon âme était forte; mais elle s'est brisée avec éclat, laissant en moi des tonnerres d'harmonie dont nul autre que moi ne peut se faire une idée. Je vous ai aimée d'une façon fatale et souveraine. Je me croyais raisonnable; j'étais seul, insouciant, paisible... Mais vous êtes apparue, et je suis devenu comme les autres, heureux à la fois et malheureux, inquiet, jaloux, violent. Toutes les fibres de mon cœur se sont distendues, et, à chaque instant de ma vie, je les entends qui laissent échapper des chants de douleur, d'amour, de haine... Je ne puis plus me contenir; je souffre autant que je vous aime. Il faut que je fasse éclater quelque part et mon harmonie, et mon en-

thousiasme, et mon chagrin. Cette nuit, j'ai gagné de l'or au jeu; cette nuit, j'ai rêvé d'abord que je vous possédais, puis j'ai rêvé qu'on vous arrachait à mon amour... J'ai compris à la fois le délire du bonheur et le délire de la souffrance. Mille fantômes ont habité ma pensée: Marthe, j'ai résolu de composer un opéra que je nommerai *la Cité Maudite*. J'irai à Munich avec l'or que je possède, et je ferai monter mon ouvrage sur le théâtre où Schiller a fait jouer *les Brigands*. Marthe, je suis sûr de ne pas me tromper, j'ai le génie de la musique, mais de la musique supérieure. Dans les temps où nous vivons, les plus hautes expressions du sentiment humain sont plutôt chantées que dites: et il y a plus de vérité chez les musiciens que chez les poètes. Je viens vous demander votre agrément. Voulez-vous que je parte? voulez-vous que j'aille chercher la gloire? Vous savez qui je suis; vous savez que rien ne me manque de ce qu'il faut pour réussir, pas même les instincts du pirate et du braconnier. Encore une fois, voulez-vous me permettre de quitter Cologne?

Une vive rougeur colora les joues de la jeune fille. Elle prit les mains de son amant, et lui dit d'une voix tout émue:

— Mettez-vous à genoux, profane, et daignez écouter cette jeune fille qui en sait plus long que vous peut-être, et dont la première jeunesse fut marquée par un grand honneur.

« Quand j'avais douze ans, Sylvius, par un beau jour d'hiver, sur les bords du Rhin, mon père et moi, nous marchions, regardant les arbres chargés de neige et les corneilles qui tournoyaient dans l'air. Un vieillard s'arrêta devant nous, accompagné de quelques amis; il était enveloppé de riches fourrures; il vint à nous, me prit dans ses bras et dit d'un ton railleur et religieux à la fois:

« — Messieurs les poètes sont de grands profanes. Ils se proclament impertinemment les maîtres de l'idéal, et, à chaque heure du jour, la nature les passe en richesse, en pudeur, en pureté!

« Puis il sembla me repousser, et dit d'une voix sombre:

« — Ah! les poètes du moins ont la force de tuer leurs créations avant de les montrer

impures. Petite fille... un jour tu seras une femme.

« Je ne comprenais pas. Le vieillard se mit à pleurer, il me prit par la main, puis il demanda à mon père la permission de venir nous voir. Sylvius, ce vieillard s'appelait Goethe. Je passai deux années dans sa maison, et je n'en sortis qu'après la mort de ce roi de l'idéal. Voilà pourquoi, Sylvius, j'en sais plus long que vous sur ces choses mystérieuses qui donnent à la fois la gloire et le malheur. »

— Quoi! dit Sylvius avec un nouveau sentiment de respect et d'amour, vous avez connu Goethe, le roi de la rêveuse Allemagne! O Marthe, voilà qui m'ordonne à jamais la grandeur. Vous vous êtes assise sur les marches d'un trône de gloire, et c'est un trône que vous doit mon amour. — Non, Sylvius. Si j'ai bien compris, quoique jeune, les dernières inspirations de ce poète qui avait autant de génie que la nature, et presque autant de raison, voilà ce que je dois dire à mon ami qui s'égaré : Le trône d'une honnête femme, c'est le cœur de l'homme qui l'aime et la nourrit; son idéal, c'est le berceau de son enfant. Il disait, lui, le souverain maître, il disait que la gloire n'est permise qu'à ceux-là qui n'ont point de bonheur, à ces grands désespérés à qui l'on pardonne une éternelle amertume à cause de l'éternité de leurs blessures. Va, Sylvius, n'envie point ces hommes qui n'ont point d'amour, point d'amis, point d'enfants... qui vont isolés dans la vie, sans que personne les connaisse ou les aime, qui n'ont que des ennemis et des esclaves; dont la vie est un combat sinistre, incessant, acharné, au profit d'un peu de gloire qui décorera leur tombeau. Ne cherche pas la gloire, Sylvius, toi qui as trouvé le bonheur; la gloire ne te serait pas facile, car tu n'es pas un esprit médiocre et complaisant. Non, Sylvius, tu n'iras pas dépenser en vaine harmonie toute cette force de sentiment et de bonheur que tu dois à toi-même, à la femme dont tu es aimé, aux enfants dont tu devras compte à Dieu. Tu resteras chez toi, Sylvius, loin des hommes dont le suffrage est vain, loin des trônes dont la base est fragile. Tu te feras

tisserand, s'il le faut : nous chanterons pour nous, pour charmer nos rêveries, et notre bonheur sera d'autant plus vrai, qu'il sera plus inconnu. Pour goûter le pur bonheur, Sylvius, il ne faut que le connaître; il ne faut que savoir l'inanité des autres choses. Interroge-toi, Sylvius : si mon amour ne peut te suffire, si l'horizon n'est pour toi point assez large, va-t'en, frappe-moi pour jamais dans mon rêve de bonheur, et marche résolument vers ce but où l'on n'arrive jamais que tout déchiré de blessures!... Mais si tu m'aimes, si tu te soucies de toi-même et de te conserver dans ta force, fais-toi tisserand, Sylvius : donne tout ton cœur à moi qui t'ai donné le mien... Alors espère ta part de bonheur.

Sylvius était stupéfait d'étonnement.

— Marthe! s'écria-t-il, comme tu es éloquente! — Oh! que mes baisers le seront plus encore! reprit la jeune fille avec un accent passionné, en attirant dans ses bras la tête pâle de Sylvius. — Seigneur Dieu! dit le jeune homme tout à l'amour, que tu es deux fois éloquente! Parle: que veux-tu que je fasse? Je n'ai jamais rien rêvé que pour toi, Marthe, rien que pour te couronner de gloire; et puisque tu veux bien me permettre d'être paresseux..., je préfère chanter pour nous.

Marthe était bien contente. Tout émue dès sa première jeunesse par ces inspirations amères qui accompagnent infailliblement ces rois qui vont du trône à la tombe, initiée aux tristes mystères de la gloire, elle n'avait plus d'autres soins que de chercher à rétrécir de plus en plus les bornes de son modeste horizon, à concentrer des sensations qui en acquerraient un degré de plus de saveur et d'énergie.

— Ah! pauvre fou, reprit-elle d'un air plus calme et plus consolé, vous voulez tenter la gloire!... Allez, allez, bon Sylvius, votre Marthe vous prie de distribuer aux pauvres les mille florins que le jeu vous a donnés et qu'il vous reprendrait demain. Allez, ami, ne songez plus à *la Cité Maudite*, et n'enviez pas des hommes qui, pour la plupart, sont de grands coupables ou de grands malheureux.

Ah ! pauvre Marthe , pauvre jeune fille sans expérience de la vie , elle ignorait bien des choses , elle n'allait point au fond des mystères de la douleur et de l'impuissance humaine ; elle ignorait que certains hommes tentent vainement de contenir le flot de leurs inspirations... Quand on barre mal à propos le cours des rivières , l'eau s'irrite et franchit les rivages : elle s'élançe à tort à travers dans les champs voisins , dispersant les fruits des vergers , arrachant l'herbe des prairies , portant de toutes parts le ravage et la destruction.

Plus ignorant que sa maîtresse , Sylvius ne savait point encore ce qu'il allait se préparer de tourments et de fautes ; arrêté parmi les fleurs , il ne voyait pas l'abîme.

En sortant de chez le tisserand , le jeune homme retrouva le petit Olivier toujours triste , qui lui dit de sa voix fine et flûtée :

— Maître , vous ne nous aimez donc plus ? Nous allons tomber dans le malheur : Rose meurt de chagrin , les créanciers arrivent au logis... un de ces jours , nous manquerons de pain. — Seigneur ! s'écria Sylvius , est-il possible ?.. Et serais-je assez heureux pour... Allons , Olivier , donne-moi la main , petit garçon... vous avez tant de fois partagé votre pain avec moi !

Il prit donc Olivier par la main et s'achemina vers cette humble maison que depuis tant de jours il avait abandonnée.

Rose était à son comptoir quand Sylvius passa le seuil ; la pauvre fille semblait dévorée de chagrin ; ses joues étaient presque pâles , sa mise presque négligée , ses cheveux presque en désordre ; le cabaret était presque désert ; il semblait que le malheur y régnait.

Olivier fut s'asseoir près de sa sœur avec un air heureux et triomphant.

Un petit vieillard tout gris , tout sec , tout anguleux , était assis à quelques pas de Rose et ne la quittait pas des yeux.

Ludovic , guéri de sa blessure , et ses amis étaient là aussi ; ils ne furent pas peu étonnés de voir entrer Sylvius.

Celui-ci alla droit à Rose qui réprimait un cri de surprise , et lui dit à demi-voix :

— Vous connaissez tous les pauvres de la

ville , j'ai mille florins à leur distribuer ; voulez-vous faire cela pour moi ? — Jésus ! maître Sylvius ; où avez-vous pris une pareille somme ? — Je l'ai gagnée au jeu. — Que ne la gardez-vous ? vous pouvez la perdre demain. — J'ai résolu de ne plus jouer. — Vous avez tort de vous défaire de votre argent , maître , vous pouvez vous en repentir. — Donnez-moi un conseil , Rose. — Asseyez-vous , maître , buvez un pot de bière et attendez un peu ; nous causerons , et vous partirez quand bon vous semblera.

VII.

Sylvius était à peine assis auprès de Rose depuis quelques instants , dans sa modeste chambre , qu'un coup discret retentit du dehors et fit tressaillir la jeune fille qui déjà pleurait à sanglots.

— Qui est là ? demanda Sylvius avec inquiétude , interrogeant Rose du regard. — C'est lui , reprit-elle en essuyant ses beaux yeux bleus. — Qui lui ? — Maître Josué Morgan.

Et sans attendre l'agrément de Sylvius , Rose courut ouvrir au petit vieillard que déjà nous avons entrevu.

Maître Josué Morgan était un très-singulier petit homme , dont la figure révélait autant de bonté que de finesse , bonté qui pouvait passer pour hypocrite , finesse que les simples pouvaient supposer dangereuse.

Le bonhomme hantait de préférence les cabarets des faubourgs , et depuis quelque temps il paraissait fort assidu chez la pauvre Rose dont il avait connu le père.

— Entrez , maître , dit la jeune fille avec douceur. — Je sors , dit Sylvius , inhabile à dissimuler un sentiment de défiance. — Pourquoi sortiriez-vous , Sylvius ? maître Morgan est le seul homme devant lequel j'ose pleurer. Il sait tout , il sait que je vous aimais et que vous ne m'aimiez pas. — Au fait , dit Sylvius entre ses dents , le bonhomme sera peut-être bien utile à mes projets... Et il ajouta : — Rose , puisque maître Josué Morgan est votre ami , puisque vous lui avez tout dit sans amertume , sans colère , je consens qu'il prononce

entre nous. — C'est déjà fait, dit le petit homme d'une voix douce; je ne saurais t'accuser, Sylvius, car jamais tu n'as trompé cette jeune fille, qui est un pauvre être sans discernement et sans force. Elle a voulu te forcer à l'amour... et alors elle a fait en sorte qu'elle t'a presque forcé au mépris. — Ah ! dit Sylvius en prenant avec vivacité la main de Rose, qui pleurait, qui pleurait à sanglots. — Écoutez, reprit Morgan en s'animant, le mal est fait. Sylvius aime une autre femme, il l'aime avec un cœur à la fois heureux et déchiré, avec tous les tressaillements d'une âme de bronze, qui ne pouvait s'émouvoir des caresses d'une pauvre fille sans grandeur, sans noblesse, sans génie. Tu as aimé plus haut que toi, Rose, il faut que tu en portes la peine. C'est bien triste, mais nécessaire. Je te supplie de songer à ton frère, et d'oublier un homme qui n'est pas ton égal. Je supplie maître Sylvius de ne pas te mépriser. — Elle ! dit le chantre avec entraînement, la mépriser ! Elle qui tant de fois m'a donné du pain ! y pensez-vous, maître Morgan, y pensez-vous ? Non-seulement je ne la mépriserai pas, mais je la tirerai de peine. Écoute, Rose, tu t'es laissé abattre par la mauvaise fortune, tu as négligé tes modestes affaires... Je tombe à tes genoux, chère fille, te priant à mains jointes d'accepter cet or qui peut tout réparer dans ta modeste maison. Si tu refuses, Rose, je croirai que tu ne m'as jamais aimé, je croirai que désormais la colère a pris toute la place en ton cœur. — Mère de Dieu ! dit Rose en se tordant les mains avec désespoir, voilà qu'il m'offre de l'argent à cette heure... voilà qu'il veut me payer cet amour que je n'aurais pas donné pour une fortune tout entière... Seigneur ! Seigneur ! et il dit qu'il ne me méprise pas ! — Va, Rose, cela n'est point généreux à toi de m'insulter de la sorte. Tu sais bien que mes sentiments ne sont pas ceux que tu supposes... Et tu cherches à me faire rougir ! Tu prendras cet argent, parce que je le veux, parce que j'ai mangé ton pain, bu ta bière, joué ton argent au jeu, mis le pillage dans ta maison ! Veux-tu me prendre pour un lâche ? Je le veux bien ; pour un orgueilleux ? Je le veux

encore. Mais je veux que tu acceptes cet argent que je te dois, et qui va servir à payer des dettes dont j'ai contribué à charger ton commerce. Écoute, Rose, veux-tu rester à jamais ma sœur, auras-tu le courage de souffrir toutes les douceurs de mon amitié ? Ton frère sera le mien : nous l'éleverons ensemble, et si j'ai jamais besoin d'argent... eh bien, Rose, tu m'en donneras, et je te jure d'avance de ne te point refuser.

Rose vint s'agenouiller aux pieds de Sylvius, qui jamais ne s'était senti si vivement ému.

— Maître, dit-elle d'une voix toujours entrecoupée de sanglots, c'est donc vrai que vous voulez que je sois votre servante ? — Ma sœur, si tu veux. — Sœur ou servante, ce sera pour moi la même chose. Je vous aimerai tout bas ; j'aimerai la femme que vous aimerez, je l'aimerai sans jalousie, sans colère... et je ferai cela pour l'amour de Dieu, pour l'amour de vous et pour l'amour de mon pauvre Olivier. J'ai eu un mauvais moment, j'ai voulu m'élever à vous en ayant l'air de suspecter vos motifs... Mais, je vous le jure, mes paroles ont été menteuses... et je sais bien comme vous êtes indulgent. Donnez-moi votre or, maître Sylvius, je n'ai pas le droit d'être fière avec vous. — Attendez, dit maître Morgan à Sylvius, faites-lui jurer qu'elle ne donnera point cet argent aux pauvres, et qu'elle l'emploiera tout entier à se tirer de peine. — Rose, aurais-tu donc eu l'idée... ? — Non, quoique vous m'avez abordée en me demandant... — Je ne savais que dire... par où commencer... Mais tu me promets... — Vous me laissez votre amitié, maître ; je vous promets de me contenter de ce trésor, pourvu qu'il ne vous plaise pas un jour de le changer contre votre pitié. — Pourquoi cherches-tu toujours à me frapper ? — Pardonnez. Voilà mon pauvre cœur qui se ferme. — Et à présent, maître, reprit le vieillard, vous plaît-il que je vous rende un service ? — A moi ? — A vous-même. Vous savez que j'ai l'œil perçant et la cervelle bien meublée. — Pardon, maître Morgan : si vous continuez sur ce ton, vous allez me forcer ou à ne point vous écouter, ou à ne point me satisfaire d'une demi-expli-

cation. — Je vous entends, et je tranche les mots. On dit à Cologne que je suis un mou-chard. — Eh ! maître, je vous jure Dieu que je n'en crois pas un mot. Cette main que je vous offre vous en est-elle un sûr garant ? — Certes... et je souris des calomnies. Les cervelles d'Allemagne sont parfois bien étrangement lourdes, et dans tout œil qui observe, dans toute lèvre qui sourit, ils se croient forcés de voir un espion, enchantés de rendre infâmes les pauvres gens qu'ils pourraient être forcés de saluer. — On dit cependant que vous savez les mystères, grands et petits, de la ville et des faubourgs. — Peut-être ! Mais si je sais les secrets d'autrui, mon garçon, c'est que j'ai l'art de garder le mien. Veux-tu que je te dise les tiens ? — Cela n'est pas difficile : je n'en ai pas. — Ceux de tes ennemis, alors ? — Mes ennemis ? — Oui, reprit le vieillard avec un très-fin sourire, de tes ennemis... Quoi ! tu es heureux, et tu crois n'avoir point d'ennemis ! A moins que tu ne daignes pas regarder comme tiens ceux de la fille du tisserand Kattine. — Expliquez-vous. — Pauvre bon-homme sans malice ! tu crois simplement à ces admirateurs enthousiastes, à ces amis des arts, qui viennent rôder auprès du talent comme les tigres auprès de la chair fraîche... Bon garçon ! tu crois encore aux Anglais fanatiques, toi ! — Expliquez-vous, maître Morgan, et j'ose à peine comprendre... — Eh ! mon garçon, si tu savais lire au cœur des cités maudites, tu verrais qu'il n'y a pas un être vivant ou mort, qui, dans tous les pas qu'il fait, n'y soit enveloppé d'ennemi : le vivant, pour un peu de sa chaleur, de son sang ; le mort, pour un peu de sa dépouille. Les hommes ne sont plus des hommes, ce sont des loups ou des renards. Ils s'attaquent, même en ayant l'air de se servir ; ils se haïssent, même en ayant l'air de s'adorer, et il ne s'entreprend pas un acte en ce bas monde qui n'ait pour but réel ou de tuer l'orgueil de celui-ci, ou de couper la bourse à celui-là. Je m'explique. Un homme est venu chez le tisserand avec des paroles mielleuses. Je te donne avis que ce drôle, sous la défroque d'un Anglais, cache les ruses d'un usurier. Ce n'est point un homme qui aime les arts,

c'est un drôle qui les exploite. Futur directeur de spectacle, il est venu à Cologne avec l'intention d'arracher Marthe à son père, et d'en faire les délices prochaines de toutes les cours de l'Europe. Ne pâlis pas, mon garçon. Il serait même possible que maître Estienne Juliers eût pensé à toi pour trouver dans tes poumons le plus beau ténor de tous les théâtres du monde. Je suis certain, de plus, que notre homme a juré qu'il se ferait aimer de Marthe et qu'il l'enlèverait... à la barbe de tous les tisserands et... de tous les amoureux du monde. Ne pâlis pas ainsi, bon Sylvius... Pâlir, cela n'avance à rien. Il s'agit plutôt d'aviser.

La pâleur de Sylvius fut accompagnée d'un sourire en quelque sorte satanique.

— Il paraît, dit-il à demi-voix, que ce fou n'a pas vu mon duel avec Ludovic. On sait cependant que je suis une des plus fortes lames de toute l'Allemagne. — Tarare ! reprit Morgan, maître Estienne est prudent, et si jamais on le tue, il faudra qu'on l'assassine. — Oh ! bien, puis qu'il en est ainsi, reprit Sylvius, je lui administrerai cent coups de cravache, et tout sera dit. — Ceci est peut-être un moyen. Va donc, ami Sylvius, va, et que le ressentiment ne te fasse pas oublier la prudence. — J'ose vous assurer que la prudence ne me fera pas oublier le ressentiment. — Deux mots encore, Sylvius. — Je vous écoute. — Tu es joueur, mon pauvre garçon, prends garde ! — Je n'ai plus d'argent, répondit Sylvius en souriant. Avec quoi voulez-vous donc que je joue ? — Je ne te dis que ce mot : Prends garde ! — En vérité, maître Morgan, vous m'étonnez de plus en plus. — J'en ai bien étonné d'autres. Mais tu as le diable dans la tête, mon fils... Ou tu joueras, ou tu feras quelque chef-d'œuvre, ou tu deviendras fou. Ceci est mon dernier mot. — Ni jeu, ni chef-d'œuvre, ni folie. Il y a quelqu'un ici qui pour moi doit suffire à tout.

Ceci fut dit à demi-voix dans l'oreille du petit vieillard.

Josué Morgan secoua la tête en signe de doute ; et, quelques moments plus tard, Sylvius quittait le cabaret de Rose, l'esprit tout chargé d'inquiétudes et de ressentiments.

— Ce maître Morgan ! se disait-il en arpentant les rues déjà envahies par la brume ; un singulier personnage ! un esprit inquisiteur et clairvoyant !... Je vais courir chez Marthe, et tout d'abord je saurai bien de quoi il est question.

En effet, il arriva bientôt à la maison du tisserand et en ouvrit discrètement la porte. Marthe chantait ; une pâle lumière brillait dans l'atelier du bonhomme qui travaillait comme d'ordinaire, mêlant le bruit monotone de sa navette au bruit plus harmonieux des chansons de sa fille.

Sylvius, respirant à peine, avança jusqu'à la fenêtre basse qui ouvrait sur l'atelier ; et sa surprise fut grande en apercevant le diabolique insulaire assis auprès du tisserand, dans sa position ordinaire d'extase et de béatitude.

Un rapide sentiment de honte vint émouvoir un moment Sylvius ; puis, souple et taciturne il se glissa dans la cage de l'escalier, et vint se coller à la porte, pressé d'en arriver, par ce moyen peu licite, à quelque révélation nouvelle.

VIII.

— Oui, messire Thomas, disait l'Anglais avec douceur, si j'ai prouvé à la belle Marthe votre fille que les vrais trésors de ce monde sont partout où la riche nature a daigné les enfouir ; si je l'ai bien persuadée que l'homme le plus heureux d'ici-bas est celui qui a l'art de les connaître à leur marque diverse, il me reste encore quelques mots à vous dire, à vous, homme candide et bon, qui ne voyez les choses que dans le sentiment qu'elles vous inspirent, jamais dans les calmes clartés de la raison. Je vous adjure de ne point marier votre Marthe à maître Sylvius, à moins que vous n'ayez résolu de renoncer au bonheur de cette ravissante jeune fille.

Sylvius est un de ces hommes furieux, d'énergie irrégulière. Avant qu'il soit peu d'années, ce jeune homme, troublé dans son esprit, ne reconnaissant en lui nul fonds sérieux de sentiment et de raison, donnera toute carrière à ses instincts violents ; ce

sera un grand musicien, peut-être, mais un homme tout à fait insociable. Il aura souffert beaucoup, presque autant qu'il aura fait souffrir, mais il se consolera par l'orgueil, un orgueil implacable et souverain. Sylvius a la passion du jeu, puis aussi cette passion de l'inconnu qui emporte les esprits aventureux au delà des bornes du juste et du vrai. Sylvius peut devenir un homme très-grand. Je l'affirme, j'en suis sûr ; mais jamais, j'ose en même temps l'affirmer, Sylvius ne sera un homme heureux. Il peut répandre autour de lui l'émotion, l'enthousiasme, la haine, la terreur, l'amertume... jamais l'amour calme et vrai. C'est un de ces hommes qui ne sont plus maîtres de l'ordre de leurs idées, de la régularité de leurs conceptions ; tout se mêle en eux : l'émanation charnelle et l'émanation d'intelligence ; ils ne possèdent point leur génie, ils en sont fatalement possédés. L'inspiration jaillit et s'épanche autour d'eux, belle, grande, magnifique, régulière, mais sans qu'ils puissent rien pour la tempérer ou même en diriger l'essor. Ces hommes-là sont des instruments matériels que Dieu jette de temps en temps sur la terre, quand il veut initier les hommes aux sublimes accents de la poésie ; mais de pareils êtres sont dévoués au malheur, et les jeunes filles doivent les fuir avec épouvante.

— Vous parlez d'or, messire, dit le bon tisserand en se grattant une oreille ; il est de fait que je suis un homme candide, et, pour sûr je n'entends pas grand'chose aux belles phrases que vous débitez d'un si bon air. Mais, saperlotte ! que diable voulez-vous ? L'enfant veut cela. Je vous assure en outre que les gaillards de la trempe de Sylvius, s'ils ne sont pas toujours maîtres de leurs émotions, le sont souvent de leur courage et de leur épée. Le bon garçon a sauvé ma chère Marthe d'un incendie... et, ce jour-là, il était le maître de tout le monde, et plus froid que la flamme n'était chaude. Un autre jour il ferrait contre un pauvre écolier... mais je me tais, car évidemment nous arrivâmes à temps, et Sylvius commençait à ne plus être maître de lui-même. Mais, jarni ! dites-moi pourquoi vous me mettez en garde contre lui, qui n'est pas en garde contre moi ?

— Monsieur, dit Marthe d'une voix calme, douce et un peu émue, pourquoi me prédissez-vous le désordre et le malheur? Ne suis-je pas née fille du peuple, et ne sais-je pas que la mission des femmes de bien est d'apporter l'ordre là où les hommes énergiques apportent l'abondance? J'aime Sylvius et j'aime tout en lui, son génie et son désordre, et ne suis pas assez ennemie de moi-même pour espérer vivre sans luttes et sans émotion. Vous qui savez tant de choses, Monsieur, ignorez-vous que les êtres les plus malheureux, ici-bas, sont ceux qui mettent le bonheur en rêve pour le décrier avec trop d'ardeur? Le bonheur est encore plus rare que les beaux jours, et les filles d'Allemagne vivent dans un pays brumeux. Ne soyez donc pas étonné si je m'accommode ainsi pour vivre dans une saison d'hiver à peine égayée par quelques clairs rayons de soleil. Il y a des hommes qui vivent sous les glaces du pôle, Monsieur, et je m'imagine qu'un seul jour de beau temps les transporte et les réchauffe pour de longues et tristes nuits de froidure. Toute frêle et petite que je suis, permettez-moi d'être vaillante et de ne pas craindre les tempêtes du génie, moi qui en chéris la grandeur et l'effusion. — Vous colorez tout de vos belles rêveries, Mademoiselle, prenez garde à la réalité. — Quand je rêve, je le fais pour me distraire, comme on visite une galerie de tableaux; mais personne ne rêve moins que moi quand il s'agit de réaliser et de vivre. — Pourquoi persistez-vous à almer Sylvius? c'est un homme qui ne vous rendra point heureuse. — Vous vous expliquerez, Monsieur, et vous direz à deux pauvres gens qui vous ont reçu avec simplicité, pourquoi vous les mettez en garde contre un homme qui est le bonheur et l'honneur de leur maison? — Oui, je m'expliquerai, reprit l'Anglais en se levant avec une certaine majesté. Ne me prenez pas pour un méchant homme; prenez-moi seulement pour un homme grand d'esprit et de race, mais malheureux de cœur. Je vous l'ai dit, j'ai l'âme assez haute pour n'estimer ici-bas que les êtres en qui Dieu a mis l'intelligence, la grâce ou la beauté. Monsieur Thomas Kattine, je suis pair d'Angleterre, riche à payer quatre

duchés d'Allemagne, et j'ai l'honneur de vous demander en mariage votre fille Marthe, qui est plus digne d'un trône que mille autres femmes que je sache. — Eh! eh! reprit le tisserand en se redressant avec orgueil, vous pourriez avoir un peu raison, mylord! L'enfant n'est pas de sang royal, mais, par ma barbe! elle a vécu sous le toit d'un citoyen qui... d'un particulier que... ce n'était pas une couronne d'or qui ornait sa sublime tête chauve... c'en était une moins lourde et qui ne force pas à baisser la tête... une couronne de lauriers. — Mon père! dit Marthe d'un ton de reproche. — Nommez! nommez! cria l'Anglais avec émotion. — L'auteur de *Faust* et de *Werther*, s'il vous plaît, mylord, le dieu de l'Allemagne qui est mort en béniissant mon enfant.

L'Anglais mit un genou en terre devant Marthe, et il dit avec des larmes dans la voix :

— Fille de Dieu, fille de Goethe, fille du peuple, je vous aime, je vous aime du plus profond de mon âme. Voulez-vous être à moi?

Évidemment le tisserand était tout ébranlé. Le pair d'Angleterre, riche à payer quatre duchés d'Allemagne, cet enthousiasme britannique, tout cela lui tournait la tête, et le pauvre Sylvius ne figurait déjà plus que pour mémoire dans l'âme éblouie du tisserand.

Il n'en était pas ainsi de Marthe. Cette petite fille paraissait plus forte à elle toute seule que bien des têtes fortes de ce bas monde; on eût dit que les plus sombres pensées d'un grand poète n'avaient effleuré cette jeune âme, que pour y laisser plus vives les perceptions du vrai, si terrible à ceux qui sont faibles, si consolant à ceux qui sont forts.

— Relevez-vous, mylord, dit la jeune fille en laissant errer sur ses charmantes lèvres pures un de ces sourires pleins à la fois de candeur et de légitime orgueil. Relevez-vous. Ce n'est pas moi qui vais vous répondre; je ne suis rien ici-bas que par les rayons de grande poésie qui ont illuminé ma jeunesse. Un grand homme, avant de mourir, a versé quelque chose en moi de sa magnifique intelligence; et, quelques heures avant le mo-

ment suprême, il me dit en m'attirant dans ses bras :

« Le soleil se couche : le dernier de ses rayons caresse un frais bouton de rose ; l'astre superbe hésite entre les nuages ; cependant il tombe, et la fleur tout émue enferrme entre ses feuilles virginales un peu d'or, de lumière et de chaleur. Vis maintenant, chaste fleur, brave la pluie et le bec de l'oiseau perfide... Rose, tu as au cœur de l'or. — Vis maintenant, chaste fille, brave la haine et les hommes qui ne comprennent pas... tu as dans l'âme un peu de génie, ce trésor suprême composé d'amour et de raison. »

— Ainsi parla mon poète, et depuis ce jour j'ai vécu, espérant l'amour et cherchant à connaître la raison. L'amour m'est venu du grand cœur de Sylvius, la raison m'est venue de l'harmonie des sons et de la contemplation de la nature. Je vis désormais pour m'égayer du printemps et me prémunir contre l'hiver. C'est vous dire, que, satisfaite de ma placide existence, je ne la changerais pas contre le trône d'une reine. Je sais bien des choses par instinct, mylord, et si je sais connaître le bonheur du pauvre, je sais aussi m'effrayer parfois des malheurs du riche et de l'isolé. Le riche est froid et superbe, il attend avec douleur l'admiration des autres ; le pauvre marche avec amour vers l'enthousiasme qui lui vient de toutes choses ; il porte partout son admiration ; il reçoit en échange la lumière qui le réchauffe. Je suis une fille pauvre, mylord ; je veux demeurer dans les chaudes vallées, et ne veux point aller me refroidir sur les cimes neigeuses où l'on se trouve face à face avec la satiété, l'ennui suprême et le dédain. Allez, j'aime mieux le malheur avec Sylvius que le néant avec vous. — Saperlotte ! reprit le tisserand, qui continuait de se gratter l'oreille, l'enfant a bien parlé, mais j'oserais affirmer que ce n'est pas de moi qu'elle tient toutes ces belles idées. Désolé, mylord ! En vérité, je suis navré : mais je n'y saurais que faire : l'enfant est maîtresse d'elle-même. — Ah ! s'écria l'Anglais avec force, vous faites tous les deux une bien étrange folie ! Sylvius vous apportera le malheur ; il vous aime,

dites-vous... quel conte ! il jouera sur un coup de dé votre honneur et le pain de vos enfants ; il jouera...

Une main large et puissante s'abaissa violemment sur l'épaule du perfide insulaire... Une ombre de géant se dressa derrière lui, et la voix formidable de Sylvius fit entendre ces paroles :

— Savez-vous bien, maître Estienne Juliers, qu'en ce moment vous jouez votre vie ?

Marthe poussa un cri, et le père Thomas cessa de se gratter l'oreille pour s'écrier :

— Ah ! bah ! — Par Dieu ! mylord, avouez que vous êtes un grand maraud, et que vous jouez fort bien la comédie... dans quel vocabulaire poétique avez-vous ramassé les belles phrases dont vous venez de régaler ces bonnes gens ? — Maître Sylvius ! fit Estienne avec un mouvement désespéré. — Vous manquez à mylord ? dit le tisserand étonné de l'audace de son gendre futur. — Sylvius ! dit Marthe en joignant les mains, pourquoi insultez-vous ce gentilhomme d'une façon aussi cruelle ? cela est-il si difficile de pardonner des attaques dont le but est manqué ? — Ce gentilhomme ! cria Sylvius avec une magnifique insolence... Pardieu, mylord, je suis enchanté d'apprendre que le diable vous a fait naître pair d'Angleterre et riche à payer quatre duchés d'Allemagne. Non, non !... vous ne sauriez croire le parfait contentement que j'éprouve... que j'éprouve à jeter bas le masque de plâtre où tu as emprisonné ton visage, lâche et vil histrion sans vergogne ! — Eh bien, quoi ? fit l'impressario en essayant de sourire. Pourquoi criez-vous si fort ? vous allez vous gâter la voix, mon cher ; et, sur mon âme, vous avez des millions dans le gosier. La prima donna ne veut pas de moi pour mari, le ténor me flanque à la porte après avoir manqué de me rompre les os... Vertubleu ! je ne suis pas habitué à ces façons cavalierses... Mariez-vous, bonnes gens, mariez-vous ! Avant qu'il soit un an, dégoûtés l'un de l'autre, vous viendrez me supplier de vous enrôler dans mon illustre compagnie... Et je vous accorderai mille écus de France par an, vu l'état déplorable où les liens du mariage auront mis ces

gosiers divins qui feraient aujourd'hui votre fortune et la mienne... Allez au diable, sots et brutaux que vous êtes ! Les Allemands sont des huîtres ; ils ont des instruments et ne savent pas en jouer. — Je saurai jouer du bâton si tu ne te hâtes de jouer des jambes ! hurla Sylvius qui commençait à trembler de colère ; puis, comme le perfide insulaire sortait à reculons, Sylvius fit un geste sublime de bouffonnerie, et il s'écria d'une voix toute comique et caressante : — La voiture de Monseigneur ! place aux gens de mylord pair d'Angleterre et riche à payer quatre duchés d'Allemagne ! Place ! place !... et cent coups de canne à l'humble maître Sylvius !

Le tisserand se grattait le nez en grommelant : Saperlotte !

Marthe était rouge comme un api, un peu par l'effet de la terreur, un peu aussi par l'effet de la confusion.

Sylvius, enchanté de lui-même, les prit tous deux sous le bras, et dit en les faisant asseoir :

— Maintenant, causons.

IX.

Maître Estienne Juliers était donc bien décidément hors de chez le tisserand, et Sylvius croyait n'avoir plus rien à faire qu'à tempérer l'amour de Rose et conserver l'amour de Marthe.

Ainsi vont la plupart des hommes ; ils se croient vainqueurs quand ils ont abaissé leurs rivaux ; dès ce moment, ils se jugent libres et tranquilles ; ils pensent n'avoir plus rien à faire, ignorant que le plus grand ennemi de l'homme, c'est l'activité irrégulière qu'ils portent dans la pensée, surtout à ce moment dangereux où elle ne trouve plus devant elle le contre-poids de la répulsion.

Que cela soit dit pour les grandes, à propos des petites choses.

Le vrai moment de juger les hommes, conquérants, ministres, gens de plume ou gens de négoce, ce n'est pas l'heure où ils combattent, ils ont trop d'avantages alors ; il ne leur faut que la force ; c'est le moment

où ils vont user de la victoire... A cette heure décisive, il leur faut de la raison.

Pour certains êtres, doués d'instinct plutôt que de jugement, la vie régulière n'est possible qu'autant que la répulsion vient équilibrer leur vigueur trop expansive. Du moment que le calme se fait autour d'eux, ils retombent sur eux-mêmes, et ils deviennent la proie de leur génie ; ils se brûlent à leur propre flamme, n'ayant autour d'eux plus rien à disperser, plus rien à détruire.

Cela étant, on trouvera que nulle grandeur humaine n'aura la consécration de la durée si elle n'a pour double base la retenue dans la passion et la clarté dans l'intelligence.

Le pauvre Sylvius aimait Marthe bien tendrement, mais le moyen que cet esprit lyrique, exubérant, rêveur, maladif même, pût demeurer un jour sans donner carrière à ces tempêtes intérieures qui tourmentaient son âme. Il souffrait dans son bonheur, et il croyait que l'impatience en était la seule cause ; car le jour des noces était encore distant d'une longue et terrible semaine.

Tous les soirs le bon tisserand bavardait une heure entre sa fille et son futur gendre, avant l'heure de la commune retraite ; puis il renvoyait Sylvius, et il demeurait encore longtemps à causer avec Marthe ; et souvent ils s'attardaient ainsi dans la nuit.

On était alors au mois de décembre. Il faisait froid, et la neige enveloppait les toits aigus de la ville.

— Qu'avez-vous ? dit Marthe à Sylvius, qui se levait pour sortir sur un geste du tisserand.

— J'ai un volcan dans les entrailles ; ma tête est lourde comme du plomb. Je ressens dans le crâne des sifflements qui me vont de la nuque au cerveau. C'est une sorte d'apoplexie nerveuse qui me prosterne. Je voudrais qu'on pût me saigner, non aux veines, mais aux nerfs. Il me semble que je n'ai pas une goutte de sang ; je dois être pâle comme un linge. — C'est vrai, dit Marthe effrayée ; vous avez les mains froides et humides. — Je ferai un tour de promenade sur les bords du Rhin ; je chanterai dans la nuit, et mon mal passera. — C'est des faiblesses ! dit le tisserand d'un air mécontent. Faut prendre

garde à la poitrine, mon bon Sylvius, vous tenir chaud et voir les médecins. — Les médecins sont des ânes, reprit Sylvius avec un flegme de certitude qui, en de certaines occasions, est presque l'équivalent d'une preuve.

Quelques moments plus tard, Marthe et le tisserand causaient seuls auprès d'un grand feu de houille qui envoyait de rouges clartés au charmant visage de la jeune fille et au visage ridé du vieillard.

— Je crains que Sylvius ne soit faible de tempérament, dit le bonhomme d'un air naïf. — Ne dites donc pas cela, mon père. Le pauvre garçon est robuste comme trois autres; mais il y a quelque chose en lui qui tord son cœur et gonfle sa tête, ce don fatal de l'harmonie qui le tuera peut-être si le torrent est comprimé sans cesse. Pauvre père! je crains bien de m'être trompée. Un homme comme Sylvius peut-il, sans mourir, dominer cet élan de lyrisme qui est en lui? Le pauvre rêveur eût-il un corps de pierre, l'harmonie intérieure n'en briserait pas moins son enveloppe. Comment voulez-vous qu'il vive, comme il dit, avec un volcan dans le corps! — Cela passera, dit le tisserand, en essayant de donner à sa voix quelque chose de sarcastique, d'anacréontique, de machiavélique.

Marthe ne comprit pas; elle pencha sa jolie tête entre ses mains et se mit à rêver profondément.

— A propos! dit le bonhomme, puisque tu vas te marier, fillette, et que nous voilà tous deux tout seuls au coin d'un bon feu, ni plus ni moins que père et fille, parlons un peu de ta dot! — A quoi bon? nous resterons avec vous. — Minute, enfant! j'ai travaillé toute ma vie pour l'honneur de ramasser un petit magot à ma fille, et je ne me priverai pas du plaisir de donner à Sylvius mes florins de la main gauche et ma fille de la main droite. — A votre aise. — A preuve que j'ai refusé quatre cents napoléons de France que M. Goethe voulait me laisser pour toi. Et je lui fis à ce propos une réponse qu'il daigna trouver concluant. « Vous voulez, dis-je à cet homme éminent, que ma fille se marie avec un bon pauvre, pourquoi me donnez-vous les moyens de la marier

avec un mauvais riche? » Il me répondit comme ça que je n'étais pas si bête que j'en avais l'air, et qu'il commençait à supposer que j'étais le père de mon enfant. Là-dessus il rengaina son or, et me laissa le compliment.

Le tisserand se leva, sortit un moment, puis revint à pas de loup, regardant de droite et de gauche si quelque spectre ne survenait pas, prêt à lui disputer ses deux trésors.

— Il fait un silence de tous les diables! dit-il à demi-voix, ça commence à me faire peur. Va voir si les portes sont bien fermées.

Le bonhomme s'agenouilla auprès du feu, défit son petit sac de cuir, et se mit à répandre sur la dalle une cinquantaine de doubles florins d'or qui rendirent un son net, clair et parfaitement légal.

Le charbon de terre semblait brûler avec une irritation nouvelle. Marthe, accoudée sur l'épaule de son père, plongeait ses beaux regards dans les pétilllements de la flamme; le vieillard, accroupi, contemplant son or avec passion, et de grandes ombres noires allaient se dessinant derrière eux, tremblantes, sur les murailles rougies.

— Serre ça, ma fille. — Où, mon père? — Dans la paillasse de ton lit! — Quelle folie! — C'est la vraie place des trésors. — Donnez, donnez, je vais mettre ça avec ma robe des dimanches et les fines dentelles que M. Goethe m'a données. — Ah! bon. Mais ferme bien à clef; ne t'avise pas de dire à personne... — Bah! vous voyez des voleurs partout. — Il en pleut. — Pas chez les pauvres, du moins. — Les pauvres! dit le tisserand d'un petit air dédaigneux, en faisant résonner son or. Serre-moi ça, fillette, et viens que je t'embrasse. Voilà monsieur le sommeil qui ne se gêne pas pour flairer mes vieilles paupières.

Le tisserand sortit bientôt à reculons, examinant d'un air effaré s'il n'entrevoit pas de ça et de là, comme dans les rêveries les plus moroses, des revenants ou des voleurs.

Quelques heures plus tard, Marthe n'était pas encore couchée. Belle, rêveuse, tranquille, à demi vêtue, entourée de chaleur et d'un reste de lumière, elle assistait aux der-

niers élans de la flamme vive qui petillait encore dans l'âtre. Elle était assise: ses cheveux étaient à demi déroulés sur ses épaules, et ses petits pieds battaient la mesure sur le pavé tout chaud encore, comme s'ils eussent suivi la cadence de quelque ingénieuse chanson que soupirait l'esprit rêveur de la jeune fille.

Tout d'un coup ses yeux se tournèrent avec effroi vers la fenêtre où le volet était soigneusement fermé derrière les vitres; elle se leva prête à courir à la porte par où était sorti son père, car elle avait entendu distinctement des coups frappés en dehors, frappés avec intention.

Une pensée l'arrêta, et tout émue elle s'approcha de la fenêtre.

— Marthe! Marthe! disait une voix bien connue et dont la distance ne pouvait atténuer tout à fait l'émotion. — Dieu! se dit-elle en s'enveloppant à la hâte. Est-ce lui? que veut-il, à une pareille heure? Il a vu de la lumière! pensa-t-elle. Mais comment ose-t-il, lui...?

Elle n'acheva pas. Un mouvement sourd suivit ces mots distinctement entendus:

— Je mourrai sans la revoir!

D'un mouvement soudain elle ouvrit la fenêtre, puis le volet, et la lumière que la lune envoyait à la neige lui fit voir Sylvius plus blanc que les toits des maisons, la bouche ouverte, les yeux hagards, qui vint tomber plutôt que se soutenir sur l'appui de la fenêtre.

— Seigneur! Seigneur! Sylvius, entrez. Qu'avez-vous? Voulez-vous que je meure avec vous?.. Entrez! entrez!

Le jeune homme fit un effort inouï pour l'état de ses forces; il escalada la fenêtre et vint tomber tout de son long dans cette chambre qui tout à l'heure avait tant de paix et de silence.

Marthe poussa un cri, referma les volets avec précipitation, resta un moment indécise, les yeux hagards, folle d'étonnement et de douleur; puis elle vint tomber à genoux auprès de Sylvius, qui était étendu tout de son long comme un mort.

Elle lui prit la tête à deux mains, couvrit

son grand front de baisers et de larmes, et dit d'une voix suppliante:

— Sylvius, Sylvius, je suis plus morte que toi. Par pitié, reviens à la vie, parle-moi. Je t'aime... tu veux donc me tuer! nous sommes seuls... parle... parle... est-tu blessé? vas-tu mourir? Dis-le tout de suite au moins... que nous mourions tous deux pendant que mon père dort... Mon Dieu! mon Dieu! — Mourir! reprit le malheureux d'une voix chargée du plus profond désespoir. Je devrais être déjà mort. C'est une honte à moi d'avoir voulu te revoir... C'est une insigne lâcheté! — Seigneur Dieu! Qu'y a-t-il? s'écria la pauvre Marthe avec un accent désespéré. — Marthe, Marthe! es-tu sûre de ton amour?

Marthe ne répondit qu'en pressant les yeux de Sylvius de baisers brûlants et fiévreux.

— Marthe, tu souffres assez pour m'entendre, tu m'aimes assez pour ne rien refuser à ma douleur. Marthe, en te quittant, j'étais fou de maladie... j'ai rencontré d'infâmes amis... ils m'ont entraîné... dans un lieu que j'avais juré de fuir... J'ai joué... j'ai joué contre tout le monde, j'ai joué contre Estienne Juliers... Et j'ai... j'ai perdu cinquante florins sur parole... Je suis à jamais déshonoré... ils m'ont lacéré de railleries, que j'ai dévorées en silence... Marthe, pourquoi m'as-tu aimé? Marthe, je veux bien que tu pleures ma mort; mais je ne veux pas que tu rougisses de ma vie. Demain, je me vendrai comme soldat, et j'irai mourir sur le champ de bataille... Fille du ciel, pourquoi donc as-tu aimé le plus misérable de tous les hommes? — Sylvius, dit Marthe, déjà toute consolée, en appuyant sur son sein la tête du désolé jeune homme, je t'aimerai toute ma vie.

Puis, résolue comme un capitaine, la petite vaillante courut à son petit trésor, le remit à Sylvius, stupéfait d'étonnement, et lui dit de sa voix charmante:

— Suis-je pas à la fois ta sœur et ta femme? Homme sans courage, prends leçon d'une humble fille, et accepte d'elle ce qu'elle accepterait de toi. Va payer ta dette, frère et amant, demain nous aviserons. Me voilà certaine au moins que tu ne joueras plus.

X.

En toute chose, Marthe pouvait passer pour un type charmant de vaillance et de déci-

sion. L'action une fois décidée ne se faisait point attendre, et ce n'est pas elle qui eût menacé un insolent d'un soufflet.

Dès le lendemain, le bonhomme Kattine



Sylvius, par pitié, reviens à la vie! (Page 528.)

ne fut pas plutôt à son métier, que Marthe descendit auprès de lui, résolue à ne rien cacher de la faute de Sylvius et du petit acte d'héroïsme dont elle s'était rendue coupable.

Le tisserand chantonait entre ses dents, et ses lèvres heureuses laissaient de temps

en temps tomber ce refrain méthodique :

Si ma lame n'est pas bonne,
J'ai toujours bon appétit!

— Travaillez, père, dit Marthe en passant ses deux bras autour du cou du vieillard, travaillez! demain vous aurez un bel et bon

apprenti. — Ah bah ! qui ça ? — Maître Sylvius. — Hein ? — Lui-même. — Tu plaisantes ! — Vous vous faites vieux, cher père, il faut que vous vous reposiez, et que deux mains vigoureuses viennent gagner à votre place quelques centaines de florins. — Au diable ! je ne veux pas que Sylvius soit tisserand. Avec une dot comme la tienne, ça ne convient pas. J'ai pensé à une chose : le petit herboriste du coin veut vendre sa boutique, il faut que Sylvius en fasse l'acquisition, et en y joignant un petit fonds de pharmacie... — Ah ! — Eh bien ! fais donc la renchérie. Tu deviendras Madame, et vous aurez des remèdes à revendre pour les cas de maladie... Aussi bien il faut que Sylvius prenne un état quelconque. — Sylvius sera tisserand. — Un ignoble métier. — Voulez-vous vous taire ! De la paix, de la propreté, de la monotonie, un gain honnête, et ne toucher jamais que de beau chanvre qui sent si bon, et de la belle toile bien propre... C'est un métier béni du ciel. — Mais que fera-t-il de la dot ? — On y songera. — Il faudra la placer à gros intérêts. — C'est déjà fait ! — Hein ? — Ma dot est en lieu sûr. — Tu veux rire ? — Je rirai si vous voulez, mais à condition que vous ferez de même. — Quoi ! — J'ai été volée cette nuit. — Je m'en doutais ! Je... je vais... mais bah ! tu veux m'épouvanter ; et cela n'est pas bien de chercher à me faire peur, moi qui ne suis pas brave. — Alors, je me suis volée moi-même. — Tu dis ? — J'ai donné mes florins. — A qui ? — A Sylvius. — Pourquoi faire ? — Pour payer. — Quoi ? — Une dette. — De quoi ? — De jeu. — Tout ? — Tout. — Ah ! le gueux ! le scélérat ! l'indigne ! le sac à rien ! le sac à diable !... le misérable pirate !...

Les cheveux du bonhomme étaient hérissés sur son front ; les yeux lui sortaient de la tête... Marthe jugea à propos de se jeter dans ses bras, de lui imprimer un gros baiser sur ses vieilles rides, et de lui dire avec la plus charmante effusion :

— Pardonnez-lui, c'est un malheur. Mais pardonnez-lui tout à fait, avec douceur, avec bonté. La moindre parole aigre irriterait ses pauvres nerfs malades... Tendez-lui la main et tâchez de pleurer un peu... ça lui

fendra le cœur et ça ne l'irritera pas. Tout est arrangé entre nous. Il paiera tantôt sa dette, puis il restera deux jours sans vous voir, pour vous donner le temps de vous calmer, puis il reviendra se faire votre apprenti, et je ne serai sa femme que quand vous le jugerez capable d'être un bon tisserand. D'ici là, il sera soumis, rangé, tranquille, et vous pourrez le gronder tout à votre aise. — Marthe, dit le bonhomme en étouffant un sanglot, tu te repentiras d'épouser un pareil homme. Il jouera le pain de tes enfants. — Alors, dit la jeune fille à demi-voix, j'en gagnerai pour eux. — Épouse-le donc. L'amour est si solide en ton pauvre cœur... mais, saperlotte !... j'ai la tête fendue... Dix ans de plus viennent de me tomber sur le corps.

En effet, le coup était bien rude pour le pauvre tisserand. Il possédait bien encore sa maison, son métier, un petit fonds de commerce, quelques sous d'épargne peut-être... Mais perdre ainsi d'un coup ses économies de vingt années !... cet or amassé goutte à goutte, entassé laborieusement jour par jour dans un sac de cuir... certes, c'était une rude épreuve et faite pour altérer une cervelle plus solide que celle du paisible tisserand.

Il s'était fait raconter avec la plus vive anxiété toutes les péripéties du petit drame dont le pauvre Sylvius s'était trouvé la victime... et ce récit, interrompu à chaque instant par des : Oh ! des : Ah ! des : Saperlotte ! multipliés à l'infini, ne s'était point achevé sans mettre une émotion presque extravagante dans la simple intelligence du bonhomme.

— Quand viendra ton Sylvius ? dit-il d'un air singulier dès que Marthe eut terminé son récit. — Demain soir, si vous voulez. — Oui. — Vous ne le gronderez pas ? — Tout sera oublié.

Cette dernière phrase fut prononcée d'une façon étrange, et Marthe s'en fût allée vivement émue si elle eût eu l'esprit aussi libre, aussi délié que d'ordinaire.

Dans le courant du jour, Marthe sortit pour aller chez sa vieille tante, et le tisserand, demeuré seul, se mit en devoir de vaquer à l'exécution d'une idée folle, extrava-

gante, inouïe... d'une idée humaine que la douleur avait fait germer dans son débile cerveau.

— Saperlotte! s'écriait-il entre ses dents en arpentant son atelier, me prend-on pour un nigaud! Et s' imagine-t-on qu'il me soit impossible de réparer le mal qu'a fait cet écervelé?... Ces jeunes gens! ils se moquent des têtes grises... et ils ignorent que notre vieille expérience est cent fois préférable à leur impétuosité... Je vais y aller à ce jeu, moi, et l'on verra!... j'ai su tenir des cartes dans ma jeunesse.. et je veux être pendu si, avant demain matin, je n'ai regagné les cinquante florins qu'a perdus ce jeune écervelé... Quel plaisir!... quand il viendra tomber à mes pieds... « Pardon, père Thomas! je ne le ferai plus! Je serai ouvrier soumis; ne maudissez pas le pauvre Sylvius!... » — Tenez, jeune drôle! voilà les cinquante florins que vous avez perdus! Le père Thomas n'est point une cruche! et, pour la deuxième fois, il a gagné la dot de sa bonne petite Marthe, l'enfant chéri de sa vieille âme... » Ah! saperlotte! on verra! Je suis sûr que ces infâmes mécréants l'ont volé comme au coin d'un bois... un vrai fou, un musicien, une cervelle brûlée... tandis que moi, saperlotte!... on ne m'en donne point à garder... et, si le sort m'est un peu favorable, au lieu de cinquante florins, j'en rapporterai deux cents!

O humanité! voilà bien de tes coups! il n'est rien de plus fou, de plus absurde, de plus extravagant, de plus énorme que cette monstrueuse idée germée dans le cerveau de ce candide et confiant vieillard; mais à coup sûr il n'y a rien de plus humain:

Une heure plus tard, le tisserand remontait, la face toute pâle et les yeux hagards, des profondeurs de sa cave, tenant à la main un dernier sac de cuir contenant l'épargne suprême que les avarés laissent toujours au fond du trou.

Il passa un bel habit de vieux velours vert, à basques carrées, une culotte courte, des bas chinés, des souliers à boucles d'argent, un chapeau qui n'en était encore qu'à sa dernière année de service; et il s'arma d'un jonc à pomme de cuivre, seul héritage d'un de ses aïeux qui, disait-il avec emphase, avait

été secrétaire d'un bourgmestre de village.

— Oh! mon Dieu!... fit Marthe en rentrant, où allez-vous comme ça, cher père? vous ne serez pas plus beau le jour de mon mariage. — Chut! dit le tisserand dont les joues disparaissaient entre les murailles rigides d'un faux-col bien empesé. Je vais travailler à ton bonheur. — Contez-moi ça.

Le tisserand se serait bien gardé de rien dire. Quelque confiance que puisse avoir un fou dans la folie qu'il va faire, il a toujours en lui quelque voix intérieure qui lui conseille la discrétion; il craint le blâme, et il attend pour se vanter la sanction de la victoire.

Marthe était à cent lieues de soupçonner la vérité... L'idée ne lui en serait même pas venue. Elle laissa passer son père, et rentra dans la maison, tout allègre de voir que les choses prenaient, de la part du bonhomme, un tour aussi philosophique.

La nuit commençait à venir quand le tisserand s'arrêta, sur le port, vis-à-vis le grand café de la ville, un lieu renommé où l'on jouait tous les jeux de hasard, où l'on jouait comme l'on ne joue plus qu'en Allemagne ou en Amérique.

Le ciel était d'un gris sombre; la neige couvrait toute chose; il faisait du vent, et les passants affairés s'enveloppaient la tête dans leurs manteaux.

Tout ce bruit, tout ce mouvement semblaient bien insolite à ce pauvre homme qui d'ordinaire bornait ses regards aux yeux bleus de sa chère fille, aux rouleaux de sa toile, aux vitres de son atelier.

Il était là, debout, appuyé sur sa canne antique, contemplant d'un air effaré les hommes qui entraient et sortaient, et aussi les vitraux splendidement illuminés de l'établissement public.

— Je n'oserai jamais entrer dans cet enfer, ou plutôt dans ce paradis, se dit l'homme en lui-même. Un pauvre homme tel que moi! Que dis-je, un pauvre homme! Ne suis-je pas mis convenablement? N'ai-je pas de l'or dans mes poches, de la confiance dans le cœur, et la ferme volonté de réparer le mal qu'a fait ce damné Sylvius?... Allons! allons! du courage, Thomas, mon bonhomme; tu as

la tête grise, et, encore une fois, tu es mis avec décence.

Malgré toutes ces belles exhortations, le tisserand ne bougeait pas de place; la bise soufflait dans les basques de son velours; il faisait un pas en avant, puis deux en arrière, et battait le pavé de sa canne en répétant avec une indicible émotion :

— Saperlotte! je n'oserai jamais entrer dans cet enfer! — Eh! sur mon âme, fit maître Estienne Juliers, qui se détachait d'un groupe de passants, je ne me trompe pas, c'est l'honnête tisserand, mon compère!... Et que diable faites-vous ainsi fiché dans le sol comme un jalon d'arpenteur? On m'a traité chez vous avec... légèreté; je n'en demeure pas moins de votre chère Marthe le plus fervent admirateur.

Le cœur de Thomas bondit, comme s'il n'eût eu que vingt ans, et il se dit en lui-même : « Mon sort est fixé. »

— Les jeunes gens sont bien légers, milord; et Dieu m'est témoin que jamais de mon chef je ne vous aurais fait l'injure que... — Ah bah! j'en ai vu bien d'autres! Vous voulez parler de ce fou de Sylvius? J'ai pris ma revanche... A propos! il est donc riche ce garçon? Je le supposais aussi maigre de bourse que de visage; et cependant... — Oui, dit le tisserand avec un gros soupir, il est moins pauvre qu'on ne pense. — Ah ça, père Thomas, vous allez entrer ici avec moi... Un verre de vin d'Espagne à la santé de la belle Marthe... ça ne se refuse pas. Je vous ai fait un peu poser, comme on dit à Paris; mais je suis un bon diable, ami du plaisir et de la belle musique... Sarpedieu! si votre Marthe voulait être ma femme, je mettrais à ses pieds tous les grands rois, tous les grands esprits et tous les grands peuples d'Europe... Entrez donc, cher papa Thomas, vous avez tout à fait bon air!

Et le tisserand était plus pâle que la neige. Son vieux cœur était glacé d'émotion.

XI.

— A boire! à boire! vins de France et vins du Rhin! vins de Chypre et vins d'Espagne!

A la santé du bon M. Thomas! criait une horde de chenapans, douteux de visage, qui entouraient le tisserand.

Minuit venait de sonner à toutes les horloges. La grande salle du café était à peu près déserte. Les lumières un peu pâles accusaient à peine la dorure des riches lambris, et le maître de l'établissement s'asseyait déjà magistralement à la place de la dame de comptoir invitée sans doute au sommeil.

Thomas était ravi. Estienne avait donné le mot à la bande, et cette folle troupe semblait bien résolue à s'amuser aux dépens de l'imprudent vieillard qui prenait tout à fait au sérieux les cajoleries dont on l'entourait.

— Je me sens rajeunir! disait-il avec ébahissement, et jamais je n'eus l'honneur de me trouver en plus aimable compagnie.

Des tables de jeu s'organisaient dans le silence, et le tisserand jetait de temps en temps un regard furtif sur ces apprêts qui le faisaient trembler d'émotion.

— Ah ça, Messieurs! dit Estienne à demi-voix, achevons d'endormir ce vieux fou, et mettons-nous au jeu paisiblement. — Une idée! dit un voisin. Faisons-lui croire qu'il est de moitié dans la dépense... — Fi donc! reprit Juliers avec un geste dédaigneux. — Histoire de rire! reprit l'autre tout bas. — Minute, ami; je vous ai dit quel était ce vieillard, et je vous adjure de le respecter comme moi-même. J'ai mes idées, et ne suis point coutumier des folles habitudes du désespoir. Amusons-le cette nuit, afin qu'il revienne demain, puis après-demain, puis tous les jours.... Tuer le galant par le jeu, gagner le père par la débauche, agir de ruse près de la fille... tel est mon plan. Respectons le bonhomme; je vous permets seulement de l'endormir, afin qu'il ne nous trouble point. — Hourra! firent plusieurs interlocuteurs, et ils coururent verser au père Thomas, qui décidément prenait goût aux bagatelles de la bouteille. — Au jeu! dit un personnage en venant frapper rudement l'épaule d'Estienne.

Le tisserand ne perdait point la tête.

— Vous jouez? dit-il à demi-voix, en tour-

nant vers son amphitryon un regard velouté, hypocrite, séducteur. — Oui, dit Juliers, et vous? — Euh! euh!

Un éclair brilla dans les yeux du faux Anglais; il se rapprocha du tisserand et lui dit confidentiellement :

— On joue gros jeu ici. — Ah bah! — De l'or. — Les gens comme il faut ne jouent que de l'or! dit le bonhomme avec un petit ton de fatuité que rendait plus puissant encore son bizarre accoutrement.

Juliers se frappa le front et dit à son voisin, en lui serrant la main, de manière à le faire crier :

— Je dois être très pâle. — Pourquoi? — J'ai tout le sang au cœur. — Bah! — Une mouche qui vient dans ma toile, et mes pattes qui s'allongent!... Silence!... — Je joue rarement, reprit Thomas en affectant une parfaite négligence, mais je joue avec plaisir. — Prenez donc place au tapis vert, mon excellent ami, dit Estienne en offrant son bras au tisserand. Puis il courut à deux de ses compagnons et leur dit : — Donnez-moi de l'or. Avant une heure j'aurai prêté mille florins à ce bonhomme, et son sac aux écus sera vide. Sur vos gardes et serrez vos coups.

Déjà le tisserand était au jeu, et il étalait devant lui une pile de belles pièces d'or toutes neuves et bien sonnantes.

Sur dix cartes consécutives, le bonhomme Thomas avait mis son enjeu; sur dix cartes il gagna.

Tous les visages se regardaient avec une certaine émotion; Estienne dit d'une voix altérée :

— C'est quarante-neuf florins que vous gagnez, mon maître.

Le tisserand avait la figure enflammée. Les yeux lui sortaient de la tête; son haleine était lourde et fétide, tant l'émotion développait en lui toutes les puissances de la vie.

Il fit un geste pour se lever et sortir avec le stoïcisme d'un héros, mais une puissance surnaturelle sembla le clouer à sa place, et il dit d'une voix ferme :

— Quarante-neuf florins c'est bon... mais je veux en gagner cinquante.

Certes il avait bu outre mesure; mais une telle fureur de jouer s'était emparée de sa tête, que le désir en lui dominait l'ivresse!

Il se rassit donc, et dit :

— Un dernier coup!

Il perdit huit florins.

Les couleurs de son visage devinrent violacées; sa main trembla, une carte rouge sortit contre lui; il venait de perdre quarante florins.

Un soupir déchirant s'exhala de sa poitrine; il se retrouvait Gros-Jean comme devant, avec un florin de gain.

Estienne Juliers était meilleur d'âme que d'esprit. Il y a peu d'hommes qui se complaisent à voir souffrir l'ennemi qu'ils ont abattu, à plus forte raison quand il s'agit d'un pauvre être faible et désolé dont on voit saigner le cœur.

— Un conseil! dit Estienne en touchant la main du vieillard. Vous gagnez un florin, votre chance n'ira pas au delà, c'est tout ce qu'elle vaut; ne jouez plus.

Le tisserand lança au jeune homme un de ces regards qui devaient être familiers à don Quichotte quand il pourfendait des moulins à vent.

— Ah çà! mais, fit l'autre avec dépit, à votre aise, et allez bien.

Le tisserand ne se le fit pas redire: en deux coups, il perdit quatre-vingts florins.

Il n'avait plus une pièce d'or devant lui, et il devait dix florins à son voisin.

Estienne lui passa quarante pièces d'or.

Une expression de reconnaissance désespérée vint éclairer le visage du pauvre vieillard. Un vrai chrétien qui va mourir et que le prêtre vient d'absoudre, un condamné qui reçoit sa grâce n'ont rien de plus heureux, de plus angélique, au milieu des orages de leur désespoir. Il regardait Estienne, et il semblait dire son dernier *credo*, pendant que mille affreux tiraillements s'acharnaient sur son pauvre cœur.

Bientôt l'heure vint de cesser les parties. Le tisserand ne dit pas un mot, ne fit pas un geste, et c'est à peine si dans ses yeux baissés on eût put deviner un sentiment de douleur et de désespoir. De grosses gouttes de sueur glacée tombaient entre les mèches

grises, et cependant une vapeur de feu s'exhalait de ses tempes, de sa bouche et de ses narines.

Il voulut se lever, mais ses genoux fléchirent sous lui, et il fallut que deux jeunes gens le soutinssent et le fissent rasseoir pour qu'il ne tombât pas anéanti.

Tous comptes faits, le père Thomas Kattine devait cent vingt florins à Estienne, qui venait de payer un à un tous les créanciers du bonhomme.

— Un bol de vin chaud ! dit le triomphant bohémien, et allons nous coucher. — Voyons, voyons, père Thomas, continua-t-il en prenant le bonhomme sous le bras, ne vous désolez pas. C'est à moi seul que vous devez ; vous prendrez votre temps ; je ne vous tourmenterai point. Que diable ! on sait ce que sont les hasards du jeu, le plus galant homme se laisse entraîner, et il se trouve dans l'embarras... Ne vous mettez pas en peine... cent vingt florins ! une bagatelle ! Je vous donnerai quittance en à-compte sur la dot de la chère demoiselle Marthe.

Vainement ces dernières paroles avaient été prononcées à voix basse, Estienne venait de perdre tout le fruit de sa combinaison. Bien que littéralement écrasé, le tisserand, ferme et immobile dans le respect qu'il devait aux volontés de sa fille, venait de sentir poindre le danger. La raison s'était glissée dans son âme, comme dans l'âme de la plupart des faibles, en même temps que la mort.

Singulière destinée que celle de la plupart des hommes ! Le feu de l'action chez eux éblouit l'intelligence ; ils vont à tort et à travers, et c'est seulement à l'heure où leurs forces sont épuisées qu'ils jugent sainement de l'usage qu'ils en auraient dû faire.

— Maître, dit le tisserand en se redressant avec une certaine noblesse, je suis un pauvre vieux fou que le vertige a frappé, vous êtes un jeune pervers que la passion éblouit et domine, et vous me forcez à mal reconnaître la galanterie que vous me voulez faire. Messieurs, dit-il en se retournant, vous êtes témoins que je refuse de demeurer plus de quelques heures le débiteur de M. Estienne Juliers. Ce que j'en fais, ce n'est pas par

mépris pour lui, je le jure, mais par respect pour moi. Ce que je dois sera payé demain matin au lever du soleil, parce que je le veux, et aussi parce que je le puis.

Tremblant d'émotion, malade, brisé de cœur et de corps, le tisserand saisit sa canne, avala un grand verre de vin bouilliant, et sortit en saluant la bande joyeuse qui hésitait entre le rire et les regrets.

Malgré l'état effroyable de tout son être, le tisserand semblait avoir trouvé un nouveau degré d'énergie dans sa résistance aux avances matrimoniales de son créancier ; il arpentait les rues silencieuses d'un pas ferme, comme un homme qui va droit à une ferme résolution.

Quelques moments plus tard, le pauvre diable frappait machinalement à une porte étroite et d'assez déplorable apparence.

De grosses barres de fer en soutenaient les ais mal joints, et une énorme serrure chargée de rouille attestait la méfiance en même temps que la misère.

Le tisserand s'arrêta un moment ; il s'assit sur la borne prochaine, et laissa tomber de ses lèvres flétries un soupir profond et désespéré :

— Allons ! se dit-il, mon père et ma mère m'ont élevé dans ces idées-là, et ma fille mourrait de chagrin si je faisais une bassesse, et Sylvius me mépriserait.

Le travail ordinaire s'était opéré dans l'esprit de l'ouvrier. D'abord il avait souffert cruellement ; puis il s'était irrité, puis le doute, compagnon des mauvaises pensées, avait habité son âme.

Puis l'homme s'était trouvé entre le souvenir de sa mère et le respect de sa fille... Soutenu par ces deux sentiments divins, il s'était arrêté sur le penchant de l'abîme.

— Pour l'amour d'elles !... s'était-il dit ; le vieux Thomas Kattine mourra s'il le faut de misère, mais il ne deviendra point un vaurien !

Il se leva, et, saisissant le marteau, il frappa rudement trois ou quatre coups à la porte.

Une fenêtre du premier, grillée comme une prison, s'éclaira bientôt d'une pâle et triste lumière. Une tête apparut, hâve, sinis-

tre, ridée, coiffée d'un crasseux bonnet de laine et cria :

— Au voleur ! — Saperlotte ! frère Jérôme, ne crie pas et descends, c'est moi, ton ami, ton frère de lait, Thomas Kattine, pardieu ! Descendras-tu, vieille face de parchemin ! j'ai besoin de te parler sur-le-champ. — Que l'enfer te ronge trois ou quatre fois l'échine, vieux damné ! Me réveiller à une pareille heure ! Je descends ; et, si tu n'es pas mon compère, je te passe une paire de pincettes à travers le corps. — Bon ! bon ! dit le tisserand, couvre tes vieux os, et dépêche-toi.

La porte s'ouvrit lentement. Une momie habillée apparut sur le seuil, armée d'un magnifique coutelas, tenant de l'autre main un bougeoir chargé d'un suif épais et verdâtre.

— Entre, mon fils, dit le vieux bonhomme ; tu déranges mon sommeil, mais ainsi soit ! Il doit s'être passé des choses bien merveilleuses !

Les deux vieillards disparurent dans le couloir, et bientôt on n'eût plus entendu que le bruit de leurs pas pesants, qui gravissaient l'escalier.

XII.

Quand le tisserand rentra chez lui, il était dix heures du matin ; Marthe pleurait, dévorée d'inquiétude, et deux voisins essayaient de la consoler.

— Mère de Dieu ! d'où venez-vous à une pareille heure ? s'écria la jeune fille en sautant au cou du bonhomme. Voulez-vous me faire mourir de chagrin ? ce matin je suis entrée chez vous, votre lit n'était pas dérangé ; j'ai envoyé chercher Sylvius qui en ce moment vous demande dans toutes les maisons du faubourg... Seigneur ! quel visage ! d'où sortez-vous ? Vous êtes pâle à faire frémir... vous tremblez, vous avez le sang dans les yeux. — Bonjour, voisins, bonjour ! dit l'ouvrier en s'asseyant, comme s'il eût été dominé par le besoin de ne pas répondre à sa fille. Je vous remercie d'avoir consolé l'enfant... Le vieux Jérôme a eu besoin de moi pour une affaire importante... Nous avons passé la nuit ensemble... une

affaire que je ne dois pas dire... Grand merci, voisines, vous êtes d'honnêtes femmes, et je vous vendrai des draps à crédit quand vous en aurez besoin.

Cette dernière phrase fut accompagnée d'un rire amer, lugubre, désespéré.

Les voisins comprirent au premier abord que quelque malheur venait d'assaillir le bonhomme, et tout aussitôt elles sortirent en se faisant des signes d'intelligence.

Marthe avait bien eu raison de s'étonner, car la figure du tisserand était dans un état affreux de décomposition et pour ainsi dire d'hébètement.

Il était assis, morne, bras ballants, la bouche ouverte, les yeux fixes et la face horriblement pâle. Tout d'un coup son front se releva, ses regards, tout chargés de cette amère mélancolie qui précède la dernière heure des mourants, errèrent sur toutes ces choses familières à son labeur quotidien ; une larme vint rouler sur ses rides, un soupir déchirant s'exhala de sa poitrine, et il dit d'une voix entrecoupée comme s'il se fût parlé à lui-même :

— Pauvre vieux diable que je suis ! je n'ai pas même eu le courage de laisser choir dans le fleuve cette charogne qui est mon corps, et dont le cuir lui-même n'est pas même bon à faire des lanières pour enchaîner les fous qui me ressemblent ! Pourquoi est-ce que je vis encore ? demain, peut-être ma main n'aura pas la force de pousser ma navette, mes pauvres yeux ne verront plus le jour, je tomberai malade... et rien ne vivra plus du vieux père Kattine, que le chagrin et le mépris qu'il fera de lui-même. O brute ignoble et sans prudence ! tête de moineau sous des cheveux gris ! bourreau de tes enfants et de toi-même ! Voilà, voilà le degré de honte où t'a fait descendre la plus stupide vanité !

Mille traits soudain de courage, d'énergie et de colère passèrent en un moment sur le beau visage de Marthe ; elle fit un geste presque violent, et vint tomber aux genoux du vieillard, la face bouleversée d'émotion, les yeux éclatants de lumière.

— Père, dit-elle d'une voix vibrante d'amour et d'enthousiasme, à moins que vous

n'avez commis quelque vol infâme, je vous défends de parler ainsi de vous-même. Votre honneur est à vos enfants. — Seigneur! Seigneur! dit le bonhomme qui ruisselait de larmes, est-ce à moi que vous avez donné une pareille fille? vais-je vous remercier de ce bon ange qui a fait descendre le paradis dans ma maison? vais-je vous maudire de ce que vous me rendez indigne de regarder en face ma pauvre fille qui n'a pas de pain? — Calmez-vous, calmez-vous, mon père, reprit Marthe en se relevant avec force, comme dominée par un sentiment d'horreur : calmez-vous! Si vous avez volé, nous irons ensemble au pilori; je jeterai des pierres aux passants, je leur cracherai, s'il le faut, au visage, et pas un n'osera s'arrêter devant vous. Je suis une fille de courage, allez... et personne, moi vivante, n'osera insulter mon vieux père.

En ce moment la belle Marthe entourait de ses bras charmants le cou décharné du vieillard; sa joue était empourprée, son œil pétillant d'une colère sainte, et ses belles mains tremblaient dans les cheveux gris du bonhomme.

Sylvius apparut tout d'un coup sur la porte, et s'arrêta stupéfait. Le tisserand poussa un cri sourd, et se cacha la tête dans ses mains.

Le bon jeune homme, qui attribuait tout ce vacarme à la découverte de son escapade, devint pâle comme un coupable pris en faute; il fit un pas et s'agenouilla devant le tisserand qui le regardait avec égarement.

— Père, dit-il, je suis un lâche, indigne de votre pardon. Dans la nuit qui a précédé celle-ci, le démon habitait mon âme; un feu terrible troublait mes plus profondes pensées. Je m'arrêtai sur le seuil d'une maison infâme, d'une maison de jeu, et j'y perdis une somme énorme, une somme que je n'avais pas. De même que ceux qui vont mourir viennent tomber à la porte des églises et recommandent leur âme à Dieu, je vins tomber aux pieds de la femme qui m'aime... et je lui demandai de me permettre la mort. D'une main elle me tendit le pardon, et de l'autre elle me donna de l'or pour aller payer ma dette. Voilà l'histoire dramatique du

pauvre Sylvius. Marthe a tué en moi toutes les mauvaises choses, elle a changé la direction de ma violence, elle a tourné toute mon énergie vers le travail et l'amour. Bon père, ne pleurez pas : j'ai des bras de fer, un cœur d'acier; donnez-moi la moitié de cette maison qui est la vôtre, la noble navette qui a durci vos vieilles mains, qui ne sont plus bonnes que pour nous bénir. Avec la force que j'ai et la raison qui m'est venue, je travaillerai dix heures sur vingt-quatre pendant vingt années de ma vie, pourvu que vous me pardonniez et que Marthe chante auprès de moi. Ne pleurez plus. Ma volonté sera profonde, profonde comme les douleurs qui m'ont un moment assailli. Je serai descendu jusqu'aux plus noirs abîmes du désespoir, mais, plus heureux que bien d'autres, j'en serai sorti conservant à la fois toute la douce chaleur de mon âme, comme aussi la froideur de mon esprit. A toi, Marthe, pour la vie, à toi qui es la santé de mon cœur, et au travail qui est la santé de la raison! — Bons enfants! bons enfants! s'écria le tisserand qui se tortait les mains et se débattait entre les bras de sa fille; vous voulez me faire mourir, et la fierté de vos âmes me rend encore plus infâme à mes propres yeux. Écoute, maître Sylvius, écoute aussi la dramatique histoire du malheureux tisserand. J'ai fait comme toi, mon pauvre fils : j'ai voulu réparer ton malheur; le démon de l'orgueil s'est emparé de mon âme : je me suis arrêté sur le seuil de cette même maison où tu avais consommé ta ruine, et j'y ai perdu aussi, moi, une somme énorme, une somme que je n'avais pas. Alors, mon fils, je suis allé chez le vieux Jérôme, et je lui ai vendu ma maison, mon métier de tisserand... tout! tout! pour payer l'indigne Juliers qui m'avait prêté la somme. Ah! pauvre Sylvius, tu me demandes la moitié de ma maison et cette navette de tisserand qui m'avait amassé de l'or... Ah! pauvre Sylvius, tu comptes en vain sur ton courage, en vain sur le travail qui dompte la misère... Nous n'avons plus de maison pour abriter notre tête; d'ici à quelques heures, le profane marchand viendra me chasser de ce logis si triste et si gai tout



Philippeaux del.

Follet sc.

Fossat imp. P. St Jacques in Paris

LA CITÉ MAUDITE

à la fois, où j'ai vu grandir mon enfant... Nous n'avons plus de maison pour abriter notre tête. Tu parlais de pilori, fille vaillante, tout à l'heure nous y serons attachés; ton frais visage sera fouetté par le givre et la neige; en vain tu voudrais déchirer ton manteau pour en envelopper mes vieux membres... Nous aurons froid, nous aurons faim... et nous tomberons quelque part, la tête en feu, les pieds glacés, et le front courbé par la honte. Pauvre vieux damné que je suis! j'ai vendu la maison où est née ma fille, et je ne suis pas sûr de l'homme qui s'est approché près de nous pendant notre prospérité... à présent que nous n'avons plus de maison pour abriter notre tête. — Vous ne méritiez pas de me connaître, dit Sylvius avec emportement, puisque vous doutez de moi. — Arrière! dit le tisserand que la douleur exaspérait, tu n'es pas le sang de mes entrailles et je puis douter de toi.

Sylvius tressaillit des pieds à la tête; un éclair passa dans ses yeux; puis il prit Marthe dans ses bras, la serra violemment sur sa poitrine et dit d'une voix tranquille :

— Suis-je votre fils maintenant? — Oh! pardonne, pardonne, bon Sylvius, tu es mon frère en Dieu, mon fils en Marthe, mon ami pour toujours, la providence de mon enfant; pardonne à l'orgueil du pauvre, qui grandit avec ses douleurs. J'aurais dû tomber à tes pieds, moi qui demain vais mourir, et qui ne laisserai que toi sur la terre pour consoler cette fille, qui est bien le sang de mes entrailles. Allons, mon pauvre garçon, il faut me pardonner; je suis un vieux fou, un animal sans cervelle... mais dès ce moment tu es mon fils... tu es mon sang... et j'espère en tes bras robustes pour donner à la pauvre Marthe un gîte et un peu de pain.

Le pauvre homme pleurait, pleurait à sanglots. Cependant il commençait à passer sa manche sur ses yeux, à secouer la tête, à s'affaisser sur lui-même, l'exaltation de son cerveau devant céder à ses propres excès.

— Pourquoi vous accusez-vous? fit Sylvius d'un air morne; votre faute ne vient que de la mienne. — Je ne me pardonnerai jamais! dit le vieillard d'une voix éteinte. — Je m'ac-

cuserai toute ma vie, reprit Sylvius avec désespoir. — Je vous pardonne à tous deux! dit Marthe de sa voix la plus angélique. Moi qui suis ici le juge, étant la seule pure de faute, je vous absous du passé. Relevez-vous, bons amis, embrassez-vous, vous deux à qui je promets un amour égal; apprêtez-vous à supporter vaillamment ces luttes inouïes dont le sort baptise parfois ses élus. Nous serons vaillants au travail. Habitueons-nous à voir le malheur en face, et que jamais le désespoir ne vienne troubler nos cœurs amis. Vous prendrez dans mon âme un peu de ma petite vaillance, et je vous apprendrai l'art de sourire à la misère. — Elle a le diable au corps! dit le tisserand, en achevant de s'essuyer les yeux.

Depuis quelques moments Sylvius était enveloppé dans une profonde rêverie. Quand il releva le front, ses yeux étaient chargés d'une douce et vive lumière, de cet éclat serein qui accuse le dernier degré de force dans une résolution... Il dit à demi-voix et lentement :

— Est-ce qu'il y a vingt cervelles au monde qui comprennent les mystères de la vie et de l'homme? Est-ce que je sentirais en moi cette force de géant si je n'avais un monde à porter? Le malheur m'a frappé d'un coup terrible, et cependant je suis debout. Je suis donc plus fort que le malheur... Béni soit donc le malheur qui m'a éclairé sur moi-même... Je ferai *la Cité Maudite*.

XIII.

— Tenez, Mademoiselle, dit le médecin à Marthe, voici mon ordonnance, et suivez-la de point en point; je reviendrai dans la soirée, et faites en sorte qu'à ce moment le malade ait pris mon remède depuis deux heures au moins. Adieu! ayez confiance.

Le médecin n'eut pas plutôt le dos tourné, que la jeune fille, avec un mouvement de désespoir, voulut s'élancer après lui, mais une force surnaturelle semblait la clouer à sa place; de grosses larmes roulaient dans ses yeux; elle voulut parler, mais elle demeura muette, et vint s'appuyer sur la mu-

raille, où ses sanglots trahirent bientôt son émotion.

Tout était bien changé dans la maison du tisserand. Quelques jours après son escapade, le bonhomme était tombé sérieusement malade; un affreux épanchement s'était emparé de ses poumons; une fièvre ardente le tuait, et déjà le délire faisait divaguer sa pauvre tête.

L'usurier Jérôme ne devait entrer en jouissance de la maison qu'après l'intervalle d'un mois; le malade avait donc un gîte; mais le pain manquait à la maison, et Marthe ne savait comment s'y prendre pour avouer sa détresse aux quelques amis restés fidèles au malheur de l'ouvrier. Un cri de réprobation s'était élevé de tout le quartier : le tisserand était un traître, un débauché, tout à fait indigne de pardon; il méritait bien son sort; et la médisance allait son train, relevée, comme toujours, d'un petit brin de calomnie.

Quelques heures avant que le bonhomme s'altât, Sylvius était parti après avoir mis Marthe seule dans sa confiance; et la jeune fille avait approuvé le départ de Sylvius, en achevant de le rassurer sur le sort à venir.

— Je saurai bien suffire à tous, avait dit la jeune fille toute rouge de ses larmes et d'un baiser de Sylvius. Va, et Dieu te bénisse! notre honneur à tous et notre bonheur sont désormais entre tes mains.

Le prudent Sylvius, avant d'entrer, comme il disait, dans son enfer, avait cependant jugé à propos de faire une visite au cabaret de Rose; et tout d'un trait il était allé trouver un de ses bons amis, le sacristain de la cathédrale.

Vers le milieu de la nuit suivante, le tisserand était tombé malade; et mille inquiétudes avaient assailli la jeune fille quand elle s'était vue seule au chevet d'un vieillard désespéré, qui déjà battait la campagne.

Elle l'avait fait transporter dans sa grande chambre enfumée, et un jeune médecin du voisinage venait le voir deux fois par jour. La vieille sœur du tisserand, pauvre elle-même, avait donné ses petites épargnes, bien vite anéanties, pour les trois premiers jours de la terrible maladie.

En réalité, lors de la dernière prescription

du médecin, il ne restait pas une obole chez la pauvre fille, et il n'y avait pas d'apparence que le pharmacien voulût donner à crédit à des gens entièrement et absolument ruinés.

— Je suis folle! se dit la jeune fille, en rajustant ses habits avec résolution. Il n'y a pas d'autres moyens. Il faut que je coure après lui... Je lui avouerai ma détresse... il ne me refusera pas.

Elle jeta un coup d'œil sur le malade qui paraissait assez tranquille en ce moment; puis elle courut à la porte, l'ouvrit et sortit dans la cour. L'air était chargé de brume; une pluie fine et pénétrante tombait; le ciel était presque noir, et le vent courait sur les toits avec des bruits de rafale.

Un coup retentit à la porte de la rue; Marthe tressaillit, comptant que déjà le médecin revenait, ou que Sylvius lui-même rentrerait au gîte, après avoir appris la maladie du tisserand.

Elle ouvrit, et demeura muette de surprise en reconnaissant le frais visage de maître Estienne Juliers.

— Que venez-vous faire ici, Monsieur, chez vos victimes? — Laissez-moi entrer, Mademoiselle, je vous apporte l'abondance. — Oh! dit Marthe en joignant les mains et ne voulant rien comprendre, auprès de son père malade, que ce mot magique : — L'abondance!

Elle recula de quelques pas; Estienne marcha sur elle, lui prit la main avec douceur, et s'arrêta bientôt sur le seuil de la chambre du malade.

Deux maigres tisons achevaient de s'éteindre dans l'âtre; la cheminée en bois de chêne était chargée de fioles et de vases de toutes sortes; le tisserand gisait dans un grand lit à rideaux de serge à demi ouverts. Une triste lumière tombait sur son visage décharné; il était sur le dos, immobile, les lèvres à demi ouvertes; et rien ne troublait le froid silence qu'un léger crépitement que laissait échapper la bouche livide du pauvre homme.

Marthe se mit à le contempler avec désespoir, Estienne avec horreur; puis elle tomba à genoux au pied du lit et des larmes amères mouillèrent la main blême du malade.

— Devant ce lit de mort, dit le jeune homme avec une certaine gravité, je vous jure, Mademoiselle, que j'ai fait tout au monde pour faire reprendre à votre père l'or qu'il avait perdu malgré moi, avec d'autres que moi. Je viens d'apprendre sa maladie, votre dénuement, et je suis accouru. Où allez-vous, Mademoiselle, quand j'ai frappé à votre porte? — Mon Dieu... Mon Dieu! j'allais mendier pour lui acheter des remèdes. — Miséricorde! vous êtes pâle comme un linge; je suis sûr que vous ne mangez pas! Voici de l'or, de l'or tant que vous en voudrez... N'ayez pas honte ainsi! ce n'est pas pour vous que je l'offre, c'est pour la santé du malade.

Marthe releva les yeux; un regard angélique et douloureux accueillit ces paroles de Juliers. Quelle haute éloquence il y avait dans ses deux belles prunelles! et du mépris, et de la colère, et tout ce que la gratitude peut inspirer à la fois de plus suave et de plus touchant!...

Estienne, vivement ému, faisait déjà reculer son or, quand le malade agita sa tête chenue, sortit ses bras de son lit, et fit entendre un sourd gémissément.

Marthe se jeta sur lui pour l'empêcher de voir Estienne; mais il était trop tard, le bonhomme avait ouvert les yeux déjà; toutefois sans reconnaître cette tête de Satan qui habitait son délire :

— Ah! Seigneur!... voilà donc le bon ami Sylvius... Ote-toi de là, Marthe, que je donne la main à mon grand ami Sylvius!... Je suis un peu dégringolé, mon pauvre! Mais bah!... ça ne durera pas, saperlotte! J'ai eu l'enfer dans la tête... une misérable carcasse... ça ne vaut pas une pomme verte! Ote-toi de là, fillette... tu m'étouffes!

Il repoussa Marthe avec force; et la désolée jeune fille vint tomber sur son siège, non sans faire à Juliers le geste de sortir.

— Sylvius! Chien de délire... Je vois mieux cependant... Eh bien! mon pauvre vieux... imagine... ce que c'est que la maladie... je te vois... c'est toi... ah bien! tu ressembles à ce vaurien, ce tigre, cette bête féroce qui nous a dévorés tous deux. Oh! ah ça, voyons Sylvius, parle!... j'ai beau fermer les

yeux, les rouvrir, toujours, toujours! — Je ne suis pas Sylvius, dit Estienne avec audace, je suis Juliers, votre ami plus que vous ne pensez. Sylvius court après le bonheur peut-être; moi je vous apporte de l'or pour votre fille qui n'a pas mangé depuis quarante-huit heures. et pour vous qui avez besoin de remèdes. — Tu en as menti, chien de bourreau, à tous les diables! Sylvius ne court pas après le bonheur, et Marthe n'est pas affamée... J'ai travaillé toute la nuit; un chérubin du bon Dieu avec des ailes d'or et de jolis doigts roses est venu travailler avec moi; nous avons fait cinq cents aunes de toile en cinq heures... L'ange est allé en trente minutes dans toutes les grandes villes de l'Allemagne, et il en est revenu avec cinq cents florins que j'ai là sous mon oreiller... Entends-tu, maraud! un ange, un vrai ange, quoi! qui ressemblait à Marthe, aussi vrai que tu ressembles au diable!... Entends-tu! ça n'est pas un rêve ceci... cinq cents aunes... pour te faire enrager!

Estienne tendit à Marthe une cinquantaine de pièces d'or qu'il tenait dans sa main fermée.

Dès ce moment la scène devint horrible, telle en un mot que le malade aurait pu la rêver au plus fort de son délire.

Il se leva sur ses genoux, repoussant ses couvertures; demi-nu, il croisa les bras en face de Juliers et s'écria d'une voix déchirante :

— Viens-tu ici m'acheter ma fille! Hors de chez moi, bourreau! la maison m'appartient encore pour quatorze jours; il me reste le temps de mourir, et aux miens de me faire enterrer! Va-t'en, monstre, et prends garde! Si je pouvais te cracher au cœur le mal qui me dévore, tu disparaîtrais plus vite que ces rêves menteurs où mon esprit s'irrite et s'énerve... Va-t'en!

Marthe poussa un cri d'horreur; Estienne recula d'un pas, plus pâle que le mourant lui-même; il voulut sortir après avoir laissé tomber quelques pièces d'or.

Le bruit qu'elles firent en tombant sembla porter le dernier coup à la frénésie du malade.

Il sauta à bas de son lit, comme emporté

par une force naturelle; il ramassa les quelques pièces d'or; puis il courut à un long manche à balai qui gisait dans un coin, et il se retourna d'un air sinistre et cadavéreux.

— Par la mort qui me tient aux entrailles! je te chasserai de chez moi, bourreau, je te chasserai!... et fasse le diable que tu emportes quelque chose de ce mal qui me tue! reprends ton or; je mourrai comme un gueux d'hôpital, ma fille mourra de faim s'il le faut... mais il n'entrera pas ici une bouchée de pain payée par ton or infâme. Hors de chez nous, Satan, nous voulons mourir en prière!

Deux fois le bonhomme voulut lever le bâton sur Juliers, deux fois il tomba sur ses genoux, deux fois il se releva en s'appuyant sur ses mains.

— Vieux furieux! dit Estienne, chez qui l'horreur faisait place à la colère, rends-moi cet or, rends-le-moi. Je ne te laisserai pas dix florins pour te faire enterrer. Je veux que les chiens mangent ton cadavre et que les corbeaux volent dessus.

Marthe poussa un cri terrible, elle courut à son père, qui chancelait encore, le prit dans ses bras avec une force incroyable, et tournant à demi la tête vers Estienne qui souriait, elle lui lança un de ces regards sauvages qui sont plus forts que la plus démoniaque insolence.

Estienne baissa les yeux et sortit.

Quelques instants plus tard; Marthe n'était plus seule. Rose et Olivier étaient entrés pendant que sortait Juliers, et tout d'abord les deux jeunes filles avaient recouché le vieillard.

— Seigneur Dieu!... Qui êtes-vous?... dit Marthe avec étonnement. — Ah! Jésus, que vous êtes belle! reprit Rose avec cette admiration naïve que les douces natures ne savent pas contenir. — Pour l'amour de Dieu, dit Marthe en baissant les yeux, prêtez-moi de l'argent pour acheter des remèdes. — Donnez-moi cela, dit fièrement le bel Olivier en s'emparant de l'ordonnance; dussé-je me faire marmiton chez l'apothicaire, je vous rapporterai ce qui est nécessaire. — Tiens, frère, dit Rose en donnant de l'argent au bel

enfant, va, et reviens de même. — Oh! dit Marthe en baisant les mains de Rose, que vous êtes bonne! Vous sauverez peut-être la vie à mon père.

Rose tira de sa poche deux poignées de monnaie d'argent et les déposa sur la cheminée.

— Bon! dit Marthe en pleurant de joie, si je ne vous rends pas ça, je serai votre servante pour tout le temps que vous voudrez. — Et moi, je m'installe ici pour être la vôtre. — Oh! — Telle est ma volonté et celle de mon frère Olivier. — Mais qui êtes-vous au moins?... — Chut!... le pauvre bonhomme est bien malade; mais avec l'aide de Dieu nous le tirerons d'affaire. — J'ai soif! s'écria le malade d'une voix dolente et désespérée.

La porte s'ouvrit, et le jeune Olivier, rouge comme une cerise, haletant, rentra apportant une charge de bois, un pain, et le remède qu'avait ordonné le médecin.

— Marthe, viens là, ma fille, dit le malade qui râlait. Je crois bien que je vais mourir.

XIV.

Environ deux semaines après cette crise violente qui avait porté un coup si rude à la santé du père Thomas, vers le soir, pendant que les bons bourgeois de Cologne rentraient paisibles sous leurs toits, une jeune fille tout enveloppée dans les plis de sa large mante, frappa d'une façon discrète à une petite porte perdue, pour ainsi dire, dans les coins noirs de la cathédrale.

Un beau chantre aux joues replètes vint ouvrir et recula d'un pas en voyant la jeune fille.

— N'ayez pas peur, maître Hilarion, c'est moi; j'ai chanté souvent à l'église. Est-ce que vous ne me reconnaissez pas? — Si fait, mon enfant, reprit le chantre d'un air paterne; vous êtes la fille d'un grand coupable. — Ne parlons point de cela, je vous prie. Voulez-vous me rendre un bien grand service? — Ah! Jésus! est-ce que le bon papa Thomas...? — N'ayez pas peur, il va mieux. Mais il s'agit d'autre chose. — Parlez. — Vous

savez où est Sylvius? — Je le sais, mais je ne puis le dire. — Maître Hilarion, il faut absolument que vous me conduisiez près de lui! — *Vade retro, Satanas!* dit le chantre moitié sérieux, moitié comique. Une femme dans ce saint lieu! — Oh! pas de scrupules, s'il vous plaît! Il ne s'agit pas ici d'intrigues, mais bien de vie ou de mort. — Sylvius attend deux personnes. Il m'a défendu de laisser monter qui que ce soit hors les deux hommes que je dis. — Vous savez bien qu'il ne me repoussera pas. C'est comme si j'étais sa femme. Il faut absolument que je lui parle. — Au fait, mon enfant, il me semble que vous avez raison. Et si, comme vous dites, il y a urgence... venez.

Le bonhomme Hilarion prit Marthe par la main et la fit entrer avec lui dans le saint lieu; ils mirent ensemble le pied dans la cathédrale, et marchèrent droit à une petite porte chargée de gros clous et de ferrures.

— Je fais peut-être une sottise, dit le chantre Hilarion, mais ma foi, chère petite demoiselle, vous avez l'air si chagrin... — Allez toujours. Il sera moins fâché de me voir que vous ne pensez.

Ils entrèrent dans la cage d'un escalier noir comme un tombeau, et la porte retomba derrière eux.

Après avoir monté une centaine de marches, ils se trouvèrent vis-à-vis une porte fermée au verrou; de chaque côté, deux hautes meurtrières ouvraient sur l'espace, livrant passage au vent et aux dernières lueurs de la journée.

Le chantre et la jeune fille entrèrent, et maître Hilarion frappa de ses doigts sur une plaque de métal appendue auprès d'une seconde porte un peu mieux close que la première.

— S'il est à l'ouvrage, dit le chantre d'un air timide, il va vomir des imprécations à ébranler les murailles de la cathédrale. — Écoutez! dit Marthe avec douceur.

Ils entendirent un pas léger; la porte s'ouvrit doucement, une voix douce et suave dit en accueillant Hilarion d'un sourire:

— Est-ce déjà mon monde?

Hilarion était armé d'un bougeoir qu'il

tourna du côté de Marthe, en la désignant aux regards de Sylvius.

— C'est moi! dit Marthe en laissant retomber les plis de sa mante. — Seigneur! s'écria Sylvius en courant à elle, Marthe! c'est toi! mon bien! ma vie! ma femme! que tu es pâle!.. Et lui? le cher Thomas? ce bon père que tu aimes tant?.. — Veux-tu que j'entre chez toi, Sylvius? j'ai à te parler longuement. — Si je le veux! entre et regarde-moi, chère belle, si tu veux m'aimer encore, si c'est de bon cœur que tu entres dans mon paradis? — Dieu! s'écria Marthe en regardant Sylvius entre les yeux, qu'as-tu? pourquoi est tu si beau? d'où sors-tu? — Ce n'est cependant pas la bonne chère qui l'a engraisé! dit le chantre en souriant; depuis trois semaines il s'est nourri de pain et d'eau.

En effet, un grand changement s'était opéré dans les beaux traits de Sylvius.

Une certaine plénitude dans les chairs ôtait à sa physionomie ce que jadis elle avait de trop âpre, de trop tendue. Sa peau était d'un beau blanc mat, et les tons terreux y avaient fait place à une légère coloration tout à la fois sanguine et bilieuse.

Ses yeux étaient d'une clarté charmante, et dans toutes les sérénités de cette belle figure on sentait l'homme qui vient d'éprouver dans son tempérament une révolution violente, ou, si l'on veut nous permettre une comparaison triviale, le malade qui vient de se purger.

Marthe fit un pas pour suivre Sylvius; Hilarion ne bougeait pas de place. Il baissait la tête avec une sorte de confusion, et soulevait les coins de sa perruque en se grattant fortement l'oreille.

Un simple coup d'œil jeté sur le bonhomme fit comprendre à Marthe les perplexités dont il était agité... Un sourire doux et triste à la fois dérida les joues de la jeune fille; elle arrêta Sylvius, et faisant un geste:

— Entrez! dit-elle au sacristain. — Je n'ai rien de caché pour lui, dit Sylvius en laissant passer le scrupuleux Hilarion. Viens, Marthe! j'ai tant de choses à te dire... et je suis si glorieux!

L'espèce de cabane où travaillait Sylvius,

jetée pour ainsi dire entre les gros piliers de l'église, pouvait à la rigueur ressembler à un nid de hibou. Quelques planches la séparaient du réduit où reposaient les cloches; elle prenait de l'air et un peu de jour par deux fenêtres à vitres plombées; elle était garnie d'un affreux grabat, de deux chaises et d'un piano d'assez belle apparence, prêté à Sylvius par l'organiste qui était de ses amis. Il y avait aussi une petite table chargée de papiers à musique, de plumes, de crayons et de tout l'attirail nécessaire à la composition. Une petite porte de bois, à la tête du lit, ouvrait sur un cabinet très-noir où dormait parfois un enfant de chœur qui venait aider Sylvius.

— Ami, dit Marthe en s'asseyant, je suis venue à toi parce que j'ai le désespoir dans l'âme, et que je ne peux plus rien pour lutter contre la misère. Écoute. Deux jours après ton départ, mon père est tombé très-dangereusement malade. A force de soins, j'avais presque conjuré le mal, quand une scène affreuse que je te dirai plus tard, vint augmenter le mal horrible dont souffrait le pauvre homme. Je croyais tout perdu, je n'avais même plus de quoi acheter des remèdes, quand une jeune fille et un enfant vinrent s'établir chez moi, au chevet de mon père, en me disant qu'ils voulaient me servir de domestiques. Ils apportaient de l'argent, du pain, des remèdes, et surtout une douceur, une grâce, une bonté qui avaient quelque chose de divin. Je ne les avais jamais vus; et tout d'abord, ils sont devenus pour moi deux bons anges. Nous fîmes si bien que le malade revint à peu près à la santé; mais les médecins ordonnèrent les ménagements les plus scrupuleux, des aliments délicats, enfin toutes les aises de la convalescence. Je vis bientôt que les ressources de ma sœur s'épuisaient et que le pauvre Olivier devenait soucieux. Hier, ils m'ont tout avoué: ils n'ont plus rien. Rose a vendu la moitié des meubles de sa maison; elle a parlé de céder son cabaret à vil prix; elle m'a dit mille extravagances. Elle est plus malheureuse que moi! Mon pauvre Sylvius, je n'ai pas été plus longtemps maîtresse de moi-même, je suis venue à toi pour te dire que nous

n'avons pas de pain, et que mon père est encore malade.

Une larme brillait dans les yeux de Sylvius; il quitta la main de Marthe, prit sur la table une liasse de papiers, et la déroulant aux yeux de Marthe ébahie, il lui fit lire ces trois mots d'un air tout à fait royal et triomphant:

LA CITÉ MAUDITE.

— Mon Dieu! dit Marthe avec une sorte de terreur admirative; est-ce que tu as déjà fini? — Sèche tes larmes, ma bien-aimée. J'ai arraché de mon âme ce délire affreux qui la tourmentait. J'ai achevé une des plus grandes choses que l'orgueil humain puisse entreprendre. Je ne ferai plus un vers, je n'écrirai plus une note de musique... Tout est là. Voici mon œuvre. Avant un mois ceci sera joué sur le grand théâtre de Cologne. Je suis sûr d'avoir touché les plus profondes fibres du cœur humain; je suis sûr de prosterner tous les êtres vivants qui écouteront cette musique; je suis sûr d'un effet souverain. Ceci est l'histoire de quelques grandes âmes tombées dans le borbier d'une ville maudite, l'histoire de quelques anges qu'un troupeau de damnés attire dans sa dévorante atmosphère. Le style en est simple et grave; l'émotion en est déchirante. J'ai sué des larmes et du sang à faire cette œuvre. Il a fallu que mes entrailles fussent de fer brûlant pour supporter les émotions qui m'ont prosterné moi-même. Si je suis sorti vivant de cette épreuve, il a fallu, crois-le, que mon corps fût coulé dans le bronze. Vainqueur, je me sens heureux, expansif, doux, tranquille, un peu faible peut-être, mais libre, libre à jamais de cette Minerve tout armée qui habitait mon cerveau. Marthe, je mets mon œuvre à tes pieds; désormais c'est pour toi seule que je vis.

Marthe était au comble de l'étonnement; elle prit les mains de Sylvius et les baisa avec amour.

— Mais, dit-elle en pleurant, ton chef-d'œuvre fût-il beau comme les chants d'Orphée, cela me donne-t-il du pain et des remèdes? — Oh! la femme! la femme ainsi

qu'elle doit être, le bon sens, l'ordre, la prévoyance de la maison... la voilà! — Belle demoiselle, dit maître Hilarion qui pleurait de joie, je vous prêterai volontiers cinquante florins sur le chef-d'œuvre de Sylvius. J'ai entendu cela, jeune fille, et moi qui suis un vil amant des choses vraies... oh! il m'a semblé que ces murs suaient des larmes et tremblaient d'émotion. Je me suis mis à genoux et me suis pris la poitrine à deux mains. — Écoutez! dit Sylvius avec inquiétude; j'entends des voix, voilà mon monde. — Quel monde? demanda Marthe. — Ceux qui vont faire jouer mon opéra. Crois-tu donc, chère Marthe, que je n'aie pas aussi quelque petit instinct de prévoyance féminine? Nous aurons de la gloire, enfant, mais nous aurons aussi de l'or. — Demeure, Hilarion, ajouta-t-il; toi, Marthe, entre dans cette cabane, et ne perds pas un mot de la conversation que tu vas entendre. Tu comprendras alors ce que c'est que *la Cité Maudite*.

Le bon Hilarion s'assit gravement sur un escabeau, Marthe entra dans le taudis, et Sylvius s'en alla ouvrir la porte aux visiteurs.

— Salut, Messieurs, dit-il en leur tendant la main. — Et où diable est donc passé le père Hilarion? dit Estienne avec humeur. Nous avons pensé nous rompre le cou. Ah! le voilà... c'est bien... et nous aussi nous voilà... — Soyons amis, Cinna! dit joyeusement Sylvius. Maître Juliers, vous m'avez ruiné au jeu, j'ai pris ma revanche... — En faisant ma fortune en même temps que la vôtre, c'est trop généreux. Tenez, mon ami, voilà les cent florins que je vous ai promis, et donnez-moi les manuscrits. Vous avez achevé le plus étonnant ouvrage qui se puisse concevoir, venant d'une créature humaine. — Tout est convenu, dit Juliers, avec la direction du théâtre de Cologne. Voici maître Junius Labradi, le chef de cet honorable établissement. Il entre pour moitié dans les cent florins que je vous donne, somme ridicule en comparaison de ce que nous gagnerons; il demande à écouter quelques passages de l'œuvre, et il met son théâtre à notre disposition. — Mais, dit Sylvius, j'en-

trevois une difficulté. Dans l'œuvre que voici, tout est nouveau, tout se tient; la manière de procéder est un peu tyrannique; or, je crains que vos acteurs ne puissent se plier facilement aux exigences de l'ouvrage. — Je vous écoute, fit le directeur, qui semblait se connaître en symphonie, et qui regardait Sylvius avec le plus vif intérêt. — Messieurs, dit le jeune homme, je commence par vous déclarer qu'ayant le malheur d'être extrêmement ignorant, je ne puis point prétendre à jamais devenir ni un grand écrivain, ni un grand maître en musique. Né avec l'organisation du génie, je n'en ai pas la culture, et ne me sens pas de force à l'acquiescer. Tout chez moi se résout en une faculté d'inspiration d'autant plus énorme pendant un moment, qu'elle se reconnaît incapable de ce travail tenace et persistant qui est le cachet du vrai génie. Né avec une organisation brûlante, mais trop facile à l'exaltation, j'ai tout épuisé en quelques heures. J'ai fait une œuvre inouïe peut-être dans les fastes de l'art, mais désormais je me reconnais impuissant. L'accord que j'ai tiré de ma lyre est tel, que ma lyre s'est à jamais brisée. Voici donc cette œuvre qui est palpitante comme de la chair vive, cette œuvre faite avec le meilleur de ma cervelle et de mon sang. C'est un poème lyrique écrit en vers pâles et froids, sur des situations telles que dramaturge n'en a jamais inventées. Je ne sais pas écrire; je n'ai donc pas écrit: mais alors sur ces situations par moi inventées, j'ai écrit de la musique. ou, si vous l'aimez mieux, j'ai écrit de l'harmonie. Si je m'en rapporte à ce que j'ai ouï dire par un jeune professeur de lettres, mon œuvre doit être conçue un peu dans le système mélodique de la tragédie grecque. Seulement, chez moi, l'harmonie domine le poème, elle l'enveloppe, elle le vivifie. Les vers ne sont rien, la musique est tout; tandis que chez les poètes grecs c'est la poésie qui est tout, tandis que le chant n'est que l'accessoire. Vous ne sauriez donc songer à représenter cette œuvre dans la forme des opéras modernes. Un moment j'ai eu du génie, permettez-moi de le dire, à présent je n'en ai plus, et je parle de mon œuvre comme je parlerais de

celle d'un mort. En faisant *la Cité Maudite*, il m'a manqué sans doute la haute science, l'instructive érudition du poète, pour que je puisse aborder le style écrit de mes situations; mais si je n'ai pas atteint à la calme et savante vigueur du poète, je suis allé plus loin que le musicien : j'ai fait mes situations moi-même et je les ai vivifiées par un chant plus grave, plus brûlant, plus simple, plus concis, si je puis ainsi dire, que tout ce que vous avez pu entendre. J'ai chanté plus en dramaturge qu'en mélodiste; il y a peu de science dans *la Cité Maudite*; mais il y a un chant qui est positivement effrayant d'émotion. Mon orchestration est d'un calme, d'une placidité qui vous effrayeront peut-être; mais je vous ajourne à l'exécution. Vous verrez l'effet. Mon chant est tellement simple, que le trio chez moi est rare, que le septuor m'est radicalement inconnu. Il ne me faut ni cuivre, ni tambour, ni cymbales, ni chœurs de trois cents personnes, ni quatre-vingts buccines pour saluer mes entrées : il me faut des acteurs qui réciteront presque autant qu'ils chanteront, et que l'élément tragique soit en eux presque autant que l'élément musical. J'ai été chanteur d'église, et je ne vous étonnerai pas en vous disant que *la Cité Maudite* est presque une œuvre de plain-chant. Mais, pour Dieu, ne vous effrayez pas! J'ai porté, dans cette œuvre, la science du contraste à un degré d'habileté que vous ne pourrez comprendre que par l'effet. Tel morceau que vous entendrez isolé vous semblera froid et pâle; mis à sa place, il vous arrachera des larmes. En un mot, je suis allé selon mes émotions. Dans l'état effroyable de plénitude où je me suis trouvé pendant vingt jours, j'écoutais mon chant, et je ne le notais que du moment où tout mon corps tressaillait de la tête aux pieds. En un mot, j'ai travaillé dans un continué paroxysme; je n'ai rien écrit qui ne fût le résultat d'une émotion déchirante; et, croyez-le bien, j'étais alors à ce point de force, de hauteur, d'exaltation, où l'émotion d'un seul homme peut en dominer quatre mille. — Dites-nous quelque chose, demanda le directeur qui s'agitait déjà sur son escabeau. — Volontiers, dit Sylvius qui se mettait

au piano. Wiens ici, maître Hilarion, et chantons ce que nous avons chanté l'autre nuit.

Voici le sentiment de la scène : il s'agit d'un homme dépravé, d'un monstre d'orgueil et de froideur, qui prétend initier un homme simple à ce qu'il appelle les vérités souveraines.

L'humble dit :

— Tu déchires mon cœur.

Le superbe répond :

— Je satisfais mon esprit.

Quelques minutes plus tard, Hilarion et Sylvius chantaient une scène de *la Cité Maudite*, une scène du premier acte de cette étrange tragédie.

Certes, il était impossible de rien entendre de plus nouveau. Récités, les vers que disait Hilarion eussent pu paraître insignifiants; chantés, ils acquéraient une valeur et une puissance inexprimables. Ce n'était plus le vers, alors, c'était la note... C'était un chant simple, grave, mais empreint d'une vigueur de sarcasme, d'un mordant, d'un ricanement tels que l'ont eût cru entendre Satan en personne raillant les faibles tombés en son pouvoir. Dans ce chant il y avait des éclats de rire, des élans d'orgueil, des cris de rage amère, faits pour prosterner l'âme, pour en fouiller les plus profonds replis, pour en porter les fibres au plus haut degré d'irritation convenable.

Et pendant ce temps, Sylvius, avec son beau et clair ténor, pleurait toutes les larmes du regret et de la mélancolie. C'était une supplication ardente et douce, le chant d'une mère qui entend le sable funèbre tomber sur le cercueil de son enfant. C'était le cri d'une âme qui se sent mourir et qui élève aux cieux des cris à la fois suppliants et désespérés.

— Ceci n'est que l'exposition, dit Sylvius en laissant mourir le son sous ses doigts agiles, je ne puis pas toucher au drame. — Assez! dit le directeur en se levant, j'ai compris. Vous avez fait, maître Sylvius, un ouvrage qui va bouleverser l'Europe. Je ferai chanter *la Cité Maudite* avant qu'il soit deux mois. Si *la Cité Maudite* obtient le succès que nous sommes en droit d'espérer, je vous offre cinquante mille florins pour le droit de

la porter à Paris. L'Opéra français est aux abois; le directeur de ce théâtre est un homme sans invention, qui ne comprend ni son époque, ni les puissances qu'il pourrait

évoquer; il dort du sommeil des marmottes et ne s'éveillera que pour trôner en Jérémie sur les ruines de son théâtre. Or, *la Cité Maudite* doit avoir à Paris le succès de Ro-



Sylvius tombe assis au coin d'une borne, et il se mit à pleurer. (Page 556.)

bert le Diable et de *Guillaume Tell* tout à la fois. Si lent que soit l'homme que je dis, il montera *la Cité Maudite*... J'en fais mon affaire, et je persiste à vous offrir cinquante mille florins. — Après le succès de l'œuvre ! dit Juliers d'un petit air tout à fait bonhomme.

XIX.

En ce moment Sylvius tourna la tête et fit un cri de surprise en voyant Marthe pâle comme un linge, debout appuyée sur la muraille, auprès de la porte qu'elle avait franchie sans que personne s'en aperçût.

— Pardon, Messieurs, dit Sylvius en allant prendre Marthe par la main, cette jeune fille

35

est ma fiancée; elle causait avec nous quand vous êtes arrivés; elle était entrée dans cette chambrette afin de ne pas nous gêner, mais elle a cru devoir... — Qu'est-ce que j'ai entendu?... dit Marthe en se passant la main sur le front... Quels chants sublimes! Quelle expression profonde et touchante! Que c'est doux et terrible à la fois!

Et là-dessus maître Estienne se mit à raconter à sa manière au directeur du théâtre de Cologne l'histoire des chants expressifs et de la navette du tisserand.

— Sans elle, dit Sylvius en montrant Marthe, je n'aurais jamais conçu *la Cité Maudite*. — Sylvius, dit Marthe en joignant les mains, puisque j'ai été pour quelque chose dans la conception de l'œuvre, veux-tu que je sois pour quelque chose dans son succès? — Comment? — Tu connais ma voix, et Monsieur aussi, dit-elle en désignant Juliers; me croyez-vous capable de chanter un rôle dans *la Cité Maudite*? — Oh! je ne... dit Sylvius en faisant un geste violent; mais il fut arrêté par le directeur qui lui ferma la bouche. — Halte-là! mon enfant, et ne vous dissimulez pas une chose. Votre œuvre doit avoir des parties effroyables?... Je la pressens, je la connais déjà. Un mauvais acteur, une actrice mal tournée, sans grâce, peuvent changer votre triomphe en une effroyable chute. Quand les poètes et les musiciens s'élèvent si haut, le plus léger souffle peut les faire tomber du haut des nues. Votre œuvre me fait tout l'effet d'une liqueur forte, mon garçon; il faut la sucrer, l'adoucir, si vous voulez qu'elle passe... Un hoquet, un létu, un nez ridicule, peuvent vous renverser à jamais. Avez-vous un rôle d'ange? — J'en ai un. — Malheureux! et vous voulez confier un rôle d'ange aux chanteuses de mon théâtre! Il me devient évident, jeune homme, que vous êtes protégé par la Providence... Il faut que Mademoiselle joue dans votre pièce, ne fût-ce que le premier jour. — Ah! je t'en prie! dit Marthe avec des supplications; je chanterai pour nous, je chanterai pour ta gloire; tu verras que je chanterai bien.

Cette résolution porta un coup à maître Estienne Juliers. Ses anciennes idées lui re-

vinrent, et il commença par se dire à part lui: — Je savais bien qu'elle débiterait au théâtre.

Quand le directeur et son compagnon furent dans la rue, ils commencèrent par se croiser les bras en face l'un de l'autre, puis ils se regardèrent à la façon de deux consuls romains, prêts à décider la paix ou la guerre. — C'est un chef-d'œuvre! dit le directeur. — Bonjour! reprit l'autre. Avant une semaine j'aurai mis la ville de Cologne en révolution, et je répons du succès le plus colossal, le plus inouï qui se puisse imaginer. Ah! c'est que vous n'avez pas entendu chanter la fille du tisserand!... ce sera du délire!

Le directeur regagna son théâtre, le cœur allègre. Mais pendant qu'il y entra, il ne put voir Estienne qui le regardait de son air le plus narquois et le plus railleur, en grommelant à part lui:

— Pauvre sot!

Un ami de Juliers lui frappa en ce moment sur l'épaule

— Et *la Cité Maudite*? — Connais-tu à Cologne un homme discret, habile, actif, déterminé, qui puisse à prix d'or entreprendre... — Un succès? — Non, une chute. — Hein? — Viens. J'ai ici un plan qui est un coup de génie aussi bien que *la Cité Maudite*. J'ai dit que je gagnerais un million à Cologne... et j'en gagnerai deux, aussi vrai que Sylvius est un grand musicien et que notre directeur est un sot.

XV.

— Rose, dit un soir le bon Josué Morgan, accoudé en face de la jolie cabaretière, je crois bien qu'il se monte quelque part un coup affreux contre notre pauvre Sylvius. — Hein? — Je le crois. Ce Juliers est un drôle qui, j'en suis sûr, cherche en ce moment un compère. — Il vient chez moi depuis quelques jours. — Fort bien. Il a espéré y rencontrer sans doute des ennemis de Sylvius. Il a fait connaissance avec le petit Ludovic. — Il s'adresse mal: Ludovic n'est plus l'ennemi de Sylvius. — Pourquoi rougis-tu, Rose? — Ah bah! — Il y a toute une philosophie dans ce « ah bah! » reprit le malin vieil-

lard d'un petit ton à la fois doux et moqueur. O bonté naïve, ô douce facilité des bonnes filles du peuple! Je ne te blâme pas, ma belle Rose; tu as assez de cœur pour ne point haïr Sylvius après l'avoir aimé, tu as assez de sang et de jeunesse pour te réfugier dans l'amour d'un brave garçon qui a souffert pour toi. Tu as les lois de la nature dans le cœur, ma bonne commère, et tu as dû tout naïvement rentrer dans le chemin de la douceur. Tu t'es trompée sur le compte de Sylvius; tu as pris l'admiration pour de l'amour... — Oh! non. — Tu ne l'aimais pas. — Oh! si. Je ne sais pas pleurer longtemps, mon bon Josué: j'ai horreur de la rancune, j'ignore la haine... Mais, Seigneur Dieu... on ne saura jamais comment il m'avait ensorcelée, ce grand vaurien de Sylvius!... Je n'ai rien caché à Ludovic; il m'a dit qu'il n'avait point d'orgueil, j'ai répondu que je n'en avais pas non plus, et tout va le mieux du monde; il veut absolument m'épouser. — A vos souhaits, mes enfants. Les faiblesses ne valent rien; mais elles valent moins encore quand on s'ingénie à les enlaidir de tous les vices de l'hypocrisie. — Pourquoi dites-vous ça, papa Morgan, vous qui passez pour l'homme le plus hypocrite de toute l'Allemagne? — Sapristi! mon enfant, je le suis et m'en fais gloire. Je me glorifierais de porter une cuirasse, si je marchais au milieu d'une bande de loups affamés. — Une cuirasse! c'est bien gênant, dit Rose, avec le plus joli mouvement d'épaule. — Voilà les femmes! reprit Morgan. Personne plus qu'elles n'use de la cuirasse, et jamais elles ne manquent de la jeter de côté au plus fort du combat, sous prétexte que c'est bien gênant! — Revenez à Sylvius, dit Rose en souriant, et contez-moi le danger... — Chut! voici du monde. Regarde-moi faire, fillette prétentieuse, ô toi qui, quoique femme, es l'être le moins trompeur du monde; et prends une leçon d'hypocrisie.

Estienne entraît avec deux ou trois jeunes gens, et s'asseyait à quelques pas du comptoir.

— N'y a-t-il pas, dit-il assez haut pour être entendu, n'y a-t-il pas un homme discret et habile dans cette bourgade allemande? —

Oui; Rose, oui, ma fille, reprit Josué de l'air le plus irrité du monde, c'est comme je te le dis. C'est un tour que je n'oublierai de ma vie. Ils étaient dix ou douze grands bandits qui m'arrêtèrent en pleine rue, entre deux et trois heures du matin. Ce fainéant de Sylvius était à leur tête; ils prirent un drap par les quatre coins et me jetèrent dessus comme un paquet de linge. Ah! Seigneur! j'en frissonne encore rien que d'y songer. Il me semble toujours voir là... devant moi... quand je retombais sur le drap, le pâle visage de ce grand échappé de l'enfer. Il riait froidement pendant que les autres se tordaient. Ah! Jésus! le diable n'est plus assez mon ami pour m'aider à me venger de Sylvius. — Il faut être indulgent et oublieux, dit Rose, qui comprenait déjà.

Estienne avait relevé la tête. Il avala une gorgée de bière et vint s'appuyer sur le comptoir, en saluant la belle fille au frais corsage.

— Oui, oui... disait Morgan en se frappant le front avec ses poings fermés, moi qui ai la réputation d'un homme prudent et habile, moi qu'on accuse d'être attaché à la police de Cologne, j'ai été berné par un troupeau de vauriens, Sylvius en tête, un grand bélître qui va, dit-on, faire chanter des ariettes sur le théâtre de Cologne... Ah! si j'étais public! — Que feriez-vous, Monsieur? dit Estienne avec une indignation comique. Savez-vous bien que l'opéra de Sylvius est tout simplement un chef-d'œuvre! Et faudrait-il que pour des rancunes personnelles...? — Je me moque de ça, et l'échine me démange outre mesure. — Ce que c'est que la rancune! dit Estienne le plus tranquillement du monde, et il fut se rasseoir au milieu de ses amis. — Quand je sortirai, dit tout bas Morgan à Rose, il me suivra. — Nous verrons bien, reprit la jeune fille avec un fin sourire.

En effet, Estienne attendit jusqu'à la nuit tout à fait noire la sortie du petit vieillard qui se plaignait si haut de Sylvius.

— Hé, maître Morgan! dit-il en rejoignant le bonhomme, écoutez un moment, et dites-moi si bien sûrement vous avez à vous venger de Sylvius. — Bah! la vengeance n'est facile qu'aux riches... Pour se venger, il faut de

l'argent, et je n'en ai pas... c'est égal, les reins me démangent. — Maître Morgan, j'ai beaucoup entendu parler de vous. — Ah bah! — En vérité; vous êtes un homme fin...? — Moins fin que gueux. — Vindictif...? — Hé! hé! — Qui savez le prix d'une bonne vengeance...? — Je ne suis pas Dieu, mais je pourrais être femme. — Voulez-vous vous venger de Sylvius? — Ma foi, mon cher Monsieur, je n'y tiens guère. Le gaillard est robuste, il pourrait me revaloir la chose. Mon sang est froid à cette heure, et ma bile en repos; or, à moins qu'une somme rondelette et raisonnable... quelque chose comme cent ou cent cinquante florins... Je vous avouerais franchement... peuh! qu'est-ce que la vengeance?... la vengeance... — Minute, papa Morgan, et parlons dru: je vous offre deux cents florins si vous voulez m'aider à monter une cabale contre l'opéra de Sylvius. Vous êtes de la police, je le sais, vous pouvez avoir sous vos ordres toute la canaille de la ville quand bon vous semblera. Ça, parlez, et soyez bref! — Tiens!.. tiens!.. vous avez donc à vous venger de Sylvius aussi, vous? — Moi? fi donc! Apprenez, papa Morgan, que je ne me venge jamais, mais que je raisonne toujours. — Et pourquoi donc alors voulez-vous faire siffler les ariettes de maître Sylvius? — Ça, c'est mon secret. — Au fait, dit le père Morgan de l'air le plus indifférent du monde, je suis public, moi; j'ai une opinion; je puis bien trouver mauvais l'opéra de Sylvius; je puis avoir des amis dont les opinions... Et d'ailleurs, deux cents florins, ça ne se trouve pas tous les jours dans ma poche... et il me semble que... — Vous acceptez? — On pourra s'entendre. — Oui ou non? — Eh! la, la... vous pressez le pauvre monde!... — Acceptez-vous? — Certainement, j'admets le principe; mais si les amis de Sylvius me flanquent des coups de canne? — Vous les ferez mettre en prison. — Fort bien: mais mon dos? — Vous le ferez guérir. — Et le médecin? — Et les deux cents florins? — Il a réponse à tout. — Songez donc! je vous présenterai à Sylvius comme un entrepreneur de succès, un chef de clique, le soutien de son œuvre; il vous donnera de l'argent pour l'applaudir, moi je

vous en donne pour le siffler; de telle sorte que vous mangerez à deux râteliers. — Cela va de mieux en mieux! dit Josué Morgan, qui déjà donnait à sa voix une certaine expression de satisfaction contenue. On peut s'arranger, on peut s'entendre. — Êtes-vous à moi? — Ma foi oui, au fait! il m'a berné, je ne vois pas pourquoi je ne le sifflerais pas. — Eh bien, demain, chez moi, vers huit heures du soir, nous achèverons de nous entendre.

Estienne ne fut pas plutôt parti que Josué rentra dans le cabaret et dit à Rose :

— Sur les yeux bleus de ta jolie tête, pas un mot à Sylvius : ce serait tout perdre à plaisir. Il ferait un carnage effroyable et serait capable de brûler *la Cité Maudite*. — Bon! dit Rose en adressant un sourire au jeune Ludovic qui entraît triomphant dans le cabaret.

Juliers courut chez le directeur qui était complètement sa dupe, et qui lui dit avec bonhomie :

— Imaginez-vous, mon ami, que j'en suis stupéfait. C'est un gosier femelle comme jamais il n'y en a eu. Je ne sais où la péronnelle va chercher sa démoniaque énergie et sa douceur plus angélique encore... c'est prodigieux. Elle va faire un effet colossal. Après le succès, je donnerai à Sylvius la somme que je lui ai promise, et la même somme à la petite si elle veut m'accompagner à Paris. — Vous êtes trop généreux, Junius... Offrez la somme à Sylvius si vous le trouvez bon, mais ne vous hâtez pas de rien offrir à Marthe. — Quoi? — Marthe sera peut-être ma femme avant un mois. — Oh! — Écoutez. J'ai appris que le galant Sylvius avait été pendant de longs mois l'amant à la fois et l'hôte d'une jeune et jolie cabaretière du faubourg; Marthe est jalouse comme un petit démon, et j'espère frapper assez vigoureusement cet esprit tout frais et tout naïf pour l'engager à faire une folie. Je la ferai consentir à venir à Paris; je ne parlerai ni amour, ni mariage; mais dans les ennuis, les embarras d'un long séjour à l'étranger... vous comprenez? — Peste! dit Junius, le rêve est joli pour vous. La mignonne a cent mille francs par an dans le gosier. — Gros benêt! pensa Juliers, que ne vois-tu le pied de

nez qui va te pendre au visage!—Ah çà, vous ne savez pas, mon cher : j'ai mis du monde en campagne. Toute la belle société de Cologne a l'éveil ; je couve un succès héroïque. — Moi , dit Juliers, j'ai déterré un homme précieux, un certain Josué Morgan, que je soupçonne policier, qui va nous organiser le plus étourdissant triomphe qui se puisse imaginer ; il aura deux cents claqueurs sous ses ordres ; il y aura des cris d'enthousiasme, du délire ; ce sera de la frénésie. — Êtes-vous sûr de cet homme-là ? — Comme de moi-même. — Ah çà, mon cher Juliers, ne vous imaginez pas que je veuille vous faire travailler ainsi pour le roi de Prusse ! Vous viendrez à Paris avec nous, et, sur mon âme de directeur, je vous promets dix pour cent sur tous les droits d'auteur qui me reviendront en vertu du traité que je ferai avec Sylvius. — Après le succès ? — Bien entendu ! — Vous êtes trop généreux, mon cher Junius, cela est parfait de votre part ! — Oh ! moi je ne tiens pas à l'argent ; je fais tout pour la gloire, et je... — Junius, je suis votre ami à jamais ; avant peu, vous en aurez des preuves... sifflantes ! ajouta mentalement Juliers, qui laissa son camarade en proie à ces rêves radieux qui embrasent le cerveau de tous les directeurs, ces grands illuminés qui rêvent tous le veau d'or, et n'arrivent pas toujours à tuer le veau gras. — Enfin, Juliers, lui dit son ami de cœur qui venait de le rejoindre dans la rue, tu en veux donc bien à ce pauvre Sylvius?... — Ignorant!... Tu ne vois donc pas que je veux, que je compte acheter pour cinq cents écus cette même *Cité Maudite* que mon benêt de Junius veut payer cent mille florins, et qui vaut un million de francs ! — Et pour la payer cinq cents écus... ? — Je la jette à terre à Cologne de ma propre main, sûr que je suis de la relever à Paris. — Oh ! par ma foi, tu es un bien grand homme !

XVI.

Décidément le bon père Thomas, l'imprudent, n'avait pas voulu mourir.

Les bons remèdes, les bons soins, et surtout

la bonne nature, avaient assuré la vie du tisserand. Quoique un peu pâlot et chétif encore, il se levait, mangeait bien, buvait mieux, et ne cessait de s'épanouir en écoutant les récits fabuleux que Marthe lui faisait de Sylvius.

— Eh ! oui, mon bon père, guérissez-vous bien vite, et reprenez vos jambes de quinze ans, vous danserez à ma noce, quand Sylvius et moi aurons gagné notre bataille d'Austerlitz. Vous aurez de l'argent, du bon vin à souhait, chaud en hiver, frais en été... Et d'ici douze ou quinze ans, une belle douzaine de petits marmots qui danseront autour de vous et vous grimperont sur les épaules. — Saperlotte ! Ah ! Jésus ! comme le bonheur rend jolie ! chère Marthe, avec tes grands cheveux blonds, et tes grands yeux couleur du ciel, tu ferais damner un sage, à plus forte raison un vieil écorné de ma façon. Tu dis donc, fillette, qu'il a fait un opéra, afin de racheter ma baraque et de rembourser les malheureux florins que... Ah ! oui, il paraît qu'il a une fameuse tête, notre bel ami Sylvius, une caboche à la Mozart, et toi, petite, un gosier de sirène. Est-ce que tu veux rester au théâtre, cher enfant de mon vieil âge?... est-ce que tu espères... ? — Ne craignez rien de ce côté. J'ai conseillé jadis à Sylvius le mépris de la gloire ; ce n'est pas pour tomber à présent dans un piège évité pour Sylvius. Le hasard, le malheur, plus fort sans doute que nos prévisions, nous ont entraînés, Sylvius et moi, dans des chemins bien nouveaux pour nous... Notre intention est de n'y demeurer qu'un moment. Dès que l'opéra de Sylvius sera vendu, je descendrai du théâtre pour n'y remonter jamais. — Eh bien, fillette, ça me fait plaisir. J'admire et je vénère les arts, mais je plains beaucoup ceux qui consacrent leur vie au labeur écrasant du théâtre ; et puis, dame, vois-tu, je suis né ouvrier, toujours habitué à voir les miens avec le même visage ; et ça me chiffonnerait de voir ma belle petite Marthe avec des perles et des diamants dans les cheveux, et roucoulant un tas de choses dont elle ne penserait pas un mot... enfin, ça me chiffonnerait. — Ce que j'ai dit à Sylvius pour lui, je le dis aussi pour moi.

Qui brille souffre, disait mon autre père, vous savez, le roi des Allemands? Je n'ai point changé de certitude, et je ne veux pas souffrir; donc je ne veux pas briller. — Ah! saperlotte.. viens donc que je t'embrasse, ma bonne fillette... si tu savais comme ça fait du bien à ma vieille carcasse de poitrine... ça me réchauffe encore mieux que le meilleur vin de France. — Demoiselle Marthe, dit Olivier, en entr'ouvrant la porte, M. Estienne Juliers voudrait bien vous parler.

Le tisserand fit un mouvement de répulsion aus-itôt réprimé.

— Eh saperlotte! qu'il ehtre, mon bel Olivier, le cher monsieur Juliers. Si Marthe la fille de l'ouvrier le méprise, Marthe la cantatrice est à sa disposition. — Ne vous emportez pas, mon père, vous allez vous rendre malade. — Perfide Anglais! grommela le tisserand. Et penser que ce maraud avait pris le parler mielleux et les façons magnifiques de ces célèbres insulaires!... Je vous demandé un peu à qui se fier maintenant!

Estienne entra d'un air dégaé.

— Eh bien, mon cher monsieur Kattine, comment ça va-t-il? Vous voilà un peu défait et maigrelet; mais avec des soins... — Votre serviteur, monsieur Estienne, ça va mieux que le jour où j'ai eu le déplaisir de vous... — Ah! oui!... — A cause de ma chienne de fièvre... — Je sais... je sais. — De vous offrir une douzaine de... — Voilà la gaillardise qui revient. — De coups de manche à balai. — Rôti!... en vrai sorcier que vous étiez. Cela est étrange, papa Thomas. Toujours et sans cesse, je suis mis hors de chez vous avec... — Énergie, grommela le tisserand. — Impolitesse, acheva Juliers, et toujours je reviens au gîte pour vous assurer que je suis tout à vous. — Il faut nous pardonner, dit Marthe de sa voix la plus douce. Nous sommes de pauvres gens, susceptibles comme des ouvriers, tremblant toujours d'être raillés ou pris pour dupes... Mais cela ne nous empêche pas de reconnaître le service que vous nous rendez en ce moment... et nous savons ce que vous valez. — Oui, nous savons ce que vous valez, reprit tout doucement le tisserand, dont la voix mourut

dans un effet réussi de la plus satanique impertinence.

Un demi-regard de chacal accompagna cette boutade du vieillard. et Marthe se hâta de changer la tournure de la conversation.

Juliers était froid comme l'esprit d'un soldat russe, ou le cœur d'un diplomate autrichien.

— Chère demoiselle Marthe, dit-il, je voudrais bien vous parler un moment, à vous seule; j'ai beaucoup de choses à vous dire de la part de notre directeur.

Le père Thomas sortit en grommelant, et, accompagné d'Olivier, s'en alla dans la cour s'enamourer d'un premier rayon de soleil qui semblait apporter le printemps.

— Est-ce qu'il y a du nouveau? dit Marthe avec une sorte d'inquiétude. — Mademoiselle, dit respectueusement Juliers en tirant un papier de sa poche, voilà le nouveau qu'il y a pour vous. M. Junius Labradi et moi nous venons de rédiger cet engagement en bonne forme, dont les dispositions principales sont celles-ci : vous nous suivrez à Paris pour y faire entendre *la Cité Maudite*, et y jouer votre rôle dans cet ouvrage sur l'un des théâtres royaux de la capitale des beaux-arts. Nous avons laissé le chiffre des appointements en blanc; vous le remplirez vous-même; nous nous mettons à votre discrétion. Vous êtes, Mademoiselle, une aussi grande cantatrice que Sylvius est un grand musicien; nous vous supplions, Junius et moi, de contribuer à notre fortune en faisant à jamais la vôtre. Ne nous méprenons pas sur la réalité des choses : *la Cité Maudite* n'aura son succès réel que dès lors où ce succès sera devenu européen. Ce succès colossal, ce succès dont, Junius et moi, nous sommes sûrs, nous ne l'obtiendrons peut-être que par vous, et à coup sûr nous ne l'obtiendrons qu'à Paris. Labradi s'est arrangé avec Sylvius pour lui payer une somme fort modeste à coup sûr, après le succès à Cologne, et demeurer seul propriétaire de l'ouvrage. Sylvius a compris que des œuvres telles que la sienne n'ont de valeur que par l'habileté qu'on met à leur service; et pour une somme relativement médiocre, il a donné parole à son directeur. Ceci est une affaire conclue,

qui sera ratifiée après le premier succès. Pour ce qui vous regarde, Marthe, l'affaire est tout autre. L'œuvre de Sylvius une fois en notre possession, elle est à nous; mais cela ne nous rend pas le grand, l'énorme prestige de votre admirable voix. Suivez-nous à Paris; nous faisons votre fortune, et vous, de votre part, vous faites une action généreuse, j'ai presque dit nécessaire. — Monsieur Estienne, dit Marthe avec une rare douceur mêlée d'un peu d'émotion, quand vous m'avez offert votre main et votre nom, j'ai dû vous refuser, parce que j'aimais Sylvius; et mes sentiments ne sont pas changés à cet égard. Aujourd'hui vous m'offrez la gloire et une fortune assurée... et vous ne me demandez rien autre chose... J'ai la douleur de vous refuser encore. J'aime Sylvius, Monsieur, mais je vous jure que je n'aime ni la gloire, ni la fortune. Je chanterai l'opéra de Sylvius, parce que c'est un enivrement que je veux avoir d'être pour quelque chose dans un succès qui va le récompenser de ce qu'il a souffert. Sylvius, mon père et moi, nous serons plus que satisfaits de la somme que M. Junius a promise. Nous sommes des gens modestes, et nos rêves jamais n'étaient allés aussi haut. Je vous remercie et votre ami Junius de la confiance que vous avez en mon talent; mais il m'est impossible d'accepter vos offres pour moi trop brillantes. J'espère trop de bonheur ici-bas pour y rechercher les vaines compensations de la gloire. Je chanterai *la Cité maudite* une fois... et puis, jamais. — Eh quoi! fille indigne du génie qui est en vous, est-il possible qu'ayant l'énergie du talent, vous n'en ayez pas l'orgueil?... vous espérez le bonheur, dites-vous!... et vous parlez de la droiture de votre esprit, de votre raison, de votre instinct de la vie... Oh! fille trois et quatre fois folle!... Vous ne voulez pas égaler d'un seul coup les Sonntag et les Falcon... et vous espérez une vie heureuse... amère dérision! Avant qu'il soit dix années, vous serez une bourgeoise désolée de la vie; votre cœur ne comprendra que l'amertume, votre esprit que les repréailles... et votre orgueil suera sang et eau, quand vous entendrez les chants de triomphe qui se presseront sur les

pas de vos rivales. Connaissez-vous donc la vie?... et croyez-vous échapper plus à votre génie que Sylvius à son inspiration?... Tout est vain ici-bas. Marthe, tout! Rien n'est vrai que l'orgueil et la conquête. Vous serez avant dix ans une des grandes personnalités européennes, si mieux n'aimez être une bourgeoise morose, veuve d'amour, ulcérée d'orgueil. Je suis un prophète de malheur, direz-vous!... Oh! faites descendre ici le génie de la terre, et qu'il dise si je ne suis pas un prophète de vérité. — Vous plaidez bien, monsieur Estienne, reprit Marthe en souriant; mais, aimée de Sylvius, je ne puis songer à demeurer au théâtre. Pour être ce que vous me présagez, Monsieur, il faut, avant toute chose, être libre de cœur, aimer tout le monde ou n'aimer absolument personne, avoir le cœur dissolu ou glacé par le chagrin. — Oh! que dans ces quelques mots vous faites l'histoire de bien des mystères!... Le cœur glacé par le chagrin, dites-vous?... Prenez garde, vous vous trouverez peut-être un jour à cet isolement qui fait la souveraineté du génie; et cependant, ce ne sera pas que votre cœur soit dissolu! — Vous avez déjà cherché à m'ébranler, monsieur Estienne, vous n'y êtes pas parvenu. — C'est qu'il y a des choses que vous ne savez pas, et que vous allez savoir. — Quoi? — En vérité, je vous conseille de venir résolument à Paris, car j'ai de fortes raisons pour croire que Sylvius ne sera jamais votre mari. — Vous dites...? — Êtes-vous une honnête fille, Marthe? — Prenez garde à ce que vous allez dire, monsieur Juliers!... prenez garde!... mais parlez. — Connaissez-vous cette jeune fille qui est venue chez vous pendant que votre père était mourant, qui vous a donné de l'or quand vous veniez de refuser le mien?... Je dois, d'un coup, porter le chagrin dans ce cœur inabordable à la dissolution... Cette jeune fille a été la maîtresse de Sylvius; cette jeune fille était bonne, douce, résignée; mais elle a perdu l'honneur. Le froid Sylvius s'est emparé fatalement de ce jeune cœur; il a porté le désordre dans la maison de la fille du peuple; il a eu assez de pouvoir sur elle pour qu'elle voulût bien être la servante de sa rivale

préférée... Ah ! je ne vous fais pas de contes, j'imagine ; et vous connaîtrez toute cette intrigue, à n'en pouvoir douter, dès que cela vous fera plaisir ; à moins qu'il ne vous soit possible de fermer les yeux, d'accepter le dévouement biblique de cette jeune fille, et de consacrer en faveur de Sylvius un précédent que, dans son ménage, il invoquera demain.

Une affreuse expression d'étonnement et de douleur vint violenter un moment la belle figure de Marthe ; elle tomba sur une chaise comme anéantie... et quand elle souleva la tête, un moment cachée dans ses mains, plus rien ne se lisait dans ses grands yeux que le plus amer désespoir. — Je ne doute pas un moment de ce que vous venez de me raconter, dit-elle avec cette âpreté rageuse des pauvres êtres qui font des efforts inouïs pour ne pas éclater en sanglots. — Si votre amant vous respecte et vous aime, il rendra l'honneur à sa première victime ; ce sera un moyen d'honorer votre amour perdu. Quant à vous, si vous m'en croyez, vous monterez au sommet glorieux où vont seulement les cœurs glacés par le chagrin. — Ah ! fit Marthe, en voyant Rose à quelques pas d'elle arrêtée sur le seuil de la porte... C'est le ciel qui t'envoie ! viens, Rose, viens ici... Parle ! est-il vrai que Sylvius... que ta fierté ne se soit pas révoltée de partager ton pain avec ta rivale ? Oh ! parle, parle vite !... Es-tu sa maîtresse oui ou non ?

La bonne Rose tomba à genoux ; deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux ; elle baissa pudiquement la tête, et dit à demi-voix :

— Pourquoi me grondez-vous ? Il ne vous connaissait pas encore. — Relève-toi ! dit Marthe avec autorité ; avant huit jours tu seras la femme de Sylvius. — Moi ! — Toi, toujours ! et moi, jamais ! Tes droits sont acquis, Rose, et tu as donné du pain à mon père ; je saurai bien te faire rendre ton honneur. — Comment ferez-vous, dit Juliers, pour chanter la *Cité Maudite* ? — Oh ! soyez tranquille... mon rôle exprime la douleur.

XVII.

— Mademoiselle Marthe est là-haut ? demanda Sylvius au concierge du théâtre, le cœur palpitant d'émotion. — Oui, Monsieur ; elle vous a demandé tout à l'heure.

En deux sauts Sylvius fut à la porte de la loge où Marthe venait de s'enfermer. — Marthe, dit-il, ouvrez-moi. — Quelle heure est-il, Sylvius ? demanda la jeune fille en apparaissant sur le seuil. — Six heures bientôt ; on commence à huit heures. Mon Dieu ! Marthe, comme tu es pâle ! quel air d'abattement... tu parais avoir pleuré. — Non, mais je suis un peu tremblante. Une grande émotion me domine ; j'ai eu froid toute la soirée. — Est-ce que tu doutes de toi, ma belle Marthe ? Il faut te rassurer ; il faut prendre confiance !... il faut... — Je suis sûre de mon chant, Sylvius ; j'ai mon rôle dans le cœur. — Qu'as-tu, Marthe ? tu me parles avec chagrin ; tu as pleuré, réponds-moi.

Marthe ne se fût jamais pardonné de troubler le cœur de Sylvius dans un pareil moment.

— Il a besoin de toute sa force, pensait-elle, je lui percerai le cœur plus tard. — Non, Sylvius, je n'ai pas de chagrin, pas de chagrin réel, mais ce rôle a jeté en moi une immense mélancolie... Laisse-moi, je suis tout à ce rôle qui me domine... ne me parle plus. — Marthe, m'aimes-tu ? — Oui. — Comme tu dis cela sèchement !

Un mouvement imperceptible altéra un moment les lèvres de Marthe ; son œil devint humide, mais sa figure se contracta vivement et redevint impassible.

— Chère Marthe, tu seras ma femme dans huit jours. — Ne sois pas heureux par avance, cela peut porter malheur. — Non, Marthe, l'ère du malheur est finie, le bonheur va nous sourire. Oh ! Marthe, si tu savais... je songe depuis deux longues nuits à l'emploi que je vais faire de notre argent. J'ai vu tout dernièrement à deux lieues de Cologne, tout près du Rhin, une petite maison qui est gracieuse et bien faite comme la taille de ma prima donna. Les arbres étaient chargés de neige, je les

devinais chargés de verdure ; des bandes de vilains moineaux gris faisaient dans les branches un affreux vacarme, je les remplaçais dans mon esprit par les rossignols et les linots rouges qui reviendront avec le printemps. Je suis entré, résolu, fier, insolent presque, et j'ai pris mes informations. La maison est à vendre : on en demande quatre mille florins... c'est pour rien. J'ai dit que je verrais, que j'en parlerais à ma famille... Ils m'ont salué jusqu'à terre, et m'ont appelé Monseigneur. Vois-tu, Marthe, il faudra que nous conduisions là le bonhomme Thomas : il achèvera de s'y guérir ; et, le printemps venu, nous y planterons un tas de belles fleurs et de beaux arbres, afin d'avoir de l'ombre. Moi d'abord, Marthe, j'aime les lis et les œillets, et puis aussi les violettes... Et toi ? — Hélas ! tu me fends le cœur avec ta folle gaieté. — Plus d'idées noires, Marthe ! j'ai été si triste pendant toute ma sombre jeunesse, si désolé, si malheureux... Laisse-moi m'épanouir à mon aise. M'aimes-tu ? — Je te dirai cela après le succès de *la Cité Maudite*. — Décidément, Marthe, tu as quelque chose.

Quelques coups discrets se firent entendre à la porte ; et maître Junius Labradi entra, l'air tout guilleret et se frottant les mains.

— Ça va, ça va, mes enfants ! toute la ville est réunie dans ma salle ; on s'y coudoie, on s'y étouffe, on s'y assomme ; il y a des étrangers de distinction ; deux princes de la maison d'Autriche et deux poètes français, Victor Hugo et de Musset, qui en ce moment voyagent en Allemagne. Du courage, mes enfants ! la pièce finie, venez dans mon cabinet, Sylvius, il y a cinquante mille florins qui vous attendent. J'ai déjà fait courir dans le public le libretto de l'ouvrage ; tout le monde s'accorde sur la force, sur la nouveauté des situations ; les noms de vos personnages sont dans toutes les bouches ; leur caractère est connu d'avance ; rien n'effraiera, rien ne troublera notre succès... On est venu avec la ferme intention de se pâmer d'admiration, on se pâmera, et cette fois, du moins, on se pâmera pour quelque chose. — Cher monsieur Junius ! — Souvenez-vous que j'ai votre parole au moins ! et

pas d'exigences intempestives. — Vous me faites injure, et je...

La porte de la loge s'ouvrit brusquement, et le jeune Ludovic, pâle, effaré, tomba comme un événement entre le triomphant directeur et le maestro non moins triomphant.

En voyant Marthe le jeune homme contint sa langue et son émotion.

— Venez, maître Sylvius, dit le jeune homme, j'ai à vous parler. — Habillez-vous sur-le-champ, dit Junius à Marthe, je vais vous envoyer vos femmes.

Les trois hommes sortirent de la loge et descendirent sur le théâtre.

— Sylvius, dit Ludovic haletant d'émotion, vous savez si je vous aime, si je vous suis dévoué... Apprenez qu'il y a dans la salle une cabale organisée contre vous... on dit que vous avez des ennemis puissants, et que... — Grand Dieu ! s'écria le bonhomme Junius, la bouche ouverte, les yeux hagards. — Une cabale ! répéta Sylvius, devenu tout à coup plus pâle que jamais. — Silence ! articula le directeur avec un geste souverain. Pas un mot ici ! que nos acteurs ne se doutent pas même !... Tout serait perdu. La confiance s'en irait, la panique s'en mêlerait... Ce serait un sauve qui peut général.

Sylvius s'élança vers la scène, il posa son œil sur l'un des trous de la toile : il vit une assemblée magnifique ; il entendit le bruit sourd et discordant d'une salle comble ; et il vit au parterre, sous le lustre, la fine et railleuse figure de maître Josué Morgan.

En ce moment Juliers entra sur la scène. Junius courut à lui, lui saisit le bras avec inquiétude, et lui dit :

— On nous menace d'une cabale !

Maître Estienne se pinça les lèvres ; mais il se remit aussitôt.

— Une cabale ! la bonne folie ! — Une cabale, dit Ludovic avec certitude. — Une cabale ! reprit Sylvius avec la plus profonde terreur. — Vous n'avez le sens commun ni les uns ni les autres, dit Juliers avec légèreté. Je sais les gens qui sont dans la salle. Josué Morgan, l'ami de Sylvius, est maître absolu du parterre.

Juliers pérorait longuement pour prouver à son directeur et à Sylvius qu'il n'y avait pas

l'ombre du danger; il fit si bien que Ludovic, presque convaincu, finit par dire à Sylvius : — Je me suis peut-être trompé. — Allez à votre cabinet, dit Juliers tout bas à Labradi, je vous y rejoins tout à l'heure.

Une fois que les deux compères furent en présence, Junius dit à Estienne :

— Voyons, entre nous, craignez-vous quelque chose? — Qu'est-ce que c'est que ça? demanda Juliers en touchant du doigt un portefeuille bien garni. — Eh! mais, ce sont les cinquante mille florins que...

Juliers rit à sa manière, et regarda Junius avec son air narquois et incisif. — Vous êtes aussi benêt que votre Sylvius, vous qui songez à donner une pareille somme à ce bohémien qui hier n'avait pas de souliers. — Expliquez-vous. — Écoutez-moi froidement. — Je vous écoute. — Il y aura du bruit. — Je suis mort! — Eh! mon Dieu! Junius, vous devenez lamentable comme une vieille femme, et l'on dirait que cinq ou six coups de sifflet sont pour vous mettre la mort dans l'âme! Pauvre homme que vous êtes! Il faut qu'on vous serine la ruse, qu'on vous fasse sucer la diplomatie au biberon. Avez-vous lu Machiavel? — Au diable! — On sifflera Sylvius, enfant que vous êtes, et demain Sylvius viendra tomber à vos pieds; et vous lui donnerez cent écus de *la Cité Maudite*, qui n'en réussira que mieux à Paris. — Ah! ah! ah! dit le directeur en se caressant le menton d'un air de satisfaction marquée; et déjà, de sa main rapace, il attirait à lui le bienheureux portefeuille... Savez-vous, mon cher Juliers, que vous êtes un grand homme tout à fait? Et c'est vous qui avez machiné...? Décidément, mon cher, vous aurez vingt pour cent sur les droits d'auteur de *la Cité maudite*. — Au moins, reprit Juliers, prenez garde de ne rien laisser paraître ce soir. La pièce sera contestée, voilà tout; jetez les hauts cris; accusez une chute effroyable; dites résolument à Sylvius que, la pièce n'ayant pas réussi, il vous est impossible de ratifier le contrat; et alors voyez-le venir. La nuit porte conseil : demain, le nigaud viendra tomber à vos pieds, et vous aurez la pièce pour cent écus... Comprenez-vous, ô le plus vertueux de tous les directeurs! — Ah! dé-

cidément, Juliers, vous avez le diable au corps! — Je l'ai, reprit Estienne gravement.

A coup sûr, le digne garçon ne se montrait pas prompt à parer le coup annoncé par Ludovic; et, comprenant bien le danger de laisser Junius dans l'ignorance, et de préparer peut-être par là de fort graves complications, Estienne avait fait ce que nous venons de raconter; mais son intention formelle était de payer pour son compte *la Cité Maudite* quinze cents florins, deux heures après la chute de l'ouvrage, et de rire au nez de son directeur et ami le plus sournoisement du monde.

A coup sûr, le plan était joli, et Juliers se promettait tous les bonheurs possibles de la figure irritée du trop confiant Junius.

Le directeur reparut, et fit à Sylvius toutes les protestations du monde. Ludovic s'était trompé, ces bruits étaient absurdes, et tout irait pour le mieux.

En ce moment, la tolle se levait sur *la Cité Maudite*, et Marthe descendait sur le théâtre avec son costume d'ange, ses beaux cheveux blonds ruisselants, et ses grandes ailes au dos.

Sylvius lui prit la main, et la serrant avec amour :

— Oh! j'ai peur, dit-il, j'ai peur... mon cœur bat et brûle... mais je t'aime. — Je n'ai pas peur, reprit Marthe d'une voix amère, mon cœur est aride.

Juliers sourit en passant.

Sylvius s'appuya sur la muraille et se mit à tomber dans une profonde rêverie.

Le premier acte de *la Cité Maudite* fut écouté avec un religieux silence : toute cette salle brûlante et attentive ressemblait au matelot prudent qui attend une effroyable tempête; la salle sentait l'émotion venir; elle était déjà dominée par une sorte de terreur respectueuse.

Des murmures se firent entendre dans tout le cours du second acte; on toussait au parterre, on bâillait tout haut; des chut! de légers coups de sifflet vinrent apporter au cœur de Sylvius un supplice extraordinaire. La protestation fut unanime; la salle était prise, elle voulait écouter; Juliers disait avec un petit air indifférent :

— Ça ne sera rien !

Junius répétait sur le même ton :

— C'est un nuage !

Marthe était plus morte que vive. Le second acte s'acheva dans un grand trouble ; et Sylvius crispait ses doigts à la toïle, en contemplant sur son banc le satanique sourire de maître Josué Morgan.

— Où vas-tu ? dit Marthe avec effroi. — Je vais dans la salle. Je veux être frappé debout. — Ce ne sera rien, répétait Junius Labradi. — Malédiction ! dit à demi-voix Sylvius, je suis horriblement assassiné ! et il s'élança dans le couloir.

La toïle était levée sur le troisième acte.

Le plus beau silence régnait ; les situations grandissaient ; la musique devenait réellement admirable de force et de majesté.

Tout à coup un applaudissement immense, énorme, parti du parterre, fit bondir toute la salle comme un taureau piqué au vif. La chose avait été faite avec une merveilleuse adresse, juste au moment nécessaire. Un courant électrique passa dans la salle ; on crut voir des flammes surhumaines dans les yeux de la jeune fille qui disait le rôle de l'ange ; un effet de nuit, à propos ménagé, vint redoubler les bonnes chances... Tout le reste de l'acte fut écouté religieusement, et une triple salve d'applaudissements salua la chute du rideau.

Un serpent mordait au cœur Juliers, et Labradi se grattait l'oreille en disant :

— Ah ! bah !

Pendant le cours du quatrième acte, il y eut des femmes qui s'évanouirent dans leur loge ; plusieurs autres sortirent en poussant des cris d'effroi ; la salle tout entière était penchée, ardente, frémissante, livrée à tout le transport d'un enthousiasme inconnu.

— Que diable me disiez vous donc, Juliers ? demanda le directeur de plus en plus étonné. — Je suis trahi ! dit maître Estienne d'une voix sourde et amère, je suis indignement trahi !

En ce moment Sylvius rentrait sur le théâtre et disait d'un air tout à fait royal :

— Je suis allé au devant du danger.

Si maître Josué Morgan eût été derrière le triomphateur, il eût sans doute calmé

d'un mot ces fureurs d'orgueil qu'il faut pardonner aux lyriques, ces enfants sublimes que l'inspiration frappe quelquefois de vertige. Le cinquième acte fut écouté comme le quatrième, quoique avec un peu de fatigue. La fièvre d'enthousiasme avait été si soudaine, si entraînante, que nécessairement elle devait apporter une prostration dans tous ces cœurs si démesurément émus.

Le nom de Sylvius fut prononcé au milieu d'une acclamation furieuse ; vingt couronnes de laurier, une pluie de fleurs tombèrent aux pieds des artistes, qui tous avaient été rappelés, et qui soutenaient entre leurs bras Marthe plus morte que vive, peu habituée à de pareilles émotions.

La toïle fut à peine baissée que Rose, Olivier et le père Thomas lui-même se précipitèrent sur le théâtre.

En voyant Rose qui sautait au cou de Sylvius, Marthe s'affaissa une seconde fois sur elle-même, et dit en portant la main à son cœur :

— Tout est mort là, tout est glacé.

XVIII.

Quelques heures après le triomphant succès de la *Cité Maudite*, maître Josué Morgan se promenait avec un ami sur le port de Cologne.

— Flânon encore un peu, disait le petit vieillard, j'ai la fièvre. Ce damné jeune homme m'a bouleversé ; ma vieille tête brûle comme aux beaux jours de ma verdure. *La Cité Maudite* est une de ces œuvres d'art qui demeurent solitaires comme toutes les choses véritablement grandes. Jamais on ne fera rien de pareil. Cette œuvre a été entrevue par Sylvius dans une immense profondeur ; tout y est nouveau, saisissant, imprévu... On se courbe devant cette émotion grandiose, comme si l'on entrait par magie dans la vivante atmosphère d'un monde évanoui. Voilà mon Sylvius lancé ; il fera une grande fortune... fortune d'artiste et de poète... car, au bout du compte, il n'a pas assez de force et de raison pour renoncer aux enivrements.

Il deviendra matamore, insolent, ridicule... Enfin suffit! il sera de son temps, et bien digne de rayonner dans ce Paris que sans doute il ambitionne déjà. Mais quoi! voici un gaillard qui longe le quai d'une façon bien chancelante. A coup sûr c'est un homme ivre, ou un pauvre diable qui n'a pas diné depuis quatre jours... à moins que ce ne soit un voleur ou un cerveau débile rendu fou par *la Cité Maudite*. Bon Sylvius, doit-il dormir heureux à cette heure! Je les aime, moi, ces furieux d'orgueil qui marchent dans le monde comme des coiffeurs endimanchés. C'est amusant de voir des hommes heureux si pleins d'eux-mêmes, si royalement insolents, qu'on ne sait si l'on doit les prendre pour des princes ou pour des laquais, c'est très-amusant. Bon Sylvius, je le calomnie peut-être, et la dignité humaine est sans doute en lui plus que je ne le crois. Je le souhaite, en vérité, je le souhaite. Mais quoi! Je ne me trompe pas! Voilà notre homme qui grimpe sur le quai! Eh! vite, eh! vite... Au secours!

Maitre Morgan s'élança, et saisit à plein corps un individu dominé sans doute par une idée de suicide. Le compagnon accourut, et aida le petit vieillard à contenir le malheureux étranger.

— Eh! la peste! l'ami, ne vous débattiez point tant! nous avons la main solide. Quelle idée avez-vous de prendre un bain en plein mois de janvier? Tout doux! et je veux être pendu si je ne vous fais coucher en prison.

Un gémissement profond, amer et désespéré répondit seul aux railleries de maitre Morgan. La lune sortait en ce moment d'un nuage, et un pur rayon de lumière vint tomber sur le visage de cet homme qui voulait mourir.

— Oh! oh! s'écria Morgan; quoi! quand je rêvais Sylvius insolent, je trouve à mes pieds Sylvius désespéré, Sylvius plus pâle que la nuit, Sylvius qui veut mourir! Par le ciel, je suis un grand bêtête, ou Sylvius est devenu fou. — Laissez-moi mourir, maitre Morgan, laissez-moi mourir. — Je n'en ferai rien, s'il vous plaît, pour les beaux yeux de Marthe, votre bel ange.

Sylvius tomba assis au coin d'une borne,

et il se mit à pleurer d'une façon si violente, si amère, que le bon Morgan ne put s'empêcher de se mettre à genoux auprès de son ami.

— O mystères profonds de la vie humaine! Qu'as-tu, mon ami, mon excellent camarade, mon Mozart, mon Dante, mon superbe maestro? Quoi! c'est avec un beau laurier sur la tête que te voilà plus sombre, plus lamentable que le plus désespéré de tes héros! Conte-moi tes peines, mon garçon, parle, voyons... Es-tu devenu fou? T'a-t-on insulté? Marthe est-elle morte d'enthousiasme, et le père Thomas t'a-t-il jeté de la boue au visage?... Parle donc, ventrebleu! parle donc! — Vous avez dit le mot, maitre Morgan, vous avez dit le vrai mot. Marthe est morte à jamais pour le misérable Sylvius... — Seigneur, Seigneur, reprit le jeune homme en montrant le poing aux nuages, vous êtes bien dur à ceux qui vous dérobent un peu de votre flamme. Seigneur Dieu, toi qui m'entends, je te conseille de prendre garde à ce que tu fais. Pourquoi laisses-tu mon âme devenir ainsi un foyer de désespoir et de colère!... Si tu grandis ma douleur, je grandirai dans mon audace. Pourquoi prends-tu un plaisir monstrueux à m'isoler de tout amour, de toute vertu? Si tu me laisses vivre seul, désespéré et puissant... ne crains-tu pas que je mette au cœur des hommes ce que tu mets en moi d'amertume? Tu sais cependant quels sont ces glaives dont tu as armé mes délires. J'ai chanté hier, je puis parler demain. Je puis t'accuser d'impuissance et d'inanité; je puis marcher sur le cœur des hommes, et faire couler dans leur esprit ce fiel dont tu te plais à m'abreuver. Je puis devenir le prophète du malheur et de la haine; je puis attirer les hommes à moi, comme la vipère attire les petits oiseaux. Je jeterai dans l'air les déchirantes vibrations de la douleur... Les hommes se presseront en masse sur les pas de mon harmonie, et quand j'aurai brisé leurs âmes, je les laisserai seuls, tristes et furieux, avec du poison dans le cœur. Alors je me réfugierai sur la montagne prochaine; un moment je m'abreuverai de leurs larmes. et relevant le front vers toi, je te braverai de mon auda-

cieux sourire. Seigneur, Seigneur, prends bien garde à ce que tu fais!

Le sceptique et railleur Josué Morgan ne put s'empêcher de frémir en écoutant ces paroles, dernier écho de *la Cité Maudite*. Il se jeta sur Sylvius, et, l'entourant de ses bras, il essaya d'étouffer ce torrent de colère que vomissait une âme en délire.

— Démon! démon furieux et insensé! où vas-tu chercher tes paroles? As-tu bu la haine dans les eaux du lac de Gomorrhe? et ne sais-tu pas que le feu du ciel a dispersé les palais de Sodome? Quoi! cette amertume sauvage est au cœur d'un homme de chair et d'os! A genoux! profanateur, à genoux!

Maître Sylvius, épuisé par ce paroxysme de fureur, pencha la tête entre les bras du vieux Morgan; puis il releva les yeux timidement, et porta ses regards une seconde fois dans la direction des nuages.

— Oh! dit-il avec douceur, de quel superbe dédain la nature accueille l'audace et l'insolence humaine! La lune est pure et riante; le nuage argenté passe et rentre dans son ombre; les étoiles brillent du plus radieux éclat... O sérénité des cieux! ô calme imposant des astres! ô majesté impassible et souveraine, avec quelle sublime indifférence vous écoutez les vains sanglots de la terre! J'ai horreur de moi-même et de ma faiblesse... Mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-moi!

Le vieux Morgan s'essuya les yeux avec sa manche; il toussa plusieurs fois pour dissimuler la terrible émotion qui le dominait; il aida Sylvius à se relever, et lui dit:

— Viens chez moi, il fait froid, et j'attraperais la mort en ta satanée compagnie. Je t'aime plus que tu ne vaux, et j'oublie ta colère, en songeant à la fois à ton chagrin et à ta résignation.—Je suis né honnête homme, maître Morgan, mais il y a des moments... Tenez, je me ferai sauter la cervelle, ce sera plus chrétien pour les autres et pour moi. — Conte-moi tes chagrins, mon fils. — Voici donc, maître Josué Morgan, la fin de l'histoire du déplorable Sylvius. A minuit, je rentrais chez Marthe, le cœur gonflé d'une joie immense, portant sous le bras cent mille

florins à moi donnés par l'honnête Julius Labradi. J'arrive, je tombe aux pieds de Marthe, ce bel ange si doucement adoré, et je lui dis en pleurant de joie: — Voilà une fortune et un mari qui t'arrivent, un mari qui en vaut bien un autre.

Le bon père Kattine gambadait comme un enfant. Il s'était fait des castagnettes avec deux tessons de porcelaine... et sa voix chevrotante fredonnait un air de *la Cité Maudite*.

Marthe était pâle comme une morte. Il y avait dans ses regards le plus sombre désespoir.

Elle se leva.

— Sylvius, dit-elle, écoute-moi: je connais la vie, et j'ai, comme les autres, de l'indulgence et de la raison. Tu as aimé une jeune fille avant de me connaître; ce n'est point cela qui m'a frappé au cœur, et je ne t'en fais pas un reproche. Mais les circonstances de notre misère ont fait naître pour nous un impérieux et sacré devoir. Écoute, et résigne-toi. Au plus fort de la maladie de mon père, quand je manquais de pain et de remèdes, une jeune fille et un bel enfant vinrent frapper à ma porte et s'asseoir au chevet de mon bien-aimé malade. Ils me dirent qu'ils voulaient être mes domestiques. La jeune fille me donna son argent, l'enfant voulut laver ma vaisselle; il soutenait la tête de mon père quand je lui donnais à boire; il me dit un jour qu'il voudrait bien être chien, parce que je le caresserais davantage. Je n'avais pas l'idée d'un pareil dévouement, et cela m'inspira la plus profonde reconnaissance. J'ai appris que, si le service était pour moi, tu étais la première cause de ce magnifique hommage. Tu as été l'amant de cette jeune fille qui a sauvé la vie à mon père, et je veux que tu deviennes son mari, je veux que tu lui rendes l'honneur. Ce ne sera pas moi, du moins, dussé-je en mourir, qui éloignerai de Rose le seul homme qu'elle puisse aimer. Sylvius, je ne serai point ta femme, parce que tu dois à Rose une reconnaissance et un respect sans bornes. Telle est mon absolue volonté... Elle parla ainsi, maître Morgan... Alors, continua Sylvius, il se passa dans cette humble maison une scène vraiment

faire un livre, et je dois m'accuser humblement de n'avoir écrit qu'un roman. A qui la faute ? Je me dois à moi-même de déclarer que ce n'est peut-être pas absolument la mienne.

Au reste, si mes lecteurs sont résolus de ne point accorder à ce récit l'indulgence dont

il a besoin, je les supplie d'aller entendre à l'Opéra *la Cité Maudite*, le chef-d'œuvre du grand Sylvius. En sortant de là, ils me sauront gré tout au moins de leur avoir indiqué la route.

ARTHUR PONROY.

LE TRIO D'ONSLow

NOUVELLE

I.

Sir Tim ou Timothy Halltry était un jeune homme de trente ans, un grand et beau blond au teint rosé, aux yeux bleus à fleur de tête, fendus en amande, portant barbe et moustaches à la française, chose beaucoup plus rare alors en Angleterre qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Son ton, ses manières, son élégance, sa distinction se résumaient dans l'expression consacrée « homme du monde, ou gentleman accompli. »

Halltry ne sortait pas d'une de ces hautes et puissantes familles qui ont conservé dans toute leur rigidité les vieilles traditions aristocratiques ; mais, quoique issu de la petite noblesse provinciale, il avait reçu une éducation complète et brillante, grâce aux sollicitudes d'un digne oncle qui, depuis dix-huit ans, lui tenait lieu de père et s'était acquitté de la façon la plus louable des fonctions de tuteur.

Tim, ayant terminé ses études, se trouva en possession d'un revenu équivalent à quarante mille francs de rente et d'un petit héritage voisin de la terre de son oncle, le

major en retraite sir Herbert Oltram, baronet. Ce dernier, resté garçon, vivait avec sa respectable sœur, miss Dolly Oltram, restée fille, doyenne de la famille.

Entre ces deux vieillards, — que du reste il affectionnait filialement, — l'ennui ne tarda pas à saisir sir Halltry. Il était dégoûté de la chasse, de la pêche, et voyait sa villa encombrée de pièces d'orfèvrerie, prix que ses grooms lui gagnaient régulièrement aux *races* (courses de chevaux). Il n'y avait qu'un remède à ce malaise, faire son tour d'Europe, et l'oncle fut le premier à le conseiller au neveu.

Sir Tim partit donc, suffisamment muni de bank-notes, de lettres de crédit, et suivit l'itinéraire obligé, auquel sa fantaisie apporta toutefois quelques légères modifications.

Sa première station fut l'archipel de la Manche, la charmante île de Jersey, qui donne à l'Angleterre une petite parcelle détachée de la France. De là, il se rendit à Paris par Granville et Caen.

Après y avoir passé un hiver, il alla voya-

ger en Suisse, séjourna à Genève, à Lausanne, à Vevey, à Interlaken, gravit le Righi, puis, revenant sur ses pas, se rendit à Chamouni pour voir le mont Blanc, et aux

bains d'Aix, où il risqua et perdit sans sourciller beaucoup de guinées à la roulette. Étant rentré en France par Chambéry et Grenoble, il visita les villes du Midi, puis



Il était dégoûté de la chasse et de la pêche. (Page 560.)

Nice, Monaco, Gènes, Turin, Milan, Venise, Bologne, Florence, Pise, Lucques, Livourne, Rome, Naples, et enfin Messine et Palerme. Ensuite, par occasion, il s'embarqua pour Malte, de Malte pour les îles Ioniennes, et de cet archipel pour la Grèce et la Turquie.

XIX.

Il revint par Trieste, visita le Tyrol, l'Allemagne, et en dernier lieu la Belgique et la Hollande.

Il était parti fatigué du repos, et entra au logis fatigué du mouvement. Il avait emporté l'ennui, et il le rapporta fidèlement;

36

mais ce beau *tour*, qui aurait été sans profit pour un sot, un distrait, un de ces êtres trop communs qui ne savent ni observer, ni étudier, ni comparer, ouvrit à son esprit de vastes perspectives sur bien des choses, et le guérit radicalement de certains préjugés nationaux qu'entretient et fortifie le féroce orgueil britannique, ce patriotisme arrogant, outré, plein de morgue, auquel, il faut bien le reconnaître, l'Angleterre dut sa force et son ancienne prépondérance.

Sir Tim Halltry savait parfaitement la langue vulgaire et la langue littéraire des principaux peuples du continent, et, durant ses pérégrinations, il s'était fait des amis, surtout parmi les agens diplomatiques et consulaires de sa nation, ce qui donna l'idée à son oncle, sir Herbert, pour combattre une langueur et une maussaderie persistantes, de lui conseiller d'entrer dans la carrière de la diplomatie, et d'aller faire son apprentissage dans les bureaux du foreign-office. Il en coûtait certes au vieux major de voir encore partir son mélaucolique neveu. Certaine manie que nous ferons connaître bientôt ajoutait au regret d'une nouvelle séparation; mais la tristesse opiniâtre étant d'ordinaire un signe de mauvaise santé ou de prédisposition au spleen, l'excellent baronnet fit taire ses répugnances personnelles, et conseilla au jeune homme la carrière diplomatique, comme il lui eût conseillé l'usage de certains médicaments.

Halltry ne présenta aucune objection, dit oui indolemment, ne se sentant ni goût ni dégoût, ni vocation ni répugnance pour une profession qui demande beaucoup de finesse, de ruse, de tact, de prudence, de circonspection, en un mot d'habileté.

Il présenta sa demande, eut l'appui d'un personnage influent, membre de la chambre haute, et fut admis au ministère des affaires étrangères en qualité d'aspirant employé. Vous pensez peut-être que le séjour de Londres, l'application à des objets d'étude tout nouveaux, et les questions dont il avait à s'occuper, guérissent Tim Halltry de sa morosité obstinée. Il n'en fut rien. Le bruit l'assourdit; l'agitation déplut à la placidité de son caractère; la fumée puante de la

houille, l'humide brouillard de la Tamise, déteignirent sur ses pensées, et il trouva avec raison que l'atmosphère bureaucratique ne valait pas, à beaucoup près, celle de Jersey et de Wight. L'oncle et le neveu étaient nés dans cette dernière Ile, et y avaient leur terre patrimoniale.

« Il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints, » dit la sagesse des nations. Or, le dieu du foreign-office, son excellence lord ***, ne se montrait que fort rarement aux fonctionnaires de l'administration. Il se tenait dans l'Olympe de ses châteaux, de ses résidences princières, ou à la cour. Son suppléant, vivant à un étage inférieur, semblait pourtant perché au septième ciel et singeait de son mieux les allures du maître. Ainsi de suite, par une progression descendante, jusqu'à M. Lance Dodd, chef de bureau, tyran au petit pied, caractère vétilleux, esprit étroit et tracassier qui, profitant de l'absence des supérieurs, se donnait des airs d'importance les plus grotesques du monde.

Sir Tim Halltry et M. Gib Wilcox étaient sous l'autorité immédiate de ce personnage bouffi de fatuité, c'est-à-dire de nullité.

Je le présenterai tout à l'heure au lecteur.

C'était en hiver. Une heure venait de sonner. Les deux acolytes du chef, dans leur bureau commun, que chauffait une grille de fer pleine de houille ardente, vaquaient à leurs occupations accoutumées.

Wilcox, homme d'âge moyen, de figure vulgaire, vraie machine bureaucratique, farfouillait machinalement, sans y rien chercher, les paperasses entassées sur son pupitre.

Tim, assis devant le feu, les coudes sur les genoux, paraissait lire le *Morning Chronicle* avec la plus profonde attention. Depuis midi il n'avait pas fait un mouvement, il n'avait pas changé de posture.

— Sir Halltry! dit Wilcox.

Pas de réponse.

— Sir Halltry! répéta un peu plus fort le sous-chef. — Qu'est-ce? demanda Tim sans bouger. — Pardon, vous semblez absorbé dans votre lecture. — Très-absorbé, je dormais profondément. Eh bien, qu'y a-t-il? — M. Dodd vous charge d'un travail. — Il est

bien hardi. — Un travail très-pressé. Voici les pièces. — Ah! un travail pressé. Eon! veuillez le jeter sur mon bureau. Je le commencerai dans quinze jours. — Ma foi! sir Halltry, vous ferez bien. Notre chef nous harcèle, c'est sa manie, et, quand on lui a rendu un travail pressé, il l'empile avec d'autres et le laisse moisir sur sa table.

Il faut savoir que le digne Gib Wilcox portait envie en secret à Tim, qu'il savait homme de mérite et patronné par un lord en grand crédit. Il prévoyait son avancement et, dans l'espoir de le retarder, encourageait une paresse, une négligence, une incurie qu'il eût dû, au contraire, stimuler et combattre.

Ce Wilcox, en réalité, ne faisait presque rien; mais il savait s'arranger de façon à paraître travailler sans relâche avec ardeur.

Le sous-chef se leva en bâillant, fit claquer ses doigts et s'approcha de la cheminée.

— Eh bien, Monsieur, qu'y a-t-il de nouveau? — Ma foi! je n'en sais rien... Je tombe en léthargie quand j'ai lu dix lignes de ce journal. — Vous ne suivez donc pas l'affaire Pritchard? — Fi donc! — Cependant elle est bien faite pour intéresser un Anglais et un futur diplomate. — C'est une ridicule affaire!

Wilcox ouvrait de grands yeux ahuris. Pareil langage était pour lui une hérésie monstrueuse. Il haussa imperceptiblement les épaules.

— Quand vous serez chargé d'affaires, consul ou plénipotentiaire, reprit-il, vous envisagerez les choses d'un tout autre point de vue, du moins il faut l'espérer pour les intérêts britanniques. — Au rebours de nos grands politiques, je crois que ces intérêts-là sont diamétralement opposés à une rupture entre notre pays et la France. — Soyons Anglais, Monsieur, soyons Anglais! — Préjugé! routine! Je crois qu'il serait beaucoup plus sensé d'être Européen. On y viendra.

La conversation roula sur ce chapitre jusqu'au moment où l'on entendit certain pas bien connu dans l'antichambre du bureau.

Gib Wilcox regagna lestement sa chaise de cuir, et Halltry, sans se déranger, se mit à attiser le feu.

M. Lance ou Lancelot Dodd entra majestueusement et salua l'apprenti diplomate.

— Bonjour, sir Halltry, lui dit-il en lui serrant la main, avez-vous des nouvelles de votre respectable oncle? — Oui, Monsieur, de toutes fraîches. — Il se porte bien? — A merveille. — J'en suis charmé. Ne manquez pas, je vous prie, de lui présenter mes compliments quand vous lui écrirez. Auriez-vous le temps, sir Halltry, de venir causer un peu avec moi dans mon cabinet? — Je puis bien, dit Tim en souriant, voler une demi-heure à l'état. Il n'en sera pas plus pauvre. — Venez, Sir. — Je vous suis.

II.

— Bonne nouvelle! excellente nouvelle, Sir, s'écria M. Dodd après avoir fait signe à Halltry de s'asseoir dans un fauteuil placé au coin de la cheminée de son cabinet. Vous n'êtes plus employé... — On me donne mon congé? dit Halltry, quel bonheur!... mais j'aurais préféré le demander. — Eh non! Sir, c'est tout le contraire. Vous montez en grade. On vous nomme mon secrétaire particulier. — Quel honneur!... Franchement, je ne vois pas ce que j'ai fait pour le mériter. — Vous avez trop de modestie. Vous ne vous rendez pas justice. — Si fait, et voilà pourquoi cette faveur inattendue me surprend fort... Mais, j'y songe, elle ne devrait pas m'étonner. Le zèle, l'aptitude et le travail ne font rien ici pour l'avancement; l'intrigue et la faveur obtiennent tout. D'où je conclus que les zélés sont des niais. — Et vous, Sir, vous êtes un homme d'esprit... — Parbleu! je n'ai aucun zèle. — Vous attaquez la faveur... Tout le monde en a besoin, et qui peut s'en servir en use... Vous-même... — Je vous vois venir. J'ai un protecteur, c'est vrai, mais je ne le connais point, je ne l'ai jamais vu, et je veux mourir à l'instant si je lui ai jamais adressé la moindre demande. — Votre respectable oncle le connaît, lui, et sollicite pour vous: cela revient absolument au même. — Je laisse faire mon oncle, pour ne pas le contrarier. Quant à moi, monsieur Dodd, je suis parfaitement

indifférent au résultat des démarches tentées par le major. J'ai en aversion la carrière de la diplomatie comme toutes les autres carrières. — Boutade humoristique et juvénile! Vos idées changeront, sir Haltry; les années et un bon poste vous feront prendre goût aux affaires, et vos talents rendront des services au gouvernement de la reine. Malgré l'indifférence railleuse que vous montrez, je me réjouis sincèrement d'avoir à vous transmettre la décision qui vous concerne. C'est un acte de justice. — Dites d'injustice... Ah! Monsieur, vous devriez bien plutôt vous en affliger. Cette promotion, qui récompense ma paresse, ma négligence, mon mauvais vouloir, mon incapacité manifeste, fait du tort à d'autres employés. — Sir Haltry, ce langage... — Est déplacé ici, je le sais, et sonne mal à vos oreilles : c'est celui de la vérité. — Pourquoi vous faire le champion de la tourbe des employés ordinaires? A eux la route longue et fatigante de la hiérarchie, à vous les chemins de traverse qui abrègent le trajet. Il faut que vous arriviez vite au but. Vous avez un nom, de la fortune, des talents, un oncle très-honorable, des amis haut placés, et vous n'êtes dans les bureaux que pour la forme. Inutile, Sir, de vous astreindre à une besogne rebuante. On vous donne carte blanche, je ne vous importunerai jamais. Faites chez vous tout ce qu'il vous plaira. — C'est me dire : Ne faites rien. Je n'ai pas attendu votre autorisation, je vous l'avoue en toute franchise. — J'enverrai le travail au commun des martyrs. — Oul, des *martyrs*, c'est le mot. — Allons, allons, Sir, tenez en bride votre humeur frondeuse et sarcastique. L'esprit, l'ironie, la raillerie ont ici leur danger, et vous nuiraient infailliblement si vous n'étiez pas ce que vous êtes... — Si je n'étais pas protégé par lord Beresford. Pourquoi me généraisez-vous, Monsieur? L'insolence, l'impertinence et le dédain de toute ponctualité, de toute subordination, sont l'apanage des protégés. — Laissons cela. Puis-je vous demander sans trop d'indiscrétion, Sir, si vous auriez de l'éloignement pour le mariage? Le major me disait un jour qu'il voudrait vous marier. — Aucun éloignement... — Ah! tant

mieux! — Aucun attrait... — Ah! tant pis!.. Il m'était venu certaine idée à votre sujet... — Vraiment? — L'idée de vous marier. — Pas possible! — Si fait bien. — Je ne suis pas très-difficile, et me contenterais de la jeunesse, de la beauté, de la noblesse, de la fortune, de la grâce, de... — Vous vous contenteriez de peu, à ce que je vois. La demoiselle que j'ai à vous proposer réunit toutes les conditions désirables. Quant à sa noblesse, elle se compose de sept quartiers. — C'est quelque chose, cela. — Comptez-les : élégance, distinction, éducation parfaite, jolie figure, beauté, grâce exquise, fierté. — Quel âge a-t-elle? — Vingt-cinq ans environ. — Et la fortune? — Elle est très-riche... de talents. Elle parle avec facilité plusieurs langues; elle a une voix de sirène, et joue du piano comme Lizst. — Elle parle français, sans doute? — Parbleu! c'est sa langue maternelle. — Très-bien, cela me suffit; je n'en demande pas davantage. — Désireriez-vous la voir? — Certainement. — En ce cas, faites-moi l'honneur de venir à mon prochain raout. Il aura lieu samedi. Miss Dodd, qui sera charmée de vous connaître, enverra une invitation à la demoiselle, amie de ma fille. — C'est une affaire fort délicate, monsieur Dodd, et je me fie à votre prudence. Il ne faut pas que cette démarche m'engage le moins du monde. Surtout faites en sorte que la demoiselle ne se doute de rien. — Cela va sans dire... Mademoiselle Dalméras est charmante. Je m'intéresse également à elle et à vous; voilà ce qui m'a donné l'idée de ce mariage. Mais ne dites rien de ceci à votre oncle. — Et pourquoi? — Attendez d'avoir vu et jugé. — Soit. — Si, comme je l'espère, miss Dalméras vous plaît, nous arrangerons les choses de façon que l'honorable sir Oltram s' imagine avoir tout fait lui-même. La proposition viendra de lui, et il se chargera de la demande. Les vieillards aiment à prendre l'initiative des affaires; c'est leur faible, ou leur fort. — Je vois que vous connaissez bien les vieillards. — Hélas! je me connais! Voilà qui est entendu; à samedi. — Comptez sur moi. — Je souhaite que mes raouts puissent vous plaire. On y joue, on y chante, on y danse; on y cause

politique, littérature et beaux-arts. Le français y est en grande faveur, je veux dire la langue française. Nos jeunes ladies la parlent bien. Vous pourrez vous croire dans un salon de Paris. — Tout cela est fort tentant sans doute, mais je dois vous prévenir que je ne danse point et que je n'aime pas à causer ou à entendre causer politique. L'affaire Pritchard surtout m'agace les nerfs. Quelle faute pour deux nations qui devraient être amies! pour deux gouvernements qui devraient être alliés! Si vos invités entament cet ennuyeux sujet et s'échauffent pour notre apothicaire marchand de bibles, je vous avertis que je prends immédiatement mon chapeau, au risque d'encourir le reproche d'impolitesse et de manque de patriotisme. — Vous laisserez discourir les hommes dans les embrasures des fenêtres, et vous vous occuperez des dames, cela vaut mieux. Nous en aurons de ravissantes, et si, par impossible, miss Dalméras ne vous plaît pas, vous pourrez jeter votre dévolu sur une autre demoiselle. Dansez-vous le galop? — Moi? Dieu m'en garde!... Une danse de fous, d'épileptiques, d'enragés... — Vous blasphémex. Ah! le galop, Sir, le galop! il mène grand train les choses du sentiment, les affaires de cœur! — Cet exercice forcené convient parfaitement aux demoiselles en pension, prenant l'hiver leurs récréations dans des salles peu chauffées. Tenez, monsieur Dodd, je voudrais bien vous voir *galoper*, vous. Aurai-je ce plaisir?

Halltry se leva en riant, et Dodd ne put garder son sérieux en accompagnant jusqu'à la porte du cabinet son nouveau secrétaire.

Cependant Gib Wilcox était entré, apportant quelques dépêches à signer. Il entendit la fin de la conversation, et se détourna pour cacher un sourire moqueur.

Dodd et Halltry n'y prirent pas garde.

III.

Sir Tim Halltry avait fort bonne mine dans son costume ordinaire, en simple redingote, en pantalon gris; mais, le samedi étant venu, il dut se faire laid pour se conformer à la tyrannie de l'usage. Il se vêtit d'un habit

noir étriqué et d'un pantalon collant, chef-d'œuvre incommode d'un tailleur parisien; emprisonna son cou dans une cravate blanche et ses pieds dans des souliers vernis trop étroits.

Ainsi habillé, notre aspirant diplomate réalisait un de ces types de dandies qui rappellent les gravures des journaux de la mode.

A une heure assez avancée de la soirée, il se rendit chez Dodd, dans Pall-Mall, et fit son entrée au beau milieu d'un quadrille entièrement composé de petites filles qui essayaient de prouver à la partie féminine de l'assemblée qu'on peut fort bien se passer d'hommes au bal et danser sans cavaliers.

Le bureaucrate ventru vint prendre par le bras son secrétaire de nouvelle facture, et le présenta à son épaisse moitié, emmitouflée de fourrures, ornée de plumes, de bagues, de chaînes et de bracelets sans nombre.

Halltry salua ensuite miss Bertha Dodd, fille unique et nubile de ce couple gras, en s'étonnant, avec raison, de ce qu'elle était maigre et sèche. Elle ne ressemblait en rien à son père et à sa mère, ce qui ne veut pas dire qu'elle fût jolie.

Le moral ne valait guère mieux: miss Bertha n'était ni bonne ni méchante, ni spirituelle ni sotte, ni instruite ni ignorante...

Mais dira-t-on, se peut-il que la pauvre miss Dodd fût déshéritée à ce point et n'eût absolument rien pour attirer les épouseurs?

Rassurez-vous.

Elle avait ce qui remplace tout: une dot superbe. Aussi paraissait-elle fort contente d'elle-même et peu inquiète de l'avenir. Halltry, qui ne connaissait aucun des invités, se promena de long en large, flâna, bâilla dans son mouchoir brodé, puis s'assit, but une tasse de thé, et passa, selon l'usage, l'inspection du beau sexe. Les hommes ne vont au bal que pour cela. En général, les demoiselles lui semblaient aussi peu attrayantes que miss Bertha, à l'exception d'une seule, qui, en revanche, le charma, le fascina, le ravit, et accapara toute son attention.

Elle paraissait vingt-cinq ans et était de taille moyenne et bien prise. Ses yeux bruns, fendus en amande, pleins d'expression, de douceur et de feu tout à la fois ; ses cheveux noirs, magnifiques, d'une rare abondance, relevés en rouleaux derrière les oreilles ; ses sourcils touffus et qui se joignaient presque ; la blancheur mate de son teint, le léger duvet surmontant sa lèvre, la finesse de ses pieds et de ses mains, la beauté symétrique de ses dents, tout en elle réalisait ce pliquant type méridional qu'a si bien saisi Léopold Robert.

Tim, extasié, désira de toute son âme avoir découvert instinctivement, magnétiquement, cette demoiselle Dalméras dont M. Dodd lui avait fait une peinture si séduisante.

C'était elle, en effet, et il l'apprit avec une satisfaction, une émotion, un tressaillement de plaisir qui n'échappèrent point au regard oblique mais très-clairvoyant du gros bureaucrate ; et quand l'apprenti diplomate eut manifesté toute son admiration, il s'étonna à bon droit de ce que son supérieur ne parût pas fort enchanté des rapides progrès d'une passion née pourtant sous ses auspices.

Halltry attribua la froideur, l'air embarrassé et contraint de Dodd à ces soins, à ces mille préoccupations qui assaillent tout homme qui, par nécessité, ostentation ou vanité, laisse pendant toute une nuit une foule de gens qu'il connaît à peine se désaltérer à ses dépens et mettre sans le moindre scrupule sa maison au pillage. Je n'ai pas l'intention de donner le programme détaillé de la fête ; je dirai seulement qu'il formait trois parties : la danse, la musique et le souper.

La sèche Bertha chanta des airs français et italiens avec une voix si effrontément fausse, si imperturbablement glapissante, une méthode si détestable, un accent si atroce et des gestes si ridicules, qu'on l'applaudit à tout rompre.

Bellini, Donizetti, Hérold, furent exécutés... oui exécutés barbaquement par l'implétoyable miss Dodd. Le couple Dodd, ravi d'enthousiasme, ivre d'orgueil, quêtait partout des éloges qu'il eût été impoli de refuser, et Halltry, horripilé de ce sacrilège musical,

dut pourtant, bon gré, mal gré, faire chorus et joindre des félicitations hypocrites à celles de l'inepte auditoire.

Mademoiselle Dalméras prit ensuite possession du piano et interpréta avec âme, avec sentiment, avec un art exquis, une supériorité incontestable, des morceaux de Frédéric Chopin, de Mendelssohn et de Weber.

Elle se jouait à plaisir de la difficulté ; son entrain était prodigieux, son brio admirable ; elle nuançait à ravir, et pourtant jamais auditoire, riche en oreilles, ne parut plus froid, plus ennuyé, plus aburi, plus somnolent.

Halltry, excellent musicien, comprit seul la virtuose méconnue ; aussi ne se fit-il pas faute de protester hautement contre cette indifférence par des bravos frénétiques. Mademoiselle Dalméras n'avait nul besoin de ce stimulant énergique ; néanmoins, elle remercia Timothy par un de ses longs regards auxquels de beaux yeux prêtent tant d'éloquence.

La Française était trop belle pour être choyée par des Anglaises gauches, guindées, orgueilleuses, et comme elle ne dansait point, les hommes n'avaient aucun prétexte pour papillonner autour d'elle. Son isolement faisait pendant à celui de Timothy. Cette analogie de situation ajoutait naturellement à la sympathie qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, et eût dû les rapprocher ; mais, soit timidité, soit crainte d'être remarqué, Halltry ne vint pas s'asseoir près de mademoiselle Dalméras, et se contenta de la regarder à la dérobée. La pianiste avait quelque chose de sévère dans la mise, le maintien et l'attitude, ce je ne sais quoi qui inspire le respect et tient à distance l'essaim des danseurs, des fades complimenteurs de salon, des diseurs de riens aimables.

Il semblait qu'elle fût venue seule, par hasard, chez M. Dodd, qu'elle se trouvât dépaylée et comme tombée des nues au milieu de cette société antipathique.

A minuit, une voiture entra dans la cour, et bientôt après un domestique dit quelques mots à mademoiselle Dalméras, qui se leva aussitôt et passa dans l'antichambre, où Ti-

mothly vit un valet en livrée lui mettre une pelisse fourrée sur les épaules.

— Serait-ce par hasard une grande dame ? se demanda notre observateur.

Après le départ de la Française, les salons de M. Dodd parurent à Halltry froids, vides, sombres, et il s'esquiva bientôt entre deux quadrilles, sans attendre le souper, qui s'annonçait déjà par des émanations succulentes.

IV.

Tim eût mieux fait, sans doute, de passer le reste de la nuit chez Dodd.

Il se coucha, et, après une longue insomnie, il s'assoupit brisé de fatigue. Ce jour-là, il dormit la grasse matinée et n'alla point au foreign-office; mais le lendemain il se rendit à son bureau. L'expression de sa physionomie était complètement changée : il n'avait plus l'air de s'ennuyer. Le prisme de l'amour colore, embellit toutes choses.

Le scribe Gib Wilcox accueillit son subordonné d'hier, son supérieur d'aujourd'hui, avec un sourire quelque peu moqueur, et dit :

— Puis-je vous demander sans indiscrétion, sir Halltry, si vous êtes content de la soirée de M. Dodd ? — Ah ! vous savez qu'il y a eu raout chez votre chef ? — Parbleu ! — Je suis très-content de cette soirée. — Cela ne m'étonne pas. On trouve là de quoi s'amuser aux dépens du tiers et du quart. — Oui. Quelle ample collection de caricatures ! — Connu ! connu ! — Vous êtes allé chez M. Dodd ? — Plusieurs fois... Voulez-vous que je vous dise son programme ? — C'est inutile ; je vous en dispense. — Avez-vous fait l'aimable, le galant, l'empressé auprès de la fille de la maison, miss Bertha ? — Non, vraiment. — En ce cas, vous êtes perdu. — Que voulez-vous dire ? — Perdu dans l'esprit de votre chef. — Eh ! je m'en moque. — Me permettez-vous quelques questions ? — Très-volontiers. — Comment trouvez-vous miss Dalméras ? — Est-ce que cela se demande ? — Avez-vous laissé voir votre admiration, votre enthousiasme ? — Mais... un peu. — Perdu ! perdu !

perdu ! Vous n'avez plus qu'à donner votre démission. — Ah ça, monsieur, que diantre me chiez-vous là ? — *Experto crede Roberto*. Il y a dans tout ceci un micmac, une manigance, une machination dont vous ne vous doutez guère. J'ai rempli le rôle que vous jouez en ce moment, à votre insu, et, tel que vous me voyez, j'ai mordu bel et bien à l'hameçon. — Quel rôle ? quel hameçon ? — Je vais vous dévoiler l'intrigue : M. Dodd est un vieux roué, un diplomate futé, qui a grande envie de marier sa fille, de la bien marier, s'entend. — Vous lui avez paru réunir les conditions désirables...

— Quelle plaisanterie ! — Je parle sérieusement. — Sachez qu'il m'a fait le plus pompeux éloge de mademoiselle Dalméras, un éloge qui, du reste, est fort au-dessous de la vérité. — Nous y voilà ; continuons. — Il m'a invité pour que je la visse. — Allez toujours. — C'est tout. — Non, je vais achever, moi. Dès qu'il s'est aperçu que la demoiselle française vous fascinait, il est devenu tout à coup froid pour vous. — Oui ; j'ai remarqué là chose sans pouvoir me l'expliquer. — Voulez-vous l'explication ? La voici. Avez-vous pêché quelquefois à la ligne ? — Très-souvent. — Vous savez, par conséquent, ce que c'est qu'un appât ? Un ver, une mouche, une grenouille ou un morceau de viande qu'on fixe au bout d'un morceau pour aller chercher, attirer le poisson vorace. Cette proie n'est qu'un leurre, un piège. Eh bien, Sir, M. Dodd pêche à la ligne pour le compte de sa fille, et l'appât qu'il présente aux poissons, c'est-à-dire aux épouseurs, c'est miss Dalméras, appât très-friand, il faut en convenir. — Quelle diable d'histoire me comptez-vous là ! — Permettez... Je n'ai pas fini : M. Dodd vous propose miss Dalméras pour avoir un prétexte honnête de vous introduire chez lui, et aussi pour faire naître dans votre esprit l'idée du mariage. — C'est ingénieux ! — Certainement. Les pères ont un amour-propre d'auteur qui les aveugle et leur fait trouver leur œuvre, leur progéniture, plus parfaite que celle d'autrui : M. Dodd se trompe de la meilleure foi du monde au sujet de sa fille, qu'il croit charmante. — J'excuse cette erreur ; je ne saurais blâmer

ce sentiment, il me paraît fort naturel, fort louable; mais...—Laissez-moi finir. M. Dodd espère donc que, venu chez lui pour miss Dalméras, vous vous éprennez de sa fille, à lui Dodd, et oublierez bien vite la belle étrangère.—Eh bien! au prochain raout, je prétends le faire enrager de la belle manière, en témoignant hautement à miss Dalméras toute l'admiration que je ressens pour elle.—Vous ne le pourrez pas.—Qui m'en empêchera?—Dorénavant, chaque fois que M. Dodd vous invitera, il se gardera bien d'inviter miss Dalméras. C'est sa tactique ordinaire.—Quel vilain homme!—Je vois clairement, Sir, que vous êtes tout à fait pris.—Hélas!—Je vous souhaite une chance meilleure que celle de plusieurs beaux papillons de ma connaissance qui se sont brûlés à la chandelle, attirés par la trompeuse amorce de Dodd; les voilà maintenant brouillés à tout jamais avec notre chef.—Ah çà, monsieur Wilcox, que me répondrait M. Dodd si, le prenant en particulier, je lui disais ceci ou quelque chose d'approchant: « Monsieur, je suis amoureux fou de miss Dalméras; veuillez, de grâce, être l'interprète de mes sentiments, de mes vœux, etc. »—Il vous répondrait, d'un ton d'humeur, qu'il ne peut se charger de la commission, qu'il vient d'apprendre que miss Dalméras doit aller prochainement se marier en France; qu'au surplus, toutes réflexions faites, une demoiselle sans fortune, sans espoir d'héritage, une maîtresse de musique, une simple institutrice (*governess*), ne saurait convenir à un gentleman tel que sir Tim Halltry. Il ajouterait que sir Herbert Oltram ne voudrait pas d'une pareille nièce. Bref, il trouverait une foule d'arguments péremptoires pour vous dissuader de cette *mésalliance*; et si, impatienté et peu convaincu, vous l'interrompiez pour lui crier ceci: « Mais c'est vous, vous-même, qui m'avez proposé officieusement cette *mésalliance*... Pourquoi m'avez-vous fait connaître miss Dalméras? » M. Dodd battraît la campagne, et finirait par déclarer qu'il ne veut pas engager sa responsabilité en pareille affaire.—Je saurais me passer de lui. Il s'agit de prendre des renseignements au sujet de la demoiselle.

Est-elle réellement institutrice?—Oui, chez un lord.—Son nom?—Je l'ignore. Vous cherchez.—Londres est grand et les lords sont nombreux.—Vous irez faire le pied de grue à la porte des temples et des théâtres. Vous épieriez les ladies quand elles descendent de leurs équipages ou quand elles y montent.—Faute d'autres, j'emploierai ce moyen, tout incertain qu'il est... A propos, j'imaginais que mademoiselle Dalméras ne se doute point du rôle d'*amorce* qu'on lui fait jouer.—Non, certes. Comment a-t-elle fait connaissance de la famille Dodd?—Elle a été, à son arrivée en Angleterre, chargée de l'enseignement du piano et de la langue française dans un pensionnat de demoiselles, où miss Bertha allait prendre des leçons qui ne lui ont guère profité. De là cette demi-liaison.

Nos causeurs se turent, et Halltry se remit à rêver.

Dès ce moment, comme on peut le croire, il ne songea qu'aux moyens de continuer son roman, de retrouver mademoiselle Noémi Dalméras. Il eut le courage de revenir chez Dodd, n'y revint point la Française, et partant n'y fit qu'une courte apparition.

Wilcox avait livré, par vengeance, le secret de la tactique matrimoniale de M. Dodd, mais il se donna de garde d'apprendre à Halltry qu'introduit lui-même chez le chef de bureau il se serait fort bien accommodé de miss Bertha dans l'espoir de se faire un protecteur de M. Dodd en devenant son gendre. Par malheur, ses prétentions n'avaient pas été agréées du père et de la fille; il s'était vu repoussé. On comprend maintenant le mobile des révélations faites par le sous-chef au secrétaire particulier.

V.

Les recherches de sir Halltry furent vaines. Il désespéra de retrouver mademoiselle Dalméras, prit Londres en grippe, et sentit redoubler son aversion pour la vie bureaucratique. M. Dodd le regardait d'un assez mauvais œil depuis le raout dont nous avons parlé, et le chargeait à plaisir des besognes

les plus rebutantes. Il n'en fallait pas tant pour décider Tim à donner sa démission. Il se préparait donc à partir pour l'île de Wight et à surprendre agréablement son digne oncle, quand un matin il fut invité à se rendre chez M. Lewis (Pultney-hôtel), dans Albemarle-street, où il trouva son vieux parent, sir Herbert Oltram, qui l'attendait, assis à une table sur laquelle on servait un confortable déjeuner.

— Eh ! arrivez donc, cher Tim, cria le bon major ; mon estomac perd patience et s'insurge. — Vous ici, mon oncle ?... Embrassons-nous. Vraiment, je ne vous attendais pas.

Halltry donna l'accolade au voyageur, se plaça en face de lui, et jeta les yeux sur son bagage, peu considérable.

— Rien qu'une valise, s'écria le jeune homme, et pas de violoncelle !... Ceci indique que votre séjour à Londres sera court. — Le plus court possible, mon neveu. Je viens vous chercher. — Vous faites bien. Je me disposais à partir pour notre île. — Vraiment ? — Cela n'a rien d'extraordinaire. Ne savez-vous donc pas que Londres m'ennuie à périr ?

Sir Herbert se mit à rire bruyamment. C'était son habitude.

— Ah ! ah ! voyez-vous le petit hypocrite ! Parce que vous êtes amoureux ; et je viens vous chercher pour vous guérir de votre mal. Il n'y a pas de remède plus efficace que le changement d'air. — L'absence n'y fera rien. D'ailleurs, savez-vous si je veux guérir, moi ? — Bah ! c'est donc bien sérieux ? — Plus que vous ne pensez, mon oncle. Mais qui vous a si bien informé ? — On m'a recommandé de ne pas vous le dire. — Parbleu, le beau mystère !... Ce ne peut être que ce gros fourbe de M. Dodd. — Eh bien, oui, c'est lui. — Il vous a mis au courant de l'affaire ? — Dans votre intérêt... — Touchante sollicitude ! Il vous a écrit ? — Pour m'apprendre que vous êtes épris d'une certaine institutrice française. Cela m'a paru impossible. Un Halltry, neveu du major Oltram, ne serait pas homme à faire un mariage disproportionné à ce point. — Si fait, mon oncle ; il en serait bien capable ; je le connais. — Allons donc ! vous le calomniez, ce pauvre

garçon. Passe pour l'amourette ; mais, quant au mariage, halte-là ! M. Dodd, un homme d'un rare bon sens, d'une grande prudence, m'engage à venir à votre secours, à vous arracher au péril, en dépit de vous-même. Vous avez rencontré chez lui, par hasard, cette sirène, cette beauté si dangereuse, et soudain vous avez pris feu. — Ce n'est point un feu de paille, je vous en réponds. — Les représentations amicales de votre chef ont été inutiles, mais vous cédez, sans doute, aux conseils de votre oncle. Eh ! mon cher enfant, ne vous mariez pas à une étrangère sans nom et sans fortune. Je vous passe toutes les extravagances imaginables, excepté celle-là. — Ah ! mon oncle, si vous l'aviez vue et surtout entendue, vous ne tiendriez pas ce langage. — Pst ! vous raisonnez comme si j'avais votre âge, Tim. J'ai soixante ans sonnés, mon neveu. — Dodd est un être à double face. Il vous a débité un conte de sa façon ; je vais maintenant, moi, vous faire de l'histoire. Prêtez-moi un peu d'attention. — Je vous écoute. Ce jambon est excellent : revenez-y. — Volontiers.

Tim narra d'une façon plaisante tout ce qui s'était passé, et sir Herbert, qui détestait la duplicité, se mit en colère.

— Oh ! le coquin ! s'écria-t-il, ose-t-il bien bien se jouer ainsi de nous... d'un Halltry et d'un Oltram ? Comment ! c'est lui qui vous a proposé cette demoiselle, et il vous blâme de ce qui est son propre ouvrage ! Laissez-moi faire ! il aura de mes nouvelles !... — Calmez-vous, mon oncle ; ce gros cafard ne mérite que le mépris. Méprisons-le. — Vous avez raison. Ah ! il voulait vous marier à sa grande haridelle de fille ! Voyez-vous ça ; il n'est pas dégoûté. Je pense que vous lui avez dit son fait. — A quoi bon prendre cette peine ! Ma démission est envoyée, je n'aurai plus de rapports avec lui désormais. — Vous quitterez plus Yarmouth, n'est-ce pas, Tim ? Nous pourrions jouer souvent le trio d'Onslow. — Pour jouer un trio, il faut être trois, si je me trompe, dit Halltry en souriant, et nous ne serons que deux, comme toujours. — Ne vous inquiétez de rien, laissez-moi faire ; j'ai en tête certain projet... car il est absolument nécessaire que nous soyons

trois, enfin. — J'entends. Vous voulez me marier à une musicienne. — Précisément. Et c'est pour vous la montrer que je viens vous chercher. On m'en a dit merveilles. — Bon! vous songez à vous donner une nièce inconnue. Qu'est devenue votre prudence? — La connaissance se fera sous les auspices d'un noble et puissant ami.—Ce parti réunit, j'imagine, toutes les conditions désirables. — Certainement, car c'est la nièce de lord Beresford. La mère de la jeune lady, opulente veuve, belle-sœur de sa seigneurie, a fait construire une élégante villa dans notre île, près de Cowes. Lord Beresford, ton protecteur, veut bien nous présenter en personne à ces dames, qui sont d'excellentes musiciennes. En avant le trio d'Onslow! — Je comprends. Lord Beresford s'est mis en tête de me faire épouser sa nièce. Voilà le secret de son patronage.—Vous avez de la perspicacité. — Malheureusement, ma démission dérange ces beaux projets. Je n'ai plus besoin maintenant de sa protection. — Ah! diantre! c'est vrai.—Donc, si la nièce ne me plaît point, je refuse sans le moindre scrupule. — Oui, mais elle vous plaira indubitablement. Un parti magnifique. — Je n'ai aucune ambition, vous le savez, mon oncle; et j'entends être parfaitement libre dans mon choix. — Eh! sans doute... mais de si rares avantages réunis!... Songez-y, cher neveu. Et puis notre trio d'Onslow marcherait si bien! Vous savez la partie de violon, et je puis dire que je sais d'une manière satisfaisante la partie de violoncelle, hein? Malheureusement, nous n'avons jamais pu l'exécuter, faute d'un pianiste assez habile. — Oui, cher oncle; vous avez un coup d'archet vraiment classique. — C'est ce que tout le monde dit.—Je suis sûr que nous parviendrons à jouer d'une façon magistrale ce cher trio. Quel bonheur! — Mariez-vous donc bien vite, Tim. — Quel égoïsme! s'écria Haltry galement. Vous ne craignez pas de risquer mon avenir pour un morceau de musique. Quel abus du dilettantisme! — Un trio sublime!... et de plus inédit! Un autographe infiniment précieux de ce célèbre compositeur.

Le major avait sa petite et très-innocente

excentricité britannique, sa monomanie. sa *loquade*, comme on dit maintenant : c'était de rabâcher sans cesse, exclusivement, la partie de violoncelle du trio, qu'il savait par cœur.

Lié d'amitié avec Onslow, il trouva l'occasion de lui rendre un service signalé, et quand le compositeur en renom voulut s'acquitter, sir Herbert le pria d'écrire pour lui un trio (piano, violon et violoncelle), et de lui en donner le manuscrit autographe, signé et daté de sa main.

Ce morceau, d'après le vœu de sir Herbert, serait sa propriété et ne figurerait point dans l'œuvre imprimée du maître. Le major seul pourrait en disposer à sa guise, le garder inédit, le transmettre en manuscrit à ses héritiers, ou le faire imprimer si la fantaisie lui en venait.

Onslow se prêta très-gracieusement au désir de son ami.

Sir Oltram fut au comble du bonheur.

Les parties furent placées dans un beau portefeuille de cuir de Russie, sur lequel on lisait ces mots gravés en lettres d'or :

TRIO INÉDIT
DU
CÉLÈBRE GEORGE ONSLOW,
COMPOSITEUR ANGLAIS.
HOMMAGE AMICAL
DE L'AUTEUR
AU MAJOR SIR HERBERT OLTAM, ETC.

VI.

L'oncle et le neveu partirent le soir même pour Wight.

La vieille miss Dolly Oltram, sœur aînée du major, apprit avec joie que son neveu avait renoncé à la carrière diplomatique. Elle espérait que le mariage projeté le fixerait enfin dans l'île, et qu'elle aurait la consolation de le voir, de l'entendre, de lui presser la main en mourant; aussi renchérit-elle de son mieux sur l'éloge de miss Elley Beresford, qu'elle ne connaissait point.

Le jour de la visite de présentation arriva. Sir Herbert et miss Dolly, qui l'avaient

attendu avec impatience, firent, comme on peut croire, de grands frais de toilette.

Midi sonnait quand lord Beresford arriva en calèche découverte. Deux poneys agiles furent attelés à la voiture de sir Oltram, et l'on partit sans retard.

Toutes les villas anglaises se ressemblent, à peu de chose près, et celles que j'ai vues dans mes voyages ont toujours fait naître dans mon esprit le regret de ne pas les posséder ou de ne pas pouvoir y vivre.

Ceci me dispense de décrire la maison de campagne de lady Suzanna Beresford. Les habitantes de l'endroit étaient au nombre de trois : la dame que je viens de nommer, veuve entre deux âges ; sa fille, miss Elley, qui avait tout au plus vingt ans, et la demoiselle de compagnie de celle-ci.

Lady Beresford avait dans le ton et les allures une dignité naturelle qu'adouçissait une aménité charmante.

On remarquait en elle les derniers rayonnements d'une rare beauté ; on admirait ses traits réguliers et fins, ses grands yeux à l'expression rêveuse, bleus comme un ciel pur d'automne, ses cheveux tombant le long de ses joues en soyeuses spirales, autrefois d'une douce teinte blond cendré, maintenant mêlés de fils d'argent.

Miss Elley lui ressemblait d'une manière frappante, et montrait ce que sa mère avait été à vingt ans.

Il était une heure quand les deux voitures débouchèrent dans l'avenue de tilleuls de la villa.

Lady Beresford et sa fille, qui les attendaient, s'avancèrent sur le perron tandis que des grooms ouvraient les portières et abaissaient les marche-pieds.

Lord Beresford, descendu le premier, s'empessa de présenter à sa belle-sœur sir Oltram, miss Dolly et sir Halltry, qui furent accueillis d'une façon toute cordiale.

Après les saluts et les compliments d'usage, Tim et Elley se regardèrent à la dérobée ; pour l'un comme pour l'autre, la première impression ne fut point défavorable.

Le major songea ensuite à son excellent violoncelle de fabrique italienne qui, soigneusement matelassé dans son étui à gar-

nitures de cuivre brillant, fut tiré de la voiture et apporté avec précaution.

On entra enfin dans un des salons du rez-de-chaussée, où était ouvert un magnifique piano à queue, chef-d'œuvre de la fabrique d'Érard. Nouveaux saluts à faire à l'institutrice de miss Elley.

Halltry, arrivé le dernier, ne l'eut pas plutôt aperçue qu'il changea de couleur et retint un cri de surprise et de joie.

L'institutrice n'était autre que mademoiselle Noémi Dalméras.

VII.

Les femmes, soit timidité et pudeur naturelles, soit habitude de retenue, possèdent bien mieux que nous l'art de comprimer, de cacher, de dissimuler leurs impressions et leurs sentiments intimes quand cela est nécessaire.

Mademoiselle Dalméras éprouva une émotion et un saisissement tout aussi vifs, mais elle sut se contraindre et joua très-habilement l'indifférence.

Le dîner fut splendide et cérémonieux, c'est-à-dire long et ennuyeux. Au sortir de table, on alla se promener dans les jardins, formant un vaste enclos ; on ne rentra au salon qu'à la tombée de la nuit pour prendre le thé. Pendant tout ce temps, Halltry dut se contraindre, et il donna de bon cœur au diable, *in petto*, son oncle, sa tante et tous les Beresford.

Enfin, pour terminer dignement la journée, on songea à faire de la musique, c'est-à-dire, vous l'avez sans doute deviné, à exécuter le fameux trio d'Onslow.

Le petit concert commença brillamment par une fantaisie à quatre mains, sur des motifs de la Lucia. Miss Elley s'acquitta bien de la partie chantante, qu'elle avait étudiée à satiété, il faut le dire, et mademoiselle Dalméras s'effaça modestement en jouant la basse, mais il était facile de s'apercevoir que la maîtresse stimulait, échauffait l'élève, la retenait quand elle accélérât le mouvement, et l'entraînait quand elle le ralentissait.

Miss Elley chanta ensuite des romances françaises, puis mademoiselle Dalméras joua quelques morceaux de son répertoire ordinaire, qui nous est connu. Il va sans dire qu'elle eut plus de succès que chez M. Dodd.

— Je ne me laisserais pas de vous entendre, Mademoiselle, dit sir Herbert, en faisant force saluts à l'institutrice; j'admire votre talent hors ligne. Et puis cette musique a une certaine parenté avec celle de l'illustre Onslow, mon ami; elle m'enchanté, me ravit, me transporte dans je ne sais quel monde idéal. Pour vous écouter, j'oublierais de dormir, de manger et de boire.

En parlant ainsi, le major dilettante saisit au passage un verre de punch et une copieuse tranche de *sweet-cake* (gâteau sucré), comme pour corroborer son assertion, ce qui fit sourire la belle artiste.

Halltry, qui s'était approché, joignit ses compliments chaleureux à ceux de son oncle, et la Française rougit de plaisir.

A ces morceaux succéda un assez long intermède de causerie, et on songea à essayer le trio pour la bonne bouche. Des pupitres furent apportés. L'oncle et le neveu tirèrent de l'étui leurs instruments, prirent le *la*, s'accordèrent, préludèrent, et Oltram crut devoir prier miss Elley, par politesse, d'interpréter la partie de piano. Elle s'en défendit avec une appréhension, une frayeur qui ne provenaient pas d'une défiance exagérée de ses forces, d'une modestie outrée; mais le major insista, lord Beresford et miss Dolly firent chorus avec lui, et la jeune fille céda en tremblant.

Il s'agissait pour elle de déchiffrer sans hésitation, d'exécuter couramment, à première vue, une partie difficile, compliquée, et sur les portées de laquelle gambadaient une longue farandole de triples et de quadruples croches, lutins noirs et moqueurs qui semblaient défier ses doigts de les atteindre à la course.

La pauvre Elley, à peine assise sur la sellette, sentit sa vue se troubler, ses nerfs se crispier, et des gouttes de sueur ruisseler sur son front.

Le major frotta de colophane son archet

fabriqué par Tourte, battit une mesure pour indiquer le mouvement *adagio*, et donna le signal de l'attaque de l'introduction.

C'est une terrible chose, il faut en convenir, que ce mouvement si lent, si solennel, si mesuré, pour les gens qui manquent d'a-plomb et ne savent pas se contenir. Ils pressent insensiblement, et finissent quelquefois par entraîner ceux qui accompagnent; si bien que, sans s'en apercevoir, on arrive jusqu'à l'*allegretto* en passant par l'*andante*. Alors le morceau est défiguré et perd tout son caractère.

C'est ce qui arriva.

Les deux ou trois premières mesures marchent sans encombre. Tim attaque la note avec précision, vigueur et netteté. La corde vibra sous ses doigts exercés; il se surpassa, moins pour l'auditoire que pour mademoiselle Dalméras. Sir Oltram, qui lui donnait la réplique, avait retrouvé son jeu de vingt-cinq ans. Noble émulation! L'oncle et le neveu firent assaut de traits heureux, de sons veloutés, limpides, langoureux, de staccati énergiques, d'accords merveilleusement frappés, de notes qui imitaient la voix humaine. Ils firent entendre tour à tour des sanglots, des gémissements, des cris de l'âme, des accents déchirants, des éclats de rire et de vives saillies.

Miss Elley se démenait de son mieux, et courait la poste quand il fallait marquer le pas. Sir Oltram frappait du talon de grands coups sur le parquet pour la retenir, modérer son allure, et n'y parvenait qu'à grand-peine; mais voilà que miss Beresford manque un trait essentiel, se trouble, perd la tramontane, reprend en tâtonnant le fatal passage, le manque derechef, et s'arrête court, complètement démoralisée.

— Recommençons, s'il vous plaît, miss, dit avec impassibilité le major en épongeant à l'aide de son foulard les cordes moites du violoncelle.

On recommence.

Cette fois, miss Elley escamote prudemment le trait scabreux, esquive la difficulté en la tournant, et compte des pauses. Mais comme le passage escamoté est un chant, il résulte de ce tour d'adresse qu'on n'entend

qu'un accompagnement. L'effet est complètement manqué.

Sir Herbert pâlit, fronce les sourcils, soupire bruyamment et peste tout bas.

On passe outre.

Tantôt miss Elley croque des notes, estropie des chants, défigure sans pitié de gracieuses mélodies ; tantôt elle bredouille, tantôt elle galope, tantôt elle se traîne péniblement, cahin-caha.

Sir Oltram et Halltry marquent le pas et courent à perdre haleine selon le caprice de la jeune fille. Enfin, de guerre lasse, l'archet s'échappe en même temps de la main de l'oncle et de celle du neveu. Le major ne peut comprendre qu'on joue mal un morceau qu'il a rabâché à satiété, qu'il sait par cœur, et on voit son impatience, son humeur, son mécontentement. Il se lève en déclarant qu'il est inutile de tenter une nouvelle épreuve.

Lady Beresford se renverse dans son fauteuil en riant, et son noble beau-frère, tout grave, tout compassé qu'il est, par tempérament, position et habitude, partage cette hilarité. Mademoiselle Dalméras, peinée du *fiasco* piteux de son élève, plus encore par bonté naturelle que par amour-propre de professeur, s'empresse d'aller la consoler.

Miss Elley quitte le piano d'un air boudeur et les larmes aux yeux.

Tableau.

— Eh ! miss, dit la vieille tante de Tim, il ne faut pas vous affliger pour si peu. Vous apprendrez le morceau à loisir... comme mon frère.

Cette indiscretion fit faire la grimace à sir Herbert.

— Ces messieurs l'ont voulu, dit miss Elley, je les ai prévenus ; qu'ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes de l'accident. — Un accident comique, dit lord Beresford ; il n'y a certes pas de quoi se désoler.

Sir Oltram n'était point du tout de cet avis.

— Excusez ma fille, monsieur le major, dit lady Beresford ; elle est mal disposée ce soir, et d'ailleurs d'une timidité extrême. Au surplus, je vois que ce trio présente de sérieuses difficultés d'exécution, que ne déchiffre pas à première vue qui veut. Nous avons, par bonheur, mademoiselle Dalméras

pour réparer la petite brèche faite à la réputation musicale de mon salon.

L'institutrice accéda avec une répugnance manifeste au désir de lady Beresford. Il lui était désagréable de briller, d'être applaudie et félicitée, après l'échec subi par une élève aimée. Elle se tourna vers miss Elley d'un air triste qui semblait dire : « Pardonnez-moi, je vous en prie, je ne suis pas libre de refuser. »

Ce scrupule de bonté délicate, d'exquise convenance n'échappa à personne ; miss Elley en fut touchée et tendit affectueusement la main à mademoiselle Dalméras.

Les nuages qui couvraient le front du major se dissipèrent ; il accorda de nouveau son violoncelle, préluda joyeusement par un staccato net et correct, digne de Batta, puis on reprit le trio, qui cette fois fut exécuté à la perfection et enleva les applaudissements des auditeurs sans en excepter miss Beresford.

Halltry traduisit son admiration passionnée pour la Française par des accents d'une véritable éloquence, et mademoiselle Dalméras lui répondit sur le même ton.

A la fin de ce dialogue musical, ils se comprenaient à merveille, ils s'étaient fait l'aveu de leurs sentiments, ils n'avaient plus rien à s'apprendre.

VIII.

Il y eut, à dater de ce jour mémorable, un échange fréquent de visites entre les habitants des deux villas, et le trio fut interprété plusieurs fois d'une façon remarquable.

Depuis quelque temps, le major semblait préoccupé, soucieux, inquiet. Il prenait fréquemment le bras de Tim pour faire le tour du jardin en disant : — Venez, il faut que nous causions un peu. — Mais pendant la promenade il n'entretenait son neveu que de choses indifférentes, ou ne lui disait rien du tout. Un matin, enfin, il fit effort sur lui-même et entra ainsi en matière :

— Décidément, Tim, il s'agit d'aborder la question !... — Quelle question, cher oncle ? La question d'Orient ? — La question de votre

mariage. — Oh ! oh ! je croyais que vous ne songiez plus à me marier. — Si fait. — Pourtant, miss Beresford... — Il s'agit bien d'elle ! — Un magnifique parti sous tous les rapports. — Oui, mais... — Grand nom, belle fortune. — Certainement, mais... — Une figure d'ange, une douce et frêle créature. — Dites mièvre et chétive. — Quels jolis yeux bleus ! — Dépourvus d'expression. — Quels beaux cheveux blonds ! — Couleur de filasse. — Un teint « de lis et de roses. » — A trente ans, ces fleurs-là seront fanées, j'en réponds. — Quels bras charmants ! — Malheureusement, ce sont deux bras gauches. — C'est Rivarol, un détecteur systématique des Anglais, qui vous fournit cette petite méchanceté. — Jamais elle ne pourra jouer correctement la moindre sonate. — Ah ! nous y voilà. Je comprends où le bât vous blesse. Vous êtes, en vérité, bien sévère pour miss Beresford. Elle a en partage une ingénuité, une timidité, une candeur... — Dites une nullité parfaite, une sottise pommée. — Mon oncle !... vous parliez mieux naguère de miss Elley. — Parce que je ne la connaissais pas. — Belle excuse, vraiment ! — On me l'avait vantée d'une façon exagérée. Ah çà, mon neveu, est-ce que, par hasard, elle vous plairait ? Soyez franc, je vous prie. — Elle ne me déplaît point. — Tant pis. — Je pensais que vous diriez tant mieux. — Vous voulez donc que je fasse la demande ? — Soit. — Sérieusement ? — Mais oui. — Ah ! mon ami, y pensez-vous ! Une mauvaise musicienne est le fléau d'un mari, le malheur d'un ménage. Elle vous ennuiera bientôt par son charivari, et alors vous perdrez patience, vous vous fâcherez ; puis, de guerre lasse, vous irez passer toutes vos soirées au club. Votre femme s'en vengera. Inutile de dire comment. — Eh ! mon oncle, je m'amuse à vous faire enrager ; je plaisante. — Rassurez-vous : miss Elley Beresford ne sera jamais votre nièce. — A la bonne heure, Tim ; j'ai en vue pour vous une autre personne. — Hâtez-vous ! cher oncle ; j'ai fait mon choix. — Moi, j'ai trouvé enfin ce qu'il nous faut. — Voilà un étrange nous. — Honni soit qui mal y pense. Vous connaissez ma marotte. — *Marotte* est le mot. Je suis curieux de savoir qui

vous avez à me proposer. — Ne le devinez-vous pas ? — Ma foi ! non. — Vous êtes donc sourd et aveugle !... J'ai trouvé pour vous... — Dites toujours pour nous, ne vous gênez pas. — Une demoiselle qui réunit toutes les qualités désirables. — Est-elle noble ? — Sans doute. — Belle ? — Admirablement. — Spirituelle ? — Comme un ange. — Musicienne ? — Consummée. — De quelle couleur sont ses cheveux ? — Plus noir que du jais. — Est-elle Anglaise ? — Non. — Parbleu ! mon oncle, il s'agit de mademoiselle Noémi Dalméras, ou j'ai la berlue. — Eh ! oui, oui, c'est elle. Je doute fort que votre belle vaille mieux. — Mieux ! non, mais tout autant. — Si l'une vaut l'autre, pourquoi vous refuseriez-vous à faire ce que désire votre oncle ? — Je ne m'y refuse pas. — Dites-vous vrai ? — Certainement. — Ah ! Tim, mon cher Tim ! — Permettez que je rie un peu dans ma barbe blonde de la versatilité des barbes grises. Je vous prends en contradiction flagrante avec vos principes. — Comment cela ? Voyons. — Vous parliez de mésalliance quand il s'agissait de mademoiselle... Trois-Étoiles, et mademoiselle Dalméras, que vous me proposez, ne vaut pas davantage. — Qu'en savez-vous ? — Une demoiselle noble ne se fait pas institutrice. — Pourquoi non, si elle est sans fortune ?... — Vous avez raison. — Après tout, c'est une profession honorable. Ne l'exercez pas qui veut. — Sachez que j'ai découvert une chose qui me ravit : cette demoiselle française est la fille du colonel d'Alméras (d' *apostrophe*, remarquez-le bien), un officier supérieur, originaire du département de l'Ariège, dont je fus le prisonnier à la suite de la bataille de Toulouse, et qui me traita comme un frère d'armes. En mourant, il laissa une fille unique sans fortune, qui fut élevée à Saint Denis. J'aurais adopté volontiers cette orpheline si j'eusse su son existence. Quand le colonel d'Alméras quitta ce monde, j'étais en garnison au Cap. Vous comprenez ? — Parfaitement. Au lieu d'une fille d'adoption, vous aurez une nièce, une nièce capable de jouer la partie de piano de votre trio. — Voilà qui est arrêté. — Oui, mille fois oui ! — Je suis aux anges !... Mais, je vous l'avoue, Tim, je ne m'attendais guère à tant de docé-

lité de votre part. Ce brusque changement de front?...—Je n'ai point changé, mon oncle, je vous jure. — Que me dites-vous là? — La chose est des plus simples. — Mais enfin... — Apprenez que mademoiselle d'Alméras et l'*appât* de M. Dodd sont une seule et même personne. — Quelle heureuse coïncidence! Embrassons-nous, Tim; vous êtes un homme de goût. — En vérité, je dois de la reconnaissance à votre trio d'Onslow. Nous le jouerons tous les jours. — Non pas, cela t'en dégoûterait bien vite. Je me contenterai de deux fois par semaine. Est-ce demander trop? — Non, cher oncle. — Quelle vie charmante! quels trios exquis! Votre oncle va rajeunir de vingt ans pour le moins. — Tout Beethoven y passera. — Et Mozart, et Haydn, et Jean-Christophe-Frédéric Bach, et *tutti quanti*, pourvu qu'ils ne nous fassent point oublier mon cher Onslow. — Puisque nous sommes d'accord, je ferai la demande la semaine prochaine. — Pourquoi pas tout de suite? — Je vais prendre la plume, écrire à miss d'Alméras. Faire la demande de vive voix, en présence de lady Beresford et de sa fille,

serait trop embarrassant pour ces dames et pour moi. Lady Beresford pensera ce qu'elle voudra. Elle sera certes bien surprise! — Que nous importe! Écrivez tout de suite, je vous en prie, et surtout exprimez bien à mademoiselle d'Alméras tout ce que j'éprouve pour elle. — Ceci est votre affaire. Quelle commission me donnez-vous là! Je n'entends rien à ces sortes de choses; mais je me charge de la demande pure et simple, et vous promets de faire usage de toute ma rhétorique, si toutefois il m'en reste encore, ce dont je ne suis pas très certain. Ah! mon neveu, mon cher neveu, quelle musique nous ferons! — C'est le cas de dire que nous vivrons en parfaite harmonie.

IX.

Sir Herbert Oltram n'a pas encore fait imprimer le trio.

ALFRED DE BOUGY.

M. D.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE DIX-NEUVIÈME VOLUME DE L'ÉCHO DES FEUILLETONS.

	Pages.
Les Mystères de la famille, par ÉLIE BERTHET.	5
Une Chanoinesse de dix-sept ans. par VICTOR PERCEVAL	118
La Guerre domestique (histoire du Bas-Rhin), par J. KINKEL (traduit par Amédée TALLON).	176
La Coupe du Fratricide (légende rimée), par ALPHONSE PAGÈS.	191
Le Chasseur de Sauvagine, par ALEXANDRE DUMAS	193
Un Début dans la Vie, par GEORGES BELL.	282
La Mionette, par EUGÈNE MULLER.	294
Le Comte de Vermandois, par PAUL LACROIX (bibliophile JACOB)	349
La Cité maudite, par ARTHUR PONROY	503
Le Trio d'Onslow, par ALFRED DE BOUGY.	560

CLASSEMENT DES GRAVURES.

	Pages.
1. Les Mystères de la Famille. — Gérard et le Docteur	14
2. — — — L'assassinat	73
3. — — — Le frère et la sœur	110
4. Une Chanoinesse de dix-sept ans	158
5. Le Chasseur de sauvagine. — Le retour de la chasse.	216
6. — — — Le rocher.	277
7. La Mionette	301
8. Le Comte de Vermandois. — Louis XIV et mademoiselle de Lavallière	392
9. — — — La vipère	407
10. — — — Le soufflet.	478
11. La Cité maudite. — L'incendie	508
12. — — — Après le jeu.	536

6

FIN DE LA TABLE.

